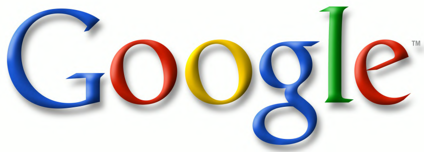
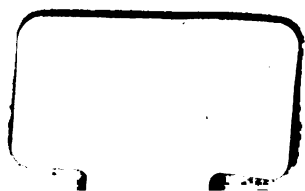








Lith. de Lemercier rue de Seine 56

Mme RIFAUT.

Rolé de Christine de Suède dans les deux reines.

Scene derniere.

Publié dans le magasin Théatral

MAGASIN

THÉATRAL,

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES SUR TOUS LES THÉATRES DE PARIS.

TOME NEUVIÈME.



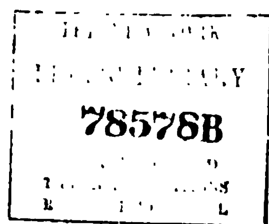
PARIS.

MARCHANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—

1835.



Printed in France

MA FEMME ET MON PARAPLUIE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. Laurencin,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 23 JUIN 1834

PERSONNAGES.	ACTEURS.
COQUARDON, ancien restaurateur	M. P. GOTHI.
IRÈNE, sa fille	Mlle GEORGIN.
SERINET, accordeur de pianos.	M. VERNET.
PHILIBERT DUBOCAGE, entrepreneur de concerts en plein vent	M. DAUDEL.
HONORÉ MAILLARD, neveu de Coquardon, et employé aux assurances	M. ADRIEN.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Coquardon.

Le théâtre représente un salon bourgeois. Porte et fenêtre au fond, donnant sur une cour; deux portes latérales; des chaises, fauteuil, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

IRENE, COQUARDON.

(Au lever du rideau, Irène est assise à gauche, occupée à broder; Coquardon est assis à droite, auprès de la table, et lit un journal.)

COQUARDON. Oui, ma chère Irène, la nouvelle que j'ai reçue hier est confirmée par le journal de ce matin; ma jolie ferme de Crève-Cœur, près Beauvais, a été la proie des flammes.

IRÈNE. Ah! papa, c'est un bien grand malheur.

COQUARDON. Qu'en sais-tu? il ne faut jamais juger sur les apparences.

IRÈNE. Pourtant, papa, il me semblait qu'un incendie...

COQUARDON, *se levant.* N'insiste pas là-dessus, ou je vais m'impatienter... il est vrai que ça t'amuse. Par exemple, dans ce moment-ci, pourquoi n'es-tu pas à ton piano? je t'en ai acheté un; je t'ai donné un professeur à six francs par mois... mes moyens me le permettent; et malgré ça tu viens broder à côté de moi, qui suis mélomane jusqu'au bout des ongles.

IRÈNE. Mais je vous ai déjà dit que mon piano n'était plus d'accord.

(Il se lève.)

COQUARDON. Qu'est-ce que ça fait? on ne touche que sur les notes justes; d'ailleurs rien ne t'empêche de le faire accorder.

IRÈNE. C'est mon intention, j'ai prié madame Duplan, qui demeure ici-dessus, de m'envoyer son accordeur, et justement il doit venir aujourd'hui chez elle.

COQUARDON. Eh bien, de peur qu'elle ne l'oublie, va lui rappeler sa promesse.

IRÈNE. Papa, je ne veux pas vous contrarier, l'incendie de votre ferme vous donne déjà assez d'humeur.

COQUARDON. Moi! tu ne me connais guère; d'abord, je puis supporter cette perte avec philosophie, mes moyens me le permettent; et puis la ferme est assurée par la compagnie du Soleil.

IRÈNE. Du Soleil ! ça se trouve bien, mon cousin Honoré est employé dans l'entreprise... et s'il pouvait vous être utile.

COQUARDON. Ma fille, ne me parlez jamais de ce jeune homme ; il s'est permis de vous faire la cour, et vu l'état de ses finances, je l'ai prié de suspendre ses visites.

IRÈNE. Eh bien ! papa, vous avez eu tort.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Oui, mon cousin était fort agréable.

COQUARDON.

Non, de me plaire il n'avait pas l'moyen.

IRÈNE.

Ça m'est égal ; je le trouvais aimable.

COQUARDON.

On n'l'est jamais quand on n'possède rien.

IRÈNE.

Sa politesse était tendre et discrète,
Il me charmait par ses soins empressés.

COQUARDON.

Voilà l'malheur, il était trop honnête
Et sa fortune ne l'était pas assez.

IRÈNE. Je suis sûre qu'il est fâché ; nous ne l'avons pas vu depuis huit jours !

COQUARDON. C'est-à-dire qu'il est encore venu avant-hier ; il trouve toujours des prétextes, mais, en tout cas, ce n'est pas à la veille d'en épouser un autre que vous devez songer davantage...

(Honoré paraît.)

SCENE II.

LES MÊMES, HONORÉ.

IRÈNE, *à part.* Dieu ! c'est lui !

COQUARDON, *à part.* Honoré ! par quel hasard?

HONORÉ, *embarrassé.* C'est moi, monsieur Coquardon, c'est votre neveu, ne faites pas attention. (*A Irène.*) Ma cousine...

COQUARDON. Monsieur Honoré, vous me voyez surpris, pour ne pas dire stupéfait. (*A Irène.*) Irène, montez chez Mme Duplan, et voyez si son accordeur est arrivé.

IRÈNE, *à part.* C'est dommage, j'aurais bien voulu savoir...

COQUARDON. Allez, partez, dépêchez-vous.

(Irène sort par le fond.)

SCÈNE III.

HONORÉ, COQUARDON.

HONORÉ. Mon oncle, j'ai appris le sinistre dont vous êtes victime ; votre incendie m'a percé le cœur, et comme je suis dans la partie, je viens vous offrir mes services.

COQUARDON, *il s'assied.* Grâce à Dieu, je n'en ai que faire, vous poussez trop loin l'obligeance.

HONORÉ. C'est dans le malheur que les amis doivent se montrer.

COQUARDON. Monsieur ! ma propriété m'a coûté soixante mille francs, elle est assurée quatre-vingt mille que la compagnie aura la complaisance de me payer ; et moi, je répéterai le proverbe : « A quelque chose malheur est bon. »

HONORÉ. Mais, mon oncle, vous vous blousez cruellement, on ne vous paiera rien du tout.

COQUARDON. On ne me paiera rien ?

HONORÉ. J'en ai peur. On prétend que le feu a été mis à votre ferme par imprudence, négligence, ou défaut de surveillance, ce qui revient absolument au même ; et, dans ce cas-là, les assureurs peuvent vous brûler la politesse.

COQUARDON, *se levant.* Mais c'est épouvantable ! c'est m'arracher le prix de mes sueurs ! après avoir été trente ans restaurateur à vingt-deux sous, il faudra donc que je meure de faim, moi qui ai donné à tant de gens du pain à discrétion.

HONORÉ. Voilà l'ingratitude des hommes.

COQUARDON. Je ne le souffrirai pas... je plaiderai... j'y mangerai plutôt tout ce que je possède !... mes moyens me le permettent.

HONORÉ. Calmez-vous, monsieur Coquardon, ne vous faites pas de mal ; rien n'est encore décidé ; moi, j'ai quelque influence dans les bureaux, je ferai valoir vos droits, soyez tranquille.

AIR *de l'Écu de Six francs.*

Oui, je prendrai votre défense ;
Et j'y mettrai d'l'obstination,
J'ai des poumons et d'l'éloquence,
Il faudra qu'ils entend'nt raison,
Ou bien j'offre ma démission.
Je grond', je tempête, je crie,
Et si je n'peux pas les toucher,
Je vous jur'bien qu'j'enverrai coucher
Le soleil et sa compagnie.

COQUARDON. Excellent jeune homme !... ta conduite est gravée là... je ne t'en dis

pas davantage!... seulement, je te recommande le secret; ne dis à personne que ma ferme est assurée : quelque chose qui arrive, je suis bien aise que mon gendre ne soit pas instruit....

HONORÉ. Votre gendre... M. Philibert, que j'ai aperçu chez vous deux ou trois fois?

COQUARDON. Oui, mon ami, M. Philibert Dubocage, entrepreneur de concerts en plein vent; un garçon aussi harmonieux que désintéressé; il comptait sur une dot de trente à quarante mille francs, mais, grâce à mon incendie, je tâcherai qu'il se contente de la moitié.

HONORÉ. Ça suffit, je serai muet; il est donc bien riche, ce M. Philibert?

COQUARDON. Pas encore... mais avec l'argent que je lui ai prêté il le deviendra: il va établir des concerts dans la banlieue... une idée magnifique et qui doit réussir, surtout à Montmartre où l'on est connaisseur.

HONORÉ. Et vous donnez votre fille à cet homme-là? un musicien ambulant.

COQUARDON. Que veux-tu, mon ami?... j'aime la musique, je l'aime avec passion... mes moyens me le permettent.

SCENE IV.

LES MÊMES, SERINET.

SERINET, *entrant*. Au rez-de-chaussée, la porte à gauche, c'est bien ici.

HONORÉ. Voici quelqu'un, je retourne au bureau, venez m'y rejoindre dans une heure, avec votre police d'assurance.

SERINET. M. Coquardon, rentier?...

COQUARDON. Je suis à vous dans l'instant. (*Serinet s'assied près de la porte. — A Honoré.*) Adieu, mon ami, je n'ai d'espérance qu'en toi.

HONORÉ. Comptez sur mon zèle.

(Il sort.)

SCENE V.

COQUARDON, SERINET.

COQUARDON. Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

SERINET. J'ai demandé M. Coquardon, rentier.

COQUARDON. C'est moi, monsieur.

SERINET. Vous êtes M. Coquardon?

COQUARDON. Oui, monsieur.

SERINET. Rentier?

COQUARDON. Ça vous étonne?

SERINET. Vous avez été restaurateur.

COQUARDON. Oui, monsieur.

SERINET. A vingt-deux sous.

COQUARDON. Oui, monsieur.

SERINET. J'ai beaucoup mangé chez vous. (*Il soupire profondément.*) Ah! Dieu!

COQUARDON. Vous soupirez.

SERINET. C'est de souvenir; et vous êtes rentier?

COQUARDON. Je m'en félicite.

SERINET, *avec amertume*. Si ce n'est pas ridicule!... voilà un homme qui tenait un restaurant, qui donnait à manger, et il a fait fortune... tandis que moi, qui mangeais chez lui, qui consommais ses potages, ses trois plats aux choix et ses desserts, sans compter les supplémens, je n'ai rien, je suis dans la débine... (*A Coquardon.*) C'est humiliant, vous en conviendrez.

COQUARDON. En vérité, monsieur, vous me tenez un langage....

SERINET. Je vous tiens un langage.... (*Se calmant.*) J'ai tort... excusez, mon ame est aigrie par le malheur, je suis extrêmement taquiné.

COQUARDON, *à part*. Ah! je comprends, c'est un nécessiteux; donnons-lui dix sous pour m'en débarrasser. (*Il tire de l'argent de sa poche. — Haut.*) Mon bon ami, chacun a ses charges, je ne suis pas très riche, et pour le moment voilà tout ce que mes moyens me permettent.

(Il veut lui mettre l'argent dans la main.)

SERINET. Dix sous!... dix sous!... est-ce pour m'humilier?

COQUARDON. Il me serait impossible de donner davantage.

SERINET, *il a été reprendre son chapeau et sa boîte qu'il avait déposés sur la table.* Monsieur Coquardon, je ne vous veux pas de mal, mais si jamais je peux vous nuire... je ne vous dis pas adieu.

COQUARDON, *le retenant*. Arrêtez!... que diable!... moi, je ne vous connais pas, et si je savais qui vous êtes?

SERINET. Qui je suis?... Serinet... accordeur de pianos, rue de la Harpe.

COQUARDON. Ah! très-bien, c'est Mme Duplan qui vous envoie?

SERINET. Elle-même.

COQUARDON. Il fallait donc le dire tout de suite.

SERINET. Je n'y ai pas songé en vous voyant. Votre figure m'a rappelé tant de choses.... elle m'a surtout rappelé ma femme.

COQUARDON. Est-ce qu'elle me ressemblait?

SERINET. Vous! oh ça mais, dites donc! vous dites ça pour m'humilier ?

COQUARDON. Non, ma foi, au contraire.

SERINET. Non, monsieur, non, elle ne vous ressemblait pas, heureusement; mais nous allions quelquefois dîner chez vous, le dimanche, quand nous voulions nous mettre en goguette..

COQUARDON. Ah! vous vous mettiez en goguette.

SERINET Toujours, avec des supplémens... ma femme les aimait beaucoup, les supplémens... pauvre Adélaïde.. ou plutôt scélérate d'Adélaïde, car... je la regrette malgré moi.

COQUARDON. Il paraît que vous l'avez perdue ?

SERINET. Non, monsieur. elle s'est perdue elle-même; mais ne parlons pas de ça. (*Pleurant.*) Toutes les fois que je pense à elle, je pleure du sang.

COQUARDON. Vous pleurez du sang.... c'est bien désagréable... Je vous plains sincèrement.

SERINET. Monsieur!... je n'ai pas besoin qu'on me plaigne, je n'aime pas qu'on me plaigne, ça me vexe qu'on me plaigne.

COQUARDON. N'en parlons plus. Aussi bien, je suis un peu pressé, je voudrais que le piano de ma fille fût raccommodé tout de suite; nous signons ce soir son contrat de mariage, c'est une occasion de montrer son talent.

SERINET. J'ai entendu parler de ce mariage; nous en jasions ce matin avec la bonne de Mme Duplan, qui cause très-bien; elle dit du mal de tout le monde; j'aime beaucoup à jaser avec elle.

COQUARDON. Voyez-vous ça.

SERINET. Elle prétend que votre fille n'aime pas son futur, M. Philibert Dubocage, et qu'elle a une idée pour un autre jeune homme, son cousin Honoré; je dis ça, moi, je ne les connais ni l'un ni l'autre, mais il n'y a pas de mal: encore une qui tournera comme Adélaïde.

COQUARDON. C'est ce que nous verrons... mais il ne s'agit pas de ça, j'ai une course à faire, et comme il va pleuvoir...

SERINET, *vivement.* Vous croyez qu'il va pleuvoir.

COQUARDON. Je ne serais pas fâché de sortir avant l'averse.

SERINET. Et dire que je ne connais pas le scélérat qui me l'a enlevé.

COQUARDON. Qui ça?

SERINET. Mon parapluie!

COQUARDON. Son parapluie, à présent.

SERINET. Il faut qu'il y ait un complot contre moi!... un homme que je n'ai jamais vu.. eh bien! monsieur, il me l'a détourné.

COQUARDON. Qui ça?

SERINET. Laïde!

COQUARDON. Laïde ?

SERINET. Elle se nomme Adélaïde; mais moi je l'appelle Laïde, mon épouse légitime... une femme toute jeune, ainsi qu'un parapluie recouvert à neuf de la veille. Dix-neuf ans, cheveux blonds, bouche de rose, et un nez.... ah! monsieur quel nez!... je voulais lui en faire faire une ombrelle.

COQUARDON. De quoi?

SERINET. De mon parapluie!... un vrai rifflard, qui me venait de mon père, l'infâme me les a ravis tous les deux

COQUARDON. A la bonne heure; mais permettez-moi de vous faire observer...

SERINET, *vivement.* Vous ne me croyez pas?... c'est aussi vrai que ce jour-là il pleuvait des ruisseaux, et que je suis rentré pour prendre le parapluie dont je me plains, mais bernique!... plus de parapluie, plus d'Adélaïde!... c'est fait pour moi ces choses-là.

COQUARDON. Mon bon ami, il n'est pas question.

SERINET, *plus vivement.* Mais, monsieur, voilà où est le crime. Tous les jours on enlève une femme, c'est très-bien; on vous a peut-être enlevé la vôtre, c'est possible!... mais on ne vous a pas pris votre parapluie... voilà où est le crime!... Une femme, ce n'est pas un vol, mais un parapluie, c'est un vol... voilà où est le crime!..

COQUARDON. Ah! si vous ne m'écoutez pas.

SERINET. Et la preuve de ce que j'avance, c'est ce billet que je vais vous montrer... (*Il fouille dans sa poche.*) Non, je ne l'ai pas sur moi, mais j'en ai retenu toutes les expressions, qui sont conçues en ces termes: « Belle Adélaïde, séchez vos chagrins;
» demain, sur le coup de deux heures,
» j'irai vous arracher à votre tyran pour
» vous conduire où vous savez. »

COQUARDON. Eh bien! où ça?

SERINET. Comment?

COQUARDON. Je dis: où ça?

SERINET. Où ça? est-ce que je le sais!.. un billet sans signature; au point que j'étais comme un fou, comme une hirondelle; je me précipite dans la rue, je cours chez tous mes amis et connaissances, et je donne le signalement le plus exact: cotonnade bleue, manche recourbé, avec une tête d'autruche... dont un œil de moins en émail. Personne n'avait vu mon parapluie.

COQUARDON. Et votre épouse?

SERINET. Mon épouse, c'est différent, je n'en ai plus entendu parler; et vous ne voulez pas que j'abhorre le genre humain?. mais vous, monsiear Coquardon, vous qui ne m'avez rien fait, je vous déteste; et moi, qui vous parle, je ne peux pas me sentir, surtout les jours de pluie.

AIR *de Lantara.*

Des mortels, que la foudre écrase!
Les catastroph's me font rir', j'en convien;
J'aim' qu'on les coup', quand on les rase,
J'aime à les voir mordre par un gros chien,
Quand on leur poche un œil, je dis: très-bien!
Et l'on prétend que l'homme est mon semblable..
Non, non, vraiment, je l'exècre en tous lieux,
Dans un château comme dans une étable.
O genre humain! tu me fais mal aux yeux.
De loin, je te trouve effroyable,

(*Se rapprochant de Coquardon, dont il s'était éloigné.*)

De près tu me parais hideux;
De loin, de près, tu m'parais fastidieux.

COQUARDON. Ecoutez-moi, et réfléchissez un peu: car enfin pourquoi êtes-vous venu chez moi?... pour raccommoder un piano, je suis désolé de vous en faire souvenir.

SERINET. Ça suffit, monsieur, je vois où vous voulez en venir; où est-il votre parapluie?

COQUARDON. Hein?

SERINET. Non; votre piano?

COQUARDON, *lui montrant la porte à gauche.* Là, dans cette chambre!.. n'épargnez rien pour le remette en état; je ne regarde pas au prix, monsieur Serinet.

SERINET. C'est bien; il est inutile de m'humilier.

COQUARDON, *à part.* Quel original!

SERINET, *à part.* Vieil égoiste, vieil escroc, vieil empoisonneur, vieux fricasseur de champignons.

(Il entre dans la chambre en bougonnant.)

SCÈNE VI.

COQUARDON, *puis* PHILIBERT.

COQUARDON. Qu'est-ce qu'il dit?... qu'est-ce qu'il dit? j'ai cru qu'il ne s'en irait jamais. Bon!... voilà qu'il pleut à verse; il faut pourtant que je me rende au bureau d'assurance. Allons, je prendrai une voiture; mes moyens me le permettent.

PHILIBERT, *entrant par le fond, et fermant le parapluie.* Bonjour, papa Coquardon.

COQUARDON. C'est vous, Philibert; à pied, par le tems qu'il fait.

PHILIBERT. Je sors de chez moi; et j'étais si pressé d'offrir un bouquet à ma charmante future... (*il montre le bouquet*) que je me suis contenté du modeste parapluie: où diable vais-je le mettre?... il est tellement imbibé...

COQUARDON. Donnez-le-moi; j'ai là, dans mon cabinet, une chose... vous savez... de ces machines en bronze, je vais l'y placer.

(Il entre à droite.)

PHILIBERT. Vous m'obligerez. (*A part.*) C'est singulier, il ne paraît pas plus triste qu'à l'ordinaire; c'est un faux bruit, j'en étais sûr.

COQUARDON, *revenant.* Eh bien! mon gendre, comment va la musique?

PHILIBERT. Mieux que jamais, beau-père: le siècle est décidément musical, nous devenons mélodieux: le Français né malin créa le cornet à piston, qui est d'invention germanique.

COQUARDON. Oui, je sais; un instrument en cuivre.

PHILIBERT. On fait de l'or avec ça.

COQUARDON. Tant mieux; fais-en vite, et beaucoup.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Dépêche-toi d'en profiter!...
Car la fortune est bien rebelle,
Mon cher, tâche de l'arrêter.
PHILIBERT.
Il vaut mieux marcher avec elle.
COQUARDON.
Il faut la saisir aux cheveux.
PHILIBERT.
O brutalité sans pareille!
Plus délicat et plus heureux,
Moi, je la conduis par l'oreille.

COQUARDON. A la bonne heure; mais pince-la fort.

PHILIBERT. Rassurez-vous. j'ai là des plans, des projets d'une étendue... Vous ne savez pas, beau-père, tout ce que j'ai dans la tête... j'ai des millions dans la tête! par exemple, il faut de l'argent à cause des frais, des dépenses... et je viens vous prier de m'avancer encore un millier d'écus.

COQUARDON. Désolé, mon cher Philibert. désolé, je suis moi-même dans une situation...

PHILIBERT. Comment!... ce que j'ai lu ce matin dans un journal... votre ferme de Crève-Cœur...

COQUARDON. Il n'est que trop vrai, mon pauvre ami, consumée par l'élément du feu!

PHILIBERT, *à part.* Ah! diable :

(Il remet son bouquet en poche.)

COQUARDON. Et tu sens que la dot de ma fille en souffrira un peu.

PHILIBERT. Permettez, beau-père... moi je comptais... vous m'aviez donné l'espérance...

COQUARDON. Garde-la l'espérance, garde-la toujours; je ne veux pas te reprendre ce que je t'ai donné; mais, moi, je ne peux pas non plus me réduire à rien; et puisque tu as des millions dans la tête, tu ne dois pas tenir à vingt mille francs de plus ou de moins.

PHILIBERT, *à part.* Vingt mille francs, comme il y va!

COQUARDON. Est-ce que tu verrais des difficultés.

PHILIBERT. Du tout, beau-père, du tout! un homme comme moi, un artiste!...

COQUARDON. C'est ce que je me disais; ainsi, nous signerons toujours le contrat ce soir.

PHILIBERT. Vous allez au-devant de mes vœux.

COQUARDON. Ce cher Philibert!.. tu dînes avec nous; attends-moi ici, j'ai à faire une course importante, mais ma fille va descendre, et je crois que sa société te plaît au moins autant que la mienne, gaillard.

PHILIBERT. Ne vous gênez pas, beau-père; je ne m'impatiente jamais quand je suis seul.

COQUARDON, *en sortant.* Je serai de retour avant une heure.

SCENE VII.

PHILIBERT, *seul.*

Que le diable l'emporte!... me voilà bien; je comptais sur une dot de trente mille francs au moins, c'était ronflant!... c'était musical!... et il parle d'en retrancher vingt, reste à dix, que j'ai déjà touchés, que j'ai reçus d'avance... et il croit que j'épouserai sa fille : c'est qu'en effet ce mariage me convenait, je m'étais arrangé pour ça; pas plus tard que ce matin, j'ai rompu avec cette petite Adélaïde; je viens de la renvoyer chez elle, chez son mari!.. à ce qu'elle dit du moins; elle prétend qu'elle est mariée, c'est une manière de se faire valoir. Eh bien! j'ai eu tort, car, certainement, je n'épouserai pas la petite Coquardon; et pourtant, si je la refuse, le beau-père sera furieux, il exigera le remboursement de ce qu'il m'a prêté, et je n'ai pas le sou... il faudrait pour bien faire que le refus vînt de lui!... il faudrait!... Oh! une idée!... une idée double-croche!... le beau-père ne connaît pas mon écriture; une lettre anonyme que j'écrirai moi-même; bien méchante, bien affreuse.. c'est facile, je me connais, je n'aurai pas besoin d'inventer.

AIR : *Filles à qui l'on dit un secret.*

Buveur, joueur et libertin,
Sans foi, ni loi, dans mainte affaire...
Mauvais sujet, sans morale et sans frein...
Cœur dépravé, tête legère...
Impertinent, et menteur effronté...
Cela suffit... la liste est respectable,
Si je disais toute la vérité,
Ça paraîtrait invraisemblable.
Si je disais la vérité,
Ça serait trop invraisemblable.

Ecrivons!... (*Il se met à la table et écrit.*) « J'apprends, monsieur, que vous êtes » sur le point d'unir mademoiselle votre » fille... »

(Il continue à écrire, Serinet sort du cabinet.)

SCENE VIII.

SERINET, PHILIBERT.

SERINET. Ces choses-là arrivent toujours quand on est pressé, voilà deux mi bémols que je casse de suite; il faut que j'aille en chercher d'autres.

PHILIBERT, *l'apercevant.* Diable! je n'étais pas seul.

SERINET. Heureusement, il y a un luthier pas bien loin. (*Il se retourne et aperçoit Philibert.*) Tiens!.. qu'est-ce que c'est que celui-là?

PHILIBERT, *à part.* Je n'ai jamais vu cette tête-là ici; c'est sans doute un nouveau domestique.

(Il se remet à écrire.)

SERINET. Serait-ce le prétendu de la demoiselle, ou bien son cousin?... il a assez la figure d'un cousin, il est vrai qu'il a aussi la figure d'un prétendu; à moins que ce ne soit une autre personne. car il en a aussi la figure...

PHILIBERT, *pliant sa lettre.* Voilà qui est fait.

SERINET, *s'approchant de la fenêtre* Voyons s'il pleut toujours.

PHILIBERT. A présent, mettons l'adresse.

SERINET. Il brouillasse encore pas mal.. n'importe, je n'ai pas le tems d'attendre.

(Il va pour sortir.)

PHILIBERT. Dites-moi, mon ami?

SERINET Son ami!

PHILIBERT. Pourriez-vous m'indiquer une petite poste dans les environs?

SERINET, *avec humeur*. Il y en a une en face du luthier, où je vais moi-même.

PHILIBERT. Ah! vous y allez; est-ce bien loin?

SERINET. Au bout de la rue.

PHILIBERT. C'est qu'elle est un peu longue, et s'il continue à pleuvoir...

SERINET. Mais oui, ça tombe assez dru!

PHILIBERT. Diable! c'est contrariant, et cette lettre qui est pressée...

SERINET. Je vois ce que c'est, vous craignez l'eau; vous craignez d'être mouillé. (*Avec mépris.*) Voilà bien les hommes!... donnez-la-moi, votre lettre, je la jetterai dans la boîte en passant.

(Il prend la lettre des mains de Philibert.)

PHILIBERT. Un instant, un instant; vous êtes peut-être de la maison?

SERINET. Hein!... monsieur, je ne suis d'aucune maison, je n'ai pas de maison; c'est la première fois que je viens dans ce logis.

PHILIBERT. A la bonne heure, je puis sans danger profiter de votre obligeance, et même, au besoin, je pourrais vous prêter un parapluie.

SERINET. Vous en avez un!... moi, je n'en ai plus; mais on peut s'en passer à la rigueur.

(Il s'en va.)

PHILIBERT. Sans doute, quand on n'a rien à gâter.

SERINET, *sur le seuil de la porte*. Rien à gâter!... vous dites ça pour m'humilier.

PHILIBERT. Ah! ça, qu'est-ce qui vous prend?

SERINET, *revenant à Philibert*. Il me prend... il me prend l'envie de vous rendre votre griffonnage; mais non, je vous ferai voir qu'on est moins grossier que vous!.. gardez-le votre parapluie, je n'en veux pas de votre parapluie, j'en ai peut-être eu plus que vous des parapluies!

(Il s'en va.)

PHILIBERT. Mais, en vérité, mon cher...

SERINET, *se retournant*. Votre cher!... votre cher!... laissez-moi donc tranquille; vous me faites rire avec votre parapluie! (*Haussant les épaules.*) Son parapluie.

(Il sort en bougonnant.)

SCENE IX.

PHILIBERT, *puis* IRÈNE.

PHILIBERT. Quel singulier corps!.... j'ai cru qu'il allait me chercher querelle à propos de... parapluie; mais n'en disons pas de mal, il me rend service; grâce à lui, je puis, avant de sortir, causer avec ma prétendue et la préparer adroitement à la rupture que je médite!.... La voici, attention.

IRÈNE, *entrant par le fond*. Est-il vrai, monsieur, que vous ayez à me parler?.., mon père prétend que vous désirez me voir.

PHILIBERT. Je le désire toujours, charmante Irène; malheureusement, je crains qu'il n'en soit pas de même de votre côté

IRÈNE. Monsieur, je ne crois pas vous avoir fait penser que votre présence me fût désagréable.

PHILIBERT. Non; mais, malgré vous, je m'en suis aperçu; un autre, plus fortuné que moi...

IRÈNE. Un autre?..... que voulez-vous dire?

(Honoré paraît.)

PHILIBERT. Vous me le demandez?..... votre cousin, que voici, pourra vous répondre.

IRÈNE. Honoré!...

PHILIBERT. Entrez donc, monsieur Honoré, entrez donc.

SCÈNE X.

LES MÊMES, HONORÉ.

HONORÉ, *à part*. Que je déteste cet homme-là!

PHILIBERT, *à Irène*. Maintenant je serai de trop ici, sans doute.

HONORÉ, *s'avançant*. Que dites-vous, monsieur?

PHILIBERT. Rien, je dois me taire; mais il est des secrets qui ne m'ont point échappé. Non, mes amis, vous ne me connaissez pas, moi, Philibert, protecteur naturel de l'harmonie et des accords champêtres, je désunirais deux cœurs faits l'un pour l'autre... jamais!...

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

S'il le faut, je me sacrifie..
Je veux, pour vous, être un ange gardien.
Plutôt mourir, plutôt... perdre la vie
Que de briser un si tendre lien...
Votre bonheur fera le mien.
N'ayez pour moi nulle reconnaissance.
Adieu! je pars... O douce émotion!...
Quand je vous fuis... une telle action
Porte avec soi sa récompense!

(*Brusquement.*) J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort précipitamment.)

SCENE XI.

IRÈNE, HONORÉ.

HONORÉ. Que signifie ?... Y comprenez-ous quelque chose, ma cousine?

IRÈNE. Mais oui, mon cousin, je crois omprendre.

HONORÉ. Et quoi donc?

IRÈNE. Dam!... il sait sans doute que vous m'avez fait la cour.

HONORÉ. Il sait que je vous aime, et vous croyez qu'il serait assez généreux. .

IRÈNE. Du moins, il en a l'air.

HONORÉ. Ah ! ce serait un beau trait!.. et voilà l'espérance qui me revient, mais c'est qu'elle me revient, elle me revient; c'est étonnant.

IRÈNE. Vous allez trop vite, il y a encore bien des obstacles.

HONORÉ. Et lesquels ?... vous, peut-être ?... je ne vous conviens plus, vous m'avez oublié.

IRÈNE. Sans parler de moi, je crois que papa ne consentira jamais; vous connaissez sa tête.

HONORÉ. Oh! j'espère bien le faire changer d'idée.

IRÈNE. Vous aurez de la peine.

HONORÉ. D'abord, je lui apporte d'excellentes nouvelles, des nouvelles qui le feront rire.

IRÈNE. Vraiment ?.. alors je commence à espérer aussi.

HONORÉ. Qu'entends-je?.. vous m'aimez donc... ô céleste cousine!

(Il lui baise la main.)

SERINET, *ouvrant la porte du fond.* Ah !

HONORÉ *et* **IRÈNE.** Dieu ! quelqu'un !

(Ils se sauvent; Irène, à gauche, Honoré, à droite.)

SCENE XII.

SERINET, *seul.*

Il paraît que j'ai effarouché les amours... c'est la petite Coquardon, je l'ai bien reconnue. Elle se laisse déjà embrasser la main par un jeune homme, avant d'être mariée, c'est aller un peu vite!... apprenez donc le piano aux demoiselles!... Mais à propos de jeune homme, celui qui m'a confié cette lettre est un fameux monomane. Au moment de la mettre à la poste, j'ai eu la présence d'esprit de regarder l'adresse, machinalement.. et qu'est-ce que j'ai lu? « monsieur Coquardon, propriétaire, rue Saint-André-des-Arcs, 24 ; » c'est bien à Coquardon ci-inclus; et sans approfondir la chose, j'ai pensé que je pouvais lui remettre le billet moi-même... ça ne m'était pas plus onéreux, puisque je rapporte deux mi bémols, et du moins il n'aura pas à payer le facteur; car, tel est mon caractère! je déteste le genre humain, mais je lui épargne trois sous de port de lettre, toutes les fois que ça ne me coûte rien !

SCENE XIII.

SERINET, COQUARDON.

COQUARDON, *sans le voir.* Je n'ai pas trouvé mon neveu à son bureau.

SERINET. Bon ! le voilà !

COQUARDON. Il est sans doute en course pour mon affaire.

SERINET. Monsieur Coquardon.

COQUARDON. Ah ! c'est vous, monsieur Serinet, le piano est-il en état

SERINET. Non, pas encore... un accident... ces choses-là n'arrivent qu'à moi... mais ce n'est pas ça, voici une lettre dont on m'a chargé pour vous.

COQUARDON, *prenant la lettre.* Une lettre!... de mon neveu?

SERINET. Peut-être bien!... j'ai eu comme une idée que c'était lui.

COQUARDON. Un air de famille.

SERINET. Un air bête

COQUARDON, *décachetant la lettre.* C'est ça ; ne me trouvant pas, il m'aura laissé un mot!... (*Il essaie de lire.*) « J'ap... j'ap... Hum ! quel diable de griffonnage !.. je ne reconnais pas là mon neveu; impossible de déchiffrer une syllabe, regardez plutôt.

(Il lui passe la lettre.)

SERINET. En effet, on croirait que c'est écrit par une mouche qui s'est laissée tomber dans l'encre.

COQUARDON. Voyons la signature.

SERINET. Il n'y en a pas.

COQUARDON. C'est bien singulier.

SERINET. Je crois pourtant que je viendrai à bout de lire ce fouilli. (*Lisant.*) « J'apprends, monsieur, que vous êtes sur » le point d'uni... » (*S'interrompant.*) C'est drôle, il me semble que j'ai vu cette écriture-là sur un autre bout de papier.

COQUARDON. Eh bien! vous êtes arrêté tout court.

SERINET. Je poursuis. « Sur le point » d'u... ah! d'unir... sur le point d'unir » mademoiselle votre fille à M. Philibert » Duboc... Je dois vous pré... » Dieu! comme [illegible] écrit! « Je dois vous préve-

» nir qu'il est libertin, mauvais sujet, » dissipateur. »

COQUARDON. Quelle atroce calomnie!.. cependant ce serait bien possible.

SERINET. L'anonyme est peut-être un rival.

COQUARDON. C'est mon neveu, j'en suis sûr à présent; le gaillard aura déguisé son écriture.

SERINET. Je le crois comme vous.

COQUARDON. Continuez, s'il vous plaît.

SERINET, *lisant.* « Aujourd'hui, en» core, il a pour maîtresse une jeune » femme qu'il a enlevée à son mari. » (*Riant.*) Ah! ah! ah! bien! ah! bien?

COQUARDON. Vous riez de ça, monsieur Serinet?

SERINET. Oui, je ris; ah! ah! ah!... j'éprouve une joie féroce... encore un mari trompé!... Et l'autre imbécille qui va épouser votre fille!... ça fait deux imbécilles!... tant mieux, il n'y a pas de mal, chacun son tour... c'est dans l'ordre des choses. (*Riant.*) Ah! ah!

COQUARDON. Il va l'épouser!... il va l'épouser!... Est-ce tout?

SERINET. Écoutez la suite. (*Lisant.*) « Vous ne douterez pas de ce que j'avance, » quand vous connaîtrez la personne!.. » (*S'interrompant.*) Bon! nous allons connaître la personne.

COQUARDON. Au fait, ça devient réjouissant.

SERINET. Oui, ça devient très-réjouissant.. — (*Lisant.*) « Cette femme se nom» me Adélaïde. » (*A part.*) Ah! mon Dieu!

COQUARDON. Adélaïde.

SERINET. Je crois que j'ai mal lu, j'aurai mal lu.

COQUARDON, *regardant.* Non; il y a bien Adélaïde. (*Il prend la lettre et continue.*) « Et son mari, Serinet, accordeur » de pianos. » Grand Dieu! c'est vous!

SERINET. C'est moi!... c'est moi-même! Ah! brigand de Philibert! je vais donc te connaître, à la fin!... c'est donc toi qui m'as ravi... mon parapluie!

COQUARDON. Je ne puis croire encore que Philibert...

SERINET. Je crois, moi; où est-il? où loge-t-il?... indiquez-moi sa demeure, que j'aille l'agonir, je veux l'agonir.

COQUARDON. Ne vous enlevez pas, Serinet.

SERINET. Comment, que je ne m'enlève pas!... quand depuis plus de quinze jours il me laisse exposé à toutes les intempéries de la nature et de la société.

COQUARDON. Sans doute, les faits sont positifs, cependant il ne faut pas le condamner sans l'entendre...

SERINET. Au contraire, au contraire, c'est que je le condamne sans l'entendre.

COQUARDON. Je cours chez lui... et s'il ne se justifie pas, je trouverai facilement un autre gendre... mes moyens me le permettent.

SERINET. Mais moi, où trouverai-je un autre parapluie? mes moyens ne me le permettent pas.

COQUARDON. Promettez-moi de m'attendre ici, et ensuite vous ferez ce que vous voudrez; y consentez-vous?

SERINET. Eh bien! soit!... mais dépêchez vous, car j'ai les nerfs dans un état à fendre les pierres.

COQUARDON. Je reviens tout de suite.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

SERINET, *puis* HONORÉ.

SERINET, *seul.* Ah! Philibert!... ah! Philibert! tu ne peux plus l'échapper!... et quand tu te cacherais dans les carrières de Montmartre... mais une réflexion... en entrant ici tout-à-l'heure, cet individu qui baisait la main de la fille Coquardon, si c'était Philibert?... il est là, dans ce cabinet... oh! Dieu!... il me vient des idées de meurtre et de carnage.

HONORÉ, *paraissant. Il tient le parapluie apporté par Philibert.* M. Coquardon ne revient pas; ma foi, je retourne au bureau malgré le mauvais tems.

SERINET. Le voilà!

HONORÉ. Je me suis permis d'emprunter ce parapluie, que j'ai trouvé dans le cabinet...

SERINET. Mon rifflard!... mon rifflard!... plus de doute, c'est Philibert!...

HONORÉ. Je le rapporterai ce soir.

(Il va pour sortir.)

SERINET. *lui barrant le passage.* Tu ne sortiras pas!... tu ne sortiras pas!...

HONORÉ. Que me voulez-vous, mon cher?

SERINET. Te voilà donc, enfin, misérable!... laisse-moi te regarder en face, que je te dévisage. (*Il le regarde.*) Mais c'est qu'il n'est pas beau, voilà le comble de tout!... s'il était beau, je dirais : il est beau, c'est une excuse; mais non, son physique est humiliant au dernier point.

HONORÉ. Monsieur, je me flatte d'entendre la plaisanterie, cependant je trouve déplacé qu'un simple inconnu...

SERINET. Un inconnu!... tu vas me connaître!... Serinet!

HONORÉ. Connais pas!

SERINET. Accordeur de pianos!

HONORÉ. Connais pas!

SERINET. Rue de la Harpe!

HONORÉ. Connais pas!

SERINET. L'époux d'Adélaïde!

HONORÉ. Connais pas!

SERINET. Connais pas!... mais tu as mon parapluie, infâme gueusard! diras-tu encore : connais pas?... nieras-tu aussi mon parapluie?

HONORÉ. Est-ce que je sais s'il vous appartient?

SERINET. Puisque tu me l'as volé!

HONORÉ. Ah! ça, faites-moi l'amitié de me dire pour qui me prenez-vous?

SERINET. Je te prends pour un reptile!... pour un pique-assiette!

HONORÉ. Ah! mais, ça commence à m'ennuyer... et si je ne me retenais...

(Il lève le parapluie.)

SERINET. Frappe!... frappe!... assassine-moi!... mets le comble à tes crimes, porte ta tête sur l'échafaud!... Ah! tu n'oses pas, tu crains l'échafaud, lâche que tu es! (*D'une voix caverneuse.*) L'échafaud... l'échafaud!

HONORÉ. Quel animal! tâchons de filer.

SERINET. Tu ne sortiras pas!... rends-moi ma femme!... où est-elle?... où est elle?... où est Adélaïde?

HONORÉ. Encore une fois, voulez-vous me laisser tranquille?

SERINET. Rends-moi ma femme!

HONORÉ. Allez au diable!

SERINET. Tu ne veux pas me rendre ma femme!... eh bien! garde-la, ce sera ta punition! mais du moins, rends-moi mon parapluie; ma femme est coupable, mais mon parapluie... rends-moi mon parapluie!

HONORÉ. Eh! vous êtes fou!

SERINET. Ah! tu m'invectives!

(Il prend le parapluie par le bout.)

HONORÉ, *le retenant par la crosse.* Je m'obstine aussi; vous ne l'aurez pas?

SERINET. Veux-tu le lâcher, tout de suite!

HONORÉ. Je ne lâcherai pas!

SERINET, *tirant toujours.* Ah! le voleur! ah! le brigand!

SCENE XV.

LES MÊMES, IRÈNE.

IRÈNE, *accourant.* Eh bien! messieurs, qu'y a-t-il donc? quel tapage!.

HONORÉ. Irène, à présent!

SERINET, *tenant toujours le parapluie.* Venez, mademoiselle! venez, que je le confonde en votre présence!

HONORÉ. Irène, ne l'écoutez pas, c'est un insensé.

SERINET. Tais-toi, cannibale! tais-toi; je te méprise!... oui, mademoiselle, cet homme qui vous fait la cour, c'est un filou!... tu n'es qu'un filou!... il a profité d'un jour où il pleuvait pour prendre ma femme... un vil adultère, qui vit publiquement depuis quinze jours avec mon parapluie!

IRÈNE. Ah! mon Dieu!

SERINET. Et vous l'épouseriez?... jamais!... d'abord, je sais que vous ne pouvez pas le souffrir, je le tiens de bonne source; d'ailleurs, je lui en ménage bien d'autres; oh! je t'en ménage bien d'autres. M. Coquardon est instruit de la chose.

HONORÉ. M. Coquardon?

SERINET, *lâchant le parapluie.* Va! tu ne peux pas m'échapper!... je cour chercher une preuve, ta lettre, ta chienne de lettre, et après ça je ne te quitte plus!

ENSEMBLE.

SERINET.

AIR : *Moi souffrir une offense.*

Contre toi, monstre infâme!
Oui, je dois m'acharner.
L'échafaud te réclame,
Et je veux t'y traîner.

HONORÉ.

Sors d'ici, monstre infâme!
Ou je vais t'échiner.
Charenton te réclame,
On devrait t'y traîner.

IRÈNE.

Il demande sa femme,
Que dois-je soupçonner?
C'est un trait bien infâme,
Qu'on ne peut pardonner.

SCENE XVI.

LES MÊMES, PHILIBERT.

PHILIBERT, *suite de l'air.*

D'où vient un pareil bruit?

SERINET, *à Honoré.*

Tu seras au carcan!

(*Apercevant Philibert.*)
Ah! c'est vous! enchanté.

HONORÉ.

Subir un tel outrage!

SERINET, *à Philibert.*
Par vous j'ai tout appris.
(*A Honoré.*)
Tu n'es qu'un vrai ch'napan.
IRÈNE.
Mais je n'y comprends rien.
PHILIBERT.
Et moi, pas davantage.
SERINET, *à Philibert.*
Si vous saviez combien je vous suis obligé.
Ami !... c'est grâce à vous que je serai vengé !...
ENSEMBLE.
Contre toi, monstre infâme ! etc.
HONORÉ.
Sors d'ici, monstre infâme, etc.
IRÈNE.
Il demande sa femme, etc.
PHILIBERT.
Le courroux qui l'enflamme,
Doit ici m'étonner.
Qu'ont-ils donc? sur mon ame,
Je ne puis deviner.
(Serinet sort vivement par le fond.)

SCÈNE XVII.

HONORÉ, IRÈNE, PHILIBERT.

PHILIBERT. Ah! ça, que me veut donc cet original?...

HONORÉ. Est-ce que je le sais?... ce butor-là m'accable depuis une heure d'injures, sans que j'y comprenne rien.

IRÈNE. Cependant, monsieur, ce qu'il vient de dire est assez clair; votre conduite est affreuse!

PHILIBERT, *à part.* Qu'entends-je?

HONORÉ. Mais, ma cousine, cet homme est en démence, dans une démence complète.

IRÈNE. Non, monsieur, je le connais; je l'ai vu plusieurs fois chez Mme Duplan, et je sais à quoi m'en tenir sur son compte.

HONORÉ. Ah! vous le connaissez?.. c'est donc vrai ce qu'il disait tout-à-l'heure, que vous ne pouviez pas me souffrir, et qu'il le tenait de bonne source?

PHILIBERT. Eh bien! eh bien! de la brouille entre vous... entre deux amans qui s'adorent!

IRÈNE. Je n'aimerai jamais un homme qui à des intrigues.

HONORÉ. Ni moi, une coquette.

PHILIBERT. Allons, mes amis, un peu d'indulgence, suivez mes conseils... j'ai le droit de vous en donner, après avoir sacrifié mon amour.

IRÈNE. Vous avez eu tort, monsieur Philibert; car c'est vous seul que j'estime, et je suis prête à vous épouser.

HONORÉ. La perfide!

PHILIBERT, *à part.* Diable! un instant! ce n'est plus ça du tout.

IRÈNE. Mon père va rentrer, et je veux le déclarer devant lui.

PHILIBERT. Permettez.. je ne crois pas avoir le tems de l'attendre... j'étais entré en passant, je ne sais trop pourquoi... Ah! si fait!... c'était pour chercher mon parapluie... justement celui que vous tenez là, monsieur Honoré.

HONORÉ. Ce parapluie est à vous?

PHILIBERT. Sans aucun doute...

HONORÉ. Il est donc à tout le monde... on vient de me le réclamer tout-à-l'heure.

PHILIBERT, *vivement.* M. Coquardon pourra vous le dire lui-même, M. Coquardon peut vous le certifier, c'est mon parapluie.

HONORÉ, *le lui rendant.* Ça suffit..... je vous connais..... le voilà. (*A part.*) Je ne peux pas supposer qu'il veuille *faire* le parapluie.

PHILIBERT. Adieu, mes amis; faites la paix... trop heureux si votre bonheur est mon ouvrage.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, COQUARDON.

COQUARDON, *l'arrêtant.* Ah! je vous trouve enfin, Philibert! j'arrive de chez vous.

PHILIBERT, *à part.* Que le diable l'emporte!

COQUARDON. J'en ai appris de belles sur votre compte, monsieur.

PHILIBERT, *à part.* Bon! il a reçu ma lettre.

COQUARDON. J'espère qu'il vous sera facile de vous disculper, car sans cela...

PHILIBERT. Papa Coquardon, ne prenez pas votre air sévère; ça ne va pas du tout à votre figure; croyez-moi, vous êtes un bon homme.

(Il lui tape sur le ventre.)

COQUARDON. Monsieur, je vous prie de ne pas me taper sur le ventre, je l'ai naturellement très-sensible.

PHILIBERT. Bah! ce pauvre papa Coquardon.

(Il lui tape de nouveau.)

COQUARDON. Encore!... ça devient indigeste.

PHILIBERT. Vous disiez donc, beau-père, qu'on a fait des cancans sur ma conduite.

COQUARDON. Il s'agit, monsieur, des inculpations les plus graves.

PHILIBERT. Ecoutez, beau-père, si vous avez l'intention de rompre avec moi, vous

êtes libre... je ne vous retiens pas... personne n'est irréprochable. Croyez-vous qu'il n'y ait rien à dire sur votre demoiselle.

COQUARDON. Comment?

IRÈNE. Sur moi?

PHILIBERT. Ne l'ai-je pas encore tout-à-l'heure trouvée en tête-à-tete avec son cousin?

HONORÉ. Qu'est-ce que ça prouve?

COQUARDON. Au fait, mon neveu, pourquoi êtes-vous ici avec ma fille? ça ne me convient pas.

HONORÉ. Mais, mon oncle, je vous attendais; j'ai d'excellentes nouvelles

COQUARDON. De ma ferme de Crève-Cœur?

HONORÉ. Payée, mon oncle, payée intégralement.

PHILIBERT, *à part.* Qu'est-ce que j'entends?

COQUARDON. C'est un coup du ciel!... ou plutôt de la compagnie du Soleil.

PHILIBERT. Votre ferme était donc assurée?

COQUARDON. Pour un tiers de plus que sa valeur.

PHILIBERT, *à part.* Ah! maladroit!... qu'est-ce que j'ai fait là.

COQUARDON. Ce cher Honoré! va, j'aurai soin de toi, maintenant que mes moyens me le permettent.

PHILIBERT, *à part.* Allons, du toupet. (*Haut.*) Beau-père, je prends part à ce qui vous arrive; ça me raccommode avec la fortune; on la calomnie, la fortune.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Partout, je l'entends outrager;
On l'accuse, en propos futiles,
D'être injuste et de protéger
Les fripons et les imbéciles.
Mais elle découvre en tous lieux
Le mérite aussi bien qu'un autre;
Elle a même de très-bons yeux,
Puisqu'elle a distingué le vôtre.

COQUARDON. Vous me flattez!... vous me flattez!... Mais ne sortons pas de la question. . (*Tirant une lettre de sa poche.*) On m'a écrit, monsieur; j'ai entre les mains un billet foudroyant.

PHILIBERT. Un billet! sans doute une lettre anonyme?

COQUARDON. C'est possible, mais on y parle de rapt, de séduction... on vous impute d'avoir pour maîtresse une certaine Adélaïde, l'épouse de M. Serinet, accordeur de pianos.

IRÈNE, *à Honoré.* Quoi! c'était lui!

HONORÉ. Vous voyez comme tout se découvre.

PHILIBERT. J'ai des ennemis, vertueux Coquardon; j'ai surtout un rival que vous connaissez; le voilà, et lui seul peut avoir écrit cette lettre jésuitique.

IRÈNE. Mon cousin?...

HONORÉ. Quelle horreur!... mais je vais le confondre; voyons le billet. (*Prenant le billet des mains de Coquardon.*) Regardez, mon oncle, est-ce mon écriture?

PHILIBERT. Parbleu! vous l'aurez contrefaite!... Cette Adélaïde est sans doute sa maîtresse, et il l'a mise sur mon compte.

IRÈNE. O ciel! il n'est que trop vrai.

COQUARDON. Que veux-tu dire?

IRÈNE. Tout-à-l'heure, M. Serinet lui a fait devant moi une scène affreuse.

PHILIBERT. Vous l'entendez! toutes les preuves sont contre lui.

HONORÉ. Ah! j'étouffe de colère.

IRÈNE. Mon cousin, votre conduite est abominable.

HONORÉ. Je ne me contiens plus!... monsieur Philibert, il faut que nous nous coupions la gorge!

PHILIBERT. C'est ça, voilà où il voulait en venir!

COQUARDON. Malheureux! sors d'ici, tout de suite; je te donne ma malédiction.

ENSEMBLE.

AIR :

D'une telle insolence
Je ne puis revenir!
Ça mérite vengeance,
Et j'ai dû le punir!

HONORÉ.

Vous êtes en démence,
Mais d'oser, sans frémir,
Condamner l'innocence,
Le ciel doit vous punir.

PHILIBERT.

De ces lieux ma prudence
Va le faire bannir.
Quel bonheur, quelle chance!
Sachons nous contenir.

IRÈNE.

D'une douce espérance,
Oui, je dois m'abstenir.
Gardons-nous, par prudence,
D'un tardif repentir.

SCENE XIX.

LES MÊMES, SERINET.

SERINET, *il entre en désignant Honoré.* Le voilà! le voilà! je le retrouve heureusement; cher ami, souffre que je me serre dans tes bras.

COQUARDON. En voici bien d'une autre.

HONORÉ, *se débattant.* Eh! vous m'étouffez, le diable m'emporte!

SERINET. Non, non! ne cherche pas à esquiver ma gratitude ; tu es le plus généreux des hommes... messieurs, vous voyez devant vous le plus généreux des hommes.

COQUARDON. Mon bon ami, ayez la bonté de vous faire comprendre, car jusqu'à présent...

SERINET. Oui, monsieur Coquardon! ce matin, vous m'avez vu misantrope... mon existence était brisée... j'étais comme un piano qu'on a jeté par la fenêtre... je ne rendais plus que des sons déchirans... lorsqu'en rentrant tout-à-l'heure dans mon domicile, j'y ai retrouvé, qui?

COQUARDON. Votre parapluie?

SERINET. Mon épouse... mon Adélaïde.

PHILIBERT, *à part.* Adélaïde! c'est donc là Serinet! heureusement qu'il ne me connaît pas.

SERINET. Cette chère Adélaïde! elle m'a sauté au cou, ce qui m'a d'abord étonné, parce qu'ordinairement elle me sautait plus haut... la surprise n'en a été que plus douce; et à qui le dois-je? à qui dois-je tout ce bonheur? (*montrant Honoré*) à celui que j'accusais, à cet excellent Philibert.

COQUARDON. Philibert?

HONORÉ. Permettez! vous êtes encore dans l'erreur du parapluie.

SERINET. Tais-toi, homme généreux! laisse-moi publier tes vertus. Figurez-vous, monsieur Coquardon, que ma femme est très-jalouse; ma profession d'accordeur de pianos me met en reation avec une foule de jeunes femmes; Adélaïde en séchait de dépit, c'est au point qu'elle avait résolu de se détruire par le fer ou par le feu; elle a adopté ce dernier moyen, et un beau jour, elle sortit pour se jeter à la rivière.

COQUARDON. Où diable veut-il en venir?

SERINET. Il faut vous dire qu'elle avait emporté mon parapluie. (*Montrant Honoré.*) Monsieur, que voilà, passait heureusement dans les environs .. il aperçoit sur le pont d'Iéna une jeune femme seule et appuyée sur le parapluie... non, sur le parapet, il court, il arrive et la trouve noyée...

COQUARDON. Noyée?

SERINET. Dans les larmes; il la console, la ramène jusqu'à sa porte, et retourne chez lui avec mon parapluie, qu'il avait oublié de lui rendre. (*Il va serrer la main à Honoré.*) Homme généreux, va!

PHILIBERT, *à part.* Sa femme lui a fait une histoire.

SERINET. Adélaïde, touchée du procédé de son cavalier, le pria de la conduire le lendemain chez une tante qu'elle possède en province, et dont je n'ai jamais entendu parler; c'est ce qui donna lieu à cette missive qui fit éclore tous mes soupçons, vous savez.

COQUARDON. Oui, oui, belle Adélaïde.

SERINET. Séchez vos chagrins...

COQUARDON. Demain sur le...

SERINET. Coup de deux heures, etc. Vous la savez aussi bien que moi! (*A Honoré, en lui donnant la lettre.*) La voilà cette missive, je vous la rends, homme généreux.

PHILIBERT, *à part.* Ah! l'imbécille!

SERINET. Oui! on ne saurait trop le répéter, homme généreux! c'est toi qui as triomphé de mon humeur noire, c'est grâce à toi que j'ai retrouvé le bonheur, et que j'ai senti renaître dans mon cœur l'amour de mes semblables.

AIR *de Lantara.*

J'voudrais, tant mon ame est contente,
Voir les mortels tous vivre cinq cents ans,
Tous avec neuf cents livres de rente,
Et tous pèr's d'un' douzain' d'enfans,
Comm' leurs papas tous gros, gras, bien portant.
Oui, l'univers pour moi chang' de figure,
D'agrémens je l' trouve pétri...
Je ne r'connais plus la nature,
Et l'genr' humain me semble très-joli
Oui, sous l'velours, ainsi que sous la bure,
L'homm' le plus laid me paraît fort joli,
Vous, Coquardon, vous m'semblez très-joli.

A propos, homme généreux!... qu'as-tu fait? veux-tu me permettre de vous tutoyer? qu'as-tu fait de mon parapluie?

HONORÉ, *désignant Philibert.* Demandez à monsieur, il prétend qu'il lui appartient.

SERINET Celui-là... il aurait l'effronterie...

PHILIBERT. Non, monsieur Serinet, ce parapluie est bien à vous, et je vous prie de croire que je n'y tiens en aucune façon.

(Il le lui rend.)

SERINET, *le prenant vivement.* A la bonne heure!... être sans délicatesse! car je le dis devant vous, monsieur Coquardon, quoiqu'il soit votre neveu, c'est un être sans délicatesse.

COQUARDON. Mon neveu?... mais, mon cher monsieur...

SERINET. Ne le défendez pas; c'est lui qui a écrit une lettre anonyme contre Philibert.

COQUARDON. Contre Philibert!

SERINET. Je l'ai vu, ici même, consommer cette diatribe.

PHILIBERT, *à part*. C'est une trahison.

HONORÉ, *qui a examiné le billet*. Mais en effet, cette lettre est de la même écriture que l'autre, voyez plutôt.

(Il lui présente le billet.)

COQUARDON, *qui l'a regardé*. O ciel!.. en croirai-je mes lunettes?

PHILIBERT, *à part*. Tout est perdu!

COQUARDON Quoi! monsieur, vous auriez employé un pareil subterfuge... vous, Philibert.

SERINET, *qui examine son parapluie*. Vous voulez dire Honoré. (*A Philibert.*) Vous, Honoré, vous vous êtes déshonoré.

COQUARDON. Non, non!... Philibert.

SERINET, *montrant Honoré*. Lui?

COQUARDON, *montrant Philibert*. Non, lui!

SERINET. Mais c'est donc celui-là qui est mon ami!... vous me laissez faire des amitiés à l'autre, tandis que c'est celui-là... moi qui l'accablais de sarcasmes!

(Il va lui donner la main.)

PHILIBERT. Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de mal.

COQUARDON. Ma parole d'honneur, si je conçois... il y a une telle complication que mes moyens ne me permettent pas....

HONORÉ. Je vous expliquerai ça, mon oncle, car je crois deviner maintenant.

IRÈNE. Et moi aussi, je devine, et monsieur Philibert doit sentir ce qui lui reste à faire.

PHILIBERT. Ah! parbleu! ça ne sera pas difficile.

SERINET. Dites donc, ils ont l'air de vous, c'est-à-dire de t'humilier... voulez-vous me permettre de te tutoyer... Ils ont l'air de t'humilier; si vous m'en croyez, tu laisseras là la famille des Coquardon.... des gens de rien, des réputations à vingt-deux sous.

COQUARDON. Monsieur, de pareils propos...

SERINET. De quoi!... vous n'êtes qu'un vieux fricoteur! venez, Philibert, venez dîner avec nous; ça vous fera plaisir, et ça ne vous coûtera pas vingt-deux sous.

PHILIBERT. Je vous remercie, mais...

SERINET. Vous viendrez, je ne te lâche pas; il pleut encore, mais voici mon parapluie.

(Ils font quelques pas pour sortir.)

COQUARDON. Un instant, Philibert, et mes dix mille francs?

SERINET. Qu'est-ce que tu lui demandes encore?... c'est-à-dire, non... je ne veux pas vous tutoyer, toi!... j'en réponds de tes dix mille francs.

COQUARDON. Et sur quoi, s'il vous plaît?

SERINET. Vous allez l'apprendre. (*Au public.*) Vous l'entendez, messieurs, cet usurier a la bassesse de réclamer dix mille francs à l'homme généreux; c'est à mon tour de l'être... généreux, malheureusement je n'ai pas de monnaie, mais je possède un objet de luxe, et je profite de l'occasion qui se présente pour le mettre en loterie, afin de garantir la somme. Dès demain, il sera déposé au bureau des cannes, ainsi que mon épouse, qui se chargera d'en développer le mécanisme avec la manière de s'en servir. (*Ouvrant son parapluie.*) Parbleu, je ne veux pas vous faire languir... Voilà l'objet. (*Attirant Philibert sous le parapluie.*) Viens, ce sera plus attendrissant.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Vous voyez ce fidèle abri,
A l'infortune d'un ami
Lorsque sans regrets je l'immole,
Pourriez-vous r'fuser une obole!
Messieurs, c'est une tombola,
Ma Laïde y présidera.
Prenez donc, prenez, des billets par série,
Et vous verrez ma femme et mon parapluie.

TOUS.

Prenez, messieurs, prenez des billets de lot'rie,
Et vous verrez sa femme et son parapluie;
Vous verrez sa femme et son parapluie.

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

MICHELINE,

OU

L'HEURE DE L'ESPRIT,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Par MM. Saint-Hilaire, Masson et Devilleneuve.

Musique de M. Adolphe Adam.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 29 juin 1835.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
URBAIN, écuyer du comte de La Roche-Bernard.	M. Coudesc.
SIMONE, concierge du château.	Mme Lemesle.
MICHELINE, sa fille.	Mme Prадher.
MACLOU, son fiancé, vassal d'un village voisin.	M. Fériol.
LE VIEUX PIERRE, vieux berger.	M. Riquier.
LE SÉNÉCHAL.	M. Victor.
Paysans.	
Ecuyers.	
Soldats.	

La scène est en Basse-Bretagne, dans le Château de la Roche-Bernard, au temps des Croisades.



Le théâtre représente une salle gothique du château. A droite de l'acteur, porte de la chapelle ; au fond, porte principale ; à gauche, porte de la tourelle et croisée à vitraux coloriés. Près de l'entrée de la chapelle, sur un piédestal une statue en marbre blanc représentant le jeune sire Hermand de La Roche-Bernard. Deux grands fauteuils et une table gothiques.

SCÈNE I.

MACLOU, SIMONE, Paysans, Paysannes, *puis* MICHELINE.

CHŒUR.

Allons, enfans de la Basse-Bretagne
Par nos chansons célébrons ce beau jour ;
Fêtons ici la gentille compagne
Qui, de Maclou, va couronner l'amour.

MACLOU.

Auprès de son petit mari,
Micheline, vraiment, tarde bien à se rendre ;
Moi qui suis de si loin d'ici,
Je ne me suis pas fait attendre.

SIMONE.

Patience, mon gendre ;
Elle viendra bientôt.

MACLOU.

En attendant, disons un mot,
Un petit mot,
Touchant la dot.

SIMONE.

Tout est bien convenu... de famille à famille ;
Pour finir nos procès je te donne ma fille.

MACLOU.

De plus je dois avoir...

SIMONE.

Un vrai trésor ;
Car elle est sage, elle est gentille.

MACLOU.

Je parle des vingt écus d'or.

SIMONE.

Oh ! ne crains rien... quand le moment viendra
D'une manière ou d'autre on te les comptera.

MACLOU.

Très bien, très bien... chut ! la voilà !

CHOEUR, *à Micheline qui entre.*

Honneur ! honneur à Micheline ;
Faisons des vœux pour son bonheur !

MICHELINE.

Merci, mes bons amis. *(A part.)* S'ils lisaient [dans mon cœur !

MACLOU.

Tu parais bien chagrine,
Je comprends ta frayeur ;
Tu ne sais pas à quel bonheur
Le mariage te destine ;
Mais, je vais te l'apprendre, et tu n'auras plus [peur.

COUPLETS.

Dès le point du jour, se mettre à l'ouvrage,
Qui travaille bien n'a jamais d'ennui;
A son temps perdu soigner le ménage,
Aimer son mari, ne songer qu'à lui.
Pour filer le soir, avec ce qu'on gagne,
Acheter du chanvre au lieu de bijoux :
Voilà le bonheur en Basse-Bretagne;
Fillettes, chez nous
Prenez un époux.

Lorsque c'est dimanche ou bien jour de fête,
Tous deux à la fois prier et penser,
Et lorsque du bal, s'entend la musette,
Près de son mari regarder danser;
Garder la maison s'il est en campagne,
S'il rentre un peu... gai prendre un ton bien [doux :
Voilà le bonheur en Basse-Bretagne.
Fillettes, chez nous, etc,

On entend sonner au dehors.

SIMONE.

Mais, qui sonne, au château de la Roche-Bernard ?

MACLOU.

Sans doute un invité qui se trouve en retard ?

LE VIEUX PIERRE, *dans la coulisse.*

Que de tout maléfice,
Enfans, dans sa bonté,
Le ciel vous garantisse
Et vous tienne en gaîté.

TOUS.

Eh mais! c'est le vieux Pierre !
Ici, que vient-il faire ?

MACLOU.

Qui donc ça, le vieux Pierre ?

SIMONE.

Ne va pas en dire de mal;
Car c'est le sorcier du village.

MACLOU.

Un sorcier? ça m'est bien égal ;
D'abord, je n'y crois pas, et puis j'ai du courage.

SIMONE.

Pas d'imprudence!
Ne sais-tu pas qu'en sa vengeance,
Il enlaidit
Ceux qu'il maudit!
Maclou, prends garde à ton visage.

SCENE II.

Les Mêmes, LE VIEUX PIERRE.

LE VIEUX PIERRE, *tirant Micheline à l'écart.*

C'est donc bien vrai, ce mariage ?
Ce pauvre Urbain qui t'aimait tant!

MICHELINE.

Ah ! ne m'ôtez pas mon courage
On l'a voulu...

LE VIEUX PIERRE.

Ma pauvre enfant !

MACLOU, *le tirant par le bras.*

A quoi bon tout ce bavardage,
Que nous veux-tu, méchant sorcier ?

LE VIEUX PIERRE.

Je viens, selon l'usage,
Réclamer le denier,
Qu'un jour de mariage
Chacun doit au sorcier.

MACLOU.

Qui, moi, je te ferais l'aumône?
Aux fainéans, non, jamais je ne donne.

LE VIEUX PIERRE.

Tu braves mon pouvoir, je saurai te punir!

SIMONE.

Je vous paierai pour deux; n'allez pas l'enlaidir.

ENSEMBLE.

A Maclou. Redoute sa malice,
Tremble qu'il ne punisse,
Cet excès d'avarice,
Donne-lui son denier ;
Crois-moi, c'est le plus sage,
Puisque selon l'usage,
Soit avant, en ménage,
Soit aprés, faut payer.

MACLOU.

Que me fait sa malice;
La paresse est un vice,
Il faut qu'on la punisse:
Je garde mon denier.
A Micheline. Reste fidèle et sage,
Et ton mari, je gage,
Après le mariage
N'aura rien à payer.

LE VIEUX PIERRE.

De toi, j'aurai justice;
L'avarice est un vice,
Il faut qu'on la punisse,
Et plus cher qu'un denier.
Puisque l'hymen t'engage,
Pour venger mon outrage,
Après le mariage,
Je te ferai payer.

MACLOU *et le* CHŒUR.

Allons, enfans de la Basse-Bretagne, etc.

LE VIEUX PIERRE

A me braver tu verras ce qu'on gagne;
Va, chante bien ton bonheur, ton amour,
Si j'ai su lire au cœur de ta compagne,
Le vieux sorcier aura bientôt son tour,

MICHELINE *et* SIMONE.

Ah! malgré moi la crainte ici me gagne;
Oui, le sorcier lui jouera quelque tour;
Quand de Maclou tu seras / je serai la compagne,
Pour lui vraiment j'aurai peur chaque jour.

SCÈNE III.

Les Mêmes, LE SÉNÉCHAL, *suivi d'un valet, portant un grand livre.*

LE SÉNÉCHAL, *paraissant à la porte de la chapelle.* Arrêtez, jeunes fiancés!

MACLOU. Qu'est-ce qu'il nous veut donc, monsieur le Sénéchal?

LE VIEUX PIERRE. C'est peut-être bien déjà une petite anicroche à ton mariage.

MACLOU. Oh! que c'est joli! il croit m'effrayer.... si je voulais, pourtant, j'aurais peur... mais je n' veux pas.

SIMONE. Pardon, monsieur le Sénéchal, comme monseigneur est en Palestine, j'ai cru, en qualité de femme de charge du château, pouvoir y faire la noce de ma fille, vous ne le trouvez pas mauvais, n'est-ce pas?

LE SÉNÉCHAL. Du tout, dame Simone, du tout! si j'ai arrêté votre cortége, au moment où il allait entrer à la chapelle, ce n'est qu'en vertu d'un droit du fief, que je ne dois pas plus laisser éteindre en l'absence qu'en la présence de notre gracieux maître. Approche ici, Jean-Claude Maclou.

MACLOU. Me v'là, monsieur le Sénéchal; voyons, quoi que vous me voulez?

LE SÉNÉCHAL. Au nom de monseigneur Kermandock de la Roche-Bernard, je viens te demander, si tu acceptes l'heure de l'esprit?

MACLOU. L'heure de l'esprit! qu'est-ce que c'est que ça?

SIMONE. Comment, tu ne connais pas l'heure de l'esprit?

MACLOU. Dam, puisque j' suis pas de l'endroit... tout c' que j' peux vous dire, c'est que dans not' village, personne n'a jamais entendu parler de c't'heure-là.

LE SÉNÉCHAL. Allons, décide-toi; il s'agit d'une dot de vingt écus d'or.

MACLOU. Vingt écus d'or! ça m'en fera donc quarante, avec ceux que la mère Simone m'a promis?

SIMONE. Du tout, c'est de cette dot-là que je te parlais.

MACLOU. Vraiment? j' suis bien forcé d'accepter, alors.

LE VIEUX PIERRE. Oui, oui, va, accepte....

MACLOU, *le repoussant.* C'est bon, j'accepterai si je veux... Mais encore une fois qu'est-ce que ça signifie?

LE SÉNÉCHAL. Regarde cette statue, vassal, et incline-toi.

MACLOU. Me v'la incliné; après...

LE SÉNÉCHAL. C'est la noble image du sire Hermand de la Roche-Bernard, seigneur de ce château, il y a trois cents ans.

MACLOU. Trois cents ans!.. il ne les paraît pas...

MICHELINE. Qu'est-ce que vous dites donc? il est mort dans sa vingtième année...

MACLOU. Ah! bon, j'y suis, il y a trois cents ans, qu'il en avait vingt... très bien... après.

LE SÉNÉCHAL. Tu n'as qu'à signer sur ce livre.

MACLOU. Signer? c'est-à-dire, faire ma croix... après...

LE SÉNÉCHAL. Après, ta fiancée restera seule ici, pendant une heure entière, au pied de la statue.

MACLOU. Tiens, c'te bêtise! pourquoi faire?

SIMONE. Pour causer avec l'esprit blanc.

MACLOU. L'esprit blanc.

LE SÉNÉCHAL. Oui, celui du sire Hermand de la Roche-Bernard.

MACLOU. Il revient donc?

LE VIEUX PIERRE. Queuquefois.

MACLOU. Et c'est lui qui donne la dot?

SIMONE. Oui; mais tiens, Micheline, pour le mettre plus vite au fait, chante-lui la ballade de l'esprit.

MACLOU. C'est ça... chantez-moi la ballade... et tâchez que ça soit clair... car sauf les vingt écus d'or, que j'ai compris tout de suite, je n'y suis plus du tout.

MICHELINE.

PREMIER COUPLET.

Devant le ciel, allaient bientôt s'unir
Le sire Hermand et la jeune Isabelle ;
Déjà le prêtre, à la sainte chapelle,
Les attendait pour les bénir.
Trahison infâme,
Brûlant d'autre flamme,
L'infidèle dame
A fui
Loin de lui ;
Et depuis ce moment,
Le pauvre sire Hermand,
Ne fit plus que languir;

Puis on le vit mourir!
Gentille fillette!
Dont l'hymen s'apprête,
De double amourette
Repousse l'ardeur.
Prends garde, fillette,
Ne sois point coquette,
L'esprit blanc te guette
Et lit dans ton cœur;
Oui, crois moi fillette,
Toujours l'esprit blanc te guette,
Ne sois donc jamais coquette;
Si tu veux fuir le malheur.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans ce castel, qui du ciel fut maudit,
Long-temps d'Hermand vint errer l'ame en peine.
Pour la calmer, l'héritier du domaine,
Consacra l'heure de l'esprit,
Près de la statue,
Quand fillette émue,
Seule s'est rendue,
Souvent
Elle entend
Un lugubre soupir,
Ah! c'est pour en mourir;
Puis une voix, tout bas,
Lui dit : ne trahit pas !

Gentille fillette, etc.

MACLOU. V'là tout!

MICHELINE. Oui.

MACLOU. Eh bien! c'est très joli, très intéressant, vot' ballade; mais je trouve que ça ne parle pas beaucoup de la dot.

LE SÉNÉCHAL. Elle est donnée à la fiancée en échange de sa couronne... qu'elle laisse au pied de la statue... voyons, veux-tu signer, que tu consens à ce que Micheline passe une heure, seule avec l'esprit blanc?

MACLOU, *se grattant l'oreille*. Eh!.. Qu'est-ce que vous en dites, vous, mère Simone?

SIMONE. Mais dame... dans ce moment ici, il n'y a pas d'inconvénient.

MACLOU. Ah! bien, alors!..

MICHELINE. Comment!.. vous allez signer?..Oh! n'acceptez pas Maclou, je vous en prie, j'aurai trop peur moi, toute seule dans cette grande salle... on ne sait pas... il est peut-être méchant, l'esprit!

MACLOU. Méchant?.. avec les filles qui ont plus d'un amoureux... mais tu n'as rien à craindre, toi... d'ailleurs, puisque ta mère dit qu'il n'y a pas d'inconvénient... d'un autre côté la dot... je m'étais arrangé pour la recevoir, moi, vois-tu.

MICHELINE. Vous êtes donc bien intéressé?

MACLOU. Du tout, c'est pour toi... ça me servira à acheter du chanvre que tu fileras, de la toile que tu coudras, des vaches que tu soigneras... enfin, tu profiteras de tout... d'ailleurs une heure est si vite passée!.. ah! bah!.. je boute ma croix...

MICHELINE. Il ne lui manquait plus que d'être avare!

Il va faire une croix sur le livre.

MACLOU. V'la c' que c'est!..

SIMONE. Allons, mon enfant, puisque ton fiancé a signé, viens faire bénir ton voile à la source de Sainte-Catherine, pour que le ciel te protége pendant l'heure de l'esprit... allons viens ..

MACLOU. Oui, va... ma petite Micheline... allez, madame Maclou, et une fois l'heure passée, n'oubliez pas le refrain de la ballade.

Gentille fillette, etc.

Simone emmène Micheline. Tout le monde la suit en chantant le refrain de la ballade.

SCÈNE IV.

MACLOU, LE VIEUX PIERRE.

LE VIEUX PIERRE. Eh ben! te voilà content... la dot ne peut pas te manquer, à c't' heure.

MACLOU. Fallait peut-être la refuser, hein?

LE VIEUX PIERRE. J' dis pas ça... mais ta femme...

MACLOU. Eh ben! quoi, ma femme?

LE VIEUX PIERRE. Oh! rien... un tête-à-tête avec un esprit, quoi de plus innocent? d'ailleurs, tu ne crois pas aux r'venants, toi!..

MACLOU. Certainement, j' n'y crois pas. Ah! ça mais, qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça en ricanant?

LE VIEUX PIERRE. Je ris... je ris de la simplicité d'un homme, qui tout en re u-sant de croire au pouvoir d'un vieux berger, s'imagine qu'un jeune sire, mort depuis trois cents ans, va sortir tout exprès du tombeau pour apporter une dot à sa fiancée.

MACLOU. Moi, je crois ça?

LE VIEUX PIERRE. Eh ben! si tu n' le crois pas, d'où donc qu' viendra la dot, alors?

MACLOU. Hein?

LE VIEUX PIERRE. C'est égal, t'as bien fait d'accepter, parce qu'une dot, c'est toujours bon à prendre... t'achèteras du chanvre, d' la toile, des vaches... et ta femme profitera d' tout.

MACLOU. Il s' moque encore je crois?.. Ecoute, berger, faut que ça finisse... j' te donnerai ton denier... voyons, l'esprit r'vient-il, oui, ou non?

LE VIEUX PIERRE. C'est selon... y a des saisons pour ça.

MACLOU. Des saisons!.. pour l'esprit!..

LE VIEUX PIERRE. Sans doute... par exemple, quand le seigneur suzerain de la Roche-Bernard est un petit bonhomme en maillot... pas d'esprit!.. quand il est vieux et impotant... pas d'esprit!... quand il est en Palestine ou ailleurs pas d'esprit!.. mais quand il a bon pied bon œil, et qu'il est sur ses terres... Oh! alors, c'est différent, l'esprit r'vient... et c'est lui qui donne la dot.

MACLOU. Si j'y comprends un mot! décidément berger vous êtes absurde!

LE VIEUX PIERRE. Ah! je suis absurde... viens donc ici.

Il veut le conduire près du piédestal.

MACLOU. Pourquoi faire?

LE VIEUX PIERRE. Pour voir par où r'vient l'esprit.

MACLOU. J' vous dis que je n' vous crois pas; ainsi, c'est inutile.

LE VIEUX PIERRE. Oh! tu ne me crois pas. (*Il fait jouer un ressort, un timbre sonne et le piédestal s'ouvre.*) Tiens, regarde!

MACLOU. Qu'est-ce que c'est que ça?

LE VIEUX PIERRE. Le chemin de l'esprit.

MACLOU. Un petit escalier tout noir.

LE VIEUX PIERRE. Oui, et qui conduit tout droit à l'appartement de monseigneur.

MACLOU. Plait-il?

LE VIEUX PIERRE. Comprends-tu à présent?

MACLOU. Hein!.. ah! mon Dieu... oui, j' crois que... mais c'est une infamie!.. un guet-à-pens!.. Ah! mais, tiens... que j' suis bête... j'y pense maintenant... tu l'as dit toi-même berger : quand le seigneur est en Palestine, pas d'esprit!.. ainsi, v'là qu'est bon... l'heure se passera, et j'aurai la dot... et pas autre chose... ah! tu bisques à ton tour, hein?.. tu n' te frottes plus les mains, vieux sournois!

LE VIEUX PIERRE. Nous verrons, nous verrons... Tiens v'là déjà qu'on ramène ta fiancée; le moment approche.

MACLOU. Qu'est-ce que ça me fait, le moment? puisqu'il est en Palestine.

LE VIEUX PIERRE, *prenant sa main, gravement.* Maclou, Maclou, prends garde, v'là une mauvaise ligne.

MACLOU. Où ça?

LE VIEUX PIERRE. Là!

MACLOU. Eh bien, quoi qu'elle dit c'te ligne?

LE VIEUX PIERRE. Elle dit... elle dit... qu'il n'y a que les morts qui n' reviennent pas!

MACLOU. Voyez-vous ça?.. eh ben! elle radote la ligne, et toi aussi.

Les jeunes filles et Simone paraissent, conduisant Micheline, qui a sa couronne et son bouquet de mariée.

SCÈNE V.

Les Mêmes, MICHELINE, SIMONE, Les jeunes Filles.

CHŒUR.

Noble esprit blanc, avant que l'heure sonne,
La fiancée ici se rend déjà;
Pour déposer à tes pieds sa couronne,
Du haut des cieux, Hermand protége-la.

LES JEUNES FILLES, *à Maclou.*

Il faut nous suivre...

MACLOU.

Adieu donc, Micheline.

MICHELINE.

Vous me quittez?

MACLOU.

Hélas! il le faut bien;
Mais sois tranquille, il est en Palestine.

MICHELINE.

Qui ça?

MACLOU.

L'esprit, ainsi donc ne crains rien.

LE VIEUX PIERRE.

Eh! eh! pourtant on en revient.

MACLOU, *parlé.* Veux-tu bien te taire, méchant sorcier.

LE CHŒUR.

Retirons-nous avant que l'heure sonne.
La fiancée, ici t'attend déjà;

Noble esprit blanc, pour prix de sa couronne,
Du haut des cieux, au moins, protége-la.

Tout le monde va pour se retirer excepté Micheline, quand on entend une brillante fanfare.

MACLOU.

Qui donc arrive encore ici?

LE VIEUX PIERRE.

Ce n'est que monseigneur que l'on annonce ainsi

MACLOU.

Monseigneur! ma pauvre Micheline!

LE VIEUX PIERRE.

Je te le disais bien:
C'est loin, la Palestine;
Mais cependant, on en revient!

MACLOU, *parlé.* Au diable!

MICHELINE, *parlé.* Ah! vieux Pierre, c'est Urbain!

LE VIEUX PIERRE. Urbain! chut!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, URBAIN, Vassaux, Ecuyers.

CHOEUR.

Quelle ivresse!
Pour monseigneur, que l'on s'empresse;
Par nos chants, notre allégresse,
Fêtons en ce jour,
Son retour.

URBAIN.

Il me suit à peu de distance,
Et sera bientôt parmi vous;
Après une si longue absence,
Que ce moment lui sera doux.
Mais que vois-je?.. l'on se marie.
Et qui donc?

MICHELINE, *avec confusion.*

Moi, monsieur Urbain.

URBAIN.

Micheline! c'est vous!

SIMONE.

Qu'avez-vous?

URBAIN.

Rien; demain,
Je partirai.

MICHELINE.

Déjà!

URBAIN, *à part.*

Comme elle est embellie!
Oh! oui, je dois partir, il faut que je l'oublie.

SIMONE.

Mais pour la noce, au moins, restez, je vous en prie;
Vous serez son garçon d'honneur.

URBAIN.

Qui, moi?

MICHELINE.

Restez... ma mère vous en prie.

LE VIEUX PIERRE, *à Maclou.*

Il est très bien, votre garçon, d'honneur.

MACLOU.

Laisse-moi, sorcier de malheur!

CHOEUR.

Quelle ivresse! etc.

URBAIN. Bonjour, mon vieux Pierre... tu n'as pas fait fortune, à ce que je puis voir... Tiens, mon brave sorcier... voilà de la monnaie de Palestine... ne me jette pas de mauvais sort... (*Bas.*) J'ai bien assez de la surprise qui m'attendait ici.

LE VIEUX PIERRE, *à Maclou.* Il n'est pas avare, au moins, celui-là.

SIMONE. Ce bon M. Urbain... ah! que nous avons d'aise à le revoir.

URBAIN, *regardant Micheline qui baisse les yeux.* Vous, dame Simone? oui, je le crois... mais tout le monde ici n'est peut-être pas aussi content que vous.

LE VIEUX PIERRE. C'est bien possible, ça.

SIMONE. Par exemple!.. aimé comme vous l'étiez d'un chacun.

URBAIN. Aimé!.. j'ai cru l'être... et c'est à cette idée que j'ai dû mon courage; car, vous le savez, mère Simone, je n'étais qu'un pauvre enfant de ce village; monseigneur a daigné me recevoir près de lui, de simple vassal que j'étais, il m'éleva au rang de page, me fit partager ses dangers et sa gloire, et enfin me voilà écuyer.

SIMONE. Tant mieux, m'sieur Urbain, tant mieux... Et notre gracieux maître va vous faire épouser, sans doute, quelque belle dame de la cour.

URBAIN. Moi?.. (*Avec intention.*) Oui, dame Simone... en effet, tel est le projet de monseigneur.

MICHELINE. Ah! vous allez vous marier.

URBAIN. Comme toi... Micheline... oui, ton exemple me décide...

SIMONE. Eh ben! qu'avez-vous donc? vous soupirez, quand vous allez retrouver votre belle.

URBAIN. C'est que je songe, dame Simone, qu'à la cour aussi, on oublie... Je ne suis pas heureux, voyez-vous... et puis l'absence... l'absence!.. Ah! il eût peut-être mieux valu que nous ne revinssions pas de Palestine.

MACLOU, *à part.* Quant à ça!..

SIMONE. Qu'est-ce que tu dis?

MACLOU. Moi, rien.

LE VIEUX PIERRE. Non, mais il pense,

et, comme je suis sorcier, je peux vous dire quoi.

SIMONE. Eh bien, voyons, dites-nous ça, vieux Pierre.

LE VIEUX PIERRE. Il pense... il pense absolument comme M. Urbain... il n'aime pas qu'on revienne de Palestine, surtout le jour de ses noces.

SIMONE. Pourquoi ça?

LE VIEUX PIERRE. Pourquoi ça..... et l'heure de l'esprit, donc?.. Eh! eh!

SIMONE, *avec confusion.* C'est vrai.

URBAIN. Comment!.. il l'a acceptée?

MICHELINE. Oui, M. Urbain.

URBAIN. Pauvre Micheline!.. il ne t'aime donc pas?..

MACLOU. Moi!.. oh! que si fait que je l'aime; mais, dame, quand on est pas d'un endroit...qu'on ne sait pas au juste...

LE VIEUX PIERRE. Oui, et qu'on tient aux écus d'or.

URBAIN, *à part.* Je parlerai à monseigneur... quoiqu'elle m'ait oublié, je ne pourrais consentir à sa honte.

MICHELINE. M. Urbain, je vous en prie, dites-moi ce que signifie l'inquiétude que je vois à tout le monde ici, depuis un instant.

URBAIN. Tu te trompes, personne n'est inquiet.

LE VIEUX PIERRE. Non, pas même Maclou.

Maclou veut lui donner un coup et se frappe les doigts sur son bâton.

MICHELINE. Oh! non, je ne me trompe pas... et tout à l'heure, quand vous m'avez dit : Pauvre Micheline!.. votre voix était si émue... il y avait tant de pitié dans vos regards, que, sans savoir pourquoi, j'ai eu peur!

URBAIN. Rassure-toi...malgré l'absence, je n'ai pas oublié, moi, l'amitié si pure, si vive qui nous unissait dès le berceau... N'étais-je pas pour toi presque un frère?.. Rassure-toi donc, encore une fois, puisque le ciel a permis mon retour, tu n'as rien à craindre.

LE VIEUX PIERRE, *bas à Maclou.* Il est possible que ça la rassure, elle... mais, quant à toi, je n' sais pas trop... car, enfin, il est très bien l' garçon d'honneur.

MACLOU. Berger!..

Il lève la main pour le frapper; mais on entend les trompettes. Il s'arrête court pour écouter.

LE VIEUX PIERRE, *à Maclou.* Pour cette fois, c'est bien, monseigneur! Bonne chance, beau fiancé!

URBAIN. Suivez-moi tous, mes amis.

CHOEUR.

Quelle ivresse!
Pour monseigneur, que l'on s'empresse.
Par nos chants, notre allégresse,
Fêtons en ce jour
Son retour.

Tout le monde suit Urbain qui sort par le fond. Au moment où Micheline va sortir aussi, Maclou la prend par la main et la ramène sur le devant de la scène.

SCÈNE VII.

MACLOU, MICHELINE.

MACLOU, *avec une gravité burlesque.* Micheline!..

MICHELINE, *à part.* Il va se marier!..

MACLOU, *de même.* Micheline!.. écoutez-moi!

MICHELINE. Mon Dieu! de quel ton vous me dites ça!

MACLOU. Vous voyez l' malheur qui nous arrive.

MICHELINE. Quel malheur? M. Urbain... n'a-t-il pas dit qu'il n'y avait rien à craindre.

MACLOU. M'sieur Urbain, M'sieur Urbain... il en parle bien à son aise, lui!.. Est-ce que tu voudrais encore passer l'heure de l'esprit par hasard?

MICHELINE. Il le faut bien, puisque vous avez signé... à moins de vous laisser pendre.

MACLOU. Comment?.. me laisser pendre!

MICHELINE. Oui, la loi est formelle... vous pouviez refuser... mais à présent l'heure est promise, il n'y a plus à vous en dédire.

MACLOU. Par exemple!.. Micheline, il est bien laid not' gracieux seigneur de Kermandoc de la Roche-Bernard.

MICHELINE. C'est vrai... mais qu'est-ce que ça a de commun avec l'esprit?

MACLOU. Il a les cheveux roux!

MICHELINE. Mais qu'est-ce que ça fait à l'esprit blanc?

MACLOU. Des yeux verts!.. une grosse voix! des dents longues de ça!.. et puis c'te balafre qui lui coupe la figure en deux... et il est entêté!.. ah!.. une volonté de fer, quoi!.. quand une fois il veut une chose... Ma pauvre Micheline!.. Eh ben?..

MICHELINE. Eh ben?

MACLOU. Comment, j' te dis : Ma pauvre Micheline!.. avec une voix émue comme M. Urbain, et tu ne frémis pas?

MICHELINE. Dam!.. non! vous, c'est

différent...vous avez l'air si... drôle que ça me donne plutôt envie de rire.

MACLOU. Ah! ça te donne envie d' rire... alors, c'est qu' tu ne comprends pas du tout, faut donc mieux s'expliquer... Eh ben, apprenez, mamzelle, que si vous passez l'heure ici, et que l'esprit r'vienne, comme il r'viendra bien sûr, le scélérat qu'il est! vous serez perdue, deshonorée!.. Tout le monde vous montrera au doigt dans l' village... vous ne pourrez plus lever les yeux... et, moi, moi, je ne vous r'verrai plus, j' vous fuirai, j' vous mépriserai... plus d' mariage!.. et, pour me venger, je continuerai les procès qui ruineront votre mère.

MICHELINE. Est-il possible!

MACLOU. Si au moins vous étiez aussi laide que lui.

MICHELINE. Laide, et pourquoi?

MACLOU. Ça me rassurerait un peu... mais quand il verra une jolie figure comme celle-là!.. le monstre!.. ah! j'en ai la chair de poule, rien que d'y penser... et toi, ma pauvre Micheline! que deviendras-tu? lorsqu'au lieu d'un pur et simple esprit, tu verras sortir de là cet horrible seigneur de Kermandoc.

MICHELINE. Que dites-vous?

MACLOU. Avec ses cheveux roux, ses yeux verts et ses grandes dents!

MICHELINE. Comment, ce sera lui?

MACLOU. Oui!..

MICHELINE. Miséricorde!.. Ah! mais il aura pitié d'une pauvre jeune fille sans défense.

MACLOU. Pitié, lui!.. est-ce qu'il connaît ça... surtout en r'venant d' Palestine.

MICHELINE. Mon Dieu! que devenir, alors?

MACLOU. N'y a qu'une chose à faire, c'est de nous sauver ensemble d'ici, et d'aller nous marier bien loin, bien loin... enfin, le plus loin que nous pourrons.

MICHELINE. Oui! c'est ça, partons vite... Que je suis malheureuse!..

Il l'entraîne; au moment où ils sont près de la porte du fond, elle s'ouvre et l'on voit le sénéchal et quatre gardes.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, LE SÉNÉCHAL.

MACLOU. Encore ce damné sénéchal!.. c'est fait de nous!

LE SÉNÉCHAL. Jean-Claude Maclou, il faut nous suivre.

MACLOU. Miséricorde!

MICHELINE. Dites-moi, monsieur le sénéchal, vous qui êtes si savant... est-ce qu'il n'y aurait pas quelque moyen de revenir sur sa croix?

LE SÉNÉCHAL. Non, mon enfant... le jeune sire Urbain a cependant bien supplié monseigneur de laisser achever incontinent votre mariage, et de renoncer au droit du fief en votre faveur.

MICHELINE. Ah! M. Urbain voulait presser notre mariage?

MACLOU. Le fait est que c'est très bien de sa part.

LE SÉNÉCHAL. Monseigneur paraissait disposé à céder, quand le vieux Pierre s'est approché, et lui a dit quelques mots à l'oreille.

MACLOU. Voyez-vous, ce vieux coquin-là!

MICHELINE. Eh ben?

LE SÉNÉCHAL. Alors, monseigneur a souri.

MACLOU. Ah! il a souri?.. et puis après?

LE SÉNÉCHAL. Après... il m'a fait venir, m'a donné ses ordres... et c'est en conséquence d'iceux, Jean-Claude Maclou, que je vous somme itérativement de me suivre.

MACLOU. Et si je ne veux pas, moi!

LE SÉNÉCHAL. Oh! pas de résistance! je suis en force.

Il fait un signe aux soldats.

MACLOU, *entre les mains des soldats qui veulent l'entraîner*. Micheline! Micheline!.. Tu sais c' que j' t'ai dit!

MICHELINE. Est-ce que c'est ma faute, à moi? M'sieur le sénéchal, par grace!..

MACLOU, *se débattant toujours*. Micheline! Micheline!

Les soldats l'entraînent; le sénéchal repousse Micheline qui veut le suivre, et referme la porte.

MICHELINE. Mon Dieu ayez pitié de moi!

SCÈNE IX.

MICHELINE, *seule*.

Ils m'enferment!.. deshonorée!.. perdue!.. montrée au doigt dans tout le village!.. Si du moins tu étais laide, m'a dit Maclou... laide!.. Oui, il m'aimerait peut-être encore malgré ça, lui, quand ce ne serait que par reconnaissance... et quant à ce méchant seigneur, lorsqu'il me verrait... Oh! oui, je serai sauvée... mais laide! Et Urbain, qu'est-ce qu'il dirait en me revoyant?.. Urbain!.. il ne me reverra plus... il l'a annnoncé... il va partir; et puis, qu'est-ce que ça lui ferait... il ne m'aime pas, ainsi.... non, certainement, il ne

m'aime pas... il ne m'a jamais aimée!.. puisqu'il voulait presser mon mariage... et que bientôt, lui-même... On dirait que le jour s'en va... comme il commence à faire sombre ici... Ce terrible seigneur de Kermandoc!.. Mon Dieu! il va venir... Qu'est-ce que j'entends?.. Non, rien!.. Ah! je ne peux plus respirer, que devenir, que faire?

LE VIEUX PIERRE, *dans la coulisse.*

Que de tout maléfice,
Enfans, dans sa bonté,
Le ciel vous garantisse
Et vous tienne en gaîté.

MICHELINE, *pendant qu'il chante.* Le vieux Pierre!.. Ah! c'est le ciel qui me l'envoie! (*A la fenêtre quand il a fini de chanter.*) Pierre! mon bon Pierre! approchez...c'est moi... Micheline... qui ai besoin de votre secours.

LE VIEUX PIERRE, *dans la coulisse.* Qu'est-ce que j' peux donc faire pour vous, mon enfant?.. Attendez... je crois que la porte de la petite tourelle est ouverte... j' vas vous rejoindre.

MICHELINE. Dépêchez-vous, Pierre... dépêchez-vous.

SCÈNE X.

MICHELINE, LE VIEUX PIERRE.

MICHELINE. Voudra-t-il consentir?.. Oh! oui, je le prierai tant... Venez donc, mon bon Pierre.

LE VIEUX PIERRE. Ah! tu es donc seule?

MICHELINE. Oui; les soldats ont emmené mon mari, et on m'a ordonné de rester dans cette vilaine grande salle... quand vous m'avez dit d'en bas que la porte de la petite tourelle était ouverte, j'ai eu bonne envie de me sauver... mais j'ai réfléchi tout de suite que Maclou étant entre leurs mains, ça ne pourrait servir qu'à le faire pendre.

LE VIEUX PIERRE. Eh ben! c'est toujours ça.

MICHELINE. Ah! Pierre! c'est mal... vous lui en voulez donc beaucoup?

LE VIEUX PIERRE. Certainement, je lui en veux, parce qu'il a mauvais cœur, et qu'il ne t'aime pas.

MICHELINE. Oh! si, Pierre, il m'aime.

LE VIEUX PIERRE. Non, il ne t'aime pas, comme tu mérites d'être aimée... comme l'autre t'aime!

MICHELINE. Qui ça l'autre?

LE VIEUX PIERRE. Eh ben... lui!..

MICHELINE. Ah! oui, lui!.. mais oubliez-vous donc qu'il va se marier avec une grande dame?

LE VIEUX PIERRE. Oui... il l'a dit...mais c'est égal... Tiens, donne-moi ta petite main, j'y découvrirai bien vite si malgré le projet de mariage et la grande dame... tu n'aimerais pas encore l'autre en question, autant que tu en es aimée.

MICHELINE. Non, Pierre, non, je ne veux pas!.. je connais mon devoir... je ne dois aimer que mon mari.

LE VIEUX PIERRE. Ah! ce n'est que par devoir?

MICHELINE. Oui, et plutôt que d'y manquer, plutôt que de me faire montrer au doigt, j'aimerais mieux mourir!

LE VIEUX PIERRE. Par exemple!

MICHELINE. Ou rester fille toute ma vie.

LE VIEUX PIERRE. C'est encore plus fort.

MICHELINE. Cependant, il y a quelque chose qui m'inquiète; mais je vous dirai ça plus tard... à présent, nous n'avons pas le temps.

LE VIEUX PIERRE. Si fait, si fait; monseigneur de Kermandoc, non, je veux dire l'esprit, est encore retenu pour un bon quart-d'heure... ainsi, tu peux me conter sans crainte tes petits secrets.

MICHELINE. Pierre, en vot' qualité d'sorcier, vous savez expliquer les rêves, n'est-pas?

LE VIEUX PIERRE. Sans doute... Est-ce que tu as rêvé chat, chauve-souris, chouette?

MICHELINE. Non, c'est pas ça... écoutez.

COUPLETS.

Le joli rêve que j'ai fait!
A la danse j'étais priée;
On me nommait la mariée.
L'époux que ce songe m'offrait
Etait jeune aimable et bien fait.
C'était à lui qu'il ressemblait!
Quand vint le soir à la veillée,
On se partageait mon bouquet;
Chez lui mon mari m'emmenait
Et puis, je me suis éveillée,
Le joli rêve que j'ai fait.

DEUXIÈME COUPLET.

Le joli rêve que j'ai fait,
Après deux ans de mariage,
Je me voyais dans mon ménage,
Vers moi mon époux accourait,
De ses bras mon fils m'entourait,
C'était à lui qu'il ressemblait!

Un mot d'une bouche si chère,
Pour la première fois sortait ;
Ce mot si doux qu'il répétait,
Je m'en souviens, c'était... Ma mère ;
Le joli rêve que j'ai fait.

Eh bien, Pierre, qu'est-ce que vous en dites ?

LE VIEUX PIERRE. Je dis... Je dis... comme toi... que c'est un très joli rêve... l'as-tu conté à Maclou ?

MICHELINE. A lui ? oh! non ! je n'aurais pas osé.

LE VIEUX PIERRE. Et t'as bien fait, parce que ton joli rêve aurait pu lui donner un vilain cauchemar... décidément Micheline, t'as beau dire, c'est toujours Urbain que tu aimes.

MICHELINE. Oh ! non, Pierre, ne dites pas ça... je suis liée par le serment des fiançailles... et un serment vous le savez c'est sacré en Basse-Bretagne... le prêtre me maudirait! on me chasserait honteusement du pays, si j'osais y manquer.

LE VIEUX PIERRE. C'est bien, Micheline, t'es une bonne et honnête fille... c'est très beau de ta part d'avoir des sentimens comme ça... mais dis-moi un peu, c' que tu en feras tout-à-l'heure, quand l'esprit...

MICHELINE, *vivement*. Pierre, j'ai compté sur vous pour me sauver.

LE VIEUX PIERRE. Moi ? ma pauvre enfant, est-ce que je peux quelque chose contre un homme comme monseigneur.

MICHELINE. Oui, oui, vous pouvez ce que je veux... ça me coûtera, Pierre, ça me coûtera beaucoup! mais mon parti est pris.

Elle va se regarder dans le miroir.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, URBAIN.

URBAIN, *à part, entr'ouvrant la porte de la tourelle*. Monseigneur m'envoye... elle n'est pas seule... c'est le vieux Pierre... écoutons-les.

Il se cache derrière le piédestal de la statue.

LE VIEUX PIERRE, *à Micheline*. Qu'est-ce que tu fais là ? tu regardes ta jolie figure, petite coquette.

MICHELINE. Moi coquette? oh! non, cette figure... que vous dites jolie, Pierre, si je la regarde... c'est pour lui dire adieu.

LE VIEUX PIERRE. Comment ?

MICHELINE. C'est dommage, pourtant... ces yeux... ce petit menton, ce petit nez... et ces petites fossettes quand je ris... c'était tout drôle... à ce qu'ils disaient tous... et au lieu de ça, dans un instant!.. ah! mais il le faut, allons, du courage ! adieu, Micheline, adieu ma pauvre Micheline, je ne te verrai plus !

LE VIEUX PIERRE. Qu'est-ce à dire?..

MICHELINE. Vous avez le pouvoir d'enlaidir.

LE VIEUX PIERRE. Sans doute, mais...

MICHELINE. Eh bien ! mon bon Pierre, enlaidissez-moi tout de suite, et je vous donne ma dot !

LE VIEUX PIERRE. Quelle folie !

URBAIN. Qu'entends-je !

MICHELINE. Oh! ce n'est pas une folie... c'est le seul moyen de sauver mon honneur... je vous l'ai dit : ça me coûte beaucoup ! mais c'est égal je suis décidée... allons, vieux Pierre, dites vos paroles, j'attends.

Elle cache sa tête dans ses mains.

LE VIEUX PIERRE. Diable ! mais ça devient embarrassant.

URBAIN, *appelant Pierre*. St ! st !

LE VIEUX PIERRE. Monsieur Urbain.

Urbain lui fait signe de se taire et d'approcher, il lui dit quelques mots à l'oreille.

LE VIEUX PIERRE, *bas*. Soyez tranquille, je n'ai garde...

MICHELINE, *se découvrant la figure*. Dépêchez-vous donc, Pierre, le quart heure avance... et si ce vilain seigneur arrivait avant que ça soit fait... oh! je me tuerais, d'abord...

LE VIEUX PIERRE. Miséricorde ! pauvre enfant... (*Il paraît chercher un moyen.*) Allons, puisque tu le veux absolument... monte avec moi sur la plate-forme de la petite tourelle... là, nous trouverons tout ce qui est nécessaire pour le maléfice... et dans un instant, tes vœux seront exaucés.

MICHELINE. Et je serai bien laide ?

LE VIEUX PIERRE. Hideuse ! horrible ! il n'y manquera rien... tu seras contente ; j'te rendrai plus respectable que la mère Bobi, elle-même...

MICHELINE, *avec un soupir*. Tant mieux! mais venez vite, Pierre ! venez vite... (*Elle le prend par la main et l'entraîne.*) Quoique mon parti soit bien pris, faut pas trop me laisser le temps de réfléchir, venez donc !

LE VIEUX PIERRE. C'est bien, c'est bien, j' te suis.

En sortant il fait un signe de la main pour rassurer Urbain.

SCÈNE XII.

URBAIN, *seul.*

RÉCITATIF.

L'ai-je bien entendu?
Quoi! tu veux t'enlaidir gentille Micheline;
Nulle femme avant toi, jamais, je l'imagine,
N'avait poussé si loin l'amour de la vertu.

CAVATINE.

Garde, garde, toujours
Ton aimable sourire;
Ce regard enchanteur où la grace respire,
Garde ce que le ciel t'a donné pour séduire,
Et ne crains rien, je viens à ton secours;
Mais elle aime donc bien
Cet époux que j'envie,
Pour lui son ame oublie
Notre premier lien.
Amitié de l'enfance,
Doux prélude d'amour;
Ah! de sa souvenance
Avez fui sans retour.
Et moi, pourtant, je l'aime encore,
N'importe, préservons sa beauté, son honneur,
Fuyons ensuite, et quelle ignore
Le secret de ma douleur.
Reprenons courage,
Chassons son image
De mon faible cœur.
Les périls, la gloire;
Un chant de victoire,
Voilà le bonheur!

Elle revient... cachons ce miroir, et poussons l'épreuve jusqu'au bout.

Il prend le miroir, fait jouer le ressort du piédestal et s'y cache.

SCENE XIII.

MICHELINE, *puis* URBAIN.

MICHELINE, *entrant et se cachant la figure dans ses deux mains.* C'est fini... me voilà laide! laide pour toute la vie!..(*Elle laisse retomber ses mains.*) Eh bien! qu'est-ce que j'ai donc? je pleure... est-ce que je dois me repentir d'avoir fait mon devoir... Pourquoi a-t-il signé, aussi?.. Je n'aurais pas été forcée... Ah! ce n'est pas Urbain qui aurait fait ça... (*Le timbre du piédestal sonne.*) Ah! mon Dieu!.. v'là monseigneur... j' peux plus respirer. (*Urbain sort du piédestal.*) Je n' suis p't-être pas encore assez laide, grâce! monseigneur, grâce!... n'approchez pas.

Elle recule en se cachant, jusqu'à l'autre bout du théâtre.

URBAIN. Rassure-toi, Micheline.

MICHELINE. Quelle voix!... Urbain!.. ah! qu'il ne me voye pas!

URBAIN. Rassure-toi, te dis-je... ne t'avais-je pas promis de veiller sur toi?.. Monseigneur, malgré mes prières, a refusé d'abolir le privilége du fief... mais il a bien voulu, pour cette fois, me passer tous ses pouvoirs... c'est donc à moi qu'appartient l'heure de l'esprit.

MICHELINE. À vous?

URBAIN. Oui, mais ne crains rien... Je ne suis venu que pour t'apporter la dot et te faire mes adieux.

MICHELINE. Vos adieux!.. ah, oui... pour aller vous marier!...

URBAIN. Non, Micheline, non; dans un moment de dépit j'ai pu te laisser croire que, suivant ton exemple, je t'avais oubliée, que j'en aimais une autre... mais il n'en est rien... c'est toi, toi seule que j'aime toujours!

MICHELINE. Urbain!.. Et cependant vous allez partir?

URBAIN. Il le faut... une nouvelle croisade a été proclamée... et je dois suivre monseigneur... mais pourquoi t'éloigner ainsi... pourquoi te détourner sans cesse... n'as-tu pas même un dernier regard à donner à ton ami d'enfance, à ton frère Urbain?

MICHELINE. Oh! si, m'sieur Urbain... certainement... je ne demanderais pas mieux... mais si vous saviez ce qui m'est arrivé!

URBAIN. Quoi donc?

MICHELINE. Dam, je croyais qu' c'était monseigneur qui d'vait venir, et comme je voulais lui faire peur.

URBAIN, *souriant.* Eh bien?

MICHELINE. Eh bien! j'ai prié le vieux Pierre d'employer son plus terrible sortilége pour me rendre aussi affreuse que la mère Bobi... et il l'a fait.

URBAIN, *comme s'il la croyait.* Est-il possible?

MICHELINE. Et ça n'a pas été long, allez... D'abord il m'a fait mettre à genoux en me disant de fermer les yeux... alors, avec une voix terrible, il a prononcé des paroles que je n' comprenais pas, mais qui me faisaient dresser les cheveux sur la tête... Puis tout d'un coup il m'a jeté sur la figure quelque chose qui m'a fait froid... et ça été fini!

URBAIN. Vraiment !.. mais je ne puis croire... Il faut absolument que je voie...

DUO.

MICHELINE.

N'approchez pas, je vous en prie,
Tout à l'heure, j'étais jolie;
Mais à présent, ah ! ma laideur
Vous ferait peur.

URBAIN.

Crois-moi, malgré ton sacrifice,
Le sorcier et son maléfice,
Urbain ici, de ta laideur,
N'aura pas peur.

MICHELINE.

Quoi ! vous pourriez voir mon visage
Sans faire entendre un cri d'effroi.

URBAIN.

Oui, vraiment, j'aurais ce courage
Essaie, allons, regarde-moi.

MICHELINE, *se retournant vers lui.*

Vous le voulez?.. mais prenez garde.
Eh bien?

URBAIN.

Eh bien?

MICHELINE.

De ma laideur,
Quoi ! vous n'avez pas peur.

URBAIN.

Non vraiment, plus je te regarde
Et moins j'éprouve de frayeur.

ENSEMBLE.

URBAIN.

Mon Dieu, quel dommage
Si belle et si sage,
Faut-il donc la fuir?
Pour rive lointaine
Seul avec ma peine,
Oui, je dois partir.

MICHELINE.

Mon dieu, quel courage,
Mon offreux visage
Ne le fait pas fuir.
O sagesse vaine!
C'était bien la peine
De tant m'enlaidir.

MICHELINE.

Le sorcier, cependant, dit que je suis horrible.

URBAIN.

Le sorcier... c'est possible;
Mais moi, qui dans tes yeux
Ne cherche que ton ame,
D'une nouvelle flamme
J'y puise les doux feux.
De ma vive tendresse,
Ah! partage l'ardeur.

MICHELINE.

Suis-je donc ma maîtresse
Respectez ma douleur !

URBAIN.

Déjà le clairon sonne,
Hélas ! il faut te fuir,
C'est l'honneur qui l'ordonne
Et je dois obéir.

MICHELINE.

Déjà le clairon sonne,
Hélas ! il va partir.
La force m'abandonne,
Que vais-je devenir.

URBAIN.

Adieu, voilà ta dot.

MICHELINE, *prenant la bourse.*

Je la dois au sorcier.

URBAIN.

Et quoi ! vingt écus d'or au lieu de son denier.

MICHELINE.

Ils sont à lui... je l'entends... il est là :
Je t'ai promis ma dot... tiens, Pierre... la voilà.

Elle jette la bourse par la fenêtre.

ENSEMBLE.

Déjà le clairon sonne, etc,

MICHELINE.

Des tourmens de l'absence
Dieu préserve son cœur,
Garde-moi la souffrance,
Laisse-lui le bonheur.

URBAIN.

Mais avant de partir
Qu'au moins ta main me donne
Cette blanche couronne
Gage de souvenir.

MICHELINE, *hésitant.*

Urbain... la loi... vous est connue

URBAIN.

Quoi ! tu pourrais me refuser

MICHELINE.

Vous le savez... aux pieds de la statue
Je dois la déposer.

Au moment où elle avance la main pour poser sa couronne sur le piédestal, Urbain s'en empare.

URBAIN.

Elle est à moi !

ENSEMBLE.

URBAIN.

Adieu ! le clairon sonne, etc.

MICHELINE.

Hélas ! le clairon sonne, etc.

Il couvre sa main de baisers et entre dans le piédestal qui se referme. Micheline s'y appuie, éplorée.

SCÈNE XIV.

MICHELINE, MACLOU.

MACLOU, *dans la coulisse.* J' vous dis que l'heure est passée et que j'ai le droit d'entrer.

MICHELINE. Maclou! que lui dire?

Elle va dans un coin du théâtre.

MACLOU. Laissez-moi donc, encore une fois! sont-ils entêtés ces butors-là... J'ai le droit... ainsi, ça doit vous suffire... Ah! ah! l'satané sorcier a eu beau dire, j'peux être tranquille sur l' compte de l'esprit... car j'ai pas perdu de vue monseigneur Kermandoc un seul instant pendant l'heure... mais où est donc ma fiancée... je n' la vois pas... c'est qu'il ne fait pas trop clair ici... le vent aura éteint la lampe apparemment... Ah! la vlà, j' crois... Est-ce toi, Micheline?

MICHELINE, *d'une voix tremblante.* Oui.

MACLOU. Pauvre Micheline! t'as eu joliment peur, hein?... mais tout s'est bien passé. n'est-ce pas? t'as pas vu l'esprit? t'as vu personne enfin? Pourquoi donc qu' tu n' réponds pas? on dirait qu' tu pleures... (*Il s'approche.*) Micheline!.. Micheline! est-ce que vous auriez quelque chose à vous r'procher?

MICHELINE. Non pas à moi, mais à vous... car enfin vous êtes cause...

MACLOU. Cause de quoi?.. de c' que t'as eu une dot?

MICHELINE. S'il n'y avait que ça.

MACLOU. Comment, que ça!.. ah! oui, et puis ta peur, c'est juste... mais v'là tout... par exemple, j'en suis bien sûr, puisque je n'ai quitté monseigneur (*Passant la main sur sa tête.*) Eh ben! où donc est ta couronne?

MICHELINE. Ma couronne?

MACLOU. Oui, ta couronne!

MICHELINE. C'est que... vous savez bien... qu'on doit la déposer aux pieds de la statue.

MACLOU. C'est vrai... j'y pensais plus .. mais on n'est pas forcé de l'y laisser... (*Il va chercher sur le piédestal.*) Eh ben mais elle n'y est pas... Il est donc venu quelqu'un ici pendant l'heure?.. Micheline, madame Maclou! répondez, qui qu'est venu?

MICHELINE. Qui?.. mais je vous assure.

MACLOU. Quoi!.. n' voudrez-vous pas m' faire croire que la couronne s'est envolée toute seule... qui qu'est venu? répondez.

MICHELINE. C'est...

MACLOU. C'est...

MICHELINE. Monsieur Urbain.

MACLOU. Urbain!

MICHELINE. Oui, il m'a apporté la dot de la part de monseigneur.

MACLOU. Urbain! quelle horreur!

MICHELINE. Comment, quelle horreur! il venait me faire ses adieux, voilà tout... et il est parti, parti pour toujours!

MACLOU. Mamzelle, fi!.. le berger avait bien raison d' me dire de m'en défier.

MICHELINE. Vous en défier... qu'est-ce donc que vous en pensez, monsieur?

MACLOU. Je pense... je pense que le berger avait raison... que vous êtes une coquette, une perfide, et que vous ne m'avez jamais aimé!

MICHELINE. Moi, coquette? moi, perfide?.. c'est affreux!.. si vous saviez ce que j'ai fait pour rester fidèle à nos sermens.

MACLOU. Vous... qu'est-ce que vous avez fait.

MICHELINE. Oui, monsieur, oui... pour vous j'ai sacrifié... ce qu'une fille a de plus précieux au monde... ma figure!..

MACLOU. Plaît-il?

MICHELINE. Oui, je suis laide... j'ai donné ma dot, toute ma dot au sorcier, pour me rendre horrible.

MACLOU. Vous avez donné vot' dot?

MICHELINE. Oui, monsieur.

MACLOU. Et il vous a enlaidie.

MICHELINE. Oui, monsieur... à votre intention.

MACLOU. Merci!.. il ne vous manquait plus que ça.

MICHELINE. Comment?

MACLOU. Ah! mais un instant, ça change un peu nos arrangemens alors... pas de dot, laide, et plus de couronne!.. si vous croyez que j' vous épouserai comme ça...

MICHELINE. Est-il possible? Maclou!

MACLOU. Laissez-moi, mamzelle, laissez-moi; n'y a plus d' Maclou pour vous.

MICHELINE. Vous voulez donc me déshonorer?

MACLOU. J' veux... je n' veux pas qu'on se moque de moi, v'là tout.

MICHELINE. Et il est parti!.. lui, il est parti... mon Dieu!.. on va venir bientôt... ma mère! tout le village!.. Maclou, je vous en supplie... ils approchent sans doute.

MACLOU. Eh ben, laissez-les venir... on s'expliquera devant eux.

MICHELINE. V'là donc comme vous me récompensez ; ça suffit... je n' vous presse plus... Dieu sera plus juste que vous, il me consolera.

FINAL.

Ah! maintenant que je connais votre âme,
Plutôt que d'être votre femme,
J'aimerais mieux mourir.

MACLOU.

Allez, vous devriez rougir.

ENSEMBLE.

De bon cœur, ah! j'enrage ;
Pour venger mon outrage,
Devant tout le village,
Il faut rompre nos nœuds ;
Moi qui, sans défiance,
Comptais sur sa constance,
Me tromper à l'avance,
Ah! vraiment, c'est affreux.

MICHELINE.

Et la honte et l'outrage,
Voilà donc mon partage.
Ah! devant le village,
Comment lever les yeux.
Cher Urbain, ton absence
Ajoute à ma souffrance.
Je n'ai plus d'espérance ;
Que mon sort est affreux !

On vient, hélas!.. je meurs d'effroi!
Mon Dieu! mon Dieu! veille sur moi.

On voit dans le fond la lueur des torches, on entend la cloche de la chapelle ; Micheline, baisse vivement son voile.

SCENE XV.

Les Mêmes, SIMONE, le Chœur, *puis* LE VIEUX PIERRE, *et* URBAIN.

CHŒUR.

L'autel est prêt, la cloche vous appelle,
Sans plus tarder, venez, heureux époux,
La joie au cœur, venez, à la chapelle,
Vous enchaîner par un serment bien doux.

MACLOU.

Nous n'irons point à la chapelle,
A moins que n'ayez, pour elle,
Fait choix d'un nouvel époux.

SIMONE.

Qu'entends-je? êtes-vous fou, mon gendre?

MACLOU.

Non, non ;
J'ai toute ma raison.

CHŒUR.

Qu'est-il donc arrivé ?

MACLOU.

Vous devez me comprendre.

MICHELINE.

Par un soupçon injurieux,
Il outrage mon innocence ;
Je lui pardonne son offense.
Dieu seul va recevoir mes vœux.

Elle se dirige vers la chapelle ; à ce moment, le vieux Pierre en sort avec Urbain qui tient à la main la couronne de Micheline.

LE VIEUX PIERRE.

Arrête, mon enfant!

MICHELINE.

Ciel! Urbain, en ces lieux !

URBAIN.

Connaissant ta sagesse,
Ta vertu, ta candeur,
Oui, monseigneur m'y laisse
Pour venger ton honneur.
Veux-tu ma main, daigne répondre ?

MICHELINE.

Tant de bonté doit me confondre ;
Oh! ce serait trop de bonheur.
Je refuse ton sacrifice ;
Urbain, rappelle-toi...

URBAIN.

Quoi donc? le maléfice,
Il est bien loin, crois-moi.

LE VIEUX PIERRE, *apportant le miroir.*

Oui, oui, je te trompais, ma fille.
Reprends ta dot... elle est à toi ;
Cet argent-là m'eut coûté trop, ma foi.
Tu ne fus jamais plus gentille.
Regarde.

MICHELINE.

Oh! non... je n'oserais!

URBAIN, *soulevant le voile.*

Regarde.

MICHELINE, *regardant, après quelque hésitation.*

Eh mais! oui... c'est bien ma figure.
Quel bonheur! Urbain, je le jure,
C'est pour toi seul que je la regrettais.
Elle lui tend la main.

URBAIN, *la couvrant de baisers.*

Ma chère Micheline !

LE VIEUX PIERRE, *à Maclou.*

Eh bien! que dis-tu du sorcier?
Tu conviendras, je l'imagine,
Qu'elle valait bien un denier.

CHOEUR.

Allons, enfans de la Basse-Bretagne,
Par nos chansons, célébrons ce beau jour,
Fêtons d'Urbain la gentille compagne.
Chantons ici sa vertu, son amour.

Le cortége se met en marche pour entrer à la chapelle; Urbain donne la main à Micheline, et Maclou, resté dans un coin, se croise les bras avec dépit, tandis que le vieux Pierre se moque de lui en lui montrant sa fiancée.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.



LE VIOLON DE L'OPÉRA,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Alexis Decomberousse et Lauzanne.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 3 juillet 1835.



PERSONNAGES.	ACTEURS.*	PERSONNAGES.	ACTEURS.
COLAUDET, musicien.	MM. BOUFFÉ.	M. DE BRINVILLE.	M. MONVAL.
BARDOU, élève de Colaudet.	SYLVESTRE	Madame de BRESCIEUX.	Mme JULIENNE.
JULIEN, autre élève de Colaudet.	DAVESNE.	MARIE, sa filleule.	Mlle JENNY-THÉNARD

La scène se passe chez Colaudet, à Paris, dans les premiers temps de la Restauration.



Le théâtre représente une chambre très simple. — Porte au fond. Sur le premier plan, à gauche de l'acteur, la porte du cabinet de Colaudet. A droite et sur le même plan, une fenêtre; sur le deuxième plan, une cheminée; ensuite, la porte d'une autre chambre. — Une table auprès de la fenêtre; des instrumens de musique. pupitre, papiers de musique, etc., etc. Une autre table près du cabinet de Colaudet. Plus loin, à gauche, une deuxième porte.

SCÈNE I.

BARDOU, *seul, regardant à la fenêtre, et tenant un violon à la main.*

C'est étonnant le plaisir que j'ai à cette fenêtre, quand elle est à la sienne... Voilà huit jours que cette jeunesse est dans la maison d'à côté, et voilà huit grands jours que je soupire dans celle-ci... Ça m'incommodait, ça m'inquiétait... aussi, j'ai consulté un docteur qui traite les fraîcheurs; et ce médecin m'a dit qu'il me donnerait une pommade qui ferait passer tout cela... Ils ont des moyens si extraordinaires, à présent!.. en attendant, j'ai la tête et le cœur pris... et je viens ici, chez M. Colaudet, un fort violon de l'Opéra, (charmant petit vieux, tout-à-fait), pour faire des gammes... et au lieu de ça, je me livre aux passions les plus tendres... et cependant, ce bon M. Colaudet, je devrais bien l'écouter, lui qui veut me sortir de ma position... « Mère Bardou », qu'il a dit un jour, qu'elle faisait sa chambre, à celle qui m'a donné l'être, «Ça vous fatigue, de » venir comme ça, faire ma besogne, à vo» tre âge : envoyez-moi votre fils... il est » gentil, ce petit» Et alors, voilà comme quoi je la remplace... Oui!

Air *d'Yelva.*

Dans cett' maison, je remplace ma mère,
Comm' fils, c'est naturel, je crois;
Musicien, je pense le contraire,
Et je l'avou', c'est vexant quelquefois,
Mais bah! ce n'est qu'une vétille;
J'en ai la charge, et j'en ai les profits,
Puisque nous somm's dans not' famille,
Femm's de ménag' de mère en fils.

(*Il retourne à la fenêtre.*) Tiens, elle a quitté sa fenêtre... Ah! je la vois... il y a quelqu'un avec elle! un jeune homme! c'est Julien, qui est comme le propre enfant de M. Colaudet... je le déteste, celui-là... sous prétexte qu'il joue très bien du

* Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent être placés sur le théâtre, le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

violon, M. Colaudet me répète tous les jours qu'il est plus fort que moi... il n'y a rien d'aussi humiliant que ça... Comme cette jeune fille lui parle... est-ce qu'elle l'aimerait?.. a-t-il du bonheur! ça ne m'arriverait pas, à moi...

Il gesticule avec son violon; Colaudet entre par le fond.

SCÈNE II.

COLAUDET, BARDOU.

COLAUDET, *lui arrêtant le bras.* Prends donc garde; tu vas briser ton instrument.

BARDOU. Tiens, c'est vous, M. Colaudet? je...

COLAUDET. Quand on a un violon dans les mains, mon ami, on ne doit se permettre que deux gestes : celui-ci... (*Du bras gauche, il fait le geste de porter le violon à son cou.*) et celui-ci... (*Du bras droit, celui de porter l'archet sur le violon.*) voilà!.. Mais au lieu d'être à ton affaire, tu t'amuses à flaner.

BARDOU. Je flâne, je flâne... j'allais épousseter dans votre cabinet, vous voyez bien...

COLAUDET. Tu flânais, conviens-en... (*Avec feu.*) Est-ce que c'est comme ça qu'on devient un artiste, un musicien? Tu ne sais donc pas où peuvent mener les gammes? c'est le premier degré de l'échelle musicale... et si tu devenais chef d'orchestre, hein?

BARDOU. Ah! oui...

COLAUDET, *avec exaltation.* La musique, ah! Dieu!

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Son influence est vraiment sans seconde,
Incline-toi devant cet instrument;
L'archet, mon cher, c'est le sceptre du monde,
Gage de paix, sublime talisman
D'un chef d'orchestre, ô privilege unique!
Monarque heureux, qui, sans soins, sans effort,
Par le pouvoir de son sceptre magique,
En un clin d'œil met ses sujets d'accord.

Voyons ton violon... (*Avec humeur.*) Bon! ça commence bien... voilà que tu tiens ton archet comme un fouet, pour faire danser les chiens...

BARDOU. Comment, je tiens mon archet...

Il va commencer à jouer, Colaudet l'arrête.

COLAUDET. Oh! oh! la position, la position... ne touche pas les cordes... je finirai par les ôter!.. qui est-ce qui t'a montré ça? et le corps... (*Il le met en position.*) Déhanche, mon garçon, déhanche-toi.

BARDOU. Oh! là, oh! là... vous me...

COLAUDET. Je te déhanche... Et le poignet... allons donc... le poignet... où est-il?..

BARDOU. Eh bien, le voilà, le poignet...

COLAUDET. Casse-moi ça... ferme, casse... n'aie pas peur.

BARDOU. Ah! la... je suis rompu...

COLAUDET. Pas trop mal.... mais tes jambes... mais regarde donc tes jambes... est-ce que c'est comme ça qu'on les tient?

BARDOU. Est-ce qu'on a besoin de ces choses-là pour jouer du violon?

COLAUDET. Si on a besoin de ces choses-là? les bases de l'édifice! si tu les laisses errer au hasard, l'équilibre se perd, la force est nulle, et la grâce disparaît... exemple... tu as à soulever un poids de cinq cents...

BARDOU. Je ne pourrais pas.

COLAUDET, *se penchant en avant.* Chut! Exemple... si tu te mets comme ça... tu perds l'aplomb; tu es mou, disgracieux... tu as l'air d'un scieur de bois... tu ne peux pas...

BARDOU. C'est ce que je disais.

COLAUDET. Silence donc! je démontre... non!... alors place-moi, enseigne-moi à me tenir...

BARDOU. Je suis dans mon tort.

COLAUDET. A la bonne heure. Voilà pourquoi, quand on se livre au violon, il faut prendre cette position... (*Il se pose.*) Regarde... on a de la solidité dans le jeu, pour le démanché... (*Il fait le geste de démancher à chaque mot.*) c'est fort, c'est gentil, c'est gracieux.

BARDOU. C'est très gentil.

COLAUDET. J'ai plu généralement beaucoup dans les concerts, par ma tenue... les dames surtout... sans fatuité... Voilà ce qu'il faut pour le violon... autrement, je te dirai : apprends la serinette... apprends l'orgue... ce n'est pas difficile... on moud un air comme on moud du café.

BARDOU. Je n'ai pas de dispositions pour ces instrumens.

COLAUDET. Alors, étudie.

BARDOU. Devant vous, je n'ose pas... mais quand je suis tout seul...

COLAUDET. Alors ça devient très gênant... car s'il faut te mettre dans une boîte... Vois, moi... pour arriver où j'en suis, en ai-je fait de ces doubles croches! ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est effrayant! aussi le gouvernement y a été sensible, et après mon grand prix de composition, il m'a envoyé à Rome... mais là ah! dam! ce n'est jamais fini... encore des doubles croches! Quel beau pays! je puis

dire que je m'y suis amusé... de mon temps, c'était sous le consulat, il y avait des émigrés français... deux, entr'autres, le petit baron de Givet, et Adolphe de Brinville... bons musiciens... nous étions inséparables; oh! les farceurs! en avons-nous fait des parties ensemble! nous avons passé deux années dans la bombance la plus complète.

BARDOU. Je veux faire des efforts inouis pour vous imiter.

COLAUDET. Oh! mais toujours avec accompagnement de violon.

BARDOU, *sans l'écouter, regardant par la fenêtre.* Ah! elle est revenue à la fenêtre avec Julien... bon! la voilà qui pleure à présent... il la rend malheureuse, c'est sûr.

COLAUDET, *qui est allé à droite du théâtre regarder de la musique sur une table qui se trouve là.* Voilà que tu reflânes.

BARDOU. Et vos démarches pour rentrer à la chapelle du roi? vous ne m'en parlez pas... avez-vous réussi, enfin?

COLAUDET. De ce côté-là, mon pauvre enfant, je crois bien qu'il n'y a plus d'espoir.

BARDOU. Comment donc ça?

COLAUDET. J'ai attendu pendant deux heures à l'aumônerie de l'empereur, c'est-à-dire du roi, puisque depuis trois mois c'est Louis XVIII... et l'on n'a pas voulu me laisser voir l'aumônier, un grand personnage, qui est chargé de choisir les artistes, tu sais?

BARDOU. Oui.

COLAUDET. Mais je vois ce que c'est... il paraît qu'il est très rigide, très dévôt... une espèce de saint... il aura appris que je ne suis pas encore... canonisé... alors, tu comprends que la chapelle me passera devant le nez... Mets un peu de colophane à ton archet.

BARDOU, *va pour prendre la colophane sur la table qui est auprès de la fenêtre et y trouve une lettre.* Ah! j'oubliais... une lettre que le portier a dit être très pressée.

COLAUDET. Donne donc... (*Bardou met de la colophane à son archet. Colaudet lit.*) « Monsieur Colaudet est prié de se rendre sans délai à la grande aumônerie. »

BARDOU. Vous avez reçu hier une lettre semblable.

COLAUDET. C'est une attrape; j'en viens, et je n'ai pas pu entrer... (*Avec pitié.*) Si on peut s'amuser à faire des farces pareilles! (*Après avoir parcouru.*) Je n'ai qu'à dire mon nom, on m'introduira à l'instant. Est-ce qu'on aurait lu ma pétition? est-ce qu'on voudrait me rendre ma place?

BARDOU. Ça pourrait bien être... ils sont si originaux!

COLAUDET, *continuant à parcourir la lettre.* Il m'attend aujourd'hui, jusqu'à midi... quel bonheur!.. Je n'ai plus qu'un quart-d'heure... vîte un coup de brosse à mon chapeau.

BARDOU. Voilà, monsieur, voilà...

COLAUDET, *allant et venant très préoccupé.* Donne, donne! Je n'oublie rien... mon mouchoir... mon chapeau... ma canne?.. Mais fais donc l'appel, Bardou... tu vois bien que je suis hors de moi, mon ami.

BARDOU. Vous avez tout ce qu'il vous faut.

COLAUDET. Je suis sûr que j'oublie quelque chose.

BARDOU, *comme se souvenant tout-à-coup.* Ah!

COLAUDET. Tu vois... qu'est-ce que c'est?

BARDOU. Non, rien...

COLAUDET. Tu me fais des peurs... ne me fais pas des peurs comme ça, mon garçon... Allons, je m'en vas... Dis donc, Bardou, si quelqu'un venait en mon absence, tu dirais que je suis sorti.

BARDOU. Oui, monsieur.

COLAUDET. N'oublie pas d'étudier.

Il va pour sortir; au même instant Julien ouvre vivement la porte, qui frappe sur Colaudet.

SCÈNE III.

JULIEN, COLAUDET, BARDOU.

COLAUDET, *qui porte la main à sa figure.* Ah! c'est Julien... Je ne t'ai pas fait de mal? bien fâché, mon bonhomme; je n'ai pas gen-le temps... (*Avec reproche amical.*) C'est til de n'être pas venu de toute la semaine.

Il va pour sortir.

JULIEN, *avec émotion, l'arrêtant.* M. Colaudet, il faut absolument que je vous parle.

COLAUDET. Pour ta leçon?.. je te le répète, désolé, mon cher enfant... ce soir, demain, quand tu voudras; pour le moment, il faut que je sorte.

Il fait un mouvement.

JULIEN, *le retenant.* De grace, écoutez-moi... mon repos, mon bonheur... ma vie sont entre vos mains... je suis perdu, si vous ne venez à mon secours.

COLAUDET, *redescendant.* Oh! oh! c'est bien différent... parle, mon ami, parle... Qu'est-ce qui t'est donc arrivé, bon Dieu!

Il pose son chapeau et sa canne sur la cheminée, Julien, indique par un signe Bardou qui s'est approché pour écouter aussi.

COLAUDET. Je comprends... (*Se retournant.*) Bardou, mon ami, va te livrer aux beaux-arts. . époussète mon cabinet .. et fais des gammes... rien que des gammes... Va! Et ne t'avise pas de jouer un air comme l'autre jour, j'ai cru que c'était le chat de la portière...

BARDOU. Et l'aumônerie?

COLAUDET. Elle attendra.

BARDOU. Et votre place?

COLAUDET. Eh bien! je l'attendrai...

BARDOU.

Air *de l'Artiste.*

Songez quelle disgrace!
Si n' vous voyant pas v'nir,
On vous soufflait vot' place?

COLAUDET.

Qu'importe l'avenir?
Son état... c'est d'attendre;
Moi, je songe au présent...

Pendant ce temps, Julien remonte et regarde avec intérêt par la porte du fond.

Un bon office à rendre,
C'est du bonheur comptant.

Va, va, va!

BARDOU, *regardant Julien en s'en allant. et à part.* Elle est jolie, ta conduite... tu fais pleurer une femme, et tu vas ruiner ton professeur. (*Avec pitié.*) Tu es très fort sur le violon... mais je te méprise.

Il a pris son violon, son plumeau et il entre dans le cabinet de Colaudet.

SCÈNE V.

JULIEN, COLAUDET.

COLAUDET. Voyons, qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?

JULIEN. Vous savez que, grace à vous, mon ami, je suis en état d'enseigner la musique... Depuis quelques mois, je donne des leçons dans le faubourg Saint-Germain, chez la comtesse de Brescieux.

COLAUDET. Tu me l'as dit... oui, une vieille dame issue d'une grande famille!.. très prude, très sévère sur tout ce qui touche à la vertu, à l'honneur de son nom... qui a une filleule, jolie, à ce que tu m'as dit aussi... les jeunes gens trouvent toutes les femmes jolies.

JULIEN. Voir Marie tous les jours, et ne pas en devenir amoureux, c'était impossible!.. que vous dirai-je!.. je n'eus pas la force de lui cacher ce que j'éprouvais... elle en fut touchée, et partagea... bientôt un sentiment qui ne finira qu'avec notre vie.

COLAUDET, *ironiquement.* Toujours!.. C'est connu!.. ça prouve bien qu'il ne faut jamais donner à une demoiselle qu'un homme mûr, pour lui enseigner la musique.

JULIEN. Obtenir la main de Marie, était l'objet de tous mes désirs, sans oser y prétendre; lorsque j'appris que, comme moi, Marie était sans parens, sans fortune.

COLAUDET. Eh bien! tu l'as demandée à sa marraine?

JULIEN. Oui; mais elle a rejeté ma demande avec hauteur... m'a défendu de continuer mes leçons; et m'a menacé de me faire jeter à la porte, si je me représentais chez elle.

COLAUDET, *vivement et avec feu.* A la porte!.. toi, Julien!.. mon enfant d'affection!.. elle ne sait donc pas, cette comtesse de Prescieux, que ton nom vaut mieux que le sien, parce que tu as du talent... parce que tu seras un artiste distingué... parce que tu seras célèbre. (*Avec exaltation en le caressant.*) Oui, mon Julien, mon enfant... je n'avais pas encore voulu te le dire; mais tu deviendras célèbre. (*A lui-même, montrant Julien avec enthousiasme.*) Et c'est mon élève!.. Ah! madame la comtesse!.. je suis d'une colère!.. mais je suis content... tu faisais une sottise... c'est une affaire finie, je t'en félicite.

JULIEN. Ah! mon ami! est-ce que je pourrais vivre sans Marie?

COLAUDET. Laisse-moi donc tranquille, j'ai dit ça, bien des fois... tu vois que je n'ai ici aucune espèce de Marie; et je vis très bien.

JULIEN. C'est que vous n'aimiez pas... j'étais fou, désespéré; je voulus revoir Marie, je lui fis tenir une lettre: j'obtins une entrevue... et bon gré, malgré; car, en vérité, j'avais la tête perdue!.. je l'enlevai de chez sa marraine.

COLAUDET. Allons, bien... Mais je ne t'ai pas conseillé ça.

JULIEN. Elle est, depuis ce temps, chez une de mes parentes, femme respectable, qui demeure ici près... là! nous faisions tous nos préparatifs pour passer en Italie, où nous comptions nous marier en arrivant, lorsque ce matin j'ai appris que j'étais épié, qu'on soupçonnait la retraite de Marie; et pour la soustraire aux recherches...

COLAUDET. Tu viens me trouver!.. c'est bien, c'est gentil! te voilà dans de jolis draps.

JULIEN. J'ai pensé à vous, M. Colaudet, à vous, si obligeant, si bon... à qui mon père m'a recommandé en mourant.. Oui, vous sauverez Marie, en la recevant ici, jusqu'à notre départ.

COLAUDET, *hésitant.* Certainement, mon

garçon, je te remercie de cette marque... de confiance... mais tu aurais du penser que je suis célibataire : qu'on n'a pas été placé pendant trente ans dans l'orchestre de l'Opéra, les yeux juste à la hauteur des jambes des plus jolies danseuses, sans avoir quelques... petites choses à se reprocher; non pas que jamais... mais enfin... tout cela ne m'a pas fait une réputation à recevoir une jeune fille.

JULIEN. Pour quelques jours, quelques instans... oh! par pitié, ne me refusez pas...

COLAUDET, *avec effort.* Je ne refuse pas non plus... tu viens à moi comme à un père, et tu me dis... je ne peux pas te refuser ça .. seulement... c'est impossible.

JULIEN, *avec émotion et d'un ton de reproche.* Ah! M. Colaudet!.. Allons... ils m'emprisonneront... Marie sera rendue à sa marraine, je serai condamné comme ravisseur, deshonoré!.. adieu tout espoir d'avenir, de bonheur... Je me tuerai.

COLAUDET, *ému.* Eh bien... qu'est-ce que c'est donc que ça? te tuer!.. veux-tu bien ne pas parler ainsi?

JULIEN. Je n'ai plus que ce moyen.

COLAUDET, *vivement et avec ame.* Il est joli! et tu as cru que je te laisserais faire? est-ce que quelqu'un m'a jamais demandé un service, sans que je l'aie rendu, si cela a dépendu de moi? et ce serait par Julien, par mon enfant, que je commencerais!.. allons donc!.. car si je ne me suis pas marié...

JULIEN. Quoi donc?

COLAUDET.

Air *de Partie et Revanche.*

Je puis, Julien, t'en avouer les causes,
Je fus rétif au lien conjugal;
Lorsque, vois-tu, l'on entreprend deux choses,
Il en est une au moins, que l'on fait mal;
En fait d'hymen, ça peut-être fatal.
Près de céder à sa faiblesse,
Mon cœur disait : songe au pauvre Julien.
Tu vas diviser ta tendresse,
C'est lui voler la moitié de son bien.

JULIEN, *lui pressant la main.* Mon ami!

COLAUDET. Non, mon garçon, non... je suis peut-être aussi fou que toi; mais quoi qu'il puisse arriver... va chercher ta Marie, qu elle vienne ici dans mes bras, sur mon cœur... et, *honni soit qui mal y pense,* comme dit la jarretière... Va vite... (*Julien disparait un instant par le fond.* ah! madame de Brescieux, je me venge... je sens que je l'aime, la pauvre enfant, comme si elle était déjà ta femme... prends un fiacre, entends-tu.

JULIEN, *qui est allé à la porte a amené Marie, et la présentant à Colaudet.* M. Colaudet, la voilà... je l'ai amenée.

COLAUDET, *à part, étonné.* Ah!... il n'y avait pas besoin de voiture... Il paraît que mon gaillard était bien sûr de son fait... c'est égal, je suis content de lui... il m'avait bien jugé.

SCENE VI.

COLAUDET, JULIEN, MARIE.

MARIE, *avançant timidement.* Ah! monsieur, que de bonté?

COLAUDET. Pourquoi craindre alors de vous approcher... vous ne voulez donc pas m'embrasser?

MARIE, *avec gentillesse.* Oh! si...

Elle passe auprès de Colaudet qui l'embrasse.*

COLAUDET, *à lui-même, regardant Marie.* Il a bon goût ce luron-là... il tient de moi.

JULIEN, *à Marie.* Marie, il faut que je vous laisse... je vais réunir mes économies; elles me seront nécessaires pour quitter la France.

MARIE. Je vais être bien inquiète jusqu'à votre retour.

JULIEN. Marie, je vous confie au meilleur des hommes, à mon second père... vous me reverrez bientôt.

ENSEMBLE.

MARIE.

Air : *Cachons-nous et sachons nous taire.*
(de Jacquemin.)

Ah! grand Dieu! malgré moi je tremble,
Ah! se peut-il! ainsi, tous deux
Il va donc nous laisser ensemble?
Comment oser lever les yeux?

COLAUDET.

Mais je crois vraiment qu'elle tremble,
C'est le défaut des amoureux;
Quand nous allons rester ensemble,
Pourquoi n'oser lever les yeux?

JULIEN.

Mais je crois vraiment qu'elle tremble...
N'êtes vous pas près de nous deux?
Et lorsque je vous laisse ensemble,
Pourquoi n'oser lever les yeux.

Julien sort par le fond. Marie l'accompagne jusqu'a la porte; puis elle s'avance un peu, et reste pensive, l'œil fixé sur la porte.

SCÈNE VII.

COLAUDET, MARIE.

COLAUDET, *sur le devant de la scène.* Pauvres enfans! ils viennent de me transporter

*Colaudet, Marie, Julien.

à mon jeune temps... avec cette différence cependant, qu'alors, un tête-à-tête pour mon propre compte ne me causait pas le moindre embarras..... tandis qu'aujourd'hui...même pour le compte d'un autre... (*Apercevant Marie restée pensive et les yeux fixés sur la porte par laquelle Julien est sorti.*) Pauvre petite!.. la voilà toute triste... je ne sais comment m'y prendre pour la consoler... Satanée comtesse, va!.. (*Allant à Marie.*) Voyons, mon enfant, nous allons être bien raisonnable, n'est-ce pas?.. D'abord, je ne veux plus voir sur votre joli visage cet air rêveur et chagrin... ça ne vous va pas trop mal... mais, je suis sûr que nous sommes encore mieux quand nous rions.

MARIE, *sourit à demi; puis, avec inquiétude.* Etes-vous bien sûr qu'il n'arrivera rien à Julien, monsieur?.. qu'il reviendra?

COLAUDET. Est-ce que le temps vous paraît déjà long?.. attendez au moins qu'il soit parti... il n'est pas encore au bas de l'escalier...

MARIE. Loin de Julien, je me sens bien plus coupable d'avoir quitté celle qui m'a élevée.

COLAUDET. Vous vous repentez donc de l'avoir suivi?

MARIE. Pouvais-je hésiter?.. j'allais être jetée au couvent, et bientôt mariée à un autre... il fallait accompagner Julien, ou consentir à ne le revoir jamais... il fallait choisir entre lui et madame de Brescieux... J'aime bien madame la comtesse; mais elle n'est que ma marraine, et Julien... sera mon mari.

COLAUDET. C'est juste. (*Riant.*) Elle a des petites raisons...

MARIE. Cependant lorsque cette porte s'est refermée sur lui, j'ai senti mon cœur se serrer, et il m'a semblé que je ne devais plus revoir Julien.

COLAUDET.

Air : *Comment, sans lui, retourner au pays.* (de Salvoisy.)

Mais votre cœur n'a pas le sens commun,
Ma chère enfant, quelle erreur déplorable!
Car, tous les jours on voit partir quelqu'un,
Qui reviendra...rien n'est plus vraisemblable.
Auriez-vous peur?

MARIE.

Oh! non... malgré cela,
J'aimerais mieux que mon Julien fût là.

DEUXIÈME COUPLET.

MARIE.

N'importe, allons au-devant de Julien.

COLAUDET, *la retenant.*

Et la marraine?.. Ah! c'est pour vous distraire.
Vous trouvez donc le vieux musicien
Bien ennuyeux?

MARIE.

Près de vous, au contraire,
J'ai du plaisir. .

COLAUDET, *à part.*

Je vois.

MARIE.

Malgré cela,
J'aimerais mieux que mon Julien fût là.

COLAUDET. Oh! alors, s'il était là... je serais un homme accompli, n'est-ce pas?.. Par exemple, je crois bien que vous ne me parleriez pas plus qu'à...cette chaise...mais c'est égal... Eh bien, moi, puisqu'il en est ainsi, je veux absolument vous le faire oublier... vous ne pensez pas que cela soit possible... hein?

MARIE, *embarrassée.* Mais, monsieur...

COLAUDET. Dites vite que non... allez, ça ne me fâchera pas, au contraire... (*A part.*) Pauvre enfant! elle l'aime bien!

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, BARDOU.

BARDOU, *paraissant sur la porte du cabinet de Colaudet, un violon à la main.* M. Colaudet... je voulais vous demander une chose.

COLAUDET. Qu'est-ce que c'est?

BARDOU. En voilà-t-il assez de gammes?.. j'en ai déjà fait cent quatre-vingt-treize.

COLAUDET. C'est bon... et laisse-moi tranquille.

BARDOU. Oui, M. Colaudet.

Il pose le violon sur la table à gauche.

COLAUDET, *à Marie, qui fait un mouvement pour se dérober aux regards de Bardou.* Ne craignez rien; c'est un garçon qui m'est tout dévoué... un peu simple, mais honnête.

BARDOU, *à part, reconnaissant Marie.* Oh! ciel de Dieu!..c'est la jeunesse d'en face... Quelle anecdote!

COLAUDET, *à Bardou.* Pas un mot de ce que tu vois.

BARDOU. Oui, M. Colaudet.

COLAUDET. Tu m'entends?

BARDOU. Oui, M. Colaudet.

On sonne à la porte du fond.

MARIE, *se rapprochant, avec effroi, de Colaudet.* Ah! mon Dieu!

COLAUDET, *avec impatience.* Allons, quelqu'un... On ne peut pas avoir un moment de tranquillité... (*A Marie.*) N'ayez pas peur... (*Lui montrant la chambre à droite auprès de la fenêtre.*) Entrez vite ici avec moi... c'est la chambre que je vous destine... Toi, Bardou, vois qui c'est... tu viendras me prévenir.

Marie entre dans la chambre.

BARDOU. Oui, M. Colaudet.

COLAUDET, *d'une voix étouffée.* Ne dis donc pas M. Colaudet... si on t'entend, comment veux-tu dire que je n'y suis pas.

Il entre dans la chambre.

BARDOU, *seul.* La petite d'à côté, ici... et moi qui faisais *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, pendant ce temps-là... Quelle faute!.. (*On sonne encore.—Sans bouger.*) Il paraît que c'est quelqu'un qui est pressé... Ah! elle est ici!.. eh bien, il faut que j'en profite!.. que je lui parle, et que je lui offre ma protection contre ce Julien qui la fait gémir, qui est très fort sur le violon, et que je ne peux pas sentir. (*On sonne plus fort.*) On y va... on y va... (*Avec humeur.*) Qui est-ce qui sonne comme ça, donc?

Il ouvre.

SCÈNE IX.

M. DE BRINVILLE, BARDOU.

DE BRINVILLE, *entrant.* N'est-ce pas ici la demeure de M. Colaudet?

BARDOU. Au cinquième, la porte au fond du couloir; oui, monsieur.

DE BRINVILLE. Je voudrais lui parler.

BARDOU. Ça n'est pas quelque chose qu'on puisse lui dire?

DE BRINVILLE. Non.

BARDOU. Alors, vous voulez que je le dérange?

DE BRINVILLE. Oui.

BARDOU. Bien, monsieur, bien... (*Il fait un mouvement pour sortir, et revient sur ses pas.*) Si vous voulez me dire votre nom, monsieur?

DE BRINVILLE. C'est inutile.

BARDOU. Bien, monsieur, bien... (*Après un temps, et revenant sur ses pas.*) Alors, il est inutile de dire votre nom à M. Colaudet?

DE BRINVILLE. Précisément.

BARDOU, *revenant encore sur ses pas.* Dites-moi, monsieur... il faudra donc que je lui dise que c'est un monsieur que je ne connais pas?

DE BRINVILLE. C'est cela même.

BARDOU, *à part en s'en allant.* On ne dira pas qu'il est bavard celui-là.

Il entre dans la chambre où sont Colaudet et Marie.

SCÈNE X.

M. DE BRINVILLE, *seul.*

Je vais donc enfin voir ce Colaudet, petit violon de l'ancienne chapelle, qui a besoin de moi, et qui m'oblige à venir chez lui (parce que j'ai peut-être plus besoin de lui, il est vrai). Quel singulier hasard!.. Au moment où j'apprends que le baron de Givet, mon ancien concurrent au poste éminent que j'occupe auprès de son Altesse, est à la recherche d'une certaine correspondance qui aurait pour résultat infaillible de me faire perdre ma place, en la lui faisant obtenir... il faut qu'au bas d'une pétition qui m'est adressée, le nom du dépositaire de cette correspondance... le nom de Colaudet vienne frapper mes yeux!.. pourvu qu'il n'ait pas égaré ces dangereuses lettres... pourvu qu'il veuille me les rendre... Oh! il le faudra... l'emploi qu'il sollicite à la chapelle dépend de moi, et je saurai bien...

SCÈNE XI.

BARDOU, COLAUDET, M. DE BRINVILLE.

COLAUDET, *sortant de la chambre. — A lui-même.* Je suis enfin parvenu à tranquilliser la pauvre enfant.

DE BRINVILLE. C'est lui!

COLAUDET, *à Bardou.* Toi, va faire des gammes... et prends garde à tes jambes.

BARDOU. J'en ai déjà fait cent quatre-v...

COLAUDET. Fais des gammes, ça rend très fort... et ça donne de la grace... Va, mon garçon.

BARDOU. Il est inoui, cet homme, avec ses gammes.

Il prend son violon et sort par le second plan à gauche.

SCÈNE XII.

COLAUDET, M. DE BRINVILLE.

COLAUDET. Pardon, monsieur; maintenant je suis à vous.

DE BRINVILLE. Eh quoi, mon cher Colaudet, vous ne me reconnaissez pas?

COLAUDET. Comment cela?.. Attendez donc... est-ce que vous seriez?.. Non, cela ne se peut pas... mais si... c'est Adolphe de Brinville.

DE BRINVILLE. Lui-même.

COLAUDET. Est-il possible!.. Ah! que je suis content de vous revoir, mon bon ami... depuis vingt ans que nous ne nous sommes vus... Je parlais encore de vous ce matin; car, je n'ai pas oublié notre vieille amitié.

DE BRINVILLE. Vous voyez que j'en ai aussi gardé le souvenir.

COLAUDET. C'est bien gentil à vous... Ah! mon cher ami, comme vous êtes ratatiné! mon Dieu! mon Dieu!.. mais, donnez-moi donc des nouvelles de nos anciens camarades de plaisir... du baron de Givet, notre inséparable... Qu'est-il devenu?

DE BRINVILLE. Depuis long-temps je ne le vois plus.

COLAUDET. Vous êtes brouillés... Ah! tant pis... un si bon vivant... Et vous, farceur... en avez-vous fait, hein?

DE BRINVILLE, *avec contrainte*. Oh! ne parlons pas de cela.

COLAUDET. Pourquoi donc?.. ça rajeunit, ça ragaillardit... Je n'allais pas trop mal non plus, dans ce temps-là, quoique je fusse le moins mauvais sujet... le moins sacripant des trois...Que je suis content de vous revoir!.. Quels gaillards nous faisions!.. vous, surtout!.. Oh! d'une hardiesse qui allait jusqu'à l'effronterie... En avez-vous fait!.. Vous rappelez-vous ce jour où vous nous fîtes entrer dans un couvent de religieuses?.. des béguines, je crois?.. et votre aventure avec cette jeune française... elle se nommait... attendez donc... elle se nommait...

DE BRINVILLE, *embarrassé*. Qu'importe.

COLAUDET, *se rappelant*. J'y suis..... Eléonore de Rouval!.. c'est à l'église que vous avez glissé votre premier billet doux... et puis après, vinrent les réponses, les rendez-vous... c'est à moi que ces lettres étaient remises.

DE BRINVILLE. Effectivement...(*A part.*) Il y vient de lui-même.

COLAUDET, *gaîment*. Ça faisait bien rire ce diable de Givet.. qui, comme moi, était dans la confidence.

DE BRINVILLE Oui, et je venais...

COLAUDET, *l'interrompant*. Mais, ditesmoi donc comment cette histoire a fini?.. j'ai quitté Rome avant le dénoûment... je sais seulement qu'à cette époque la jeune personne était compromise.

DE BRINVILLE. J'ai dû oublier ces folies de jeunesse...et...

COLAUDET. A propos, vous ne m'avez pas encore demandé si j'avais continué la musique?

DE BRINVILLE. Je le sais.

COLAUDET. Vrai!.. ma petite réputation musicale est parvenue jusqu'à vous?.. eh bien, j'en suis enchanté... Mais, vous, mon bon ami, qu'avez-vous fait?.. quel état avez-vous embrassé?.. car vous avez dû embrasser un état...(*Gaiement.*)on n'embrasse pas toujours... Qu'êtes-vous, maintenant?

DE BRINVILLE. Je suis chevalier d'honneur de son Altesse.

COLAUDET. Vous!.. mais, c'est magnifique, c'est superbe!.. (*Appuyant davantage avec stupefaction.*) mais, c'est magnifique, c'est superbe!..et qui donc a pu vous faire obtenir, bon Dieu?..

DE BRINVILLE. Mon oncle, le grand aumônier.

COLAUDET. Comment? vrai!.. vous seriez le neveu de votre oncle, le grand aumônier?.. je n'en reviens pas... ce cher Adolphe.... Mais, dites-moi... ça doit diablement vous gêner, vous, farceur, de vous trouver ainsi, entre deux personnages si graves et si sévères..... ça ne va guère avec l'aventure de Rome que je vous rappelais tout à l'heure... mais, contezm'en donc la fin... c'est peut-être à elle que vous devez...

DE BRINVILLE. Bien des chagrins et bien des ennuis!..le père fut instruit de cette malheureuse affaire... je lui proposai d'épouser sa fille : il avait un grand nom, une grande fortune... moi, je n'avais rien... il refusa.

COLAUDET. Et le deshonneur de son enfant?

DE BRINVILLE. Etait pour lui dans une mésalliance... la nuit même Eléonore avait quitté Rome.

COLAUDET. Voyez-vous ça.

DE BRINVILLE. Et je ne l'ai jamais revue... Moi, j'étais proscrit... j'aimais la musique... je restai en Italie... nos princes rentrant en France, j'y revins avec eux... On a su disposer le roi en ma faveur; il vient déjà de me faire épouser une riche héritière... et pour applanir les difficultés, sa majesté m'a nommé comte et chevalier d'honneur de la princesse.

COLAUDET. Mais tout ça ne m'explique pas comment vous avez pu me retrouver.

DE BRINVILLE. Chargé par mon oncle d'organiser le service de la chapelle, j'ai reçu votre pétition.

COLAUDET, *avec reconnaissance*. Et dispensateur des graces et faveurs... c'est vous qui venez trouver l'humble suppliant.

DE BRINVILLE. Il l'a bien fallu, puisque vous n'avez point paru à l'hôtel où je vous avais fait prier de passer... et si votre désir est toujours le même?..

COLAUDET. Ah! monsieur le comte, je n'en ai pas d'autre dans le cœur.

DE BRINVILLE. Eh bien, je viens exprès vous annoncer qu'il est accompli.

COLAUDET. Il serait possible!.. j'exécuterais encore mes messes chéries dans ce bijou de chapelle?.. Ah! mon cher Adolphe!.. monsieur le comte, veux-je dire...

(*A part.*) Est-il devenu obligeant!.. si c'est ainsi que les grandeurs vous changent, il n'y a, ma foi, pas grand mal.

DE BRINVILLE, *lui mettant la main sur l'épaule.* Vous voyez que je vous traite en vieille connaissance.

COLAUDET, *à part.* Il est vraiment bien bon garçon

DE BRINVILLE. Et pour nous mettre tout-à-fait sur le pied d'égalité d'autrefois, je vous demanderai un petit service à mon tour.

COLAUDET. Un service!.. dix, vingt... tant que vous voudrez... Ah! parlez... car, voyez-vous, mon bon Adolphe, sans que ça paraisse, j'ai des torts à réparer. J'ai toujours été injuste à votre égard... je vous croyais un peu égoïste... un peu sec, quand vous êtes le plus obligeant des hommes!.. aussi, maintenant, parlez, demandez... pour vous, je suis prêt à me jeter dans le feu, s'il le faut.

DE BRINVILLE. Eh bien!.... (*Après un temps.*) Ces lettres qu'à Rome vous receviez pour moi.

COLAUDET. Ah! diable! vous en avez besoin?

DE BRINVILLE. Ne les auriez-vous plus?

COLAUDET, *avec bonhomie.* Je pense que si... dans quelque coin de mon cabinet, avec certaines chansons grivoises de ce diable de Givet... je ne sais où... et vous désirez que je vous les rende?

DE BRINVILLE. J'avoue que je serais charmé...

SCÈNE XIII.

BARDOU, COLAUDET, M. DE BRINVILLE.

BARDOU, *entrant par la porte du fond.* M. Colaudet...

DE BRINVILLE, *avec impatience..* Quel ennui!

COLAUDET. Que veux-tu?

BARDOU. C'est une lettre très pressée pour vous... (*Il la lui donne, en lui disant bas.*) Monsieur j'en ai encore fait cent cinquante-six.

COLAUDET. C'est bon... continue, et va-t-en.

BARDOU, *à part, avec humeur, pendant que Colaudet ouvre la lettre.* C'est bon!.. continue..... continue..... cent ciquante-six, et cent quatre-vingt-treize... ça fait trois cent quarante-neuf, avec tout ça... et amoureux comme je le suis, c'est bien gênant de faire tant de gammes que ça!

Il sort par le fond.

SCÈNE XIV.

COLAUDET, DE BRINVILLE.

COLAUDET, *lisant.* « Signé, le baron de Givet. »

DE BRINVILLE, *à part.* Ciel!

COLAUDET. Eh! mais... de c'est notre ancien ami.

DE BRINVILLE, *embarrassé.* probablement.

COLAUDET. Vous ne me disiez pas qu'il est à Paris... c'est bizarre, de vous retrouver tous les deux le même jour!

DE BRINVILLE. Que... vous dit il?

COLAUDET. Qu'il peut me faire conserver ma place à la chapelle... (*Il continue.*) et que si je veux lui remettre la correspondance que vous me réclamiez tout à l'heure, une personne que cela intéresse beaucoup (*Avec étonnement.*), m'assure mille écus de rente viagère.

DE BRINVILLE, *vivement.* Je vous les offre, si vous me donnez ces lettres.

COLAUDET. Mille écus de rente!.. grand Dieu!.. (*A part.*) Ah! je vois ce que c'est... il y a concurrence... l'autre cherche à avoir les lettres, pour perdre celui-ci... et celui-ci les paierait au poids de l'or, pour souffler la place à l'autre .. deux bien bons amis!.. voilà de bien braves gens!.. et moi qui m'imaginais que c'était pour mes beaux yeux?

DE BRINVILLE. Rejetteriez-vous ma proposition?

COLAUDET. Permettez que j'achève... (*A part.*) Il était aussi trop aimable... ça n'avait pas le sens commun. . (*Continuant de lire.*) « Je voulais vous aller voir, mon » cher ami, mais e suis retenu par la gout» te... » (*A lui-même.*) Il ne l'a pas volée, celui-là... (*Lisant*) « Si le prix proposé » pour obtenir cette correspondance, vous » semble trop modique, dites-le... mais, » surtout, ne vous en dessaisissez pas avant » de m'avoir parlé. » (*A de Brinville.*) Eh bien, monsieur le comte?

DE BRINVILLE, *très ému, et vivement.* Ce Givet!.. le misérable!.. il veut me perdre... mais vous ne ferez pas ce qu'il désire.

SCENE XV.

Les Mêmes, MARIE.

MARIE, *entrant vivement par la porte à droite.* Ah! monsieur.. monsieur... Julien...

COLAUDET. Qu'est-ce que c'est?

MARIE, *entre Colaudet et de Brinville, vivement.* J'étais à la fenêtre, épiant son retour..... enfin, je le vois accourir..... il allait atteindre cette maison, lorsque plusieurs hommes se précipitent au-devant de lui : l'entourent, lui montrent un papier, le forcent à monter en fiacre, et disparaissent avec lui.

COLAUDET. Il est arrêté !

MARIE, *pleurant.* Pauvre Julien ! et c'est moi qui suis cause...

COLAUDET. Mais, non ; c'est votre diable de comtesse !.. Pardon, monsieur le comte... c'est qu'on vient d'arrêter Julien.

DE BRINVILLE, *allant à Colaudet*.* Qu'est ce Julien ?

COLAUDET. Un de mes élèves... il allait épouser cette jeune fille... tout était sur le point d'être conclu.

DE BRINVILLE, *regardant Marie.* Je comprends ses larmes... (*A Colaudet.*) Ils vous intéressent ?

COLAUDET. S'ils m'intéressent ?.. Julien est presque mon fils ; c'est moi qui l'ai élevé.

DE BRINVILLE, *à Marie.* Eh bien, mon enfant, il y a peut-être moyen d'arranger cela.

MARIE. Ah ! monsieur que vous seriez bon !

COLAUDET. Comment ?

DE BRINVILLE. J'ai du crédit... des amis influens... (*A Marie.*) et je veux être agréable à Colaudet.

MARIE. Ah ! monsieur !

DE BRINVILLE. Ce ne doit pas être bien difficile... un artiste !.. je devine, il s'agit d'un embarras d'argent ; je me charge de tout..

COLAUDET. Vous, monsieur ?.. (*A part.*) Voilà qui me raccommode presqu'avec lui. (*Haut.*) Mais ce n'est pas de l'argent qu'il nous faut ; il s'agirait de faciliter à Julien, en le rendant libre, les moyens de quitter la France avec cette enfant.

DE BRINVILLE. Quitter la France !..pourquoi donc ?

COLAUDET. Pour l'épouser... c'est que vous ne savez pas... cette pauvre enfant a quitté sa marraine pour suivre Julien... et voilà pourquoi on l'a arrêté.

DE BRINVILLE. Un rapt !.. alors, je ne puis... songez donc... les fonctions que je remplis.

COLAUDET. Oui, oui ; vous ne pouvez pas... seulement, vous allez faire mettre Julien en liberté, tout de suite, n'est-ce pas ?

* Colaudet, de Brinville, Marie.

DE BRINVILLE. C'est impossible... j'aurais l'air d'approuver sa conduite coupable... toute autre chose ; tout ce qui dépendra de moi ; mais, cela, vous ne pouvez l'exiger... ce serait abuser des droits que vous avez à mon amitié.

COLAUDET, *avec ironie.* Votre amitié !..

Air : *Vous avez tous vu Taconnet.*

Il ne faut pas obliger à moitié,
Pour avoir droit à la reconnaissance.
Vous m'assurez que j'ai votre amitié,
Quand je croyais n'avoir que la correspondance.
Double dépôt ! j'en suis heureux et fier...
Ma courtoisie est égale à la vôtre ;
Car si je vous rends l'un, mon cher,
Je vous prierai de reprendre aussi l'autre.

DE BRINVILLE. Comment ?

COLAUDET, *brusquement.* Sans façons ! entre amis.

MARIE. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Julien ne sortira donc pas de prison !

Elle va s'asseoir auprès de la table à droite. Elle reste absorbée.

SCENE XVI.

Les Mêmes, BARDOU.

BARDOU, *entrant et restant un peu au fond.* On attend la réponse à la lettre de tout-à-l'heure... c'est très pressé...

Colaudet regarde M. de Brinville.

DE BRINVILLE, *à part.* Ciel !

COLAUDET, *à part.* Il est ému !.. (*Haut à Bardou, avec intention.*) Ce sont des papiers !.. une correspondance qu'on demande, n'est-ce pas ?

Il examine M. de Brinville.

BARDOU. Oui, M. Colaudet.

COLAUDET, *même jeu.* Attends un peu... ça mérite réflexion.

DE BRINVILLE, *à lui-même.* Ah ! mon Dieu ! je viens de lui refuser mon appui, pour son protégé... si, à son tour, il allait...

BARDOU, *à Colaudet.* Que dirai-je ?

COLAUDET. Ma foi, tu diras...

BRINVILLE, *allant à Colaudet, lui dit bas, et vivement.* Puisque vous m'assurez que ces jeunes gens s'aiment ; je vais écrire en leur faveur... dans une heure, votre protégé sera libre.

COLAUDET, *à part.* Allons donc... (*Avec empressement à M. de Brinville.*) Passez donc dans mon cabinet... je vais vous remettre les lettres que vous me demandez. (*M. de Brinville entre dans le cabinet. Colaudet se retourne vers Bardou.*) Il n'y a pas de réponse.

BARDOU. Bien M. Colaudet... (*Regardant Marie qui s'est assise auprès de la fenêtre et*

qui est triste.) Je ne sais pas; mais elle n'a pas l'air très amoureuse de moi... j'ai envie de repasser chez le médecin, prendre de cette pommade qui rend la paix du cœur... en se frottant ferme... c'est une idée, ça... allons...

Il sort.

SCENE XVII.

MARIE, *seule.*

Julien en prison, souffrant... pour moi! cette affreuse pensée me poursuit sans cesse... il faut qu'il ait sa liberté absolument... (*Elle se lève.*) Dussé-je sacrifier tout espoir de bonheur à venir... je n'ai qu'un moyen... je vais écrire à ma marraine, que je suis prête à retourner auprès d'elle... on n'aura plus de motif pour retenir Julien en prison... Je ne le verrai plus. Oh! non sans doute... mais du moins il sera libre.

Elle se dirige vers la table pour écrire.

SCÈNE XVIII.

COLAUDET, MARIE.

COLAUDET, *sortant de son cabinet, à la cantonade.* Comptez bien, M. de Brinville... elles doivent être toutes là-dedans... du reste, je reviens... c'est à deux pas... mais je ne puis m'en rapporter qu'à moi, quand il s'agit de la délivrance de Julien...

MARIE, *se retournant et allant à lui.* Julien!..

COLAUDET. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, ma chère Marie... il va faire mettre Julien en liberté... il se rend sa caution, et demande son élargissement... ainsi plus de chagrins... voilà une provision de joie et de bonheur.

MARIE, *qui a changé de contenance à chaque mot de Colaudet.* O mon Dieu! il serait possible!

Elle tombe sur une chaise à moitié évanouie.*

COLAUDET. Allons, la voilà qui tombe en syncope!.. (*Il lui frappe dans la main.*) Voyons, voyons, mon enfant, nous n'avons pas le temps de nous amuser à ces choses-là... (*Appelant.*) Bardou!.. les femmes sont terribles... la joie, le chagrin, crac!.. le même effet!.. Marie! Marie! pas d'enfantillage!.. j'ai besoin de sortir... dites donc, ma bonne, il faut que je fasse mettre Julien en liberté... elle ne m'entend pas... c'est comme si je chantais, Bardou... Bardou!..

* Marie, Colaudet.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, BARDOU, *un bocal sous le bras.*

BARDOU, *accourant.* Voilà! monsieur, voilà!

COLAUDET. Que faisais-tu donc depuis une heure que je t'appelle?

BARDOU. J'en ai fait quatre cent soixante trois.

COLAUDET. Je sors... je te recommande cette jeune fille... tu ne sais pas... ces chers enfans... tout va bien... je vais ravoir ma place... c'est mon ami, qui est là, le comte Adolphe de Brinville.

BARDOU. Celui-là? c'est un comte?

COLAUDET. Aie bien soin de Marie... surtout ne lui laisse voir personne et qu'elle ne sorte pas.

BARDOU. Ah! oui... vous voulez qu'elle attende votre retour.

COLAUDET. Fais ce que je te dis... il y va de son bonheur.

Il sort.

MARIE, *se levant.* Mais on a arrêté Julien à la porte de cette maison... ma marraine, madame de Brescieux va découvrir ma retraite.

BARDOU. Madame de Brevieux...

MARIE. Madame de Brescieux.

BARDOU. C'est la même chose; mais soyez tranquille, entrez dans cette chambre... M. Colaudet ne veut pas qu'on vous emmène, et personne ne vous emmènera. (*Il la conduit à la chambre à droite, où il la fait entrer, puis d'un ton solennel.*) Vous êtes sous ma garde... vous pouvez dire le petit Bardou me garde, il suffit... je vas fermer la porte... (*Redescendant*) je vois ce que c'est... c'est pour Julien qu'il fait tout ça... j'ai eu une bonne idée d'aller chez le docteur... (*Indiquant le bocal.*) voilà l'affaire... je m'en suis flanqué pour cinq francs quatre-vingts!..

SCÈNE XX.

M. DE BRINVILLE, BARDOU.

DE BRINVILLE, *sortant du cabinet de Colaudet, une liasse de lettres à la main. — A lui-même.* Enfin, je les ai toutes retrouvées... Colaudet est un digne garçon... je ne me repens pas de ce que j'ai fait... je ne pouvais pas me montrer moins généreux que lui.

BARDOU, *à lui même.* Ah! mon Dieu! si madame machin, la princesse, la baronne, la marquise, je ne sais quoi... allait venir

avec les gendarmes... je serais joli garçon... comment me tirer de là ?

Il se promène en gesticulant.

DE BRINVILLE, *l'arrêtant*. Mon ami.

BARDOU. Ah ! l'étranger !

DE BRINVILLE. Vous direz à Colaudet que je le recevrai demain avec plaisir.

Il va pour sortir, madame de Brescieux entre vivement par le fond, et s'adressant à M. de Brinville.

SCÈNE XXI.

BARDOU, M. DE BRINVILLE, MAD. DE BRESCIEUX.

MAD. DE BRESCIEUX. Arrêtez, monsieur. Marie, ma filleule, ma fille d'adoption... elle est ici, je le sais et vous allez me la rendre.

DE BRINVILLE. Madame...

MAD. DE BRESCIEUX. Vous nieriez en vain, monsieur...

BARDOU. Dieu ! la vieille de Brévieux ! elle vient faire le siége de mademoiselle Marie.

DE BRINVILLE, *à part*. Sortons au plus vîte... je ne me soucie pas d'être mêlé dans cette affaire.

MAD. DE BRESCIEUX, *l'arrêtant*. Ah ! ne croyez pas m'échapper ! je sais tout, monsieur... c'est vous qui avez osé donner asile à Marie... c'est vous qui avez entraîné une jeune fille sans expérience dans une odieuse intrigue.

BARDOU, *à part*. Est-elle insolente !

DE BRINVILLE, *avec dignité*. Je vous le répète, madame... je suis étranger dans cette maison... je me permettrai seulement de vous faire remarquer que l'honneur de mademoiselle Marie souffrira moins de son mariage avec Julien, que du scandale que vous voulez faire.

MAD. DE BRESCIEUX, *l'interrompant avec dignité*. Monsieur, vous ignorez donc à quelle famille appartient Marie... pour proposer... sachez que vous avez devant vous la comtesse de Brescieux, née Eléonore de Rouval.

DE BRINVILLE, *stupéfait, à part*. Comment, Eléonore ! mariée !

BARDOU, *avec dignité comique*. Et vous, sachez que vous avez devant vous, le comte Adolphe de Brinville, et Nicolas Bardou, fils de femme de ménage !!

MAD. DE BRESCIEUX. Adolphe de Brinville !

DE BRINVILLE, *bas à madame de Brescieux*. Oui... silence !.. (*A part*.) Imbécille !

ENSEMBLE. Air : *Eternelle amitié*.

MAD. DE BRESCIEUX.

En croirai-je mes yeux,
Comment, lui dans ces lieux !
Après plus de vingt ans,
Singulier contre-temps !
Quel fâcheux souvenir,
Mon cœur se sent frémir,
S'il était indiscret,
Lui qui sait mon secret.

DE BRINVILLE.

En croirai-je mes yeux,
Comment, elle en ces lieux !
Après plus de vingt ans,
Singulier contre-temps !
Quel fâcheux souvenir !
Mon cœur se sent frémir...
Elle me trahirait
Car elle a mon secret.

BARDOU.

Qu'ont-ils donc tous les deux,
Et la vieille et le vieux ?
Mais sont-ils étonnans,
Vraiment, les braves gens.
Quel est donc le souv'nir
Qui vient là les saisir ?
J' voudrais, si ça s' pouvait,
Deviner le secret.

DE BRINVILLE, *à Bardou*.

Laissez-nous un instant.

BARDOU.

Je m'en vais, c'est vexant !
Je voudrais bien guetter,
Je voudrais écouter,
Pour savoir un p'tit peu
Ce qui r'tourne du jeu.

MAD. DE BRESCIEUX.

Point de doute... c'est lui,
Que fait-il donc ici ?

Reprise de l'ensemble.

MAD. DE BRESCIEUX.

En croirai-je mes yeux, etc.

DE BRINVILLE.

En croirai-je mes yeux, etc.

BARDOU.

Qu'ont-ils donc tous les deux ? etc.

Bardou entre dans la chambre à droite, où il a conduit Marie.

SCÈNE XXII.

DE BRINVILLE, MAD. DE BRESCIEUX.

MAD. DE BRESCIEUX. Et c'est vous, monsieur, qui prenez la défense du ravisseur de Marie, de cette jeune fille, à laquelle je tiens lieu de famille, et que vous plus que personne devriez protéger.

DE BRINVILLE, *vivement*. Eh ! quoi, Marie, cette enfant que vous réclamiez, serait ?..

MAD. DE BRESCIEUX, *avec agitation*. Oui, monsieur.

DE BRINVILLE. Est-il bien vrai ? cette aimable enfant que j'ai vue... dans eette maison... ici... tout-à-l'heure...

MAD. DE BRESCIEUX. Est celle qui m'a été ravie... enlevée...

DE BRINVILLE, *vivement.* Par ce Julien!

MAD. DE BRESCIEUX. Heureusement... il est arrêté.

DE BRINVILLE, *désappointé.* Dites qu'il l'était... il ne l'est plus... je viens d'écrire en sa faveur, et je me suis rendu sa caution.

MAD. DE BRESCIEUX. Vous! est-il possible?

DE BRINVILLE. Mais la position est tout-à-fait changée... il faut qu'on nous rende Marie! il le faut absolument, et je vais...

Il se dirige vers la chambre de Marie, qui est au fond à droite, et frappe à la porte.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, BARDOU, *sortant de la chambre, et refermant la porte.*

BARDOU, *à Brinville.* Monsieur...

DE BRINVILLE. Ouvrez.

BARDOU, *tranquillement.* Non, monsieur, non.

MAD. DE BRESCIEUX. Que Marie vienne à l'instant.

BARDOU. C'est impossible, madame la baronne.

MAD. DE BRESCIEUX. Faut-il que j'aille moi-même la chercher?

BARDOU. Ça ne se peut pas, madame la marquise.

DE BRINVILLE. Qui donc pourrait l'empêcher?

BARDOU. Moi!

MAD. DE BRESCIEUX. Et par quel moyen?

BARDOU, *retirant la clé, qu'il met dans sa poche.* Voilà... madame la duchesse.

MAD. DE BRESCIEUX. Nous saurons bientôt vous contraindre.

BARDOU. Comme vous voudrez... madame la princesse.

MAD. DE BRESCIEUX. Nous allons voir, monsieur.

COLAUDET, *en dehors.* Victoire!.. victoire!

BARDOU. Ah! enfin.

MAD. DE BRESCIEUX. Qu'est-ce que j'entends?

DE BRINVILLE, *à madame de Brescieux.* Colaudet, auquel il sera sans doute plus facile de faire entendre raison qu'à ce petit bonhomme.

BARDOU, *piqué.* Petit bonhomme vous-même.

Il va ouvrir.

SCENE XXIV.

MAD. DE BRESCIEUX, DE BRINVILLE, COLAUDET, BARDOU.

COLAUDET, *entrant tout essouflé et allant déposer sa canne et son chapeau sur un fauteuil.* Ah! monsieur le comte, votre lettre a produit un effet magique... mais j'ai voulu la remettre moi-même.

BARDOU, *le tirant par son habit.* M. Colaudet.

COLAUDET, *sans l'écouter, reprenant haleine à chaque mot, en ôtant ses gants.* Julien... est sorti... de prison... et dans ce moment...

BARDOU, *même jeu.* M. Colaudet...

COLAUDET, *toujours à Brinville.* Ah! mon ami... dire que tout à l'heure... tout était désespéré... ei que grace à vous...

BARDOU, *le tirant toujours.* M. Colaudet, voilà des gens qui veulent violer votre domicile... et emmener mademoiselle Marie.

COLAUDET, *stupéfait.* Hein?

BARDOU, *à part.* Je vois bien qu'elle me passera devant le nez... et je n'en peux plus d'amour... en avant .. le grand moyen...

Il prend le bocal et sort.

SCÈNE XXV.

MAD. DE BRESCIEUX, DE BRINVILLE, COLAUDET.

DE BRINVILLE, *s'avançant vers Colaudet.* Monsieur, vous m'avez indignement trompé.

COLAUDET. Moi! (*Vivement.*) je vous ai remis fidèlement toutes vos lettres...

DE BRINVILLE. Il ne s'agit plus de mes lettres, monsieur; mais du rôle que vous m'avez fait jouer dans une intrigue coupable.

COLAUDET. Une intrigue coupable! (*A part.*) C'est cela, maintenant qu'il a les lettres, il va faire de la morale. (*Haut.*) Mais qui donc a pu, pendant mon absence, changer ainsi votre opinion?

MAD. DE BRESCIEUX, *s'avançant**. La protectrice de Marie, monsieur, celle qui lui a servi de mère, et qui vient la réclamer.

COLAUDET, *à part.* La marraine! aie, aie, pour le coup, c'est le diable qui s'en mêle.

MAD. DE BRESCIEUX. J'attends, monsieur.

COLAUDET. Oui, oui, c'est juste, vous attendez que je vous rende Marie... bien désespéré, madame, c'est qu'il y a une petite difficulté.

MAD. DE BRESCIEUX. Laquelle?

COLAUDET. Voici... J'ai promis à Julien de lui faire épouser Marie... et pour cela, vous sentez bien qu'il faut qu'il la retrouve ici... ensuite, ce serait désobliger monsieur le comte, qui s'intéresse à ce mariage.

* De Brinville, Mad. de Bressieux, Colaudet.

MAD. DE BRESCIEUX. Brisons là... monsieur n'a pas pu disposer d'une enfant... avant de savoir... et certes, s'il avait su... enfin, il ne s'agit pas de monsieur ici; mais de moi, qui seule réclame Marie, et qui seule ai le droit de la réclamer, puisque je suis... sa m...

DE BRINVILLE, *l'arrêtant vivement par le bras.* Eléonore!..

MAD. DE BRESCIEUX, *un peu troublée, et d'une voix faible.* Sa marraine.

COLAUDET, *à part.* Eléonore, la belle Française de Rome! Est-ce que c'est possible, bon Dieu! oui, oui, cet accord entre elle et mon ancien camarade, je comprends tout... ah! ah! mes grandsamis, voilà le beau jeu qui revient au petit violon de l'Opéra.

MAD. DE BRESCIEUX, *qui s'est remise.* Eh bien, monsieur, persistez-vous à méconnaître mes droits?

COLAUDET, *avec intention, et d'un ton goguenard.* Si vous n'en avez d'autres à faire valoir...

MAD. DE BRESCIEUX. Mais, monsieur.

COLAUDET, *même jeu, appuyant.* Que ceux d'une marraine, ils sont bien fragiles, madame...

MAD. DE BRESCIEUX. Oser lutter contre nous, un petit musicien!..

COLAUDET. Un petit musicien!.. le petit musicien est un artiste honorable, qui a su se faire remarquer de tout Paris, à l'orchestre de l'Opéra, dans certains solos un peu... et exécutés d'une manière un peu... j'ose le dire encore!.. et de plus, le petit musicien, tout vieux qu'il est, n'a pas le caractère moins ferme que la main, entendez-vous, madame... d'ailleurs, tout est changé maintenant... Julien est libre, elle aussi, il va venir pour l'épouser, et il l'épousera.

MAD. DE BRESCIEUX, *furieuse.* Je voulais éviter le bruit, le scandale, mais puisque vous m'y forcez...

Elle fait un mouvement pour sortir.

SCÈNE XXVI.

Les Mêmes, MARIE*.

MARIE, *paraissant tout à coup, et allant au-devant de madame de Brescieux avec soumission.* Ah! madame, j'ai tout entendu, voyez mon repentir, ma confusion... épargnez M. Colaudet... faites tomber sur moi toute votre colère... que Julien sorte de prison, et je suis prête à vous suivre.

COLAUDET. Mais il est libre, mon enfant.

MARIE. Libre!

* De Brinville, madame de Brescieux, Marie, Colaudet.

COLAUDET. Eh; certainement, quand je disais qu'on l'avait trompée.

MARIE. Libre!

COLAUDET. Et bientôt votre époux, si vous y consentez.

MARIE. Si je le veux... oh! monsieur!

COLAUDET. Vous voyez bien que je ne lui fais pas dire...c'est bien Julien qu'elle aime.

MAD. DE BRESCIEUX. Marie, préparez-vous à me suivre. Mouvement de Marie.

COLAUDET, *à part.* O mon Dieu! elle cède. Pauvre petite! je l'aimais déjà comme ma fille... (*Vivement, et comme par inspiration.*) Quelle idée! eh bien, non... il ne sera pas dit ..

MAD. DE BRESCIEUX, *à Marie.* Eh bien, êtes-vous prête?

Madame de Brescieux, et Marie font un mouvement pour sortir; Colaudet se place devant la porte.

COLAUDET. Marie, je vous ordonne de ne pas sortir d'ici.

DE BRINVILLE, *remontant la scène, et allant à Colaudet.* * Finissons ce débat à l'instant, ou tremblez.

COLAUDET, *avec résolution.* Ta, ta, ta, ta, monsieur le comte.., si quelqu'un doit trembler, comme vous dites, ce n'est pas moi... car j'ai à faire valoir ici une autorité supérieure à toutes celles que vous pourriez invoquer.

MAD. DE BRESCIEUX. Comment?

DE BRINVILLE. Expliquez-vous.

COLAUDET. Il le faut bien... (*A part.*) Je n'ai plus que ce moyen, pour assurer le bonheur de ces chers enfans... allons, un bon mensonge.

DE BRINVILLE. Achevez, achevez, monsieur.

COLAUDET. Oui, certes, j'achèverai... (*Appuyant et sans se presser.*) cette enfant n'a ici qu'une volonté à reconnaître, et cette volonté c'est la mienne... car je suis... je suis...

DE BRINVILLE et **MAD. DE BRESCIEUX.** Eh bien?

COLAUDET. Je suis son père. (*A part.*) Arangez ça! Un silence.

MAD. DE BRESCIEUX, *stupéfaite.* Son père!

COLAUDET. Oui, son père!

MARIE. Mon père!

DE BRINVILLE, *bas à Colaudet.* Vous avez là une prétention bien extraordinaire, monsieur.

COLAUDET, *bas à de Brinville.* Je n'en connais qu'une que vous pourriez m'opposer, (*Appuyant.*) et qui, aux yeux de votre femme, et aux Tuileries, paraîtrait peut-

* Madame de Brescieux, de Brinville, Colaudet, Marie.

être plus extraordinaire encore. (*Gaîment, en regardant de Brinville et madame de Brescieux.*) Je ne m'attendais pas à être jamais forcé de faire une pareille déclaration, par exemple.

MARIE. Comment, vous, monsieur, vous seriez mon père?

COLAUDET. En êtes-vous fâchée!

MAD. DE BRESCIEUX, *l'arrêtant.* * Marie, je te le jure... cet homme n'est pas ton père...

COLAUDET, *gaîment.* Prouvez-le.

MAD. DE BRESCIEUX. Oh! je suffoque de honte et d'indignation.

COLAUDET, *gaîment avec ironie.* Pourquoi ça? est-ce parce qu'en qualité de marraine de (*Appuyant.*) mon enfant, vous voilà ma commère?

MAD. DE BRESCIEUX. Marie, ne le croyez pas, il ment effrontément.

COLAUDET, *de même.* Doucement, s'il vous plaît, ne cherchez pas à diminuer le respect que me doit (*Appuyant.*) mon enfant... d'ailleurs, la mère seule pourrait me donner un démenti, (*Appuyant.*) et vous n'êtes pas la mère... (*A de Brinville.*) Il me semble, mon cher ami, qu'il n'y a rien a répondre à cela... (*Gaîment.*) Elle n'est pas la mère, qu'en dites-vous?

DE BRINVILLE, *à part.* Je suis stupéfait de tant de hardiesse!

MAD. DE BRESCIEUX.

Air *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Vit-on jamais une telle impudence!
Si je voulais, monsieur, dans ce moment,
Je pourrais bien vous imposer silence.

COLAUDET, *avec ironie.*

Cela se peut! je voudrais voir comment?..
Et ce n'est pas facile, en ce moment.

MAD. DE BRESCIEUX.

Si je disais : l'enfant que je réclame
C'est moi qui suis sa mère.

COLAUDET, *de même.*

En vérité!

MAD. DE BRESCIEUX.

Que diriez-vous?

COLAUDET, *de même.*

Rien... je serais, madame,
D'autant plus fier de ma paternité.

Il veut lui baiser la main.

MAD. DE BRESCIEUX. Ne m'approchez pas... sa paternité!.. fi l'horreur! mais il est des gens qui peuvent certifier le contraire... et monsieur le comte, au besoin.

Elle se retourne vivement, M. de Brinville garde le silence.

COLAUDET, *après avoir examiné M. de Brinville.* Oh! je ne crains pas que monsieur me démente.

* De Brinville, madame de Brescieux, Colaudet, Mare.

MAD. DE BRESCIEUX, *à de Brinville.* Eh! quoi! vous vous taisez... vous me laissez injurier... vous ne vous déclarez pas...

DE BRINVILLE, *bas.* Eléonore, vous oubliez que vous n'êtes plus libre, ni moi non plus.

COLAUDET, *gaîment à Marie.* Ma fille, mon enfant, viens m'embrasser...

MAD. DE BRESCIEUX. Comment! vous osez..

COLAUDET. C'est bien le moins... (*Appuyant*) Mon enfant!..

DE BRINVILLE, *à lui-même.* Allons, il faut céder... Colaudet est trop honnête homme pour abuser... (*Passant entre eux deux.* * *A Colaudet.*) Signeriez-vous que Marie est votre fille?

COLAUDET. Si je le signerais!.. (*A part.*) Ma foi, je ne m'en dédirai pas... (*Haut.*) De mon sang, M. le comte.

DE BRINVILLE. Et quelles seraient vos intentions à l'égard de cette enfant?

COLAUDET. Oh! mon Dieu! de lui laisser faire tout ce qui lui fera le plus de plaisir; épouser Julien, par exemple.

MAD. DE BRESCIEUX, *avec force.* Je m'y oppose.

DE BRINVILLE, *à Colaudet.* Et vous répondez de la moralité de ce jeune homme?

COLAUDET. Comme de la mienne.

MAD. DE BRESCIEUX. Que m'importe?

DE BRINVILLE, *bas à madame de Brescieux.* Soumettez-vous... cet homme est instruit de tous nos secrets.

MAD. DE BRESCIEUX, *avec effroi.* Oh! mon Dieu!

SCÈNE XXVII.

Les Mêmes, BARDOU, *entrant par la gauche, puis* JULIEN.

BARDOU. Je me suis enduit généralement, notamment dans la région du cœur.

JULIEN, *entrant par la porte du fond**. Marie... Marie!..

COLAUDET. Julien... eh? arrive donc, mon ami.

JULIEN, *s'arrêtant.* Madame de Brescieux!

COLAUDET. Oh! que la vue de madame la comtesse ne t'effarouche pas... tout est arrangé... tu épouses Marie.

JULIEN. Il serait vrai!

COLAUDET. Personne ne s'y oppose.

JULIEN. O M. Colaudet... O Marie!

* Madame de Brescieux, de Brinville, Colaudet Marie.

* Madame de Brescieux, de Brinville, Colaudet, Julien, Marie, Bardou.

BARDOU. Il épouse Marie... Ah! grand Dieu! je bisque.

COLAUDET. Embrasse ton beau père.

JULIEN. Mon beau père! c'est donc monsieur?

Il va droit à Brinville.

COLAUDET. Eh! certainem... (*Se reprenant et l'étreignant de ses bras au moment où Julien se dirige vers Brinville*) Non, non... non c'est moi... (*Gaîment.*) C'est moi .. que je suis bête! j'ai encore si peu l'habitude.

JULIEN, *étonné.* Vous!

COLAUDET. A ce qu'il paraît... oui, mon enfant.

BARDOU. Il est possible!.. M. Colaudet papa!.. C'est une demoiselle Colaudet, alors!

Il se tient raide et se palpe comme s'il suivait l'effet du médicament qu'il a pris.

JULIEN. Comment se fait-il?

COLAUDET. Par exemple, ceci ne te regarde pas... contente-toi de saluer M. le comte de Brinville. (*Il le présente.*) Qui t'a fait sortir de prison.

DE BRINVILLE. Et qui vous dote de cinquante mille francs.

JULIEN. Ah! monsieur le comte.

COLAUDET. C'est gentil, ça... (*Bas à de Brinville.*) Je suis content de vous.

BARDOU, *à part.* Ça commence à opérer... mais c'est bien gênant...

COLAUDET, *à Julien.* Maintenant, remercie madame de Brescieux qui t'a fait enfermer.

MAD. DE BRESCIEUX. Et qui se charge du trousseau de la mariée.

MARIE, *s'avançant vers madame de Brescieux qui fait un pas pour la recevoir.** Ma bonne marraine!

MAD. DE BRESCIEUX, *émue.* A une condition... c'est que Marie considérera toujours ma maison comme la sienne... qu'elle y viendra souvent.

MARIE. Ah! bien volontiers... je suis sûre que mon bon père ne s'y opposera pas.

Elle caresse Colaudet.

COLAUDET. Moi, par exemple... je commence à trouver que le métier de père a bien ses charmes. (*Regardant Bardou.*) Qu'est-ce que tu as donc à te tenir raide, comme ça? quitte ta position... il ne faut pas toujours travailler.

BARDOU. Rien, rien... c'est un philtre que je me permets .. ça me coûte cent seize sous, ça, voyez-vous.

MARIE, *à Colaudet.* Il me semble que quelque chose m'attirait vers vous... et que mon cœur vous avait deviné... la première fois que je vous ai vu.

COLAUDET. Parbleu! rien de plus simple... c'est la voix du sang, ma fille.

BARDOU, *à part.* Ah! c'est étonnant, cet effet-là!.. je ne l'aime plus du tout, du tout... je suis guéri!.. ma parole sacrée... les médecins à présent, sont adroits comme des singes. Je peux maintenant vaquer à mes affaires.

COLAUDET, *prenant Julien et Marie sous son bras.* Un mot, mes enfans... nous venons de contracter les uns envers les autres de petits engagemens qui seraient fort drôles, s'ils n'étaient pas diablement sérieux... (*A Marie.*) Car il n'y a pas à dire, je suis ton père. (*Regardant madame de Brescieux.*) Un peu malgré madame la comtesse; mais ça ne fait rien... pourtant, il ne faut pas croire que si, jusqu'à présent, je n'ai pas eu l'air de m'occuper beaucoup de toi, il y ait eu de ma part quelque... du tout... j'avais des motifs... tant qu'on se regarde comme garçon, parbleu! la musique, les dominos au café de l'Opéra, c'est terrible!.. on oublie... on ne pense pas assez à ses enfans généralement!.. on n'y songe même quelquefois pas du tout. (*A M. de Brinville.*) N'est-ce pas, monsieur le comte?.. mais quand on les retrouve; ah! diable! diable!.. alors, on sent qu'on a un cœur. (*A madame de Brescieux.*) N'est-ce pas, madame la comtesse?.. une fille... un fils... c'est-à dire une bru... non... un gendre... c'est pas encore çà... je ne sais plus où j'en suis... et enfin, tout ce que j'ai... tout ce que je possède... mon travail, mon papier de musique... mon violon, ma vie... tout ça est pour vous... voilà, mes amis, ce que je voulais vous dire... je suis tout ému.

MAD. DE BRESCIEUX, *à Colaudet.* C'est bien.

COLAUDET, *à madame de Brescieux.* Tant mieux, je suis content que vous soyez bien aise... (*Au public.*) Et vous, messieurs, n'oubliez pas que nous sommes tous musiciens, plus ou moins.

Air : *Amis voici la riante semaine.*

Par vos accords fêtez leur mariage...
Mais quand un homme organise un concert,
Il a le droit de choisir, c'est l'usage,
Les instrumens dont l'orchestre le sert.
Depuis l' canon, jusqu'à la cornemuse,
J' les admets tous; mais par un vœu formel!
Il en est un.. un seul que je récuse,
C'est... eh! messieurs, vous devinez lequel,
Sans le nommer vous savez bien lequel.

TOUS EN CHŒUR.

Il en est un seul que l'auteur récuse,
Sans le nommer vous devinez lequel.

* De Brinville, madame de Brescieux, Marie, Colaudet, Julien, Bardou.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.

LA PROVA D'UN OPERA SERIA,

OPÉRA-BUFFA EN UN ACTE,

paroles de MM. Théaulon et Th. Nézel,

MUSIQUE DE M. PILATI,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 juillet 1835.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
CAMPANONE, compositeur	M. ACHARD.	LE RÉGISSEUR	M. BARTHÉLEMY.
GRILLETTO, poète	M. LEVASSOR.	VIOLENTA, prima dona	Mme FLEURY.
LE DIRECTEUR des Italiens ambulans	M. WELCH aîné.	NINI, seconde chanteuse	Mlle AUGUSTINE.
		CHORISTES, OUVRIERS de théâtre.	

La scène se passe à Carpentras.

Un théâtre en désordre.

SCENE PREMIERE.

OUVRIERS.

Ils travaillent au théâtre en frappant la mesure à coups de marteau, sur le plancher.

Travaillons!... travaillons!...
Préparons le théâtre.
Travaillons, travaillons,
Demain nous ouvrirons!
Pour plaire au directeur il faut se mettre en quatre.
Travaillons, travaillons,
Demain nous ouvrirons!

SCENE II.

LES OUVRIERS, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR. Eh bien! est-ce que vous n'avez pas encore fini? Voilà l'heure de la répétition générale.

PREMIER OUVRIER. Nous avons encore pour une heure de travail....

LE RÉGISSEUR. Alors, allez travailler dans le cintre, et laissez-nous la place libre; demain vous finirez ça...

PREMIER OUVRIER. Il suffit, monsieur le régisseur.

Ils ramassent leurs outils et sortent en reprenant.

CHOEUR.

Travaillons!... travaillons!...

Grilletto entre; il a un habit noir tout râpé, pas de linge qui paraisse, excepté au coude, qui est percé.

SCENE III.

LE RÉGISSEUR, GRILLETTO.

GRILLETTO. Comment! personne encore au théâtre!

LE RÉGISSEUR. Salut au seigneur Grilletto, le plus fécond des poètes du Milanais, et qui a daigné suivre en France la troupe ambulante du seigneur Fédérici.

GRILLETTO. Le plus fécond, comme vous dites, seigneur régisseur! Il est déjà sorti de là quatre cent soixante libretti, et pourtant je n'ai pas encore atteint la moitié de ma carrière. Mais dites-moi pourquoi il n'y a personne d'arrivé à l'heure qu'il est. C'est donc une conspiration contre moi?

LE RÉGISSEUR, *à part*. Il ne se doute pas que personne ne s'occupe de lui.

GRILLETTO. Mon quatre cent soixantième poème mérite pourtant plus d'égards. *Les Prêtreses de Brama, ou le Siége de Seringapatam!* quoi de plus brillant qu'un pareil sujet! et le signor Campanone, mon jeune compositeur, est-il heureux d'être tombé sur un libretto si parfait, pour sa première partition!

LE RÉGISSEUR. C'est un compositeur qui, dit-on, donne les plus grandes espérances.

GRILLETTO. Nous verrons ce qu'on en dira après la représentation de son opéra; et encore ne pourra-t-on pas le juger définitivement, car il n'y avait qu'à laisser tomber des notes de musique sur mon poème pour avoir une mélodie parfaite... mes paroles chantent toutes seules.

LE RÉGISSEUR. On connaît votre mérite, signor Grilletto.

GRILLETTO. Oui, je me flatte qu'il est un peu connu, et pourtant les directeurs ne me payent mes libretti que trente livres... quand ils me les payent.... Sur mes quatre cent soixante poèmes, j'ai bien éprouvé trois cent quatre-vingts banqueroutes.... Cette fois j'ai mis dans mon marché que les dix écus me seraient payés après la répétition générale, et c'est ce soir qu'elle doit avoir lieu... Tous nos acteurs sont arrivés, je suppose...

LE RÉGISSEUR. Tous! excepté la basse et le soprano, qui sont restés à Marseille, et qui ne doivent arriver à Carpentras par la diligence d'Avignon que ce soir; heureusement il y a long-temps qu'il ont leurs rôles, et une bonne répétition suffira.

GRILLETTO. Quand la ferons-nous cette bonne répétition?... je frémis en songeant que si la diligence allait être retardée d'une heure ou deux, je ne pourrais pas toucher ce soir mes dix écus! et vous savez, seigneur régisseur, que j'ai onze enfans qui me suivent en voyage, avec leur mère, qui est premier trombonne à notre orchestre...

LE RÉGISSEUR. Je ne la vois pas encore là.

GRILLETTO. Elle ne viendra pas; elle est en train de me donner un douzième héritier.

LE RÉGISSEUR. Ah çà, vous faites donc des héritiers comme vous faites des libretti ?

GRILLETTO. Oui, j'ai une facilité prodigieuse!

On entend chanter.

LE RÉGISSEUR. J'entends, je crois, notre prima donna, la signora Violenta.

GRILLETTO. *Il regarde.* Oui, c'est elle! Violenta!.. en voilà une qui n'a pas volé son nom.

LE RÉGISSEUR. Vous trouvez, signor Grilletto? Si elle vous entendait!...

GRILLETTO. Silence! elle serait femme à m'arracher les yeux.

LE RÉGISSEUR. Ne craignez rien; elle paraît d'une humeur charmante aujourd'hui.

SCENE IV.

LES MÊMES, VIOLENTA.

CAVATINE.

VIOLENTA.

Vive la gloire!
Vive le chant!
Quelle victoire
Ici m'attend...
Par son suffrage
Par son hommage,
Le spectateur
Touche mon cœur.
Mais j'adore mon directeur.
Vive la gloire, etc.
On me dit fort capricieuse,
On me croit colère et boudeuse...
Il n'en est rien, en vérité;
Mon défaut, c'est trop de bonté.
A mon devoir fidèle,
Quand l'orchestre m'appelle
Moi je suis toujours là :
Me voilà, messieurs, me voilà!
Vive la gloire, etc.

LE RÉGISSEUR, *s'avançant.* C'est pourtant vrai ce qu'elle dit là! elle adore son directeur.

VIOLENTA, *au Régisseur.* Bonjour, Carlini.

LE RÉGISSEUR. C'est-à-dire, bonsoir... car la journée est bien près de finir... et tout le monde est en retard pour cette répétition; vous arrivez la première.

VIOLENTA. La première! c'est une inconvenance! le directeur n'est donc pas encore au théâtre?

LE RÉGISSEUR. Il dîne chez le maire de Carpentras.

VIOLENTA. Chez le maire! Ah! oui... je sais pourquoi : on dit que la femme du maire est jeune et jolie...

LE RÉGISSEUR. Quelle idée! Le directeur n'a pas cru devoir refuser cette invitation, afin de s'assurer la protection du premier magistrat de la ville... Les artistes ont toujours besoin de protecteur.

VIOLENTA. Nous avons assez de talens dans notre compagnie pour nous passer de toutes ces courbettes ridicules.... J'ai chanté à Florence et à Naples, devant des têtes couronnées, et je n'ai pas besoin de la protection d'un maire... Le directeur aurait mieux fait de dîner chez lui avec ses artistes.

GRILLETTO, *s'approchant d'elle.* Avec son poète.

VIOLENTA. Ah! vous voilà, seigneur Grilletto! vous arrivez à propos pour me changer un vers de votre libretto... que certainement je ne chanterai pas.

GRILLETTO. Changer encore! des vers qui semblent descendus du ciel...

VIOLENTA. Vous me faites dire dans mon dernier air :

Io sono gelosa.

GRILLETTO. C'est vrai! et c'est un vers admirable de passion... *Io sono gelosa...* C'est sublime!

VIOLENTA. C'est du dernier ridicule... jamais une femme n'a dit cela... Quant à moi, je suis jalouse, je l'avoue... mais... (*avec fierté*) je n'en conviendrai jamais.

LE RÉGISSEUR, *à part.* Oh! comme c'est ça...

VIOLENTA. Voyez, monsieur le poète.. réfléchissez... cherchez... trouvez un autre vers...

GRILLETTO. Elle croit que les beaux vers se trouvent comme cela. (*A part.*) Cette femme me fera mourir... (*Avec un cri.*) Ah!

LE RÉGISSEUR. Qu'est-ce qu'il a donc ?

VIOLENTA. Il est inspiré!...

LE RÉGISSEUR. Méfiez-vous!...

GRILLETTO. Je tiens mon changement... vous ne voulez pas dire : *Io sono gelosa?...*

VIOLENTA. Non... mille fois non! mes camarades ne manqueraient pas de me faire une application... et je ne veux pas leur donner ce petit plaisir.

GRILLETTO. Eh bien! voici un autre vers, encore plus sublime que le premier. A la place de : *Io sono gelosa...* vous chanterez avec gaieté et comme pour vous moquer de l'amant qui vous outrage : *Non sono gelosa.* Sentez-vous la beauté et la potrée de ces vers?... Ah! tu me croyais jalouse... Eh bien! non... je ne le suis pas... *Non solo gelosa!*

LE RÉGISSEUR. C'est parfait!...

VIOLENTA. Vous êtes un poète adorable.

GRILLETTO, *à part.* Et dire qu'il faut donner ça pour dix écus!...

LE RÉGISSEUR, *regardant l'orchestre.* Nos musiciens sont déjà tous à l'orchestre... et nos choristes sont au foyer... Quant aux décors, nous ne les aurons que demain.

VIOLENTA. Et monsieur le directeur n'arrive pas... c'est une indignité! et je suis tentée de retourner chez moi.

GRILLETTO. Oh! signora! signora! de grâce...

LE RÉGISSEUR. Tenez, le voici le directeur!...

VIOLENTA. Ah! c'est fort heureux. (*Elle regarde.*) Que vois-je! il est avec la seconde chanteuse!... (*A part.*) Le monstre aura dîné avec elle!... Oh! si j'en étais sûre...

Elle chiffonne son rôle qu'elle tient à la main.

SCENE V.

LES MÊMES, LE DIRECTEUR, NINI.

QUINTETTO.

LE DIRECTEUR.

Nous voici, commençons bien vite,
Et répétons notre opéra...
A sa brillante réussite
Chacun de vous contribuera.

VIOLENTA, *bas, avec rage.*

Excepté moi... je vous le jure...
Car je romps mon engagement...
Assez long-temps, ici, j'endure
Sa jalousie... et son tourment.

Elle pince le Directeur.

LE DIRECTEUR, *riant.*

Vous, ma future épouse,

Vous me traitez ainsi...

GRILLETTO, *à part.*

Elle n'est pas jalouse,
Le vers est bien choisi.

TOUS, *excepté Violenta, qui s'est assise dans un coin.*

Commençons, commençons bien vite, etc.

NINI. Je croyais trouver ici notre maestro.

VIOLENTA, *à part.* Elle croit me donner le change... (*Bas, au Directeur.*) Ne comptez pas sur moi... je ne répète pas ce soir.

LE DIRECTEUR, *bas.* Vous avez trop d'esprit pour donner un si mauvais exemple.

VIOLENTA, *bas.* D'où venez-vous? et comment se fait-il que la seconde chanteuse arrive avec vous?...

LE DIRECTEUR. Je l'ai rencontrée dans la rue, qui venait au théâtre, et je lui ai offert le bras en galant directeur...

VIOLENTA. Oui!... Bonsoir...

Elle veut s'en aller.

LE DIRECTEUR, *l'arrêtant.* Allons! voyons, signora, ne faites point de folies.

NINI, *à Grilletto, bas.* Elle lui fait une scène à cause de moi; c'est amusant!

LE DIRECTEUR. Vous savez que toute ma fortune est attachée à mon entreprise... nous n'avons pas été très-heureux dans les villes du midi de la France que nous avons exploitées jusqu'ici; enfin, les habitans de Carpentras ont un goût particulier pour la musique italienne... Ils ont des oreilles ces gens-là, et c'est demain que je veux ouvrir par cet opéra nouveau... J'ai fait des frais immenses de décorations et de costumes... chaque jour de retard augmente mes pertes et mes frais; il est donc essentiel que nous répétions généralement aujourd'hui, et si vous avez un peu d'affection pour moi...

VIOLENTA. Il ne vous reste plus qu'à mettre mes sentimens en doute.

LE DIRECTEUR. Ne savez-vous pas que je vous adore! et notre mariage n'est-il pas arrêté pour la fin de la saison...

VIOLENTA. Oui, mais d'ici là vous pouvez changer d'idée... La seconde chanteuse n'a pas de talent... mais elle est fort jolie.

GRILLETTO, *à Nini.* Ils parlent toujours de vous.

LE DIRECTEUR. Je suis d'un avis tout-à-fait contraire... D'ailleurs, ne savez-vous pas qu'elle aime notre jeune maestro... il signor Campanone.

VIOLENTA. Comment! il s'occuperait d'elle sérieusement?...

LE DIRECTEUR. Oui, quand il ne s'occupe pas de sa musique.

VIOLENTA. Alors, je vous pardonne. (*Haut.*) Et je répète...

NINI, *à part.* C'est bien heureux pour nous.

LE RÉGISSEUR, *du fond.* Voici justement notre compositeur.

NINI. Ah! enfin...

GRILLETTO, *à part.* Avec quel aplomb il marche, ce gaillard-là! S'il avait onze enfans sur les bras comme moi... il ne ferait pas si belle jambe.

SCENE VI.

LES MÊMES, CAMPANONE.

Il tient un rouleau de musique d'une main et un bouquet de l'autre.

CAMPANONE.

Eccolo, eccolo!
Il signor Campanone, il signor maestro,
Comptant sur un succès nouveau.
Eccolo, eccolo!
Enfin mon triomphe s'approche!
Quel beau jour, quel moment pour moi!
Ma musique!... elle est sans reproche;
Des maestri je suis le roi,
Et chacun dit autour de moi:
Eccolo, eccolo, etc.
Bientôt, dans l'Europe entière
Ma musique retentira!
Et quand on entendra
Mon opéra
Chacun, j'espère,
Se dira:
Qui donc a fait cela?
Hein? Rossini?
Non, Donizetti?
Non, Bellini?
Non, Perruchini?
Non, Meyerbeer?
Non, Aubert?
Non, Carafa? Non, ce génie
De l'Italie.
Eccolo, eccolo, etc.
Tout le monde m'admire,
Et partout j'entends dire:
Eccolo, eccolo!
Il signor, caro maestro
Qui jamais n'a fait un fiasco,
Bravo! bravo! bravissimo!
Quelle riche harmonie
Et quelle mélodie!
C'est un vrai rossignol
Qui chante en la bémol;
Oui, vraiment son génie
Illustre l'Italie;
Il a cent fois plus d'art
Que Pergolèze et que Mozart!
Bravo, bravo, bravissimo!
Carpentras en silence
Attend que l'on commence
Le chef-d'œuvre nouveau
De ce grand maestro.
Bravo, bravo, bravissimo!

Je vous donne le bonjour, signor poète.... Vous êtes donc venu à ma répétition?

GRILLETTO. Sa répétition! par exemple; on n'est pas plus impertinent que ça.

CAMPANONE. Eh bien! mon cher directeur, nous allons donc avoir un grand succès; car je vous réponds de ma partition; c'est un fleuve d'harmonie qui va déborder dans Carpentras, et le remplir d'une lave volcanique d'admiration... c'est le Vésuve de l'harmonie!

NINI, *à part.* Voyez s'il fera attention à moi.... Ayez donc des attachemens pour les compositeurs ou les poètes, voilà comme ils vous traitent... aussi je ne veux plus en aimer... après celui-ci.

CAMPANONE. Si nous commencions à répéter les morceaux pour l'ensemble; je vois que l'orchestre est au grand complet, et qu'il brûle de nager dans les torrens de mon harmonie... (*A l'orchestre.*) Signori... (*il salue profondément*) je vous prie de m'excuser si j'arrive un peu tard... ma.... je travaillais à rendre ma musique digne des virtuoses que je vois ici rassemblés... car je sais que vous êtes le meilleur orchestre de toute la France.

J'ai vu Napoli, et j'ai entendu l'orchestre de cette ville célèbre... misérabile !... J'ai vu Venise, et j'ai entendu l'orchestre de Venise... misérabilissime l'orchestre de Venise ! Enfin, j'ai vu Rome, Florence, Bologne, Milan, Turin, Paris, et j'ai entendu les orchestres de toutes les villes, misérabillississisimi, les orchestres de Paris, de Rome, de Turin et de Milan ; ma l'orchestre de Carpentras ! oh ! Dio !... je ne l'ai pas encore entendu ; seulement, il n'y a qu'un cri sur l'orchestre de Carpentras... et je compte sur votre talent pour faire ressortir un pou le mien, si c'est possible !

On applaudit à l'orchestre.

NINI, *le tirant par le bras*. Avez-vous fini, monsieur ?...

CAMPANONE. Ah ! signorina... pardonnate mi.... comment vous portez-vous ce soir ?... avez-vous répété votre cavatine ?

NINI. C'est là tout ce que vous avez à me dire de votre amour... Eh bien ! monsieur, ne vous gênez pas...

CAMPANONE. Signorina, mia, carissima Nini, il faut excuser un peu le génie ; aujourd'hui, je suis tout à ma musique, mais demain je ne penserai qu'à vous.

NINI, *à part*. Demain.... je penserai peut-être à un autre, moi.

LE DIRECTEUR. Voyons, commençons, car voilà bientôt l'heure.

CAMPANONE. Director, je ne vois ni la basse ni le soprano...

LE DIRECTEUR. Je suis tranquille : la diligence d'Avignon arrive dans cinq minutes ; ils seront à leur réplique ; commençons toujours ; voici nos choristes.

SCENE VII.

LES MÊMES, LES CHORISTES.

CHŒUR.

Allons, allons, répétons vite ;
Avec plaisir nous sommes là ;
Car une grande réussite
Est promise à notre opéra.

LE DIRECTEUR. Voyons, avant de commencer la répétition générale, et pour ne plus être arrêtés, convenons de nos positions pour la cérémonie funèbre du troisième acte.

CAMPANONE. C'est mon morceau de prédilection.

GRILLETTO. Je vais placer mes acteurs.

CAMPANONE. Non, cela me regarde.

GRILLETTO. Mais il me semble que cela me regarde un peu aussi.

CAMPANONE. Signor poète, au lieu de placer vos personnages, faites-moi le plaisir de vi placer dans un coin ; je vi appellerai quand j'aurai besoin de vos lumières.

GRILLETTO. On n'est pas plus insolent que ça.

CAMPANONE. Messieurs les choristes, vi connaissez la situation ; nous sommes dans les sépulcres des rois ou rajahs de l'Inde, à Seringapatam : il y a un superbe mausolée au milieu du théâtre.

VIOLENTA. Pardon, il ne peut pas être au milieu ; ça gênerait mon entrée.

CAMPANONE. Ma, pourtant, per la cérémonie....

VIOLENTA. Je vous dis qu'il ne peut pas être au milieu.

CAMPANONE. Comme vi voudrez ; le superbe mausolée il sera sur la droite.

NINI. Ça ne se peut pas, ça gênerait ma sortie.

CAMPANONE. Alors, le superbe mausolée il sera sur la gauche.

GRILLETTO. Non, ça ne se peut pas ; c'est là où se trouve le banc des condamnés... des malheureux condamnés ! écoutez plutôt... (*Il lit sur son manuscrit.*) « A gauche un banc de pierre, avec une chaîne scellée dans le mur, et à côté une petite cruche d'eau. » C'est clair !

CAMPANONE. Voyons, expliquons-nous : la prima donna ne veut pas le mausolée au milieu du théâtre, ça gênerait son entrée ; la signorina ne le veut pas à droite, ça gênerait sa sortie, et le signor poète ne le veut pas à gauche, ça gênerait le banc des condamnés... Il faut pourtant que le superbe mausolée soit quelque part.

LE DIRECTEUR. Si nous supprimions le mausolée : c'est bien commun.

CAMPANONE. Je vois qu'il veut économiser le mausolée.

LE DIRECTEUR. Il y a des mausolées dans vingt opéra. Ah ! j'ai là précisément un saule pleureur...

CAMPANONE. Un saule pleureur dans un souterrain !

LE DIRECTEUR. Ah ! c'est vrai, nous sommes dans un souterrain... eh bien, le superbe mausolée sera par là quelque part à la cantonade.

CAMPANONE, *à part*. Quand je disais... (*Haut.*) Ma, je vi observerai qu'à la fin du chœur, l'ombre de Typpo-Saëb sort du superbe mausolée.

LE DIRECTEUR. Est-ce que vous tenez beaucoup à votre ombre ?

GRILLETTO. Mais certainement.

LE DIRECTEUR. A votre place, je ne tiendrais pas du tout à mon ombre, c'est bien vieux !... l'ombre sera censée dans la coulisse, et je chanterai moi-même les deux vers qu'elle dit.

CAMPANONE. Toujours pour économiser un acteur ; mais alors, si la cérémonie se passe dans les coulisses, nous n'avons plus rien à régler, et nous pouvons commencer la répétition.

GRILLETTO. Oui, commençons ! commençons.

VIOLENTA. Je croyais qu'on répétait avec les costumes.

NINI. C'est notre usage en Italie...

LE DIRECTEUR. Je les avais fait porter dans vos loges ; mais le soprano et la basse n'auront pas le temps de s'habiller, et alors il est inutile...

VIOLENTA. C'est égal, cela ne m'empêchera pas de répéter avec le mien ; je verrai s'il me convient.

NINI. Et moi aussi.

CAMPANONE. Oh ! quelle patience il faut avoir !

VIOLENTA. Venez, signorina, nous serons bientôt prêtes ; commencez toujours.

NINI. Mais ne vous pressez pas trop.

Elles sortent.

LE DIRECTEUR, *les suivant*. A la bonne heure... surtout ne les chiffonnez pas; ils me coûtent assez cher.

CAMPANONE. Pendant que ces dames prendront leurs costumes, nous allons répéter l'introduction.

LE DIRECTEUR. Très-bien.... en place pour l'introduction.

GRILLETTO. Directeur, je vous demande la permission de faire entrer ma petite famille.

LE DIRECTEUR. Votre famille, à la bonne heure! car je ne voulais pas d'étrangers, et je vois que le concierge a laissé entrer beaucoup de monde... Signor poète, faites placer votre famille où vous pourrez.

GRILLETTO. Je vais mettre mes enfans au paradis... ils seront là comme des anges.

Il sort.

SCENE VIII.

CAMPANONE, LE DIRECTEUR, LES CHOEURS.

CAMPANONE, *aux Choristes*. Mes amis... pénétrez-vous bien d'une chose importante.... Vous êtes Indiens, et vous adorez Brahma.... Au lever du rideau... après l'ouverture, vous êtes tous la face prosternée devant le soleil, qui s'élève avec majesté à l'norizon... Directeur, avez-vous songé à faire faire un soleil?..

LE DIRECTEUR. J'ai ce qu'il vous faut; une lune superbe, qui a servi dans le dernier opéra français.

CAMPANONE. Une lune pour le soleil! que diavolo...

LE DIRECTEUR. Elle sera remise à neuf, ne vous inquiétez pas.

CAMPANONE. Il fallait me dire ça, j'aurais fait mon invocation au soleil... sur l'air :

« Au clair de la lune... »

Tous rient aux éclats.

LE DIRECTEUR. Silence! Carlini...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR. Monsieur!

LE DIRECTEUR. Faites placer un quinquet pour figurer le soleil.

LE RÉGISSEUR. Oui, monsieur.

CAMPANONE. Je vois que vous voulez économiser le soleil comme vous avez économisé l'ombre, farceur de directeur! Allons, va pour la lune et le quinquet.

On place le quinquet à un poteau.

LE DIRECTEUR. On peut bien répéter avec cela.

CAMPANONE. Comme vi vodrez! heureusement ma musique peut se passer du secours des décorations... Messieurs les choristes, à genoux devant le quinquet; messieurs de l'orchestre, quand vous serez prêts... Attaquons, ferme...

On commence.

CHOEUR.

Sol splendentissimo. (*Dix fois.*)

CAMPANONE. Et quand je pense que tout ce torrent de clarté musicale est pour une lune!

Il chante avec le chœur.

LE DIRECTEUR, *interrompant*. Signor Campanone, vous avez beau dire, ce vers est trop répété.

CAMPANONE. Ce n'est pas mon affaire, c'est celle du poète qui ne m'a donné qu'un vers... je ne pouvais le mettre en deux.

LE DIRECTEUR. Il faut qu'il en fasse un autre. Signor Grilletto!...

GRILLETTO, *qui est au paradis*. Directeur!...

LE DIRECTEUR. Voudriez-vous ajouter un vers à « *Sol splendentissimo?* »

GUILLETTO. Qu'est-ce que vous voulez trouver de plus fort, de plus brillant que ça : « *Sol splendentissimo?* » Ils ne sont jamais contens. (*Avec un cri.*) Ah!

TOUS. Qu'est-ce que c'est?

CAMPANONE. Il tient son vers.

GRILLETTO. Non... je ne tiens rien; mais je ne vous demande qu'une heure pour l'improviser.

Il disparaît.

LE DIRECTEUR. Voyons, suspendons l'introduction, et répétons autre chose pendant que le seigneur poète va chercher son vers.

CAMPANONE. Passons à l'entrée de la prêtresse indienne.

LE DIRECTEUR. Justement la voici.

CAMPANONE, *à l'orchestre*. Signori... le numéro 15, mon morceau de prédilection.

Ritournelle.

SCENE X.

LES MÊMES, VIOLENTA, *en prêtresse indienne*.

VIOLENTA, *faisant son entrée*.

Opressa... agitata.

(*S'interrompant.*) Mon directeur, vous êtes un homme charmant! car ce costume est délicieux!

LE DIRECTEUR. Coquette!

CAMPANONE. Ma, signora, nous n'en finirons jamais; que diavolo!

VIOLENTA. Me voilà! me voilà! mon cher compositeur... je suis toute à vous.

CAMPANONE. Vi êtes un ange. (*A part.*) Que le diable l'emporte! (*A l'orchestre.*) D'artiamo signori, elle recommence, nº 15.

VIOLENTA *refait son entrée et chante*.

Opressa... agitata.

CAMPANONE. (*Parlé.*) Ta ta ta ta ta.

VIOLENTA. Ta ta ta ta ta.... Que signifie, monsieur?...

LE DIRECTEUR. Pourquoi interrompre? il me semblait que cela allait si bien...

CAMPANONE. Ça allait fort bien pour vous, director, mais non pour moi; pardonnez, signora, ma vous avez oublié quelque petite chose dans la huitième mesure....

VIOLENTA. Quoi donc?

CAMPANONE. Vi mi avez volé un soupir, un léger soupir... tous les jours vous m'empruntez quelques soupirs pour les donner à M. le directeur, et ça n'est pas juste; chacun son bien. Vous chantez. (*Il chante. Oppressa agitata.*) Il y a un soupir dans la mesure, et vous me l'avez escamoté.

VIOLENTA. C'est-à-dire que j'ai chanté faux.

CAMPANONE. Je ne dis pas cela ; ma si vi êtes juste...

LE DIRECTEUR. Eh bien ! voyons, rendez-lui son soupir et que ça finisse.

VIOLENTA. Je recommence...

CAMPANONE, *à l'orchestre*. Toujours le n° 15, mon morceau de prédilection...

VIOLENTA, *chantant*.

Opressa... agitata.

SCENE XI.

LES MÊMES, NINI, *en costume indien, absolument pareil à celui de Violenta.*

NINI. Me voilà ! me voilà !... comment me trouvez-vous? n'est-ce pas que ce costume me va bien ?

VIOLENTA. Que vois-je ! la seconde chanteuse avec un costume absolument pareil au mien ! il paraît que monsieur le directeur n'a pas voulu faire de jalouse.

NINI. Directeur, vous êtes un homme adorable ; voilà comment il faut être avec les artistes ; point de préférence.

VIOLENTA. Ah ! mademoiselle est contente.

LE DIRECTEUR. Ma belle amie, vous avez trop d'esprit....

VIOLENTA, *éclatant*. Taisez-vous ! vous êtes un monstre, et je suis la plus malheureuse des femmes !...

CAMPANONE. Allons, la voilà qui pleure, à présent qu'il faut chanter. Adorable prima, pensez un peu que dans un couvent toutes les nones sont habillées de même... or, les prêtresses de Brahma, de Seringapatam, étaient des espèces de nones qui avaient un vêtement uniforme... quand elles en avaient un, et voilà perche pourquoi la seconde chanteuse, qui est une prêtresse de Seringapatam comme vous, a une robe absolument pareille à la vôtre.

NINI. D'ailleurs, si madame n'est pas contente, tant pis pour elle ; ce costume me va fort bien, et je le garde.

VIOLENTA. Je ne le souffrirai pas : une seconde chanteuse ne doit pas être habillée comme une prima donna, et je ne répéterai pas mon rôle, tant qu'on n'aura pas fait un autre costume à la signorina.

NINI. Ne faudrait-il pas s'habiller en colombine pour plaire à madame ?

VIOLENTA. Ah ! mademoiselle me raille, et mademoiselle est soutenue par le directeur apparemment, puisqu'il ne dit rien... Eh bien ! que mademoiselle joue et chante mon rôle ; je suis indisposée pour six mois...

Elle veut sortir.

GRILLETTO. Arrêtez !... arrêtez !

VIOLENTA. Personne n'a le droit de m'empêcher d'être malade... je veux être malade.

CAMPANONE. Je vous en empêcherai, par ordonnance du médecin.

LE DIRECTEUR. Vous ne voudriez pas me ruiner.

GRILLETTO. Songez que j'ai onze enfans !

VIOLENTA. Je me moque de tout !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE DIRECTEUR.

Restez, je vous en prie,
Ou j'invoque la loi...
Restez, ma chère amie,
De grâce, écoutez-moi !

CHOEUR.

Comme elle est en furie !
Demandez-moi pourquoi ?
Vraiment sa jalousie
A tous nous fait la loi !

VIOLENTA.

Ma rivale est jolie,
Je le sais, je le voi ;
Mais si je suis trahie,
Ne comptez plus sur moi !

CAMPANONE.

Si vi voulez chanter, madame,
Le grand air que j'ai fait pour vous,
Cette harmonie, en pénétrant votre âme,
Calmerait votre grand courroux.

VIOLENTA.

Vous osez me braver encore ?

CAMPANONE.

Oui, vous vi laisserez toucher ;
Orphée avec son luth sonore
Sut bien attendrir un rocher.

VIOLENTA. Un rocher ! Insolent !

Elle lui donne un soufflet.

CRI GÉNÉRAL. Oh !

ENSEMBLE.

CAMPANONE.

Mais c'est une furie !
Me traiter ainsi, moi !
Le dieu de l'harmonie
Me vengera, je croi !

LE DIRECTEUR.

Restez, je vous en prie, etc.

CHOEUR.

Comme elle est en furie, etc.

VIOLENTA.

Ma rivale est jolie, etc.

Violenta sort. Tout le monde se sépare ; le Directeur la suit au désespoir.

SCÈNE XII.

CAMPANONE, *seul, la main sur sa joue.*

Ce n'est rien... elle a l'habitude de battre la mesure... elle aura pris ma joue pour son pupitre... ma... ça n'avance pas mon opéra... un opéra dont j'attends la représentation depuis cinq ans... un opéra qui doit enfoncer Meyerbeer... Rossini... et tutti quanti... ma perche pourquoi... je souffrirais du caprice d'une prima donna... Elle a du talent, c'est vrai ! elle a un grand talent... ma... ma musique est si facile à chanter... une troisième chanteuse même pourrait sans efforts.... evero... ma il n'y a pas de troisième chanteuse dans la troupe du directeur.. il a économisé la troisième chanteuse... Oh ! quelle idée... Si je chantais mon rôle, moi... si je faisais mettre sur l'affiche : Par indisposition de la prima donna... il signor maestro Campanone il jouera la prêtresse... ça ferait peut-être la fortune du directeur. C'est que je chanterais son grand air aussi bien qu'elle... je vas me chanter mon grand air. Signori... le n° 15, mon morceau de prédilection. Un moment, j'ai refait l'orchestre ce matin ; voici les nouvelles parties. (*Il les distribue.*) Violino... alto, basse, grosse caisse, hautbois... clarinette... corno... corno... corno... corno... diavolo... Vi êtes beaucoup de corni dans l'orchestre de Carpentras... trombonne... Ah ! je sais... elle n'est pas là... elle est dans les dolors d'un autre opéra.... Commenciamo... hein...

Opressa, agitata...

Signori, dans les forte vi povez casser vos cordes et crever les instrumens à vent... j'ai l'habitude de payer les dommages... La ritournelle, s'il vous plaît (*Ritournelle.*) Quoi.... quoi ? mon ami, la clarinette... vi avez donc une grenouille dans votre instrument... la ritournelle... (*Il chante.*)

Opresse, agitata...

J'ai encore entendu la grenouille....

Opressa, agitata...
Tradita in...

SCENE XIII.

CAMPANONE, GRILLETTO.

GRILLETTO, *entrant*. Malédiction !

CAMPANONE, *le prenant à la gorge*. Encore! birrante, assassino, ce n° 15 qui ne veut pas sortir ! c'est per en morir!

GRILLETTO. C'est une conspiration contre moi !

CAMPANONE. C'est bien plutôt contre moi.

GRILLETTO. Vous êtes riche, vous... vous ne travaillez que pour la gloire, tandis que moi, je suis obligé d'abaisser les ailes de mon génie...

CAMPANONE. Pauvre Grilletto !

GRILLETTO. Est-ce que notre opéra va rester là ?

CAMPANONE. Rester là... ma musique... Non, non, signore... elle ne restera pas là, elle prendra son vol vers l'Olympe, et emportera avec elle vos paroles, quand elles seraient cent fois plus lourdes encore... Ma musique, elle soulèvera toute l'Italie, toute la France, elle soulèvera l'univers musical comme une plume.

GRILLETTO. Tâchez que ce soit ce soir même.

CAMPANONE. Ce soir, ma comment faire s'ils sont tous partis ?

GRILLETTO. Eh ! non... ne les entendez-vous pas qui se disputent encore au foyer ? et tenez, tenez, voici la prima donna qui revient.

CAMPANONE. Je savais bien que ma musique la ramènerait.

GRILLETTO. C'est peut-être bien mon poème.

SCENE XIV.

LES MÊMES, VIOLENTA.

VIOLENTA, *avec un geste de reine, à Grilletto*. Retirez-vous.

GRILLETTO, *à part*. Comme ça parle aux poètes !

VIOLENTA, *frappant du pied*. Partez donc.

GRILLETTO, *s'inclinant*. J'obéis, signora, j'obéis... (*A part.*) O fortune !

Il sort.

SCENE XV.

CAMPANONE, VIOLENTA.

CAMPANONE, *à part*. Montrons la dignité d'un génie outragé.

VIOLENTA. Vous croyez peut-être, mon petit compositeur, que je viens vous faire des excuses; vous vous trompez, car c'est vous qui êtes cause de toutes mes tribulations, puisque c'est vous qui avez fait engager la signorina Nini.

CAMPANONE. Je m'en flatte, et la signorina est un talent supérieur ; et la preuve qu'elle a un talent supérieur, c'est que le director de London lui a offert 40,000 fr. par an... 1,000 fr. de feu par acte, douze représentations à bénéfice et onze mois de congé.

VIOLENTA. Je crois plutôt que c'est le public qui lui donne douze mois de congé; mais je ne suis pas venue ici pour vous écouter, mais pour vous faire une proposition.

CAMPANONE. Et moi... je ne veux plus rien entendre.

VIOLENTA. Ah ! monsieur fait le fier.

CAMPANONE, *avec dignité*. C'est la fierté d'un génie souffleté... signora.

VIOLENTA. Gênez-vous donc avec ce beau monsieur !

CAMPANONE. Faites donc des chefs-d'œuvre pour cette belle dame !

DUO.

VIOLENTA.

Voyez cette tournure;
Voyez cette figure,
Cette caricature;
Comment résister à cela ?
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

CAMPANONE.

Pour être sans alarmes,
Oh ! dites-moi comment
Ne pas rendre les armes
A cet objet charmant.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Comment résister à cela?

VIOLENTA.

Il a l'air d'un tonneau qui roule.

CAMPANONE.

Elle a l'air d'un chat qui roucoule.

VIOLENTA.

Il a les yeux d'un chat-huant.

CAMPANONE.

Elle a les mains d'un éléphant.

VIOLENTA.

On dirait d'une grosse cloche.

CAMPANONE.

Elle a le teint d'une brioche.

VIOLENTA.

Il est tout rond comme un tambour.

CAMPANONE.

Elle a la bouche comme un four.

CAMPANONE. (*Parlé.*) Bégole, va !

ENSEMBLE.

Voyez cette tournure, etc.

VIOLENTA.

Devant vous, soleil d'Italie,
Rossini pâlit aujourd'hui.

CAMPANONE.

Votre triomphe c'est la Pie,
Et vous devez être pour lui.

VIOLENTA.

Votre musique est assommante;
Un enfant frappant un chaudron
Rend un plus harmonieux son.

CAMPANONE.

Votre voix est si clapissante
Qu'un chat amoureux et jaloux
Chante absolument comme vous,
Miaou, miaou.

VIOLENTA. (*Parlé.*) Insolent !

ENSEMBLE.

Voyez cette tournure, etc.

VIOLENTA. Eh bien ! monsieur, puisque nous ne pouvons plus nous accorder, le directeur cherchera une autre prima... ou un autre compositeur.

CAMPANONE, *à part*. Oh ! diavolo ! (*Haut.*) Signora, vidiame un poco la vostra proposition.

VIOLENTA. Ah ! monsieur se radoucit.

CAMPANONE. C'est par curiosité.

VIOLENTA. Oui : eh bien! voici mon dernier mot, je chanterai votre opéra, à condition que vous épouserez demain matin la seconde chanteuse.

CAMPANONE. Oh! per Dio, que vous importe que je l'épouse ou que je ne l'épouse pas!

VIOLENTA. Il m'importe que notre directeur ne puisse plus avoir aucune prétention sur elle. Devenez son mari... légitimement, et je chanterai votre opéra cinquante fois de suite; sinon, sinon ne comptez pas sur moi.

CAMPANONE. Cinquante fois de suite, mon opéra!

VIOLENTA. Décidez-vous, je monte dans ma loge : si vous consentez à ma proposition, vous frapperez un coup sur le tonnerre du théâtre, et je descendrai pour la répétition!

CAMPANONE. Quoi! vi volez...

VIOLENTA. Voilà mon ultimatum!

Elle sort.

SCENE XVI.

CAMPANONE, *seul.*

Epouser la seconde chanteuse, diavolo! je l'aime.... c'est vrai, ma si elle me donne plus tard des collaborateurs? c'est que je ne voudrais pas plus avoir des collaborateurs en mariage qu'en musique.... Que faire! que répondre!... Oh! grandissimo Dio! Messieurs de l'orchestre, date mi un conseil à ce sujet... en la bémol, s'il vous plaît... Oh! pardon, je ne sais plus ce que je dis.

SCENE XVII.

CAMPANONE, GRILLETTO.

GRILLETTO. Cette femme est une tigresse... sourde à mes prières et aux cris de mes onze enfans, qui voulaient l'arrêter; elle s'est enfermée dans sa tente, comme Achille dans sa loge.

CAMPANONE. La gloire l'emporte!... Rassurez-vous, signor Grilletto; cet Achille femelle va sortir de sa loge, comme vous dites, et c'est à moi qu'est réservé ce miracle.

GRILLETTO. A vous?

CAMPANONE. Ou plutôt à vous, car vous allez me rendre ce service... Oui, je suis décidé, j'épouserai la seconde chanteuse... il en arrivera ce qui pourra... Grilletto!

GRILLETTO. Maestro caro?

CAMPANONE. Voyez-vous cette grosse caisse?

GRILLETTO. C'est le canon du théâtre, le tonnerre... tout ce qu'on voudra.

CAMPANONE. Obligez-moi d'aller frapper un grand coup dessus.

GRILLETTO. A quoi bon?

CAMPANONE. C'est le signal de notre triomphe mutuel.

GRILLETTO. Quelle plaisanterie!

CAMPANONE. Frappez ferme, surtout.

GRILLETTO. Voilà!

Il frappe.

CAMPANONE. Aïe!... je suis marié!... ma je suis chanté cinquante fois de suite... je devais ce sacrifice à ma gloire. Frappez encore, Grilletto.

Grilletto frappe un second coup.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, VIOLENTA, LE DIRECTEUR, NINI, CHORISTES.

CHOEUR.

Allons, allons, répétons vite, etc.

VIOLENTA. Embrassez-moi, signor maestro. Vous êtes un homme charmant, et je tiendrai ma promesse; voici la signorina Nini, à qui j'ai tout dit, et qui consent à tout.

NINI. Oui, monsieur, je vous accorde ma main... car depuis long-temps vous avez mon cœur.

CAMPANONE. Alors, puisque tout est conclu, nous pouvons répéter, hein?

LE DIRECTEUR. Sur-le-champ et sans interruption, car voilà la basse et le soprano qui viennent de descendre de la diligence. Carlini, les accessoires, et que tout le monde soit à son poste. Messieurs et mesdames, demain, sans remise, la première représentation.

CAMPANONE. Oh! che gusto!... caro poëta!

GRILLETTO. Caro maestro.

Ils se prennent par la main.

CAMPANONE.

AIR :

Apollon,
Dieu si bon!
Je t'adore,
Je t'implore;
Fais éclore,
A son tour,
Sans détour,
Ce beau jour
Où ma gloire,
Ma victoire,
Doit charmer,
Enflammer;
Que j'entende,
Pour offrande,
Ce doux bruit
Qui séduit :
Pan! pan! pan!

Il fait le geste d'applaudir.

Apollon, etc.

GRILLETTO *fait le geste de compter de l'argent.*

Tin! tin! tin! etc.

CAMPANONE.

Signora, du public implorons l'indulgence,
Il est notre Apollon,

GRILLETTO.

Et notre providence.

CAMPANONE.

Il est notre Apollon...

VIOLENTA.

Il est mon espérance.

CAMPANONE. Je vois ce que c'est... vi avez un caprice pour le public.... que le public vous le rende.

VIOLENTA.

Mon espoir,
Chaque soir,
Est de plaire
Au parterre.
Mes efforts, mes travaux,
Ont pour but ses bravos.
Indulgence,
Bienveillance,
Devenez aujourd'hui
Mon appui.
Que j'entende,
Pour offrande,
Ce doux bruit
Qui séduit :
Pan! pan! pan!

TRIO.

Mon espoir, etc.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ALDA,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

De MM. Bayard et Paul Duport,

Musique de M. Thys,

Représenté pour la première fois à Paris, au Théâtre Royal de l'Opéra-Comique, le 8 Juillet 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
BEAUCHAMP, Officier français	MM. THÉNARD.	LA COMTESSE ALDA, veuve du comte d'Harberg, unie en secret à Max	Mme RIFAUT.
MAX HOFER, chef des insurgés tyroliens	COUDERC.	GRETLY, jeune paysanne, femme de Mayer	Mlle HENCHOZ.
LE MAJOR, Officier bavarois	HENRY.	OFFICIERS français et bavarois.	
MAYER, vieil Intendant du château d'Alda	VICTOR.		

La scène se passe dans un village du Tyrol pendant la guerre des Français et des Bavarois contre l'Autriche en 1809.

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme les acteurs doivent être placés au théâtre.

Le théâtre représente un salon ; au fond, porte à deux battants ouvrant sur l'appartement de la comtesse; à droite du public, une porte secrète; à gauche, la porte d'entrée; à droite, sur le premier plan, une croisée; sur le devant du théâtre, à droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever de la toile, on voit plusieurs officiers en uniforme français et bavarois.)

BEAUCHAMP, LE MAJOR, OFFICIERS.

INTRODUCTION.

CHOEUR D'OFFICIERS.

Quel regret de partir! quoi! jamais de repos?
Mais, n'importe au devoir nous serons tous fidèles.
Des rochers du Tyrol pour chasser les rebelles;
De Bavière et de France unissons les drapeaux.

LE MAJOR.

Nous autres Bavarois depuis une semaine
Nous goûtions en ces lieux les douceurs de la paix.

BEAUCHAMP.

Mais moi, qui vous rejoins à peine,
Quitter si beau château, si belle chatelaine
Ah! c'est cruel pour un Français
Lorsque déja, je me disais :

RONDEAU.

Des fruits de la victoire
Il est temps de jouir.
Hier, c'était la gloire,
Aujourd'hui le plaisir.

Quand le clairon m'appelle,
A ses ordres fidele
Je m'élance au combat.
En avant! camarades,
Pour emporter mes grades
Je redeviens soldat.
Faut-il se battre?.. me voilà.

Des balles, des dangers... j'y vole... je suis là !
Mais, mais
Des fruits de la victoire, etc.

Mais les maris de bonne grâce
Nous ont enfin cédé la place;
Et leurs femmes d'un air soumis
Viennent assurer leur retraite,
Et font à leur tour la conquête
Des conquérans de leur pays.
Paysanne, ou comtesse on ne peut refuser
A son vainqueur un sourire, un baiser.
Car, car, ...
Des fruits de la victoire. etc.
(On entend au dehors un appel de trompette.)

LE MAJOR.

Entendez-vous sonner le boute-selle

BEAUCHAMP.

Messieurs, rassemblez nos soldats,
Et nous suivons vos pas,
Où l'honneur vous appelle.

REPRISE DU CHOEUR.

Quel regret de partir, etc.

Les officiers sortent par la gauche, en ce moment Gretly entre par la même porte une dépêche cachetée à la main.

SCÈNE II.

BEAUCHAMP, LE MAJOR, GRETLY.

GRETLY *au Major*. M. le Major, des dépêches pour vous, qui arrivent d'Inspruk à l'instant.

LE MAJOR. Donne. (*Lisant.*) Du quartier général au nom du Roi de Bavière... de mon maître... lisons, en attendant la comtesse.

BEAUCHAMP. Dis donc, Gretly, est-ce que tu ne l'as pas prévenue que nous venions lui faire nos adieux?

GRETLY. Moi, M. le Français... mon mari ne me laisse pas pénétrer ainsi dans la chambre à coucher de madame.

BEAUCHAMP. Le vieil intendant Mayer.

GRETLY. C'est lui qui s'est chargé de votre commission; moi, il m'envoie faire verser le coup de l'étrier à vos soldats; car il m'éloigne toujours... Je suis sûre qu'ils vont m'embrasser... mais tant pis pour lui, ça lui apprendra. (*Elle sort.*)

BEAUCHAMP. C'est triste au moins de quitter ainsi ce château où nous avions pris nos quartiers pour protéger toutes les jolies femmes du pays.

LE MAJOR. Cela vous chagrine... Eh bien ! tenez voilà de quoi vous consoler.

BEAUCHAMP. Quoi donc?

LE MAJOR. Une lettre de mon souverain qui pour récompenser la valeur avec laquelle vous nous avez aidé à soumettre les Tyroliens révoltés, et votre dévouement à la Bavière....

BEAUCHAMP. A la Bavière?.. laissez donc tranquille; est-ce que je connais ça?

LE MAJOR. Et avec l'autorisation de l'empereur Napoléon....

BEAUCHAMP. Ah! à la bonne heure... du moment que mon empereur y consent....

LE MAJOR. Me charge de savoir adroitement et sans vous en prévenir quelle est la faveur qui vous plairait le mieux.

BEAUCHAMP. Bah ! Major, je vous fais mon compliment de l'adresse que vous y mettez.

LE MAJOR. Hein?... plait-il?... c'est juste; j'ai fait une bêtise.

BEAUCHAMP (*à part.*) Ah! dans le nombre ! (*haut.*) Eh bien! pour ce choix là, vous me conseillerez... car le diable m'emporte si je sais ce que je désire... dam! la reconnaissance d'un roi... c'est si rare! on n'y est pas préparé d'avance.

LE MAJOR. Une belle occasion de fortune et d'avenir... et à votre place...

BEAUCHAMP. Qu'est-ce que vous demanderiez?

LE MAJOR. Ma foi! une belle dotation, un riche domaine car, d'après les termes de la dépêche quelle que soit votre demande, rien ne vous sera refusé.

BEAUCHAMP. Au fait, je ne haïrais pas d'être propriétaire, moi, soldat de fortune, c'est-à-dire n'en ayant pas... mais vous, mon allié, mon compagnon de dangers et de conquêtes, quelle est votre part dans les récompenses?

LE MAJOR. Un brevet de feld-maréchal.

BEAUCHAMP, *lui serrant la main*. Comment, morbleu!... et vous ne m'en disiez rien?

LE MAJOR. Oh! c'est que cela me paraît tenir à une condition... une capture importante.

BEAUCHAMP. Une capture.

LE MAJOR. Et peut-être l'expédition que nous allons faire décidera... Mais la comtesse tarde bien à venir recevoir nos adieux.

BEAUCHAMP. Sa toilette, je gage... les jolies femmes sont si coquettes!

LE MAJOR. Oh!... de la coquetterie... peut-être un sentiment plus tendre.

BEAUCHAMP. Plait-il?

LE MAJOR. Suffit.

BEAUCHAMP. Comment?... est-ce que, pendant mes huit jours d'absence, ma mission en Italie près du prince Eugène... Elle aurait eu pour vous des attentions?

LE MAJOR. Exquises, mon cher.

BEAUCHAMP. En vérité... (*à part*). Ça ne ferait pas mon compte. (*haut*). C'est-à-dire que tous les soirs?..

LE MAJOR. C'est-à-dire que tous les soirs elle invitait les dames des châteaux voisins pour faire de la musique en mon honneur, pour danser avec moi et mes officiers.

BEAUCHAMP. Ensuite ?

LE MAJOR. Je lui baisais la main.

BEAUCHAMP. Ensuite ?

LE MAJOR. Minuit sonnait... elle rentrait dans sa chambre à coucher... nous sortions tous.

BEAUCHAMP. Enfin !

LE MAJOR. Enfin... je faisais ma ronde, et je rentrais chez moi.

BEAUCHAMP, *respirant.* Chez vous... c'est bien!... et vous dormiez ?

LE MAJOR. Jusqu'au lendemain, pour rêver à elle... hein?... Il me semble que j'ai avancé mes affaires.

BEAUCHAMP. Certainement... vous êtes un gaillard. (*à part*) l'imbécile! s'il eût été Français, je perdais la bataille...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAYER, ALDA.

MAYER, *sortant de la chambre à coucher.* Madame la Comtesse.

ALDA, *les apercevant.* Ciel! ils sont encore là !

LE MAJOR. *à Beauchamp.* Chut! (*Ils remontent tous deux vers le fond.*)

ALDA, *cherchant à cacher son trouble.* Pardon, Messieurs, quelques soins nécessaires... mais ce que me dit Mayer est-il vrai?... vous partez?...

BEAUCHAMP. Hélas ! oui, Madame; des renseignemens que le major a reçus.

LE MAJOR. Et qui me donnent l'espoir de surprendre les rebelles... trop heureux, après avoir protégé dans son château la veuve du comte d'Harberg d'aller combattre ses ennemis.

ALDA, *à part.* Ah! (*haut.*) Et votre absence sera-t-elle longue ?

LE MAJOR, *bas à Beauchamp.* Elle en a déjà peur.. (*haut*) Deux ou trois jours au plus.

ALDA. Et moi qui préparais pour demain un bal destiné à fêter M. le Commandant.

BEAUCHAMP. Madame... (*bas au Major,*) dites donc, ceci est à mon adresse ?

LE MAJOR, *bas.* Ruse de femme.

ALDA, *à part.* Est-ce qu'ils ne partiront pas ?

BEAUCHAMP, *à Alda.* En nous éloignant de vous, Madame, ce n'est pas le bal que nous regrettons.

LE MAJOR. J'allais le dire.

BEAUCHAMP, *à part.* Diable de Major! il allait toujours dire ce qu'on a dit. (*haut.*) Pardonnez si nous vous quittons si vite, ce n'est que pour revenir plutôt.

ALDA. Alors je n'ose vous retenir... Messieurs.

LE MAJOR ET BEAUCHAMP. Madame! (*Ils saluent et se dirigent vers la porte à gauche.*)

MAYER, *à la fenêtre.* Les soldats sont à cheval.

BEAUCHAMP, *bas au Major en sortant.* Le fait est qu'elle est charmante.

LE MAJOR. Mais, oui... je m'en flatte. (*Ils sortent reconduits par Mayer.*)

ALDA. Enfin... Chût !

SCÈNE IV.

ALDA *et ensuite* MAX.

(Ritournelle. Mayer reste près de la porte de gauche, regardant en dehors et faisant des signes à Alda qui est près de la porte du fond.)

DUO.

MAYER.

Ils descendent !
(*Il sort et ferme la porte sur lui.*)

ALDA *ouvrant la porte du fond.*

Ah ! je respire !
Max, cher époux !

MAX *paraissant et jetant son manteau.*

Quoi, tu trembles d'effroi !

ALDA.

Cet ennemi qu'ils poursuivent, c'est toi!...
Mais du moins je pouvais me dire :
Il est là, caché près de moi.

ENSEMBLE.

ALDA.

Il fallait, ô souffrance !
Sourire par prudence
A tes persécuteurs.
Mais leur départ propice
Met fin à mon supplice.
Pour moi plus de terreurs.

MAX.

Que je plains ta souffrance !
Ah ! qu'enfin l'espérance
Succède à ces terreurs !
Le ciel sera propice ;
Tôt ou tard sa justice
Nous doit des jours meilleurs.

MAX.

Va, crois moi, le sort, tendre amie,
Veille encore sur nos amours.
Si tu savais par quel secours
Dans les plaines d'Inspruck il m'a sauvé la vie!
Regarde ce manteau...

ALDA.

Comment?

MAX.

Ce témoignage
Que le ciel protége mes jours.

ALDA.

Explique-toi.

MAX.

fatigué de carnage,
Quand des combats le destin m'eût trahi,
Blessé, souffrant, accablé par le nombre,
Jusqu'au fleuve, dans la nuit sombre,
Le dernier j'avais fui.

AIR :

Soudain vers la rive
J'entends un guerrier
Poussant son coursier.
Bientôt il arrive ;
C'était la mort.... j'attendais sans effroi
Et je pensais à toi.
» Des Bavarois fuis la vengeance...
» Fuis... avec eux, point de merci !
Je suis Français... un brave sans défense
Pour moi n'est plus un ennemi. »
Il dit, et ranimant ma force défaillante,
Du bord il détache un bateau,
M'y traîne, et prenant son manteau
Ajoute d'une voix touchante :
» Tiens, que ce manteau protecteur,
» Où mon nom fut brodé naguère
» Par une main qui m'était chère,
» Oui que ce manteau protecteur
» Comme à moi te porte bonheur!
Dans l'ombre je fuis le rivage ;
Les flots secondent mon effort ;
Et de loin j'entends encor
Ces mots qui doublaient mon courage :
» Ah! que ce manteau protecteur
» Comme à moi te porte bonheur! »

ALDA.

Que le ciel récompense
Ce généreux bienfait!

On entend la voix de Beauchamp crier sous les fenêtres: Soldats, à vos rangs... en marche!

ALDA.

Écoute.

MAX.

Ils partent.

ALDA.

C'en est fait.

ENSEMBLE.

MAX *et* ALDA.

Reprenons } l'espérance;
Je reprends }
Enfin grâce à l'absence
De nos persécuteurs,
Tout nous devient propice ;
Le ciel dans sa justice
Nous doit des jours meilleurs.

ALDA, *écoutant*. Ils sont déjà loin... Ah! puissent-ils ne jamais revenir... et toi ne plus me quitter!

MAX. Et voilà ce que je ne puis te promettre; j'ai des sermens à tenir, mon pays à défendre, des amis à protéger... des amis qui doivent m'attendre cette nuit même à une lieue d'ici.

ALDA. Encore des dangers! et quand je songe que sans moi, tu serais tranquille, heureux... car enfin, sans ton amour pour moi, cette cause que tu combats aujourd'hui serait la tienne peut-être.

MAX. Jamais... le comte d'Harberg... ce gouverneur vendu à l'étranger, qui t'avait forcé à lui donner ta main, pour racheter les jours de ton père, il était sous les drapeaux bavarois : il devait me trouver dans les rangs opposés... et plus tard mon oncle Andréas Hoffer, indignement immolé pour avoir défendu l'indépendance de notre patrie, me demandait vengeance, et je l'ai vengé!

ALDA. Et avec quel courage!.. le Tyrol affranchi.... Inspruck même tombé en votre pouvoir!..

MAX. Ah! si la Bavière n'eût pas mendié les secours de Napoléon!.. c'est lui, c'est lui seul qui nous a vaincus! nous avons tout perdu, tout, jusqu'à l'espérance... ton sort est lié à celui d'un malheureux, d'un proscrit....

ALDA. Oh! je ne regrette rien!.. je bénis la mémoire de mon père, qui nous a unis à son lit de mort, avant que la fin de mon deuil me permît d'avouer de nouveaux nœuds et de les rendre publics... heureusement ce mystère a trompé les Bavarois; ils respectent une fortune qui est la tienne... Ils croient protéger en moi la veuve du comte d'Harberg, leur partisan.

MAX. Leur créature.

ALDA. Et quand je songe que dans ce château, d'où ils dominent le pays, pénètre toutes les nuits leur ennemi mortel..

MAX, *la pressant dans ses bras*. Qui vient près de toi... et si près d'eux... oublier ses peines, ses chagrins, lorsque ta voix tremblante fait entendre le signal accoutumé... cette romance, qui m'annonce que tu es seule, et que tu m'attends.

ALDA. Oh! ce soir j'avais le cœur serré!.. j'aurais voulu retarder l'heure... non que je redoute ce major bavarois... épais et lourd allemand, qui se laisse tromper, éblouir par les fêtes les plaisirs dont je l'environne... mais depuis hier, le retour des Français, et de leur jeune commandant.....

MAX. Rassure-toi... ce soir je ne crains pas qu'ils viennent comme à l'ordinaire recevoir tes ordres, et te faire leurs adieux.

ALDA. Non sans dou te... etpourtant, je tremble !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAYER.

MAYER. Ils reviennent.... Ils reviennent.

MAX. Qui donc ?

MAYER. Eh bien ! eux... les Français, les Bavarois... les diables, quoi !..

ALDA. O ciel ! que dis-tu ?

MAYER. Un dragon arrive à l'instant, qui ne les précède que d'un quart d'heure.

MAX. Déjà !

ALDA. Mais ils devaient rester loin de ce château jusqu'à demain.

MAYER. Il parait qu'ils ont reçu contre ordre... peut-être des renseignemens...

MAX, *à part*. Ciel! et mes amis... Je cours les rejoindre.

ALDA. Max, s'ils allaient te découvrir ici... s'ils avaient appris.

MAX. Rien, rien... ils ne me trouveront pas près de toi, car je pars... adieu !

ALDA. Quoi ! me quitter sitôt? tu vas te perdre.

MAX. Sois sans crainte... par cette porte (*montrant la porte secrète*), je gagne les ruines.

MAYER, *à la porte*. Prenez garde !... ma femme... une indiscrète... (*Allant ouvrir la porte secrète.*) Eh ! vite, eh ! vite, tenez, votre manteau...

GRETLY, *en dehors*. Eh bien! eh bien! ou est-il donc?

ALDA. Gretly!

MAX. Ah!

MAYER. Ma femme !

(Max se jette derrière la porte qui reste ouverte... Mayer est sur le seuil; Gretly paraît à la porte d'entrée; Alda est tremblante.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRETLY.

GRETLY, *entrant*. M. Mayer, mon mari... Ah! madame!

ALDA, *se rassurant*. Eh bien ! mon enfant?... qu'est-ce ! que voulez-vous ?

GRETLY. Madame, je venais... je cherchais... mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a donc mon mari?.. il a un air tout...

MAYER. Quoi, voyons? à qui en avez-vous, bavarde!

GRETLY. Bavarde! je n'ai encore rien dit.

MAYER, *cachant la porte et faisant signe de la main à Max de sortir*. Qu'est ce qui vous amène ici? pourquoi venez-vous déranger madame qui n'a que faire de vous?

GRETLY. Mais voyez-vous comme il me traite donc? Est-il brutal!

ALDA. En effet, Mayer.

MAYER, *même jeu*. Non, madame, non, vous êtes trop bonne pour elle.

GRETLY. Moi, je vous dis... (*Max s'échappe.*) Ah !

MAYER. Hein!

ALDA. Qu'est-ce donc?

GRETLY. Rien, rien... c'est cette porte.

MAYER. Qui est restée ouverte... en effet.

ALDA, *à part*. Il est sorti.

GRETLY, *à part*. Par exemple, si ce n'est pas un homme ! madame... ah!

MAYER, *remettant la clé à Alda*. La voilà fermée.

ALDA, *à part*. L'imprudent !... il a oublié la clé.

GRETLY, *à part*. Et mon mari qui se mêle de ces intrigues là... ah! ah!

MAYER. Nous disons donc ma petite femme?

GRETLY. Je dis... (*A demi voix.*) Je dis que vous devriez rougir... oh!...

ALDA. Mayer m'apprend que les officiers vont revenir?

GRETLY. Dans un instant... et je venais demander à madame, s'il fallait leur servir à souper comme à l'ordinaire à l'autre pavillon du château.

ALDA. Eh sans doute... tout de suite, ne l'oubliez pas.

MAYER. Certainement, nous nous occuperons de ça... tous les deux.

GRETLY. Bah!... vous aussi... avec moi!... c'est bien heureux.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BEAUCHAMP, LE MAJOR, OFFICIERS.

BEAUCHAMP. Allons, major, allons donc,... vous acheverez vos perquisitions plus tard.

LE MAJOR, *entrant après lui*. Nous accourons vous rassurer, madame.

ALDA. Me rassurer, messieurs... et pourquoi?

BEAUCHAMP. On s'était amusé aux dépens du major... de faux renseignemens!.. mais nous avons été bientôt détrompés!

LE MAJOR. Oui, une fausse alerte... mais tranquillisez-vous, madame; nous vous débarrasserons de ces maudits rebelles... ces enragés Tyroliens.

BEAUCHAMP. Allons, allons, major, point de colère contre des vaincus, de braves soldats qui n'ont pas été les plus forts... mais qui se battent bien, qui ne se soumettent pas en lâches... je vous en réponds... j'en ai vu des exemples... un entre autres.

LE MAJOR. Raison de plus pour en finir avec eux.

ALDA, *vivement*. On dit qu'ils se dispersent... qu'ils sont déjà bien loin.

LE MAJOR. Pas si loin peut-être... et tout-à-l'heure même, près de votre château.

ALDA, *très émue*. Tout-à-l'heure?

BEAUCHAMP, *au major*. Vous voilà bien.. vous voyez des ennemis partout.

ALDA, *au major*. Près du château?

BEAUCHAMP. Eh! madame une idée du major qui m'a busquement quitté au milieu d'une conversation...(*regardant Alda*) dont le sujet était des plus intéressans.

LE MAJOR, *regardant Alda avec fatuité*. Fort intéressant.

BEAUCHAMP. Parce qu'en passant le long des ruines de la tourelle, il avait cru entendre je ne sais quel bruit... il a fait chercher fouiller partout.

MAYER, *à part*. Qu'entends-je!

ALDA, *à part*. O ciel!... (*Haut*.) Et l'on a découvert?

BEAUCHAMP, *riant*. Rien!... personne.

ALDA, *à part*. Je respire.

LE MAJOR. Ah! vous avez beau rire, je suis sûr d'avoir entendu... aussi je je veux y retourner à l'instant... et mes soldats....

MAYER, *bas à Alda*. Retenez-le.

ALDA, *vivement*, *avec un enjouement affecté*. Eh! messieurs, est-ce le moment de songer à vous éloigner encore, quand j'ai à peine eu le tems de vous féliciter sur votre retour?.. M. le major!

LE MAJOR. Madame... certainement. (*A Beauchamp*.) Hum! hum!

ALDA. C'est peut-être parce que votre départ m'a empêchée de convoquer ici, comme ces jours derniers, le ban et l'arrière-ban des chatelaines du voisinage... je suis seule... c'est bien peu séduisant. (*A Beauchamp*.) N'est-ce pas, monsieur?

BEAUCHAMP. Madame.... au contrai re (*Au major l'imitant*.) Hum! hum!

GRETLY, *à part*. Est-elle coquette!... est-elle coquette!

MAYER, *à Alda*. Madame veut-elle faire de la musique?

BEAUCHAMP. Eh! sans doute... nous entendrons madame la comtesse... un chant du pays... j'en raffole... ce soir surtout j'ai été mis en verve par les joyeux refrains que nous entendions dans la montagne et sur notre passage, ces refrains que vos paysans chantent si bien.

LE MAJOR. Laissez donc... je ne peux pas souffrir les paysans... des butors.

BEAUCHAMP. Ce soir encore j'en ai retenu un entre autres. (*Il fredonne*.) Ah! ah! ah!.. allons... voilà déjà qu'il m'échappe... ah! ah! ah!

GRETLY. Oh! celui-là je le sais, moi! (*Elle fredonne*.) Ah! ah! ah!

BEAUCHAMP. Justement, ma petite .. je le reconnais, et ça se trouve bien.. moi qui désirais l'apprendre... si madame la comtesse daigne permettre...

ALDA. Comment donc.

MAYER, *bas*. C'est ça... nous gagnerons du temps.

BEAUCHAMP, *à Gretly*. Allons, ma gentille maîtresse, commencez la leçon.. votre écolier va suivre docilement.

(Les officiers se groupent autour de Beauchamp et de Gretly. Alda à une des extrémités du théâtre avec Mayer. De l'autre, le major s'assied et finit par s'endormir pendant la tyrolienne suivante.)

TYROLIENNE A DEUX VOIX.

Chasseurs, ma maitresse
A votre tendresse.
Ah! ah! ah!
Rivaux pleins d'ardeur,
Disputons son cœur.
Ah! ah! ah!
C'est par son audace
Que l'on plait toujours;
Heureux à la chasse,
Heureux en amours!
Ah! ah! ah!

2e COUPLET.

Nos rochers sauvages,
Séjour des orages,
Ah! ah ah!
Nous gardent le prix
Des plus douces nuits.
Ah! ah! ah!
Offrir à sa belle
Les plus beaux chamois,
Ah! ah ah!
C'est sur la cruelle

ALDA.

Très bien, très bien : mais le jeu vous réclame,
Mayer, préparez tout.

(*Mayer dresse une table de jeu.*)

BEAUCHAMP ET LES OFFICIERS.

A vos ordres, madame.
Major... Eh! mais je crois qu'il dort,
(*Le major s'est assis pendant la Tyrolienne et ronfle.*)

CHOEUR, *riant.*

Ah! ah! ah!.. comme il dort.

LE MAJOR *se réveillant au bruit*

Hein! qu'est-ce donc, pourquoi crier si fort,

BEAUCHAMP.

Que faisiez vous là, je vous prie?

LE MAJOR *à demi endormi.*

Moi, je réfléchissais,

BEAUCHAMP.

Sur quoi?

LE MAJOR.

Sur votre chant.
Air du Tyrol, presque de l'Italie,
Trop vif, trop gai... ce n'est pas allemand.
(*d'une voix dure et baillant à moitié.*)
Je n'aime que le sentiment!

BEAUCHAMP.

C'est un air du pays.

LE MAJOR.

J'aime mieux la romance
Qu'à sa fenêtre, en votre absence,
Madame chantait chaque soir.

ALDA.

Vous m'écoutiez? (*à part*) mon sang se glace!

BEAUCHAMP.

De l'entendre aussi j'ai l'espoir.

CHOEUR.

Madame, chantez la de grâce.

ALDA, *refusant.*

Messieurs...

BEAUCHAMP ET LE CHOEUR.

Nous vous en conjurons.

MAYER, *bas à Alda.*

Cédez, prévenez leurs soupçons.

ALDA, *bas à Mayer*. Et si Max entendait ce signal.

MAYER, *de même*. Ne craignez rien, madame, il est loin d'ici.

ROMANCE.

ALDA.

Bien loin de la montagne,
Un soldat combattait,
Et sa triste compagne
Chaque jour répétait:
Ange de la victoire
Veille sur mes beaux jours
Et d'un rayon de gloire
Couronne nos amours!
O peine extrême!
Je meurs d'effroi.
Acquérir des droits.
Ah! ah! ah!
Celui que j'aime
Est loin de moi.
(*Elle écoute avec anxiété*)

2e COUPLET.

Mais chaque jour expire
Sans me parler de lui.
Peut-être qu'il soupire
Qu'il vienne en nos campagnes
Malheureux et trahi!
Consoler sa douleur.
L'amour dans nos montagnes
Est fidèle au malheur.
Soudain lui même
Dit : plus d'effroi...
(*On entend la voix de Max chanter sous la fenêtre.*)
Celui qui t'aime
Est près de toi.

CHOEUR

Quelle voix!

MAYER ET ALDA, *à part.*

O frayeur mortelle
C'est lui.
(*On entend un coup de fusil.*)

TOUS.

Grands Dieux!

LE MAJOR, *aux officiers.*

Courons!..

ALDA *et* MAYER, *à part.*

S'il a péri.

ALDA.

Je tremble, je chancelle:
Ma force me trahit

CHOEUR.

Quelle pâleur mortelle!
Elle s'évanouit.
(*Mayer et Gretly reconduisent Alda dans sa chambre à coucher. Le major et les officiers sortent par la porte de droite.*)

SCÈNE VIII.

BEAUCHAMP, *puis* MAYER ET GRETLY.

BEAUCHAMP, *seul.* Diable! elle a les nerfs délicats, la comtesse... s'évanouir pour un coup de fusil.... ou quelque autre motif peut-être... n'importe... ça la rendait encore plus séduisante... Et je ne la disputerais pas à ce lourdaud de major ?... oh! si fait... et en dépit de ses plans de conquête, dont il me reparlait tout à l'heure... pourvu qu'il soit encore temps.

MAYER, *sortant de la chambre avec Gretly.* Allons, allons... madame se sent mieux... elle n'a plus besoin que de moi.

GRETLY. Encore!... pardine, M. Mayer, vous voulez donc accaparer tous les emplois, jusqu'à celui de femme de chambre.

BEAUCHAMP, *les apercevant.* Ah! parbleu, je saurai si le Major m'a tout dit.

MAYER. Assez, Gretly, assez.

GRETLY. Assez!.. depuis notre mariage, il n'a que cela à me dire.

BEAUCHAMP. Ah! ah! il paraît qu'on se dispute dans le ménage? avancez à l'ordre.

GRETLY, *accourant près de lui*. Tout de suite, M. le Français.

BEAUCHAMP. Elle est de bonne volonté, la petite. (*Mayer se hâte de venir se placer Beauchamp et sa femme.*)

BEAUCHAMP, *faisant pirouetter Mayer de l'autre côté*. D'abord, toi.. par file à droite, j'aime à occuper le centre de la bataille... savez-vous, vous qui savez tout, ce qui concerne votre maîtresse?...

GRETLY. Moi, je ne sais rien... ce n'est pas comme M. Mayer...

MAYER. Moi!... Madame n'a pas de secrets.

BEAUCHAMP. Non, pas même la cause de cet évanouissement de tout-à-l'heure?

GRETLY. C'est peut-être un souvenir de son mari.

BEAUCHAMP. Elle qui en est déjà au demi-deuil!

GRETLY. Et ça lui sied si joliment.... moi d'abord ce serait ma toilette de préférence.

BEAUCHAMP. J'ai idée que si elle est émue, troublée, c'est pour un vivant.

MAYER. Par exemple!... monsieur... cette supposition...

GRETLY. Tiens, pourquoi pas?... madame est libre.

MAYER. Oh! mon Dieu! tout-à-fait.

BEAUCHAMP, *les observant*. Oui, libre de recevoir qui elle veut le soir?...

MAYER, *à part*. Ciel!

GRETLY, *vivement*. Bah! vous savez!

BEAUCHAMP. Ah! toi aussi, petite.

MAYER, *faisant des signes à Gretly*. Ma femme... elle ne sait rien... elle ne peut rien savoir... certainement... hum!...

GRETLY. Moi je n'ai rien dit.

BEAUCHAMP, *à part*. J'y suis... (*haut.*) Mon Dieu il ne faut pas avoir peur pour cela... il m'a tout confié, cet heureux Major.

GRETLY. Comment? c'était lui.

BEAUCHAMP. Vois-tu, vois-tu?

MAYER. Mais non, Monsieur, c'est une indignité, le Major n'est jamais entré chez Madame.

GRETLY. Je disais bien, il était plus petit, et puis l'uniforme tyrolien.

MAYER, *toussant*. Hum!

BEAUCHAMP. Plaît-il?... un autre...

GRETLY. C'est-à-dire, il y a huit jours... le lendemain un chasseur des montagnes.

BEAUCHAMP, *à part*. Encore un autre... ça se complique.

MAYER, *se remettant et faisant des signes à Gretly*. Au fait... je ne dis pas... M. le Major... il est si galant... c'est possible...

GRETLY. Oui, oui, c'est possible... parce qu'avec le manteau... il était plus grand.

BEAUCHAMP. Ah! un manteau à présent.

MAYER, *faisant signe à sa femme*. Hum! hum!

GRETLY. Ou plutôt un habit de paysan.

BEAUCHAMP. Va toujours.

MAYER. Hum! hum!

GRETLY. C'est-à-dire... (*impatientée des signes de Mayer*) ah! ma foi... aussi on ne me dis rien.

BEAUCHAMP, *à Mayer*. Drôle!.... (*à part.*) A ce train là! ils sont une douzaine! (*à Gretly*) voyons, rassure toi... ne crains rien, parle. (*A Mayer.*) et toi si tu bronches... si tu dis un mot... si tu fais un signe, je te fais couper les oreilles.

GRETLY. A mon mari!.. par exemple!

BEAUCHAMP. Tiens!... il serait peut-être gentil, ça le changerait.

MAYER. C'est que je pourrais vous dire..

BEAUCHAMP. Rien... elle parlera pour deux... j'aime mieux ça... et elle aussi. (*A Gretly.*) Tu dis donc que tu as vu entrer chez ta maîtresse?

GRETLY. Dam! M. le Français... c'est quelquefois comme ça... quand mon mari s'attarde... car il se dérange souvent, mon mari... des nuits entières à courir, je ne sais où.. et puis il rentre tout transi.. tout gelé...

BEAUCHAMP. C'est bien.

GRETLY. Comment, c'est bien?

BEAUCHAMP. Eh! non, c'est très-mal... après?

GRETLY. Quelquefois, je l'attends à la fenêtre bien tard... Et c'est alors que j'ai vu passer chez madame...

BEAUCHAMP. L'uniforme tyrolien... le manteau, l'habit de paysan? (*Il regarde Mayer qui fait des signes à Gretly.*)

MAYER, *s'efforçant de sourire*. C'est... c'est... M. le Major.

BEAUCHAMP. Le Major.

GRETLY, *tremblante*. Oh! oui... c'est, c'est, M. le Major.

BEAUCHAMP, *à part*. Le Major... le Major... ou tout autre... ou plusieurs autres... c'est toujours quelqu'un... Et moi qui avais un respect... une timidité. (*Il se retourne au moment où Mayer et Gretly se disputent par signes.*) Hein!

MAYER. Je ne bouge pas.

GRETLY. Il ne m'a rien dit.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MAJOR.

LE MAJOR. Beauchamp! Beauchamp!

BEAUCHAMP. Eh bien! Major? ce coup de fusil?

LE MAJOR. Tiré par la sentinelle sur un inconnu... qui a disparu dans l'ombre comme un fantôme.

MAYER, *à part*. Dieu soit loué!

BEAUCHAMP. Tout est mystère dans ce château.

LE MAJOR. Mais, que faites vous avec ce vieux sournois?

BEAUCHAMP. Oh! rien... nous parlions de vous.

LE MAJOR. De moi!

BEAUCHAMP. Allez vous autres, allez... merci, petite.

MAYER, *dans le fond se disputant avec Gretly*. Bavarde!

GRETLY. Dam! il fallait me dire...

MAYER. Compromettre!...

GRETLY. Est-ce que je savais.

BEAUCHAMP. Eh! bien!... Eh bien! (*Ils sortent. par la porte à gauche par le fond.*)

SCÈNE X.

LE MAJOR, BEAUCHAMP.

LE MAJOR. Ce salon est de votre goût... je conçois!... près de l'appartement de la comtesse.

BEAUCHAMP. Pourquoi non? vous y venez bien.

LE MAJOR. Je vous y cherche.

BEAUCHAMP. Et moi je vous y attends... Il paraît que vous ne m'aviez pas raconté tous vos triomphes?

LE MAJOR. Moi!

BEAUCHAMP. Oui, oui, faites le discret... je sais tout: la nuit... en chasseur... en manteau... en paysan... Ah! ah! vous aimez les mascarades.

LE MAJOR. Hein! qu'est-ce que vous me chantez-là?

BEAUCHAMP. Vous ne comprenez pas?

LE MAJOR. Non.

BEAUCHAMP. Parole d'honneur!..

LE MAJOR. Le diable m'emporte!..Quand je viendrai chez la comtesse ce sera sans déguisement et bientôt... Ah! dam! vous autres Français... vous prétendez avoir le monopole des bonnes fortunes... Ça fait partie de votre système continental... mais, (*Lui serrant la main.*) nous sommes vos alliés.

BEAUCHAMP. Que voulez-vous dire?

LE MAJOR. Écoutez... Je puis vous confier cela: vous êtes mon ami.

BEAUCHAMP. Allez donc... allez donc...

LE MAJOR. En revenant seul, de nouvelles perquisitions... Tout-à-l'heure je m'étais arrêté sous la fenêtre de la chambre à coucher de la comtesse... vous savez... près de la tourelle... où j'avais cru entendre du bruit.

1er COUPLET.

Une clarté pâle et tremblante,
Que semblait agiter le vent.
Dessinait son ombre élégante
Derrière le rideau mouvant.
Moi pour rapprocher la distance,
J'ai soudain, d'une douce voix,
Soupiré l'air de sa romance.
Vous le voyez, les Bavarois
Sont en amour assez adroits.

DUETTO.

BEAUCHAMP, *d'un ton railleur.*

Dieu! quelle bonne fortune!
Je vous en fais compliment;
Soupirer au clair de la lune,
C'est on ne peut plus galant.

LE MAJOR.

De moi, monsieur semble rire?

BEAUCHAMP.

Oh! je n'ai garde, ma foi,
Loin de là je vous admire,
Vous êtes plus fort que moi.
A cette distance
L'air de sa romance!
Ce trait lui plaira.
Ah! ah! ah! ah!

LE MAJOR.

Ecoutez la suite.

BEAUCHAMP.

Voyons au plus vite,
Parlez...

LE MAJOR.

M'y voilà.

ENSEMBLE.

BEAUCHAMP.

C'est un rude adversaire
Que je rencontre en lui;
Que de talens pour plaire
Il déploie aujourd'hui!

LE MAJOR.

Il me met en colère
En me raillant ainsi.
Mais, j'aurai, je l'espère,
Ma revanche aujourd'hui.

2e COUPLET.

LE MAJOR.

Tout à coup, j'entends la fenêtre
S'ouvrir avec un léger bruit:
J'y vois la comtesse apparaître,
J'approche... l'espoir me conduit,

A l'endroit même où je m'arrête,
Tombe une clé que je reçois
Quel bonheur! juste sur la tête...
Vous le voyez, les Bavarois
Sont en amour assez adroits.

Reprise du Duetto.

BEAUCHAMP.

Qu'entends-je! est-il bien possible!

LE MAJOR.

Faites-moi donc compliment.

BEAUCHAMP, *à part.*

La comtesse! elle est sensible
Aux vœux d'un pareil amant!

LE MAJOR.

Monsieur n'a plus l'air de rire.

BEAUCHAMP.

En ce moment, non, ma foi.

LE MAJOR.

Pourtant, dans l'art de séduire
Monsieur est plus fort que moi.

BEAUCHAMP.

Elle à sa fenêtre
La nuit apparaître!

LE MAJOR.

Oui, c'est bien cela.
Ah! ah! ah! ah!

BEAUCHAMP.

Sa clé qu'elle jette...

LE MAJOR.

Juste sur ma tête;
Tenez la voilà.

(*Il lui montre la clé.*)

EFSEMBLE.

BEAUCHAMP.

Il me met en colère
En me raillant ainsi;
Faut-il qu'on me préfère
Un rival comme lui.

LE MAJOR.

J'aime à voir sa colère,
Mon succès, Dieu merci,
Déjà le désespère,
Et j'ai bien réussi.

LE MAJOR. Et cette clé.... voyons... quelque porte secrète..... celle-ci... juste! (*Il essaye la clé à la porte.*)

BEAUCHAMP. Vrai!... oh! cette comtesse, avec son air prude. (*Imitant la voix de femme.*) Je me confie à la loyauté, à l'honneur des militaires! (*Reprenant*).. C'est perfide... c'est abuser de nos vertus.

LE MAJOR. De l'humeur!.. ce n'est pas bien, camarade tenez, vous feriez mieux de me rendre le service que j'ai à vous demander.

BEAUCHAMP. Un service! à la bonne heure! ça me distraira.

LE MAJOR. Je serai, comme je vous l'ai dit, feld-maréchal, à une condition... du moins, je le devine. C'est de prendre et de faire fusiller sur le champ le jeune chef des Tyroliens.

BEAUCHAMP. Max Hofer!.. le fusiller! ça vous fera un brevet bien cher.

LE MAJOR. Laissez donc.. une bagatelle. (*Il se retourne et voit Mayer qui est rentré et descendu presque auprès de lui.*) Te voilà sur mes talons!.. tu veux donc que je te fasse fusiller aussi.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MAYER.

MAYER, *effrayé.* Aussi?.. c'est que messieurs, je viens vous prévenir que vos officiers sont réunis à l'autre bout du château, dans la grande salle ou Madame a fait servir un souper splendide, flanqué d'excellentes bouteilles de vin du Rhin.

BEAUCHAMP. Le vin du Rhin... encore un Allemand!.. c'est sur lui que je me vengerai.

MAJOR. Heim!... c'est à mon intention, j'en suis sûr. (*à demi voix,*) tenez, camarade, faites mieux allez à ma place jusqu'à la ferme voisine ou l'on m'apprend que Max Hofer doit rallier ses partisans, cette nuit.

MAYER. Max! (*Le major le regarde. Il reprend.*) Les officiers sont là-bas, ils attendent.

LE MAJOR. C'est bon, on y va. (*à Beauchamp*) Vous entendez: moi, je reviendrai ici avec ma clé.

BEAUCHAMP. Ah! oui, la clé... nous allons causer de ça à table... le verre en main.

LE MAJOR. Pas moi, je me connais,.. il y aurait du danger... Et ce soir j'ai besoin de mon esprit.

BEAUCHAMP. Certainement (*à part*) Si je pouvais le lui faire perdre... ce doit être facile, pour ce qu'il en a.

MAYER, *au major.* Au fond, à gauche, M. le major.

LE MAJOR. C'est bien... drôle... Et rentre chez toi de bonne heure, entends-tu?.. Sinon.

MAYER. Tout de suite M. le major.

LE MAJOR, *à Beauchamp.* Camarade, venez donc. .(*riant*) vous tenez au diable à cet appartement.

BEAUCHAMP. Je vous suis... (*à part,*) il raille... Un peu d'adresse, et nous verrons qui de nous deux l'emportera.

SCÈNE XII.

MAYER, ALDA, *ensuite* MAX.

MAYER. Enfin! ce n'est pas sans peine.. Ah! le cœur me battait! (*Il ferme la porte par laquelle ils viennent de sortir.*) Et quand ils ont prononcé le nom de mon maître...

ALDA, *entrouvrant la porte du fond.* Eh bien! Mayer?

MAYER. Madame vous pouvez sortir de votre chambre, ils sont éloignés.

ALDA. Ah! si tu savais... il n'est pas parti... il est encore près de nous.

MAYER. Mon maitre?

ALDA. Oui, tout à l'heure, dans ma chambre, vaincue par la fatigue, je m'étais assoupie, lorsque je reconnais ce refrain... ce signal....

MAYER. O ciel!

ALDA. Tremblante, hors de moi... Je me suis précipitée vers la fenêtre... Heureusement, j'avais la clé du passage secret.

MAYER. Vous la lui avez jetée?

ALDA. Et il devrait être ici. (*On entend frapper à la fenêtre.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MAX.

MAX, *à la fenêtre*. Mayer! Mayer.

ALDA. C'est lui.

MAYER. A cette fenêtre? *Il court l'ouvrir.*

MAX. Alda!

ALDA. Quelle imprudence!.. arriver ainsi!

MAX. Il l'a fallu... pour toi... pour te défendre.

ALDA. Comment?

MAYER. Plus bas! plus bas!.. Votre manteau, je veillerai... Comptez sur moi... Je suis là.

MAX. Oui, va... et en même temps, prépare tout pour notre prochain départ.

MAYER. Votre départ?..

MAX. Car toi aussi, tu nous accompagneras... j'ai compté sur toi.

MAYER. Vous accompagner!

MAX. Cette nuit.

MAYER. Mais où donc?

MAX. Va, va....... Tu sauras tout.

(*Mayer après avoir jeté le manteau sur le fauteuil à l'entrée de la chambre, sort par la gauche.*)

SCÈNE XVI.

MAX, ALDA.

ALDA. Ce départ!.. que veux-tu dire?

MAX. Que tu ne peux plus rester ici... qu'il faut me suivre.

ALDA. Explique moi...

MAX. Je venais de sortir du passage secret... J'avais atteint les ruines de la tourelle, lorsque j'entends une cavalcade.... je m'arrête, caché dans l'obscurité... Des officiers s'approchent... deux d'entre eux causaient avec chaleur, en riant à haute voix... Ton nom frappe mon oreille!.. ton nom! les insolens! leur bouche osait le profaner, l'outrager par d'indignes espérances!..

ALDA. Qu'entends-je!

MAX. Dans un tel péril m'éloigner de toi! jamais, jamais... dussé-je trouver ici la mort.

ALDA. Max...

MAX. Ecoute, il n'est plus qu'un parti. Je me dois à toi, comme à mes compagnons d'armes... Il faut vous protéger, nous sauver ensemble... Alda, tu as du courage.

ALDA. Pour te suivre?.. Ah! n'en doute pas. Que veux-tu faire?..

MAX. Gagner l'Italie par des chemins secrets, me présenter au fils adoptif de Napoléon, lui demander une patrie, un asile sous ses drapeaux... Eugène est généreux... il me comprendra... Je serai un des soldats de la France... là du moins la Bavière ne pourra rien sur moi.

ALDA. Ah! ce projet... c'est le ciel qui te l'inspire... Nous partirons ensemble, nous gagnerons une terre amie... Mon mariage sera déclaré; et c'est alors, Max, qu'à force de bonheur j'effacerai jusqu'au souvenir de tes peines.

MAX. Ah! je n'espèrais pas moins de toi... Eh bien! plus de retard... demain avant le jour... Je vais écrire aux amis qui m'attendent... Mayer va leur faire parvenir ma lettre... Toi rentre, Alda... le peu d'heures qui restent, donne les au repos.

ALDA. Mon ami!

MAX. Que crains-tu? ne suis-je pas ici près de toi?

ALDA. Et nous partons ensemble.

MAX, *dans le fond.* Ensemble... va, je te rejoins.

SCÈNE XV.

MAX.

CAVATINE.

Exauce ma prière ;
Permets, Dieu qui m'entends,
Qu'un sommeil salutaire,
En fermant sa paupière,
Suspende ses tourmens,

Pour moi, quelle épreuve cruelle
De voir ce cœur tendre et fidèle
Partager les maux d'un proscrit !
Que ne puis-je donner pour elle
Des jours qu'elle seule embellit !

Exauce ma prière, etc.

(*Sur la ritournelle, il va à la table, y dépose son épée, s'assied et écrit.*)

Oui, nous partirons; tous je les préviens que ma femme me suivra... car il faut qu'ils sachent mon mariage. Il le faut pour l'honneur d'Alda.

SCENE XVI.

MAX, MAYER.

MAYER, *entrant mystérieusement*. Il n'y a pas un instant à perdre... Si je pouvais sans effrayer madame...

MAX, *se levant*. Quelqu'un !

MAYER, *appelant à voix basse*. Monsieur... Monsieur!

MAX. Ah ! c'est Mayer... que veux-tu?

MAYER. Eh! vite monsieur... on est sur vos traces, je n'en puis douter.... Tout à l'heure, les officiers se sont brusquement levés de table, j'ai entendu prononcer votre nom... On double les sentinelles autour du chateau, et pour surcroit de danger, j'ai vu quelqu'un se glisser dans l'ombre du côté des ruines de la tourelle.

MAX. Je suis découvert... ils veulent me traquer ici,

MAYER. J'en ai peur!

MAX. Eh bien ! qu'ils viennent... je leur vendrai chèrement ma vie.

MAYER. Y pensez-vous!... Vous faire tuer!.. Et ma pauvre maitresse.

MAX. Alda.

MAYER. Venez, suivez moi avant que toutes les issues ne vous soient fermées.

MAX, *à la porte secrète*. Mais ici, comme à l'ordinaire.

MAYER, *le retenant*. Il y a quelqu'un vous dis-je.

MAX. Ah! du moins par cette fenêtre..

UNE VOIX, *en dehors*. Qui vive?

MAYER. Chut!... n'entendez vous pas les soldats qu'on y place? (*Il éteint la bougie qui est sur la table*). Venez par là.

MAX. Où me conduis-tu ?

MAYER. Par cette galerie l, dans l'oratoire du chateau... un lieu sûr, d'où il serait plus facile de s'échapper.

MAX. Mais ma femme! (*Entrouvrant la porte du fond*). Elle repose!

UNE VOIX, *en dehors*. Sentinelle! prenez garde à vous!

MAYER. Venez... venez! (*Il l'entraîne par la droite.*)

SCÈNE XVII.

BEAUCHAMP, *seul.*

(*Il entre par la porte secrète et descend la scène*). Il ne sera pas dit que, même en amour, un Allemand aura battu une moustache de la garde... je l'ai mis dedans le Bavarois, et largement, j'ose le dire... Il prend l'air pour sa santé... je l'ai recommandé à deux officiers qui vont le lançer au grand galop jusqu'à la ferme, où il oubliera, j'espère, l'heure, et surtout la clé.. cette clé qu'il gardait comme celle du paradis, et que j'ai eu tant de peine à lui escamoter... Ah! sensible comtesse... surtout pas de larmes feintes, de résistance hypocrite... Eh! mais, dans l'obscurité, cette porte entr'ouverte, cette faible lueur qui s'en échappe... Mais que vois-je là? (*Apercevant le manteau sur un fauteuil près la porte du fond*). Un manteau!... A qui peut-il être?... Eh! mais.. me trompé-je?.. non ! ce chiffre! plus de doute!... c'est le mien!... celui que je donnai près d'Inspruck à ce jeune proscrit... comment se trouve-t-il là? que signifie?

SCÈNE XVIII.

BEAUCHAMP, ALDA.

ALDA, *dans la chambre*. Max ! est-ce toi ?

BEAUCHAMP. Max!

ALDA, *paraissant à la porte*. Ah! mon ami !

BEAUCHAMP. Madame!

ALDA. Qu'entends-je! vous ici, monsieur!.. O ciel!... mon mari, où est-il?

BEAUCHAMP. Votre mari ! (*A part.*) Dieu!... je comprends... moi qui osais croire...

ALDA, *cherchant Max des yeux*. Ah! malheureuse!.. on l'aura trahi... livré... Ah! monsieur, sauvez-le, sauvez Max Hofer.

BEAUCHAMP. Max Hofer!

ALDA. Oui, courez... je vous devrai plus que la vie.

SCÈNE XIX.

BEAUCHAMP, ALDA, GRETLY.

GRETLY, *entrant tout effarée*. Ah! madame!... madame.

BEAUCHAMP, *sans être vu de Gretly*. Gretly.

ALDA. Que veux-tu? que se passe-t-il?...

GRETLY. Pardine, madame, vous devez bien le savoir, puisque vous êtes la cause... (*Apercevant Beauchamp.*) Ah! mon Dieu! un homme caché ici!... un autre arrêté là-bas.

ALDA. Qui donc?

GRETLY. Est-ce que je sais?.. j'étais à guetter M. Mayer qui était en retard comme d'habitude... quand tout-à-coup par la fenêtre de l'oratoire de madame, j'ai vu quelqu'un sauter lestement... ce n'était pas mon mari.

ALDA. Achève.

GRETLY. Un instant après, j'ai entendu dans le parc un grand tumulte... et des voix qui criaient. « Nous le tenons! nous le tenons. »

ALDA. Grands dieux!

BEAUCHAMP. Madame!

GRETLY. Les entendez-vous qui reviennent.

ALDA. C'est fait de lui!

BEAUCHAMP. Non... s'il n'est pas reconnu... mais rentrez, madame... votre émotion vous perdrait.

ALDA. Moi l'abandonner.

BEAUCHAMP. Rentrez, vous dis-je, et fiez-vous à moi.

(Il la reconduit.)

SCÈNE XX.

LE MAJOR, BEAUCHAMP, GRETLY.

(Le jour commence à paraître et éclaire faiblement la scène.)

LE MAJOR. C'est bien!... gardez-les à vue, tous les deux... Ah! c'est vous, monsieur?

BEAUCHAMP. Comme vous voyez, Major.

LE MAJOR. Je m'en doutais; et c'est mal... très-mal... heureusement, j'ai là de quoi me consoler... mon brevet de feld-maréchal peut-être.

BEAUCHAMP. Quoi donc, une lettre?

LE MAJOR. Qu'on vient de saisir sur ce vieux valet de chambre qui m'espionnait toujours... et pour cause... on vient de s'assurer de lui.

GRETLY. Mon mari!

LE MAJOR. Arrêté provisoirement.

GRETLY. O ciel! là! j'étais bien sûre que toutes ces cachotteries finiraient mal. (*Elle sort par la porte de gauche.*)

BEAUCHAMP. Ah! il est arrêté!... seul?

LE MAJOR. Du tout... tandis que je le faisais fouiller ici, on dépistait dans le parc un gaillard qui cherchait à se sauver.

BEAUCHAMP. Bah!

LE MAJOR, *montrant la porte à droite*. Il est là... je l'ai interrogé.

BEAUCHAMP. Et il vous a répondu?

LE MAJOR. Rien... c'est quelque émissaire... quelque âme damnée de ce Max Hofer... si ce n'est pas Max Hofer lui-même.

BEAUCHAMP. Ah! quelle vraisemblance! que viendrait-il chercher ici?

LE MAJOR, Eh! mais sa femme donc.

BEAUCHAMP. Sa femme?

LE MAJOR. Eh, oui!... vous ne savez pas, il est marié en secret.

BEAUCHAMP, *ému*. Vous croyez?

LE MAJOR. Marié à la comtesse.

BEAUCHAMP. Pas possible... la preuve?

LE MAJOR. D'abord, des papiers trouvés dans l'oratoire, et puis cette lettre de lui, que le vieux Mayer portait à ses complices.

BEAUCHAMP, *à part*. L'imprudent!

LE MAJOR. Il annonce qu'il enlève sa femme, qu'il part avec elle... Ah! si j'étais sûr que ce fût celui-là...

BEAUCHAMP. Fusillé.

LE MAJOR. A l'instant!... mais comment savoir?.. comment lui faire avouer?.. c'est difficile.

BEAUCHAMP, *à part*. Impossible même, je l'espère bien.

LE MAJOR. Ah! un moyen!... (*A un soldat.*) Qu'on amène le prisonnier.

BEAUCHAMP. Que voulez-vous faire?

LE MAJOR. Un coup de maître... et s'il a du cœur, il faudra bien... le voici.

BEAUCHAMP. Le malheureux!

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, MAX *entre deux soldats.*

LE MAJOR. Soldats... gardez l'entrée de ce corridor... (*Les soldats se retirent.*

A Max.) Et toi, approche, que j'envoie ton signalement au quartier général.

BEAUCHAMP, *à part*. Ah! si ce n'est que cela, j'aurai du temps.

LE MAJOR, *à part, en allant s'asseoir à la table.* Commençons l'épreuve. (*Haut à Beauchamp.*) Quant à vous, mon camarade, je vous fais mon compliment.

BEAUCHAMP. De quoi?

LE MAJOR, *regardant Max.* Mais de la manière adroite dont vous supplantez un rival... et ce qui est bien plus drôle à présent, un mari.

MAX, *à part*. Que dit-il?

MAYER, *le retenant*. Contenez-vous.

LE MAJOR, *à part.* Il s'émeut!... (*Haut.*) Bravo! c'est à faire à vous.

BEAUCHAMP. Major!... Major!

LE MAJOR. Laissez-donc! Je ne suis pas payé pour me taire ni pour ménager personne... moi qu'on a mystifié... après le mari, s'entend.

BEAUCHAMP. Je ne comprends pas.

LE MAJOR. Oui... oui, faites le modeste... Ah! c'est un aplomb! Il n'y a que les Français pour ça! et cette clé escamotée par vous, pour pénétrer chez la comtesse endormie...

MAX, *éclatant*. O ciel!

MAYER. Monsieur!

FINAL.

MAX.

C'en est trop, lâche! infâme!

BEAUCHAMP.

Comment faire?

LE MAJOR, *à Max*.

Hein! qu'as-tu?

MAX.

Attaquer une femme,
Outrager sa vertu!

LE MAJOR.

Que t'importe...

BEAUCHAMP, *faisant signe à Max.*

Ah! silence!

MAX.

Non, il me faut vengeance.

LE MAJOR.

De quel droit ton courroux?

MAX.

Du droit le plus sacré.

LE MAJOR.

Quoi?

MAX.

Du droit d'un époux.

BEAUCHAMP.

C'en est fait...

LE MAJOR.

Vous seriez...

MAX.

Oui, Max Hofer lui-même.
Ma mort après, mais la sienne à l'instant.

LE MAJOR, *allant vers la porte.*

Je m'en doutais... agissons sur le champ.

(*Il sort par la porte de gauche.*)

MAX, *continuant vivement.*

Une arme! une arme!
(*Apercevant son épée sur la table.*)
Ah! là, bonheur extrême!
Défends toi! défends toi!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, ALDA, *sortant de son appartement.*

ALDA.

Arrête!

MAX.

Alda!

ALDA.

Qu'allais-tu faire?

MAX.

Punir un traître, un téméraire!

ALDA.

Immoler notre bienfaiteur!

MAX.

Lui...

BEAUCHAMP.

Moi qui t'ai sauvé la vie,
Pouvais-je te ravir l'honneur?

MAX.

Que dit-il?

BEAUCHAMP, *montrant le manteau.*

Ce manteau...

MAX.

Dieu! n'est-ce point un rêve?

BEAUCHAMP.

Souviens-toi...

MAX.

Cette voix!

BEAUCHAMP.

Près d'Inspruck,

MAX.

Ciel! achève...

BEAUCHAMP.

Ce manteau protecteur...

MAX, *se jetant dans ses bras.*

Ah! c'est lui!

ENSEMBLE.

MAX.

Je maudis mon erreur,
Dans mes bras, je te presse.
Ah! pour moi quelle ivresse
De revoir mon sauveur!

ALDA ET MAYER.

Il maudit son erreur,
Dans ses bras il le presse.
Ah! pour nous quelle ivresse
En voyant son sauveur!

BEAUCHAMP.

Il maudit son erreur,
Dans ses bras il me presse ;
Leurs dangers, leur tendresse
Ont des droits sur mon cœur.

SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE MAJOR *rentrant suivi de soldats.*

LE MAJOR, *aux soldats.*

Approchez...

BEAUCHAMP.

Ces soldats !

ALDA.

Grand Dieu !

MAX.

Point de frayeur.

LE MAJOR, *à Max.*

Vous connaissez quel devoir les amène...
Etes-vous prêt ?

MAX.

Un soldat l'est toujours.

LE MAJOR.

Marchons !

ALDA, *tombant aux pieds du major.*

Ah ! je respire à peine.

BEAUCHAMP ET ALDA.

Grâce !

LE MAJOR, *montrant les dépêches qu'il a reçues à la seconde scène.*

L'ordre est formel.

ALDA.

Sauvez, sauvez ses jours.

LE MAJOR, *aux soldats.*

Marchons.

ALDA.

Ciel !

BEAUCHAMP, *vivement au major.*

Arrêtez, silence !
De votre roi la volonté
Est qu'on m'accorde, à moi, pour récompense,
Ce que je veux.

LE MAJOR.

Eh bien ?

BEAUCHAMP.

Je veux sa liberté.

TOUS.

Grands Dieux ! qu'entends-je ?

LE MAJOR.

Demande étrange !

BEAUCHAMP, *montrant les dépêches que tient le major.*

L'ordre est formel.

LE MAJOR.

C'est juste : obéissons.
Car le roi le veut...

BEAUCHAMP.

J'en réponds !

MAX, ALDA, MAYER, BEAUCHAMP.

Quel transport ! quel bonheur !
{ Je dois à son adresse.
{ Il doit à mon adresse
Et la vie et l'honneur.

BEAUCHAMP.

Nous partons...

MAX.

Envers vous, comment m'acquitterai-je ?

BEAUCHAMP.

Et pourquoi pas ? Je vais sous mon drapeau
Affronter les vents et la neige.
Là, sans façon, prêtez-moi mon manteau.

LE MAJOR.

Mais quel mystère... il le protége.

ENSEMBLE.

BEAUCHAMP, *regardant Alda à la dérobe et tendant la main à Max pendant que Mayer lui place le manteau sur les épaules.*

Ah ! que ce manteau protecteur
Comme à vous me porte bonheur !

ALDA, MAX ET MAYER.

Ah ! que ce manteau protecteur
Comme à nous vous porte bonheur !

LE MAJOR ET LES SOLDATS.

Je ne puis comprendre, d'honneur,
Qu'il se fasse leur protecteur.

(Beauchamp s'apprête à sortir ; Alda et Max lui adressent un dernier adieu. Tableau. La toile tombe.)

FIN.

Imprimerie de Madame DE LACOMBE, faubourg Poissonnière, 1.

JACQUES II,

DRAME HISTORIQUE EN QUATRE ACTES ET EN PROSE,

Par M. Emile Vanderburch;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 13 JUILLET 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES II, roi d'Angleterre (55 ans)...........	M. St-Aulaire.
LE DUC D'YORK, ensuite Jacques II (52 ans).......	M. Joanny.
MARIE D'EST, princesse de Modène, sa seconde femme (18 à 20 ans).............	Mlle Verneuil.
Miss LUCIE WALTER, maîtresse de Charles II........	Mme Paradol.
JACQUES SCOTT, duc de Monmouth, fils naturel de Charles II et de miss Lucie.	M. Beauvalet.
LE P. PITER, jésuite, confesseur du roi.	M. Marius.
BARILLON, ambassadeur de Louis XIV à la cour d'Angleterre...................	M. Guiaud.
GUILLAUME PENN, quaker.....................	M. Desmousseaux.
GEORGES JEFFERIES, greffier, secrétaire du duc d'York.	M. C. Mangin.
SUNDERLAND, président du conseil privé..............	M. Arsène.
GEORGES HALIFAX, lord-trésorier..................	M. Dumilatre.
Lord RUSSEL, député de la chambre des lords.........	M. Monlaur.
HAMPDEN, député de la chambre des communes....	M. Mirecour.
MORRAI...................	M. Mathien.
MELFORD, du conseil privé, personnage muet.	
DUMBARTON, autre personnage muet.	
Le Docteur SHART.......	M. Faure.
ANNA, servante de miss Lucie.	Mlle Thierret.
JERWIS, brasseur.........	M. Régnier.
Bourgeois, Hommes et Femmes du peuple.	
Soldats anglais et hollandais.	

La scène se passe à Londres, en 1685.

ACTE PREMIER.

16 JANVIER 1685.

Une vaste salle du palais de White-Hall, se terminant par une galerie ornée partout de portraits et d'armures gothiques. A gauche, plusieurs portes latérales conduisant à l'extérieur et dans les appartemens; à droite, plusieurs croisées hautes, dont une se prolonge jusqu'au niveau du parquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

HALIFAX, SUNDERLAND, BARILLON, *ensuite* GUILLAUME PENN.

(Deux hallebardiers sont placés à la dernière porte. Barillon et Sunderland causent en se promenant, leur conversation paraît animée. Halifax est pensif vers le devant de la scène; Guillaume Penn entre et s'approche de lui.)

GUILLAUME PENN. Eh bien, lord Halifax, quelles nouvelles? comment va le roi?

HALIFAX. Eh! bon Dieu! sir William, mal, très-mal; nous désespérons.

GUILLAUME PENN, *avec un soupir*. Quand on vit trop bien, on ne vit pas long-tems. (*A part.*) Pauvre prince! l'Angleterre le regrettera plus qu'elle ne le pense. (*A Halifax.*) Il meurt trop tôt... trop tard peut-être.

HALIFAX. Parlez moins librement, cet ambassadeur de France, ce Barillon qui se démène là avec Sunderland, c'est un homme tout oreille.

(*Tout le monde a le chapeau à la main, excepté Guillaume Penn, qui reste couvert. Des domestiques vont et viennent. Sunderland fait un signe à Barillon comme pour lui recommander le silence, et s'approche de Penn et d'Halifax.*)

SUNDERLAND. Quel hasard?.... depuis quand le rigide Guillaume Penn, le Cécrops du nouveau monde, est-il dans notre cité de Londres?

GUILLAUME PENN. Depuis deux jours, ne t'en déplaise.

SUNDERLAND. C'est rareté, c'est miracle! On dit des choses fabuleuses de votre colonie de trembleurs, de votre ville de Philadelphie. Par le ciel! créer en sept ans un petit royaume de quakers et lui donner son nom, voilà de l'humilité républicaine.

GUILLAUME PENN, *froidement*. Robert, comte de Sunderland, prie Dieu, si tu en as un, que la Pensylvanie soit toujours en bon accord avec la Grande-Bretagne.

SUNDERLAND. L'épée s'en mele... Mahomet n'aurait pas dit mieux.

HALIFAX. Au fait, sir Guillaume Penn, quel bon vent vous ramène en Angleterre?

GUILLAUME PENN, *avec un léger sourire*. Rassurez-vous, privilégiés courtisans, ce n'est pas le vent de l'ambition, c'est plutôt celui de la reconnaissance. Le vaillant amiral, mon père (*il ôte son chapeau et le remet aussitôt*), avait sacrifié sa fortune entière à la cause royale. Le roi Charles II a cru s'acquitter envers moi en me donnant la principauté d'un désert de l'Amérique septentrionale; j'y ai transporté des hommes purs et des bras actifs, j'y laisse des institutions libres et des mœurs, j'en rapporte de l'or qui m'est inutile et je viens l'offrir au prince mon bienfaiteur, (*ils se regardent tous, Penn continue*) qui en a plus besoin que moi, puisqu'il est à la merci et aux gages d'un roi étranger.

BARILLON. C'est une calomnie répandue par les puritains et les mécontens; jamais le roi Louis XIV, mon maître, n'a songé..

GUILLAUME PENN, *l'interrompant*. A payer toutes les prodigalités de Charles II, je le crois, mais son or a corrompu bien des cœurs et acheté bien des consciences... vous appelez cela de la politique, vous autres plénipotentiaires... je nomme cela, moi, de la corruption, de l'infamie.

SUNDERLAND, *riant*. Si vous n'avez pas d'autres complimens à nous faire, maître Lycurgue, autant valait rester dans vos bois de cotonniers.

GUILLAUME PENN. Je compte y retourner bientôt, milord.

SCENE II.

LES MÊMES, MONMOUTH.

MONMOUTH, *entrant agité*. Des antichambres vides... à peine quelques gardes, le flot des courtisans est déjà à Saint-James; tous les présages d'un nouveau règne!..

HALIFAX, *étonné*. Monmouth!...

SUNDERLAND, *plus que surpris*. Le duc ici!...

MONMOUTH. Oui, milords; c'est un exilé qui reparaît, un captif qui rompt sa chaîne.. mais vous vous étonnerez après... répondez-moi... mon père!... le verrai-je?... il vit encore, n'est-ce pas?.. horrible silence!. (*Reconnaissant Guillaume Penn.*) Ah! je vous retrouve en ce lieu, mon digne ami, je n'ai pas tout perdu.

(*Il se jette dans ses bras.*)

GUILLAUME PENN. Cher Monmouth!

MONMOUTH, *lui serrant la main*. C'est dans l'asile du deuil et de la douleur que je devais revoir un apôtre de l'évangile. (*Aux autres.*) Messieurs, j'ai quitté mon exil de Flandre pour voir encore une fois mon père; ma mère est près de lui, je le sais; vous ne me refuserez pas, je pense, la triste joie de recevoir son dernier soupir...

HALIFAX. Nous ne pouvons remplir les désirs de votre grâce; croyez à nos regrets...

MONMOUTH. Comment?...

SUNDERLAND. Il est vrai, monsieur le duc, que miss Lucie... (*se reprenant*) milady Walter est auprès de sa majesté, mais nous avons les ordres les plus exprès...

MONMOUTH. Des ordres! de qui? du duc d'York? c'est en prendre avant le tems; des ordres pour moi!.. on ne m'attendait pas, cela est impossible. Calomnié auprès de mon père, éloigné de lui par les plus basses intrigues, j'apprends son danger, je traverse les mers, j'arrive, et l'on me repousse, et l'on me refuse le dernier baiser de mon père; ses valets viennent me dire qu'ils ont des ordres!...

HALIFAX. Milord duc....

MONMOUTH. Ah! voilà les priviléges du sang royal! mon cœur est déchiré, parce que je suis le fils d'un roi. Le fils d'un boucher de Londres est plus heureux que moi: il approche du lit de son père mourant, il le voit, il l'embrasse, il le pleure, il reçoit sa bénédiction; et moi il faut que je cache mes regrets, que je garde mes larmes, que je sois sans tendresse, sans famille, que je

n'aie point d'ame parce qué je suis le fils d'un roi !

GUILLAUME PENN. Jacques !..

MONMOUTH. Messieurs, je vous déclare ici que je braverai vos ordres prétendus, que je refuse de les reconnaître... et, par le Christ ! je pénétrerai dans les appartemens du roi comme je suis entré à Bothwel pour son service, l'épée à la main.

(Il porte la main à la garde de son épée.)

HALIFAX, *se plaçant à la porte des appartemens*. Donneriez-vous un tel scandale dans le palais, milord, et dans un tel moment?

UN HUISSIER, *annonçant*. Sa grâce, milord duc d'York.

MONMOUTH. York... je suis sûr que ses espions lui ont déjà appris mon retour.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC D'YORK, LE P. PITER, JEFFERIES, SUITE NOMBREUSE DU DUC, *sortant des appartemens du roi.*

LE DUC. Rassurez-vous, sa majesté est mieux, beaucoup mieux.

LE P. PITER. Nos prières n'ont point été vaines ; le roi vient de se lever, le docteur Shart répond de sa vie.

MONMOUTH. Oh ! bonheur ! dois-je le croire?.. (*Au duc.*) Milord duc, n'ordonnerez-vous pas, comme frère du roi, que son fils soit admis en sa présence ? On m'a insolemment refusé la porte, et l'on a parlé en votre nom.

LE DUC, *froidement.* Monmouth, vous avez été imprudent en quittant, sans l'aveu du roi, votre retraite de Bruxelles...

MONMOUTH, *de même.* Milord duc, mon oncle, vous savez mieux que pas un ici, que depuis cinq ans mes lettres restent sans réponse. (*S'animant.*) L'aveu du roi !.. me fallait-il attendre, pour le demander, que son corps fût descendu dans les caveaux de Westminster? Milord, je viens pour voir mon père, et je veux le voir.

(Le duc se contient, et fait signe à tout le monde de se retirer, excepté Monmouth.)

LE DUC, *au père Piter.* Allez encore prier pour le roi, mon père.

LE P. PITER. C'est mon premier devoir. (*A part.*) Ce Monmouth vient bien mal à propos.

(Il rentre dans les appartemens; les autres personnages sortent du côté opposé.)

SCENE IV.

LE DUC D'YORK, MONMOUTH.

LE DUC. Jacques, je veux croire au zèle pieux qui vous amène, l'état du roi est votre excuse; mais loin de donner à la cour l'exemple d'une désobéissance coupable, vous devez, comme sujet et comme fils, vous montrer soumis et respectueux.

MONMOUTH. Eh ! mon oncle, les momens sont trop précieux à l'heure qu'il est pour les user en paroles : ne me supposez point d'autres pensées que la douleur vraie que j'ai dans l'ame. Je ne porte pas le titre de prince de Galles, que rêvez-vous ?... que craignez-vous?... mon ambition ?.. on n'en éprouve guère devant la tombe d'un roi... Ah ! tenez, laissons-là, vous les soupçons, moi les reproches ; vous m'avez redouté, vous m'avez desservi auprès de votre frère. J'ai été banni injustement ; je vous en accuse moins que le révérend caffard Piter.. Eh bien ! j'oublie tout, n'en parlons jamais ;... mais de grâce, que je voie mon père, conduisez-moi dans ses bras.

LE DUC. Je vous pardonne vos préventions, Jacques, et votre injustice envers un saint homme que votre hérésie vous fait méconnaître. Il ne tiendrait qu'à toi de rentrer dans nos bras à tous ; ah ! Charles aurait une dernière heure de joie, si ce fils qu'il a tant aimé, qu'il aime encore, voulait ouvrir son cœur à la vraie croyance...

MONMOUTH. Eh ! milord, vous me parlez d'apostasie, vous ne me répondez pas.

LE DUC, *à part.* Une tête de fer. (*Haut.*) Je ne vous cache pas que votre attachement au culte réformé est votre plus grand tort aux yeux du roi.

MONMOUTH. Damnation !.. conduisez-moi donc à son lit funèbre, que je le voie, qu'il meure sur mon sein, et faites-moi évêque, jésuite et pape après si vous voulez.

LE DUC, *avec une bonté feinte.* Ecoute, mon cher James, et cesse d'avoir des arrière-pensées contre ton oncle d'York.... Charles est très-souffrant, très-affaibli, une secousse peut nous le tuer; il est loin de te savoir à White-Hall, ta vue serait peut-être le coup mortel.

MONMOUTH, *vivement.* Vous supposez donc qu'il en mourrait de joie ?...

LE DUC, *contrarié.* Je parle du saisissement qu'il pourrait éprouver, et qui pourrait hâter ses jours... Voilà d'assez grands motifs de prudence et de ménagemens...

Veux-tu m'en croire, Jacques, te confier dans moi?... J'agirai, tu le verras, avant la fin du jour.

MONMOUTH. Parlez donc ainsi... je vous crois, je vous aime, mon oncle.

LE DUC. Je vais le préparer à te recevoir.

MONMOUTH. Ma mère est près de lui, prévenez-la seulement de ma venue, et agissez de concert.

LE DUC, *comme pour l'éloigner*. Oui, oui.

MONMOUTH, *comme absorbé*. Comment! lui que j'ai vu si tendre, si affectueux pour moi! moi le fils de son premier amour, né lorsqu'il était exilé et malheureux lui-même, il a pu m'oublier à ce point! Quoi! milord, il ne parlait pas de moi!... il n'a pas demandé une seule fois à me voir?...

LE DUC. Va, James, va, compte sur ma promesse.... et s'il faut que le ciel déplace bientôt une couronne, soyons en bonne union.

MONMOUTH. Prévenez d'abord ma mère... Songez-y, chaque minute est longue, chaque heure est un coup de poignard.

(Il sort.)

SCENE V.

LE DUC, *seul.*

Il paraît de la meilleure foi... mais hérétique, hérétique!... et violent, et capable d'ébranler un roi de France bien enraciné... Il faut temporiser et le ménager. Après tout, comme il le disait lui-même, il n'est point prince de Galles; miss Lucie, sa mère, n'est que miss Lucie. Ce mariage de la main gauche est un vieux conte de la gazette de Hollande. Il faudra pourtant que je fasse écrire par Jefferies à Rotterdam. Je suis dans un état d'émotion, d'agitation qui ressemble à de la fièvre.. C'est l'approche du trône... c'est aussi une angoisse,... une angoisse... Aujourd'hui encore duc d'York... et demain, ce soir peut-être, roi... roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande!...

(Il s'essuie le front; le P. Piter entre avec précaution.)

SCENE VI.

LE DUC D'YORK, LE PÈRE PITER.

LE DUC. Eh bien, Piter, ce mieux?....

LE P. PITER. Ce mieux est un pire.

LE DUC. Vous croyez! cependant les médecins....

LE P. PITER. Peuvent se tromper.... surtout des anglicans.

LE DUC. Avez-vous remarqué, mon père, comme ses forces lui revinrent presque subitement? il s'est levé, s'appuyant sur le bras de miss Lucie, nous en avons tous été étonnés; quant à moi, j'ai souçonné que cette femme avait employé quelque charme....

LE P. PITER. Moi, j'en ai été effrayé.

LE DUC. Ne parlez donc pas ainsi, mon père; on croirait que vous désirez la mort de ce pauvre Charles.

LE P. PITER. Hélas! mon fils, la résignation est une robe que nous revêtons en recevant les ordres: devons-nous murmurer des décrets de la providence, et lorsqu'un pécheur, un roi même approche du pardon céleste, devons-nous en gémir? surtout quand ce roi a malheureusement été trop peu ardent pour notre sainte église; et qu'il fait place à un roi pieux, rempli de foi et d'amour, appelé par Dieu lui-même au trône de ses pères pour renverser l'hérésie, et relever nos autels.

LE DUC. Déjà de la flatterie, mon père... je n'y suis pas préparé.

LE P. PITER. Cet acte de contrition fait votre éloge, mon prince.

LE DUC. Ce Monmouth m'a bouleversé.

LE P. PITER. Vous l'avez mis hors du palais, j'espère...

LE DUC. C'est une tempête... on ne peut s'en débarrasser sans quelque perte...

LE P. PITER. Qu'avez-vous donc promis?

LE DUC. Oh! rien, mais il m'a semblé pénétré, repentant... dans notre situation j'ai préféré le caresser un peu.....

LE P. PITER. Caresser un volcan, grand merci.

LE DUC. S'il se convertissait, pourtant?

LE P. PITER. Jamais, c'est le diable éperonné.

LE DUC. Un fils de roi enfin...

LE P. PITER. Un fils bâtard de roi, et demain votre sujet.

LE DUC. Et ce mariage secret avec sa mère dont on nous bat les oreilles depuis vingt ans?...

LE P. PITER. Fi! c'est une invention de votre damné de Burnet; il existerait même un acte que ce serait une chose disputable, car Charles n'était alors que prince de Galles. A tout prix, éloignez ce tison maudit, pourchassez-le, faites tout au monde; point de ces adieux larmoyans, de ces scènes conjugales qui changent la face d'un empire: il faut régner, prince, et, je vous le répète, demain vous serez roi.

LE DUC, *agité*. Vous en êtes donc bien sûr?

LE P. PITER. Le ciel le veut.

LE DUC, *plus agité encore*. Ah! mon père, si l'on nous entendait! c'en serait assez pour renouveler ces bruits odieux... que la mort du roi n'est pas naturelle. Vous savez, mon père, avec quel acharnement les whigs, les presbytériens ont accrédité ces calomnies, qu'on avait tenté de l'empoisonner... on accusa les catholiques et votre sainte compagnie... que de victimes! ah! j'en frémis encore!...

LE P. PITER, *à part, haussant les épaules*. Eh bon Dieu!...

SCENE VII.

LES MÊMES, SUNDERLAND.

SUNDERLAND. Milord duc, préparez-vous à recevoir sa majesté.

LE DUC. Le roi!... ici!...

SUNDERLAND. Ici même, il parle, il marche, en bonne foi, c'est merveilleux. On a annoncé une députation de la chambre des lords, sa majesté a souri et s'est levée de son fauteuil; vrai Dieu! c'est une convalescence.

LE P. PITER, *à part*. C'est inexplicable!

SUNDERLAND. Jusqu'à sa gaîté de jeunesse qui semble aussi être ressuscitée, avec son esprit railleur à la française.

LE P. PITER, *à part*. On nous a mal servis.

SCENE VIII.

LES MÊMES, CHARLES II, SHART, BARILLON, MISS LUCIE, HALIFAX, MÉDECINS, OFFICIERS, PAGES, etc., *ensuite* MORRAI, RUSSEL, etc.

UN HUISSIER, *annonçant*. Sa majesté le roi.

(Le roi entre, s'appuyant sur Shart et sur miss Lucie. Il marche lentement, souriant assez péniblement à tout le monde: on le fait asseoir dans un fauteuil.)

LE ROI. J'ai voulu faire de la bravoure, cela m'a fatigué beaucoup.

(On s'empresse autour de lui; le docteur Shart lui tâte le pouls et étudie tous ses mouvemens.)

LE DUC. Mon frère, votre majesté se trouve donc tout-à-fait mieux?...

LE ROI. Eh! mon frère, c'est le mieux de la mort.

LE DUC. Ah! sire, quelle pensée!

LE ROI, *soupirant*. Pensée toute naturelle à l'heure présente... Allons, milady, encore des larmes, nous ne nous étions pas vus depuis long-tems, pauvre Lucie, la séparation doit vous coûter moins.

MISS LUCIE. En est-elle moins douloureuse?

LE ROI, *lui parlant bas à l'oreille*. Tu as donc écrit à Jac?... malheureux enfant!... il viendra trop tard. (*A haute voix, et cherchant à cacher son émotion.*) Remettons-nous... l'étiquette!... l'étiquette, un roi n'a pas le droit de mourir comme un alderman... Ah!... j'oubliais... que l'on introduise la députation des pairs du royaume. (*Un chambellan fait entrer trois membres de la chambre des lords et trois autres de celle des communes.*) Bonjour, milords, bonjour, messieurs des communes... qu'est-ce, comte Morrai, ma figure réjouie vous effraie?... je suis bien changé, n'est-ce pas? mon habit le dit assez... (*Regardant son habit qui semble trop large pour sa taille.*) Ah! dam!... il n'est pas courtisan celui-là.

MORRAI. Sire, nous espérons encore que le ciel daignera prolonger les précieux jours de votre majesté.

LE ROI, *faiblement*. Oui, oui, demandez au docteur Shart et à Midleton ce qu'ils en pensent. (*A Russel.*) Russel, ne me conservez point de haine du meurtre juridique de votre cousin, je n'y fus pour rien, vous pouvez le croire.

RUSSEL. Sire, les crimes des papistes ne peuvent être imputés à un prince qui a signé le covenant et maintenu nos franchises.

LE ROI, *malignement, regardant le père Piter*. Saluez donc, révérend père. (*A Russel.*) Ce que vous me dites, Edward Russel, me fait plaisir et me soulage. Allez, messieurs les pairs, vivez bien avec les communes, si cela se peut, et je vous y engage... faites pour mon frère comme pour moi... faites aussi quelque chose pour le peuple, ni trop ni trop peu... (*Il se laisse aller et s'appuie sur le dos du fauteuil.*) Je ne vous reconduis pas, milords.

(Les deux députations sortent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* MORRAI, RUSSEL *et les autres* DÉPUTÉS.

LE DUC. Sire!...

MISS LUCIE. Ciel! un évanouissement.

SHART, *inquiet.* Sire, vous avez épuisé vos forces.

LE P. PITER, *à part.* Ah! c'est un siècle!

LE ROI, *revenant à lui.* Ce n'est rien... (*Voyant Barillon.*) Ah! vous étiez là, Barillon?... vous ferez mes adieux au roi de France... il est mon aîné et je pars avant lui. Cependant, c'est un grand et puissant monarque, beaucoup trop puissant même.

(Barillon s'incline et s'apprête à répondre, le roi lui fait signe de garder le silence.)

LE DUC. Sire... la duchesse de Portmouth a demandé instamment à vous présenter ses devoirs...

LE ROI, *vivement.* Je ne la verrai pas... une intrigante... qui m'a fait commettre des injustices... et qui a toujours aimé mon pouvoir plus que ma personne... (*A mis Lucie.*) Ce n'est pas comme Lucie... elle est la seule qui m'ait aimé pour moi... j'ai pourtant été ingrat, cruel...

MISS LUCIE. Vous réparez aujourd'hui bien des torts...

LE DUC. Sire, mon noble frère, ne consentirez-vous pas à recevoir milady, duchesse d'York?...

LE ROI, *avec un mouvement de dépit.* Votre seconde femme!... du tout, mon frère, s'il vous plaît, je lui en veux trop de sa dévotion outrée; si je la voyais, j'en mourrais de dépit.... elle nous a apporté de Modène la peste, l'incendie et les jésuites.

LE DUC. O sire! mon frère bien-aimé, est-ce là ce que vous nous aviez promis? il faut que vos douleurs corporelles soient bien grandes pour blasphémer ainsi la communion romaine... nous avions tant prié pour vous!...

LE ROI. Ne m'excédez pas de dévotion... et tenez, la seule vue de votre Piter m'enlève tout le bienfait de cette potion que Shart m'avait donnée....

LE DUC. Quoi donc! mon frère, vous attribuez le bien que vous ressentez à une potion... C'est de l'impiété.

(Le roi impatienté frappe plusieurs coups sur le bras de son fauteuil, puis il éprouve un nouvel accablement; on l'entoure avec anxiété; revenu à lui, il fait signe à tout le monde de sortir, et au duc de rester.)

SHART. De grâce, sire, rentrez dans vos appartemens... le plus grand calme, le plus parfait repos vous sont absolument nécessaire... je crains...

LE ROI. Allez, Shart, allez... il faut qu'un roi meure debout.

(A un nouveau signe tout le monde s'éloigne en silence; miss Lucie se retire la dernière; le roi la retient et la presse dans ses bras; le P. Piter s'approche du duc et lui parle bas.)

LE P. PITER, *bas au duc.* Surtout pas un mot de Monmouth.

SCENE X.

LE ROI, LE DUC D'YORK.

LE DUC, *se jette aux pieds du roi en pleurant.* Charles! Charles... j'ai le cœur déchiré.

LE ROI. James, tu n'es pas né avec un cœur mauvais, je le sais, mais ton papisme gâtera tout... oh! écoute-moi et ne m'interromps pas... les momens nous sont comptés... vois ce cadran... il n'a plus pour moi que des minutes. Aux portes du néant, mon frère, on n'a plus d'illusions, l'ame s'élève trop.... je vaux mieux à cette dernière heure que pendant toute ma vie. Que dira-t-on de Charles II? qu'il a régné long-tems, voilà tout. Que dira-t-on de Jacques II? cela vous regarde, duc d'York. Moi, Jacques, moi, j'éprouve des regrets, des remords, lès remords d'un roi sont un supplice... oui, un cruel supplice. On ne dira pas de moi : c'était un tyran; mais on peut dire : il a rempli sottement ses devoirs de citoyen. (*Pleurant.*) Ah! c'est un grand poids que j'ai là.

LE DUC, *très-ému.* Mon frère, mon roi... non, vous n'êtes pas si près que vous le croyez de la fin de votre carrière! vivez, vivez pour nous.

LE ROI, *sans l'écouter.* Suivez donc ici les conseils que je vous donne comme ami, comme frère et encore comme roi. Estimez plus la nation que je ne l'ai fait, craignez plutôt les grands que le peuple. Le peuple est turbulent, léger, mais il n'est point ingrat; les grands, les gens en place n'aiment que les places et la grandeur. Respectez toutes les croyances, je gémis de la vôtre, elle vous perdra. Ne touchez ni au covenant, ni à la grande charte, c'est là votre couronne, ne l'oubliez jamais. Méfiez-vous de ceux qui vous entourent aujourd'hui... Méfiez-vous surtout du roi de France : Louis XIV est un serpent d'or, il vous enlacera comme moi, il vous prendra avec des chapelets. Il vous donnera de l'argent comme à moi, et l'intérêt de cet argent vous le paierez comme moi, en humiliations, en esclavage, et aux dépens de notre gloire nationale. Voilà tout ce que j'avais à vous dire, mon frère, parlez-moi maintenant de momeries et de confessions... Que dirais-je de plus à un prêtre?...

LE DUC. Oui, Charles, je te crois, tu parles avec persuasion, mais hélas! qui

me dira que tu ne t'abuses point avec bonne foi? l'erreur n'a-t-elle pas eu ses martyrs?...

LE ROI. Oui, on a fait un dieu de Bélial et un saint de Cromwel. Oh! entêtement, fanatisme, orgueil des hommes! j'en verrais ici vingt de schisme différent, qui soutiendraient tous que leur erreur seule est la vérité, que leur folie seule est la sagesse... Jacques, il faut donc que je t'ouvre mon ame tout entière? Eh bien!.. quand j'eus passé l'âge frivole, quand mes passions se furent éteintes, j'ai cherché à me convaincre, vos théologiens ne m'ont rien appris,... je ne crois qu'en Dieu...

LE DUC, *hors de lui.* Déiste! déiste! le malheureux!... il mourrait ainsi! Non. (*Se jetant aux genoux du roi.*) Charles, mon frère bien-aimé, je vous en conjure, par pitié pour vous, pour ce peuple abusé, mourez chrétien! confessez-vous, ne me laissez pas un sceptre infernal.

(Il reste comme anéanti, tenant les genoux du roi embrassés; Charles éprouve une contraction violente, il se lève comme par un mouvement convulsif et reste debout un instant.)

LE ROI. Papiste!... que je meure papiste!.. Je meurs empoisonné!!...

LE DUC. Ciel!...

LE ROI, *retombant dans son fauteuil.* Par eux.... par eux qui veulent que tu règnes, et qui te tueront aussi... Ah! ma vue s'obscurcit.... mon cœur cesse de battre...

LE DUC. Mon frère!...

LE ROI, *faisant un dernier effort.* On va t'appeler sire... tu vas régner... Regarde cette croisée plus basse que les autres et qui joint le sol... c'est là que notre père est passé, pour monter à l'échafaud....

(Il tombe incliné sur son fauteuil et reste sans mouvement.)

LE DUC. Ah!... (*Après un court silence, se rapprochant du roi.*) Charles! il est sans mouvement! Dieu! (*Courant vers la porte.*) Au secours! au secours! venez!

SCENE XI.

LES MÊMES, MISS LUCIE, HALIFAX, SUNDERLAND, JEFFERIES, BARILLON, PITER, SHART; SUITE.

(On entre précipitamment par plusieurs portes. Chacun s'empresse près du roi.)

SHART. Plus rien.

LE P. PITER. Tout est fini!

HALIFAX, *à miss Lucie avec intérêt.* Madame, madame, n'entrez pas.

MISS LUCIE. Laissez-moi, je veux le voir encore, ne m'enviez pas la faveur de le pleurer.

(Elle s'agenouille près du roi.)

LE P. PITER Eloignez donc cette femme.

SCENE XII.

LES MÊMES, MONMOUTH, GUILLAUME PENN.

MONMOUTH, *entrant furieux.* Enfer!.... J'entrerai! (*Il repousse plusieurs personnes et même le duc qui se trouvent sur son passage.* Ah!... mort!... Il est mort! Ils ne m'ont pas laissé un baiser, un soupir!....

MISS LUCIE. Mon fils!... Ah! dans quel moment!...

MONMOUTH. Oui, pauvre mère, c'est moi.... Ah! voyez, je ne puis pleurer, je n'ai point de larmes.... (*Au duc*). Es-tu content, cruel?.. M'as-tu assez joué, assez trahi?... Te demandais-je un sceptre, une couronne? Je te demandais la bénédiction de mon père. (*Courant se jeter sur le corps du roi.*) Oh! mon père!... mon père!....

(Les portes s'ouvrent, le peuple pénètre dans les appartemens.)

UN HÉRAUT D'ARMES. Le roi est mort: vive le roi!

SUNDERLAND. Sire, que je sois le premier à saluer votre majesté.

TOUS, *s'inclinant.* Sire!

LE P. PITER, *bas au duc.* Songez à vos promesses, à vos sermens.

LE DUC. Robert Sunderland, vous êtes président du conseil. Comte Halifax, vous êtes trésorier de la couronne. Georges Jefferies, baron de Wam, je te nomme chef de justice du banc du roi.

GUILLAUME PENN, *à part.* Pauvre Angleterre!....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARIE D'EST.

MARIE. Sire, mon cher duc, réjouissez-vous, nous aurons un légat pour notre sacre.

(Monmouth, qui, pendant tout ce tems est resté en prières aux genoux du roi, se relève tout-à-coup au comble de l'indignation.)

MONMOUTH. Se réjouir!... déjà!... Elle est digne de vous cette joie indécente! Déjà les intrigues, les faveurs, déjà le bienfaiteur est oublié! et ces yeux ne sont pas

fermés!... et son cœur n'est pas encore froid!... Il est là, mort, et dans sa soif du pouvoir, un frère insulte au cadavre d'un frère.... Honte à toi, Jacques d'York, tu n'as pas respecté le lit de mort de ton frère!

LE P. PITER, *à Jacques*. Il faut régner.

LE DUC. Monmouth.... je vous donne soixante heures pour être sur le continent.

MISS LUCIE. Encore un exil!

MONMOUTH. Le règne de Jacques II commence.

LE DUC. Et je le déclare ici, afin que tous le sachent comme certain, ma volonté de roi est de soutenir le trône et l'autel.

LE P. PITER, *à mi-voix*. Dites l'autel et le trône, sire.

LE DUC. Oui, mon père, l'autel et le trône.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

23 JUIN 1685.

Même décor.

SCENE PREMIÈRE.

SUNDERLAND, HALIFAX, MORRAI, *foule de courtisans remplissant peu à peu la salle du palais et formant plusieurs groupes.*

SUNDERLAND, *s'approchant d'un groupe*. Eh bien! milords, vous savez le grand bruit? on ameute contre nous les dogues des communes.

TOUS, *riant*. Ah! ah! ah!

SUNDERLAND. On nous promet des remontrances.

MORRAI. Nous les recevrons bien.

HALIFAX. Encore faut-il bien que le roi écoute les députés de la chambre.

SUNDERLAND. Laissez donc, lord trésorier, notre petit parlement voudrait nous tenir la dragée au ciel et nous faire demander des subsides les mains jointes. Par saint Judas! c'est eux qui y mettront les pouces, et nous leur dirons comme le saint roi Charles neuvième de France : Messe, mort ou Bastille.

HALIFAX. Vous parlez en nouveau converti, sir Robert, votre foi neuve vous rapporte d'assez bons revenus ; vive Dieu! je suis aussi dévoué à notre roi Jacques que qui que ce soit, mais je ne voudrais pas qu'il touchât aux consciences... j'aime la justice...

SUNDERLAND. Et le peuple... il s'est trahi... il aime le peuple...

TOUS. Ah! ah! ah!

HALIFAX. Quand cela serait, voilà-t-il pas un crime d'état?

MORRAI. Au lever du roi, messieurs, les portes sont ouvertes.

(La foule se porte aux galeries latérales et s'écoule.)

SCENE II.

GUILLAUME PENN, BARILLON.

GUILLAUME PENN. Laissons s'écouler cette mer de fous et de flatteurs.

BARILLON. Eh bien! sir Guillaume Penn, êtes-vous content de moi? j'ai obtenu de la reine une entrevue pour votre protégée.

GUILLAUME PENN. J'en suis reconnaissant.

BARILLON. Sans trop de curiosité, c'est une pension que mistriss Walter demande?

GUILLAUME PENN. En échange d'une couronne, ce ne serait pas trop.

UN HUISSIER, *annonçant*. Sa gracieuse majesté la reine.

GUILLAUME PENN. Puis-je introduire mistriss Walter?

BARILLON. Je le pense.

SCÈNE III.

LA REINE, BARILLON, *Suite de la reine se tenant aux portes extérieures.*

LA REINE. Bonjour, mon cher ambassadeur ; vous me voyez toute ravie ; monseigneur don Ferdinando d'Adda a reçu une lettre du saint-père ; le gracieux pontife est fort satisfait... il nous marque de persévérer... il laisse à entendre qu'après l'extinction de l'hérésie, il pourrait bien donner un chapeau rouge à notre révérend père Piter.

BARILLON. Ce serait un beau triomphe pour votre majesté.

LA REINE. Oh! oui ; mais ma majesté a un autre chagrin.

BARILLON. Lequel?

LA REINE. Malgré nos efforts, le roi mon mari ne pourra jamais porter le titre de roi très-chrétien, comme Louis de France, ou de très-catholique comme Philippe d'Espagne.

BARILLON, *souriant*. On ne peut pas tout avoir.

LA REINE. Je vous cause ouvertement de tout cela parce que vous êtes Français... Les Anglais, même ceux qui se font catholiques, ont quelque chose de grave, de dur, qui me gêne. Ah! je soupire quelquefois, quand je songe à la différence de mon beau pays et de celui-ci.

BARILLON. Je le conçois, un autre ciel.

LA REINE. Oh! non seulement cela; ici, il faut presque nous cacher pour aller à la messe; point de ces belles églises; quelques petites chapelles qu'on nous accorde par grâce... pas de cérémonies, de processions.. ah! le vilain peuple! on fait bien de brûler les impies. Quand j'en parle au roi, il me dit : Il faut attendre, il faut aller doucement. A sa place, cela serait fait tout de suite, j'établirais une bonne inquisition.

BARILLON, *à part*. Si jeune et si fanatique!

LA REINE. Si vous saviez, à Parme, à Modène, il n'y a rien de plus beau, de plus sublime que la fête du Saint-Sacrement : toutes les rues tapissées, partout des roses, des guirlandes, on dirait une ville de fleurs.. ici, rien; on croirait que Dieu est en prison. (*Miss Walter paraît accompagné par Guillaume Penn.*) Ah! voilà votre ennuyeuse miss Lucie... il faut donc lui faire bonne mine?

BARILLON. Un peu de pitié pour le malheur.

LA REINE, *sèchement*. Le malheur hérétique!

BARILLON, *à part*. Italie! Italie!

(Il va vers miss Lucie, l'engage à approcher et se retire avec Guillaume Penn.)

SCENE IV.

LA REINE, MISS LUCIE.

(Elle est en grand deuil, et vient se mettre aux genoux de la reine.)

MISS LUCIE. Madame, j'ai vainement sollicité une entrevue du roi... je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Ah! par cet époux que vous aimez, par tout ce qui vous est cher au monde, rendez-moi mon fils, faites que son exil cesse et je croirai vous devoir la vie.

LA REINE. Miss, je ne me crois pas assez de pouvoir pour être utile à votre fils, le roi est trop justement irrité contre lui, et je dois approuver sa sévérité.

(Elle fait signe à miss Lucie de se relever.)

MISS LUCIE. Hélas! votre majesté n'est-elle donc pas jalouse des prérogatives de notre sexe? et ne profiterez-vous de votre ascendant sur le roi que pour lui conseiller des rigueurs?

LA REINE, *avec dépit*. Des rigueurs... je vous trouve bien osée, en ma présence. Appelez-vous rigueur mon zèle pour la vraie foi? oui, je poursuivrai toujours vos maudits puritains, vos damnés covenantaires, ce sont les ennemis de Dieu, et quand je demande qu'on les punisse, et qu'on les mette en prison ou au pilori, ce n'est pas de la rigueur, madame, c'est de la piété.

MISS LUCIE. De la piété!... (*Pénétrée.*) Ah! madame, je vous plains.

LA REINE. Terminons, miss Lucie Walter.

MISS LUCIE. Pardon, madame, j'avais oublié mes afflictions personnelles; en pleurant sur mon fils, je me suis permis de pleurer aussi sur le sort de mes frères malheureux, persécutés; peut-être est-ce manquer de respect à votre grâce... Hélas! ce fils que je vous redemandais pour consoler mes derniers jours, pour me fermer les yeux, il est infidèle aussi, je ne dois plus rien espérer, je me retire.

LA REINE. Votre Monmouth n'a-t-il pas été ingrat envers le roi? il lui offrait le gouvernement de l'Irlande...

MISS LUCIE. A la condition d'abjurer sa croyance; il a dû refuser, il a préféré l'exil.

LA REINE. Eh bien! qu'il y reste donc! point de pitié pour les ennemis de la foi.

MISS LUCIE. Ah! madame, vous n'êtes pas mère!

LA REINE, *d'abord frappée et légèrement émue par cette réflexion*. Non, mon Dieu! et c'est ma plus grande peine..... ah! cela serait une belle victoire pour nos ennemis. Si je ne donnais pas un héritier au trône, la princesse d'Orange règnerait avec son huguenot de Guillaume. (*Redevenant de plus en plus aigre.*) Mais il n'en sera pas ainsi, les prières des saints seront exaucées, nous avons des messes à la Vierge à Rome, à Paris et à Madrid; signor Ferdinando va bénir lui-même notre chapelle de la Nativité; nous aurons un prince de Galles, qui sera baptisé catholique, apostolique et romain, selon le traité avec le duc de Modène, mon père. Le duc de Modène ne souffrirait pas qu'on lui donnât des petits-enfans hérétiques; non, madame, il ne le souffrirait pas.

MISS LUCIE. Hélas! je joindrais de grand cœur mes prières aux vôtres!

LA REINE, *avec amertume*. Je vous entends, belle miss... vous prieriez pour nous si vous aviez la foi, si vous n'étiez pas la mère de Monmouth... si vous n'étiez pas... la favorite du roi Charles...

MISS LUCIE. Sa favorite! Eh, quoi! j'ai respecté votre rang et vous ne respectez pas ma douleur!... Jeune reine, vous me connaissez trop mal! je n'étais point la favorite de Charles Stuart, j'étais sa femme.

LA REINE. Dieu!

MISS LUCIE. Son épouse légitime devant Dieu et devant les hommes. Fille obscure, j'avais donné ma main et ma tendresse à un prince errant, malheureux et sans couronne. Plus tard, le trône lui fut rendu, je pouvais faire valoir des titres que je possède encore..... je pouvais être reine, Marie d'Est; et jamais une princesse de Modène n'eût touché au sceptre d'Angleterre. Mais l'amour de la patrie parla plus haut dans mon cœur que l'ambition et que l'amour; j'avais pourtant un fils que je chérissais, qui faisait mon espoir, mon orgueil; eh bien! Catherine de Portugal fut souveraine, la fille obscure cacha ses droits et garda son obscurité; pour laisser à son époux une alliance nécessaire, elle sacrifia tout, et consentit à vivre déshonorée. Marie d'Est, laquelle de nous deux est la meilleure chrétienne? laquelle a le plus de vertu?...

LA REINE. Madame... laissez-moi, vous m'effrayez...

(Apercevant le P. Piter, elle court à lui; miss Lucie les regarde avec pitié et sort.)

SCENE V.

LA REINE, LE P. PITER.

LA REINE. Ah! mon révérend, venez, sauvez-moi... cette femme me fait peur.

LE P. PITER. Qu'on l'arrête!

LA REINE. Non! restez... conduisez-moi chez le roi.

LE P. PITER. Eh! qu'est-ce donc? votre majesté paraît dans un trouble horrible... cette miss Walter aurait-elle osé?...

LA REINE. Elle est mariée; mon père, elle était la femme de Charles... c'est une indignité, venez, je veux voir le roi...

LE P. PITER. Mariée!...

LA REINE. Elle a des titres...

LE P. PITER. Sainte Vierge!

UN HUISSIER, *entrant*. Plusieurs députés des hautes chambres demandent à être introduits.

LE P. PITER. Qu'ils attendent. (*A la reine.*) Calmez-vous, madame, dissimulez l'altération de votre visage, je crois inutile de parler à sa majesté de votre entrevue avec cette Walter, attendons, et consultons avant tout notre vénérable prélat.

LA REINE. Oui, mon père, je ferai comme vous l'entendrez.

(Elle rejoint sa suite et rentre dans ses appartemens. Le P. Piter va pour entrer chez le roi, les députés se présentent.)

SCÈNE VI.

LE P. PITER HAMPDEN, RUSSEL, *plusieurs* DÉPUTÉS *des communes*.

RUSSEL. Monsieur l'abbé Piter, la conduite que l'on tient envers nous est fort étrange; prétend-on nous empêcher de voir le roi?

LE P. PITER, *ironiquement*. Vraiment, non, messieurs des communes, ce n'est point là notre intention. (*Passant fièrement devant eux.*) Je vais vous annoncer moi-même à sa majesté.

(Il entre chez le roi.)

HAMPDEN. Voilà ce qui nous attendait, messieurs, à cette cour papiste, un introducteur en soutane.

RUSSEL. Nous avons vu un tems où la salle du joyau de Withe-Hall était tapissée d'étendards conquis et d'armures de fer... la voilà meublée de cierges.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SUNDERLAND, MORRAI.

MORRAI. Le roi est dans une joyeuse humeur ravissante, en connaissez-vous le motif?...

SUNDERLAND. Président du conseil de conscience, est-ce que je ne sais pas tout?

MORRAI, *riant*. C'est pour le conseil de conscience que vous avez abjuré.

SUNDERLAND, *se frottant les mains*. Barillon a reçu de Paris une nouvelle divine, l'édit de Nantes est révoqué.

MORRAI. Les protestans chassés de France! bravo! Décidément ce Louis XIV est un grand roi.

SUNDERLAND, *riant*. Et ses dragons un bon régiment de convertisseurs. (*Apercevant les députés.*) Eh! qui vous savait là, nobles représentans? soyez les bienvenus, nos nobles seigneurs des communes! Quelle antienne venez-vous nous chanter?...

RUSSEL, *fièrement.* Si nous avions une antienne à chanter, milord, ce serait pour prier la providence qu'elle maintînt le roi notre sire dans sa digne grâce, qu'elle lui ouvrît les yeux, et qu'elle le préservât d'écouter des conseillers tels que vous.

MORRAI. Sir Edward Russel, vous oubliez en quel lieu vous êtes et à qui vous parlez.

SUNDERLAND, *à Russel.* Votre révérence me fera plaisir de me dire où elle prend sa chaussûre. (*Riant.*) Ah! ah! par Jupiter! voilà des souliers solides, et d'une forme gracieuse... ils auraient grand succès à la cour; qu'en dites-vous, Morrai?

(Russel lui tourne le dos sans lui répondre. Hampden s'approche de Sunderland.)

HAMPDEN. Priez tous les saints du paradis, lord Sunderland, qu'ils vous fournissent une pareille chaussure, si jamais il vous faut fuir de cette cour où vous ne portez que des souliers de soie!...

SUNDERLAND. Des menaces, à moi!... insolente populace!...

(Il lève son gant sur la figure de Hampden, qui met aussitôt la main à son épée.)

HAMPDEN. Ne touchez pas un député du peuple, sir Robert... ou je vous étends mort à mes pieds.

L'HUISSIER DE LA VERGE NOIRE, *annonçant.* Sa gracieuse majesté le roi!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE ROI, LA REINE, LE P. PITER, BARILLON, HALIFAX, LORDS *du conseil*, *suite.*

LE ROI, *tenant plusieurs lettres qu'il remet à Barillon.* C'est une provision de joie pour toute ma semaine, mon féal Barillon; mettez-moi, je vous prie, aux pieds de votre glorieux maître, je me déclare son humble vassal. Cette révocation fait le plus grand bien à la foi. Vrai Dieu! cela donnera un bon coup sur le bec à nos grues d'Ecosse. (*Russel et Hampden s'approchent du roi et fléchissent le genou, il les repousse avec humeur.*) Une minute, messieurs, si vous le voulez bien. (*A Piter.*) Mon père, je vous prie, qu'après la lecture du saint évangile il soit recommandé une prière d'action de grâces pour le très-chrétien Louis de France, et aussi pour notre saint père Innocent XI, le vrai fils de saint Pierre et l'élu de Dieu.

LA REINE. Sire, monseigneur, oublierez-vous dans ces largesses le duc de Modène, mon noble père?

LE ROI. Non, mignonne, le duc de Modène aussi, et aussi le roi d'Espagne.

HALIFAX. Quelle décision votre majesté prend-elle au sujet des évêques non conformistes et du prédicant Shart?

LE ROI. A la Tour... vous les y conduirez.

HALIFAX. Dispensez-moi, sire, d'une mission aussi pénible...

LE ROI. Vous que j'ai vu combattre si vaillamment, comte Halifax, je vous trouve bien timide aujourd'hui... Ce sera donc mon fidèle Sunderland qui me serrera les évêques.

SUNDERLAND. J'obéis, sire.

(Il sort.)

MORRAI. L'envoyé de Hollande fait savoir à votre majesté que le prince d'Orange, selon votre désir, a chassé de ses états le duc de Monmouth.

LE ROI. Et Argyle aussi, je suppose; ces deux turbulens étaient trop près de nous, je voudrais les voir à mille lieues.

(La reine fait un mouvement comme pour parler au roi de Monmouth, le P. Piter la retient par un signe.)

LE P. PITER. Nous avons appris aussi que le lord-juge Jefferies accomplissait avec une pleine réussite sa mission dans les provinces de l'ouest. Trente hérétiques ou factieux ont été exécutés à Dorcester, et pareil nombre environ à Exester, à Taunton et à Wells.

LE ROI, *froidement.* Bien, qu'il achève sa campagne, le titre de chancelier l'attend ici. (*Sans se retourner.*) Approchez, messieurs des communes.

RUSSEL, *suivi des autres députés qui s'agenouillent comme lui devant le roi.* Sire, nous venons seulement exprimer à votre majesté de modestes désirs.

LE ROI, *avec ironie.* Si modestes qu'ils soient, quels sont-ils, messieurs?

(Il leur fait signe de se relever.)

RUSSEL, *debout.* Nous souhaitons, sire, que le roi de concert avec les chambres porte remède aux maux de l'état, et ne se laisse plus guider par un seul homme ou par des conseillers perfides.

LE ROI, *souriant à Piter.* Ceci est une dragée à votre adresse, mon révérend.

HAMPDEN, *un papier à la main.* Nous présentons humblement cette pétition à votre majesté, afin d'assurer nos libertés civiles et religieuses... mais aussi avec le juste dessein de laisser intact le pouvoir souverain dont votre majesté est revêtue, pour la protection, la sûreté et le bonheur de ses sujets.

LE ROI. Par saint Georges!... je l'espère bien. (*Regardant le papier.*) Qu'y a-t-il là-dedans?

HAMPDEN. Nous osons remontrer humblement à votre majesté, par le premier article de cette pétition, qu'en dépit de notre grande Charte, et malgré le serment fait par le roi lui-même lors de son avénement au trône, les persécutions que l'on fait éprouver aux soi-disant hérétiques ou non conformistes annoncent assez le projet de changer notre sainte religion.

LE ROI, *avec humeur.* Ainsi, c'est pour l'avenir seulement que vous vous effrayez.. par ma foi! voilà du nouveau.

HAMPDEN, *avec fermeté.* C'est pour le présent, sire, les échafauds et les bûchers sont debout.

LE ROI. Ceux que l'on punit sont coupables, ce sont des pamphlétaires, des conspirateurs... il y a un juge pour les absoudre ou les condamner, tout se passe légalement.

HAMPDEN. Et ce juge est Jefferies!...

LE ROI. Après, messieurs, sont-ce là tous vos griefs?

HAMPDEN. Par le second article, nous nous plaignons à votre majesté que les dernières élections n'ont point été libres, et qu'un grand nombre de lords n'ont pas été convoqués au parlement...

LE ROI, *l'interrompant.* Cela est faux.

HAMPDEN. Sire.....

LE ROI. C'est un mensonge!...

HAMPDEN, *avec noblesse.* Que rapporterons-nous au parlement qui nous envoie, sire?

LE ROI. Rien, messieurs, rien du tout... Je n'aurais jamais cru qu'un tel message me vînt du parlement.... Votre pétition me prouve que les paroles ne signifient rien. Non, de par Dieu! vous me demandez ici ce qu'on n'a jamais demandé à un roi... Je ne vous retiens plus, messieurs; songez seulement à mes subsides : je n'ai que cela à vous dire.

(La députation fléchit le genou et sort; le roi agité se promène à grands pas.)

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* RUSSEL, HAMPDEN, *et* LES AUTRES DÉPUTÉS.

LE P. PITER. Sire, ne châtierez-vous pas ces insolens?

LE ROI, *marchant à grands pas.* Ne pourrai-je donc jamais vivre en paix avec ces endiablées communes!...

LA REINE. Tant que vous leur céderez, sire, ils croiront vous faire peur....; c'est votre trop grande bonté qui fait leur audace. Le duc de Modène, mon père, les aurait déjà pulvérisés.

LE ROI. Mariette, ma chère, si on vous écoutait, il faudrait tout briser.

LE P. PITER, *très-sévèrement.* Il est des cas de conscience, sire, où la fermeté, la rigueur même, deviennent le devoir d'un chrétien.

LE ROI, *s'arrêtant devant lui les bras croisés.* Vous croyez?... Ah!... je me rappelle ces fortes paroles que l'archevêque Laud dit jadis à mon père : La royauté périra par les communes, si les communes ne périssent par la royauté.

MORRAI. Vous avez de vaillantes épées qui vous entourent, sire, que craignez-vous de ces hommes de plume?

LA REINE. Craignez tout de ces presbytériens, mon cher seigneur.... Mon père, qui est un vaillant prince et champion de l'église, a été menacé du poignard par des calvinistes réfugiés en Toscane.

BARILLON. S'il m'était permis de mêler ma voix à celle de vos conseillers, sire, je dirais ces seuls mots : Le roi, mon maître, a renversé la Fronde et relevé le pouvoir royal en se montrant au parlement un fouet de poste à la main.

MORRAI. Sire, c'est à cheval qu'on est roi.

LE P. PITER, *brusquement.* Et n'est pas roi qui ne s'y montre.

LE ROI. De par Dieu et ma couronne! il ne sera pas dit qu'ils feront de moi un roi de paille!... Je casse le parlement..... qu'on arrête les deux orateurs pour propos insolens, et qu'on les enferme à la Tour!

LA REINE. Oh! mon cher sire, que je vous embrasse!

HALIFAX. Sire, après un tel acte de rigueur, Votre Majesté acceptera donc ma démission de la charge de trésorier.

LE ROI, *d'abord interdit.* Votre démission!... je l'accepte avec votre épée, milord.

HALIFAX, *remettant son épée à un officier.* La voilà : c'est celle que portait mon père à Marston-Moore, quand il est mort pour le vôtre. (Il sort)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* HALIFAX, SUNDERLAND.

BARILLON. Ah! sire, vous perdez un bon serviteur.

LE P. PITER, *avec humeur.* Un sot, voilà tout.

SUNDERLAND. Les ordres de votre majesté sont exécutés : nos révérends prélats et quelques prêcheurs sont à la Tour, à la garde de trois bons verrous de fer.

LE ROI. Et il n'y a point eu de troubles, de murmures?...

SUNDERLAND. Deux ou trois caquets; des tisserands et des bonnes femmes... un brasseur de Billing-Street, nommé Jerwis, un fanatique, qui s'est permis de crier : Charte et franchise!... Par Dieu! je les ai régalés des hoquetons de la chancellerie.

LE ROI. Bien... Qu'est-ce encore que ce bruit?

PLUSIEURS VOIX, *au dehors et aux portes des appartemens.* Jefferies! Jefferies!...

LE ROI. Quoi! Jefferies de retour.

(Jefferies paraît en costume de voyage; chacun semble surpris de cette arrivée subite, quelques-uns reculent comme épouvantés en le voyant.)

SCENE XI.

LES MÊMES, JEFFERIES.

JEFFERIES, *s'inclinant devant le roi.* Sire, mon noble maître, croyez qu'il a fallu un événement d'une telle importance pour me faire quitter ma mission dans l'ouest; mais aucun courrier n'eût pu me devancer pour vous instruire... Sire, votre couronne est menacée : le duc de Monmouth est débarqué à Lime...

LE ROI. Monmouth!... répète cela, Georges... Monmouth!!...

JEFFERIES. Il s'est embarqué d'Amsterdam avec deux cents émigrés environ. Déjà sa troupe se monte à plus de huit mille hommes; il est maître de tout le comté de Dorset, et marche sur Bridport.

LE ROI. Monmouth!... Ah! que mille diables serrent la gorge à ce mécréant, au prince d'Orange, à ma fille Marie et à tous les huguenots!...

LA REINE. Monmouth en Angleterre! nous sommes perdus!

LE ROI. Ah! ceci est un coup que me lancent les états et mon beau gendre Guillaume d'Orange... C'est à dessein qu'ils m'ont lâché ce loup-cervier de Monmouth.

LE P. PITER. Sire, il faut l'excommunier...

LE ROI. Tant qu'il vous plaira, mon père... Vertu de roi!... il me faut mieux que cela pour le combattre. Déjà maître d'un comté! c'est du canon grondant que je veux d'abord... Je vous abandonne sa conscience, à vous et à l'enfer; mais il me faut sa tête... par ma vie! il me la faut... (*Il se jette dans un fauteuil.*) Mais est-ce bien réel, mon Jefferies?... n'est-ce point une fable inventée par les puritains?

JEFFERIES. J'ai vu son avant-garde, sire : elle était commandée par lord Grey et Fletcher...

LE ROI. Il n'en faut donc plus douter!... mais que faire?... rien ne me paraît assez prompt. (*Se levant.*) Le parlement n'est pas encore cassé... c'est heureux; il me faut de l'argent... Je compte aussi sur vos conseils, mon cher Barillon, et sur l'appui de votre maître. Que les hautes chambres se réunissent au plus tôt.

(Des officiers du palais sortent.)

LE P. PITER. Sire, nous pourrions ordonner des prières et un jeûne...

LE ROI. Au plus pressé, mon père, au plus pressé : des armes, des bras et de l'argent. (*A Morrai.*) Placez-vous là, comte Morrai... Écrivez : « Les garnisons » de Londres seront doublées dans le plus » bref délai. Le duc d'Albermale prendra » le commandement des milices. Les trou- » pes régulières marcheront sous les or- » dres de notre bien-aimé lord Churchill. » Le lord comte Feversham aura seul le » commandement général de l'expédition » contre les rebelles. »

(Il relit rapidement ce qu'il vient de dicter, signe, et remet le papier à des officiers du palais. — Allant vers Jefferies.)

Mon tendre Georges, il me faut ici tout ton zèle, toute ton activité. Disperse-moi sur la côte et par les provinces tout ce que tu pourras trouver d'espions intelligens... Il me faut des nouvelles à chaque quart de minute... (*Revenant vers Morrai et dictant*) : « Jacques Scott, ci-devant duc de Mon- » mouth, par cet édit dégradé de toute » noblesse, est déclaré traître à la patrie, » félon et coupable du crime de lèse-ma- » jesté. Jacques Scott est mis hors la loi » de ces royaumes; ses proclamations ou » manifestes seront brûlés par main de » bourreau. Nous ordonnons à tous nos » fidèles sujets de lui courir sus; la somme » de cinq mille livres sterling est promise » à qui le livrera mort ou vif.

» En notre palais de White-Hall, le 23e » de juin 1685. »

(Il signe.)

(Pendant cette scène, la reine s'entretient bas avec Piter, qui paraît l'engager au silence. On entend sonner faiblement une cloche.)

LE ROI, *quittant la plume et se retournant.* Eh bien!... quoi! le tocsin?...

LE P. PITER. Sire... c'est l'heure du salut.....

LE ROI. Ah!... (*A lui-même.*) Sottise! avoir peur d'une sonnerie!... (*Haut.*) Messieurs, le conseil privé se réunira ce soir dans la grand'salle. (*Prenant la main de la reine.*) Allons au salut, mon père.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

17 JUILLET 1685.

Une chambre tapissée et meublée modestement, chez miss Lucie Walter.

SCENE PREMIERE.

MISS LUCIE, ANNA.

(Miss Lucie est dans un fauteuil près d'une table; elle paraît souffrante; Anna lui donne des soins.)

ANNA. Vous sentez-vous mieux, madame?

MISS LUCIE. Oui, oui, repose-toi, ma pauvre Anna. (*Après un silence.*) Encore une journée de crainte, d'espoir, de fièvre et d'angoisses! point de nouvelles!... ah! il est vaincu, Anna; s'il eût remporté le moindre avantage, la rumeur publique nous l'aurait déjà appris.

ANNA. Au contraire, ma chère mistriss, les mauvaises nouvelles vont si vite : puisque nous ne savons rien, il faut espérer.

MISS LUCIE. Espérer!... oui, la mort... et elle ne vient pas pour moi... Ainsi j'ai vécu pour toujours souffrir..... j'ai vécu pour voir deux révolutions, et mon père, mon époux et mon fils tomber les victimes de ces luttes sanglantes.

ANNA. Madame, voilà sir Guillaume.

MISS LUCIE. Ah! tant mieux... Sa présence ne calme point mes douleurs, mais elle me les fait supporter.

SCENE II.

LES MÊMES, GUILLAUME PENN.

(Il entre, introduit par un domestique; miss Lucie veut se lever, il lui fait signe de rester assise, et s'avance sans parler jusqu'à elle. Il lui presse la main amicalement.)

MISS LUCIE. Vous ne savez rien?

GUILLAUME PENN. Rien.

MISS LUCIE, *avec désespoir.* Argyle a péri funestement, le même sort attend Monmouth.

GUILLAUME PENN. Toujours du désespoir...

MISS LUCIE. Sans vous, je serais morte, William. Mais ne venez plus; ma retraite est entourée d'espions..... vous courez des dangers en venant chez moi..... celui qui console la mère de Monmouth doit être suspect.

GUILLAUME PENN. Non, milady. Quelque ombrageux que soit un despote, il ne peut trouver suspect celui qui lui prodigue gratuitement ses trésors, qui ne veut ni titre ni puissance, qui vit pauvre au sein des richesses, et qui ne fait d'autre mal que de pleurer avec les malheureux.

MISS LUCIE. Ah! Guillaume Penn, vous êtes le seul homme pur qui soit resté à l'Angleterre.

GUILLAUME PENN. Si, ma chère lady, l'Angleterre, croyez-le, possède encore des hommes purs et d'une vertu éprouvée...

MISS LUCIE, *presque vivement.* Mais où sont-ils donc?

GUILLAUME PENN, *gravement.* Dans les prisons de Londres.

MISS LUCIE, *avec douleur.* Oui, oui, des prisons, des échafauds... on devait s'y attendre quand York est monté sur le trône.

GUILLAUME PENN, *avec amertume.* C'est un grand mal qu'un mauvais roi. Pauvre, pauvre Angleterre! je t'ai vue si belle, si forte; désarmant l'Allemagne, comprimant la Hollande, imposant même des lois au fier Louis XIV... et te voilà!... ah!... infortunée Lucie! tu pleures un fils; moi, je pleure une patrie.

MISS LUCIE. Quittez-la donc cette funeste patrie, retournez dans celle que vous vous êtes créée où tant d'amis vous attendent, où tant de vœux vous appellent.

GUILLAUME PENN, *souriant.* Non, pas encore... plus notre mère est affligée, plus elle nous est chère; là-bas, je n'ai que des visages joyeux à voir; ici..... j'ai tant de larmes à essuyer!...

UN ÉCUYER DU ROI, *entrant*. Madame, sa majesté la reine d'Angleterre fait demander à votre grâce si elle veut bien recevoir sa visite...

MISS LUCIE, *très-étonnée*. La reine!...

GUILLAUME PENN. La reine, ici!...

MISS LUCIE. La reine chez moi!..... à cette heure!..... que signifie?... ah! Monmouth serait-il vainqueur? serait-ce un accommodement, la paix, du bonheur?...

(Elle s'élance vers la porte, la reine paraît, elle s'arrête court; un peu après paraît Piter, qui suivait la reine.)

GUILLAUME PENN, *voulant sortir*. Milady, je me retire. (*Voyant Piter.*) Piter aussi!... je reste.

SCENE III.

LES MÊMES, LA REINE, LE P. PITER.

LE P. PITER, *à part*. Toujours ce quaker ici!...

MISS LUCIE, *allant au-devant de la reine*. Que votre majesté pardonne le trouble où elle me voit...

LA REINE, *se composant*. Bonsoir, ma chère lady Walter... j'ai su que vous étiez souffrante... je viens vous voir.

GUILLAUME PENN, *à part*. C'est un piége.

MISS LUCIE. Madame, tant de bonté me pénètre.

LA REINE. Je viens à l'insu du roi, vous devez le penser. (*Apercevant Guillaume Penn, elle lui fait signe de sortir; celui-ci feint de ne l'avoir pas remarqué. Elle fait un second geste plus impérieux. A Guillaume Penn.*) Eh bien! ne comprenez-vous pas que je vous ordonne de sortir?...

GUILLAUME PENN. Sa majesté a-t-elle à s'entretenir seule avec milady? j'y suis prêt...

LA REINE. Et que vous importe? sortez.

(Miss Lucie fait signe à Guillaume Penn de céder.)

GUILLAUME PENN. Ton confesseur passera donc le premier... je le suivrai.

(Il engage, par geste, le P. Piter à quitter l'appartement.)

LA REINE. Qu'est-ce donc? non, restez, mon père, je le veux; et vous encore une fois, laissez-nous, je vous l'ordonne.

MISS LUCIE, *avec hésitation*. Sir William, si sa majesté le désire...

LA REINE, *s'emportant*. C'est aussi trop d'audace... que l'on fasse entrer mes hommes de suite et qu'ils mettent hors d'ici cet homme incivil...

GUILLAUME PENN, *sans quitter son sang-froid*. Milady reine*, la vieillesse et les vertus sont une majesté que tu dois savoir respecter. Alfred-le-Grand, qui était aussi un noble roi de la vieille Angleterre, disait aux *hommes de sa suite*: « Je n'entrerais » pas chez un chevrier de Lincoln sans re» tirer mon chapeau, et sans lui demander » la permission de m'asseoir. » Je suis ici chez moi, cette maison m'appartient, j'y ai offert un asile à ma bienfaitrice, car personne n'osait donner un lit à la veuve de Charles II. Cependant je me retire, mais ce prêtre papiste sortira devant moi.

LA REINE, *très-radoucie*. Pourquoi donc ces apprêts, cette méfiance, sir William Penn?

GUILLAUME PENN. A Dieu ne plaise que l'on puisse me supposer cette méfiance à l'égard de ma souveraine!..... mais lady Walter est pour moi une sœur......, une mère... enfin, sa majesté a-t-elle à entretenir seule lady Walter?

LA REINE. Oui. (*Bas à Piter.*) Allez, mon père...

GUILLAUME PENN, *à miss Lucie*. Je ne m'éloignerai pas, je reviendrai bientôt.

(Il s'incline légèrement devant la reine et sort après Piter.)

SCÈNE IV.

LA REINE, MISS LUCIE.

LA REINE. Votre sauvage d'Américain m'a froissé... que signifie une telle appréhension?

MISS LUCIE. Pardonnez-lui son attachement pour moi, madame, les hommes de sa secte sévère sont en crainte des prêtres romains... Mais, de grâce, que votre majesté daigne satisfaire à mon impatience!... le but d'une visite qui m'honore... n'était pas... ma santé, je le suppose...

LA REINE, *cherchant ce qu'elle va dire*. Non, milady, c'est vrai.

MISS LUCIE. Venez-vous pour mon fils?... ah! parlez, parlez!...

LA REINE. Ecoutez-moi, ma chère lady Walter..... la folle invasion du duc votre fils ne peut sérieusement alarmer la cour; déjà trente mille hommes bien armés le cernent en avant de Bridgewater, s'il ose risquer une bataille, il est perdu.

MISS LUCIE. Vous me faites frémir!....

LA REINE. Mais nous gémissons de voir le fléau de la guerre civile ravager encore ce malheureux pays.

MISS LUCIE. Ah! je donnerais tout mon sang....

LA REINE. Eh bien! dans l'intérêt de la nation, dans le vôtre, monseigneur l'archevêque d'Amasie le légat de sa Sainteté, le révérend P. Piter, mon directeur et moi, nous avons avisé au moyen prompt et facile pour que tout soit fini....

MISS LUCIE. Est-il possible!... Ah! madame, je vous bénis..... Tenez, pardonnez, c'est joie, c'est saisissement.... Je pleure... mais je vous écoute.

LA REINE. N'avez-vous pas gémi autant que moi de cette fatale invasion, de cette guerre cruelle?...Votre fils ne fut qu'égaré par un rêve d'ambition et par de perfides conseils; cette tête ardente, déjà brisée par un long exil, se sera exaltée en apprenant les circonstances exactes de sa naissance.

MISS LUCIE, *froidement.* Madame, il les ignore encore....

LA REINE. Dieu!... qu'il les ignore toujours!. qu'il se croie fils de miss Lucie!.. Livrez-moi l'acte de mariage qui vous unissait à son père,... et, dès ce jour, toute animosité cesse entre les maisons d'York et de Monmouth, ce fils chéri vous est rendu; son exil, la condamnation qui le frappe encore, tout est annulé, il rentre en grâce auprès du roi; et c'est à vous qu'il doit tant de bienfaits auxquels il devait si peu s'attendre.

MISS LUCIE, *d'abord froidement et s'animant par degrés.* Madame, si vous m'avez parlé du fond de votre cœur; dans l'intention pure de faire cesser une guerre cruelle, j'en suis bien reconnaissante, je vous en remercie. C'est une belle vertu que la clémence. Si c'est par un motif perfide que vous êtes venue près de moi; si votre dessein fut de m'enlever le titre que vous réclamez, uniquement pour vous, pour jouir sans crainte d'une couronne usurpée, je vous plains; je plains votre religion, et vos prêtres qui enseignent de si grandes noirceurs. Je me suis jurée à moi-même de ne jamais faire usage pour moi des titres que je porte tant que la reine Catherine existera, c'est mon devoir. J'ai pu consentir à vivre méprisée, à passer pour la maîtresse dédaignée d'un prince; mais déshonorer mon fils! le déshériter du nom de son père! d'un trône peut-être!.. Jamais, ne l'espérez pas!.. Lucie Walter est pour tout le monde une femme pauvre; oubliée, que l'on croit morte, que l'on traite de prostituée.... Pour elle seule, lady Walter est reine légitime de la grande Bretagne, et elle en a tout le cœur, elle en sent tout l'orgueil, elle en connaît tous les devoirs.

LA REINE, *pleurant à la fois d'humiliation et de dépit.* Voilà ce que je craignais, ce dont j'étais sûre.... Je le leur disais,.... ils m'ont forcée, et ce Piter qui m'a quittée!.. Ah!... où suis-je?... mon Dieu! mon Dieu!... me voilà humiliée, compromise, devant une femme que je déteste..... C'est affreux!

MISS LUCIE, *avec persuasion.* Si c'est cette démarche auprès de moi, que votre majesté se rassure, le plus grand silence...

LA REINE. Vous vous tairez par égard... votre pitié, n'est-ce pas?... Je n'en veux point de votre pitié,... vous m'êtes odieuse. Oh! n'espérez pas que je fléchisse le roi. Non, point de grâce pour un hérétique, pour un rebelle qui sera pris les armes à main. Oh! j'irai de grand cœur au *Te Deum* quand nous en serons là... (*Fausse sortie.*) Et, croyez-moi encore, belle miss, priez Dieu pour que sa majesté ne fasse pas retomber son courroux sur vous-même.

MISS LUCIE, *noblement.* Je prierai Dieu pour qu'il vous conserve et qu'il vous éclaire.

LA REINE, *à part, s'en allant.* Je prierai Dieu et saint Vincent de Modène, pour qu'ils nous en débarrassent.

(Elle sort sans regarder miss Lucie.)

SCENE V.

MISS LUCIE, *seule.*

Que penser de cette étrange démarche? Venir chez moi, presque seule, aux approches de la nuit... Si tout était désespéré pour le duc, elle ne l'eût point faite... Oh! non!... Si catholique! si orgueilleuse! On le craint encore; on craint ses partisans; on me craint moi-même!... Il faut donc espérer? vivre encore?... O rêve de mère, ne t'évanouis pas!...

SCENE VI.

MISS LUCIE, ANNA. (*Elle entre mystérieusement, un flambeau à la main.*)

ANNA. Milady, un jeune homme assez mal vêtu demande instamment à vous voir.

MISS LUCIE. Moi! quel peut être ce jeune homme?

ANNA. Je l'ai pris d'abord pour un mendiant, mais, sous ces habits grossiers, il a quelque chose de militaire : des gantelets d'armes, et une épée brillante.

MISS LUCIE. Malheureuse !... c'est Monmouth ! c'est lui-même ! Va, va... conduis-moi. C'est lui ! mon cœur me le dit ! j'en suis sûre !

(Elle s'élance vers la porte latérale ; Monmouth paraît, pâle, défiguré ; il porte une veste de paysan gallois, et vient tomber dans ses bras.)

SCÈNE VII.

MISS LUCIE, MONMOUTH.

MONMOUTH. Ma mère ! ma mère !

MISS LUCIE. Cher !.. cher !..

MONMOUTH *l'embrasse encore*. Ma mère me reconnaît encore ! Ah ! il fallait le cœur d'une mère !..

MISS LUCIE. Vaincu ! malheureux !

MONMOUTH, *avec ame*. Madame, je n'ai pas pu mourir.

MISS LUCIE. C'était ma seule crainte !... Ah ! je frissonne. Je le regrette à présent.

MONMOUTH, *avec accablement*. Gray m'a trahi, vendu peut-être ! des prodiges ! des miracles ! ah ! quels soldats ! quels héros j'ai perdus ! non..... non ! c'est une valeur sans exemple... deux chevaux tués sous moi ; entouré de feux, d'épées, de lances, avec cinquante hommes j'ai combattu sept heures contre eux tous... et pas une balle, pas un boulet pour moi ! fuir ! fuir comme un lâche ! poursuivi, traqué comme une bête fauve... ne marchant que de nuit dans les haies... dans la fange...

MISS LUCIE, *très-émue*. Mon fils !

MONMOUTH. J'ai bravé tout : je voulais vous revoir ma mère, vous embrasser encore. J'y suis parvenu..... (*Souriant.*) M'y voilà.

(Il l'embrasse encore.)

MISS LUCIE. Et comment avez-vous pu entrer dans Londres ? tromper tant d'espions et de surveillans ?

MONMOUTH. Ce costume, un tems brumeux et un commencement de nuit sombre, et ma facilité à imiter l'idiôme du Hampshire auraient trompé les plus scrupuleux constables.

MISS LUCIE. Quelques heures de repos, mon James, et cette nuit même nous partirons ; ici, ni sommeil, ni retraite à espérer. Chaque seconde qui s'écoule me fait mourir de terreur. Tu ne me quitteras plus, je te suivrai partout, ta mère adoucira tes maux en les partageant. Oh ! ne t'alarme point de mon sexe, ne viens point me reprocher mon âge ; une mère, James, une mère en tout tems, à toute heure, a assez de force pour supporter les fatigues de son fils, assez de courage pour affronter ses dangers ou sa misère ! Nous fuirons loin, dans les Orcades, dans les Hébréides, plus loin encore, au fond de l'Islande. Là, du moins, je ne tremblerai pas pour ta vie. (*Très-émue.*) Tu me le promets, mon James, nous partirons ensemble cette nuit même ?

MONMOUTH. Meilleure des mères ! que répondre à tant de tendresse ?.. vous adorer, vous idolâtrer, vous obéir, la tombe seule nous séparera.

SCENE VIII.

LES MÊMES, GUILLAUME PENN.

MISS LUCIE. Ah ! venez, mon ami, mon fils m'est rendu, je vois ici tout ce qui m'est cher.

GUILLAUME PENN. Anna me l'avait appris.

MONMOUTH, *courant à lui*. Vous m'avez conservé ma mère. Ah ! que ne vous dois-je pas !...

MISS LUCIE. Nous partons, sir William, nous partons cette nuit même, il me l'a promis. Ici, tout est danger pour lui, tout est mort... il faut fuir sans retard.

GUILLAUME PENN. Et tomber demain sans défense dans les bandes de Jefferies. Moins de désespoir, plus de prudence ! Impossible qu'on te soupçonne à Londres. C'est à peine si ta défaite est une nouvelle certaine à White-Hall. Profitons de ce court moment pour te sauver, mon fils, et c'est sur moi seul que je m'en repose. Nous fuirons ensemble, non en Écosse, en France où l'on vend la vie d'un proscrit ; mais dans un lieu plus sûr, où il n'y a point de tortures, point de trône, point de bourreaux, dans un pays vierge et libre, où je vous donne un asile, une patrie.

MONMOUTH, *abattu*. Encore l'exil, toujours l'exil !... c'est affreux. Sol natal, Angleterre, chère Angleterre ! il me sera donc refusé de vivre ou mourir dans ton sein, parce que je suis du sang malheureux de Stuart ! Je suis né prince, et je n'ai point de patrie ; mon pays est maudit pour moi. Ah ! ce n'est pas lui que j'accuse, il m'aime, il m'accueille ; ce sont ses tyrans qui me repoussent. Oh ! que ne suis-je un artisan, un pauvre pêcheur ! là, sur cette belle Tamise, sans noblesse, sans pain, sans couronne, que ce peuple insouciant est heureux ! et il nous envie une plume, un manteau !

et dans son ignorance, il dit : Heureux comme un roi !

GUILLAUME PENN. Noble Monmouth ! oh ! ne crois pas que je te blâme ; tes regrets pénètrent mon cœur, ils sont les miens. La patrie, la mère-patrie est aussi le deuil de mon ame. Eh bien ! c'est encore un sacrifice que j'ai fait à Dieu en y renonçant. Dix mille de mes frères malheureux, proscrits comme toi, voulaient porter dans les déserts leurs corps mutilés et leurs autels détruits ; pour être leur guide, leur appui, je me suis exilé avec eux. J'ai renoncé pour eux à la terre qui m'a vu naître. Dieu conduisit mes pas sous ce ciel nouveau, il bénit mes efforts, il agrandit mes pensées, et comme Moïse, au-delà des mers, d'un troupeau d'esclaves j'ai fait un peuple de rois.

MONMOUTH, *enthousiaste*. Partons, partons, Guillaume, tu m'éclaires, tu m'élèves à toi ! j'embrasse ta croyance, j'adopte ta secte. Qu'elle est sainte ! qu'elle est pure, la religion qui fait de tels hommes !... qui met la richesse dans l'industrie, la force dans la loi, l'ambition dans l'égalité !

GUILLAUME PENN. J'ai deux vaisseaux en rade ; cette nuit nous nous y rendons, dès demain en mer ; Dieu fera le reste...

MISS LUCIE, *avec piété*. Dieu ! Dieu ! pardonne à ma douleur maternelle.. j'accusais ton inclémence.

SCENE IX.

LES MÊMES, ANNA, *accourant effrayée*.

ANNA. Madame... milord... sauvez-le... cachez-le... ce sont eux.

MONMOUTH. Suis-je déjà découvert?

MISS LUCIE. Mon fils !

ANNA. Des hommes armés entourent la maison ; à leur tête, j'ai cru reconnaître... oh ! oui, c'est bien lui, c'est Jefferies !

MISS LUCIE. Jefferies !

MONMOUTH, *avec rage*. Jefferies !

MISS LUCIE. Vite ! vite ! ici, dans mon oratoire...

MONMOUTH. Fuir devant un Jefferies ! ah ! lui percer le cœur et mourir...

(Il tire son épée et court vers la porte ; miss Lucie lui barre le passage. Guillaume Penn entraîne Monmouth vers une porte latérale.)

GUILLAUME PENN. Témérité inutile.

MISS LUCIE. Je les entends.

JEFFERIES, *en dehors pendant que miss Lucie et Anna tiennent la porte*. Au nom du roi, ouvrez !

MISS LUCIE, *s'attachant à la porte*. Non ! non !

(Elle tombe dans les bras d'Anna ; la porte s'ouvre.)

SCENE X.

LES MÊMES, LE ROI, JEFFERIES, HOMMES D'ARMES.

(Le roi ne se montre pas d'abord.)

MISS LUCIE, *exaspérée*. Bourreau, mon fils n'est point ici ; s'il te faut du sang, tue-moi.

JEFFERIES, *froidement*. Que fait-on du sang d'une femme ?

GUILLAUME PENN, *noblement*. Homme audacieux, de quel droit, par quel ordre, viens-tu, contre tout privilége, violer le domicile d'un citoyen ?

JEFFERIES. J'agis au nom du roi.

MISS LUCIE. Tu mens.... le roi ne peut agir contre les lois.

GUILLAUME PENN. C'est une violence..... où sont les pouvoirs ? as-tu un mandat, le seing du lord chancelier ?

JEFFERIES, *ironiquement*. Oui, sans doute, car je suis le lord chancelier moi-même.

GUILLAUME PENN. Toi ! toi ! au siége vénérable des Bacon, des Morus ! tu blasphèmes, impie ; non, le roi Jacques n'a pas avili jusque-là la dignité souveraine...

LE ROI, *entrant par la porte du fond*. Vous vous trompez, sir Guillaume Penn, c'est le roi lui-même qui a élevé à ce haut rang un loyal serviteur.

MISS LUCIE, *plus alarmée que surprise*. Le roi !

GUILLAUME PENN, *sans surprise, mais profondément affecté*. Ah ! je m'abusais encore ; non, l'Angleterre n'a plus de roi.

LE ROI. Sir Guillaume, sortez.

GUILLAUME PENN, *fièrement*. Stuart, puisque tu oublies que je suis ici dans la maison qu'habitait mon père, je te déclarerai, moi, que je n'en sortirai pas ; protégé par mon titre d'Anglais et les lois de l'Angleterre, je resterai près de lady, non pour la défendre contre tes fureurs, Dieu ne m'a point armé de l'épée, mais pour plaider sa cause et partager son sort quel qu'il soit.

LE ROI. Tu la suivras donc au fort de Hurst-Castle, car c'est mon bon plaisir qu'elle y soit conduite sur-le-champ.

GUILLAUME PENN. Je l'y suivrai.

MISS LUCIE. Dans une forteresse ! Jésus ! qu'ai-je donc fait ?...

LE ROI. Rien, sans doute, si ce n'est rien que d'avoir engendré un double démon.

Mais vous serez un précieux otage entre nos mains, madame. James l'étourneau échappe à toutes les recherches, la mère nous répondra du fils, sous de bonnes murailles.. Par le ciel! il me faut Monmouth, et vous ne verrez point la lumière que je ne l'aie en mon pouvoir.

SCENE XI.

LES MÊMES, MONMOUTH.

MONMOUTH. Prends-le donc, et qu'il soit ta seule victime!

JEFFERIES. Il était ici!

MISS LUCIE. Malheureux!

LE ROI. Monmouth! Monmouth ici! ah! c'est trop de joie d'un coup.

GUILLAUME PENN. Il s'est livré!

MONMOUTH. Je suis votre prisonnier, que ma mère soit libre à l'instant! je le veux!

LE ROI, *malignement*. C'est trop juste, un roi n'a qu'une parole. (*A Jefferies.*) Vous voyez quelle surveillance s'exerce à Londres, Georges, il était ici, et nous l'ignorions tous. Que l'on casse les shérifs de service; que l'on réprimande les constables; les pontons aux arquebusiers de garde à la porte par où il est entré. (*A Monmouth.*) Nous avons à converser seul à seul, mon beau neveu. (*Aux autres*). Qu'on nous laisse!... (*Ils vont pour sortir, le roi les retient.*) Avant, qu'on le désarme.. (*On désarme Monmouth, il n'oppose point de résistance.*) Eh! eh! le loup est devenu mouton... allez... (*A mi-voix, à Jefferies.*) Tiens-toi là, Georges, de l'œil et de l'oreille.

(Jefferies et les gardes se retirent par la porte du fond; miss Lucie, Guillaume Penn et Anna entrent dans une chambre latérale.)

SCENE XII.

LE ROI, MONMOUTH.

MONMOUTH, *tombant aux pieds du roi.* Sire, je vous demande la vie; non pour moi, mais pour ma mère... elle en mourrait.

LE ROI, *avec une joie féroce.* Lâche, tu t'humilies donc? te voilà à mes pieds!...

MONMOUTH, *se relevant.* Lâche!... ah!... il fallait venir me combattre toi-même, en face; tu aurais vu si je suis un lâche. Mais, oui, je m'humilie, je reste à genoux; je t'implore... je demande la vie de ma mère.

LE ROI. Nomme-moi tes complices... les rebelles qui t'ont suivi, je veux les connaître tous.

MONMOUTH. Des complices!... je n'en ai point, je n'ai trouvé que des amis, que des frères; presque tous sont morts pour moi.

LE ROI, *dépité*. Morts ou vivans, nomme-les donc!...

MONMOUTH. Jamais!

LE ROI. A mes genoux, il me brave encore.

MONMOUTH. Sire, un cachot, des chaînes, des tortures... mais la vie pour ma mère.

LE ROI. La vie! oh! tu demandes trop!.. mort à toi, mort à ta race entière!!...

MONMOUTH. Sire, mon oncle, cette race est la vôtre. Je suis le fils de votre frère, c'est votre propre sang que vous allez verser.

LE ROI, *froidement*. Bien dit, vraiment... aussi quand j'ai du sang impur, je tends mon bras au chirurgien pour qu'il m'en délivre.

MONMOUTH, *se relevant avec indignation.* Ah! mot atroce! il ne pouvait sortir que de la bouche de Philippe II, d'Henri VIII ou de la tienne.

LE ROI. Tu renonces donc à me fléchir?...

MONMOUTH. J'ai trop de honte de l'avoir tenté. Tu as cru que je craignais la mort; le plus lâche des tyrans m'a traité de lâche... cette pensée seule est un supplice horrible!... il me déchire... il me tue!... qu'on me mène à la mort, je l'implore à présent, qu'elle me délivre de ta présence! du tableau de ma patrie gémissante. Ordonne, appelle ton bourreau royal, jamais plus illustre victime ne fut offerte à sa hache... que le même échafaud où périt le vertueux Charles Ier voie aujourd'hui rouler la tête de son petit-fils!...

LE ROI. Et si, malgré ton crime, ton audace, ton insolence... je voulais fermer mon cœur à tout ressentiment... et n'écouter que ma clémence royale... que dirais-tu, Monmouth?...

MONMOUTH. Je ne te croirais pas... Jacques II tient trop bien ce qu'avait promis le duc d'York.

LE ROI. Crois donc ce que j'avance ici... ta mère possède un écrit qu'il m'importe de connaître, de tenir en mes mains, qu'elle me l'abandonne, ta grâce est à ce prix.

MONMOUTH. Et quel est donc cet écrit plus précieux pour toi que mon sang et que ta vengeance?

LE ROI. Que t'importe?

MONMOUTH. Tu y mets un trop grand prix, tu ne l'auras pas, je veux mourir...

SCENE XIII.

Les Mêmes, MISS LUCIE, GUILLAUME PENN.

MISS LUCIE, *accourant*. Non! tu ne mourras pas!... sa grâce, dis-tu? ah! tiens, prends, règne... mais rends-moi ma vie, rends-moi mon fils!...

(Elle remet au roi son acte de mariage scellé du cachet de Charles II.)

LE ROI, *contraignant sa joie*. Je le tiens!

MONMOUTH. Ma mère... que faites-vous? quel est donc ce papier mystérieux?... parlez, parlez...

MISS LUCIE. Ta grâce, a-t-il dit! ah! je n'ai pas dû balancer... Mon fils, l'acte solennel qui m'unissait au roi ton père.....

MONMOUTH. Ciel! et vous le sacrifiez!... non! je n'accepte pas ce hideux marché... ma tête pour votre honneur!.... jamais? reprenez-le, ma mère... sire... rendez, rendez cet écrit... ordonnez mon supplice, je suis prêt... mais rendez ce titre auguste à ma mère.

LE ROI. Il est trop tard, Monmouth. Ce titre ne sortira plus de mes mains... Quant au supplice que tu réclames... tu n'y échapperas pas... compte bien que le jour de demain sera ton dernier jour...

GUILLAUME PENN. Grand Dieu!...

LE ROI, *avec un rire infernal*. La ruse avec la ruse... c'est une monnaie bonne et valable.

MISS LUCIE, *hors d'elle*. O ciel! tant d'atroce perfidie!... et votre promesse, sire? votre parole de roi?... c'est un serment, ne l'oubliez pas? la parole d'un simple chevalier est un serment!...

LE ROI, *sèchement*. On n'est tenu à remplir aucune parole, aucun serment avec les hérétiques; madame. Ma conscience est en repos sur ce point, et j'en ai reçu d'avance l'absolution pleine et entière de deux saints prélats de l'église...

GUILLAUME PENN, *anéanti*. Ah! pourquoi ai-je revu l'Angleterre.

MISS LUCIE, *accablée*. Horrible! horrible!

MONMOUTH, *se jetant de nouveau aux pieds du roi*. Sire! sire par pitié, rendez, l'honneur à ma mère... dans votre haine aveugle, ne vous déshonorez pas vous-même!!.....

LE ROI, *froidement*. Demain... je ne te craindrai plus.....

MISS LUCIE, *se rapprochant de Monmouth, et quittant subitement son accablement pour reprendre toute son énergie*. Ah! c'est trop s'humilier! Relevez-vous, roi d'Angleterre! ne rampez point devant cet exécrable tyran. Triomphe, barbare, immole du même coup le fils et la veuve de ton frère!... Toi, roi! roi d'un peuple généreux, jamais!... La nation qui t'avait rejeté ne tardera pas à te rejeter encore. (*Allant à Monmouth et lui plaçant la main sur le cœur.*) Ici est un cœur royal, et qui ne dément pas sa noble race. Quand il ne serait pas le fils légitime de Charles II, par ses vertus, ses sentimens élevés, il était digne de ceindre une couronne... Toi, tu es indigne du nom d'homme et de prince; toi, traître à ton sang, à ta foi jurée, à ta patrie, à la gloire!... infâme! descends du trône, tu t'avilis!!...

LE ROI, *reculant terrifié*. Holà! Jefferies! Gardes! à moi!

SCENE XIV.

Les Mêmes, JEFFERIES, Officiers, Soldats.

LE ROI. A la Tour!... et que demain sa tête piquée sur son drapeau épouvante les factieux et les impies.

(Jefferies fait signe aux officiers d'arrêter Monmouth, il les repousse et court se jeter dans les bras de sa mère.)

MONMOUTH. Ah! ma mère! ma mère!...

MISS LUCIE, *l'embrassant*. Aujourd'hui, encore là... demain au ciel!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

18 JUILLET 1685.

Une plate-forme servant de cour intérieure dans la Tour de Londres ; au fond, une porte fermée par une herse et donnant sur un escalier ; une sentinelle s'y montre par intervalles ; à droite, la tour des prisonniers ; à gauche, la tour principale, sur laquelle est une grande croisée et un balcon en saillie ; la croisée est couverte d'une longue bande de tapisserie servant comme de jalousie ; en scène, quelques bancs de pierre.

SCENE PREMIERE.

MONMOUTH, HAMPDEN, RUSSEL.

(Au lever du rideau, Hampden et Russel jouent aux échecs ; Monmouth, vêtu légèrement et comme en négligé, les regarde, appuyé contre une saillie de la muraille.)

HAMPDEN. Vous menez vos cavaliers à travers champ, mon cher lord ; prenez garde que je les mette comme nous dans la Tour de Londres, et qu'ils n'y trouvent de passe-tems que le jeu d'échecs.

RUSSEL. Eh ! vraiment, maître Hampden, c'est dommage qu'on ne prenne pas le roi..... le vôtre courrait de grands dangers...

MONMOUTH, *gaîment*. Et voilà ici un fou qui fait bien des sottises.

HAMPDEN. Eh ! milord, qui vous savait là ?...

MONMOUTH. J'ai voulu jouir du frais de la matinée ; c'est quelque chose encore que de respirer un peu d'air entre deux guichets.

RUSSEL, *bas à Hampden*. Pauvre prince !.. il ne sait donc rien ?...

MONMOUTH. N'admirez-vous pas la marche du tems, messieurs, et la philosophie de l'histoire ? c'est sur cette plate-forme que fut exécuté lord Hastings ; et deux prisonniers politiques jouent aujourd'hui sur la pierre qui lui servit de billot.

HAMPDEN, *renversant l'échiquier*. Ah !...

SCENE II.

LES MÊMES, JERWIS, *entrant fort ému*.

JERWIS. Oh ! monsieur Russel... est-ce vrai ce que l'on dit ?... est-il bien vrai que l'on va faire mourir aujourd'hui notre brave duc de Monmouth.

RUSSEL, *voulant le faire taire*. Chut !... chut !... imprudent !...

MONMOUTH. Mais, oui, mon beau garçon... cela paraît assez probable..... le roi Jacques ne laisse pas moisir ses prisonniers.

HAMPDEN, *bas à Monmouth*. Prince !...

MONMOUTH, *bas*. Laissez... laissez.

JERWIS. Les tigres !..... ils ont passé la nuit à dresser l'échafaud... tenez... il est au bas de la seconde tour... on le voit d'ici tout tendu de velours noir.

MONMOUTH, *gaîment*. Comment donc !... c'est presque du luxe....... on a voulu le traiter en prince.

JERWIS. Nous ignorions même qu'il fût pris..... et on ne le juge pas !..... un fils de roi !... un pair d'Angleterre et d'Ecosse !... mais il n'y a donc plus de justice ?...

RUSSEL. Hélas ! non !..... mon honnête Jerwis... depuis long-tems les païens l'ont mise au rang des faux dieux.

JERWIS. Et nous souffrons cela !..... et nous sommes Anglais, et nous sommes des hommes !..... oh !..... que ne suis-je libre encore !.. .... je ne suis qu'un pauvre brasseur de Billing-Street....... mais je courrais les rues.... j'ameuterais tout le peuple... nous le délivrerions... et je suis ici en prison par l'ordre de Judas Sunderland..... comme séditieux..... parce que j'aime ma religion et ma patrie. (*Il pleure presque.*) Mais, mes chers seigneurs, il n'y a donc rien à faire ?

MONMOUTH. Rien, mon ami, souffrir et attendre. (*Bas à Russel, lui pressant la main.*) J'emporte donc des regrets... on me donne donc des larmes !....... oh ! quelle douce consolation !..... (*Anna paraît à la porte du fond. Elle marche avec hésitation ; Monmouth l'aperçoit et court au-devant d'elle.*) Et maintenant, messieurs, vous me verrez mourir en prince, en soldat... je ne manquerai ni de force ni de courage.

(Il s'apprête à rentrer dans la tour ; Jerwis, hors de lui, l'arrête et se jette à ses pieds.)

JERWIS. Quoi !..... c'est donc vous ?..... vous êtes donc le duc de Monmouth ?.... O mon prince, mon généreux prince !... faut-il que l'Angleterre vous perde ainsi ?... non ! non ! ne mourez pas, milord... laissez-moi prendre votre place. Que je serais fier

de vous sauver!.. ne me refusez pas..... je vous en prie..... prenez mes habits, balafrez-vous le visage..... on ne vous reconnaîtra pas... et moi... moi... j'aurai la tête tranchée comme si j'étais noble.

MONMOUTH, *souriant*. Le désespoir te rend fou, mon pauvre ami.... allons, allons, reviens à toi... à mes pieds!..... relève-toi donc... viens dans mes bras...

(Il l'embrasse.)

JERWIS, *pleurant*. Milord!... milord!...

MONMOUTH, *ému*. Oh!.... oui.... oui.... j'étais aimé du peuple. (*Reprenant sa fermeté.*) Daignerez-vous me suivre, Russel, et vous Hampden?... (*Gaîment.*) Je vous prends pour mes gentilshommes d'honneur..... ah! votre popularité n'y perdra rien..... vous serez les derniers courtisans d'un roi sans couronne et qui n'aura bientôt plus de quoi la porter.

HAMPDEN. Nous suivrons votre grâce.

(Sunderland et Morrai entrent richement vêtus.)

SCENE II.

LES MÊMES, SUNDERLAND, MORRAI.

RUSSEL. Morrai et Sunderland à la Tour? Ah! c'est une amère raillerie que de les voir ici dans un tel moment.

MONMOUTH. Et en habit de fête, vive Dieu!...... bien! bien! messieurs du conseil de conscience..... cette parure est de fort bon goût et digne de vos seigneuries... Bonjour, messieurs... vous pourrez dire à mon bon oncle d'York que vous avez vu le duc James de Monmouth... au moment de la mort, oubliant qu'il est le neveu de Jacques II, mais se souvenant qu'il est petit-fils de Charles Ier.

(Il entre dans la tour, suivi de Hampden et de Russel.)

JERWIS. Et si quelque bourreau subalterne, qui ne connaît pas bien ses maîtres, demande : Quels sont donc ces brillans seigneurs? Jefferies l'assassin peut répondre : Chapeau bas, ce sont les amis du roi, c'est le lâche Morrai et Sunderland l'apostat.

(Il s'éloigne.)

SUNDERLAND, *riant*. Appelez donc le chef des hocquetons et que l'on pende ce drôle à une gouttière.

MORRAI. Ah! voici *le lord grand-justicier*.

SCENE III.

LES MÊMES, JEFFERIES, SOLDATS.

VOIX *au dehors*.

Ah! c'est Jefferies!... c'est Jefferies, le bourreau!...

JEFFERIES, *en scène, se retournant*. Oui, vraiment, c'est Jefferies... J'arrive à tems, à ce qu'il me paraît. Vrai Dieu! notre doux troupeau commençait à bêler.

MORRAI, *effrayé*. Est-ce qu'il y a du tumulte, monsieur le grand chancelier?...

JEFFERIES. Oh! oh!... ce bruit-là ne m'effraie pas; j'y suis fait. Deux rangs de hallebardiers du côté gauche, que les arquebusiers à cheval se tournent en ligne le long des murs de la Tour. (*A un officier.*) Colonel, faites disposer le royal-écossais sur trois rangs autour de l'échafaud. (*L'officier s'incline.*) Qu'on baisse les deux herses de la grande porte, et qu'on ne laisse approcher personne!

(L'officier sort.)

SUNDERLAND, *bas à Jefferies*. Est-on sûr de ce régiment?

JEFFERIES, *presque gaîment*. Très-sûr : grâce à l'excellent Barillon, on lui a donné ce matin un mois entier de solde. (*Montrant aux lords que le calme est rétabli.*) Vous voyez, je n'ai eu qu'à paraître.

SUNDERLAND, *souriant*. Oh! vous êtes un homme précieux.

MORRAI, *à part*. C'est égal, je ne suis pas tranquille.

(Il va pour sortir avec Sunderland, on entend de nouveau bruit au loin. Miss Lucie paraît avec Guillaume Penn ; un gros de soldats les accompagne et ferme leur rang derrière eux.)

PLUSIEURS VOIX. C'est miss Lucie : place! place à miss Lucie Walter et à Guillaume Penn!

UN SOLDAT. Milord chancelier, un prisonnier de la Tour vient de se précipiter du haut de l'esplanade : il a disparu au milieu du peuple en criant vengeance.

JEFFERIES, *criant du rempart*. Soldats! mort et passion!... Que l'on évacue la place!... Poussez! poussez!... tuez, s'il le faut.

SCENE IV.

LES MÊMES, MISS LUCIE, GUILLAUME PENN.

MISS LUCIE, *arrivant vers le milieu de la plate-forme, et apercevant Sunderland*. Ah!

je devais m'attendre à te rencontrer ici, Sunderland : voilà un spectacle bien digne de toi !

SUNDERLAND. Qu'est-ce ? cette place est-elle le rendez-vous des quakers et des puritains ?

GUILLAUME PENN, *gravement.* C'est le rendez-vous de ceux qui savent mourir pour Dieu et pour la patrie... Ce n'est point ta place à toi, vil renégat... Va-t'en, ne vois-tu pas l'horreur que tu inspires?...

JEFFERIES, *s'avançant.* Soldats ! que l'on éloigne cette femme !

MISS LUCIE. Que l'on m'éloigne !.... non, on ne m'éloignera pas !.. Voyons donc si un seul de ces hallebardiers, si Jefferies lui-même osera regarder en face et toucher la veuve de son roi !...

(Jefferies donne quelques ordres et sort par la tour à gauche, où est l'échafaud.)

GUILLAUME PENN, *d'une voix forte.* Eh quoi ! le lieu même où l'on meurt n'est-il plus protégé par les lois ?... doit-on voir les bourreaux insulter à leurs victimes ?... Au nom du Dieu de paix, Robert Sunderland, quitte cette place où ta présence appelle le meurtre... Va-t'en, va-t'en ! ne fais pas verser le sang des citoyens...

(Il semble poursuivre Sunderland du regard et du geste ; Morrai tremblant se rapproche de lui ; ils sortent tous deux par la droite.)

SCÈNE V.

MISS LUCIE, GUILLAUME PENN, SOLDATS, *au fond.*

GUILLAUME PENN. O ma fille ! je t'en conjure, ne reste pas plus long-tems en ce lieu : cette épreuve est au-dessus de tes forces...

MISS LUCIE. Elle n'est pas au-dessus de mon courage : je resterai. Quoi ! mon fils, mon cher fils mourrait sans revoir sa mère ! sans recevoir son dernier baiser ! quand c'est pour elle qu'il s'est sacrifié, pour elle qu'il périt ! Rassurez-vous ; ayez plus de confiance : ah ! vous ne savez pas encore, mon digne ami, combien il y a de force dans le cœur d'une mère et dans la foi d'une chrétienne !

GUILLAUME PENN, *cherchant à cacher son émotion.* Mon ame est brisée !

MISS LUCIE, *pressant la main de Guillaume Penn.* Eh bien !.... eh bien ! est-ce à moi à vous donner l'exemple du sang-froid et du courage ? ah !... c'est maintenant qu'il nous en faut !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MONMOUTH, HAMPDEN, RUSSEL, PLUSIEURS HOMMES DE JUSTICE, OFFICIERS, SOLDATS.

(Monmouth est dans un costume sévère, mais riche et élégant ; il est environné de justiciers et de soldats ; sa démarche est posée et sa figure extrêmement calme.)

MONMOUTH. Je vous ai tenu parole, messieurs ; encore faut-il s'en aller royalement... Vous le voyez, j'ai pris l'habit de cérémonie... je me figure un jour de bataille, et que j'y resterai. (*Apercevant miss Lucie.*) Ah ! ma mère ! ma mère ! avez-vous pu faire une telle démarche.... Quoi ! Guillaume, vous y avez consenti !.. hélas ! je voulais bien mourir... mais vous trouver là, vous voir tant souffrir ! ah ! c'est mourir deux fois !

MISS LUCIE, *fermement.* Monmouth... je ne viens pas te donner l'exemple de la faiblesse ; je viens te donner celui de la force la plus sublime, je viens t'encourager à mourir ; mon fils, meurs en noble Anglais, meurs en roi, et que ta mère t'embrasse.

(Profond silence parmi les soldats, interrompu seulement par quelques sanglots.)

MONMOUTH. Je me sens bien de la résignation, mais vous voir ici... m'a troublé... Ah ! vous me faites bien du mal...

(Il embrasse miss Lucie et presse la main de Guillaume Penn.)

GUILLAUME PENN, *vivement ému.* James ! James ! mon enfant !...

(Monmouth les repousse avec douceur et passe ses mains sur son visage.)

MONMOUTH. Allons ! le moment est passé !.... ce sera mon seul acte de faiblesse !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE P. PITER.

LE P. PITER, *masqué jusque-là par des soldats, s'approche en tremblant.* Mon fils, à cette heure suprême, ne vous confierez-vous pas aux sacremens de notre sainte croyance ?

MONMOUTH. Vous ici !.... vous !.... ah ! c'est le comble ! Qui vous envoie ? qui vous demande ?

LE P. PITER. Mon zèle seul m'a amené près de vous, prince.

MONMOUTH. Et l'espoir d'arracher à la faiblesse d'un mourant une confession que tu pourrais vendre à ton maître... Retire-toi, prêtre imposteur ! je n'ai point de foi

dans un dogme dont tu es l'apôtre. Ah! si un Dieu juste a voulu des interprètes entre lui et ses créatures, ce sont des cœurs purs et vertueux qu'il a dû choisir!... (*Prenant Guillaume Penn dans ses bras.*) Voilà, voilà les ministres que sa justice avoue. Voilà les hommes qu'il met sur la terre pour consoler, pour éclairer les hommes!.. (*A Piter.*) Toi, je t'accablerai, non de ma haine, mais de mon mépris... Infâme!... venais-tu aussi voir couler mon sang?... mon sang! je te l'abandonne; mais, réponds ici: qu'as-tu fait de celui de mon père?... (*Piter terrifié est sur le point de s'évanouir; Monmouth continue.*) Il ne sait que répondre, voyez, voyez sa pâleur mortelle... ne dirait-on pas que c'est lui qui marche au supplice, et moi qui suis le confesseur!. (*D'une voix forte et solennelle.*) Anglais, amis, soldats, je meurs dans la foi anglicane que vous révérez tous... dans le respect de l'évangile et l'espérance d'une vie meilleure.

(Piter se retire défaillant, emmené par quelques soldats.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* LE P. PITER.

LES SOLDATS. Grâce! grâce!

UN OFFICIER, *s'approchant de Monmouth.* Bon courage, duc de Monmouth! nous souffrons aussi.

UN SOLDAT *ému.* Adieu, milord, mon noble prince, je prierai pour vous.

TOUS. Liberté!... grâce!... grâce!...

HAMPDEN, *soutenant Russel que ses sanglots étouffent.* Le forfait s'accomplira donc! Soldats..... de ce jour le roi Jacques a signé son abdication avec la hache de Jefferies!...

(Le tumulte augmente... Monmouth presse la main à plusieurs soldats et s'efforce d'imposer silence; à sa voix le calme se rétablit et les soldats reprennent leurs rangs.)

MONMOUTH. Mes amis!... mes amis!... ah! cessez ce tumulte qui trouble mes derniers instans. Oui, je meurs innocent, je meurs votre ami, votre prince; mais que mon sang soit le seul répandu! gardez le vôtre pour notre chère patrie, ne le livrez pas aux bourreaux de Jacques d'York. Unissez-vous, plus de schismes, plus de partis... oh! plus de guerre civile! Ah! le ciel m'est témoin qu'en armant mon bras, je ne songeais point à une couronne... je n'abordai cette terre sacrée de la patrie que pour chasser ses oppresseurs, et y ramener la foi, la justice et la liberté.

TOUS. Sa grâce! sa grâce!...

(Nouveau mouvement, au milieu duquel paraît Jefferies.)

SCENE IX.

LES MÊMES, JEFFERIES.

JEFFERIES. Milord, êtes-vous prêt?

MONMOUTH, *très-calme.* Il y a longtems.

JEFFERIES. Allons!...

MONMOUTH. Adieu donc, tendre mère, adieu, mon ami; je vous la lègue... c'est tout ce que je laisse au monde, c'est tout ce que j'y regrette. (*Il marche avec calme vers la tour à droite. Voyant Jefferies qui s'apprête à passer devant lui.*) Arrière, Georges Jefferies! marchez après moi, je vous prie; votre maison n'a point encore le pas sur celle de Stuart.

(Il s'appuie sur Hampden et sur Russel; il sort par la droite avec Jefferies et les justiciers; une haies de soldats les suit.)

SCENE X.

MISS LUCIE, GUILLAUME PENN.

MISS LUCIE, *comme si elle sortait d'un état de stupeur.* Laissez-moi... laissez-moi... mon fils! Monmouth!... Ah! mon Dieu! vengeance! mort aux tyrans! vengeance!

(Elle succombe à ce dernier effort et reste évanouie. Bruit confus et rapproché au dehors.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JERWIS, HOMMES *et* FEMMES *du peuple arrivant en désordre par la porte du fond.*

JERWIS. Le duc, où est-il?

LE PEUPLE. Grâce! grâce!

JERWIS. Nous voulons le sauver.

GUILLAUME PENN. Il n'est plus tems!

(Nouveau tumulte; on cherche à désarmer les soldats. On entend au loin un roulement de tambours; chacun s'arrête tout-à-coup, le calme renaît, et tout le peuple s'agenouille avec recueillement, le visage tourné du côté où est l'échafaud. On entend le bruit sourd d'un coup de hache *.)

GUILLAUME PENN, *seul, debout, le chapeau sur la tête, élevant les mains, et d'une voix solennelle:*) Adieu! dernier des Stuarts! tu n'as pas loin d'ici au ciel!...

(La toile tombe.)

* Le coup de hache a été supprimé à la représentation.

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

MON BONNET DE NUIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Par MM. Georges Duval et Barrière.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre National du Vaudeville, le 11 juillet 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BÉCHAMEL, pâtissier-traiteur.	M. Lepeintre je
ANGÉLIQUE, sa fille.	Mlle Tharcy.
BOULOT, relieur, futur d'Angélique.	M. Ch.-Potier.
ISIDORE, imprimeur, neveu de Béchamel.	M. Brindeau.
CORNÉLIE, amante d'Isidore.	Mme E.-Stéph.
MERCIER, auteur du Tableau de Paris.	M. Derouvière.
M. MOREL, commissaire au Châtelet.	M. Mathieu.
PRUDENT, notaire.	M. Ballard.
UN COMMISSIONNAIRE.	M. Camiel.
Parens. Amis, etc.	

La scène est à Paris et se passe en 1780.

Le théâtre représente l'intérieur de l'enclos Saint-Jean-de-Latran. A droite de l'acteur, une boutique de pâtissier ayant pour enseigne : *Béchamel, pâtissier-traiteur, à la renommée des boulettes*. A gauche, une boutique de relieur ayant pour enseigne : *Boulot, relieur, au veau d'or*. Une tente s'avance sur le devant de la boutique de Béchamel.

SCÈNE I.

CORNÉLIE, *debout un peu en arrière*, BOULOT, BÉCHAMEL, LE NOTAIRE, ANGÉLIQUE, MERCIER, Parens et Amis, derrière*.

Au lever du rideau, les principaux personnages sont assis autour d'une table dressée sous la tente de Béchamel, écoutant la lecture du contrat de mariage.

LE NOTAIRE. Et en cas de décès de l'un des futurs conjoints...

BOULOT. Pardon, si j'interromps, mais voilà trois fois que nous retombons à l'article de la mort, c'est trop de deux.

LE NOTAIRE. Un contrat de mariage doit prévoir tous les cas, et la mort étant un des plus probables...

BOULOT. J'entends bien, mais je n'aime pas à promener si long-temps mes idées là-dessus ; on dirait que nous faisons un testament

MERCIER. Eh ! mais, c'est à peu près tout comme.

BOULOT. Toujours mordant, monsieur Mercier.

MERCIER. Toujours vrai, monsieur Boulot.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Lorsque nous voyons une belle,
Nous admirons ses jolis traits,

* Pendant et après la signature du contrat, les personnages forment de petits groupes ; au côté gauche Mercier, Cornélie, Isidore, Béchamel.

Nota. Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent être placés sur le théâtre, le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite : les changemens d ns le courant des scènes sont indiqués par des notes.

Nous jurons de vivre pour elle,
De n'adorer que ses attraits *bis.*
Mais qu'enfin l'hymen nous engage,
Ce feu ne dure plus qu'un jour,
Et le contrat de mariage
Est le testament de l'amour.

LE NOTAIRE, *reprenant.* Et en cas de décès...

BOULOT. Tenez, j'aime mieux signer de confiance; je m'en rapporte à vous sur l'agrément du contrat, et au beau-père, sur la rondeur de la dot. (*Il signe.*) A votre tour, ma chère Angélique; au vôtre, papa Béchamel; à monsieur Mercier, que je relie depuis dix ans...

MERCIER, *bas à Isidore.* Il n'en est pas plus malin.

BOULOT. En veau comme en basanne, et qui a bien voulu me servir de témoin dans cette époque solennelle de ma vie. (*Mercier signe.*) Au cousin Isidore; à sa future, la séduisante Cornélie, l'Armide des couturières de la rue des Sept-Voies, et à vous tous amis, parens, alliés et simples connaissances de l'enclos de Saint-Jean-de-Latran, signez, paraphez... étendez-vous, il y a de la marge... Ah ça! mais pourquoi que je ne vois pas au sein de nous l'honorable commissaire au Châtelet qui a tenu, dans les temps mon Angélique sur les fonts baptismaux? il avait promis d'honorer de sa signaturer.. ah! le voilà.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE COMMISSAIRE.

J'arrive un peu tard, mais que voulez-vous, j'étais en opération dans l'intérêt de la morale publique.

BÉCHAMEL. On sait que vous n'en faites jamais d'autres.

LE COMMISSAIRE. Aussi, je suis sur les dents. Chaque jour nouveau délit contre les mœurs à constater; chaque jour des aventures pareilles à celle que je viens de mettre à fin.

BÉCHAMEL. Contez-nous-la donc.

LE COMMISSAIRE. En vérité, d'après des choses comme ça, je ne sais pas comment un homme peut songer à se marier. (*Au notaire.*) Où faut-il signer?

LE NOTAIRE, *indiquant.* Là.

BOULOT, *au notaire.* Voilà tout, n'est-ce pas?

LE NOTAIRE. Non; il reste une dernière formalité.

Air : *Vaudeville de Michel et Christine.*

Mon cher monsieur, selon l'usage
Que nul n'a voulu récuser,
L'épouse même la plus sage
Au notaire accorde un baiser.

Il embrasse Angélique.

BOULOT, *parlant.* A présent. j'espère...

LE NOTAIRE. (*Parlé.*) Il est enfin d'usage que tout le monde imite le notaire, en commençant par le plus proche parent.

BOULOT, *à part.* Absurde tabellion.

ISIDORE, *continuant l'air.*

Je m'empresse de me soumettre
A cet usage si flatteur,
Et je le fais de bien grand cœur
Il embrasse Angélique et dit ensuite à Boulot:
Si vous voulez bien le permettre.
Tout le monde embrasse Angélique en reprenant:
Et je le fais de bien grand cœur
Si vous voulez bien le permettre.

Le notaire sort. — On le reconduit.

SCÈNE III.

MERCIER, BECHAMEL, BOULOT, LE COMMISSAIRE, CORNÉLIE, ISIDORE, ANGÉLIQUE.

BOULOT. Encore une fameuse tête à perruque, ce notaire-là; il aurait bien dû vendre il y a six mois.

ISIDORE. Parce qu'il a embrassé ma cousine?

BOULOT. Et qu'il l'a fait embrasser par d'autres qui m'ont paru appuyer un peu fort... je ne nomme pas le personnage, mais il doit se reconnaître.

BÉCHAMEL, *au commissaire.* Ah çà, mon sieur Morel, votre histoire?

CORNÉLIE. Ah! oui, contez-nous-la, monsieur le commissaire, je suis curieuse de l'entendre.

BOULOT, *observant toujours Isidore qui parle de temps en temps à Angélique.* Si elle est drôle, nous rirons.

LE COMMISSAIRE. Il s'agit d'un fourreur de la rue aux Ours, ou plutôt de sa femme qui accordait depuis quelque temps des audiences particulières à un clerc de procureur; curieux de savoir, si, dans leurs conférences, ils ne traitaient que des questions de droit...

BOULOT. J'aurais eu la même curiosité. Continuez, parrain de mon Angélique.

LE COMMISSAIRE. Le mari s'est adressé à M. Lenoir, qui m'a donné ordre de m'en

assurer. Je prends avec moi deux exempts, je pars...

BOULOT, *à Isidore*. Ecoutez donc l'histoire du fourreur, cousin, elle est intéressante. (*Au commissaire.*) Reprenez le fil, commissaire.

LE COMMISSAIRE. J'arrive; porte close. Je frappe...

BOULOT. On vous laisse faire?

LE COMMISSAIRE. Ouvrez, ou j'enfonce la porte.

BOULOT. On vous laisse dire?

LE COMMISSAIRE. J'enfonce, et je trouve les deux interlocuteurs...

BOULOT. Dans le feu de la conversation?

LE COMMISSAIRE. Eclipsés; par bonheur le clerc avait, en se sauvant, oublié la partie essentielle de son vêtement; dans l'intérêt de la morale publique, je m'en empare, je l'annexe à mon procès-verbal, et au moment où je vous parle, elle est déposée au greffe, pour figurer plus tard comme pièce de conviction.

MERCIER. Bien opéré, magistrat! la société vous doit des éloges, monsieur Lenoir de l'avancement, et le fourreur des marques de sa munificence.

BOULOT. Mais, je vous en prie, monsieur le commissaire, dites-moi donc ce que...

LE COMMISSAIRE. Quoi?

BOULOT. L'enfant de la Bazoche avait oublié, hein?

LE COMMISSAIRE. Eh! parbleu... .

Il lui parle bas à l'oreille.

BOULOT. Bah!

Il parle à l'oreille de Béchamel.

BÉCHAMEL. Oh!

Il va pour parler à l'oreille de Mercier.

MERCIER. Inutile.

BOULOT. Malgré ça, commissaire, il me semble que si vous aviez fait entourer la cage... les oiseaux... (*à Isidore, qui continue de parler à Angélique.*) Ah! ça, cousin, je ne sais pas si quelqu'un vous a jamais dit, mais moi je vous répète que ça blesse toutes les convenances de jaser bas continuellement avez une personne seule dans une société où il s'en trouve plusieurs, voilà cependant ce que vous faites depuis un ou deux quarts d'heure à l'égard de mon Angélique, et ça me donne de vilaines idées.

ISIDORE. Oui dà?

BOULOT. De fort vilaines, et si vous vouliez finir la conversation, ou bien parler tout haut, la chose me serait agréable au dernier point. (*A Cornélie qui rit.*) Ce que je dis là est sérieux, mam'zelle Cornélie, et vous avez tort d'en rire.

CORNÉLIE. C'est que je ne m'effarouche pas, moi, pour si peu de chose, et que vos idées me divertissent.

BOULOT. Elle ne vous divertiront pas toujours, femme inconséquente.

ANGÉLIQUE. De la jalousie déjà, M. Boulot? c'est de bonne heure, et cela promet.

BOULOT. En supposant que j'en eusse, autant que le fourreur, ça devrait vous enlever aux astres. La jalousie, c'est le cachet de l'amour.

ANGÉLIQUE. Cependant, moi, je vous aime bien, et je n'en ai presque pas.

BÉCHAMEL. Ah! ça, Boulot, veux-tu troubler l'agrément de ce beau jour par une suite d'observations...

BOULOT. Au fait, vous avez raison; il s'agit de s'amuser... en ce beau jour, de s'amuser uniquement... monsieur Mercier nous fera, je pense, l'honneur de participer à nos amusemens, d'assister à la messe qui sera donnée...

MERCIER. L'église Saint-Hilaire est bien froide, mon ami.

BOULOT. Et au repas qui sera célébré à l'Arc-en-Ciel?

MERCIER. C'est autre chose, je n'y manquerai pas.

BOULOT. M. le commissaire ne refusera pas, non plus, de s'asseoir au banquet nuptial?

MERCIER, *à part*. Que le diable t'emporte!

LE COMMISSAIRE. Non sans doute. En attendant, je me retire; ma journée n'est pas finie, j'ai encore pour ce soir une opération...

BOULOT Toujours dans l'intérêt de la morale publique?

LE COMMISSAIRE. Comme je ne sors pas de là, c'est probable, mais je n'en sais rien; M. Lenoir ne me donne les instructions qu'au moment.

BOULOT. En ce cas.

Air : vaud. du Maître de Forges.

Chers amis (*bis*) à demain,
Témoins d' mon bonheur, voyez ma joie;
J'veux qu'même après d'main,
Pour fêter mon hymen,
Le soleil nous r'voie
Le verre en main.

A Angélique.

D'main matin, dans la sacristie,
Vous jur'rez d' m'aimer sans détour.
Ah! quel be[?] jour! (*bis*).
Et puis le curé, m[?] [?]amie,

Priera pour
Cimenter notre amour...
Ah! d' plaisir, mon cœur bat l' tambour!
Puis, pour ach'ver la cérémonie,
On trouve une table bien garnie...
On danse... et, la noc' finie,
D' vous rendre heureus' ce s'ra mon tour.

CHOEUR.

Mes amis (*bis*) à demain.
Oui, témoins d' son bonheur et d' sa joie,
Il faut qu'après-d'main,
Pour fêter son hymen,
Le soleil nous r'voie
Le verre en main.

BOULOT.

Mes amis, etc.

Pendant que l'on sort, Mercier et Angélique se font un signe d'intelligente.

MERCIER, *à voix basse, à Angelique.* Nous allons en causer.

SCÈNE IV.

MERCIER, ISIDORE.

ISIDORE. Nous sommes seuls, enfin; dites-moi, M. Mercier, qu'allons-nous faire à présent...

MERCIER. De l'édition cachée là-haut? ne m'en parle pas... si j'avais pu prévoir que ce maudit commissaire viendrait à la noce... Après tout, il n'ira pas fouiller dans la chambre de ta cousine.

ISIDORE. Non, mais cette idée-là peut venir à Boulot, et si par malheur il allait découvrir...

MERCIER. Sans doute, et je comprends comme toi les risques que nous courons; mais deux mille exemplaires ne s'enlèvent pas comme une plume.

ISIDORE. Çà s'enlève avec du temps et des crochets; il ne m'a fallu qu'un commissionnaire et quatre voyages de minuit à deux heures pour les transporter de mon imprimerie ici, par la petite porte qui donne rue Saint-Jean-de-Beauvais, il n'en faudra pas plus pour les faire sortir par le même chemin.

MERCIER. Parbleu! si j'avais un autre endroit... donne-moi quelques jours pour le chercher.

ISIDORE. Alors, dépêchez; le récit du commissaire m'a fait frémir pour nous. Je n'ai pas envie, vous pensez bien, de tâter du For-l'Evêque; et je ne me soucie pas d'y voir conduire mon oncle et ma cousine. Dieu! si le bon-homme savait!.. dans quelle fureur il se mettrait contre moi.

MERCIER. Et puis, je ne t'ai pas tout dit; on m'a fait espérer une audience de monsieur de Malesherbes. Si je parviens jusqu'à lui...

ISIDORE. Que diable, aussi, pourquoi faites-vous toujours des livres où vous frondez le gouvernement?

MERCIER. Parce qu'il n'y a que ceux-là qui se vendent.

ISIDORE. Pourquoi, surtout, des titres qui éveillent l'attention de la police? *Mon Bonnet de nuit*, par exemple, où avez-vous été pêcher celui-là?

MERCIER. Mon cher, le public est si blasé, que le meilleur ouvrage, s'il a un titre ordinaire, passe inaperçu. Moi qui veux faire lire les belles et bonnes vérités que je débite, je pique la curiosité par un titre original, le livre s'enlève et les vérités fructifient.

Air *d'Aristippe.*

Nous voyons les auteurs à gages,
Tournant toujours vers le soleil,
Chez nos grands de tous les étages
Entretenir un doux sommeil. *bis.*
Cet honneur ne me tente guère,
Je forme un tout autre désir;
Mon bonnet de nuit, je l'espère,
Les empêchera de dormir.

ISIDORE. Ou leur fera faire de mauvais rêves.

MERCIER. Le style n'en est pas académique, comme celui des éloges de Fontenelle, et des discours de d'Alembert; les talons rouges disent que j'écris sur la borne et que je pense dans la rue... gare aux éclaboussures!

Air : *Les majors ont l'humeur sévère.*

De ces mirmidons que je raille
Maint preux défenseur, maître sot,
Dit que j'écris sur la muraille,
A la lumière d'un fallot;
Suivant le courroux que j'allume
Le ruisseau me sert d'encrier:
Je n'y tremperais pas ma plume
S'ils le faisaient mieux balayer. *bis.*

Penses-tu, d'ailleurs, que ces pamphlets soient mon seul titre de gloire? n'ai-je pas donné au drame un nouvel essor? et *ma Brouette du Vinaigrier* ne lui a-t-il pas fondé un nouvel avenir.

ISIDORE. Si vous n'aviez roulé que cette brouette-là, nous ne serions pas aujourd'hui dans un si grand embarras.

MERCIER. Nous en sortirons; en attendant, de la prudence, de la discrétion et à demain.

ISIDORE. A l'église?

MERCIER. A l'Arc-en-ciel.

ISIDORE. On se met à table à une heure.

MERCIER. J'arriverai à midi.

Il sort.

SCÈNE V.

ISIDORE, *seul.*

C'est un brave et digne homme, et j'ai gagné quelque argent à imprimer ses ouvrages à Paris, sous la rubrique de La Haye; mais ce n'est pas une raison.

SCÈNE VI.

ANGELIQUE, ISIDORE, *puis* BOULOT, *traversant la scène.*

ANGÉLIQUE. Ah! te voilà, Isidore, je te cherchais.

ISIDORE. Moi, j'allais te trouver.

ANGÉLIQUE. Je suis bien aise que nous soyons seuls.

BOULOT. Encore avec le cousin!

ANGÉLIQUE, *à Isidore.* J'ai à te parler sérieusement.

Angélique ni Isidore ne voient Boulot.

BOULOT. Ah! écoutons le dialogue.

Il entre chez lui et se tient à sa croisée.

ANGÉLIQUE. Comme je te le disais tout à l'heure, je crais bien, mon ami, que nous n'ayons fait une imprudence.

BOULOT. Oh! là, là.

ISIDORE. Je le crains aussi.

BOULOT. J'ai la chair de poule!

ANGÉLIQUE. Je n'aurais pas dû consentir aussi facilement.

ISIDORE Pourtant je ne t'ai pas caché les suites que cela pouvait avoir.

ANGÉLIQUE. C'est vrai; mais à t'entendre ça ne devait durer que quelques jours, en voilà quinze; il faut que ça finisse.

BOULOT. Les jambes me flottent.

ISIDORE. Encore un peu de patience.

ANGÉLIQUE. Tant que j'ai été demoiselle, avec les précautions que nous avions prises, c'était bien; mais juge donc si mon mari venait à découvrir...

Air : *De ma Céline, amant modeste.*

C'est bien assez me compromettre,
Sachons profiter des instants;
J'ai déjà trop tardé, peut-être,
Et mon devoir;

BOULOT.

Il est bien temps!

ISIDORE.

Eh! quoi tu voudrais, chère amie,
De nos soins perdre tout le fruit.
Ah! si tu m'aimes, je t'en prie,
Garde encor *mon bonnet de nuit.*

(*Parlé.*) Songe donc quelle peine cela me ferait s'il fallait. .

BOULOT. Son bonnet de nuit! ma vue se brouille... je vois tout jaune.

ISIDORE, *à Angélique.* Eh bien?

ANGÉLIQUE. Ecoute donc, ce que tu demandes là...

ISIDORE. Je sais bien; mais encore une nuit; Boulot n'emménagera que demain.

ANGÉLIQUE. Encore une nuit donc; il faut bien faire ce que tu veux.

BOULOT. Mon sang se fige! mes cheveux se mêlent.

ANGÉLIQUE. Mais ce sera la dernière.

ISIDORE. Tu m'en accorderas bien deux ou trois de plus, le temps de trouver une autre cachette.

ANGÉLIQUE, *hésitant.* Décidément, non; je ne serais pas tranquille.

ISIDORE.

Air *du Fou de Péronne.*

Mon aimable cousine
Connaissant tes vertus.

BOULOT. (*Parlé.*) Excusez la quantité.

ISIDORE.

Aisément je devine
D'où me vient ton refus.
Ah! que par ma prière
Ton cœur soit attendri!

ANGÉLIQUE.

Je n'ose te déplaire,
Tant pis pour mon mari.

ENSEMBLE.

ISIDORE, *l'embrassant.*

Pour ta bonté. de grace,
Permets que je t'embrasse;
Que ta frayeur s'efface
Le danger n'est pas là,
Et demain on verra.

ANGÉLIQUE.

Mon cher cousin, de grace,
Hâte-toi, le temps passe;
Il faut d'une autre place

T'informer pour cela :
Ton secret pèse là.

BOULOT.

Quoi ; l'scélérat l'embrasse ;
Ah ! c'est par trop d'audace!
Sans fair' la moindr' grimace
La perfid' souffre ça...
C'est trop fort, oh ! la, la !

Isidore et Angélique sortent chacun de leur côté.

SCÈNE VII.

BOULOT, *seul.*

Il sort précipitamment de sa boutique et parcourt le théâtre d'un air agité.

Histoire de la rue aux Ours, tome deux ; fort heureusement que tu as pris connaissance du volume, mon cher Boulot, la veille de la cérémonie, si on ne te l'avait montré qu'après, dis-moi un peu de quelle couleur tu serais devenu... O! immoralité profonde... O!.. qu'il vienne encore, monsieur Mercier, nous vanter la vertu des demoiselles de la classe bourgeoise... la vertu !

Air : *Je me disais, ah ! de son deshonneur.*

La rencontrer est un fameux hasard,
De c' bonheur là, dans l' désir que j'éprouve,
J' disais pour peu qu'elle habit' quelque part
J' la chercherai si bien qu'il faudra que j' la trouve.
Tous mes efforts sont réduits à zéro,
Et si d' l'objet après l' quel je soupire
Quelqu'un savait la rue et l' numéro,
Il m'oblig'rait d' vouloir bien me l'écrire.

Allons au pas redoublé trouver le bonhomme Béchamel, lui révéler... que vas-tu faire, Boulot? enfoncer le poignard dans le sein d'un vénérable bourgeois de Paris, du syndic de la communauté des pâtissiers !.. non, je ne le puis... et pourtant avec la meilleure volonté du monde, je ne puis pas non plus... O mon bon ange, souffle-moi, je t'en prie.

SCÈNE VIII.

BÉCHAMEL, BOULOT.

BOULOT, *à part, apercevant Béchamel.* Le voilà ce malheureux père de famille, il ne se doute pas du coup d'assommoir que je vais lui administrer.

BÉCHAMEL. Ah ! ça, dis-moi donc, mon gendre...

BOULOT. Votre gendre? c'est-à-dire; voilà où nous allons commencer à ne plus nous entendre.

BÉCHAMEL. Pourquoi donc?

BOULOT. C'est que si je l'ai été presque, je ne suis pas d'humeur à l'être tout-à-fait.

BÉCHAMEL. Où tend ce propos inconsidéré ?

BOULOT. A vous faire comprendre que je ne veux pas l'être.

BÉCHAMEL. Pas de ces plaisanteries-là, Boulot.

BOULOT. Des plaisanteries ! Dieu me les sauve !

BÉCHAMEL. M'expliqueras-tu enfin?

BOULOT. Dame, c'est embarrassant... je voudrais vous dire ça, sans vous le dire précisément, d'une manière alambiquée... d'une manière, vous comprenez?

BÉCHAMEL. Au contraire, non.

BOULOT, *comme inspiré.* Ah ! voilà !

Air : *Ah ! si ma femme me voyait.*

Monsieur Béchamel vous savez
Si j' suis enn'mi de la nature,
Vous savez que j'aim' la verdure,
Les fleurs, les étangs et les prés,
Les bois, les montagn's et les blés.
J'aim' les fourmis, les sauterelles,
Les coqs, les canards les poussins,
J'aime surtout *les demoiselles*,
Mais, je déteste *les cousins !*

BÉCHAMEL. Que diable veux-tu que je comprenne à ce galimatias.

BOULOT. Galimatias, pas tant; d'après ce que je viens de voir.

BÉCHAMEL. Qu'est-ce que tu as vu ?

BOULOT. Ce n'est rien encore, ce que j'ai vu; mais ce que j'ai entendu; car ils ne se sont pas gênés devant moi; à la vérité ils ne savaient pas que j'écoutais... ce qui m'a le plus fatigué c'est le sang-froid des deux criminels; ils parlaient de ça comme de la chose la plus naturelle, la plus... comme d'une promenade à St-Cloud par un temps de... mirlitons.

BÉCHAMEL. Arrange-moi ça, je t'en prie, d'une manière moins entortillée.

BOULOT. Au fait, puisqu'il faut toujours que je vous déchire l'ame, le plus tôt sera le mieux : supposez, pour lors, que vous êtes jeune, que vous avez de quinze à vingt-sept..

BÉCHAMEL. Vas donc?

BOULOT. Que vous êtes joli garçon, bien bâti, dans mon genre; je suppose toujours.

BÉCHAMEL. Après?

BOULOT. Que vous êtes à la veille d'épouser... que vous avez même épousé à moitié, une femme que vous adorez; que vous la croyez vertueuse, et que vous apprenez comme une bombe qu'elle reçoit tous les soirs dans sa chambre...

BÉCHAMEL. Qui, qui, qui?

BOULOT. Son cousin germain, dont le bonnet de nuit...

BÉCHAMEL. Boulot, Boulot, Boulot...

BOULOT. Je sens bien ce que vous dites; mais il n'en est pas moins vrai...

BÉCHAMEL. Impossible, que ma fille qui a eu cinq à six fois le prix de vertu au catéchisse...

BOULOT. Puisqu'on vous assure, vieillard incrédule, qu'ils ont développé, là, tout-à-l'heure, devant moi, cet affreux mystère d'iniquité; pardieu j'ai l'oreille assez fine et je la dressais trop bien pour en avoir perdu un monosyllabe.

BÉCHAMEL. Impossible, encore une fois.

BOULOT. Malgré ça, elle voulait en finir, elle; on voit qu'il y a dans son cœur un restant de vertu; ça vient, peut-être, des prix qu'elle a eus au catéchisme; mais l'autre qui n'a jamais eu de ces prix-là, à ce qu'il paraît, l'a si bien chapitrée qu'elle a consenti à ne rien changer de quelque temps à ses habitudes.

BÉCHAMEL. Ainsi cette fille indigne d'une mère vertueuse, en son vivant...

BOULOT. Vous appréciez, maintenant, les motifs qui me font passer l'envie d'être votre gendre, et vous ne m'en voudrez pas... vous m'en voudriez, d'ailleurs, que ce serait exactement la même chose.

BÉCHAMEL.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Je partage ton infortune,
Mais, mon cher, calme ton courroux;
Une belle ame est sans rancune.

BOULOT.

C'est possible; mais, voyez-vous,
D'agir comm' ça, p'têtr' que j' suis bête,
Cependant, moi, j' vous l' dis tout net,
Montrant son cœur.
Je sens là que c' maudit bonnet
N' me sortirait jamais d' la tête.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, CORNÉLIE, *tenant une robe à la main**.

CORNÉLIE. Voici la robe de noce, je l'ai joliment soignée; j'aurais cousu pour moi que je n'aurais pas fait mieux.

BOULOT. Eh bien, mam'zelle Cornélie, par malheur elle pourra vous servir; je ne me marie plus.

CORNÉLIE, *à Béchamel*. Qu'est-ce qu'il dit donc?

BÉCHAMEL. Point d'interrogation, épargnez-moi des questions qui élargiraient une blessure d'autant plus profonde...

BOULOT. Qu'elle est creuse, et que vous n'en aviez pas l'habitude. (*A part.*) Pauvre gros vieux bonhomme, vas, tu me fais de la peine.

BÉCHAMEL, *à Cornélie*. Donnez-moi cette robe, mademoiselle Cornélie, le malheur qui m'arrive n'empêchera pas que vous ne soyez payée de la façon.

Il pousse un gros soupir et sort désespéré.

SCÈNE X.

CORNELIE, BOULOT.

CORNÉLIE. Que se passe-t-il donc ici, M. Boulot!

BOULOT. Des choses bien étranges, mademoiselle Cornélie, des choses...

CORNÉLIE. Tout de bon?

BOULOT. D'abord, dites, aimez-vous Isidore?

CORNÉLIE. Drôle de question! je l'aime comme quelqu'un qu'on est en train d'épouser.

BOULOT. Ce n'est pas là une réponse.

CORNÉLIE. Eh bien, oui, je crois que je l'aime un peu.

BOULOT. Tant mieux si vous ne l'aimez qu'un peu; si c'était beaucoup vous pourriez bien tomber à la renverse aux paroles que je vais prononcer.

CORNÉLIE. Dites donc tout de suite.

BOULOT. Si je vous disais, par exemple, qu'on a rencontré son bonnet de nuit.

CORNÉLIE. Où ça?

BOULOT. Dans la chambre d'Angélique.

CORNÉLIE. Quel conte!

BOULOT. Faut être exact, on ne l'a pas vu; mais, il n'y est pas moins.

* Béchamel, Cornélie, Boulot.

CORNÉLIE. Ça n'est pas, ça ne peut pas être.

BOULOT. C'est-à-dire que j'en ai menti ?

CORNÉLIE. C'est-à-dire que vous êtes un farceur.

BOULOT. Oui, elle est jolie pour moi la farce. *Chantant :*

Ah! si tu m'aimes je t'en prie,
Garde encor mon bonnet de nuit.

—Impossible,—encore deux jours.—Il faut bien faire tout ce que tu veux, et cœtera, et le reste... Riez donc encore de mes idées.

CORNÉLIE. Comment ça irait jusque-là!

BOULOT. Au moins.

CORNÉLIE. Le traître! quinze jours avant de nous marier.

BOULOT. Et moi donc, la veille!

CORNÉLIE. C'est affreux!

BOULOT. Hideux! et si vous m'en croyez nous nous vengerons.

CORNÉLIE. C'est ça, vengeons-nous; Mais comment?

BOULOT. Une chose bien simple, en nous dorant tout de suite.

CORNÉLIE. Vous croyez?

BOULOT. Ça les vexera sensiblement, et si vous voulez, pour commencer, je vais vous rendre...

CORNÉLIE. Quoi?

BOULOT. Le baiser qu'il lui a pris tout à l'heure, devant moi.

CORNÉLIE. Singulière idée!

BOULOT. Je vous assure qu'elle n'est pas mauvaise...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ISIDORE, *s'arrêtant**.

Boulot embrasse Cornélie.

CORNÉLIE, *apercevant Isidore et voulant se dégager des mains de Boulot.* Ciel! Isidore!

BOULOT. Tant mieux, au contraire, faut qu'il voie l'intention.

Il l'embrasse de nouveau.

ISIDORE, *s'avançant pour les séparer.* Faites comme si vous ne m'aviez pas vu.

BOULOT, *bas à Cornelie.* A-t-il l'air pétrifié; on dirait d'un amoureux fossile.

CORNÉLIE, *à Isidore.* Qu'avez-vous à dire? c'est un rendu pour un prêté

ISIDORE. A cause de celui que j'ai donné à Angélique.

CORNÉLIE. Pour celui-là et pour ceux que je n'ai pas vus.

* Cornélie, Isidore, Boulot.

ISIDORE. Expliquez-vous.

BOULOT. Il a le front de questionner!.. nous savons tout, modèle de perversité!

CORNÉLIE. Tout, monstre de perfidie.

ISIDORE, *allant pour lui prendre la main.* De grace, Cornélie ..

CORNÉLIE, *se reculant.* Ne m'approchez pas!

ISIDORE, *à Boulot.* Ah ça! toi...

BOULOT. Arrière! tu me fascines, aspic.

ISIDORE.

Air : *Sortez à l'instant, sortez.*

Je crois que monsieur Boulot
Ici me prend pour un sot;
Mais, morbleu! *bis.*
Bien qu'il s'amuse à ce jeu,
De son énigme, à l'instant,
Il dira le mot, pourtant,
Ou ma foi *bis.*
Je ne réponds plus de moi.

CORNÉLIE.

O ciel! quelle audace!
Un autre à sa place
Rougirait...

BOULOT.

Pâlirait,
Et peut-être il en mourrait.

CORNÉLIE.

Ah! dans ma colère!..

ISIDORE.

Calmez-vous, ma chère,
Désormais,
Je promets...

CORNÉLIE.

Adieu, traître, pour jamais.

ENSEMBLE.

CORNÉLIE.

De grace, mon cher Boulot,
Ne lui soufflez plus le mot,
Car ce jeu *bis.*
A coup sûr l'amuse un peu.
Son courroux est très plaisant;
Voyez donc cet air méchant!
Sur ma foi *bis.*
J'en ris presque malgré moi.

BOULOT.

Sachez, mon cher, que Boulot,
Que vous prenez pour un sot,
Sait un peu *bis.*
Lire au fond de votre jeu.
Et de c't' énigme, vraiment,
Quoiqu' vous fassiez l'ignorant,
Sur ma foi, *bis.*
Vous savez l' mot mieux que moi.

ISIDORE.
Je crois que monsieur Boulot, etc.

Boulot sort et emmène Cornélie.

SCÈNE XII.

ISIDORE, *seul.*

Cornélie!.. Cornélie!.. elle ne m'écoute pas, elle me laisse là tout démoralisé, sans me vouloir dire... Courons après. Il faudra bien que je sache....

Au moment où il va sortir, Béchamel entre et le ramène en scène d'un air solennel.

SCÈNE XIII.

BÉCHAMEL, ISIDORE.

BÉCHAMEL. Un instant; j'ai deux ou trois mots à vous dire.

ISIDORE. Quatre, si vous voulez; mais pas cinq, je suis pressé.

BÉCHAMEL. Ça se peut, mais regarde-moi bien, d'abord.

ISIDORE. Je vous regarde, eh bien?

BÉCHAMEL. Plus en face, si tu peux; comment me trouves-tu?

ISIDORE. Pas changé, pour votre âge.

BÉCHAMEL. C'est-à-dire, est-ce que tu n'éprouves pas quelque chose en me fixant?

ISIDORE. Si fait, le plaisir de vous voir.

BÉCHAMEL. Ainsi, tu contemples sans rougir mes cheveux blancs?

ISIDORE. Absolument.

BÉCHAMEL. Et tu ne te sens pas agité le moins du monde à l'aspect de ma vénérable figure?

ISIDORE. Agité? et à cause?

BÉCHAMEL. A cause? pervertisseur!.. je sais tout.

ISIDORE. Eh bien, puisque vous savez tout, je n'ai rien à vous apprendre; ainsi, mon oncle, à l'avantage*.

Il veut sortir.

BÉCHAMEL, *le retenant* Non, non; tu n'as pas craint de me faire boire la ciguë, il faut que tu avales l'absinthe.

ISIDORE. Voilà qui est délicieux!

BÉCHAMEL. Dis, malheureux, dis; si j'allais fouiller dans la chambre d'Angélique, quoi que j'y trouverais?

ISIDORE, *à part.* Ah! hia, hia!

BÉCHAMEL. Réponds, quoi que j'y trouverais?

ISIDORE, *troublé.* Eh! mais, dam...

BÉCHAMEL. De caché dans son alcove? (*A part.*) Je dis son alcove à tout hasard, parce que ça ne peut pas être ailleurs.

ISIDORE. Je vois bien qu'il faut tout avouer: Eh bien, oui!.. que voulez-vous? c'est un service que j'ai eu tort de lui demander, qu'elle a eu tort, peut-être, de me rendre; mais le mal est fait.

BÉCHAMEL. C'est bien là ce qui me bouleverse, pardieu!

ISIDORE. Au bout du compte, il n'y a pas de quoi; je dirai que la chose s'est arrangée entre ma cousine et moi, à votre insu; que vous étiez à cent lieues de vous douter...

BÉCHAMEL. A deux mille, juste ciel! à trois, à quatre, à cinq mille.

ISIDORE. Alors, qu'est-ce qu'on pourra vous faire à vous, rien.

BÉCHAMEL. Il vous parle de ça avec une tranquillité...

ISIDORE. Ne faut-il pas que je m'aille pendre?

BÉCHAMEL. Tu ne ferais pas si mal. Mais la voici l'infortunée que tu as conduite dedans l'abîme.

ISIDORE Eh bien, si je l'ai mise dedans l'abîme, je l'en retirai de dedans l'abîme.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes ANGÉLIQUE*.

BÉCHAMEL. Approchez, fille coupable; approchez, désespoir de ma caducité.

ANGÉLIQUE. Est-ce à moi, mon père, que ce discours...

BÉCHAMEL. S'adresse? il paraît que oui.

ISIDORE, *bas à Angélique.* J'ignore qui nous a vendus, mais il sait tout. (*Haut*) Quand vous la gronderez bien fort, que vous l'intimiderez... il y a plus de ma faute que de la sienne; je l'ai tourmentée huit grands jours avant qu'elle ait consenti; et, en finissant par céder, elle a cru ne commettre qu'une inconséquence.

ANGÉLIQUE Tout au plus.

BÉCHAMEL. Une inconséquence! ils appellent ça une inconséquence!

ISIDORE. Une étourderie, si vous voulez; une imprudence, si vous l'aimez mieux. A présent, de quoi s'agit-il? de la réparer**.

BÉCHAMEL. J'y ai rêvé, monsieur.

ANGÉLIQUE. Et vous avez trouvé le moyen?..

* Bechamel, Isidore.

* Isidore, Angélique, Bechamel.

** Isidore, Béchamel, Angélique.

BÉCHAMEL. Oui, mademoiselle.

ISIDORE. C'est?..

BÉCHAMEL. De vous marier, tout simplement.

ISIDORE. C'est ce que nous allons faire. Dans quinze jours j'épouse Cornélie, et demain...

BÉCHAMEL. De vous marier vous deux Angélique.

ISIDORE. Eh bien, le diable m'emporte, il me serait venu vingt-sept autres idées avant celle-là.

BÉCHAMEL. Au point où en sont les choses, il me semble...

ISIDORE. Du tout. D'abord, nous ne nous aimons pas.

BÉCHAMEL, *stupéfait* Vous ne vous...

ISIDORE. Pas autrement qu'un cousin doit aimer sa cousine.

ANGÉLIQUE. Une cousine, son cousin.

BÉCHAMEL. Vous ne vous aimez pas autrement que... et... Oh! alors!.. ah! pour lors!.. c'est égal, vous vous marierez tout de même. Premièrement, ma fille ne peut pas rester fille éternellement; et Boulot qui a éventé la mine, renonce très fort à l'honneur de m'appartenir.

ISIDORE. Boulot, dites-vous? Ah! mon Dieu! dans un quart-d'heure le quartier St-Jacques saura l'histoire, et ce soir elle courra les rues de Paris! Je me décide donc...

BÉCHAMEL. A épouser ma fille?

ISIDORE. A aller trouver monsieur Mercier.

Il sort précipitamment.

SCÈNE XV.

BÉCHAMEL, ANGÉLIQUE*.

BÉCHAMEL. Ah ça, est-ce que la peur lui tourne la tête? Comment, il veut aller apprendre à M. Mercier...

ANGÉLIQUE. Rien; M. Mercier sait tout.

BECHAMEL. M. Mercier! l'auteur du *Tableau de Paris?*

ANGÉLIQUE. Eh! mon Dieu! sans lui nous n'y aurions jamais pensé.

BÉCHAMEL. Que ne dis-tu, tout de suite, que c'était pour lui rendre service?

ANGÉLIQUE. Précisément.

BÉCHAMEL. Ah! pour le coup!..

* Boulot, Cornélie, Béchamel, Angélique.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, CORNÉLIE, BOULOT, *arrivant bras dessus bras dessous.*

BOULOT, *entre en fredonnant.*

Oui, c'en est fait je me marie,
Voici la femme de mon choix;
Et je renonce pour la vie...

BÉCHAMEL. Qu'est-ce que ça signifie cette chanson-là?

BOULOT. Que trahi, comme je me suis fait l'honneur de vous le dire, par l'objet de mes affections... antérieures, je lui substitue, en qualité d'épouse légitime, la belle Cornélie, qui réunit toutes les qualités susceptibles de faire mon bien-être.

ANGÉLIQUE. Fi, monsieur! votre conduite est affreuse, et tout cela n'est qu'un prétexte.

CORNÉLIE. Il ne fallait pas le fournir, ma petite.

ANGÉLIQUE. Et vous que je croyais mon amie, venir, après le contrat signé, la veille du mariage, m'enlever...

CORNÉLIE. Enlever! laisse donc. Ce jeune homme entend des discours qui l'agitent, apprend des choses qui le bouleversent; il vient m'offrir son cœur et sa main, j'accepte le cadeau.

BOULOT. Rien de plus simple, de plus naturel; ça coule de source.

CORNÉLIE. Et ce que tu as de mieux à faire, c'est de suivre notre exemple; et de t'arranger d'Isidore, comme je m'arrange de M. Boulot.

BÉCHAMEL. Voilà les propres termes que je viens d'employer.

ANGÉLIQUE. Eh bien, puisque cela convient à tout le monde, cela me convient aussi.

BOULOT, *à part*. Elle y consent, la perfide! abîme du cœur féminin, qui peut se vanter de connaître tes profondeurs?

ANGÉLIQUE. Au fait, Isidore est un garçon charmant.

BOULOT. Qu'est-ce que je dis, adorable.

ANGÉLIQUE. Ni mausade, ni jaloux, et qui n'aurait pas fait tant de bruit pour si peu de chose.

BOULOT. Peu de chose! c'est pardieu plus que bien assez.

BÉCHAMEL. Ainsi, voilà qui est dit; je vais chercher Isidore, et je te le ramène...

BOULOT. Mort ou vif, ne le manquez pas.

BÉCHAMEL. En attendant, mademoiselle Béchamel, rentrez; ce n'est plus ici votre place.

ANGÉLIQUE. Assurément, non.

Air : *Allons réveiller tout le monde.*

Mon père, j'aurai le courage
D'accomplir ici vos souhaits;
A l'infidèle qui m'outrage,
Oui je renonce pour jamais.

BOULOT, *à part.*

Sans hésiter, elle prononc', la parjure,
L'arrêt cruel qui me larde le cœur!

ANGÉLIQUE, *de même.*

Sans nul regret il quitte sa future,
Quel homme, hélas! n'est donc pas un trompeur?

ENSEMBLE.

BOULOT.

A la veille d' not' mariage,
Quoi l'ingrat' me quitt' sans regrets;
Mais j' suis homme, ayons du courage,
Pourtant j'ai peur de n' l'oublier jamais.

ANGÉLIQUE.

Quoi l'ingrat me brave et m'outrage!
Et pourtant c'est lui que j'aimais;
Puisqu'avec une autre il s'engage,
Il faut l'oublier pour jamais.

BÉCHAMEL, *à Angélique.*

Allons, ma fille, du courage,
Tu vois qu'il n'a pas de regrets;
A l'infidèle qui t'outrage,
Crois-moi, dis adieu pour jamais.

CORNÉLIE.

Ils rompent, mais c'est je le gage,
Par dépit, gare les regrets;
On fuit l'ingrat qui vous outrage
Mais peut-on l'oublier jamais.

Béchamel fait entrer Angélique dans sa boutique, et sort par le fond.

SCÈNE XVII.

BOULOT, CORNÉLIE.

BOULOT, *à part.* J'aurais coulé avec elle des jours filés or et soie.

CORNÉLIE, *à part.* Isidore infidèle, moi qui le préférais à tout.

BOULOT, *de même.* J'ai l'air serein, et la jalousie me dévore.

CORNÉLIE. J'ai l'air de rire, et je suis presqu'au désespoir.

BOULOT, *prenant son parti.* Décidément, belle Cornélie, nous nous étions tous les deux trompés d'adresse, c'était vous qui me falliez, et moi qui vous fallait.

CORNÉLIE. C'est ce que je me disais, tout à l'heure, à moi-même.

BOULOT. Car il est de fait que la nature nous avait organisés l'un pour l'autre, et je ne sais pas comment je ne fais que de m'en apercevoir.

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, LE NOTAIRE*.

LE NOTAIRE. Monsieur, voici votre contrat qui est...

BOULOT. A refaire, j'ai changé d'opinion, eu égard à la personne que j'épouse.

LE NOTAIRE. Parlez-vous sérieusement?

BOULOT. Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui veut rire?

LE NOTAIRE. Je ne dis pas cela.

BOULOT. Eh bien, alors, (*Amenant le notaire sur le devant du théâtre, près de la table sur laquelle on écrivait à la scène première.*) mettez-vous là, M. Prudent, la place est encore toute chaude de ce matin**... (*Il frappe de temps en temps sur la table de manière à empêcher le notaire d'écrire.*) Et d'abord, barrez le nom de... je ne veux pas seulement l'articuler... pour y mettre celui de... (*A Cornélie.*) Votre nom de famille, ma seconde future.

CORNÉLIE. Léveillé.

BOULOT. Je l'aime fort! il se marie comme deux gouttes d'eau à l'air de votre visage. (*Au notaire.*) Celui de Cornélie Léveillé, à qui j'assure sa vie durante, toutes les délices compatibles avec l'état de mes revenus.

Air *de la Sentinelle.*

Oui, je serai le phénix des maris;
Et quand viendra l'hiver ou bien l'automne,
Spectacl' et bals, surtout les jours gratis,
Rien n' me coût'ra pour cell' que j'affectionne.
Puis tout l'été dans les prés St.-Gervais,
J' vous conduirai chaque dimanche;
Je n' suis qu'un p'tit relieur, mais,
Foi de Boulot je vous promets
Un avenir doré sur tranche.

* Boulot, le Notaire, Cornélie.
** Le Notaire, Boulot, Cornélie.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, ISIDORE, BÉCHAMEL.

BÉCHAMEL. Quand je te dis qu'Angélique y consent, et que Cornélie ne veut plus de toi.

ISIDORE. Impossible, et deux mots d'explication.

CORNÉLIE. Je n'en entendrai pas un, monsieur.

BÉCHAMEL. Tu vois bien...

ISIDORE Oui, je vois que c'est un parti pris, à la bonne heure; ma cousine, après tout, en vaut bien un autre, et j'aurais pu, à la rigueur, être beaucoup plus mal partagé! ainsi, M. Boulot, à vous Cornélie, je vous l'abandonne sans regrets.

BOULOT. A vous Angéliqne, je vous la transmets de gaîté de cœur. (*Au notaire.*) Venez chez moi, monsieur le notaire, pour nous marier un peu tranquillement.

SCÈNE XX.

ISIDORE, BÉCHAMEL, LE COMMISSAIRE, *peu à près.*

BÉCHAMEL. Je suis bien aise, mon neveu, que vous ayez enfin compris la nécessité...

LE COMMISSAIRE, *entrant.* C'est avec une répugnance extrême que je viens remplir, mon vieil ami *...

BÉCHAMEL. Mon cher M. Morel, il y a ici un père bien malheureux.

LE COMMISSAIRE. Une fille bien imprudente.

BÉCHAMEL, *regardant Isidore.* Un neveu bien coupable.

L'inquiétude de B'chamel augmente par degrés.

LE COMMISSAIRE. Alors, je vois que vous savez ce qui m'amène; parbleu. lorsque tantôt, je vous disais que ma journée n'était pas finie, je ne me doutais guère de de la nouvelle mission.

ISIDORE. Ce qui ne vous a pas empêché de l'accepter.

LE COMMISSAIRE, *sévèrement à Isidore.* Je l'ai acceptée, jeune homme, d'abord parce qu'un autre n'y eût pas mis les mêmes procédés.

BÉCHAMEL. Mais dites-moi, comment se fait-il que M. Lenoir... car enfin je n'ai pas porté plainte.

LE COMMISSAIRE. C'eût été drôle.

* Isidore, le Commissaire, Bechamel.

BÉCHAMEL. Alors, ça rentre naturellement dans les scènes de la vie privée dont je ne pense pas que le lieutenant de police ait le droit de se mêler...

LE COMMISSAIRE De se mêler! M. Lenoir se mêle de tout.

Air du Bouffe.

Au front du moins coupable
Il lit,
Il l'accompagne à table,
Au lit.
Sa vigilance ext: ême
Saisit,
Entend ce qu'on n'a même
Pas dit.

ISIDORE. Un bien beau talent.

LE COMMISSAIRE, *d'abord à Béchamel, ensuite à Isidore.* Vous ne risquez pas grand chose personnellement, on ne vous reproche là-dedans qu'un défaut de surveillance, et vous en serez quitte pour une mercuriale un peu salée, . mais la même indulgence ne sera pas accordée à celui qui, profitant de ses liaisons de famille, n'a pas craint d'introduire le scandale dans votre maison.

ISIDORE. Ceci me regarde, n'est-ce pas?

LE COMMISSAIRE. Ni à la fille coupable...

Ici paraît un homme avec une charette à bras. Il fredonne en entrant:

Flic et flac et va qui roule,
J'amène ici mon phaéton.

Où qu' j'arrête, commissaire?

LE COMMISSAIRE, *indiquant la petite rue sur le côté de la maison de Béchamel.* Là!

BÉCHAMEL. Une voiture à ma porte, et pourquoi faire, bon Dieu!

LE COMMISSAIRE. Pour enlever de chez vous l'objet de scandale.

BÉCHAMEL. Vous me faites trembler.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes BOULOT.

BOULOT, *sortant de chez lui.* Il m'a semblé avoir entendu le son d'un équipage.

ISIDORE, *au commissaire.* Et une fois enlevé, qu'en prétendez-vous faire?

BOULOT, *apercevant la charrette.* Une charrette à bras!

LE COMMISSAIRE. Eh mais, transporter

* Isidore, le Commissaire, Boulot, Bechamel.

à l'hôtel de monsieur le lieutenant de police.

BOULOT, *s'avançant*. Transporter quoi, s'il vous plaît?

LE COMMISSAIRE. Comme je le disais à mon vieil ami, l'objet de scandale qui est dans sa maison et que j'ai ordre de saisir.

Boulot va et vient dans la plus grande agitation, du commissaire à Béchamel qu'il paraît plaindre et de ce dernier au commissaire. A Béchamel.

Allons, mon estimable compère, ne perdons pas de temps, la voiture est à l'heure...

BOULOT. Et c'est là-dedans que vous comptez...

LE COMMISSAIRE Sans doute!

BOULOT Faire traverser en plein midi, les rues de la capitale, à...

LE COMMISSAIRE. Pourquoi pas?

BOULOT, *à part*. Elle est certes bien criminelle, elle l'est au premier chef en ce qui me concerne; mais elle a eu mon cœur à sa dispositition, elle a été à deux doigts de s'appeler madame Boulot, et il serait déshonorant pour moi... *(Au commissaire, avec énergie.)* Vous ne transporterez rien du tout, commissaire.

LE COMMISSAIRE. Qui l'empêchera?

BOULOT. Moi qui, avant de me révolter ouvertement, descends à la prière; et si la prière, comme ça paraît sûr, désarme la divinité, montrez à tout le monde qu'un commissaire au Châtelet de Paris peut devenir, par occasion, l'image de Dieu sur la terre...

BÉCHAMEL. Tu as un beau caractère, Boulot.

ISIDORE. Superbe!

BOULOT. Je ne vous demande pas de complimens, je fais le métier d'un galant homme qui frémit dans toute sa personne, à l'idée de voir emmener dans cet équipage...

Ici Mercier paraît suivi aussi, d'un homme traînant une charrette à bras. Boulot, regardant dans la coulisse.

Tiens, en voilà un second, et M. Mercier à la tête, qu'est-ce que ça signifie?

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, MERCIER.

MERCIER, *en dehors, arrivant par la petite rue où se trouve la première voiture*. Arrêtez là, vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen de passer*. *(Abordant le commissaire.)* Je regrette, monsieur, de n'avoir pas été prévenu que vous auriez votre voiture, cela m'eût dispensé d'amener la mienne.

LE COMMISSAIRE. Monsieur, j'ai dû obéir aux ordre de monsieur le lieutenant de police.

MERCIER. C'est tout simple. *(Lui présentant un papier.)* Connaissez-vous cette signature?

LE COMMISSAIRE, *prenant le papier*. Monsieur de Malesherbes!

MERCIER. Oui, monsieur de Malesherbes qui permet, comme vous voyez, de produire au grand jour *mon bonnet de nuit*.

BÉCHAMEL Comment, votre...

MERCIER. Isidore, monte là-haut avec ces deux hommes... *(Au commissaire.)* Si vous voulez bien me prêter le vôtre!

LE COMMISSAIRE. Et la voiture aussi; je n'en ai plus besoin.

MERCIER. J'accepte, pour éviter de faire deux voyages. Dépêche, Isidore.

ISIDORE, *se dirige vers la maison de Béchamel*. Soyez tranquille, monsieur Mercier, j'en aurai bientôt débarrassé la chambre de ma cousine.

Il entre dans la maison de Béchamel avec les deux commissionnaires.

BÉCHAMEL, *stupéfait*. Comment, monsieur Mercier, c'était votre bonnet de nuit, à vous, qui se trouve à présent dans la chambre de ma fille?

MERCIER. Assurément.

BÉCHAMEL, *à Boulot*. Qu'est-ce que tu me disais donc, toi?

BOULOT. Ce que je vous ai dit? ah! ma foi, laissez-moi un peu ramasser mes idées... il y a vraiment de quoi perdre l'intelligence.

Il se dirige machinalement près de l'avance qui est au-dessus de la boutique de Béchamel; au moment où il est proche, un ballot de papier lancé de la fenêtre, tombe sur lui.

(Avec colère.) Qu'est-ce qui m'arrive donc sur la tête?

MERCIER. Eh parbleu, *mon bonnet de nuit*.

BOULOT, *le ramassant*. Du tout; c'est des livres...

MERCIER, *voyant qu'on s'apprête à jeter de nouveaux ballots*. Mais non; les voitures sont de l'autre côté, par là.

BOULOT, *lisant le titre d'un volume qui se trouvait sur le paquet de livres et qu'il en a détaché*. Ah! mon créateur! qu'est-ce que je vois là? « *Mon bonnet de nuit*, premier volume! *(Regardant à la croisée.)* Et il n'y a pas d'autres bonnets que ça là-haut?

MERCIER Si fait; il en reste encore environ cinquante fois autant.

BOULOT, *hors de lui*. Ah! la quantité

*Isidore, Mercier, le Commissaire, Boulot, Béchamel.

me sauve !.. Où est mon Angélique? où est-elle? que je la voie, que je me précipite à ses genoux, à ses pieds, à ses... que je lui fasse amende honorable, que je... Oh! la boulette, la boulette. (*A Béchamel*). Assurément, vous êtes la crême des pâtissiers, mais vous n'en avez jamais confectionné comme celle-là.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, LE NOTAIRE, CORNÉLIE, *puis* ISIDORE *et* ANGÉLIQUE.

LE NOTAIRE, *à Boulot en lui présentant le contrat.* Maintenant, j'espère que vous ne me le ferez pas recommencer.

Boulot prend le contrat et le déchire.

BOULOT. Absorbé! Je reviens à ma première.

ISIDORE. Et moi à la mienne.

BÉCHAMEL. Ainsi, tu conviens...

BOULOT. Que je me suis trompé d'étoffe, et que j'ai eu la bêtise de prendre du papier pour du coton; mais l'homme le plus perspicace y eût été pris comme moi, figurez-vous...

UN COMMISSIONNAIRE. C'est chargé, monsieur le commissaire; où ça va-t-il?

MERCIER. Rue de Sorbonne, chez mon libraire.

LE COMMISSIONNAIRE. C'est pas loin; faudrait du malheur...

BOULOT. Une idée! Si nous lui formions un cortége triomphal, rien que pour vexer le Lieutenant de police?

TOUS. Oui! oui; c'est cela.

BOULOT.

Air du Juif.

Vite en route,
Et l'œuvre, sans doute,
Vers le port,
Ira, sans effort;
Quand l'ouvrage
Échappe à l'orage,
Pour l'auteur,
Amis, quel bonheur!

BÉCHAMEL.

Il paraîtrait, mon cher Boulot,
Que, d'après ça, tu n'es qu'un...

BOULOT, *l'interrompant.* Pardon, papa Béchamel; vous finirez votre harangue tout à l'heure, mais pour l'instant, j'ai quelque chose de plus pressé à dire.

S'avançant sur le devant de la scène.

Air : Vaud. des Frères de lait.

Toujours, messieurs, nous cherchons à vous plaire,
Car c'est pour nous un bonheur sans pareil;
Il est fâcheux de voir pour l'ordinaire,
Que vous allez vous livrer au sommeil
Quand nous voulons vous tenir en éveil.
Ce soir, pourtant, je le dis sans mystère,
En cet endroit où le plaisir conduit,
Je voudrais voir et loges et parterre
Coiffés de *Mon Bonnet de nuit.*

Reprise de l'air du Juif.

Vite en route, etc.

*Cornélie, Isidore, Angélique, Boulon, Béchamel, Mercier, le Commissaire.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mévrel, passage du Caire, 54.

LA
FILLE MAL ÉLEVÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. D'Epagny et A. Decomberousse;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 21 JUILLET 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
MADAME DE PRANGEY.	Mme JULIENNE.	ERNEST DE CHATENOY.	M. PAUL.
LÉONIE, sa fille	Mlle E. FORGEOT.	ANNETTE, femme de chambre de madame de Prangey.	Mme MONVAL.
FANNY, sa nièce	Mlle E. SAUVAGE.	BERTRAND, domestique de Desormes	M. MILET.
DESORMES, oncle des deux jeunes filles	M. FERVILLE.	LE PORTIER	M. BORDIER.
RAYMOND, ami de Desormes	M. ST-AUBIN.	DOMESTIQUES.	
		UNE FEMME DE CHARGE.	

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Desormes.

S'adresser pour la musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre; ou à M. FERVILLE, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 33.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon : porte au fond, et porte à chaque angle de l'appartement; la porte de l'angle à droite de l'acteur est celle de la chambre de Léonie; celle de l'angle opposé est la porte de la chambre de madame de Prangey. Sur le premier plan, à droite, la porte de la chambre de Fanny; sur le plan opposé, à gauche, une grande fenêtre; auprès de la fenêtre, un canapé. Entre la porte du fond et celle de l'angle à droite, un chevalet chargé d'un grand tableau, que couvre une toile verte.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, DESORMES *.

(Au lever du rideau ils sont assis à une table placée auprès de la chambre de Fanny et achèvent une partie de dames.)

DESORMES. Vous n'en gagnerez pas une ce soir, mon cher Raymond.

RAYMOND. C'est vrai, vous êtes mon maître, monsieur Desormes.

DESORMES. Allons donc, je suis une mazette, auprès de vous, officier de génie distingué... habitué aux calculs mathématiques..... c'est que vous avez la tête ailleurs... peut-être êtes-vous amoureux?

RAYMOND. Moi!

DESORMES. Quand cela serait..... il n'y aurait pas grand mal. Vous me direz que je ne me suis pas marié, moi... c'est vrai; mais je suis venu m'établir ici, avec ma sœur, madame de Prangey, et mes nièces...

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être sur le théâtre; le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les changemens de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

eh bien, depuis que j'ai pris ce parti-là, je suis le plus heureux des hommes.

RAYMOND. Je le crois bien.

DESORMES. Parbleu ! il en serait de même pour vous dont les goûts sont casaniers..... j'en sais quelque chose, moi..... depuis deux ans que vous êtes mon locataire, et que vous vous dévouez à faire de la politique ou quelques parties de dames avec le vieil ami de votre père.

RAYMOND. Je vous assure que je me dévoue d'un très-grand plaisir.

DESORMES. Eh bien! justement; si vous vous arrangez de mon tête-à-tête..... que serait-ce donc de celui d'un jeune et frais visage?... et si la jeune personne avait reçu une bonne éducation...

RAYMOND. Oui, mon cher Desormes... si l'on pouvait savoir d'abord ce qu'on entend par une bonne éducation..... mais celle qu'on donne aux jeune filles, le plus souvent ne change ni ne modifie leur caractère... elle l'efface...

DESORMES. Ah! ah!..... ceci m'a tout l'air d'une épigramme contre ma nièce Léonie.

RAYMOND. Quelle mauvaise idée vous avez de moi.

DESORMES. Oui, oui... je sais que Léonie, malgré sa retenue et sa modestie, vous semble affectée et un peu prude..... vous ne lui pardonnez pas le pensionnat célèbre où elle a été élevée...(*Jouant.*) Je suis à dame.

RAYMOND. C'est vrai.

DESORMES. Ah! vous en convenez.

RAYMOND. Je conviens que vous êtes à dame... j'avouerai encore, si vous le voulez, que les soins d'une mère sont de beaucoup préférables à ceux de l'institutrice la plus distinguée.

DESORMES. Et moi, je soutiens qu'une femme qui a consacré sa vie à l'éducation doit s'entendre beaucoup mieux qu'une autre...

RAYMOND, *l'interrompant.* A faire disparaître sous un vernis uniforme tous les défauts, et même les qualités.

AIR *du Piége.*

Voyez cet essaim de beautés,
Dont le regard plein de sagesse,
Soudain à vos yeux enchantés
Se baisse avec tant de vitesse...
Jamais dans aucun régiment
La consigne n'eût tant de charmes;
Là tout sourit, rougit, comprend,
Comme au signal de : *Portez armes.*

DESORMES. Eh! qu'importe si le régiment remplit bien ses devoirs.

RAYMOND. Tout ce que vous voudrez... pour ma part, je redouterai toujours moins un défaut bien visible que la plus légère imperfection cachée.

DESORMES. Et poutant mon autre nièce, cette étourdie de Fanny qui vous laisse voir tous ses défauts en cinq minutes, vous plaît encore moins que sa cousine.

RAYMOND, *vivement.* Qui vous a dit cela?... Mademoiselle Fanny certainement mérite bien que...

DESORMES. Oui, oui, mérite bien qu'on trouve jolie sa petite mine espiègle... mais c'est tout... (*Jouant.*) Ah! je vous souffle.

RAYMOND, *se remettant vivement à son jeu, et poussant une dame.* Oh!...

DESORMES. Comme cela, j'en prends deux... vous n'y êtes plus du tout, mon ami.

RAYMOND. C'est que vous me supposez des idées si bizarres...

DESORMES. Ah! je donnerais bien des choses pour que Fanny eût été élevée comme Léonie... elle est d'une légèreté, d'une inconséquence... pauvre petite! ce n'est pas sa faute... élevée au fond d'une campagne, par sa bonne femme de mère qui n'avait d'autre mérite que de rendre son mari heureux...

RAYMOND. Eh! mais, c'est bien déjà quelque chose.

DESORMES. Je ne dis pas non... mais enfin entre ses mains sa fille est restée telle que la nature l'a faite.

RAYMOND, *vivement.* Et c'est très-bien.

DESORMES, *arrêtant le bras de Raymond.* Non...

RAYMOND. Comment, non?

DESORMES. Non..... je veux dire que vous jouez ma dame au lieu de la vôtre... Tandis que Léonie, avec sa fortune, son éducation...

RAYMOND. Je ne trouve pas que mademoiselle Fanny ait rien à lui envier.

DESORMES. Allons, vous n'êtes pas franc... vous croyez que je cherche à marier mes nièces, et comme vous ne voulez ni l'une ni l'autre... vous faites semblant de voir des défauts à celle qui vous conviendrait, et de trouver parfaite celle qu'on ne peut vous offrir.

RAYMOND. Je vous assure, Desormes, que vous ne m'avez jamais plus mal compris, et je voudrais être assez heureux pour que mademoiselle Fanny...

DESORMES. Bah! bah!... vous la reprenez toujours, et la grondez sans cesse.

RAYMOND. Cela prouverait-il qu'elle ne m'intéresse pas?

DESORMES. Laissez donc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANNETTE.

DESORMES, *se retournant.* Eh bien!..... qu'est-ce que c'est, Annette?... ces dames reviennent-elles du bal?... (*Il regarde à sa montre.*) Minuit moins cinq minutes.

ANNETTE. Eh! non, monsieur, pas encore... c'est une chose importante que je voudrais dire à monsieur.

DESORMES. Eh bien, quoi?

RAYMOND. Suis-je de trop?

ANNETTE. Non, monsieur... il ne peut pas y avoir trop d'hommes dans l'hôtel, avec les dangers que nous courons.

DESORMES. Nous courons des dangers?

ANNETTE. Je crois bien... quand on habite une maison isolée comme la nôtre, au bout du monde, rue de Courcelles.

DESORMES. Qu'est-ce que cela veut dire?

ANNETTE. Cela veut dire, monsieur, que nous avons bien peur tous à la maison ce soir.

DESORMES. Peur de quoi?

ANNETTE. Monsieur ne sait donc pas ce qui s'est passé dans la ruelle voisine, il y a quelques jours?

DESORMES, *riant.* Quoi!... parce qu'on a démeublé une maison la semaine dernière?... (peut-être un pauvre diable qui avait envie de déménager sans l'agrément de son propriétaire) vous n'allez plus rêver que pillage... incendie?...

ANNETTE. Monsieur..... cette nuit encore, plusieurs personnes ont cru entendre des voleurs..... et pendant toute la journée... Bertrand vous le dira comme moi.

AIR : *Adieu je vous fuis bois charmant.*

D' mon esprit je n'puis les chasser;
J'ai vu... ce n'est pas des folies,
Devant notre porte passer
Trente affreuses physionomies.

DESORMES.

Ton jugement est un peu dur.

ANNETTE.

Non, c'est le mot, épouvantables.

DESORMES.

Ceux qui les portent, j'en suis sûr,
Les trouvent des plus agréables.

ANNETTE. Monsieur, si vous vouliez.... Bertrand a offert de veiller pour nous rassurer tous.

DESORMES. Eh bien! mon enfant, qu'il veille, si cela l'amuse.

ANNETTE. Oui.... mais il voudrait veiller... avec quelque chose.

DESORMES. Comment? avec du vin, n'est-ce pas?

ANNETTE. Non....... quelque chose..... comme..... un fusil par exemple..... et il m'envoie demander à monsieur la permission de prendre le sien.

DESORMES. Qu'il le prenne..... qu'il le prenne... quand ça ne servirait qu'à vous tranquilliser..... Mais recommande-lui de ne pas commettre d'imprudence.

ANNETTE. Oh! soyez tranquille... merci, monsieur; toute la maison va être bien contente... Ah! voici ces dames.

SCENE III.

LES MÊMES, LÉONIE, FANNY; *puis* MADAME DE PRANGEY

(En entrant Fanny et Léonie se débarrassent de leurs schalls qu'elles donnent à Annette.

DESORMES, *à Léonie.* Eh bien! s'est-on bien amusé?... le bal était-il beau?

FANNY. Oh! je vous en réponds... c'était délicieux... figurez-vous des salons magnifiques..... des toilettes..... oh! mon Dieu! les jolies toilettes! et un orchestre!... Musard et Dufresne, rien que cela..... c'était entraînant!

DESORMES. Et tu t'es laissée entraîner.

FANNY. Oh! je n'en avais pas besoin; j'aime tant la danse... je sauterais au son d'une musette, moi....... Mais ça ne gâte rien... si vous saviez, les drôles de figures que se font certains jeunes gens!..... des coiffures!... des barbes surtout!...

LÉONIE. Que tu es bizarre, ma chère!... dès que c'est la mode.

FANNY. Oh! c'est toujours ce que tu me réponds quand je trouve quelque chose de ridicule..... C'est égal, j'en ai bien ri...... Dieu! que j'en ai ri!..... mais pas devant eux.... oh! non, en cachette.... avec deux ou trois de mes danseurs seulement... enfin, jamais je n'ai vu un plus joli bal..... il ne manquait que vous, mon oncle.

DESORMES. Pour te gronder... as-tu été bien étourdie?

FANNY, *embrassant son oncle, et tout bas.* Peut-être bien... le moins que j'ai pu toujours.

DESORMES. Elle est naïve au moins..... (*Saluant de la main Mme de Prangey qui entre.*) Ma sœur.

MADAME DE PRANGEY. Bonsoir, mon frère... monsieur Raymond, je vous salue.

RAYMOND. Madame... mesdemoiselles.

(Léonie fait une révérence cérémonieuse.)

FANNY, *à Raymond* *. Comment? vous êtes ici, monsieur!....... je gage que vous n'en avez pas bougé de la soirée.

MADAME DE PRANGEY. Quand cela serait, Fanny, que vous importe?

FANNY. Mais il m'importe que les messieurs viennent au bal... j'aurais dansé une contredanse de plus, peut-être.

RAYMOND. Assurément, mademoiselle, vous avez dû vous trouver entourée de trop d'hommages pour avoir remarqué mon absence.

FANNY. Eh bien! c'est justement ce qui vous trompe.... j'avais compté sur ce bal pour vous apprendre la galope.

RAYMOND. Oh! combien je suis fâché... Certes, si j'avais pu soupçonner une si bonne intention...

MADAME DE PRANGEY. Comment l'auriez-vous pu, monsieur?... comment prêter une idée si déplacée à une jeune personne?

LÉONIE. C'est vrai.... tu dis tout ce que tu penses.

FANNY. Dam! que veux-tu... je ne peux pas m'en déshabituer.

(En ce moment Désormes passe auprès de Léonie.)

MADAME DE PRANGEY. Vous ne prendrez donc jamais des manières plus convenables?... Voyez Léonie, votre cousine.

FANNY. Oh! Léonie..... je voudrais bien ressembler à Léonie....... mais ça n'est pas facile..... elle est parfaite, elle; et je sens bien que je ne le serai jamais.

RAYMOND, *à Mme de Prangey*. Je vous en prie, madame, ne grondez pas Mlle Fanny à cause de moi.

(Desormes repasse à droite du théâtre auprès de Raymond.**)

MADAME DE PRANGEY. Oh! mais c'est que vous ne savez pas comme elle s'est conduite pendant toute la soirée.

DESORMES. Fanny!.... qu'a-t-elle donc fait?

MADAME DE PRANGEY. Toutes sortes de folies!..... elle parlait aux cavaliers avec une légèreté, une inconvenance... et quelquefois à ceux qui ne lui adressaient pas la parole.

FANNY. C'est que c'est si ennuyeux d'être à côté d'un danseur qui ne dit rien..... ou quelquefois moins que rien.

AIR *de valse de la Chanoinesse.*

Comment faire; hélas!
Je ris tout bas
De leur triste éloquence,
Et romps ce silence,
Oui, pour ne pas
Doubler leur embarras.
D'un ton flatteur,
Avec douceur,
L'un dit que la semaine est belle;
Mais qu'il craint de l'eau par malheur,
Quand viendra la lune nouvelle.
Comment faire, hélas!
Je ris tout bas
De leur triste éloquence,
Et romps le silence,
Oui, pour ne pas
Doubler leur embarras.

Enfin un dernier plus hardi,
En fait de remarques piquantes,
Osa trouver le bal joli,
Et les glaces rafraîchissantes.
Comment faire, hélas! etc., etc.

(Annette porte au fond du théâtre la petite table qui était sur le devant.)

LÉONIE. Alors on se tait.

FANNY. C'est bien amusant... Enfin, tu as raison... une autre fois je tâcherai.

RAYMOND. Ces demoiselles doivent avoir besoin de repos.

FANNY. Oh! pas moi, monsieur... Je serais toute prête à recommencer.

RAYMOND. Vous souhaiteriez donc que la vie fût un bal continuel.

FANNY, *étourdiment*. Oh! si cela se pouvait!.. ce serait trop fatigant pour beaucoup de personnes... mais moi, je crois que je m'y ferais.

RAYMOND. Mademoiselle Léonie n'en dirait pas autant... Je vois ses yeux prêts à se fermer.

FANNY, *riant*. Vous croyez cela, parce qu'elle les tient baissés... Vous oubliez donc que c'est son habitude.

LÉONIE. Parce que les convenances et la retenue naturelle à une jeune personne le veulent ainsi, ma cousine.

FANNY. Je n'ai pas dit cela pour te faire de la peine.

LÉONIE. Oh! je sais bien que tu en es incapable... aussi, loin de me fâcher...

FANNY, *avec amitié*. Tu as raison, ne m'en veux pas... tu sais comme je suis étourdie... c'est passé en proverbe dans la famille.

RAYMOND, *bas à Desormes*. Un excellent cœur!

DESORMES, *de même*. Oui, mais quelle tête!

MADAME DE PRANGEY. Allons, il est tems de se retirer, je tombe de fatigue. (*Fanny et Léonie embrassent Mme de Prangey.*) Et vous, mes enfans, soyez

* Raymond, Fanny, Desormes, Mme de Prangey, Léonie, Annette.

** Desormes, Raymond, Fanny, Mme de Prangey, Léonie, Annette *au fond.*

raisonnables, ne vous faites pas de mal... Au lieu de causer toute la nuit, comme cela vous arrive quelquefois, rentrez bien vite... Vous aurez tout le tems de babiller demain.

LÉONIE. Comme il vousplaira, maman.

(Elle va lui présenter son front à baiser.)

FANNY, *lui sautant au cou.* Dormez bien, ma bonne tante... Pour moi, je suis bien sûre que je vais danser toute la nuit, en rêvant.

MADAME DE PRANGEY. Petite folle!.. Annette, des flambeaux.

ANNETTE. Voilà celui de monsieur.

(Elle le donne, puis sort, et rentre un instant après, portant deux autres flambeaux allumés.)

DESORMES. En m'en allant, mon cher Raymond, je vais vous éclairer jusque chez vous.

RAYMOND, *bas à Fanny.* Quand vous voudrez une autrefois que j'aille au bal, dites-le moi.

FANNY, *gaîment, mettant un doigt sur la bouche.* Il ne faut jamais parler aux messieurs.

(Pendant la ritournelle du morceau suivant, les deux jeunes filles vont embrasser leur oncle.)

AIR *Final du premier acte d'un Duel sous Richelieu.*

RAYMOND.

Bonsoir, bonsoir, la nuit s'avance,
Et vous promet un doux sommeil;
J'emporte avec moi l'espérance
De vous revoir dès le réveil.

ANNETTE.

Pour moi, lorsque la nuit s'avance,
Je n'ose goûter le sommeil;
Et toujours en tremblant, je pense,
A quelque effroyable réveil.

DESORMES et Mme DE PRANGEY.

Allons, bonsoir, la nuit s'avance,
Chacun a besoin de sommeil,
Moi je dors tout debout d'avance;
A demain donc, dès le réveil.

LÉONIE et FANNY.

Bonsoir, bonsoir, la nuit s'avance,
Sans nous apporter le sommeil,
Et cependant j'ai l'espérance
Du plus agréable réveil.

(Annette entre dans la chambre de Mme de Prangey avec un flambeau. Raymond conduit Mme de Prangey jusqu'à la porte de sa chambre, il salue les demoiselles et sort par le fond avec Desormes qui tient le flambeau que lui a donné Annette.)

SCÈNE IV.

LÉONIE, FANNY.

FANNY, *à Léonie.* Allons, dépêchons-nous... veux-tu que je t'aide?

(Elle ôte sa guirlande de fleurs, qu'elle pose sur le canapé, ainsi que son bouquet.)

LÉONIE. Pourquoi donc tant te presser?

FANNY. Puisque ma tante le veut.

LÉONIE. Oh! ma chère maman croit toujours qu'on a besoin de dormir... Causons un peu.

FANNY. Tu as raison... C'est si bon quand on revient du bal... Quel dommage que nous l'ayons quitté sitôt!

LÉONIE. Au moment où j'y trouvais le plus de plaisir.

FANNY. Tu t'y es donc bien amusée?.. C'est singulier, tu n'avais pas l'air gai du tout.

LÉONIE. Ce n'est pas une raison... Tu n'as donc pas vu Ernest?

FANNY. Si vraiment.... Il ne t'a pas quittée.

LÉONIE. Eh bien! alors...

FANNY. C'est que tu semblais à peine faire attention à lui... Tu détournais la tête quand il te parlait... On aurait dit que sa conversation n'avait aucun intérêt pour toi... C'est au point que si je ne savais pas que tu as une correspondance avec lui, chose dont je ne puis douter, puisque c'est moi qui écris tes lettres, depuis cette coupure que tu as eu la maladresse de te faire... juste le jour où tu as reçu son premier billet.

LÉONIE. Oui, et si tu n'avais pas été assez bonne...

FANNY. C'était si facile... mais à présent te voilà guérie... et la première fois, tu pourras toi-même...

LÉONIE. Y penses-tu!.... avouer que je t'ai prise pour confidente!.. cela ne serait pas convenable... pour toi.

FANNY. Ah!... mais dis-moi donc pourquoi tu le traitais si froidement ce soir?.. on aurait dit que vous ne vous connaissiez pas.

AIR *d'Yelva.*

Moi-même, en voyant ta figure,
Et surtout ton grave maintien,
J'en doutais presque, je te jure...

LÉONIE.

Pauvre enfant, tu n'y connais rien..
Dans un bal faudrait-il, ma chère,
Compromettre ainsi son secret?
On prend toujours un visage sévère
Pour repondre à l'amant qui plaît.

FANNY. Ainsi, vous vous entendiez... et voilà sûrement pourquoi il ne paraissait pas plus chagrin de ta froideur.

LÉONIE. Sans doute.

FANNY. Où donc l'as-tu connu ?

LÉONIE. Oh! il y a déjà long-tems... près de six mois.... j'étais encore en pension.

FANNY. Ah! dans votre pension, on vous permettait donc de voir des messieurs?

LÉONIE. Perds-tu l'esprit?... est-ce que jamais on permet cela?

FANNY. Alors, comment cela se faisait-il donc?

LÉONIE. Ah! l'on trouvait des prétextes... Ernest était l'ami du fils de notre maîtresse de pension.. et par lui, il avait trouvé moyen de venir aux petits bals qu'on nous donnait de tems en tems..... Oh ! c'était une grande faveur!.. Il y avait aussi deux ou trois autres charmans cavaliers... mais je dansais presque toujours avec Ernest... c'est comme cela que j'ai fait sa conquête.

FANNY. Des bals, des fètes!.... comme c'est agréable la vie de pension!.... Moi, à la campagne où je restais avec ma pauvre mère, je ne dansais qu'une fois par an... à la saint Basile, patron de notre village... et pour charmans cavaliers, je n'avais que de gros paysans qui brouillaient toutes les figures et qui me marchaient quelquefois sur les pieds, avec un aplomb!... Oh! mais cela ne m'empêchait pas de m'amuser comme une folle... Pourtant, je suis franche...les danseurs de ce soir valent mieux... Sais-tu qu'il est très-bien, M. Ernest.

LÉONIE. Est-ce que je l'aurais distingué sans cela?

FANNY. Il doit-être aimable, hein? a-t-il de l'esprit?

LÉONIE. Hum!.... pas trop; mais d'excellentes manières... très-fort à la course au clocher, et conduisant un tilbury à passer sur le corps d'un homme sans lui faire de mal.... et puis il est très-riche.... de qualité, d'ailleurs.... Ernest de Chatenoy, un nom très-vieux.

FANNY. Ah!.. à la bonne heure... mais puisqu'il te convient, pourquoi ne parle-t-il pas à ta mère et à notre oncle?

LÉONIE. Oh ! il faudra bien qu'il finisse par là... je l'y amènerai bientôt.

FANNY. Comment! est-ce qu'il ne le ferait pas de lui-même?

LÉONIE. Ah! ma pauvre Fanny, on voit bien que tu as été élevée à la campagne... tu fais des questions... vois-tu, comme me disait une de mes amies de pension qui a fait un si beau mariage!.. Quand on n'a pas une bien grande fortune, et qu'on veut épouser un nom, il y a mille précautions à prendre.. Tu ne sais pas ce que c'est que la vanité des jeunes gens; s'ils ne croient pas qu'on les préfère à vingt rivaux... qu'on est capable pour eux d'un dévouement... romantique... ils ne se décident à rien.

FANNY. Bon! c'est impossible... puisqu'il t'aime; à ta place, moi, je lui dirais : « Mon ami, je veux que vous parliez à maman tout de suite. »

LÉONIE. Quelle maladresse!... il s'en irait peut-être... (*Avec vivacité.*) Il croirait que je ne l'aime que pour l'épouser.

FANNY, *naïvement.* Eh bien!.. est-ce que tu ne l'aimes pas pour l'épouser?

LÉONIE. Eh! mon Dieu si... comprends donc... ce sont les partis ordinaires et mesquins qu'on renvoie aux parens.... de petits avocats stagiaires... de petits médecins... des clercs de notaire de sept à huit mille livres de rente!..... mais des partis distingués qu'il faut conquérir, malgré les disproportions de rang et de fortune..... ah!....

FANNY. Je ne savais pas tout cela... Dans quelle ignorance ma mère m'a-t-elle élevée!... je ne comprends rien à tout ce que tu me dis.

LÉONIE. Tu comprends au moins qu'une jeune personne ne doit pas avoir l'air de souhaiter un mari.

FANNY. Tiens, pourquoi pas?

LÉONIE. On ne doit pas le dire au moins... et c'est ainsi que j'ai amené Ernest à une passion très-violente... Il m'aime comme un fou.

FANNY. Tant mieux... mais en es-tu bien sûre?

LÉONIE. Si j'en suis sûre..... écoute..... (*Elle l'attire vers l'extrémité du théâtre à droite, puis elle continue d'un air de mystère.*) L'an dernier, au bal, à pareil jour, mon bouquet se détacha... je ne sais plus comment cela est arrivé... je ne crois pas l'avoir fait exprès... enfin, il tomba... Ernest ne voulut jamais me le rendre... Eh bien! ce soir, il a prétendu qu'il avait précieusement conservé ce bouquet..... et comme je témoignais mon incrédulité, il a juré qu'il m'en donnerait la preuve.

FANNY. La preuve!

LÉONIE. Avant demain.

FANNY. Avant demain?... impossible.

LÉONIE, *troublée.* C'est ce que je te disais... c'est impossible... mais cela prouve combien il m'aime toujours.

FANNY, *réfléchissant.* Impossible!.....

non... attends... à présent, je suis sûre qu'il le fera comme il l'a dit.

LÉONIE. Tu es sûre ?

FANNY. Oui. Pendant tout le tems qu'il a dansé avec moi... sais-tu de quoi il m'a parlé ?

LÉONIE. De moi, sans doute.

FANNY. Du tout... de la maison, du jardin, de la terrasse... enfin, il m'a demandé des renseignemens, comme s'il voulait acheter l'hôtel... et je te le répète, il trouvera le moyen de te faire connaître qu'il est venu avec ton bouquet.

LÉONIE, *les yeux sur la croisée.* Comme si cela se pouvait... à cette heure... lui qui loge à l'autre bout de Paris.

FANNY. Oh ! n'importe... il t'aime... il viendra.

(On entend frapper deux fois dans la main en dehors sous la fenêtre.)

LÉONIE, *à part.* Ah ! c'est lui !

FANNY, *à elle-même.* Oh ! qu'on doit être heureuse d'inspirer un pareil amour ! je n'aurai jamais tant de bonheur, moi... j'aime bien quelqu'un ; mais je suis si sotte, que je mourrais plutôt que de lui en laisser voir quelque chose.. Quel malheur de n'avoir pas été élevée dans une pension où l'on apprenne aux jeunes personnes à se conduire... Comment aurais-je pu deviner tout ce que sait Léonie ?

(On jette du sable contre les carreaux.)

LÉONIE, *émue.* Hein !

FANNY. Qu'est-ce ?

LÉONIE, *se remettant.* Rien, rien.

Mme DE PRANGEY, *de sa chambre, sans ouvrir la porte.* Eh bien ! mesdemoiselles.

LÉONIE. Oh ! ciel !.. maman.

Mme DE PRANGEY, *en dedans.* Est-ce que vous n'êtes pas rentrées ?... qu'est-ce que cela signifie ?

LÉONIE. Maman, nous achevons notre toilette de nuit.

FANNY. Mais tu mens..... prends donc garde.

LÉONIE, *bas.* Nous avons été des maladroites... il fallait éteindre la bougie..... (*Elle la souffle.*) Bonsoir, maman...,. c'est fini... nous nous couchons.

(La nuit au théâtre.) *

Mme DE PRANGEY, *de sa chambre.* A la bonne heure... Bonsoir... à demain.

FANNY. Ah ! que j'ai peur !. cette pauvre tante, est-elle crédule !

LÉONIE, *allant à la porte de la chambre de Mme de Prangey.* Elle se couche... (*Revenant auprès de Fanny.*) Nous sommes libres, nous pouvons babiller à notre aise... mais plus bas.

FANNY, *voulant rentrer dans sa chambre.* Oh ! non... rentrons, j'ai sommeil.

LÉONIE, *la retenant.* J'ai encore mille choses à te dire.

FANNY, *malicieusement.* Ce n'est pas cela... tu veux voir si M. Ernest...

LÉONIE. Quelle idée ! tu sais bien que cela ne se peut pas... Causons, causons encore une minute, je t'en prie, ma petite Fanny.

(Elle la caresse pour la décider. On jette encore du sable contre les carreaux.)

FANNY, *surprise.* Ah ! tiens.

LÉONIE, *feignant de ne pas entendre.* Quoi donc ?

FANNY. Tu as bien entendu.

(Bruit de sable sur les carreaux plus marqué.)

LÉONIE. Non... Ah ! la grêle peut-être.

FANNY, *allant à la fenêtre.* Ah ! bien oui, la grêle !... du sable contre les carreaux... (*Bruit.*) Ecoute.

LÉONIE. Oui... Qu'est-ce que ce peut être ?

FANNY. Eh ! tu sais bien que c'est Ernest avec ton bouquet... je l'aurais gagé.

LÉONIE, *avec beaucoup de joie qu'elle contient.* Ah ! mon Dieu ! peut-on... quelle extravagance !

FANNY, *vivement.* De l'extravagance !... dis plutôt que c'est de l'amour... Pauvre jeune homme ! il m'intéresse... il aime, lui.. à la bonne heure.. Tu diras que je ne m'y connais pas, c'est vrai... mais il est de ces choses que l'on comprend si vite !... et celle-là.... enfin il t'aime tout-à-fait..... Je vais ouvrir, n'est-ce pas ?

(Elle fait un pas pour y aller.)

LÉONIE, *l'arrête.* Pourquoi faire ?

FANNY, *allant à la fenêtre.* Pour qu'il te jette son bouquet.

LÉONIE, *la retenant.* Non, non, cela n'est pas prudent..... tout le monde n'est peut-être pas couché.

FANNY. Mais songe donc qu'il est là..... qu'il vient de faire une lieue pour toi..... d'escalader un mur élevé, une grille... de tenter des choses... sublimes... enfin.

LÉONIE. Eh bien ! je le sais... c'est tout ce qu'il faut.

FANNY. Par exemple !... Mais lui, sait-il que tu le sais ?.. il s'en ira triste et malheureux...

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Y songes-tu ? mais par toi défié,
Bravant le danger et la peine,

* Fanny, Léonie.

* Léonie, Fanny.

Il accourt de son amitié
Te donner la preuve certaine.
Pour lui faire un si grand plaisir,
Se peut-il qu'un rien te retienne?
Quand tu l'as forcé de venir,
Non, tu ne dois pas l'en punir;
Car c'est ta faute et non la sienne.

LÉONIE. Mais Fanny...

FANNY. Comment! tu souffrirais que ce jeune homme eût pris tant de peine?..... dis-lui au moins un mot pour le renvoyer... c'est facile.

(Elle va vers la fenêtre.)

LÉONIE. Fanny!

FANNY, *s'arrêtant*. Pourtant, si tu ne veux pas...

LÉONIE, *avec un peu d'hésitation et d'embarras*. Je n'ai pas dit... mais alors... ouvre bien doucement.

FANNY, *ouvrant*. Là! (*Un petit bouquet lancé du dehors tombe dans l'appartement, Fanny le relève en sautant de joie.*) Le voilà! le voilà ton bouquet... il l'avait conservé... j'en étais sûre.... Tiens, est-ce bien cela?

LÉONIE Mon Dieu, oui.

FANNY. J'espère que tu vas lui donner sa récompense... oui, le tien de ce soir, en échange.., c'est bien la moindre chose... oh! il le mérite, en vérité.

LÉONIE. Moi!... Dieu m'en préserve.

FANNY. Pourquoi donc?

LÉONIE. Cela ne se fait pas... il n'a eu celui-ci que parce qu'il l'avait dérobé..... Une jeune personne ne doit jamais rien donner... volontairement.

FANNY. Ah! si c'est là de la générosité! Ah! bien .. si tu ne veux pas lui donner ton bouquet, je vais lui jeter le mien d'abord... il croira que c'est toi. (*Elle va prendre son bouquet sur le canapé.*) Puisqu'ils sont pareils.... Hein! tu ris.... tu ris. . (*Elle jette son bouquet par la fenêtre.*) Voilà? c'est comme si tu l'avais jeté.

ERNEST, *en dehors*. Merci... ah! merci, chère Léonie... à vous pour toujours.

LÉONIE. Etourdie! qu'as-tu fait?

FANNY. Tu le vois, un heureux, et à bon marché.

LÉONIE. Ferme vite... ferme à présent, je t'en prie.

FANNY. Soit... (*Elle ferme la fenêtre.*) Quoi que tu en dises, voilà encore un service que je rends. (*Léonie lui tend la main.*) Tout a bien été... tout le monde est content... allons nous coucher. (*Au moment où elles vont pour entrer dans leur chambre, on entend un coup de fusil.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

LÉONIE. Un coup de pistolet!.. un coup de fusil... que sais-je... je n'ai pas une goutte de sang... on l'aura vu... nous serons soupçonnées, compromises.. compromises!. oh! mon Dieu! mon Dieu!.. et par ta faute.

FANNY, *allant écouter à la porte du fond*. Chut! écoute... on vient.

(Elles écoutent toutes deux.)

LÉONIE, *avec chagrin*. Eh! oui, l'on vient... c'est toute la maison qui se lève... Eh! vite, vite, sauvons-nous dans notre chambre... Heureusement j'ai soufflé la lumière.

FANNY, *s'arrêtant*. Eh bien!.. tu ne songes pas à...

LÉONIE. A qui?

FANNY. Comment à qui?... à M. Ernest... si c'est sur lui qu'on a tiré...

LÉONIE. Viens donc... viens donc... veux-tu qu'on nous surprenne?

(Elle entraîne Fanny.)

FANNY. Mais je ne te conçois pas.... Un jeune homme que tu aimes.

(Elles entrent ensemble dans la chambre de Léonie.)

SCENE V.

ANNETTE, *avec un flambeau*, BERTRAND, *suivi de quelques domestiques*, LE PORTIER, *tenant une lanterne*, *puis* MADAME DE PRANGEY, *en peignoir*, DESORMES, *et enfin* RAYMOND.

(A peine les deux jeunes filles sont-elles rentrées qu'Annette arrive par le fond avec quelques domestiques; Bertrand entre en même tems avec quelques autres et le portier.)

CHOEUR.

AIR *de Fra-Diavolo.*

ANNETTE, BERTRAND, LE PORTIER et LES DOMESTIQUES.

Quel bruit soudain se fait entendre?
Est-il ici quelqu'assassin?
Nous venons tous pour le surprendre,
Il doit périr de notre main.

ANNETTE, *à Bertrand*. * Ah! vous voilà, Bertrand.

BERTRAND. Moi-même, grâce à Dieu.

ANNETTE. Que je suis contente!... Les scélérats vous ont manqué... Vous n'êtes pas assassiné.

BERTRAND. Non; car c'est moi qui ai tiré.

ANNETTE. C'est égal... Ils ont certainement des poignards... Combien étaient-ils?

* Bertrand, Annette, le portier.

BERTRAND. Je n'en ai vu qu'un.

LE PORTIER, *qui causait à gauche avec les autres domestiques, se tournant vivement.* Un... vous osez dire un.

ANNETTE *et les autres à Bertrand.* Parlez, Bertrand... dites... dites ce que vous avez vu. Silence... voici madame.

MADAME DE PRANGEY, *regardant avec précaution, avant de sortir de chez elle.* Ah! grâce au ciel... ce sont tous mes domestiques, je croyais que les voleurs venaient chez moi... (*A Desormes qui arrive par le fond.*) Ah! mon frère, arrivez donc.... Savez-vous ce que cela signifie?

DESORMES *entrant.* * Calmez-vous, ma sœur... c'est pour vous tranquilliser justement que je suis descendu... (*Il rit.*) Ce poltron de Bertrand aura eu peur de son ombre...Je gage qu'il n'a vu personne.

LE PORTIER. Personne, monsieur Desormes... oh! que si, j'ai entr'ouvert la porte cochère...

DESORMES, *vivement.* Et tu as vu du monde?

LE PORTIER. Non; j'ai vu un cabriolet, à cinquante pas de moi... la maison est cernée..

DESORMES. Cernée, invisiblement alors.. (*A Bertrand.*) Sur qui as-tu tiré?

BERTRAND. Sur un homme.

DESORMES. Comment serait-il entré dans le jardin?

LE PORTIER. Je l'ai deviné moi... Quand mon fils Jacques m'a dit qu'il n'y avait qu'un petit jockey endormi dans le cabriolet, j'ai dit : Voilà!.. le plus souvent que le jockey est endormi!.. il est tué, et les voleurs auront monté sur la capote du cabriolet pour franchir le mur.

DESORMES. Hein!... ceci paraît plus vraisemblable.

ANNETTE. Ces brigands ont tant d'adresse et d'invention; ils sont encore dans le jardin, c'est sûr.... Oh! mon Dieu! si c'était un des treize de M. de Balzac que madame lisait l'autre jour .... Un dévorant.

BERTRAND. C'est bien possible.

LE PORTIER. Pardienne.... ça ne fait pas de doute.

MADAME DE PRANGEY. Ah! que j'ai peur!

DESORMES. Allons, pour rassurer toutes ces têtes folles... je vais....

MADAME DE PRANGEY. Merci, mon frère.

DESORMES. Je ne parle pas de vous... je vais faire le tour du jardin avec monsieur Raymond qui arrive aussi au bruit de la mousqueterie comme un brave.

* Bertrand, Annette, le portier, Desormes, Mme de Prangey.

SCENE VI.

BERTRAND, LE PORTIER, RAYMOND, DESORMES, MADAME DE PRANGEY, ANNETTE.

RAYMOND, *arrivant.* Tout à vous, monsieur... mais qu'est-ce donc?

DESORMES. Venez; je vous dirai cela en marchant.. Nous en serons sans doute pour notre promenade... mais il faut tranquilliser madame et ces braves gens.

MADAME DE PRANGEY. Mais je ne veux pas que vous vous exposiez.

DESORMES. Oh! calmez-vous, ma sœur... Nous allons tous nous armer.... (*Aux domestiques.*) Que chacun se prépare à nous suivre avec tout ce qui se trouvera sous sa main.

MADAME DE PRANGEY. Je vais m'enfermer à double tour, moi... pendant votre expédition.

RAYMOND. Vous faites très-bien, madame.

DESORMES. Allons... heureusement nos demoiselles n'ont rien entendu... Comme on dort à cet âge-là!

RAYMOND, *à part.* Oui, mais aussi quelquefois, on est trop éveillé.... C'est singulier... cette fenêtre ouverte tout à l'heure.

DESORMES. Allons, Raymond, allez prendre quelque arme défensive, pour faire comme les autres. Ici le rendez-vous général.

(Ils sortent tous en chantant le chœur suivant.)

CHŒUR.

AIR : *C'est le refrain du bivouac* (du Châlet).

Armons-nous tous pour surprendre et punir
Celui qui, sans frémir,
Vient nous empêcher de dormir.
Allons, marchons, et que le malfaiteur,
Et que le malfaiteur
Craigne tout de notre fureur.

SCENE VII.

LÉONIE, FANNY,

(Elles sortent avec précaution de leur chambre.)

LÉONIE. Plus personne.

FANNY, *pleurant.* Tu vois qu'on a tiré sur lui..... il est blessé..... peut-être mort pour toi.

LÉONIE. quelle idée!

FANNY. Oh! je ne m'en consolerai ja-

mais... j'en suis la cause... Quel malheur!

LÉONIE. Eh! non, non.... Bertrand est un maladroit.... Ernest est parti.... on ne se doute de rien... rentrons... viens.

FANNY. Sans savoir....... tu en aurais le courage!.... oh! pourrions-nous dormir?

LÉONIE. Comme tu as la tête romanesque, ma pauvre Fanny!

FANNY. Mais je te dis que celui que tu aimes n'est pas parti, puisque son cabriolet est encore là.

LÉONIE, *un peu effrayée*. Ah! mon Dieu! (*Elle s'émeut.*) C'est vrai... ils le prendront peut-être!... (*Après une courte pause.*) Raison de plus pour rentrer bien vite.... Autrement, on nous croirait d'accord avec lui.

FANNY, *très-vivement*. Ils le prendront, dis-tu?..... mais s'ils l'arrêtent comme un voleur... ils vont le maltraiter, peut-être... tu vois bien que tu ne peux pas le laisser là... (*Exaltée.*) tu dois le sauver..... il faut descendre... oui, oui, le trouver avant les autres. Le faire monter... le cacher.

LÉONIE. Vous êtes folle, Fanny.... aller chercher un jeune homme!

FANNY, *hors d'elle-même*. Est-ce que c'est un jeune homme?... c'est quelqu'un qu'on va tuer, mademoiselle.

LÉONIE. Mais non... il n'est pas question de cela.

FANNY. Mais si... il peut perdre la vie.

LÉONIE, *fortement, avec la même expression*. Il peut perdre ma réputation.

FANNY, *lui saisissant le bras*. Ah! ça.... est-ce que vraiment tu balances?

LÉONIE. Non... je suis très-décidée à ne pas y aller.

FANNY. Oh! eh bien! moi qui ne l'ai pas fait venir... moi qui ne l'aime pas... J'irai seule... oh! oui... j'y vais.

LÉONIE. Mais, Fanny, écoute donc.

FANNY. Rien... (*Prêtant l'oreille.*) J'entends revenir tout le monde..... On va le chercher, le trouver peut-être...... Je n'ai plus qu'un moment, et je cours.

(Elle sort vivement et se dirige du côté du jardin.)

SCENE VIII.

LÉONIE, *seule*.

Ecoute donc... a-t-on une tête exaltée à ce point-là!..... Certainement, je voudrais de tout mon cœur pouvoir le secourir... le faire évader... mais descendre la nuit... s'exposer... jamais... jamais!

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCENE IX.

RAYMOND, *deux pistolets à la main*; DESORMES, *armé d'un fusil*; ANNETTE, BERTRAND, *le portier et les domestiques bizarrement armés*.

DESORMES. Bon, personne ne manque.

TOUS. Nous y sommes tous.

DESORMES. Nous allons commencer la guerre à tous les buissons du jardin.

MADAME DE PRANGEY, *de sa chambre*. Mon frère, est-ce vous?

DESORMES. Allons..... encore ma sœur.

MADAME DE PRANGEY. Sont-ils déjà pris?

DESORMES. Pas encore... patience.

LÉONIE, *de sa chambre*. Mon oncle.

DESORMES. A l'autre... ma nièce, maintenant.

LÉONIE. Que se passe-t-il donc, mon cher oncle? je suis toute tremblante.

DESORMES. Laissez-nous tranquilles..... nous répondons de vous..... pour couper court aux questions, en avant au jardin.... (*Voyant Annette.*) Comment, tu en es aussi, toi, Annette?... quel courage!

ANNETTE. Courage... non, monsieur... c'est poltronnerie... il faudrait rester toute seule.

DESORMES. Je te comprends... marche... Vous, Raymond, vous formerez l'arrière-garde.

RAYMOND. Je m'en charge.

(*On reprend le chœur précédent.*)

Quel bruit soudain se fait entendre?
Est-il ici quelqu'assassin?
Nous venons tous pour le surprendre,
Il doit périr de notre main.

(*Tout le monde sort excepté Raymond.*)

SCÈNE X.

RAYMOND, *seul*.

Ce n'est pas ce danger-là qui m'inquiète... ce qui m'inquiète, c'est de savoir pourquoi la fenêtre en face de la chambre de ces demoiselles était ouverte avant le coup de fusil... (*Se parlant avec chaleur.*) Est-ce que cela me regarde?... Si je n'étais pas assez fou pour être amoureux de cette jeune fille, je n'aurais pas remarqué la fenêtre ouverte; et je n'aurais pas des soupçons... ridicules!... Ridicules, soit!... j'en ai..., j'ai beau faire, j'en ai..... allons, descendons au jardin..... (*Musique. Il va*

pour sortir par le fond; arrivé à la porte, il regarde.) Eh! je ne me trompe pas... non... On monte avec précaution... Oh! je crains bien d'en apprendre plus que je ne désire.

(Il se retire dans l'angle obscur du salon, près de la chambre de Mme de Prangey; Fanny entre conduisant Ernest qui est blessé au bras.)

SCÈNE XI.

ERNEST, FANNY, RAYMOND, *au fond.*

FANNY. Par ici, venez..... ne craignez rien... Nous voici arrivés.

RAYMOND, *avec surprise.* Fanny avec un jeune homme... ah! tout est éclairci..... au moins cela me guérira de ma folie.

ERNEST. Ah! comment vous remercier, mademoiselle?

FANNY. Comme vous voudrez... mais il faut que je vous sauve, puisqu'on vous poursuit.

RAYMOND. Quelque fat qui lui aura tourné la tête... il me prend envie...

(Il fait un mouvement et s'arrête.)

ERNEST. Grâce à vous, je viens de l'échapper belle... Blotti derrière un buisson de... je ne sais quoi..... cerné de tous les côtés, j'étais perdu....... lorque, par une manœuvre aussi prompte qu'habile, tournant les positions de l'ennemi, vous m'avez fait éviter sa poursuite comme par miracle.

FANNY. Oh! vous n'êtes pas hors de danger... après avoir battu tout le jardin, ils vont peut-être revenir.

ERNEST. Ils en sont bien coupables..... Quels enragés! mais si l'on vous voyait avec moi..... vous vous êtes assez exposée déjà.

FANNY. Qu'importe?

ERNEST. Trop bonne en vérité..... je ne puis consentir à me sauver à ce prix-là.

RAYMOND, *à part.* De toutes les manières, tu ne m'échapperas pas, je t'en réponds.

FANNY, *avec effroi.* Mais, monsienr, quand je vous dis qu'il faut que je vous guide hors d'ici..... autrement..... vous ne pouvez manquer de tomber entre leurs mains.

ERNEST. Du tout..... du tout... allez rejoindre votre cousine.. .. je parviendrai à sortir d'ici.

FANNY, *frappant du pied.* Avec votre bras foulé... vous franchirez la muraille, n'est-ce pas?

ERNEST. Certainement, certainement... aie, aie..... (*Il se frotte le bras.*) Que c'est bête de tomber du haut d'un mur!..... et du mauvais côté, encore..... au moins si c'eût été dans la rue.

FANNY. Restez là.... je vais appeler Léonie.... elle m'aidera à vous faire évader....

RAYMOND, *à part.* Léonie est sa confidente.

ERNEST, *arrêtant Fanny, et passant à sa gauche.* Par exemple!.... consentir à vous exposer toutes deux!..... on me prendra, soit... je dirai, je ne sais pas... Que je suis somnambule... ou plutôt amoureux de la femme de chambre.

FANNY. Pourquoi donc cela, monsieur?.. pourquoi mentir?..... cette pauvre fille, pourquoi la faire renvoyer? quand Léonie peut si aisément.... oui, elle surtout qui a toutes les clefs de la maison.... je ne suis pas en peine....... Comment pourrait-elle hésiter?..... dans votre position, c'est un devoir pour elle. (*Elle va à la porte de Léonie, et frappe.*) Léonie, c'est moi!

SCENE XII.

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE, *entrant par le fond.* Ah! mon Dieu! cette robe blanche, c'était mademoiselle Fanny... et un homme avec elle.

ERNEST, *baisant la main de Fanny.* Vous êtes un ange.

ANNETTE. Le brigand qui lui baise la main.

FANNY. Attendez-moi là, je reviens...

(La porte de Léonie s'ouvre; elle tire à elle Fanny et referme rapidement.)

RAYMOND. Elle ne le retrouvera pas.

ANNETTE, *se retournant.* Et monsieur Raymond qui est là... il a vu aussi le brigand... Bon! ah! ben oui, un brigand... un amoureux, pas autre chose. Courons prévenir M. Desormes.

(Elle redescend au jardin; il fait très-obscur.)

SCENE XIII.

RAYMOND, ERNEST.

ERNEST, *se promenant.* Diable d'aventure! elle tourne bien ridiculement pour moi... Comment Léonie peut-elle?... elle se sera trouvée mal sans doute.. (*Touchant son bras malade.*) Pardieu! je voudrais bien être hors d'ici.

RAYMOND, *venant derrière lui.* Je le crois, monsieur.

ERNEST, *se retournant vivement.* Quelqu'un... diable !

RAYMOND, *brusquement.* Que faites-vous là ?

ERNEST, *plus embarrassé.* Ce que je fais, monsieur ?..... ma foi, je serais fort embarrassé de vous le dire.

RAYMOND. Répondez... répondez.

ERNEST, *s'impatientant.* Eh ! répondez vous-même... Qui êtes-vous? avez-vous le droit de m'interroger ?

RAYMOND, *avec hauteur.* Je le prends..- j'habite la maison.

ERNEST, *gaîment.* Je voudrais bien être à votre place.

RAYMOND. Parce que...

ERNEST. Parce que je saurais le chemin pour en sortir... Eh ! mais..... vous devez être monsieur Raymond, un jeune homme grave, qui a joué aux dames ce soir, au lieu d'aller au bal : un jeune homme fort heureux, dont les demoiselles s'occupent, même pendant qu'elles dansent.

RAYMOND. Vous voulez plaisanter.

ERNEST, *du même ton.* Pas trop.

RAYMOND, *lui saisissant le bras.* Monsieur...

ERNEST. Ah ! doucement, je vous prie... (*En riant.*) Ce bras blessé, foulé..... ne peut pas se prêter sans quelque peine... à votre politesse.

RAYMOND. Si vous n'êtes pas un lâche, vous vous battrez. (*Signe d'adhésion d'Ernest.*) A l'instant. (*Ernest secoue la tête, en rian.*) Je ne suis pas un lâche..... mais je ne me battrai pas à l'instant... impossible.

RAYMOND. Ah ! impossible..... j'en suis fâché ; mais...

ERNEST. J'en suis plus fâché que vous... mais je ne sais me battre que de la main droite ; et vous voyez, monsieur, qu'avec la meilleure volonté du monde, elle est hors d'état, pour le moment, de vous offrir un coup d'épée, ou de pistolet..... Plus tard, j'espère bien.... mais avant.... dans l'intérêt de la partie de plaisir convenue, (*il appuie sur ce dernier mot*) je réclamerai de vous la faveur d'un petit service.

RAIMOND. parlez, monsieur.

ERNEST. Si vous êtes un galant homme, comme je n'en doute pas, vous m'aiderez à me dérober à la vue des gens qui me cherchent..... (*plus bas*) par égard pour la réputation d'une jeune demoiselle.

RAYMOND. Ah ! vous avez raison, monsieur ; et dans ma colère, j'oubliais....... mais je ne sais trop..... à moins de vous conduire chez moi. (*On entend un coup de fusil au jardin.*) Eh !...

BERTRAND, *en dehors.* Il est tombé..... il est tombé pour le coup !

RAYMOND. Etiez-vous avec quelqu'un?

ERNEST. Oh ! l'on ne prend point de second pour l'affaire qui m'amenait... ils auront tiré sur mon manteau resté accroché au mur ; et qui par parenthèses a été cause de ma chute... Mais, monsieur, l'on vient... je vais être vu, et... si vous tenez à conserver votre victime.

RAYMOND. Ils nous ferment le chemin de chez moi... Attendez, je vais les retenir un instant....... jetez-vous là, derrière ce chevalet... je suis à vous.

(Il sort du côté du jardin. Ernest se cache derrière le chevalet qui se trouve entre la porte du fond et celle de la chambre de Léonie.)

SCÈNE XIV.

ERNEST, *caché*, FANNY, *entr'ouvrant la porte de Léonie.*

FANNY. Ah ! mon Dieu ! encore un coup de fusil.... Oh ! je tremble.... il n'est plus là.

ERNEST, *à demi-voix, en se montrant.* Si fait, mademoiselle.

FANNY, *frappant dans ses mains.* Ah ! tant mieux..... il n'a point de mal... mais vous ne pouvez pas rester là..... on voit toutes vos jambes.

(Elle marche avec agitation.)

ERNEST. Eh bien ! faites-moi partir.

FANNY. Impossible... Léonie n'a plus les clefs.

ERNEST Ah ! diable........ cela se complique.

FANNY. Comment faire?.. ils vont vous trouver.

ERNEST. Dam ! s'ils viennent, et que je reste... il n'y a pas de doute... que voulez-vous, c'est un petit malheur, abandonnez-moi à mon sort, et sauvez-vous.

FANNY, *tout-à-fait hors d'elle-même, le prenant par la main.* Mais vous serez tué, monsieur, vous serez tué... O mon Dieu ! où le cacher ?.... où le cacher?... et rien, rien..... pas un endroit... ah ! si..... entrez là... (*Elle le pousse dans sa chambre.*) Là, tout de suite. (*Elle ferme la porte, et va pour sortir, lorsqu'elle aperçoit Raymond.*) Ah ! monsieur Raymond !

(Elle se cache derrière le chevalet où était Ernest.)

SCÈNE XV.

FANNY, *cachée*, RAYMOND *d'abord*, *puis* DESORMES, ANNETTE, MADAME DE PRANGEY, LÉONIE, BERTRAND, LES DOMESTIQUES.

RAYMOND, *arrivant vivement et se retournant vers le chevalet. A voix basse et rapidement.* Monsieur, je suis parvenu à les éloigner... ne perdez pas un moment... vite, dans le corridor, et montez deux étages... (*Il va au chevalet, et voit Fanny.*) Ah!....

(Il recule en mettant la main sur son front, comme un homme étourdi d'un coup imprévu. Bruit au dehors.)

DESORMES, *en dehors.* Avancez donc, poltrons que vous êtes... (*A Raymond, en entrant.*) Il n'y a rien, n'est-ce pas, Raymond?

RAYMOND, *se mettant devant Fanny.* Rien, monsieur... absolument rien.

DESORMES, *voyant Fanny.* Fanny!..... allons, elle aussi, qui vient à la poursuite des voleurs.

FANNY, *tremblante.* J'ai entendu beaucoup de bruit..... j'ai été si effrayée..... je me suis levée..... Qu'y a-t-il donc, mon oncle?

DESORMES. Rien, rien, mon enfant.

RAYMOND, *vivement, et à part.* Elle feint de l'ignorer... Ah! de la fausseté!

MADAME DE PRANGEY, *entr'ouvrant la porte.* Mon frère...

DESORMES. Madame de Prangey, maintenant.

MADAME DE PRANGEY. S'il est jeune, je demande qu'on ne lui fasse pas de mal ici... il peut se corriger.

DESORMES. A qui?

MADAME DE PRANGEY. Au brigand.

DESORMES. Soyez tranquille, mon excellente sœur... on ne lui en fera pas, sur ma parole. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

LÉONIE, *paraissant à son tour.* Qu'est-ce donc? que s'est-il donc passé?

DESORMES. Léonie!....... il ne manque plus personne.... alors, tant mieux.... j'en profiterai, pour donner à tout le monde l'ordre d'aller se coucher.

MADAME DE PRANGEY. Mais, mon frère, me direz-vous au moins ce que cela signifie?

DESORMES. Cela signifie que je ne prêterai plus mon fusil à M. Bertrand... Allons, qu'on m'obéisse... bonne nuit.

(Il sort avec tous les domestiques.)

MADAME DE PRANGEY. Bonne nuit..... Dieu sait comment je vais la passer après une telle agitation..... mes nerfs sont déjà dans un état..... (*A Léonie et à Fanny.*) Allons, rentrez, mesdemoiselles.

LÉONIE. Oui, ma mère, sans doute, je rentre.

(Elle rentre dans sa chambre.)

FANNY, *obéissant lentement. A part.* Mais comment faire, moi, maintenant? oh! bien, tout à l'heure, j'irai chez Léonie.... voilà tout.

(Au moment où Mme de Prangey rentre dans sa chambre, Annette s'approche d'elle et lui dit tout bas :)

ANNETTE. Madame, j'aurai demain quelque chose à vous dire.

MADAME DE PRANGEY. Demain!... tout de suite.

FANNY, *à part.* Ils ne l'ont pas trouvé toujours.

MADAME PRANGEY *fait entrer Annette, puis elle se retourne pour dire à Fanny.* Allons donc... allons donc, Fanny.

FANNY *semble se disposer à rentrer; mais aussitôt que Mme de Prangey a fermé sa porte, elle tourne la clef de sa chambre, et va frapper à la porte de Léonie.* Léonie..... Léonie..... c'est moi..... ah! mon Dieu! est-ce qu'elle aurait le courage de me laisser là?... Léonie... Léonie...

(Elle continue à frapper et à appeler pendant que le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

FANNY, *seule.*

(Au lever du rideau elle est couchée et endormie sur le canapé. Elle rêve.)

Léonie, Léonie, ouvre-moi donc... tu refuses... eh bien! tu es aimable... quand c'est pour toi... (*S'éveillant en sursaut*) Ah!... où suis-je donc?... comment! sur ce canapé, dans ce salon!... ah! oui... j'avais oublié... hier... ce jeune homme enfermé là!... (*Avec effroi*) Mon Dieu! (*Elle se lève tout-à-fait*) il n'y a pas un moment à perdre pour le faire partir... quel bonheur que je me sois éveillée avant tout le monde!

(Elle court à la porte de sa chambre, met la clef dans la serrure, la tourne deux fois, va ouvrir. Desormes entre sans bruit, et vient lui frapper doucement sur l'épaule.)

SCENE II.

DESORMES, FANNY.

FANNY, *surprise et effrayée.* Ah! mon oncle!

(Elle s'éloigne vivement de la porte de la chambre de sorte que Desormes se trouve à la place qu'elle occupait; mais le dos tourné à la porte où est Ernest.)

ERNEST, *l'entr'ouvrant et voyant Desormes.* Diable! quelqu'un.

(Il rentre et referme la porte avec précaution.)

DESORMES, *riant.* Eh! là.. là! qu'est-ce qui te prend?... j'ai donc une figure bien effrayante aujourd'hui?

FANNY, *naïvement et troublée.* Mais, non, mon oncle, non... pas plus qu'à l'ordinaire.

DESORMES. Merci du compliment.

FANNY. Eh! mais, vous vous trompez... je veux dire que je vous trouve l'air aussi bon, aussi indulgent qu'à l'ordinaire.

DESORMES. Ah! ça vaut mieux de cette manière... mais pour une personne qui est allée hier au bal, tu t'es levée de bien bonne heure, à ce qu'il me semble?

FANNY. Oh! moi, le bal ne m'endort pas.

DESORMES. Un souvenir de valse, de galop qui t'aura fait sauter hors de ton lit.

FANNY, *étourdiment.* Vous vous trompez bien, mon oncle, car je ne.... mais vous... je vois pourquoi vous êtes si matinal... vos fleurs que vous allez visiter... vous craignez qu'un pied maladroit n'en ait maltraité quelqu'une, pendant l'alerte de cette nuit.

DESORMES. Du tout... je viens tout bonnement voir mes journaux.

FANNY, *vivement.* Ils ne sont pas encore venus.

DESORMES. Ah!

FANNY, *à part.* Quel bonheur! il se serait mis à les lire... je n'aurais jamais pu l'éloigner.

DESORMES. Il faut que je les attende alors (*dépit de Fanny*): ils sont bien en retard... Si je profitais de cette circonstance pour faire une leçon à Mlle Fanny.

FANNY, *troublée.* A moi, mon oncle?

DESORMES. A toi... ce ne serait peut-être pas trop mal à propos... qu'en dis-tu?

FANNY, *à part.* Ah! mon Dieu! est-ce qu'il sait quelque chose?

DESORMES, *la menaçant du doigt.* Tiens-toi bien... (*souriant*) mais ne t'effraye pas trop.

FANNY, *à part.* On n'a rien découvert.

DESORMES. Je veux seulement causer avec toi.

FANNY. Tant que vous voudrez... mais au jardin.

DESORMES, *regardant à la fenêtre.* Y penses-tu?... il va pleuvoir...

FANNY, *vivement.* Nous prendrons un parapluie.

DESORMES. Ah ça! il faut que ce soit quelque surprise que tu m'aies ménagée... quelque chose de merveilleux à me faire voir... mais je l'ai mis dans ma tête, tu m'entendras auparavant.

FANNY, *allant vers la fenêtre.* Ah! mon Dieu!.. mon bon oncle, voyez donc... le vent qui a renversé mon bel oranger... celui que vous m'avez donné... Ah! venez... mais venez donc m'aider à le relever.

DESORMES. Allons... je veux bien aller relever l'oranger; mais tu n'échapperas pas à la morale.

(Il sort entraîné par elle.)

SCENE III.

ERNEST, *puis* LEONIE.

ERNEST, *entr'ouvrant de nouveau sa porte.* Bon! mon petit ange protecteur est enfin parvenu à éloigner le digne oncle!.. profitons du moment pour nous échapper. Pourvu que la porte de la maison soit déjà ouverte. Allons... mais par où passer?.. si j'allais me tromper... et au lieu de sortir, entrer, par exemple, chez la mère de Léonie... ce serait assez dramatique... et quelle nuit! jusqu'à six heures du matin!.. la rage de faire le sentimental; oh! si l'on m'y reprend... (*Il cherche.*) Ah! cette fenêtre... où donne-t-elle?.. sur le jardin... si je prenais ce chemin?... (*Il va à la fenêtre.*) Tiens... mon cabriolet au-delà du mur... bravo!... ce pauvre Tom qui m'attend toujours... allons... (*Il met la main à l'espagnolette.*) Aie... j'oubliais que je n'ai plus qu'un bras... impossible... d'ailleurs vingt-cinq pieds... ma foi non... Une autre idée... un billet à Léonie, qui lui apprenne mon embarras; Tom ira le porter... (*Il déchire un feuillet de son portefeuille, et crayonne en parlant quelques lignes*), c'est cela... (*A la fenêtre.*) Pst, pst... Tom..... Allons donc... oui, c'est moi!.. l'imbécille, qui m'ôte son chapeau, au lieu d'avancer... tu dis... tu as été bien en peine? il y paraît... il dormait bien enveloppé dans la couverture du cheval... et moi qui le plaignais!... c'est mon alezan que je dois plaindre... une bête qui me coûte mille écus... ça l'arrange joliment... (*A la fenêtre.*) Eh bien! avanceras-tu?... Ce billet à la femme de chambre, pour sa jeune maîtresse... tu m'entends bien... va! (*Il ferme la fenêtre.*) En attendant, cherchons toujours... si c'était par là...

(Il va mettre la main sur le bouton de la porte qui est dans l'angle à droite. La porte s'ouvre, Ernest recule, Léonie sort.)

ERNEST. Léonie!

LÉONIE. Ernest ici!

ERNEST, *courant à elle.* Ah! que vous avez bien fait de venir... je comptais sur vous.

LÉONIE. Pour rien, pour rien, monsieur... sortez, sortez vite, mais sortez donc.

ERNEST. Je ne demande pas mieux.

LÉONIE. Qu'attendez-vous?

ERNEST. Mais, que vous m'indiquiez le chemin.

LÉONIE. Moi!... vous comptiez sur moi pour cela... vous voulez donc me perdre.

ERNEST. Non; mais je voudrais me sauver... Léonie, un mot.

LÉONIE. On peut me voir; on peut me voir, vous dis-je, Ernest... adieu, adieu...

(Elle s'enfuit par la porte du fond.)

ERNEST, *à lui-même.* Eh bien!..... elle me laisse.... c'est aimable de sa part!..... comment faire maintenant?... je suis furieux, oui, furieux, et j'ai raison..... car..... c'est-à-dire, je ne sais pas si j'ai raison.. si l'on nous eût aperçus!.. ceci annonce au moins un grand fond de prudence... je ne puis pas ici m'attendre à ces dévouemens exaltés dont j'ai l'habitude... toute réflexion faite, cela doit être bien.

ANNETTE, *de la chambre de madame de Prungey.* Oui, madame, un jeune homme... c'est comme si vous l'aviez vu.

ERNEST, *écoutant.* Vu, qui? moi, peut-être... Allons, me voilà pris... Vite dans ma cachette..... Dieu sait comment j'en sortirai maintenant.

(Il rentre dans la chambre de Fanny.)

SCENE IV.

ANNETTE, *puis* RAYMOND.

ANNETTE, *à la cantonnade.* Je vais donc prévenir M. Raymond que vous désirez lui parler, et qu'il vous attende au salon. (*Arrivant en scène.*) Ma foi, j'ai tout raconté à madame... avec ça que mademoiselle Fanny ne se gêne pas pour rire au nez des gens à propos de rien..... hier encore, pour une simple politesse que Bertrand m'adresse en passant..... enfin, il n'y avait pas de mal.... elle a ri.... mais ri, d'une manière tout-à-fait intempestive... on n'aurait qu'à s'aller figurer.... quelque chose pourtant..... aussi, je ne l'ai pas ménagée.... mais voici justement M. Raymond.

RAYMOND, *pensif, entrant et s'asseyant sur le canapé.*) Ah! si l'on pouvait me dire que je me suis trompé..... que c'est un rêve que j'ai fait... mais non... malheureusement j'ai vu... j'ai vu...

ANNETTE, *à part.* Comme il a l'air sombre!... (*Haut.*) Monsieur Raymond. (*A elle-même.*) Eh bien!..... il ne m'entend pas... (*Haut.*) Monsieur Raymond.

RAYMOND. Ah! c'est vous, Annette?

ANNETTE. Je suis chargée par madame de vous prier de l'attendre ici..... elle a des choses importantes à vous demander.

RAYMOND. Ah!

ANNETTE. Et vous devinez bien à peu près ce que ce peut être.

RAYMOND. Moi, non.

ANNETTE. Laissez donc..... quand on a été témoin.... comme nous deux.... cette nuit.

RAYMOND. De quoi?

ANNETTE. Eh! de ce que vous savez bien.

RAYMOND. Moi, je ne sais rien.

ANNETTE. Ça n'empêche pas que j'ai tout dit à madame, et qu'elle désire que vous lui répétiez toutes les circonstances de mon récit concernant mademoiselle Fanny.

RAYMOND, *à part.* Allons, compromise!..... perdue!..... mais ce n'est pas à moi de l'accuser, et si je puis au contraire... (*Haut.*) Mademoiselle Annette.

ANNETTE. Monsieur Raymond...

RAYMOND. Je ne sais pas ce vous avez pu dire à madame de Prangey.

ANNETTE. Comment ce que j'ai pu dire... mais l'aventure donc...

RAYMOND. Quelle aventure?..... Je ne suis au courant d'aucune aventure, moi... je n'ai rien à raconter, car je n'ai rien vu.

ANNETTE. Si c'est possible!..... Comment, monsieur, est-ce que par hasard vous voudriez me faire passer pour une personne capable d'inventer des propos?

RAYMOND. Bien fâché.

ANNETTE. Eh! mon Dieu! qu'est-ce que madame va penser, si je ne prouve pas ce que j'ai déclaré?

RAYMOND. Cela vous regarde.

ANNETTE. Moi qui l'ai conté dans toute la maison.

RAYMOND. Tant pis pour vous.

ANNETTE. Comment! je n'ai pas vu mademoiselle Fanny prendre la main d'un beau jeune homme et l'emmener vite, au moment où je suis arrivée?... où vous-même... car c'était bien vous. . vous avez vu aussi bien que moi...

RAYMOND, *très-froidement.* Moi... rien du tout.

ANNETTE. Oh! mais avec votre sang-froid vous me feriez douter de moi-même.

RAYMOND, *sur le même ton.* Vous ne feriez peut-être pas si mal.

ANNETTE. S'il ne s'agissait pas de mademoiselle Fanny encore!.... et même si c'était la première fois qu'elle eût donné à jaser.

RAYMOND, *à part.* Oh! mon Dieu!...... (*Il se lève, et s'approchant d'Annette.*) Vous dites?...

ANNETTE, *continuant.* Mais quand on aime tant à dessiner des militaires...

RAYMOND. Des militaires... Fanny!

ANNETTE. Quand on en a plein son album... il est impossible que je me trompe.... et puisque vous refusez de parler... eh bien! nous verrons si je ne parviendrai pas toute seule à dévisager les choses et à faire éclater la vérité.

(Elle sort en murmurant toujours quelques paroles.)

SCENE V.

RAYMOND, *seul.*

Mais c'est une vipère que cette femme de chambre-là! cependant ces dessins dont elle parle... je n'aurais pas cru que ce M. Ernest fût militaire... ah! que j'aurai de plaisir dès qu'il pourra tenir une épée... Pauvre Fanny!..... il l'a éblouie, séduite... Allons, il n'y faut plus songer... ah! oui, j'aurai beau faire... je le sens maintenant..... j'étais arrivé sans m'en apercevoir à aimer cette jeune fille... ah! comme je n'avais jamais aimé encore!.... Moi! me laisser prendre à ce qu'il y a de plus léger, de plus étourdi! mais elle était si piquante et si gaie... si adorable, même dans ses défauts!..... je la croyais si franche!.... ah! oui, franche?.... eh bien.... quoi! elle en aimait un autre?.. était-elle obligée de me le dire? mais aimer un tel fat!.... ah! bientôt j'espère... sa vie ou la mienne..... oui, mais alors..... pauvre Fanny!

AIR *de Téniers.*

Allons! quoi, j'y reviens encore!
Toujours dans le fond de mon cœur,
Sont gravés ces traits que j'adore,
Et qui pourtant font mon malheur...
Oui, je vois partout cette image,
Partout elle vient me chercher...
Ah! je le sens de ce cœur sans courage,
C'est le fer seul qui pourra l'arracher.

(*Il s'agite et marche.*)

SCENE VI.

RAYMOND, FANNY.

FANNY, *près de la porte du fond.* La porte de la rue est ouverte enfin... mon oncle est au fond du jardin... maintenant le pauvre jeune homme pourra..... (*En s'avançant pour aller à sa chambre, elle voit Raymond.*) Ah! ah! monsieur Raymond!

RAYMOND, *à part.* Je suis presque fâché d'être descendu.

FANNY, *à part.* S'il n'était pas si sévère... il pourrait m'aider à sortir d'embarras.... voyons.... (*S'avançant, haut à Raymond.*) Monsieur Raymond.

RAYMOND, *la saluant très-froidement.* Mademoiselle...

FANNY, *à part.* Ah! bien oui... il a l'air encore plus sérieux qu'à l'ordinaire..... il faut le renvoyer aussi... (*Haut.*) C'est sans doute mon oncle que vous demandez?.... vous le trouverez au jardin.

RAYMOND, *à part.* Elle veut m'éloigner.

FANNY. Vous n'allez donc pas le rejoindre?... (*A part.*) Je vais bien le faire fuir... (*Haut.*) Mon Dieu! si vous restez dans ce salon, vous allez vous ennuyer beaucoup, car nous y prendrons tout à l'heure notre leçon de danse, Léonie et moi.

RAYMOND, *avec un soupir.* Vous êtes bien heureuse, mademoiselle, rien ne peut altérer votre gaîté.

FANNY. Comme vous dites cela..... ah! vous avez quelque chose contre moi, je vois cela dans vos yeux... Allons, parlez vite... (*A part.*) S'il sait tout, cela m'évitera la peine...

RAYMOND. Je n'ai pas le droit de vous donner des leçons...

FANNY. Ah! mon Dieu! vous le prenez bien sans permission, ce droit-là.... vous savez bien que vous me grondez toujours... et que cela ne me fait pas de peine, parce que.... vous grondez très-agréablement... mais, dans ce moment, vous avez un air de *père sournois* qui m'épouvante.

RAYMOND, *à part.* Quel dommage!

FANNY. Voyons, ne soyez pas trop méchant... grondez-moi si vous voulez, mais pas trop fort.

RAYMOND, *à part.* Tant de confiance... d'abandon... et coupable!

FANNY. En vérité, si je fais mal, c'est malgré moi.... sans le savoir... je donnerais tout au monde pour ne mériter jamais vos reproches.

RAYMOND, *avec émotion.* Et moi, pour ne jamais vous en faire... Si vous saviez, Fanny, combien il est pénible de toujours lutter contre son cœur ou contre sa raison..... tout à l'heure je n'avais que des paroles amères à vous adresser, maintenant

AIR : *de Renaud de Montauban.*

Lorsque j'entends vos discours ingénus,
Lorsque je vois l'air calme et plein de charme,
Dont vous parlez de vos torts inconnus,
Tant de candeur me touche et me désarme,
D'un doute affreux je suis environné,
La vérité pour moi n'a plus de trace..
Et malgré moi, j'excuse, je fais grâce,
Lorsque tout autre eût condamné,
Oui, quand tout autre eût condamné.

Vous devez me trouver bien fou.

FANNY. Comment?..... parce que vous me jugez un peu moins mal qu'à l'ordinaire..... eh bien! monsieur, c'est aimable... mais n'importe, je ne vous en veux pas.... c'est à moi que j'en veux de vous chagriner, de ne pas venir à bout de mon caractère..... car il ne faut pas croire au moins que je ne tâche pas de me corriger. Vous me direz que cela ne paraît guère, et cependant..... c'est que tout le monde aussi n'est pas raisonnable à votre manière..... quand je vois blâmer les choses les plus simples, les mouvemens les plus naturels... ça me dépite, et malgré moi...

RAYMOND. Mais vous ne voulez donc pas comprendre qu'il est de certaines démarches que chacun, sans être méchant, peut mal juger... mal interpréter... il en est même qui ont des apparences telles, que l'homme le plus indulgent ne peut quelquefois s'empêcher de les croire coupables.

FANNY. Coupables!

RAYMOND, *lui prenant la main.* Cette nuit..... au moment du coup de fusil, je suis descendu, et j'ai vu...

FANNY, *émue.* Quoi donc, monsieur... qu'avez-vous vu?

RAYMOND. Une jeune fille... conduisant par la main un jeune homme, et cherchant à le faire évader.

FANNY, *à part.* Oh! mon Dieu! s'il allait s'imaginer que c'était pour moi que M. Ernest... ah! mais je ne veux pas..... je ne veux pas de cela... (*Haut.*) Monsieur Raymond... il faut absolument que vous sachiez... ah! oui, il le faut... (*A part.*) Ah! que vais-je faire?... mais c'est le secret de Léonie.

RAYMOND. Parlez, parlez, mademoiselle... oh! je suis digne de cette marque d'estime... je la mérite au moins par mon affection désintéressée.

FANNY. Eh bien! je... je réfléchis... j'ai eu tort... je n'ai pas le droit... je ne puis rien dire...

RAYMOND. Il suffit.,. la confiance ne se commande pas.

FANNY, *à part.* Allons, le voilà persuadé maintenant... Oh! je suis bien malheureuse!.. (*Haut.*) Monsieur Raymond, vous me croyez coupable, je le vois... oh! oui, je le vois... eh bien! non, je ne le suis pas... ce qui vous paraît une faute n'est encore qu'une inconséquence... oh! bien grave, puisqu'elle a pu vous faire douter de moi; mais...

AIR : *Je vais revoir ma Normandie.*

Si quelque funeste apparence
De mes amis glaçait le cœur,

Et me privait d'une indulgence
Où j'avais placé mon bonheur;
A celle, enfin, qui vous implore,
Si le soupçon fermait leurs bras...
Attendez, attendez encore,
N'y croyez pas, n'y croyez pas.

RAYMOND, *avec doute et émotion*. Mademoiselle... certainement... il me serait bien pénible... mais quand vous seriez justifiée à mes yeux... cela ne suffirait pas encore.

FANNY. Comment... que dites-vous ?

RAYMOND. Une autre personne a été témoin...

FANNY. Une autre...

RAYMOND. Oui ; Annette... elle vient d'en faire le rapport à votre tante.

FANNY. Annette... ma tante... allons, toute la maison maintenant... (*A part.*) Oh ! mon Dieu ! et si on vient à découvrir où je l'ai caché... c'est pour le coup... il ne faut pas qu'il y reste un seul instant de plus... (*Haut.*) Monsieur Raymond.... (*A part.*) Pour cela je puis le lui dire, ça ne compromet que moi... (*Haut.*) Vous allez me gronder bien davantage... n'importe...

RAYMOND. Oh ! non, mademoiselle... à présent je ne vous gronderai plus... je vous plaindrai... dites.

FANNY. Apprenez donc que... (*Apercevant sa tante.*) Ma tante !... je reviendrai.

(Elle fait un mouvement pour sortir.)

SCÈNE VII.

RAYMOND, FANNY, MADAME DE PRANGEY.

MADAME DE PRANGEY. Restez, Fanny... Je suis bien aise de vous trouver là, monsieur Raymond... Vous n'êtes pas de trop pour ce que j'ai à dire à mademoiselle.

FANNY, *à part*. Quel air sévère ! (*Bas à Raymond.*) Ah ! monsieur Raymond, vous aviez bien raison tout à l'heure.

MADAME DE PRANGEY, *continuant*. Annette vient de m'apprendre qu'hier au soir il y avait bien réellement quelqu'un ici.

FANNY. Ah ! ma tante !.... sur une parole d'Annette...

MADAME DE PRANGEY. Nous avons un autre témoignage que le sien... et c'est là-dessus que j'allais demander quelques éclaircissemens à M. Raymond.

RAYMOND, *passant entre Fanny et Mme de Prangey**. Inutile, madame... car je n'aurais rien à répondre.

MADAME DE PRANGEY. Je m'y attendais... Annette m'avait prévenue... il suffit, monsieur, je comprends... Par bonté, par commisération, vous vous croyez obligé de garder le silence... mais le fait n'en reste pas moins prouvé, et j'exige à l'instant de mademoiselle un aveu complet et sincère.

FANNY, *à part*. Mon Dieu ! je ne puis pourtant pas accuser Léonie pour me justifier... (*Haut.*) Ma tante, ne m'interrogez pas, je vous en prie... si je pouvais, croyez-le bien, je n'hésiterais pas à vous faire lire dans mon cœur... comme toujours.

MADAME DE PRANGEY. Ainsi, mademoiselle, vous refusez ?

FANNY, *avec émotion*. Oui, ma tante.

RAYMOND, *bas*. Réfléchissez, Fanny ; votre silence ne peut que vous nuire.

FANNY. Et lui aussi... qui veut que je parle... qui, si je me tais, va me mépriser... et ce jeune homme qu'on finira par trouver... que faire ?...

SCENE VIII.

LES MÊMES, LÉONIE. **

LÉONIE, *entrant*. Fanny avec ma mère !

FANNY, *bas à Léonie*. Ils savent tout. (*Mouvement d'effroi de Léonie.*) Mais sois tranquille, je n'ai pas prononcé ton nom.

LÉONIE, *vivement de même*. Tu as bien fait... j'arrangerai cela plus tard.

FANNY. Plus tard !..... oh ! tout de suite, à l'instant.

MADAME DE PRANGEY. Que venez-vous faire ici, Léonie ? retirez-vous... vous intercéderiez en vain pour votre cousine..... vous n'obtiendriez pas son pardon.

FANNY. Mon pardon... mon pardon... est-ce un pardon que je demande ?.. est-ce que j'en ai besoin ?

SCENE IX.

LES MÊMES, DESORMES. ***

DESORMES, *qui a entendu les derniers mots de Fanny*. Oui, mademoiselle, vous en avez besoin.

FANNY. Mon oncle !...

* Fanny, Raymond, Mme de Prangey.
** Fanny, Léonie, Raymond, Mme de Prangey.
*** Fanny, Léonie, Raymond, Desormes, Mme de Prangey.

DESORMES. Silence !... (*A Mme de Prangey.*) Ma sœur, vous ne savez pas tout encore ! un jeune homme s'est introduit ici, hier soir... et d'après les renseignemens que je viens de prendre auprès de toutes les personnes de la maison, il est impossible qu'il en soit sorti.

(Sensation générale.)

FANNY. Ciel !

LÉONIE, *bas à Fanny.* Comment ?

FANNY, *bas.* Ah ! mon Dieu, oui.

MADAME DE PRANGEY. Encore ici !.... mais c'est affeux... c'est épouvantable.

DESORMES. Quant à moi, je sais ce que j'ai à faire, et certes...

RAYMOND, *qui est passé à la droite de Fanny.* Serait-il vrai, mademoiselle ?

FANNY, *avec le dernier trouble.* C'est ce que je voulais vous avouer.

RAYMOND, *à part, avec un soupir.* Tout est fini. (*A Fanny bas.*) Mademoiselle, votre confiance en moi ne sera point trahie... soyez sans crainte... M. Ernest se conduira en homme d'honneur, je vous en donne ma parole.

DESORMES. Je l'espère... autrement... (*Passant auprès de Fanny.*) Ah ! Fanny ! comme vous m'avez trompé !.. vous en serez punie la première... mais il faut d'abord trouver celui qui porte le trouble dans cette maison ; et je vais...

SCENE X.

LES MÊMES, ERNEST, *qui paraît tout-à-coup.*

ERNEST. Permettez-moi, monsieur, de vous en éviter la peine.

TOUS. Dans la chambre de Fanny !

LÉONIE. Quelle imprudence !

FANNY. Je voudrais être morte.

ERNEST, *s'avançant en saluant, et en passant la main dans ses cheveux*.* Mesdames, ne vous effrayez pas, je vous en prie.

RAYMOND, *s'approchant vivement d'Ernest.* Songez, monsieur.

ERNEST, *l'écartant de la main.* Ce n'est pas à vous que j'ai affaire en ce moment... (*A Fanny.*) Pardon, mademoiselle, mon apparition vous contrarie peut-être, à cause de... (*il montre la chambre d'où il sort*) mais l'on vous accusait, et j'ai dû...

FANNY, *à part.* Joli moyen de me disculper.

DESORMES, *s'avançant vers lui en colère.* Monsieur...

ERNEST, *l'interrompant.* C'est juste, vous ne me connaissez pas... un seul mot va rendre à ma visite toute la convenance possible (*en riant*) dans les circonstances. (*Avec fatuité.*) Ernest de Chatenoy... trente mille livres de rente... c'est-à-dire vingt-neuf, à cause d'un pari de vingt mille francs perdu l'autre jour... ce qui a décompléte la trentaine... de la jeunesse, des espérances dans l'avenir, dans le passé des ancêtres, et le désir d'avoir des descendans : (*continuant une foule de petits saluts*) voilà ce que je suis, et ce qui m'a rendu assez hardi pour venir vous adresser... une demande en mariage.

DESORMES. Une demande en mariage ?.. ah !... (*A part.*) Un fat !

ERNEST. Précisément, monsieur.

FANNY, *à Ernest.* Si c'est pour cela que vous vous êtes montré, à la bonne heure... Ah ! que je suis contente ! (*A Mme de Prangey.*) Vous voyez bien, ma tante.

MADAME DE PRANGEY, *à Fanny.* Vous avez raison, de vous réjouir mademoiselle ; car certes....

DESORMES, *à Ernest.* Ainsi, monsieur, c'est la main de ma nièce...

ERNEST. Que je serais heureux d'obtenir... (*A Raymond.*) Ce qui ne m'empêchera pas, monsieur, de vous offrir toutes les satisfactions imaginables.

RAYMOND, *avec un soupir.* Celle-là me suffit, monsieur.

ERNEST. Fort bien... alors, touchez là, monsieur.

MADAME DE PRANGEY. Suivez-moi, Léonie.

ERNEST. Comment, madame, vous emmenez mademoiselle ?... ne me permettez-vous pas auparavant...

MADAME DE PRANGEY. C'est à mon frère, monsieur, qu'il faut vous adresser ?

LÉONIE, *suivant sa mère.* Ah ! mon Dieu ! que va-t-on penser de moi, lorsque tout va s'éclaircir.

(Mme de Prangey et Léonie sortent, Desormes les accompagne jusqu'à la porte.)

ERNEST. Eh bien ! elles s'en vont !.. ah ! je comprends... les convenances... elles exigeraient certainement aussi que quelqu'un voulût bien me servir d'interprète en ce moment, mais... (*Se retournant vers Raymond.*) Eh ! parbleu, monsieur Raymond, vous devez voir l'embarras où je me trouve.... serait-ce abuser de votre complaisance que de vous prier...

RAYMOND. Moi, monsieur ?

ERNEST. Vous êtes trop aimable pour me refuser.

RAYMOND, *à lui-même.* Ah ! monsieur

* Raymond, Fanny, Ernest, Desormes, Mme de Prangey, Léonie.

Ernest, vous êtes bien le plus heureux mauvais sujet de toute l'armée.

ERNEST. De l'armée... moi, monsieur? Vous me faites trop d'honneur. (*A part.*) Pas seulement de la garde nationale.

SCENE XI.

FANNY, RAYMOND, ERNEST, DESORMES.

FANNY. Ah ça! mais si ma tante et ma cousine s'en vont... que je suis étourdie... il faut que je m'en aille aussi.

DESORMES. Restez, mademoiselle.

FANNY. Que je reste... pourquoi donc? (*A part.*) On n'a pourtant pas besoin de mon consentement pour marier Léonie.

(Elle passe à gauche.)

ERNEST, *à Raymond.* Monsieur, c'est à vous de... Vous êtes mon père en ce moment.

RAYMOND, *à lui-même.* Allons, puisque c'est là le bonheur qu'elle a choisi. (*Passant auprès de Desormes.* *) Monsieur Desormes.

DESORMES, *l'arrêtant au moment où il va parler.* C'est assez... maintenant que ma sœur n'est plus ici, les cérémonies sont superflues. (*A Ernest.*) Je connais votre nom, monsieur, il est honorable infiniment plus que votre conduite...D'ailleurs la manière dont vous vous êtes introduit dans cette maison, et celle dont vous vous y présentez, rendent parfaitement inutiles toutes les informations. Je vous accorde donc, avec beaucoup de regret, très malgré moi, parce que je ne puis m'en dispenser, la main de mademoiselle Fanny Beauclair que voici.

FANNY. Ma main à monsieur!... Mais mon oncle...

DESORMES. Paix, mademoiselle.

ERNEST. Certainement, monsieur, je regarderais comme un bonheur inimaginable l'offre que vous me faites en ce moment... mais il y a deux petites difficultés... La première, c'est que mademoiselle n'y consentirait pas.

DESORMES. Comment! n'y consentirait pas!

FANNY. Mais non certainement, mon oncle.

* Ernest, Raymond, Desormes Fanny.

RAYMOND, *à part.* Qu'entends-je?

DESORMES. Ceci est un peu fort.

FANNY. C'est tout simple au contraire... Est-ce qu'on épouse les gens qu'on n'aime pas, et qui ne vous demandent pas?

ERNEST. Ceci est parfaitement juste.

DESORMES. Qu'est-ce à dire?

ERNEST. Voici... vous faites erreur en ce moment, monsieur... erreur de personne... Il s'agit de mademoiselle Léonie.

DESORMES. Léonie.

RAYMOND, *à lui-même.* Léonie!

ERNEST. * Oui, monsieur, de la charmante Léonie... Ce modèle des grâces les plus accomplies.... Certes, mademoiselle Fanny...

FANNY, *l'interrompant.* Oh! mademoiselle Fanny trouve tout naturel qu'on lui préfère sa cousine.

ERNEST. Trop modeste, véritablement... Expliquer ainsi ma pensée, c'est lui prêter une impertinence dont elle est à mille lieues.

DESORMES. Ah ça! monsieur, auriez-vous l'intention de joindre l'ironie à l'outrage?

ERNEST, *de bonne foi.* Incapable, monsieur, parole d'honneur... Surtout lorsqu'il s'agit de l'accomplissement d'un devoir... Je vous réitère la demande de la main de mademoiselle Léonie de Prangey.

FANNY. Comprenez-vous maintenant, mon oncle?

DESORMES. Non, mademoiselle, je ne comprends pas comment on sort de la chambre d'une jeune fille pour en demander une autre en mariage.

ERNEST. Ah! oui... je conçois... ceci peut sembler bizarre au premier coup d'œil... La vérité, monsieur, c'est que je ne dois à mademoiselle Fanny qu'une vive reconnaissance, parce qu'elle m'a sauvé la vie... mais que c'est à mademoiselle Léonie que je dois mon amour; car Léonie seule m'a donné quelques droits sur son cœur.

DESORMES. Des droits... des droits!.. Vous n'oseriez pas avancer une pareille chose sans en offrir la preuve, monsieur.

ERNEST. Trop galant homme pour cela... mademoiselle Léonie elle-même confirmera... mais c'est un léger embarras que

* Raymond, Ernest, Desormes, Fanny.

je vais lui éviter. Ces lettres que j'ai toujours sur moi. (*Il les présente.*) Aux termes où nous en sommes, il n'y a pas d'indiscrétion?... Un oncle... et un mari bientôt.

DESORMES. Que vois-je! (*A Ernest.*) Est-ce là votre preuve, monsieur?

ERNEST. Mais je ne pense pas qu'il puisse y en avoir de plus claire.

DESORMES, *montrant la lettre à Fanny.* Connaissez-vous cette écriture?

FANNY, *stupéfaite.* Mais oui, c'est la mienne.

ERNEST. La vôtre!.. voilà qui est original, par exemple.

RAYMOND. Vous avez donc écrit pour une autre?

FANNY. Il le fallait bien... monsieur attendait une réponse. On avait la main blessée... on s'est servi de la mienne... J'ai eu tort, je le vois; mais un mot de Léonie va tout réparer.

DESORMES. Il faut sortir sur-le-champ de cette incertitude. (*S'approchant de la chambre de madame de Prangey.*) Ma sœur.. Léonie.

FANNY, *à part.* Oh! je puis être tranquille, maintenant.

SCENE XII.

RAYMOND, ERNEST, DESORMES, MADAME DE PRANGEY, LÉONIE, FANNY.

DESORMES, *à Léonie.* Léonie, approchez... Voici des lettres que monsieur a reçues... Est-ce vous qui les avez dictées?

LÉONIE, *à part.* Oh! mon Dieu!

MADAME DE PRANGEY. Ecrire à un jeune homme... ma Léonie... après l'éducation que je lui ai donnée.

ERNEST. Pardon, madame... (*A Léonie.*) Serait-il vrai, mademoiselle, que les espérances que m'avaient fait concevoir ces lettres m'eussent été données sans votre aveu?

LÉONIE, *à part.* Que répondre?..(*Haut.*) Monsieur, si vous avez en effet (ce que je dois ignorer) quelque penchant pour moi... et que vous me fassiez l'honneur de demander ma main à mes parens.... je suivrai leurs ordres... Mais vous n'attendez pas, je l'espère, qu'une demoiselle qui se respecte reconnaisse qu'elle est capable d'écrire des lettres qui pourraient compromettre sa réputation.

FANNY, *à part.* Oh! mais alors... on va croire.

MADAME DE PRANGEY, *à Ernest.* Vous entendez, monsieur.

ERNEST. Parfaitement... Ah ça! pourtant, je voudrais bien savoir à qui j'ai le bonheur de plaire.

DESORMES. Monsieur, je me lasse.

ERNEST. Entendons-nous un peu, je vous prie... J'ai des torts... j'offre en galant homme de les réparer... jusque-là rien de plus clair... Mais à qui dois-je la réparation?.. Ici nous ne sommes plus d'accord... J'ai cru remplir un devoir en demandant la main de mademoiselle Léonie.

LÉONIE, *à part.* Ah! mon Dieu! ma mère, mon oncle qui vont savoir.... Je n'ai que ce moyen.

(Elle se laisse aller sur le canapé.)

MADAME DE PRANGEY, *courant à elle.* O ciel! ma fille qui se trouve mal.

AIR: *Il ne peut s'en défendre.* (Premier acte des Trois Maîtresses.)

ENSEMBLE.

Mme DE PRANGEY.

Quel coup pour une mère!
O mon enfant chéri,
Pourquoi donc ce mystère
Te trouble-t-il ainsi?

DESORMES.

Quel coup pour une mère!
Il faut prendre un parti;
Et pour moi ce mystère
N'est que trop éclairci.

FANNY.

Pourquoi donc ce mystère...
Que veut dire ceci?
Quand d'un mot à sa mère
Tout serait éclairci.

ERNEST.

Quel est donc ce mystère?
Mais bientôt éclairci,
Je saurai, je l'espère
Ce qui la trouble ainsi.

RAYMOND.

Quel est donc ce mystère...
Que veut dire ceci?
Ah! pour moi, je l'espère
Tout est presque éclairci.

Mme DE PRANGEY, *à Ernest.*

Pouvez-vous bien, monsieur?.. j'étouffe de fureur..
Pour sauver la coupable, oser... c'est une horreur!

ERNEST.

Mais, madame...

DESORMES.

Deux mots.. impunément, j'espère,
Vous n'aurez pas d'une famille entière
(*A Fanny.*)
Terni l'honneur... Vous de cette maison
Ce soir vous partirez.

FANNY.

Grand Dieu!

DESORMES.

Point de pardon.
Ce soir vous partirez.

FANNY.

Mon oncle!

DESORMES.

Laissez-moi!..

FANNY.

Oh! j'en perds la raison!

Parlant. Me renvoyer, me chasser!..... et personne qui puisse savoir... qui veuille croire... je suis perdue...

(Elle fait quelques pas vers le fond.)

RAYMOND, *l'arrêtant, et la ramenant.* Perdue!... vous Fanny! oh! non, non.... vous avez un ami qui vous reste... qui ne vous abandonnera pas... (*A Desormes.*) Monsieur Desormes, je vous demande la main de votre nièce, mademoiselle Fanny Beauclair.

FANNY. Qu'entends-je!

LÉONIE, *se levant.* Est-il possible!

DESORMES. Sa main... vous, Raymond.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Mme DE PRANGEY.

Il l'épouse, mon frère,
Que veut dire ceci?
Et quand donc ce mystère
Sera-t-il éclairci?

DESORMES.

Quel est donc ce mystère,
Que veut dire ceci?
Raymond que va-t-il faire,
Et qui se trompe ici?

FANNY.

Ah! je tremble et j'espère.
Il m'offre son appui,
Grand Dieu! que dois-je faire?
Être aimée, et par lui!

LÉONIE, *regardant Raymond.*

Grand Dieu! que dois-je faire?
Oui, je vois bien qu'ici
A ses yeux ce mystère
Est enfin éclairci.

ERNEST.

A la fin, ce mystère
Pour eux s'est éclairci;

* Ernest, Desormes, Raymond, Fanny, Mme de Prangey, Léonie.

Ils finiront j'espère,
Par me comprendre aussi.

RAYMOND.

Combien elle m'est chère!
Je le sens aujourd'hui,
Ah! pour la vie entière
Me voilà son appui.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ANNETTE, *accourant, et à mi-voix à Mme de Prangey.*

ANNETTE. Madame, madame... (*Lui remettant un billet.*) Tenez, voilà qui prouvera si j'ai menti, ce matin.

ERNEST. Ah! ah! mon billet.

ANNETTE, *allant du côté d'Ernest.* Oui, monsieur... remis par votre domestique entre mes mains.

MADAME DE PRANGEY, *donnant le billet à Desormes.* Mon frère, lisez... lisez vous-même.

ERNEST. J'avais cru devoir prévenir de ma démarche la personne qu'elle intéresse.

LÉONIE, *tremblante.* Allons-nous-en, ma mère.

MADAME DE PRANGEY. Non, non..... il faut que monsieur Raymond sache qu'il offre sa main un peu légèrement.

RAYMOND. Monsieur Desormes... je vous renouvelle ma demande.

FANNY, *vivement.* Non, monsieur Raymond, non..... trop d'apparences m'accusent.

RAYMOND. Je ne dois pas y croire, mademoiselle; et je n'y crois pas... n'est-ce pas ce que vous m'avez demandé ce matin?

FANNY. Oh! attendez, attendez.

DESORMES, *qui a parcouru la lettre.* Qu'ai-je lu?

(Léonie passe auprès de Desormes.)

ERNEST, *à part.* Ah! enfin, voilà un des chers parens qui comprend... ce n'est pas malheureux.

MADAME DE PRANGEY. Eh bien! mon frère?

DESORMES. Pauvre Fanny!... moi, qui l'accusais...

LÉONIE. Ciel!

DESORMES, *à Léonie.* Il vous écrit: *ma Léonie.*

* Ernest, Desormes, Léonie, Raymond, Fanny, Mme de Prangey.

LÉONIE, *qui a jeté les yeux sur le billet.* Mon oncle, qu'allez-vous faire?

DESORMES. J'aurai pitié de vous... tenez, mademoiselle.

(Il lui rend le billet.)

LÉONIE, *vivement.* Ah! merci, mon oncle.

(Elle le déchire.)

MADAME DE PRANGEY. Eh bien! vous déchirez ce billet, Léonie, pourquoi donc?.. il faut qu'on sache.

LÉONIE, *revenant auprès de sa mère.* Il faut de l'indulgence, ma mère..... chacun en a besoin.

MADAME DE PRANGEY. Ce n'est pas toi; toujours, mon enfant..... toi, tu es parfaite..... va, tu peux t'en rapporter à ta mère... elle s'y connaît.

DESORMES. Raymond, vous voulez donc épouser Fanny?

RAYMOND. C'est mon plus cher désir.

DESORMES. Vous faites bien.

FANNY. Ah! monsieur Raymond..... mais non, mon oncle, non..... je refuse son offre généreuse... c'est par compassion qu'il voulait... il ne m'aime pas.

RAYMOND. Ne pas vous aimer, Fanny, quand on vous connaît aussi bien que moi; et pourtant, il ne m'est pas permis de croire que vous puissiez partager mon amour.

FANNY. Et qui vous l'a dit?

RAYMOND. Eh! mais ces dessins.... où, dit-on, vous reproduisez sans cesse les traits d'une personne...

FANNY. Quoi! vous me croyiez légère, étourdie à ce point..... et vous consentiez?....

RAYMOND. Oui, mademoiselle, parce que je vous estime... et que je me fie à la reconnaissance d'un bon cœur.

FANNY, *comme hors d'elle-même.* Ah! vous êtes... oui, vous êtes digne de la réponse que je vais vous faire.* (*Elle prend son album des mains d'Annette qui était allée le chercher, et le donnant à Raymond.*) Voici... il faut me pardonner encore.

RAYMOND. Quoi donc, mademoiselle?

FANNY, *ouvrant l'album.* Mais, d'avoir dessiné..... bien souvent, un militaire..... oh! toujours le même..... et cela, depuis deux ans... le voilà.

* Ernest, Desormes, Fanny, Raymond, Léonie, Mme de Prangey.

RAYMOND. Que vois-je! mon portrait!

TOUS. Son portrait!

ANNETTE. Ma foi, oui...

RAYMOND. Mon portrait!

FANNY. Oui, le portrait du plus généreux des hommes... de celui que, depuis deux ans, j'aime sans le dire... et que je sens que j'aimerai toujours... (*Elle se jette dans ses bras, et s'écrie en se retirant vivement :*) Ah! mon Dieu! je crois que je viens de faire encore une inconséquence.

DESORMES. Pour celle-là, il te la pardonne.

FANNY. Oh! parce qu'elle est pour lui... mais ce sera la dernière.

DESORMES. La leçon a été assez bonne pour cela.

FANNY. Oh! oui, soyez tranquille.

RAYMOND, *tendant la main à Fanny.* Bien tranquille... bien heureux!

ERNEST, *qui est passé à la gauche de Raymond et qui se trouve entre lui et Léonie.** Monsieur Raymond... c'est très-bien ce que vous avez fait là... parole d'honneur, j'en suis touché... jusqu'aux larmes! moi aussi, je ne demandais pas mieux que d'être admirable; mais je n'ai pas produit d'effet... c'est dommage... recevez mon compliment..... vous épousez une femme qui vous aime..... c'est un grand bonheur!

LÉONIE, *bas à Ernest, et rapidement.* Ce bonheur-là, il est à vous, si vous le voulez.

ERNEST. Si je le veux..... il y a plus de dix minutes que...

LÉONIE. C'est bien..... demandez-moi, je consens... à ma mère, en particulier.

ERNEST, *à lui-même.* Pourquoi donc en particulier?

DESORMES, *vivement à Fanny.* Embrasse-moi, toi, ma nièce.

FANNY. Vous me pardonnez?

DESORMES. Non, je te demande pardon.

ERNEST, *à part.* Ah! j'y suis... un sentiment exalté, des convenances... la femme de César ne doit pas même être soupçonnée... c'est très-flatteur... j'épouse.

* Desormes, Fanny, Raymond, Ernest, Léonie, Mme de Prangey.

CHŒUR.

AIR : *O destin prospère.* (Dernier chœur d'Estelle.)

O moment prospère !
O jour trop heureux !
Où chacun espère
L'objet de ses vœux.

FANNY, *au public.*

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Ah ! quel plaisir ! bientôt je me marie,
Messieurs, d'abord je vous prie à mon bal...
(*S'arrêtant court.*)
Mais qu'est-ce donc ?.. Allons, je le parie,
J'ai dit encore quelque chose de mal.
Las ! dans un jour change-t-on la nature ?
Elle revient à toute occasion...
Prenez du tems, messieurs, et j'en suis sûre,
Vous finirez mon éducation.

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

LA BERLINE DE L'ÉMIGRÉ.

DRAME EN CINQ ACTES,

Par MM. Mélesville et Hestienne.

Musique de M. Alexandre Piccini.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 27 juillet 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Marquis de SAVIGNY,	MM. Delafosse.
EUGÈNE LECLERC, jeune peintre.	Chilly.
LUCEVAL, idem,	Jemma.
GERMAIN, intendant du Marquis.	Auguste.
PASCAL, fils de Germain, sellier-carrossier.	Lockroy.
BELHOMME, modèle.	Serres.
Un REPRÉSENTANT du Peuple.	Alfred.
Un GUICHETIER, en chef.	Moessard.
Un GARDIEN de Prison.	Duplanty.
Un OFFICIER municipal.	MM. Vissot.
Un SOUS-LIEUTENANT.	Tournan.
Un SOLDAT.	Bernard.
PALTOQUET, garçon d'auberge.	Marchand.
Un CRIEUR.	Fonbonne.
CÉCILE, fille du Marquis de Savigny.	Mmes Adolphe.
Mme BELHOMME, blanchisseuse.	Mélanie.
HENRIETTE, femme de Pascal,	Moralès.
LETOURNEAU, tambour.	Astruc.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée de l'hôtel du Marquis; au fond, une porte vitrée et de hautes croisées, laissent voir la cour de l'hôtel et ses dépendances. A gauche du spectateur, la porte cochère; à droite, les remises.

SCÈNE I.

SAVIGNY, CÉCILE.

Au lever du rideau, on entend dans l'éloignement le bruit du tambour et des cris confus, qui cessent bientôt après.

CÉCILE, *à Savigny*. Eh bien, mon père?

SAVIGNY, *écoutant*. Ils s'éloignent...

CÉCILE. Ah! je respire... j'avais une peur qu'ils ne voulussent entrer dans la cour...

SAVIGNY. Pauvre enfant, quelle existence!

CÉCILE. Ah! le ciel m'est témoin que je ne tremble pas pour moi! aussi, je suis heureuse d'être toujours là près de vous. il me semble que la présence de votre fille est une sauvegarde; et qu'ils n'oseront venir vous chercher dans mes bras.

SAVIGNY, *écoutant*. Chut! écoute...

CÉCILE, *inquiète*. Quoi donc?

SAVIGNY, *voyant entrer Germain*. Non! c'est notre vieux Germain.

SCÈNE II.

Les Mêmes, GERMAIN.

SAVIGNY. Eh bien, Germain?

GERMAIN. Rassurez-vous, monsieur

le marquis, ils ont passé le pont! je les ai suivis jusqu'au bout de la rue... tout est tranquille, maintenant.

SAVIGNY. A quels malheureux en voulaient-ils donc encore?

GERMAIN. Du tout! c'était de la joie, du bonheur à leur manière... Ce sont les sections qui vont féliciter les districts, parce qu'ils ont sauvé la patrie... la commune qui va féliciter la Convention parce qu'elle a sauvé la patrie... la Convention qui félicite la nation, parce qu'elle a sauvé... ils passent leur vie à sauver la patrie, et à se féliciter... en attendant qu'ils se dénoncent et se déchirent...

SAVIGNY. Ah! As-tu vu mon notaire?

GERMAIN. Il était de garde à l'Abbaye! il va venir dans un moment.

SAVIGNY. Qu'est-ce que cela?

GERMAIN. Les journaux! Et puis une lettre qu'un homme m'a glissée dans la foule... j'ai cru reconnaître le valet-de-chambre du baron de Bracy.

SAVIGNY. De Bracy, mon ancien compagnon d'armes, un des premiers qui aient passé la frontière... (*Il prend le papier.*) C'est bien, Germain, je n'y suis pour personne... excepté pour mon notaire...

GERMAIN. Cela suffit, monsieur le marquis.

Il sort.

SCÈNE III.

SAVIGNY, CÉCILE.

SAVIGNY, *ouvrant la lettre.* Que peut renfermer ce papier.

CÉCILE. Quelqu'avis important.

SAVIGNY, *la parcourant des yeux.* C'est de Bracy, oui, il m'exhorte à aller le rejoindre sur-le-champ... il prétend que les plus grands périls... (*Lisant.*) « Le parti » qui opprime la France, a juré d'en finir » avec les débris de la noblesse; il prépare » ses coups dans l'ombre et ne tardera pas » à frapper! hâtez-vous, vous n'avez qu'un » moment. »

CÉCILE. Il faut suivre son conseil, il faut partir, mon père.

SAVIGNY. Partir! mon enfant, quitter son pays... sait-on jamais quand on y revient! et puis te quitter, toi, ma Cécile!

CÉCILE. Oh! non, je partirai aussi, votre sort est le mien! ne craignez pas que je manque de force, de résolution... mais si vous succombiez victime de votre confiance; ah! c'est alors que vous vous reprocheriez de m'avoir laissée seule au monde, sans défense, sans appui. Pourquoi donc n'avez-vous pas suivi l'exemple de tous vos amis? pourquoi n'avoir pas émigré avec eux?

SAVIGNY. Je ne blâme personne mon enfant! mais j'ai toujours pensé qu'un soldat ne pouvait mourir avec honneur, qu'auprès de son drapeau, et notre drapeau à nous, c'était le roi... que Dieu juge ceux qui l'on abandonné! moi, je suis resté près de lui jusqu'au dernier moment, et je crois avoir fait mon devoir! plus tard, mon vieil attachement à mon pays me retenait encore, j'espérais le retour de l'ordre, je me flattais que l'énergie des gens de bien arrêterait ce torrent qui menace de tout engloutir... enfin, te l'avouerai-je, en mettant ma tête à l'abri, en m'exilant volontairement, c'était exposer tes biens, ton héritage, que je voulais te conserver.

CÉCILE, *avec élan.* Des biens, ai-je donc maintenant d'autre fortune que toi! toi, mon père... et ne serai-je pas toujours riche tant que tu me resteras.

SAVIGNY. Chère enfant! mais il ne faut pas non plus s'exagérer le danger de notre position... retirés dans cet hôtel, vivant sans bruit, sans faste, nous serons oubliés, l'orage passera sans nous atteindre! ne sommes-nous pas d'ailleurs, entourés d'amis, de serviteurs dévoués mon vieux Germain, l'ancien valet-de-chambre de mon père, qui nous a vus naître tous! il ne parle jamais de son attachement, mais il donnerait sa vie pour nous! son fils Pascal, que j'ai marié, établi, et que dans sa jeunesse j'ai même sauvé d'une ruine complète! enclin à la dissipation, un penchant funeste pour le jeu, de mauvaises connaissances; ce pauvre Pascal avait fort mal débuté; il désolait son père, qui avait renoncé à en faire jamais un bon sujet... eh bien, nous nous trompions, il s'est corrigé... il paraît même que depuis son mariage, il s'est acquis une petite fortune, un certain crédit dans son état de sellier-carrossier, il n'a pas oublié ce que j'ai fait pour lui... il est influent dans son quartier, un des premiers de sa section, et il nous servirait aussi dans l'occasion! enfin, notre cher Eugène, qui veille sur nous avec la tendresse d'un fils.

CÉCILE. Oh! oui, c'est sur lui surtout que je compte; une ame si noble.

SAVIGNY. Si généreuse .. comme son père! bon et digne Leclerc, un brave maréchal-des-logis de mon beau régiment de dragons! en mourant à mes côtés, il me fit son héritier, il ne laissait qu'un pauvre en-

fant! moi, son colonel, cela me revenait de droit... aussi, je suis fier de mon fils adoptif, Eugène est déjà un artiste distingué...

CÉCILE. Un peintre du plus grand talent!

SAVIGNY. Un peu partisan des idées nouvelles! un jeune homme, c'est tout simple! mais plein d'honneur, d'amour pour son pays.

CÉCILE. Et comme il est aimé de ses camarades... voyez! il a été nommé tout de suite capitaine du bataillon du Louvre, que les artistes de Paris viennent de former... et il ne se sert de son grade que pour protéger ceux que l'on persécute.

SAVIGNY. Eh bien, il nous défendrait aussi, si le danger devenait plus pressant! mais, il n'y a pas d'apparence, cet état de fièvre ne peut durer... et je suis sûr que les nouvelles d'aujourd'hui... O ciel!

CÉCILE. Mon père, vous pâlissez!..

SAVIGNY, *accablé*. Ah! il n'y a pas de force qui puisse lutter...

CÉCILE. Qu'est-ce donc, au nom du ciel!

SAVIGNY. Ne lis pas, ne lis pas! tu ne pourrais supporter!.. La comtesse de Pramont... le chevalier de Lostange... nos parens... nos amis les plus plus chers... ce matin même... sur l'échafaud...

CÉCILE. O mon Dieu! Hésiterez-vous encore?

SAVIGNY. Non! mais du calme, ma Cécile, je t'en conjure, ton agitation pourrait nous devenir funeste... je vais tout préparer, je te le promets... à tout événement j'avais déjà pris mes mesures... dans deux jours nous serons partis...

CÉCILE. Dans deux jours!

SAVIGNY. Silence!

SCÈNE IV.

Les Mêmes, GERMAIN.

GERMAIN. Le notaire de monsieur le marquis est allé l'attendre dans son cabinet.

SAVIGNY. Il arrive à propos.

GERMAIN. Il y a là aussi, madame Belhomme, la blanchisseuse de l'hôtel qui désire parler à monsieur.

SAVIGNY. A moi? que me veut-elle?

GERMAIN. Je ne sais, elle vient rendre son linge... ses comptes... et comme il paraît qu'elle n'exercera plus son état elle tient à avoir un reçu définitif, de monsieur le marquis.

SAVIGNY. Charge-toi de cela, Cécile... reçois cette brave femme! Du courage! Germain! vous viendrez dès que mon notaire sera parti...

GERMAIN. Oui, monsieur...

Savigny sort de côté.

SCÈNE V.

CECILE, GERMAIN, *puis* M. *et* MAD. BELHOMME.

GERMAIN. Entrez, madame Belhomme.

BELHOMME. Viens donc, femme! tu t'amuses à bavarder... il ne faut pas faire attendre le citoyen marquis... puisqu'il a la bonté... Tiens! il n'y est pas.

CÉCILE. Mon père est occupé dans ce moment, monsieur... il a pensé que je pouvais le suppléer.

BELHOMME. Il a parfaitement raison, ma belle demoiselle, lui ou vous, vous ou lui, c'est absolument la même chose... et ça ne vaut pas la peine de le déranger.

MAD. BELHOMME. Comment? comment? qu'est-ce que vous dites, Belhomme, et pourquoi donc êtes-vous venu.

BELHOMME. Parce que tu m'as dit de te donner le bras! je n'en sais pas davantage...

MAD. BELHOMME. Vous voyez bien alors que vous ne pouvez pas juger.

BELHOMME. Oh! ça ne m'empêcherait pas.

MAD. BELHOMME. C'est bien, en voilà assez, taisez-vous.

GERMAIN. Il me semble, madame Belhomme, que pour un reçu... ma signature...

CÉCILE. Ou la mienne.

BELHOMME. Mon Dieu! tout le monde peut en donner, des reçus... j'en donne aussi, moi, quand ma femme n'y est pas...

MAD. BELHOMME. Tais-toi! Je vous demande bien pardon d'insister, mais j'ai mes raisons, voyez-vous; et sans déplaire au citoyen Germain, sans vouloir offenser la jolie citoyenne... c'est la signature du citoyen Savigny qu'il nous faut! dam! je rapporte mon linge, il ne manque pas un mouchoir, il faut qu'on le reconnaisse, n'est-ce pas?

BELHOMME. Ça, c'est juste, parce que...

MAD. BELHOMME, Tais-toi!

BELHOMME. C'est clair.

MAD. BELHOMME, *à Cécile*. Et puisque nous allons nous quitter.

CÉCILE. Comment, madame Belhomme, vous ne voulez donc plus de notre pratique?

MAD. BELHOMME. Ce n'est pas ma faute, ma belle demoiselle, je suis si atta-

chée à la maison, de si braves gens, votre excellent père, la perle des hommes... et vous, qui ressemblez tant à votre bonne mère... ah! pardon, je vais vous rappeler.. (*A Belhomme.*) Tais-toi donc, Belhomme! Et puis, voyez-vous j'aime mon état! quand on savonne depuis quarante ans de mère en fille... mais j'ai la sottise d'aimer encore plus mon mari... et puisqu'il part, il faut bien que je parte avec lui.

GERMAIN. Le citoyen Belhomme quitte Paris?

BELHOMME, *avec aplomb.* Oui, citoyen, c'est une désolation dans les arts, moi! le premier modèle de l'académie de peinture, la dernière tradition vivante des formes antiques! mais que voulez-vous, la gloire m'appelle... la victoire me tend les bras pour me couronner de lauriers! je ne peux pas la faire attendre.

CÉCILE. Il me semble que vous aviez déjà une assez belle portion de renommée.

BELHOMME. Je ne dis pas! je possède une certaine célébrité... je ne crains personne pour la pose herculéenne, et le jeu des muscles; j'ai du grandiose dans l'attitude, de l'audace dans le regard, du moëlleux dans le sourire, et chose inappréciable, ça par exemple, c'est un don de nature, c'est le citoyen David luimême qui me l'a dit mille fois... j'ai... oh! mais absolument! j'ai le nez de Jupiter olympien, l'oreille d'Annibal, et le poignet de Milon de *Cretonne.*

GERMAIN. C'est un cabinet de médailles à lui tout seul.

BELHOMME. Aussi, il n'y a pas un tableau d'un grand maître, où je ne sois pour quelque chose! on m'y retrouve en détail... le nez, le poignet, les oreilles.

CÉCILE. Et cette gloire ne vous suffit pas?

MAD. BELHOMME. Mon Dieu non, il lui a pris une belle rage, il veut aller à l'armée, se faire tuer comme les autres.

BELHOMME, *avec sang-froid.* Ce serait malheureux pour l'école française, mais tous mes artistes partent... il faut que je sois là, à la tête de mon régiment...

GERMAIN. Vous êtes colonel?

BELHOMME. Mieux que ça... tambour major... à cause de la noblesse de mes poses! vous concevez quel avantage... un de mes jeunes gens veut travailler, il me fait signe : «*Belhomme, hum!*» je dis : *Halte!* je me place... Il prend son crayon, et nous faisons un chef-d'œuvre à nous deux... *un Titus* ou un *Marc-Aureille;* ça fait prendre patience, en attendant qu'on brosse les Autrichiens... si je n'y étais pas, qu'est-ce qu'ils trouveraient, de méchans modèles, pas de style, pas de contours; des visages sans poésie, sans feu sacré, des Grecs et des Romains de la vierge Marie... Oh! qu'est-ce que je dis donc là, moi! la vierge Marie! une ci-devante... si Robespierre m'entendait... Je ne crois qu'en l'être suprême, un et indivisible...

GERMAIN. Mais mon cher Belhomme, vous qui avez passé votre vie dans les ateliers; comment allez-vous faire?

BELHOMME. Le génie se ploie à tout... j'ai posé pour le jeune Horace du citoyen David, et le jeune Horace était un Grec de première qualité, ce qui ne m'empêchait pas le lendemain de poser pour Apollon qui danse la carmagnole avec ses sœurs, les citoyennes les muses... et quand on a fait Apollon et le jeune Horace! le tambour-major est une bien légère difficulté.

GERMAIN. Et vous partez?

MAD. BELHOMME. Après demain.

BELHOMME. Fixe et invariable.

MAD. BELHOMME. N'y a plus moyen de les retenir, toutes les têtes sont à l'envers, celui-ci même qui était l'homme le plus tranquille, le plus doux, je ne le reconnais plus.

BELHOMME, *gravement.* Ma femme! citoyenne Belhomme, la république m'appelle, je suis un lion; d'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, pour les affaires de ménage, je vous laisse la haute main, je ne m'en mêle pas... laissez-moi la direction des arts et de la politique, contentez-vous de nous suivre avec les comestibles qui soutiennent la vie animale, parce que le patriotisme le plus pur a encore besoin de pain de munition! vous verrez quand nous défilerons sous la porte Martin, quelle tenue! le bataillon du Louvre, le bataillon des artistes... une collection de profils.

CÉCILE, *vivement.* Le bataillon du Louvre! eh mais, M. Eugène Leclerc est un des capitaines.

BELHOMME. Le citoyen Leclerc...

MAD. BELHOMME. Un aimable jeune homme.

BELHOMME. Un de mes cliens les plus distingués! parbleu, il me doit encore trois séances de Coriolan... et l'avant-bras de *Mutius Scévola...* ça se trouvera avec autre chose...

CÉCILE. Et il va partir... il va se battre!

BELHOMME. C'est lui qui commande la colonne.

CÉCILE. Ah! mon Dieu! et mon père ne sait pas... le voici.

M. et MAD. BELHOMME, *avec respect.* Monsieur le marquis.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, SAVIGNY.

SAVIGNY. Pardon, madame Belhomme, je vous ai fait attendre.

MAD. BELHOMME. C'est moi... qui suis confuse de... mon importunité, monsieur le marquis... mais je tenais à vous parler à vous-même.

SAVIGNY. Me voici prêt à vous entendre.

BELHOMME, *légèrement.* C'est une affaire de femme, monsieur le marquis,. une affaire de blanchissage... mais j'ai profité de l'occasion pour vous présenter mes respects et mes adieux civiques.

SAVIGNY. Vous partez, mon cher Belhomme.

CÉCILE, *à son père.* Et M. Eugène aussi.

SAVIGNY, *lui faisant signe de se contenir.* C'est très bien, je ne puis qu'approuver ceux qui volent à la défense de leur pays.

BELHOMME. Voyez-vous, j'étais sûr que monsieur le marquis... nous avons toujours eu la même opinion ! (*Au marquis.*) Ah ! c'est que la république, voilà ce qu'il y a d'admirable dans la république, on n'est esclave de personne, personne n'a d'ordre à vous donner... et...

MAD. BELHOMME, Belhomme...

BELHOMME. Hein ?

MAD. BELHOMME. Fais-moi donc le plaisir d'aller m'attendre de l'autre côté...

BELHOMME. Tout de suite, chère amie. Voilà l'avantage de l'indépendance.

GERMAIN. Vous vous rafraîchirez volontiers, citoyen Belhomme ?

BELHOMME, Ça n'est pas de refus.

SAVIGNY. Vas, vas, mon enfant.

CÉCILE, Moi aussi... C'est singulier.

BELHOMME. Citoyenne, je te laisse avec confiance... je me retire avec estime... (*A Germain qui le presse.*) Je te suis, vieillard vénérable... quelle tête onctueuse, il aurait bien posé pour le citoyen Priam... Monsieur le marquis, salut et fraternité.

Il sort avec Germain, Cécile rentre chez elle.

SCÈNE VII.

SAVIGNY, MAD. BELHOMME.

SAVIGNY. De quoi s'agit-il donc, ma chère madame Belhomme.

MAD. BELHOMME. Personne ne peut nous entendre, monsieur le marquis.

SAVIGNY. Personne ! mais à quoi bon pour une simple quittance.

MAD. BELHOMME. Une quittance ? est-ce que j'en ai besoin avec vous, monsieur le marquis, ce n'était qu'un prétexte.

SAVIGNY. Un prétexte.

MAD. BELHOMME. Je ne voulais pas devant mon mari.. non pas que ce ne soit un brave et honnête homme, excellent républicain ; incapable de faire du mal à un enfant... mais une tête de linotte, qui parle à tort, à travers, et qui, quand il a bu un petit coup, embrouille les Grecs et les Romains, que c'est une bénédiction, et comme la chose est fort sérieuse.

SAVIGNY. Comment ?

MAD BELHOMME. Dam ! tous ceux qui vous connaissent vous aiment, vous chérissent, un si brave homme, et s'il vous arrivait malheur.

SAVIGNY. Au nom du ciel, expliquez-vous !

MAD. BELHOMME. Voilà ! Vous savez peut-être que j'ai l'avantage de blanchir le citoyen Robespierre... bonne pratique, il n'est pas comme ces républicains en carmagnole et sans cravate... oh ! oh ! c'est un vrai sans-culottes, lui ! toujours bien mis, coiffé à l'oiseau royal, tiré à quatre épingles, beau linge, et faut qu'il soit repassé, soigné, ni plus ni moins que pour une jeune mariée... il affectionne surtout les gilets de piqué blanc, et il en consomme... ah ! Voilà qu'hier en en mettant un dans le baquet, je retourne la poche, comme c'est l'usage, et j'y trouve un chiffon de papier, avec beaucoup d'écriture, et une ribambelle de noms...

SAVIGNY. Une liste de proscription.

MAD. BELHOMME. Je ne sais pas, mais ce qui m'a sauté aux yeux tout de suite, c'était votre nom en toutes lettres, monsieur le marquis.

SAVIGNY. Mon nom ?

MAD. BELHOMME. Vous savez qu'on se passerait volontiers d'être sur le souvenir du citoyen Robespierre... on n'est pas très bien dans ses papiers.

SAVIGNY. Cette liste... l'avez-vous encore...

MAD. BELHOMME. La voici...

SAVIGNY, *y jetant les yeux.* O ciel... un projet d'acte d'accusation...

MAD. BELHOMME. Je m'en doutais...

SAVIGNY, *lisant toujours.* Demain !.. demain !.. il était trop tard... j'étais perdu sans ressource !.. Oui !.. sans vous !..

MAD. BELHOMME. Vrai !.. Ah ! que je

suis contente d'être venue... ça me tracassait depuis hier... je me disais... mon Dieu... je vais partir... et si par ma faute... ce bon M. de Savigny... Ah! je n'en aurais plus dormi de ma vie!..

SAVIGNY. Mais en m'avertissant... savez-vous que vous jouez votre tête...

MAD. BELHOMME. Oh ça... c'est différent... ça ne m'empêchera pas de dormir.. je n'y ai pas pensé une minute...

SAVIGNY. Bonne et excellente femme!.. Comment jamais m'acquitter...

MAD. BELHOMME, *émue.* Mon Dieu... vous ne me devez rien... dans ce temps-ci... est-ce que les honnêtes gens ne doivent pas se tendre la main!.. Il en part beaucoup malheureusement... notre tour peut venir d'un moment à l'autre... Eh bien... faut tâcher de s'en aller la conscience libre et le cœur content.

SAVIGNY. Ah! ma reconnaissance...

MAD. BELHOMME. Il ne s'agit pas de cela, M. le marquis... mais de vous en aller le plus tôt possible...

SAVIGNY. Ce soir même...

MAD. BELHOMME. A la nuit...

SAVIGNY. En secret...

MAD. BELHOMME. C'est cela...

SAVIGNY. Je cours donner les ordres. (*Appelant.*) Germain.

MAD. BELHOMME. Moi, je m'en retourne bien vite...

SAVIGNY. Un moment... avant de nous quitter... je veux que ma fille vous voie... qu'elle sache... que c'est vous qui lui conservez son père... Germain!.. Cécile!..

MAD. BELHOMME. Du tout!.. ce n'est pas nécessaire... je n'ai fait que mon devoir... et je suis si heureuse...

Cécile entre; et ensuite Germain.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, CÉCILE, GERMAIN.

CÉCILE. Que voulez-vous, mon père?..

SAVIGNY, *lui montrant madame Belhomme.* Cécile!.. mon enfant... viens, embrasse cette digne femme... sans elle... tu étais orpheline...

CÉCILE, *frappée et courant à elle.* O mon Dieu!.. comment?..

SAVIGNY, *se mettant à une table, et écrivant à la hâte quelques billets.* Tu le sauras, mais embrasse-la bien...

CÉCILE, *l'embrassant à plusieurs reprises.* Oh! de grand cœur... et mille fois... c'est à vous?.. à vous que je dois mon père...

MAD. BELHOMME, *très émue.* Mon Dieu.. ma belle demoiselle... il ne faut pas pleurer pour ça... (*S'essuyant les yeux.*) Dieu me pardonne v'là que j'en fais autant...

GERMAIN, *paraissant.* M. le marquis m'a appelé.

SAVIGNY, *fermant deux lettres.* Germain, vite ce mot pour Eugène!.. qu'on le cherche partout!.. j'ai besoin de lui... à l'instant... celui-ci pour ton fils Pascal. La voiture que je lui ai commandée, et qui est prête depuis long-temps... qu'il la fasse conduire ici, sur-le-champ... par la cour des remises.

GERMAIN. La voiture...

SAVIGNY. Nous partons ce soir.

CÉCILE. Ce soir?..

SAVIGNY. Le plus grand silence... que personne ne soupçonne...

GERMAIN. Vous êtes donc menacé...

SAVIGNY. Oui!..je comptais t'emmener, mon bon Germain; mais ton âge...les dangers de cette fuite...

GERMAIN. Les dangers!.. vous me laisseriez!.. oh c'est impossible!.. moi, qui ne vous ai jamais quitté... je veux être près de vous... toujours... j'en ai le droit, monsieur, et si mes derniers jours peuvent encore vous être utiles... j'aurai rempli ma destinée.

SAVIGNY. Soit!.. il m'en aurait trop coûté de me séparer de mon plus vieil ami..

GERMAIN. Mon cher maître.

SAVIGNY. Ne perds pas une minute... cours chez ton fils... et... (*Voyant une porte s'ouvrir.*) Silence!..

MAD. BELHOMME. C'est mon mari...

Germain s'échappe. — Belhomme paraît.

SCÈNE IX.

SAVIGNY, CÉCILE, M. *et* MAD. BELHOMME.

BELHOMME, *à la porte.* Hum!.. hum!.. citoyenne Belhomme... ce n'est pas par jalousie... mais voilà une heure que je me rafraîchis... ça pourrait finir par m'échauffer... (*Entrant.*) Avez-vous terminé vos petits comptes?.. le linge est-il reçu... vérifié?..

MAD. BELHOMME. Oui... oui... tout est arrangé...

BELHOMME. Ainsi, M. le marquis, nous sommes quittes...

SAVIGNY, *avec ame.* Quittes... ah! jamais!.. jamais!..

BELHOMME. Est-ce qu'il manque quelque chose?.. une serviette ouvrée?..

MAD. BELHOMME. Non... c'est que M. le marquis... a été touché des regrets que je lui exprimais... en le quittant...

BELHOMME. Oh ça... c'est véridique... c'est un sacrifice à la patrie que nous faisons... mais enfin si M. le marquis nous conserve son estime... s'il est content de nous...

SAVIGNY. Content!.. ah! mes amis... je ne puis oublier!.. mais peut-être qu'un jour... je pourrai... vous témoigner...

BELHOMME. Ça n'en vaut pas la peine... ah! bien, laissez donc... (*A lui-même.*) C'est qu'il a les larmes aux yeux au moins! et il me serre les mains... comme à son égal!.. (*A sa femme.*) Ce que c'est que la république!.. plus de distances...

MAD. BELHOMME. Allons... allons... tu t'amuses là à bavarder... M. le marquis a ses affaires, et nous les nôtres...

BELHOMME. C'est juste!.. une répétition générale de mes tambours... et une pose pour le centaure Chiron!..

MAD. BELHOMME. Votre servante, mamzell' Cécile...

CÉCILE, *l'embrassant* Adieu! adieu! nous nous reverrons un jour, je l'espère...

MAD. BELHOMME, *avec intention.* D'ailleurs, si vous aviez besoin de nous avant notre départ, pour le linge ou autre chose, vous savez notre adresse : rue Froidmanteau n° 15, au cinquième.

BELHOMME. Sur le devant, un cordon en pied de biche, et la tête de Bélisaire sur la porte... en blanc d'Espagne!

MAD. BELHOMME, *bas au marquis.* Bonne chance, monsieur le marquis...

SAVIGNY. Adieu!.. adieu!..

BELHOMME. Et il embrasse ma femme... O république! voilà de tes bienfaits...

MAD. BELHOMME. Allons, viens-tu, Belhomme?..

BELHOMME. A tes ordres, chère amie... *Il s'éloigne en chantant.*

Brisons nos fers, plus d'esclavage!

Il a embrassé ma femme!.. (*Saluant.*) Monsieur le marquis, salut et fraternité...

Ils sortent.

SCÈNE X.

SAVIGNY, CÉCILE, *puis* EUGÈNE.

SAVIGNY. Maintenant, Cécile... mettons ces momens à profit, et puisqu'Eugène n'arrive pas...

CÉCILE. Il vient d'entrer dans la cour, mon père.. Eh, tenez, le voici...

SAVIGNY. Eugène...

EUGÈNE. Pardon, si j'entre si brusquement, monsieur le marquis; mais, ce billet que Germain vient de me remettre...

SAVIGNY. Vous l'avez rencontré?..

EUGÈNE. A quelques pas d'ici... comme je me rendais chez vous, son trouble, ses discours mystérieux m'ont effrayé... que s'est-il donc passé?..

SAVIGNY. Eugène! je connais votre attachement... votre cœur loyal et pur! j'ai besoin d'un ami... d'un ami dévoué... et c'est à vous que j'ai pensé.

EUGÈNE. Ah! je vous en remercie!.. mon bienfaiteur, mon second père! je serais si heureux d'exposer ma vie...

SAVIGNY. Vous m'avez dit que votre nouveau grade vous mettait en relations avec les puissances du jour... que plus d'une fois vous aviez profité de leurs dispositions bienveillantes, pour servir de pauvres malheureux qui cherchaient à sortir de France.

EUGÈNE. Sans doute...

SAVIGNY. Avant une heure... il me faut un passeport, sous un faux nom, ou c'est fait de moi...

EUGÈNE *et* CÉCILE. Comment?..

SAVIGNY Je suis décrété d'accusation, et demain traduit au tribunal révolutionnaire.

EUGÈNE *et* CÉCILE. O ciel!

SAVIGNY. C'est un arrêt de mort, vous le savez...

EUGÈNE. Quel est votre accusateur?

SAVIGNY. Robespierre lui-même...

CÉCILE. Il n'y a pas un instant à perdre...Ah! M. Eugène... hâtez-vous...

EUGÈNE. L'infâme! Je cours au bureau central j'y ai des amis... j'obtiendrai ce passeport... je l'obtiendrai à tout prix... dussé-je me rendre votre garant... engager ma liberté... ma tête...

SAVIGNY, *le rappelant.* Eugène... pas d'imprudence!.. je veux me diriger vers la Suisse... c'est la route la moins observée!.. n'oubliez pas surtout la permission nécessaire à ma fille.

EUGÈNE, *surpris.* Mademoiselle Cécile, vous l'emmenez...

SAVIGNY. Elle l'exige!

CÉCILE. Et maintenant plus que jamais.

EUGÈNE. Mais, songez donc aux fatigues, une fuite si rapide... la présence d'une femme peut vous compromettre... vous trahir... ici, dans cet hôtel, mademoiselle ne court aucun danger et vos amis veilleraient...

CÉCILE. Non, non... je mourrais de mon inquiétude...

SAVIGNY. Moi-même, je ne pourrais me résoudre à m'en séparer... c'est un point

arrêté!.. ainsi, n'en parlons plus, mon ami...

EUGÈNE. Il suffit! Perdre tout, à la fois, ah! je savais bien que ces folles espérances feraient mon malheur... sortis de France! éloignés de moi... l'orgueil de la naissance, des préjugés... aura bien vîte repris son empire... N'importe!.. il serait honteux de penser à moi! dans un pareil moment!.. Monsieur le marquis mademoiselle Cécile... cette séparation... il m'en coûte plus que je ne puis vous dire...

CÉCILE, *à part.* Et moi!

EUGÈNE. Mais je n'hésiterai jamais, dès qu'il s'agit de votre repos, de votre salut...

SAVIGNY, *à part.* Quel trouble! et Cécile elle-même, aurais-je deviné? pauvres enfans! ce départ du moins leur évitera de plus grands chagrins...

EUGÈNE, *avec effort.* Adieu!..

SAVIGNY, *écoutant.* Attendez! quel bruit!

EUGÈNE. Une voiture! votre porte n'est-elle pas défendue?..

SAVIGNY. Rassurez-vous... c'est la berline que j'ai demandée... j'espère que Pascal est venu lui-même... j'ai à lui parler... Cécile... va vîte te préparer... la toilette la plus simple... Vous, mon ami, suivez-moi dans mon cabinet, j'ai encore un mot à vous dire. Pauvre jeune homme! que j'assure au moins son avenir...

GERMAIN, *paraissant de côté.* Monsieur le marquis, mon fils est là...

SAVIGNY. Qu'il m'attende... je reviens dans l'instant..

Il sort avec Cécile et Eugène.

SCENE XI.

GERMAIN, *puis* PASCAL.

GERMAIN, *à la coulisse.* Entre, Pascal... entre ici mon garçon... monsieur le marquis ne tardera pas... tu as fait remiser la voiture?..

PASCAL. Oui, mon père...

GERMAIN. Il n'y manque rien...

PASCAL. Rien! je l'ai visitée moi-même est-ce que vous allez partir... faire un voyage...

GERMAIN. Je n'en sais rien... c'est possible, mon enfant; mais, si j'étais obligé de m'absenter... pour long-temps, peut-être! je serais heureux de penser que maintenant au moins... je te laisse dans une bonne position! à ton aise... à la tête d'un commerce qui prospère... une bonne petite femme! voilà ce que c'est que d'avoir écoutez nos conseils.,

PASCAL, *d'un air distrait.* Oui.

GERMAIN. Comme tu me dis cela... cet air sombre et triste... est-ce que tu as quelque chose qui t'inquiète?..

PASCAL. Non... non, mon père...

GERMAIN. Ton enfant n'est pas malade?

PASCAL. Du tout... c'est que j'ai beaucoup d'ouvrage, beaucoup de commandes...

GERMAIN. Tant mieux! je te le disais bien! il n'y a que le travail qui triomphe des mauvais penchans.. il t'en a corrigé... et Dieu sait où le jeu t'aurait mené... continue mon enfant... continue, et tu feras ma joie... et ma consolation. (*Avec un soupir.*) Nous en avons besoin!.. Ah! ça, pendant que tu attends monsieur le marquis, je puis toujours remplir la vache... et la malle!.. reste-là...

SCÈNE XII.

PASCAL, *seul.*

Ils partent, c'est clair! ils partent tous, tant mieux!.. ils ne seront pas témoins!.. et puis; ils ne me fatigueront plus de leurs questions... qu'est-ce que tu as? pourquoi cet air triste... rêveur? ils n'ont que cela à me dire?.. ma femme... mes voisins... mon père lui-même... à quoi bon? puisqu'ils n'y peuvent rien, ni les uns ni les autres... Lui!.. toutes ses économies de quarante ans y ont passé, pour réparer; et le marquis... je n'ai plus rien à en espérer... il m'a aidé plus d'une fois... mais à présent... sous quel prétexte, le prix de cette voiture elle-même m'est payé depuis long-temps! et tout cela a été s'engloutir, tout ce que j'avais! et dix fois plus encore... Ah! quelle rage infernale s'est donc emparée de moi! dès ma naissance; ils m'ont cru corrigé... je ne l'ai jamais été, je suis parvenu à le leur faire croire, voilà tout... mais, dès que j'avais un écu, dès que je pouvais dérober un moment à mon ménage, à mon travail... Au jeu... au jeu! je ne connais que cela... c'était ma vie... mon bonheur! mon unique passion... aujourd'hui encore... j'y passerais mes jours, mes nuits, des mois entiers... ce désir... cette soif de s'enrichir tout à coup... cette fièvre que vous donne la vue de l'or... cette attente... cette rage! est-ce que l'on en guérit jamais?.. est-ce qu'on peut en guérir!.. non! Pour réparer mes pertes... pour essayer de ressaisir la fortune... j'ai emprunté, j'ai signé des lettres-de-change... une somme énorme, à des usuriers, sans pitié, demain, demain! l'échéance fatale,

et rien! rien! que la prison... la ruine, le deshonneur... un coup de pistolet, ou la rivière. Et ma femme... mon enfant... oh! mon Dieu! et ils me demandent ce que j'ai... ce que j'ai... quand l'enfer... le désespoir me rongent, me dévorent le cœur, que ma tête s'égare et me rendrait capable... Taisons-nous... voici quelqu'un!

SCÈNE XIII.

PASCAL, SAVIGNY et GERMAIN, *en habits de voyage.*

Tous les deux ont des bottes molles à l'écuyère. Germain pose deux bougies allumées sur la table.

SAVIGNY, *allant à Pascal.* Ah! je vous remercie de votre zèle, mon cher Pascal... Dites-moi, l'arrivée de cette voiture n'a éveillé aucun soupçon.

PASCAL. Je ne le pense pas... comme monsieur le marquis m'a permis plusieurs fois de remiser mes équipages dans la cour de son hôtel... personne n'a dû être surpris...

GERMAIN. D'ailleurs, j'avais envoyé tous les gens en commissions...

SAVIGNY. Je ne vous demande pas si cette berline est solide...

PASCAL. Oh! à l'épreuve, les ressorts... les roues... les essieux... acier et fer battu, première qualité... avec elle, on peut aller au bout du monde... sa simplicité l'empêchera d'être remarquée... et puis, d'une commodité... une foule de cachettes, de secrets... il faudrait la mettre en pièces pour les découvrir...

SAVIGNY. C'est justement de cela que je voulais vous parler... tous les panneaux sont creux n'est-ce pas... comme je vous l'avais recommandé...

PASCAL. Oui, monsieur le marquis...

SAVIGNY. Avec des ressorts cachés...

PASCAL. Il n'y a que moi qui les connaisse... je suis venu exprès pour vous les montrer...

SAVIGNY. Nous pourons facilement y placer six cent mille francs en or?..

PASCAL. Six cent mille francs.

SAVIGNY. C'est le produit de la vente de ma terre de Colombe... cette somme et les diamans de sa mère... voilà désormais toute la dot de ma pauvre Cécile...

PASCAL, *à part.* Et des diamans...

SAVIGNY, *à Germain.* Mais il faut qu'elle ignore que cette fortune part avec nous... elle serait d'une inquiétude...

GERMAIN. Oh? sans doute...

PASCAL. Six cent mille francs en or...

SAVIGNY, *à Pascal.* Vous allez me faire connaître ces secrets, Pascal, et nous aider vous-même à placer les rouleaux... il n'y a que vous deux au monde à qui je confie mon secret... mais le fils de Germain est aussi de la famille... et je suis tranquille...

PASCAL, *troublé.* Monsieur...

SAVIGNY. C'est bien... l'heure approche... hâtons-nous... Germain... descendez sous la remise... moi, je vais chercher la cassette... vous Pascal, suivez votre père, par l'escalier dérobé... et surtout prenez garde... que des fenêtres voisines... on ne puisse vous apercevoir...

GERMAIN. Soyez sans crainte.

PASCAL. Je vous... suis!..

SCÈNE XIV.

PASCAL, *seul et pâle d'émotion.*

Six cent mille francs en or!.. et des diamans... un trésor... une fortune inouie!.. Ah! mes genoux fléchissent... la tête me tourne!.. j'ai des vertiges... et je ne sais quelle sueur froide... Six cent mille francs... pourquoi m'en a-t-il parlé?.. pourquoi est-il venu me confier... et dans un pareil moment... Ah! je n'y pense pas!.. non... je n'y pense pas! ce serait horrible... ce serait infâme!.. Six cent mille francs!.. quand je pense que la dixième partie de cette somme me sauverait... assurerait mon sort... mon avenir... celui de ma femme... de mon enfant... moi,.. pauvre ouvrier... je travaillerais vingt ans... sans pouvoir jamais amasser!.. et je pourrais... en cinq minutes... Oh! misérable... un homme qui t'a tendu la main... qui s'est livré à toi!.. qui t'a secouru... Oui... mais à présent ils ne font rien pour moi... et je suis plus à plaindre que jamais Je suis perdu... Oh! mon Dieu!.. dans quelques instans... ces richesses disparaîtront devant moi... et demain la misère... l'opprobre... la mort... dire... qu'il y a là... tout près de moi s. cent mille francs en or... en or... riche... riche à jamais?..

GERMAIN, *en dehors.* Pascal.

PASCAL, *revenant à lui.* Mon père! mon père!.. ah! que votre voix ranime mon courage et chasse de mon ame cette horrible tentation... courons à lui, sa présence me sauvera peut-être.

SCÈNE XV.

PASCAL, CÉCILE, *en costume de voyage.*

CÉCILE. Eh bien, Pascal... vous n'entendez pas votre père?

PASCAL. J'y vais... j'y vais... mademoiselle.

SCÈNE XVI.

CÉCILE, *seule.*

Qu'a-t-il donc?.. ces traits pâles et décomposés... Ah! pauvres gens... c'est notre départ...ils nous sont si attachés! (*Regardant au fond.*) Eugène ne revient pas et maintenant que le moment approche... le cœur me bat... je me sens bien moins de courage... c'est que j'ai vu sa douleur!.. que j'ai deviné tout ce qu'il devait souffrir!.. le quitter! peut-être pour toujours.. lui... l'ami, le compagnon de mon enfance... lui, que mon père nommait si souvent son fils... Ah! c'est lui!

SCÈNE XVII.

CÉCILE, EUGÈNE.

CÉCILE, *courant à lui.* Eh bien, Eugène, avez-vous réussi?

EUGÈNE. Ce n'est pas sans peine... il m'a fallu subir des retards... des interrogatoires... Le soupçon est dans tous les yeux... dans toutes les paroles. Ils craignent quelque mouvement, quelque complot... car j'ai entendu prononcer plusieurs noms, et j'ai cru distinguer celui de votre père.

CÉCILE. De mon père!

EUGÈNE. Ne craignez rien... voici son passeport... et nul obstacle ne peut plus vous retenir.

CÉCILE. Ainsi... dans quelques instans.

EUGÈNE. Je serai malheureux! oui! je puis vous le dire, Cécile... au moment de vous perdre sans retour... tout-à-l'heure votre père mettant le comble à ses bienfaits... voulait m'assurer une fortune! Je l'ai refusée... je le devais... je me sentais trop coupable envers lui; car il est un secret... un espoir insensé que j'avais osé concevoir... qui serait mort dans mon cœur... sans cette séparation... et que je veux...

CÉCILE. Ah! ne me le dites pas, mon ami... il y a long-temps que je l'ai deviné.

EUGÈNE. Vous...

CÉCILE. Je n'en rougis pas... c'est à l'estime que mon père vous portait, que vous devez une affection... une amitié... qui ne finiront qu'avec ma vie!

EUGÈNE. Cécile!

CÉCILE. Moi aussi, Eugène, j'avais fait un roman... je me berçais d'espérances qui sont cruellement déçues... et pourtant il ne tiendrait qu'à vous de les réaliser...

EUGÈNE. Que dites-vous?

CÉCILE. Pourquoi ne partiriez-vous pas aussi? pourquoi le drapeau du père de Cécile ne deviendrait-il pas le vôtre?

EUGÈNE. Cécile!.. n'achevez pas... et jugez de votre puissance sur moi, puisque cette pensée coupable... je l'ai eu un moment...

CÉCILE, *avec joie.* Quoi?..

EUGÈNE. Je l'ai repoussée avec horreur, comme une pensée de honte... d'infamie! moi, trahir la cause que j'ai juré de servir... déserter l'étendard que ma naissance, mes vœux de jeune homme et d'artiste m'ont fait embrasser avec ardeur... et quand la France est opprimée, menacée!.. quand elle appelle tous ses enfans à sa défense!.. non, non... le marquis, lui-même, me mépriserait... et vous, Cécile.. vous rougiriez de porter un nom deshonoré par une lâcheté!..

CÉCILE. Et sur ce champ de bataille... où vous pouvez vous rencontrer... si les jours de mon père exposés à vos coups...

EUGÈNE. Jamais!.. jamais!.. plutôt mourir mille fois... fiez-vous à moi; maintenant d'ailleurs qu'une carrière sans bornes est ouverte aux nobles ambitions, maintenant que je suis sûr de votre tendresse... Il est d'autres moyens de nous réunir... d'assurer notre bonheur...sans que l'orgueil puisse nous séparer...

SAVIGNY, *à part.* Qu'entends-je?

CÉCILE. Comment?

EUGÈNE. Ne me demandez pas mon secret... qu'il vous suffise de savoir que rien ne me coûtera pour vous obtenir... pour me rapprocher de vous... et contraindre votre père...

CÉCILE, *apercevant le marquis.* C'est lui

EUGÈNE, *de même.* Ciel!..

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, SAVIGNY, *puis* GERMAIN, *qui va et vient dans le salon.*

SAVIGNY. Eh bien, mes enfans... tout est disposé... (*Les regardant l'un et l'autre.*) Je crois qu'il est temps que nous partions.

CÉCILE. Je suis prête, mon père!..

EUGÈNE, *lui donnant un papier.* Voici votre passeport... monsieur le marqui.

SAVIGNY, *y jetant les yeux.* Aucune formalité n'y a été omise?..

EUGÈNE. J'y ai veillé moi-même...

SAVIGNY. Merci, mon cher Eugène! (*A Germain.*) Germain, les chevaux que Pascal s'est chargé de nous envoyer!

GERMAIN. On les attelle, monsieur, je les ai fait entrer par la cour des remises...

SAVIGNY. A merveille... dis au concierge, d'ouvrir la grande porte... et sans bruit...

GERMAIN. Oui, monsieur.

SAVIGNY, *à Eugène.* Mon ami... du courage! nous nous reverrons un jour, j'en ai l'assurance! que je te retrouve toujours digne de ma tendresse, de mon estime...

EUGÈNE. Oh! toujours! toujours!

GERMAIN. C'est la voiture... tout est prêt..

EUGÈNE, *embrassant le marquis.* Mon ami! mon père!..

SAVIGNY. Embrasse Cécile! embrasse ta sœur!

CÉCILE. Eugène, pensez à nous!..

SAVIGNY, *à Germain.* Eteins cette lumière...

EUGÈNE. Je vous suivrai jusqu'à la barrière... je serai plus tranquille...

SAVIGNY, *à Germain qui souffle la bougie.* Et des armes... les pistolets...

GERMAIN. Ah! j'oubliais...

CÉCILE. Adieu! adieu!

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, UN OFFICIER MUNICIPAL, Soldats.

TOUS. Que vois-je?

L'OFFICIER MUNICIPAL. Au nom de la loi, j'arrête l'ex-marquis de Savigny.

TOUS. Dieu !

CÉCILE. Mon père!

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente une salle basse du palais du Luxembourg servant de prison. A gauche et au fond, plusieurs portes conduisant aux chambres des prisonniers. A droite, la porte d'entrée avec guichet, bancs grossiers, tables, etc., etc.

SCÈNE I.

SAVIGNY, UN GARDIEN.

LE GARDIEN, *à Savigny.* Vous avez encore deux heures! je vous avertirai, d'ici là... voulez-vous quelque chose?

SAVIGNY. Je vous remercie.

LE GARDIEN. Une bouteille de vin, un bouillon, ne vous gênez pas... au ci-devant palais du Luxembourg les prisonniers sont traités avec humanité... pour leur argent, bien entendu!

SAVIGNY. Je n'ai besoin de rien...

LE GARDIEN. Alors, à tantôt. Si vous vouliez dormir un moment... il y en a qui ont cette idée-là... v'là votr' chambre; votr' ci-devant domestique est en train d'l'arranger... ça n'en vaut guère la peine; mais, enfin, je vous préviens seulement qu'ils seront ici, un peu avant quatre heures... vous comprenez?.. Salut, citoyen...

Il sort.

SCÈNE II.

SAVIGNY *puis* GERMAIN.

SAVIGNY. Il est parti... (*Se levant pour fermer la porte.*) Je tremblais que les discours de cet homme, ne parvinssent aux oreilles de mon pauvre Germain, et... Ah! tu étais là...

GERMAIN. Oui! j'ai tout entendu! Ah! monsieur, vous m'avez trompé... tout à l'heure encore! quand vous me flattiez de votre délivrance, vous me donniez un espoir que vous n'aviez plus; ils vous avaient condamné...

SAVIGNY, *voulant le calmer.* Germain!

GERMAIN. Condamné, vous!

SAVIGNY. Mon ami, un peu de fermeté.

GERMAIN. Puis-je en avoir, dès que vous êtes menacé, dans deux heures! et c'est une dénonciation... quel est l'infâme qui vous a livré? vous le savez? son nom a dû être prononcé... faites-nous le connaître... qu'il soit voué à l'exécration...

SAVIGNY. Son nom, je l'ignore, et ne veux pas chercher à le savoir; car depuis mon arrestation, une idée affreuse, s'est emparée de mon esprit, je l'ai vainement repoussée, elle revient toujours, plus pressante, plus terrible!

GERMAIN. Vous avez des soupçons...

SAVIGNY. Non...

GERMAIN. Je le vois...

SAVIGNY. Non, te dis-je... une vision... une folie! Il faudrait douter de tout... Que Dieu lui pardonne, si par malheur, je ne me suis pas trompé.

GERMAIN. Mais...

SAVIGNY, *changeant de ton.* Parlons de ma fille, Germain, de ma Cécile! elle seule doit occuper mes derniers instants... tu m'as dit qu'elle avait trouvé un asile.

GERMAIN. Chez cette brave madame Belhomme, qui l'a reçue avec un empressement...

SAVIGNY. Digne femme! tu lui porteras mes adieux, mes bénédictions... Cécile ne savait rien?

GERMAIN. Rien encore?

SAVIGNY. Dieu soit loué...

GERMAIN. Est-ce que vous ne la verrez pas?

SAVIGNY. Non, non, cette épreuve serait au-dessus de ses forces, et moi-même... Germain! c'est à toi, que je la confie, c'est à toi, que je lègue mon enfant; mon seul bien, sur la terre! tu veilleras sur elle...

GERMAIN, *en larmes.* Moi! Ah! monsieur, cherchez-lui un autre appui!.. car, je le sens je ne vous survivrai pas...

SAVIGNY. Que dis-tu?

GERMAIN. Né dans votre maison, comblé des bienfaits de votre famille, je n'ai connu de bonheur que celui que vous éprouviez dès votre enfance, ma vie s'est composée de vos joies, de vos chagrins; il en sera de même aujourd'hui, et le même coup nous frappera à la fois...

SAVIGNY. Germain, mon ami, est-ce donc là, ce que tu m'avais juré? en veillant sur ma fille, en lui consacrant tes derniers jours... n'est-ce pas t'occuper de moi... n'est-ce pas me donner encore la preuve la plus touchante de ton dévouement. Tu vivras pour me remplacer, pour lui servir de père, tu me le promets, n'est-il pas vrai? la pauvre enfant, d'ailleurs, n'a plus que toi au monde.

GERMAIN. Et M. Eugène? votre fils adoptif.

SAVIGNY, *avec un mouvement.* Eugène... Ah! ne prononce pas ce nom...

GERMAIN. Douteriez-vous de son cœur, lui, qui a tout tenté pour vous sauver! lui qui, dans son désespoir, suppliait, menaçait, provoquait même vos juges!

SAVIGNY. Comment?

GERMAIN. Je l'ai vu en défier un... le poursuivre dans la foule des noms les plus injurieux, vouloir le contraindre à se battre, fasse le ciel qu'un nouveau malheur, ne soit pas la seule cause de son absence.

SAVIGNY. Je le désire Germain, et pourtant, Dieu me préserve d'être injuste envers personne. Mais le temps s'écoule, et puisque je ne dois plus serrer ma fille sur mon cœur, je veux du moins lui écrire, tu lui porteras mes derniers embrassemens, cette nuit d'angoisses et de fatigues a épuisé mes forces; j'aurais besoin de quelques instans de repos, je ne veux point paraître devant mes bourreaux le front pâle, le regard abattu! as-tu suivi mes ordres? mon ancien uniforme.

GERMAIN, *montrant la chambre.* Il est là comme vous l'aviez recommandé...

SAVIGNY. Bien! c'est paré de cet habit, sous lequel j'ai si souvent bravé la mort et défendu la France! de cet habit qui n'a jamais été flétri par une lâcheté, par une trahison, que je veux marcher au supplice! en soldat!.. en honnête homme!

GERMAIN. Si le ciel était juste...

SAVIGNY, *ému.* Ne l'accuse pas! reste là mon ami, je te reverrai, j'aurai besoin de t'embrasser encore, avant de te quitter pour toujours...

SCÈNE III.

GERMAIN, *seul.*

Pour toujours, et il n'y a aucun moyen! J'ai lu dans sa pensée! oui, j'ai deviné le doute affreux; il croit que M. Eugène... Jamais, jamais! Un jeune homme si loyal, si dévoué, son bienfaiteur! Il est vrai qu'il aimait mademoiselle Cécile, il y a long-temps que je m'en suis aperçu; ce départ subit la lui enlevait, monsieur le marquis, d'ailleurs, n'eut jamais consenti à une alliance, que sa mort seule pouvait rendre possible! et dans ces temps horribles, où tous les nœuds sont brisés, où la voix du sang, de la reconnaissance... est méconnue, étouffée. Oh! non, non! c'est impossible! Je le saurai... je découvrirai l'infâme.... je le démasquerai aux yeux de toute la terre... et tant que j'existerai, il n'aura pas un instant de repos...

SCÈNE IV.

GERMAIN, *près de la table,* LUCEVAL *frappant en dehors à une porte du fond; dont le guichet est entr'ouvert, puis* LE GUICHETIER EN CHEF, *arrivant par la droite.*

LUCEVAL, *frappant.* Ohé! allons donc, guichetier du diable!

LE GUICHETIER. Un moment, un moment! qu'est-ce que c'est qu'un pareil tapage, citoyen... Qu'est-ce que tu veux?

Il ouvre sa porte.

LUCEVAL, *paraissant en scène.* Parbleu,

je veux sortir, et le plus tôt possible, j'ai besoin d'air.

LE GUICHETIER. Sortir!

LUCEVAL. Puisque je suis acquitté !.. Tiens ! n'as-tu pas vu mon nom...

LE GUICHETIER, *regardant le papier*. Ah! c'est toi, le jeune peintre...

LUCEVAL. Précisément.

LE GUICHETIER. Et tu veux nous quitter?

LUCEVAL. Cette question... crois-tu pas que je vais rester ici pour tes beaux yeux? Sont-ils tenaces? voilà deux heures qu'on me dit que je suis libre, et je ne peux pas m'en aller.

LE GUICHETIER. Il faut d'abord que je descende au greffe, que je voie si tu n'es pas retenu pour une autre cause...

LUCEVAL. Allons ! une autre histoire à présent! quand ces gaillards-là s'attachent à vous?

LE GUICHETIER. En tous cas tu as joué de bonheur... être acquitté par le tribunal révolutionnaire.

LUCEVAL. Oh! une fois n'est pas coutume! (*Le poussant.*) Va donc vite!

LE GUICHETIER. Attends-moi ici, et souviens-toi de ne plus laisser traîner dans ton portefeuille, de certaines figures...

LUCEVAL. Sois tranquille! je ne ferai plus que le portrait de la liberté du Luxembourg, ou de la Conciergerie, une liberté modérée, et toi, qui en es le plus digne ministre.

Il le pousse par les épaules et le met dehors.

SCÈNE V.

GERMAIN, LUCEVAL.

LUCEVAL. Libre, libre, dans quelques instans... revoir le ciel, la lumière, presser la main d'un ami... Ah! cette idée seule! je ne l'espérais plus, et au moment où j'en avais fait le sacrifice, ressaisir la vie! à vingt-cinq ans, la vie ! si riante pour un artiste... si belle d'émotions, de joie, d'avenir et de gloire. Il me semble que tout a changé autour de moi, c'est un autre monde ! c'est un autre air que je respire...

GERMAIN. Vous êtes heureux, vous, monsieur... vous allez être libre!

LUCEVAL. Ah ! pardon... ma joie a peut-être insulté à votre malheur...

GERMAIN, *avec douceur*. Non... l'aspect de gens heureux ne peut blesser que les méchans, d'ailleurs, c'est si rare à présent ! cela repose; mais j'avoue que j'envie votre sort pour quelqu'un...

LUCEVAL. Je devine! pauvre homme!.. Est-ce qu'il n'y a plus d'espoir?..

GERMAIN. Aucun.

LUCEVAL. Ah! Un vieillard!.. les tigres!.. rien!.. plus rien de noble dans le cœur... ô mon pinceau!.. vienne un moment de liberté... c'est toi qui nous vengeras.

GERMAIN. Que dites-vous?

LUCEVAL, *avec chaleur*. Oui!.. je les ai vus ces monstres à visages d'hommes, et je veux un jour leur infliger un châtiment terrible ! un châtiment éternel ! je livrerai leurs traits à la postérité; je les traduirai à mon tour à mon tribunal; ils ne m'échapperont pas; je serai à la fois leur juge et leur bourreau ; je clouerai leur image partout; je les exposerai à la haine publique, au mépris de la terre : ce sera une vengeance nationale, une vengeance d'artiste; je n'en oublierai pas un, non!.. et si je m'en croyais, dans mon impatience, je chargerais déjà ces murs de leurs figures hideuses.

GERMAIN, *vivement*. Vous êtes peintre?.. vous connaissez sans doute M. Eugène?..

LUCEVAL. Eugène Leclerc?.. très peu!.. Nous ne suivions pas la même route; moi, j'étais attaché à la reine Marie-Antoinette. Jeune, inconnu, sans autre appui que mon faible talent, j'aurais été perdu dans la foule, si elle n'avait daigné m'encourager, me soutenir de sa généreuse protection!.... Grace à elle, je devins le peintre à la mode!.. toutes les dames de la cour voulaient que je fisse leurs portraits, dans l'espoir qu'elles seraient aussi jolies que la reine; je tâchais de les contenter; et, pour y réussir, j'avais toujours sous les yeux les traits de ma royale protectrice. C'est cette malheureuse esquisse, trouvée dans mon portefeuille, qui m'a conduit en prison... devant ce tribunal de sang... Comment m'ont-ils acquitté?.. je n'en sais rien... c'est un rêve ! un prodige! mais je ne réclame pas! Dieu m'en garde, et pour ne pas faire un nouvel essai de leur justice, je m'engage, je pars, je pars à l'instant pour l'armée; ce n'est que là qu'il est encore permis d'être homme, ce n'est que sous nos drapeaux que l'honneur et l'humanité se sont refugiés !

GERMAIN. Ah ! vous avez raison... fuyez, ne perdez pas une minute.

LUCEVAL. Mais avant de m'éloigner, j'aurais voulu tenter de vous être utile...il me serait si doux, à mon tour, de voir un compagnon de captivité moins malheureux : disposez de moi... s'il faut prévenir votre famille, vos amis...

GERMAIN. Je vous remercie.

LUCEVAL. Vous parliez d'Eugène Leclerc.

GERMAIN. Non, vous dis-je... il n'y a plus d'espoir...

LUCEVAL. Vous êtes condamné?

GERMAIN. Plût au ciel, que ce fût moi, je ne me plaindrais pas!

LUCEVAL. Et qui donc?..

GERMAIN. Quelqu'un pour qui j'aurais donné ma vie!.. mon maître, le marquis de Savigny.

LUCEVAL. Le marquis de Savigny.

GERMAIN. Vous le connaissez?

LUCEVAL. J'ai entendu prononcer ce nom... oui!..

GERMAIN. Au tribunal révolutionnaire, peut-être...

LUCEVAL. Ne voulait-il pas émigrer?..

GERMAIN. Tout était disposé pour sa uite...

LUCEVAL. Et il a été dénoncé...

GERMAIN, *vivement*. Quoi, vous savez?

LUCEVAL. Oui! pendant qu'on m'interrogeait au comité de la section... un homme fut introduit... pâle... haletant... le front baigné de sueur... il venait déclarer que le marquis de Savigny allait quitter la France.

GERMAIN. Et son nom! son nom, monsieur... vous le rappelez-vous?

LUCEVAL. Quand on commet une lâcheté, on a grand soin de garder l'anonyme... mais à défaut de son nom... je me rappelle ses traits... Oh! je ne les oublierai jamais! je vois encore... cette figure basse et cupide, ce regard faux, cette bouche tremblante, ce sourire contracté... ce misérable m'a donné l'idée d'un tableau!.. Oui, quand mon talent aura acquis plus de force, je veux offrir à mes concitoyens, le *délateur!..* ce sera lui...

GERMAIN. Et rien dans ses discours n'a pu vous faire deviner...

LUCEVAL. Non...

GERMAIN, *découragé*. Ainsi, il restera impuni... et je ne pourrai...

LUCEVAL, *frappé d'une idée*. Eh! mais, si vous tenez tant à le connaître, je puis vous donner cette satisfaction.

GERMAIN. Comment?

LUCEVAL. Vous connaissiez toutes les personnes qui venaient chez votre maître?

GERMAIN. Sans doute...

LUCEVAL, *saisissant un carton qu'il a posé de côté en entrant*. Attendez!.. en deux coups de crayon, je vais vous offrir les traits du misérable; je vous réponds que ce sera un chef-d'œuvre de ressemblance.

GERMAIN. Quoi!

LUCEVAL. Il est là!.. dans dix ans... dans vingt ans... il y serait encore!.. pour nous autres peintres, quand une tête nous a frappés, rien ne peut l'effacer...

GERMAIN, *avec anxiété*. Eh bien?

LUCEVAL. Voilà sa bouche, son regard! il me fait peur à moi-même! Tenez, , ce scélérat, est-il de votre connaissance?

Il lui présente la feuille de papier.

GERMAIN, *y jetant les yeux et poussant un cri étouffé*. Dieux! qu'ai-je vu!

LUCEVAL, *effrayé de son émotion*. Qu'avez-vous? vous vous soutenez à peine...

GERMAIN, *à part*. Pascal! mon fils... (*Haut.*) Lui! oh! non, non monsieur, vous vous êtes trompé, n'est-ce pas?

LUCEVAL. Vous voyez bien que non... puisque vous l'avez reconnu et du premier coup-d'œil...

GERMAIN. Malheureux.

LUCEVAL. Oh! mon talent ne m'a pas abandonné! Mais ce trouble, cette horreur, qui se peint dans tous vos traits... quel est-il donc cet infâme? un serviteur... un ami du malheureux marquis... un de ses parens peut-être... dans ces jours de fureur; il faut s'attendre à tout...

GERMAIN, *avec effort*. Non, monsieur, non! il a trahi...

LUCEVAL. Son bienfaiteur?

GERMAIN. Oui, oui, son bienfaiteur...

LUCEVAL, *avec horreur*. Ah!

GERMAIN. Celui qui dès son enfance lui a tendu une main généreuse...qui l'a sauvé de l'opprobre, de la misère...

LUCEVAL, *de même*. Assez, assez et ce monstre a-t-il encore un père?

GERMAIN. Non, non! il n'en a plus.

LUCEVAL. Ah! tant mieux... il l'aurait tué de honte... Mais, ce trouble... Oh! mon Dieu serait-ce? Monsieur...

LE GUICHETIER, *paraissant à la porte de droite*. Le citoyen Luceval, en liberté.

GERMAIN. Allez, allez, brave jeune homme...

LUCEVAL. Mais, j'aurais voulu...

LE GUICHETIER. Le citoyen Luceval! est-ce que tu veux rester ici à présent?

LUCEVAL. Du tout... Et cependant si j'avais pu vous servir... vous consoler...

GERMAIN. Merci! vous avez fait pour moi tout ce que vous pouviez! adieu...

LUCEVAL. Ah! si je vous ai deviné, que vous êtes à plaindre!

SCÈNE VI.

GERMAIN, *seul*, *accablé*.

Pascal! mon fils! lui! je n'en puis plus douter! Et c'est moi qui ai donné le jour à l'assassin!.. et dans son enfance, quand je le voyais faible, débile, lorsque je tremblais pour sa vie... je passais les jours et

les nuits à prier Dieu de prendre la mienne pour me le conserver... ingrat! Ah! j'aurais dû le supplier de te frapper... j'aurais dû t'étouffer, moi-même... dans ton berceau, et pourquoi ce crime? pourquoi?.. Cette voiture, ce trésor que nous y avons renfermé ensemble... O mon Dieu! honte, honte éternelle sur nous... Mais, je ne dois pas souffrir qu'un autre soit soupçonné!.. j'aurai la force de tout avouer à M. le marquis, je ne veux pas qu'il emporte au tombeau la pensée, que ce digne M. Eugène... Qu'entends-je, des pas qui retentissent sous ces voûtes... un bruit d'armes, ce sont eux; ils viennent le chercher et je ne puis le couvrir de mon corps! (*Il court à la chambre du marquis.*) Il repose, le sommeil le plus profond, le plus calme! malheureux Pascal, tu ne dormiras plus ainsi, toi... et là, sur cette chaise, son uniforme. Ah! quel espoir, si je pouvais! oui, oui! c'est Dieu lui-même qui m'inspire. Qui veut me seconder... prolonge son sommeil, mon Dieu! un instant, un seul instant, et je ne te demande plus rien... Les voici!

SCÈNE VII.

LE GUICHETIER *poussant* PASCAL.

LE GUICHETIER, *à Pascal*. Entre donc, citoyen, puisque tu as une permission.

PASCAL. Ce n'est pas la peine, j'aurais bien attendu dans la cour.

LE GUICHETIER. Fi donc, on est poli, quoiqu'on vive en prison; c'est ton père que tu demandes?

PASCAL, *lui remettant un papier*. Oui; voilà l'ordre de mise en liberté.

LE GUICHETIER. Un condamné?

PASCAL. Du tout.

LE GUICHETIER. Un détenu?

PASCAL. Hé non! il était au service d'un prisonnier qui vient de vous quitter, m'a-t-on dit, et j'ai craint que dans le tumulte, un pauvre vieillard accablé de douleur... ma femme en était inquiète; elle voulait venir le chercher elle-même... Vous ne l'avez pas vue, ma femme?

LE GUICHETIER. Sa femme!.. son père! Ah! ça... il paraît qu'il ne sait plus ce qu'il a fait de sa famille, celui-là. (*A Pascal.*) Quand notre dernier condamné sera parti, tu verras à te débrouiller, à retrouver ton père, s'il est par là, dans quelque coin; et s'il n'est retenu pour autre cause... Quatre heures passées! diable! nous sommes en retard... Condamné Savigny!

PASCAL, *avec terreur*. Savigny!.. Que uis de Savigny?

LE GUICHETIER. Ci-devant marquis, tu veux dire?

PASCAL. Il est encore là?..

LE GUICHETIER. Parbleu.

PASCAL. Dans cette chambre?

LE GUICHETIER. Oh! pas pour longtemps. V'là qu'on vient le chercher.

PASCAL. O! mon dieu... si j'avais su... je croyais... on m'avait assuré... Est-ce qu'il va traverser cette salle?

LE GUICHETIER. Il n'y a pas d'autre passage.

PASCAL. Supporter sa vue... moi!.. c'est impossible... éloignons-nous... fuyons..

UN SOLDAT. On ne passe pas.

PASCAL. Comment!.. je ne puis plus sortir?..

LE GUICHETIER. Non, sans doute... c'est la règle... quand on transfère un prisonnier.

PASCAL. Oh! c'est horrible... c'est affreux... où me cacher?

LE GUICHETIER. Eh bien!.. eh bien!.. ça te fait peur? un aristocrate... tu n'oses pas le regarder en face?.. poltron! (*Appelant à haute voix.*) Condamné Savigny!

Germain, enveloppé de la redingote du marquis.

GERMAIN. Me voilà... je suis prêt...

PASCAL. C'est lui! je me meurs...

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, GERMAIN, *avec l'uniforme du marquis. La musique accompagne toute cette scène.*

GERMAIN. Mon Dieu! soutiens-moi jusqu'au bout; que le père puisse au moins racheter le crime de son fils! Je tremblais qu'il ne s'éveillât! Adieu, adieu! oh! le meilleur des hommes...

LE GUICHETIER, *au chef des soldats*. Voici ses noms et son jugement.

GERMAIN. Je vous suis, marchons!

PASCAL, *se détournant de lui*. Il approche! ah! pourvu que ses regards...

GERMAIN. Quel est cet homme? je ne me trompe pas! lui... Pascal... ici... dans un pareil moment... il est venu s'assurer! infâme jusqu'au bout! Lâche dénonciateur, ton crime m'est connu.

PASCAL, *se cachant davantage*. Ah!

GERMAIN, *continuant*. Malédiction sur toi, et quand sonnera ta dernière heure, qu'une voix te répète encore devant Dieu: Infâme, ton père t'a maudit!

Il se place entre les soldats et sort avec eux.

SCÈNE IX.

PASCAL, *seul.*

J'ai cru mourir! quel supplice! l'entendre là, près de moi... et n'oser envisager... Il savait tout... qui donc a pu l'instruire? qui donc a pu livrer mon secret, et ces paroles terribles qui me frappent encore d'épouvante, je ne sais par quelle illusion fatale... quel rêve de mes sens... j'ai cru un moment... oui, j'ai cru que c'était mon père lui-même qui les prononçait, il me semblait reconnaître sa voix, son accent... Ah! je n'échapperai à ces tourmens horribles qu'en fuyant de ces lieux, qu'en revoyant mon père, en l'arrachant d'ici... Cette chambre était celle du marquis, il est là, sans doute! Mon père, venez, venez, hâtons-nous! Ah! quelle vision! quel fantôme! Ce n'est pas possible! le marquis! seul! endormi! le marquis! et tout à l'heure près de moi! cette voix que j'avais cru reconnaître... c'était lui! c'était mon père, c'est lui qui marche à l'échafaud! que j'ai conduit moi-même... Arrêtez, arrêtez, malheureux! c'est mon père, ils ne m'entendent pas, courons! Oh! cette porte est fermée, le ciel a donc juré ma perte... c'est le commencement de l'enfer! Ouvrez! ouvrez! c'est mon père, vous dis-je, ils s'éloignent, ils marchent toujours, et chaque instant de retard... Ah! c'est à en devenir fou! à se briser la tête... A moi! au secours! Je n'y vois plus! je succombe! de l'air, de l'air, j'étouffe! Personne, personne! ils sont peut-être arrivés déjà, et je ne puis me précipiter, je ne puis leur crier: arrêtez, c'est mon père!..

SAVIGNY, *dans sa chambre.* Quelle voix! Germain... tu es là... n'est-ce pas?

PASCAL. Le marquis, il est éveillé, il va venir, je ne veux pas le voir, non, non, il me fait peur... Ils ne m'ouvriront pas! ils veulent que je meurs là de rage et de désespoir.

SAVIGNY. Mon ami! mon brave Germain!

PASCAL. Le voilà! *(Se précipitant vers la porte de droite qui est ouverte.)* Sauvez-moi, sauvez-moi donc...

Il disparaît, la porte se referme.

SCÈNE X.

SAVIGNY, *seul.*

Quel est cet homme? qui fuit à mon approche? Accablé de fatigue, je m'étais assoupi... lorsque ces cris terribles... c'était un songe... Mais Germain, où est-il donc? je l'avais laissé ici, il m'avait promis de m'attendre, et... Le moment fatal doit approcher, et si j'en crois l'horloge de la cour: Que vois-je? quatre heures et demie, quatre heures et demie? pourquoi ce retard? qu'est-il donc arrivé? d'ordinaire, ils n'attendent pas!

SCÈNE XI.

SAVIGNY. CÉCILE, LE GUICHETIER.

CÉCILE, *en dehors.* Mon père, mon père, je veux le voir.

LE GUICHETIER, *de même.* Impossible!

CÉCILE. Par pitié.

SAVIGNY, *frappé.* Cécile! ah! c'est là ce que je redoutais!

CÉCILE. Je veux le voir, vous dis-je.

LE GUICHETIER, *de même.* Non!

SAVIGNY. Cécile, mon enfant!

CÉCILE. C'est lui! oh! laissez-moi, laissez-moi! Ah!

LE GUICHETIER. Diable de petite femme, pas moyen de l'arrêter.

SAVIGNY. Ma fille!

CÉCILE. C'est toi! c'est toi!

SAVIGNY. Chère enfant!

CÉCILE. Ah! tu m'avais trompée, mais j'ai tout appris, je me suis échappée, j'ai couru; maintenant, je ne te quitte plus! non, oh! non! vois-tu, ils ne m'arracheront pas de tes bras...

LE GUICHETIER. Comment, c'est là ton père?

CÉCILE. Oui, monsieur, et si vous vouliez...

LE GUICHETIER. Le vieux bonhomme que cet autre est venu réclamer... Eh bien, emmène-le ton père, et dépêche-toi!

CÉCILE, *étonnée.* Que je l'emmène?

SAVIGNY, *de même.* Comment?

LE GUICHETIER. Parbleu, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, puisqu'il n'est pas prisonnier.

CÉCILE, *plus étonnée.* Lui!

LE GUICHETIER. Ton mari est déjà venu...

CÉCILE. Mon mari.

LE GUICHETIER. Il m'a remis l'ordre, ainsi tu peux l'emmener.

CÉCILE. L'emmener, moi!

LE GUICHETIER. Hé oui, ne faut-il pas que je le porte chez toi?

CÉCILE. Non, non... Vous l'entendez, venez...

SAVIGNY. C'est une erreur... et je ne puis...

CÉCILE. Chut! N'est-ce pas, citoyen, qu'il faut nous en aller?

LE GUICHETIER. Parbleu! est-ce que je vais garder ici un tas d'inutiles! allons, allons, nous avons besoin de places pour les nouveaux venus; et maintenant que le condamné Savigny est parti faut que j'arrange sa chambre pour un autre.

CÉCILE, *frappée*. Savigny!

SAVIGNY. Parti! ô mon Dieu! et qui donc? qui donc? cet uniforme qui a disparu... Ah! Germain! où est Germain? je veux le voir, je veux le voir à l'instant! il n'y a que lui... lui seul...

CÉCILE. Mon père, au nom du ciel!

SAVIGNY. Qu'entends-je? ce signal...

LE GUICHETIER. C'est celui de l'exécution.

SAVIGNY. De l'exécution, ah! courons!

LE GUICHETIER. C'est fini.

SAVIGNY. O mon Dieu! Germain, Germain!

CÉCILE. Mon père, par pitié, par pitié pour votre pauvre fille, pas un mot, vous ne pouvez le sauver, et moi, je puis tout perdre! (*Le soutenant.*) Venez!

LE GUICHETIER. Eh oui, morbleu! en voilà un qui fait plus de façons pour sortir, que les autres pour entrer...

LE CRIEUR, *en dehors*. Voilà le jugement de l'ex-marquis de Savigny, les noms de ses complices, son exécution, etc.

SAVIGNY. O le modèle des amis! noble et digne créature! que Dieu te reçoive dans son sein!

La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de l'arrière-boutique de Pascal. Au fond, le magasin, où l'on voit plusieurs voitures remisées. Le magasin est séparé de l'arrière-boutique par un vitrage qui tient toute la longueur du théâtre, et au milieu duquel est pratiquée une porte aussi vitrée. A droite, l'antique boutique et sur le mur, des harnais suspendus. A gauche du spectateur, la porte de la chambre à coucher. Sur le devant, un buffet, une table, des chaises, etc.

SCÈNE I.

HENRIETTE, *femme de Pascal*, MAD. BELHOMME.

Au lever du rideau Henriette est occupée à nétoyer un portrait de grandeur naturelle. Mad. Belhomme entre par la droite.

MAD. BELHOMME. Bonsoir, ma voisine.

HENRIETTE. Ah! c'est vous, madame Belhomme.

MAD. BELHOMME. Votre homme n'est pas rentré?..

HENRIETTE. Pascal?.. Il ne tardera pas!..

MAD. BELHOMME. C'est que j'avais un petit service à lui demander... Qu'est-ce que vous faites donc là?

HENRIETTE. Vous voyez!..

MAD. BELHOMME. Sainte Vierge... le portrait de ce pauvre M. de Savigny.

HENRIETTE, *soupirant*. Je viens de l'acheter à la vente qui se fait à son hôtel.

MAD. BELHOMME. Déjà!...

HENRIETTE. Pardi!.. aujourd'hui... est-ce qu'ils vous laissent le temps de vous reconnaître!.. à peine parti!.. Pour rien au monde, je n'aurais voulu que ce portrait tombât entre les mains de brocanteurs, d'indifférens! Excellent homme! c'est lui qui nous a mariés... qui a fourni à Pascal de quoi nous établir!.. aussi son portrait ne nous quittera jamais!.. Ici, du moins, il ne rencontrera que des regards reconnaissans; et ça fera un plaisir à mon mari... de l'avoir toujours là... sous les yeux!..

MAD. BELHOMME. C'est bien!.. ma bonne Henriette!.. c'est bien! je vous aimais déjà... maintenant je vous estime.

HENRIETTE. Aidez-moi donc à le placer...

MAD. BELHOMME. De tout mon cœur...

Elles le suspendent au-dessus de la porte vitrée qui est au fond.

HENRIETTE. Là.

MAD. BELHOMME. Pauvre cher homme! oui... v'là bien ses traits... ses yeux pleins de bonté... Ah! moi aussi... je lui étais bien attachée. J'ai voulu le sauver...

HENRIETTE. Bah!

MAD. BELHOMME. S'il m'avait écoutée... s'il était parti seulement une heure plus tôt...

HENRIETTE. Et sa fille... cette bonne et jolie mamzelle Cécile.

MAD. BELHOMME. Elle est chez nous!.

HENRIETTE. Chez vous?..

MAD. BELHOMME. Dans un état!.. Pauvre enfant!.. n'a-t-elle pas voulu aller à toute force à la prison du Luxembourg... je l'ai accompagnée jusqu'à la porte... et j'ai chargé Belhomme de la reprendre... j'en suis presque à souhaiter qu'elle soit arrivée trop tard...

HENRIETTE, *avec un geste de pitié*. Ah! oui... une pareille séparation!..

MAD. BELHOMME. Et dire qu'on ne peut pas savoir qui est-ce qui l'a dénoncé!.. ces monstres d'hommes!.. faut-il qu'il y ait des scélérats assez abandonnés!.. mais ils n'ont donc pas de femmes, ces misérables-là!.. Dieux!... si mon mari était capable d'un pareil trait... je ne suis pas méchante... mais je l'étranglerais...

HENRIETTE. Moi, j'en mourrais.

MAD. BELHOMME. Mourir?.. fi donc!.. ils seraient veufs! ils seraient trop contens!.. Du tout; si je n'étais pas la plus forte... il y a d'autres moyens de les punir... Ah! tant pire! je suis une honnête femme... mais, ça ne pèserait pas une once... Je ne sais pas si c'est dans les droits, de l'homme,mais c'est dans les droits de la femme... ce n'est pas pour ce pauvre Belhomme que je dis ça!.. oh! dieu!.. Il y aurait conscience!.. avec lui, je suis bien tranquille...

HENRIETTE. Et moi donc!.. Pascal a ses défauts!.. mais au moins... c'est un brave homme... et pour nous autres femmes... voyez-vous, ma voisine, c'est tout; car enfin, nous n'avons de considération que par le nom que nous portons... et moi, je consentirais à être pauvre... malheureuse... pourvu que quand je passe dans le quartier, j'entende dire : «Madame Pascal... a !.. un bon mari, un brave homme, un honnête homme!.. ça fait plaisir.»

MAD. BELHOMME. Ça vaut dix mille livres de rentes...

HENRIETTE. Dites donc!.. si nous pouvions vous être utiles pour cette bonne mamzelle Cécile.

MAD. BELHOMME. Franchement... c'est pour elle que je venais emprunter à Pascal... un assignat de mille francs... une misère, pour aller au marché... Pauvre petite... ça va nous faire un surcroît de dépenses... et je ne voudrais pas qu'elle s'en doutât.

HENRIETTE. Ah! nous serons trop heureux... ce n'est pas que mon mari ne soit un peu serré...

MAD. BELHOMME. Lui, qui en gagne tant!.. avec toutes ces vieilles voitures qu'il vend pour du neuf...

HENRIETTE. Ah! bien oui!.. quand il faut lui demander de l'argent... il se met dans des colères...

MAD. BELHOMME. Ah! bien... Belhomme quelle différence... il n'a jamais rien... mais il le donne avec un plaisir...

HENRIETTE. Ecoutez! faites une chose... il va rentrer souper, avec son père, qui avait suivi son maître en prison, et dont il a obtenu la mise en liberté : restez à manger un morceau avec nous...

MAD. BELHOMME. Oh! je n'ai pas faim.

HENRIETTE. Moi, non plus... mais on jase; c'est une occasion, et puis vous me donnerez un coup de main... faut que je courre chercher mon enfant, que j'ai laissé chez sa marraine, en allant à c'te vente...

MAD. BELHOMME. Au fait... je suis bien tranquille... Belhomme aura un soin de mamzelle Cécile...

HENRIETTE. C'est ça, vous pouvez toujours apprêter la table.

MAD. BELHOMME. Où mettez-vous le linge?

HENRIETTE. Dans le buffet.

MAD. BELHOMME. Bien.

HENRIETTE. Quatre couverts.

MAD. BELHOMME. C'est dit....

HENRIETTE. Je reviens tout de suite.

Elle sort à gauche.

SCÈNE II.

MAD. BELHOMME, *seule, mettant le couvert.*

Une bonne petite femme!.. je l'aime tout plein, moi... et puis je me doute qu'elle n'est pas aussi heureuse qu'elle veut bien le dire!.. on a beau être riche... (*Déployant la nappe.*) Tiens, quelle grosse toile bise!.. pour des gens à leur aise... ils ne sont pas difficiles.. Et des couverts d'étain! oh! mais, ils ne sont pas calés du tout... qu'est-ce qu'il fait donc de ce qu'il gagne, celui-là, il place!.. ah! c'est sûr. Ah bien, nous ne faisons pas le gros dos, nous, mais nous avons nos six couverts d'argent, que Belhomme voulait déposer sur l'autel de la patrie, avec sa montre. J'ai dit : « Bien » obligé!.. la patrie, c'est très beau, mais » qu'elle aille se promener... je ne veux pas » manger avec mes doigts.»

SCÈNE III.

MAD. BELHOMME, BELHOMME, *en dehors et du côté de la boutique. — Il frappe.*

BELHOMME. Ma femme... es-tu là?

MAD. BELHOMME. Eh! mais... cette voix! c'est toi, Belhomme?

BELHOMME. Oui, citoyenne... ouvre à ton époux.

MAD. BELHOMME, *ouvrant.* Que viens-tu faire ici?.. Pourquoi quitter mademoiselle Cécile?..

BELHOMME, *troublé.* La citoyenne Cécile... est en sûreté... mais il faut absolument que je te parle.

MAD. BELHOMME. Hé, mon dieu... je n'avais pas remarqué, comme il est pâle...

BELHOMME. Ce qui m'étonnerait, ce serait d'être rouge... quand l'édifice social se détraque.

MAD. BELHOMME. Qu'y a-t-il donc ?

BELHOMME. Tu es seule.

MAD. BELHOMME. Oui.

BELHOMME. Tu en es sûre.

MAD. BELHOMME. Ah! ça... veux-tu parler... qu'est-ce qu'il y a ?

BELHOMME. Il y a, citoyenne, que tu ne peux plus rentrer au domicile conjugal.

MAD. BELHOMME. Chez nous?..

BELHOMME. Non...

MAD. BELHOMME. Et qui s'y opposerait?..

BELHOMME. Moi!..

MAD. BELHOMME, *pleurant*. Toi? Qu'est-ce que j'entends là... Belhomme, est-il possible... tu voudrais profiter du bénéfice de la loi!.. Tu voudrais divorcer...

BELHOMME. Divorcer! au fait!.. c'est une idée... si ça peut t'empêcher de revenir... j'ai posé pour un empereur romain, qui répudiait une femme tous les mois... l'empereur Commode!.. je crois...

MAD. BELHOMME. Laisse-moi tranquille avec tes empereurs!.. un tas de mauvais sujets!.. Ainsi tu ne m'aimes plus...

BELHOMME. Moi, par exemple!.. ma pauvre femme!.. ne plus t'aimer... au contraire, c'est par excès d'amour...

MAD. BELHOMME. Que tu me chasses...

BELHOMME. Que je te prie de t'en aller.

MAD. BELHOMME. Et pourquoi ne rentrerai-je pas à la maison?,.

BELHOMME, *baissant la voix*. Parce que... parce que... la mort y est.

MAD. BELHOMME. La mort...

BELHOMME. Moi, je puis me sacrifier... c'est le devoir d'un homme; nous avons... le citoyen Brutus... qui était un luron...

MAD. BELHOMME. Te tairas-tu, avec tes Brutus... Je veux retourner chez nous...

BELHOMME, *avec force*. Non, non, non... et mille fois non!.. s'ils te découvraient... tu serais donc condamnée aussi...

MAD. BELHOMME. Condamnée!.. Pourquoi?..

BELHOMME. A cause du marquis...

MAD. BELHOMME. Quel marquis?

BELHOMME. M. de Savigny... il est chez nous...

MAD. BELHOMME. M. de Savigny!... lui.,. qui a été condamné, exécuté.

BELHOMME. Je le croyais comme toi... aussi, quand je l'ai vu devant moi... je lui ai dit: «Vous vous trompez, mon brave homme... ça ne peut pas être vous!..» Mais c'est parfaitement lui... en chair et en os... il existe... il respire...

MAD. BELHOMME, *avec joie*. Ah! que bonheur... et comment se fait-il?

BELHOMME. Je te l'expliquerais très facilement, si je le savais; mais je n'y comprends rien... ni lui non plus, je crois!.. car il est dans une agitation... il pleure... il sanglotte... il s'accuse de la mort d'un autre. *(Se touchant le front.)* Je ne serais pas surpris qu'il y eût un peu de...

MAD. BELHOMME. J'espère que tu l'as bien reçu?

BELHOMME. Cette question!.. j'aurais été lui fermer la porte!.. ô dieu! l'hospitalité... la vertu des anciens!.. J'ai posé pour un nommé *Philémon*, un vieux béquillard qui recevait un autre particulier très connu. Non, non! je ne rappellerai pas l'anecdote... J'ai installé le marquis dans notre plus belle chambre...

MAD. BELHOMME. A la bonne heure.

BELHOMME. Mais je ne veux pas que tu y reviennes... Le décret puni de mort ceux qui reçoivent les condamnés... les hors la loi... tant que je serai seul... j'aurai de la tête... je ne crains rien... mais, si je te savais exposée... toi aussi, ma bonne Louise, ça serait fini...

MAD. BELHOMME. Ah!.. mon pauvre Belhomme... que je t'avais bien jugé.

BELHOMME, *étonné*. Eh bien... qu'est-ce qu'il lui prend donc ?

MAD. BELHOMME, *émue*. Ah! je t'aime, va!.. je suis fière de toi : vois-tu Belhomme... si je te trompais jamais, tu peux me tuer, je ne dirai rien... ça serait juste.

BELHOMME. Par exemple!..

MAD. BELHOMME. Mais, j'ai du courage aussi, je ne te quitte pas... et s'ils t'envoyaient à la mort, j'y marcherais avec toi.

BELHOMME. Justement, je ne veux pas.

MAD. BELHOMME. Belhomme... il n'y a que moi ici qui puisse dire : «Je le veux.»

BELHOMME. Mais...

MAD. BELHOMME. Laisse-moi seulement prévenir madame Pascal qui va rentrer.

BELHOMME, *effrayé*. Non, non, ne préviens personne... il faut prendre garde à présent, je n'ose plus dire à un ami : *Bonjour, comment te portes-tu?* j'ai peur qu'il n'abuse de mes paroles!.. je n'en ai lâché deux mots qu'à M. Eugène, en passant.

MAD. BELHOMME. Qu'il a dû en être content?

BELHOMME. Oh! il m'a sauté au cou... d'un seul bras, par exemple!.. parce qu'il a reçu un coup d'épée dans l'autre.

MAD. BELHOMME. Un coup d'épée?..

BELHOMME. Un duel!.. avec un des juges du marquis, qui refusait de lui nommer le dénonciateur, ça pouvait le compromettre... heureusement qu'on a besoin de lui... on venait même de l'appeler au comité de salut public pour une mission importante! nous sommes convenus qu'il tâcherait d'obtenir un brevet en blanc dans les charrois... nous en profiterons pour faire filer le marquis... en blouse... le fouet à la main... tu comprends... le tribunal révolutionnaire aurait un pied de nez!.. et quant à mademoiselle Cécile...

MAD. BELHOMME. Chut! tais-toi...

BELHOMME. Quelqu'un?.. vois-tu, vois-tu... tu m'as fait bavarder. Je ne serais pas surpris d'être mandé ce soir à ma section...

SCENE IV.

Les Mêmes. PASCAL et les Garçons.

PASCAL. Ouvrez la grande porte...

BELHOMME. C'est Pascal.

PASCAL, *en dehors.* Prenez garde d'accrocher en tournant.

BELHOMME. Tiens!.. c'est une voiture que ses garçons amènent.

PASCAL. Doucement, doucement donc.

MAD. BELHOMME. Que de précautions... c'est donc un équipage d'ambassadeur?

BELHOMME. Non! une berline bien simple.

BELHOMME. Il l'aura eue pour rien.

PASCAL. Maintenant, je vais ouvrir... Ah! vous étiez là, Belhomme... et la voisine aussi; enchanté! Que le ciel les confonde.

BELHOMME, *d'un air dégagé.* Bonsoir, Pascal... nous ne te gênons pas...

PASCAL. Du tout. Je croyais... que ma femme...

MAD. BELHOMME. Elle va rentrer; elle a été chercher son enfant chez une voisine... et, pendant ce temps là, je gardais son ménage.

PASCAL. Ah! c'est très bien, en vous remerciant; mais maintenant... que me voilà.

MAD. BELHOMME, *souriant.* Nous pouvons nous en aller, n'est-ce pas? (*A son mari.*) Est-il aimable, ce bourru-là!..

BELHOMME, *bas.* Ce n'est pas de la dernière politesse.

MAD. BELHOMME. Et vois donc... quel air extraordinaire...

BELHOMME, *bas.* Oui, il a un air... est-ce qu'il m'aurait entendu tout à l'heure... j'ai été bien imprudent.

PASCAL, *à part.* Comme ils me regardent... se douteraient-ils de quelque chose?

Les garçons entrent par la gauche.

PREMIER GARÇON, *à Pascal.* V'là qu'est fait... citoyen Pascal.

PASCAL, *vivement, en les interrompant.* C'est bien! c'est bien, mes amis! tenez, voilà un assignat de cinq cents francs. (*A part.*) c'est le dernier. (*Haut.*) Allez boire un coup à ma santé.

PREMIER GARÇON, *bas à ses camarades.* Est-il ladre! cinq cents francs pour remiser une berline! nous n'aurons pas seulement chacun une chopine.

DEUXIÈME GARÇON, *bas.* Dam! les sous sont rares... la république est gênée.

PREMIER GARÇON. Salut, citoyenne... et la compagnie.

Les garçons sortent.

SCÈNE V.

BELHOMME, PASCAL, MAD. BELHOMME.

BELHOMME, *regardant la voiture à travers les vitraux.* Une nouvelle emplette que tu viens de faire?

PASCAL. Oui. (*A part.*) Comme ils l'examinent.

BELHOMME. Un bon marché, sans doute.

PASCAL, *les yeux au ciel.* Oh non!..

MAD. BELHOMME. Alors, faut qu'elle ait quelque mérite caché, car je vous avoue que je ne la trouve pas trop belle votre berline.

PASCAL, *troublé.* C'est une occasion... une voiture de poste... ça n'a rien de brillant; mais c'est excellent pour un voyage, je trouverai facilement à la placer.

BELHOMME. Oh! on peut s'en rapporter à lui... le gaillard ne fait que de bonnes affaires. A propos, as-tu passé au Luxembourg?

PASCAL, *plus troublé.* Au Luxembourg? Comment?.. Pourquoi venez-vous me parler...

BELHOMME, *étonné.* Mais dam! pour savoir si tu es instruit...

PASCAL, *avec vivacité.* Non... je ne sais rien... je ne veux rien savoir.

BELHOMME, *à sa femme.* Qu'est-ce qu'il a donc?.. est-ce que j'ai dit quelques bêtises?

MAD. BELHOMME, *bas.* Ce n'est pas étonnant, il croit que le marquis... j'ai envie de le rassurer... de lui dire...

BELHOMME, *la retenant.* Du tout, il voudrait s'en mêler, et il nous mettrait dans le gâchis.

PASCAL, *à part.* Ils ne s'en iront pas... et ils semblent se consulter.

BELHOMME, *à lui-même*. Je lui trouve d'ailleurs une physionomie toute... allons-nous-en. (*Haut.*) Ah ça, citoyen Pascal, la voisine ne rentre pas, on sera inquiet chez nous. (*Se mettant la main sur la bouche.*) Oh! (*Se reprenant.*) Quand je dis... qu'on sera inquiet... c'est une manière de parler, parce que, quand il n'y a personne... (*A part.*) Je suis horriblement maladroit.

PASCAL, *avec empressement*. C'est bien, au revoir!..

MAD. BELHOMME, *revenant sur ses pas*. Ah! à propos, voisin...

PASCAL, *avec humeur*. Encore...

MAD. BELHOMME. Nous voulions vous prier de nous rendre un petit service.

PASCAL. Quoi donc?

MAD. BELHOMME. De nous prêter... un assignat de mille francs.

PASCAL. Comment?

BELHOMME, *à sa femme*. Est-ce qu'il n'y a plus rien à la maison?

MAD. BELHOMME. Rien, absolument.

BELHOMME, *bas*. Dans tous les tiroirs?

MAD. BELHOMME, *bas*. Et deux personnes de plus.

BELHOMME, *bas*. Tais-toi donc, femme inconsidérée!

MAD. BELHOMME, *à Pascal*. Ça ne serait que jusqu'à demain... et...

PASCAL, *brusquement*. Mille francs... mille francs... on croit donc que je roule sur l'or.

BELHOMME. Il n'est pas question d'or, puisque c'est un assignat qu'on te demande.

PASCAL, *avec humeur*. Des assignats... des assignats... on n'en gagne pas déjà tant.

MAD. BELHOMME. Laissez donc, quand on achète des voitures...

PASCAL, *avec humeur*. Il faut les payer, d'ailleurs! je l'ai prise à crédit... et puis, les ouvriers, les charges; vous ne vous embarrassez pas de ça, vous... (*Avec colère.*) Il y a des gens qui sont sans gêne; il restent les bras croisés, ils ne font rien, et puis, quand ils ont besoin d'argent; ils vont quémander de porte en porte.

MAD. BELHOMME. Ah! mais, voisin...

BELHOMME. Il est de fait, voisin!..

PASCAL, *sèchement*. Finissons!.. je ne peux pas vous prêter... je n'ai pas un sou! ainsi, adressez-vous à d'autres.

BELHOMME. Eh bien! eh bien! n'faut pas crier pour ça.

MAD. BELHOMME, *piquée*. Pardi, c'est un malheur! comme on dit : les plus riches ne sont pas les plus obligeans...

BELHOMME, *bas a sa femme*. Prends donc garde! (*Haut.*) Si le voisin le pouvait...

MAD. BELHOMME. Je n'en voudrais plus, maintenant.

PASCAL. A votre aise.

BELHOMME. Si, je le prends, moi, parce que tous les assignats sont égaux devant la loi! Comment feras-tu?

MAD. BELHOMME, *bas*. Je vendrai plutôt mes quatre couverts d'argent.

BELHOMME, *bas*. Que tu n'as pas voulu déposer...

MAD. BELHOMME. Ça nourrira deux malheureux... c'est mon autel de la patrie, à moi. Sans rancune, voisin. Nous n'en serons pas moins bons amis pour ça; mais si je remets les pieds chez vous!

PACAL. Et vous ferez bien... Je n'aime pas les gens qui sont toujours à fureter... à espionner.

MAD. BELHOMME. Espionner... espionner... jour de dieu! Si j'étais votre femme...

BELHOMME. Allons, allons, pas de mots!

MAD. BELHOMME. Suffit! je ne veux pas me fâcher! je vous croyais un bon cœur; mais je vois que comme tant d'autres, vous sacrifieriez tout à un écu! grand bien vous fasse, mais nous ne mangerons pas à la même table! vous m'avez entendue? je n'ai plus rien à vous dire! Votre servante; venez, Belhomme.

Elle sort.

SCÈNE VI.

PASCAL, *seul*.

Ils sont partis! c'est heureux! Ne semble-t-il pas déjà qu'ils ont jeté un regard de convoitise... que je dois nourrir tous les fainéans du quartier... Oh! non... pour moi... pour moi seul! cette fortune! je l'ai payée assez cher, mon Dieu! Fermons tout, que personne... (*Regardant la voiture.*) Elle est là... chez moi. Il me semble que c'est un rêve, et j'ai peine à me rappeler... Je ne le voulais pas... non!... Je courais sur les traces de mon père... je suis arrivé trop tard! Alors, je ne sais quelle rage... quelle frénésie est venue me dessécher l'âme... m'enlever toute raison, toute pitié!.. oh! que j'ai souffert... à cette vente!.. au milieu de cette foule... je croyais les voir tous remarquer mon trouble, mon effroi... la sueur qui ruisselait de mon front... et quand ce trésor ignoré de tous m'a été adjugé, j'ai pensé mourir... j'ai cru que le marquis allait paraître... et... (*Se calmant*) Non! il a dû s'évader, fuir de Paris... pour toujours... ces richesses sont à moi... bien

à moi! Je ne suis plus Pascal... le misérable ouvrier... l'homme obscur... dédaigné... je suis riche... et à celui que la fortune favorise... qui répand l'or à pleines mains... lui demande-t-on comment il l'a gagnée? non, il est riche!... ce mot répond à tout... à lui, les honneurs, les respects... honte et malheur à celui qui n'a rien. Tandis que je suis seul... hâtons-nous de contempler... Qui vient là! Qui vient là?..

SCÈNE VII.

PASCAL, HENRIETTE.

HENRIETTE, C'est moi, mon ami! il n'y a pas long-temps que tu es rentré? et madame Belhomme... où est-elle? tu ne l'as pas vue?

PASCAL. Si!.. elle vient de partir.

HENRIETTE. Tiens!.. et moi, qui l'avais engagée à souper avec nous.

PASCAL, *brusquement*. C'est bien le moment!.. un souper... des dépenses!

HENRIETTE. C'était pour te distraire... Si j'avais cru que cela te contrariât...

PASCAL, *s'asseyant dans un coin*. Il suffit.

HENRIETTE. Mon dieu! qu'as-tu donc? tu me réponds à peine... tu es pâle!.. est-ce que tu souffres.

PASCAL. Non.

HENRIETTE. Est-ce que...

PASCAL, *avec impatience*. Que de questions... j'ai... j'ai besoin d'un peu de repos... de tranquillité, et je ne peux pas en trouver. Voyons, que voulez-vous? que venez-vous faire ici?

HENRIETTE, *interdite*. Mais je venais auprès de toi.. te tenir compagnie...

PASCAL. C'est bien la peine!

HENRIETTE. J'ai ramené ton fils. (*Montrant la chambre.*) Il est là... dans son berceau; ne veux-tu pas l'embrasser?

PASCAL, *à part*. L'embrasser... je ne pourrais pas.

HENRIETTE. Eh bien?..

PALCAL. Hé non!.. laissez-moi... laissez-moi, vous dis-je... Pas un regard, maintenant qui ne me pèse... qui ne me trouble!.. six cent mille francs en or, des diamans... comment ferai-je? comment les dérober...(*Haut.*) Il est tard... il me semble qu'il serait temps de se retirer.

HENRIETTE. Et le souper.

PASCAL. Ah! oui... le souper... c'est ce que je voulais dire... qu'attendons-nous?

HENRIETTE. Tout est prêt, mon ami.

PASCAL, C'est bien, asseyons-nous. (*Il s'arrête.*) Pourquoi donc trois couverts .. pour qui donc celui-là?

HENRIETTE. Pour ton père!

PASCAL. Mon père!..

HENRIETTE. Ah! ne me regarde pas ainsi... tu me fais peur!.. ne devais-tu pas le ramener?..

PASCAL, *à lui-même*. Mon père? non!.. il ne viendra pas...

HENRIETTE. Comment...

PASCAL. Il ne viendra pas, vous dis-je. Otez ce couvert... ôtez-le il me tue! Mettez-vous là... soupons!.. oui (*S'asseyant.*) je crois effectivement que le besoin... non, je ne peux pas... je n'ai pas faim!.. à boire!.. Si je pouvais m'étourdir.

HENRIETTE. O mon dieu! Mon ami, j'espère au moins... que ton père...

PASCAL. Encore!.. Avez-vous donc juré de me faire perdre la raison. Taisez-vous! nous avons fini... c'est bien! enlevez cela et allez vous reposer.

HENRIETTE. Et toi?

PASCAL. Plus tard... J'ai à travailler... une voiture à réparer... enfin... je veux être seul... m'entendez-vous !

HENRIETTE. J'obéis... (*A part.*) Ah! je ne m'éloignerai pas... son agitation me fait trembler.

SCÈNE VIII.

PASCAL, *se croyant seul.*

Plus de repos!.. et ces misérables usuriers... ils vont venir... il faut que je prépare... ouvrons vite un des secrets. Le cœur me bat!..la première fois que je vais porter la main. (*Il tire la porte qui résiste d'abord.*) Qui retient donc cette porte, et qui peut l'empêcher... (*La porte s'ouvre enfin, le portrait se détache et tombe debout devant lui.*) Que vois-je?.. le marquis! c'est lui!.. lui... qui me poursuit... me tue de ses regards... il vient pour me confondre, pour me redemander son bien! A moi!.. au secours, au secours.

SCÈNE IX.

PASCAL, HENRIETTE, *accourant.*

HENRIETTE. Qu'est-ce donc! ces cris affreux...

PASCAL, *troublé*. Ah! c'est vous!.. ce portrait... qui l'a mis là... qui l'a apporté?

HENRIETTE. Ah! pardon... mon ami... sa vue a renouvelé tes regrets!

PASCAL. Qui a osé l'apporter?

HENRIETTE. C'est moi... j'ai employé toutes mes épargnes pour racheter l'image de notre bienfaiteur.

PASCAL. Vous! Elle a racheté son portrait. Et moi...

HENRIETTE. Mais... je ne me trompe pas... cette berline... c'était celle de M. de Savigny.

PASCAL. Otez ce portrait.

HENRIETTE, *de même.* Qui donc a ramené cette voiture?

PASCAL. Emportez-le, vous dis-je!

HENRIETTE. La reconnaissance me fait un devoir de le garder; est-ce aussi la reconnaissance qui a ramené cette voiture ici!.. vous ne répondez pas?.. elle devait renfermer de l'or... vous me l'avez dit... en y travaillant... des secrets, que vous seul connaissiez.

PASCAL, *tremblant.* Assez...

HENRIETTE. Un traître a livré le marquis, et sa voiture est là... chez vous!.. Mais défends-toi donc, malheureux... dis-moi donc que ce n'est pas toi... que mon mari n'est pas un lâche... un dénonciateur.

PASCAL. Taisez-vous... taisez-vous!..

HENRIETTE. Me taire! quand nous sommes déshonorés... quand toi, ta femme, ton enfant, tu nous perds tous!

PASCAL, *hésitant.* Non... M. de Savigny n'est pas mort.

HENRIETTE. Il n'est pas mort? et tout à l'heure encore... j'ai entendu...

PASCAL. On s'est trompé.

HENRIETTE. Et qui donc l'a sauvé!.. ton père?

PASCAL, *hésitant.* Je... je l'ignore...

HENRIETTE. Tu mens... ton trouble.. ta pâleur... le marquis a succombé... j'en suis sûre... et c'est toi... c'est toi qui l'as livré.

PASCAL. Oh! c'est à lasser les anges... Plus bas!.. plus bas!.. tu veux donc ameuter toute la ville contre moi... quand je te dis que le marquis est sauvé... qu'il existe... qu'il respire!

HENRIETTE. Alors, que ton père vienne, qu'il me dise que tu es innocent... je le croirai...

PASCAL, *frémissant.* Mon père...

HENRIETTE. Pourquoi n'est-il pas là?

PASCAL, *de même.* Tais-toi!..

HENRIETTE. C'est qu'il connaît ton crime.

PASCAL. Silence!

HENRIETTE. Qu'il te maudirait... qu'il t'a maudit déjà, peut-être!

PASCAL, *furieux et courant à elle.* Silence, sur ta vie!.. ou ma fureur!..

HENRIETTE, *tombant à genoux.* Ah!..

BELHOMME, *frappant.* Citoyen Pascal...

PASCAL, *s'arrêtant.* Ciel!..

HENRIETTE. Quelqu'un...

PASCAL. C'est la voix de Belhomme!..

BELHOMME, *en dehors.* Hé! citoyen Pascal, ouvre donc.

PASCAL. Relevez-vous!.. essuyez vos yeux!.. ou plutôt... non... rentrez... rentrez là... et s'il vous échappe un seul mot...

HENRIETTE. Crains-tu donc que je te dénonce... j'ai trop horreur des traîtres. O mon pauvre enfant!..

BELHOMME. Ah ça, dis donc, est-ce que tu vas nous laisser à la porte?

PASCAL. Un moment.

BELHOMME, *en dehors.* C'est de la part du comité de salut public.

PASCAL. Du comité... qu'est-ce que cela signifie?

BELHOMME, *continuant.* Citoyen, Pas...

PASCAL, *ouvrant.* Voilà...

SCÈNE X.

PASCAL, BELHOMME.

BELHOMME. Ah! c'est bien heureux! Restez-là, vous autres, avec vos chevaux. (*A Pascal.*) J'ai cru que tu dormais...

PASCAL. Et c'est pour cela que tu faisais un tapage...

BELHOMME. Citoyen... quand je frappe pour la patrie, je frappe comme un sourd, surtout si ça peut rendre service à un ami.

PASCAL. Comment?

BELHOMME. Tu ne te doutais pas de la superbe pratique à qui tu faisais faire antichambre dans la rue; la république, mon cher... la république elle-même, une et indivisible.

PASCAL. Que signifie?

BELHOMME. Tel que tu me vois; je suis envoyé en mission extraordinaire, c'est-à-dire, nous sommes envoyés, c'est-à-dire, le capitaine Eugène Leclerc est envoyé en mission extraordinaire à l'armée du Rhin, je l'accompagne, ainsi, c'est la même chose! il faut que nous soyons partis dans cinq minutes...

PASCAL. Qu'est-ce que cela me fait? bon voyage.

BELHOMME. Attends donc; il nous fallait une voiture, je me suis dit: voilà une bonne occasion pour le voisin Pascal qui est un peu gêné dans ce moment-ci, tu n'as pas été très aimable pour nous tout à l'heure; mais je n'ai pas de rancune, moi, et grace à ma recommandation, le comité de salut public t'accorde la préférence; voilà la réquisition...

PASCAL. Il faut que je te fournisse...

BELHOMME. Ce que tu as de mieux, choisis-nous ça toi-même...

PASCAL. Un beau service que tu me rends là...

BELHOMME. Certainement ; tu seras payé en assignats, par exemple.

PASCAL. Je ne le sais que trop !

BELHOMME. Qu'est-ce que ça fait? est-ce que tu aurais un attachement secret pour ce vil métal, fi donc ! c'est un ci-devant... de bons et purs assignats, morbleu ! qui perdent quatre-ving-dix pour cent, parlez-moi de cela?

PASCAL. Ecoute, Belhomme, j'aime autant que le comité donne sa pratique à un autre... ainsi...

BELHOMME. Il n'est plus temps mon cher ; il faut que nous partions...

PASCAL. Mais on ne peut pas me forcer.

BELHOMME. Si fait, une réquisition ! la loi est formelle, si tu résistais, j'aurais la douleur de te voir traduit au tribunal révolutionnaire...

PASCAL, *à part.* Morbleu!

BELHOMME, *regardant les voitures.* Qu'est-ce que tu nous donnes, cher ami?

PASCAL. Voilà une chaise de poste.

BELHOMME. Fi donc ! cette odieuse vinaigrette, qui n'a que le souffle ; je n'en veux pas.

PASCAL. Eh bien, cette dormeuse, à côté...

BELHOMME. Ça? mais tu n'y penses pas citoyen ! un méchant coupé de trois pieds ! encaisser l'Apollon du Belvedère, dans une pareille boîte à perruques, ce serait mutiler mes belles formes... Hé, parbleu, nous n'y pensions pas, ta dernière acquisition...

PASCAL, *alarmé.* Comment?

BELHOMME. C'est notre affaire ! des vaches sur l'impériale, des doubles coussins pour dormir... l'Apollon sera très bien...

PASCAL. O ciel. Du tout, du tout, cette voiture ne vous convient pas...

BELHOMME. Pourquoi donc?

PASCAL. C'est trop grand...

BELHOMME. Tant mieux ! on peut s'étendre...

PASCAL. Trop lourd.

BELHOMME. Divin ! ça ne versera pas?

PASCAL. Et puis, c'est mal fait, ça vous laissera en route.

BELHOMME. Qu'est-ce que tu dis donc? tu me vantais sa bonté, sa solidité...

PASCAL, *à part.* Maladroit.

BELHOMME. C'est décidé... je la prends.

PASCAL. Tu la prends!

BELHOMME. Voilà notre reçu. Je ne suis pas fâché de le vexer un peu... (*A un postillon qui paraît.*) Attelez, vous autres.

PASCAL. Un moment, je ne souffrirai pas...

BELHOMME. Prends donc garde ! le postillon est de la section de Guillaume-Tell ! des enragés!

PASCAL, *troublé.* Dieux ! écoute, écoute Belhomme ! tu es mon ami, tu ne peux pas vouloir... cette voiture est promise, elle est vendue.

BELHOMME. Tu en donneras une autre ; la patrie avant tout. Dépêchons...

PASCAL. Il vous faudra quatre chevaux.

BELHOMME. On en mettra six.

PASCAL. Un républicain...

BELHOMME. Eh bien? pourquoi donc que la république n'irait pas à six chevaux? pourquoi donc qu'elle ne prendrait pas ses aises? voilà le sublime de la république, mon cher, c'est que nous aurons tous voiture, avec deux laquais et cinquante mille livres de rentes. Le char est-il prêt?

LE POSTILLON. Dans l'instant, citoyen.

PASCAL, *voulant l'empêcher de monter.* Belhomme, Belhomme, au nom du ciel!

BELHOMME. Adieu !

PASCAL. Prends dix voitures, prends toutes les autres ; mais laisse-moi celle-là !

BELHOMME. Es-tu fou? Ah ça, quand elle contiendrait le trésor de Pitt et Cobourg.

PASCAL, *s'arrêtant.* Le trésor!

BELHOMME, *montant dans la berline.* Allons, allons ne m'étourdis plus de tes sordides réclamations, tu as ton reçu ! tu es payé...

PASCAL. Par pitié.

BELHOMME. Ah ! ah !.. Pascal ! ah ! mon ami, tu avais raison, comme c'est douillet... de vrais lits de plumes !..

PASCAL. Ecoute-moi.

BELHOMME, *au postillon.* Allons donc, postillon... vite le porteur... et en selle...

PASCAL. Oh ! je saurai bien empêcher..,

Il est arrêté par Henriette qui, pâle et tremblante d'émotion, le saisit par la main.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à mi-voix.* Le ciel est juste! tu ne jouiras pas du fruit de ton crime...

PASCAL, *la repoussant.* Laissez-moi !..

HENRIETTE. Je sais tout ! (*Lui montrant un papier.*) ce mot tracé au crayon... au pied de l'échafaud par ton père lui-même.

PASCAL. Ciel !..

HENRIETTE. Adieu !.. tu ne me verras plus.

PASCAL, *étonné.* Comment.

HENRIETTE. Tant que je t'ai cru honnête homme, j'ai pu tout supporter; mais main-

tenant je ne suis plus ta femme... je pars et j'emmène mon enfant.

PASCAL. Mon fils...

BELHOMME, *dans la berline*. Voilà qui est fini... en route, postillon, et n'accroche pas la république.

PASCAL. Belhomme !..

BELHOMME. Adieu, cher ami, bien des complimens chez toi !...

PASCAL, *criant*. Belhomme !.. arrêtez.., enfer !.. je suis ruiné... Et toi, malheureuse...

HENRIETTE. Ne m'approche pas... ne me touche pas, parricide. Adieu pour toujours.

PASCAL. Ah ! tout perdre à la fois

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une cour d'auberge, avec porte charretière ouverte sur la grande route, qui passe au fond, et qui est encombrée de caissons, charrettes, fourgons. A droite du spectateur, le principal corps de logis de la maison; du même côté et plus en avant, un petit bâtiment qui s'avance en saillie, et auquel on monte par un escalier extérieur en bois : le dessous de ce petit bâtiment forme des remises fermées par des rideaux, et qui communiquent aux écuries qui sont censées de l'autre côté du bâtiment. Tout-à-fait au premier plan, une petite porte qui mène à la seconde cour de l'auberge, où sont les écuries, les étables, etc., etc. A gauche du spectateur, un petit hangard à battre le blé, dont l'ouverture fait face au public. Plus loin, la porte qui conduit au jardin. Dans le lointain, des montagnes couvertes de bois.

SCÈNE I.

BELHOMME, LETOURNEAU, *et quatre* Tambours *d'un côté; de l'autre*, LUCEVAL, *et plusieurs jeunes* Peintres.

Au lever du rideau, Belhomme sert de modèle à Luceval et aux jeunes peintres.

BELHOMME. Ensemble ! mais vous n'avez donc pas d'oreilles ?

LUCEVAL. Ils sont bien heureux.

BELHOMME, *se tournant vers ses tambours*. Vois-tu, Letourneau, ça manque de grâce ! pourquoi ? parce que tu ne te raidis pas assez ; la tête, les bras, le corps, tout ça joue en même temps, tu as l'air d'avoir trente-six compartimens... Tiens !

Il fait un roulement.

LUCEVAL, *à Belhomme*. Eh bien, eh bien, notre modèle.

BELHOMME. Voilà, mon officier. (*A Letourneau.*) Regarde les statues des Tuileries, toutes raides comme des bâtons, vois le gladiateur auquel je prête mon physique pour le quart-d'heure, il ne plierait pas le jarret pour un empire... c'est le vrai beau, le beau antique.

LETOURNEAU. Suffit, major, on s'y conformera... (*Les tambours se retirent. Roulement.*) En marche ! la cintième légerte.

LUCEVAL. Ma demi-brigade, il paraît que nous allons commencer la danse.

BELHOMME. Ces chers amours à moustaches cirées et six pieds de queue, on dit qu'il veulent se faire frotter.

LUCEVAL. On leur en donnera le plaisir.

BELHOMME. Tapez ferme, se sont des têtes de bois.

LUCEVAL. Oui, mais s'il tapaient sur la mienne... Cependant, il faut que je te paye ta séance.

BELHOMME. Fi donc, entre artistes ! ou plutôt... Tenez, mon officier, si vous croyez me devoir quelque chose, rendez-moi un service.

LUCEVAL. Qu'est-ce que c'est ?

BELHOMME. Vous m'avez l'air d'un brave jeune homme, et puis les artistes sont tout cœur... J'attends ici quelqu'un... que je voudrais voir déjà de l'autre côté du Rhin, vous comprenez.

LUCEVAL, *bas*. Un émigré.

BELHOMME. Quelque chose comme cela.

LUCEVAL. Que puis-je faire pour lui ?

BELHOMME. Presser le capitaine Eugène de m'envoyer le laissez-passer qu'il a dû obtenir du général Desaix, pour que notre homme puisse franchir la frontière.

LUCEVAL. C'est dit !

BELHOMME. Et puis, si vous rencontrez le pauvre diable là-bas... lui tendre la main... l'aider...

LUCEVAL. Comment s'appelle-t-il

BELHOMME. Pour tout le monde, le citoyen Durand ! mais pour les braves gens comme vous... le marquis de Savigny.

LUCEVAL, *frappé*. Le marquis, il existe, et quand je devais quitter Paris.

BELHOMME. Chut !

LUCHVAL. Ah! je le servirai de toute mon ame, car moi seul peut-être je connais le misérable... (*On entend le tambour du corps qui se met en marche.*) Pas moyen, je te conterai ça une autre fois... Adieu, mes amis, j'espère que vous nous rejoindrez bientôt, et qu'après avoir donné le coup de crayon ensemble, nous donnerons le coup de fusil avec le même agrément! Attendez-moi donc, vous autres.

SCÈNE II.

BELHOMME, LETOURNEAU.

BELHOMME. Je ne conçois rien à ce retard; M. de Savigny faisait partie du septième train qui est déjà arrivé, ma femme et mamzelle Cécile devait l'accompagner. (*A Letourneau.*) Letourneau.

LETOURNEAU. Major?

BELHOMME. Ecoute-moi, tu es un joli tambour, plein d'expression dans ton jeu, et qui ira loin.

LETOURNEAU, *flatté.* Ah!

BELHOMME. Pour le moment, tu vas aller sur la grande route, te mettre de planton.

LETOURNEAU. Ah! major!

BELHOMME. Dès que tu verras paraître une petite cariole aux trois couleurs, roulement soigné, des ras et des flas jusqu'à extinction.

LETOURNEAU. C'est donc quelque général qui arrive par la patache?

BELHOMME. Enfant candide, tu ne devines pas que l'amour, ce petit dieu... Je n'ai pas posé pour l'amour, ça manque à mon catalogue... Tu ne devines pas que cette cariole renferme une jolie femme.

LETOURNEAU Ah! ah! major.

BELHOMME. Que dis-je? deux jolies femmes!

LETOURNEAU. Oh! oh! major...

BELHOMME. Reprime ce sourire équivoque, tambour caustique, l'une d'elle est ma légitime, et l'autre, une parente...

LETOURNEAU. Oui, une parente! suffit, ça ne me regarde pas... je vais me mettre en faction, et je lui fais une réception étourdissante.

BELHOMME. Tu obligeras un époux sensible qui te paiera bouteille à la première rencontre! j'ai une conférence avec trois ou quatre tambours maîtres de la brigade, pour savoir si nous mettons définitivement la nouvelle charge sur l'air : *Bouton de rose*, ou celui de : *Femmes, voulez-vous éprouver*... Salut et fraternité, tambour...

Il rentre dans l'auberge.

LETOURNEAU, *seul.* Hum! le major qui se met sur le pied des généraux... sa femme... et la princesse... tenue de campagne! Où c' qu'est ma caisse?

SCÈNE III.

LETOURNEAU *de coté*, PASCAL *arrivant.*

PASCAL. Je tombe de lassitude, ce soleil ardent, cette poussière! ils m'ont dit à droite... Camarade!

LETOURNEAU. Hein?

PASCAL. N'est-ce pas ici le village des Quatre-Routes?

LETOURNEAU. Oui, citoyen.

PASCAL. Cette auberge est la seule du pays?

LETOURNEAU. Unique dans son genre! aussi, pas de place, tous les étages sont pris jusqu'au grenier, par les grosses et petites épaulettes; si bien que nous, infortunés musiciens, nous nous délectons à la belle étoile, ce qui est désolant à cause du serein...

PASCAL. Vous craignez les rhumes.

LETOURNEAU. Parbleu! pour mon tambour!.. s'il venait à se détendre, j'aurais l'air de jouer du mirliton.

PASCAL, *sans l'écouter.* L'état-major du bataillon du Louvre y est aussi?

LETOURNEAU. Certainement.

PASCAL, *avec joie.* Ah! il faut absolument que je trouve à m'y loger.

LETOURNEAU. Prends garde de le perdre!.. Va, citoyen, ton baldaquin est tout trouvé (*Montrant le ciel.*), le v'là là-haut! et tu ne risqueras pas de gâter ton uniforme.

SCÈNE IV.

PASCAL, *seul.*

Des regards de mépris.. toujours! partout! Oh! l'aspect de la misère!..J'ai épuisé toutes les humiliations, tous les tourmens... si je n'avais été soutenu par cet espoir qui décuplait mes forces... cette berline! maintenant que je n'ai plus de famille, que tout m'abandonne, ces richesses m'appartiendront. Les secrets de cette voiture ne sont connus que de moi; je la suivrai partout! je croyais la reconnaître dans toutes celles qui passaient devant moi; alors, je perdais la tête; je courais comme un insensé, comme un furieux, jusqu'à ce que je reconnusse mon erreur; car, avec l'avance qu'elle avait sur moi... il était

impossible... Mais qu'en auront-ils fait? s'ils l'avaient déjà revendue?.. s'il me fallait encore courir?.. Ah! je n'aurai pas un instant de repos. Je suis seul... Voyons!.. examinons... Ce hangard... rien!.. ces remises! La voilà!.. c'est elle!.. c'est bien elle! ô bonheur! le cœur me bat à briser ma poitrine!.. Mais n'y a-t-on pas touché?.. n'a-t-on rien découvert?.. Non, non... les panneaux sont intacts... les ressorts si bien cachés... les maladroits... ils ont dormi là... et un instinct secret ne leur disait pas: *De l'or... c'est de l'or.* Je ne m'y serais pas trompé, moi! et maintenant il ne m'échappera plus. (*On entend un roulement.*) Qu'est-ce donc?

BELHOMME, *en dehors.* Quel tapage... c'est ma femme...mon cœur la reconnaît...

PASCAL. La voix de Belhomme!.. s'il m'aperçoit! Hé vite de ce côté... mais je ne quitte plus cette voiture des yeux...

Il s'enfonce dans le jardin.

SCÈNE V.

BELHOMME, LETOURNEAU, *puis* MAD. BELHOMME, *et* CECILE *en vivandières.*

BELHOMME, *sur l'escalier.* Les voilà! oui, vraiment, ce sont elles!

MAD. BELHOMME. Où est-il? où est-il?

BELHOMME. Par ici, ma femme

MAD. BELHOMME, *lui sautant au cou.* Mon pauvre Belhomme! je te revois donc?

BELHOMME. Fidèle Pénélope! embrasse ton Ajax! Et ma petite cousine veut-elle permettre par la même occasion...

CÉCILE, *l'embrassant.* Comment donc? avec plaisir, mon cousin!

BELHOMME, *bas.* Très bien! ça trompe tout le monde, voyez-vous... (*Letourneau fait un roulement.*) Ah ça, finis donc, toi.

MAD. BELHOMME. Il nous casse la tête...

LETOURNEAU. J'honore votre épouse... je ne fais que des *ras*, c'est plus sonore.

BELHOMME. Flatteur de tapin. Tiens, Horatius Coclès... vas tremper tes baguettes au Tourne-Bride...

MAD. BELHOMME. Et ce soir, distribution gratis de petits verres, à la santé de ma cousine...

LETOURNEAU, *à Belhomme.* Vous avez une famille bien estimable! Salut, major...

Il bat deux ou trois coups et sort.

BELHOMME. Enfin! nous voilà entre nous, et la citoyenne Cécile, comment se trouve-t-elle du voyage?

CÉCILE. Encore toute étourdie; mon Dieu, M. Belhomme, que c'est terrible un camp! une armée! ces chemins couverts de soldats... qui vous font des peurs...

MAD. BELHOMME. Et d'officiers, qui veulent vous embrasser...

BELHOMME. Hein? les défenseurs de la patrie s'oublieraient au point de...

MAD. BELHOMME. Pardi! deux femmes seules... l'une charmante! l'autre pas trop mal! c'était à qui s'empresserait... La petite vivandière par ci: « La jolie vivandière par l'autre. » Mais j'étais là, moi... un grenadier, la plus belle défense...

BELHOMME. Comme si c'eût été pour ton propre compte.

MAD. BELHOMME. Bien mieux, ma foi... Citoyen! respect aux propriétés... nous appartenons à l'état-major...

BELHOMME, *émerveillé.* Très bien! une vraie Romaine... la mère des *Cracques*...

CÉCILE. Sans madame Belhomme, je serais morte mille fois de frayeur...

MAD. BELHOMME. Ah! je n'ai pas ma langue dans ma poche...

CÉCILE. Et si bonne... si prévenante pour moi!

MAD. BELHOMME. C'était bien le moins! pauvre chère demoiselle...

BELHOMME. Et monsieur le marquis?

MAD. BELHOMME. Le citoyen Durand...

BELHOMME. Oui, oui! c'est convenu!

MAD. BELHOMME. Il est arrivé avec le parc d'artillerie...

CÉCILE. Nous ne nous perdions jamais de vue... jugez quel bonheur pour moi.

BELHOMME. Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc?

MAD. BELHOMME. Il donne à manger à ses chevaux...

BELHOMME. Lui-même... lui... Monsieur le marquis, il donne à manger... et vous croyez que je permettrai...

MAD. BELHOMME. Où vas-tu donc?

BELHOMME. Arracher la paille et l'avoine de ces nobles mains!.. il ferait beau voir, tandis que je suis les bras croisés comme le Manlius, du citoyen *chose*... que monsieur le marquis...

MAD. BELHOMME. C'est ça... avec tes respects... tu le feras découvrir...

BELHOMME, *s'arrêtant.* Oh! c'est juste!

CÉCILE. D'ailleurs, maintenant que nous sommes loin de Paris... il n'y a plus rien à craindre... n'est-ce pas M. Belhomme, vous êtes tranquille...

BELHOMME, *hésitant.* Tranquille! c'est-à-dire, dans ce sens... que je ne sais plus où donner de la tête...

MAD. BELHOMME. Comment?.. chut! voici monsieur le marquis...

BELHOMME, *bas à sa femme*. Il ne faut pas t'effrayer... mais j'aimerais mieux à présent, qu'il ne fût pas ici...

SCÈNE VI.

Les Mêmes, SAVIGNY, *en costume de conducteur de charrois*.

SAVIGNY. Ah! je vous cherchais!.. (*Cécile se jette dans ses bras.*) Mon enfant!.. (*Serrant la main de Belhomme.*) Mes bons amis!

BELHOMME, *tout ébahi de son costume*. Monsieur le marquis, je veux dire citoyen Durand, je suis confus. (*Faisant tomber des brins de foin attachés à la veste de Savigny.*) Voir un cordon bleu dans un pareil état!

SAVIGNY, *souriant*. C'est que je reviens de la distribution du fourrage.

BELHOMME. Vous y avez été?

SAVIGNY. Le beau courage! je me suis souvenu de mon ancien métier, lorsque j'entrai au régiment, mon père voulut que je fusse d'abord soldat, et mon cheval était soigné avant moi!

BELHOMME. C'est égal, vous avez dû bien souffrir pendant toute la route, des camarades si grossiers.

SAVIGNY. De braves et honnêtes gens, qui tous m'ont prêté secours, ils avaient deviné mon déguisement, car vingt fois j'ai dû me trahir, et pas un n'avait l'air de s'en apercevoir... bien plus, à la dernière municipalité, il me manquait un certificat de civisme, j'allais être arrêté, lorsque dix d'entr'eux me sautent au cou, en m'appelant leur oncle, leur cousin, leur pays, et répondent de moi, sans me connaître, sans me demander mon nom, heureux de partager le danger qu'ils me voyaient courir... (*Ému.*) Ah! ce mouvement généreux m'a rappelé le noble dévouement de mon pauvre Germain.

CÉCILE, *avec tendresse*. Mon père, vous m'aviez promis.

SAVIGNY. Mon enfant, c'est un souvenir qui ne peut plus me quitter... (*Montrant son cœur.*) Germain est là, à côté de toi, et tout mon regret est de n'avoir pu faire pour son fils, ce que j'aurais voulu...

MAD. BELHOMME. Allons, allons, ce n'est pas le moment de nous attendrir.

SAVIGNY. Qu'avons-nous à craindre maintenant, ne suis-je pas au milieu de braves et généreux soldats, au moindre danger, avec ce laissez-passer qu'on a dû t'envoyer.

BELHOMME. Oui! voilà le diable! je ne veux pas vous effrayer, mais ce laissez-passer n'arrive pas.

TOUS. Comment?

MAD. BELHOMME. Qu'est-ce qui devait te l'envoyer.

BELHOMME. Le citoyen Eugène.

SAVIGNY. Eugène!

CÉCILE. M. Eugène, il n'est donc pas ici.

BELHOMME. Ah! bien oui, au quartier-général, en avant! je ne sais où... aide-de-camp du général Desaix.

CÉCILE, *avec joie*. Il est aide-de-camp..

SAVIGNY. Déjà.

MAD. BELHOMME. Ça ne m'étonne pas.

CÉCILE, *à son père*. J'étais bien sûre qu'il se distinguerait.

BELHOMME. Oh! mon Dieu! en arrivant, est-ce qu'il ne s'avise pas, à son débotté, de prendre une redoute presqu'à lui tout seul, et une trentaine de choucroutes qui étaient dedans, et qui le regardaient faire comme de grands imbéciles.

CÉCILE, *au marquis*. Eh bien, mon père, vous voyez, vos soupçons, est-ce que c'était possible, avec tant de courage, tant de noblesse dans l'ame.

BELHOMME. Il a même reçu un coup de feu.

CÉCILE. O ciel!

BELHOMME. Presque rien! il n'y paraît plus; nous autres artistes, nous avons tous reçu quelque chose... moi, j'ai reçu un coup de pied de cheval de l'ordonnateur en chef, qui ne sait pas monter, et qui au lieu d'avancer, reculait sur nous! il a manqué d'enfoncer tous mes tambours.

CÉCILE. Mais enfin, M. Belhomme, ce laissez-passer.

MAD. BELHOMME. Il faut l'attendre.

BELHOMME. Attendre, je ne dis pas, je ne veux pas vous effrayer... mais demain à la pointe du jour, il nous arrive un représentant du peuple, chargé de faire le recensement de l'armée... c'est un diable, à ce qu'on dit, qui va nous éplucher de la tête aux pieds! et s'il vous trouve...

CÉCILE. Ah! mon Dieu!

MAD. BELHOMME. Ah! ça, est-ce bientôt fini, Belhomme, en ne voulant pas nous effrayer, tu nous fais mourir de peur.

SAVIGNY. Retourner sur mes pas.

BELHOMME. Impossible!

SAVIGNY. Au moins, cela ne vous exposerait plus, mes pauvres amis! car si l'on soupçonne l'intérêt que vous me portez...

MAD. BELHOMME. Ne parlez donc pas de ça, monsieur le marquis, la vie n'est bon-

ne qu'à être utile aux autres, qu'est-ce qu'on en ferait, sans cela?

BELHOMME. Je me ferais plutôt hacher, broyer comme feu Régulus, que de vous abandonner, fi donc! mais tenez, j'ai toujours oui dire qu'un verre de vin pris à propos, donnait d'excellentes idées.

MAD. BELHOMME. Au fait, il serait temps de réparer nos forces.

SAVIGNY. Eh bien, entrons dans cet auberge.

BELHOMME, *les arrêtant.* Permettez... je ne veux pas vous effrayer...

MAD. BELHOMME. Encore.

BELHOMME. Mais cette maison ne vous présentera que l'horrible perspective de soupers préparés pour les autres, tout est pris, accaparé...

MAD. BELHOMME. Pour le coup.

BELHOMME. Attends la conclusion! Prévoyant cette déroute générale dans les alimens, je me suis précautionné d'une petite cantine assez artistement garnie! le festin est préparé dans une obscure mansarde au fond de l'autre cour.

MAD. BELHOMME. Voilà la première chose raisonnable que tu aies dite.

BELHOMME. Et si monsieur le marquis veut nous faire l'honneur.

SAVIGNY. Ne parle donc pas d'honneur.

BELHOMME. C'est juste, l'appétit confond tous les rangs... vous acceptez?

SAVIGNY. De grand cœur.

BELHOMME. Vivat!

Ouvrant une petite porte à droite en avant des remises.

Au bout de cette allée, l'escalier à droite, cent quarante-deux marches, la porte en face...

Donnant une clé à sa femme.

Voici la clé.

MAD. BELHOMME. Et tout en mangeant un morceau, nous trouverons bien quelque moyen... Allons, Belhomme; passez donc, monsieur le marquis; mamzelle Cécile...

CÉCILE. Ah! je n'ai d'espoir qu'en vous.

Ils sortent par la porte à droite.

BELHOMME. Je vous suis! Un moment! (*Appelant.*) Paltoquet! Qu'on ne vienne pas nous déranger, j'ai une faim de Cyclope, et je ne serai pas fâché de poser à mon aise! (*Appelant encore.*) Paltoquet!

UN GARÇON D'AUBERGE. Major?

BELHOMME. Il est gentil, ce petit Astyanax en bonnet de coton... Ecoute, Ganimède champêtre, si quelque camarade me demandait, tu diras que je suis absent pour cause de service; je m'en vais prendre un peu de nourriture.

LE GARÇON. Suffit, major!

BELHOMME. Tu entends, pour cause de service; et pas de bêtises, ou je te donne vingt coups de ma canne à pomme d'argent.

Il sort par la petite porte à droite.

SCÈNE VII.

LE GARÇON, *puis* EUGÈNE *et* UN ORDONNANCE.

LE GARÇON, *seul.* Vingt coups de canne, il paraît que le règne de la liberté sera encore agréable.

On entend crier : *Qui vive? — Du quartier-général.*

Allons! les estafettes, les courriers qui se succèdent; ahais, en passe-t-il?

Eugène en uniforme d'aide-de-camp, couvert de poussière, paraît au fond avec une ordonnance.

EUGÈNE, *à l'ordonnance.* Conduis les chevaux au bout du village, je ne m'arrête ici que cinq minutes... J'ai fait un détour devant cette auberge... je n'ai que le temps de remettre à Belhomme... Ah! garçon...

LE GARÇON, *toujours sur l'escalier.* Ce n'est pas la peine, il n'y en a pas.

EUGÈNE. Quoi donc?

LE GARÇON. De place dans la maison.

EUGÈNE. Ce n'est pas cela que je te demande; le tambour-major Belhomme est-il là?

LE GARÇON, *à part.* V'là que ça commence... (*Haut.*) Du tout, il est absent.

EUGÈNE. Absent?

LE GARÇON. Pour cause de service!

EUGÈNE. Et pour long-temps?

LE GARÇON. Oh! quand il s'y met... de ce côté-là, il est esclave de ses devoirs.

EUGÈNE. Ah! diable, et ne peux-tu me dire?

On entend appeler dans la maison : Paltoquet

LE GARÇON. Voilà! au numéro sept.. (*A Eugène.*) Pardon, citoyen! le service c'est un brave sans-culotte qui a demandé une omelette au sucre! On y va!

Il disparaît.

EUGÈNE, *seul.* Quel contre-temps, ne pas savoir si le marquis, si ma chère Cécile sont arrivés... ce Belhomme qui s'absente... il faut que je reparte, mes ordres sont tellement pressés... et je ne puis confier... ce papier. .

SCÈNE VIII.

EUGÈNE *de côté*, PASCAL, *revenant par le jardin.*

PASCAL, *à part.* J'ai vu s'éloigner Belhomme, et je crois que... (*S'arrêtant et apercevant Eugène.*) Un officier.

EUGÈNE. Si parmi les voyageurs, je pouvais... Qui vient là?

PASCAL, *à part.* M. Eugène.

EUGÈNE, *allant à lui.* Que vois-je! Pascal! le fils du brave et malheureux Germain.

PASCAL. Moi-même, capitaine... (*A part.*) Fâcheuse rencontre.

EUGÈNE. Et qui vous amène à l'armée?

PASCAL. Moi... je suis venu... parce que... j'espérais... je voulais...

EUGÈNE. Je devine! favoriser la fuite du marquis... veiller encore sur lui...

PASCAL, *étonné.* Le marquis. (*A part.*) Voyons-le venir.

EUGÈNE, *lui prenant la main.* Oui, vous avez voulu achever l'ouvrage... de votre digne père.

PASCAL. Mon père... ils m'en parleront tous.

EUGÈNE. Je vois que dans votre famille, le zèle, la noblesse des sentimens sont héréditaires... le dévouement de Germain fut admirable... et vous marchez sur ses traces!.. c'est bien Pascal. Les honnêtes gens vous tendront tous la main... Moi aussi, j'ai voulu vous seconder, j'ai tenté de découvrir le dénonciateur... l'infâme!.. je n'ai pu y réussir!.. mais j'y parviendrai peut-être!.. Dites-moi, le marquis n'est donc pas encore arrivé?..

PASCAL. Le marquis doit venir! (*Haut.*) Non, non, M. Eugène, pas encore,..

EUGÈNE. Vous l'attendez?

PASCAL. D'un instant à l'autre...

EUGÈNE. Vous avez vu Belhomme?

PASCAL. Sans doute!..

EUGÈNE. Et il compte toujours sur ce laissez-passer?.. pour M. de Savigny...

PASCAL. Un laissez-passer!..

EUGÈNE. Pour franchir la frontière...

PASCAL. Oui! oui!..

EUGÈNE. Il est d'autant plus urgent qu'il s'en serve cette nuit... que demain toutes les communications seront fermées.

PASCAL O Dieux! moi qui cherchais un moyen de fuir. (*Jetant un coup-d'œil sur la voiture.*) Dès que je me serai emparé. (*Haut.*) Eh bien, capitaine, ce laissez-passer...

EUGÈNE. Le voici. Je comptais le donner à Belhomme; mais, puisqu'il est absent... et que vous voilà...

PASCAL. C'est absolument la même chose!..

EUGÈNE. J'aurais voulu attendre M. de Savigny... mais impossible... je vais chercher les ordres de la Convention, à une lieue d'ici!.. Dites bien au marquis, qu'il faut qu'il adopte le costume que j'ai fait porter sur le signalement... il est censé aller en Suisse... acheter des chevaux pour le compte de la République... et...

PASCAL. Soyez tranquille... je n'oublierai rien...

EUGÈNE, *voulant sortir.* Adieu.

PASCAL. Hé! mais! j'y pense... si je pouvais. Pardon, capitaine... j'aurais à mon tour un petit service à vous demander?

EUGÈNE. Si cela dépend de moi...

PASCAL. C'est une bagatelle!.. la berline qui vous a amenée... et que je viens de retrouver là... a été prise chez moi... en vertu d'une réquisition... vous savez comment on paye les réquisitions?

EUGÈNE. Oui.

PASCAL. Cette voiture m'avait été commandée!.. je ne puis la remplacer... c'est une perte énorme pour moi... si vous y consentiez j'ai là votre reçu... je reprendrais...

EUGÈNE. Désolé, mon cher Pascal, mais cela m'est impossible...

PASCAL. Comment?

EUGÈNE. Cette voiture appartient au gouvernement!.. elle vient d'ailleurs d'être désignée pour le service du nouveau général que l'on attend, et selon toute apparence elle partira demain.

PASCAL, *à part.* Demain!..

EUGÈNE. Mais une fois la campagne terminée je m'emploierai volontiers, et si je ne puis vous la faire rendre... je vous promets de vous dédommager personnellement.

PASCAL. Il faudra bien que je trouve un dédommagement.

EUGÈNE. Adieu, adieu!.. le temps me presse.

PASCAL. Adieu capitaine.

EUGÈNE. Je vous recommande mon laissez-passer.

PASCAL. Il est en bonnes mains...

SCÈNE IX.

PASCAL, *seul.*

Il me fournit les moyens de m'éloigner!

mais que parlait-il de costume... Voyons, il fait encore assez jour... Le citoyen Durand... taille... yeux... c'est bien... ah! . *blouse bleue... chapeau rabattu...* en effet, mais où trouver un pareil déguisement... ah! le garçon d'écurie... courons auprès de lui... à force de promesses... de prières... il faudra bien que j'obtienne... et dès qu'il fera nuit... dès qu'ils reposeront tous, je pourrai revenir... et m'emparer enfin du prix de tant de sacrifices!.. on vient!.. sauvons-nous...

SCENE X.

SAVIGNY, CECILE, BELHOMME, MAD. BELHOMME.

BELHOMME. Je vous dis, citoyen Durand, que je n'en démordrai pas.

SAVIGNY. Mais mon cher Belhomme.

BELHOMME. Il n'y a pas de mon cher Belhomme qui tienne... je suis têtu comme un Spartiate, quand je m'y mets.

MAD. BELHOMME. Mon mari a raison, il vous faut une bonne nuit et à mamzelle Cécile aussi.

SAVIGNY. Cependant...

BELHOMME. Cependant... cependant... ce sera comme ça... il serait joli qu'après toutes vos fatigues, vous ne sussiez où reposer votre tête... comme un certain *Œdipe à Cologne...* du tout!.. du tout... je n'ai qu'une chambre... là, au n° 19. Avec un petit cabinet grand comme la main... la chambre pour ces deux dames, le cabinet pour vous... un matelas par terre, et voilà...

MAD. BELHOMME. A la guerre, comme à la guerre...

CÉCILE. Mais vous, M. Belhomme, où coucherez-vous?

BELHOMME. Oh! moi, moi... je ne suis pas embarrassé.

SAVIGNY. Je ne puis consentir...

BELHOMME. Laissez donc... est-ce que je n'ai pas dix camarades, qui seront enchantés de m'offrir... (*A part.*) Si je sais où, par exemple, je veux bien que le... (*Haut.*) Allons, allons, citoyenne Belhomme, préparons les appartemens.

MAD. BELHOMME. Tout de suite... venez, cousine.

CÉCILE, *entraînée par elle.* Que vous êtes bons, et comment jamais nous acquitter...

BELHOMME, *leur criant de loin.* Et ne demandez pas de draps... j'ai idée qu'ils n'en ont jamais eu...

Les deux femmes disparaissent par un corridor.

SAVIGNY. Mon pauvre Belhomme.... quand cesserons-nous donc de vous être à charge.

BELHOMME. Chut, M. le marquis, il ne s'agit pas de cela; mais pendant que mamzelle Cécile n'y est pas... comme je vous le disais tout à l'heure, nous ne pouvons plus compter sur ce laissez-passer, et il y aurait de la folie à attendre ce diable de représentant qui ne manquerait pas de vous dépister. On dit qu'il a des notes secrètes.

SAVIGNY. Comment faire!

BELHOMME. Vous allez dormir quelques heures, puis avant le jour vous partirez... seul... sans rien dire à votre chère enfant... qui ira vous rejoindre... dès que vous serez en sûreté... en longeant le bois qui s'étend à gauche du village, vous arriverez à un petit défilé entre deux bruyères, qui conduit sur les bords du Rhin, et que nos troupes n'occupent point encore. C'est un long détour... une marche difficile... mais une fois là, vous êtes sauvé... Vous trouverez un vieux batelier, un brave homme avec qui j'ai fait connaissance il y a huit jours. Il en a déjà sauvé plusieurs. Je lui en ai parlé hier au soir, et en me nommant...

MAD. BELHOMME, *sur l'escalier.* Allons, allons citoyen Durand... les chambres sont prêtes, et mamzelle Cécile tombe de sommeil.

BELHOMME. Voilà. (*bas.*) Est-ce convenu?

SAVIGNY, *bas.* Il n'y a pas à hésiter.

BELHOMME. Le petit bois.

SAVIGNY. A gauche du village.

BELHOMME. C'est ça.

SAVIGNY. Puis le défilé.

BELHOMME. Avant de me coucher, je vais m'assurer qu'il n'y a pas de garde avancée de ce côté-là.

SAVIGNY. Et si je ne vous revoyais pas. ma fille... mon ami... ma pauvre Cécile.

BELHOMME, *bas.* Soyez tranquille, M. le marquis, nous ne l'abandonnerons jamais.

MAD. BELHOMME. Ah! ça voyons, Belhomme!.. vas-tu me faire rester là comme un candelabre.

SAVIGNY. Adieu, adieu!..

BELHOMME. Descendez par l'autre cour, elle est plus obscure. Bonne nuit citoyen Durand... et surtout soyez matinal.

MAD. BELHOMME. Bonsoir, notre homme.

BELHOMME. Bonsoir, ma petite femme.

MAD. BELHOMME. Dis donc?

BELHOMME. Hein?

MAD. BELHOMME. C'est taquinant tout de même, après quinze jours d'absence..

BELHOMME. Ah dam!.. le métier des ar-

mes n'est pas semé de roses! et de duvet.

MAD. BELHOMME. Où vas-tu coucher?

BELHOMME. Ne sois pas inquiète... je ne ferai qu'un somme...

MAD. BELHOMME. Allons... à demain, l'ami.

BELHOMME. Bonsoir, ma poule.

SCÈNE XI.

BELHOMME, *seul.*

Je ne ferai qu'un somme, je ne ferai qu'un somme... je veux mourir, par exemple si je sais où... tout est encombré, et je suis brisé... moulu! l'Apollon a une courbature générale dans toutes les proportions... avec ça que la nuit menace d'être fraîche... où diable me nicherai-je? je puis choisir entre l'écurie et le grenier, l'écurie, c'est un peu frais, le grenier c'est un peu chaud!.. Oh! quelle idée, véritable idée d'artiste. Il n'y a que nous autres pour savoir se tirer d'embarras. (*Il va pour soulever le rideau.*) Mais un moment, Belhomme... le devoir avant tout! faisons d'abord ma ronde... et assurons-nous qu'il n'y a pas de sentinelles sur le passage du marquis... je ne dormirais pas tranquille... si je croyais que le pauvre homme! après ça... je reviendrai me plonger dans le sein *d'Orphée*... justement, les écuries communiquent et en rentrant par la basse-cour... je ne réveillerai personne. Bonne nuit, mes chérubins... je serai mieux couché que vous tous!

SCÈNE XII.

PASCAL, *seul.*

J'en suis venu à bout! ce n'est pas sans peine! le costume tromperait les regards les plus soupçonneux... maintenant, la nuit est close... tout le monde dort! les diamans sont à droite... et l'or, pourrai-je tout emporter... Oh! oui... mes forces ne me trahiront pas... (*S'arrêtant.*) Hein! j'ai cru entendre... non... voyons, cependant si personne... (*Il va écouter au pied de l'escalier.*) Tout repose, et du côté du jardin, j'y ai aperçu dans la cour des ouvriers... et il serait possible...

SCÈNE XIII.

EUGENE, *enveloppé dans son manteau, puis* PASCAL.

EUGÈNE, *entrant par le fond.* C'était bien la peine de crever les chevaux... à une demi-lieue d'ici, une ordonnance m'annonce que l'envoyé de la Convention m'a croisé... que c'est à l'auberge des Quatre-Routes, qu'il me remettra les ordres pour le général... il m'est enjoint de m'y trouver seul à la nuit! dans la grande cour, un pareil mystère? en tout cas... m'y voici... attendons avec patience.

PASCAL, *revenant.* Personne! je puis enfin... que vois-je? (*Il s'arrête.*) Un homme qui se promène devant la remise... aurait-on placé une sentinelle? il n'y en avait pas tout-à-l'heure...

EUGÈNE. Tout le monde est couché... et je ne puis m'informer si le marquis a enfin le laissez-passer que j'ai remis à Pascal.

PASCAL. Malédiction! c'est notre jeune officier... qu'est-ce qu'il fait là?

EUGÈNE. Cécile est peut-être près de moi...

PASCAL, *à part.* Est-ce qu'il va passer la nuit ici... et je suis sans armes...

EUGÈNE. J'entends des pas dans l'éloignement, ce large manteau... ce doit être lui...

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, LE REPRESENTANT DU PEUPLE.

Il est enveloppé dans son manteau; il s'avance avec précaution. — Musique.

LE REPRÉSENTANT. Un homme seul! c'est cela... (*à Eugène.*) Personne!

EUGÈNE. Non!

LE REPRÉSENTANT, *à mi-voix.* L'aide-de-camp de Desaix?

EUGÈNE. Oui, citoyen, et vous...

LE REPRÉSENTANT. Le Représentant lui-même.

PASCAL, *à part.* Le Représentant...

LE REPRÉSENTANT, *bas.* Chut! que l'on ignore... je viens surveiller les opérations de l'armée... son sort dépend de la journée de demain... elle va perdre ou sauver la république; mais je ne puis me rendre auprès du général... il faut que je hâte la marche des volontaires qui accourent de tous les points de la France, et je vais te dicter les dispositions que Desaix et Michaud prendront cette nuit même et qui ont été arrêtées par Carnot dans le comité de la guerre... As-tu ce qu'il faut pour écrire?

EUGÈNE. Oui, citoyen...

LE REPRÉSENTANT. Où pourrions nous nous mettre...

EUGÈNE. Je vais demander une chambre... réveiller.

LE REPRÉSENTANT. Non, non... personne; il n'y a déjà que trop d'espions attachés à nos pas! là! sous ce hangar. Cette lanterne nous suffira .. suis-moi...

PASCAL, *reparaissant et à part.* Impossible! tant qu'ils seront là! au moindre bruit, ils m'apercevraient, d'ailleurs ce mystère m'inquiète malgré moi... et si je pouvais à travers les fentes de cette cloison! il me serait facile, sans être vu...

LE REPRÉSENTANT. Voici d'abord les ordres pour les différens corps... le plan de l'attaque et des mouvemens sur toute la ligne. Ajoute ici, pour l'aile gauche... les volontaires du Puy-de-Dôme et du Cantal... quinze cents hommes qui rejoindront à la pointe du jour.

EUGÈNE, *écrivant.* C'est d'autant mieux que la gauche est affaiblie par les secours que l'on a fait marcher sur Mayence...

LE REPRÉSENTANT. Ecris! trois mille hommes jetés de l'autre côté du Rhin, occuperont Wurmser et Brunswick, tandis que Desaix avec sa brigade, se repliera sur la droite pour les laisser s'avancer et les couper ensuite...

EUGÈNE. C'est facile...

LE REPRÉSENTANT. Le parc d'artillerie au centre.... la réserve gardera les lignes de Wissembourg... on y ajoutera les fédérés de Nantes... les volontaires des Vosges... nos bras et notre patriotisme feront le reste....

EUGÈNE Ah! nous mourrons tous à notre poste! plutôt que de souffrir! (*Regardant le papier.*) Mais grand Dieu! qui défendra donc le défilé de Brodenthal...

LE REPRÉSENTANT. Le défilé?

EUGÈNE, *avec feu.* C'est le point essentiel... si l'ennemi savait qu'il n'est point occupé; il peut en tournant le bois qui le masque, s'en emparer et l'armée Française est perdue...

LE REPRÉSENTANT, *vivement.* Sur ta tête, pas un mot... nous ne le savons que trop... le corps d'armée qui devait l'occuper est en retard... j'ignore quel contretemps... je vais presser moi-même la marche des garnisons voisines, des levées que j'ai ordonnées; mais pas un mot te dis-je... les Autrichiens paieraient au poids de l'or un semblable secret.

PASCAL. Il serait vrai...

LE REPRÉSENTANT. Un moment...

EUGÈNE. Quoi donc?

LE REPRÉSENTANT. N'as-tu pas entendu?.. nous ne sommes pas seuls.

Il sort du hangar.

EUGÈNE. Vous croyez?

LE REPRÉSENTANT. Avais-je tort...

EUGÈNE. Un valet d'écurie.

LE REPRÉSENTANT, *à voix basse.* Qui sait!.. tous les déguisemens sont bons... était-il là, quand nous sommes arrivés...

EUGÈNE. Je ne sais... je n'ai pas fait attention.

LE REPRÉSENTANT. En tous cas, malheur à lui, s'il nous a entendus.

EUGÈNE. Il dort.

LE REPRÉSENTANT. C'est ce que nous saurons...

EUGÈNE, *inquiet.* Que voulez-vous faire?

LE REPRÉSENTANT. Silence!.. Au moindre mouvement, je lui fais sauter la cervelle!..

EUGÈNE. Ce chapeau... cette blouse bleue... le costume porté sur le laissez-passer... grand Dieu!.. si c'était le marquis. Eh bien!

LE REPRÉSENTANT. Pas un signe!

EUGÈNE, *avec joie.* Ah!..

LE REPRÉSENTANT. Mais dans le doute. je crois qu'il est plus prudent...

Il lui pose le pistolet sur le front.

EUGÈNE. Ciel! y pensez-vous?.. la vie d'un homme sans nécessité. .

LE REPRÉSENTANT. Si l'intérêt de la patrie l'exige...

EUGÈNE. Jamais! une pareille barbarie! vous voyez qu'il ne bouge pas?.. ainsi tous vos soupçons.

LE REPRÉSENTANT. C'est vrai... allons! le coquin est heureux d'avoir le sommeil aussi dur...

EUGÈNE. Venez, venez... laissons ce malheureux... les momens sont chers... et c'est trahir la France, que de ne pas les consacrer tous à son salut! Ils sortent.

SCÈNE XV.

PASCAL, *seul.*

J'ai cru que tout était fini... je sens encore sur mon front, le froid de son pistolet... je ne pouvais me défendre que pai l'impassibilité la plus profonde! l'instinct m'a sauvé. Le défilé de Bodenthal... si l'ennemi le savait... au poids de l'or!.. que m'importe!.. ma fortune à moi elle est là!.. là... je puis enfin disparaître avec elle. Ne perdons pas une minute. (*Il veut ouvrir la portière.*) Pourquoi donc cette résistance... et qui peut s'opposer... ah!.. le verrou en dedans.

Il veut passer son bras par la portière.

BELHOMME, *dans la voiture.* Qui est là?

PASCAL, *reculant.* Ciel!.. quelqu'un!

BELHOMME, *dans la voiture.* Qui est là? entrez!.. c'est unique qu'on ne puisse pas dormir un moment tranquille...

PASCAL, *à part*. C'est la voix de Belhomme... mort et furies... je le trouverai donc toujours sur mon chemin.

BELHOMME. Qui est-ce donc qui remue ma chambre à coucher?.. qui est là?.. qu'est-ce que vous voulez?

PASCAL, *à part*. Et rien... rien pour le forcer au silence... cette fortune m'échapperait encore... et par lui!

BELHOMME. J'entends chuchotter près de mon appartement... ça m'est suspect!.. heureusement que j'ai là de quoi leur apprendre à parler.

PASCAL. Eh bien... puisque vous me reduisez au désespoir... ce laissez-passer, ces richesses que la France me refuse... l'étranger me les donnera... et j'aurai le plaisir d'écraser tous ceux que je hais...

BELHOMME, *à la portière*. Qui vive?.. un homme qui s'éloigne... un Autrichien peut-être... tu ne réponds pas... qui ne dit mot consent. Il lui lache un coup de pistolet. Ah! le scélérat comme il court.

Au bruit du pistolet on entend un murmure confus derrière le théâtre; puis les cris : *Alerte, aux armes*. — Les tambours qui se répondent, puis enfin tout le monde qui parait aux fenêtres de l'auberge.

TOUS. Qu'est-ce que c'est?

LETOURNEAU. Un coup de feu.

CÉCILE. Mon père... où est-il?

Elle court à lui.

MAD. BELHOMME, *sur l'escalier*. Mon pauvre Belhomme, tu es blessé.

BELHOMME. Au contraire.

LETOURNEAU. Faut-il battre la générale, Major.

BELHOMME. Du tout, c'était un maraudeur, un Autrichien.

TOUS. Un Autrichien!

BELHOMME. J'en suis sûr... je ne l'ai vu que par derrière... il s'était caché près de ma chambre à coucher... pour me dévaliser... pour voler la voiture du capitaine Leclerc.

SAVIGNY. Que dites-vous... cette voiture... elle est au capitaine Eugène.

BELHOMME. Certainement... il l'a achetée avant de quitter Paris.

SAVIGNY. Juste ciel!

CÉCILE, *à part*. Quel trouble!.. qu'avez-vous donc, mon père?

SAVIGNY, *à part*. Cécile... mon enfant!.. cette berline, la reconnais-tu?

CÉCILE, *bas*. C'est la vôtre... celle dans laquelle vous aviez renfermé votre fortune..

SAVIGNY, *bas*. Maintenant... elle appartient à Eugène.

CÉCILE. Que dites-vous?

SAVIGNY. Eh bien! Cécile!.. qui m'a trahi... qui m'a livré?

CÉCILE. Ah!.. je ne veux plus prononcer son nom... c'en est fait, son souvenir est effacé pour jamais de mon cœur.

VOIX NOMBREUSES. Le Représentant du peuple, le Représentant du peuple.

BELHOMME. Il est arrivé!..

SAVIGNY, *bas*. Le Représentant.

BELHOMME. Silence!

SCÈNE XVI.

BELHOMME, SAVIGNY, *puis* CECILE, MAD. BELHOMME, les Gens de l'auberge, LETOURNEAU, Soldats.

BELHOMME. C'est vous, M. le marquis?

SAVIGNY, *bas*. J'allais gagner la lisière du bois... lorsqu'un coup de feu a jeté l'alarme dans le camp... les soldats courent, se croisent.

BELHOMME, *désole*. Et c'est moi qui l'ai tiré... je ne fais que des bêtises.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente l'extrémité du camp français avec la fortification en terre, la batterie avancée. A droite du spectateur, des caissons, des charriots avec tout ce qui concerne le désordre d'un bivouac. A gauche, l'entrée principale, et des sentinelles sur les hauteurs. Le jour commence à se lever.

SCÈNE I.

PASCAL, LETOURNEAU, SENTINELLE

LA SENTINELLE. Au large!..

PASCAL. Puisque je vous dis que j'ai un laissez-passer du général.

LA SENTINELLE, *montrant Letourneau qui est assis sur son tambour*. Tapin.

LETOURNEAU. Qu'est-ce que c'est...

LA SENTINELLE. Un pékin qui veut rentrer z'au camp...

LETOURNEAU. Je vas chercher le capitaine Et ne bougeons pas de là, l'amour, (*montrant la sentinelle*) où nous ferions connaissance avec la clarinette du camarade.

SCÈNE II.

PASCAL, *assis*; SENTINELLES, *au fond*.

PASCAL. Je suis presque fâché d'être revenu sur mes pas... mais il le fallait! Outre la récompense promise... qui doit m'être comptée ici, aussitôt après la victoire!.. il est nécessaire que je veille sur la part du butin qui m'a été accordée... je n'ai demandé qu'une seule chose... une voiture qui m'appartenait, et dont un général fran-

çais s'est emparé!.. on n'y a pas attaché la moindre importance!.. et cette fois, elle ne peut m'échapper... car la victoire est sûre!.. deux sources de richesses!.. deux fortunes immenses... La fortune!.. enfin m'y voilà parvenu!.. que je sache seulement ce qu'est devenue cette berline... et je serai là devant elle... pour qu'au milieu du désordre du combat... personne ne porte la main. Un officier... Silence!..

SCÈNE III.

Les Mêmes. LUCEVAL, LETOURNEAU, SOLDATS *au fond.*

LETOURNEAU, *montrant Pascal à Luceval.* Voici l'individu!..

LUCEVAL. Vous voulez rentrer au camp!

PASCAL. Oui, citoyen.

LUCEVAL. Vous venez...

PASCAL. D'Offenbach!.. pour achat de chevaux...

LUCEVAL. Votre laissez-passer...

Pascal lui remet un papier.

Parfaitement en règle!.. et vous pouvez... Je ne me trompe pas! ces traits?.. c'est lui!

PASCAL, *à part.* Qu'a-t-il donc à me regarder ainsi?..

LUCEVAL. J'étais sûr de ne jamais oublier cette physionomie...

PASCAL. Ah!.. cet examen me fatigue... Citoyen, vous voyez que j'attends...

LUCEVAL. Un moment! que venez-vous faire ici?

PASCAL, *étonné.* Comment?..

LUCEVAL. Ce n'est pas votre place.

PASCAL. Pourquoi?

LUCEVAL. Parce qu'à l'armée, on fusille les traîtres...

PASCAL, *troublé.* Citoyen, je ne sais... je ne vous connais pas...

LUCEVAL. Moi, malheureusement... j'ai ce triste avantage.

PASCAL. Vous vous trompez!..

LUCEVAL. Non pas...

PASCAL. Vous ne m'avez jamais vu.

LUCEVAL, *lui saisissant le bras.* Jamais...

PASCAL, *troublé.* Citoyen!..

LUCEVAL. Plus bas!.. plus bas, misérable!.. (*Courant à son porte-feuille.*) Je ne t'ai jamais vu!.. (*Tirant un dessin.*) Tiens, regarde!..

PASCAL. Ah!..

LUCEVAL. Quel est cet homme?.. ne baisse pas les yeux... quel est cet homme qui, devant le comité révolutionnaire, vient lâchement dénoncer le marquis de Savigny, au moment où il allait se soustraire à la mort! qui le livre à ses ennemis, ses bourreaux!.. quel est-il?.. réponds! Ce n'est pas toi, infâme.

PASCAL. O tourmens de l'enfer!.. mon secret est connu... il existe quelqu'un qui peut se jouer de mon repos, de ma vie!. Capitaine... si vous saviez...

LUCEVAL. Je ne veux rien savoir...

PASCAL. Promettez-moi du moins...

LUCEVAL. Arrière! ne me touche pas!.. Je me croirais déshonoré, si ta main avait touché la mienne.

PASCAL. Par pitié...

LUCEVAL. Arrière, arrière, te dis-je... va-t-en. Si tu veux que je me taise, évite ma présence, ne parais jamais devant moi, ou je jure Dieu que je dévoile ton crime... que je te livre à ces braves soldats qui sauront te faire bonne et prompte justice!.. va-t-en!... va-t-en!

PASCAL. Et je ne puis châtier cet outrage! Mais patience! ton heure va venir... à toi aussi!.. le canon autrichien me vengera... ou s'il t'épargne... ton sort n'en sera que plus affreux... le général ennemi a juré de ne rien me refuser... Eh bien, il me faut encore la vie de cet homme... il me la faut... il a mon secret... et j'étoufferai la seule voix qui puisse m'accuser?..

Il sort à droite.

SCÈNE IV.

LUCEVAL, LETOURNEAU, OFFICIERS *et* SOLDATS.

LUCEVAL. Comment le général accorde-t-il des laissez-passer à un misérable de cette espèce? Il arrive du camp ennemi... ah! je comprends le rôle qu'il joue ici... c'est juste! l'emploi est digne de lui...

Eh bien, lieutenant, quels sont ces cavaliers qui galoppent sur la rive gauche?

UN OFFICIER. Un escadron de hulans, je crois!

LUCEVAL. Ah! ah!.. une avant-garde du prince Charles! Voyons un peu...

Il prend la lunette et regarde d'une hauteur.

SCÈNE V.

Les Mêmes, SAVIGNY.

SAVIGNY, *à part.* Impossible de sortir du camp. Je me suis vainement présenté à toutes les issues!.. les consignes les plus sévères!.. à quoi m'aura servi d'échapper à ce terrible Représentant... d'avoir fui presque sous ses yeux... caché dans le fond d'un charriot, grâce au sang-froid... à la présence d'esprit de ce pauvre Belhomme, qui est en avant maintenant, et qui ne peut plus me protéger.

LUCEVAL. Non !.. c'est de la cavalerie légère! voyez, ils se dispersent dans la plaine?

L'OFFICIER. Pour éclairer la marche d'un corps d'armée peut-être...

SAVIGNY, *à part*. Attendons! un engagement paraît inévitable... au milieu du tumulte de la bataille je pourrai peut-être m'échapper. Ah! malgré le danger de ma position... Dieu sait pour qui je forme des vœux.. un cœur français ne peut se démentir.. et l'aspect de ces uniformes étrangers fait bouillonner mon sang!..

LUCEVAL, *au fond*. Qu'est-ce que cela?..

L'OFFICIER. Le canon!..

LUCEVAL. Non!.. nous n'avons pas de troupes dans cette direction...

SAVIGNY. Pardonnez-moi citoyen, c'est le canon; on ne peut s'y tromper. C'est à trois lieues d'ici.

LUCEVAL. Peste, mon brave!.. une oreille exercée! Quelle peut être la cause?

SAVIGNY. Probablement la division Marceau qui a passé le Rhin, pour surprendre Wurmser, et qui, trompé par une contremarche, revient en toute hâte pour couvrir les lignes de Wissembourg.

LUCEVAL. Vous croyez!

SAVIGNY. S'il en est ainsi, l'ennemi cherchera à le dévancer, et voudra jeter un pont.

L'OFFICIER. En effet, un corps de pontonniers s'approche des bords du Rhin.

LUCEVAL, *vivement*. Sur quel point?

SAVIGNY. S'ils savent leur affaire, il n'y a qu'un endroit favorable, vis-à-vis le moulin d'Oberfeld, au-dessus des trois îles.

LUCEVAL, *regardant toujours*. Oui, vraiment, c'est là qu'ils se dirigent. C'est singulier cet homme devine. Courez prévenir le commandant.

SAVIGNY. C'est inutile!.. vous n'arriverez pas à temps.

LUCEVAL. Mais...

SAVIGNY. D'ailleurs le général Jourdan est trop habile pour n'avoir pas prévu cette tentative... il aura placé des tirailleurs dans les bouquets de bois qui entourent le moulin, et d'un moment à l'autre...

On entend la mousqueterie.

Qu'est-ce que je vous disais?

LUCEVAL. Oui, ma foi, un feu soutenu... les pontonniers se replient, ils lâchent pied et se retirent en désordre. Courez trouver le chef de bataillon, là, sur cette hauteur, et sachez s'il a reçu des ordres. Vous me préviendrez. Parbleu, citoyen, vous avez une connaissance du pays...

SAVIGNY. Je l'ai tant de fois parcouru dans ma jeunesse, il n'y a pas une sinuosité du fleuve que je n'aie mesurée, pas un village dont je ne sache le nom, la position.

LUCEVAL. Et ce coup d'œil rapide !.. cette expérience... vous avez servi?

SAVIGNY. Oui, oui! ce fut le plus beau, le plus glorieux temps de ma vie... là-bas, ce plateau qui domine la plaine; c'est là que j'ai reçu mon premier coup de feu... plus loin, sur cette chaussée...c'est là qu'à la tête de mon régiment de dragons j'ai culbuté les hussards de la mort.

LUCEVAL. Votre régiment?..

SAVIGNY, *troublé*. Non... je voulais dire... j'étais alors...

LUCEVAL, *vivement*. Je ne vous demande pas votre secret...

SAVIGNY. Et moi... je n'hésiterais pas à le confier à votre loyauté... car quelque chose me dit que si vous pouviez me servir, vous le feriez avec joie.

LUCEVAL. Vous avez raison... les enfans de Paris ont vu le malheur de trop près pour n'y pas compâtir!.. et puis, j'ai promis d'aider un malheureux... que je ne verrai peut-être jamais... et en secourir un autre, ce serait toujours tenir ma parole à ce brave Belhomme!..

SAVIGNY. Belhomme!.. le tambour major?...

LUCEVAL. En me quittant hier, à l'auberge des Quatre-Routes, il m'avait demandé mon appui pour un pauvre émigré.

SAVIGNY, *vivement*. Son nom?..

LUCEVAL. Le citoyen Durand!...

SAVIGNY, *avec joie*. C'est-à-dire le marquis de Savigny...

LUCEVAL. Le marquis... vous savez?

SAVIGNY. C'est moi!..

LUCEVAL. Vous?..

SAVIGNY. Oui... moi! condamné, sauvé par miracle, par le dévouement sublime d'un bon et digne serviteur... qui a marché à ma place.

LUCEVAL, *vivement*. Je l'ai vu, j'en suis sûr!.. oui, ce noble vieillard... au Luxembourg... était seul capable!...

SAVIGNY. Vous avez connu mon pauvre Germain.

LUCEVAL. Oui!.. et je connais aussi le lâche qui vous a dénoncé...

SAVIGNY. Que dites-vous?

LUCEVAL. J'en rougis pour nous, monsieur le marquis!.. mais l'infâme est ici... dans nos rangs... le croirez-vous? il est employé dans l'armée.

SAVIGNY. Il y a long-temps que je le soupçonnais... ce que vous me dites ne me laisse aucun doute.

LUCEVAL. Il faut même redoubler de précautions, car s'il vous découvrait!.. voyons, monsieur le marquis, que puis-je faire pour vous. Rien ne me coûtera pour

assurer votre fuite!.. quel est votre projet?

SAVIGNY. De gagner l'autre bord du Rhin... de rejoindre mes frères... Pouvez-vous obtenir qu'on me laisse sortir?

LUCEVAL. En ce moment... le tenter serait une imprudence... ces sentinelles ne sont pas de mon bataillon!.. mais dans cinq minutes elles seront remplacées par mes soldats, et alors je vous promets...

SAVIGNY, *avec joie.* Il serait possible!

UN OFFICIER. Capitaine! hé vite... à la tête de votre compagnie; elle vient de recevoir l'ordre de marcher en avant.

LUCEVAL, *à Savigny.* O ciel! il faut partir!.. Et je ne pourrai pas vous être utile.

SAVIGNY. Je ne vous en remercie pas moins.

LUCEVAL. Cependant.

SAVIGNY. Allez, allez monsieur!..qu'importe la vie d'un homme... quand il s'agit de la France.

LUCEVAL. Impossible d'hésiter... adieu. L'infortuné que va-t-il devenir?

SCÈNE VI.

SAVIGNY, *seul.*

Encore une espérance trompée... et le Représentant du peuple ne doute plus de mon existence... j'en suis certain... les mesures qu'il avait prises... les recherches qu'il avait ordonnées... s'il revient après le combat... c'est fait de moi!.. et ma fille, ma pauvre Cécile, qui me croit sans doute à l'abri de tout danger.

SCÈNE VII.

SAVIGNY, *absorbé*, PASCAL, *se montrant du côté opposé*, Sentinelles *sur les hauteurs.*

PASCAL. Le combat s'engage au loin... à peine je respire, d'impatience et de crainte... ils ont suivi mes instructions... et à la direction du bruit...

SAVIGNY. Ils ont attaqué sur un autre point.

PASCAL. Le succès est certain. Mais je n'ai pu découvrir cette malheureuse voiture... j'ai vainement parcouru le camp, interrogé tout le monde. (*Voyant Savigny.*) Ah! un homme des charrois... il pourra peut-être m'instruire. Camarade!

SAVIGNY. Que voulez-vous?

PASCAL. Dieu!.. c'est lui!.. c'est bien lui... je me meurs.

SAVIGNY. Pascal!.. le fils de mon pauvre Germain je te retrouve! je te revois enfin.

PASCAL. Oh! quelle épreuve!

SAVIGNY. Après tant de malheurs!.. tant de larmes!.. mon ami. Pourquoi détournes-tu la tête?.. pourquoi repousses-tu mes embrassemens?.. ah! je devine... tu ne peux oublier que c'est moi qui te coûte ton père... que c'est pour moi qu'il a porté sa tête!..

PASCAL. M. le marquis.

SAVIGNY. Ah! le ciel m'est témoin, qu'au prix de tout mon sang, j'aurais voulu te le rendre!.. dans mon cœur du moins... je t'avais adopté... Oui, je te regardais comme mon fils... et ces richesses que j'espérais sauver, étaient à toi, comme à Cécile.

PASCAL. Ces richesses!

SAVIGNY. Le sort m'a ravi jusqu'à cette dernière consolation! un traître m'a enlevé les débris de fortune que nous avions cachés ensemble.

PASCAL, *balbutiant.* Quoi! vous pensez.

SAVIGNY. J'en ai la preuve... le lâche qui m'a dénoncé.

PASCAL. On ignore qui?

SAVIGNY. Je le sais moi!

PASCAL, *troublé.* Vous?

SAVIGNY. Il est ici!

PASCAL, *à part.* Je me soutiens à peine.

SAVIGNY. C'est un homme que j'ai comblé de bienfaits... tu frémis, tu ne peux concevoir un tel excès d'ingratitude... en un mot... c'est Eugène.

PASCAL. Eugène!

SAVIGNY. Lui-même.

PASCAL. Et qui a pu vous faire penser?

SAVIGNY. Cette voiture qu'il a eu l'audace d'acheter...

PASCAL. Cette voiture!

SAVIGNY. Elle est à lui, je l'ai vue, je viens de la voir encore, il n'y a qu'un instant.

PASCAL. Vous l'avez vue... et où donc?

SAVIGNY. Ici près, au quartier du commandant, avec les équipages de l'état-major.

PASCAL. Ah! je l'ai retrouvée... mais le marquis... il faut que je l'éloigne... s'il reste, il peut tout voir, tout apprendre!

SAVIGNY. Tu es indigné d'une pareille trahison.

PASCAL. Il n'en profitera pas! vous serez vengé.

SAVIGNY. Que dis-tu?

PASCAL. Je ne vous ai suivi que pour punir, pour écraser à la fois tous vos persécuteurs. Tenez, écoutez, dans un instant l'ennemi sera maître de ces positions.

SAVIGNY. Comment?

PASCAL. Le hasard avait mis en mon pouvoir le plan de cette journée... les secrets de la Convention... cette nuit même, j'ai vu le prince Charles, ses généraux, j'ai tout révélé.

SAVIGNY. Malheureux, qu'as-tu fait?

PASCAL. Ils craignaient de se fier à ma parole; mais je vous ai nommé...

SAVIGNY. Moi!

PASCAL. J'ai dit que j'étais envoyé par par vous... par vous-même!

SAVIGNY. O ciel!

PASCAL. Votre rang, vos opinions connues, n'ont laissé aucun doute; ils n'ont plus hésité, et dans une heure tous vos ennemis auront cessé de vivre.

SAVIGNY. Dieu!.. et c'est en mon nom!

PASCAL. Mais vous avez tout à craindre de la fureur du soldat... mettez vos jours en sûreté; fuyez, croyez-moi...

SAVIGNY. Fuir! après ce que tu viens de m'apprendre ..

PASCAL. Courez rejoindre vos frères d'armes, qui vous tendent les bras... L'instant est favorable.., tenez, cette issue est libre... et en gagnant le bois de Warden...

SAVIGNY. En effet! que se passe-t-il donc?

PASCAL. C'est l'ennemi qui approche... fuyez! fuyez! vous, dis-je? Et nous pourons ressaisir notre proie...

SCÈNE VIII.

SAVIGNY, *seul et regardant à gauche.*

Quel désordre! Ah! malheureux Pascal, ton zèle t'a égaré. Et c'est en mon nom qu'ils ont été trahis! fuir... je le pourrais maintenant; mais quand ils sont menacés.. jamais... Brave jeunesse! cœurs nobles et généreux... pour prix de l'hospitalité que j'ai trouvée dans vos rangs... je ne vous apporterais que la honte et la mort... c'est moi, que vous accuseriez, et je ne pourrais vous prouver. Ah! un fusil... des cartouches, je puis mourir à côté d'eux, c'est la seule manière dont un soldat se justifie.

SCÈNE IX.

SAVIGNY, LUCEVAL, *l'épée à la main.* Quelques Officiers *en désordre accourant.*

LUCEVAL. Trahison! trahison! (*Aux officiers.*) Courez! tous ceux qui peuvent prendre les armes... que nous mourrions du moins avec honneur...

SAVIGNY. Qu'y a-t-il donc?

LUCEVAL. Nous avons été trahis, vendus... une colonne autrichienne, prévenue sans doute du peu de résistance quelle trouverait de ce côté... a passé le Rhin audessus d'Ottwiller... avant une heure, quinze mille hommes auront coupé toutes communications avec le général Desaix!.. notre colonel, le chef de bataillon... viennent d'être tués... les deux plus anciens capitaines sont hors de combat.

SAVIGNY. Combien vous reste-t-il de monde?

LUCEVAL. Trois cents hommes tout au plus... c'est moi maintenant qui les commande; mais hélas! je n'ai que du courage... je ne puis que mourir à leur tête. Monsieur, monsieur, vous avez de l'expérience... vous avez servi... vengez-vous d'une ingrate patrie en la défendant, en sauvant ses enfans...

SAVIGNY, *lui montrant son fusil.* J'avais déjà résolu de mourir pour elle!

LUCEVAL. Eh bien, changeons! Et soyez notre chef!

SAVIGNY. Moi!..

SCÈNE X.

Les Mêmes, BELHOMME, L'ETOURNEAU, Soldats, *accourant en désordre.*

TOUS. Trahison! sauve qui peut!

LUCEVAL. Arrêtez!

SAVIGNY. Soldats! que faites-vous?

LETOURNEAU. Impossible de tenir.

BELHOMME. Nous sommes cernés.

LETOURNEAU. Livrés!

BELHOMME. Il faut fuir, ou battre la chamade...

TOUS. Fuyons...

LUCEVAL, *les arrêtant.* Mes amis!

SAVIGNY. Arrêtez! qui de vous abandonnera le drapeau que la France lui a confié.

BELHOMME. Nous n'avons plus de chef.

LUCEVAL, *montrant Savigny.* En voici!

BELHOMME, *le reconnaissant.* Lui!

SAVIGNY. Soldats! voulez-vous pour commandant l'ex-marquis de Savigny... le condamné à mort... l'ancien colonel des dragons de la reine? le voulez-vous?

BELHOMME. Vous combattriez dans nos rangs; vous défendriez le drapeau tricolore?

SAVIGNY. Qu'importe sa couleur; c'est celui de mon pays... avant de servir un roi, j'appartiens à la France! si vous me voyez hésiter, le quitter. D'un seul pas.. tuez-moi, je vous le permets...

TOUS. Vive notre commandant...

SAVIGNY. Non! vive la France! c'est elle qu'il faut sauver, et j'en réponds, si vous m'obéissez! de cette position dépend le sort de la journée... si l'ennemi ne trouve ici aucune résistance... le sol français est envahi! Il ne faut qu'une heure pour changer le destin des batailles... une heure, soldats! une heure! je la demande à votre amour pour votre pays!..

BELHOMME. Ordonnez... nous sommes prêts...

TOUS. Nous mourrons tous à cette place.

SAVIGNY. Qu'est-ce donc?

LUCEVAL. Un aide-de-camp qui accourait bride abattue, son cheval est tombé à vingt pas des retranchemens... criblé de balles! mais l'officier n'est pas blessé; il se dégage, il se relève le voici...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, EUGÈNE.

EUGÈNE. Vîte un autre cheval! le premier venu celui d'un caisson... d'un chariot! que je retourne sur-le-champ... Mes amis j'ai traversé le feu ennemi pour vous apporter les paroles du brave Desaix; il connaît votre petit nombre; mais il connaît aussi votre courage, et c'est sur lui qu'il compte...

SAVIGNY. Eugène!

EUGÈNE. La division Marceau a passé le Rhin... elle accourt et renverse tout pour arriver jusqu'à vous! il faut tenir une demi-heure, une demi-heure, mes amis.

SAVIGNY, *noblement* Ils m'ont déjà promis davantage! dites au général que mes braves camarades, et moi, nous avons juré d'arrêter là l'ennemi... s'il passe, c'est que nous serons tous morts.

TOUS, *le bras tendu.* Oui, tous!

EUGÈNE. Que vois-je? grand Dieu! Vous! vous ici!

SAVIGNY. Vous ne m'y attendiez pas.

EUGÈNE. Non, sans doute, et ma joie...

SAVIGNY. Il suffit; vous avez rempli votre mission, vous pouvez vous retirer.

EUGÈNE. Quel accueil, et que signifie?

SAVIGNY. Vous osez le demander... j'ai écouté l'aide-de-camp du général dans toute autre circonstance, je n'eusse point entendu un seul mot de la bouche d'un traître, d'un perfide.

EUGÈNE. Monsieur, si tout autre que vous.

SAVIGNY, *froidement.* Je sais tout, et si nous survivons à cette journée, gardez-vous de jamais affronter mes regards.

EUGÈNE. O ciel! on m'a calomnié, monsieur le marquis, au nom de ce que vous avez de plus cher, vous ne pouvez refuser de m'expliquer...

SAVIGNY. Allez, monsieur, allez, et s'il vous reste une étincelle d'honneur, tâchez au moins de ne pas trahir la France!

EUGÈNE. Ah! ce dernier coup trouble ma raison, c'est mon amour pour sa fille... oui, son orgueil s'est révolté... Je n'ai plus qu'à mourir sur le champ de bataille... Oui, je vous forcerai bien à me plaindre, et à me rendre votre estime.

Il sort précipitamment.

SCÈNE XII.

LUCEVAL, SAVIGNY, BELHOMME LETOURNEAU, Officiers et Soldats *puis* MAD. BELHOMME *et* plusieurs Soldats du train, *arrivant par la droite.*

SAVIGNY. Voici l'instant.

Mes amis pas de confusion. (*A Luceval.*) Cent hommes jetés dans les bruyères qui hérissent cette colline. Canoniers à vos pièces. (*A d'autres.*) Les volontaires derrière ce retranchement.

Aux gens de l'équipage.

Vous camarades, la route de Siegberg... encombrez-là de charriots, de fourgons, abattez les arbres... couvrez-en les chemins, qu'ils soient arrêtés à chaque pas; au milieu, ce caisson rempli de poudre. Si l'ennemi force le passage, je puis, en y mettant le feu, protéger votre retraite, et retarder leur marche.

MAD. BELHOMME. Nous arrivons au bon moment, à ce qu'il paraît.

BELHOMME. Silence, les femmes...

LUCEVAL. Je ne sais quel est leur dessein; mais la moitié de la colonne vient de se jeter brusquement sur la gauche.

SAVIGNY. Sur la gauche!.. le défilé de Bodenthal est-il défendu?

LUCEVAL, *regardant.* Non, personne.

SAVIGNY. Ils le savent sans doute, s'ils s'en emparent, l'armée française est anéantie!

TOUS. Que dites-vous?

SAVIGNY. Pas un moment à perdre. Belhomme, prends les tambours, la musique, franchis le ravin, gagne le petit bois de Bellstein, qui masque le défilé, battez constamment la charge, vous attirerez sur vous le feu de l'ennemi... vous y trouverez tous la mort, peut-être... mais vous donnerez le temps à la division Marceau d'arriver, et vous aurez sauvé l'armée.

MAD. BELHOMME. Tu n'iras pas, j'es-

BELHOMME. Sois donc tranquille. Enfans... vous avez entendu le commandant. En avant... marche!

MAD. BELHOMME, *courant à lui.* Qu'est-ce que c'est; Belhomme?

BELHOMME. En arrière... c'est le passage des Thermopyles... je vais poser pour Léonidas. Vive la France!

TOUS. Vive la France!

MAD. BELHOMME. Belhomme, mon mari... je ne le verrai plus. Chaque coup me semble destiné à mon pauvre Belhomme... oh les misérables! et je ne pourrai pas le venger. (*Saisissant le fusil de Savigny.*) Si fait je n'ai plus peur de rien.

SAVIGNY, *criant aux canoniers.* Le nom-

bre l'emporte... enclouez vos pièces. (*Courant au caisson de gauche avec une mèche allumée.*) Si l'ennemi approche, je l'ensevelis avec moi sous les débris de ces remparts.

LUCEVAL. Arrêtez, commandant, la division Marceau a franchi tous les obstacles, elle se précipite à la bayonnette... l'ennemi est coupé... victoire! victoire!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, LE REPRÉSENTANT DU PEUPLE, entouré de Généraux, d'Officiers supérieurs, CÉCILE.

CÉCILE. Mon père!

LE REPRÉSENTANT. Soldats... vous avez bien mérité de la patrie... elle saura recompenser votre dévouement. Citoyen Savigny!

SAVIGNY, *surpris.* Vous me connaissez?

LE REPRÉSENTANT. J'avais des ordres que je suis heureux de pouvoir révoquer. Vous vous êtes vengé d'un arrêt injuste en sauvant votre pays... c'est sur le champ de bataille illustré par votre victoire, que la France doit réparer ses torts... au nom de la Convention Nationale dont nous avons les pleins pouvoirs, nous nommons le citoyen Savigny, général de brigade.

SAVIGNY et CÉCILE. Qu'entends-je!

TOUS. Vive notre général!

LE REPRÉSENTANT. Vous allez partir à l'instant pour Paris avec l'adjudant Leclerc.

EUGÈNE. Avec moi?

LE REPRÉSENTANT. Vous y porterez ces drapeaux, gage glorieux du succès de cette journée... j'y serai en même temps que vous, et je saurai faire rendre, au général Savigny, la justice qui lui est due.

On entend des cris en dehors, *à mort! à mort! fusillé! fusillé!*

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, UN OFFICIER, *puis* PASCAL, *poursuivi par des autrichiens.*

SAVIGNY. Dieu! le malheureux Pascal.

PASCAL, *éperdu.* Au nom du ciel, sauvez-moi de leur rage!

LES SOLDATS. C'est lui, c'est lui.

LE REPRÉSENTANT. Qu'est-ce donc?

L'OFFICIER. Ce misérable que des prisonniers autrichiens ont reconnu, caché près d'une voiture, et qui cette nuit est venu dans leur camp vendre les secrets de l'armée française.

PASCAL. Non, non.

SAVIGNY. Arrêtez... je demande sa vie, je le connais... une erreur... son attachement pour moi, ont seul causé...

LUCEVAL. Que faites-vous, général, vous demandez la grace de votre délateur.

TOUS. Lui!

PASCAL, *pétrifié en le reconnaissant.* Ciel!

LUCEVAL. C'est lui qui devant le tribunal révolutionnaire, est venu vous dénoncer, vous livrer... j'y étais... je l'ai vu.

TOUS, *s'éloignant de Pascal.* Ah!

SAVIGNY, *accablé.* O mon Dieu! Eugène, je t'avais soupçonné... je te dois une réparation. Embrasse-moi, mon fils.

EUGÈNE. Est-il vrai?

LE REPRÉSENTANT. Ce misérable... huit hommes sur le champ... dans le bois qu'il avait livré à l'ennemi.

PASCAL. La mort, eh bien oui! elle est préférable aux tourmens qui me déchirent, je savais à quoi je m'exposais... c'est une partie que je jouais... je l'ai perdue. Marchons! Ah! cette voiture encore.

TOUS. Vive la France!

SCENE XV.

Les Mêmes. Soldats, BELHOMME, LETOURNEAU, Officiers d'État-Major.

BELHOMME. Oui, morbleu, vive la France.

MAD. BELHOMME. Belhomme... il est blessé.

BELHOMME. Commandant, vos ordres ont été exécutés, il n'en est resté que trois, et encore vous voyez. La dragée n'a pas touché la caisse; mais elle a rencontré les baguettes.

LE REPRÉSENTANT. Brave homme!

SAVIGNY. Tu ne nous quitteras plus.

MAD. BELHOMME. Mon pauvre mari.

BELHOMME. Ne pleure pas, femme... l'Apollon est un peu endommagé; mais le torse est encore très beau.

LE REPRÉSENTANT. Général, votre voiture.

SAVIGNY. O bonheur, c'est elle!

A Cécile en lui montrant Eugène.

Cécile, voilà ton mari. (*Lui montrant la berline.*) Et voici ta dot.

BELHOMME. Il n'y a plus de chevaux; comment faire?

LUCEVAL. Pour celui qui nous a conduits à la victoire... nous traînerons sa voiture jusqu'au premier relai. (*Aux soldats.*) N'est-ce pas, mes amis?

TOUS. Oui, oui!..

On entend une détonation au dehors.

LE REPRÉSENTANT. Ainsi périssent les traîtres. Honneur et gloire à celui qui sauve son pays... honte éternelle à celui qui le livre.

TOUS. Vive la France!

Les jeunes gens entraînent la voiture au milieu des acclamations. — La toile tombe.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54

UN DE SES FRERES,

SOUVENIR HISTORIQUE DE 1807,

MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR MM. Dumanoir ET Mallian.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 août 1835.

JÉROME.	MM. ÉMILE TAIGNY.
DULAURENT, capitaine de vaisseau,	BRINDEAU.
MUSSON, le mystificateur,	MATHIEU.
TRENIS, danseur,	BALLARD.
CHAVIGNY, jeune diplomate,	OTERNEAU.
RIPPER, colonel,	ARMAND.
LE DUC DE *** aide-de-camp de l'empereur.	SAINTE-MARIE.
BALAINE, chef du restaurant du *Rocher de Cancale.*	LEPEINTRE jeu.
FRANÇOIS, garçon du restaurant.	BOILEAU.
LA DUCHESSE DE ***	Mmes DOCHE.
VICTORINE, fille de Balaine.	LOUISE MAYER.
UN CRIEUR PUBLIC.	
GARÇONS RESTAURATEURS.	

La scène se passe à Paris, au Rocher de Cancale.

Le théâtre représente un salon de restaurateur. Tables à droite et à gauche. Portes au fond et portes latérales. A droite, une fenêtre sur la rue.

SCENE I.

VICTORINE, FRANÇOIS, GARÇONS.

Victorine, au lever du rideau, tient le *Moniteur*, elle est entourée par les garçons.

VICTORINE, *lisant.* « Sa Majesté l'em» pereur vient d'ériger la Westphalie en » royaume. »

FRANÇOIS. Tiens! tiens! c'est joliment flatteur pour les Westphaliens, ça!

VICTORINE Voyons... à qui va-t-on le donner, ce nouveau royaume-là?

FRANÇOIS. Pardine!... une place de roi, les solliciteurs ne manqueront pas, allez.

VICTORINE. Ce sera peut-être la récompense de quelque brave... et l'empereur n'aura que l'embarras du choix. (*Continuant sa lecture.*) « Paris, 17 août 1807. Hier, » son altesse impériale le prince Jérôme » et la Princesse, son auguste épouse, ont » assisté à la représentation d'*Œdipe à Co*» *lonne*, à l'Académie impériale de musi» que... » J'aurais bien voulu la voir, moi, la jeune princesse de Wurtemberg... on dit qu'elle est très jolie?

FRANÇOIS. Je crois bien... c'est toujours joli une princesse... je peux vous en parler savamment, car je l'ai dévisagée, moi, il y a quelques jours, à son mariage... ah! quel fameux cortége!.. quelle musique!.. quels coups de canon!... j'en ai été sourd pendant vingt-quatre heures.

VICTORINE. Ça doit faire un couple bien assorti; car on dit que le prince Jérôme n'est pas mal non plus... et puis brave!.. oh! mais brave!... quoique le plus jeune des frères de l'empereur, il s'est déjà joliment montré!

Air : Vaud. de la *Famille de l'apothicaire.*

D'un nom difficile à porter,
Jaloux de soutenir la gloire,

Bien jeune on l'a vu remporter
Sur mer une grande victoire;
Avec un seul vaisseau français,
S'emparant de toute un' flotille...
Il a su prouver aux Anglais
Qu'il était bien de la famille.

(*Continuant sa lecture.*) « Napoléon, empereur des Français... »

Elle achève bas, les garçons lisent par-dessus son épaule.

SCÈNE II.

Les Mêmes, BALAINE.

BALAINE, *entrant en chantant.*

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet.

(*Venant en scène.*) Que vois-je! Victorine lisant le journal!... Victorine entraînant mes garçons dans la politique... à cinq heures... à l'heure solennelle où l'on dîne!...

(*Chantant.*) En vérité, c'est affreux!
Quel tour épouvantable! [1]

VICTORINE. Dam, mon père, je lisais une nouvelle ordonnance de l'empereur.

BALAINE. Mademoiselle, en fait d'ordonnance, vous ne devez vous occuper que de celle de ma maison... vous êtes la fille de Balaine... l'unique héritière du grand Balaine...

(*Chantant.*) L'Hébé du rocher de Cancale,

comme vous appelle ce bon vieux M. Laujon, sur l'air *du Café du bosquet*... et, quand les fourneaux flambent, quand la broche tourne, quand la friture frémit, l'Hébé du rocher de Cancale se croise les bras et épelle le *Moniteur* à mes Ganimèdes!.. Mais où suis-je?... dans quel siècle vivons-nous?

(*Chantant.*) Tout est perdu,
Confondu,
Qui l'eût cru? [2]

VICTORINE. Mais, papa...

BALAINE. Ah! Victorine, Victorine, si j'estimais moins votre mère, ma chaste épouse, il y a de ces momens où je vous dirais : Arrière, jeune fille, tu n'es pas une Balaine.

FRANÇOIS. Mais, bourgeois, soyez donc tranquille, vos pratiques ne manquent de rien.

[1] Air *des Fraises.*
[2] Air *du pantalon.* (Nouveau Pourceaugnac.)

BALAINE. Mes pratiques! mot ignoble! je voudrais bien voir que mes clients... mes clients, entends-tu?.. manquassent de quelque chose! qu'il y eût, chez moi, une mâchoire en suspens, un larynx à sec!

(*Chantant.*) Chez Balaine, *bis.*
La bouche doit être pleine. [1]

Aujourd'hui surtout... aujourd'hui où je nourris le corps et l'esprit des chansonniers du Caveau moderne... de mes chers Momusiens... la gloire chantante de la France, et dont je sais par cœur tous les refrains!

Un gai refrain
Nous met en train. [2]

Ont-ils été contens, mes joyeux Épicuriens!.. M. Laujon a-t-il trouvé le Beaune première assez vieux? M. Piis a-t-il mangé du faisan?.. et la truite, sauce aux huîtres, qu'en a dit M. Barré, hein?..

FRANÇOIS. Bourgeois, on ne tarit pas sur vos éloges là-dedans... M. Radet vous a proclamé l'élu de Co... co...

BALAINE. De Comus, imbécile! Et ces messieurs, où en sont-ils?.. Au vin d'Aï?

FRANÇOIS. On le frappe.

BALAINE. Soignez le Champagne, mes amis... car, comme dit, c'est-à-dire, comme chante M. Désaugiers... cet excellent M. Désaugiers.

Lorsque le Champagne
Fait en s'échappant
Pan! pan!
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

VOIX DANS LA COULISSE. Garçon! garçon!

FRANÇOIS ET LES GARÇONS. Voilà! voilà, voilà!

TOUS.

Air : *J'entends la contredanse* (Gribouille.)

Pour soutenir ma/sa gloire
Et mon/son renom fameux
Courez/Courons verser à boire
Aux chansonniers joyeux.

François et les garçons sortent.

SCENE III.

BALAINE, VICTORINE.

BALAINE, *regardant au fond.* Bravo! bravo! voilà qu'on se presse, qu'on se coudoie dans mes salons! (*Venant en scène.*)

[1] Air : *Moi je flâne.*
[2] Air : *Vive le vin de Ramponneau!*

Décidément, je suis le privilégié de la vogue... l'enfant gâté de la mode.

VICTORINE. Le fait est que notre restaurant ne désemplit pas.

BALAINE. Je crois bien !.. et quelle société huppée !.. des généraux !.. des diplomates !.. des sénateurs !.. On assure même que des princes de l'empire sont venus dîner, incognito, au Rocher de Cancale... Et ce sont mes chers fils d'Epicure qui me valent tout cela.

VICTORINE. Aussi, vous chantez du matin au soir.

BALAINE. C'est vrai !.. c'est encore à mes momusiens que je dois cela... en les entendant chanter, je suis devenu un flon flon vivant.

Flon, flon, flon, la rira dondaine,
Gai, gai, gai...

j'ai toujours quelque refrain sur les lèvres... l'air *des pendus*, quand je décroche une volaille... l'air *du verre*, quand je débouche une bouteille... et celui de *la fricassée*, quand j'assaisonne une matelotte... A propos de matelotte, n'oublions pas qu'il en faut une vaste, une colossale pour ce soir... un souper à cinquante francs par tête... vin non compris... As-tu pensé au hors-d'œuvre et au dessert ?..

C'est au dessert
Que notre esprit pétille...

sur l'air *du premier pas*... je sais tous les airs...

VICTORINE. Oh ! mon papa, soyez tranquille... mes gelées sont prises et mes compotes toutes prêtes... rien n'y manquera... le capitaine Jérôme et ses amis seront contens.

BALAINE. Qu'est-ce que c'est que ça, le capitaine Jérôme ?

VICTORINE. Pardine, c'est ce jeune homme qui est venu souper chez nous six fois depuis dix jours, et qui nous a encore commandé ce repas pour ce soir...

BALAINE. Ah ! c'est vrai... tu as bien retenu son nom, toi...

VICTORINE. Dam, papa, je l'ai entendu nommer par ses amis.

BALAINE. Oui... oui... Eh bien !.. je ne sais pas pourquoi... mais, il ne me revient pas trop, ce jeune militaire... et puis, je ne suis pas inquiet... mais il me doit ses trois derniers soupers.

VICTORINE. Eh ! il vous les paiera. (*Soupirant.*) Ah ! il est bien aimable, allez !

BALAINE. Victorine, Victorine, vous me faites de la peine... je m'aperçois que vous avez un penchant décidé pour l'uniforme, et un grand faible pour la moustache, ma bonne amie.

VICTORINE. Oh ! par exemple !

BALAINE. Prenez-y garde, Victorine, la moustache est séduisante... c'est vrai, mais elle est diablement trompeuse !

(*Chantant.*) Malheur à qui s'attache
A ces jeunes soudards,
Portant une moustache...
Et cætera... [1]

Mais il faut que je m'occupe de son souper et que je prépare son mémoire... car il ne peut pas boire mon vin, savourer mes sauces et faire la cour à ma fille... à crédit !

Non, plus de crédit,
Car, sans contredit,
J'en perdrais l'esprit. [2]

SCENE IV.

Les Mêmes, LA DUCHESSE DE ***, *déguisée en écaillère, avec deux cloyères d'huîtres sous les bras.*

LA DUCHESSE, *près de la porte.* Salut, la compagnie... puis-je t'y entrer ?

BALAINE. Qu'est-ce que vous demandez, la fille ?

LA DUCHESSE. C'est-y pas vous qu'est M. Balaine ?

BALAINE. Oui, c'est moi... Et vous, qui êtes-vous donc ?

LA DUCHESSE. Ah ! c'est vrai que vous ne me connaissez pas... Je suis Manette, la cousine-germaine à Geneviève, l'écaillère de l'établissement.

BALAINE. Eh ! mais, en effet, Geneviève n'a pas encore paru d'aujourd'hui, qu'est-ce que ça signifie ?

LA DUCHESSE. Ça signifie donc qu'à ce matin, dès le potron-minette, elle est partie pour Luzarches, à la noce de sa sœur, qui épouse le grand Bahut.

BALAINE. Partie !... par exemple ! c'est sans gêne !

LA DUCHESSE. Vous êtes encore cocasse, vous !... Ecoutez donc, c'te femme, qu'est sensible pour sa famille et qui ne méprise pas une contredanse en passant, ça n'a pas pu résister au charme de la chose. Elle est partie avec son bon ami, qu'est brigadier au troisième dragons, et pour lors, qu'elle m'a dit : « Cousine, va-t-en » chez M. Balaine, au Rocher, où tu me » remplaceras... » et voilà !

[1] Air : *Lisette dont l'empire.*
[2] Air : *Gai, gai, l'on est chez nous.*

BALAINE. Il n'en est pas moins vrai que c'est très imprudent... Vous ne connaissez pas l'importance de l'huître dans une maison comme la mienne... Il faut savoir son état, pour s'en mêler, ma chère.

LA DUCHESSE. C'te farce!.. Ça me connaît, allez, les huîtres... j'ai été élevée là-dedans dès mon enfance, que je n'avais que six ans.

BALAINE. Nous verrons, nous verrons ça... Allons, vite à l'ouvrage, car le temps presse... Et nous, aux fourneaux!

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons, mettez-vous à l'ouvrage
Et montrez-nous votre talent;
Il faut mériter le suffrage
Des abonnés de l'établissement.
Par ses huîtres que rien n'égale,
Autant qu' par ses mets enchanteurs,
A Paris, le Rocher d'Cancale,
Doit écraser tous les restaurateurs.

ENSEMBLE.

BALAINE et VICTORINE.

Allons, mettez-vous à l'ouvrage, etc.

LA DUCHESSE.

Oui, je vais me mettre à l'ouvrage,
Je veux vous montrer mon talent;
Je veux aussi mériter le suffrage
Des abonnés de l'établissement.

Balaine et Victorine sortent.

SCENE V.

LA DUCHESSE, *seule, reprenant sur son ton naturel.*

Allons, je suis contente de moi; j'ai bien joué mon rôle, et voilà un costume que je garderai certainement pour le carnaval... Je veux faire voir à la cour que rien n'est plus facile que de changer la femme d'un duc et d'un maréchal de l'empire en écaillère!.. Me voilà établie au Rocher de Cancale, grace à la complaisance un peu intéressée de Geneviève, et je saurai bientôt ce que je veux savoir!.. C'est une folie, une extravagance que je fais là, mais je n'ai jamais su faire que cela toute ma vie; et l'on est bien excusable quand on aime .. car je l'aime toujours... cependant, je me suis soumise aux exigences de son rang; frère de l'empereur, la politique lui imposait pour femme la jeune princesse de Wurtemberg, et je me suis sacrifiée... mais ce que je ne puis souffrir, c'est que Jérôme nous trahisse elle, son épouse, et moi qu'il aimait autrefois, pour je ne sais quel caprice nouveau, car, j'en suis bien sûre, ces soupers, ces réunions joyeuses au Rocher de Cancale, ne sont qu'un prétexte pour cacher quelque rendez-vous de femme... c'est ce mystère que je veux pénétrer.

Air : Vaud. du *Baiser au porteur.*

Pour une conquête nouvelle
S'il veut rompre tous ses liens,
Je défendrai les droits de celle
A qui j'ai dû sacrifier les miens,
Je veux surtout qu'il respecte les miens !
Je veux que jamais dans son ame
Notre amour ne soit remplacé,
Et qu'il ne soit infidèle à sa femme
Qu'en se souvenant du passé,
Il ne doit être infidèle à sa femme
Qu'en se souvenant du passé.

On entend un roulement de voiture.

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, BALAINE, Garçons.

BALAINE, *accourant avec deux garçons.* Un équipage superbe! une livrée éclatante! Holà! mes garçons, venez recevoir!

LA DUCHESSE, *à part.* Que dit-il? serait-ce déjà?... (*Elle court au fond.*) Ciel! le duc! mon mari! où me cacher?... Ah!...

Elle se jette dans un cabinet à gauche.

SCENE VII.

BALAINE, LE DUC DE ***, Garçons.

LE DUC, *entrant et s'arrêtant au fond.* M. Balaine?...

BALAINE, *saluant.* C'est moi, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

LE DUC. Je désirerais vous parler... à vous seul...

BALAINE, *étonné, fait un signe aux garçons, qui sortent.* A moi seul?.. En ce cas, monsieur... (*Envisageant le duc.*) Mais je ne me trompe pas... c'est... (*Se confondant en salutations.*) M. le maréchal... M. le duc...

LE DUC. Vous savez qui je suis?

BALAINE. Ah! monseigneur, je ne vous ai vu qu'une fois caracoler sur votre beau cheval arabe, auprès de Sa Majesté impériale, mais...

LE DUC. Il suffit... Répondez-moi avec franchise... Depuis quinze jours, environ, un jeune officier vient souvent souper ici avec quelques amis?... il se fait appeler le capitaine Jerôme.

BALAINE. Le capitaine Jérôme... oui, oui... c'est un de mes clients; il m'a même

commandé aujourd'hui un souper pour ce soir.

LE DUC, *à part*. On ne m'avait pas trompé... (*Haut.*) Et vous ne connaissez pas plus particulièrement ce capitaine Jérôme?

BALAINE. Non, monsieur le duc... je sais seulement qu'il boit bien, qu'il mange idem... et qu'il me doit ses trois derniers soupers.

LE DUC. Écoutez-moi, M. Balaine... Le capitaine Jérôme va venir ici... et il importe qu'il n'en sorte pas cette nuit, sans que je le sache, j'ai besoin de l'avoir sous la main.

BALAINE, *étonné*. L'avoir sous la main!

LE DUC. Oui, il m'importe beaucoup de savoir où le prendre... il s'agit d'une affaire d'état.

BALAINE. Une affaire d'état!.. Vous m'effrayez, monsieur le duc... serait-ce un malintentionné, un espion des Anglais, un conspirateur?

LE DUC. Pas de questions, ni d'interprétations, M. Balaine, nous ne les aimons pas... Traitez le capitaine Jérôme et ses amis avec tous les égards possibles; servez-leur ce que vous avez de plus fin, de plus délicat, et surtout de votre meilleur vin; le reste me regarde.

BALAINE. Oui, monsieur le duc.

LE DUC. Pas un mot de tout ceci à qui que ce soit! je vous le répète, il s'agit d'une affaire d'état... et la moindre indiscrétion de votre part entraînerait les plus graves conséquences... Vous comprenez?.. Adieu! (*Fausse sortie.*) Ah! j'oubliais... C'est dans cette salle qu'ils souperont?..

BALAINE. Oui, monseigneur.

LE DUC. N'y aurait-il pas moyen, s'il était nécessaire, de tout voir sans être vu?

BALAINE. Ce cabinet... (*Il ouvre la porte du cabinet où s'est jetée la duchesse*). Regardez, monseigneur.

LE DUC. En effet, c'est ce qu'il faut... Ah! mon Dieu!.. est-ce une illusion?.. mais non, c'est elle-même... la duchesse...

SCENE VIII.

LE DUC, LA DUCHESSE, BALAINE.

LA DUCHESSE, *paraissant*. Monsieur le duc!..

BALAINE. Hein? comment! l'écaillère vous connaît?

LE DUC. Retirez-vous, M. Balaine, laissez-nous.

BALAINE. Mais monseigneur.

LE DUC. Sortez, vous dis-je!

BALAINE. J'obéis, (*à part.*) Par exemple! voilà une drôle de connaissance!

Il sort.

SCENE IX.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC. Eh bien! madame, m'apprendrez-vous quelle est cette plaisanterie, et ce que vous faites ici?

LA DUCHESSE, *avec calme*. Et vous-même, monsieur le duc?

LE DUC. Moi, madame, j'exécute les ordres de l'empereur, et...

LA DUCHESSE. C'est tout ce que je voulais savoir, et c'est ce que je viens d'apprendre, en appliquant l'oreille contre la serrure de cette porte.

LE DUC. Comment?

LA DUCHESSE. Eh quoi! monsieur le duc, vous, autrefois la terreur des maris, un des mauvais sujets de l'armée avant d'être un de ses chefs, vous vous étonnez que votre femme épie vos démarches secrètes, et même qu'elle se déguise en écaillère pour vous surprendre en flagrant délit? Répondez.

LE DUC. Ainsi, madame, ce serait pour moi que...

LA DUCHESSE, *riant*. Eh! mon Dieu! vous êtes tout prêt à le croire, et, si j'y tenais, vous n'en douteriez plus... mais je n'ai pas besoin de vous tromper... non, monsieur le duc, non, ce n'est pas pour vous que je suis ici, et je ne m'attendais pas à vous y rencontrer.

LE DUC. Alors, madame, pour qui donc y êtes-vous?

LA DUCHESSE. Pour la même personne qui vous amène dans ce restaurant...

LE DUC. Le prince Jérôme.

LA DUCHESSE. Le prince Jérôme.

LE DUC. C'est impossible, qu'avez-vous de commun avec le prince Jérôme? quel intérêt prenez-vous à ses actions.

LA DUCHESSE. Aucun... et vous, monsieur le duc?

LE DUC. Moi, madame, je vous l'ai dit, c'est l'empereur qui m'envoie... un frère, un souverain a droit de surveillance sur son frère et son sujet...

LA DUCHESSE. Sans doute; mais une femme, monsieur, n'a-t-elle pas aussi le droit de surveillance sur son mari?

LE DUC. Que voulez-vous dire?

LA DUCHESSE. Que, si vous venez ici par

ordre de l'empereur, moi, je suis chargée d'une mission toute semblable à la vôtre, par la princesse de Wurtemberg...

LE DUC. Il serait vrai? et ce déguisement...

LA DUCHESSE. Etait indispensable. Comment, me trouvez-vous ainsi?

LE DUC, *riant.* Charmante, d'honneur! et j'espère bien, que cet hiver, au bal de la cour, vous n'aurez pas d'autre costume.

LA DUCHESSE. C'est déjà décidé.

LE DUC. Mais, je n'en reviens pas. La princesse est donc instruite?..

LA DUCHESSE. De tout... Voilà le prince entouré d'espions...

LE DUC. Nous nous seconderons mutuellement.

LA DUCHESSE. J'y consens.

LE DUC. Notre but est le même.

LA DUCHESSE. Absolument.

LE DUC. Mais je serais curieux de voir comment vous vous tirerez de votre rôle d'écaillère?

LA DUCHESSE, *changeant de ton.* Qu'est-ce que monsieur demande! trois douzaines d'huîtres?.. voilà, not' bourgeois, voilà!.. ça n' va pas t'être long!

Faisant le geste d'ouvrir les huîtres et chantant.

Portrait charmant, portrait de mon amie!

Ohé! garçon! voilà les huîtres du n°9... enlevez!..

LE DUC, *riant.* Bravo! bravo! Savez-vous que vous seriez une excellente comédienne?

LA DUCHESSE. N'est-ce pas?

LE DUC. Mais il faut que je retourne en toute hâte au château... je vais donc vous laisser... adieu, madame; bonne chance, et au revoir.

Il lui baise la main; Balaine entre au même instant.

SCENE X.

Les Mêmes. BALAINE.

BALAINE, *au duc.* Qu'est-ce que je vois? Eh quoi!.. monseigneur...

LE DUC, *à Baleine.* Silence!..

Il sort par le fond.

BALAINE, *se tournant du côté de la duchesse.* Ah ça! mais écaillère...

LA DUCHESSE. Pas un mot!

Elle rentre dans le cabinet.

SCENE XI.

BALAINE, *seul, stupéfait.*

Je tombe des nues... Comment! le duc et l'écaillère... c'est donc une écaillère de la plus haute volée? c'est donc une grande dame travestie?.. tout ça est fantastique... mon restaurant serait-il devenu le foyer d'un complot?.. Oh! oui, ce capitaine Jérôme et ses amis trament quelque chose de sinistre!.. Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Air : *Quel désespoir.*

(*Chantant.*) Quel désespoir
En vérité, je perds la tête;
Quel désespoir!

Allons, voilà que je chante... quel contresens!.. ce que c'est que l'habitude!.. Ah! j'entends du bruit... ce sont ces infâmes conspirateurs!.. d'après mes instructions, n'ayons l'air de rien... et faisons-leur bonne mine.

SCENE XII.

BALAINE, LE CAPITAINE DULAURENT, MUSSON, TRÉNIS, LE COLONEL RIPPER, CHAVIGNY.

DULAURENT, *entrant le premier.*

Air *du Curé de Pompone.*

Tant que le goût recherchera
Des mets que rien n'égale,

TOUS LES AUTRES, *entrant*

Tant que le goût recherchera
Des mets que rien n'égale.

DULAULENT.

Tant que le bon vin calmera
Une soif de Tantale,
On boira,
Mangera,
Larira,
Au rocher de Cancale.

TOUS.

On boira, etc., etc.

BALAINE, *à part.* Ils sont bien gais, pour des conspirateurs!.. Oh! ils chantent pour se donner un air...

DULAURENT. Eh! c'est Balaine, en personne!..

BALAINE. Tout à votre service, messieurs. (*A part.*) Leur chef n'est pas avec eux.

MUSSON. Toujours gros et gras, le papa Balaine! (*Il lui frappe sur le ventre.*) Comme ça résonne!.. Eh bien! avons-nous inventé quelque nouvelle sauce?

BALAINE, *d'un air goguenard.* On vous en

prépare une à laquelle vous ne vous attendez pas.

TRÉNIS. C'est à merveille!

Il fait une pirouette.

BALAINE, *à part*. Il danse toujours, celui-là!

DULAURENT. Ah ça! notre Amphytrion, le capitaine Jérôme n'est pas arrivé?

BALAINE. Je ne l'ai pas encore aperçu.

TRÉNIS, *dansant*. Il nous a pourtant convoqués pour dix heures précises...

DULAURENT, *déclamant*.

«Il se présentera, gardez-vous d'en douter.»

Nous donnerez-vous de bonnes huîtres, monsieur Balaine?

BALAINE. Ah! mon officier... quelle question!... vous aurez de véritables huîtres de Marennes... il n'est pas de souper fin sans ça, comme dit la romance de M. Désaugiers...

TRÉNIS. Il a fait une romance sur les huîtres?..

BALAINE. En cinquante-trois couplets... sur l'air : *Bouton de Rose*...

Avec des huîtres
J'oublie un monde corrompu;
Loin des faquins et des bélîtres,
Que n'ai-je, hélas! toujours vécu
Avec des huîtres.

C'est étourdissant.

Avec des huîtres...

DULAURENT. Assez... assez...

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, JÉROME, *entrant, l'air agité.*

JÉROME, *à Balaine d'un ton brusque*. Laissez-nous!

BALAINE, *à part*. Ah!.. il ne chante pas, celui-là... véritable physique de conspirateur!..

Il sort par le fond en chantant : Avec des huîtres.

SCÈNE XIV.

JÉROME, DULAURENT, MUSSON, TRÉNIS, RIPPER, CHAVIGNY.

JÉROME, *l'air soucieux*. Bonsoir, mes amis, bonsoir.

DULAURENT. Tu es en retard... Ah! mon dieu!.. que t'es-t-il arrivé?

Déclamant.

«D'où te vient aujourd'hui cet air sombre et sévère.»

JÉROME. Fais-moi grâce de tes citations, Dulaurent... nous ne sommes plus au collége de Juilly...

DULAURENT. De la mauvaise humeur?..

JÉROME. Et ce n'est pas sans sujet... Apprenez, mes amis, que j'ai eu ce matin une scène affreuse avec Napoléon.

TOUS, *se rapprochant de Jérôme*. Avec l'Empereur?

JÉROME. Oui; il prétend que j'ai des dettes, que je vois mauvaise compagnie...

DULAURENT. Merci!

JÉROME. Que je délaisse ma femme, et que j'ai conservé des liaisons avec la duchesse... que sais-je?..

MUSSON. Et vous vous êtes justifié?

JÉROME. Vraiment non... j'ai répondu avec quelqu'aigreur, je l'avoue; il s'est emporté et m'a juré que, pour couper court à ce qu'il appelle mes extravagances, il m'éloignerait de Paris!..

DULAURENT. Un exil!..

JÉROME. En attendant, il m'a enjoint de ne pas sortir de chez moi avant d'avoir reçu ses ordres...

DULAURENT. Il t'a mis aux arrêts!..

JÉROME. Oui! mais je me suis piqué au vif, à mon tour, et je lui ai déclaré que je n'en ferais rien... et que même, je partirais ce soir pour Fontainebleau, après souper... je vous emmènerai tous avec moi.

MUSSON. Et vous vous êtes quittés ainsi?..

JÉROME. Mon Dieu! oui... il m'a tourné les talons pour parler au grand maréchal qui venait d'entrer.

DULAURENT. Mais il doit être furieux!.. et que sera-ce, quand il apprendra que tu n'as pas attendu ses ordres?.. je crains tout!..

JÉROME. Ah! bah!.. ce n'est pas la première fois que je lui tiens tête! il m'aime! il sait que je lui suis dévoué de corps et d'âme, et, avec moi, son courroux ressemble à un coup de tonnerre, ça fait beaucoup de bruit et pas de mal... que diable! vouloir que je vive conjugalement et fastidieusement!.. autant vaudrait être devenu petit bourgeois de *Corte* ou d'*Ajaccio!* mais ne pensons plus à tout cela... je vous retrouve, mes joyeux compagnons... point de soucis, de craintes!.. les ennuis aux Tuileries, la gaîté au Rocher de Cancale!

Deux garçons apportent au milieu du théâtre une table splendidement servie, et placent des chaises.

SCÈNE XV.

JÉROME, DULAURENT, MUSSON, TRENIS, CHAVIGNY, RIPPER, Garçons.

JÉROME. Allons, amis, à table!

CHOEUR.

Air : *de M. Monpou.*

A table, allons, à table!
Un souper délectable
Ici, nous est offert.
Buvons, trinquons ensemble;
Le plaisir nous rassemble
A ce joyeux couvert.

Tous se placent pendant le chœur.

JÉROME, *au milieu.* Camarades, serrons nos rangs!.. (*A Trénis.*) Eh bien! Trénis, comment gouvernes-tu la danse?

TRÉNIS. A merveille... j'ai donné mon nom à un nouveau quadrille... je vous le danserai au dessert.

JÉROME. Bravo! Et toi, mon joyeux Musson, le mystificateur par excellence... comment vont les mystifications?

MUSSON. Mal... Que faire maintenant? l'Empereur mystifie les rois, et ses généraux mystifient les peuples!

JÉROME. C'est ma foi vrai!.. Qu'es-tu devenu, hier soir, Dulaurent. On ne t'a pas vu chez le prince de Bénévent?

DULAURENT. Non; j'ai été voir Brunet!

JÉROME. Eh bien! moi, j'ai vu, avant-hier, *Agamemnon*... notre beau Talma, et la débutante, mademoiselle Georges... Ah! mes amis, la ravissante personne!.. une taille de nymphe qui tiendrait dans mes dix doigts.

TRÉNIS. Allons, messieurs, buvons!

MUSSON, *remplissant son verre et le levant.* Il a raison... aux gens d'esprit!

TRÉNIS, *de même.* Aux danseurs de l'Académie impériale!

DULAURENT, *de même.* A l'armée qui fait tout!

MUSSON, *de même.* A la diplomatie qui ne fait rien!

JÉROME. Messieurs, messieurs, j'abjure toute rancune, et je porte une santé qui doit passer avant tout! (*Se levant*). A l'Empereur!

TOUS, *se levant.* A l'Empereur!

Ils boivent.

JÉROME, *se rasseyant.* Et maintenant, à nous!.. car il s'agit de fêter le souper.

Air nouveau de M. Doche.

A ce banquet plein de charme,
Mes amis faisons honneur;
Du verre que chacun s'arme
Et le vide sans lenteur.
Buvons tous à nos maîtresses,
Aux femmes faibles, hélas!
Puis, nous boirons aux Lucrèces
Que nous ne connaissons pas.
Quel repas!
Mes amis, quel doux repas!

TOUS.

Quel repas!
Mes amis, quel doux repas!

JÉROME.

Même air.

En tout temps, avec audace,
On se plaint des fournisseurs;
On se plaint des hommes en place,
Qu'on nomme des avaleurs,
Pensez-vous que cela change?
Moi, je ne le pense pas;
Car toujours le plus gros mange
Le plus petit ici-bas!
Quel repas!
Mes amis, quel long repas!

TOUS.

Quel repas! etc.

Ils choquent tous leurs verres. Tableau général.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, LE DUC DE ***, *entrant conduit par* BALAINE.

BALAINE, *au duc.* Les voilà, monsieur le maréchal... et d'après vos ordres...

LE DUC. C'est bien?

Il s'approche de la table.

JÉROME. Qui vient nous déranger?.. (*Se retournant.*) le maréchal!..

Il se lève.

TOUS, *de même.* Le premier aide-de-camp de l'Empereur!

Ils se lèvent.

BALAINE, *à part, se frottant les mains.* Bien! bien! ça les dégrise!..

JÉROME, *allant au duc et le prenant à part.* Eh quoi! monsieur le maréchal, vous ici?.. à pareille heure... quel motif vous amène?..

LE DUC, *à mi-voix.* Mon devoir!.. J'aurais à parler à Votre Altesse impériale...

JÉROME. Il suffit! (*Se tournant vers ses compagnons, avec embarras.*) Mes amis, je suis à vous dans l'instant, le billard doit être éclairé... je vous y rejoins.

BALAINE. Oui, messieurs, oui, vous pouvez passer au billard... (*A part.*) Bloqués! bloqués!.. les Catilina! Je vais tout savoir!

LE DUC, *à Balaine.* Sortez.

BALAINE, *bas au duc.* Mais, monsieur le duc... vous êtes sans armes...

LE DUC. Sortez

Balaine salue et va au fond.

ENSEMBLE.

JÉROME, *à part.*

Air *de la Contre-lettre.*

Maintenant de mon frère,
Ah! je crains la colère,
Et de tout ce mystère,
Je n'attends rien
De bien.

DULAURENT, *et ses amis*

Ah! pour lui, de son frère,
Redoutons la colère!
Oui, de tout ce mystère
Je n'attends rien
De bien!

Ils sortent par la droite.

BALAINE, *au fond.*

Bientôt, enfin, j'espère,
Je saurai ce mystère;
Pour eux, de cette affaire,
Je n'attends rien
De bien.

Il sort par le fond.

SCÈNE XVII.

JEROME, LE DUC DE ***.

JEROME. Nous sommes seuls, monsieur le duc... qu'avez-vous à me dire?

LE DUC, *avec mystère.* L'Empereur, en apprenant que vous aviez rompu vos arrêts, s'est mis dans une colère épouvantable...

JÉROME, *à part.* Allons, c'est plus sérieux que je ne pensais. (*Haut.*) Est-ce là tout, monsieur?..

LE DUC. Non... Ce message pour Votre Altesse impériale.

Il lui présente une grande lettre cachetée.

JÉROME. Un message?..

LE DUC. De la plus haute importance!

JÉROME. Et que contient-il?

LE DUC. Je l'ignore... sans doute les dispositions que Sa Majesté elle-même a prises à votre égard... mais souffrez que je prie Votre Altesse de vouloir bien permettre que je la reconduise à son palais.

JÉROME. Je suis avec des amis, et les quitter ainsi, maintenant...

LE DUC. Serait cruel, j'en conviens. Votre Altesse veut-elle me donner sa parole d'attendre ici les nouveaux ordres que je pourrais avoir à lui transmettre de la part de l'empereur?

JÉROME. Je vous la donne, monsieur le duc.

LE DUC. Je n'exige rien de plus, et je prends tout sur moi.

Il salue profondément et sort par le fond.

JÉROME. Courons trouver mes amis et leur communiquer...

SCÈNE XVIII.

LA DUCHESSE, JÉROME.

LA DUCHESSE, *sortant du cabinet.* Arrêtez!

JÉROME, *se retournant.* La duchesse, ici! sous ce costume!

LA DUCHESSE, *vivement.* Ne me demandez pas d'explications, je refuserais de vous répondre... un mot seulement avant de rejoindre vos amis... cette lettre de l'empereur, ces nouveaux ordres qu'on vous annonce, tout cela m'effraie, car tout cela n'est que trop clair; c'est une disgrace! un exil!

JÉROME. Oh! bien certainement, et je n'ai pas besoin de lire...

LA DUCHESSE. Qu'allez-vous faire?

JÉROME. Quitter Paris, la cour, m'en aller bien loin de tout ce monde-là!.. Qu'ai-je à regretter, l'apparat, l'étiquette du château? celà m'ennuie... Est-ce ma femme? je la connais à peine, elle ne me connaît pas du tout, et au point où en est notre bonheur diplomatique, la séparation ne sera pas bien cruelle!

LA DUCHESSE. Ainsi, vous partirez seul?

JÉROME. Non, je dirai : qui m'aime, me suive... et je compte sur mes vrais et fidèles amis... trois ou quatre, qui sont dévoués à Jérôme Bonaparte et qui ne tiennent pas au frère de l'empereur...

LA DUCHESSE. Et où irez-vous?

JÉROME. Que sais-je? A Fontainebleau peut-être!

LA DUCHESSE, *vivement* A Fontainebleau! près de ma terre de Saint-Maur...

JÉROME Oui; là, se sont écoulés les plus heureux jours de ma vie... là, j'oublierai le présent pour le passé, et je tâcherai de suppléer par mes souvenirs à l'absence d'une personne qui me fut bien chère...

LA DUCHESSE. Et qui serait encore prête à tout braver, pour vous prouver son dévoûment.

JÉROME. Il se pourrait!

LA DUCHESSE. Ce n'est point la princesse de Wurtemberg qui vous suivra dans votre exil... Eh bien! il vous reste une amie... celle dont vous parliez... dès demain, elle partira pour vous rejoindre...

JÉROME. Eh quoi! un pareil sacrifice... tant de dévoûment pour un ingrat. Merci, mon frère, merci, je bénis ta main qui me proscrit, puisque je retrouve dans ma disgrace tous les biens que j'avais perdus.

LA DUCHESSE. Il faut que je prévienne, que je donne des ordres à mon hôtel, au revoir donc ; à demain !

JÉROME. A demain, loin d'ici !

Jérôme reconduit la duchesse au fond ; il lui baise la main ; elle sort.

SCENE XIX.

JEROME, DULAURENT, MUSSON, TRÉNIS, CHAVIGNY, RIPPER.

TOUS, *entrant et apercevant la duchesse qui sort.* Ah ! ah ! ah !.. bravo ! bravo !

DULAURENT. Comment, l'écaillère aussi?

JÉROME. Pas de plaisanterie, je t'en prie, tu choisis mal le moment.

DULAURENT. Que veux-tu dire ?

JÉROME. Une lettre de l'Empereur...

TOUS. De l'Empereur?

JÉROME. Oui... la suite de cette maudite querelle de ce matin... il est réellement furieux contre moi.

TOUS. Grand dieu !

DULAURENT. Voilà ce que je craignais !

JÉROME. La menace qu'il m'a faite de me forcer à quitter Paris...

MUSSON. Plus de doute, c'est une éclatante disgrace !

DULAURENT. Peut-être un ordre d'exil !

JÉROME, *donnant la lettre à Dulaurent.* Lis, Dulaurent, lis... car je n'en ai pas la force...

Dulaurent prend le message dont il brise lentement le cachet ; consternation générale, profond silence.

DULAURENT, *avec un cri de joie.* Ciel ! qu'ai-je lu !.. en croirai-je mes yeux ?.. (*S'inclinant devant Jérôme.*) Sire !.. votre majesté !

TOUS. Que signifie ?

JÉROME. Que veux-tu dire ?

DULAURENT. Que tu es ?.. (*Se reprenant.*) Que vous êtes monté en grade... vous êtes passé roi !

TOUS. Roi !

JÉROME, *lui arrachant la lettre.* Impossible ! (*Lisant.*) Mais si... cela est !.. (*Avec joie.*) Mes amis, lisez, lisez tous... je suis roi !.. roi de Westphalie !

TOUS. Roi de Westphalie !

Ils s'éloignent tous avec respect.

JÉROME, *les regardant.* Eh bien ! eh bien ! qu'avez-vous donc, vous autres ? tout à l'heure, vous vous pressiez joyeusement autour de moi... et maintenant, vous vous tenez à l'écart froids et silencieux !

DULAURENT. C'est que, tout à l'heure, il n'y avait avec nous que le prince Jérôme... tandis qu'à présent, vous êtes...

JÉROME. A présent, comme toujours, que diable ! Jérôme ! votre ami Jérôme... rien de plus.

Air : *Dans un vieux château.*

Au fond de vos cœurs gardez-moi ma place,
Quand je vais partir pour régner là-bas ;
J'ai besoin de vous, suivez-moi de grace ;
Car, roi débutant, je crains les faux pas.
Que votre amitié toujours m'environne,
Que votre soutien ne me manque pas,
Et si, quelque jour, je tombe du trône,
Je veux, mes amis, tomber dans vos bras.

(*Gaîment.*) Hein ?.. nous étions loin de nous attendre à cette royauté qui arrive juste au dessert.

MUSSON. Malheureusement, il n'y en a que pour un de la royauté !

JÉROME. Oui ; mais, il y aura des faveurs pour tous... mes camarades, nous ne nous quitterons plus... Dulaurent, je te nomme ministre de la marine... A toi, Ripper, le portefeuille de la guerre... A toi, Chavigny, les balances de la justice...

TRÉNIS. Et moi, que serai-je, sire?

JÉROME. Toi, Trénis ?.. Grand écuyer.

TRÉNIS, *faisant une pirouette.* C'est pour le coup que mes pieds ne toucheront plus la terre !

JÉROME. Eh ! mais, j'oubliais ce pauvre Musson, notre joyeux mystificateur, qui est là et qui ne demande rien... Qu'en ferons-nous ? Ah ! j'y suis... aux affaires étrangères... département des mystifications.

MUSSON. J'aimerais mieux les finances.

JÉROME. Les finances... accordé !

TOUS. Vive Jérôme !

JÉROME. Et buvons à nos prospérités futures... diable ! il n'y a plus rien dans la bouteille ! Holà ! garçons, garçons !

TOUS. Garçons, garçons !

CHOEUR.

Air *de Fra-Diavolo.* (Introduction du premier acte.)

Du vin, du vin ! joyeuse orgie,
Doit couronner notre festin ;
Encore un jour à la folie,
La royauté viendra demain.

Pendant ce chœur et sur la ritournelle, les uns sonnent à tout rompre, les autres frappent avec violence sur la table et renversent des verres et des bouteilles. Commencement d'orgie.

SCÈNE XX.

Les Mêmes, BALAINE, et VICTORINE, *puis* FRANÇOIS, *accourant.*

BALAINE. Quel tintamarre !

(*Chantant.*)

Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ?

TOUS. Du vin de Champagne !

En ce moment, François entre portant un bol de punch enflammé qu'il pose sur la table.

BALAINE. Voilà le punch!

JÉROME. A la bonne heure... allons, messieurs, fêtons le nouvel ami qui nous arrive... la jolie Victorine va entretenir le feu sacré.

Ils entourent le bol de punch que Victorine fait flamber, et ils boivent.

BALAINE, *à part*. On m'a dit de ne leur rien refuser... c'est bel et bon; mais quand ils seront pincés.

Paira,
Qui pourra
La rirette.[1]

Tâchons, avant tout, de ne pas perdre la carte. (*S'approchant de Jérôme et lui présentant sa note.*) Pardon, capitaine, mais... c'est un usage...

JÉROME, *la prenant*. C'est juste, mon cher... (*Après y avoir jeté négligemment les yeux, il la passe à Musson.*) A vous, mon trésorier, entrez en fonctions...

MUSSON, *lisant*. Quatre soupers à cinq cents francs chacun...

JÉROME, *l'interrompant*. Bagatelle, payez...

BALAINE, *à François*. Oh! ce genre! (*Le contrefaisant*) Bagatelle! payez!

MUSSON, *frappant sur son gousset*. C'est que pour le moment, le trésor est vide.

BALAINE, *à part*. Qu'est-ce qu'ils parlent de vide?

JÉROME. Ah! j'entends... nous n'avons pas encore eu le temps de lever des contributions sur notre peuple. (*Jetant sa bourse sur la table.*) Allons, messieurs, que chacun en fasse autant... C'est un emprunt royal.

Ils jettent tous quelques pièces d'or.

BALAINE, *à part*. Si c'était de la fausse monnaie?

MUSSON, *après avoir compté*. Déficit!

JÉROME, *riant*. Vraiment? c'est drôle! (*à Balaine.*) Ma foi, mon cher hôte, pour le moment, il y a impossibilité réelle... attendez jusqu'à demain.

BALAINE, *à part*. Demain, demain! ils seront peut-être dans les donjons de Vincennes. (*Haut.*) C'est que voyez-vous, messieurs, la somme est forte, et je n'ai pas l'honneur de vous connaître parfaitement.

JÉROME. Oh! qu'à celà ne tienne... Mes amis, je vous ordonne de trahir votre incognito...

DULAURENT, *se levant et passant devant Balaine*. Je suis le ministre de la marine du roi de Westphalie.

CHAVIGNY, *de même*. Moi, le ministre de la justice du roi de Westphalie.

TRÉNIS, *de même, faisant une pirouette*. Grand écuyer du roi de Westphalie.

RIPPER, *de même*. Ministre de la guerre du roi de Westphalie.

MUSSON, *de même*. Ministre des finances du roi de Westphalie.

BALAINE, *les regarde un instant d'un air ébahi, puis, part d'un éclat de rire étouffé*. Très-bien! (*Montrant Jérôme.*) Et cet autre, là-bas, vous allez me dire à présent, que c'est le roi de Westphalie, n'est-ce pas?

MUSSON. En personne.

Il retourne ainsi que ses amis auprès de Jérôme.

BALAINE, *riant*. Ah! ah! ah!

(*Chantant.*) C'est charmant[1]!
L'aventure est impayable.

Messieurs, messieurs, la plaisanterie peut être fort drôle... mais je la trouve déplacée..

DULAURENT, *et ses amis*. Insolent!

BALAINE. Ministres! roi de Westphalie! ah! ah! ah! moi, je ne connais que les jambons de Westphalie... et je veux mon argent.

DULAURENT, *s'avançant sur Balaine* Misérable! sais-tu que j'ai bien envie de te jetter par la fenêtre.

JÉROME. Allons, pas d'esclandre. (*Il cherche dans sa poche.*) Attendez...

BALAINE, *à part* J'ai bien fait de crier un peu... je vais être payé.

François et un garçon enlèvent la table et les chaises.

JÉROME, *à ses amis, riant*. Parbleu! il serait plaisant de lui donner pour gage mon brevet de roi. (*Il tire de sa poche le papier qui lui a été remis par le duc, et le présente à Balaine.*) Prenez... et lisez...

BALAINE, *le prenant*. Des paperasses... encore quelque mauvaise plaisanterie! (*Il lit.*) Grand Dieu! qu'ai-je vu! le sceau de l'état! la griffe de l'Empereur!

VICTORINE. De l'Empereur!

JÉROME, *riant*. Eh bien! M. Balaine, aurons-nous crédit jusqu'à demain?

BALAINE, *d'un ton lamentable* Ma fille! à genoux! intercédez pour votre malheureux père!

Il se jette à genoux en chantant.

Grace! grace! sire, de grace.[2]

Il rend la lettre à Jérôme.

JÉROME. Relevez-vous! le roi de Westphalie vous pardonne... il fait plus; en faveur de votre charmante fille, il vous nomme son premier maître-d'hôtel.

BALAINE. L'ai-je bien entendu! maître-

[1] Fin de l'air de : *En avant Fanfan la Tulipe.*

[1] Air : *C'est Charmant!*
[2] Air *de l'Ours et le Pacha.*

d'hôtel de la couronne! à bas le Rocher de Cancale! à bas la cuisine publique!

JÉROME, *à Victorine*. Et toi, mon enfant, je pense que tu suivras ton père?

Il lui parle bas.

VICTORINE, *baissant les yeux*. Sire!

JÉROME. Sois tranquille, nous ferons de toi une fille d'honneur...

UN CRIEUR, *dans la rue*. « Voilà ce qui » vient de paraître. Supplément au *Moniteur* » relatif au prince Jérôme, et au royaume » de Westphalie! »

TOUS. Vivat!

BALAINE. C'est officiel!

JÉROME. Ah! parbleu! je suis curieux de savoir comment je me trouve roi, avec tous les détails... (*Allant à la fenêtre et appelant le crieur.*) Eh! l'ami...

BALAINE. Courez donc, François, courez! (*François sort.*) Plus de doute! Je serai maître d'hôtel!

DULAURENT. A nous les honneurs et les dignités!

TOUS. A nous la Westphalie!

CHOEUR.

Air *de Fra-Diavolo*. (Final du premier acte.)

Aujourd'hui, messieurs, rendons grace
A la faveur, *bis.*
Que chacun se pousse et se place
Salut! ô fortune, ô grandeur!
Puisque le sort lui donne,
Un peuple, une couronne,
De notre ami Jérôme
Partageons le royaume,
De ce royal gâteau:
Prenons tous un morceau!
Aujourd'hui, etc., etc.

FRANÇOIS, *revenant tout essoufflé un papier à la main*. Voilà! sire!

JÉROME, *le prenant*. Donnez! (*Lisant*) « D'après le traité de Tilsitt, la Westphalie, » ayant été érigée en royaume, son altesse » impériale, le prince Jérôme est proclamé » roi de Westphalie...

TOUS, *avec joie*. Vive Jérôme!

BALAINE. Vivent ses ministres! vive son maître d'hôtel!..

JÉROME, *continuant de lire avec un étonnement croissant*. « Sa Majesté l'Empereur » a daigné pourvoir elle-même à la nomi- » nation des principaux fonctionnaires de ce » royaume, ainsi qu'à l'organisation de la » maison civile et militaire du nouveau » roi. »

TOUS, *stupéfaits*. O ciel!

CHOEUR.

Air de l'Amant jaloux.

Pour nous, quelle disgrace
C'est jouer de malheur,
Plus de faveurs, de place,
Adieu notre grandeur!

MUSSON. Allons, décidément, l'Empereur est le premier mystificateur de l'Europe!

JÉROME. Mes amis, mes pauvres amis!

Moment de silence.

MUSSON. Sire, vos ministres vous donnent leur démission...

JÉROME. Je suis forcé de l'accepter!

BALAINE, *chantant d'une voix sépulcrale en récitatif*.

Du faîte des grandeurs,
Rejeté dans l'abîme...,

Je retombe dans ma cuisine!

VICTORINE, *soupirant*. Je ne serai pas fille d'honneur!

Un garçon entre et remet une lettre à Balaine.

BALAINE. Pour Sa Majesté. (*La lui remettant.*) Sire!

JÉROME, *à part*. L'écriture de la duchesse! (*Il lit.*) « J'oubliais, je sacrifiais tout » pour Jérôme proscrit et en disgrace. Je dois » renoncer à Jérôme. roi; adieu! sire, » adieu pour jamais! » Qu'ai-je lu! (*Soupirant.*) Voilà donc notre sort! La grandeur arrive et le bonheur s'en va.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, LE DUC.

LE DUC, *s'approchant de Jérôme, à demi-voix*. Sire! sa majesté l'empereur vous attend.

JÉROME, *à part*. Déjà! allons, il le faut;.. je vous suis, monsieur... (*A Dulaurent et à ses amis qui l'entourent.*) Mes amis, mes camarades. vous le voyez...le nouveau monarque doit obéir en sujet; mais quel que soit mon destin, je me souviendrai toujours de vous, de nos joyeux soupers et de ma royauté au dessert... Adieu! adieu!

Air : *A soixante ans.*

Mes compagnons, allons prenez courage
Le roi toujours, restera votre ami.

Au public.

Vous avez vu, messieurs, dans cet ouvrage,
Un jeune roi bien fou, bien étourdi;
Ce temps n'est plus car, hélas! aujourd'hui,
Jérôme, exilé de la France,
N'y peut rentrer... quel malheur est le sien!..
Daignez, messieurs lui servir de soutien,
Et, chaque soir, abrogeant la défense,
Lui rendre ici ses droits de citoyen;

CHOEUR.

Oui, chaque soir, abrogez la défense
Et rendez-lui ses droits de citoyen.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mévrel, passage du Caire, 54.

LES DEUX REINES,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE,

Par MM. Frédéric Soulié et Arnould,

MUSIQUE DE M. HIPPOLYTE MONPOU,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 6 AOUT 1835.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GEORGE KOLLER, aubergiste...	M. Inchindi.
MAGNUS, gouverneur d'Helsingor.	M. Fériol.
BANNER, attaché au service de Christine	M. Euzet.
JAMES, matelot, ami de Koller..	M. Doux.
CHRISTINE, sous le nom du comte de Dohna..................	Mme Rifaut.
MARIE, reine de Danemarck, sous le nom de Marguerite..........	Mme Prévost.
Suite de Christine, Soldats, Garçons d'auberge, Postillons.	

La scène se passe en Danemarck dans la ville d'Helsingor.

Le théâtre représente une salle d'auberge, porte d'entrée au fond; à droite, porte intérieure. Au second plan, une cheminée; au fond, à gauche, une fenêtre qui laisse voir les mâts des vaisseaux dans le port. Au dernier plan, à gauche, porte intérieure.

SCENE PREMIERE.

KOLLER, JAMES, les Matelots.

Ils sont tous assis autour d'une table et boivent.

CHOEUR.

A ton bonheur, à ta santé,
Si pour un marin, dans ce monde,
Il est quelque félicité
Ailleurs qu'entre le ciel et l'onde.
Georges, crains de te repentir,
Avec nous il faut repartir.

KOLLER.

Non, frères, ici je demeure.

CHOEUR.

Il serait trop tard dans une heure,
Si tu voulais te repentir...

KOLLER.

Non, je reste...

JAMES.

Toi vivre à terre;
Oublie un moment de colère,
Reviens.

KOLLER.

Je n'y puis consentir.
Adieu, mon beau navire
Aux grands mâts pavoisés,
Je te quitte et puis dire :
Mes beaux jours sont passés.

PREMIER COUPLET.

Toi, qui plus fort que l'onde,
En sillonnant les flots,
A tous les bouts du monde
Portes nos matelots,
Nous n'irons plus ensemble
Voir l'équateur en feu,
Mexique où le sol tremble,
Et l'Espagne au ciel bleu.

Adieu, mon beau navire, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand éclatait la nue
Et la foudre à nos yeux,
Lorsque la mer émue
S'élançait jusqu'aux cieux;
Sous nos pieds, sur nos têtes,

Quand grondaient mer et vent
Entre ces deux tempêtes
Tu passais triomphant.

Adieu, mon beau navire, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Plus de courses paisibles
Où l'espoir rit au cœur,
Plus de combats terribles
Dont tu sortais vainqueur ;
Et d'une main hardie,
Un autre, ô mon vaisseau,
Sur la poupe ennemie
Plantera ton drapeau.

Adieu, mon beau navire, etc.

CHOEUR.

L'air est sans nuage,
Et le ciel nous sourit ;
Déjà la plage
D'un long cri retentit :
Au large ! en voyage,
Les braves matelots,
Et nargue l'orage,
Les autans et les flots.

JAMES*. Ainsi c'est un parti pris, Koller ; tu quittes le service?

KOLLER. J'en ai le droit : dix campagnes et dix blessures.

JAMES. C'est gentil à trente ans... mais tu peux espérer mieux que ça, au moment où l'on dit que la guerre va reprendre de plus belle contre la Suède.

KOLLER. On le dit?

JAMES. Oui... Allons, laisse la terre ferme qui nous écorche les talons à nous autres marins. Depuis un mois que tu t'es établi ici, tu dois bâiller comme un poisson sur la grève... Allons, te dis-je, tu es maître d'équipage déjà... brave, instruit... au bout de ça..... il y a le grade d'enseigne.

KOLLER. Ne me l'a-t-on pas refusé après le dernier combat contre ces gueux de Suédois, pour nommer le fils du capitaine?.. un bambin de seize ans qui a mal au cœur quand le navire se met en gaîté ! Aussi je me sens une haine contre ces petits freluquets sans barbe... si insolens et si inutiles..... S'il m'en tombe jamais un sous la main !...

JAMES. Calme-toi... tu es emporté comme un ouragan.... ce qui te fait toujours prendre des résolutions qui n'ont pas le sens commun.... puis tu t'y cramponnes avec un entêtement !... J'aimerais mieux, à moi tout seul, arracher une ancre de dix mille du fond de la mer qu'une idée de ta tête.

KOLLER. Eh bien ! puisque tu me connais, tais-toi.

* Koller, James.

JAMES. Écoute donc, Georges, on ne gagne pas à tout coup...... et une autre fois...

KOLLER. Oublies-tu que je ne suis pas gentilhomme, et que?... Ne parlons pas de ça... je me mettrais en colère... et je veux que nous nous quittions bons amis. Voici mon auberge, vous la connaissez maintenant. Quand mon oncle Tobie me la donna en mourant, je ne pensais pas y faire retraite si tôt... N'importe, il y aura toujours bon accueil pour les matelots, et particulièrement pour les anciens camarades.

JAMES. Adieu donc.

KOLLER. Partez-vous de suite? Oui ; le temps est beau, le vent frais.... vous allez filer comme des hirondelles.. Quelle belle journée !.... Adieu... adieu !... bon voyage...

JAMES. Nous n'embarquerons que demain : le capitaine attend des vivres. Nous reviendrons ici.

KOLLER. Au revoir.

SCENE II.

KOLLER, *seul.*

Ils partent !... ils sont heureux ! et moi, me voilà à jamais confiné dans une misérable auberge.... Ah ! maudit soit mon vieux capitaine, qui, lorsque mon père me laissa orphelin à son bord, m'en apprit plus que je ne devais savoir, qui me fit croire qu'en étudiant je pourrais parvenir !... Si j'étais resté un pauvre matelot bien ignorant, je n'aurais pas appris à apprécier ce que je vaux, à ressentir une injustice. (*Aux garçons.*) Allons, vous autres, dépêchez-vous ; nous aurons du grand monde dans une heure ou deux... et cette maison est sale comme un navire du pape !... (*Allant et venant.*) Il faut que je me marie.... une femme s'entend bien mieux à tous ces détails... Une bonne femme.... je l'aimerai.... j'aimerai du moins mes enfans ; ça me distraira. (*Il va au fond et regarde par la fenêtre.*) Ah ! quel beau temps !... quel beau temps !.. Ah ! je vais à la cuisine voir tourner la broche.

Il sort par la droite.

SCENE III.

MAGNUS, MARGUERITE.

MAGNUS, *après avoir regardé au-dessus de la porte.* C'est ici : George Koller, aubergiste. Entrez, madame.

Marguerite, suivie de deux domestiques, s'arrête à la porte. Elle est enveloppée d'une pelisse.

MARGUERITE. Il n'y a personne ?

MAGNUS. Personne.

MARGUERITE. C'est bien ici, monsieur le gouverneur, que doit descendre le jeune comte de Dohna ?

MAGNUS. Oui, madame... ou mademoiselle, car je n'ai pas l'honneur...

MARGUERITE. Comme vous voudrez.

MAGNUS. L'aubergiste Koller a déclaré à la police que le comte de Dohna avait fait retenir sa maison pour lui et sa suite.

MARGUERITE. A la police ? (*A part.*) La précaution de la reine de Suède n'est pas inutile, à ce que je vois... (*Haut.*) Est-ce que c'est l'habitude de déclarer les voyageurs à la police ?

MAGNUS. Pas ordinairement... mais d'après les projets du gouvernement.

MARGUERITE. Quels projets ?... je veux les savoir.

MAGNUS. Vous dites, madame ?...

MARGUERITE. Que je veux les savoir.

MAGNUS. Pardon, pardon... mais avant de m'adresser de semblables questions, madame, vous feriez mieux de répondre aux miennes et de me dire...

MARGUERITE. Monsieur le gouverneur, vous n'avez pas bien lu la lettre que je vous ai remise.

MAGNUS. Je l'ai lue cinq fois.

MARGUERITE. Ce n'était guère la peine pour ne pas la comprendre une seule.

MAGNUS. C'est que c'est la chose du monde la plus ridicule...

MARGUERITE. Vous dites, monsieur ?

MAGNUS. Je dis ridicule...

MARGUERITE. Nous ne parlons pas de vous.... Lisez cette lettre.... et dépêchez-vous, on peut nous surprendre.

MAGNUS, *à part.* Une jolie femme a la permission d'être impertinente..... passons.

MARGUERITE. Eh bien ?

MAGNUS, *tirant la lettre de sa poche.* La voici. (*Lisant.*) « Monsieur le gouverneur
» Magnus, une jeune fille vous remettra
» cette lettre... »

MARGUERITE. Je l'ai fait.

MAGNUS, *lisant.* « Vous ne vous informerez ni de son nom, ni d'où elle vient..
» et vous lui obéirez en tout ce qu'elle
» vous demandera... »

MARGUERITE. C'est ce que vous ne faites pas... Continuez.

MAGNUS, *lisant.* « N'oubliez pas qu'il y
» va de votre place et peut-être de votre
» tête... Signé le comte de Hanstein, pre-
» mier ministre. »

MARGUERITE. Il y va de votre tête.

MAGNUS. J'avais demandé de l'avancement, et je remercie beaucoup le ministre de penser à moi... mais voici une autre lettre qui me donne des instructions secrètes relatives à mes fonctions de gouverneur de la ville d'Helsingor, et qui se termine par ces mots : (*Il prend une autre lettre et lit.*) « Tous les étrangers seront tenus
» de déclarer leurs noms. S'il transpire
» rien du motif de cette surveillance, il y
» va de votre tête. »

MARGUERITE. Signé ?..

MAGNUS. « Christian IV, roi de Dane-
» marck. »

MARGUERITE, *à part.* Ah ! mon mari gouverne à part... c'est bon à savoir.

MAGNUS. Ainsi, madame, avant de vous obéir, d'autant plus que j'oubliais.... je n'ai pas tout lu. (*Reprenant la lettre.*) « Un
» ordre signé de moi peut seul vous dé-
» gager de ceux que je vous donne.... »
Voyez.

Il lui fait voir la lettre

MARGUERITE, *tirant un autre papier qu'elle lui met sous le nez.* Y voici la réponse.

MAGNUS, *regardant.* Le nom du roi sur un blanc-seing !

MARGUERITE. Je le remplirai... comparez les signatures.

MAGNUS. Parfaitement semblables.

MARGUERITE. Vous voyez, monsieur, qu'il vous reste à choisir d'être décapité par ordre du roi ou du premier ministre. Vous tenez à votre tête, je suppose ?

MAGNUS. Comme à la prunelle de mes yeux... Certainement j'y tiens beaucoup, à ma tête.

MARGUERITE. Vous avez raison : la perruque est fort belle.

MAGNUS, *à part.* Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

MARGUERITE, *à part.* Il hésite...si je lui disais qui je suis ?...

MAGNUS, *à part.* Comme elle me regarde !.... Elle est peut-être de la contre-police.

MARGUERITE, *à part.* Non, non.... il ferait quelque gaucherie ; d'ailleurs Magnus est un sot.... que j'effraierai.... et qui obéira... Trouvons d'abord moyen de demeurer ici... (*Haut.*) Vous avez réfléchi !...

MAGNUS. Je suis à vos ordres

MARGUERITE. A la bonne heure... Songez que de ce moment vous m'appartenez corps et ame.

Elle fait signe aux domestiques qui sont restés sur le seuil de la porte, leur remet sa pelisse et paraît en costume de servante d'auberge.

MAGNUS. Oh ! une paysanne !

MARGUERITE, *s'arrangeant devant un petit miroir*. Vous allez me présenter à Koller et me faire agréer comme servante d'auberge.

MAGNUS, *à part*. C'est pour ça que le roi et le premier ministre... Je n'y comprends rien.

MARGUERITE. Vous m'avez entendue ?

MAGNUS. Parfaitement. Vous voulez être servante dans cette auberge?.... c'est bien facile à dire.

MARGUERITE. Et aussi facile à faire.

MAGNUS. Koller est si gracieux !

MARGUERITE. Offrez-lui de l'or.... j'en ai.

MAGNUS. Il me le jetterait au nez.

MARGUERITE. Menacez-le...

MAGNUS. Un ex-marin.... un brutal.... une espèce de loup de mer à qui l'on fait un cadeau quand on lui donne l'occasion de se fâcher... Tenez, s'il vous faut absolument une place... j'ai une vieille gouvernante, je la renverrai... et...

MARGUERITE. Insolent !

MAGNUS. Très-bien.... très-bien.... madame... je ne me permets plus aucune réflexion.

MARGUERITE. Dans cinq minutes je veux être servante dans cette auberge... arrangez-vous.

MAGNUS. Je m'arrangerai.... (*A part.*) Quelle idée le premier ministre a-t-il là ? Ca me semble absurde... c'est sans doute de la haute diplomatie.

SCENE IV.

LES MÊMES, KOLLER.

KOLLER, *il regarde le ciel et soupire*. Ah ! le comte de Dohna peut arriver... tout est prêt.

MARGUERITE, *à Magnus*. Quel est cet homme ?

MAGNUS. Eh bien !... c'est... enfin c'est lui !... l'aubergiste.

MARGUERITE. Que disiez-vous donc ?... mais il a l'air fort bien...

KOLLER. Une jeune et jolie fille.... que veut-elle ? (*Il s'approche; pendant ce temps Marguerite a fait signe à Magnus de lui parler. Magnus se retourne vers Koller qui l'aperçoit et dit.*) Au diable !... le gouverneur.... ce n'est pas vous que je voulais voir.

MAGNUS. Ça commence bien.

MARGUERITE, *à Magnus*. Parlez-lui d'abord ; je ferai le reste.

MAGNUS. Mais...

MARGUERITE. Ah ! vous oubliez...

MAGNUS. J'obéis. Bonjour, Koller.

KOLLER, *regardant Marguerite*. Bonjour, monsieur le gouverneur.

MAGNUS. Eh bien, les affaire ?

KOLLER. Eh bien !... les affaires..... quoi ?

MAGNUS. Ca va ?

KOLLER. Où ça va-t-il ?

MAGNUS. Dam !.... ça va.... (*A Marguerite.*) Vous voyez comme il est aimable.

MARGUERITE, *bas à Magnus*. Au fait... vous n'en finissez pas.

MAGNUS. Mon cher ami, mon brave Koller, c'est un service qu'il faut que vous me rendiez.

KOLLER. A vous ?

MARGUERITE, *s'avançant*. Et à moi, monsieur Koller.

TRIO.

Las ! je suis une pauvre fille,
Je suis sans ami, sans famille,
Vous, monsieur, on vous dit humain ;
Pour votre bon cœur on vous vante,
Prenez-moi pour votre servante,
J'ai besoin de gagner mon pain.

KOLLER, *à part*.

Que sa voix est douce et touchante !
Son regard modeste m'enchante,
Mon bon destin l'envoie ici.

MARGUERITE, *à part*.

Oui, rendons ma voix plus touchante,
Prions-le bien, et qu'il consente
Enfin à me garder ici.

MAGNUS, *à part*.

Tout-à-l'heure elle si méchante,
Comme elle rend sa voix touchante,
Comme son ton est radouci.

MARGUERITE.

Acceptez-vous ?

KOLLER.

Je n'ose...

MAGNUS.

Prenez garde,
Il y va !...

MARGUERITE.

Taisez-vous ! (*A Koller.*) Ah ! de grâce
Acceptez.

KOLLER.

Je n'ose pas vraiment...

MAGNUS, *à part*.

Mais comme il la regarde..

MARGUERITE.

Monsieur, recevez-moi, je vous prie...

KOLLER.

Ecoutez,
Quoi ! vous faire servante,
Avec ces pieds charmans,
Cette taille élégante
Et ces bras doux et blancs.
Cette main si polie,
Ce teint si délicat,
Vous êtes trop jolie
Pour un si rude état.

MAGNUS.

Des servantes de votre sorte
On n'en voit guère, il a raison.

MARGUERITE.

Monsieur, je suis jeune et suis forte.

MAGNUS.
Venez plutôt en ma maison.
MARGUERITE, *bas à Magnus.*
Vous êtes un sot...(*Haut à Koller.*)Soyez bon.
KOLLER, *à part.*
Malgré moi, sa grâce l'emporte...
MAGNUS, *à part.*
Cette femme est un vrai démon.

ENSEMBLE.

MARGUERITE, *à part.*
Oui, rendons ma voix plus touchante, etc.
KOLLER, *à part.*
Que sa voix est douce et touchante, etc.
MAGNUS, *à part.*
Tout-à-l'heure elle si méchante, etc.
KOLLER.
Tout le jour il faut travailler.
MARGUERITE.
J'en prendrai l'habitude.
KOLLER.
La nuit souvent il faut veiller.
MARGUERITE.
J'aime la solitude.
KOLLER.
Nos matelots sont peu galans.
MARGUERITE.
Ce n'est pas comme l'hôte.
KOLLER.
Vous avez trop d'airs séduisans.
MARGUERITE.
Las !... ce n'est pas ma faute.
KOLLER.
Vous voulez donc rester ici?
MARGUERITE.
Vous consentez !.. ah ! grand merci !
Plaisir extrême !
Bonheur suprême !
Mon stratagème
A réussi.
KOLLER.
O trouble extrême !
Ah ! quand il aime,
Un marin même
A peur aussi.
MAGNUS.
Surprise extrême !
Il cède, et même
Je crois qu'il l'aime :
C'est inoui.
Quel peut donc être son espoir?
Je ne puis y rien concevoir ;
Mais elle approche la couronne,
J'obéirai quoi qu'elle ordonne.
MARGUERITE.
Le sort couronne mon espoir,
Et je vais donc enfin la voir,
Celle dont l'orgueil abandonne
Le vain éclat d'une couronne.
KOLLER.
Qu'elle est belle, rien qu'à la voir
J'ai senti naître un doux espoir :
Et malgré moi je m'abandonne
Au charme nouveau qui m'étonne.
MARGUERITE.
Plaisir extrême!... etc., etc.
KOLLER.
O trouble extrême !... etc., etc.
MAGNUS.
Surprise extrême !... etc., etc.

MARGUERITE. C'est convenu, n'est-ce pas ?

KOLLER, *avec hésitation.* Oui... (*A Magnus.*) Vous la connaissez ?

MAGNUS. Moi !...

MARGUERITE. Beaucoup...

MAGNUS. Beaucoup...

MARGUERITE. C'est mon protecteur.

KOLLER. Ah !... comment s'appelle-t-elle?

MARGUERITE. Marguerite.

MAGNUS. Parbleu !... Marguerite !

KOLLER, *à part.* C'était celui de ma pauvre mère... (*Haut.*) Et sa famille?

MAGNUS. Je ne la connais pas...

KOLLER. Comment?

MARGUERITE. Je suis la fille d'un vieux marin.

KOLLER. La fille d'un marin... allons, restez, restez, Marguerite... c'est bon... nous nous entendrons, vous serez heureuse ici.

MAGNUS, *à Marguerite.* J'espère que vous direz au premier ministre la manière adroite dont je me suis conduit.

MARGUERITE. Je n'y manquerai pas.

UN GARÇON, *entrant.* Monsieur Koller, un courrier arrive qui annonce le comte de Dohna.

KOLLER. C'est bien... j'y vais... on va vous montrer votre chambre, Marguerite. (*A part.*) Marguerite !... la fille d'un vieux marin, et jolie !... Je ne sais pas ce que j'ai, moi... C'est égal... il fait bien beau temps.

Il s'en va en fredonnant :

Adieu, mon beau navire, etc.

(*S'arrêtant sur la porte.*) Venez-vous, monsieur le gouverneur?

MAGNUS. Je vous suis !

MARGUERITE. Sans ma permission?

MAGNUS. Pardon... je ne peux pas m'habituer... Faut-il que je reste ou que je sorte ?

MARGUERITE. Allez, vous reviendrez tout-à-l'heure.

MAGNUS. Merci.... (*A part.*) Obéir ainsi, sans savoir ni pourquoi, ni à qui... se voir tenu en lesse comme un jeune levrier, c'est un peu humiliant pour un gouverneur... enfin ! passons..., Madame...

Il salue et sort.

SCENE V.

MARGUERITE, *seule.*

Je vais donc voir de près cette Christine qui occupe d'elle le monde entier... qui à vingt-six ans quitte un trône où elle s'est fait un nom glorieux pour s'en faire un plus glorieux encore par son abdica-

tion... Voilà une belle destinée, un bonheur qui m'a rendue souvent bien triste, moi pauvre reine ignorée d'un petit royaume, moi pauvre femme d'un mari bien vieux!... Mais j'y pense, ce royaume si faible... ce mari si vieux, n'ont pas oublié que Christine leur a enlevé deux de leurs plus riches provinces... Imprudente!... qui ne craint pas de s'engager sur cette terre de Danemarck, où tout lui est ennemi... l'ordre d'armer les vaisseaux... cette surveillance recommandée à Magnus... Voudrait-on se venger d'elle?... J'étonnerais bien mon mari et son conseil des ministres, si j'obtenais dans cette auberge et sous ce costume ce qu'ils s'apprêtaient à réclamer par la force... et puis qui sait, il y aura peut-être une bonne action à faire, une infortune à soulager... c'est une occasion qu'on ne trouve pas souvent à la cour

ROMANCE.

Fortune obscure,
Sort qui n'es pas le mien,
Simple parure,
Cachez-moi bien.

Pour que la plainte
D'un malheureux
Ici sans crainte
Parle à mes yeux.

Fortune obscure, etc.

Si quelque peine
Pleure en secret,
Devant la reine
On se tairait.

Fortune obscure, etc.

On entend un grand bruit.

Quel bruit! c'est elle! singulière entrevue!... Deux reines, l'une en gentilhomme, l'autre en servante d'auberge... c'est peut-être une folie de ma part; mais le désir était trop violent pour y résister.

SCENE VI.

MARGUERITE, MAGNUS, CHOEUR DE GARÇONS D'AUBERGE ET DE POSTILLONS.

CHOEUR.

Quel homme!... quelle déraison,
Quel outrage!... quelle insolence,
Vit-on jamais pareille violence?

MARGUERITE, *à Magnsu.*

D'où vient cet horrible tapage?

MAGNUS.

D'un coup de fouet à travers le visage.

MARGUERITE.

Qui donc a fait cela?

MAGNUS.

Mais c'est le comte de Dohna.

CHOEUR.

Quel homme!... quelle déraison,
Quel outrage! quelle insolence,
Vit-on jamais pareille violence!
Il a battu le postillon.

KOLLER, *entrant.*

Il a besoin d'une leçon,
Je veux la lui donner sévère.

MARGUERITE.

Hélas!... calmez votre colère,
C'est un enfant qui n'a pas de raison.

SCENE VII.

LES MÊMES, KOLLER, CHRISTINE, BANNER, SUITE DE CHRISTINE.

RÉCITATIF.

CHRISTINE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?
Pourquoi ces cris et cet air de courroux?

KOLLER, *à part.*

C'est encore un blanc-bec...

MARGUERITE, *à part.*

Elle n'est pas jolie.

KOLLER.

Nos postillons ne sont pas faits aux coups.

CHRISTINE.

Moi, je veux qu'il me remercie,
Banner, donnez-lui six ducats.

MAGNUS.

Six ducats... il peut tous les recevoir en ce cas.

Des garçons d'auberge apportent une table et préparent le déjeuner.

AIR:

CHRISTINE.

Voici l'heure si belle
Que je désirais tant,
La liberté m'appelle,
Et le bonheur m'attend;
Aux froids ennuis du trône
Vont enfin succéder
Des plaisirs où personne
N'a droit de regarder.
Vie heureuse et discrète,
Doux amours inconnus,
Jours de joie et de fête,
Vous êtes donc venus?

MARGUERITE, *à Koller.*

Comment le trouvez-vous?

KOLLER.

Fort laid?
Et vous?

MARGUERITE.

Pas mal...

KOLLER.

Il me déplaît.

BANNER, *regardant Magnus.*

Je n'aime pas cette longue figure,
Monsieur le gouverneur à l'air bien curieux.

MAGNUS, *regardant Banner.*

Cet homme a mauvaise tournure,
Suffit : sur lui j'aurai les yeux.

BANNER, *à Christine.*

Dans cette hôtellerie
Nous sommes observés, je croi.

CHRISTINE.

Ah! Banner, en paix laissez-moi
Commencer ma nouvelle vie.

TOUS.

Ah! cette vie est belle :
Le cœur libre et content,
Il s'élance vers elle,
Et le bonheur l'attend.

MARGUERITE.

Ah! combien je lui porte envie!
Hélas! plus heureuse que moi,
Elle a brisé la chaîne qui me lie
Au noir souci qui veille autour de moi.

CHRISTINE.

Voici l'heure si belle
Que je désirais tant!
La liberté m'appelle,
Et le bonheur m'attend.
Aux froids ennuis du trône
Vont enfin succéder
Des plaisirs où personne
N'a droit de regarder.
Vie heureuse et discrète,
Doux amours inconnus,
Jours de joie et de fête,
Vous êtes donc venus?
Holà! qu'on me serve à l'instant.

MARGUERITE.

Monsieur, la table vous attend.

CHRISTINE.

Eh! la fille est fort avenante.

MARGUERITE, *faisant la révérence.*

Monsieur, je suis votre servante.

CHRISTINE.

Elle est fort bien...

MARGUERITE.

Souvent on me l'a dit.

CHRISTINE.

Vraiment, elle est pleine de grâce;
Pour mieux jouer mon rôle, il faut que je l'embrasse.
Elle veut l'embrasser.

KOLLER.

Monsieur, le dîner refroidit.

CHRISTINE.

Ma belle enfant, à vous je m'intéresse.

MARGUERITE.

Ah! mon beau monsieur, grand merci!

CHRISTINE.

Sans doute du logis vous êtes la maîtresse?

KOLLER, *se plaçant entre elles deux.*

C'est moi qui suis le maître ici.

CHRISTINE.

A table! allons, de la gaîté,
Bon vin et bonne chère.
Près de moi mettez-vous, ma chère;
Je veux boire à votre santé.

CHOEUR.

A table! allons, de la gaîté,
Bon vin et bonne chère;
Et, pour ses ducats, à plein verre,
Nous allons boire à sa santé.

KOLLER, *à la suite de Christine.* Quant à vous, on vous a servis de l'autre côté. (*Christine fait signe à sa suite de sortir, Koller va près de la cheminée, allume sa pipe et dit à Magnus en lui offrant du tabac.*) En usez-vous?

MAGNUS. Volontiers.

MARGUERITE, *à Koller.* Ça n'est pas convenable.

KOLLER. Est-ce que ça vous gêne?... C'est une habitude... cependant pour vous...

MARGUERITE. Pour moi, non... mais M. le comte.

KOLLER. Un homme!

CHRISTINE. Laissez... laissez... j'aime mieux cela que les parfums des petites maîtresses.

KOLLER. Si le cœur vous en dit.

CHRISTINE. Merci!... (*A part.*) Quelle odeur!... c'est insupportable!... enfin il faut bien s'y faire. (*Haut.*) Allons, la belle fille, mettez-vous à table avec moi... jamais je n'ai vu mine si jolie sous un costume de servante d'auberge.

BANNER, *à part.* Laides ou jolies, je ne pense pas qu'elle en ait vu beaucoup.

MAGNUS, *à part.* On lui en donnera des servantes recommandées par un premier ministre.

CHRISTINE, *assise à table, ainsi que Banner. Marguerite debout près de Christine; Koller et Magnus de l'autre côté de la cheminée, allant et venant. Christine, s'adressant à Marguerite.* Allons... venez donc.

MARGUERITE. Ce n'est pas ma place, monsieur.

KOLLER, *à part.* Il y en aurait une autre chez moi pour elle, si elle le voulait. (*Christine veut prendre la main à Marguerite.*) Encore!... (*Haut.*) Marguerite, allez prendre du vin pour M. le comte.

CHRISTINE. Dieu me pardonne, vous êtes jaloux, mon cher ami... ce n'est pas le moyen d'achalander votre auberge.

KOLLER. Oh! monsieur... il y a des chalands dont peut-être je ne me soucie guère.

Banner fait un mouvement, Christine lui impose silence.

CHRISTINE. Ceux qui me ressemblent, n'est-ce pas? c'est ce que vous vouliez dire... Je parle librement et permets qu'on en fasse autant.

MAGNUS. Et puis... il faut excuser Koller, il est un peu novice dans son état d'aubergiste... la rudesse d'un marin va mal avec les prévenances qu'on doit aux voyageurs.

CHRISTINE. Et pourquoi avez-vous quitté ce noble état?

KOLLER. Probablement parce que cela me convenait.

MAGNUS, *se levant.* Ce n'est pas la seule raison.

KOLLER. Je vous dispense de raconter mon histoire.

CHRISTINE. Je veux la savoir...

MARGUERITE. Moi aussi.

KOLLER. A quoi bon?... c'est celle de bien d'autres, allez.

Il va s'asseoir.

CHRISTINE, *à Magnus*. Voyons cette histoire.

MAGNUS. Imaginez-vous que sous prétexte qu'il a sauté le premier à l'abordage d'un brick suédois, il a voulu être nommé enseigne.

MARGUERITE. Et on l'a refusé?

MAGNUS. Pardieu!... un homme comme lui, sans naissance.

MARGUERITE. Il est homme de courage, du moins.

KOLLER. Merci, Marguerite; mais ce n'est pas un titre en Danemarck.

CHRISTINE. Ah! je reconnais bien là le stupide gouvernement danois.

MAGNUS. Hein? stupide gouvernement... ça comprend les fonctionnaires.

MARGUERITE. Que dites-vous?

CHRISTINE. Certes, que voulez-vous que devienne un royaume conduit par un roi presque imbécile, qui se laisse mener par une femme extravagante!

MARGUERITE. Une femme extravagante?

MAGNUS. Vous insultez!...

MARGUERITE, *à Magnus*. Taisez-vous. (*Haut.*) Une femme extravagante? est-ce que monsieur le comte méprise beaucoup le gouvernement des femmes?

CHRISTINE. Dans une auberge, non... surtout quand elles vous ressemblent... mais sur le trône, c'est une peste que les femmes.

MARGUERITE. C'est donc pour cela que la reine Christine a abdiqué.

BANNER, *se levant*. Plaît-il?

CHRISTINE, *bas à Banner*. Silence!... (*Haut.*) En tout cas, elle s'est rendu justice, ce que d'autres ne font pas... Franchement, que pense-t-on d'elle...... de son abdication?

MARGUERITE. Mais on dit qu'elle préfère l'obscurité à l'éclat de la puissance... pour mieux cacher...

CHRISTINE. Achevez...

MARGUERITE. Des intrigues sur lesquelles trop de regards étaient ouverts... et qui compromettaient la réputation d'insensibilité à laquelle elle prétend... c'est là du moins un reproche qu'on n'adressera pas à la reine de Danemarck, quelque extravagante qu'elle soit.

CHRISTINE. Il y a quelquefois peu de mérite à se conduire comme elle... un petit esprit...

MARGUERITE. Vraiment?

CHRISTINE. Sans portée...

MARGUERITE. Vous croyez?

CHRISTINE. Qui n'a pas la moindre grandeur dans les idées...

MARGUERITE, *se rapprochant*. Vous en êtes sûre?

CHRISTINE. Et puis on la dit fort laide.

MARGUERITE, *la regardant de très-près*. Vous trouvez?

CHRISTINE, *voulant la prendre par la taille*. Vous, je vous trouve jolie comme un ange.

KOLLER, *vivement*. Monsieur le comte... à boire...

Christine tend son verre et prend la main de Marguerite, Koller verse à côté du verre.

CHRISTINE. Fi! le jaloux!.. (*A Marguerite.*) Et voilà une main qui ferait envie à beaucoup de belles dames de la cour... elle est blanche et douce.

MARGUERITE. Que voulez-vous? je suis une femme... je ne puis pas l'avoir rude comme vous.

BANNER, *à part*. Attrape.

CHRISTINE, *à part*. Ce sont les bénéfices du costume. (*Haut.*) Si elle n'est pas belle, elle est forte, mon enfant.

MARGUERITE. Et capable de gouverner un empire, peut-être... à la place de notre pauvre reine.

CHRISTINE. Qui sait?... du moins elle n'eût pas laissé sans récompense la noble action de ce brave marin.

MARGUERITE, *à part*. Je profiterai de la leçon.

KOLLER. Gardez votre manière de gouverner pour d'autres, mon petit monsieur, et respectez le pays où vous êtes.

CHRISTINE. En effet, il faut prendre garde d'insulter à la gloire du puissant royaume de Danemarck.

MARGUERITE, *vivement*. Il le serait davantage, si Christine ne lui avait enlevé deux provinces par une indigne trahison.

BANNER, *se levant*. Par trahison, impertinente.

KOLLER. C'en est trop!

MARGUERITE. Arrêtez!

CHRISTINE, *riant*. Doucement! doucement... ne voilà-t-il pas que nous allons nous arracher les yeux pour mesdames les reines de Suède et de Danemarck... Deux folles... j'en suis sûre... (*Riant.*) Ah! ah! ah!

MARGUERITE, *riant*. Ah! ah! ah! c'est possible!

CHRISTINE, *riant*. Qui ne s'occupent pas nous... ah! ah! ah!

MARGUERITE, *riant*. Pas plus que nous ne nous occupons d'elles... ah! ah! ah!

CHRISTINE. Et qui riraient bien, n'est-ce pas?

MARGUERITE, *riant.* Qui riraient assurément beaucoup..... (*A Magnus.*) Riez donc...

MAGNUS. Il faut rire? (*Riant très-haut.*) Ah! ah! ah!

CHRISTINE. De l'air furibond du brave Banner.

BANNER, *riant.* Ah! ah! ah!

MAGNUS, *riant plus fort.* Ah! ah! ah!

CHRISTINE, *regardant Koller.* De la mine sombre et jalouse de ce héros danois.

BANNER *et* MAGNUS, *riant.* Ah! ah! ah!

CHRISTINE, *riant.* De la politique d'un jeune écervelé et d'une jeune servante d'auberge... ah! ah! ah!

BANNER, *riant.* Ah! ah! ah!

MARGUERITE, *riant.* Ah! ah! ah!

MAGNUS, *riant plus fort.* Oh! oh oh! oh!

CHRISTINE, *montrant Magnus.* Et de la grande figure bête de ce monsieur. (*A Magnus.*) Riez donc.

TOUS, *regardant Magnus qui est devenu sérieux.* Ah! ah! ah!

CHRISTINE. Avant de continuer ma route, j'ai besoin d'un instant de repos.... (*Bas.*) Banner, faites partir les gens de ma suite.

BANNER. Mais...

CHRISTINE. Tant de monde peut éveiller les soupçons... ils sont occupés à boire avec les garçons de cette auberge, un mot... une indiscrétion... je ne veux pas être reconnue.... vous le savez.... Dans une heure nous les rejoindrons... Allez !... (*Haut.*) Monsieur Koller, vous préparerez le compte de la dépense. (*A Marguerite.*) Au revoir, ma belle enfant... nous allons nous quitter ; mais j'espère que vous ne m'oublierez pas.

MARGUERITE. Non... non, et moi-même je me rappellerai peut-être quelque jour à votre souvenir.

CHRISTINE. Quand vous voudrez... je suis toujours aux ordres des jolies filles.

MARGUERITE, *à part.* J'en doute.

Christine entre à gauche, Banner sort par le fond.

SCENE VIII.

KOLLER, MARGUERITE, MAGNUS.

KOLLER, *à part.* Allons, il faut en finir tout de suite et s'expliquer.

MARGUERITE, *à part.* Je l'ai vue!... ce n'est pas tout-à-fait ce que je pensais... je puis aussi me disposer à quitter cette maison... (*Regardant Koller.*) Je ferai bien, je crois... (*A Magnus.*) J'ai à vous parler.

Elle se dispose à sortir.

KOLLER. Marguerite... où allez-vous?

MARGUERITE. Mais je sors.

KOLLER. Un moment.

MARGUERITE. Pardon! j'oubliais que vous êtes mon maître.

KOLLER. Pas pour long-temps peut-être.

MARGUERITE, *à part.* Je l'espère bien.

KOLLER. Mais enfin tant que ça durera, j'ai le droit de vous ordonner de m'écouter, et... je vous en prie...

MARGUERITE. Parlez.

KOLLER, *montrant le gouverneur.* Mais pourquoi demeurez-vous là, planté comme un piquet?

MAGNUS. Parce que...

MARGUERITE. Vous voyez bien que vous êtes de trop.

MAGNUS. Je m'en vais.

MARGUERITE. Je partirai bientôt; donnez des ordres.

MAGNUS. A qui?

MARGUERITE. A qui vous voudrez.... Voyons, laissez-nous.

MAGNUS. Je m'en vais... (*A part.*) Je n'ai encore gagné à tout ceci que des impertinences... c'est tout ce que j'y comprends.

Il salue et sort.

SCENE IX.

KOLLER, MARGUERITE.

KOLLER. Ecoutez-moi, et soyez sincère... je le serai moi, mademoiselle.

MARGUERITE. Mademoiselle... pourquoi ne dites-vous plus Marguerite?

KOLLER. Il me semble que je n'ose plus.

MARGUERITE, *à part.* Du respect.... mais cela devient inquiétant... (*Haut.* Osez...

KOLLER. Eh bien! donc, Marguerite... je vous ai reçue chez moi... sans m'informer d'où vous veniez.... sans hésiter un moment.

MARGUERITE. Et je vous en remercie.

KOLLER. Une indiscrétion du gouverneur vous a appris mon histoire.

MARGUERITE. Vous me la rappelez.... on vous a fait une injustice.... elle sera réparée.

KOLLER. Peu m'importe... à présent, j'ai renoncé à la mer... à mon avenir de fortune.

MARGUERITE. Ce n'est pas sans retour?

KOLLER. Sans retour.

MARGUERITE. C'est un parti pris bien soudainement.

KOLLER. C'est ainsi que j'ai toujours agi... Il y a dans les premiers mouvemens du cœur un instinct qui vous avertit de ce qui vous sera heureux ou malheureux... Eh bien! lorsque vous êtes arrivée dans ma misérable maison.... quelque chose aussi m'a dit: Voilà du bonheur qui te vient.

MARGUERITE, *souriant*. Et j'espère que vous avez eu raison.

KOLLER. Puis vous m'avez avoué que vous étiez sans amis.

MARGUERITE, *à part*. C'est peut-être plus vrai qu'on ne pense.

KOLLER. Sans famille.

MARGUERITE, *à part*. On n'en a pas à ma place.

KOLLER. Enfin que vous vous appeliez...

MARGUERITE. Marguerite.

KOLLER. Un nom que je n'ai jamais prononcé sans avoir les larmes aux yeux, sans me sentir le cœur serré.

MARGUERITE. Vous avez aimé une femme de ce nom?

KOLLER. C'était celui de ma mère... et j'ai pensé que je voudrais bien... que ce fût aussi celui de ma femme.

MARGUERITE. De votre femme... (*A part.*) J'en étais sûre... et je l'ai laissé parler.... c'est bien mal!

DUO.

KOLLER.

J'avais rêvé que sous mon toit modeste
Un doux échange unirait notre cœur;
Vous auriez pris tout le bien qui me reste,
Vous auriez pu me le rendre en bonheur.

MARGUERITE.

Oui, je comprends que sous ce toit modeste
Où, je le vois, habite un noble cœur,
Loin de l'éclat d'une grandeur funeste,
Bien aisément on trouve le bonheur.

KOLLER.

Ah! répondez alors, que mon rêve s'achève,
Acceptez mon cœur et ma foi.

MARGUERITE.

Oui, vous avez raison, en effet c'est un rêve,
Il faut qu'il cesse: écoutez-moi.

KOLLER.

Non, voyez ma souffrance,
Laissez-moi l'espérance
De vous toucher un jour.

MARGUERITE.

Je plains votre souffrance;
Mais perdez l'espérance,
Entre nous point d'amour.

KOLLER.

Ah! vous voulez me fuir... votre regard m'évite,
Prenez pitié de moi...

MARGUERITE.

Non...

KOLLER.

Toujours des refus.

MARGUERITE.

Je ne puis...

KOLLER.

Il me faut votre cœur, Marguerite.

MARGUERITE.

Pour le donner... il ne m'appartient plus.

KOLLER, *à part*.

Quelle affreuse lumière!
Ah! ce seul mot m'éclaire:
Sur moi, sur ma misère,
Je n'ai plus qu'à pleurer.
Noirs tourmens de l'envie,
Soupçons et jalousie,
Je vous livre ma vie,
Mon cœur à déchirer.

MARGUERITE, *à part*.

Cet aveu qui l'éclaire
Redouble sa misère;
Mais plus tard, je l'espère,
Je saurai le calmer.
Affreuse jalousie,
Apaise ta furie;
J'embellirai sa vie,
Si je ne puis l'aimer.

KOLLER. Il faut renoncer... c'est bien... je n'y penserai plus.

MARGUERITE. Voyons, soyez raisonnable.

KOLLER. Je n'ai pas besoin de votre pitié.

Il s'assied dans un coin du théâtre à droite.

SCENE X.

LES MÊMES, MAGNUS.

MAGNUS, *à part, en entrant*. Encore une circonstance à laquelle je ne comprends rien... (*Haut.*) Madame, des chevaux vous attendent... mois voici une lettre.

MARGUERITE. Pour moi?

MAGNUS. Pour vous... un courrier arrivé à franc étrier vient de l'apporter.

MARGUERITE. Donnez!.. Qui peut m'écrire?

MAGNUS. Et il m'a recommandé de vous la remettre à l'instant... sans doute, il vient vous chercher.

MARGUERITE, *elle ouvre la lettre, Magnus cherche à lire par-dessus son épaule, Marguerite s'en aperçoit*. Comment?..

MAGNUS. Pardon... c'est une habitude.

KOLLER, *à part*. Que disent-ils donc ensemble?.. Aurais-je été joué?.. si je le savais!..

MARGUERITE. La lettre est du premier ministre. (*Lisant.*) « Madame, malgré tous » mes efforts, la guerre vient d'être décidée » contre la Suède. La reine Christine, à qui » nous devons tous nos malheurs, a mis

» le pied sur un territoire ennemi... Le » courrier qui vous apportera cette lettre » ne précédera que de quelques heures les » ordres expédiés aux agens du gouverne- » ment pour la retenir prisonnière partout » où on la trouvera... Je vous révèle les » secrets de l'état pour que votre majesté » évite les dangers qui peuvent accompa- » gner une telle arrestation. Signé Huns- » tein. » (*A part.*) Il n'y a de danger ici que pour elle... il faut qu'elle s'éloigne. (*Haut.*) Monsieur le gouverneur, je ne pars pas!

MAGNUS. Ah !..

MARGUERITE. S'il vous arrive des dépêches à votre nom, vous me les remettrez avant de les ouvrir.

MAGNUS. Mais...

MARGUERITE. Ah! prenez garde de désobéir...

KOLLER, *à part.* Ils sont d'intelligence... ce n'est pas douteux... Et ce petit monsieur de Dohna, est sans doute de la partie.... Qu'ils y prennent garde !

MARGUERITE. Monsieur Koller, le comte de Dohna ne devait se reposer qu'une heure, il doit être temps de le prévenir... s'il veut s'éloigner.

KOLLER. Ah! vous avez bien envie de le revoir... n'est-ce pas ?.. Le comte de Dohna s'éloigne, et vous, Marguerite, vous quittez aussi cette maison.

MARGUERITE. Oui.

MAGNUS. Eh bien! elle vient de me dire le contraire.

MARGUERITE. Je n'y puis plus demeurer après...

KOLLER. Après lui... bien! bien!.. Je vois ce que c'est... j'ai été joué. (*A part.*) Je ne peux pas me venger sur elle... mais je voudrais trouver quelqu'un. (*Regardant Magnus.*) Pardieu! voici mon homme !... Que venez-vous faire ici ?

MAGNUS. Ma foi, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

KOLLER. Venez-vous surveiller les intrigues dont vous êtes le complaisant ?

MAGNUS. Plaît-il ?

KOLLER. Permis à vous de jouer ce rôle-là... mais une autre fois, ne choisissez pas ma maison pour y ménager des rendez-vous d'amour entre un jeune fat et une coquette.

MAGNUS. Comment, madame?.. (*A part.*) Eh bien! je m'en suis toujours douté !... c'est incroyable ce que j'ai de pénétration.

MARGUERITE. Vous êtes fou, monsieur Koller.

KOLLER. Ah! laissez-moi!

MARGUERITE. Si vous saviez...

KOLLER. Je ne veux rien savoir... je n'écoute rien... vous voulez partir... eh bien! que ce soit tout de suite.

MARGUERITE. Un moment!

KOLLER. Ah! c'est juste!... il n'est pas encore prêt... je vous conseille de l'éveiller...

Il frappe avec une chaise contre la porte de la chambre où est entrée Christine.

SCENE XI.

LES MÊMES, CHRISTINE, BANNER.

Christine sort de la chambre. Banner entre par le fond.

CHRISTINE. Un sourd ne dormirait pas avec un pareil bruit... pourquoi ce tapage?

KOLLER. Nous parlions de vous...

MARGUERITE. N'oubliez pas qu'il est votre hôte.

KOLLER. Mon hôte... je donne ce titre à ceux qui me demandent l'hospitalité, et pour ceux-là j'ai des égards... quant à ceux pour qui ma maison est une auberge, je la loue... ils me payent... nous sommes quittes.

CHRISTINE. Eh bien! monsieur mon hôte, on vous paiera votre silence et votre politesse, si vous en avez à vendre.

KOLLER. Ah! faites taire votre amant, madame.

CHRISTINE. Son amant!.. moi!.. ah! c'est charmant, c'est adorable!.. Ah! vous avez découvert...

BANNER, *bas à Christine.* Madame, ne l'irritez pas davantage.

CHRISTINE. Laissez donc... Et amant heureux, n'est-ce pas ?.. Ma parole d'honneur, mon cher ami, vous êtes très-amusant.

KOLLER. Pas de raillerie, monsieur le comte, je ne les souffre de personne, et de vous moins que de tout autre.

CHRISTINE. Vous oubliez que vous parlez à un gentilhomme.

KOLLER. Un gentilhomme... vous !.. il faudrait commencer par être un homme, mon petit monsieur.

CHRISTINE. Vous devenez plus insolent qu'il ne faut.

KOLLER. Peut-on jamais l'être trop avec vous ?

CHRISTINE. Toujours assez pour se faire corriger.

Elle le menace d'un coup de cravache.

QUINTETTE.

KOLLER.

Ah ! misérable !... un tel affront,
Demande une prompte vengeance,
Et la mienne...

MARGUERITE.

Arrêtez, de grâce!

KOLLER.

Non, non!

MARGUERITE.

O ciel! quelle imprudence,
Irriter sa vengeance!
Pour une telle offense
Il n'est point de pardon.

KOLLER.

En vain, quand il m'offense,
Vous prenez sa défense;
Mais de son insolence
J'aurai bientôt raison.

BANNER.

O ciel! quelle imprudence,
Irriter sa vengeance
Quand elle est sans défense,
Seule en cette maison!

CHRISTINE.

Adieu, crainte et prudence,
Je brave sa vengeance.
D'une telle insolence
J'ai dû tirer raison.

MAGNUS.

O ciel!... quelle imprudence!
Pour une telle offense
Comment de sa vengeance
Attendre le pardon?

KOLLER.

La crainte te glace,
Lâche!... et pourtant
L'affront ne s'efface
Qu'avec du sang.

CHRISTINE.

Mais moi, je te prie,
Contre le tien
Puis-je sans folie
Risquer le mien?

BANNER *et* MARGUERITE.

Vaine menace!
Que faire? et pourtant
L'affront ne s'efface
Qu'avec du sang.

MAGNUS.

Sa juste menace
L'étonne; et pourtant
L'affront ne s'efface
Qu'avec du sang.

KOLLER.

Oh! bien ma rage
Te rend l'outrage
Fait à mon front.

Il lève la main sur elle.

CHRISTINE.

Prends garde! arrête,
Baisse la tête
A mon seul nom.

KOLLER.

Qui donc es-tu?

CHRISTINE.

Je suis... je vous demande une heure
Pour vous rendre raison.

KOLLER.

J'y consens; mais cette demeure
Pendant ce temps sera votre prison.

BANNER, *à Christine.*

Que faites-vous?

CHRISTINE.

Silence!

A Koller.

A ne pas m'échapper... j'engage mon honneur.

KOLLER.

Soit.

BANNER, *à part.*

Prévenons cette imprudence.

Il passe à côté de Magnus.

C'est le meilleur moyen... monsieur le gouverneur.

Il lui parle bas.

MARGUERITE.

Demeurons ici...

MAGNUS, *à Banner.*

Bah!

BANNER, *à Magnus.*

Chut!

MAGNUS.

Oh!.. quelle nouvelle!

KOLLER, *à Christine.*

Dans une heure.

CHRISTINE.

Oui!

BANNER, *à Magnus.*

Veillez sur elle!

MAGNUS.

C'est bien!

BANNER, *à Magnus.*

Et que jamais je ne sois soupçonné...

MAGNUS.

(A part.)

N'ayez pas peur. J'aurai l'air d'avoir deviné.

KOLLER.

Enfin, de cette offense
Je vais tirer vengeance,
Et de son insolence
Il recevra le prix.

CHRISTINE *et* MARGUERITE.

Déjà de cette offense
Il croit tirer vengeance;
Mais je le vois d'avance
Et confus et surpris.

BANNER.

De cette confidence
Vous sentez l'importance;
Il faut de sa vengeance,
La sauver à tout prix.

MAGNUS.

Oui, cette confidence
Peut me servir, je pense
Et de ma surveillance
Je recevrai le prix.

CHRISTINE, *à Koller.* Dans une heure vous me retrouverez ici... j'ai besoin de ce temps pour me préparer au combat.... Banner, faites monter mes armes qui sont dans ma voiture. *(Elle lui parle bas.)* Cette jeune fille demeurera avec moi.

KOLLER. Ah! maintenant, peu m'importe... je n'ai plus d'ordres à lui donner.

CHRISTINE. Retirez-vous.

BANNER, *à part.* Tâchons de rejoindre les gens de sa suite. Monsieur le gouverneur, ne la perdez pas de vue.

MAGNUS. Je sais ce que j'ai à faire.

MARGUERITE, *à Magnus.* Vos dépêches, s'il en arrive.

MAGNUS. Je connais mon devoir.

KOLLER, *tirant Magnus par le bras.* Surveillez-le pendant que j'irai au port.

MAGNUS. Il n'échappera pas.

KOLLER. Allons, sortons!... laissons M. le comte faire ses adieux...

MAGNUS, *à part*. Il est toujours jaloux!... Il y a des gens qui sont d'une bêtise!.... moi, par exemple, je ne m'y tromperai pas... c'est un coup de fortune.

Les trois hommes sortent.

SCENE XII.

CHRISTINE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à part*. Que peut-elle me vouloir?... elle a besoin de moi... je lui ferai payer mes services... N'oublions pas cependant que je ne suis qu'une servante.

Un valet apporte une cassette, et la pose sur la table, près du cabinet à gauche.

CHRISTINE, *à part*. C'est le seul moyen raisonnable qui me reste.

MARGUERITE, *niaisement*. Eh bien! monsieur le comte, vous êtes donc décidé à vous battre.

CHRISTINE. Moi, vraiment non!

MARGUERITE. Non!... et qu'est-ce que vous comptez donc faire?

CHRISTINE. Me tirer d'ici le plus vite possible.

MARGUERITE. Ça ne me paraît pas facile.

CHRISTINE. Le plus facile du monde, si vous voulez me rendre un petit service.

MARGUERITE. Lequel?

CHRISTINE. Celui de m'aider à changer d'habits pour mettre ceux-ci.

MARGUERITE. Qu'est-ce que c'est que ça?... une robe... une robe de femme... oh! l'excellente idée!... (*Elle rit.*) Oh! oh! oh! comment, vous voulez vous déguiser en femme... vous?

CHRISTINE. Ce n'est pas un déguisement... c'est...

MARGUERITE. Dites donc, monsieur le comte, ce n'est pas très-brave, au moins.

CHRISTINE. Il ne s'agit pas de bravoure.

MARGUERITE. Vous habiller en femme!.. Ah! ah! ah! vous aurez une drôle de tournure.

CHRISTINE. La tournure n'y fait rien.

MARGUERITE. Et puis une femme qui voyage.... seule en poste.... qui donne des coups de fouet aux postillons et des soufflets aux maîtres d'auberge... comme c'est croyable!... Si vous n'avez pas d'autre ruse... j'ai bien peur pour vous.

CHRISTINE. Ce n'est pas une ruse, vous dis-je... c'est la vérité.

MARGUERITE. Vous êtes une femme, vous?... Ah! ah! ah!

CHRISTINE, *avec colère*. Oui, je suis une femme!

MARGUERITE. Ne vous fâchez pas... c'est possible... mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit de tout suite à M. Koller?

CHRISTINE. Oh! parce que... parce qu'il aurait pu en douter... comme vous... et que je n'aurais pas pu lui prouver, à lui...

MARGUERITE. Quoi?

CHRISTINE. Vous ne me comprenez donc pas?.. je vous prie de m'habiller.

MARGUERITE. Eh bien!... après.

CHRISTINE. Après il me semble que vous pouvez dire et certifier le fait

MARGUERITE. Avec ça qu'il me croira, M. Koller.

CHRISTINE. Pourquoi non?

MARGUERITE. Puisqu'il s'imagine que vous êtes mon amant... Il se dira tout de suite que c'est une ruse arrangée entre nous.

CHRISTINE. Mais que voulez-vous que je fasse alors?

MARGUERITE. Dam!... je ne sais pas... il y aurait bien un moyen...

CHRISTINE. Lequel?

MARGUERITE. Un moyen qui rentre dans votre idée de vous faire passer pour une femme.

CHRISTINE. Expliquez-vous.

MARGUERITE. Je vous dis ça... Dam!... je ne sais pas si c'est bon... mais il ne croira jamais que vous êtes une femme comme une autre... au lieu que si vous vouliez...

CHRISTINE. Quoi donc?

MARGUERITE. On dit... c'est un on dit, que la reine Christine voyage incognito en Danemarck.

CHRISTINE. On dit cela? (*A part.*) Imprudente... si j'étais découverte.

MARGUERITE. Faites-vous passer pour elle.

CHRISTINE. Moi...

MARGUERITE. Ça fera très-bien... les manières... les coups de cravache... les tapes... tout sera expliqué comme ça... elle est un peu cavalière, la reine de Suède.

CHRISTINE. Insolente!

MARGUERITE. Est-ce que vous la connaissez?

CHRISTINE. Non!... mais c'est un mauvais moyen... et je préfère encore...

MARGUERITE. Prouver à Koller que vous êtes une femme.

CHRISTINE. Non; mais...

MARGUERITE. Mais que craignez-vous, en disant que vous êtes Christine?

CHRISTINE. Comment, ce que je crains?.. Mais vous ne savez donc pas que les Danois ont plus d'une vengeance à tirer de Christine?

MARGUERITE. Bah!

CHRISTINE. Ils n'ont pas oublié le traité de 1645... les deux provinces qu'ils ont perdues... les vaisseaux qui ont été pris... et on pourrait me retenir... si on soupçonnait que c'est moi...

MARGUERITE. Vous?

CHRISTINE. Moi... c'est-à-dire si je me faisais passer pour elle.

MARGUERITE. Et ils n'auraient pas tort, n'est-ce pas?

CHRISTINE. Non, certes, et je n'y manquerais pas, moi... mais ce n'est pas là la question.

On frappe à la porte

MARGUERITE. Qu'est-ce que c'est?

KOLLER, *en dehors*. Êtes-vous prêt, monsieur le comte?

CHRISTINE. Tout-à-l'heure... (*A Marguerite.*) Il faut pourtant prendre un parti.

MARGUERITE. C'est vrai... il faut en prendre un... Une idée... C'est peut-être bien niais... ce que je vais vous proposer là... parce que moi, voyez-vous, je n'entends rien à ces choses-là.

CHRISTINE. Et qu'est-ce donc?

MARGUERITE. Tenez... en supposant... toujours dans votre idée que vous soyez une femme... et que vous soyez la reine Christine... c'est une supposition. Est-ce que vous ne pourriez pas signer quelque chose?...

CHRISTINE. Vraiment!.. signer quelque chose... (*A part.*) Serait-ce un piége?

MARGUERITE. Oui.... quelque chose.... comme une... une... vous savez bien.

CHRISTINE. Une renonciation peut-être?

MARGUERITE. C'est ça... une renonciation... un traité...

CHRISTINE. Jamais!

MARGUERITE. Ce serait un bon tour.

CHRISTINE. Ce serait une lâcheté.

MARGUERITE. Que vous importe?... vous n'êtes pas la reine de Suède.

CHRISTINE. Je ne le suis plus... mais je suis encore Christine, madame?

MARGUERITE. Madame?...

CHRISTINE. Vous le savez depuis que je suis entrée dans cette auberge... et maintenant je sais aussi qui vous êtes.

MARGUERITE. Moi...

CHRISTINE. Vous!... c'est un piége infâme que vous m'avez tendu...

MARGUERITE. Un piége!...

CHRISTINE. Oui.... cette prétendue jalousie de Koller, qui n'attend qu'un prétexte pour me dire des insultes... qu'on savait que je ne souffrirais pas... cette querelle d'où pouvaient naître des violences qui eussent puni la femme des torts de la reine... tout cela était arrangé... prévu...

MARGUERITE. Madame...

CHRISTINE. Et vous vous êtes faite l'agent de cet infâme guet-apens.

MARGUERITE. C'est une odieuse supposition.

CHRISTINE. C'est la vérité.... et on la saura, madame : prisonnière en Danemarck... je puis apprendre aux rois de l'Europe par quels lâches moyens on m'a impunément insultée, arrêtée, et je le dirai assurément quand je saurai le nom de celle qui a prêté les mains à cet indigne complot... Pourriez-vous me le dire?

MARGUERITE. Mon nom!

CHRISTINE. Oui, votre nom, madame, je veux le rendre célèbre!...

MARGUERITE. En le mettant à côté du vôtre... il ne mérite cet honneur à aucun titre.

CHRISTINE. Je serais pourtant curieuse de le connaître.

MARGUERITE. Vous le saurez... quand je vous aurai sauvée.

CHRISTINE. Sauvée?

MARGUERITE. Oui, madame... d'abord en vous aidant à prendre cet habit pour vous faire échapper à la vengeance de Koller, que votre seule violence a provoquée... ensuite, en gardant pour moi seule le secret de votre nom... qui, vous l'avez avoué vous-même, vous mettrait en danger.

CHRISTINE. Sans doute, chez un peuple comme le vôtre.

MARGUERITE. Qui a plus d'une vengeance à tirer de Christine.

CHRISTINE. Qui oublie les droits les plus sacrés de l'hospitalité.

MARGUERITE. Qui n'a pas oublié le traité de 1645.

CHRISTINE. Et qui me retiendrait prisonnière, n'est-ce pas?

MARGUERITE. Qui n'y manquerait pas, comme vous-même l'eussiez fait.

CHRISTINE. Vous me vendez cher votre générosité, madame.

MARGUERITE. Une plaisanterie... c'est moins cher que deux provinces.

KOLLER, *en dehors*. L'heure se passe, monsieur le comte.

CHRISTINE. Eh bien! madame?

MARGUERITE. Eh bien! madame... je suis à vos ordres. Il n'y a plus ici que la servante d'auberge.

Elles entrent à gauche.

SCENE XIII.

BANNER ET LA SUITE DE CHRISTINE, *ils vont se placer à gauche;* KOLLER, JAMES *et* LES MATELOTS, *ils vont se placer à droite; puis* MAGNUS, *suivi par des* SOLDATS.

FINAL.

BANNER *et* LES SIENS, *entrant.*
Chacun de nous, à son serment fidèle,
Vient la défendre et s'il le faut, pour elle
Nous sommes prêts à combattre et mourir!

KOLLER.
Oui, chacun d'eux, à l'amitié fidèle,
M'offre son bras pour venger ma querelle :
C'est un affront que la mort doit punir,

MATELOTS.
Chacun de nous, à l'amitié fidèle,
T'offre son bras pour venger ta querelle :
C'est un affront que la mort doit punir.

Magnus s'est arrêté au fond pendant le chœur, il parle aux soldats d'une manière très-animée; à la fin du chœur il descend la scène, les soldats occupent le fond du théâtre.)

BANNER, *à Magnus.*
Ces soldats sont ici par votre ordre?

MAGNUS.
Sans doute.

BANNER.
C'est pour la protéger qu'ils viennent?

MAGNUS.
Tout exprès.

KOLLER, *à Magnus, en montrant les soldats.*
Pourquoi tant de témoins? qu'est-ce donc qu'on [redoute?]
Craint-on qu'il n'échappe?

MAGNUS.
Non ; mais...
La prudence ne nuit jamais

KOLLER ET LES SIENS.
Oui, chacun d'eux, à l'amitié fidèle, etc.
Chacun de nous, à l'amitié fidèle, etc.

MAGNUS.
Pour m'avancer l'occasion est belle;
On vantera mon adresse et mon zèle,
Et devant moi s'ouvre un riche avenir.

BANNER *et* LES SIENS.
Chacun de nous, à son serment fidèle, etc.

KOLLER.
On vous attend, on vous appèle,
Monsieur le comte.

JAMES.
Où donc est-il?

KOLLER, *indiquant la chambre.*
Ici!

JAMES.
Il tarde bien à venir.

SCENE XIV.

LES MÊMES, MARGUERITE; *puis* CHRISTINE *en habits de femme.*

MARGUERITE, *paraissant la première.*
Le voici.

JAMES *et* LES SIENS.
C'est une femme!... Qu'elle est belle!

MAGNUS.
Je leur ménage une surprise à tous!

MARGUERITE, *à Christine.*
Ne craignez rien, car je veille sur vous.

BANNER *et* LES SIENS.
A vos côtés vous nous trouverez tous.

JAMES *et* LES SIENS, *à Koller.*
Un tel rival doit te rendre jaloux.

KOLLER.
Vous me voyez aussi surpris que vous.

LES SOLDATS.
Tenons-nous prêts, voici l'instant pour nous.

CHRISTINE, *à Koller.*
L'un et l'autre oublions un moment de colère ;
Quand je pardonne... imitez-moi.

Elle se dirige vers la porte, Magnus se place devant elle.

MAGNUS.
Je vous déclare ici ma prisonnière,
Christine de Suède.

KOLLER *et* LES SIENS.
Eh quoi!
C'est elle!

MAGNUS, *aux soldats.*
Obéissez au nom de votre roi.

CHRISTINE.
Infâme perfidie!
Je vendrai cher ma vie;
Banner, défendez-moi.

MARGUERITE.
Lorsque la perfidie
Vient menacer sa vie,
Son cœur est sans effroi.

BANNER *et* LES SIENS.
Trahison! perfidie!
Plutôt perdre la vie;
Amis, imitez-moi.

JAMES *et* LES SIENS.
Oui, c'est notre ennemie;
Vengeons notre patrie,
Nos maux et notre roi.

KOLLER, *voulant les retenir.*
C'est une perfidie;
Lorsque ma voix vous prie,
Amis, écoutez-moi.

MAGNUS *et* LES SOLDATS.
Oui, c'est notre ennemie,
Vengeons notre patrie,
Nos maux et notre roi.

MAGNUS, *aux soldats.* Soldats, obéissez!...

MARGUERITE, *à Magnus en lui remettant un papier.* C'est à vous d'obéir! Lisez.

MAGNUS, *lisant.* « Informé que la reine
» Christine de Suède doit passer sur no-
» tre territoire, et se trouve exposée aux
» lois de la guerre qui vient d'être décla-
» rée, voulant nous venger d'une manière
» digne de nous, nous avons remis pour
» elle ce sauf-conduit à notre épouse
» bien-aimée, la reine Marie. »

TOUS. La reine Marie!

MARGUERITE, *à Christine.* Votre servante, monsieur le comte.

MAGNUS. Je comprends tout maintenant.

CHRISTINE, *à part.* La reine Marie!... si je l'avais su!... Il n'y a pas moyen de revenir sur ce que j'ai dit.

Elle va à la table et écrit.

MARGUERITE. Faites avancer les équipages de la reine de Suède... Vous ne m'en voulez plus, monsieur Koller, d'avoir refusé votre main?

KOLLER. Madame...

MARGUERITE. Rassurez-vous.... Vous avez dit ce matin en me voyant : Voilà du bonheur qui me vient... je ne ferai point mentir vos pressentimens.

Elle lui donne sa main à baiser.

KOLLER. Je n'oserai... jamais.

MARGUERITE. C'est le droit de nos officiers, monsieur.

KOLLER, *lui baisant la main.* Ah! madame...

MARGUERITE. Le grade d'enseigne est votre récompense.

MAGNUS, *s'avançant vers elle.* Si votre majesté daigne penser à la mienne...

MARGUERITE. Attendez-la.

MAGNUS, *à part.* Le mot me semble équivoque.

CHRISTINE. Ah! madame... pouvais-je croire que sous ce déguisement?...

MARGUERITE. J'avais envie de vous connaître.

CHRISTINE. J'ai parlé ce matin...

MARGUERITE. La reine Marie oubliera vos épigrammes.... mais Marguerite se souvient encore de vos aveux... voici le sauf-conduit.

CHRISTINE. En échange d'une lettre au roi de Suède qui préviendra la guerre.

MARGUERITE. Vous quittez le Danemarck?

CHRISTINE. Oh! le plus vite possible, les frais de route et les dîners d'auberge y coûtent trop cher.

Elle remonte la scène avec Marguerite.

LES MATELOTS, *reprennent l'air final de l'introduction.*

L'air est sans nuage
Et le ciel nous sourit, etc.

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, au Marais, n° 46.



LA MÈRE ET LA FIANCÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Paul Duport, Petit et Léonce,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 17 AOUT 1835.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GEORGE DUNDEE (on prononce *Dundie*)	M. PAUL.	BIRCH, son neveu	M. SYLVESTRE.
MISTRESS DUNDEE, sa mère	Mme VSANNAZ.	WILLIAMS } amis de George.	M. MILET.
PAULA, nièce de mistress Dundee	Mlle HABENECK.	BROWN } amis de George.	M. DAVESNE.
MISTRESS HOPKINS	Mme JULIENNE.	PLUSIEURS AMIS DE GEORGE.	
		HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.	
		DOMESTIQUES.	

La scène est dans la Caroline, à la fin de la guerre d'Amérique.

N. B. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre, ou à M. Ferville, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 33.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle de la maison de mistress Dundee; porte au fond; à droite de l'acteur, la porte d'une chambre, qui est celle de George; à gauche, sur le même plan, une grande fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULA, MISTRESS DUNDEE, *puis* BIRCH.

Mistress Dundee et Paula sont assises auprès d'une petite table, à gauche du théâtre, et occupées à des ouvrages d'aiguille.)

MISTRESS DUNDEE. Quatre heures bientôt... et mon fils ne rentre pas.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre; le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite.

PAULA. Quoi! ma tante, vous vous inquiétez encore?

MISTRESS DUNDEE. Son caractère est si vif, si ardent!... En vain moi, petite fille de William Penn, héritière de cet amour pour la paix, pour une vie calme et soumise, qui faisait partie de la foi religieuse de mon aieul, j'ai forcé mon Georges à embrasser la profession d'avocat... Que me sert ma prudente précaution, quand je le vois affecter de braver hautement les Anglais; de blâmer, de combattre toutes leurs mesures.

PAULA. Oui, pour défendre devant les tribunaux ses concitoyens injustement attaqués. (*On entend Birch parler en dehors.*) Mais rassurez-vous, ma tante, j'entends quelqu'un... c'est George, c'est votre fils, sans doute... (*Elle se lève et va à sa rencontre*). Ce n'est pas lui, c'est le clerc du shérif, le neveu de mistress Hopkins.

BIRCH, *en dehors*. Si on vient me chercher, vous direz que vous ne m'avez pas vu. (*Il entre.*)* Bonjour, miss Paula.... Serviteur, mistress Dundee... Eh bien, George, mon frère de lait, vous a-t-il appris les nouvelles?

(Paula s'est assise.)

MISTRESS DUNDEE. Lesquelles, Birch?

BIRCH. Celles qui courent dans Charles-Town; car toute la ville est en rumeur... Il paraît qu'on a reçu des nouvelles de la Virginie, du théâtre de la guerre... Comment, vous ne savez pas?

PAULA. Non; mais vous nous apprendrez...

BIRCH. De tout mon cœur... si je les savais moi-même... Je venais chez vous pour avoir des détails; parce qu'ici, une des premières maisons de la ville... mistress Dundee, veuve d'un de nos plus riches commerçans... miss Paula, fille de l'ancien gouverneur militaire... sans compter que George est l'ami, le modèle de toute notre jeunesse... et malgré ça, pas fier; car il m'accueille, il me permet de le tutoyer; il rit avec moi, souvent même de moi... Oh! il est très-aimable... aussi, c'est toujours près de lui que je viens aux renseignemens.

PAULA. Mon cousin nous parle si peu de tout ce qui se passe... sans doute dans la crainte d'inquiéter sa mère... Mais dit-on que Washington ait encore battu l'armée anglaise?

BIRCH. C'est ce que je ne saurais vous affirmer... Dès qu'il y a le moindre bruit dans la ville, et que ça se propage jusqu'à la taverne de ma tante, elle qui connaît mon caractère bouillant... elle commence par me mettre sous clef, dans la cave... elle dit que, dans les tems de discorde, c'est la place d'un citoyen sage et ami des lois... aussi, grâce à ses soins, je jouis de la réputation du plus mauvais patriote.

PAULA. Pourvu que ces nouvelles soient favorables à nos concitoyens!

BIRCH. A vrai dire, je ne serais pas éloigné de le croire... ma tante est, depuis ce matin, d'une humeur... Il est vrai que c'est tous les jours la même chose... mais aujourd'hui, il y a une nuance de plus... je ne serais pas surpris du tout que les Anglais eussent éprouvé du désagrément.

(Mistress Dundee se lève et va regarder à la fenêtre.)

PAULA. Comment se peut-il que votre tante fasse des vœux pour nos ennemis?

BIRCH. Que voulez-vous?... elle ne peut pas souffrir l'indépendance. Chez elle, d'abord, si j'ai le malheur de lui faire une observation, elle me traite de rebelle... elle m'appelle *yankee*... *Yankee!..** je vous demande à quoi ça rime?... Oh! elle n'est pas du tout pour les idées nouvelles... elle prétend que toutes les révolutions du monde ne lui feront pas vendre sa bière un *farthing*** de plus... que, depuis les troubles, les Anglais ne quittent plus la forteresse pour descendre dans la ville, ce qui réduit sa consommation de moitié... Que sais-je?... il faudra pourtant bien qu'un jour elle renonce tout-à-fait à ces pratiques-là.

PAULA, *se levant*. Le jour où la Caroline secouera le joug de l'Angleterre.

BIRCH. La Caroline!... ma patrie... Ah! si elle se montre, on me verra.

MISTRESS DUNDEE, *qui, pendant les répliques précédentes, guettait à la fenêtre l'arrivée de son fils, passant entre Birch et Paula*. Encore des troubles!... A Dieu ne plaise!... c'est ainsi que ton père entraîna son frère, mon mari... qu'ils nous furent ravis tous deux.

PAULA. Eh bien!...ils seraient vengés!...

MISTRESS DUNDEE. Ah! point de vengeance!... garde-toi d'inspirer ces idées à George... Du sang versé!... la guerre!... j'appris à la détester dès ma jeunesse, dans la colonie paisible fondée par mon aïeul, William Penn... Et depuis, les pertes qu'elle m'a coûtées!... Maintenant, surtout, que de dangereuses illusions pourraient égarer mon fils, compromettre ses jours!... Mais Paula, tu n'y as donc jamais pensé, toi qu'il aime... toi qui dois bientôt porter son nom?

(Birch est allé regarder à la fenêtre.)

PAULA. Et c'est pour cela; mon devoir est aussi de partager ses sentimens... je sais qu'il s'indigne de l'asservissement de sa province natale.

MISTRESS DUNDEE. Beaucoup trop, hélas!... ses fréquentes absences me tourmentent... C'est à peine si nous le voyons un instant dans la journée.

* Birch, Paula, mistress Dundee.

* On prononce *Yankie*.

** On prononce *Fârdin*.

PAULA. Cette fois, c'est bien lui... je reconnais ses pas.

BIRCH. Nous allons donc savoir...

(Il passe à gauche du théâtre.)

SCENE II.

MISTRESS DUNDEE, GEORGE, PAULA, BIRCH.

GEORGE. Ma mère!... Chère Paula!

BIRCH. Salut au brave patriote George Dundee.

MISTRESS DUNDEE. Nous commencions à être inquiètes.

PAULA. Il est vrai.

GEORGE. Pardon, ma mère... pardon, bonne cousine, si je suis resté si longtems absent... Un jour comme celui-ci, il doit être permis de s'oublier... Nous étions à nous réjouir des succès de nos frères.

BIRCH. Tu dis donc que les Anglais...

GEORGE. Oui, mon pauvre Birch, tes bons amis viennent d'essuyer un nouvel échec.

BIRCH. Mes amis... mes amis!... je les exècre!

PAULA. Ah! George, raconte-nous...

GEORGE. Braves Virginiens!... Oh! je les admire... En moins de huit jours, Yorck-Town repris... Lord Cornwallis, avec sept mille des siens, obligé de mettre bas les armes!

BIRCH. Il se pourrait!

PAULA. Que de courage, de dévouement!

GEORGE. Ah! puisse bientôt la Caroline, animée par cet exemple...

MISTRESS DUNDEE. Silence!... ah! silence... mon fils, pas de complots!... As-tu donc oublié que c'est dans une semblable entreprise que ton malheureux père...

GEORGE. Non... je ne l'ai point oublié.

AIR : *C'était Renaud de Montauban*

MISTRESS DUNDEE.

Si tu devais partager son destin,
Toi, de mon cœur l'espérance dernière!

GEORGE.

Aurais-je tort de suivre le chemin
Où je vois les traces d'un père?
Pour son pays il tomba noblement;
Et l'exemple de son courage
C'est mon bien, c'est un héritage
Qu'un fils recueille en l'imitant.

BIRCH. Bravo! Dundee.

PAULA. Bien, George.

BIRCH, *transporté*. Quand je t'entends parler ainsi... ça me met hors de moi... ça me grandit... j'ai six pieds... moins quelque chose.

MISTRESS DUNDEE. Mon fils, je n'ai plus que toi sur la terre.

BIRCH. Ils ne m'écoutent seulement pas.

MISTRESS DUNDEE. Promets-moi que tu n'exposeras pas tes jours; que tu ne fréquenteras pas ces *meetings* *. Ces réunions d'avocats, de médecins, de commerçans, où vous vous excitez les uns les autres...

GEORGE. Ma mère...

MISTRESS DUNDEE. Qu'aujourd'hui surtout que de pareilles nouvelles vont agiter les esprits, tu ne sortiras plus.

GEORGE. Eh bien!... oui, ma mère, je resterai; car j'attends ici quelques amis.

MISTRESS DUNDEE. Des amis!... Dans quel but?

GEORGE. Aucun qui doive vous alarmer.

MISTRESS DUNDEE. Mais encore?...

GEORGE. C'est pour être plus libres de causer entre nous de cette dernière victoire.

PAULA, *à part*. Ah! je crois comprendre... (*Haut*.) Venez, ma tante, notre présence serait de trop dans un pareil moment... Allons préparer ce qu'il faut pour les recevoir.

MISTRESS DUNDEE, *à part*. Il me cache quelque chose... Ah! mon fils!

(Mistress Dundee entre dans la chambre à droite; Paula sort par le fond, George l'accompagne jusqu'à la porte.)

SCENE III.

GEORGE, BIRCH.

BIRCH, *à part, pendant que George reconduit Paula*. Dire qu'on se sent au fond du cœur les sentimens les plus héroïques... et ne pas pouvoir les en faire sortir!... passer pour un capon... c'est ça qui est humiliant!

GEORGE, *revenant*. Elles sont parties... Maintenant, mon cher Birch, entre frères de lait, on ne doit pas se gêner... Ainsi, je t'avouerai sans façon que je ne serais pas fâché d'être seul.

BIRCH. Je te laisse... Aussi bien, tout ce que je pourrais te dire pour te faire revenir sur mon compte...

GEORGE. Que veux-tu?... tes opinions bien connues, ainsi que celles de ta tante

* On prononce *mitins*.

la respectable tavernière mistress Hopkins...

BIRCH. Ma tante, je ne dis pas... née en Angleterre, elle aime les Anglais par esprit national.

GEORGE. Et un peu par calcul aussi.

BIRCH. C'est possible ; parce qu'ils boivent plus de bière que les Américains. Son affection est basée sur la consommation qu'on fait chez elle... si vous ne faites que vous rafraîchir, à peine elle vous regarde... Commencez-vous à perdre l'équilibre, vous fixez déjà son attention... mais dès que vous roulez sous la table, vous jouissez de toute son estime... elle estime beaucoup les Anglais.

GEORGE. Et toi, l'héritier présomptif de la taverne de *la Licorne*....... toi, qui verses tous les jours à boire aux habits rouges...

BIRCH. Je leûr verse à boire, c'est vrai ; mais je ne leur donne pas la bonne mesure..... de la plus forte bière, c'est vrai encore, mais pourquoi ? parce qu'elle coûte plus cher... autant de pris sur l'ennemi... Dieu de Dieù ! les habits rouges !... à l'extérieur, je leur souris, je leur donne des poignées de main.... mais intérieurement je leur tourne le dos.

GEORGE. Toi ! mon pauvre Birch !

BIRCH. Oui, oui... et si on ne se défiait pas de moi... mais parce que je fréquente les autorités....... Tiens, George, essaie... tu verras de quoi je suis capable.

GEORGE. Il y a déjà long-tems que tu nous tiens ce langage..... mais puis-je sérieusement me fier à toi ?

BIRCH. Je te dis d'essayer..... pour me réhabiliter, vois-tu, je braverais tout..... ma tante elle-même ne me ferait pas peur !..... qu'il se présente seulement une occasion.

GEORGE. Eh bien ! soit... je te crois.... reste avec moi : elle ne tardera pas à se présenter.

BIRCH, *effrayé*. Ma tante !

GEORGE. Non ; l'occasion que tu désires ; car les amis que j'attends...

BIRCH. Oh ! je les connais, va, tes amis... je me doute bien de ce qui les amène..... et tu veux que je reste avec eux ?..... Ah ! George ! merci..... tu ne me crois pas un être pusillanime ; tranchons le mot, un poltron..... ça me fait un bien..... ça me change...

GEORGE. Les voici... tiens-toi seulement un peu à l'écart.

BIRCH, *à part, se retirant à gauche du théâtre*. Moi aussi, je vais donc faire quelque chose pour la patrie..... je ne sais pas encore quoi... mais c'est égal.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BROWN, WILLIAMS, JEUNES AMÉRICAINS*.

AIR : *Accourons*. (De la Muette de Portici.)

Amis, le pays nous appelle,
Nous accourons au rendez-vous ;
A cette voix fidèle,
Me voilà... nous voilà tous.

GEORGE. J'étais sûr que pas un de vous ne manquerait à cet appel.

BROWN. Et si tu savais quelle peine nous avons eue à contenir les amis..... les voisins que chacun de nous s'était chargé de voir... à leur faire comprendre que les amener chez toi, avec nous, ce serait éveiller les soupçons, trahir nos projets... Mais comme ils te rendent grâce !.. comme ils t'admirent, toi qui, non content du courage civil que tu as déployé jusqu'ici...

GEORGE. Ah ! ce courage n'était rien... Devons-nous souffrir, quand la cause de l'indépendance a triomphé presque partout, que la Caroline reste seule à subir encore le joug humiliant de la métropole ?.. enfans d'une même mère, un intérêt commun ne nous unit-il pas aux autres colonies ?... serons-nous moins braves que nos frères ?..... ne ferons-nous rien pour notre indépendance ?..... attendrons-nous enfin lâchement, pour en jouir, qu'ils viennent nous apporter celle qu'ils ont payée de leur sang ?

TOUS, *à demi-voix*. Non, non.

BROWN. Le moment appelé de tous nos vœux est enfin arrivé..... la Caroline n'attend qu'un signal pour se lever contre ses oppresseurs.

GEORGE. Donnons-le donc, en nous emparant du fort qui domine la ville.

WILLIAMS. Le fort de Hanovre.

GEORGE. Oui..... la garnison est sans défiance, et peu nombreuse... tout est prévu pour le succès de notre entreprise..... aux armes dès cette nuit.

TOUS, *avec une énergie concentrée*. Oui... aux armes !...

BIRCH, *après les autres*. C'est ça, aux armes.

WILLIAMS. Birch !

BROWN. Lui, avec nous !

GEORGE. Oui, mes amis.... il a réclamé sa part de nos périls ; et quand il s'agit du salut de tous, on ne doit refuser le secours de personne.

* William, George, Brown, Birch, *à l'écart*.

BIRCH, *passant auprès de George.* Merci, George... je me souviendrai de ce que tu fais pour mois.

AIR : *Du Fleuve de la vie.*

Ne me repoussez pas d'avance,
Oui, quand viendra l'instant d'agir,
Si j'hésite, si je balance,
A jamais vous pouvez me fuir.
Sur moi prononcez anathème!
Je vous en donne ici le droit...
Le premier, me montrant au doigt,
Je me fuirais moi-même.

SCENE V.

LES MÊMES, MISTRESS HOPKINS.

MISTRESS HOPKINS, *au dehors.* Quand je vous dis qu'il est ici... puisqu'on l'a vu entrer.

BIRCH. Dieu! ma tante!

BROWN. Mistress Hopkins!

GEORGE. Eh bien, mes amis, qu'elle ne soupçonne pas...

BIRCH. Si elle me voit avec vous, ça peut vous compromettre... ne lui dites pas que je suis là.

(Il se met derrière les autres.)

MISTRESS HOPKINS, *entrant.* Où est-il?... où est-il? il faut absolument que je le...

GEORGE*. Qu'est-ce donc, mistress Hopkins?

MISTRESS HOPKINS. Ce que c'est?... pardon de vous déranger, monsieur George... mon neveu, mon coquin de Birch qui s'est échappé de la maison... et comme il a la rage de hanter toujours plus haut que lui, je craignais...

BROWN. Qu'il ne fût avec nous?

GEORGE, *d'un air de gaîté affectée.* Nous sommes donc bien dangereux?

MISTRESS HOPKINS. Je ne dis pas ça.... mais enfin, vous autres qui avez de la fortune, vous pouvez avoir des opinions à vous; au lieu que quand on est sujet au public, quand on ne possède rien...

BIRCH, *à part.* On dirait vraiment qu'elle prend à tâche de m'humilier.

MISTRESS HOPKINS. Mais puisqu'il n'est pas ici, c'est inconcevable..... me laisser seule dans un pareil moment.

GEORGE. Quel moment?... qu'y a-t-il de nouveau?

MISTRESS HOPKINS. Comment! vous n'avez donc pas entendu!... l'avant-garde est déjà ici; et le régiment va arriver.

GEORGE. Quel régiment?

MISTRESS HOPKINS. Eh bien! le régiment qui vient renforcer la garnison... six compagnies, rien que ça... ne faut-il pas qu'elles se rafraîchissent chez moi avant de monter au fort?... je ne pourrai jamais y suffire... et Birch qui n'est pas là!...

BIRCH. C'est ça... pour défoncer les tonneaux... verser aux habits rouges.

BROWN. Six compagnies de troupes nouvelles!

WILLIAMS, *à Mistress Hopkins.* Êtes-vous bien sûre?...

MISTRESS HOPKINS. Pourquoi pas?... où est le mal qu'une honnête femme trouve le débit de sa marchandise... (*On entend dans le lointain une marche militaire.*) Eh! tenez, tenez... je ne me trompe pas. (*Regardant par la fenêtre.*) Les voilà qui défilent là-bas.

GEORGE, *regardant.* En effet.

BROWN, *bas à Georges.* Que signifie?

(George lui fait signe de se taire.)

MISTRESS HOPKINS. Dieu! quelle tenue! les beaux hommes!... (*A Georges et à ses amis.*) Eh! bien, mes jeunes maîtres, on dirait que ça n'a pas l'air de vous faire plaisir?...Vous étiez plus gais ce matin... chacun son tour... Mais Birch, ce maudit... où peut-il être passé?... l'ingrat... moi qui l'aime tant... Ah! si je le rattrape. (*Aveo un geste expressif.*) Il n'a qu'à bien se tenir!

BIRCH, *A part.* Merci.

MISTRESS HOPKINS, *devant la fenêtre.* Dieu! que c'est beau les Anglais!.... j'en perdrai la tête!

(Elle sort.)

BIRCH *se montrant.* Va... va leur tirer à boire... ce soir je leur tirerai autre chose.

SCENE VI.

BIRCH, BROWN, GEORGE, WILLIAMS.

BROWN. Malédiction! aurait-on découvert nos projets?

WILLIAMS. Faut-il donc y renoncer?

GEORGE, *qui est resté plongé dans ses réflexions.* Y renoncer... non, mes amis... plus que jamais c'est le moment d'agir.

BROWN. Que pouvons-nous contre de troupes nombreuses et retranchées derrière des murailles?

GEORGE. Cette résolution est hardie; mais elle n'est pas désespérée... Pensez-vous que je vous engage dans une pareille entreprise, sans avoir le moyen d'en assurer le succès!

BROWN. Quel est donc ton espoir?

GEORGE. Vous le saurez plus tard... Oui, mes amis... que les remparts de la forteresse ne vous effraient pas... je réponds de la victoire.

* Birch, William, George, mistress Hopkins.

BROWN. Eh bien! nous nous fions à toi... conduis-nous... sois notre chef.

TOUS. Oui... sois notre chef.

GEORGE. Vous le voulez!... obéissez-moi donc... retournez auprès de nos partisans... que tout le monde se tienne prêt pour cette nuit!... un roulement de tambour, lorsqu'il en sera tems, vous réunira derrière Charles-Square... (*A Williams qui est à sa gauche.*) Williams, je te charge de ce soin... alors, aux cris de *Washington* et *d'indépendance*, au bruit du tambour, précipitez-vous vers la forteresse.

BROWN. Y penses-tu?... une attaque ouverte!... ne devrions-nous pas plutôt par surprise!...

BIRCH. Au fait... nous sommes des bourgeois... quand nous ne les tuerions pas tout-à-fait dans les règles... ils ne seraient pas en droit de se plaindre?

GEORGE. Vous m'avez nommé votre chef, rapportez-vous-en à moi.

BROWN. Tu le veux... il suffit.

GEORGE. A ce soir donc.

TOUS. Oui, à ce soir...

GEORGE. Honte à celui qui manquerait au rendez-vous!... que ce nom: *traître à la patrie* retentisse sans cesse à son oreille... et qu'il n'obtienne de nous qu'un mépris éternel.

TOUS. Oui... un mépris éternel.

GEORGE. Retirez-vous, mes amis, et de la prudence.

MISTRESS DUNDEE, *se montrant à la porte de la chambre à droite.* Que viens-je d'entendre!..... je ne m'étais donc pas trompée.

GEORGE, *retenant Birch.* Demeure, Birch... il faut que je te parle sans témoins.

BIRCH. Est-ce qu'il se repentirait de de m'avoir admis?

MISTRESS DUNDEE, *refermant la porte.* Ecoutons jusqu'à la fin.

CHŒUR, *à voix basse.*

AIR: *Vaudeville de la Rente Viagère.*

TOUS.

Oui, retirons-nous,
Partons sans bruit,
Du silence,
De la prudence,
Mais que cette nuit,
Nous soyons tous
Au rendez-vous.

(*Tout le monde sort, excepté George et Birch.*)

SCÈNE VII.

GEORGE, BIRCH.

GEORGE. Ecoute... je puis te dire maintenant pourquoi je t'ai retenu ici.

BIRCH. Parle, mon ami.

GEORGE. Je puis compter sur ta discrétion.

BIRCH. Après ce que tu as fait pour moi.

GEORGE. Tu sais que mes amis viennent de me nommer leur chef.

BIRCH. Qu'est-ce que tu dis nommer?... proclamer... c'est le mot.

GEORGE. Eh bien! cette nuit, je ne marcherai pas à votre tête.

BIRCH. Hein! plaît-il?

GEORGE. Je ne le puis.

BIRCH. Après avoir promis?

GEORGE. Il le fallait.

BIRCH. Par exemple!... que va-t-on pense de toi?... qui peut t'empêcher?

GEORGE. L'intérêt de tous ces braves amis... l'enthousiasme leur fait illusion... Si, par une vie studieuse, ou des habitudes commerciales, ils n'étaient pas aussi étrangers à toute idée militaire, auraient-ils fini par croire, même sur ma parole, qu'il pouvait nous suffire de notre courage pour forcer la citadelle?... moi, neveu d'un officier... moi, qui ai tout conçu, tout médité d'avance, je sais trop bien qu'une attaque de vive force ce serait infailliblement la mort de tous... et une mort inutile.

BIRCH. Et tu viens me dire ça de sang-froid, à moi, après m'avoir laissé engager.

GEORGE. Silence.

BIRCH. Ecoute donc, George, écoute... certainement, j'aime les périls... C'est aux périls que j'aspire... mais pourvu que je puisse au moins en réchapper.

GEORGE. Silence, te dis-je.

BIRCH. Non; tu auras beau dire... c'est très mal; parce qu'enfin tu nous assurais...

GEORGE. Que la victoire resterait de notre côté... je tiendrai ma promesse; et tu n'en douteras plus, lorsque je t'aurai, puisqu'il le faut, révélé un secret d'où dépend le succès de notre entreprise.

BIRCH. Un secret... eh! vite... vite...

GEORGE. Le père de Paula, mon oncle, fut jadis gouverneur de la forteresse.

BIRCH. Je sais bien... à telles enseignes, qu'il y mourut bravement en la défendant dans la première guerre.

GEORGE. Parmi les papiers qui furent sauvés à sa mort et remis depuis à sa fille, nous en trouvâmes un qui nous dé-

couvrit qu'il existait un passage souterrain, conduisant, en quelques minutes, du bord de la mer jusque dans l'intérieur de la forteresse? où l'on n'arrive par la colline qu'après une demi-heure de marche.

BIRCH. Tiens, tiens... c'est donc derrière Templebar!... qui aurait jamais pensé?...

GEORGE. Paula et moi sommes les seules personnes qui en ayons connaissance..... les Anglais même l'ignorent.

BIRCH. Et que prétends-tu faire?

GEORGE. Cette nuit, tandis qu'au bruit d'une attaque ouverte, nos ennemis se précipiteront sur les remparts, je pénétrerai par ce passage secret jusqu'au magasin à poudre...

BIRCH. Quoi! tu oserais?...

GEORGE. Une mèche préparée par mes soins... et les murs s'écrouleront devant nos amis pour leur livrer passage.

BIRCH, *avec effroi.* O ciel! George...

GEORGE, *lui mettant la main sur la bouche.* Chut! là... (*Il écoute avec attention, en regardant du côté de la chambre où est cachée sa mère*) J'avais cru entendre... *Il va jusqu'à la porte, et après avoir écouté un instant, il revient auprès de Birch.*) Non, non... ce n'est rien.

BIRCH. Mais toi, mon pauvre frère...

GEORGE. Oh! moi... je suis sûr que je me sauverai.

BIRCH. Et si ta fuite n'est pas assez prompte?

GEORGE. Non, te dis-je... (*avec résolution*) et après tout... pour mon pays.

BIRCH. Je ne souffrirai pas... et je cours prévenir nos amis.

GEORGE, *le retenant.* Arrête... pas un mot devant eux... c'est moi qui ai conçu ce projet, c'est à moi de l'exécuter... nos amis je les connais, ils sont braves; tous m'auraient disputé l'honneur de l'accomplir... j'ai pensé qu'en m'adressant à toi...

BIRCH. Tu m'as bien jugé... je suis sensible à cette marque de confiance.

GEORGE. Ce que j'attends de toi... c'est au moment décisif... cette nuit, lorsqu'on s'étonnera de mon absence, de déclarer...

BIRCH. Compte sur moi... (*A part.*) Pauvre George!... ça me fait un effet... enfin puisqu'il est sûr d'en échapper... et au fait, les avocats... ça a tant de moyens.

GEORGE. J'entends quelqu'un... ma mère. Tu m'as compris, laisse-nous...

(Birch sort.)

SCÈNE VIII.

MISTRESS DUNDEE, GEORGE.

MISTRESS DUNDEE, *pâle et tremblante.*) Ah! pourvu que je puisse être maîtresse de moi... (*A George*) Mon fils...

GEORGE. Qu'avez-vous, ma mère?

MISTRESS DUNDEE. Mourir... toi!... oh! non.

GEORGE. Pourquoi ces craintes?

MISTRESS DUNDEE. J'ai tout entendu.

GEORGE. Ciel!

MISTRESS DUNDEE. Ah! tu n'exécuteras pas ton fatal projet.

GEORGE. Que lui répondre?

MISTRESS DUNDEE. Dis-moi... dis-moi que tu ne mourras pas... que tu ne quitteras pas ta mère.

GEORGE. Point de faiblesse.

MISTRESS DUNDEE. Je t'en conjure.

GEORGE. Ma résolution est prise.

MISTRESS DUNDEE. Si mes prières ne suffisent pas... George, mon fils... eh! bien! je te l'ordonne.

GEORGE. Vous savez si jusqu'ici j'ai respecté votre volonté... mais quand la patrie...

MISTRESS DUNDEE. Je lui ai donné le sang de mon époux... Je suis quitte envers elle.

GEORGE. Jamais.

AIR *de Teniers.*

Tant qu'on jouit du bienfait de la vie,
Qu'on n'est pas sourd à la voix de l'honneur,
On n'est jamais quitte envers la patrie.
Quoi qu'elle exige, hélas! de notre cœur,
Sans hésiter nous devons y souscrire,
Sur ses enfans ses droits sont absolus!

MISTRESS DUNDEE.

Ah! ma patrie est où mon fils respire,
Si je te perds, hélas! je n'en ai plus.

GEORGE. Ma mère!

MISTRESS DUNDEE. Oui, je lui ai payé ma dette. Elle ne fut que trop acquittée par la mort de mon mari... mais toi, mon fils, toi qu'enfant encore j'emportai dans mes bras, en fuyant les tribus indiennes déchaînées contre nous par la politique des Anglais... je ne t'aurais, au péril de mes jours, sauvé du milieu des flammes qui dévoraient notre maison... je ne t'aurais disputé à nos ennemis que pour te voir courir à une mort certaine?... jamais, jamais!...

GEORGE. Songez donc que mon devoir...

MISTRESS DUNDEE. En est-il un qui au-

torise un fils à briser le cœur de sa mère?

GEORGE. Un serment sacré...

MISTRESS DUNDEE. Ne m'as-tu pas juré cent fois d'être mon soutien?... je te laisserais périr!... tandis que d'autres s'applaudiraient d'une victoire achetée du sang de mon fils.

GEORGE. Ma mère, je vous le répète... j'ai promis que cette nuit j'irais...

MISTRESS DUNDEE. Cette nuit...

GEORGE. Il n'est sur la terre aucune puissance capable de me retenir.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

MISTRESS DUNDEE, *à part*. Si j'osais... oh! non,... le tromper... (*A Paula qui entre.*) Ah! Paula... si tu savais... tu l'aimes comme moi... parle-lui... interroge-le... qu'il te dise quel est son dessein... force-le d'y renoncer... tes larmes auront peut-etre plus de pouvoir que celles de sa mère... (*A part*). Mais s'il refuse... je braverai tout... il ne partira pas.

(Elle sort.)

SCENE IX.

PAULA, GEORGE.

PAULA, *après un instant de silence, s'approchant de George qui est assis auprès de la table*. Ainsi, George.. c'est pour cette nuit.

GEORGE. Que veux-tu dire?

PAULA. Hélas! j'ignore quels moyens tu vas employer... mais ce qui se prépare, je l'avais deviné déjà... ô mon George! ce n'est pas l'œil de Paula, de ta fiancée qui aurait pu s'y méprendre.

GEORGE. Eh bien!... s'il est vrai... cesse de vains efforts... épargne-moi.

PAULA. Ah! j'ai l'ame brisée... mais pas un mot ne sortira de ma bouche pour ébranler ta résolution.

GEORGE, *se levant*. Qu'entends-je!... de quel poids tu soulages mon cœur..... oh! oui....... ma Paula était digne de m'approuver.

PAULA O mon ami!... te l'avouerai-je... vingt fois j'ai devancé ce jour par mes vœux secrets... oui, quand je songeais à la mort de mon père, à cette heure solennelle où n'ayant plus à peine de défenseurs dans sa forteresse; blessé lui-même, il me fit appeler pour me bénir, me recommander à Dieu!..... puis par une porte qui m'était inconnue jusque-là, m'entraînant à travers une galerie souterraine... oh! je la reconnaîtrais!..... je crois y être encore!..... je crois sentir encore les derniers embrassemens de ce père adoré; ses cheveux blancs tomber sur mon front pour la dernière fois... car il avait disparu... et moi, j'étais sur le rivage, avec un de ses braves, à qui il m'avait confiée.

GEORGE. Ce récit... oh! combien de fois ne te l'ai-je fait répéter pour m'animer, pour m'affermir encore!

PAULA. Et ne le voyais-je pas, quand tes regards étincelaient; quand un tressaillement involontaire venait trahir tes pensées?...... ne me disais-je pas en moi-même: « Oui, le vengeur de mon père, « le voilà!.... ce sera George!..... » Ah! cet espoir te rendait plus cher à mon cœur..... D'avance, je m'y accoutumais, je m'y étais aguerrie..... ah! mais je ne croyais pas que ce dût être si tôt.

GEORGE. Eh quoi!... le regretterais-tu?

PAULA. Ne m'interroge pas... (*Avec effort.*) Non, non... quand celui que j'aime s'est tracé un devoir, ce n'est pas à moi de l'en distraire par les faiblesses d'une femme.

GEORGE. Chère Paula...... Si je ne devais plus te revoir..... je veux te laisser du moins un gage de ma tendresse....... Cette chaîne... je la tiens de mon père... porte-la, pour l'amour de moi.

PAULA. Elle ne me quittera jamais.

DUO *de Marie.*

PAULA.

Dans l'avenir j'ai confiance.

GEORGE.

Ah! je puis braver le trépas.

PAULA.

Sois brave; mais de la prudence,
Sans motif ne t'expose pas.

GEORGE.

Rassure-toi, ma tendre amie,

PAULA.

L'hymen nous attend au retour.
Le coup qui t'ôterait la vie
Viendrait me frapper à mon tour.

ENSEMBLE.

Entends notre prière,
Juste ciel, aujourd'hui;
Ta bonté tutélaire
Est notre unique appui.

SCENE X.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *puis* MISTRESS DUNDEE.

LE DOMESTIQUE *porte un plateau avec bouteille et verres, qu'il pose sur la table. Puis il dit à George*. Monsieur George, les pistolets, la carabine que vous avez demandés sont là dans votre chambre.

GEORGE. Merci, mon bon Walter....... que ma mère ne les voie pas.

MISTRESS DUNDEE, *entrant par le fond.* Des armes... pourquoi les soustraire à ma vue? elles ne doivent plus me faire peur.

GEORGE*. Bien, ma mère... vous voilà dans les sentimens qui conviennent à la veuve d'un brave Américain.

MISTRESS DUNDEE. Oui, à sa veuve.

GEORGE. J'étais bien sûr que le premier moment passé, vous comprendriez...

MISTRESS DUNDÉE. Oui, mon fils.... et pourquoi tenterais-je de combattre encore ta résolution?... ne m'ast-u pas fait sentir l'impuissance de mes larmes... l'inutilité de mes prières?

PAULA, *à part.* Quel changement!

MISTRESS DUNDEE, *allant à Paula, bas.* Tu n'as donc pu?...(*Paula baisse les yeux.*) (*A part.*) Ne comptons que sur moi. (*Haut à George.*) Mon fils, je ne te parlerai pas, dans un pareil moment, de venir partager notre repas du soir.

GEORGE. Ma mère ..

MISTRESS DUNDEE. Oui, je l'avais prévu..... (*Allant à la table.*) Mais du moins un peu de ce vieux vin de France, pour réparer des forces dont tu auras tant besoin.

GEORGE. Allons, pour vous complaire.. et au fait du vin de France..... de notre seule alliée!... c'est de bon présage.

MISTRESS DUNDEE, *versant dans le verre.* Oh! oui, oui... (*A part.*) Je respire!

PAULA, *à part.* Ah! plus le moment approche...

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BIRCH.

BIRCH, *avec une giberne par-dessus son habit, un sabre au côté..... costume mélangé grotesquement de bourgeois et de soldat.* C'est encore moi..... Eh bien! est-ce cela?..... George, ai-je l'air bien martial?

MISTRESS DUNDEE**. Comment, monsieur Birch... à une pareille heure?

BIRCH. Bah!..... il est des circonstances où l'on peut bien se permettre... D'abord, je craignais que ma tante ne me remît sous clef... et puis, voyez-vous, je suis brave.... je suis certainement très-brave!....... Eh bien! quand je suis seul, c'est singulier, il me passe par la tête une foule d'idées... tant il y a que je suis venu tenir compagnie à George.

* Paula, Georges, mistress Dundee.
** Paula, Birch, George, mistress Dundee.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Que faire?

GEORGE. Eh bien!....... tu vas prendre avec moi un verre de Bordeaux.

BIRCH. Volontiers....... ça ne se refuse jamais.

MISTRESS DUNDEE *retient le bras de George qui verse à boire.* Grand Dieu! s'il allait... George...

GEORGE. Quoi donc, ma mère?

BIRCH. Je comprends.

AIR: *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Partant de là, quelque langue indiscrète
Pourrait fort bien suspecter ma valeur,
Et soutenir qu'en portant à la tête
C'est votre vin qui m'a donné du cœur...
Un peu de vin donne parfois du cœur.

GEORGE, *s'approchant de Birch.*

Trop finit par porter le trouble
Dans le cerveau...

BIRCH.

J'ai les yeux éblouis..
Eh bien! qu'importe après tout d'y voir double,
Je ne veux pas compter les ennemis.

Allons, George, remplis ton verre, et buvons au succès de notre entreprise.

GEORGE, *buvant.* A l'affranchissement de l'Amérique!

BIRCH, *buvant aussi.* C'est drôle!... ce vin est capiteux... Dam! moi qui ne suis habitué qu'à la petite bière de Massachussets.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Il n'y a pas un moment à perdre... (*Haut.*) George, le moment fixé pour votre départ est encore éloigné.

GEORGE. Nous attendrons le signal..... Williams doit le faire donner lorsqu'il en sera tems.

MISTRESS DUNDEE. Eh bien! crois-moi, profite du tems qui te reste pour prendre un peu de repos.

GEORGE. Ces momens me sont trop précieux... je veux les passer avec vous.

BIRCH. Que ce ne soit pas à cause de moi... si tu as envie de...

MISTRESS DUNDEE. Je veillerai près de toi.

GEORGE, *affaissé par degrés.* Vous avez peut-être raison... une heure de sommeil me fera du bien....... je vais reposer tout habillé..... mais ayez bien soin qu'au premier signal... ma mère... Paula...

PAULA. Je serai attentive au moindre bruit... compte sur moi.

AIR : *Gentille Moscovite*. (De Lestocq.)

ENSEMBLE.

GEORGE.

Du sommeil l'influence
Déjà se fait sentir ;
Je cède à sa puissance ;
Mais venez m'avertir.

LES AUTRES.

Du sommeil l'influence
Déjà se fait sentir ;
Il cède à sa puissance,
Je le vois s'endormir.

PAULA, *à George*.

Je serai là, sans cesse,
Repose sans frayeur.

GEORGE.

Je laisse
A ta tendresse
Le soin de mon honneur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GEORGE.

Du sommeil l'influence, etc.

LES AUTRES.

Du sommeil l'influence, etc.

(George entre dans sa chambre... Paula sort par le fond. Mistress Dundee est entrée dans la chambre avec George qu'elle a accompagné.)

SCENE XII.

MISTRESS DUNDEE, BIRCH.

BIRCH. Il va dormir, et au moment de... c'est plus fort que moi, je ne pourrais jamais....... il faut avoir un fameux courage.... c'est de l'héroïsme !... Ah ça ! mais..... il me semble que mes paupières se ferment malgré moi... est-ce que l'héroïsme me viendrait ?

MISTRESS DUNDEE, *sortant de la chambre de George, et voyant Birch*. Et vous, monsieur Birch, ne voulez-vous pas ?...

BIRCH. Moi, mistress Dundee, j'ai l'habitude de dormir mes douze bonnes heures... quand j'y manque d'une minute, ça m'embrouille....... ce qui fait que j'aime mieux ne pas me coucher du tout.

MISTRESS DUNDEE, *à part*. Comment le renvoyer ?... (*Haut.*) Vous avez tort... si vous pouviez reposer un peu.

BIRCH. Vous croyez..... au fait, ce vin porte beaucoup à la tête... c'est drôle, je m'en aperçois à mes jambes....... Allons, puisque vous le voulez absolument, je vais m'étendre dans ce grand fauteuil.

(Il se jette dans le fauteuil de mistress Dundee.)

MISTRESS DUNDEE, *à part*. Que fait-il ?... (*Haut.*) Vous y serez fort mal.

BIRCH. Ne faites pas attention... j'y serai même trop bien... (*Il bâille et s'étend.*) Ah ! quand nous serons au bivouac...

MISTRESS DUNDEE. Puisqu'il faut vous le dire, George ne tardera pas sans doute à se réveiller... je désire être seule avec lui.

BIRCH. A la bonne heure... (*Il se lève.*) Je vais battre en retraite... mais soit dit en passant, c'est sans en prendre l'habitude.

ENSEMBLE.

(*Reprise de l'air précédent.*)

MISTRESS DUNDEE.

Du sommeil l'influence
Déjà se fait sentir ;
Il cède à sa puissance,
Je le vois s'endormir.

BIRCH.

Du sommeil l'influence
Déjà se fait sentir ;
Je crois que la vaillance
Commence à me venir.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MISTRESS DUNDEE, *seule*.

Enfin, ils sont partis... je suis seule..... oh ! ce que j'ai fait... ce ne peut être mal.. c'est Dieu qui me l'a inspiré.... c'est Dieu qui le fera réussir... Ecoutons... (*Elle ouvre doucement la porte de la chambre de George.*) Je n'entends rien dans la chambre de mon fils... oui... il dort !... puisse son sommeil se prolonger assez !... (*Elle va s'asseoir auprès de la table.*) Il est près de minuit... que les heures marchent lentement !....... qu'ils tardent à se mettre en route !... ce moment qui m'aurait percé le cœur, je l'appelle de tous mes vœux..... tant qu'ils ne seront pas loin d'ici, je tremble que quelque accident..... (*Elle se lève et va du côté de la fenêtre.*) Ah ! n'entendrai-je donc pas le signal du départ ?... qu'ai-je dit... Malheureuse !... si ce bruit allait le réveiller... (*On entend dans le lointain la ritournelle de l'air, avec accompagnement de tambour.*) Ah !... je l'entends... cruel moment !

AIR : *Adieu ma bonne mère*.

Ciel ! pendant qu'il sommeille,
Daigne le protéger !..
Fais qu'il ne se réveille
Qu'à l'abri du danger.

(*Se tournant vers la fenêtre.*)

Et vous, signal de guerre,
Tambours, battez plus bas...

Par pitié pour sa mère,
Ne le réveillez pas.

(*Le bruit approche et le tambour se fait entendre plus fort avec la ritournelle. Mistress Dundee regardant par la fenêtre :*)

Ils entrent ici... on vient le chercher... comme mon cœur bat!

SCENE XIV.

MISTRESS DUNDEE, BROWN, WILLIAMS, *ensuite* PAULA.

BROWN, *à la cantonnade*. Restez en bas.. je vais l'appeler.

(Il va vers la chambre de George.)

MISTRESS DUNDEE, *l'arrêtant*. Mon fils... George... il est...

BROWN. Déjà parti....... courons le rejoindre.

(Il sort vivement.)

PAULA, *qui est entrée en même tems*. Parti... sans m'avoir dit adieu.

MISTRESS DUNDEE. Il a craint que tes larmes...

PAULA. Je veux le revoir...

MISTRESS DUNDNE, *la retenant*. Tu m'abandonnerais!

(Le bruit se fait entendre à peine. Paula est dans le plus profond accablement. Mistress Dundee au contraire semble renaître à l'espérance. Tableau. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre de George... au fond, un lit de repos dans une alcove, cachée par un rideau; deux portes latérales; la porte à gauche de l'acteur est la porte d'entrée; celle qui est à droite est la porte d'un cabinet; une table entre l'alcove et la porte de droite.

SCENE PREMIERE.

MISTRESS DUNDEE, *puis* PAULA.

(Au lever du rideau mistress Dundee est assise près de la table sur laquelle est posée une lampe. Elle tient un livre de prières, et lit.)

MISTRESS DUNDEE, *lisant*. . . . .
. . . .
« Ils ont cherché à perdre mon fils, sans
» qu'ils vous aient eu présent devant leurs
» yeux... Mais vous, Seigneur, vous êtes
» un Dieu plein de miséricorde; vous avez
» abaissé sur moi un regard favorable et
» sauvé le fils de votre servante.

PAULA, *entrant par la porte à gauche*. La nuit s'avance... point de nouvelles encore!... Ah! ma tante!

MISTRESS DUNDEE, *se levant*. Paula, laisse-moi.

PAULA. Ah! ne me repoussez pas... Peut-être est-ce à cause de ces sentimens que vous me reprochiez hier... Eh bien! oui, je l'avoue... familiarisée dès l'enfance avec ces images de péril, elles étaient aussi naturelles pour moi que les modestes travaux d'une femme... et quand l'espoir d'une vengeance pour mon père vint m'exalter, je ne vis rien au-delà... Mais qu'un instant m'a changée! Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis le départ de George!... Attentive, tremblante, voilà quatre heures que je prête l'oreille.

MISTRESS DUNDEE. Pauvres concitoyens!

PAULA. Vous les plaignez!... Ah! je suis bien peu digne de vous... je n'ai plus maintenant qu'une pensée... une seule... le péril de George... Cette idée est affreuse!... Oui, j'ai honte de la supporter avec si peu de courage... Mais l'incertitude... Ah! que ne suis-je près de lui!

MISTRESS DUNDEE. Toi... une femme!

PAULA. Pourquoi non?... S'il ne fallait que mourir pour le sauver...

MISTRESS DUNDEE. Ma fille!... bonne Paula, il t'est bien cher, j'en suis sûre... Allons, calme-toi; le danger n'est peut-être pas si grand pour lui que tu le penses.

PAULA. Pouvez-vous le supposer?... lui, si brave!... Oh! non, sa place est où l'on meurt... Ah! je frémis.

MISTRESS DUNDEE. C'en est trop, tes pleurs... ton effroi!... Je puis me fier à ta tendresse?

PAULA. Comment?

MISTRESS DUNDEE. Chut!... (*Elle lui fait signe, avec le doigt sur les lèvres, de*

rester sans bruit à sa place, et s'avance doucement jusqu'au lit de repos, dont elle ouvre les rideaux. On voit George tout habillé, étendu sur un divan et dormant du plus profond sommeil.) Regarde.

PAULA, *avec force* *. Lui, dormir!

MISTRESS DUNDEE, *refermant le rideau vivement.* Imprudente!... L'effet du breuvage n'aurait qu'à cesser.

PAULA. Qu'entends-je!... Ah! je comprends.

MISTRESS DUNDEE. Oui, sa mère l'a sauvé.

PAULA. Elle l'a perdu!

MISTRESS DUNDEE. Qu'oses-tu dire?

PAULA. Le connaissez-vous si peu?.. croyez-vous qu'il puisse survivre à l'infamie?... Ah! George George! il en est tems encore... réveille-toi.

MISTRESS DUNDEE, *lui mettant une main sur la bouche et la retenant de l'autre.* Tu ne l'aimes donc pas?

PAULA. Au nom du ciel, ne le livrez pas à l'indignation, à la vengeance de ses frères d'armes.

MISTRESS DUNDEE. Je m'accuserai devant eux.

PAULA. Voudront-ils vous croire?

MISTRESS DUNDEE. Oui; quand ils sauront ce que mon fils leur cachait.. ce que tu ignores toi-même.

PAULA. Quoi donc?

MISTRESS DUNDEE. Que, pour assurer leur victoire, il se dévouait, lui seul, à une mort presqu'infaillible.

PAULA. Expliquez-vous.

MISTRESS DUNDEE. Un passage secret dont les papiers de ton père lui avaient donné l'indice...

PAULA. En effet, je me rappelle... une issue...

MISTRESS DUNDEE. Sur le rivage...

PAULA. Conduisant sous la forteresse à l'appartement même du gouverneur, de mon père... Je sais... je sais... Eh bien, George...

MISTRESS DUNDEE. Pénétrant par là jusqu'au magasin à poudre...

PAULA *poussant un cri et se cachant la tête dans ses mains.* Grand Dieu!

MISTRESS DUNDEE. Parle, à présent... qu'aurais-tu fait?

* Paula, mistress Dundee.

PAULA. Ah!... j'aurais fait comme vous... Mais pourtant son honneur... comment le lui rendre?... *(Après un moment de silence. A part.* Oui.... *(A mistress Dundee.)* Ma mère, restez près de lui... tâchez qu'on n'interrompe pas son sommeil; ou du moins prolongez son erreur.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

MISTRESS DUNDEE. Où vas-tu?

PAULA. Vous le saurez...

(S'arrêtant.*)

AIR: *Vive la liberté.*

(A part.)

O ciel! protège-moi,
J'implore ici de toi
Un éternel mystère.

(A mistress Dundee.)

Veillez sur votre fils;
Allez, je le chéris,
A l'égal de sa mère.

MISTRESS DUNDEE.

Si tu l'aimais,
Tu me seconderais.

PAULA.

Jugez mieux son amie;
J'en crois mon cœur,
Oui, lui sauver l'honneur,
C'est lui sauver la vie.

ENSEMBLE.

PAULA.

O ciel! protège-moi,
J'implore ici de toi, etc.

MISTRESS DUNDEE.

Où vas-tu?. calme-toi,
Paula, seconde-moi,
Pour fléchir sa colère;
Épouse de mon fils,
Vos nœuds seront bénis
Par la main d'une mère.

(Paula sort.)

SCENE II.

MISTRESS DUNDEE, *seule.*

Je le vois trop, elle n'ose affronter les premiers transports de George, quand il faudra lui découvrir... Ah! moi-même, l'approche de ce moment me fait trembler... Mon Dieu, mon Dieu! donnez-moi du courage... Que dira-t-il? lui qui ne m'a jamais parlé qu'avec une respectueuse affection!... Je vais l'entendre éclater en reproches... m'accabler de sa colère... me maudire, peut-être!... Oui; mais du moins je l'entendrai... il sera là... sous mes yeux... Ah! qu'il me maudisse.... je lui pardonne d'avance,

* Mistress Dundee, Paula.

pourvu qu'il vive et que je le conserve.

AIR *de Caleb.*

Sous la garde d'une mère,
Qui sur toi veilla toujours,
Dors... qu'une erreur salutaire
Ici protège tes jours!
Ah! qu'elle se prolonge
Au lever du soleil.
Rêve, par un mensonge,
La gloire en ton sommeil...
Je ne crains pas que d'un tel songe
La mort soit le réveil.

Qui vient ici?...

(Elle se place devant le rideau.)

SCENE III.

MISTRESS DUNDEE, MISTRESS HOPKINS.

MISTRESS HOPKINS, *entrant.* Bien votre servante, mistress Dundee.

MISTRESS DUNDEE. C'est vous, ma chère dame... Et comment, jusqu'ici... sans être annoncée?... Où est donc Walter?

MISTRESS HOPKINS. Votre domestique?.. Ah! mon Dieu!... tout à l'heure, en venant, je l'ai rencontré qui courait vers le port avec miss Paula.

MISTRESS DUNDEE, *avec étonnement.* Vers le port!

MISTRESS HOPKINS. Et il faut qu'ils soient sortis bien précipitamment; car j'ai trouvé votre porte entr'ouverte... Pardon, mistress Dundee, si je vous dérange si matin.

MISTRESS DUNDEE. Si matin!

MISTRESS HOPKINS. Mais oui, certainement... le jour vient de paraître.

MISTRESS DUNDEE. Déjà!

MISTRESS HOPKINS. Et dire que ces maudits feux de file continuent encore! .. On les entend de loin se croiser, se répondre... ça vous donne des secousses... Surtout quand on ne sait pas encore à qui restera la victoire... De façon que je venais, au nom de toutes mes voisines, savoir si vous ne pourriez pas nous rassurer un peu.

MISTRESS DUNDEE. Moi!... je partage votre incertitude... je n'ai rien à vous apprendre.

MISTRESS HOPKINS. Ah!... c'est que, comme il paraît que c'est votre fils, monsieur George, qui a poussé tous les autres...

MISTRESS DUNDEE. Eh bien?

MISTRESS HOPKINS. Eh bien... lui, il n'aura sans doute ri en attrapé.

MISTRESS DUNDEE, *la regardant fixément.* Plaît-il?... Que signifie?...

MISTRESS HOPKINS. Dam'!... on dit que dans les révolutions ceux qui se sont mis à la tête, avec de belles paroles, restent souvent en arrière au moment du danger... sauf à se remettre en avant quand tout est fini... et alors voilà...

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Soupçonnerait-on?... (*Haut.*) Je ne vous comprends pas.

MISTRESS HOPKINS. Je me comprends bien, moi; et...

(On entend un mouvement derrière le rideau.)

MISTRESS DUNDEE. Silence!

MISTRESS HOPKINS. Quoi donc?

MISTRESS DUNDEE. Rien... j'écoutais...

(Elle va vers le fond et prête l'oreille.)

MISTRESS HOPKINS, *passant à droite* *. Ah! oui, encore les feux de file... (*A part.*) Si on savait que mon vaurien de Birch, qui faisait tant le brave hier au soir... Pauvre garçon!... « Ma tante, je vas dormir un quart-d'heure, jusqu'au signal... » Oui... jamais il n'a ronflé comme ça... Je viens de m'en aller, parce qu'il m'empêchait d'entendre la fusillade.... Mais motus!... ça se trouve bien... Si les Américains triomphent, il s'est enrôlé hier: si ce sont les Anglais, il a dormi cette nuit.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Son sommeil est agité... Bientôt sans doute... (*A mistress Hopkins.*) Excusez-moi, mistress Hopkins... Hier, j'avais enjoint à tous mes gens de se tenir renfermés chez eux .. mais l'absence imprévue de Walter... Il faut que j'aille les appeler... donner des ordres.

MISTRESS HOPKINS. Si je puis vous être utile...

MISTRESS DUNDEE. Oui, oui, j'accepte... Allons, hâtons-nous.

MISTRESS HOPKINS. Tout de suite.... (*S'arrêtant avec effroi.*) Ah! mon Dieu! n'entendez-vous pas?

MISTRESS DUNDEE. Un bruit lointain...

MISTRESS HOPKINS. La maison a tremblé... On dirait d'une explosion.

MISTRESS DUNDEE. Ciel!.. venez...

MISTRESS HOPKINS. Ces cris...

MISTRESS DUNDEE, *l'entraînant.* Venez, venez, vous dis-je.

(Elles sortent rapidement.)

* Mistress Hopkins, mistress Dundee.

SCENE IV.

GEORGE, *endormi.*

GEORGE, *toujours couché.* Mes amis... en avant... franchissez les décombres... Là... là... l'étendard de l'Union... (*Il saute en bas du lit de repos et entr'ouvre le rideau.*) Eh bien!... où suis-je?... (*Entrant en scène.*) Ah! ce n'était qu'un rève!... mais qu'il était beau!... J'en suis encore oppressé!... Il me semblait que, trompant la vigilance des sentinelles anglaises, je m'étais frayé un chemin... Ma fuite devançait l'explosion... J'avais échappé... Je me retrouvais parmi vous, mes nobles frères d'armes... nous triomphions ensemble... Ah! peut-être vous triompherez sans moi... Après tout, qu'importe?... Il n'y a que ma pauvre mère... A son âge, seule, sans appui... Une telle affliction... Qui pourra la consoler?... Ah! c'est un devoir que je lègue au cœur de Paula.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

SCENE V.

GEORGE, MISTRESS DUNDEE.

MISTRESS DUNDEE, *à part, entr'ouvrant la porte de gauche et entrant tout doucement.* Que fait-il?... J'ai peur d'être en sa présence... et cependant mon inquiétude est trop forte loin de lui. (*A demi-voix.*) George!

GEORGE, *à part.* C'est ma mère... Allons, que mon air de gaîté la rassure... (*Haut.*) Entrez, entrez, ma mère, me voilà debout, n'attendant que le signal.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Il ne sait rien encore.

GEORGE, *venant auprès d'elle, et d'un ton de badinage affecté.* Entre nous, je serais bien en droit de vous faire des reproches.

MISTRESS DUNDEE. Comment?

GEORGE. Mais non, ma mère... au contraire... allez, ce repos m'a fait du bien: je n'ai jamais été en meilleure disposition... Et d'ailleurs je pouvais dormir sans crainte.. A présent que vous voilà calme et maîtresse de vous... que vous avez compris le devoir de votre fils, et qu'il n'y avait de véritable danger que pour les lâches... c'est vous qui, au besoin, l'auriez réveillé vous-même, n'est-il pas vrai, ma bonne mère?

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Ah! chaque mot qu'il me dit...

GEORGE. Mais le signal tarde bien à se faire entendre..... il doit être plus de minuit... je vais m'assurer par moi-même...

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Ciel!....... (*Haut.*) Mon fils, qui te presse?

GEORGE. Vous me le demandez?..n'est-ce pas moi dont les exhortations ont enflammé tous ces intrépides jeunes gens?... si je me laissais devancer par un seul d'entre eux, je serais indigne de vivre.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Comment lui avouer?...

GEORGE. Allons, ma mère, bonne espérance, et embrassez-moi.

MISTRESS DUNDÉE, *tombant à ses pieds.* George... mon fils.

GEORGE. Eh quoi!... voudriez-vous renouveler vos instances?... relevez-vous.

MISTRESS DUNDÉE. Pas avant que tu m'aies pardonné.

GEORGE. Que signifie?

MISTRESS DUNDEE. Tu veux aller à l'attaque de la forteresse?... il n'est plus tems.

GEORGE. Grand Dieu!

MISTRESS DUNDEE. Il n'est plus tems, te dis-je..... (*Elle ouvre la porte à droite.*) Regarde, voici le jour.

GEORGE. Misérable que je suis! mes frères d'armes, qu'êtes-vous devenus?.... tous morts, ou prisonniers peut-être..... Eh bien!....... je n'ai pu partager votre gloire, je m'associerai du moins à votre trépas.

MISTRESS DUNDEE. Rassure-toi....... ils sont vainqueurs... vois de cette fenêtre... le fort en ruines.. Un seul bastion debout.. et au-dessus les couleurs nationales.

GEORGE. Non, non.. je ne puis croire... sans doute un stratagème de l'ennemi; et je cours.

(Il veut s'élancer.)

MISTRESS DUNDEE. Arrête, te dis-je..... là, près de nous, sur la grande place, cette foule qui se presse.. ce sont les Américains... entends-tu leurs cris de victoire?

GEORGE. Il se pourrait!... ah! mes amis, que vous êtes braves!... moi seul, je suis un lâche.

MISTRESS DUNDEE. Mon fils...

GEORGE. Oui, un lâche!... et pour me justifier..... pas même une mort tardive, les armes à la main.

MISTRESS DUNDEE. Cesse de t'accuser... seule, je fus coupable.

GEORGE. Ne vous chargez pas de mon crime... eux, ils mouraient!... et moi....

MISTRESS DUNDEE. En vain tu aurais voulu te défendre du sommeil léthargique où ma tendresse avait plongé tes sens...

GEORGE. Vous?... oh! non, non... Vous n'auriez pas osé.

MISTRESS DUNDEE. Une mère ose tout.

GEORGE. Et vous me l'avouez!

MISTRESS DUNDEE. Oui... ta mère aime mieux te voir irrité contre elle que contre toi.

GEORGE. Qu'avez-vous fait?

MISTRESS DUNDEE. Pardon! pardon!

GEORGE. Laissez-moi.

MISTRESS DUNDEE. Je t'en conjure, au nom de cette vie que je t'ai donnée... que j'ai sauvée deux fois.

GEORGE. Et dont vous venez de faire le plus affreux supplice.

MISTRESS DUNDEE. Mon fils...

GEORGE.

AIR : *Patrie, honneur, etc.*

Moi, votre fils!.. non, vous n'en avez plus;
A tant d'opprobre aurais-je dû m'attendre?
Le jour, hélas! que de vous je reçus,
Il est à vous; vous pouviez le reprendre...
Mais m'arracher mon honneur et ma foi,
Le pouviez-vous? ces biens étaient à moi.

MISTRESS DUNDEE. Quand tu m'accableras..... le passé n'est plus en notre pouvoir.

GEORGE. Et quel avenir me reste-t-il?... le sang de tant de victimes si chères... sur qui retombe-t-il? sur moi!... et de quel front reparaîtrai-je devant ceux qui ont survécu?.. Ah! ma mère... ma mère.

(Il tombe accablé sur le fauteuil qui est près de la table.)

MISTRESS DUNDEE. J'ai tout prévu..... dans un instant nous pouvons quitter ces lieux; chercher ailleurs un sûr asile... dans le pays de mes ancêtres... dans la Pensylvanie, où ne règnent point les faux préjugés du monde... et là, entouré des soins d'une mère... de la tendresse d'une épouse.

GEORGE. Paula!... elle, ma femme!... elle porter le nom d'un homme déshonoré!

MISTRESS DUNDEE. Elle sait tout.

GEORGE. Ah! voilà donc pourquoi elle n'est pas ici..... je ne suis plus pour elle qu'un objet de mépris.

MISTRESS DUNDEE. Non; elle m'approuvait... elle m'a recommandé de veiller sur toi, d'entretenir ton erreur..... je vais la chercher..... elle joindra ses prières aux miennes; et tu ne pourras nous résister. (*Elle s'avance vers la porte de gauche, s'arrête, se retourne, regarde George; et après un silence, s'écrie, en tendant vers lui les mains.*) Mon fils, est-ce que tu me hais?

GEORGE, *se précipitant dans ses bras.* Ma mère!

MISTRESS DUNDEE, *après l'avoir longtems embrassé, dit à part.* Ah! mon Dieu!... il me pardonne... et il vivra.

SCENE VI.

GEORGE, *seul.*

Oui, j'ai été trop dur avec elle..... et je me le reproche, surtout au moment de nous séparer pour jamais..... car maintenant, plus d'hésitation, plus de retard... fuir, ce serait confirmer ma honte aux yeux de mes amis... et me joindre à leur triomphe, sans avoir pris part à leurs dangers... que penseraient-ils d'un vaine excuse?..... ils feindraient d'y croire, par pitié pour moi... Votre pitié!.. bientôt vous me jugerez mieux... vous saurez que j'étais digne de combattre auprès de vous... oui, c'est là le seul parti... écrivons-leur pour réclamer mes droits à leur estime... Et après....après, faisons ce qu'il faut faire pour la mériter.

(Il va à la table et s'assied absorbé dans ses réflexions.)

SCENE VII.

GEORGE, BIRCH.

BIRCH, *à part en entrant.* Qu'est-ce qui m'est arrivé là, bon Dieu!... dormir toute la nuit, pendant que les autres se battaient, moi, qui avais montré tant de zèle. C'est pour le coup qu'ils vont dire que je suis un..... Comment faire?... il n'y a que George qui puisse me donner un bon conseil.

GEORGE, *l'apercevant, à part.* Que vois-je.... Birch!..... déjà de retour..... avoir à rougir, même devant lui... devant ce pauvre garçon... Ah! quelle humiliation!

BIRCH, *toujours à part.* Le voilà!..... je ne sais plus quelle contenance tenir..... encore si j'en étais quitte pour qu'il se moquât de moi...

GEORGE. Que viens-tu faire dans cette maison?...

BIRCH, *à part.* Allons, ça commence.. (*Haut.*) George, il est des positions pénibles, où on éprouve le besoin d'aller chercher un ami...

GEORGE. Est-ce là ce qui t'amène? je t'en remercie.

(Il lui tend la main.)

BIRCH. Il n'y a pas de quoi....... quelle belle victoire!... pourquoi faut-il que j'aie là un regret qui m'empêche d'en jouir.

GEORGE. Ah! je te comprends...

BIRCH. Ce n'est pas difficile.

GEORGE. Oui..... au milieu de la gloire de tous, il est affreux d'être seul déshonoré...

BIRCH, *à part.* Aye... aye... (*Haut.*) Ecoute donc, George, je sais bien que ce n'est pas un beau trait.

GEORGE, *se levant.* Ah! dis que c'est une conduite infâme.

BIRCH, *à part.* J'étouffe... ça me serre ici..(*Montrant le gosier.*). (*A George.*) Je conviens que pour un début..... ce n'est pas engageant... et c'est pour cela que je voulais m'entendre avec toi, pour voir s'il n'y aurait pas quelque moyen à employer..... un palliatif... un stratagème...

GEORGE.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Qu'oses-tu dire ?.. un stratagème!
Ah! sans pudeur y recourir!
Dans le sein de l'opprobre même,
Ce serait encor s'avilir.

BIRCH.

Ciel! quel parti peut donc rester à suivre,
Lorsqu'une fois on eut un pareil tort?

GEORGE.

Aux gens de cœur, il faut l'honneur pour vivre..

BIRCH.

Et quand il est perdu?..

GEORGE.

La mort!
Quand l'honneur est perdu, la mort.

BIRCH. J'avoue que c'est un moyen décisif, qui tranche toutes les difficultés..... parce que quand un homme est mort, qu'est-ce qu'on pourrait lui dire? mais cependant... peut-être que quelque chose de plus doux...

GEORGE. Ecoute, Birch.. je te le déclare.. je ne souffrirai pas sur ce sujet la moindre discussion.

BIRCH, *à part.* Par exemple... c'est aussi être trop exclusif dans ses idées... cependant j'ai besoin de lui, ménageons-le... (*Haut.*) J'adopte ton idée...

GEORGE. Il suffit... adieu.

BIRCH. Ecoute encore... va donc pour la... (*A part.*) Diable de mot!... (*Haut.*) Mais avant tout on est bien aise de laisser après soi une mémoire avantageuse... et il me semble qu'au préalable... une petite justification...

GEORGE. J'y avais songé...

BIRCH. Quoi!... vrai?

GEORGE. Si tu y consens, je vais l'écrire, et te la remettre?

BIRCH. Voilà ce que je venais te demander...

GEORGE. Je te laisserai le maître d'en faire l'usage que réclameront les circonstances...

BIRCH. Sois tranquille, je ne perdrai pas de tems.

GEORGE, *Lui prenant la main qu'il sert avec force.* Birch... tu es mon ami...

BIRCH. Ah! que tu me fais de bien...

GEORGE. Attends moi là...

(Il sort par la porte à gauche du spectateur.)

SCÈNE VIII.

BIRCH, *seul, avec enthousiasme.*

Il vient de dire... je suis son ami... oh! oui, à la vie, à la mort... (*Transition.*) Par exemple quant à la vie... si je l'en croyais, ça ne serait pas long... mais patience, je m'en vais d'abord prendre ce qu'il est allé m'écrire... Il me tournera ça gentîment, lui!.. et alors quand les autres l'auront lu, et que je dirai: je veux mourir... ils ne pourront pas faire autrement que de m'arrêter. J'aurai beau crier: laissez-moi, laissez-moi, me débattre au milieu d'eux... cependant pas trop fort... au fait si je tiens à vivre, ce n'est pas tant pour moi, c'est pour mon pays, auquel je rendrai peut-être des services plus tard, on ne peut pas savoir... mais aussi quelle fatalité!

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

De m'illustrer quand j'avais tant d'envie,
Dormir ainsi!. d'honneur, c'est désolant!
Et quel sommeil! non, jamais de la vie,
On ne dormit aussi profondément.
Je dormais invinciblement...
Aussi de peur qu'en un jour de victoire,
Mon zèle encor ne languisse étouffé;
Dorénavant près d'aller à la gloire,
Je prendrai du café.

Quel bruit!... ces voix... je ne me trompe pas, ce sont mes compagnons

d'armes. Quand je dis : mes compagnons... je ferai bien d'éviter leur premier moment.. il ne serait pas en ma faveur, attendons.. que George ait pu leur parler... (*Il regarde du côté de l'alcove.*) Ah !... (*en y allant*) par exemple, je ne croyais guère que ce serait de nos amis que j'aurais peur.

(Il passe derrière le rideau.)

SCENE IX.

BROWN, WILLIAMS, MISTRESS DUNDEE, *et les jeunes gens qui ont paru au premier acte.*

MISTRESS DUNDEE. Messieurs, messieurs.

WILLIAMS. Ah! mistress !...

BROWN. Si vous saviez... George...

WILLIAMS. Notre sauveur.

MISTRESS DUNDEE, *étonnée.* Comment.

BROWN. Quel dévouement! c'est à lui seul que nous devons la victoire.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Qu'entends-je!

WILLIAMS. Mais à quel prix peut-être?

BROWN. Nous tremblons qu'il ne se soit sacrifié pour nous.

MISTRESS DUNDEE. Plus bas... il est ici.

WILLIAMS. Quel bonheur!

BROWN. Ah! c'est un prodige!... au moment de l'explosion, nous avons compris son absence... bientôt, dans l'espoir de le sauver, nous nous sommes élancés à travers les décombres... vaine recherche! et nous accourions...

MISTRESS DUNDEE. Ah! plus tard, vous saurez... mais un moment, par grâce...

BROWN. Oh! nous vous laissons...(*Regardant vers la porte à droite.*) Mais le voilà.

TOUS. George.

MISTRESS DUNDEE, *à part.* Je tremble.

SCENE X.

LES MÊMES, GEORGE.

FRAGMENT *du final du premier acte de la Fiancée.*

CHŒUR.

Honneur! honneur à ta vaillance!
Quand tu sauves tous tes amis,
Il t'est bien dû, pour récompense,
D'être l'honneur de ton pays.

GEORGE.

Ah! cet éloge est une offense,
Quand de l'erreur il est le prix,
Moi, les tromper par mon silence,
Non, j'aime mieux tout leur mépris.

GEORGE*. C'en est trop... écoutez-moi tous... une erreur vous abuse.

BROWN. Que dis-tu?

MISTRESS DUNDEE. George!

GEORGE. Je parlerai, ma mère... George n'aura pas manqué deux fois de suite à l'honneur.

TOUS. Toi!

GEORGE. Oui, dussiez-vous me traiter de lâche, il est un aveu que je ne croyais pas pouvoir vous faire en face... eh bien! j'en aurai le courage... ce sera mon plus cruel châtiment... Depuis hier, je ne suis pas sorti d'ici...

TOUS. Ciel!

GEORGE. Tandis que vous combattiez... moi... ah! je ne puis achever... (*A Brown.*) Tiens, lis.

(Il lui donne une lettre et se jette dans un fauteuil auprès de la table, la tête cachée entre les mains.)

MISTRESS DUNDEE. C'est moi seule... je l'ai trompé.

(Elle va auprès de George.)

BROWN, *après avoir parcouru la lettre.* Qu'ai-je lu!... (*Courant à George qui est assis auprès de la table.*) Mais ce projet magnanime tu l'avais conçu... ce n'est qu'en te remplaçant qu'un autre a pu l'exécuter... mais cet autre quel est-il?... n'avais-tu mis aucun de nos camarades dans ton secret?

GEORGE, *sans détourner la tête.* Un seul.

BROWN. Un seul aussi a manqué à notre réunion..... mais je ne puis croire que Birch...

GEORGE. C'était mon confident.

BROWN. Il se pourrait!

TOUS. Birch.

BROWN, *revenant sur le devant de la scène avec tous ses compagnons.* Mes amis, nous le jugions mal... d'après le témoignage de George, Birch est un brave.

SCENE XI.

LES MÊMES, BIRCH **.

BIRCH, *qui a entr'ouvert le rideau.* (*A part, et sans être vu.*) Qu'entends-je?... ah! cet

* Williams, mistress Dundee, Brown.

* Williams, George, mistress Dundee, Brown.

** George et mistres Dundee dans le fond, William, Birch, Brown, et les jeunes gens sur le devant.

excellent George ! C'est très-bien de sa part... je n'aurais pas mieux arrangé la chose... je puis me montrer... (*Paraissant.*) Mes amis !

TOUS. C'est lui !

BIRCH. Moi-même, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas si dans cette circonstance j'ai manqué à l'appel.

BROWN. T'en vouloir?.. quand c'est toi qui as décidé le succès.

BIRCH, *surpris*. Hein ! plaît-il ?

BROWN. Et quel bonheur!... pas une blessure.

BIRCH. Je crois bien... ah ça ! qu'est-ce que vous dites donc ?

BROWN. Point de fausse modestie... c'est toi qui as fait sauter la forteresse.

BIRCH. Par exemple ! eh bien ! j'en ai eu l'idée... (*à part*) en rêve... mais ce n'est pas moi, c'est George.

(George fait un mouvement, sa mère le retient.)

BROWN. Il nous a tout révélé... lis toi-même.

(Il lui donne la lettre de George.)

BIRCH, *après avoir lu*. Ah ! mon Dieu !.. est-ce que je serais somnambule ?

BROWN. Eh bien!... tu ne nieras plus maintenant.

BIRCH. Je nierai toujours... vous aurez beau faire, jamais vous n'obtiendrez de moi que je convienne de cette action-là...

BROWN. Toi, notre sauveur.

TOUS, *l'entourant*. Notre sauveur...

BIRCH. Votre sauveur !... Souvenez-vous que je n'en ai pas pris le titre. (*Avec une demi-jactance.*) Après ça... vous êtes les maîtres de croire ce que vous voudrez... je ne peux pas vous en empêcher.

BROWN. Ah ! je me souviens... nous avons une preuve... Cette chaîne qui a frappé nos yeux parmi les débris, nous la rapportions à George... mais c'est toi qui l'auras laissé tomber dans ta fuite.

MISTRESS DUNDEE. Cette chaîne !... elle est à mon fils.

GEORGE, *se levant avec précipitation*. Ciel ! je l'avais donnée à Paula... comment se fait-il ?.... oh ! je n'ose penser.... si c'était elle ?.. Paula ! ah ! malheureux, courons...

(Il veut s'élancer vers la porte.)

MISTRESS DUNDEE. Où vas-tu ?

BROWN, *le retenant*. Arrête.

GEORGE. Morte... morte... et pour moi... laissez... laissez...

FINAL *du premier acte d'Yelva.*

Nous réunir par mon trépas,
Paula, c'est ma seule espérance.

(*Il s'est dégagé des mains qui le retiennent et s'élance vers la porte.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, PAULA, WALTER.
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

(Paula entre échevelée, en désordre et soutenue par Walter ; on la fait asseoir sur un fauteuil ; mistress Dundee est auprès d'elle.)

GEORGE.
Que vois-je?
(*Il tombe aux genoux de Paula.*)

PAULA.
George, plus bas ;
Ton honneur est sauvé... silence !

TOUS.
O ciel !

PAULA, *parlant d'une voix faible*. Dieu m'a exaucée... il a donné la force à une femme, à un vieillard... il a dirigé ma main, soutenu notre fuite... et nous étions déjà loin, quand l'explosion... j'ai cru mourir.

GEORGE.
(*Reprise du morceau.*)
Quel dévouement ! Paula, toi que j'adore...

PAULA.
Pour m'en payer qu'à jamais on ignore...

GEORGE.
On sait tout.

PAULA.
Quoi ! déjà ?
(*Elle regarde autour d'elle.*)
Tes amis !

GEORGE.
Ils sont là.

TOUS.
Rassurez-vous, chacun de nous honore,
Admire un courage aussi grand.

MISTRESS DUNDEE.
Ma fille... ah ! maintenant
M'est bien plus chère encore.

PAULA, *à George.*

Tu me promets de vivre.

GEORGE.

Ah! je le doi
Pour tâcher d'être un jour digne de toi.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Chère patrie, ah! dans nos ames
Vit un besoin d'exploits nouveaux;
Puisqu'en ton sein de faibles femmes,
Par la valeur sont des héros.

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

ROGER,

OU

LE CURÉ DE CHAMPAUBERT,

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. A. Dartois et Mallian.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 14 août 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CURÉ PIERRE HURTEAU, prêtre non assermenté. / ROGER, son frère.	MM. FRANCISQUE.
ANTOINE GUYACE, fermier.	PROSPER G.
CHARLES GUYACE, son fils.	BRESSAN.
MEUNIER (le citoyen) maire de la commune.	RÉBART.
TROQ, garçon de ferme.	ADRIEN.
UN MÉNÉTRIER.	MANUEL.
ROSALIE GUYACE.	Mlles LOUISA.
HORTENSE MEUNIER (la citoyenne).	PAULINE.
SOPHIE, sa fille.	DUPONT.
UN AGENT du Comité de Salut Public.	MM. VÉZIAN.
UN AIDE-DE-CAMP de l'Empereur.	LAMARRE.
Une Nourrice.	
Paysans, Paysannes.	
Enfans de Paris partant pour la frontière.	

ACTE PREMIER.

La scène se passe à la ferme de Guyace, aux environs du village de Champaubert, vers l'an Ier de la république française

Le théâtre représente la cour de la ferme. A droite, la maison; à gauche, un paquet de chanvre. Le fond du théâtre est fermé par un petit mur; au milieu du mur, une grille en bois, à travers laquelle on aperçoit la campagne et la grand'route qui mène à la frontière.

SCENE I.

GUYACE, ROSALIE, HORTENSE, le citoyen MEUNIER, le Parrain, une Nourrice *portant dans ses bras un enfant nouveau né*. Villageois, Villageoises.

CHOEUR.

Air : *Je ne puis croire à tant d'audace.* (Turiaf.)

Amis, selon notre espérance,
Pour le nouveau né que voici,
Disons et répétons d'avance
Les vœux que nous formons ici.

GUYACE, *debout, auprès de la nourrice, et la main sur l'enfant, qu'elle tient.* Voilà donc mon héritier présomptif... Charles Guyace, fils d'Antoine Guyace et de Rosalie Guyace sa femme, né à la ferme des Sablons, commune de Champaubert, le trois fructidor, an premier de la république, et baptisé dans les six semaines à l'église de la paroisse par le desservant...

MEUNIER, *qui est entré mystérieusement sur cette dernière phrase.* Par le desservant, Pierre Hurteau, prêtre non-assermenté.

TOUS. Le citoyen Meunier!

GUYACE. Le maire de la commune...

HORTENSE, *à part.* Mon mari...

MEUNIER, *avec force.* Silence!

GUYACE. Eh ben... eh ben! on se tait, quoi! ne faites donc pas comme ça... la Barbe-Bleue...

MEUNIER. Barbe-Bleue! qu'appelles-tu Barbe-Bleue?

GUYACE. Pardine! c'est clair... on vous prendrait pour un ogre... tandis que vous êtes au fond, un vrai mouton...

MEUNIER. Mouton, toi-même... Apprends que je ne suis pas doux... entends-tu... et que quand je m'y mets...

GUYACE. Oui... je sais bien, quand vous êtes poussé par les autres, dont vous avez peur...

MEUNIER, *vivement.* Je n'ai jamais peur, et je ne suis jamais poussé...

Il s'arrête tout-à-coup, et regarde autour de lui d'un air effrayé.

HORTENSE. O mon Dieu! mon ami, qu'avez-vous?

MEUNIER. Rien... rien... je fais réflexion que nous parlons un peu haut... j'avais cru entendre... (*A Guyace et aux paysans.*) Fermez la grille... dérobez-moi à l'œil indiscret des passans... entourez-moi... clôturez-moi.

HORTENSE. Ces précautions?..

MEUNIER. Mesure politique d'un homme ferme et prudent, qui connaît le temps de liberté, où il vit... Ecoutez-moi tous... plus près, que diable... n'ayez donc pas peur... j'ai déposé le glaive de la loi... et je viens tout bêtement pour vous rendre un important service...

TOUS. Un service!..

MEUNIER. Avez-vous lu le décret de?..

GUYACE. Non! qu'est-ce qu'il dit le décret?..

MEUNIER. Que tout prêtre qui refusera de prêter serment à la constitution, sera immédiatement suspendu de ses fonctions, dépossédé, incarcéré... et...

GUYACE. Après?

MEUNIER. Eh bien après? Pierre Hurteau a refusé de prêter serment...

GUYACE. Oui, mais Pierre Hurteau est un brave homme, lui...

MEUNIER. Qu'est-ce que ça fait? est-ce qu'on prend garde à ça? Pierre Hurteau est sous le coup de la loi... et vous n'avez pas craint, imprudent, de vous adresser à lui pour le baptême de votre fils! et la citoyenne Meunier, ma femme, n'a pas reculé devant la monstrueuse idée de tremper dans une pareille illégalité, et d'être à mon insu...

HORTENSE. Marraine de l'enfant de Rosalie! n'est-elle pas ma sœur de lait? ne lui avais-je pas toujours promis qu'il en serait ainsi...

MEUNIER, *vivement.* Vous aviez promis! mais moi... maire de la commune de Champaubert... de ci-devant bailli que j'étais... j'ai juré au pouvoir, qui m'a nommé, de faire respecter ses décrets...

TOUS. Ils sont beaux ses décrets!

MEUNIER, *vivement et élevant la voix.* Oui, ils sont beaux! et quand je suis magistrat, décoré de la marque de ma charge, j'ai le courage de les trouver superbes... (*Baissant la voix.*) Mais ici, je suis homme, comme vous... je parle à des amis...

TOUS. A la bonne heure!

MEUNIER, *les attirant autour de lui.* Comprenez donc bien ma pensée... Au temps où nous sommes... les fonctionnaires, par mesure de prudence, doivent avoir peu de rapports avec le clergé, et moi, je n'en ai pas du tout... or donc, je n'ai jamais vu le curé de cette paroisse... je ne le connais, ni ne veux le connaître, et pourtant je serais désolé qu'il lui arrivât un malheur.

TOUS. Un malheur?

HORTENSE. Vous m'effrayez!

MEUNIER. Apprenez qu'il vient de nous arriver de Paris, un agent spécial du comité de salut public... un grand... à l'air terrible... au regard menaçant, qui n'ouvre jamais la bouche; mais dont le geste vous a une éloquence si persuasive... bref! voyez Pierre Hurteau et tâchez de le décider à s'éloigner au plus vite... J'ai dit, et je me sauve... adieu, mes amis... mes bons amis... (*Fausse sortie, revenant.*) Le premier, qui parle de ma visite, arrêté, comme agent de Pitt et Cobourg... attendu que lorsqu'il s'agit de remplir mon devoir rien n'est capable de me faire trembler...

Après s'être assuré qu'il n'y a personne sur la route il sort, et disparaît en courant.

SCÈNE II.

GUYACE, ROSALIE, HORTENSE, la Nourrice, Paysans et Paysannes.

GUYACE, *aux paysans.* Vous l'avez entendu?

ROSALIE. Pierre Hurteau... un si brave homme... arrêté... et peut-être...

TOUS. Jamais...

HORTENSE. Il n'y a pas de temps à perdre... vite, quelqu'un qui court l'avertir...

GUYACE, *à un paysan.* Arpente, toi...

SCÈNE III.

Les Mêmes, TROQ, *tout pâle et tout effaré.*

TROQ. Ah! miséricorde!

TOUS, *l'entourant.* Qu'y a-t-il?

GUYACE. Est-ce que ce serait déjà l'agent du comité de salut-public?..

TROQ. Il s'agit bien de salut-public! ce brigand... ce scélérat... ce damné de Roger.

HORTENSE, *vivement.* Roger! le frère du curé Pierre Hurteau?..

ROSALIE. Tu le connais?

GUYACE. Pardine!.. qu'est-ce qui ne le connaît pas dans le pays?

TROQ. Nous le croyions bien loin, n'est-ce pas, depuis sa dernière fredaine?.. pas du tout, je viens de le rencontrer à deux pas d'ici, dans une auberge, sur le bord de la route, occupé à se rafraîchir militairement avec une centaine de volontaires parisiens... vous savez ben, de ceux qui passent ici d'habitude pour aller à la frontière, les enfans de Paris, comme on les appelle.

GUYACE. Eh! qu'il s'en aille au diable... pourvu que nous en soyions débarrassés...

TROQ. Débarrassés! plus souvent! il m'a chargé de vous annoncer, avec un déluge de calottes, qu'il sera ici, à la ferme, avant une heure, à l'effet de trinquer momentanément avec vous... et de donner l'accolade au nouveau-né...

GUYACE. Hein? qu'est-ce que tu dis là, toi? il oserait mettre le pied à la ferme!.. qu'il l'essaie.

TOUS. Oui, qu'il l'essaie...

HORTENSE, *effrayée.* Des menaces! mais que vous a-t-il donc fait de si terrible, ce Roger?

GUYACE. Des infamies...

ROSALIE. Pas une femme qu'il n'embrasse.

TROQ. Pas un mari que...

GUYACE. C'est bon, on ne te demande pas ça, à toi..,

TROQ, Et ce qu'il leur a fait dernièrement au bourg voisin! dire que cet antechrist s'est habillé en curé, avec les habits de son frère,.. costume complet... tout, jusqu'à la perruque... si bien qu'on aurait juré du véritable, et qu'il a ainsi soutiré aux dévotes, une fameuse quête, déposée au trono des marchands de vin, et autres fricoteurs de l'arrondissement.

HORTENSE, *dont l'émotion est visible et qui a plusieurs fois jeté avec crainte les yeux au dehors, tremblant de voir paraître Roger.* Mes amis, la matinée s'avance; et la cérémonie a été longue et fatigante, il est temps de nous séparer.

CHOEUR.

Air : *C'est aujourd'hui que l'hymen nous engage.*

Partons, partons, il faut quitter la ferme,
Et nous éloigner de ces lieux...
L'ouvrage attend, le plaisir a son terme,
Recevez nos adieux
Tous deux.

HORTENSE, *à Guyace et Rosalie.*

Les miens aussi, car je vous quitte...

ROSALIE.

Eh quoi! te retirer ainsi,
Et nous abandonner si vite!

GUYACE, *la retenant.*

Non pas; vous resterez ici...
Envers nous, vous n'êtes pas quitte;
Dans un jour comme celui-ci,
Auprès du filleul, la marraine,
En demeurant porte bonheur!

HORTENSE.

Je reste, (*bis.*) dès-lors et sans peine,
Afin de lui porter bonheur.

CHOEUR, *se rapprochant de l'enfant.*

Au nouveau-né, joie et bonheur!
Partons, partons! il faut quitter le ferme, etc.

Hortense et la nourrice rentrent, pendant que Guyace et les paysans s'éloignent par le fond.

SCÈNE IV.

ROSALIE, TROQ.

ROSALIE, *se retournant et apercevant Troq les bras croisés.* Qu'est-ce que tu fais là, toi?

TROQ. Rien.

ROSALIE. Et ce paquet de chanvre à rentrer.

TROQ. Allons, bon! encore la corvée!.. que je voudrais donc être nouveau-né!

ROSALIE. Parce que la ferme t'appartiendrait un jour?

TROQ. D'abord... et puis, parce que n'ayant encore rien fait de ma vie, je tâcherais que ça continue.

ROSALIE. Va donc, imbécile.

TROQ. Tiens, pas si bête.

Il ramasse le chanvre qu'il emporte dans la maison; grand bruit au dehors.

ROSALIE, *remontant la scène.* Une dispute avec des voituriers, sur la grande route!.. un seul homme... il les renverse et se dégage... il se dirige en courant de ce côté... (*Poussant un cri.*) Ah! c'est lui!

TROQ, *reparaissant.* Qui?

ROSALIE, *effrayée.* Roger!

TROQ. Sauve qui peut!

ROSALIE. La grille! la grille!

Troq va pour fermer la grille, quand Roger qui accourt se précipite brusquement en scène.

SCÈNE V.

Les Mêmes, ROGER.

ROGER, *donnant un coup de pied à Troq.* A toi!.. (*Donnant un baiser à Rosalie.*) A moi!

Tous les deux effrayés se sauvent. Troq se sauve par le fond et Rosalie rentre précipitamment dans la ferme dont elle tire la porte sur elle.

SCENE VI.

ROGER, *seul.*

Air : *J'ai d' l'argent.*

Liberté! *bis.*
J'en veux, j'en prends d' tout côté!
Liberté! *bis.*
Moi, j' suis ton enfant gâté,
Bon troubadour, bon soldat,
En amour comme au combat,
A la guerre, dans la paix
Quel est le cri du Français?
Liberté! *bis.*
J'en veux, j'en prends d' tout côté,
Liberté! *bis.*
Je suis ton enfant gâté.

Eh, allez donc... vive la joie! c'est la devise du Parisien! sont-ils serins, les autres, de me tympaniser à la journée de leurs reproches... comme si l'homme avait été mis sur le globe pour confire indéfiniment dans la morale... cornichons! la noce à l'intérieur, d'abord... et quand ça ne va plus, eh bien! à la frontière, le sac et fusil sur le dos... pif! paf! qui cogne là? enfant de Paris... (*frappant à la porte de ferme.*) Ohé! ohé! les amis..

La porte s'ouvre et Hortense paraît; Roger s'arrête et recule.

SCÈNE VII.

ROGER, HORTENSE.

ROGER, *après un moment de silence, revenant à sa nature.* Ah! bah!.. (*Il fait un mouvement, et s'arrête de nouveau, comme dominé par l'ascendant d'Hortense.*) Oh! oh! voilà qu'elle me regarde... et qu'elle va me parler...

HORTENSE, *qui s'est approchée.* Roger!. (*Celui-ci, ému, ôte respectueusement son bonnet.*) Je n'ai pas oublié le service que vous m'avez rendu dernièrement... (*Mouvement de joie de Roger.*) et je viens vous en rendre un à mon tour.

ROGER. Vous?

HORTENSE. Oui... écoutez-moi, Roger, il faut vous éloigner sur-le-champ...

ROGER. Vous me renvoyez quand je vous retrouve... et vous appelez ça un service...

HORTENSE. Savez-vous à quoi vous expose votre présence dans ce village? savez-vous qu'à tort ou à raison, vous avez excité la haine des habitans, et que si vous leur tombiez sous la main...

ROGER. N'est-ce que cela? oh! bien, alors, nous allons rire... qu'ils viennent... j'en ai déjà caressé deux sur la grand'-route, et quand aux autres... (*Se jetant sur un balai qui se trouve dans un coin de la cour, et le démanchant.*) Qu'est-ce qui en réclame? qu'est-ce qui en veut?

Il va faire la voltige avec le bâton, mais son regard rencontre en ce moment celui d'Hortense; il s'arrête, et son bras s'abaisse.

HORTENSE, *lui ôtant le bâton.* Vous vous ferez tuer, mauvaise tête.

ROGER. Eh bien! eh bien! tant mieux!.. après tout, personne ne me regrettera.

HORTENSE. Personne!..

ROGER. Ah! si fait, mon frère Pierre, il m'aime tant; il est si bon.. orphelins tous les deux, tous les deux pauvres, c'est lui qui a toujours travaillé le plus sous prétexte qu'il était l'aîné... c'est lui qui m'a élevé, nourri... qui m'a enseigné le latin, le grec même... oui, le grec... on ne le dirait pas que je sais le grec à la manière... dont je parle français? si je voulais, j'aurais des manières, un ton... mais ça me gênerait... c'est grace à mon frère enfin, que je n'ai pas grandi à l'hôpital... aussi, quelquefois, lorsque je le vois là, devant moi, avec ses quarante ans et sa figure respectable, il me semble que je vois mon brave homme de père qui me reproche d'être, ce que je suis, un vaurien... oh! je ne me flatte pas là-dessus, allez, je sais bien ce qu'il en est... et pourtant quand je réfléchis... par hasard... de temps en temps... il me semble qu'il en pourrait être autrement! oui... un jour surtout...

HORTENSE. Un jour?

ROGER. C'était dans les environs... je m'en revenais tranquillement... des cris... une femme qui se sauve devant des ivro-

gnes... je m'élance... halte là, leur dis-je, avec le geste analogue... descendus... elle vint à moi... me remercia de ce que j'avais fait pour elle, me demanda mon nom, et puis... s'en alla... Qu'est-ce que tu as donc, frère, me dit Pierre, en me voyant rentrer à la maison plus triste que de coutume... Oh! rien... ça se passera... le lendemain ça ne s'était pas passé, ni le surlendemain... au contraire... ça ne faisait qu'empirer; je ne pensais plus qu'à elle... à elle que je n'avais aperçue qu'un instant et que je brûlais de retrouver... trois semaines après, je la rencontrai en effet... à Champaubert... elle était sous le bras d'un homme! et cet homme était son mari.

HORTENSE. Oui, j'étais mariée.

ROGER. Mariée!.. comprenez-vous qu'il y avait de quoi me rendre fou... si je n'avais pas cherché à prendre mon parti... à m'étourdir... et voilà pourquoi, après avoir fait un tas de bêtises dans le village, j'ai fini par aller m'enrôler dans les enfans de Paris...

HORTENSE, *qui l'a écouté avec une émotion toujours croissante.* Et vous partez?

ROGER. Aujourd'hui même... les camarades doivent me prendre, en passant devant la ferme.

HORTENSE, *à part.* Pauvre jeune homme!..

ROGER. Hein? qu'est-ce que vous avez dit la.

HORTENSE. Moi... rien...

ROGER. Oh! si fait! vous l'avez dit... je j'ai bien entendu... « Pauvre jeune homme! » Un mot de vous... un mot de regret et de pitié!.. mais, pourquoi me plaindre? à qui la faute, si je pars, si je vais chercher les balles et les boulets?.. je n'ai jamais pu rien faire, je me fais héros! les siéges, les batailles, la poudre qui enivre, le bruit qui étourdit, le bivouac avec de bons camarades et de joyeuses chansons... on ne voit plus rien, on n'entend plus rien, on ne songe plus à rien de ce qu'on a laissé derrière soi... on est heureux... bien heureux!.. et cependant j'en suis sûr, il m'arrivera plus d'une fois, quand je serai seul dans la journée, ou bien encore la nuit en faction, de penser à celle qui m'aura sans doute oublié.

HORTENSE. Non, mais qui priera pour vous.

ROGER, *avec transport.* Bien vrai!

Sa main a renconté celle d'Hortense; moment de silence; leur émotion à tous deux est au comble; Hortense cherche à dégager sa main et dans ce mouvement, un anneau qu'elle a au doigt se détache et reste dans celle de Roger, qui le porte à ses lèvres.

HORTENSE. Que faites-vous? cet anneau...

ROGER. A moi ce gage d'espérance! avec lui, me faire tuer ou me rendre digne de vous! (*Se jetant à ses pieds.*) Oh! ne détournez pas ainsi la tête.

HORTENSE, *à part.* Ah! mon Dieu! que se passe-t-il en moi?

ROGER, *à ses genoux.* Un soupir... un regard... un mot.

HORTENSE. Eh bien!..

ROGER, *avec plus d'instance.* Un seul mot.

HORTENSE, *de plus en plus pressée et ne sachant plus quelle contenance faire, part tout à coup d'un éclat de rire.* Ah! ah! ah!

ROGER, *déconcerté et se relevant avec indignation.* Vous riez, vous riez! voilà votre réponse à mes tourmens... adieu donc, et pour toujours.

Il s'élance hors de la scène.

SCENE VIII.

HORTENSE, *seule.*

Oh! merci, mon Dieu! c'est toi qui me sauve!

Air : *Faisons la paix.*

Il n'est plus là! *ter.*
Ah! maintenant je puis le dire;
Je manquais de force déjà,
Je me retrouve, je respire...
Il n'est plus là? *bis.*
O Ciel! puisqu'avec son délire
Loin de mes genoux le voilà...
Fais que jamais je ne désire
Le revoir là! *ter.*

(*Grande rumeur au dehors.*) Ce tumulte!.. ces cris! Pierre Hurteau!.. le nom de Pierre Hurteau mêlé à tout cela!

SCÈNE IX.

HORTENSE, GUYACE, *puis* ROSALIE.

GUYACE, *accourant en désordre.* Mon fusil! mon fusil!

HORTENSE. Qu'y a-t-il?

ROSALIE, *accourant effrayée.* Que se passe-t-il?

GUYACE. Ce que j'ai prédit tantôt, l'arrestation du curé... tout le village est en rumeur... oh! les têtes sont montées, et nous nous ferons écharper plutôt que de livrer Pierre Hurteau.

UN HOMME *couvert d'un manteau, apparaissant à la grille.* Inutile!

SCÈNE X.

Les Mêmes, PIERRE HURTEAU.

TOUS, *se retournant et le reconnaissant.* Que vois-je!..

HURTEAU. Ma présence au presbytère était une cause de trouble et de désordre; j'ai quitté le presbytère! (*A Guyace.*) Un asile?.. me l'accorderez-vous?

GUYACE. Est-ce qu'on a quelque chose à vous refuser?.. Est-ce que vous n'avez pas fait assez de bien aux malheureux, pour qu'à présent que vous l'êtes vous-même?..

HURTEAU. Malheureux!.. moi!.. oh! non... car, j'ai la joie d'avoir fidèlement rempli mon devoir. Par le contrat passé entre Dieu et nous, ses ministres... nous n'appartenons qu'à Dieu!.. étranger aux choses de la terre, le prêtre manque à sa mission s'il y mêle l'intrigue et la politique... ils m'ont demandé un serment politique, et j'ai refusé, parce que je devais refuser... à quoi bon d'ailleurs, jurer aujourd'hui, lorsqu'il faudra peut-être recommencer demain?

Air d'*Aristippe*.

Hommes de robe, hommes d'épée,
Font entr'eux assaut de serment...
Leur conscience bien trempée
Se plie à tout gouvernement!
Qu'importe l'heure, le moment?
L'idole tombe; l'astre change;
Le serment change aussi de cours...
Ainsi la trahison s'arrange
Et les traîtres jurent toujours. *bis.*

SCÈNE XI.

Les Mêmes, TROQ, *accourant.*

TROQ. Alerte!

TOUS. Ciel!

HURTEAU. Ne craignez rien de ce garçon; il m'est dévoué... c'est lui qui a facilité ma retraite du presbytère...

TROQ. Et qui vient assurer votre fuite de la ferme; car il faut fuir... l'ordre est donné de fouiller toutes les maisons du village.

TOUS. Grand Dieu!

GUYACE. Le bruit s'approche.

TROQ, *poussant Hurteau dans la ferme.* Là! là! jusqu'à ce que nous ayons décidé quelque chose...

SCÈNE XII.

Les Mêmes, *excepté* PIERRE HURTEAU.

GUYACE. Que faire?

ROSALIE. Quel moyen prendre?

HORTENSE. Point de salut...

TROQ. Si fait... à un quart de lieue... la rivière... une fois de l'autre côté... comprenez-vous?

GUYACE. Qui le guidera?

TROQ. Moi... Je suis faignant... c'est vrai... mais pas quand il s'agit de sauver un homme.

SCÈNE XIII.

GUYACE, ROSALIE, HORTENSE, TROQ, ROGER *se précipitant en scène.*

ROGER. Oh! oui, le sauver!.. merci, de ce que tu as dit là... merci à toi... et à vous tous mes amis... mais lui... mon frère où est-il? (*Guyace lui montre la ferme, il y court et entr'ouvrant la porte.*) Pierre!.. mon frère!

HORTENSE. Malheureux!.. ne l'appelez pas. Les voici.

ROGER, *saisissant Troq par le bras et l'entraînant dans la ferme.* Viens... viens le sauver à tout prix...

SCÈNE XIV.

GUYACE, ROSALIE, HORTENSE, MEUNIER, l'Agent du Comité de salut public, Paysans, Paysannes, *s'agitant en tumulte autour du citoyen Meunier, pâle et défait.*

CHOEUR.

Air *du Valet de chambre.*

Jamais malgré votre furie,
Jamais nous ne l'abandonn'rons...
Aux dépens même de notre vie,
Nous le défendrons, nous le sauv'rons.

MEUNIER. Mais puisque je vous dis qu'il ne lui sera fait aucun mal... arrêté et jugé... pas davantage... Allons mes amis!.. mes chers amis... je réponds de lui... vous connaissez mon courage? (*Il se retourne et trouve placé à côté de lui, l'agent du comité e salut public qui vient d'entrer.*) Oh!.. la tête de Méduse...

L'Agent lui indique du geste qu'il ait à faire son devoir.

MEUNIER. C'est bien mon intention. (*Se posant tragiquement et grossissant sa voix.*) Citoyens et citoyennes...

TOUS. A bas!.. à bas!..

L'agent fait à Meunier, qui semble le consulter, un nouveau geste plus impératif.

MEUNIER. Respect à la loi!

Cris redoublés. — L'Agent montre du doigt à Meunier la porte de la ferme.

MEUNIER, *à Guyace.* Qu'on m'ouvre cette porte...

TOUS, *se rangeant près de la porte.* Jamais!..

Reprise.

Jamais malgré votre furie, etc.

Tumulte croissant... Agitation de Meunier. — L'Agent se dirige vers la maison et fait signe à Meunier de le suivre.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, ROGER.

La porte s'ouvre et Roger paraît couvert du manteau et du chapeau de son frère. Il s'avance au milieu de la foule, qui au premier abord, trompée par l'apparence s'éloigne muette et consternée. — Moment de silence.

ROGER. Me voilà! que me veut-on?

MEUNIER, *toujours poussé par l'Agent.* Qui êtes-vous?

ROGER. Pierre Hurteau...

Mouvement dans la foule.

MEUNIER. Pierre Hurteau, coupable de rebellion à la loi, je t'arrête...

Murmures.

ROGER. Ah! fort bien, citoyen Meunier...ci-devant bailli... tu m'arrêtes, sans plus de façons que tu n'en mettais jadis à arrêter les braconniers sur les terres de ton seigneur.

MEUNIER. Je ne reconnaus jamais de seigneur... Je déteste l'ancien régime...

ROGER. Parce que le régime ne te vaut plus rien...

MEUNIER. Dénonciateur!.. Allons... allons, dépêchons.

TOUS. Non, non.

ROGER, *aux paysans.* Mes amis, soyez calmes, ne craignez rien pour Pierre Hurteau, sa conscience est pure; après tant de bien qu'il a fait, Dieu ne l'abandonnera pas... Dieu le sauvera.

MEUNIER, *après avoir regardé l'Agent.* C'est ce que nous verrons!

ROGER. Dites-vous souvent, que son dernier vœu en quittant ce village, fut pour votre bonheur... et celui de son frère... de son frère, qui vous donna tant de sujets de plaintes; mais qui peut avoir de bons momens... (*Leur tendant la main.*) N'est-ce pas mes amis que vous lui pardonnez?

TOUS. Oui, oui!..

MEUNIER. Qu'on me suive... Sommes-nous donc ici au prône.

ROGER. Non, mais devant un homme à qui vous faites pitié...

MEUNIER, *tirant son épée.* Tremble!..

ROGER. Moi, trembler... Il n'y a que le méchant qui tremble.

MEUNIER, *regardant l'Agent.* Ça le regarde.

ROGER. Ou le poltron.

MEUNIER. Tu m'apostrophes!.. Sais-tu à qui tu parles?.. aux représentans de la France.

ROGER. Vous! c'est aux frontières que sont ses représentans... Là, sous les drapeaux, ils la défendent, la font respecter; tandis qu'ici, vous l'affaiblissez... vous la déshonorez.

MEUNIER, *agitant son épée.* Malheureux!

ROGER, *le désarmant.* Que faites-vous donc?

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, TROQ, *arrivant précipitamment.*

TROQ. Il est sauvé!.. il est sauvé!

TOUS. Sauvé!

ROGER, *se découvrant.* Mon frère!

MEUNIER. Son frère!

ROGER. Eh! oui... ce Pierre Hurteau, que vous pensiez tenir ici... grace à moi, il est maintenant à l'abri de vos poursuites.

MEUNIER. Mais toi... tu nous restes.

ROGER. Moi!

MEUNIER. Attends! La force armée.

On entend un roulement de tambour.

ROGER. La force armée... la voici. Entends-tu les camarades?

TROQ. Les enfans de Paris.

ROGER. Ils viennent me chercher! (*Se débarrassant du manteau et du chapeau, qu'il jette à Meunier.*) Tiens! tiens! Je ne garde que l'épée.

MEUNIER. Mon épée...

ROGER. Je te réponds de l'ennoblir!

HORTENSE, *bas à Roger.* Mon anneau...

ROGER, *de même.* On ne l'aura qu'avec ma vie.

Air : *Musique de M. Ch. Tolbecque.*

Gais enfans de Paris, volons à la frontière,
Serrons nos rangs, armons nos bras.

CHOEUR.

Dans ses yeux quelle ardeur guerrière
Il va s'élancer aux combats.

On entend le tambour

En armes, le peuple s'avance
Ceux-là chérissent le pays,
Il part pour défendre la France ! *bis.*
Avec les enfans de Paris.

Roger reconduit par les paysans, s'avance vers la grande route où l'on voit apparaître le drapeau tricolore, et la première file des enfans de Paris.

Air *du Chant du départ.*

La patrie amis $\frac{\text{nous}}{\text{vous}}$ appelle
Sa$\frac{\text{chons}}{\text{chez}}$ vaincre ou sa$\frac{\text{chons}}{\text{chez}}$ périr
Un Français dois vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

TOUS. Vive la France.

Roger, de la main, fait un dernier adieu.—La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

(1814.)

Le théâtre représente la place du village de Champaubert. A droite, la maison du maire; à gauche, la cure et le presbytère, dont l'une des fenêtres forme saillie, et présente un balcon d'où l'on est censé découvrir au loin les plaines de Champaubert. Au lever du rideau, les paysans conduits par Guyace et son fils Charlès, défilent dans l'équipement militaire; arrivés au milieu du théâtre, ils s'arrêtent.

SCÈNE I.

GUYACE, CHARLES, PAYSANS, *armés.*

CHOEUR.

Air *des Jolis soldats.*

Allons, amis que l'on s'aligne,
Et que chacun garde son rang;
Soyons tous prêts au moindre signe,
A suivre le commandement.

CHARLES.

Les Cosaques sont en Champagne,
Et s'avancent dans la campagne,
Il faudra donc, probablement,
Q'on en découse incessamment.
Halte !.front !.. alignement.

TOUS. Vive l'Empereur !..

CHARLES. Reposez... armes ! . (*Ils exécutent le mouvement.*) Bravo ! mon père!.. seulement passez l'arme plus près du corps, de manière à raser la figure.

GUYACE, *montrant son nez.* C'est qu'il y a là, vois-tu, quelque chose qui arrête...

TOUS, *riant.* Ah ! ah ! ah! le père Guyace, est-il farce!

GUYACE. On ne rit pas sous les armes.

CHARLES. Je ne sais pas, moi ! je crois que cette journée sera heureuse ; nous sommes au 10 février, et il fait un soleil de mars?..

GUYACE, *désignant Charles.* Et dire que ce beau garçon-là, tout frais sorti du lycée impérial, c'est mon fils, mon Charles...le mioche qui a été baptisé, l'an premier de la république, dans notre eglise de Champaubert, par ce pauvre Pierre Hurteau. Ah ! si défunte sa mère le voyait...

CHARLES. Allons, mes amis, pour repousser l'invasion, que chacun soit, et se fasse soldat.

GUYACE. Bien dit !.... Gueux de Cosaques, va !..

CHARLES, *prenant le commandement.* Attention !..

GUYACE. Je crois bien, qu'on fera attention...

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Dans une pareille circonstance
Qui t' refus'rait l'obéissance
Lorsque moi-même, à soixante ans,
Je m' soumets à tes commandemens !
Je ne me plains pas, au contraire,
De te voir plus instruit qu' ton père,
Et j' suis fier d'apprendre de mon fils,
A combattre pour mon pays. *bis.*

Bruit au dehors.

GUYACE. Tiens ! les femmes qui nous arrivent à présent.

Toutes les paysannes accourent, un ménétrier à leur tête.

SCENE II.

Les Mêmes, UN MÉNÉTRIER, Des Femmes.

CHŒUR.

Air *de la Muette.* (marché).

Qu'on s' réjouisse et s' félicite,
En voilà du nouveau, du bon!
Il faut à l'instant que l'on quitte,
La clarinett' pour le violon.

Pendant le chœur les hommes ont quitté leurs fusils.

LE MÉNÉTRIER, *agitant un papier.* Bulletin officiel!

CHARLES, *lui enlevant le papier.* Donne donc! (*Il lit.*) « Hier, neuf février, l'Em»pereur s'est mis en marche pour manœu»vrer contre les Prussiens, qui s'avancent »sur Paris : aujourd'hui dix, l'Empereur, »avec le duc de Raguse et le prince de la »Moskowa, a attaqué les divisions sépa»rées de l'armée de Blucher, et les a reje»tées du côté de Champaubert. »

GUYACE. De notre côté?.. les femmes ont raison; il faut danser.

CHARLES. Sous les fenêtres de monsieur le maire et sans sa permission?

GUYACE. Puisqu'il est absent, et qu'il est allé au-devant du nouveau curé qui nous arrive!..

TOUS. En danse! en danse!

Ils s'apprêtent à danser en reprenant le chœur.

SCÈNE III.

Les Mêmes, HORTENSE, SOPHIE.

TOUS. Madame Meunier!

CHARLES. Sophie! Ah! mesdames, savez-vous?..

HORTENSE. Oui, oui... que je ne vous dérange pas, mes amis... que je ne trouble pas votre joie.

Air : *Vaudeville de Turenne.*

J'ai rarement inspiré la tristesse ;
Autrefois même les transports,
A ma vue éclataient sans cesse,
Car, j'étais... à la mode alors,
Oui, j'étais à la mode alors.

CHARLES, *vivement.*

Avec le temps plus d'un charme s'efface,
Mais chez les femmes la bonté,
Madame, est une qualité
Qui de mode jamais ne passe. *ter.*

HORTENSE, *souriant.* Ah! vous me croyez bonne, M. Charles?

GUYACE. C'est pas comme votre mari, qui, parce qu'il a traversé la république... (c'est son mot) et qu'il est toujours resté en place, avec son titre de maire, se croit en droit de mépriser mon Charles, dont vous êtes la marraine, et de lui défendre d'aimer mamzelle Sophie.

LE MÉNÉTRIER, *qui est monté sur le banc qui est devant le presbytère.* En place pour la contredanse...

Tous s'empressent et les quadrilles se forment.

CHARLES, *à madame Meunier désignant Sophie, qui l'encourage des yeux.* Oserai-je?..

HORTENSE, *souriant.* Pourquoi pas?.. voyons, Sophie... voudrais-tu danser?..

SOPHIE, *baissant les yeux et vivement.* Si ça te fait plaisir!

HORTENSE, *mettant la main de sa fille dans celle de Charles.* Pour me faire plaisir, alors...

TOUS. En place!.. en place!..

CHŒUR.

Air *de la danse d'Antoine.*

Pendant la jeunesse,
Dansons
Et sautons,
Vienne la vieillesse,
Nous nous repos'rons.

On commence à danser.

SCÈNE IV

Les Mêmes, MEUNIER.

MEUNIER, *entrant.* Que vois-je?.. (*Tous les danseurs s'arrêtent interdits.*) N'ai-je donc traversé la république que pour voir mon autorité méconnue... et mes ordres transgressés!.. on danse devant le presbytère... le jour même de l'arrivée de monsieur le curé.

SCENE V.

Les Mêmes, ROGER, *en curé.*

ROGER. Eh bien, qu'y a-t-il?

TOUS. Monsieur le curé!..

GUYACE. Il a une belle corporance.

ROGER. Oui, mes amis... le nouveau curé de cette paroisse; votre pasteur vient à vous, comme il souhaite que vous veniez à lui... avec confiance et dévoûment... mais il me semble que pour une fête de village, voilà un singulier appareil... ces armes!..

CHARLES. Ces armes sont les nôtres... l'ennemi approche... et nous devons toujours être prêt à le recevoir...

ROGER, *lui prenant la main.* Bien, mes

enfant... si chaque village faisait de même... notre pays serait un volcan, qui rejeterait bientôt de son sein tout ce qui lui pèse...

CHARLES, *à part.* Quelle poigne il a, monsieur le curé...

ROGER. Notre vieux drapeau, troué à tant de batailles, est encore debout; c'est autour de lui qu'il faut se rallier... c'est là qu'il faut vaincre ou mourir... criant jusqu'à la dernière balle... jusqu'à la dernière cartouche : Point d'étrangers !.. France !.. France !..

GUYACE, *aux autres à mi-voix.* Quel gaillard !..

MEUNIER. Pardon, monsieur le curé... j'ai vu l'ancien régime, j'ai traversé la république; j'ai par conséquent de l'expérience, et je croyais qu'un homme de votre robe...

ROGER. Oui... n'est-ce pas ?.. mon langage vous étonne?.. Ah !.. c'est que moi aussi, j'ai eu mes vingt ans; moi aussi j'ai senti mon cœur bondir aux mots de gloire et de patrie... c'est qu'avant d'avoir appris à prier et bénir... j'avais appris à combattre... c'est qu'enfin, dans le prêtre d'aujourd'hui, se retrouve encore, malgré lui, quelque chose du soldat.

TOUS. Soldat !..

ROGER. Oui, mes amis... et bon soldat, comme je veux être désormais bon curé de campagne... Eh ! mais, je m'amuse à vous parler de moi, tandis que les jeunes filles, que tout cela n'intéresse en rien, sont là, seules à l'écart... se dépitant de ma malencontreuse arrivée, qui a si brusquement interrompu la danse.

MEUNIER. Tolérer un pareil scandale !..

ROGER. Un scandale ! le spectacle de la joie la plus pure !

MEUNIER, *à part.* C'est quelqu'aumonier de régiment.

ROGER, *aux paysans.* Je veux que tous les dimanches et fêtes, le bal s'ouvre devant moi; cela vaut mieux que d'aller s'enivrer au cabaret.

MEUNIER. Mais la consommation est nécessaire au commerce. (*A part.*) Et ma cave pleine de l'année dernière.

ROGER, *au ménétrier.* Allons, toi... le signal... tu hésites ! donne...

Mouvement général de surprise, on se regarde.

MEUNIER. Il va jouer du...

ROGER. Pour célébrer mon arrivée et faire connaissance avec vous... une ronde, mes amis...

TOUS. Une ronde...

On se rapproche du curé.

ROGER. Celle du bon curé de campagne...

CHOEUR.

Air :

Ah ! quel plaisir, *bis.*
De faire
Ce qui peut lui plaire
Ah ! quel plaisir, *bis.*
A notre pasteur d'obéir.

ROGER.

La danse, simples fillettes,
Fait tous vos amusemens ;
A l'âge heureux où vous êtes,
Elle a charmé vos mamans...
Pourquoi, vives et gentilles,
Fairiez-vous ce plaisir-là ?..
Dansez... mais soyez bonnes filles...
Et le bon Dieu vous bénira.

CHOEUR, *en dansant.*

Ah ! quel plaisir ! *bis.*

Même air.

Et vous belles mariées,
Dont l'amour est un trésor
Quoiqu'à vos époux liées ;
Voulez-vous sauter encor ?
Point de frayeur pour vos ames,
Tant que cela se pourra...
Dansez... mais soyez bonnes femmes...
Et le bon Dieu vous bénira.

CHOEUR, *en dansant.*

Ah ! quel plaisir, *bis.*

On cesse de danser aux cris de : *Vive monsieur le curé !*

ROGER. Oui, mes enfans... vive monsieur le curé... afin qu'il travaille long-temps à votre bonheur... car, il vous aime, lui, et vous l'aimerez à votre tour... n'est-il pas vrai, père Guyace ?

GUYACE, *étonné.* Vous savez mon nom ?

ROGER. Ne sais-tu pas le mien ? rappelles donc tes souvenirs... au milieu de cette génération nouvelle, qui nous entoure... nous sommes de vieilles connaissances, nous autres... et nous aussi madame Meunier... et nous aussi, M. Meunier... (*Mouvement de curiosité.*) Comment ! voilà une heure que je suis parmi vous... et vous ne vous êtes pas encore écrié : c'est lui !

TOUS. Qui lui ?

ROGER. Le souvenir de Pierre Hurteau, son frère ?

TOUS. Roger !

CHOEUR.

Air : *Je reconnais ce militaire.*

Ce Roger qui fut si peu sage,
Revenir sous ces habits-là..!

Roger la terreur du village!
Eh, quoi! ce Roger, le voilà!

MEUNIER. C'est vous que je voulais... sans rancune...

ROGER. Ne songeons plus à tout cela... ne songeons qu'au plaisir de nous revoir... (*Montrant Sophie.*) Cette jeune et belle demoiselle?

HORTENSE. C'est ma fille?

ROGER. Et ce grand et beau jeune homme?

GUYACE. C'est mon sang...

MEUNIER. Oui, ce grand jeune homme, c'est le petit Guyace.

ROGER. Celui qui fut baptisé par mon pauvre frère?

GUYACE. Lui-même...

ROGER, *à Charles.* Sois tranquille, mon garçon... j'achèverai son ouvrage... c'est moi qui te marierai!..

SOPHIE, *comme entraînée par un mouvement involontaire.* Ah! monsieur le curé?..

MEUNIER, *à Sophie, qui s'arrête confuse.* Eh bien!.. eh bien! ma fille!..

ROGER, *aux gens du village, dont tous les yeux sont restés attachés sur lui, et qui semblent se demander la cause de ce changement.* On vous a sans doute raconté mon histoire, jusqu'à l'instant de mon départ avec les enfans de Paris... mais ce qui s'est passé depuis .. c'est ce que nul ici ne sait... écoutez-moi donc... car il y a là quelque chose, capable de forcer le plus incrédule à croire à la providence, puisque j'y ai cru, moi, et que ces habits de prêtre, que j'avais rejetés avec dédain, après m'en être couvert, sont devenus les miens. (*Il s'assied sur le banc; tout le monde l'entoure.*) Nous avions franchi le Rhin; la guerre se faisait depuis long-temps, avec des chances diverses; un jour, l'affaire avait été terrible et glorieuse... emportés à la poursuite des fuyards, la nuit nous surprit, loin de nos cantonnemens, et nous reçûmes de nos chefs l'ordre de nous loger, militairement, dans un village ennemi... mon premier soin fut de parcourir, et de visiter, en détail, la maison, où j'étais entré, afin d'y choisir la plus belle chambre... on combattait, au nom de la liberté, on ne se gênait pas. Je m'arrête devant une porte qu'on refusait de m'ouvrir... je l'enfonce... quel spectacle!.. à la lueur d'une lampe pâle, je vois étendu sur son lit... un homme plus pâle encore... il retenait de ses mains défaillantes un crucifix prêt à lui échapper... ses yeux s'y attachaient avec ferveur... Je m'approche... c'était...

TOUS. Eh bien?..

ROGER. C'était mon frère...

TOUS. Pierre Hurteau!

ROGER. Mon frère!.. éteint avant l'âge, dans les fatigues, et dans les ennuis de l'exil... Je me jette à genoux près du lit... je me penche sur son front livide... j'embrasse sa figure glacée... je presse ses mains impuissantes... je cherche à leur communiquer la force, qui est dans les miennes... rien... « Frère, me dit-il, tu le vois, je » n'ai pas gardé long-temps la vie que tu » m'as conservée... frère, je m'en vais... » Dieu, rappelle à lui, le pauvre proscrit de » France... et lui donne, en retour de sa » patrie perdue... la patrie des anges..... » Dieu me réclame... Au revoir... »

Air : *Ne vois-tu pas jeune imprudent.*

« Au revoir !.. » Plein d'un saint émoi,
J'entendis ce mot redoutable...
Il allait au ciel, sans effroi,
Mais le ciel se ferme au coupable.
Pour ne pas être condamné.
Pour le rejoindre un jour que faire?..
A mon Dieu, je me suis donné...
Afin de retrouver mon frère. *bis.*

GUYACE, *essuyant ses yeux.* Sacrédié, le brave homme!

ROGER, *s'arrête suffoqué par l'émotion qu'il éprouve : tout le monde se presse autour de lui avec intérêt.* Pardon, pardon, mes amis, d'être venu jeter un souvenir de deuil au milieu de votre joie... celui dont je vous parle fut le père de ses paroissiens; il les aimait de cœur et d'ame... et c'est ainsi que je veux vous aimer... jusqu'à ce qu'à mon tour je vous dise au revoir...

CHARLES, *à part.* Si je pouvais lui parler...

SOPHIE, *à part.* Si j'osais lui dire un mot...

MEUNIER. Monsieur le curé doit être fatigué du voyage... s'il désire entrer au presbytère, j'y ai fait transporter ses effets... par la porte, qui donne sur la campagne.

ROGER. Adieu, mes amis... (*Offrant la main à madame Meunier pour la reconduire jusqu'à sa maison.*) Me permettrez-vous?

HORTENSE, *à la vue d'une bague que Roger porte au doigt.* Mon anneau!

ROGER, *prenant congé de tout le monde.*

Air de *Robin-des-Bois.*

Adieu!.. les heures sont légères
Et s'envolent rapidement...
Je vous ai vus!.. à ses affaires
Que chacun retourne à présent.

CHARLES, *bas à Roger.*

A votre bonté, je m'adresse,
Il faut m'entendre... et me sauver.

SOPHIE, *idem.*

Ah! veuillez m'écouter... ça presse...

ROGER.

Alors, j'ai bien fait d'arriver.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Adieu!.. les heures sont légères, etc.

Roger reconduit madame Meunier et Sophie jusqu'à la maison. Guyaco, appuyé sur le bras de Charles, s'éloigne par le fond avec les habitans du village.

SCÈNE VI.

ROGER, *seul.*

Me voilà donc de retour dans ce village où jadis!.. que de folies!.. que d'erreurs!.. que ne donnerais-je pas, pour anéantir de tels souvenirs?..

Air *de Téniers.*

La vie, hélas!.. est un grand-livre,
Où s'inscrivent nos actions...
Sans craindre ce qui doit s'ensuivre,
Bien vite nous le remplissons.
Et puis, à la dernière page,
Quand on le repasse on voudrait,
Pouvoir effacer de l'ouvrage
Les trois-quarts de ce qu'on a fait. *bis.*

SCÈNE V.

ROGER, SOPHIE, CHARLES.

SOPHIE, *sortant mystérieusement de la maison et s'approchant sur la pointe des pieds.* Monsieur le curé...

CHARLES, *entrant vivement du côté opposé et courant à Roger.* Monsieur le curé.

Ils s'arrêtent tous les deux, étonnés de se rencontrer. (*A part.*) Sophie!..

SOPHIE, *à part.* Charles!..

ROGER, *à part.* Ah!.. ah!.. ils en sont aux noms de baptême... je crois comprendre... (*Moment de silence.*) Allons!.. je vous écoute. (*Hésitation des deux jeunes gens embarrassés de se trouver ainsi en présence.*) Parlez sans défiance. (*Les attirant à lui.*) Il me semble qu'il n'y a ici personne de trop... Expliquez-vous, voyons!..

SOPHIE. Je n'ose...

CHARLES. Je crains...

ROGER. Qui vous arrête?..

CHARLES, *montrant Sophie.* Si quelquefois, mademoiselle avait un autre motif que...

SOPHIE. Si par hasard monsieur ne venait pas pour...

ROGER. Vous avez peur d'être indiscrets; alors, chacun à son tour, et tout bas. (*A Sophie.*) A vous, d'abord, ma belle enfant... (*Nouveau silence.*) Allons, qu'est-ce que c'est?

SOPHIE, *à mi-voix.* C'est, monsieur le curé, que dans ce village, j'ai passé mon enfance... avec Charles...

ROGER. Fort bien...

SOPHIE. Qu'ensuite, quand il venait en vacances, tous les ans, nous nous retrouvions dans le même village avec plaisir...

ROGER. Avec plaisir!..

SOPHIE. Qu'alors, nous nous rappelions, nos peines, nos chagrins... nos sermens... si bien qu'après nous être revus ainsi, tous les ans, nous en sommes arrivés naturellement à nous aimer... oh! nous aimer. ... beaucoup.

ROGER. Et ça remonte à votre enfance...

SOPHIE. Oui, j'ai eu soin de vous dire que ça remontait là, pour vous prouver que, de ma part, ce n'était pas un caprice; mais une inclination bien prononcée..

ROGER. Fort bien exprimé!.. ensuite?

SOPHIE, *jetant un coup d'œil sur Charles.* Il a là quelqu'un qui vous attend... (*Baissant les yeux.*) il veut peut-être vous dire quelque chose à son tour...

ROGER, *regardant Charles.* C'est juste!... (*Allant à lui.*) A vous, maintenant, mon jeune ami.. qu'y a-t-il?..

CHARLES. Il y a que j'aime Sophie, depuis que j'existe... que je la trouve bonne, aimable, gentille; que je ne vois qu'elle!.. que je ne songe qu'à elle... que je n'aimerai jamais qu'elle... et que je n'épouserai jamais qu'elle...

ROGER. Il n'y a que cela?.. (*A part.*) Pauvres enfans!

SOPHIE, *se rapprochant doucement de Roger.* Ce qu'il vous a dit, se rapporte-t-il avec?..

ROGER, *malignement.* Avec?..

SOPHIE, *baissant les yeux.* Ce que vous savez...

ROGER. Oui, oui... ça a beaucoup de rapport...

CHARLES. Monsieur le curé ce qu'elle vous a dit ressemble-t-il un peu?..

ROGER. Beaucoup!.. Ainsi donc, vous voulez?..

CHARLES, *vivement.* Que vous veniez à notre secours...

SOPHIE, *plus vivement.* Que vous prouviez à papa qu'il a tort de s'opposer à notre bonheur.

CHARLES *et* SOPHIE. Tout le monde vous

vénère et vous respecte déjà... et à votre sollicitation mon papa / M. Meunier ne se refusera plus à notre mariage.

ROGER. Bravo !.. comme vous voilà tout à coup d'accord, sans vous être entendus...

SOPHIE, *les mains jointes.*

Air : *Ave maria.*

Monsieur le curé,
Ensemble, je vous prie,
Que l'on nous marie,
Ou bien j'en mourrai...
A lui, j'ai naguère
Juré de m'unir...
Quel péché mon père
Si j'allais mentir !

ROGER, *souriant.* Ce serait affreux !

CHARLES.

Même air.

Monsieur le curé,
Faites qu'on me marie
Avec ma Sophie,
Ou bien j'en mourrai...
J'ai juré pour elle
De vivre ou mourir,
A vous j'en appelle
Je ne puis mentir...

ROGER. C'est un cas de conscience.

ENSEMBLE.

SOPHIE.

Monsieur le curé
Ensemble, etc.

CHARLES.

Monsieur le curé
Faites, etc.

On entend dans la maison la voix de Meunier.

MEUNIER, *appelant.* Sophie !.. Sophie !..

SOPHIE, *effrayée.* Oh ! mon Dieu !.. Voici mon père qui sort... s'il nous trouvait ensemble...

ROGER, *à Charles.* Eloignez-vous, et comptez sur moi.

CHARLES, *prenant une de ses mains pour la baiser.* Ah ! monsieur !

ROGER, *retirant vivement sa main, et lui présentant celle de Sophie.* Pas celle-ci... celle-là. (*Charles baise avec transport la main de Sophie, et s'éloigne vivement. — A Sophie.*) Songez, que vous venez de lui dire adieu... ou au revoir !..

SOPHIE. Adieu !

ROGER. Nous tâcherons que ce soit au revoir.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MEUNIER, HORTENSE.

MEUNIER, *à sa femme.* Eh ! non, que diable, je n'ai pas tort... on ne saurait prendre trop de précautions contre un fol amour, pour ce petit drôle de Charles... à peine avions-nous le dos tourné qu'elle a quitté la maison... qu'est-elle devenue... où est-elle maintenant ?

ROGER. Auprès de moi.

MEUNIER. Ah ! fort bien... fort bien, alors... enchanté que vous ayez obtenu sa confiance ; car, vous ne pouvez que la conduire dans la bonne voie.

SOPHIE. Oh ! oui, papa... ce sera mon guide, mon appui... heureuse de suivre en tout ses conseils.

MEUNIER, *à part.* Ses conseils !.. lumineuse inspiration. (*A Roger.*) J'aurais à vous entretenir ! (*A sa femme.*) Faites retirer notre fille.

HORTENSE, *à Sophie.* Va, mon enfant, je te rejoindrai bientôt.

Sophie parle bas à Roger, qui la rassure, et la congédie avec bonté.

SCÈNE IX.

ROGER, MEUNIER, HORTENSE.

MEUNIER, *à lui-même.* Ses conseils ! oui, cet homme a connu le monde... ce qu'il fut autrefois... nul doute qu'il ne soit à la hauteur du siècle, et qu'il ne consente à seconder mes vues... Savez-vous, monsieur le curé, que Napoléon a bien fait de relever les autels, et de rendre au culte ses ministres... en vérité, je ne conçois pas qu'il y ait encore des gens, qui déclament contre votre profession... et se plaignent de votre intolérance... ne faut-il pas une religion... c'est le principe vital de toute société, la base de toute morale ; la sauvegarde des royaumes ; le soutiens des pères de famille.

ROGER. Monsieur Meunier, quel service avez-vous à me demander ?

MEUNIER. Oh ! presque rien... Voici le fait... le fils du fermier Guyace.

ROGER. Aime votre fille, qui l'aime à son tour.

MEUNIER. Et voilà précisément ce qu'il ne faut pas...

HORTENSE. Pourquoi cela ?

ROGER. Ce jeune homme m'a paru bien élevé, plein de bons sentimens.

HORTENSE. Son père possède la plus

belle ferme des environs. Il sera riche un jour.

MEUNIER. Riche... riche... et moi donc, j'ai traversé la... (*A Roger.*) Me voyez-vous, moi maire !.. bientôt sous-préfet et décoré peut-être, m'allier à un Guyace... Et puis, je hais les mariages d'inclination.

HORTENSE. Il vaut beaucoup mieux, n'est-ce pas, lui en faire contracter un dans lequel elle trouve l'ennui, le chagrin... et peut-être l'oubli de ses devoirs.

MEUNIER. Ta!.. ta!.. ta!.. Est-ce que vous m'aimiez vous, quand vous m'avez épousé?.. et pourtant jamais...

HORTENSE. Eh!..

MEUNIER. Qu'est-ce à dire...

HORTENSE. Oh! je n'ai point de reproche à me faire; mais puisque vous me citez, et qu'il s'agit du bonheur de ma fille, il faut bien que je vous apprenne ce que vous ignorez.

MEUNIER, *effrayé.* Ce que j'ignore?..

ROGER, *à part.* Que va-t-elle dire?

HORTENSE, *à part regardant Roger.* Voyons s'il est honnête homme. (*Haut.*) C'était quelques jours après notre union...

MEUNIER. Dans la lune de miel...

HORTENSE. Un homme qui m'aimait... oh! qui m'aimait avec transport.

MEUNIER. C'est bon, c'est bon, au fait. (*A part, en s'essuyant le front.*) J'en ruisselle.

HORTENSE.

Air de l'Angelus.

Avec force il tenait ma main,
Et me parlait de son délire
Muette... j'écoutais... soudain,
Le ciel vint m'inspirer de rire...
Heureux fut cet éclat de rire...
Car, je dois l'avouer ici,
Dans cet instant presqu'attendrie,
Monsieur, si je n'avais pas ri...

MEUNIER.

Eh! bien, si vous n'aviez pas ri?

HORTENSE.

J'aurais pleuré toute ma vie.

ROGER, *à part.* Digne femme!

MEUNIER. Conte absurde... Vous verrez que ce sera aussi ce mystérieux personnage, qui vous aura pris l'anneau, que vous m'avez dit avoir perdu à la même époque.

ROGER, *lui présentant l'anneau.* Le voici...

MEUNIER. Oui, ma foi... de qui le tenez-vous?

ROGER. D'une bien mauvaise tête; mais qui n'est plus à craindre maintenant.

Il donne l'anneau à Hortense.

HOTENSE. Merci, monsieur le curé, merci!

MEUNIER. Le séducteur n'existe plus!.. tant mieux pour lui, j'ai traversé la...

HORTENSE, *à son mari.* Eh bien! monsieur.

MEUNIER. Eh bien! madame, le cas échéant... votre fille ferait comme vous... elle rirait... ce n'est pas si difficile.

HORTENSE. Mais...

MEUNIER. Assez... vous n'entendez rien aux affaires de famille.

ROGER. Ni moi non plus, monsieur le maire... trouvez bon que je me retire.

MEUNIER, *le retenant.* Par exemple!.. tenez, les femmes s'effarouchent de tout, mais nous, nous sommes des hommes... nous nous connaissons... nous ne sommes pas des rigoristes.

ROGER. Je suis indulgent autant que je puis.

MEUNIER. Venez par ici... que je vous glisse mon projet dans le tuyau de l'oreille.

Il l'ammène sur le côté et lui parle bas.

HORTENSE, *à part.* Un projet!. quel est-il donc?

ROGER, *se reculant indigné.* Calomnier auprès de votre fille celui qu'elle aime!.. et, pour l'en détacher, lui prêter des défauts qu'il n'a pas.

MEUNIER. Ruse de guerre.

HORTENSE, *à son mari.* Un pareil moyen. Ah! fi! fi! monsieur.

MEUNIER. Ainsi, vous refusez?

ROGER. Je refuse...

MEUNIER, *avec emportement.* Mais, c'est une horreur!.. une abomination!

HORTENSE, *à son mari.* Monsieur.

MEUNIER. Les voilà bien ces ecclésiastiques... orgeilleux... sans égards pour la position dans laquelle on se trouve... vous jetez le trouble dans la société, la discorde dans les familles... vous êtes la perte des empires.

ROGER. Il paraît, monsieur le maire, que vous n'avez plus rien à me demander.

MEUNIER. Ah! vous vous liguez avec ma femme et ma fille contre moi... Ah! l'on me croit faible, et sans énergie... Eh bien! on verra ce que je suis dans l'occasion, et si je manque jamais de courage.

On entend un coup de canon. — Meunier s'arrête et devient pâle et tremblant. — Moment de silence. — Second coup de canon.

ROGER. Le signal de la bataille!.. les co

lonnes ennemies, qui s'avançaient sur Champaubert, viennent sans doute de rencontrer l'armée française dans la plaine.

MEUNIER. Dé...jà.

ROGER, *dont la voix s'anime peu à peu et dont l'œil étincelle.* Ecoutez... écoutez... ce bronze qui tonne... on s'attaque... (*Coups de canon répétés.*) Le feu redouble! quel transport subit s'empare de moi! mon cœur palpite! mon front brûle! la bataille! là!.. si près de nous!..

MEUNIER. La terre danse sous moi... ma femme... ne tremblez pas.

PAYSANS, *dans le village.* Vive l'Empereur.

MEUNIER. Ah! voici mes administrés qui viennent se ranger autour de moi.

SCÈNE X.

Les Mêmes, GUYACE, CHARLES, UN AIDE-DE-CAMP français, Paysans et Paysannes, *arrivant par le fond*, SOPHIE *sortant de la maison.*

CHŒUR.

Air *du Hussard.*

Honneur, au brave militaire,
Aide-de-camp de l'Empereur!
Sa voix nous appelle à la guerre;
Vive, vive l'Empereur!

MEUNIER, *criant plus fort.* Vive l'empereur... (*A part.*) Ça ne peut pas faire de mal...

L'AIDE-DE-CAMP. Le maire de ce village.

TOUS, *le montrant.* Le voici?

MEUNIER, *à part.* De l'aplomb...

L'AIDE-DE-CAMP. Monsieur, l'empereur vient d'arriver avec une partie de sa garde à Champaubert où il a résolu sur-le-champ d'attaquer de nouveau, et de battre l'ennemi...

MEUNIER. O grand homme!..

L'AIDE-DE-CAMP. Il est informé qu'un corps de cosaques a fait une pointe de ce côté, et pourrait bien se présenter au pont de la Marne.

TOUS. Les cosaques!

MEUNIER. Brigands de cosaques...

L'AIDE-DE-CAMP. En conséquence, monsieur, l'empereur compte sur vous, pour prendre les mesures nécessaires à la défense de ce passage... vous ferez sauter le pont, s'il le faut.

MEUNIER. Ah! nous ferons sauter le?..

L'AIDE-DE-CAMP. Songez-y... il y va de votre tête... à la moindre hésitation, fusillé...

MEUNIER, *aux paysans.* Vous l'entendez, à la moindre hésitation... courez donc aux armes, et revenez me prendre sur cette place...

TOUS. Aux armes!

MEUNIER, *à l'aide-de-camp.* L'empereur entendra parler de moi, monsieur...!

L'AIDE-DE-CAMP. J'y compte!

Il s'éloigne.

CHŒUR, *sortant avec l'aide-de-camp.*

Honneur au brave militaire
Qui va rejoindre l'Empereur!..
Comme lui nous ferons la guerre
Vive l'Empereur!

Charles et Guyace sortent avec les paysans; M. Meunier se dégage tragiquement des bras de sa fille et de sa femme effrayées, et se précipite dans sa maison.

SCÈNE XI.

ROGER, HORTENSE, SOPHIE.

SOPHIE. L'affreuse chose que la guerre!

ROGER, *dont l'agitation n'a fait que s'accroître dans la scène précédente, s'élance vers le fond du théâtre, et suit des yeux l'aide-de-camp qui s'éloigne.* La vue de cet uniforme! ces cris de guerre! cette artillerie qui résonne au loin! je ne suis plus moi-même... mon Dieu! mon Dieu! pourquoi permettre que l'ame du soldat se réveille dans le prêtre! Ah! sortons, sortons, car j'en deviendrais fou. (*Aux deux femmes qui se présentent à lui.*) Priez pour la France!

Il entre au presbytère.

SCÈNE XII.

HORTENSE, SOPHIE.

HORTENSE.

Air *la Brigantine.*

L'ame saisie
J'espère en toi;
Ciel, je t'en prie,
Exauce-moi...

SOPHIE.

Fais par ta puissance,
Triompher en ce jour
D'abord... la France
Puis, mon amour!

HORTENSE. Ton amour!..

SOPHIE. J'ai mis... la France d'abord...

LES PAYSANS, *en dehors.* Vive l'Empereur !

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, GUYACE, CHARLES, Paysans *armés*, Paysannes.

CHOEUR.

Air :

La guerre, *bis.*
Nous/Vous appelle et braves soldats...
Nous/Vous voilà tous prêts à la faire,
Que l'on nous/vous conduise aux combats ;
A travers la mitraille
S'avance notre drapeau ;
Sur le champ de bataille
Qu'il soit planté de nouveau.
La guerre, *bis.*

SOPHIE.

Charles, vous allez donc vous battre?

CHARLES.

Avec eux, oui, je vais combattre,
Pour être plus digne de vous !

HORTENSE.

Soyez prudent.

SOPHIE.

Pensez à nous.

CHARLES.

Où donc est votre père?

SOPHIE.

Il est chez lui.

CHOEUR.

Monsieur le maire ! *bis.*

Charles entre dans la maison.

GUYACE.

On vous attend; pressez le pas ;
Venez-vous mettre à notre tête...

CHOEUR.

Venez !

GUYACE.

Mais il ne répond pas !
Qui donc, qui donc l'arrête...

CHOEUR.

Qui donc, qui donc l'arrête?

CHARLES, *reparaissant sur le seuil.*

Mes amis, *bis.* il a disparu !

CHOEUR.

Disparu !

CHARLES.

Je l'ai cherché partout, et n'ai rien vu!
Mais du jardin, la porte était ouverte.

CHOEUR.

Quelle découverte !
Disparu !

HORTENSE.

Ah ! je me le rappelle,
Tout-à-l'heure, il a dit, tout fier de son emploi:
Vous entendrez parler de moi... *bis.*
Il est parti sans doute emporté par son zèle,
Courez, *bis.*

CHOEUR.

Et qui nous/les conduira?

CHARLES.

Moi !

CHOEUR.

Nous croyons à ta vaillance :
Mais il faut de l'expérience...
A notre secours qui viendra ?

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, ROGER *s'élançant hors du presbytère, un drapeau à la main, et se plaçant au milieu d'eux.*

ROGER.

Me voilà !..

Trémolo à l'orchestre pendant ce qui suit.

TOUS. Monsieur le curé!..

ROGER. A qui Dieu vient d'envoyer a pensée de vous être en aide, quand tout vous manque. Mes amis, ayez confiance en moi; je connais le pays, je sais de quelle manière on défend un passage, et comme on fait sauter un pont... à vous, mon sang et ma vie... venez, suivez-moi.

Repoussant une épée, qu'on lui présente. — Avec dignité.

Air :

Lorsque je vais, dans les alarmes,
Vous guider, vous encourager,
A votre tête, c'est sans armes,
Que je dois m'offrir au danger.
Pour le beau pays que j'adore,
La mort ne saurait m'étonner...
Je puis la recevoir encore,
Mais je ne puis plus la donner.

CHOEUR.

Il peut la recevoir encore
Mais il ne peut plus la donner.

ROGER. Marchons!

TOUS. Marchons!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

La guerre, *bis.*
Nous / Vous appelle et braves soldats,
Nous / Vous voilà tous prêts au combat;
En avant marchons aux combats.

HORTENSE *et* SOPHIE.

La guerre, *bis.*
Les appelle, et braves soldats
Les voilà tous prêts à la faire,
Sans peur ils volent aux combats.

ROGER.

La guerre, *bis.*
Vous appelle, et braves soldats;
Vous voilà tous prêts à la faire
En avant! marchez sur mes pas!

ROGER. Vive l'Empereur!

TOUS. Vive l'Empereur!

Ils sortent conduits par Roger. Sophie entre dans le presbytère.

SCÈNE XV.

HORTENSE, SOPHIE, *puis* MEUNIER.

HORTENSE, *qui les a suivis des yeux, se retournant après leur départ et ne voyant plus à ses côtes sa fille qui s'est glissée dans le presbytère.* Ma fille!..

SOPHIE, *paraissant à la fenêtre la plus élevée.* Me voilà, maman... Oh! n'aie aucune crainte... il n'y a pas de danger ici...

MEUNIER, *surgissant par le soupirail de sa cave.* Ni ici non plus... un chef ne doit jamais s'exposer... principe militaire. (*Cherchant des yeux Sophie dont il a entendu la voix et l'apercevant à la fenêtre.*) Ah! ma fille au grenier... nous ne nous donnerons pas la main...

HORTENSE, *à Sophie qui s'avance sur le balcon.* Descends...

SOPHIE. Laisse, laisse... que je voie ce qui se passe...

MEUNIER, *s'accoudant sur le soupirail.* Voyons ce qui se passe.

SOPHIE. Oh! ma mère... à quels dangers ils vont s'exposer...

HORTENSE. C'est ton père surtout, qui m'inquiète... où est-il à présent?

MEUNIER, *s'affermissant.* Je suis à la bataille, sur ma futaille...

HORTENSE. Ne l'aperçois-tu pas là-bas, dans la plaine?

MEUNIER. Le beau lapin, que je ferais à courir la plaine!..

HORTENSE. Eh bien, Sophie?..

SOPHIE. Non, non, ma mère... mais voici Charles, et monsieur le curé...

MEUNIER. Monsieur le curé? est-ce qu'il va leur dire la messe...

SOPHIE. Ils font une halte... ils rangent leur monde... monsieur le curé étend le bras... Charles agite en l'air son épée, et tous traversent le pont, au pas de course...

MEUNIER. Bravo! héroïques Français!..

SOPHIE. Oh! que de lances et de petits drapeaux!.. une nuée de cavaliers ennemis...

MEUNIER. Ferme, ferme mes amis!.. l'Empereur nous regarde...

SOPHIE. Quel choc terrible!.. les ennemis reculent!

MEUNIER, *se prenant la main à lui-même.* Bien, bien, Meunier, la victoire est à toi.

SOPHIE. Un sabre levé... sur monsieur le curé... Charles se précipite... (*Elle pousse un cri.*) Ah!

Moment de silence.

HORTENSE. Charles! blessé?

SOPHIE. Non... frappé par lui... le cavalier chancèle et tombe...

MEUNIER. Action d'éclat!..

HORTENSE, *avec inquiétude.* Et ton père?

MEUNIER. Toujours à son affaire!

SOPHIE. L'ennemi revient en plus grand nombre...

MEUNIER. Oh! oh!

SOPHIE. Les nôtres sont contraints de se replier et de repasser la rivière.

MEUNIER. Des Français qui fuient!

SOPHIE. L'ennemi est sur le pont... Charles et monsieur...

Explosion terrible. — Tous les trois poussent ensemble un cri de terreur. En se couvrant la figure de leurs mains. Profond silence.

MEUNIER, *relevant la tête.* J'ai cru que la maison me tombait sur le dos...

SOPHIE, *que sa mère encourage du geste, regardant de nouveau.* Il n'y a plus de pont sur la rivière... Charles triomphant... Charles que tout le monde embrasse... que tout le monde félicite.

HORTENSE. Et ton père?

MEUNIER, *se tâtant.* Rien de cassé ..

SOPHIE. Sur l'autre rive, plus d'ennemis! repoussés, renversés, écrasés de toutes parts!.. des soldats français! ma mère, rien que des soldats français, maintenant et l'empereur!.. l'empereur qui passe à cheval, et qui salue les nôtres!.. ils se mêlent... ils jettent leurs chapeaux en l'air en poussant des cris de joie; les voilà qui reviennent.

MEUNIER, *avec enthousiasme.* Nous sommes vainqueurs, mon poste me réclame!

En descendant de sa futaille il se laisse rouler au fond de la cave. Bruit.

HORTENSE. O mon Dieu! qu'est-ce que cela? du bruit de ce côté... non, rien.

LES PAYSANS, *accourant.* Victoire! victoire!

SCENE XVI.

Les Mêmes, GUYACE, CHARLES, Paysans, Paysannes, *accourant en foule.*

CHOEUR.

Air *des Tours de Notre-Dame.*

Victoire *bis.*
A l'empereur!
Pour la France quel jour de gloire!
Et pour nous tous, ah! quel bonheur!
Victoire! *ter.*
L'ennemi
S'est enfui.

SOPHIE, *sortant du presbytère, et courant à Charles.* Ah! Charles! je vous revois enfin...

MEUNIER, *qui s'est glissé furtivement hors de la maison, un sabre à la main et la tête enveloppée d'un mouchoir, taché de sang, se jetant tout essoufflé au milieu de la foule comme s'il arrivait du champ de bataille, en criant : VICTOIRE! prenant tour à tour sa femme et sa fille dans ses bras.* Ma femme! ma fille!

TOUS. Monsieur le maire!

HORTENSE. Blessé!

MEUNIER. En faisant mon devoir!.. (*A part.*) Diable de tesson de bouteille!

GUYACE. Comment, vous y étiez?

MEUNIER. Si j'y étais...

Air *de l'Homme Vert.*

D'où me vient donc cette blessure?
Si ce n'est d'un éclat du pont!
Est-il une preuve plus sûre?
Regardez... regardez mon front.

GUYACE, *bas à Charles.*

Il m' fait l'effet de ces ces confrères,
Prenant part à tous les succès...
Qui sont à toutes les affaires,
Et qu'on ne voit jamais qu'après!

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, L'AIDE-DE-CAMP, ROGER.

L'AIDE-DE-CAMP. Mes amis, l'empereur satisfait de votre belle conduite, n'a pas voulu quitter le champ de bataille de Champaubert, sans vous avoir tous récompensés dans la personne de celui (*Meunier, qui a remis ses insignes de maire, se rapproche de l'aide-de-camp qui continue sans prendre garde à lui.*) qui s'est le plus distingué... (*Meunier se recule.*) Le nom de celui-là?..

TOUS. Roger!

L'AIDE-DE-CAMP. A Roger, le brevet de capitaine... et la croix d'honneur...

ROGER, *reparaissant.* La croix d'honneur... Le brevet de capitaine et la croix d'honneur à Charles Guyace... car je ne pense pas ; monsieur l'aide-de-camp, que l'empereur puisse faire un capitaine d'un pauvre curé de campagne... à qui Dieu a donné, par hasard, une heure d'énergie, et qui, cette heure passée n'est plus bon qu'à prier pour la gloire de la France et pour le bonheur de ses amis... (*Prenant par la main Charles qu'il conduit vers Meunier.*) Eh bien, monsieur le maire?

MEUNIER. J'ai vu l'ancien régime, j'ai traversé la... et par goût, par principe, j'affectionne les protégés du gouvernement! (*A Charles.*) Dans mes bras, mon gendre.

Charles se jette dans ses bras, se dégage et se rapproche de Roger, que tout le monde entoure avec des témoignagnes de respect et d'admiration.

ROGER. Voici ta dot.

Plaçant la croix sur la poitrine de Charles.

En son pouvoir l'orsqu'on a
Quelque gage d'un grand homme...
Pour doubler son prix on nomme
Celui qui nous le donna!
Quand l'empereur vous décore,
Ce signe, bien jeune encore,
A tout jamais vous honore...
Si l'on niait sa splendeur,
Aussitôt, pour la lui rendre,
Vous n'auriez qu'à faire entendre
Le nom du décorateur! *ter.*

TOUS. Vive monsieur le curé.

L'AIDE-DE-CAMP, *à Roger.* Croyez, monsieur, qu'en récompense de vos services... l'empereur...

ROGER. Oh! rien... je suis tout ce que je veux être... curé de Champaubert.

REPRISE DU CHOEUR.

Victoire, etc.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, n. 54.



L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN TROIS ACTES,

De MM. Saint-Hilaire et P. Duport,

MUSIQUE NOUVELLE

De MM. Doche, Thénard et This.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 18 août 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ERNEST DE SÉDAGES, capitaine des carabiniers du Roi.	MM EMILE TAIGNY.
BRISSAC. id.	LAFONT.
LE COMTE DE PONT-COURLAY.	FONTENAY.
BEAUDAU, ancien chanoine de la cathédrale de Tours.	LEPEINTRE a.
MARIE DE PONT-COURLAY.	Mmes LOUISE MAYER.
LOUISE DE LACAN.	THÉNARD.
AGATHE.	FORTUNÉ.
LA SUPÉRIEURE des carmelites.	GUILLEMIN.
SOEUR OPPORTUNE.	ELÉONORE-ST.
CLAUDE PICHARD, hôtelier.	MM. MATHIEU.
EUSTACHE FARIN, bourgeois.	BALLARD.
GUILLAUME LANGLOIS id.	OTERNEAU.
THÉVENAY, sergent de carabiniers.	CASSEL.
UN CHEF des gardes parlnat.	BOILEAU.
URSULE, servante de Pichard.	Mlles H. BALTHAZAR.
SOEUR TOURRIÈRE.	AUGUSTA.
Bourgeois et Ouvriers de Tours.	
Carabiniers, Gardes.	
Deux Moines.	
Pensionnaires du couvent des Carmélites.	

L'action se passe sous Louis XIII, à Tours et aux environs.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle principale de l'hôtellerie de Claude Pichard. Au fond, de grandes fenêtres à vitraux, donnant sur la rue. A droite de l'acteur, porte communiquant à la cuisine et à l'extérieur; à gauche, deux portes conduisant aux chambres des voyageurs. Plusieurs tables, des bancs et des chaises à droite et à gauche.

SCENE I.

EUSTACHE FARIN, GUILLAUME LANGLOIS, Bourgeois et Ouvriers.

Ils sont assis aux différentes tables et boivent en jouant aux dés.

CHOEUR.

Air : *Ils vont jouer leur vie* (Pré-aux-Clercs.)

Pour noyer le chagrin,
Enfans de la Touraine,
Buvons à tasse pleine,
Et chantons le bon vin.
Que ce joyeux refrain
Nous mette tous en train.

Pour noyer le chagrin, etc.

SCÈNE II.

Les Mêmes, CLAUDE PICHARD, URSULE.

PICHARD, *entrant.* Eh bien, mes braves

Tourangeaux, que disons-nous du vin de Claude Pichard?

LANGLOIS. Pas mauvais, pas mauvais.

FARIN, *prenant la taille d'Ursule*. Bonjour, petite.

URSULE. Finissez donc...j'aime pas qu'on me chiffonne.

FARIN. Fait-elle sa fière, donc!

LANGLOIS. Oui, oui, de c'te semaine... depuis que l' régiment des carabiniers du roi est en garnison à Tours, et qu' les officiers se sont logés dans c't'auberge...ça l'a changée!.. elle devient d'un sauvage pour tout le monde... excepté pour eux...

On rit.

URSULE. Voyez-vous ce coup de langue!.. m'est avis, maître Langlois, qu' vous feriez mieux de regarder c' qui s'passe chez vous, que de vous occuper de ce que font les autres.

LANGLOIS. Qu'est-ce que tu dis?

URSULE. Je dis... je dis que si je ne suis pas sauvage avec les carabiniers, vot' femme n'égratigne pas trop non plus les mariniers de la Loire.

On rit.

LANGLOIS, *se levant*. Insolente!

PICHARD, *le faisant rasseoir*. Allons, allons, ne te fâche pas, elle a raison, ta femme, de ne pas égratigner... c'est une mauvaise habitude.

FARIN. Ah ça, pourquoi donc qu on les envoie ici ces carabiniers?

LANGLOIS. Peut-être à cause de c'te nouvelle conspiration dont on parlait dernièrement.

FARIN. Contre notre bon roi Louis XIII?

LANGLOIS. Et non... c'est contre l'homme rouge!

PICHARD. Hein?.. l'homme rouge!.. si ça vous était égal de parler d'autre chose?

LANGLOIS. Et depuis quand es-tu devenu si timide, hôtelier d' malheur?

PICHARD. Vous ne savez donc pas que le gouverneur de Tours, le comte de Pont-Courlay, qui était allé rejoindre son éminence au siège de La Rochelle. doit arriver aujourd'hui même.

FARIN. Bah! t'en es sûr?

PICHARD. A telles enseignes que le comte m'a fait, commander par un courrier de lui tenir des relais tout prêts, pour aller voir ce matin sa fille, mademoiselle Marie, qui est pensionnaire au couvent des Carmélites, à deux lieues de Tours... vous savez que le gouverneur est l'ame damnée du cardinal, qu'est son cousin, et l'auteur de sa fortune... et s'il lui revenait aux oreilles qu'on tient ici des propos suspects!

TOUS. Il a raison.

LANGLOIS. Oui, oui, faut se clore le bec.

FARIN, *prenant son verre*. Et pour ça, rien de mieux que de le remplir.

CHOEUR.

Air : *Oui l'or est une chimère.*

Mes amis, il faut l'en croire :
Laissons des soins superflus.
Aimer, chanter, rire et boire,
Vraiment, que faut-il de plus.

PICHARD.

Aux puissans de la terre
L'ennui, la peur, l'ambition ;
A nous, du vin, un verre,
Et le refrain d'une chanson!

LE CHOEUR.

Mes amis, il faut l'en croire! etc.

BEAUDAU, *dans la coulisse*. Qu'on ait bien soin de ma mule : de l'avoine, de la paille fraîche.

URSULE, *regardant à la porte*. Tiens, c'est M. Beaudau.

FARIN. L'ancien chanoine de la cathédrale de Tours.

LANGLOIS. Oui, qui a renoncé à son canonicat; pour la petite cure de Vouvray, parce qu'il dit qu'un curé peut faire plus de bien à lui seul que dix chanoines ensemble.

FARIN. C'est là un brave homme! vive M. Beaudau!

TOUS. Oui, vive M. Beaudau!

SCÈNE III.

Les Mêmes, BEAUDAU.

A son entrée tout le monde s'empresse autour de lui.

BEAUDAU. Eh bien, eh bien! qu'est-ce que c'est donc? pourquoi crier ainsi? est-ce que sans m'en douter, j'aurais fait quelque miracle?

PICHARD. Eh! mais, monsieur Beaudau, c'en est déjà un de vous voir.

FARIN, *montrant sa table*. Vous semblez avoir chaud... vite, vite, un doigt de vin pour vous raffraîchir.

LES AUTRES, *montrant la leur*. Non... avec nous, avec nous!

BEAUDAU. Doucement, doucement!.. si je vous écoutais tous, à force de me rafraîchir, je pourrais bien me mettre le feu dans le corps... Voyons, Ursule, donne-moi un verre, toi, que je boive à la santé de ces gaillards-là.

Il vide son verre d'un trait.

TOUS. Vive M. Beaudau !

PICHARD. Est-ce que vous quittez votre petite cure de campagne pour nous revenir?

BEAUDAU. Non, mes enfans... vous êtes riches à Tours, et là-bas, il y a des pauvres, qui ont besoin de moi... ce qui m'amène ici, c'est une affaire très pressée... je ne sais pas encore au juste ce que c'est; mais tout-à-l'heure on m'expliquera ça.

URSULE. Dites donc, M. Beaudau, empêchez-vous de danser dans votre village?

BEAUDAU. Dieu m'en garde! j'aime trop la danse pour ça.

URSULE. Vous aimez la danse?

BEAUDAU. Quand je dis : j'aime la danse, j'aime à voir danser, tu entends bien qu'à mon âge et dans mon état... ce qu'il y a de sûr, c'est que, quoiqu'on en dise, la danse a toujours été très agréable à Dieu, puisque le roi David lui-même dansait devant l'arche... je ne peux pas répondre, par exemple, que les Tourangeaux dansent absolument comme le roi David. Mais enfin, il doit y avoir quelque chose... vous trouvez bien, à la vérité des esprits chagrins qui objectent que la danse rapproche les garçons et les fillettes; qu'après les rapprochemens viennent les chuchottemens; après les chuchottements, les... est-ce que je sais moi? eh bien, où est le mal après tout?.. est-ce que garçons et fillettes ne sont pas naturellement faits pour se rapprocher, chuchotter, c'est clair .. ils ne sont sur terre que pour ça et il ne faut pas que le monde finisse, faute d'entrechats, de ronds de jambe, et... de chuchottemens.

PICHARD. Bravo! v'là d' la morale, comme je l'entends.

FARIN. C'est pas du caffard, ça.

LANGLOIS. C'est à la portée d'un chacun.

URSULE. Sans doute... faut pas que le monde finisse.

BEAUDAU, *lui donnant une tape sur la joue.* Ah! c'est ça, qui t'a frappée, toi.

URSULE. Dame!

On entend un appel de trompette dans la rue.

FARIN. Tiens! qu'est-ce qu'il y a donc encor de nouveau?

CHOEUR.

Air de la Walse de Robin.

Descendons pour savoir bien vite
Ce qu'on annonce à si grand bruit,
Et puis nous reviendrons ensuite,
Pour boire ici jusqu'à la nuit.

URSULE.

C'est queuqu' charlatan qu'on renomme
Qui cri' son baume et ses paquets.

FARIN.

Ou queuqu' missionnair' qui vient d' Rome,
Nous vend' ses r'liqu's et ses chap'lets.

On entend de nouveau la trompette.

LE CHOEUR.

Descendons, pour savoir bien vite, etc.

SCENE IV.

URSULE, BEAUDAU.

BEAUDAU. Reste avec moi, petite... j'ai à te parler... n'avez-vous pas ici, depuis une huitaine de jours un capitaine de carabiniers?

URSULE. M. Brissac?

BEAUDAU. Non... Ernest de Sédages.

URSULE. Ah! oui... son ami... il est sorti de grand matin... c'est son habitude... vous les connaissez donc?

BEAUDAU. M. Brissac, non; mais Ernest, je crois bien! c'est pour lui seul que j'ai quitté aujourd'hui mon joli presbytère de Vouvray... un billet, d'une main inconnue, qui m'est arrivé hier avec ces mots: « Si le sort de votre ancien élève Ernest vous est cher, rendez-vous demain à Tours, à l'hôtellerie de la croix blanche. »

URSULE. Ah! M. Ernest est votre élève.

BEAUDAU. Oui, vraiment, et il me fait honneur, hein? il a été vingt ans sous ma férule... qui du reste ne frappait pas bien fort. (*Confidentiellement.*) Et même pas du tout.

Air de Vadé à la Grenouillère.

C'était alors un vrai lutin;
Il ne tenait jamais en place.
Si je parlais grec ou latin,
Mon étourdi répondait chasse,
Et faisait bientôt volte face.
En ruses contre ma bonté
Son esprit était si fertile,
Que malgré mon autorité,
J'ai toujours fait sa volonté...
Du reste, il était très docile.

URSULE. J' crois bien, comme ça...

BEAUDAU. Ah! c'est que son bonheur, c'était le mien, vois-tu... je l'aimais tant! lui, la vivante image de feue sa mère, avec qui mon enfance avait été élevée... et lorsqu'en mourant, elle me dit : mon cher Beaudau, je vous recommande mon fils... (*Très ému.*) Ah! tiens, tiens, ne parlons pas de ça... j'ai déjà assez pleuré, lors qu'il y a cinq ans, il a quitté Tours pour prendre les armes... Et l'année dernière, avec

quelle joie je l'ai revu, quand il est revenu passer ici deux mois... le temps de recueillir l'héritage de son oncle, son dernier parent... il avait pris de la tournure, des manières... un charmant cavalier.

URSULE. Oui... pas mal... un peu langoureux pour un homme... j'aime mieux M. Brissac, moi, c'est ça une figure militaire.

BEAUDAU. Et il est galant, n'est-ce pas?

URSULE. Pour ça, j'en réponds... faut toujours qu'il embrasse, d'abord.

BEAUDAU. Ernest?

URSULE. Eh! non, pas lui, l'autre... ah! ben oui, M. Ernest! Il n' s'aperçoit tant seulement pas si vous êtes là ou ailleurs... des fois il se démène... il a queuqu' grande passion en tête, c'est sûr...

BEAUDAU. Ah! ah!

URSULE. Mais c'est égal, il n'embrasse pas pour ça... Au lieu que M. Brissac qui dit qu'il n'a jamais d'amour...

BEAUDAU. Ah! il embrasse, lui.

URSULE. Oui... moi, surtout.

BEAUDAU. Toi! et tes principes?

URSULE. N'y a pas de principes qui tiennent avec lui... après ça, comme il dit, c'est sans conséquence, puisqu'il n'est pas amoureux.

BEAUDAU. Eh, eh! ne t'y fie pas trop... Il n'y a rien de dangereux comme ce qui est sans conséquence.

URSULE. Eh! mon Dieu! M. Beaudau...

Air : *Tout bas quand on cause.*

Qu' voulez vous qu' j'y fasse?
On le r'fuse en vain;
Il est si tenace,
Qu'il l'emporte enfin.
Or, puisqu'avec lui,
Faut toujours se rendre,
Vaut mieux pas s' défendre,
C'est plus vit' fini.

SCÈNE V.

Les Mêmes, BRISSAC, *et ensuite* SEDAGES.

BRISSAC, *qui s'est approché pendant le couplet, lui prenant la taille.* Bien dit, petite.

URSULE. Ah! que c'est traître!.. finissez donc, capitaine... d' vant M. Beaudau, un chanoine!

BRISSAC, *saluant.* M. Beaudau?

BEAUDAU, *rendant le salut.* Ex-chanoine, à votre service...

BRISSAC, *passant au milieu.* Déjà arrivé, ah! ça mais vous êtes donc parti, aussitôt la réception de ma lettre?

BEAUDAU. Sans doute... ah! c'est vous qui m'avez écrit, monsieur le capitaine... alors vous allez m'expliquer...

BRISSAC. Tout-à-l'heure... arrive donc, Sédages, tu vas te trouver en pays de connaissance.

Sédages entre.

BEAUDAU, *courant à lui.** Mon Ernest! mon cher Ernest!

SÉDAGES. Vous ici! mon digne maître!

BEAUDAU. Oui, moi, qui devrais te gronder... car voilà une semaine que tu es à Tours, et ce n'est pas par toi que je l'apprends...

SÉDAGES. La crainte de vous déranger.

BRISSAC. Ou d'autres raisons plus mystérieuses...

BEAUDAU. En vérité? Ursule, va donc voir si ma mule a tout ce qu'il lui faut.

URSULE. Tout de suite, M. Beaudau, tout de suite.

BRISSAC, *l'arrête et l'embrasse.* Adieu, espiègle!

URSULE. Là, encore! vous voyez bien qu' c'est pas ma faute, M. Beaudau.

BEAUDAU. C'est bien, c'est bien... je n'ai rien vu... j'étais occupé là... ainsi, va-t'en.

BRISSAC, *la suivant jusqu'à la porte.* Oui va... et sois sûre que si jamais je suis amoureux; ce sera de toi!

SCÈNE VI.

SEDAGES, BRISSAC, BEAUDAU.

BEAUDAU. Elle est très gentille cette petite.

BRISSAC. N'est-ce pas?

BEAUDAU. Oui... mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Voyons, toi, Sédages, il paraît qu'il t'arrive quelque chose d'extraordinaire...

SÉDAGES. Comment? qui vous a dit?

BRISSAC. C'est moi... et j'en dirai bien d'autres, je dirai tout.

SÉDAGES. Brissac! au nom de notre amitié...

BRISSAC. Tu oses l'invoquer, quand tu me désoles... toi, qui m'a sauvé la vie!.. car c'est vrai, monsieur, votre élève, au siége de La Rochelle... j'étais tombé, atteint d'un coup d'arquebuse... j'allais périr, lorsqu'il s'est jeté au devant de moi... Oh! si vous l'aviez vu, un lion dans le combat! il m'a défendu contre dix hommes, et après ce que je lui dois, il se permet d'être

* Ursule, Sédages, Beaudau, Brissac.

triste, d'être malheureux, et de m'en cacher la cause! ingrat!

BEAUDAU. Mon Ernest, triste, malheureux!

BRISSAC. Oui, monsieur, il vous dira que non; mais ne le croyez pas... pendant quatre ans, je l'ai vu gai, mauvais sujet comme nous autres... des maîtresses, des orgies, des duels... enfin j'étais content de lui... Mais depuis son dernier voyage à Tours...

SÉDAGES. Il vous trompe...

BRISSAC. Non pas, morbleu!.. c'est bien depuis ce temps-là que je ne le reconnais plus .. adieu les séductions, les tapages, les folies... en un mot il se dérange. On le voit toujours rêveur, mélancolique, ou bien dans des accès de joie, comme dernièrement quand on nous a envoyés en garnison ici... il ne se possédait plus : à l'aspect des clochers de la ville, il faisait galopper son cheval à cinq cents pas en avant de la colonne... et puis, tous les matins, dès l'aurore, monsieur se lève, monsieur disparaît... où va-t-il? je l'ignore... mais tout ça m'était suspect... je me suis dit : c'est quelque grand sentiment, quelque niaiserie, et comme il refusait de s'expliquer avec moi, je vous ai fait venir pour le consoler, et le guérir, si vous pouvez, car il est bien malade ce pauvre garçon.

BEAUDAU. Vraiment? dites-moi donc bien vite ce qu'il faut que je fasse.

BRISSAC. Je n'en sais rien... ça vous regarde, essayez toujours, et si vous ne réussissez pas, ma foi tant pis! plutôt que de le voir se consumer en jérémiades, je tâcherai de découvrir son inhumaine, moi, et il faudra bien qu'elle s'humanise, n'importe comment, de gré ou de force.

SÉDAGES. Brissac!

BEAUDAU. Capitaine!

BRISSAC. Quoi? ça n'est peut-être pas très régulier ce que je dis là... que voulez-vous? je n'entends rien aux grandes passions... vous devez mieux vous y connaître, vous, M. Beaudau.

BEAUDAU. Par exemple!

BRISSAC. Non, je veux dire, que vous devez mieux savoir comment on les traite, vous, médecin de l'ame... dépêchez-vous donc de commencer la cure, car vrai, ça presse.

BEAUDAU. Eh bien, où allez-vous?

BRISSAC. Je vais... je vais voir s'il ne manque rien à votre mule.

BEAUDAU. Vous êtes trop bon... Ah! mais j'y pense, Ursule... ce n'est pas la peine, capitaine, ne vous dérangez pas...

SCÈNE VII.

BEAUDAU, SEDAGES.

BEAUDAU. Ah! bah! il est déjà loin... (*Revenant à Sédages.*) Il m'a tout l'air d'un assez mauvais sujet, monsieur ton ami.

SÉDAGES. Il est un peu fou, c'est vrai; mais un cœur excellent! et il m'est si dévoué.

BEAUDAU. Il paraît cependant que tu te tiens un peu sur la réserve avec lui... serai-je plus heureux, moi? m'accorderas-tu plus de confiance?

SÉDAGES. Oh! oui, à vous... je dois tout dire; car vous êtes peut-être le seul qui puissiez empêcher un grand malheur.

BEAUDAU. Ah! mon Dieu! explique-toi donc bien vite alors... tu me fais frémir.

SÉDAGES. Comme vous le disait Brissac, je suis amoureux, amoureux fou!

BEAUDAU. Eh bien, mais il n'y a pas de mal à ça, à moins que la personne...voyons, de qui es-tu amoureux!

SÉDAGES. D'un ange, mon ami.

BEAUDAU. J'entends bien, c'est toujours d'un ange qu'on est amoureux; mais le nom de l'ange.

SÉDAGES. Vous ne le devinez pas? c'est pourtant vous qui êtes la première cause de mon amour.

BEAUDAU. Moi! ah ça, mon cher enfant, entendons-nous; car la lecture des pères de l'église ne m'a pas appris à deviner les énigmes... ainsi, je t'en prie, tâche d'être clair, et commence-moi ça... par le commencement.

SÉDAGES. Lorsque je vins ici, l'an dernier, pour recueillir la succession de mon oncle, vous étiez encore directeur du couvent des Carmélites.

BEAUDAU. Oui, après?

SÉDAGES. Vous vous plaisiez à parler de vos jeunes pénitentes, de leurs graces, de leurs vertus!

BEAUDAU. C'est vrai, je les chérissais comme un père chérit ses enfans... deux entr'autres... cette petite espiègle de Louise de Lacan, et sa cousine, si douce, si résignée...

SÉDAGES. Et si jolie !

BEAUDAU. Hein? ah! mon Dieu! est-ce que ce serait elle? Marie de Pont-Courlay.

SÉDAGES. C'est votre faute.

BEAUDAU. Ma faute!

SÉDAGES. Sans doute, les éloges que vous en faisiez sans cesse devant moi avaient enflammé mon imagination; j'aspirais à contempler ses traits... et, vous[illegible] rap-

pelez les visites fréquentes que je vous faisais alors...

BEAUDAU. Eh bien?

SÉDAGES. Eh bien, oh! vous vous fâcherez... mais c'était dans l'espoir de la rencontrer une fois près de vous, et j'y réussis; oui, un jour... au parloir...

BEAUDAU. Voyez-vous le petit hypocrite, moi, qui prenais ça pour mon compte.

SÉDAGES. Pardon, pardon...

BEAUDAU. Eh, va donc toujours, je ne t'en veux pas... voyons crois-tu que cette chère enfant se doute de ton amour?

SÉDAGES. Je ne sais... depuis mon retour, je ne l'ai revue que de loin, à une des fenêtres du couvent. Il est vrai que je l'y ai revue presque tous les jours...

BEAUDAU. Dame! si tu choisis toujours l'heure où elle prend l'air, ça ne prouve rien ça, mon garçon... et puis au fait, si on t'avait distingué, je l'aurais su dans le temps, moi qui confessais ton petit ange.

SÉDAGES. Est-il possible? quoi! vous l'avez vue si près de vous, vous avez senti son souffle enivrant, compté pour ainsi dire tous les battemens de son cœur.

BEAUDAU. Il est sûr que si j'y avais fait bien attention...

SÉDAGES. Ah! c'était le ciel! c'était la joie des bienheureux, et vous n'avez pas succombé à l'excès du bonheur!

BEAUDAU. Je n'ai succombé à rien du tout; je lui ai donné l'absolution, tout bonnement, comme aux autres.

SÉDAGES. Ah! sans doute... vous ne l'aimiez pas, vous.

BEAUDAU. Il n'aurait plus manqué que ça, par exemple! Ecoute, mon garçon, en y réfléchissant bien, je crois qu'il faut que tu renonces à cet amour là.

SÉDAGES. Y renoncer!

BEAUDAU. Oui, s'il s'agissait de toute autre pensionnaire, je pourrais essayer; mais ici, peine perdue, la fille du gouverneur de Tours! une parente du cardinal... il y aurait trop d'obstacles!

SÉDAGES. Des obstacles! oh! nous les surmonterons... ou je mourrai!

BEAUDAU. Plait-il? est-ce qu'on meurt d'amour à présent?

SÉDAGES. Vous verrez!

BEAUDAU. Laisse-moi donc tranquille!.. moi aussi, à ton âge... j'ai eu des passions très violentes... et je n'en suis pas mort... sais-tu ce que je faisais, quand sa me prenait?.. je m'enfermais bien vite dans ma cellule... j'ouvrais le premier dictionnaire venu, et je me mettais à le copier tout au long.. ça n'est pas très amusant; mais ça calme bien. Tu devrais en essayer un peu du dictionnaire... Veux-tu que je t'en prête un.

SÉDAGES. Je vois que j'avais tort de compter sur vous... vous ne pouvez même comprendre ce que j'éprouve!

BEAUDAU. Si, si, allons, ne te fâche pas... Tiens, imagine seulement un moyen et je t'aiderai de bien bon cœur, si je peux.

SÉDAGES. Un moyen, eh! mon Dieu! le meilleur... serait de l'enlever.

BEAUDAU. L'enlever, bonté divine! enlever une pensionnaire carmélite! moi chanoine honoraire du chapitre métropolitain!

SÉDAGES. Vous avez raison, oui... on pourrait trouver cela un peu léger de votre part.

BEAUDAU. Un peu léger! je crois bien!

SÉDAGES. Si seulement, vous pouviez vous charger d'une lettre...

BEAUDAU. Une lettre à présent!.. je te le demande à toi-même, là... avec mon habit, mon caractère, puis-je en conscience m'établir messager de... ah!

SÉDAGES. Vous aimez donc mieux que je meure; adieu!

BEAUDAU. Comment! adieu, du tout... Ah! quelle tête, quelle tête, voulez-vous bien rester ici, mauvais sujet... Il me jette dans des transes!

SCÈNE VIII.

URSULE, BEAUDAU, SÉDAGES.

URSULE. M'sieur Beaudau, M'sieur Beaudau, on vous d'mande.

BEAUDAU. Je n'ai pas le temps.

URSULE. C'est monsieur le gouverneur de Tours qui arrive.

SÉDAGES. Le père de Marie!

BEAUDAU. Comment?

URSULE. Il faisait changer ses chevaux pour aller au couvent de sa fille, quand on lui a dit par hasard que vous étiez ici... ça a paru lui faire plaisir, et il monte pour vous parler.

BEAUDAU. Ah! c'est le ciel qui me l'envoye! Ernest.

SÉDAGES. Mon ami.

BEAUDAU. Va-t'en.

SÉDAGES. Pourquoi?

BEAUDAU. Je te dis de me faire le plaisir de t'en aller.

SÉDAGES. Ah! je vous devine!

BEAUDAU. Non, non pas de fausse joie, de fausse espérance... ça fait trop de mal

après... ne compte sur rien... je ne te promets rien.

SÉDAGES, *lui sautant au cou.* Ah! que vous êtes bon!

BEAUDAU. Prends donc garde, veux-tu bien te sauver, tout de suite, tout de suite. (*Sédages sort.*) Au moins le gouverneur ne le verra pas... il ne saura pas de qui il s'agit, et s'il se fâche, il n'y aura que moi d'exposé.

URSULE, *au gouverneur en montrant Beaudau.* Le v'là, monseigneur.

Elle sort.

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, BEAUDAU.

LE GOUVERNEUR. Mon digne M. Beaudau.

BEAUDAU. Monseigneur.

LE GOUVERNEUR. En arrivant à Tours, j'aurais dû m'attendre à vous y rencontrer.

BEAUDAU. Comment cela?

LE GOUVERNEUR. C'est qu'il est tellement dans votre nature de rendre service, que vous êtes toujours là quand on a besoin de vous.

BEAUDAU. Je pourrais vous être utile?

LE GOUVERNEUR. Oui, pour une démarche, importante à ma famille, et dont je vous l'avoue, je me trouvais un peu embarrassé, tout-à-l'heure encore... avant qu'on m'ait fait songer à vous.

BEAUDAU, *à part.* Comme ça se rencontre! (*Haut.*) Soyez sûr de mon zèle, qui du reste, n'aura guère de mérite, puisque j'ai moi-même une prière à vous adresser.

LE GOUVERNEUR. Tant mieux, quelque bonne action, sans doute.

BEAUDAU. Oh! oui, oui... c'en est une, je l'espère.

LE GOUVERNEUR. Apprenez-moi vite.

BEAUDAU. Non, non, monseigneur, parlez le premier... ne fut-ce que pour m'enhardir... voyons, pour vous d'abord, que dois-je faire?

LE GOUVERNEUR. Allez voir ma fille aujourd'hui même, et lui dire... mais en causant, de bonne amitié, avec douceur, enfin comme un père...

BEAUDAU. Oh! quant à ça, entre elle et moi, c'est l'habitude.

LE GOUVERNEUR. Je le sais, et voilà pourquoi j'ai pensé que vous conveniez mieux que personne, pour la disposer à prendre le voile!

BEAUDAU. Le voile!

LE GOUVERNEUR. Oui... il le faut, dans deux jours au plus tard... je compte sur vous pour l'y décider... et maintenant, dites-moi ce qu'à mon tour je puis faire pour vous?

BEAUDAU. Oh! pour moi... bien obligé, je vous avoue qu'à présent.. (*A part.*) Le voile! dans deux jours! je tombais bien; essayons toujours de gagner du temps, et plus tard... (*Haut.*) Pardon, monseigneur, mais deux jours pour se préparer, c'est bien peu, une telle précipitation...

LE GOUVERNEUR. Est nécessitée par des raisons de famille... dont au surplus, je ne veux pas vous faire un secret... Vous savez que j'ai un fils.

BEAUDEAU. Un charmant enfant, que je faisais sauter l'autre jour encore sur mes genoux... il commence à épeler très joliment.

LE GOUVERNEUR. Le jour même où sa sœur prendra le voile, il doit être nommé colonel des chevaux-légers du roi.

BEAUDAU. A cinq ans! un colonel de cinq ans! Il me semble que quand vous attendriez encore un peu, le régiment n'en irait pas plus mal.

LE GOUVERNEUR. Attendre! et s'il n'y avait plus de vacance! d'ailleurs, c'est une condition... il importe au cardinal d'avoir à sa dévotion tous les chefs de la garde du roi... quant à l'âge de mon fils, mille exemples pareils... c'est même une raison de plus pour le cardinal qui ne tiendra que mieux le régiment sous sa main.

BEAUDAU. J'entends... c'est-à-dire que c'est son eminence qui sera colonel des chevaux-légers... et je vois, monseigneur, qu'on a pensé à tout, excepté à la pauvre Marie!

LE GOUVERNEUR. Ma fille, elle m'est chère... et bientôt le sort le plus brillant, le titre de supérieure des Carmélites!

BEAUDEAU, *avec amertume.* Oui, voilà en effet, de quoi lui assurer une existence bien heureuse! ainsi, il est donc bien résolu qu'elle sera sacrifiée à la fortune de son frère.

LE GOUVERNEUR. Sacrifiée... vous, ministre du ciel, pouvez-vous parler ainsi! est-ce la sacrifier que la consacrer à Dieu?

BEAUDAU.

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Dieu! dites-vous? que sa loi soit la vôtre!
A-t-il prescrit, lui, notre père à tous,
D'enrichir l'un des dépouilles de l'autre?
Non, sa bonté se partage entre nous.
Le bien, le mal, pesés dans sa balance,

Règlent nos droits à son céleste appui ;
Et réunis dans son amour immense,
Tous ses enfans sont égaux devant lui.

LE GOUVERNEUR. Il suffit, monsieur, vous efusez la mission pour laquelle je comptais ur vous.

BEAUDAU, *avec véhémence*. Eh ! monseigneur, cette mission, la confieriez-vous à un autre, si vous ne craigniez au fond du cœur, qu'en vous écoutant, votre fille se demande si elle a encore un père !

LE GOUVERNEUR. M. Beaudau!..

BEAUDAU. Pardon, pardon, je ne veux pas vous irriter... à Dieu ne plaise ! un mot seulement encore... Si c'est décidé, soit, que toute votre fortune passe à votre fils, mais pourquoi retrancher votre fille du monde?..s'il se présentait pour elle... enfin, je suppose... un parti honorable, un jeune homme noble, opulent, qui ne vous demanderait que sa main...

LE GOUVERNEUR. Que dites-vous, monsieur?

BEAUDAU. C'est une supposition... mais enfin, si je trouvais... en cherchant... (*A part.*) pas bien loin... (*Haut.*) alors, double avantage! toutes les grandeurs pour le petit bonhomme, et à Marie, sa part, en bonheur!.. Eh bien, dans ce cas-là, que répondriez-vous?

LE GOUVERNEUR. Que ce serait impossible.

BEAUDAU. Pourquoi donc?

LE GOUVERNEUR. La politique du cardinal.

BEAUDAU. Toujours le cardinal.

LE GOUVERNEUR. Vous ne l'ignorez pas, sa résistance au pape dans l'affaire de la Valteline, les secours qu'il a envoyés aux protestans d'Allemagne, ont aigri contre lui la cour de Rome... c'est une ennemie d'autant plus dangereuse qu'elle ne se venge que dans l'ombre... pour se réconcilier avec elle, il a besoin qu'un grand exemple de dévotion soit donné dans sa propre famille... et c'est Marie qui a été désignée pour cela.

BEAUDAU. A merveille! Ainsi donc, à défaut de piété personnelle, son eminence en aura par délégation! comme c'est édifiant! et qu'il est beau à vous, monsieur le comte, d'immoler votre fille à de si misérables calculs!

LE GOUVERNEUR. Encore, monsieur.

BEAUEAU. Eh bien, quoi, monseigneur? oh! je n'ai pas l'habitude de farder ma pensée, moi, et quoiqu'il puisse m'arriver je dirai toujours...

LE GOUVERNEUR. Assez, monsieur, assez, je renonce à votre concours... ainsi de nouvelles observations seraient inutiles. Vous ne comprenez pas bien ma position, la nécessité que je subis.. et vous me jugez avec une sévérité que je ne mérite pas ; mais l'amertume de vos réflexions n'ayant sa source que dans la vive amitié que vous portez à ma fille, je veux bien l'excuser.... Croyez-moi, cependant, que vos paroles hardies sur le cardinal restent entre nous; que nul dans cette ville n'en devienne confident, il en résulterait peut-être pour vous des dangers qu'il ne dépendrait pas de moi de détourner... adieu, M. Beaudeau ; n'oubliez pas ma recommandation.

Il sort.

BEAUDAU, *le saluant*. Monseigneur... (*A lui-même.*) Des dangers! ah! ce n'est pas pour moi que j'ai peur, mais mon cher Ernest...

SCÈNE X.

BEAUDAU, SÉDAGES, BRISSAC.

SÉDAGES, *avant de paraître*. Laisse-moi! laisse-moi!

Il entre, échappant à Brissac.

BRISSAC, *le suivant*. Imprudent! Ah! il est parti!

SÉDAGES, *courant à Beaudau*. Mon ami...

BEAUDAU. Mon enfant, tu sais donc? est-ce que tu écoutais?

BRISSAC. Oui, et moi aussi... je suis arrivé là très heureusement pour le retenir, ne voulait-il pas entrer, se jeter aux pieds de ce maudit gouverneur?

BEAUDAU. Quelle imprudence!

BRISSAC. Sans doute, c'était éventer la mine.... donner l'éveil au père, joli moyen pour parvenir à enlever la fille.

BEAUDAU. Comment, l'enlever! j'espère bien qu'il n'est plus question de cela, et que vous m'aiderez plutôt à lui prouver qu'il faut qu'il l'oublie.

SÉDAGES. L'oublier, ah! maintenant moins que jamais... ce n'est plus pour moi seul, mais pour elle qu'on veut tyranniser.

BEAUDAU. La tyranniser... d'abord, qui est-ce qui te dit que ce n'est pas dans ses goûts? car enfin, tu en es convenu toi-même, tu ignores si elle t'aime...

SÉDAGES. Oh! je le saurai à tout prix.

BRISSAC. Oui, oui, il faut que nous sachions à quoi nous en tenir... et pour cela, nous irons le lui demander à elle-mê-

me... dussions-nous brûler le couvent, s'il n'y a pas d'autre moyen d'en faire ouvrir les portes !

BEAUDAU. Miséricorde ! Ernest, mon enfant, n'écoute pas un pareil écervelé, ne suis que mes conseils, entends-tu ! Brûler un couvent !

BRISSAC. Soyez tranquille, nous essayerons d'abord des moyens plus doux.

BEAUDAU. C'est bien heureux ! je te le répète, Ernest, ne l'écoute pas... il n'y a plus rien à faire, vois-tu bien, qu'à te résigner.

BRISSAC. Oui, et à mourir de consomption, n'est-ce pas ? ah ça ! mais vous n'êtes donc pas son ami ?

BEAUDEAU. Je ne suis pas son ami ! moi ! comment tu entends ça et tu ne dis rien, à quoi penses-tu donc ?

SÉDAGES. Je ne pense à rien, je n'entends rien, je suis désespéré, anéanti... voilà tout...

BEAUDAU. Allons, tout le monde perd la tête, jusqu'à moi, qui ne sais que faire; ah ! un moyen, un seul... (*Appelant.*) Ursule, Ursule ! Ah ! je ne suis pas son ami ! Ursule...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, URSULE.

URSULE, *elle porte des draps*. Quoi donc, M. Beaudau ?

BEAUDAU. Fais-moi le plaisir d'aller à l'hôtel du gouverneur savoir si la comtesse est ici.

URSULE. Pardon, M. Beaudeau, j' peux pas bouger pour le moment... tout est sens dessus dessous dans l'hôtellerie, rapport à deux saints missionnaires qui arrivent de Rome en droite ligne pour le jubilé...

BRISSAC *et* BEAUDAU. Des Missionnaires...

URSULE, *à Beaudau*. Oui... vous savez, c'est eux qu'on criait ce matin... J' vas mettre des draps à leurs lits.

BEAUDAU. Mais tu peux bien avant...

URSULE. Non, non, c'est pressé... tenez, v'là déjà maître Pichard qui les amène.

Elle sort. Ici, l'orchestre commence à exécuter en sourdine, un motif du final de cet acte.

BEAUDAU, *à lui-même*. Tout bien considéré, je crois que je ferai mieux d'y aller tout de suite, moi-même... Oui, c'est ça...

Fausse sortie.

SÉDAGES. Eh bien vous m'abandonnez ?

BEAUDAU. Sois tranquille, si je te quitte, c'est pour m'occuper de toi... surtout, je t'en prie, ne te laisse pas endoctriner par ce cerveau brûlé... Ah ! je ne suis pas son ami, on verra, on verra !

Il sort.

SCÈNE XII.

SÉDAGES, BRISSAC.

BRISSAC. Il est vraiment exaspéré, le digne homme.

SÉDAGES. Tu as eu tort, aussi.

BRISSAC. Chut; voilà les moines.

SCENE XIII.

Les Mêmes, PICHARD, Deux Moines, Quatre Garçons d'auberge, *portant deux grands coffres.*

PICHARD, *entrant après les garçons*. Par ici, mes révérends, par ici.

BRISSAC, *bas à Sédages*. Oh ! quel air cafard !

En passant devant eux, les moines leur donnent la bénédiction. La musique cesse quand ils sont sortis par la porte opposée à celle par laquelle ils sont entrés.

SCÈNE XIV.

SÉDAGES, BRISSAC.

BRISSAC, *revenant à Sédages*. Allons donc, Sédages, allons donc, pourquoi te décourager ainsi ? c'est le moyen de tout perdre.

SÉDAGES. Eh ! tout n'est-il pas perdu ?..

BRISSAC. Non, cent fois non, je te le répète, tu réussiras, si tu mets bien dans ta tête de réussir...

SCENE XV.

SÉDAGES, BRISSAC, URSULE.

URSULE, *avant d'entrer*. Oui, not' maître, j'y vas.

BRISSAC, *l'arrêtant*. Où vas-tu ?

URSULE. Commander un bon consommé pour leurs révérences...

BRISSAC. Diable, ils se soignent, à ce qu'il paraît.

URSULE. Dam ! des hommes si saints, savez-vous qu'ils apportent une provision

d'osselets, de chapelets, et d'indulgences à tout prix... Dieu, si j'étais riche...

BRISSAC. Bah! ça te tente?

URSULE. Si seulement j' pouvais avoir un petit chapelet béni par le Pape.

BRISSAC. A ta place, je prendrais plutôt des indulgences.

URSULE. Ah! que c'est méchant!

BRISSAC.

Air: *Vaudeville de l'écu de six francs.*

Mais pour être sûre, ma chère,
D'avoir d'eux ce qu'il t'en faudra,
Tâche d'arriver la première,
Dépêche-toi...

URSULE.

Pourquoi donc ça?

BRISSAC.

Dépêche-toi..,

URSULE.

Mais pourquoi ça?

BRISSAC.

C'est qu'au feu qui dans leurs yeux brille,
Venant de si loin, moi, je crois,
Qu'en route ils ont pu quelquefois
Faire brèche à leur pacotille.

URSULE. Ah, si on peut dire!..

BRISSAC. Et quand commence la mission?

URSULE. Ici, pas tout de suite, les bons pères doivent d'abord aller aux Carmélites...

SÉDAGES, *se levant.* Aux Carmélites?

URSULE. Tiens, ça l'a réveillé ça!

BRISSAC. Ah! ils vont aux Carmélites.

URSULE. Oui... ils y sont attendus pour demain... il paraît que la supérieure était prévenue, car depuis plus de huit jours, on est occupé à rassembler des provisions de volailles, poissons, fruits, vins, patisseries, sucreries, sirops... enfin, toutes les chatteries possibles.

BRISSAC. Et tout cela pour ces frocards?

URSULE. C'est bien le moins, ces pauvres révérends! ils auront tant à faire! Prêcher deux fois par jour, et puis confesser toutes les pensionnaires, toutes les religieuses, jeunes et vieilles...

BRISSAC. Les vieilles aussi, ça sera fatigant.

URSULE. J' crois bien... aussi on dit qu'ils ont partagé la besogne pour qu'elle soit mieux faite... il y en a un qui confesse, et l'autre qui prêche... de c'te manière-là...

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, PICHARD.

PICHARD, *portant les robes des moines.* Encore arrêtée à jaser avec messieurs les officiers... c'est très indécent, mademoiselle, très indécent! surtout au moment où la maison est sanctifiée par la présence de nos révérends pères en Dieu!

BRISSAC. Allons, est-ce qu'il est déjà pris, celui-là?

URSULE. Not' maître, c'est pas moi qui m'a arrêtée... c'est eux qui m'ont retenue.

PICHARD. C'est bon, c'est bon; prends ces robes pour les faire bien battre et brosser... tu les rapporteras ensuite à la porte des bons pères... tu sais, n. 2.

URSULE. Oui, not'bourgeois.

BRISSAC, *bas.* N'entre pas, surtout.

URSULE Soyez donc tranquille.

Elle sort.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, hors URSULE.

PICHARD. Comme la chambre des révérends est mitoyenne avec la vôtre, j'espère, mes officiers, que vous voudrez bien ne pas faire trop de bruit, si messieurs vos camarades viennent comme de coutume jouer avec vous au passe-dix.

BRISSAC. C'est bon! c'est bon!

PICHARD. Non, c'est que, voyez-vous, d'après quelques mots que les bons pères murmuraient entre eux, j'ai idée qu'ils comptent voir bientôt notre grand cardinal, et s'ils allaient lui dire du mal de mon auberge...

BRISSAC. Imbécille.

PICHARD. Ecoutez donc, je tiens à la réputation de ma maison, et je ne voudrais pas...

BRISSAC. Assez, assez... laisse-nous.

Il le pousse vers la porte de droite.

SCÈNE XVIII.

SEDAGE. BRISSAC.

BRISSAC. Victoire, mon ami, le bienheureux couvent nous est ouvert! tâchons seulement d'escamoter les robes, et je réponds de tout.

SÉDAGES. Tu voudrais?...

BRISSAC. Pourquoi non?.. mais surtout

ne vas pas en parler à ton digne précepteur... un rien l'effraye...

SÉDAGES. Un rien!... Mais ceci est sérieux, et si le cardinal...

BRISSAC. Je conviens que c'est un genre d'équipées sur lequel il n'entend pas raillerie... mais que veux-tu, le temps presse, tu n'as pas le choix des moyens... et à moins que tu ne sois résigné à perdre ta maîtresse...

SÉDAGES. Ah! plutôt mourir!.. mais c'est toi qu'il m'en coûte de compromettre!

BRISSAC. Laisse donc, tu t'es bien autrement exposé pour moi... Et puis, vrai, là, je ne serai pas fâché de voir de près ces excellentes carmelites... des créatures si attentives, si prévenantes... As-tu entendu ce que disait Ursule?.. Nous vivrons très bien là, mon cher ami...

SÉDAGES. Mais...

BRISSAC. Chut!.. la petite... laisse-moi faire.

SCENE XIX.

Les Mêmes, URSULE. *Elle porte les robes.*

BRISSAC, *l'arrêtant.* Eh! là! là.. comme tu cours!

URSULE. Laissez-moi, capitaine, faut que je porte ces robes...

BRISSAC. Au numéro 2... oui, nous le savons... mais donne-les, tiens, moi, je m'en charge.

URSULE. Comment?

BRISSAC. Toi, pendant ce temps, tu me rendras un service.

URSULE. Quoi donc?

BRISSAC. Tu vas aller bien vîte au poste voisin dire à Thévenay, le sergent de carabiniers, de venir me parler tout de suite.

URSULE. Mais les robes...

BRISSAC. Puisque je te dis que je m'en charge... va donc.

URSULE, *en s'en allant.* Vous en répondez au moins!

BRISSAC. Oui, oui!.. (*Revenant à Sédages.*) Ah!... tiens, va mettre ça en sûreté.

SÉDAGES. Mais, pourquoi faire venir Thévenay?

BRISSAC. Une idée sublime, mon cher!. je suis en veine aujourd'hui... tu verras... tout ça va se dérouler petit à petit... Dis-moi, nos deux sous-lieutenans, Saint-Elme et Dugast, ne sont-ils pas encore à Blois?

SÉDAGES. Sans doute... jusqu'à lundi.. leur permission était de huit jours.

BRISSAC. À merveille!.. va donc vîte t'enfroquer de ton mieux... je te rejoins à l'instant.

Sédages sort par la première porte de gauche; le jour baisse.

SCÈNE XX.

THÉVENAY, BRISSAC.

BRISSAC. Ces braves moines... j'en ris d'avance!.. Ah! vous voilà, Thévenay.... approchez.

THÉVENAY. Oui, mon capitaine.

BRISSAC. Messieurs les sous-lieutenans Saint-Elme et Dugast viennent d'arriver de Blois... ils sont mis aux arrêts forcés, par ordre supérieur.

THÉVENAY. Oui, mon capitaine.

BRISSAC. Vous allez sur-le-champ, placer une sentinelle à la porte de la chambre n.° 2... où ils sont maintenant.

THÉVENAY. Je croyais qu'il logeaient au n.° 7.

BRISSAC. Ils ont déménagé... Vous donnerez la consigne la plus sévère à la sentinelle... Que personne ne sorte de la chambre, et que personne n'y entre, sous aucun prétexte, que nulle communication, en un mot, ne puisse s'établir du dedans au dehors, avant ordre contraire, entendez-vous bien.

THÉVENAY. Oui, mon capitaine.

BRISSAC. Pour plus de sûreté, vous placerez une seconde sentinelle dans la rue, sous la fenêtre de ces Messieurs, et comme ils ont la tête un peu échauffée, vous recommanderez bien à vos hommes de ne s'inquiéter nullement de toutes les extravagances qu'il pourront dire ou faire.

THÉVENAY. Oui, mon capitaine.

BRISSAC. Enfin, pour mieux assurer le respect de la consigne par les gens de la maison, vous établirez à cette extrémité du corridor un poste de quatre hommes, qui n'y laissera pénétrer qui que ce soit... allez, et ne perdez pas une minute.

THÉVENAY. Ça suffit, mon capitaine. (*Il sort.*)

BRISSAC. Ma foi!.. si ceux-là ne sont pas bien gardés!.. (*L'orchestre commence la ritournelle du final.*) On vient... allons... vîte à ma toilette.

Il sort par la première porte de gauche. Au même instant, entrent par la porte de droite tous les buveurs du commencement de l'acte. Il fait nuit des garçons placent des lampes sur les tables.

SCÈNE XXI.

EUSTACHE FARIN, GUILLAUME LANGLOIS, GERVAIS, Autres Buveurs, *puis* CLAUDE PICHARD et URSULE.

FINAL.

Musique de M. This.

CHŒUR DES BUVEURS.

A table! à table!
Francs buveurs, gais lurons!
Hôtellier du diable,
Vite des flacons!
Du vin! du vin!
Buvons jusqu'à demain.
Frappant sur les tables.
Du vin! du vin!

CLAUDE PICHARD, *entrant avec Ursule.*

Quel bruit! quel scandale!
Savez vous mécréans,
Que près de cette salle
Dorment deux révérends!

LES BUVEURS.

Qu'ils dorment, nous, nous voulons boire!
Frappant de nouveau sur les tables.
Du vin! du vin! du vin!

URSULE.

Not' maître, vous pouvez m'en croire,
En v'là pour jusqu'à demain matin.
On apporte du vin et les buveurs se calment.

SCENE XXII.

Les Mêmes, BEAUDAU.

Beaudau entre en s'essuyant le front; il parait accablé.

BEAUDAU.

Ma démarche était inutile.
La comtesse n'est point en ville.
Réjoignons ce pauvre garçon!

Au moment où il se dirige vers la porte, qui conduit à la chambre de Sédages, Thévenay entre par la porte de droite avec cinq carabiniers, qu'il fait ranger en entrant. Beaudeau s'arrête étonné.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, THÉVENAY, Carabiniers, *puis* BRISSAC et SÉDAGES.

BEAUDAU, CLAUDE PICHARD, URSULE ET LES BUVEURS.

Quel est donc ce mystère?
Des gens armés dans la maison.

BEAUDAU, *à Thévenay.*

Qu'est-il donc arrivé?

THÉVENAY.

Ce n'est pas votre affaire.

Place! (*Il fait avancer ses hommes vers l'autre porte.*)

LE CHŒUR, *pendant ce mouvement.*

Quel étrange mystère!
C'est quelque trahison!

Brissac et Sédages paraissent vêtus en moines, au moment où les carabiniers sont vis-à-vis la porte; l'orchestre exécute le même motif de marche qui a servi pour l'entrée des autres moines. Brissac donne la bénédiction aux carabiniers qui s'inclinent et se rangent pour les laisser passer.

LE CHŒUR.

Les révérends! Faisons silence!
Respectons leur présence,

BRISSAC, *bas à Sédages vers le milieu du théâtre.*

J'espère que le tour est bon!..
Baisse donc mieux ton capuchon.

Pendant ce temps, Thénevay a donné la consigne à ses hommes. Tous les buveurs sont levés. Brissac et Sédages poursuivent leur marche en donnant des bénédictions à droite et à gauche. Ursule baisse la robe de Brissac en s'inclinant. Brissac distrait va la baiser au front, lorsque Sédages le tire par la manche, il donne alors la bénédiction à Ursule. Beaudau veut entrer dans le corridor qui conduit chez Sédages. Thévenay, frappant de son arme la terre, lui dit On ne passe pas. Beaudau interdit se retourne; à ce moment Brissac qui est arrivé à la porte de droite, se retourne aussi, et donne une dernière bénédiction à toute l'assemblée qui s'incline, ce que fait aussi Beaudau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une grande salle du couvent des Carmélites, servant de classe. A droite de l acteur, une porte communiquant à l'intérieur; à gauche, celle qui communique à l'extérieur. Des deux côtés, des tables de travail et des bancs pour les pensionnaires. Un grand fauteuil en tapisserie pour la sœur surveillante.

SCENE I.

LA SUPÉRIEURE, SŒUR OPPORTUNE, MARIE, LOUISE, AGATHE, Pensionnaires.

Au lever du rideau, les pensionnaires sont assises, elles ont un livre à la main; mais toutes le nez en l'air. La sœur Opportune est assise dans le grand fauteuil, elle travaille, à moitié endormie, à un morceau de tapisserie. Louise, cachée derrière le fauteuil de sœur Opportune, la chatouille avec le bout d'une plume. Sœur Opportune croyant que c'est une mouche, semble la chasser de la main.

LOUISE. Chut!.. la supérieure!.. (*Elle se sauve à sa place.*)

Au moment où la supérieure entre, toutes les têtes se baissent vers les livres. Sœur Opportune se lève et reste debout devant son fauteuil.

LA SUPÉRIEURE, *entrant par la porte de droite.* Laissez là vos leçons, mesdemoiselles.

Toutes posent vivement leur livre sur la table avec un mouvement de joie.

LOUISE. Tiens, est-ce qu'il y a congé?

LA SUPÉRIEURE. Vous allez avoir à vous occuper de quelque chose de plus grave... Comme les révérends missionnaires, que nous n'attendions que sous huitaine, doivent arriver aujourd'hui même, vous allez préparer sur-le-champ vos examens de conscience, pour ne pas faire perdre de temps à ces bons pères.

LOUISE, *à part.* C'est bien amusant!

LA SUPÉRIEURE. Qui est-ce qui raisonne par là?

TOUTES. Personne, madame.

SŒUR OPPORTUNE. Je n'ai rien entendu.

LOUISE. Je crois bien, elle dort tout debout.

LA SUPÉRIEURE. Allons mes demoiselles, commencez... et vous sœur Opportune, veillez au bon ordre.

SŒUR OPPORTUNE. Oui, sainte mère.

La supérieure sort par la porte de gauche; la sœur Opportune se rassied, et presqu'aussitôt sa tête tombe sur sa poitrine; elle laisse échapper sa tapisserie et s'endort tout-à-fait. Louise est en tête de la table de gauche, et Marie en tête de celle de droite.

SCÈNE II.

MARIE, LOUISE, AGATHE, Les Pensionnaires, SŒUR OPPORTUNE.

LOUISE. Silence donc, mesdemoiselles. vous m'empêchez de chercher.... As-tu trouvé quelque chose, toi, Agathe?...

AGATHE. Non, pas encore... je taille ma plume... (*Sœur Opportune ronfle.*) Eh! bien, qu'est-ce qu'a donc sœur Opportune?

LOUISE. Elle veille au bon ordre... laisse-la faire... (*s'approchant d'Opportune.*) Dort-elle de bon cœur!.. pauvre femme, je ne sais pas ce qu'elle a, mais depuis quelque temps... (*Allant au banc de Marie.*) Eh! bien, Marie, où en es-tu?... ah!... tu as déjà écrit... tu es bien heureuse... Certainement, moi, je ne suis pas meilleure qu'une autre... eh! bien, quand il s'agit de faire ma liste, je ne sais jamais par où commencer...

SŒUR OPPORTUNE, *rêvant.* Oui, mon père...

LOUISE, *se rapprochant du fauteuil.* Chut!.. elle rêve...

SŒUR OPPORTUNE. Mon père.... j'ai...

LOUISE. Elle se croit à confesse, c'est parfait!..

SŒUR OPPORTUNE. Mon père.... j'ai menti.

Toutes les pensionnaires rient.

LOUISE, *riant aussi.* Chut!.. ah! vous avez menti.... à votre âge!... c'est un très vilain péché, ma sœur!.. Tiens, mais j'y pense, moi qui étais embarrassée, je peux toujours mettre celui-là. (*Elle retourne à sa place.*)

AGATHE et les Autres. Moi aussi.

LOUISE. Là.... en voilà déjà un bon.... Voyons... après ça... après?.. je ne trouve plus rien... je suis pourtant bien sûre... C'est ennuyeux... on devrait faire une dictée ça serait plus commode... Ah! mesdemoiselles, une idée.. une excellente idée!. écoutez... (*Elles quittent toutes leur table et s'approchent leur papier à la main; Marie, seule, reste à sa place.*) Nous pouvons bien nous dire ça entre nous: un peu plus, un

peu moins, nous tombons toutes dans les mêmes fautes, n'est-ce pas?

LES PENSIONNAIRES. Oui.

LOUISE. Eh! bien alors, qui est-ce qui nous empêche de tirer au sort à qui fera la liste?.. comme cela du moins, il n'y en aura qu'une seule qui s'ennuiera... Les autres joueront, et quand la partie sera finie, on n'aura plus qu'à copier et à mettre les chiffres... qu'en pensez-vous!..

AGATHE. Moi, je veux bien.

LES AUTRES PENSIONNAIRES. Moi aussi.

LOUISE. Et toi, Marie qu'en dis-tu?

MARIE. De quoi s'agit-il?.. je n'ai pas entendu...

LOUISE. Tu as donc toujours continué à écrire... tu dois avoir fini alors... ça se trouve bien... mesdemoiselles, nous n'avons plus besoin de tirer au sort... c'est sa liste qui servira...

Marie plie vivement son papier.

AGATHE. Oh! non, elle est trop sage... il n'y aurait pas assez de péchés pour nous.

LOUISE. Peut-être... que sait-on?.., parce qu'elle ne fait pas autant d'espiégleries que nous?.. qu'elle ne rit presque plus, et qu'elle a toujours l'air de réfléchir... qu'est-ce que ça prouve?..

MARIE, *se levant*. Louise!..

LOUISE. Ne te fâche pas... ce n'est pas pour médire de toi... tu es ma cousine, et j'ai beau te taquiner souvent.... ça ne m'empêche pas de t'aimer beaucoup... au contraire.... Mais c'est égal, si tu ne veux pas passer pour une hypocrite, une rapporteuse, tu viendras avec nous.

MARIE. Et si madame la supérieure...

LOUISE. Qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse?.. Quant tout le monde est coupable il n'y a plus moyen de punir personne... allons viens.

Elle lui prend la main pour l'entraîner; Marie veut serrer son examen de conscience dans sa poche; le papier glisse et tombe à terre. Pendant le chœur suivant, les autres pensionnaires vont remettre leur papier sur les tables; elles le font si étourdiment, que la moitié tombe à terre.

CHŒUR.

Air de Daniel le sonneur. (*Madame Duchambge.*)

Sans bruit, plions bagage,
La voyez-vous dormir?
Laissons là notre ouvrage,
Et courons au plaisir!

LOUISE.

Attendez... qu'avant je m'assure
Qu'elle dort encor tout de bon.

Elle s'approche d'Opportune et passe à plusieurs reprises la main devant ses yeux. A ce moment, Opportune ronfle à grand bruit.

Elle n'aurait pas, je le jure,
Un meilleur sommeil... au sermon.

REPRISE DU CHŒUR.

Sans bruit, plions bagage,
On ne peut mieux dormir; etc.

Louise entraîne Marie; elles s'éloignent toutes sur la pointe des pieds, en se recommandant mutuellement le silence, et sortent par la porte de droite.

SCENE III.

BRISSAC, SÉDAGES, LA SUPÉRIEURE, OPPORTUNE.

LA SUPÉRIEURE, *entrant presque à reculons*. Oui, mes pères, vous allez les trouver dans un saint recueillement, et occupées toutes de leur examen de conscience...

BRISSAC, *en entrant*. Eh! bien, mais il n'y a personne...

LA SUPÉRIEURE, *se retournant*. Comment personne!.. est-il possible?.. et la sœur Opportune!.. (*l'apercevant dans son fauteuil.*) Dieu me pardonne, je crois qu'elle dort!

BRISSAC. Oui, ça me fait cet effet-là... (*Bas à Sédages.*) Ne ris donc pas, toi.

LA SUPÉRIEURE, *secouant le bras d'Opportune*. Sœur Opportune! sœur Opportune!..

OPPORTUNE. Hein?.. qui me tire ainsi?.. est-ce le diable?.. (*ouvrant les yeux.*) miséricorde! la Supérieure!.. Pardon, sainte mère, je m'étais oubliée un moment...

LA SUPÉRIEURE. Que faites-vous donc de vos nuits, ma sœur, pour être ainsi endormie dès le matin?

BRISSAC, *bas*. Pauvre fille!

OPPORTUNE. C'est que.,. je crois que j'avais mal à la tête...

LA SUPÉRIEURE. Il suffit... nous en recauserons... mais où sont donc ces demoiselles?

OPPORTUNE. Ces demoiselles?... mais à leur places, j'imagine... Bonté du ciel, elles ont pris leur volée!.. ce n'est pas ma faute, sainte mère, j'étais à mon poste....

LA SUPÉRIEURE. C'est bon, c'est bon... venez les chercher avec moi... il faut qu'une punition exemplaire!..

SÉDAGES. Oh! non, je vous en prie, pas de sévérité... n'est-ce pas, mon frère?

BRISSAC. Sans doute... sans doute.... (*bas.*) Prends donc garde, tu ne parles pas assez du nez.

LA SUPÉRIEURE. Vous dites mon père?..

BRISSAC. Je dis qu'il faut que jeunesse se passe.

LA SUPÉRIEURE. Mais vous allez croire

peut-être que notre règle n'est pas assez rigoureuse, que nous négligeons...

BRISSAC. Pourquoi donc ça?.. Un capitaine a beau être sévère sur la discipline, il ne peut pas toujours répondre de ses soldats.

LA SUPÉRIEURE. Comment?

SÉDAGES. Ne faites pas attention... c'est une figure.

BRISSAC. Oui, j'aime beaucoup le style figuré.

LA SUPÉRIEURE. Preuve que vous vous nourrissez de la lecture des livres saints.

BRISSAC. Moi... c'est vrai depuis hier au soir, tenez je ne me suis pas nourri d'autre chose... (*bas.*) aussi j'ai une faim!.. (*haut.*) mais plus de retard, ma sœur, allez chercher vos petits anges... et croyez-moi...

Air : *Ermite, bon ermite.*

Pour les trouver plus vite.
Dans la sainte maison.
Annoncez tout de suite
Qu'elles ont leur pardon.

SÉDAGES, *à part.*

Par tes regards, Marie,
Viens embrasser mon cœur!

LA SUPÉRIEURE, *à Sédages*

Que dites-vous?

BRISSAC.

Il prie...

LA SUPÉRIEURE.

Déjà!.. quelle ferveur!

ENSEMBLE.

Pour les trouver plus vite,
Dans la sainte maison,
Annoncez / Annonçons Tout de suite,
Oui, tout de suite,
Qu'elles ont leur pardon!

La Supérieure et Ursule, sortent par la porte de droite.

SCÈNE IV.

SÉDAGES ET BRISSAC.

BRISSAC. Eh! bien, j'espère que ça marche, hein?.. te repens-tu maintenant d'avoir suivi mes conseils?

SÉDAGES. Non vraiment... Notre premier succès me rend mon courage et toute ma gaîté.

BRISSAC. A la bonne heure donc!.. je te retrouve!.. Regarde-moi un peu... as-tu jamais vu un plus beau moine?

SÉDAGES. Pour le physique, oui, c'est parfait... mais tâche de prendre aussi l'esprit de ton rôle.

BRISSAC. Oh! l'esprit.... c est facile... surtout dans un rôle qui n'en demande pas.... Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète...

SÉDAGES. Quoi donc?

BRISSAC. C'est que cette brave et digne supérieure n'a pas encore soufflé le plus petit mot du déjeuner... cependant, d'après ce que disait Ursule, je m'attendais que tout de suite en arrivant...

SÉDAGES. Il est à peine dix heures...

BRISSAC. C'est possible... mais l'air est très vif par ici, et j'ai déjà des tiraillemens fort désagréables!

SÉDAGES. Patience, mon ami, patience... mais que vois-je là?

Il ramasse quelques-uns des feuillets écrits tombés à terre.

BRISSAC, *en faisant autant de son côté.* Dieu me pardonne... ce sont les examens de conscience de nos pensionnaires... (*Il lit.*) J'ai menti... j'ai menti... j'ai menti..

SÉDAGES, *lisant également.* J'ai menti... j'ai menti... C'est singulier... toutes commencent de même.

BRISSAC. Voyez vous ces petites filles... ce sont déja des femmes... As-tu au moins un chiffre, toi?

SÉDAGES. Non...

BRISSAC. C'est clair... c'est l'addition qui les a embarrassées.

SÉDAGES, *ramassant le papier de Marie.* Encore un... eh! mais voici quelque chose de plus complet... ce me semble... (*Il le parcourt.*) Qu'ai-je lu? ces détails... ces circonstances... plus de doute, ce ne peut-être que Marie! Quel bonheur!

BRISSAC. Qu'as-tu donc?

SÉDAGES. Elle m'aime, mon ami, elle m'aime! j'en suis sûr à présent!

Air *de Céline.*

Oui, mon ami, j'ai su lui plaire,
Et j'en tiens là le doux aveu!
Sans doute il doit être sincère,
Puisqu'elle a cru le faire à Dieu!

BRISSAC.

Pauvre enfant, que va-t-elle dire?
Comme le hasard la trahit!
Pour Dieu seul elle croit écrire,
Et c'est le diable qui la lit!

Voyons...

SÉDAGES. Du tout, du tout... c'est sacré cela... c'est inviolable!.. D'ailleurs, tu n'es qu'un profane... tu ne sentirais pas tout ce qu'il y a de délicieux, d'enivrant dans cette peinture si naïve, si vraie des premières émotions d'un cœur d'ange!.. pauvre Marie! elle s'accuse! une larme est tombée là... ah!

Il baise le papier avec transport.

BRISSAC. Assez! on vient... cache vite.

SCÈNE V.

Les Mêmes, LA SUPERIEURE, MARIE, LOUISE, AGATHE, OPPORTUNE, Pensionnaires.

LA SUPÉRIEURE.

Air *du bon Pèlerin.* (Beauplan.)

Venez, suivez-nous
En rang mettez-vous.
Qu'en leur présence,
Vôtre décence,
Du moins pour un moment,
Fasse honneur au couvent.
Prenez l'air sérieux,
Et saintement, levez, baissez les yeux! *bis.*

ENSEMBLE.

LES CARMÉLITES, *et* LES PENSIONNAIRES.

Daignez, bons révérends, en priant l'éternel,
Répandre ici tous les bienfaits du ciel!

BRISSAC *et* SÉDAGES.

Ah! puissions-nous, mes sœurs, en priant l'éter- [nel.
Répandre ici tous les bienfaits du ciel!

LA SUPÉRIEURE. Eh bien, mes pères, qu'en dites-vous?

SÉDAGES. Elles sont charmantes!

BRISSAC. Joli petit régiment, ma foi, et qui entend très-bien la manœuvre.

LOUISE, *à Agathe.* Qu'est-ce qu'il dit donc, le père capucin?

SÉDAGES, *à la supérieure qui paraît surprise.* Encore une figure, ma sœur... manœuvre est ici pour exercices pieux.

LA SUPÉRIEURE. Ah! oui... c'est juste.

SÉDAGES, *à part.* Je ne vois pas Marie... (*Haut à la supérieure.*) Toutes vos pensionnaires sont-elles bien ici?

LA SUPÉRIEURE. Il n'en manque pas une seule.

BRISSAC. Vous avez fait l'appel?

SÉDAGES, *bas.* Tais-toi donc. (*Haut.*) Une de ces demoiselles n'est-elle pas destinée à prendre le voile?

LA SUPÉRIEURE. Il y en a deux, mon père. Marie de Pont-Courlay, et Louise de Lacan, sa cousine.

LOUISE, *sortant du rang et faisant la révérence.* Louise de Lacan, c'est moi, mon père.

BRISSAC, *à part.* Oh! quel minois fripon!

LA SUPÉRIEURE, *la reconduisant dans le rang.* Qui est-ce qui vous demande? allez donc, mademoiselle.

SÉDAGES, *à la supérieure.* Et pensez-vous qu'elles aient de la vocation?

LOUISE. Oh! pas moi, d'abord!

LA SUPÉRIEURE. Vous tairez-vous?

BRISSAC. Ne la grondez pas... les vœux ne doivent jamais être forcés, vous le savez.

LOUISE, *aux autres.* A la bonne heure... il entend raison au moins le père capucin.

SÉDAGES. Et mademoiselle de Pontcourlay, ne la verrons-nous pas?

LA SUPÉRIEURE. Si fait, mon père... Marie... mademoiselle, Marie... où êtes-vous donc?

MARIE, *qui était restée derrière les autres.* Me voici, madame...

SÉDAGES, *bas à Brissac.* C'est elle! ah! mon ami, regarde-la.

BRISSAC, *de même.* Charmante! je t'en fais mon compliment.

SÉDAGES, *à Marie.* Approchez, mademoiselle... approchez sans crainte.

Air : *Jeune fille aux yeux noirs.*

Croyez-moi, mon enfant, ici notre présence
Ne doit pas dans votre ame exciter la terreur.
Le Dieu qui nous envoie est un Dieu d'indulgence,
Et notre ministère est tout consolateur!
Calmez-vous, car ma chère,
Souvent, j'en suis témoin.
Quand le cœur désespère,
Le bonheur n'est pas loin!

ENSEMBLE.

SÉDAGES.

Calmez-vous, etc.

MARIE.

Votre bonté m'est chère;
Mon cœur en a besoin.
Car, hélas! ô mon père,
Le bonheur est bien loin!

LA SUPÉRIEURE. Maintenant, mes révérends, ne jugerez-vous pas convenable d'adresser quelques questions à ces demoiselles pour vous assurer de l'instruction qu'elles reçoivent ici?

SÉDAGES. Avec grand plaisir, ma sœur.

BRISSAC, *bas à Sédages.* Joli plaisir! et le déjeûner donc? (*Haut.*) Certainement ma sœur; mais plus tard... je crois qu'il y a quelque chose de plus pressé...

LA SUPÉRIEURE. Quoi donc?

SÉDAGES. Oh! je devine... mon frère craint que ces demoiselles n'aient pas encore pris leur repas du matin...

BRISSAC. C'est cela même... et il me semble qu'il est bien l'heure...

LA SUPÉRIEURE. Oh! rassurez-vous, mon père... c'est déjà fait... car je suis d'avis qu'à leur âge on a besoin d'une nourriture matinale.

BRISSAC. Mais à tout âge, ma sœur, à tout âge... ça ne fait jamais de mal.

LA SUPÉRIEURE. Quant à vous, mes révérends, j'avais fait faire un choix dans nos provisions...

BRISSAC. Ah! vous êtes bien bonne!

LA SUPÉRIEURE. Mais la sœur Opportune m'ayant fait observer que c'est aujourd'hui vigile et jeûne...

BRISSAC. Hein?

LA SUPÉRIEURE. J'ai pensé que ce serait vous offenser que de vous offrir la moindre des choses avant ce soir...

BRISSAC, *à Sédages.* En voici bien d'une autre!

SÉDAGES, *bas.* Calme-toi!

BRISSAC, *de même.* Merci! jeûne, si ça t'amuse... moi, je veux déjeûner. (*Haut.*) Il est bien vrai, ma sœur, qu'ordinairement nous observons une abstinence très rigoureuse... mais il y a des exceptions... vous savez... ce sont les exceptions qui confirment la règle... et par exemple, quand nous avons à prêcher... il faut bien nous faire violence.

LA SUPÉRIEURE. Cela doit vous coûter beaucoup!

BRISSAC. Oh! oui, c'est une bien grande mortification! mais comme notre premier devoir est de nous conserver pour l'œuvre qui nous est confiée, quand je prêche, ma sœur, je me résigne et je ne jeûne pas.

LA SUPÉRIEURE. Vous comptez donc prêcher dès aujourd'hui...

BRISSAC. Certainement, oui, je prêcherai.

LA SUPÉRIEURE. Quel bonheur!

BRISSAC, *à Sédages qui le tire par la manche.* Puisqu'il n'y a pas moyen de déjeûner sans ça... (*Haut.*) Si nous passions au réfectoire...

LA SUPÉRIEURE. Quand vous voudrez, mes pères... permettrez-vous que ces demoiselles vous accompagnent?

BRISSAC. Pourquoi pas? si ça les amuse.

SÉDAGES, *bas à Marie.* Il faut que je vous parle sans témoins... restez ici je vous y rejoindrai.

LOUISE, *à part.* Qu'est-ce qu'il a donc à lui dire tout bas?

LA SUPÉRIEURE ET LES PENSIONNAIRES.

Air *de Doche.*

Mes pères, au réfectoire,
A l'instant suivez nos pas.
Pour vous enfans
Pour nous vraiment quelle gloire!
D'assister à leur repas!

SÉDAGES, *bas à Brissac.*

Montre une faim raisonnable
Et ne vas pas oublier
Que tu ne te mets à table
Que pour te mortifier.

ENSEMBLE.

SÉDAGES *et* **BRISSAC.**

Oui ma sœur, au réfectoire,
Nous allons suivre vos pas.
Pour Dieu seul, veuillez le croire
Nous acceptons ce repas!

LA SUPÉRIEURE *et* **LES PENSIONNAIRES.**

Mes pères, au réfectoire,
Daignez donc suivre nos pas.
Pour vos enfans
Pour nous vraiment quelle gloire!
D'assister à leur repas!

Tout le monde sort. Marie s'arrête à la porte redescend en scène.

SCÈNE VI.

MARIE, *seule.*

Que je l'attende ici... que peut-il avoir à me dire? saurait-il mon secret?.. mais pourquoi donc sa voix m'a-t-elle ainsi troublée? avant ce jour, je ne l'avais jamais entendue, j'en suis bien sûre... et pourtant, j'étais comme saisie, en l'écoutant... est-ce donc celle que je rêvais?

Air : *Pauvre soldat, sur cette rive.* (Labarre.)

Oui, c'était bien cette voix tendre;
Que toujours mon cœur lui prêta.
En songe encor j'ai cru l'entendre,
Et doux émoi tout à coup m'agita!
Lui, dans ces lieux, quelle folle pensée!
Bientôt le ciel, pour punir mon erreur,
Au même instant, hélas! pauvre insensée,
Va me ravir mon rêve et le bonheur.

SCÈNE VII.

LOUISE, MARIE.

LOUISE, *à part dans le fond.* Ah! la voilà. Il faut absolument que je sache pourquoi elle est restée ici... elle soupire... oh! bien sûr, il y a quelque chose! (*Haut.*) Eh bien, Marie, qu'as-tu donc? pourquoi n'es-tu pas venue avec les autres au réfectoire?

MARIE. Mon Dieu! pour rien, c'est que... d'abord, tu sais que je ne suis pas curieuse.

LOUISE. Ni moi non plus, vraiment... et puis au fait, qu'est-ce qu'il y a de si intéressant à voir déjeûner deux moines; ils mangent comme tout le monde... peut-être un peu plus, voilà tout... Est-ce que tu attendais quelqu'un ici?

MARIE. Attendre... et qui donc?

LOUISE. Je ne sais pas, moi... je disais ça... comme jaurais dit autre chose... c'est qu'il m'avait semblé que le révérend Franciscain t'avait parlé à l'oreille.

MARIE. Quelle idée! et qu'aurait-il pu me dire?

LOUISE. C'est bien ce que je me deman-

nais... après ça cependant, il n'y aurait rien d'extraordinaire... comme c'est lui qui doit nous confesser, il aurait pu désirer commencer par toi... ta réputation de sagesse!

MARIE. Encore!

LOUISE. Eh bien, non, ne te fâche pas, laissons là ta sagesse, puisque tu ne veux plus qu'on en parle... ainsi, je m'étais trompée, ce n'était pas lui que tu attendais?

MARIE. Mais je t'ai déjà dit que je n'attendais personne.

LOUISE. Ah! c'est vrai... alors tu ne seras pas contrariée que je te tienne compagnie.

MARIE. Non certainement... (*A part.*) Comment faire?

LOUISE, *à part.* Elle a beau dire, ça ne l'enchante pas du tout; mais c'est égal, je ne m'en irai pas.

BEAUDAU, *dans la coulisse.* Non, non... ne dérangez pas la supérieure... c'est inutile...

LOUISE. Tiens! c'est la voix de M. Beaudau.

MARIE. M. Beaudau! est-il possible?

SCÈNE VIII.

LOUISE, BEAUDAU, MARIE.

LOUISE, *allant au-devant de Beaudau.* Bonjour, M. Beaudau.

BEAUDAU, *lui tapant sur la joue.* Bonjour, petit lutin, bonjour... ah! Marie est là... Viens donc mon enfant...

MARIE. Mon bon père!

BEAUDAU, *l'embrassant sur le front.* Tu dis bien... oui, donne-moi ce nom, ma fille... je le mérite par la tendresse que je te porte...

LOUISE. C'est donc pour elle que vous venez?

BEAUDAU. Puisque tu veux le savoir... oui, c'est pour elle... j'ai à lui parler... ainsi ne te gêne pas, si tu as quelque chose à faire...

LOUISE. Moi, rien du tout.

BEAUDAU. Eh bien, c'est égal... laisse-nous toujours...

LOUISE. Ah! c'est donc un secret?

BEAUDAU. Apparemment... petite curieuse.

LOUISE. Moi, curieuse, par exemple... Ah! M. Beaudau, c'est mal à vous de dire ça.

Air nouveau de M. Thénard.

Curieuse, ah! vraiment,
Cette injure est cruelle;
Je sais bien qu'on m'appelle
Le furet du couvent.
Mais c'est mal me connaître,
Car, souvent, sans paraître,
Si j'entends, si je voi,
C'est toujours malgré moi.
J'en conviens, la première,
Je sais tout ce qu'on fait;
Même avant la tourrière,
Je découvre un secret.
J'ai l'oreille si fine,
Que de loin ou de près,
Sans me mettre aux aguets,
J'appredds tous les caquets.
Et ce qui me taquine,
C'est que dans bien des cas,
Lorsque je n'entends pas,
A coup sûr, je devine.
Et voilà cependant
Ce qui fait qu'on m'accuse;
Vous voyez maintenant
A quel point l'on s'abuse.

Curieuse, ah! vraiment,
Cette injure est cruelle;
C'est à tort qu'on m'appelle
Le furet du couvent.
Oui c'est mal me connaître,
Car souvent, etc.

Qui donc a pu m'apprendre,
Que sœur Félicité,
A le cœur le plus tendre
De la communauté?

BEAUDAU. Hein?

LOUISE.

Que la sœur Opportune,
Qui dort et ne fait rien,
Autrefois vive et brune,
Ne dormai t pas si bien.

BEAUDAU. Assez.

LOUISE.

Que sans être coquette
Dans son humble toilette,
Sœur Alice en cachette,
Sourit à son miroir;
Et que la sœur Annette,
Seule, dans sa chambrette,
D'une vieille anisette
Va goûter chaque soir.

BEAUDAU. Te tairas-tu, petit serpent.

LOUISE. Non, mais c'est que c'est odieux d'être calomniée comme je le suis!

Curieuse, ah! vraiment.
L'injure est trop cruelle;
Et c'est moi qu'on appelle
Le furet du couvent.
C'est bien mal me connaître,
Car enfin sans paraître,
Si j'entends, si je voi,
C'est toujours malgré moi.

BEAUDAU. Allons, allons, voilà qui est convenu, tu n'es pas curieuse.

LOUISE. Certainement non, je ne le suis pas.

BEAUDAU. C'est évident!.. je te demande bien pardon de m'être trompé d'abord... et je te prie en conséquence..

LOUISE. Ça suffit... on s'en va... (*A*

part.) Allez, faites des cachotteries, des mystères, je finirai toujours bien par savoir... (*Haut.*) Adieu, M. Beaudau.

BEAUDAU. Bonjour, bonjour.

Elle sort par la porte à droite, Beaudau s'assure qu'elle s'est éloignée.

SCENE IX.

MARIE, BEAUDAU.

BEAUDAU, *revenant à Marie.* Ah! enfin, nous en voilà débarrassés.

MARIE. Comme vous semblez ému.

BEAUDAU. Oui, oui... et j'ai des raisons pour l'être... tu ne devines guère ce qui m'amène près de toi... Il faut, mon enfant, que tu m'aides à prévenir un grand malheur.

MARIE. Vous m'effrayez; expliquez-vous...

BEAUDAU. Voilà!... c'est très délicat à t'expliquer, parce qu'une jeune fille... surtout au couvent... et puis dans ma bouche... Mais enfin la bonne intention excusera...

MARIE. De quoi s'agit-il donc?

BEAUDAU. D'un jeune homme...

MARIE. Un jeune homme?

BEAUDAU. Oui, mon ancien élève, Ernest de Sédages.

MARIE. Dont vous nous parliez si souvent.

BEAUDAU. Que veux-tu, ceux que j'aime, c'est plus fort que moi, je me laisse toujours aller à en dire du bien... et voilà le mal.

MARIE. Comment?

BEAUDAU. Sans doute... Il paraît que dans mes entretiens avec lui, j'ai eu aussi l'imprudence de lui parler souvent de toi...

MARIE. Eh bien?

BEAUDAU. Eh bien, ce pauvre garçon... ça a produit un effet... depuis six mois, il t'aime, il t'adore!

MARIE, *déguisant sa joie.* Vous croyez?

BEAUDAU. J'en suis sûr, il me l'a dit... et dans son délire, pour arriver jusqu'à toi, ne m'a-t-il pas menacé de se porter aujourd'hui même à des extravagances, que le cardinal, ton terrible parent, lui ferait payer de sa vie!

MARIE. Oh! ciel! ah! M. Beaudau, et vous l'avez quitté, et vous n'êtes pas là pour le retenir... ah! courez veiller sur lui, dites-lui bien que s'il m'aime réellement, il ne m'expose pas à la douleur d'avoir causé sa perte, que je ne m'en consolerais pas, que j'en mourrais.

BEAUDAU. Comment, tu en mourrais.. toi aussi... ce trouble, cette émotion...

MARIE, *avec un soupir.* Pourquoi me faisiez-vous si souvent son éloge?

BEAUDAU. C'est clair, c'est encore moi qui suis cause... Ah ça! mais, je suis donc destiné à porter le ravage dans tous les cœurs... décidément, j'ai la conversation malheureuse, je n'oserai plus rien dire... Ma pauvre enfant!

MARIE. Oh! je ne vous en veux pas... d'après ce que mon père m'a annoncé hier soir, je sais bien que cet amour-là ne peut faire que mon malheur... mais est-ce votre faute? pouviez-vous penser que ma famille serait si cruelle pour moi?

BEAUDAU. Ah! oui, elle est bien cruelle; et ton père si entêté dans sa dévotion au cardinal! voilà bien ce qui me fait frémir pour mon Ernest... une tête exaltée comme la sienne... il n'y aurait eu qu'un moyen, un seul, de l'empêcher de courir à sa perte.

MARIE. Et lequel mon père?

BEAUDAU. Je m'étais dit : C'est parce qu'il garde l'espoir de lui plaire, qu'il veut risquer des tentatives funestes... si elle lui ôtait cet espoir, si elle lui écrivait qu'elle a su par moi ses sentimens, mais qu'elle ne peut les partager, qu'elle ne les partagera jamais.

MARIE. Vous pensez qu'en écrivant cela, il renoncerait...

BEAUDAU. Sans doute, mais tu ne peux plus maintenant, ce serait un mensonge...

MARIE. Si c'est le seul moyen de le sauver...

BEAUDAU. Tu crois qu'à cause du motif il n'y aurait pas de péché? c'est bien possible; au surplus, je le prendrais pour mon compte... Voyons, tu te sens donc la force d'écrire tout le contraire de ce que tu penses?

MARIE. Puisqu'il le faut, j'essayerai.

Elle va se mettre à une table et écrit.

BEAUDAU. Tu es un ange... (*Pendant qu'elle écrit.*) Et ajoute bien que c'est par goût que tu prends le voile, que le monde, que le mariage te sont odieux, que quand même tu serais libre de l'épouser, tu n'aurais pas pu faire son bonheur.

MARIE, *soupirant.* Ah! je crois que si...

BEAUDAU. Moi aussi, mais c'est égal.. quand on fait tant que de sortir de la vérité, un peu plus, un peu moins... (*A part.*) Qu'est-ce que je dis donc?.. c'est affreux, cette maxime-là... malheureux Ernest à quoi me réduis-tu? moi, un casuiste!

MARIE, *lui remettant la lettre.* Tenez, mon père.

BEAUDAU. Eh bien... ces larmes... tu

trembles... tu te soutiens à peine... Marie...

MARIE. Ah! qu'importent mes chagrins pourvu qu'il vive, lui... partez, partez, et puissiez-vous arriver à temps!

BEAUDAU. Te quitter, te laisser seule dans cet état! encore, s'il y avait là quelqu'un pour te consoler, veiller sur toi...

SCENE X.

SÉDAGES, BEAUDAU, MARIE.

SÉDAGES, *dans le fond, à lui-même.* Enfin, j'ai pu m'échapper... Que vois-je! M. Beaudau... que devenir?

BEAUDAU. Un révérend... ah! c'est le ciel qui nous l'envoie... Voilà le consolateur qu'il te faut, tu déposeras dans son sein les plus secrètes pensées de ton cœur, et il te bénira comme moi, j'en suis sûr... attends, je vais le préparer... Un mot, s'il vous plaît, mon père... voilà une chère enfant bien tremblante, bien désolée, je vais vous laisser seul avec elle.

SÉDAGES, *à part.* Qu'il se dépêche donc...

BEAUDAU, *prenant Sédages à l'écart.* Ecoutez-la avec bonté, et quelque secret qu'elle vous révèle, je vous en prie, de l'indulgence, des paroles bien affectueuses, bien tendres, vous me le promettez, n'est-ce pas? ça peut se demander entre confrères?

SÉDAGES, *s'oubliant.* Oui, oui, soyez tranquille.

BEAUDAU. Hein? cette voix! oh! non, c'est impossible, ce serait trop audacieux. Mon père... monsieur... Ernest... regardez-moi... (*Il tourne autour de lui et le regarde sous le nez.*) C'est lui!

SÉDAGES, *bas.* Chut!

BEAUDAU. Comment, chut! du tout, je vais... (*A part.*) Quoi faire? un éclat, un scandale, elle peut le reconnaître, s'évanouir, il devinera qu'elle l'aime... et alors, complication de difficultés... (*Allant vite à Marie.*) Retire-toi, mon enfant.

MARIE. Comment, vous ne voulez donc plus que je me confie au révérend?

BEAUDAU, *entre ses dents.* A lui, non, c'est inutile à présent... il faut avant tout que nous ayions ensemble une explication plus complète.

MARIE. Et votre élève, M. Ernest, vous oubliez son danger?

BEAUDAU. L'oublier, au contraire, je le vois plus grand que jamais, et c'est pour ça, justement, qu'il faut que je parle bien vite à ce mauv... à ce digne révérend! Va, va, laisse-nous....

SÉDAGES, *voulant la suivre.* Elle s'éloigne... mademoiselle...

BEAUDAU, *le ramenant.* Si tu dis un mot, j'éclate...

Beaudau reconduit Marie jusqu'à la porte, et revient se placer vis-à-vis de Sédages.

SCENE XI.

SÉDAGES, BEAUDAU.

SÉDAGES. Mon Dieu! quel regard terrible!..

BEAUDAU. Ernest, M. Ernest...

SÉDAGES, Vous aller me gronder, n'est-ce pas?

BEAUDAU. J'aurais tort, peut-être... vous, en moine, ici, comment avez-vous pu seulement concevoir l'idée d'une énormité pareille?

SÉDAGES. Ah! je n'ai pensé qu'à revoir Marie, à pénétrer ses sentimens, à apprendre enfin d'elle-même...

BEAUDAU. Et je vous arrête là... le temps est trop précieux pour le perdre en reproches, en remontrances, ce sera pour plus tard... ce qui presse maintenant, c'est de couper court sur-le-champ à vos témérités, en vous déclarant qu'elles sont aussi inutiles que dangereuses, que Marie ne vous aime pas, ne vous aimera jamais.

SÉDAGES. Oh! quant à cela vous me permettrez d'en douter.

BEAUDAU. Comment d'en douter, joindre la présomption à l'audace... je vous répète, monsieur, que c'est de son plein gré, par vocation. qu'elle va se faire religieuse.

SÉDAGES. Par vocation? Pourriez-vous en jurer?

BEAUDAU. En jurer, d'abord, monsieur, je ne jure jamais, on ne doit pas jurer, c'est défendu par les canons, et ensuite, ce n'est pas la peine, puisque j'ai un autre moyen de vous confondre... tenez, monsieur, lisez.

Il lui donne la lettre de Marie.

SÉDAGES. Que vois-je? ah! fi, fi, vous, mon maître!

BEAUDAU. Comment fi?

SÉDAGES. Je n'aurais jamais cru cela de vous : recourir à la ruse, à l'artifice...

BEAUDAU. Qu'est-ce à dire, l'artifice... d'abord, monsieur, si vous vous figurez que c'est une lettre supposée, une fausse écriture, je vous jure que...

SÉDAGES. Vous oubliez que vous venez de dire qu'il ne faut jamais jurer; d'ailleurs, c'est inutile, je ne conteste pas l'écriture... oh! c'est bien celle de Marie, je la reconnais.

BEAUDAU. Vous la reconnaissez... en voici bien d'une autre!

SÉDAGES, *lui montrant l'examen de conscience.* Tenez, mon bon père, lisez à votre tour... lettre pour lettre.

BEAUDAU, *après avoir lu.* Je suis anéanti... tout tourne contre moi... et vous, indigne, voilà de quoi vous êtes capable, dérober par supercherie le secret de la confession!..

SÉDAGES. Le dérober, oh! non, quant à ça, le hasard seul...

BEAUDAU. Le hasard... ah! si j'avais pu prévoir il y a six mois, ce n'aurait pas été sur mes éloges que la pauvre enfant serait devenue amoureuse de vous.

SÉDAGES. Vos éloges! c'est donc à vous que je dois son amour... ah! mon bon maître, ma reconnaissance...

Il veut l'embrasser.

BEAUDAU, *le repoussant.* Laissez-moi, laissez-moi, je vous renie pour mon élève... Ah ça! j'espère au moins, que vous allez bien vite quitter cette sainte maison?

SÉDAGES. Oui, je vous le promets, aussitôt que j'aurai pu lui parler sans témoins.

BEAUDAU. Comment, comment, lui parler!

SÉDAGES. Oh! mon parti est pris : je ne m'en irai pas avant.

BEAUDAU. Ah! vous ne vous en irez pas... eh bien, alors, monsieur, savez-vous quel est mon devoir, mon devoir rigoureux, à moi, pasteur? c'est d'aller sur-le-champ donner l'alarme à la supérieure, à l'autorité, à tout le monde.

SÉDAGES. Vous en êtes le maître.

BEAUDAU. Je suis le maître... oui... et après, quand le cardinal viendra à savoir...

SÉDAGES. Ma tête tombera peut-être... Eh! bien, vous aurez fait votre devoir.

BEAUDAU. Veux-tu bien te taire, c'est affreux! abuser ainsi de ma tendresse, me garrotter dans toutes ses abominations, par la crainte d'en faire autant de périls pour lui!.. comment nous tirer de là, à présent? j'en ferai une maladie, c'est sûr.

SÉDAGES. Eh! non, tout s'arrangera pour le mieux, soyez tranquille.

SCENE XII.

BRISSAC, SÉDAGES, BEAUDAU.

BRISSAC, *un peu ivre.* Ah ça! je te cherche partout, mille tonnerres...

BEAUDAU. Qu'entends-je?

BRISSAC. Le bonhomme, ah! diable... (*Lui donnant sa bénédiction.*) Mon frère...

SÉDAGES. C'est inutile, il sait tout.

BRISSAC, *baissant son capuchon.* Oui? Eh bien, tant mieux, ça me gênera moins.

BEAUDAU. M. Brissac, j'aurais dû m'en douter... Et c'est probablement vous, monsieur, qui lui avez conseillé?

BRISSAC. Certainement, c'est moi, j'espère que le tour est bon, hein? ce n'est pas vous qui auriez trouvé ça?

BEAUDAU. Par exemple!

BRISSAC. Ah ça! vous voilà des nôtres, papa Beaudau.

BEAUDAU. Des vôtres...

BRISSAC. Sans doute, à moins de nous dénoncer... complice par force majeure.

BEAUDAU. C'est un vrai guet-à-pens.

BRISSAC. Voulez-vous un croquet?

BEAUDAU. Laissez-moi donc tranquille...

BRISSAC. Vous avez tort... à la fleur d'orange .. c'est exquis.

Air : Cette petite est gentille et piquante.

A vous traiter, moi, je le certifie,
Les bonnes sœurs s'entendent bien.
Propos pieux, fine patisserie,
A table elles n'épargnent rien.
J'ai donc jugé d'un seul coup les mérites
De leurs discours et de leurs mets.
Décidément, vivent les Carmélites,
Pour la morale... et les croquets!

BEAUDAU, *tirant Sédages à l'écart.* Mais dis-moi donc, il a l'air un peu...

SÉDAGES. J'en ai peur.

BEAUDAU. Il va tout perdre.

SÉDAGES, *allant à Brissac.* Laissez-moi faire... Brissac.

BRISSAC. Hein?

SÉDAGES. Tu es mon ami, n'est-ce pas?

BRISSAC. A la vie, à la mort! Qui est-ce qui dit que je ne suis pas ton ami, ici?.. (*A Beaudau.*) Est-ce vous, qui dites ça?

BEAUDAU. Mais non, mais non! (*Bas à Sédages.*) On dirait que ça augmente à chaque instant.

SÉDAGES. Ecoute, Brissac; donne-moi une nouvelle preuve de ton attachement.

BRISSAC. Tout ce que tu voudras, puisque je t'ai dit : A la vie, à la mort!

SÉDAGES Eh bien, viens te reposer quelques instans dans la chambre qu'on a préparée pour nous.

BRISSAC. Me reposer, oh! non, tout ce que tu voudras, mais pas ça; et le sermon, donc...

BEAUDAU. Comment, le sermon?

BRISSAC. Sans doute, toutes les bonnes sœurs Carmélites, et nos jolies petites pensionnaires sont allées m'attendre à la chapelle, je ne peux pas leur manquer de parole... c'est une dette d'honneur, ça; j'ai déjeûné, je dois le sermon.

SÉDAGES. Sois tranquille, nous dirons que tu es malade.

BRISSAC. Moi, malade, du tout, j'ai promis de prêcher, et je prêcherai!

BEAUDAU. Bonté divine.

SÉDAGES. Mais malheureux, dans l'état où tu es.

BRISSAC. Quel état? ah! oui, il y a peut-être quelque chose.

BEAUDAU. Il appelle ça quelque chose...

BRISSAC, *allant à Beaudau.* Je vais vous dire... c'est que, comme j'avais fini par rester seul avec les vieilles, ça ne m'amusait pas, voyez-vous, alors, je leur ai signifié que j'avais besoin de me recueillir... elles ont compris ça tout de suite, les bonnes vieilles, et elles m'ont laissé en tête-à-tête avec un bocal de prunes à l'eau-de-vie... ce qui fait que tout en me recueillant... vous comprenez...

BEAUDAU. Que trop.

BRISSAC. Mais, bah! c'est égal; je n'en prêcherai qu'avec plus de feu... Venez-vous m'entendre, confrère?

BEAUDAU. Retiens-le donc.

SÉDAGES, *l'arrêtant.* Brissac, mon ami, quelqu'un... pas un mot!

SCENE XIII.

Les Mêmes, LA TOURRIÈRE.

LA TOURRIÈRE. M. Beaudau. Il y a en bas une petite servante qui demande à vous parler.

BEAUDAU. Une servante?

LA TOURRIÈRE. Elle dit se nommer Ursule.

SÉDAGES et BRISSAC, *à part.* Ursule!

BEAUDAU. Ah! Ursule de chez Claude Pichard... Faites-la monter.

La Tourrière sort.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, *hors* LA TOURRIÈRE.

SÉDAGES. Et si elle nous reconnaît.

BEAUDAU. C'est vrai, je n'y pensais pas, je suis si troublé! mais en baissant un peu ton capuchon, et si l'autre vaurien peut se taire...

BRISSAC, *à lui-même et comme ruminant.* Ursule ici; qu'est-ce qu'elle vient chercher ici, Ursule? est-ce qu'elle voudrait se faire Carmélite?

SÉDAGES. Tais-toi, par grace...

BRISSAC. Ah! mais un instant, je ne veux pas, moi! C'est singulier... on dirait que mes jambes...

SÉDAGES. Quel bonheur! (*Le conduisant au grand fauteuil.*) Viens, mets-toi là.

BEAUDAU, *lui rabattant son capuchon sur les yeux.* Et ne bougez pas, surtout... Il avait raison, ce mauvais sujet-là, c'est que me voilà tout-à-fait leur complice! Hum, hum...

SCÈNE XV.

Les Mêmes, URSULE.

BEAUDAU, *allant au-devant d'Ursule.* Eh bien, petite, qu'est-ce donc, que me voulais-tu?

URSULE, *faisant la révérence.* M. Beaudau c'est maître Pichard qui m'envoye savoir si vous n'avez pas vu votre élève, le capitaine Sédages?..

BEAUDAU. Sédages, Ernest... non, non, je ne l'ai pas vu... (*A Sédages qui se détourne pour rire.*) Je te conseille de rire.

URSULE. Nous voilà bien, alors... les deux sous-lieutenans qu'on a mis aux arrêts forcés, font depuis ce matin un vacarme effroyable dans la maison.

BRISSAC, *entre ses dents.* Les sous-lieutenans... ah! oui..

SÉDAGES. Chut...

BEAUDAU. Que signifie?

URSULE. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que personne ne les avait vus rentrer... mais comme ils étaient un peu... ils auront peut-être monté par la fenêtre dans la chambre des révérends.

BEAUDAU. Qu'est-ce que tu dis là... c'est donc à la porte des révérends qu'on a mis les sentinelles?

URSULE. Oui, M. Beaudau.

BEAUDAU, *à part.* Je devine tout, quelle horreur, et je puis prêter les mains... (*Haut.*) Ah! c'est trop fort...

SÉDAGES, *bas.* Prenez garde, voulez-vous nous perdre?..

BEAUDAU, *de même.* Non, mais... oh! ma tête, ma tête!..

URSULE. Je vous disais donc qu'ils sont comme des furieux... Ils crient, ils demandent à manger.

BRISSAC, *à moitié endormi.* C'est juste, il faut que tout le monde vive.

BEAUDAU et SÉDAGES. Chut!

URSULE. Enfin, M. Beaudau, comme ils brisent tout, maître Pichard voulait prier M. de Sédages de faire lever les arrêts, parce que si ça dure encore long-temps...

BEAUDAU, *à Sédages.* En effet, écris vite.

SÉDAGES. Tant que nous serons ici, impossible.

BEAUDAU. C'est juste... et Dieu sait com-

ment nous en sortirons. (*Haut.*) Vas, mon enfant, vas, dis à Claude Pichard que je verrai le capitaine, que j'arrangerai cela, que je m'en charge...

URSULE. Ça suffit... (*Faisant des révérences.*) M. Beaudau, mes révérends...

Elle sort.

BEAUDAU. Adieu, adieu... Ouf!

SÉDAGES. Ah! nous en voilà débarrassés! (*On entend la cloche et la ritournelle du final.*) Allons, bon! toute la communauté à présent!

BEAUDAU. C'est pour nous achever.

SÉDAGES. N'ayez pas peur, ne vous troublez pas, je répond de tout!

Il va se placer près de Brissac et fait mine de lui tâter le poul.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, LA SUPÉRIEURE, LA TOURRIÈRE, OPPORTUNE, deux autres Carmélites, MARIE, LOUISE, AGATHE, Les Pensionnaires.

FINAL.

Musique de M. This.

LA SUPÉRIEURE *et* TOUT LE MONDE.
Depuis une heure entière,
Le couvent en prière,
Attend le révérend.

SÉDAGES, *leur faisant signe de la main de ne pas approcher.*
Mes sœurs faites silence,
Respectez sa souffrance,
Il repose à présent.

LA SUPÉRIEURE.
Qu'a-t-il donc?

SÉDAGES.
Pour sa vie
Ah! j'ai tremblé vraiment!

LA SUPÉRIEURE.
Grand Dieu, mais quelle maladie?

SÉDAGES.
Une sorte,.. d'apoplexie...

LA SUPÉRIEURE.
Est-il possible?

SÉDAGES.
Eh, oui, vraiment!
M. Beaudau l'a vu...

BEAUDAU.
Qui, moi, certainement...
A part. L'effronté, comme il ment!

ENSEMBLE.

SÉDAGES.
Puis est venu l'état de léthargie,
Où vous le voyez maintenant!

TOUTES.
Eh! quoi! vraiment la léthargie!
Le pauvre homme! c'est effrayant!

BEAUDAU.
A cet excès d'effronterie,
Ah! je ne conçois rien vraiment!

BRISSAC, *parlant confusément pendant la musique.* Mes. . très chers frères... je vais prêcher sur l'abstinence... la tem...pérance... mes frères...

Beaudau lui met la main sur la bouche.

TOUTES.
Il a parlé, le danger passe.

SÉDAGES.
Sans doute, il en réchappera,
Mais cependant il faut de la prudence...
Retirez-vous, faites silence,
Bientôt le ciel vous le rendra.

LA SUPÉRIEURE *et* SON MONDE.
Retirons-nous, faisons silence.
Bientôt le ciel nous le rendra.

BEAUDAU, *à part.*
Ah! je frissonne quand je pense
Comment tout cela finira!

A la fin de l'ensemble, Bissac appelle Ursule, Beaudau lui remet aussitôt la main sur la bouche. Les religieuses et les pensionnaires se retirent en marchant sur la pointe des pieds. Beaudau a les mains croisées et lève les yeux au ciel, en poussant un soupir. La toile baisse sur ce tableau.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle d'un goût sévère et d'un très vieux style. Au fond, une très grande porte en bois sculpté, à deux battans. A droite de l'acteur, au premier plan, porte de cabinet; au second; même côté, fenêtre donnant sur le jardin; au troisième, porte donnant sur le petit escalier du jardin. A gauche, au troisième plan, porte communiquant à l'intérieur du couvent; au deuxième, grande cheminée. Sur les panneaux de la boiserie, au fond, deux grands tableaux représentant des sujets saints, sur un fond d'or. A gauche, à la hauteur de la fenêtre, un prie-dieu. Près de la cheminée, table en bois noir, à filets d'or; sur la cheminée et sur la table des flambeaux; fauteuils de forme antique.

SCENE I.

SÉDAGES, BEAUDAU.

Sédages a quitté sa robe de moine et la placée sur le prie-Dieu. Il va ouvrir la porte de gauche.

SÉDAGES. Entrez entrez... et laissez-moi refermer la porte... que nous soyions à l'abri de toute surprise...

BEAUDAU, *en entrant.* Ouf!..

SÉDAGES. Vous avez donc quitté les bonnes sœurs?..

BEAUDAU. Oui, de plus en plus étonnées et inquiètes de la léthargie de ton endiablé capitaine...

SÉDAGES. Ces pauvres femmes... je ris encore en songeant à leur saint effroi.

BEAUDAU. C'est ça, rie... il y a de quoi en effet... Ah! tu as ôté ta robe?

SÉDAGES. Ma foi, oui... j'étouffais là-dedans!

BEAUDAU. Où est donc ton digne acolyte!.. est-ce qu'il dort encore?

SÉDAGES. Non... oh! il est tout-à-fait remis... il est descendu prendre l'air au jardin... tenez... vous pouvez le voir de cette fenêtre...

BEAUDAU, *se dirigeant vers la fenêtre.* Il peut se flatter de m'avoir fait assez peur, toujours!.. (*On entend fermer une porte à grand bruit.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

SÉDAGES. Je ne sais...

Brissac entre par la 2e porte de droite, la referme vivement, ôte sa robe et la jette à terre.

SCÈNE II.

SÉDAGES, BRISSAC, BEAUDAU.

BRISSAC, *en entrant.* Ah! c'est trop fort!

BEAUDAU. Quoi?

SÉDAGES. Qu'est-il arrivé?

BRISSAC. Ne m'en parlez pas!.. tenez, monsieur Beaudau, puisque décidément vous êtes des nôtres...

BEAUDAU. Des vôtres! des vôtres!.. c'est bien agréable d'être des vôtres!..

BRISSAC. Nous n'en sommes pas sur l'agrément.... mais puisqu'enfin vous en êtes... écoutez et jugez... Je me croyais bien en sûreté dans ce petit jardin, qu'on nous avait dit réservé pour nous seuls, quand tout-à-coup j'y suis relancé...

BEAUDAU ET SÉDAGES. Par qui?

BRISSAC. Par qui?.. regardez.. et dites-moi s'il n'y a pas là de quoi mettre en fuite le carabinier le plus intrépide?

BEAUDAU, *à la fenêtre,* Quoi donc?

BRISSAC. Comment, vous ne voyez pas ces deux vieilles édentées, les plus laides et les plus bavardes du couvent?

BEAUDAU. Est-ce que vous leur auriez manqué de respect, par hasard?

BRISSAC. Moi?.. j'en suis incapable... je les ai envoyées promener, voilà tout.

SÉDAGES. Tu as eu tort.

BRISSAC. J'aurais bien voulu t'y voir, toi.... depuis un quart d'heure qu'elles étaient à mes trousses... et savez-vous ce qu'elles me demandaient?.. De les confesser sur-le-champ toutes les deux.!

BEAUDAU. Elles s'adressaient bien!

BRISSAC. Si j'avais eu le temps encore!.

BEAUDAU. Quoi! vous auriez osé!..

BRISSAC. Pourquoi pas?.. puisqu'elles en avaient si grande envie!..

BEAUDAU. Mais c'eut été une abomination!

BRISSAC. Vous croyez?.. alors, il est très heureux que j'aye eu autre chose à faire... sans cela, j'aurais probablement, à l'heure qu'il est, une abomination sur la conscience.

BEAUDAU. Quelle horreur!

BRISSAC. Passons...

BEAUDAU. Oui, passons... ça va avec le reste...

BRISSAC. Je vous disais donc, que ces deux vieilles s'acharnaient après moi de la façon la plus... indiscrète... l'une me baisant la manche droite, l'autre la manche gauche... et puis une dispute à qui passerait la première.. C'est moi!. c'est moi!.. je suis votre doyenne... j'ai vu le révérend avant vous... non!.. si!.. mais... mon père!.. mon révérend!.. Chacune tire de son côté... mon chapelet, mon cordon, tout y passe.. oh! ma foi, alors je n'y tiens plus, je me sauve dans notre escalier, et je leur ferme la porte au nez en les donnant à tous les diables!

SÉDAGES. Quelle imprudence!

BEAUDAU. Sans doute, fermer la porte, à la bonne heure, mais les donner au diable!

BRISSAC. Oui, ça je conviens que c'était inutile...

BEAUDAU. Hein?

BRISSAC. Ne nous fâchons pas, papa Beaudau... ça embrouille les idées, et nous avons besoin de tout notre sang froid pour aviser au moyen de sortir d'ici.

BEAUDAU. Ah! vous y pensez donc enfin!.. au fait, c'est bien le moins que vous nous tiriez de peine, puisque c'est vous qui nous y avez mis... avez-vous trouvé quelque chose?..

BRISSAC. Non, pas encore... je cherchais, tenez, quand ces maudites vieilles...

BEAUDAU. C'est bien, c'est bien... laissons là les vieilles...

BRISSAC. Comme vous voudrez... mais dites-moi donc, monsieur Beaudau, vous qui êtes un homme à expédiens, est-ce que vous n'avez rien trouvé non plus?

BEAUDAU. Moi? un homme à expédiens!.

BRISSAC. Oh! ça... c'est une justice à vous rendre, vous mentez avec un aplomb!..

BEAUDAU. Plait-il?

BRISSAC. C'est vrai... il y a du plaisir à

vous avoir pour compagnon de folies... vous rendez la main on ne peut mieux!..

BEAUDAU. Quelle infamie!.. et c'est à moi!.. (*A Sédages.*) Vous l'avez entendu, monsieur, c'est pourtant vous, qui me valez tout ça!

SÉDAGES. Brissac...

BRISSAC. Quoi?.. est-ce que tu as été plus heureux que nous?.. voyons explique-toi... dis-nous ton moyen.

SÉDAGES. Mon moyen?.. oh! moi, je ne puis penser à m'en aller avant d'avoir entretenu Marie...

BEAUDAU. Qu'est-ce que c'est?.. du tout, du tout, je n'entends pas ça... que tu l'ayes vue ou non... nous partirons... Nous avons heureusement échappé, tantôt... au .. recueillement de monsieur.. c'est fort bien.. mais il peut survenir, à chaque instant, quelque nouvelle anicroche, et je ne veux pas vivre ainsi dans des transes continuelles!

On frappe à la porte de gauche.

BRISSAC. Chut! (*Contrefaisant sa voix.*) qui frappe?

SCÈNE III.

SÉDAGES, BEAUDAU, BRISSAC, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE, *en dehors*. C'est moi, mes révérends.

BRISSAC. La supérieure... Eh! vite nos robes... (*A Beaudau.*) Aidez-le donc un peu... il est si gauche...

BEAUDAU. C'est juste... voyons...

Il aide à Sédages.

LA SUPÉRIEURE. Est-ce que vous ne pouvez pas me recevoir?

BRISSAC, *achevant d'ajuster sa robe*. Si fait... c'est que nous étions en conférence.

Il va pour ouvrir.

BEAUDAU, *à Sédages*. Prends donc garde, ta dentelle passe... (*Il rentre lui-même le bout de la colerette de Sédages sous sa robe.*) A quoi suis-je réduit, grand Dieu!

BRISSAC, *ouvrant la porte*. Entrez, ma sœur.

LA SUPÉRIEURE. Pardon, mes révérends, de venir troubler vos pieux entretiens... ah! monsieur Beaudau était avec vous.

BEAUDAU, *avec un soupir*. Oui, ma sœur.

LA SUPÉRIEURE. Ils vous édifiaient sans doute, ces bons pères.

BEAUDAU. Hein?.. oui... oui... ils m'édifiaient!

LA SUPÉRIEURE.

Air: *Du premier prix.*

Ah! dans leur sainte compagnie
Que le cœur est en doux émoi!
Ils vous ravissaient, je parie.

BEAUDAU.

Oui, j'étais ravi sur ma foi.

LA SUPÉRIEURE.

En paradis on peut se croire,
Lorsqu'auprès d'eux on est admis...

BEAUDAU, *bas à Sédages*

Que serait donc le purgatoire,
Si c'était là le paradis!

LA SUPÉRIEURE. Vous avez hâte sans doute de savoir ce qui m'amène près de vous... c'est une grande et heureuse nouvelle, mes pères... Monseigneur le cardinal de Richelieu, doit arriver ici demain matin.

BEAUDAU, SÉDAGES *et* BRISSAC. Le cardinal!

LA SUPÉRIEURE. Le conseil de la communauté va s'assembler pour délibérer sur la manière de recevoir dignement son éminence, et nous espérons que vous daignerez vous joindre à nous, ainsi que M. Beaudau, pour nous donner vos sages avis.

BRISSAC. Avec plaisir... certainement.

SÉDAGES, *bas*. Et Marie; comment pourrai-je la voir?

BRISSAC, *de même*. Laisse-moi faire... (*Haut.*) Je vais vous dire, ma sœur... par suite de l'arrivée du cardinal... à laquelle nous étions loin de nous attendre, je vous l'avoue... nous avons aussi de notre côté quelques mesures d'urgence à prendre... des dispositions personnelles... vous permettrez donc que mon frère reste ici, tandis que M. Beaudau et moi, nous vous accompagnerons.

LA SUPÉRIEURE. Comme il vous plaira, mon père.

BEAUDAU, *bas*. Vous auriez vraiment le front d'aller à ce conseil?

BRISSAC, *de même*. Il le faut bien, pour éviter les soupçons...

LA SUPÉRIEURE.

Air *de la valse de Robin.*

Venez vite prendre séance
Au conseil de nos chastes sœurs;
De votre sainte expérience
Venez illuminer nos cœurs.

BRISSAC, *à Sédages.*

Cela te laisse un peu de marge.

A Beaudau.

Mais qui peut encor vous troubler?
Puisqu'enfin de tout je me charge.

BEAUDAU.

C'est bien ce qui me fait trembler!

ENSEMBLE.

LA SUPÉRIEURE.

Venez vite, etc.

Allez, / Allons, puisqu'il faut en séance

Nous / Vous réunir aux bonnes sœurs,
Tâchons / Tâchez au moins en leur présence
De ne pas trahir mes / vos frayeurs!

Sédages les reconduit jusqu'à la porte de gauche et la referme sur eux.

SCÈNE IV.

SÉDAGES, *puis* MARIE.

SÉDAGES, *seul.* Ah! me voilà libre... Mais où trouver Marie, maintenant?.. l'arrivée du cardinal ne me permet plus d'hésiter... je la perds sans retour, si je ne la décide pas à me suivre... mais par quel moyen?.. (*On frappe doucement à la porte du fond.*) Encore!.. c'est à la porte de la galerie de l'église... Qui donc peut venir par là?.. les deux vieilles de Brissac peut-être... Ah! par exemple!.. (*On frappe de nouveau.*) Que me veut-on? qui est là?

MARIE, *en dehors d'une voix tremblante.* Moi, mon père.

SÉDAGES. Marie!.. ah! quel bonheur!.. mais il ne faut pas qu'elle me reconnaisse d'abord... (*Il rajuste sa robe.*) elle voudrait fuir peut-être... (*Il va ouvrir.*) Entrez, entrez, ma fille.

MARIE. Je ne sais si je dois... je tremble.

SÉDAGES, *lui prenant la main.* Et pourquoi, mon enfant?

MARIE. Je croyais que M. Beaudau...

SÉDAGES, *refermant la porte.* Est-ce donc lui que vous cherchiez?

MARIE. Oui, mon père... Il a toujours été si bon pour moi!..je venais lui demander ses conseils...

SÉDAGES, *revenant à elle.* Ne puis-je le remplacer?.. ne vous a-t-il pas dit lui-même de m'accorder toute votre confiance?

MARIE. Oui, mon père.

SÉDAGES. Eh bien... soyez donc sans crainte, et faites-moi vite votre confidence.

MARIE. Mon père... Ah! je suis bien malheureuse.

SÉDAGES. Malheureuse, parce que vous aimez?

MARIE. J'aime!.. on vous l'a dit...et qui donc?..

SÉDAGES. Personne.

MARIE, *le regardant avec un pieux effroi.* Personne... vous lisez donc dans l'âme?

SÉDAGES. Non... je n'ai pas cette puissance... (*Lui montrant un papier.*) Mais, tenez... si un autre que moi l'avait trouvé pourtant!.. c'est bien votre écriture, n'est-il pas vrai?

MARIE, *voulant se mettre à genoux.* Qu'ai-je vu?.. Grace, mon père!.. ne me trahissez pas!

SÉDAGES, *la relevant.* Vous trahir!.. ah! si vous me connaissiez mieux, vous n'auriez pas cette crainte... Vous l'aimez donc bien cet Ernest!

MARIE, *montrant le papier.* Vous avez lu, mon père. Hélas! oui, je l'aime... et j'en suis bien punie!.. car j'aime sans espoir!

SÉDAGES. Sans espoir!.. Et croyez-vous donc que celui que vous aimez puisse vous abandonner jamais?.. lui! lui, qui eut payé de sa vie la certitude que je viens d'acquérir, et qui à présent... oh! à présent, quel homme est plus heureux sur la terre!..

Il laisse retomber son capuchon.

MARIE.

Air : *L'humble toit de mon père.* (Labarre.)

Qu'entends-je? c'était vous... de la pauvre Marie
Ah! deviez-vous, monsieur, surprendre ainsi le cœur?
Rendez-moi cet écrit...

SÉDAGES.

Ah! demandez ma vie,
Mon sang! mais pas cela, car c'est tout mon bonheur!

ENSEMBLE.

MARIE.

Ah! pardonne ma flamme,
Dieu puissant, tu le voi,
S'il a lu dans mon ame
Ce fut bien malgré moi.

SÉDAGES.

Aux transports de ma flamme,
Sans remords livre-toi.
Quand j'ai lu dans ton ame
Le ciel s'ouvrit pour moi.

MARIE. Qu'allez-vous penser de moi, maintenant?

SÉDAGES. Je penserai, Marie, que tu es un ange, que ton ame pure et candide est un trésor; et puisque ce trésor est à moi, nulle puissance au monde ne saurait désormais me le ravir.

MARIE. Hélas! oubliez-vous que demain...

SÉDAGES. Demain, et... si nous fuyons aujourd'hui.

MARIE. Moi, fuir avec vous...

SÉDAGES. Avec ton époux, Marie... je le serai, je le jure! Oui, nous fuirons ensemble, loin de cette province, de la France, même... l'Espagne nous offre un sûr asile... Là, nous serons unis, heureux pour toujours!

MARIE. Heureux, nous ne pouvons l'être que de l'aveu de ma famille... quelque rigoureux que soit le devoir qu'elle m'impose, je dois obéir; je ne vous suivrai pas.

SÉDAGES. Et tu m'aimes... Eh bien, soit! demeure, je resterai aussi, moi, je reste-

rai pour affronter la colère de ton inexorable parent... c'est à son hypocrite ambition qu'on t'immole... ce que j'ai fait pour te voir, pour te sauver, est un crime que la loi punit de mort.

La nuit vient petit à petit.

MARIE. Grand Dieu!

SÉDAGES. Eh bien, la mort donc, puisque tu le veux!

MARIE. Moi!

SÉDAGES. Et pourquoi tiendrais-je à la vie, si je te perds... Ah! Marie, Marie, était-ce là ton amour?

On entend tomber quelque chose derrière la grande porte.

MARIE, *avec effroi*. Ecoutez, il y a quelqu'un là.

SÉDAGES. Non, ce n'est rien, le vent du soir peut-être agitant une bannière.

MARIE. Ouvrez, ouvrez, assurez-vous, car j'ai bien peur.

Sédages va pour ouvrir, au même instant on pousse un verrou en dehors.

SÉDAGES. Qu'entends-je?

Il essaye d'ouvrir et ne peut pas. A partir de ce moment, jusqu'à la fin de la scène, l'orchestre exécute un morceau en sourdine.

MARIE. On nous enferme, on va prévenir la supérieure... oh! si l'on me trouvait ici!

SÉDAGES. Ne crains rien... (*Montrant la porte de gauche.*) Cette issue est encore libre; par là, tu peux gagner le cloître.

Elle va sortir.

BEAUDAU, *en dehors*. N'allez pas plus loin ma sœur.

MARIE, *s'arrêtant*. Mon Dieu, que faire?

SÉDAGES. Là, là, dans cette chambre, je tâcherai de les éloigner.

Il la fait sortir par la première porte de droite qu'il referme vivement sur elle. Beaudau et Brissac entrent en ce moment, Beaudau porte une bougie allumée.

SCÈNE V.

SÉDAGES, BRISSAC, BEAUDAU, OPPORTUNE.

BEAUDAU, *en entrant*. Bonsoir, ma sœur.

BRISSAC, *qui croit la sœur partie*. Eh bien, l'as-tu vue, enfin?

SÉDAGES. Oui... Chut!

OPPORTUNE, *avançant la tête à la porte*. Bonsoir, mon révérend...

SÉDAGES. Ma sœur.

BRISSAC, *lui jetant la porte sur le nez et mettant le verrou*. Bonsoir, bonsoir.

BEAUDAU, *tout en allumant les bougies sur la cheminée*. Que les bénédictions du ciel soient avec vous.

BRISSAC. Oui... et que le diable t'emporte!

SCÈNE VI.

SÉDAGES, BRISSAC, BEAUDAU.

BEAUDAU. Encore! nous étions pourtant bien convenus de ne plus lui faire emporter personne.

BRISSAC, *ôtant sa robe*. Que voulez-vous, c'est plus fort que moi... Elles m'ont tant ennuyé aussi à leur maudit conseil! Cependant, je m'y suis bien conduit, hein? j'espère que j'ai dit de belles choses.

BEAUDAU. Oui, oh! superbes... Mais faites-moi donc le plaisir de me laisser tranquille un instant, j'ai besoin de lire mon bréviaire pour me remettre un peu

Il s'assied près de la table et lit son bréviaire.

BRISSAC. A votre aise, M. Beaudau, à votre aise... nous, pendant ce temps-là, nous aviserons aux moyens d'assurer notre fuite... car, maintenant qu'il a vu sa chère Marie, je ne pense pas qu'il soit nécessaire que nous attendions ici le cardinal.

BEAUDAU, *se levant*. Je crois bien; il a raison, Ernest, partons vite...

SÉDAGES. Partir, je ne demande pas mieux, mais comment?

BEAUDAU. Ah! oui, c'est vrai, comment? je n'y pensais plus!

BRISSAC. Et j'y pensais, moi, j'y pensais pour lui, pour vous, pour moi; car il faut que j'aye de la tête pour tout le monde, à ce qu'il paraît.

BEAUDAU. Oui, elle est bonne votre tête, je vous conseille de vous en vanter!

BRISSAC. Bonne ou mauvaise, je ne la perds pas, toujours, et voilà l'essentiel... écoutez... Tout à l'heure, des fenêtres de la salle du chapitre, j'ai reconnu que de l'autre côté du mur qui sert de clôture à ce jardin, est le petit bois où nos gens doivent être cachés depuis ce matin avec nos chevaux... En me promenant tantôt, j'avais déjà remarqué le long de la charmille une échelle convenable pour l'escalade...

BEAUDAU. Eh bien?

BRISSAC. Eh bien, le reste ne va-t-il pas seul? aussitôt le couvre-feu sonné, nous descendons sans bruit, nous dressons l'échelle, nous piquons des deux, et vienne demain le terrible cardinal, nous serons loin.

SÉDAGES. Mais, mon bon maître.

BRISSAC. M. Beaudau, il restera ici.

BEAUDAU. Ah! je reste, moi?

BRISSAC. Sans doute, partir, ce serait vous compromettre.

BEAUDAU. Fort bien, mais quand on me demandera...

BRISSAC. Quoi? ce que nous sommes devenus? vous direz que vous n'en savez rien... vous a-t-on chargé de nous garder, nous connaissiez-vous avant ce jour?

BEAUDAU. Si je connaissais mon élève?

BRISSAC. Je veux dire, connaissiez-vous les moines... non certainement, pas plus que la supérieure, et toute la gent carmélite... Voilà donc votre réponse toute trouvée : Je ne les connaissais pas, ils m'ont trompé, ce sont des fourbes...

BEAUDAU. Nh! ça!

BRISSAC. Des vauriens!

BEAUDAU. Bien certainement.

BRISSAC. Des impies!

BEAUDAU. Hélas!

BRISSAC. Des... Enfin tout ce que vous voudrez... ayez soin seulement de crier un peu plus fort que les autres... ça ne manque jamais son effet... quand l'innocence a crié, on n'a plus rien à lui demander.

BEAUDAU. Mais ma conscience, malheureux!

BRISSAC. Ah! dame votre conscience... elle se calmera plus tard... pour le moment comme vous avez autre chose à faire, vous tâcherez de n'y pas penser...

Il se dirige vers la porte de la chambre où est Marie.

BEAUDAU. Quelle infamie! (*Il va se rasseoir près de la table.*) Pourvu qu'ils réussissent encore!

SÉDAGES, *arrêtant Brissac.* Où vas-tu?

BRISSAC. Jetter là mon froc; car pour monter à cheval... et toi, tu n'ôtes pas le tien.

SÉDAGES, *ôtant sa robe.* Si fait, si fait... donne... je m'en charge.

Il jette les deux robes dans la chambre et en referme vivement la porte.

BRISSAC. L'instant de partir approche... voyons donc si notre échelle.

Il va à la fenêtre, on frappe à la porte du fond.

SÉDAGES, *le retenant.* Ecoute!

BRISSAC, *bas à Beaudau.* Demandez ce qu'on nous veut.

BEAUDAU, *de même.* Oui... attendez... que je tâche de ne pas trembler. (*On frappe encore.*) Qui frappe là? que voulez-vous?

LOUISE, *en dehors.* Ouvrez-moi donc, M. Beaudau.

BEAUDAU. Louise! oh! la petite masque, que vient-elle faire ici?

SÉDAGES. Ah! c'était elle sans doute, qui tout à l'heure... (*A Beaudau.*) Dites que vous ne pouvez la recevoir.

BEAUDAU, *bas.* Parbleu! je crois bien!.. (*Haut, parlant contre la porte.*) Voulez-vous bien vous en aller, mademoiselle... est-ce une heure pour déranger des hommes comme nous dans leur retraite?

LOUISE, *en dehors.* Ce n'est pas ma faute, M. Beaudau... on m'a enfermée dans l'église, et je ne sais plus comment faire pour regagner ma cellule... si vous ne m'ouvrez pas, je serai forcée de sonner le tocsin, pour qu'on vienne me délivrer.

BEAUDAU, *bas.* Sonner le tocsin!

BRISSAC, *de même.* Elle le ferait comme elle le dit! ouvrez, ouvrez vîte, et débarrassez-vous-en après comme vous pourrez.

SÉDAGES. Mais...

BRISSAC. Viens donc!

Il entraîne Sédages avec lui dans la chambre où est Marie.

SCÈNE VII.

LOUISE, BEAUDAU.

BEAUDAU, *ouvrant la porte du fond.* Allons, entrez, mademoiselle.

LOUISE. Merci, M. Beaudau... ah! i faisait un peu frais là dedans... tiens, où sont donc les autres?

BEAUDAU. Qu'est-ce à dire, les autres? les révérends.

LOUISE. Laissez donc, est-ce qu'il y a des révérends?

BEAUDAU. S'il y a des révérends!

LOUISE. Ecoutez, M. Beaudau, ne cherchez pas à mentir avec moi...

BEAUDAU. Plait-il?

LOUISE. D'abord, ce serait mal pour un chanoine... et puis, comme je sais tout, ce serait inutile.

BEAUDAU. Comment, comment? que savez-vous donc, s'il vous plaît?

LOUISE. Je vais vous dire... j'étais là dans la galerie de l'église... par hasard... si bien que sans y penser je me suis approchée de la porte, ce qui fait que... sans le vouloir, j'ai tout vu par le trou de la serrure...

BEAUDAU. Quoi! vous avez osé!

LOUISE. C'est mal, j'en conviens... mais vous avez bien aussi quelque petite chose à vous reprocher, vous, monsieur Beaudau; car enfin, un chanoine complice de...

BEAUDAU. Moi complice... et de qui... de quoi?

LOUISE. Puisque je vous dis que je sais tout.

BEAUDAU. Tu sais tout, tu sais tout!.. eh bien, va te coucher alors, puisque tu

n'as plus rien à apprendre.

LOUISE. Sans dire bonsoir aux révérends. Oh! ce serait malhonnête. (*Ouvrant la porte de la chambre.*) Venez donc, messieurs les officiers... oh! ne craignez rien... j'ai pu être curieuse... mais je ne suis pas méchante; et ce n'est pas moi qui vous empêcherai de vous sauver.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, SÉDAGES, BRISSAC.

BRISSAC, *affectant un air sérieux.* Disposez de nous, mademoiselle, nous nous rendons à discrétion.

LOUISE. C'est bien, messieurs, tout à l'heure, je vous ferai connaître mes intentions... (*A Beaudau.*) J'espère que voilà de la dignité!

BEAUDAU. Mais c'est qu'elle raille encore!.. vous l'avez entendue... ça vous regarde à présent .. moi, j'y renonce d'abord!.. ah! quelle journée! quelle journée!

Il va se jeter désespéré sur le fauteuil près de la table.

BRISSAC, *prenant la main de Louise.* Ah! ça, mon petit lutin, il est bien convenu que vous ne nous voulez pas de mal, n'est-ce pas?

LOUISE. Vraiment non, au contraire...

SÉDAGES. Et vous nous laisserez partir?

LOUISE. Oui, mais à une condition... c'est que si on enlève ma cousine, on m'enlèvera aussi.

BRISSAC. Vous enlever!.. eh! mais...

BEAUDAU, *se levant brusquement.* Enlever!.. qui est-ce qui parle d'enlever ici?.. enlever qui, voyons?

LOUISE. Je viens de le dire, ma cousine Marie.

BEAUDAU, *hors de lui.* Enlever Marie!

SÉDAGES. Plus bas, plus bas!.. calmez-vous, mon ami!

BEAUDAU. Je ne suis plus votre ami!

SÉDAGES. De grace! si on vous entendait!..

BEAUDAU. Ça m'est égal... je n'écoute plus rien... un rapt à présent!.. ah! cela passe toutes les bornes... je m'exaspère à la fin!

LOUISE. Pourquoi donc?.. c'est pourtant bien naturel... le capitaine aime ma cousine, ma cousine aime le capitaine... Ils s'aiment tous les deux enfin... d'un autre côté, on veut la sacrifier, la faire carmélite malgré elle... comme moi... vous voyez donc bien qu'il faut qu'on l'enlève... et moi aussi.

BEAUDAU. Quelle honte! l'entendez-vous?.. l'entendez-vous?.. une petite fille de seize ans!

LOUISE. Petite fille... seize ans!..d'abord, j'en ai dix-sept... et d'ailleurs, l'âge ne fait rien ici... Si Marie a aimé avant moi, c'est par hasard, il n'y a pas de droit d'aînesse pour ça... ce qu'il y a de sûr, toujours, c'est que je n'aime pas encore, et que je crois bien qu'on ne m'aime pas non plus. (*A Brissac.*) N'est-ce pas, monsieur, mais c'est égal... comme ça peut arriver d'un moment à l'autre, je veux profiter de l'occasion pour être libre... je n'en trouverais peut-être jamais une si belle... ainsi, voilà qui est décidé, messieurs, j'accompagne ma cousine... mais soyez tranquilles. (*Regardant Brissac.*) Ça n'engage personne à rien... on n'est pas obligé d'avoir de l'amour pour ça... si cela vient plus tard, on verra.

BRISSAC, *riant.* Elle est très amusante, ma foi!

LOUISE, *piquée.* Amusante!..

BEAUDAU. C'est effrontée qu'il fallait dire... Je vous en donnerai, moi, des enlèvemens... fi! mademoiselle, fi!.. allez-vous-en bien vite dans votre cellule, vous ferez beaucoup mieux... allez, allez.

Il veut la faire sortir.

LOUISE, *se dégageant.* Du tout... je ne m'en irai pas sans ma cousine.

BEAUDAU. Votre cousine... il y a longtemps qu'elle dort, j'espère.

LOUISE, *montrant la chambre.* Mais non, puisqu'elle est là!

BEAUDAU. Là!.. Marie!.. oh! elle était là!

Air *de la Maison de plaisance.*

C'en est trop! ah! vraiment,
La fureur me transporte,
Sans retard qu'elle sorte,
Et s'éloigne à l'instant!

BRISSAC, *à la fenêtre.*

Ne bougez pas... faites silence!
Là-bas... voyez cette lueur...
Une troupe au galop s'avance...

BEAUDAU.

Est-ce encore un nouveau malheur?

On entend sonner, à grand bruit, la cloche d'entrée du couvent.

Qui donc ici vient en visite,
Pour faire ce bruit infernal?

LOUISE.

Est-ce déjà le cardinal?

BEAUDAU.

Le cardinal! sauvez-vous vite!
Malheureux, sauvez-vous bien vite!

BRISSAC. (*Parlé.*) Nous sauver... cela n'est plus possible... des soldats ont pénétré dans le jardin.

BEAUDAU. Juste ciel!

BRISSAC. Soufflez les bougies.

BEAUDAU. Oui.

Il essaye de les souffler, mais comme il tremble, Louise est obligée de l'aider.

BEAUDAU.

(*Reprise de l'air ci-dessus.*)

Je frissonne! ô terreur!
Si c'était lui, que faire?
Comment fuir sa colère?
Ah! j'en mourrai de peur!

SÉDAGES, BRISSAC, LOUISE.

Rassurez votre cœur,
Nous pourrons, je l'espère,
Eviter sa colère,
Mais calmez votre peur!

LOUISE, *à la porte de gauche.* J'entends des pas dans le corridor...

BEAUDAU. Est-ce qu'ils viennent par ici?

LE GOUVERNEUR, *en dehors.* Conduisez-moi à leur appartement.

LOUISE, *toujours à la porte.* C'est la voix de mon oncle...

SÉDAGES. Le père de Marie!..

BEAUDAU. Nous voilà bien.

LOUISE. Ils approchent... sauve qui peut...

Elle se sauve dans la chambre où est Marie.

LA SUPÉRIEURE, *en dehors.* Mais, monseigneur, s'ils reposent...

LE GOUVERNEUR. On les réveillera.

BRISSAC, *à Sédages.* Allons... il n'y a plus que l'audace qui puisse nous tirer d'affaire... vite à nos robes...

LE GOUVERNEUR, *en dehors, mais plus près.* Ce sont de faux moines, vous dis-je.

SÉDAGES et BRISSAC, *s'arrêtant.* Des faux moines!

BEAUDAU. Tout est découvert... que devenir? (*On frappe à la porte.*) Ah! chaque coup me répond là!

BRISSAC, *bas à Beaudau.* Dites que nous que nous sommes partis depuis une heure.

BEAUDAU, *comme hébété.* Oui.

SÉDAGES. Par le jardin.

BEAUDAU. Oui. On frappe encore.

BRISSAC. Du sang-froid surtout. (*Montrant Sédages.*) Il y va de sa vie!

BEAUDAU. Oui.

LE GOUVERNEUR, *en dehors.* Ouvrez, au nom du Roi!

SÉDAGES. Songez que Marie serait déshonorée!

BEAUDAU. Oui.

On frappe plus fort.

BRISSAC, *lui secouant la main.* Du calme, du calme!

BEAUDAU, *tremblant.* Oui, oui...

Sédages et Brissac entrent dans la chambre après en avoir retiré la clé.

LE GOUVERNEUR. Ouvrirez-vous enfin?

BEAUDAU. On y va... on y va.

Il ouvre. Le Gouverneur entre suivi de la supérieure, d'Opportune et d'un peloton de gardes. Au même instant, la porte du fond s'ouvre aussi, et l'on voit encore des gardes dans la galerie supérieure de l'église. — On rallume les bougies.

SCÈNE IX.

BEAUDAU, LE GOUVERNEUR, LA SUPÉRIEURE, OPPORTUNE, UN CHEF, Gardes.

LE GOUVERNEUR, *sévèrement.* Vous avez bien tardé à ouvrir, monsieur le chanoine.

BEAUDAU. C'est que je... je lisais mon bréviaire...

LE GOUVERNEUR. Vous lisiez sans lumières?

BEAUDAU. Non... le vent... au moment où on a ouvert la porte... le courant d'air, voyez-vous...

LE GOUVERNEUR. Assez.

BEAUDAU. Oui, monseigneur.

LE GOUVERNEUR. Où sont les deux prétendus moines arrivés ici ce matin?

BEAUDAU. Les révérends?

LE GOUVERNEUR. Les avez-vous bien pris pour des révérends, en effet?.. Ne les connaissiez-vous pas?

BEAUDAU. Moi?.. du tout, monsieur le comte... pas le moins du monde.

LE GOUVERNEUR. N'est-ce pas là leur chambre?

BEAUDAU. Et la mienne, oui... (*Le gouverneur fait un signe aux gardes.*) Mais ils n'y sont pas... il y a plus d'une heure qu'ils sont descendus au jardin, et... je ne les ai pas revus depuis.

LE GOUVERNEUR. Se seraient-ils évadés par là?.. (*Au chef des gardes.*) Allez, visitez partout, et revenez me rendre compte.

LA SUPÉRIEURE. Serait-il indiscret de vous demander, monseigneur, de quoi sont accusés les révérends?

LE GOUVERNEUR. Les révérends!.. Combien de fois faudra-t-il donc vous dire que ce sont des fourbes?.. On s'est assuré que ce sont les agens d'un horrible complot tramé contre la vie du cardinal; et qu'ils n'ont pris la robe vénérée de deux missionnaires en renom, qu'afin d'approcher plus aisément de son Eminence, et la frapper à coup sûr.

BEAUDAU. Quelle atrocité!.. Non!.. ça n'est pas vrai... Eux, assassiner le cardinal!.. les pauvres garçons... c'est une infâme calomnie!

LE GOUVERNEUR. Qu'est-ce à dire?.. vous les connaissiez donc?

BEAUDAU. Moi?.. non, monseigneur,

non, je voulais dire seulement qu'ils ne m'ont pas fait l'effet... parce que leur physionomie... leur langage... et quant à un complot, je jurerais... voilà tout ce que je peux vous dire.

LE GOUVERNEUR. Il suffit, monsieur, nous reviendrons à vous plus tard... (*Au chef des gardes qui rentre.*) Eh bien?

LE CHEF. Nous n'avons trouvé personne... (*Le gouverneur regarde Beaudau, qui cherche à se donner une contenance, en levant les yeux au ciel et en tournant ses pouces l'un autour de l'autre.*) Mais contre le mur d'enceinte nous avons vu une grande échelle... près de l'échelle, nous avons remarqué l'empreinte de plusieurs pas d'hommes... et vers le haut du mur quelques dégradations... il nous a paru probable alors que ceux que nous cherchions avaient fui par là.

BEAUDAU. C'est évident.

LE GOUVERNEUR. Silence!.. Faites monter sur-le-champ vingt gardes à cheval, et qu'ils courent dans toutes les directions sur la trace des fugitifs... (*A la supérieure.*) Regagnons votre appartement, ma sœur.

BEAUDAU, *à part, respirant.* Ah!..

LE GOUVERNEUR. Vous, monsieur, suivez-nous.

BEAUDAU. Avec plaisir, monseigneur.

En ce moment on entend heurter un meuble dans la chambre de droite.

BEAUDAU, *se laissant tomber dans un fauteuil.* Je suis mort!

LE GOUVERNEUR. Il y a quelqu'un dans cette chambre.

BEAUDAU, *à part.* Ce sera la petite Louise.... elle ne peut pas tenir en place!

LE GOUVERNEUR. Ainsi, monsieur, vous m'en imposiez!.. Et la clé... où est elle?

BEAUDAU. La clé... je ne sais... je ne l'ai pas...

LE GOUVERNEUR, *aux gardes.* Qu'on enfonce cette porte!..

Les gardes s'avancent pour exécuter son ordre. Au même instant, la porte s'ouvre; Sédages et Brissac paraissent.

SCÈNE X.

Les Mêmes, SÉDAGES, BRISSAC.

SÉDAGES, *en entrant le premier.* C'est inutile, monsieur le comte.

LE GOUVERNEUR. Des officiers de carabiniers!

LA SUPÉRIEURE et OPPORTUNE, *se cachant les yeux.* Des carabiniers!

LE GOUVERNEUR. Messieurs de Sédages et Brissac!.. Et vous le saviez, monsieur le chanoine!..

LA SUPÉRIEURE. Ah! monsieur Beaudau!

OPPORTUNE. Monsieur Beaudau!

LE GOUVERNEUR. Quel motif vous amenait dans ce couvent, messieurs?

BRISSAC. Est-il bien nécessaire de vous dire, monsieur le comte, que ce n'est pas un complot contre la vie du cardinal?

LE GOUVERNEUR. Pas de plaisanteries, messieurs, la circonstance est grave, et n'en comporte pas... Est-ce vous qui vous êtes introduits ici ce matin sous les habits de moines?

BRISSAC. Oui, monsieur le comte, nous ne gagnerions rien à le nier, c'est mon camarade qui était le franciscain, et moi, le capucin... indigne.

OPPORTUNE. Sainte-Vierge!.. quand je songe que j'ai failli me confesser!.. Ah! M. Beaudau!

LA SUPÉRIEURE. M. Beaudeau!

LE GOUVERNEUR. Et que sont donc devenus les misérables qui étaient arrivés hier à Tours, sous les mêmes habits?

BRISSAC. Ma foi, monsieur le comte, il paraît que sans nous en douter, nous avons rendu un grand service à son éminence; car, grace à nous, ces deux coquins sont en ce moment sous bonne garde à l'hôtellerie de la Croix-Blanche.

BEAUDAU. C'est vrai.

LE GOUVERNEUR. Comment cela?

BRISSAC. Aux arrêts forcés, pendant que nous prenions leurs robes... Voyez pourtant : si nous avions été plus raisonnables le premier ministre de France était perdu. On ne sait pas combien les mauvais sujets sont utiles dans un gouvernement!

LE GOUVERNEUR. Bien vous en prend, en effet, d'avoir rendu ce service au cardinal. Cependant, messieurs, jusqu'à ce qu'on ait reconnu la vérité de votre déclaration, je dois m'assurer de votre personne.

SÉDAGES, *vivement.* C'est juste, oui, monseigneur, emmenez-nous... nous sommes prêts à vous suivre.

Il entraîne Beaudau pour suivre le gouverneur. Pendant ce mouvement le chef des gardes qui a remarqué que Sédages a refermé la porte avec inquiétude, l'entr'ouvre et regarde.

LE CHEF DES GARDES. Mais il y a encore quelqu'un là...

Tout le monde s'arrête.

LE GOUVERNEUR. Que dites-vous?

SÉDAGES. Rien... rien... ce sont nos robes qu'il aura vues dans l'ombre.

LE CHEF DES GARDES. Elles remuent donc toutes seules les robes?

LE GOUVERNEUR. Voyez... assurez-vous !

SÉDAGES, *à part.* Pauvre Marie !

BEAUDAU. C'est notre coup de grace !

LE CHEF DES GARDES, *sur la ritournelle du morceau suivant.*

Venez, venez... monseigneur l'ordonne...

Il entre en tenant d'une main Marie et de l'autre Louise, qui se cachent de leur mieux dans leurs robes de moines. Tous les gardes les examinent avec curiosité. La supérieure et Opportune ont l'air scandalisé. Le gouverneur, en reconnaissant les femmes, ne peut s'empêcher de sourire.

LE GOUVERNEUR.

Air *nouveau de M. Doche.*

Pour cette fois, messieurs, j'en ai bien l'assurance,
Ce n'était pas contre son éminence
Qu'un complot se tramait ici !..
A la supérieure.
Pour vous aussi, ma sœur, je pense,
Le doute doit être éclairci.

LA SUPÉRIEURE.

Ah ! croyez, monseigneur,
A Opportune.
Pour le couvent quel déshonneur !

ENSEMBLE.

MARIE, LOUISE, SÉDAGES, BEAUDAU.

Quel moment ! ô terreur !
Contre nous tout conspire.
A peine je respire...
L'effroi glace mon cœur.

LA SUPÉRIEURE *et* **OPPORTUNE.**

Quelle honte, ma sœur.
Hélas ! que va-t-on dire ?
Contre nous tout conspire,
Armons-nous de rigueur.

LE GOUVERNEUR.

A punir une erreur,
Leur effroi doit suffire ;
Et déjà leur martyre
Désarme ma rigueur.

BRISSAC *et* **LE CHŒUR.**

Sur elles quel malheur
Une imprudence attire !
Combien leur sort inspire
D'intérêt à mon cœur !

LE GOUVERNEUR, *à la supérieure.* Calmez-vous, ma sœur, calmez-vous... de l'indulgence...

LA SUPÉRIEURE. Non, monseigneur, non, l'indulgence serait ici de la faiblesse. Levez ces capuchons, mesdemoiselles, je vous l'ordonne !

SÉDAGES. N'en faites rien ! quoi ! devant tout ce monde... ah ! monseigneur, laisseriez-vous deshonorer ainsi de pauvres jeunes filles, que le hasard seul a compromises ?.. Il n'y a ici que nous de réellement coupables... avant de les exposer à mourir de honte, qu'on nous laisse au moins essayer de réparer nos torts !

LE GOUVERNEUR. Votre intention est-elle vraiment de les réparer ?

SÉDAGES. Si nous étions assez heureux pour obtenir l'aveu de leur famille...

LE GOUVERNEUR. Après un pareil éclat, je ne vois pas ce que des parens auraient à faire de mieux.

BEAUDAU, *bas à Brissac.* Vous épouseriez donc aussi ?

BRISSAC, *de même.* Pourquoi pas, c'est original... et puis cette pauvre petite...

BEAUDAU, *lui serrant la main.* C'est bien, capitaine, c'est très bien.

BRISSAC. N'est-ce pas que j'ai du bon ?

LE GOUVERNEUR, *après avoir causé bas avec la supérieure.* Je voudrais comme vous, messieurs, épargner à ces demoiselles la douleur d'être reconnues ici... mais nous n'atteignons par là que la moitié de votre but... car demain tout le couvent...

SÉDAGES. J'y ai songé, monseigneur... ordonnez que personne ne les suive hors de cette salle ; qu'elles puissent regagner seules leurs cellules... en passant près du cloître, elles y jetteront ces robes ; et demain, il sera impossible de deviner qui d'elles ou de leurs compagnes les aura laissées là

LE GOUVERNEUR, *se tournant vers la supérieure.* En effet...

LA SUPÉRIEURE. Impossible, monseigneur... en sauvant ainsi la honte aux vraies coupables, on laisserait planer le soupçon sur celles qui ne le sont pas... et c'est une injustice à laquelle ma conscience me défend de me prêter.

LE GOUVERNEUR, *avec regret.* Votre scrupule est fondé, madame, quoiqu'il puisse m'en coûter, je n'insiste plus.

L'orchestre reprend le motif de la marche des moines de la fin du premier acte jusqu'à la chute du rideau.

LA SUPÉRIEURE, *s'avançant.* Allons, mesdemoiselles, obéissez.

SÉDAGES. Arrêtez ! monseigneur !.. (*Le gouverneur fait signe qu'il n'y peut plus rien ; il le tire à l'écart.*) Et si l'une d'elles était votre fille.

LE GOUVERNEUR. Que dites-vous ? monsieur ! (*Après un moment d'hésitation.*) Sortez, mesdemoiselles... restez madame !.. que personne ne bouge. (*Bas à Sédages.*) Demain le cardinal signera votre contrat.

Sur un geste du gouverneur, les rangs des gardes se sont ouverts ; Marie et Louise s'éloignent, en se cachant toujours de leur mieux. La supérieure et Opportune suffoquent et veulent les suivre ; un nouveau geste du gouverneur les arrête. Beaudau est radieux, M. de Pont-Courlay revient à Sédages et lui tend sa main, que celui-ci porte à ses lèvres.

FIN.

Impr. de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.

MARGUERITE DE QUÉLUS,

(24 AOUT 1572.)

DRAME EN TROIS ACTES,

Par MM. Desnoyer, Paul Foucher et de Lavergne,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 24 AOUT 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE QUÉLUS...	M. St-Ernest.	D'ALBÉRON } gentilshommes protestans...	M. Émile.
LUDOVIC, son neveu......	M. Albert.	LAVARDIN } gentilshommes protestans...	M. Cullier.
MARGUERITE, sa fille.....	Mme Gauthier.	CLAUDE HONORAT, ministre protestant.............	M. Thénard.
LE BARON DE SAINT-LUC, son ami..................	M. St-Firmin.	HENRI, page, âgé de 16 ans...	M. Jules.

ACTE PREMIER.

9 JUIN 1572.

Une salle de l'hôtel de Quélus. — Musique de bal. — Trois dominos masqués entrent par le fond. — Un page les suit, et les observe avec attention.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ALBÉRON, LUDOVIC, LAVARDIN, *en dominos, et masqués*, HENRI.

LAVARDIN. Par ici, Ludovic, par ici, si tu restes plus long-tems dans ce bal, tu ne seras pas maître de tes transports... surtout à l'aspect de ta belle cousine... et j'en suis sûr, on te reconnaîtra.

LUDOVIC. Tu le veux, je m'abandonne à toi ; mais convenez du moins, amis, que Marguerite...

D'ALBÉRON, *montrant Henri qui les examine au fond du théâtre*. Silence! on nous observe.

LAVARDIN, *au page*. Que veux-tu de nous? Qu'as-tu donc à nous suivre des yeux comme tu le fais?

HENRI. Mes gentilshommes!.. vos noms, vos noms, entendez-vous... Je suis chargé de vous les demander.

D'ALBÉRON. Pardieu! mon jeune cavalier, le noble comte de Quélus remplit mal les devoirs de l'hospitalité... A-t-on jamais adressé pareille question à ceux que l'on a invités à une fête? Nos noms!...

HENRI. Il me les faut, messeigneurs... ou bien alors ôtez vos masques. C'est l'ordre de mon maître.

D'ALBÉRON. Eh bien! va dire à ton maître que moi, baron d'...

LUDOVIC, *bas*. Au nom du ciel, ami, contiens-toi.

LAVARDIN, *bas*. Laissez-moi faire. (*Haut en passant près du jeune page.*) Vous ne voyez donc pas que ce jeune gars plaisante... Le comte de Quélus ne lui a point donné cet ordre ridicule; il nous connaît, il nous a serré la main à notre entrée dans le bal... Tous trois bons gentilshommes, bons catholiques surtout... (*Mouvement de colère de d'Albéron. Lavardin lui dit bas en se*

retournant vers lui.) Quand je te dis de me laisser faire... (*Haut à Henri.*) Oui, bons catholiques, et gardant le masque dans ce bal pour accomplir une pénitence... Enfin, s'il faut te dire plus...

(Il lui parle à l'oreille. Le jeune page salue profondément et se retire.)

SCÈNE II.

D'ALBÉRON, LUDOVIC, LAVARDIN.

LAVARDIN, *se démasquant.* J'étais bien sûr qu'il finirait par s'en aller.

(D'Albéron et Ludovic se démasquent aussi.)

D'ALBÉRON. Que lui as-tu dit?

LAVARDIN. Les trois premiers noms de catholiques qui me sont venus en tête.

LUDOVIC. Tu as osé...

LAVARDIN. Pourquoi pas?

D'ALBÉRON. Moi, passer pour un catholique...

LAVARDIN. Le beau malheur!... Je les hais autant que toi, d'Albéron; c'est pour cela que je les trompe sans remords. Par Jean Calvin, nous voilà maîtres de la place.

LUDOVIC. Et moi, je reviens aujourd'hui dans la maison de mon oncle, cette maison ou je fus élevé avec Marguerite, où tous les deux, enfans encore, nous formions des projets de bonheur qui ne se réaliseront jamais. Trois ans ont passé sur ma tête, et mes rêves se sont évanouis... Plus d'illusions, plus de croyance à l'avenir. Aujourd'hui, la religion nous sépare... La religion..... j'étais catholique comme elle... C'est à vous, amis, c'est à Claude Honorat surtout, notre respectable ministre, que j'ai dû de reconnaître mon erreur... J'ai abjuré sans peine, sans regret, un culte menteur, qui vend au poids de l'or son zèle, sa charité, et jusqu'à ses prières, qui interprète tout ce qu'il y a de saint et de sacré au gré des intérêts, des passions, des crimes de quelques hommes... Non, je ne regrette point de ne plus être catholique. Mais ici... mon oncle... celui qui prit tant de soins de ma jeunesse.... mais elle, elle que vous avez vue, si belle et que j'aime tant... elle dont j'ai reçu les sermens, et qui dut être mon épouse... Que vont-ils dire? Ce qui est pour vous, pour moi, une bonne action dans ma vie, ils l'appelleront une lâche défection... de quels noms va m'accabler leur colère?.. Aussi vous l'avez vu, je me suis introduis ici en cachette. comme un criminel, pour être chassé bientôt, chassé par Marguerite... Ah! pardonnez-moi, si tout mon courage m'abandonne, et si je pleure, moi, moi, un homme que vous avez vu cent fois braver la mort sans être ému... oui, je pleure;.. pardonnez-moi, pardonnez-moi.

D'ALBÉRON. Tu aurais dû, Ludovic, t'épargner un chagrin que j'excuse, en ne venant point dans cet hôtel, en n'obligeant point, pour te complaire, de bons protestans tels que nous à être témoins d'une fête qui est pour nous une insulte, pour nos ennemis un triomphe.

LAVARDIN. Au contraire, il a bien fait de nous conduire à ce bal; moi, je m'y suis fort amusé aux dépens de tous ces damnés catholiques, j'ai fait parmi eux une ample provision de ridicule, et je veux en égayer pendant six semaines nos amis les plus sévères, Claude Honorat lui-même... et toi aussi, d'Albéron.

D'ALBÉRON. Tais-toi : pour un Huguenot, tu aimes trop à rire.

LAVARDIN. Je ris..... par charité chrétienne : que deviendrait notre pauvre ami Ludovic, s'il n'avait que toi auprès de lui pour le consoler de ses chagrins... avec ton austérité que rien ne peut fléchir, qui ne pardonne aucune faiblesse humaine. Ne vas-tu pas le blâmer d'avoir voulu revoir sa cousine? c'est moi qui le lui ai conseillé... oui, c'est moi... et tout en riant, j'avais en vue l'intérêt de notre sainte religion... Je me disais : il est aimé d'elle, de plus, il est fort éloquent... Eh bien! tout en lui parlant d'amour, il lui prêchera la morale de Jean Calvin, il lui prouvera qu'elle a tort d'être catholique, enfin il la convertira.

LUDOVIC. Que dis-tu? la convertir!

D'ALBÉRON. Tu es fou.

LAVARDIN. Soit, mais un fou donne quelquefois de sages avis, et tu suivras les miens, n'est-ce pas, Ludovic?

LUDOVIC. Peut-être.. Quel est cet homme?

LAVARDIN. Attends donc... le baron de Saint-Luc, un capitaine des gardes de la reine-mère.

D'ALBÉRON. L'ame damnée du maréchal de Tavannes... un de nos ennemis les plus cruels.

LUDOVIC. Et avec lui ce jeune page qui nous espionnait tout à l'heure... Tous les deux viennent à nous. Attention!

(Ils remettent leurs masques.)

SCENE III.

Les Mêmes, LE BARON DE SAINT-LUC, *et avec lui*, HENRI.

SAINT-LUC, *à Henri*. C'est bien! retire-toi... (*A lui-même.*) S'introduire ici sous des noms supposés! quels peuvent être ces trois hommes?

(Il descend lentement la scène.)

LAVARDIN. Allons, bon, l'espionnage recommence.

D'ALBÉRON, *bas*. Ton ennemi personnel, Ludovic, plus que tu ne peux croire. Il se vante publiquement d'obtenir bientôt la main de Marguerite.

LUDOVIC, *avec colère*. Lui, son époux! (*Il marche vers Saint-Luc, Lavardin a fait le même mouvement. Saint-Luc se trouve entre Ludovic qui est à sa droite, et Lavardin à sa gauche. Il reste immobile, les regarde, et semble attendre qu'on lui parle.*) Noble baron de Saint-Luc...!

LAVARDIN, *en riant*. Nous sommes heureux que tu veuilles bien t'occuper de nous comme tu le fais depuis quelques minutes.

SAINT-LUC, *souriant amèrement*. Beaux masques, vous abusez de la licence que ce bal vous accorde; il est peu généreux à vous de me prendre pour le but de vos railleries, moi; car je marche auprès de vous à visage découvert, et vous, ce n'est qu'en cachant le vôtre que vous vous êtes introduits dans cette maison; vous avez sur moi trop d'avantages; mais si, un instant seulement, l'un de vous trois voulait se démasquer, je verrais alors sur quel ton je dois lui répondre.

LUDOVIC. Qu'il te suffise de savoir, baron de Saint-Luc, que tu as devant toi un homme qui n'est pas ton ami.

D'ALBÉRON. Un autre qui te hait à la mort.

LAVARDIN. Un troisième qui se moque de toi.

SAINT-LUC, *portant la main à son épée*. Misérable?...

LUDOVIC. Non, c'est moi qui t'ai offensé le premier, et le premier aussi je veux mesurer mon épée avec la tienne.

SAINT-LUC, *après un moment de silence, et s'étant tout-à-fait approché de Ludovic comme pour lire dans ses yeux*. Eh bien!... eh bien!... oui, c'est toi qui le premier sera mon adversaire... j'y consens, je le veux. Ecoute donc... toi, qui n'es pas mon ami, et que cela vous profite, à toi qui me hais, à toi qui te moques de moi!... Qui que vous soyez, vous avez dû apprendre que le baron de Saint-Luc n'a jamais reculé devant une rencontre au Pré-aux-Clercs; il y a plus, soit adresse, soit bonheur, il est bien rare que mes adversaires n'aient pas eu avec moi leur dernier duel... mais aujourd'hui, je ne puis vous donner satisfaction.

LUDOVIC. Comment? Pourquoi?

SAINT-LUC. Ce matin même, j'ai fait un vœu!

TOUS TROIS. Un vœu!

SAINT-LUC. Vous devez me comprendre, vous qui êtes de bons catholiques, car vous l'avez dit, et il faut que vous le soyez pour être admis dans cette maison... Eh bien! pourquoi ce mouvement? pourquoi vous détourner avec colère? vous êtes de bons catholiques, n'est-il pas vrai? et vous approuvez ma fidélité à remplir le vœu que j'ai fait.

LUDOVIC. Quel est-il donc enfin? expliquez-vous.

SAINT-LUC. Madame la reine-mère m'a fait jurer sur la châsse de monseigneur saint Denis de m'abstenir de tout combat singulier jusqu'à ce qu'elle-même me relève de mon serment. C'est une trève de Dieu, messeigneurs; mais si tel est votre bon plaisir, moi, baron de Saint-Luc, je vous ajourne tous trois, l'un après l'autre, à la fin de cette trève.

LUDOVIC. Eh bien!... nous attendrons... Oh! avec impatience, capitaine.

SAINT-LUC. Rassurez-vous... je prierai Dieu et madame la reine-mère pour que vous attendiez le moins long-tems possible.

LUDOVIC. J'y compte.

SAINT-LUC. Et maintenant que nous devons nous battre ensemble, comme il est bon qu'en tems et lieux je puisse vous reconnaître... me ferez-vous l'honneur de lever votre masque?

(Tous trois vont se démasquer : entre le comte de Quélus, qui a entendu la dernière phrase.)

SCENE IV.

Les Mêmes, LE COMTE DE QUÉLUS.

LE COMTE, *à Saint-Luc*. Non, mon ami... non, je ne veux pas que vous insistiez davantage.

LAVARDIN, *bas*. Le comte de Quélus!

LUDOVIC. Mon oncle!

LE COMTE. Quels qu'ils soient, ces gentilshommes sont mes hôtes, et puisqu'ils refusent de se découvrir, nul ici n'a le droit de l'exiger. Je blâme le zèle inconsidéré de mon page qui a outrepassé mes ordres

Je donne ici un bal, un bal masqué ; ceux que je reçois à cette fête peuvent manquer de confiance en moi, sans que pour cela, moi, je manque envers eux d'égards et de discrétion.

LUDOVIC, *bas à Saint-Luc*. Soyez sûr que vous ne tarderez pas à me connaître.

D'ALBÉRON. Et moi aussi.

LAVARDIN, *riant toujours*. Et moi aussi.

(Ils sortent après avoir salué respectueusement le comte de Quélus.)

SCENE V.

LE COMTE DE QUÉLUS, LE BARON DE SAINT-LUC.

LE COMTE. Seigneur baron, vous m'avez fait demander un entretien secret... que me voulez-vous?

SAINT-LUC. Eh quoi! ne m'avez-vous pas deviné? n'avez-vous pas vu mon trouble, mon émotion auprès de votre fille? et voulez-vous me contraindre, moi, homme grave, et qui ne sais que me servir d'une épée, à vous dire que j'aime Marguerite, et que le plus ardent de mes vœux...

LE COMTE. Arrêtez, monsieur de Saint-Luc... Malgré toute mon amitié, toute mon estime pour vous, je n'ai plus le droit de vous nommer mon gendre. La main de ma fille est promise à son cousin, M. de Nangis, depuis longues années...

SAINT-LUC. M. de Nangis!..... dites-vous?...

LE COMTE. C'est une union de famille, arrêtée dès l'enfance ; nous attendons de jour en jour ce jeune homme que je veux présenter moi-même à la cour. La mauvaise santé de sa mère, qui était ma sœur, a retenu long-tems Ludovic éloigné de nous, et depuis plus d'un an que nous avons eu le malheur de la perdre, mon neveu, tout entier à sa douleur, ne nous a donné qu'une seule fois de ses nouvelles ; mais maintenant il est prévenu que nous l'attendons, et il ne peut plus tarder.

SAINT-LUC, *à part*. Ludovic de Nangis! Ah! si mes soupçons étaient fondés!... (*Ici il voit venir Marguerite.*) Marguerite!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARGUERITE.

LE COMTE. Te voilà, mon enfant.

MARGUERITE. Mon père... comment me trouvez-vous? Cette toilette a fait l'admiration de tout le bal.

LE COMTE. Cette toilette t'occupait depuis trop long-tems... voilà ce que je blâme.

MARGUERITE. Ah! vous êtes sévère; mais qu'en pense monsieur de Saint-Luc?

SAINT-LUC. Pardon : c'est aussi mon avis.

MARGUERITE. C'est montrer bien peu de courtoisie... Savez-vous bien, monsieur, qu'il n'y a que ces maudits huguenots qui s'avisent de condamner le tems qu'une femme passe à sa toilette... prenez garde de leur ressembler en cela, au moins, car je finirais par vous croire hérétique.

SAINT-LUC. Vous les détestez donc bien, les huguenots?

MARGUERITE. Si je les déteste, monsieur?... et comment ne pas détester des gens qui, à la soie et au velours de nos riches vètemens, n'ont pas craint de substituer la laine et la bure ; à nos superbes dentelles, la toile grossière ; à nos pompeuses cathédrales, resplendissantes d'or et d'azur, quatre murs d'une grange qu'ils appellent un temple; au plain-chant de nos prêtres, aux solennelles harmonies de l'orgue une obscure psalmodie qu'ils appellent un prêche; des gens, enfin, qui n'ont à offrir à leurs malheureuses épousées, en échange de nos brillans carrousels, de nos bals et de nos mascarades, que la lecture de la Bible... Si je les déteste, monsieur?... mais je fais plus; je les ai en horreur.

SAINT-LUC. Ainsi vous ne voudriez pas d'un époux hérétique.

MARGUERITE. J'aimerais mieux mourir dans un cloître.

SAINT-LUC. Quoi! fût-il plus brave que M. de Selves, plus beau que M. d'Artignan?...

MARGUERITE. Le fût-il cent fois plus, je ne veux qu'un époux bon catholique.

SAINT-LUC. Quoi! s'il brûlait pour vous de l'amour le plus vif?

MARGUERITE. Je le laisserais brûler éternellement.... un hérétique, c'est sa destinée.

SAINT-LUC. Eh bien! ce que je vais vous dire vous fera plaisir, sans doute. Aujourd'hui... ce soir... l'hôtel de Quélus n'est pas le seul où la lumière resplendit encore à travers les vitraux pour annoncer aux passans attardés la pompe d'une fête... Non loin d'ici, sur les bords de la Seine, j'ai vu aussi un autre hôtel dont les vitraux étincelaient de mille feux dans la nuit sombre ; là aussi il y avait des flambeaux allumés comme pour une fête, mais c'étaient des cierges funèbres. Là aussi il y avait grande foule de gentilshommes, mais tous étaient vêtus de noir,

mais tous pleuraient agenouillés devant un cercueil, et cet hôtel c'était le Louvre, et ce cercueil c'était celui de madame Jeanne d'Albret, la reine de Navarre, une reine hérétique.

LE COMTE. Une reine hérétique au tombeau et une mascarade à l'hôtel de Quélus!.. ah! Saint-Luc, deux fêtes en un jour! c'est une belle soirée, n'est-ce pas, que la soirée du 9 juin 1572?

SAINT-LUC. Il y en aura peut-être une plus belle encore.

LE COMTE. Oui, celle où je me ferai justice moi-même.

MARGUERITE. O mon père, chassez ces sinistres pensées qui réveillent en vous d'affreux souvenirs, et oubliez aujourd'hui du moins qu'il existe des hérétiques.

LE COMTE. Je le voudrais, ma fille, mais malgré moi de funestes pressentimens viennent m'assiéger, et si je n'eusse craint de paraître aux yeux du monde faiblir dans ma vieille haine contre un parti dont les douleurs sont mes joies, j'aurais contremandé cette fête, car l'absence prolongée de ton cousin et son silence à notre égard m'inquiètent plus que tu ne peux penser.

SAINT-LUC. Pardonnez-moi, mon cher comte, d'ajouter encore au trouble où je vous vois, mais ce matin en passant ici près devant l'hôtellerie de Navarre, rendez-vous ordinaire des gentilshommes du culte réformé, il m'a semblé entendre prononcer ce nom de Nangis au nombre des nouvelles abjurations.

MARGUERITE. Que dites-vous? Mon cousin! mon époux?

LE COMTE. Ludovic de Nangis hérétique... c'est impossible, vous vous serez trompé.

SAINT-LUC. Vous pouvez éclaircir sur-le-champ ce mystère en envoyant un page à l'hôtellerie de Navarre.

MARGUERITE. Oh! ne le faites pas, mon père... cela n'est pas, cela ne peut pas être, M. de Saint-Luc s'est trompé, il ne connaît pas mon cousin, il ne l'a jamais vu, et puis il y a tant de noms qui se ressemblent: ce serait faire injure à Ludovic que de l'envoyer demander à ces hérétiques... Ah! monsieur, dites donc à mon père que vous vous êtes trompé.

SAINT-LUC, *à part*. Quelle chaleur à le défendre!...

LE COMTE. Il suffit, ma fille; je ne ferai point cet outrage à Ludovic, et je souhaite que sa présence réfute bientôt un tel soupçon... Mais tenez... on nous cherche sans doute... on est surpris de ne plus nous voir... Je retourne auprès de mes convives...

MARGUERITE. Mon père, excusez-moi.: dans un instant... je vais vous rejoindre.

LE COMTE. Venez, Monsieur de Saint-Luc.

(Ils sortent tous deux et vont au devant des dominos qui se sont montrés dans la galerie vers la fin de cette scène: tous ne tardent pas à disparaître.)

SCENE VII.

MARGUERITE, *seule*.

MARGUERITE, *seule*. Hérétique!... lui... Ah! pourquoi donc m'arrêter un seul instant à cette pensée?.. Je ne le crois pas, non, je ne puis le croire: ce monsieur de Saint-Luc est son ennemi, son rival; il sait que j'aime Ludovic, que je n'aime que lui; il espère par cette infâme calomnie... Ah! que je le hais ce monsieur de Saint-Luc!... Et il ose prétendre à ma main!... plutôt mourir!... Mais j'y songe, ces calomnies, Ludovic les détruirait par sa présence, et il ne vient pas! Il m'oublie, l'ingrat! lui qui m'avait juré un jour pendant la messe... Mais, j'y pense... s'il a oublié le serment qu'il m'a fait alors, et dans une telle circonstance, c'est que peut-être....... Ah! mon Dieu!....... si monsieur de Saint-Luc avait dit la vérité... si, méconnaissant les principes de notre sainte religion... C'est qu'en effet un homme qui ne tient pas la parole qu'il a donnée à sa cousine, à sa femme, un homme comme celui-là est capable de tout d'abord. Ah! Ludovic! Ludovic! jamais je ne te pardonnerai.

(Ludovic a paru au fond du théâtre pendant la dernière phrase.)

SCENE VIII.

MARGUERITE, LUDOVIC.

LUDOVIC. Jamais, il est donc vrai!

MARGUERITE. Ah!... c'est vous... monsieur... Est-ce bien toi, Ludovic?... Toi, ici, dans ce bal, sous ce masque, et tu ne m'avais pas prévenue, méchant! mais, tiens, je n'ai pas la force de te gronder davantage... Je savais bien, moi, que tu viendrais te justifier.

LUDOVIC. Me justifier! non, Marguerite.

MARGUERITE. Comment?

LUDOVIC. Les motifs de ma longue absence...

MARGUERITE. Eh bien! monsieur, parlez, répondez donc... Vous ne savez pas quels bruits on ose répandre...

LUDOVIC. Ils sont vrais, sans doute...

MARGUERITE. Ciel!... je n'ose plus vous interroger.

LUDOVIC. Je suis... ce que vous appelez un hérétique.

MARGUERITE. Ah!....... éloignez-vous, monsieur.... partez... laissez-moi.... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... (*Elle pleure, puis se retournant vers Ludovic qui s'éloigne lentement.*) Eh bien! que faites-vous donc? où allez-vous?

LUDOVIC. Je vous obéis... je pars.

MARGUERITE. Et vous rentrez dans ce bal pour que mon père vous voie, vous reconnaisse, lui qui est encore plus inflexible que moi... Restez... oui, restez.

LUDOVIC. Ah! Marguerite...

MARGUERITE. Mais ne me parlez plus de votre amour.... je vous le défends; je ne puis, je ne dois plus vous entendre... je ne veux pas même vous regarder. (*Moment de silence et d'immobilité des deux personnages; puis ils finissent par se regarder tous les deux, et tous les deux se retournent vivement... Marguerite reprend alors.*) Pourtant... qui pourrait croire que c'est là un criminel?... son visage est le même qu'autrefois... l'expression de ses yeux est la même...(*Tous deux se regardent encore, et Marguerite continue.*) Que dis-je? je crois qu'il est beaucoup mieux qu'avant son départ... Allons, peut-être n'est-il pas encore affermi dans son erreur: il ne résisterait pas à mes larmes, à mes prières... oui, c'est cela, essayons. Il y va du bonheur de ma vie et du salut de son ame. (*Appelant.*) Ludovic!

LUDOVIC, *se rapprochant d'elle et lui baisant la main.* Ma cousine.

MARGUERITE. Non, non, ce n'est pas cela, monsieur: je vais vous parler sérieusement, vous ramener à la foi de nos pères.

LUDOVIC. Impossible.

MARGUERITE. Je le veux, et j'y réussirai.

LUDOVIC. Jamais; c'est moi au contraire qui veux vous convertir.

MARGUERITE. Me perdre....... malheureux... ce n'est donc pas assez...

LUDOVIC. Non, ce n'est pas assez d'avoir repoussé une funeste erreur dont on avait fasciné mon enfance; je veux aussi, Marguerite, mon amie, ma femme, faire luire à tes yeux la vérité.

MARGUERITE. Ah! laissez-moi, monsieur, laissez-moi, j'ai mal fait de vous retenir.

LUDOVIC. Tu veux donc encore que je parte.

MARGUERITE. Oui, si tu n'es pas catholique.

LUDOVIC. Je reste ici pour que tu cesses de l'être.

MARGUERITE. Oh! c'est trop fort! mais vous avez donc juré de me désespérer ce soir? vous ne voulez donc point m'écouter, me croire?..... ingrat!..... mais c'est renoncer à moi?...

LUDOVIC. Renoncer à vous; ah! Marguerite, si vous saviez combien l'idée d'être séparé de vous m'a retenu longtems dans la foi de mes pères, combien mon cœur a lutté contre ma conscience, combien ce sacrifice m'a coûté de peines et de tortures... mais je me suis dit: puisque moi, calviniste, je ne cesse pas de l'aimer, elle ne cessera pas de m'aimer non plus, elle catholique, et quand bien même je ne parviendrais pas à lui faire partager ma croyance, nos deux cœurs n'auraient toujours qu'une seule et même religion, l'amour;..

MARGUERITE. Insensé! mais ce n'est pas d'amour qu'il s'agit, c'est de votre conversion, du votre salut.

LUDOVIC. De votre, Marguerite... oui, je voulais ne vous parler que de votre salut; mais quand vous êtes si près de moi, quand mon bras presse le vôtre, puis-je dire autre chose, sinon que je vous... que je t'aime, Marguerite, que je t'ai toujours aimée, que je ne puis vivre sans toi, qu'il faut enfin, qu'il faut que tu sois ma femme.

MARGUERITE. Ta femme! mais c'est impossible.

LUDOVIC. Impossible!... oui, parce que vous croyez toujours à une religion qui vous interdit à tout jamais, à vous, Marguerite de Quélus, de devenir l'épouse de Ludovic de Nangis, si vous n'avez pas de l'or, beaucoup d'or pour acheter le pardon de son pontife.

MARGUERITE. Ah! Ludovic! c'est un blasphème que vous me faites entendre.

LUDOVIC. Pardon, Marguerite, ma tête s'égare..... l'idée de te perdre est un supplice si horrible!..... quand je songe que cette entrevue est peut-être la dernière..... la dernière. Ah! qu'ils viennent tous me chasser de cette maison, que ton père me tue à tes pieds pour venger sa religion que j'outrage..... Mais, dis-moi, je t'en supplie, dis-moi, comme aux jours de notre

enfance, Ludovic! mon Ludovic, je te pardonne.

MARGUERITE. Ludovic, par pitié... par grâce.. relevez-vous.. si l'on vous voyait.. Oh! va, mon Ludovic, je te pardonne.

LUDOVIC. Marguerite...

MARGUERITE. Ah! mon Dieu! qu'ai-je dit? moi, qui voulais le convertir... Laisse-moi, va-t'en... ou plutôt, je sors... car si je t'écoutais davantage....... je finirais par devenir hérétique.

(Elle sort. Lavardin et d'Albéron reparaissent au fond du théâtre.)

SCENE IX.

LUDOVIC, D'ALBÉRON, LAVARDIN.

LAVARDIN. Allons, je vois que tu as suivi mes conseils... et je t'en félicite.

LUDOVIC. Ah! mon ami... si tu savais... elle m'aime encore... elle me pardonne... ah! je suis trop heureux!

D'ALBÉRON. Oui, c'est bien, te voilà de nouveau ne rêvant plus que ton amour.... Quelqu'un que j'ai vu tout à l'heure entrer dans la galerie voisine, et se frayant avec peine un passage à travers la foule, vient sans doute ici pour glacer ta joie, et te ramener à des pensées plus sérieuses.

LUDOVIC. De qui parles-tu donc?

D'ALBÉRON. De notre ministre, Claude Honorat.

LAVARDIN ET LUDOVIC. Honorat!

LUDOVIC. Mais au contraire..... il m'a promis de parler à mon oncle..... c'est lui qui s'est chargé de lui tout avouer.

LAVARDIN. Le voici!

SCENE X.

Les Mêmes, CLAUDE, HONORAT, HENRI.

HONORAT, *à Henri au fond du théâtre*. Je vous répète, jeune homme, que je ne suis pas invité à cette fête, que de pareilles soirées ne conviennent ni à mon âge, ni à mon caractère; mais dussé-je déranger votre maître, il est indispensable que je lui parle.

HENRI. Je vais lui reporter vos paroles.

(Les trois protestans entourent Honorat.)

TOUS LES TROIS. Mon ami!.. mon père!..

HONORAT. Ludovic, j'ai cru devoir faire ce soir même cette démarche auprès de ton oncle. Si elle est inutile, mes amis, nous partirons ensemble; vous ne devez pas rester dans cette maison; partout où il y a des catholiques, il peut y avoir trahison contre les huguenots.

LUDOVIC. Trahison, pour moi, chez mon oncle!

HONORAT. La reine de Navarre est morte, morte empoisonnée par l'ordre de Catherine de Médicis.... Ainsi, c'est désormais contre nous une guerre de perfidie au lieu d'une guerre déclarée. Dans cette cour, où quelques-uns des nôtres se laissent attirer, chaque serment est un parjure, chaque promesse une menace. Les murs peuvent à chaque instant se changer en cachots, et les planchers en oubliettes. Amis, évitons d'entrer dans le palais de la reine; mais fuyons aussi les demeures de ses gentilshommes. Dangereuse ou non, cette place n'est point la nôtre... Voici le comte de Quélus... Retirez-vous, et bientôt, soyez prêts à me suivre.

(Les trois huguenots se retirent. Le comte de Quélus rentre d'un autre côté.)

SCENE XI.

HONORAT, LE COMTE DE QUÉLUS.

HONORAT, *le saluant*. Pardonnez-moi, monseigneur, si je viens un instant vous distraire de vos plaisirs, et croyez qu'un motif bien grave a pu seul déterminer ma visite à cette heure à l'hôtel de Quélus.

LE COMTE. Je vous crois, monsieur, mais avant de m'expliquer ce motif, me sera-t-il permis de vous demander votre nom et votre rang?

HONORAT. Je n'ai point d'autre nom que celui de Claude Honorat, d'autre rang que celui de ministre protestant.

LE COMTE. Qu'entends-je? Par la sainte croix! c'est imprudent à vous; savez-vous où vous êtes, monsieur? dans une maison à jamais mise en deuil par les protestans, devant un père qui a vu sa famille massacrée par eux... Certes, monsieur, c'est compter étrangement sur les priviléges de l'âge et sur la sainteté de vos cheveux blancs que de vous présenter ici... là où on a laissé le désespoir, ne doit-on pas s'attendre à trouver la vengeance? là où on a semé la mort, ne se pourrait-il pas qu'on la recueillît?

HONORAT. La mort ne m'effraiera jamais, monseigneur, et j'envierai toujours le martyre... Cependant, pour ne pas braver des inimitiés qu'entretiennent des souvenirs douloureux, je ne me serais point présenté ici, si je n'avais été chargé vis-à-vis de vous d'une mission de paix et de conciliation.

LE COMTE. Je ne connais point de paix

et de conciliation avec les ennemis de l'église, mais achevez vite, qui vous envoie?

HONORAT. Ludovic de Nangis.

LE COMTE. Mon neveu!... et d'où vient qu'il ne s'est point présenté déjà ici? d'où vient surtout qu'il a chargé de ce message un homme de votre secte?

HONORAT. C'est que maintenant les hommes de ma secte sont ses frères.

LE COMTE. Ses frères!... Que dites-vous? Ludovic de Nangis! mais savez-vous bien, monsieur, qu'il est fils de Théodore de Nangis tué à la bataille de Dreux en combattant les huguenots? savez-vous qu'il tient par sa mère aux Quélus et aux Soubise, tous catholiques, tous frappés dans ce qu'ils avaient de plus cher par les hérétiques, le savez-vous?

HONORAT. Je sais, pour parler comme vous, que votre neveu est aussi un hérétique.

LE COMTE. Eh bien! alors, il y a encore une fausseté dans vos paroles, car il n'est plus mon neveu.

HONORAT. Il a cependant gardé pour vous les sentimens et le respect d'un parent, d'un fils.

LE COMTE. Que m'importe! il est indigne de l'être.

HONORAT. Vous lui aviez promis la main de votre fille.

LE COMTE. J'abjure ma promesse comme il a abjuré la foi de ses ancêtres.

HONORAT. Il espère pourtant qu'un jour, désabusé, vous lui ouvrirez vos bras.

LE COMTE. Il se trompe, monsieur, s'il espère jamais rentrer en grâce auprès de moi; ni moi, ni ma fille, n'introduiront jamais un protestant dans la maison de Quélus.

HONORAT. Mais enfin, que vous ont-ils fait?

LE COMTE. Ce qu'ils m'ont fait?... Je me sens à peine assez fort pour un pareil récit, mais n'importe, vous l'entendrez... Il y a douze ans, des partis huguenots parcouraient les campagnes aux environs de mon château, j'étais sorti imprudemment pour une chasse, pensant qu'ils ne songeaient pas à me nuire, moi, qui ne cherchais pas à les combattre; vers la fin de la journée, je repris le chemin du château... une clarté rougeâtre m'avertit de loin de quelque malheur... j'approche... le château était en flammes... j'accours, je me précipite à l'appartement de la comtesse, de mes enfans, ils avaient disparu. Je descends... mon pied heurte deux cadavres, c'étaient ceux de mes deux fils!

HONORAT. Grand Dieu!

LE COMTE. Les lâches!... c'étaient deux enfans, et ils les avaient assassinés! tout-à-coup des cris de désespoir frappent mon oreille, ces cris partaient d'une voix bien connue... Je m'élance et j'aperçois ma malheureuse femme entre les mains de dix misérables qui l'avaient saisie, mais ne l'avaient pas tuée; elle était jeune et belle... que faire? ils étaient dix... il me restait une balle dans un pistolet, une seule... j'étais abandonné des miens..

HONORAT. Et vous avez tiré sur ces misérables?

LE COMTE. Non, j'ai fait feu sur elle.

HONORAT. Que le ciel vous pardonne!

LE COMTE. Il ne me reste plus que ma fille, Marguerite échappée comme par miracle au poignard des assassins, ma fille, à qui j'ai fait jurer ce jour-là même, à la clarté de l'incendie, et sur les corps sanglans de sa mère et de ses frères, haine et mort aux assassins de sa famille jusqu'au dernier!..... Maintenant, monsieur, me demanderez-vous encore ce qu'ils m'ont fait?

HONORAT. La main de Dieu fera tôt ou tard justice des scélérats qui ont déshonoré notre cause.

LE COMTE. Mais la main de Dieu me rendra-t-elle ce qu'ils m'ont enlevé? oh! non, c'est la vengeance qu'il me faut, la vengeance et ma fille; c'est pour ces deux causes que j'ai consenti à vivre depuis douze années qui ont été un siècle interminable pour ma douleur, mais à peine un jour pour ma haine.

HONORAT. Ah! monseigneur, voudriez-vous vous déshonorer par des représailles qui ne frapperont que les innocens? quoique professant un autre culte, vous êtes chrétien comme nous, et vous n'avez point oublié que le Christ, mourant sur la croix, a prié Dieu pour ses bourreaux.

LE COMTE. Vous êtes resté long-tems ici, monsieur.

HONORAT. Je me retire, que faut-il que je dise à votre neveu?

LE COMTE. Vous direz à M. de Nangis qu'il fasse enlever de ses armoiries l'écusson de Quélus.

HONORAT. Ah! monseigneur, n'aurez-vous point de pitié pour le fils de votre sœur.

LE COMTE. Le fils de ma sœur!... il est vrai... Eh bien! monsieur, vous allez entendre ma réponse. (*Marchant vers le fond du théâtre.*) Accourez, accourez, mes gentilshommes, venez, venez tous.

(Entrée de tous les invités au bal.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SEIGNEURS, DAMES, MARGUERITE, *puis d'un autre côté*, LUDOVIC, D'ALBERON *et* LAVARDIN, *qui viennent se ranger auprès d'Honorat*, HENRI, *puis* SAINT-LUC.

LE COMTE, *appelant son page*. Henri !... (*Il lui parle bas. Le page sort, et rentre un instant après ; puis le comte se tournant vers ses convives.*) Regardez, messeigneurs..... là sont les portraits de tous les Quélus... A dater de cet instant, il y en aura un recouvert d'un voile noir, et ce portrait sera celui de Catherine de Quélus, vicomtesse de Nangis, qui fut ma sœur et la mère de Ludovic, un parjure, un traître, un apostat.

(Deux pages jettent un voile noir sur le portrait.)

LUDOVIC. Ah ! grand Dieu!

(Il est contenu par d'Albéron et Lavardin.)

MARGUERITE. Mon père, au nom du ciel...

LE COMTE. Relevez-vous, Marguerite... et vous, mon ami, approchez; messeigneurs, je vous présente mon gendre, M. le baron de Saint-Luc.

MARGUERITE. Ah ! je me sens mourir.

LE COMTE, *se retournant vers Honorat.* Voilà, monsieur, ce que vous direz au fils de ma sœur.

(Honorat s'éloigne, et à sa suite Ludovic, d'Albéron et Lavardin, toujours masqués. La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

24 AOUT 1572.

Onze heures du soir. La chambre à coucher de Marguerite.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, LE COMTE DE QUÉLUS.

(Au lever du rideau, Marguerite est assise devant une table, et lit un livre à la lueur d'une lampe. Elle n'aperçoit pas son père, qui entre doucement, et vient regarder par-dessus son épaule.)

LE COMTE. Que lis-tu là, Marguerite?

MARGUERITE, *cherchant à cacher son livre*. Ah!... mon père...

LE COMTE, *prenant le livre*. La bible!.. par la sainte croix, voilà qui est étrange! La bible, au lieu de Ronsard et de Baïf, autrefois tes auteurs favoris! Depuis deux mois, ma fille, tu n'es plus la même.

MARGUERITE. Moi!

LE COMTE. Oui, depuis que cet envoyé de malheur, ce prêtre de la religion réformée a mis le pied dans cette maison pour nous annoncer l'apostasie de Ludovic.... (*Mouvement de Marguerite.*) Eh bien! eh bien! oui, mon enfant, c'est un cruel chagrin que celui-là... lui, que j'aimais comme un fils... il m'a fallu le maudire, le chasser à jamais de ma présence... Ah! crois-le bien, Marguerite, je souffrais au fond de l'ame, lorsque je paraissais inflexible..... et plus d'une fois depuis, en pensant à Ludovic, il m'a semblé que j'éprouvais presqu'autant de douleur que de colère....... mais j'ai rougi de ma faiblesse... Du jour où il s'est jeté dans les bras de nos ennemis, lui aussi est devenu notre ennemi....... je le hais, et tu dois suivre mon exemple...

MARGUERITE. Ah! je le sens, mon père, je n'aurais jamais la force de le haïr.

LE COMTE. Eh bien! oublie-le du moins, et qu'à l'avenir ce soit un étranger pour toi.

MARGUERITE. Un étranger! lui!

LE COMTE. Il le faut! (*Ici il pose la bible qu'il tenait toujours à la main; un poignard est sur la table; il le prend.*) Ma fille... que signifie ce poignard?...

MARGUERITE, *à part*. Ciel! celui de Ludovic.

LE COMTE. Eh bien! parlez

MARGUERITE. Ce poignard... (*Elle semble frappée d'une inspiration subite.*) Ah!... (*A son père.*) C'est... c'est un présent que je voulais vous faire pour votre fête patronale...

LE COMTE. Est-il possible?

MARGUERITE. Aujourd'hui, le 24 août... Saint-Barthélemy!

LE COMTE. Donne, donne, mon enfant.. que je te remercie de n'avoir pas oublié cette époque!

MARGUERITE, *à part*. Oh! mon Dieu! pardonne-moi de le tromper ainsi.

LE COMTE. Mais tâche, je t'en conjure, de chasser ce chagrin..... que rien désormais ne justifie.... redeviens plutôt ce que je te reprochais d'être autrefois, la folle, l'insouciante Marguerite, tout occupée de plaisirs et de parures.... je t'aime, tu le sais, et ne veux que ton bonheur; tout ce qu'il faudra pour dissiper tes ennuis, je le ferai, demande, ordonne.... n'es-tu pas sûre d'être obéie?

MARGUERITE. Mon père, puisque vous avez tant de bonté pour moi, j'ose espérer de vous une grâce, une seule; mais c'est en pleurant, c'est à genoux que je l'implore: si je vous suis chère, que je ne sois pas la femme de M. Saint-Luc.

LE COMTE, *la forçant à se relever*. J'ai mal fait, Marguerite, de vous laisser lire dans mon ame, et de vous témoigner tant de faiblesse... Je devais prévoir quelle serait l'issue de cet entretien... car il faut, par un inconcevable caprice, que vous me demandiez toujours la seule chose qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous accorder. J'ai engagé publiquement ma foi de gentilhomme envers Saint-Luc: avant un mois, il sera votre époux... Je le veux... je le veux! Attendez tout de moi, ma fille, excepté de me faire manquer à ma parole. Adieu.

(Il sort.)

SCENE II.

MARGUERITE, *puis un instant après* LUDOVIC.

MARGUERITE. Avant un mois, la femme de M. de Saint-Luc... Oh! mon Dieu! mon Dieu! protége-moi! (*Musique en sourdine.*) Ah! c'est lui! c'est Ludovic!

(Elle va ouvrir une porte secrète; entrée de Ludovic.)

LUDOVIC. Enfin, je leur échappe!

MARGUERITE. Comment?

LUDOVIC. Depuis un instant j'avais quitté l'hôtellerie de Navarre, et après avoir traversé la rue, je m'étais arrêté devant cette maison, sous ta fenêtre, Marguerite... j'attendais en vain le signal accoutumé... Tout-à-coup je suis abordé par des hommes d'armes qui m'observaient, je crois, depuis quelques minutes... Le capitaine qui les commandait, et dont la voix ne m'est pas inconnue, me dit qu'il est défendu, sous peine de prison, de s'arrêter dans les rues après l'heure du couvre-feu... On veut me saisir; mais je me délivre de leurs mains, je m'évade par la petite rue voisine, cette clef m'ouvre la porte du jardin... et grâce au ciel, ils ont perdu mes traces. Me voilà encore une fois près de toi, ma chère Marguerite, encore une fois je suis heureux! dussé-je payer ce bonheur au prix de ma tête!

MARGUERITE. Ludovic, je tremble..... mon père me quitte à l'instant même, et s'il allait nous surprendre... Ah! je serais perdue.

LUDOVIC. Ainsi, tu n'as pu trouver encore une occasion pour lui tout avouer.

MARGUERITE. Jamais je n'en aurai le courage.

LUDOVIC. Jamais!... cependant, il le faut. N'es-tu pas ma femme? Honorat n'a-t-il pas béni notre union?... et si tu persistes davantage à vouloir la cacher à ton père, que feras-tu, dis-moi, lorsque viendra le jour de ton hymen avec Saint-Luc?

MARGUERITE. Je mourrai!

LUDOVIC. Ah! Marguerite, tu ne m'aimes pas!

MARGUERITE. Ludovic... est-ce bien toi qui me parles? je ne t'aime pas, moi, qui ai préféré ton amour à la tendresse de mon père, ton nom à celui de ma famille, moi, qui ai contracté dans l'ombre un mariage que mon cœur seul peut reconnaître, moi qui me suis perdue, et tout cela pour toi... pour toi, je meurs de crainte et d'inquiétude; pour toi, je suis condamnée à la plus affreuse contrainte; pour toi, je trompe mon père... Et tu viens par tes reproches ajouter encore à tous les tourmens que j'éprouve...Ah! c'est vous autres hommes qui ne savez pas aimer.

LUDOVIC. Marguerite!

MARGUERITE. Mais Dieu est juste, je savais bien que je l'offenserais en épousant un hérétique. Je savais bien que c'était le malheur et la damnation... Pourtant, lorsque je t'ai revu, lorsque tu as entrepris de me convertir... j'ai cru que le bonheur était là, plus beau que le salut, qu'avec toi il m'était impossible de trouver un enfer..... J'ai eu plus de foi en mon cœur qu'en ma conscience... Ah! j'en suis bien punie. Je ne t'aime pas!

LUDOVIC. Marguerite, pardonne-moi! Oui, je suis cruel, injuste... oui, tu fus un ange pour moi, et je devais mieux te remercier... Que veux-tu? ce nom de M. de Saint-Luc vient sans cesse retentir à mes oreilles... Saint-Luc! un infâme qui a juré la mort de tous mes frères... un misérable, un lâche que j'ai provoqué, et qui depuis deux mois recule devant le combat que je lui propose, sous prétexte d'un vœu qu'il a fait à Mme Catherine de Médicis; et tous les jours, et partout, il faut que j'entende parler de votre prochain mariage!... Ton nom confondu avec le sien... ah! je souffre trop alors... et j'oublie, ingrat que je suis, combien tes souffrances, à toi, sont plus grandes que les miennes... Marguerite, je suis bien malheureux... malheureux, surtout de t'avoir fait pleurer.

MARGUERITE. Ludovic, quoi qu'il m'en coûte, dès demain, je dirai tout à mon père... Je serai maudite... oui, je le sais, maudite!... mais du moins, monsieur, vous ne me direz plus: Tu ne m'aimes pas!

LUDOVIC. Ah! ne me rappelle pas combien je fus coupable.

MARGUERITE. Écoute.

LUDOVIC. Du bruit dans la rue.

MARGUERITE, *regardant par une fenêtre.* Ciel! des cavaliers entourent cette maison...

LUDOVIC. Peut-être ceux qui me poursuivaient.

MARGUERITE. L'un d'eux vient de frapper à la porte de l'hôtel... Ah! tu ne peux rester ici, Ludovic.

LUDOVIC. Ne crains rien... je fus élevé dans cette maison, et je sais comment leur échapper... A demain, Marguerite,

MARGUERITE. A demain !

(Ludovic s'échappe par la porte secrète.)

SCENE III.

MARGUERITE, *seule.*

Que viennent-ils faire à cette heure dans l'hôtel de Quélus? (*Elle ouvre la porte du fond*). Grand Dieu ! je ne me trompe pas ! c'est la voix du baron de Saint-Luc... Il place partout des sentinelles... Ah ! c'est à Ludovic qu'ils en veulent... Quel moyen de les arrêter ici? d'empêcher qu'ils ne puissent l'atteindre... Peut-être... oui, il le faut... (*Retournant au fond du théâtre, et appelant.*) Monsieur de Saint-Luc! monsieur de Saint-Luc ! répondez-moi..... que se passe-t-il donc? Vous me faites mourir de frayeur...

SCENE IV.

MARGUERITE, SAINT-LUC, *introduit par* HENRI, HOMMES D'ARMES.

SAINT-LUC, *entrant.* Pardon, madame, pardon si nous avons troublé votre repos. (*Regardant partout autour de lui, et particulièrement du côté de la porte secrète.*) Je commence à croire que nous nous alarmions à tort... C'est une erreur, un excès de zèle de la part de mes cavaliers... Ils croyaient avoir vu un homme se glisser dans l'hôtel ; l'un d'eux assurait même qu'il s'était dirigé vers cette partie de la maison... Je vois avec plaisir qu'il n'en est rien... et je me retire.

MARGUERITE, *le retenant du geste.* Mais... vous n'avez pas vu mon père ; ne désirez-vous pas lui parler, monsieur de Saint-Luc ?

SAINT-LUC. J'ai en effet à lui apprendre une nouvelle qui doit le combler de joie : nouvelle venant de la cour... qui intéresse vivement tous les amis du roi et de notre foi catholique...

MARGUERITE. Je vais donner des ordres pour le faire prévenir... Veuillez vous reposer un instant. (*Au page.*) Henri, suivez-moi. (*A part en s'éloignant.*) Il est sauvé !

(Elle sort avec le page.)

SCENE V.

SAINT-LUC, *seul*, DES HOMMES D'ARMES *au fond.*

Ce trouble! cette agitation... cet empressement à m'appeler, à me retenir ici, dans son appartement, moi dont la présence lui est toujours odieuse! Plus de doute, elle n'était pas seule !... et cet homme, c'est ici qu'il est venu!... Mais il ne peut m'échapper... Elle a cru assurer sa fuite... elle ne sait pas que toutes les issues sont gardées, et que de ce côté même... (*Il montre la petite porte.*) Je crois entendre... non, rien ! ce n'était rien... Ah ! qu'ils sont lents à l'atteindre les misérables!. Où est-il? où est-il? Il me le faut... Ah! cette fois, je ne me trompe pas, enfin ?

SCENE VI.

LUDOVIC, SAINT-LUC, GARDES.

LUDOVIC, *entrant par la porte secrète.* Marguerite...

SAINT-LUC, *se présentant à lui.* Ludovic de Nangis.

LUDOVIC. Qui vous a dit mon nom ?

SAINT-LUC. Ma haine pour toi me l'a fait deviner.

LUDOVIC. Eh bien ! te lasseras-tu d'attendre, baron de Saint-Luc, pour répondre à ma provocation, ou bien, à voir ces gardes dont tu es entouré, dois-je croire que tu veux prendre dans un duel la Bastille pour retranchement et pour second une compagnie entière? Tu as fait vœu de lâcheté à Madame de Médicis, et tu tiens religieusement ta parole.

SAINT-LUC, *s'approchant de lui et lui serrant la main avec fureur.* Ludovic de Nangis... en te faisant poursuivre ce soir par mes hommes d'armes, en te forçant à rentrer par cette porte pour te jeter dans mes mains, je voulais seulement être bien sûr que tu étais celui que je dois le plus détester au monde, que tu étais l'amant aimé de Marguerite... Et maintenant tu peux sortir... Dans une heure, à minuit, je serai délié de mes sermens ; dans une heure, à minuit, nous nous battrons.

LUDOVIC. Ah ! c'est heureux! Ce sera un duel à mort. N'attends de moi ni grâce ni merci... A minuit donc.

SAINT-LUC. Devant le Louvre, sur le bord de la Seine.

LUDOVIC. J'y serai.

SAINT-LUC. Va-t'en... Qu'on le laisse partir.

LUDOVIC. Merci, capitaine. Devant le Louvre.

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE VII.

SAINT-LUC, *seul.*

Oui, devant le Louvre... le roi Charles IX est bon tireur... Va, cours à ce rendez-vous... Choisis bien tes témoins, Ludovic, amène ces deux insolens gentilshommes qui m'ont insulté comme toi, et tu peux leur dire que ce sera votre dernière affaire : des fenêtres du Louvre partiront des balles qui vengeront mon offense : tous trois peut-être vous tomberez frappés par une main royale! quel honneur pour des hérétiques! Un duel avec toi, insensé! On se bat avec l'étourdi qui vous a heurté dans une promenade, avec le fat qui vous a raillé sur la couleur de votre pourpoint; mais l'homme qui vous a enlevé le cœur de la femme que vous aimez... l'homme dont les baisers ont souillé celle qui vous était promise... on le tue, on le tue... Et ce n'est pas dans un duel que le sire de Fayel frappa le châtelain de Coucy... Tu étais en mon pouvoir, et je t'ai laissé partir... A quoi bon t'arrêter? te donner des chaînes pour te dérober au massacre?... Non, non, reste libre, Ludovic de Nangis, reste libre avec tes frères de proscription, libre dans Paris, votre sépulcre à tous : on ne met point de chaînes à un cadavre. Voici le comte. Je ne lui parlerai point de son neveu... cette pensée peut-être l'arrêterait au moment de frapper.

SCENE VIII.

SAINT-LUC, LE COMTE.

LE COMTE. Dieu vous garde, capitaine! Si tard à l'hôtel de Quélus! Que se passe-t-il donc?

SAINT-LUC. Vous rappelez-vous, comte, ce que vous m'avez dit il y a deux mois : C'est une belle soirée que celle du 9 juin 1572. Je vous en ai promis une plus belle encore... elle est venue...

LE COMTE. Que voulez-vous dire?

SAINT-LUC. Au coup de minuit, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois va donner le signal... C'est la nuit, dans leur sommeil, que l'ange exterminateur frappa les premiers-nés des Egyptiens... Madame la reine-mère s'en est souvenue. Plus de retards, plus de lenteurs; voici l'instant de rendre aux hérétiques tout le mal qu'ils ont fait.

LE COMTE. Ah! ma femme, mes enfans, vous serez vengés... (*Portant la main au poignard que lui a donné Marguerite.*) Et ce présent de ma fille... il va me servir à frapper nos ennemis.

SAINT-LUC. Nous pouvons compter sur tous les gens de votre maison?

LE COMTE. Je vais leur ordonner de prendre les armes.

SAINT-LUC. Celles que j'ai fait bénir par monseigneur le cardinal.

LE COMTE. Oui... et tous auront la croix blanche à leur chapeau, malheur aux calvinistes!

SAINT-LUC. Pas un n'échappera.... — Leurs maisons sont comptées et marquées d'avance; j'ai mis mon cachet sur plus d'une avec le pommeau de cette épée. La fuite est impossible; toutes les portes de Paris sont fermées. On n'épargnera ni le sexe ni l'âge, un parti mal tué se réveille mille fois plus terrible; écrasons jusqu'aux derniers tronçons du serpent, ou tremblons qu'ils ne se rejoignent encore.

LE COMTE. Oui, pas de grâce pour leurs femmes et leurs enfans! Il n'y en a pas eu pour la comtesse de Quélus.

SAINT-LUC. Ainsi, vous me jurez de combattre avec nous, de n'épargner aucun de nos ennemis.

LE COMTE. Aucun, fût-il à mes pieds, me suppliant de lui laisser la vie, je jure que je l'immolerais sans pitié.

SAINT-LUC. Voici votre fille. Je sors et je vais vous attendre chez le maréchal de Tavannes. Ah! j'oubliais..... le mot de passe.

LE COMTE. Eh bien?

SAINT-LUC. Le nom de votre patron : saint Barthélemy.

(Il sort par le fond.)

MARGUERITE *entre au même instant, et répète avec surprise :* Saint Barthélemy!

SCENE IX.

LE COMTE, MARGUERITE.

LE COMTE. Ma fille, te souvient-il de ta mère et de tes frères?

MARGUERITE. Oui.

LE COMTE. Te souvient-il aussi du serment que tu as fait il y a douze ans sur leurs cadavres?

MARGUERITE. Mon serment! je me le rappelle...

LE COMTE. Eh bien ! redis-le-moi encore...

MARGUERITE. Mon père !

LE COMTE. Redis-le-moi... je le veux.

MARGUERITE, *avec un effort pénible*. Haine et mort aux huguenots... jusqu'au dernier.

LE COMTE. Jusqu'au dernier... Réjouis-toi donc... ils vont tous mourir, demain il n'en restera plus un seul dans Paris.

MARGUERITE. Grand Dieu !

LE COMTE. Dans un instant nous nous levons tous en armes... nous enveloppons l'hérésie dans une sanglante proscription.

MARGUERITE. Est-il possible ! oh ! non, non, vous me trompez.

LE COMTE. Bientôt tu verras si je dis vrai.

MARGUERITE. Mon Dieu, mon Dieu ! mais cela ne se peut pas... cela ne peut pas arriver aujourd'hui...

LE COMTE. A minuit la cloche de Saint-Germain donnera le signal.

MARGUERITE. Mon père, vous n'irez pas, je m'attache à vous... Ah ! que devenir ? que faire ?

LE COMTE. L'heure approche.... Saint-Luc m'attend chez le maréchal, je ne puis demeurer plus long-tems... Adieu, Adieu, ma fille... Haine et mort aux huguenots jusqu'au dernier !

(Il sort.)

SCENE X.

MARGUERITE, *seule*.

C'est un rêve.....non, je ne puis croire que je veille et que je vive. Quoi ! tous égorgés dans une heure...... avant une heure... Mais Ludovic aussi est hérétique !..... et moi, moi, sa femme..... ah ! comment le sauver... ma tête s'égare... mille résolutions... mille pensées... Mais il le faut, il faut que je le sauve. (*Elle marche en courant vers le fond du théâtre. Cri sourd à peu de distance de la chambre de Marguerite* : aux armes ! aux armes !) Ciel ! tous les serviteurs de mon père... des poignards... des épées... et cette croix blanche !... un signe de ralliement sans doute... une croix !... Au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde, ils vont assassiner... et jusqu'à ce jeune page... Henri... un enfant ! Cette arme dans sa main... et lui aussi... Ah ! c'est le ciel qui l'envoie !

(Henri paraît au fond du théâtre. Il a une croix blanche à son chapeau, une épée nue à la main.)

SCENE XI.

MARGUERITE, HENRI.

MARGUERITE. Arrête, malheureux, que vas-tu faire ?

HENRI. Venger ma religion.

MARGUERITE. Ta religion !.... Écoute, écoute, Henri.... tu n'as pas seize ans encore, et déjà tu brûles du désir de répandre du sang... tu vas donner la mort à tes semblables, à tes frères.

HENRI. A des hérétiques.

MARGUERITE. Eh bien!...... ces hérétiques....... ton Dieu est mort sur la croix pour les sauver..... Et c'est en les immolant, toi, que tu veux lui rendre hommage?.... Enfant, laisse là cette épée..... donne, donne, je ne veux pas que tu sois un assassin.

(Elle prend son épée et la jette à terre.)

HENRI. Ah ! madame..... vous me forcez à désobéir à mon maître, à votre père....

MARGUERITE. Mon père est égaré... car lui aussi il parle de vengeance, et ce mot là n'est écrit nulle part dans la religion du Christ.... Mon père ! demain il te maudirait d'avoir suivi ses ordres ; mais il te bénira, j'en suis sûr, il t'appellera son ami, son fils, si tu as sauvé la vie d'un proscrit.

HENRI. Un proscrit !... que me demandez-vous ?

MARGUERITE. Non loin de cette maison, à l'hôtellerie de Navarre, il y a un homme dont l'existence m'est plus chère que la mienne.

HENRI. A l'hôtellerie de Navarre ! un protestant !

MARGUERITE. Oui, un protestant, Ludovic de Nangis...

HENRI. Ludovic de Nangis !

MARGUERITE. Va le trouver sur-le-champ... de la part de Marguerite... Oh ! mais ne lui parle pas du massacre qui se prépare... .. il voudrait combattre, périr avec ses frères... dis-lui seulement que je l'attends, qu'il vienne ici à l'instant, à l'instant même.... Tu hésites ! mais tu ne sais donc pas que s'il meurt, Ludovic.... je le suivrai?... tu ne sais pas que je l'aime?....... tu ne sais pas qu'il est mon époux ?

HENRI. Votre époux !

MARGUERITE. Oui, je t'ai confié à toi, à toi, enfant ! un secret que je n'ai osé dire encore à personne ; un secret dont la découverte me ferait maudire par mon père... et maintenant, Henri, mon ami...

tu ne me trahiras pas..... Cours à l'hôtellerie de Navarre, et rends-moi, rends-moi Ludovic, ou je vais mourir à tes pieds.

(Elle tombe à genoux.)

HENRI. Madame... laissez-moi reprendre cette épée.

MARGUERITE. Grand Dieu!

HENRI. Mais si tout-à-l'heure je n'étais pas de retour, et si l'on venait vous dire : On a vu Henri, votre jeune page, combattre et tomber en combattant, dites à tous, madame : c'était pour défendre, c'était pour sauver mon époux.

MARGUERITE, *l'embrassant.* Ah! mon ami?... Va, cours, et ne perds pas un instant.

(Le page sort en courant.)

SCENE XII.

MARGUERITE, *seule.*

Et c'est lui qui tout-à-l'heure encore jurait mort aux calvinistes...... Ah! si l'on pouvait les réunir, tous ceux qui ont fait cet horrible serment, et leur demander quel motif, quel sentiment, quelle passion les anime... j'en suis sûre, ils reculeraient d'épouvante, et rejetteraient loin d'eux ces armes qu'ils vont ensanglanter... Mais, lui, Henri, généreux enfant, réussira-t-il? Conduis ses pas, ô ciel! et fais qu'avant peu il me ramène Ludovic!.... Cette maison touche à la porte de Paris qui donne sur le rempart..... le gardien nous est dévoué..... il faut emmener mon époux.... loin, bien loin d'ici... Mais il n'arrive pas... oh! mon Dieu! si dans leur rage aveugle ils avaient devancé l'heure.... si déjà Ludovic... ah! c'est mourir mille fois... Le voici!

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, HENRI, LUDOVIC.

HENRI. Vous ai-je tenu parole, madame?

MARGUERITE. Ludovic! c'est toi...

HENRI. Je vous laisse; mais je ne m'éloigne pas... je veille pour vous, au péril même de mes jours. Désormais, madame, et vous aussi, seigneur Ludovic, ma vie vous appartient.

(Il sort.)

SCENE XIV.

MARGUERITE, LUDOVIC.

LUDOVIC. Au péril de ses jours! Marguerite! que signifie?..... Comme te voilà pâle, agitée! que se passe-t-il donc?

MARGUERITE. Ludovic, m'aimes-tu?... eh bien! il faut m'en donner une preuve, une preuve éclatante.

LUDOVIC. Laquelle? parle.

MARGUERITE. Sortir de Paris avec moi.

LUDOVIC. Sortir de Paris? mais les portes sont fermées, et il faut un ordre exprès pour les ouvrir.

MARGUERITE. Je connais un des quarteniers de la ville, il doit tout à mon père; il nous ouvrira.

LUDOVIC. Mais dans quel but? pourquoi?...

MARGUERITE. Pourquoi?.... mon Dieu, pourquoi?... mais ne te suffit-il pas que je le désire, que je le veuille?

LUDOVIC. Tes désirs sont des ordres, Marguerite... mais ton bonheur et ton repos, c'est un besoin pour moi; et tu veux en vain me le cacher, tu dévores un horrible secret.... parle, avoue-moi tout..... (*A part.*) Et Saint-Luc qui m'attend devant le Louvre, à minuit! (*Haut.*) Je t'en conjure, Marguerite, dis-moi ce qui t'épouvante!

MARGUERITE. Eh! que veux-tu que je dise?... Il faut fuir, Ludovic, fuir à l'instant même.... quand je te dis qu'il y va de ma vie, de ma raison, de mon salut!... Partons, partons!... (*Minuit sonne.*) Ah! minuit! c'est la mort!

LUDOVIC. Minuit!... c'est le déshonneur... (*Avec rage.*) Marguerite, grâce à toi, maintenant Ludovic de Nangis est un lâche et un infâme!

MARGUERITE. Oh! mon Dieu! que veux-tu dire?

LUDOVIC. Un duel... à minuit... devant le Louvre.

MARGUERITE. Un duel avec Saint-Luc, n'est-ce pas? dis plutôt un assassinat.

LUDOVIC. Un assassinat!... ah! parle, tu sais quelque chose.

MARGUERITE. Moi! rien!.... je ne sais rien... mais je te dis que c'est un assassinat; tu ne sortiras pas maintenant; non, il faut que tu restes.

LUDOVIC. Je veux sortir, laisse-moi.

MARGUERITE, *se plaçant au seuil de la porte et lui barrant le passage.* Tu resteras! (*On entend le tocsin.*) Le signal!

LUDOVIC. Quel est ce tocsin?

MARGUERITE. Ce tocsin... c'est quelque fête.,. Oui, il y a ce soir une fête au Louvre.

LUDOVIC, *se débattant.* Au Louvre!.... (*Clameurs au dehors.*) Il faut que je sorte... Mais quels sont ces cris?

MARGUERITE. Ce sont les cris du peuple joyeux.

(Bruit de mousqueterie.)

LUDOVIC. Ces coups de feu...

MARGUERITE. Ce sont des salves qui annoncent la fête.

LUDOVIC, *allant à la fenêtre.* Tu as beau dire, Marguerite, ce ne sont pas là des cris de fête... il y a des balles dans ces arquebuses.

MARGUERITE. Eh bien! que sais-je, quelque émeute, quelque sédition... ah! ne sors pas, je t'en supplie.

(Elle tombe à genoux. Dans ce moment Ludovic est arrivé devant le vitrail et ses regards se sont portés sur une maison qui brule en face de lui.)

LUDOVIC. Grand Dieu! l'hôtellerie de Navarre en flamme....... ô mes amis! ils vont tous périr..... je vole à leur secours.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, HONORAT, *blessé.*

LUDOVIC. Ciel! Honorat blessé!

HONORAT, *s'appuyant sur un fauteuil.* Au secours! au secours! on égorge tes frères.

LUDOVIC. Grand Dieu!

HONORAT. On massacre tous les huguenots, hommes, vieillards, femmes et enfans; je viens d'être frappé dans mon temple. Je me suis traîné jusqu'ici pour t'avertir.

LUDOVIC. Ah! voilà donc le duel du baron de Saint-Luc! . et tu me retenais ici, Marguerite........ Mais moi aussi, je suis hérétique, je le suis; je le leur écrirai dans le cœur avec la pointe de cette arme.

MARGUERITE. Ah! Je meurs si tu sors.

HONORAT. Ludovic, tes frères t'attendent.

(On entend des cris de mort aux huguenots; d'autres cris d'angoisse et de douleur y sont mêlés.)

LUDOVIC, *se jetant à genoux.* Mon père, bénissez-moi et je pars.

HONORAT. Eh bien! je te bénis en mourant....... Écoute les derniers accens de ton vieil ami.... Va défendre ton culte et tes frères, et si tu succombes..... qu'importe.... c'est toujours le martyr qui est vainqueur.

(Il tombe.)

LUDOVIC. Mon père!... Il n'est plus!...

(Il pleure sur le cadavre d'Honorat.)

LA VOIX DE SAINT-LUC DANS LA COULISSE. Tuez, tuez tous ceux qui tenteraient de s'échapper! Point de grâce! point de pitié! c'est la volonté du roi!

LUDOVIC. Saint-Luc! (*Se relevant avec rage.* Ah!... Adieu, adieu, Marguerite.

(Il sort, l'épée à la main. Marguerite tombe évanouie. Le bruit du carnage continue dans la coulisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

25 AOUT 1572.

Des jardins attenant à la maison du comte de Quélus. — Des arbres garnissent presque toute la scène, à la gauche du public, sur le premier plan, un bosquet; à droite, deux ou trois degrés conduisant à un pavillon. Au fond du jardin, la grille d'entrée; dans le lointain, une vue de Paris. — Il est quatre heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, MARGUERITE.

(Au lever du rideau, Ludovic, blessé au bras droit et à la tête, est assis dans le bosquet sur le devant de la scène; Marguerite achève de panser sa blessure.)

LUDOVIC. Non... ce n'est rien, Marguerite, rassure-toi..... je voulais te revoir avant de mourir, je voulais t'embrasser; maintenant je suis plus calme... je puis retourner au combat.

MARGUERITE. Non, tu ne mourras pas... le ciel t'a ramené ici... c'est ton salut, c'est le salut pour nous deux, tu ne mourras point, te dis-je.

LUDOVIC. Ah! je ne veux plus de la vie, je ne veux plus demeurer sur cette terre habitée par des hommes, par des catholiques... Tu ne sais pas, Marguerite, ce qui se passe maintenant à Paris par une nuit semblable aux autres, sans que les étoiles se cachent d'effroi, sans que l'ordre de la nature soit renversé. Paris semble une orgie de démons; mes malheureux frères sont égorgés au sein de leur famille, au milieu de leur sommeil; j'ai vu jeter de son balcon le corps de Coligny sur celui de son gendre; j'ai vu Pardaillan se défendre et tomber sous les coups de dix assassins... j'ai vu Lavardin, plus malheureux que tous, mourir son épée encore dans le fourreau. Rien n'est respecté, pas même la faiblesse... femmes... vieillards, enfans, tout est égorgé, et tu veux que je vive, tu veux que le soleil qui va se lever pour éclairer tant d'horreurs me retrouve encore debout?... Non, je ne veux pas respirer le même air que nos bourreaux... puisqu'il m'est impossible de les exiler de la terre, je n'y veux point rester, je veux mourir sous leurs coups.

MARGUERITE. Mourir! ainsi j'aurai tout quitté tout sacrifié pour toi; j'aurai confié tout mon avenir à ta tendresse, je me serai reposée de mon bonheur sur notre amour, et tu répudierais cette tâche que nous avons entreprise... tu m'abandonnerais au milieu de la route!.. oh! non, non, je te dois de ne respirer que pour toi, de te suivre partout, de n'avoir de désirs que les tiens, d'amour que le tien, d'existence que la tienne; mais toi, pour tout cela, tu me dois une chose... tu me la dois... c'est de vivre. Ludovic, au nom de notre amour, au nom de ta vengeance même que tu ressaisiras plus tard..... car maintenant que ferais-tu? ta main ne peut supporter le poids d'une épée; laisse-moi, laisse-moi te sauver... (*Regardant dans la coulisse.*) Ah! mon père.

LUDOVIC. Le comte!

MARGUERITE, *montrant le pavillon à droite*. Entre là, là... je vais le prier pour nous deux.

LUDOVIC. Tu le veux, Marguerite.

(Après un instant d'hésitation, il entre dans le pavillon. Le comte de Quélus paraît dans le bosquet à gauche.)

SCENE II.

MARGUERITE, LE COMTE.

LE COMTE *entre, et se parle à lui-même*. Que de sang! que de carnage!... Malgré moi, je me sens trop vengé... Oh! j'ai été si malheureux que j'en suis devenu cruel... mais la vengeance ressemble trop au crime. Je ne verserai plus de sang.

MARGUERITE, *s'approchant de lui*. Ah! mon père!...

LE COMTE. Marguerite!... il le fallait... la vraie religion devait tuer l'hérésie, ta mère devait être vengée... mais, hélas! les représailles devaient-elles tomber sur notre propre famille... Ludovic!

MARGUERITE. Eh bien, Ludovic!

LE COMTE. On l'a vue combattre cette nuit dans les rangs des hérétiques, un des

favoris du roi est tombé sous ses coups; son nom est marqué d'une croix sur la liste de proscription...

MARGUERITE, *à part*. Grand Dieu! il est perdu!

LE COMTE. Et sans doute, il a déjà péri. Il vivrait encore, que sa mort, pour être plus éloignée, n'en serait pas moins certaine; les archers de Tavannes sont à sa poursuite, toutes les maisons des protestans ont été fouillées, et les catholiques ont juré de ne donner asile à aucun ennemi; mais, je te le répète, il est impossible qu'il vive encore... Il est mort en combattant contre son roi et son Dieu, sans avoir eu le tems du repentir.. Quel malheur pour son ame, et quelle honte pour notre race!...

MARGUERITE. Oh! si pourtant cette honte pouvait lui être épargnée, si on pouvait le sauver encore!

LE COMTE. Je ne le pourrais plus.

MARGUERITE. Mon père, on peut toujours secourir un fils de sa sœur, et l'on doit protéger celui qui vient vous demander asile.

LE COMTE. Quoi! Ludovic!

MARGUERITE. Je n'ai plus le tems de feindre... oui, et déjà peut-être l'on a découvert ses traces.. oui, Ludovic est là... il est venu se réfugier dans cet hôtel... Oh! vous ne le livrerez pas, la maison d'un Quélus est un asile et non une prison, on ne peut y passer pour aller au supplice....

LE COMTE. Ludovic ici!... Ah! il ne me manquait plus que de le voir mourir.

MARGUERITE. Non, il ne mourra pas!

LE COMTE. C'est un rebelle et un hérétique! son sang ne m'appartient plus; je ne puis ni ne veux le sauver!

MARGUERITE. Vous demeurez inexorable?

LE COMTE. Inexorable!

MARGUERITE. Eh bien! alors, vous nous livrerez tous deux.

LE COMTE. Marguerite! tu abandonnerais ton père?

MARGUERITE. J'abandonnerai mon père pour suivre mon époux... Nous sommes mariés!

LE COMTE. C'est impossible.... mariés! Tu me trompes; c'est une horrible raillerie! Qui a consacré ce mariage?... quelle valeur peut avoir cette union sacrilége d'un calviniste rebelle avec une fidèle catholique.

MARGUERITE. Je ne suis plus catholique, je suis calviniste.

LE COMTE. Toi! Marguerite?

MARGUERITE. Oui, je le suis, le ministre qui nous a mariés a reçu mon abjuration, la preuve est au temple de mes frères les réformés... Livrez Ludovic, vous le pouvez; mais songez que je me livre avec lui, songez que, s'il meurt, je crierai à ses assassins que je suis hérétique, jusqu'à ce qu'ils m'aient tuée aussi!

LE COMTE. Marguerite... toi et Ludovic, vous avez été bien coupables envers moi... mais un péril trop grand vous menace l'un et l'autre... Ton père ne répondra à tant de trahisons qu'en sauvant cette fille qu'il idolâtre, et qui lui a préféré un hérétique.. Tu le veux, je défendrai les jours de Ludovic, et quoi qu'il arrive...

MARGUERITE. Ah! mon père! (*Elle se jette dans ses bras, puis marchant rapidement vers le pavillon.*) Ludovic!... Ludovic! viens dans ses bras..... mon père a pardonné.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LUDOVIC.

LUDOVIC. Monseigneur! est-il vrai?

LE COMTE, *lui tendant la main*. Mon ami!.. oui, je n'ai pu résister aux prières, aux larmes de Marguerite, et surtout aux remords que laissera pour jamais dans mon ame le souvenir de cette nuit de sang et d'assassinat... Ludovic, je tiendrai la promesse que j'ai faite à ta mère mourante... Pour la tenir, cette parole, je vais sauver un ennemi de ma religion; je vais trahir tous les sermens que j'ai faits à mon Dieu.

LUDOVIC. Vos sermens? il ne les a pas reçus; non, mon père, Dieu n'a pas voulu que nous prissions les armes, vous pour me punir, et moi pour vous assassiner!... c'est impossible..... Je vous revois aujourd'hui tel que vous étiez autrefois pour Ludovic, l'ami, le protecteur de sa jeunesse; vous m'avez pardonné, vous pressez dans vos bras vos deux enfans... Ah!... malgré toutes les horreurs qui nous entourent, pour moi, il est donc encore de l'espérance, du bonheur peut-être; eh bien!.. eh bien, oui, Marguerite, et vous

aussi, mon oncle, je vous confie ma destinée, je m'abandonne à vous.

LE COMTE. Écoute : Le tems presse... Il faudra...

SCENE IV.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *entrant vivement*. Le baron de Saint-Luc !

MARGUERITE. Ciel ! Il vient chercher mon époux, sans doute !

LE COMTE. Je t'ai promis de le sauver.

(Tous deux poussent Ludovic vers le pavillon.)

LUDOVIC, *avec colère*. Saint-Luc !..... (*Geste suppliant de Marguerite*.) J'obéis.

(Il disparaît. Entrée de Saint-Luc par la grille du fond. Il est suivi de gardes. Le page s'éloigne lentement par le bosquet.)

SCÈNE V.

SAINT-LUC, LE COMTE, MARGUERITE, GARDES.

SAINT-LUC. Ah ! c'est vous, seigneur comte... eh bien ! la nuit a été belle.

LE COMTE. Bien cruelle pourtant !.... est-ce que tout ce sang répandu ne vous a pas fait horreur ?

SAINT-LUC. Si c'était du sang catholique peut-être !... Nous nous reposons maintenant ; mais tout n'est pas terminé. Cette nuit me vaudra du roi le titre de comte, et je veux le mériter encore.

LE COMTE. Ah ! assez de carnage, mon Dieu ! je l'ai trop appris, la vengeance est une arme à deux tranchans qui blesse à la fois la victime et le vainqueur.

SAINT-LUC. Ainsi, votre zèle faiblit ; ainsi vous plaignez le sort des assassins de la comtesse de Quélus.

MARGUERITE. Quels sont les assassins aujourd'hui?

LE COMTE. Silence, Marguerite.

SAINT-LUC, *bas au comte*. Faites éloigner votre fille, j'ai à vous parler.

LE COMTE, *bas à Marguerite*. Laisse-nous, Marguerite, veille sur lui.

MARGUERITE, *bas à son père*. Je me retire... songez, mon père, que j'ai votre parole.

(Elle entre dans le pavillon où elle a fait cacher Ludovic.)

SCENE VI.

SAINT-LUC, LE COMTE, GARDES.

SAINT-LUC. Maintenant que nous sommes seul je n'ai plus rien à ménager ; Ludovic est ici, le savez-vous ?

LE COMTE. Ludovic !

SAINT-LUC. On l'a vu pénétrer dans cette maison et se réfugier auprès de votre fille ; je n'ai pas voulu faire forcer la porte, mais il est ici, je le sais... livrez-le moi, vous ne pourriez le sauver et sans doute vous ne le voudriez pas.

LE COMTE. Un Quélus n'a jamais su mentir ; oui, Ludovic est ici, je dois l'avouer, mais sa présence même dans mon hôtel, où il est venu chercher un asile, m'impose la loi de le défendre... vous êtes gentilhomme, vous devez me comprendre, Saint-Luc... aidez-moi à le protéger, ne peut-il être seul épargné dans le nombre? ne pourrai-je en sauver un, après en avoir tué tant.

SAINT-LUC. Eh ! quand je le voudrais, croyez-vous qu'il soit en mon pouvoir de lui donner la vie? Un des favoris du roi n'est-il pas tombé sous ses coups avec plusieurs autres catholiques illustres? son nom n'est-il pas signalé ?....... le maréchal de Tavannes n'attend-il pas son cadavre ? et faut-il tout vous dire?.. je ne veux pas le sauver, cet homme ; il s'est jeté partout sur mon chemin, il m'a enlevé le cœur de votre fille.., le sauver, quand je meurs de rage et de jalousie !....... Livrez-le-moi...., oh ! livrez-le-moi, vous dis-je.

LE COMTE. Je ne le livrerai pas.

SAINT-LUC. Il le faut pourtant.

LE COMTE. Il a pris ma maison pour asile, mettez-y le feu, nous y périrons avec lui, mais nous ne le trahirons pas.

SAINT-LUC. Une dernière fois, comte, je vous somme de remettre en mes mains Ludovic de Nangis, coupable de rébellion et d'hérésie.

LE COMTE. Une dernière fois je refuse, et je fais plus, je vous somme de vous retirer vous-même.

SAINT-LUC. Eh bien ! alors, comte, je fais plus aussi... je vous enjoins à présent de me livrer Ludovic de Nangis, votre gendre, et Marguerite de Quélus sa femme, calviniste comme lui, et comme lui condamnée à mort.

LE COMTE. Grand Dieu! vous savez.....

SAINT-LUC. Cet acte de mariage et cet acte d'abjuration trouvés par moi chez Claude Honorat, prêtre huguenot, frappé de ma main.

LE COMTE. Mon enfant! mon enfant condamnée à mort!... et livrée par vous! par vous! et vous venez me dire, à moi, cette affreuse parole! Infâme!... (*Il s'élance sur lui avec colère, puis s'arrêtant tout-à-coup.*) Mais non, non..... je contiendrai ma colère, car il y va des jours de ma fille. Plus de reproches; plus de menaces, je supplie... (*Tombant à genoux.*) Tenez, êtes-vous satisfait? voulez-vous voir mourir un père à vos pieds? Ah! dites-moi, dites-moi que vous ne livrerez pas ma pauvre fille!

SAINT-LUC. Il dépend de vous de la sauver.

LE COMTE. Mais à quel prix, bon Dieu!

SAINT-LUC. Marguerite est mariée; il faut la rendre veuve.

LE COMTE. Ah! inexorable!

(Ici Henri reparaît dans le bosquet : il écoute.)

SCENE VII.

LES MÊMES, HENRI.

SAINT-LUC. Choisissez de me livrer Ludovic seul, ou Ludovic avec Marguerite.

LE COMTE. Monsieur..... puisqu'après tant de carnage, votre soif de sang n'est pas encore assouvie, frappez-moi, frappez-moi; mais n'attendez pas de moi cette horrible trahison.

SAINT-LUC, *avec rage.* Marguerite est mariée; il faut la rendre veuve.

LE COMTE. Ah! jamais! jamais!

SAINT-LUC. Ainsi, vous refusez de sauver vôtre fille. (*Remontant le théâtre.*) Lieutenant Lanoue, faites avancer vingt hommes de ma compagnie d'ordonnance.

(Le page s'est caché derrière un arbre lorsque Lanoue a remonté la scène. Il continue d'écouter.)

LE COMTE. Non, non, il n'est pas besoin, je me soumets... j'obéis à la force; mais laissez-moi ma fille... Ludovic est caché de ce côté... entrez et saisissez-le.... Mais non, Marguerite est là.. près de lui... elle en mourrait.

SAINT-LUC. Eh bien! il faut la tromper... Persuadez-lui que vous voulez sauver Ludovic, et que vous le pouvez... mais que pour cela il faut qu'il parte seul à l'instant, pendant que les rues sont encore désertes. Tenez... (*L'amenant sur le devant de la scène, du côté du bosquet.*) Là... au bout de cette allée, en traversant les souterrains de votre hôtel, une porte conduit au rempart... là sont embusqués dans l'ombre trente de mes hommes d'armes, le mousquet à la main; et lorsque sortira Ludovic...

LE COMTE. Ah n'achevez pas, grand Dieu!

SAINT-LUC. Ainsi mon ennemi disparaîtra sans qu'on sache même quelle main lui a donné la mort... Quant à Marguerite, pour la tranquilliser, donnez-lui ce papier, c'est un sauf-conduit signé Tavannes... Eh bien! y consentez-vous?

LE COMTE. Il faut bien que je sauve mon enfant; mais que le crime ne retombe que sur vous.

SAINT-LUC. Tuer un hérétique! vous appelez cela un crime! A l'heure de ma mort, celui-là me fera pardonner tous les autres... Je vous quitte : songez à votre fille.

(Il s'éloigne avec les archers. Le page, qui a tout écouté avec une attention profonde, sort par la première coulisse.)

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Ma fille! Ludovic!... O mon Dieu!... j'ai trop aimé la vengeance... et tu me punis en me frappant dans ce que j'ai de plus cher... Ludovic! le livrer moi-même à ses bourreaux!... et nul moyen de me soustraire à ce crime! Ah! que ne suis-je mort dans cette horrible nuit!

SCÈNE IX.

LE COMTE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *sortant du pavillon.* Eh bien! mon père, il est parti... Ludovic sera-t-il sauvé?

LE COMTE, *sans la regarder.* Oui, ma fille.

MARGUERITE. Mon Dieu! est-il possible!... par quel moyen?... Nous permet-on de le cacher ici? Pourrons-nous le garder?

LE COMTE. Non, non, on craint une perquisition. Il faut qu'il sorte à l'instant même par là... (*Il montre la première coulisse.*) Il gagnera la porte de la ville : on le laissera passer avec ce sauf-conduit.

MARGUERITE. Ce sauf-conduit! oh!

mon père!..... il faut qu'il parte sur-le-champ dites-vous ?

LE COMTE. Oui...

MARGUERITE. Et il sera sauvé.

LE COMTE. Sans doute.

MARGUERITE. Comment vous rendre grâce... Ah ! ma vie, la sienne ne seront employés qu'à vous bénir.

LE COMTE. Marguerite...

MARGUERITE. Ne vous dérobez pas à ma reconnaissance, s'il avait été tué, voyez-vous, vous n'aviez plus de fille.

LE COMTE, *à lui-même*. Oh ! c'est trop de tourmens... Non, ce n'est pas la sauver... il vaut mieux tout lui dire..... (*Haut.*) Marguerite...

MARGUERITE. Eh bien ! mon père?

LE COMTE. Eh bien ! Ludovic... (*A part.*) Non, non... je ne puis, je ne pourrai jamais.

(Il sort.)

SCENE X.

MARGUERITE, *puis* LUDOVIC.

MARGUERITE, *sur les degrés du pavillon*. Sauvé ! sauvé !

(Rentrée de Ludovic.)

LUDOVIC. Quelque fausse espérance peut-être ?

MARGUERITE. Non, regarde plutôt ce sauf-conduit.

LUDOVIC. Ce sauf-conduit... Est-ce que je ne reste point ici?

MARGUERITE. Ce papier te fera ouvrir les portes de la ville.

LUDOVIC. Partir, t'abandonner ?

MARGUERITE. C'est pour bien peu de tems.

LUDOVIC. Eh ! sans toi, que m'importe la vie ?

MARGUERITE. Mais, je ne puis m'éloigner... Quitter ainsi mon père !..

LUDOVIC. Eh bien ! moi non plus, je ne dois pas le quitter à l'instant où il m'a dit : je te pardonne, je tiendrai les sermens que j'ai faits à ta mère mourante... Et moi aussi, Marguerite, je veux rester auprès de lui.

MARGUERITE. Mais en demeurant, ce ne sont pas seulement tes jours que tu exposerais, les siens, Ludovic, ceux de mon père ! car lui aussi, on a juré sa perte, lui aussi, il est condamné à mort, si l'on te trouve dans son hôtel.

LUDOVIC. Grand Dieu ! lui, mourir ! et pour moi !

MARGUERITE. Tu le sauves en ne refusant pas de partir... Ludovic, il n'y a pas un moment à perdre : plus tard, ce sauf-conduit deviendrait inutile... et moi, moi... je vais te rejoindre.

LUDOVIC. Bientôt ?

MARGUERITE. Quand j'aurai embrassé mon père... pars, va m'attendre hors de Paris, aux portes du rempart.

LUDOVIC. Mais tu partiras seule ?

MARGUERITE. Je ne crains rien pour toi... rien que ta mort. Pars, je t'en supplie.

LUDOVIC. Songes-y bien, Marguerite, si je ne te revoyais pas...

MARGUERITE. Oh ! je te le jure, je vais te suivre ; mais pars.

LUDOVIC. Je vais t'attendre.

(Il l'embrasse et sort en traversant le bosquet. Le comte rentre d'un autre côté.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, MARGUERITE.

LE COMTE, *entrant*. Non, non... Ludovic... il ne faut pas le laisser sortir, quoi qu'il doive en arriver... (*Apercevant sa fille.*) Marguerite... où est Ludovic ?

MARGUERITE. Parti, parti, à l'instant même.

LE COMTE, *à part*. Il est trop tard...

MARGUERITE. Et moi, mon père... je vais le rejoindre...

LE COMTE. Le rejoindre... pourquoi ?

MARGUERITE. Il n'a pas voulu partir seul... Il m'attend, je l'accompagne. Embrassez-moi, mon père, et laissez-moi le suivre... Oh ! c'est ingrat à moi, en ce moment où vous venez de le sauver..... mais il ne voulait de salut qu'à ce prix et j'ai dû y consentir... Adieu, mon père.

LE COMTE. Tu ne sortiras pas.

MARGUERITE. Pourquoi ?

LE COMTE. Cela ne se peut, reste ici, te dis-je... malheureuse !

MARGUERITE. Mon père, vous m'effrayez... vous me cachez quelque chose... Je veux sortir... sortir à l'instant même... laissez-moi sortir.

LE COMTE. Marguerite, au nom du ciel, au nom de ton père, au nom de mon amour pour toi, ne sors pas en ce moment.

MARGUERITE. Ah ! vous me trompez !... il n'est pas sauvé... vous me trompez... Je veux, je veux le suivre. Laissez-moi, laissez-moi donc ! (*On entend une explosion. Elle pousse un cri.*) Ah !

(Elle tombe dans les bras de son père.)

SCENE XII.

LES MÊMES, SAINT-LUC, *entrant suivi de ses hommes d'armes, et tenant un voile noir à la main.*

LE COMTE. Malheureux ! qu'avez-vous fait ?

SAINT-LUC. Il y avait dans la grande salle de votre hôtel un portrait recouvert d'un voile noir... Maintenant, Ludovic n'est plus ; plus de honte pour votre famille, j'ai arraché ce voile, je vous le rends.

LE COMTE, *soutenant Marguerite évanouie.* Ah ! vous avez tué ma fille !... Retirez-vous, laissez-moi.

SAINT-LUC. Adieu, seigneur comte. (*A part.*) Enfin, j'en suis délivré !

(Il gagne le fond du théâtre.)

MARGUERITE, *revenant à elle.* Ludovic ! mon époux... Ils l'ont assassiné... Mort, mort !

(Ici Marguerite se trouve devant le bosquet où Henri vient tomber couvert de sang.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, HENRI, *puis* LUDOVIC.

HENRI, *d'une voix éteinte.* Non, madame, sauvé !

(Il expire dans les bras de Ludovic, qui est entré à sa suite.)

LE COMTE et MARGUERITE. Sauvé !

LUDOVIC. Ah ! je le vengerai !

MARGUERITE. Tais-toi ! tais-toi !

LE COMTE, *se retournant vers Saint-Luc qui est près de disparaître.* Sortez !

(Tout ce qui se passe sur le devant de la scène est masqué aux yeux de Saint-Luc par le bosquet.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, Nº 46, AU MARAIS.

LES MINEURS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

Par M. Francis.

Musique de M. Francastel.

Représenté pour la première fois, sur le théâtre du Cirque Olympique le 24 août 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE VASA, sous le nom d'Eric.	MM. Henri.	RACK, contre-maître.	Pradier.
Le comte EDELBERG, gouverneur de la Dalécarlie.	Joseph.	Un officier du gouverneur.	Auguste Z.
BURGMANN, mineur.	Gautier.	Un mineur.	
PETERSON, mineur.	Parent.	MARIA, fille de Burgman.	Mes Charles C.
PAUL HOVER, mineur.	Stokleit.	MARGUERITE, tante de Fritz.	Dumont.
FRITZ, mineur.	Gabriel.	HELENE.	Léontine.
		Officiers, Soldats Mineurs.	

ACTE PREMIER.

Un site sauvage. Ça et là quelques cabanes. A droite de l'acteur la maison de Burgman. Au fond la route.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau un orage éclate. Le tocsin sonne. Il fait à peine jour, et les portes et les fenêtres de toutes les cabanes s'ouvrent et se garnissent de monde.

PÉTERSON, *à une fenêtre*. Tu Dieu ! que vacarme ?.. Qu'est-ce qui se passe donc là haut ?

FRITZ, *à une autre fenêtre*. Dis donc cousin ? qu'est-ce qu'il y a donc ?

PÉTERSON. Dame ! ça ressemble assez à un orage.

UN AUTRE. Écoutez !.....

PÉTERSON. Un instant... Voilà un bruit tout à fait terrestre.... C'est le tocsin que j'entends.

TOUS. Le tocsin ! !

PÉTERSON. C'est le tocsin du petit village de Morat.... Je reconnais ça....

FRITZ. Le tonnerre sera tombé sur l'église, en voilà un malheur... Mais comme je n'y peux rien je vas me recoucher.

PÉTERSON. Ce tocsin m'inquiète plus que le tonnerre.... Il est arrivé quelque chose à Morat.

FRITZ. Une si belle église qu'était couverte en chaume neuf.

AU DEHORS DES CRIS : Au secours !...

PÉTERSON. On crie là bas... Oui.. du secours... un moment.... J'ai assez dormi et je descends.

FRITZ. Décidément.. Y a quelque chose... Faut voir... Je descends aussi.

(Péterson et Fritz quittent leurs fenêtres. Des paysans sortent de leurs cabanes, Burgmann sort aussi de sa maison, au moment où des paysans à demi-vêtus et tout éperdus entrent ou plutôt se précipitent sur la scène.)

SCÈNE II.

BURGMANN, PÉTERSON, FRITZ, PAYSANS, *puis* PAUL.

UN PAYSAN. Du secours...du secours!!

BURGMANN. Eh bien! mes enfans, qu'avez-vous?... que se passe-t-il?

LE PAYSAN. Ah! maître Burgmann... mes amis, quel malheur!.. nous sommes ruinés, tous....

BURGMANN. Le feu!!...

FRITZ. Oui, votre église qui flambe... je m'en doutais....

LE PAYSAN. Le torrent...le torrent déborde...surpris par l'inondation au milieu de la nuit, nous avons tout perdu...

CRI GÉNÉRAL. Ah!!

BURGMANN. Enfans... courons au secours de nos frères...

PAUL, *paraissant*. Arrêtez, maître.... tout secours serait inutile....il ne reste plus du village de Morat que des décombres....j'ai vu les affreux ravages de l'inondation .... une heure a suffi pour tout détruire....nous ne pouvons maintenant que donner asile aux malheureux qui ne savent plus où reposer leurs têtes.

LE PAYSAN. Digne jeune homme, c'est lui qui le premier est venu à notre aide... il a failli périr vingt fois en voulant arracher au torrent les victimes qu'il entraînait.

PÉTERSON. C'est bien ça, Paul!... si je n'avais pas le sommeil si lourd, je t'aurais aidé... tu sais que Péterson ne manque jamais ces occasions-là.

PAUL. Le hasard a tout fait... j'avais été à la ville pour chercher les présens de noces que je dois offrir aujourd'hui à votre fille, maître, et c'est au retour que j'ai été témoin....

CRIS. Les voilà!..les voilà!..

PAUL. Voilà nos pauvres voisins,...ils viennent en portant avec eux les tristes débris de ce qu'ils possédaient.

BURGMANN. Ces voisins deviennent nos frères, n'est-ce pas, mes amis?

TOUS. Oui...Oui...

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'INCONNU, HÉLÈNE, PAYSANS.

On voit arriver alors une troupe de paysans portant sur leurs épaules des meubles, des matelas; des enfans chassent devant eux quelques bestiaux ou traînent des charettes. Ils sont à demi-vêtus et dans le plus grand désordre. Pendant qu'ils arrivent, Hélène sort d'une des maisons de la place.

HÉLÈNE. Ste.-Vierge! quel malheur!...

BURGMANN. Mes bons voisins, il n'a pas dépendu de nous de détourner le coup qui vous a frappés; mais nous réparerons autant qu'il sera en notre pouvoir, la perte que vous venez de faire... vos parens, vos amis ont été la proie du torrent... nous chercherons avec vous leurs tristes restes...nous les accompagnerons avec vous à leur dernière demeure... Vos habitations ont été renversées...nous vous aiderons à les reconstruire, et jusques là vous devenez nos hôtes, nos frères... nous ne sommes pas riches; mais le plus pauvre de nous peut vous offrir pourtant un asile et du pain...allons, camarades, à chacun sa part dans cette bonne œuvre; moi, en ma qualité de maître-ouvrier dans les mines et du plus aisé de vous tous, je prends quatre de ces braves gens.

PÉTERSON. Moi, je ne suis qu'un ouvrier et j'en prends deux.

HÉLÈNE. Eh bien! et toi, Fritz?

FRITZ. Moi, je ne suis qu'un apprenti... je n'en prends pas.

HÉLÈNE. Mauvais cœur!..eh bien! moi, qui ne suis qu'une pauvre fille et qui n'ai pour toute fortune que l'eau-de-vie que je vends aux mineurs, je prends un de ces petits orphelins...

PÉTERSON, *à deux vieux paysans*. Allons, père Muller, et vous, ma vieille mère, je vous adopte provisoirement pour mes parens, si ça vous va.

LE PAYSAN. Mon fils!...

PÉTERSON. Oh! votre fils a quelquefois une bien mauvaise tête, je vous en préviens; mais, en frappant là, voyez-vous, on est sûr de trouver du bon.

LES HABITANS. A moi, le père Valter, à moi!..

BURGMANN, *à un vieux prêtre*. Mon père, voulez-vous bien m'accepter pour votre hôte... notre digne pasteur est malade... souffrant... vous le remplacerez aujourd'hui... si votre âge et le malheur qui vient de vous atteindre vous en laissent encore la force, vous unirez ma fille Maria à Paul Hover, mon ami, et vous appelerez sur ces deux enfans les bénédictions du ciel.

LE PRÊTRE. Je le ferai, mon ami.

BURGMANN. Hélène, conduis le pasteur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, hors le PASTEUR et HÉLÈNE.

Le partage se fait, chaque habitant prend sous le bras son hôte en le faisant entrer dans sa cabane. Un jeune homme reste seul dans un coin, assis sur une pierre, la tête cachée dans ses deux mains. Burgmann le remarque et va à lui.

BURGMANN, *lui frappant sur l'épaule*. Eh bien ! jeune homme, que fais-tu là ?..

L'INCONNU. Rien !

BURGMANN. Comment, personne ne t'a pris ?

L'INCONNU. Personne ne me connaît... je ne suis pas du pays... j'habitais depuis deux jours seulement le village de Morat, le vieil Hermann était mon hôte... le vieil Hermann a péri et je suis resté sans asyle.

BURGMANN, *lui montrant sa maison*. En voici un !.. Tu es jeune, tu parais vigoureux... Les ouvriers mineurs sont rares et bien payés, vû que le métier est un peu rude, si tu veux travailler, tu pourras être des nôtres.

L'INCONNU. Quoi sans me connaître...

BURGMANN. Tu nous diras qui tu es.

L'INCONNU. Et si j'étais forcé de garder le silence.

BURGMANN. Eh bien... tu es malheureux et, pour te secourir, je n'ai plus besoin d'en savoir davantage... voyons ça te va-t-il ?

L'INCONNU. J'accepte.

BURGMANN. Alors entre là (*il lui montre sa maison*), et asseois-toi sans crainte au foyer de ton nouvel hôte.

L'INCONNU. Oui, sans crainte, car je suis digne de votre hospitalité.

(Il entre chez Burgmann.)

SCÈNE V.

BURGMANN, PAUL, puis FRITZ, HÉLÈNE, PÉTERSON, PAYSANS.

BURGMANN, *à Paul en lui montrant l'inconnu qui sort*. Ce garçon est peut-être un partisan de ce Gustave-Vasa qui a tenté déjà de soulever la Dalécarlie contre le gouvernement Danois... Gustave est poursuivi... et ses amis sont obligés de se cacher... pauvres gens !

FRITZ. Là, voilà tous ces braves inondés qui savent où coucher la nuit prochaine... Allons nous nous sommes très bien conduits.

HÉLÈNE, *revenant*. Maître Burgmann, le bon pasteur repose.

PÉTERSON, *revenant*. Voilà mes père et mère provisoires assez joliment nichés. Décidément maître Burgmann c'est un triste voisinage que celui du torrent. Toutes les semaines le seigneur comte Edelberg gouverneur de ces provinces pour le roi Christiern y fait jeter deux ou trois pauvres diables jugés par son conseil de guerre qui pour ne pas se tromper condamne toujours... et voilà que le torrent ne se contente plus des patiens qu'on lui donnait, il déborde... il lui faut des villages à présent... Je trouve que dans la création, le père éternel aurait dû supprimer les torrens et les gouverneurs.

FRITZ. Tais-toi donc tu vas te compromettre.

PÉTERSON. Après ça j'ai tort peut être de juger les gouverneurs en général, par le nôtre en particulier, mais c'est que l'échantillon n'est pas séduisant ; ce seigneur danois qui fait boire si lestement aux autres l'eau du torrent, ne boit jamais que du vin de France et du meilleur ; et en si grande quantité que souvent la tête n'y est plus et qu'alors il se fait dans son château des orgies que le diable n'en voudrait pas être... on dit même... je me tais, vû que les oreilles d'Hélène sont là qui m'écoutent.

BURGMANN. De la prudence, mon brave Péterson, tu sais que les espions du gouverneur sont nombreux.

PÉTERSON. Oui... oui... l'espion est une mauvaise herbe qui pousse partout... et qui s'y frotte... suffit. On n'a plus besoin de moi ici, à tantôt. Dis donc Hélène je vais faire ce matin infidélité à ta cantine : le père Hébert a reçu un petit baril d'eau-de-vie de France que je veux comparer à la tienne ; sans rancune, tu sais bien que je te reviens toujours. Au revoir Paul, pour une veille de noces tu t'es peut-être un peu trop fatigué cette nuit, mon garçon, enfin... Quand la cloche annoncera la cérémonie, je serai là, entends-tu ? (*Frappant sur l'épaule de Fritz.*) Adieu sournois.

FRITZ, *à part*. Butor.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, hors PÉTERSON.

HÉLÈNE. Eh ben Paul, vous êtes comme

moi ça vous attriste n'est-ce pas cette inondation? C'est que vraiment c'est comme qui dirait un mauvais présage. Voyez donc, juste le jour de votre mariage avec Maria... Si ça allait vous porter malheur?

PAUL. Oh! ne dis pas cela, Hélène.

BURGMANN. Comment se fait-il que tout ce bruit n'ait pas fait sortir Maria de sa chambre.

FRITZ. Le fait est que la veille d'une noce les jeunes filles ont le sommeil plus tendre que ça.

PAUL. Maître si votre Maria était souffrante, malade...

HÉLÈNE. Si vous permettez père Burgmann j' vas voir.

BURGMANN. Oui, mon enfant, va.

Hélène entre dans la maison.

BURGMANN. Rentré des mines fort tard hier au soir, je n'ai pas embrassé Maria comme de coutume; je la croyais endormie.

HÉLÈNE, *à la fenêtre de la maison*. J'ai beau frapper à la porte on ne me répond pas.

BURGMANN. C'est étrange.

PAUL. Plus de doute... l'orage, les événemens de cette nuit auront effrayé Maria... elle est évanouie peut-être... il faut briser la porte.

(Il s'élance dans la maison et bientôt en entend la porte tomber.

BURGMANN. O mon dieu... ma fille... ma chère Maria... courons... bien vite...

(Au moment où il va entrer Hélène reparait à la fenêtre en s'écriant : Personne, personne dans sa chambre.)

HÉLÈNE. Personne, personne dans sa chambre.

BURGMANN, *s'arrêtant immobile*. Personne!

PAUL, *revenant*. Mon père... mon père... Maria a disparu.

HÉLÈNE, *revenant*. Elle ne s'est pas couchée.

BURGMANN. O malheur... malheur! Maria, ma fille... mon unique enfant...

PAUL. Enlevée... enlevée! peut-être!

HÉLÈNE. Attendez... je me souviens maintenant qu'hier au soir en me couchant j'ai entendu dans la rue comme des cris étouffés... c'était Maria peut-être qu'on emmenait de force.

PAUL. Maria enlevée! et par qui?..

BURGMANN. Paul, mon ami, pas de retard hâtons-nous... courons à sa recherche... nous la retrouverons, viens... hâtons-nous...

HÉLÈNE. Arrêtez... v'là Péterson... on dirait qu'il a des nouvelles.

SCÈNE VII.

PAUL, BURGMANN, PÉTERSON, HÉLÈNE, FRITZ.

PÉTERSON. Oui, j'en apporte. Et de si extraordinaires que je ne me croirais pas moi-même si je me les racontais. Mais j'ai vu de mes yeux, vu.

PAUL. Quoi donc?

PÉTERSON. Maria...

BURGMANN. Ma fille...

PÉTERSON. Oui... elle a été retrouvée. (*Continuant*.) Hébert chez qui j'allais goûter l'eau-de-vie, tu sais Hélène... Hébert revenait de la ville au point du jour dans sa petite carriole... il dormait... tout-à-coup v'là son cheval qui s'arrête... ça réveille mon homme... y s' dit y a quelque chose d'extraordinaire... il descend bravement et qu'est-ce qu'y trouve devant son cheval, presque sous ses pieds?... Maria, votre fille, ta fiancée que vous aimez tant, que nous aimons tous.

TOUS. Maria.

PÉTERSON. Elle était étendue sur la route, roide et sans connaissance... puisqu'elle ne sentait ni le froid ni la pluie... Hébert n'en fait ni une ni deux... il la relève; et la met dans sa carriole. Arrivé chez lui il a voulu la faire revenir un peu avant que de vous l'amener... il en était là quand je suis entré.

BURGMANN ET PAUL. Ah! courons...

PÉTERSON. Tenez, tenez là voilà.. on vous la rapporte... toujours dans le même état.

FRITZ. V'là un jour de noces qui commence mal.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIA *portée par des paysans qui la déposent sur un banc. On l'entoure.*

UN PAYSAN. Oh! elle va mieux.. ses mains ne sont plus froides.. tenez..

HÉLÈNE. J'crois ben.. elles brûlent.

FRITZ. Elle a peut-être la fièvre.

LE PAYSAN. Rassurez-vous maître Burgmann elle a ouvert les yeux.. elle a parlé pendant qu'on la transportait.

PÉTERSON. Vraiment.

LE PAYSAN, *bas à Péterson*. Je veux pas

leur dire ça. . . mais la pauvre fille déraisonne. . elle nous a dit des choses. . . .

PÉTERSON. Chut !

BURGMANN. Maria. . ma fille. .

PAUL. Faudra-t-il que nous la voyons mourir dans nos bras.

BURGMANN. Mourir, elle, ma fille, oh! Dieu ne le voudra pas, courez mes amis, courez à la ville. . ramenez un médecin. . tout ce que je possède est à lui s'il me rend ma fille.

Deux paysans sortent en courant.

HÉLÈNE. Ah ! elle nous regarde.

LE PAYSAN, *bas à Péterson*. Dieu sait si elle les reconnaîtra.

PAUL. Maria. . ne tremble pas ainsi tu es au milieu de ta famille.

MARIA. Oh!. défends moi. , ne les laisse pas entrer. . .

BURGMANN. Que penser !. .

MARIA, *continuant*. Mon père. . mon père. . vous n'avez donc pas fermé la la porte. . ils sont dans la maison. . . ils montent. .

PAUL. Quel délire!.

BURGMANN. Silence!. ne perdons pas une de ses paroles. . c'est peut-être pour qu'elle nous révélât tout notre malheur que Dieu l'a privée de la raison. Silence!

TOUS *répètent à mi-voix*. Silence !

MARIA. Il y a quelqu'un sur l'escalier... ah! mon père, sans doute ... j'ai voulu l'attendre pour qu'il me donnât sa bénédiction ... car, demain ... je vais le quitter mon père ... mon pauvre père qui me chérit ... qui n'a que moi au monde, et qui me donne à Paul, à Paul que j'aime tant. Mon bon père ... ah ! comme je vais l'embrasser!. . ah ! ce n'est pas lui !. . que me veulent ces hommes ... au secours!. . mais je ne peux pas crier ... ah!. . ah!. . ce mouchoir m'étouffe ... ah!. . ces hommes. . .ils me couvrent de leurs manteaux... ils m'emportent ... ah! je n'y vois plus ... l'air me manque ... j'étouffe ... je meurs.

BURGMANN. Horreur !

PAUL. Les infâmes !

BURGMANN, *avec une fureur concentrée*. Patience!. . elle nous les nommera sans doute.

PÉTERSON. Hum ! si j'avais été là !

HÉLÈNE. Tais-toi.

MARIA. Ah! ils ont eu pitié de moi ... ils m'ont abandonnée ... je suis seule ... je ne suis pas chez mon père ... comme cette chambre est riche et belle !. . où m'a-t-on conduite ?. . fuyons ... portes, fenêtres, tout est fermé ... je n'ai pas la force de les briser ... ciel ! je ne suis plus seule. ., Monsieur, qui que vous soyez ... prenez pitié de la pauvre Maria ... protégez-la... renvoyez-la à son père ... à son père qui pleure et qui souffre aussi ... Monsieur. . Monsieur... laissez-moi ... vous êtes riche, puissant ... dites-vous. Eh bien! soyez généreux ... laissez-moi partir ... ah!. . savez-vous que je me tuerai plutôt que d'être infâme ... je ne m'appartiens plus... je suis à Paul ... à Paul que j'aime ... de la violence !. . ah ! je résisterai ... on viendra à mon aide ... n'avancez pas, Monsieur, n'avancez pas... Paul!. . mon père!. . venez ... venez ... sauvez ... sauvez-moi donc ... mon Dieu! mon Dieu!. . donnez-moi de la force ... personne ... personne... et pas une arme. Ah! la mort plutôt que le déshonneur ... et je n'ai pas pu mourir !

PAUL. Mais le nom ... le nom de l'infâme...

MARIA. La route ... oui, je suis sur la route ... ils m'ont laissée libre enfin, les lâches ... mais j'irai jusqu'à mon père ... j'irai et je lui dirai tout ... à Paul aussi... et tous deux crieront vengeance! vengeance!

PAUL *et* BURGMANN. Oh! oui.

MARIA, *les reconnaissant*. Ah!. . vous voilà! oui, oui, je vous reconnais ... c'est vous, c'est bien vous ... mais, pourquoi me regarder ainsi ... pourquoi cette pâleur sur votre front ... cette colère dans vos yeux. . . est-ce que j'ai parlé. . . est-ce que je vous ai dit leur crime et ma honte... oh! oui, j'ai parlé. . . oh! mon père. . . mon père et toi, Paul, ne me maudissez pas!

PAUL. Le nom, le nom du lâche. . . dis-le nous, dis-le nous donc ?

MARIA. Son nom !. . je ne le sais pas. Pourtant je le reconnaîtrai cet homme, car sa figure est restée gravée là. . . Paul, plus de bonheur. . . plus de mariage. . .

(Elle tombe dans les bras de son père qui l'emmène avec l'aide d'Hélène.

SCÈNE IX.

PAUL, PÉTERSON, FRITZ, *puis* BURGMANN.

PAUL. Déshonorée. . . déshonorée ! les misérables ! et je n'étais pas là pour la défendre. . . je la vengerai du moins.

BURGMANN, *sortant de chez lui, son chapeau sur la tête et son baton ferré à la main.* Paul, ce soin-là me regarde. Maria ne t'appartenait pas encore ... c'était mon bien. . . c'est à moi à leur en demander compte.

PÉTERSON. Où allez-vous, maitre?

BURGMANN. A la ville, au palais du gouverneur.

PÉTERSON. Y pensez-vous ... le comte Edelberg est Danois ... c'est notre ennemi à nous autres Dalécarliens...

BURGMANN. Il est homme, il m'entendra.

PÉTERSON. Mais qui accuserez-vous?

BURGMANN. Tous ces seigneurs insolens qui l'entourent. C'est au milieu d'eux qu'il faut chercher l'infâme qui nous a déshonorés... je dirai au gouverneur tout ce qui s'est passé dans cette horrible nuit, alors ses espions découvriront peut-être les misérables qui ont été les instrumens du crime...

PAUL, *à Burgmann*. Vous accompagnerai-je, maitre?

BURGMANN. Non, reste ... ne quitte pas Maria ... si le hasard amenait ici le coupable ... il faut qu'il trouve un de nous deux.

PÉTERSON. J'y serai au besoin, moi... par St.-Jacques, mon patron, je me jeterais volontiers, la tête la première, du haut de notre clocher, si j'étais certain de tomber juste sur le scélérat.

FRITZ. Voilà une idée qui ne me serait jamais venue, par exemple.

BURGMANN. Adieu! Paul. Pour arriver plutôt, je prendrai les chemins de traverse.

FRITZ. Ils sont bien mauvais.

BURGMANN. Adieu! mon ami. Je vais demander justice à nos tyrans ... s'ils me la refusent ... nous nous la ferons...

(Burgmann sort.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *hors* BURGMANN.

PÉTERSON, *montrant Paul, qui, après avoir accompagné Burgmann, s'est appuyé contre une des habitations de gauche*. Pauvre garçon!

FRITZ. Moi qui croyais tant m'amuser à cette noce, décidément on ne peut plus compter sur rien. Pour me consoler un peu, je vais faire un tour à la cantine d'Hélène. (*Il sort.*)

PÉTERSON. Fritz a raison ... il ne peut plus être question de mariage, et vrai, j'en suis fâché ... ils s'aimaient de si bon cœur ... on aurait dit qu'ils avaient été faits l'un pour l'autre. Si tu m'en crois, Paul, tu iras pendant quelque temps travailler loin d'ici ... quant à Maria ... ah! dam!.. la pauvre enfant, je ne sais pas trop ce qu'elle deviendra.

PAUL, *qui s'est approché de Péterson, après un moment de silence*. Maria sera ma femme...

(Ici l'inconnu paraît sur le seuil de la maison de Burgmann et s'y arrête.)

SCÈNE XI.

L'INCONNU, PAUL, PÉTERSON.

PAUL, *continuant*. D'où vient ta surprise? à nous qui sommes du peuple que nous font les préjugés du grand monde. Pour avoir été la victime d'un lâche, Maria n'est-elle plus digne de mon amour et du respect de tous? elle n'a pas pu mourir, la pauvre fille. Qui osera lui en faire un crime, Maria sera ma femme, te dis-je, et quand je la conduirai à l'autel, nul ne verra sa honte : car la honte s'efface avec du sang. Je n'espère rien de la démarche de Burgmann ... c'est à peine si on écoutera sa plainte ... mais, comme lui, je pense que l'homme qui a flétri notre honneur habite la ville ... dès demain j'irai à la ville... Maria m'accompagnera ... avec elle je parcourerai les rues, les places publiques ... j'irai même aux audiences du gouverneur ... je me trouverai peut-être en présence de notre ennemi ... alors il ne pourra m'échapper. car je ne quitterai pas Maria des yeux ... si elle n'ose parler à défaut de sa voix, son trouble, son effroi me diront c'est lui ... le voilà! et que cet homme soit pauvre ou riche, faible ou puissant, valet ou grand seigneur, le lendemain, Péterson, Maria sera femme.

L'INCONNU, *venant à Paul*. Paul, vous êtes un digne jeune homme. Votre cause est juste et belle. Dieu sera pour vous. Mais, croyez-moi, ne précipitez rien. Une vengeance tardive est souvent plus complète et plus sûre. Attendez.

PAUL. Attendre!

L'INCONNU. Maria a repris ses sens ... je l'ai interrogée ... d'après les renseignemens qu'elle a pu me donner, je ne doute pas que son ravisseur ne soit un des principaux officiers du comte Edelberg ... cet homme, retenu par une position brillante, ne quittera pas le pays ... je sais ce qu'il en coûte de différer et d'attendre : car, moi aussi, je garde dans le cœur haine et malédiction à nos oppresseurs, moi aussi,

j'ai juré de frapper et de punir, moi aussi, j'ai une terrible vengeance à exercer. Paul, ils ont déshonoré ta fiancée, ils ont assassiné mon père ... crois-tu que ma fureur que je renferme et que j'étouffe n'éclatera pas un jour, terrible, impitoyable... ce jour viendra... Paul, aie confiance en moi... Si je retiens ton bras, c'est que le coup que tu veux frapper pourrait ne pas porter juste... et quand on touche son ennemi, vois-tu, il faut le tuer.

(Un coup de feu se fait entendre dans la coulisse.)

PÉTERSON. Qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ, *accourant*. Ah! ah! en v'la, une nouvelle, quelle infâmie; quelle atrocité.

PÉTERSON. Qu'est-il arrivé?

FRITZ. Devinez.. non au fait!.. vous ne pouvez pas deviner... un assassinat!

TOUS. Un assassinat!

PAUL. Comment! ce coup de feu que nous venons d'entendre;

FRITZ. A éte tiré sur monseigneur le comte Edelberg, gouverneur de la province, il traversait le village tranquillemement au grand trot pour aller voir comment se trouvait son cher torrent... j'étais là... la bouche ouverte et le bonnet en l'air, un homme qui était derrière moi me jette par terre, s'élance au milieu de l'escorte du gouverneur et tire sur lui un coup de pistolet à bout portant.

PAUL. Il l'a tué.

FRITZ. Non, il n'a touché que sa toque.

PÉTERSON. Et a-t-on pris l'assassin?

FRITZ. Tout de suite, il paraît que c'est un partisan de ce Gustave Vasa qui veut tout révolutionner.. on disait que c'était ce scélérat lui même en personne.. enfin, quel qu'il soit, son affaire ne sera pas longue.. les officiers qui accompagnaient son excellence lui font son procès sur la grande place.

PAUL. Le voilà ce gouverneur... La foule l'entoure.

FRITZ. De loin, car les soldats l'empêchent d'approcher de trop près.

PAUL. Il faut pourtant que j'arrive jusqu'à lui.

PÉTERSON. Que vas tu faire?

PAUL. Ce que Burgman ferait s'il était là.

PÉTERSON. Le moment n'est pas favorable.

FRITZ. Je ne lui parlerais pas pour un empire.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR.

Il entre suivi d'une escorte assez nombreuse; la foule l'entoure.

LE GOUVERNEUR. Ecartez cette foule, il y a peut-être encore là un assassin — allez-dire au conseil que je vais attendre ici qu'il ait rendu son arrêt. — Je veux qu'il soit fait prompte et dure justice. Point de grâce entendez-vous point de pitié pour ce misérable.

Il repousse lui-même les paysans.

Arrière donc! j'étais venu vous secourir, mais je punirai. Pour vous qui donnez asile et protection aux assassins je serai maintenant inexorable.

PAUL, *s'avançant*. Inexorable soit! mais juste et équitable n'est-ce pas monseigneur.

FRITZ, *à part*. Il lui parle.

LE GOUVERNEUR. Qui es-tu toi;

PAUL. Paul Hover, ouvrier dans les mines.

LE GOUVERNEUR. Que demandes tu?

PAUL. Justice.

LE GOUVERNEUR. Justice.

PAUL. Vous allez vous la faire à vous-même, vous ne pouvez me la refuser à moi; un homme a attenté à votre vie et cet homme va mourir; un homme a attenté à mon honneur et cet homme doit être puni.

LE GOUVERNEUR. Tu parles bien haut, jeune homme, n'oublies pas que tu es devant ton maître.

PAUL. Je suis devant mon juge et c'est parce qu'il est placé si haut que j'élève la voix.

LE GOUVERNEUR. Parle et sois bref, car je ne suis pas d'humeur à t'écouter longtemps.

PAUL. Monseigneur... sans parens, sans fortune, j'avais mis tout mon bonheur dans l'amour d'une jeune fille. — C'était un ange de candeur et de vertu... la jeune fille s'était donnée à moi, à moi pauvre et sans avenir,.. Aujourd'hui un prêtre devait nous unir. Mais cette nuit des hommes inconnus ont violé l'asile de ma fiancée, ils l'ont enlevée, conduite à la ville, livrée à la violence de celui qui les avait soldés pour accomplir cette œuvre infâme.

LE GOUVERNEUR *à part*. Que dit-il. (*Haut*) Et cette fille ou est-elle ?

PAUL. Lâchement chassée par celui qui l'avait déshonorée, l'infortunée est revenue sous le toit paternel pour y mourir. — Faible, expirante; à son père, a son fiancé, elle n'a pu dire que vengeance, et depuis son père et son fiancé n'ont plus qu'un désir, qu'un but, vengeance!

LE GOUVERNEUR. Cette jeune fille a dit le nom de son ravisseur?..

PAUL. Non monseigneur. — Mais elle pourra le reconnaître. — Notre ennemi j'en suis sûr est un des riches et brillans officiers de votre cour. Car les gens du peuple comme nous défendent les femmes et ne les déshonorent pas.

LE GOUVERNEUR. Assez! puisque tu ne sais pas le nom du ravisseur de ta fiancée je ne puis rien pour toi.

PAUL. Si fait, monseigneur, vous pouvez rassembler tous ces nobles officiers, et moi j'amenerai Maria au milieu d'eux, et Maria désignera le coupable à votre justice.

LE GOUVERNEUR. Nous verrons cela demain, fais-moi demander une audience... Tu me reparleras de cette affaire.

PAUL. Demain.

LE GOUVERNEUR. Assez...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN OFFICIER,

UN OFFICIER *entrant*. Monseigneur, il a été impossible d'arracher le moindre aveu à l'homme qu'on a arrêté. J'ai manqué mon coup... j'ai voulu tuer, tuez-moi, c'est juste... Nous n'avons pu obtenir d'autre réponse que celle-là.

LE GOUVERNEUR. Qu'a fait le conseil?

L'OFFICIER. Le conseil a condamné.

LE GOUVERNEUR. Amenez-moi cet homme. Je l'interrogerai avant qu'il ne marche au supplice.

PÉTERSON *bas à Paul*. Paul, va chercher Maria sans rien dire au gouverneur. Son escorte est nombreuse et peut-être..,

PAUL Tu as raison, que Maria désigne seulement le coupable et si la justice du gouverneur nous fait défaut, je me chargerai du châtiment.

PÉTERSON. Et je t'aiderai en cas de besoin.

(Paul entre chez Burgmann.)

SCÈNE XV.

LE GOUVERNEUR, PÉTERSON, L'INCONNU, FRITZ, OFFICIERS, GARDES, PAYSANS.

L'OFFICIER *revenant*. Voilà le condamné...

LE GOUVERNEUR *au condamné*. Approche et réponds: qui a pu t'engager à tirer sur moi... Je ne te connais pas... Je n'ai pu te faire de mal à toi. Es-tu l'un des partisans de ce Gustave Vasa? Dans ce cas tu peux racheter ta vie. Dis-moi où tu as laissé ce rebelle... mets-nous sur ses traces et je te fais grâce.

(Silence. l'inconnu s'est avancée de manière à échanger un regard avec le condamné. Tous deux restent en face l'un de l'autre, les bras croisés sans proférer une parole.)

LE GOUVERNEUR. Si tu refuses de me répondre, songes y bien... dans quelques minutes tu auras cessé de vivre.

Le condamné fait un geste de mépris.

C'en est trop! Au torrent de Morat! allez!..

Les gardes entraînent le condamné; l'inconnu passe la main sur ses yeux comme pour essuyer une larme.

L'OFFICIER. Monseigneur votre escorte est prête.

LE GOUVERNEUR. Partons!

Au moment où il va partir Paul reparait.

SCÈNE XVI.

LE GOUVERNEUR, PÉTERSON, L'INCONNU, FRITZ, OFFICIERS, PAUL, *puis* MARIA, HELENE, GARDES, PAYSANS.

PAUL. Monseigneur... un moment... un moment encore!

LE GOUVERNEUR. Que veux-tu? A demain, je te l'ai dit.

PAUL. Oh! attendez, au nom du ciel, attendez. (*Courant à Maria.*) Maria, ton assassin doit être ici... regarde... et quel qu'il soit tu seras vengée.

Il prend la main de Maria et la pousse au milieu du théâtre; à la vue de Maria le gouverneur veut se détourner, Paul écrit qu'il veut partir et il ceurt à lui.

PAUL. Ah! vous ne partirez pas maintenant.

MARIA, *apercevant seulement le gouverneur*. Ah!

PAUL, *se retournant*. Qu'as-tu donc ?

MARIA. Ah ! c'est lui.

PAUL. Lui ! oh ! parle... où donc est-il ?

MARIA, *montrant le gouverneur*. Tiens Paul... le voilà!

TOUS. Lui !

PAUL. Tu ne te trompes pas... C'est lui, c'est bien lui, tu me le jures.

MARIA, *à demi évanouie*. Devant Dieu. (*et elle tombe dans les bras d'Hélène*).

LE GOUVERNEUR. Cette fille est folle... en route, messieurs.

PAUL, *lui barrant le passage*. Oh ! tu ne partiras pas ainsi.

LE GOUVERNEUR. Malheureux! tu oses porter la main sur moi, gardes qu'on l'arrête et qu'il soit conduit dans les prisons de la ville.

PAUL. Arrêté!.. moi! par ton ordre. Voilà ta justice, comte Edelberg. Eh bien!.. Voilà, la mienne.

Il tire de sa ceinture un couteau et il s'élance sur le gouverneur pour l'en frapper, mais celui-ci détourne le coup et Paul est renversé par les gardes.

PÉTERSON. Paul! il est perdu!

L'INCONNU. On le sauvera.

PÉTERSON. Qui donc ?

L'INCONNU. Moi !

Maria évanouie dans les bras d'Hélène n'a rien entendu ; Paul renversé bâillonné ne peut parler; l'inconnu fait signe à Pécrson de se taire et le gouverneur s'éloigne avec son escorte.

TABLEAU GÉNÉRAL.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une mine en exploitation. A droite et à gauche des terrasses auxquelles on monte avec des échelles. Au fond un escalier suspendu par des étais, il est de forme circulaire, au dessus une masse étagée par des piliers de loin en loin ayant leur point d'appui sur les marches de l'escalier. Dans le milieu du plafond au troisième plan environ est un trou servant d'ouverture à la mine et laissant passage à un mât perpendiculaire garni d'échelons pour descendre et monter à volonté, ainsi qu'au panier qui aide à faire le service de l'extérieur à l'intérieur.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, MINEURS, *puis* FRITZ.

Au lever du rideau, les mineurs sont groupés autour d'Hélène qui leur verse à boire.

HÉLÈNE. Allons, camarades, allons... c'est de la vieille et bonne eau-de-vie de vin; ça n'peut pas vous faire de mal, au contraire... tenez, le dernier coup à la santé du père Burgmann et au salut de Paul !

TOUS. Ça va.

HÉLÈNE. Depuis c'matin je ne pense qu'à cette famille là... quel evénement hein!. Burgmann est là haut auprès de sa fille dont le médecin désespérait presque hier au soir. Et ce pauvre Paul...Dieu sait le sort qui l'attend.... Peterson est allé à la ville pour le consoler... vrai, tout ça me navre le cœur; allons, allons, faut que je me remette un peu.

Elle se verse à boire.

FRITZ, *descendant au mât et s'arrêtant au milieu*. Hé! dis donc Hélène.

HÉLÈNE, *levant la tête et apercevant Fritz*. Tiens! (*aux mineurs*.) Regardez donc Fritz.

FRITZ. Y a-t-il encore un peu d'eau-de-vie pour moi?..

TOUS. Oui, oui.

FRITZ, *qui est descendu*. Ouf!... je suis pas fâché d'être arrivé, la tête commençait à me tourner, et c'est pas étonnant vu que les hommes en général n'ont pas été créés pour se tenir sur des bâtons de perroquet.

HÉLÈNE, *en lui versant un verre d'eau-de-vie*. Ah! ça décidément c'est une idée fixe que tu as de venir toujours par ce chemin là...

FRITZ. Il n'est pas très commode, c'est vrai, mais je le trouve plus sûr que celui là bas. (*Il montre l'escalier du fond*.) Sur les échelons de ce mât, en y mettant les mains j'ai les pieds solides, tandis que sur ces marches de terre on est comme sur du sable mouvant, puis qu'un de ces piliers vienne à manquer... patatras cinq cents pieds de terre sur le dos... et ça vous arrivera à vous autres, car ces piliers ne tiennent à rien... ça me fait frémir quand j'y pense... car enfin mon existence dépend d'un coup de pioche...

HÉLÈNE. Et c'est quelque chose de précieux que l'existence de M. Fritz.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *hors* RACK *et* HÉLÈNE.

ÉRIC, *bas à Péterson.* Dis-moi, tu es revenu bien vite de la ville. Tu n'as donc pas pu t'acquitter du message dont je t'avais chargé.

PÉTERSON. J'ai fait ta commission.

ÉRIC. Tu as remis ma lettre et mon anneau?

PÉTERSON. Oui.

ÉRIC. Au concierge de la prison de Paul.

PÉTERSON. A lui même.

ÉRIC. C'est bien... Quel est ce bruit?

Il renverse un sablier qui se trouve à côté de lui sur un éclat de roc, et qui mesure la journée des ouvriers.

On entend un son de cor à l'extérieur de la mine.

On entend un second et un troisième son de cor toujours à l'extérieur de la mine.

PÉTERSON. Chut!

ÉRIC. Que nous annoncent ces trois sons de cor?

PÉTERSON. C'est le signal que donne le mineur de garde à l'ouverture de la mine, pour prévenir qu'un de nos parens descend dans le panier de service. Car je te l'ai dit tantôt, on ne laisse entrer par la grande grille que les hauts personnages ou les étrangers d'importance, quant à ces pauvres diables, ils sont obligés de venir nous trouver par le trou que tu vois la haut... Dans un mauvais panier au risque de se casser dix fois le cou en route. — Et c'est à cause de ce danger là que le mineur de garde donne ce signal que tu viens d'entendre. Alors tous les camarades suspendent un instant leurs travaux et les yeux fixés sur le frêle osier qui porte l'un des leurs, ils s'apprêtent à donner aide et secours en cas d'événement; tiens... regarde..... Vois les... Ils ne perdent pas de vue les mouvemens du panier.

On voit le panier descendre peu-à-peu; bientôt il touche terre et Burgmann en sort.

TOUS. Burgmann!

BURGMANN. Enfin me voilà! à moi! à moi mes braves mineurs.

PÉTERSON. Nous voilà maître, nous voilà, que se passe-t-il encore?

Tous les mineurs se groupent autour de Burgmann.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BURGMANN.

BURGMANN. Votre ami, votre frère, Paul est perdu.

PÉTERSON. Perdu!

BURGMANN. Ils l'ont condamné à mort.

ÉRIC, *à part.* J'en étais sûr.

BURGMANN. Mais nous pourrons le sauver.

PÉTERSON. Comment?

BURGMANN. En l'enlevant de vive force à ses bourreaux.

PÉTERSON. C'est difficile ça.

BURGMANN. Dans une heure seulement, Paul doit être conduit au lieu du supplice.

PÉTERSON. Au torrent de Morat.

BURGMANN. Eh bien! *sans perdre une minute*, sortons ensemble de cette mine. Chez moi nous trouverons des armes..... puis par différens chemins, nous gagnerons les gorges qui conduisent au torrent.. Nos ennemis sont sans défiance... un instant d'audace et Paul est à nous.

PÉTERSON. Ça me va, marchons.

UN MINEUR, *bas aux mineurs.* Ça ne me va pas à moi et je reste.

BURGMANN, *à Péterson.* Noble ami, je savais bien que tu serais le premier à répondre à mon appel.

PÉTERSON. Je suis toujours là quand il faut agir, moi; ainsi pas de paroles et des actions; camarades laissons là nos outils; nous devons en changer puisque nous changeons de besogne. (*Jetant sa pioche*) au torrent!

Les mineurs demeurent immobiles.

ÉRIC, *regardant les mineurs.* L'heure de l'énergie n'a pas encore sonné pour eux.

PÉTERSON. Eh bien vous restez là; vous ne criez pas avec moi au torrent?

UN MINEUR. Écoute donc, c'est une révolte ça, et on peut bien y regarder à deux fois.

BURGMANN, *aux mineurs.* Eh! quoi!. vous ne pensez donc pas à ce pauvre Paul.. voulez vous le laisser mourir.. oh! mais c'est impossible.

ÉRIC, *à part.* Je les avais bien jugés.

BURGMANN. Toujours le même silence; toujours vous restez immobiles; oh! malheur à moi qui comptais sur vous! que de fois pourtant vous m'aviez dit : maître dispose de nous car tu as été bon et généreux, quand la misère s'attachait à nous tu as secouru nos familles. Quand le travail manquait tu nous a donné du pain,

tu es notre père à tous, à toi donc la vie de tes enfans, vous m'avez dit cela. Toi, Jean, lorsque j'ai payé le créancier qui allait saisir ta chaumière. (*à un autre*) toi, lorsque j'ai rebâti ta cabane que le feu du ciel avait dévorée; toi, Maurice, lorsque j'ai sauvé ton enfant, ton enfant que le torrent emportait; eh bien c'est aussi un enfant à moi que je vous supplie de sauver! oh! mais c'est trop m'abaisser; ingrats ou lâches je ne vous prierai plus.. j'agirai seul.. grâce à Dieu l'heure fatale n'est pas près de sonner.. en reprenant ce chemin dangereux mais qui est le plus court j'arriverai assez tôt; voyons lâches au moins m'aiderez vous à sortir,

UN MINEUR. Mais que ferez vous tout seul?

PÉTERSON. Il ne sera pas seul car je l'accompagnerai.

Il donne la main à Burgmann qui la serre avec force.

ÉRIC, *s'avançant de Burgmann.* Arrêtez Burgman ce que tous ces hommes n'ont osé tenter; moi seul je l'aurai fait; Paul est sauvé.

BURGMANN. Que dis-tu?

ÉRIC. Au moment où je parle, la porte de sa prison s'ouvre, et il échappe à ses bourreaux.

UN MINEUR. Bah!

PÉTERSON. Ce garçon là n'est pas un homme comme un autre.

ÉRIC. Tu hésite à me croire, Burgmann. (*Montrant le sablier.*) Regarde: avant que le dernier grain de ce sable ne s'échappe et tombe, Paul sera au milieu de nous; il viendra à la faveur de la nuit par le chemin que tu as pris. Ainsi soyons tous attentifs... les trois sons de cor du mineur de garde nous annonceront l'arrivée de Paul.

UN MINEUR. C'est un sorcier.

BURGMANN, *à Éric.* Mais quel homme es tu donc?

ÉRIC. Il n'est pas temps de le dire; encore silence, on vient.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRITZ, *qui descend rapidement au mât.*

TOUS, *regardant.* Fritz.

FRITZ. Oui, moi-même, je m'expose à toute la fureur de Rack, mais c'est égal j'ai voulu être le premier à vous annoncer la bonne nouvelle que j'apporte.

BURGMANN. Qu'y a-t-il?

FRITZ. Paul est sauvé.

TOUS. Sauvé!

PETERSON, *montrant Éric.* Il vous l'avait bien dit.

FRITZ. Qui?

BURGMANN. Oh! parle, parle.

FRITZ. Paul s'est échappé de sa prison, mais à peine était-il dehors qu'on a mis le geôlier dedans. Il parait qu'il avait aidé Paul, on a reconnu la chose et le pauvre diable a été arrêté.

ÉRIC. Arrêté...

FRITZ. Sa belle action pourra bien lui coûter cher, d'autant qu'on a trouvé sur lui quelque chose qui le compromet.

ÉRIC, *à part.* Si c'est mon anneau je suis perdu moi-même.

BURGMANN. Mais comment as-tu donc appris...

FRITZ. Voilà, j'étais sur le chemin qui conduit aux montagnes où j'allais à la piste de mes six mille écus d'or. En route je rencontre des soldats qui couraient aussi vite que moi, tout en courant nous avons causé, j'ai su par eux que Panl était poursuivi, cerné et qu'il ne pouvait manquer d'être pris, alors je me suis dit Gustave Vasa sera peut-être bien assez bon pour m'attendre, avant tout je vas prévenir Burgmann et les amis de ce qui se passe.

PÉTERSON. C'est bien, mais que faire à présent, Paul est encore en danger.

BURGMANN, *à Éric.* Voyons, toi qui avait promis de me rendre mon fils, n'achèveras tu donc pas ton ouvrage.

ÉRIC. Je ne puis plus rien pour lui son sort est maintenant décidé!

BURGMANN. Ah! je lis sur ton front que tu n'espère plus, n'importe à tout hasard, sortons d'ici, viens Fritz, tu nous montreras la route que suivaient les soldats.

PÉTERSON, *et les mineurs.* Allons.

(On entend un son de cor, tout le monde s'arrête.)

ÉRIC. Ah! écoutez. (*Un second son du cor.*) C'est luiil a pu leur échapper.

BURGMANN, *embrassant Éric.* Tu l'as sauvé... oh! merci, merci.

(Troisième son de cor.)

PÉTERSON. J'aperçois le panier de transport... il a déjà traversé les deux premiers étages de la mine... voilà notre ami, c'est le ciel qui nous le rend, et cette fois nous ne le laisserons pas reprendre.

TOUS. Non, non.

BURGMANN. Oh! quand je le presserai là sur mon cœur, j'oublierai tout ce que j'ai souffert.

(Le panier descend, tous l'entourent, on aperçoit Paul étendu.)

TOUS. C'est bien lui, c'est Paul...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAUL.

BURGMANN. Paul, mon ami...

FRITZ. Tiens... il ne répond pas.

ÉRIC. Du sang..... il a du sang sur ses habits.

TOUS. Du sang.

BURGMANN. Il est blessé, évanoui, ah! du secours... de l'eau, vite de l'eau.

(En ouvrant la veste de Paul, un papier s'en échappe.)

FRITZ. Un papier.

ÉRIC. Donne.

BURGMANN. Ses mains sont glacées.

ÉRIC, *après avoir lu*. Ah!

TOUS. Qu'est-ce donc?

ÉRIC. Les infâmes... ils l'ont tué.

TOUS. Tué.

BURGMANN. Que dis-tu?

ÉRIC. Mes pressentiments nem'avaient pas trompé....... pleure Burgmann, pleure ton fils, car c'est son cadavre te renvoient.

BURGMANN. Paul, mon ami... Ils l'on assassiné.

TOUS. Vengeance!.. vengeance!

BURGMANN, *se relevant*. Ah! vous êtes hommes enfin... oui ce sang qui coule demande du sang.

UN MINEUR. Maître, pardonne-nousnotre hésitation; maintenant, parle noussommes prêts. Il faut que nous ayons notre justice aussi.

ÉRIC. Ils s'éveillent enfin.

PÉTERSON. Ah! je vous retrouve!

BURGMANN. Il faut sortir des mines, courir anx armes, nous dirons partout le nouveau crime de notre tyran, et nous verrons grossir nos rangs; alors nous marcherons sur la ville, nous marcherons portant sur nos épaules le corps de notre ami, de notre frère... nous nous rendrons au palais du gouverneur.

ÉRIC. Insensés! vous serez tuésavant d'arriver; nul ne sera des vôtres, car un cadavre n'est pas un drapeau qu'on salue et qu'on suive quel cri de ralliment sera le vôtre; vengeance! ce cri ne trouvera pas d'écho; amis! vous avez force et courage mais il vous manqncoreeue.

PÉTERSON. Quoi donc?

ÉRIC. Un chef dont le nom fasse des soldats et soulève les masses, un chef capable de tout renverser mais capable aussi de tout relever, un chef qui paye les services rendus, un chef enfin dont on puisse faire un roi; alors vous aurez pour vous les mécontens, tous les ambitieux, alors vous pourrez combattre car vous pourrez vaincre; quand on s'attaque à un gouvernement ce n'est pas une émeute qu'il faut faire, c'est une révolution.

BURGMANN. Ce chef où le trouver? quel sera-t-il?

PÉTERSON ET UN MINEUR. Gustave Vasa.

BURGMANN. Mais il est proscrit... loin nous peut-être.

ÉRIC S'il se présentait?

BURGMANN. S'il était là je lui dirais, tu veux un trône, nous une vengeance, eh bien marche avec nous, commande et nous obéirons, combats et nous te ferons un rempart de nos corps, nous nous ferons tuer pour toi s'il le faut, nous servirons de degrés à ton élévation; à toi le trône de Suède, à nous la tête d'Edelberg.

GUSTAVE. Eh bien j'accepte ce pacte.

BURGMANN. Toi!

TOUS. Lui!

GUSTAVE. Oui, moi, Gustave Vasa.

TOUS. Gustave Vasa.

GUSTAVE. Qui veux une vengeance aussi! Édelberg a tué Paul, Christiern a tué mon père.

FRITZ. Gustave! et moi qui le cherchais dans les montagnes.

GUSTAVE. J'avais voulu sauver cet infortuné, mon anneau remis au geolier qui m'est dévoué avait ouvert les portes de sa prison, cet anneau tombé au pouvoir de mes ennemis leur a revélé ma présence, et c'est à nos qu'était envoyé cet horrible message. Lisez—à Gustave Vasa le comte Édelberg.

FRITZ. C'est qu'il ne ressemble pas du tout à son signalement.

GUSTAVE. Poursuivi, j'étais venu chercher un asil, ici, attendant l'occasion de reprendre les armes; en vous je trouve des alliés, des soldats, qui me manquaient en moi, vous trouverez le chef qu'ilvous faut, toujours à votre tête, je serai toujours au plus fort du danger, et je vous promets non pas de vaincre mais de mourir avec vous.

TOUS. Vive Gustave Vasa!

FRITZ. Vive Gustave Vasa! v'là six mille écus d'or de perdus.

BURGMANN. La parole que tu nou

donne aujourd'hui que tu es encore sans pouvoir, tu la tiendras si par nous tu arrives au trône. Prends-y garde Gustave, le parjure porte malheur aux rois.

GUSTAVE. Entre tes mains, Burgmann, et sur le cadavre de ton fils, je jure de te livrer à toi et aux tiens, le comte Édelberg.

BURGMANN. Aux armes alors que et Dieu nous protége.

SCENE IX.

Les Mêmes, *une voix au dehors.*

LA VOIX, *venant de l'ouverture de la mine.* Hé! les amis! garde à vous!

PÉTERSON. Qu'est-ce que c'est que ça?

BURGMANN. Silence!

LA VOIX. Gare sous le mât...

BURGMANN. Voilà qui est étrange.

PÉTERSON. Garons-nous toujours.

Tous s'éloignent du mât et une pierre tombe à leurs pieds.

FRITZ. Une pierre!

BURGMANN. Un papier y est attaché.

Il cout ramener la pierre.

GUSTAVE. Que penser.

BURGMANN, *qui a ouvert la lettre.* Une lettre d'Hélène.

GUSTAVE. Lisez vite.

BURGMANN, *lisant.* « Cachez, sauvez Éric, » il est découvert; des soldats entourent la » mine et gardent tous les passages d'autres » vont descendre dans l'intérieur, je vais » essayer de me glisser jusqu'auprès du » mineur de garde et s'il consent à vous » jeter ma lettre vous pourrez peut-être » trouver un moyen de soustraire Éric » aux recherches. »

GUSTAVE. Plus d'espoir!

BURGMANN. Malédiction!

PÉTERSON. Pas d'instans à perdre... cachez-vous, monseigneur.. ici il y a de la ressource pour ça... et je sais plus d'une retraite où l'on ne vous surprendra pas.

FRITZ. Mais Rack connait tous les coins et racoins de la mine.

GUSTAVE. Et c'est lui sans doute qui sera chargé de guider les soldats commis à ma poursuite.

PÉTERSON. Alors que faire? quel parti prendre?

BURGMANN. Eh bien! défendons le ou mourons tous, s'il le faut, pour le sauver, nos outils nous serviront d'armes.

TOUS. Oui, oui.

PÉTERSON. En avant les pioches, les pelles, fer ou bois, tout peut servir quand on a ducourage.

GUSTAVE. Arrêtez! mes amis, arrêtez! vos efforts seraient vains, nous succomberions dans cette lutte inégale, et tous vous m'êtes trop chers, trop précieux pour que je puisse consentir à ce qu'un seul d'entre vous se sacrifie en ce moment pour moi. Non, non, ce lieu ne doit pas être notre premier champ de bataille, ici la force ne peut rien, il nous faut employer la ruse.

BURGMANN. Mais le temps presse.

PÉTERSON. Et les bonnes idées ne poussent pas toujours à volonté.

GUSTAVE. Ah!.. je puis leur échapper.

BURGMANN. Comment!

GUSTAVE, *se tournant vers le cadavre de Paul.* A toi Paul que je n'ai pu sauver... à toi d'être mon libérateur.

Il ordonne par un geste à des mineurs de transporter le cadavre de Paul dans une excavation à gauche.

BURGMANN. Oh! je crois vous comprendre.

On entend un bruit de clochet

PÉTERSON. Voilà la cloche qui réunit les mineurs des étages supérieurs... ils vous cherchent là-haut... ils vont descendre... hâtons-nous.

FRITZ. Les soldats sont dans la mine... car j'entends le bruit des armes, j'entends aussi la voix de Rack.

GUSTAVE. Le bruit se rapproche... à la lueur des torches je distingue les armures des soldats d'Edelberg.

BURGMANN, *qui a été conduire le corps de Paul et qui reparait.* Les voilà... venez, venez.

GUSTAVE. Allons... advienne que pourra.

Ils entrent dans l'excavation de gauche où les mineurs ont transporté Paul, et ils disparaissent.

FRITZ, *les regardant aller.* Qu'est-ce qu'ils vont faire? et qu'est-ce que tout ça va devenir? enfin c'est égal, je change d'état, de mineur que j'étais, je me fais rebelle... ça sera peut-être plus amusant.

Rack est descendu avec l'officier et un peloton de soldats; un autre peloton est resté échelonné sur l'escalier.

SCÈNE X.

FRITZ, RACK, Mineurs, l'Officier, les Soldats.

L'OFFICIER, *à Rack en lui indiquant l'escalier du fond.* Cet escalier est-il la seule issue qui conduise à l'extérieur de la mine?

RACK. Non; ce mât mène au-dehors. Mais les gardes qui sont là-haut nous répondent que par là toute fuite est impossible.

L'OFFICIER. N'importe; mettons y toujours une sentinelle. (*Il fait un geste et un sous-officier place un soldat de faction auprès du mât.*) Maintenant voyez, l'homme que nous cherchons est-il au milieu de ces ouvriers.

RACK. Non, au bruit de notre approche il se sera caché, mais je vous promets de le trouver.

L'OFFICIER. Ces hommes pourront peut-être nous éviter de longues recherches. Mes amis, un traitre, un rebelle, un ennemi du gouvernement, Gustave-Vasa enfin est dans ces mines, il s'y est présenté sous le nom d'Eric, à notre approche il a dû chercher une retraite sous ces voûtes, quelle qu'elle soit nous la découvrirons, mais celui d'entre vous qui consentira à nous conduire, recevra la récompense promise, 6,000 écus d'or.

FRITZ. 6,000 écus d'or... ô Gustave, tu me coûte cher.

L'OFFICIER. Prenez garde, votre silence pourrait faire soupçonner votre fidélité et votre dévouement.

LE MINEUR. Nous ne savons rien, nous ne pouvons rien dire. Il n'y a ici que nos camarades.

L'OFFICIER, *à Rack*. Eh bien, Monsieur, guidez-nous... Soldats, soyez prêts à faire feu au premier signe de résistance, à la première tentative d'évasion; ne laissez enfin sortir personne sans ordre.

RACK. Tenez, capitaine, nous allons commencer par visiter cette voûte.

(Il désigne celle où Gustave est entré).

FRITZ, *à part*. Le vieux renard!

PÉTERSON. Excusez mon officier... mais les morts ne doivent pas être compris dans la consigne.

L'OFFICIER. Que veux-tu dire?

PÉTERSON. Un des nôtres, Paul exécuté par les ordres du gouverneur, nous a été envoyé par lui.

L'OFFICIER. Ah! oui je sais.

PÉTERSON. Une fois le jugement exécuté, Paul nous appartient et nous avons bien le droit de lui donner sa place au cimetière du village. Si vous avez besoin de garder les mineurs ses camarades vous laisserez bien sortir ses parens, Burgmann, moi, Fritz et Maurice.

L'OFFICIER. Vous connaissez ces hommes.

RACK. Sans doute.

L'OFFICIER. Eh bien! surveillez vous-même le départ de ces quatre hommes.

RACK. Oh! je vous réponds que votre Gustave ne sortira pas d'ici.

PÉTERSON, *à Burgmann à la cantonnade*. Allons maître nous pouvons sortir, viens Fritz.

Burgmann, Péterson, Fritz, et un mineur reparaissent bientôt portant sur leurs épaules et recouvert d'un manteau le corps de Paul.

BURGMANN. Place, et passage.

RACK. Une minute... il faut que je voie le visage de Paul, on ne sait pas...

FRITZ, *à Péterson*. Diable.

L'OFFICIER. C'est inutile, je vais bien savoir si c'est réellement un cadavre qu'ils portent.

Il tire son épée.

BURGMANN. Qu'allez vous faire?

L'OFFICIER. Arrière.

BURGMANN. C'est une profanation.

L'OFFICIER, *portant un coup d'épée*. Qui ne fera de mal à personne.

TOUS. Ah!

PÉTERSON, *bas*. Il n'a pas bougé.

L'OFFICIER. Allez, vous pouvez passer. (*Riant.*) Gustave n'est pas là-dessous.

Et les mineurs se dirigeant vers l'escalier de droite qu'ils commencent à gravir.

L'OFFICIER, *à ses soldats*. Qu'on fouille toutes ces voûtes.

Les soldats pénètrent sous les voûtes de droite et de gauche.

UN MINEUR. Une minute encore et il est sauvé.

Burgmann, Péterson, Fritz et Gustave toujours porté par eux, sont parvenus à la voûte supérieure et au pont qu'ils doivent traverser, la sentinelle placée là les arrête.

LA SENTINELLE. Halte là.

PÉTERSON. Capitaine.

L'OFFICIER. Oui, oui, laisser passer, je sais ce que c'est.

DANS LA COULISSE. Trahison, trahison; capitaine, faites arrêter cet homme.

L'OFFICIER. Sentinelle ne laissez passer personne.

UN SOLDAT, *sortant de la voûte de droite*. Capitaine le corps du mineur Paul est encore là.

RACK. C'est impossible.

L'OFFICIER. On me trompait donc; soldats, feu sur ces hommes.

PÉTERSON. Capitaine, prenez garde; nous sommes ici sous la clé de la voûte, un coup de pioche donné par l'un de nous et ce pilier tombe, et 500 pieds de terre vous croulent sur la tête, si ça vous va ça ne sera pas long.

L'OFFICIER. Mensonge.

RACK. Du tout, ce qu'il dit est vrai; Péterson, rends-toi mon garçon.

GUSTAVE, *se relevant*. C'est à vous de

vous rendre ; je fais le sacrifice de ma vie; bas les armes ou nous mourons tous ici.

L'OFFICIER. Ecoutez-moi soldats... en joue !..

BURGMANN, *donnant un coup de pioche qui ébranle la voûte et qui fait tomber quelques pierres.* Capitaine, voilà notre réponse. Priez Dieu tous, car voilà notre dernière heure.

LES SOLDATS. Grâce, grâce! vive Gustave !

GUSTAVE. Bas les armes ! bas les armes!.

RACK. Il était temps.

PÉTERSON. A vous ces armes, mes braves mineurs, voilà notre première victoire.

Les mineurs s'emparent des armes des soldats, suisissent et renversent l'officier et crient tous Vive Gustave.

TABLEAU GÉNÉRAL.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une place publique. A gauche du spectateur la maison de Marguerite. A droite l'entrée de la citadelle par un pont levis. Au milieu une fontaine en ruines.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau la place se couvre de monde, quelques-uns montent sur les bornes, d'autres sur les débris de la fontaine; les habitans des maisons voisines sortent de chez eux ou se mettent à leurs fenêtres pour être témoins de ce qui se passe.

Un officier arrive sur la place escortéde quelques soldats et suivi de peuple.

Marguerite qui est sortie de chez elle avec Maria paraît étonnée à la vue de la foule qui encombre la place, et toutes deux elles restent attentives sur le seuil de leur porte.

L'OFFICIER, *lisant un papier qu'il tenait à la main.* La ville de Vestéras étant menacée par la troupe de rebelle Gustave Vasa, monseigneur le comte Edelberg gouverneur de la province a résolu de venir lui-même commander la garnison de la place.

Habitans et soldats, son excellence compte sur vous pour étouffer d'un seul coup la rebellion. Préparez vous donc à combattre.

Les cavaliers et quelques habitans répètent seulement ces vivat!

L'officier s'éloigne suivi de son escorte et de ceux qui ont fait chorus avec eux.

Les autres sortent en silence et d'un air triste.

SCÈNE II.

MARIA, MARGUERITE.

MARIA. Il va venir! lui ! l'auteur de ma honte!. le bourreau de Paul... oh! ma bonneMarguerite, pourquoi nem'avez vous pas laissé partir ce matin?. je serais déjà loin de ces lieux et je n'aurais pas à craindre de tomber au pouvoir de cet homme.

MARGUERITE. Et qui pourait penser aussi que ce gouverneur quitterait tout exprès sa résidence pour venir ici nous saccager. . après tout, rassure toi mon enfant, personne ne te connait à Vesteras.

MARIA. Mais il me connait lui. . ses officiers aussi me connaissent.

MARGUERITE. Tu ne t'exposeras pas à leurs regards. . et enfermée chez moi, tu attendras la fin des événemens. . le parti de ce Gustave Vasa dont Burgmann est un des principaux chefs devient plus puissant chaque jour... c'est presq'une armée maintenant que commande ton père; il a un parti dans la ville et demain peut-être on lui en ouvrira les portes.

MARIA. D'ici là je puis être découverte, arrêtée, car les ordres du comte Edelberg sont de s'emparer de moi à tout prix. Il espère, s'il me tenait en son pouvoir, se servir de la pauvre Maria comme d'un ôtage précieux ; en tenant la mort suspendue sur ma tête il essairait d'intimider mon père, et de lui faire poser les armes. Alors il triompherait et Paul ne serait pas vengé... non... non... il faut que je parte... Marguerite.

MARGUERITE. Et où iras-tu... seule et sans appui.

MARIA. Hélène ne m'abandonnera pas. Lorsque mon père m'ordonna de me rendre chez vous, Hélène a voulu m'accompagner... elle n'hésitera pas, j'en suis sûre, à me suivre encore. Hélène et moi nous gagnerons le petit village de Sando. J'ai là des parens... ils sont pauvres et obs-

curs et l'on ne viendra pas me chercher sous leur misérable chaume.

MARGUERITE. Chère enfant! et ne pouvoir rien faire pour te sauver... on vient.

MARIA, *apercevant Hélène qui accourt venant de l'intérieur de la ville.* C'est Hélène!

SCÈNE III.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE. En voilà une nouvelle... j'ai tant couru pour vous l'apprendre que dans la ville on a dû me prendre pour une folle... ma pauvre Maria... figurez-vous que...

MARIA. Nous savons tout... le comte Edelberg arrive, je pars... et tu viens avec moi?.. n'est-ce pas Hélène.

HÉLÈNE. Partout... mais comment sortir de la ville.

MARGUERITE. Comment?

HÉLÈNE. Ce vilain brutal de Danois ne s'est-il pas avisé de faire fermer toutes les portes... oui... défense de laisser sortir qui que ce soit à moins qu'on ne montre un laissez passer signé de lui.

MARIA. Il est donc ici déjà?

HÉLÈNE. Sans doute... les notables, les riches, les gros bonnets enfin, sont allés lui porter les clés de la ville sur un plat d'argent... ils le haranguent là-bas... mais dans un instant nous le verrons traverser cette place... il va s'installer dans la citadelle.

Elle montre le pont-levis de droite.

MARIA. Je suis perdue!

HÉLÈNE. Oh! un instant, je ne me désespère pas comme ça et le Danois ne me tient pas encore, j'espère bien le faire courir un peu... voyons, mère Marguerite, vous nous disiez l'autre jour que si Burgmann assiégait cette ville, vous lui donneriez un moyen d'y entrer à la barbe de nos ennemis et sans tirer un seul coup de fusil, ta porte secrète, qui lui servirait à entrer, nous ira très bien pour sortir...

MARGUERITE. Ce chemin souterrain qui traverse une partie de la ville et conduit, en effet, au dehors, fut creusé...oh! dam! il y a longtemps et lors d'un siége fameux... dans ma jeunesse, on m'a fait voir la pierre du tombeau qui indique la sortie de ce souterrain, je m'en souviens parfaitement, et j'aurais pu la désigner à Burgmann, mais je n'ai jamais su dans quel endroit de la ville se trouvait l'entrée de ce chemin couvert.

HÉLÈNE. Nous voilà bien avancés!

MARIA. J'attendrai donc ici que Dieu ou mon père me sauve.

HÉLÈNE, *bas à Marguerite.* Elle ne doit plus guères alors compter que sur Dieu.

MARGUERITE. Que dis-tu?

HÉLÈNE. Il paraît qu'il y a eu une rencontre ce matin entre les mineurs et les troupes du gouvernement, nous n'avons pas été les plus forts, mère Marguerite...

MARGUERITE. Chut! ne lui disons rien de ça et prions Dieu de lui conserver son père.

MARIA. Ciel!

HÉLÈNE. C'est le gouverneur.

MARGUERITE. Rentrons vite.

MARIA. Il ne m'aura que morte en son pouvoir.

HÉLÈNE. Et dire pourtant qu'il ne faudrait qu'un gaillard bien déterminé pour ajuster ce scélérat-là... ah! si j'étais homme et si je n'avais pas peur des armes à feu!

Elles rentrent toutes trois dans la maison de Marguerite ; dans le même moment le peuple courant en foule précédent et suivant le gouverneur.

SCÈNE IV.

LE GOUVERNEUR, OFFICIERS, SOLDATS, HABITANS.

LE GOUVERNEUR, *paraissant au milieu des notables de la ville et de son état-major.* Messieurs, je suis content de vous... je ne m'étais pas trompé...les habitans de cette ville sont des sujets fidèles et dévoués... amis, ne craignez rien des suites de cette révolte... nos ennemis déjà vaincus ce matin vont venir se briser contre vos murailles. (*A un officier.*) Amenez-moi les prisonniers qu'on a faits.

L'OFFICIER. Monseigneur, tous ces misérables se sont fait tuer plutôt que de se rendre. Un seul nous a remis volontairement ses armes.

LE GOUVERNEUR. Amenez-moi celui-là. (*L'officier sort. — A un autre officier.*) Capitaine, montez à cheval, prenez trente cavaliers avec vous, sortez par la porte de l'est et allez au devant d'un convoi de vivres qui a du être dirigé sur cette ville. (*L'officier sort. — A ceux qui l'entourent.*) Je suis inquiet de ce convoi, on a vu dit-on rôder des bandes d'insurgés sur la route qu'il devait suivre et je sais que les magasins de cette ville sont dégarnis... j'attends un courrier du général Millern

aussitôt qu'il arrivera amenez-le moi, allez.

L'officier sort.

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR, OFFICIERS, SOLDATS, FRITZ.

LE PREMIER OFFICIER, *annonçant Fritz*. Monseigneur, voilà le prisonnier.

LE GOUVERNEUR, *à Fritz*. Approche, tu sais le sort qui t'est réservé.

FRITZ. Je ne m'en doute pas du tout, monseigneur.

LE GOUVERNEUR. Tu seras traité suivant les lois de la guerre.

FRITZ. Ah!... je ne connais pas beaucoup les lois de la guerre; ça vient du peu d'habitude que j'en ai... cependant je devine qu'il ne m'arrivera rien de bon, et pourtant je suis innocent comme le fusil qu'on m'avait mis entre les mains et que j'ai offert à vos soldats à la première occasion, ils sont là pour vous dire que je n'ai pas fait la plus petite résistance.

LE GOUVERNEUR. C'est un poltron, mais tu t'es battu contre nous.

FRITZ. Battu... d'intention... d'intention seulement et j'avoue que j'ai eu tort car enfin qu'est ce que ça me faisait à moi pauvre diable de travailler sous le règne de Christierne ou de Gustave Vasa; quand l'un des deux aura triomphé je serai toujours Fritz le mineur si je ne suis pas Fritz l'estropié.

LE GOUVERNEUR, *riant*. Ou Fritz le pendu.

FRITZ. Pendu?...

LE GOUVERNEUR. Sans doute, car tu n'auras pas même l'honneur d'être fusillé.

FRITZ. Je tiens encore très peu à cet honneur là, je ne tiens qu'à la vie que le ciel m'a donnée et qu'en bon chrétien je dois conserver le plus longtemps possible.

HÉLÈNE, *paraissant sur le seuil de la porte de Marguerite et parlant à Maria qu'on ne voit pas*. Pour Dieu ne vous montrez pas, ce n'est que Fritz qu'ils ont pris et qu'ils vont pendre à ce qu'il paraît.

LE GOUVERNEUR, *à Fritz*. Approche donc encore; je t'ai déjà vu quelque part.

FRITZ. Je ne crois pas, monseigneur.

LE GOUVERNEUR. Tu étais sur la place du village de Morat, le jour où ce Paul Hover porta la main sur moi... n'es-tu pas parent de Burgmann.

FRITZ. Oh! parent très éloigné... nous sommes brouillés.

LE GOUVERNEUR. Tu connais sa fille.

FRITZ. Hum!...

LE GOUVERNEUR. J'ai besoin que tu la connaisses.

FRITZ. Ah!.. ça s'trouve bien je la connais parfaitement.

LE GOUVERNEUR. Je sais qu'elle est cachée dans cette ville, j'ai promis cent écus d'or à celui qui me la livrerait, mais personne ici ne peut aussi bien que toi la découvrir, si tu veux me l'amener je te donnerai la vie sauve et la liberté.

FRITZ. Moi! vous livrer la fille de Burgmann.

LE GOUVERNEUR. Ou bien être pendu, choisis.

FRITZ. Permettez, permettez... d'abord ce que vous me demandez là est très difficile... espionner! mais je n'ai pas fait les études nécessaires pour être mouch...

LE GOUVERNEUR. Emmenez ce drôle et qu'on le pende.

FRITZ. Un moment! monseigneur! que diable on ne pend pas un homme comme ça, j'appelle de ce jugement là, j'en appelle.

LE GOUVERNEUR, *riant*. A qui donc?

FRITZ. Je ne sais pas mais c'est égal j'en appelle, et puis on laisse le temps de la réflexion. Quand on propose un état à un homme et un état comme celui que vous voulez que je prenne.. il faut savoir si la vocation y est... je demande une demie minute pour me consulter.

LE GOUVERNEUR. Soit? — (*Il se retourne vers un groupe d'officiers.*)

HÉLÈNE, *à part*. Est-ce que le scélérat consentirait.

FRITZ, *à part*. Voyons Fritz, mon ami, seras-tu pendu, seras-tu mouchard; le choix n'est pas gracieux; pendu on n'en revient pas, mouchard on n'en meure pas. Et puis quand on ne l'est pas par goût.. d'ailleurs au lieu de chercher Maria, je chercherai une porte pour sortir.

LE GOUVERNEUR, *à Fritz*. Eh bien?

FRITZ. Eh bien, monseigneur, j'accepte.

HÉLÈNE, *rentrant*. Oh! le monstre!

FRITZ, *continuant*, Mais comme je ne connais pas bien la ville, il me faudra un peu de temps.

LE GOUVERNEUR. Je t'accorde une heure.

FRITZ. Que ça.

LE GOUVERNEUR. Dans une heure tu

m'amèneras la fille de Burgmann ou tu seras pendu.

UN OFFICIER, *entrant*. L'envoyé du général Millern.

LE GOUVERNEUR. Ah ! *A l'envoyé qui lui présente une dépêche*) donnez (*Il lit rapidement*) très bien. (*à ses officiers*.) Messieurs; demain nous tiendrons Gustave et ses partisans à notre discrétion.

Millern m'envoie les renforts que j'ai demandés; il coupe toute retraite aux insurgés. Nous attaquerons cette nuit et la victoire nous est assurée. Elle coûtera cher à nos ennemis car tous ceux qui out pris les armes seront passés par les armes; venez messieurs, je vais vous donner une instruction pour l'attaque de cette nuit. *à* (*Fritz*.) Toi, dans une heure.

Il entre dans la citadelle suivi de ses officiers, le peuple s'éloigne en silence.

SCÈNE VI.

FRITZ. Une heure; une heure à vivre; pas davantage.. il y aurait de quoi dégouter de l'existence, si on n'y tenait pas tant; voyons.. que faire. Que devenir.. si je me sauvais.. bah. . toutes les portes sontfermées; si je me cachais.. on me découvrirait toujours; si par hazard je trouvais Maria.. oh ! je me tuerais moi-même plutôt que.... le meilleur parti à prendre.. est de me fourrer dans un trou si noir, si petit.. qu'on ne puisse m'y venir chercher; voyons où vais-je. . d'abord, où suis-je ?. devant la citadelle.. ah! St-Vierge! je me le rappelle à présent devant la maison de ma tante Marguerite; oh! ma bonne vieille grand tante! vous aurez bien une huche, un four, un trou de souris à m'offrir; il ne m'en faut pas davantage; je suis sauvé; assurons nous que personne ne peut me voir entrer

Il remonte la scène.

SCÈNE VII.

MARGUERITE, HÉLENE, MARIA, FRITZ, *au fond*.

HÉLÈNE, *voulant retenir Maria*. A-t-on jamais vu?.. avoir des idées comme ça...

MARGUERITE. Mon enfant... mon enfant, ne faitez pas cela.

MARIA. Ne l'avez-vous pas entendu comme moi; leur victoire est certaine; et tout ce qui aura pris les armes sera passé par les armes. Mon père est perdu si j'hésite... je dois sauver mon père.

FRITZ, *au fond*. Ciel! que vois-je! Hélène, Maria..

MARIA. Oui, mon ami, c'est moi.

FRITZ. Vous ici! cachez-vous... cachez-vous, je ne vous ai pas vue... entendez-vous, je ne vous ai pas vue.

MARIA. Ecoute, Fritz... là tout-à-l'heure on t'a dit : livre la fille de Burgmann et tu auras la vie sauvé.

FRITZ. Oui.

MARIA. Eh bien! me voilà... allons, viens Fritz, viens.

FRITZ. Où ça?

MARIA. Chez le comte Edelberg.

FRITZ. Quoi faire?

MARIA. Racheter ta vie...

FRITZ. Au prix de la vôtre... oh!..

HÉLÈNE. Bien Fritz.

FRITZ. Je tiens à l'existence, c'est vrai... j'y tiens énormement... mais plutôt que de faire une infâmie comme celle que vous me proposez, j'aimerais mieux me pendre moi-même.

HÉLÈNE, *à Fritz*. Ah! viens que je t'embrasse.

MARIA. Mon ami, il faut que tu fasses ce que je t'ai dit... il le faut, car il s'agi de sauver mon père, de sauver tous nos braves amis.

FRITZ. Quoi! si je vous livrais à ce gouverneur...

MARIA. Lui et les siens seraient perdus.

FRITZ. Comment ça?

MARIA. Sous cette ville il y a un chemin souterrain. Son entrée est au milieu du bois D'Yvrey ... que mon père connaisse ec chemin et la ville est à lui...

FRITZ. Vraiment!

MARIA. Tu vas être libre, tu iras trouver mon père et tu lui indiqueras cette route. N'oublie rien de ce que je vais te dire. L'entrée du souterrain est fermée par la pierre d'un tombeau... on reconnait cette pierre à une croix et une épée qui sont gravées dessus... n'est-ce pas, Marguerite, une croix et une épée.

MARGUERITE. Oui.

MARIA, *à Fritz*. Tu te rappelleras bien cela.

FRITZ. C'est pas ça qui m'embarrasse.

MARIA. Maintenant ne perdons pas de temps... conduis-moi chez le gouverneur.

FRITZ. Tiens... je l'entends... le voilà!

MARGUERITE *et* HÉLÈNE. Maria réfléchissez.

MARIA. Oh! je serais indigne de l'amour de mon père si j'hésitais... allons, Fritz...

Elle lui donne la main.

FRITZ. Faites attention, si je tremble si fort... c'est que je crois que je n'ai pas trois gouttes de sang dans les veines.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, OFFICIERS.

LE GOUVERNEUR. Ce convoi tarde bien... aurait-il été attaqué par les rebelles... serait-il tombé en leur pouvoir. (*A ses officiers.*) Nous, Messieurs, allons faire une reconnaissance au dehors. (*Apercevant Fritz.*) Ah! te voilà! l'heure doit être écoulée.

FRITZ. A peu près, Monseigneur.

LE GOUVERNEUR. Eh bien!

MARIA. Vous devez la vie sauve et la liberté à cet homme : car vous lui avez demandé la fille de Burgmann et me voilà!

LE GOUVERNEUR. Maria!

MARIA. Oui, comte Edelberg, cette Maria que tu cherchais, que tu voulais pour otage, elle est devant toi.

LE GOUVERNEUR, *à part.* C'est bien elle!

MARIA. Cachée dans cette ville, je pouvais peut-être t'échapper; mais j'ai appris que cet infortuné devait mourir ou me livrer. J'ai voulu le sauver... allons, comte Edelberg, dispose de moi : est-ce une prison ou un échafaud qui m'attend?

LE GOUVERNEUR. J'admire ton courage, jeune fille.

MARIA, *avec énergie.* Seras-tu mon geôlier ou mon bourreau?

LE GOUVERNEUR. Maria, vous serez traitée mieux que vous ne le pensez... on aura pour vous tous les soins, tous les égards que vous méritez... votre captivité sera douce et de courte durée peut-être. (*A part.*) Mais il importe que Burgmann sache que je la tiens en mon pouvoir. (*Haut.*) Écoutez moi, Maria, la lutte engagée est inégale pour les mineurs, ils succomberont! oui, quelque soit leur courage, ils ne peuvent nous résister longtemps... votre père a de l'influence, de l'empire sur eux... qu'il les éclaire sur leur position... qu'il leur fasse comprendre qu'un seul moyen de salut leur reste : la soumission. Oui, Maria, que les mineurs mettent bas les armes et le passé sera oublié... pardon et amnistie pour tous... (*Lui présentant des tablettes.*) Tenez, Maria, écrivez cela à votre père... (*Montrant Fritz.*) Ce garçon portera votre message.

MARIA. Si j'écrivais à Burgmann, voilà les mots que je tracerais... Père, n'oublie pas que le comte Edelberg a déshonoré ta fille et assassiné Paul Hover, croyez-vous qu'après avoir lu ce message, il poserait les armes.

LE GOUVERNEUR. Tu me braves.

MARIA. Ah! c'est que l'heure de la vengeance approche et que ce n'est plus à moi de trembler.

LE GOUVERNEUR, *à ses officiers en montrant Maria.* Qu'on l'enferme dans le donjon de la citadelle.

HÉLÈNE. Ah! Maria...

MARGUERITE. Pauvre enfant!

MARIA, *à Hélène et Marguerite.* Adieu, Hélène, adieu, bonne Marguerite, du courage! mon père me sauvera à son tour.

Elle se se dirige vers la citadelle où elle entre suivie de deux officiers.

FRITZ, *au gouverneur.* Monseigneur, je crois qu'à présent je puis m'en aller.

LE GOUVERNEUR. Non, tu as la vie sauve, mais tu ne sortiras pas de la ville.

FRITZ. Comment! mais, Monseigneur, vous m'aviez promis...

SECOND OFFICIER, *rentrant.* Monseigneur, le convoi que vous attendiez est arrivé.

LE GOUVERNEUR. Ah! c'est bien. Allons, Messieurs, à notre inspection... partons...

Ils sortent par la droite.

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, MARGUERITE, FRITZ.

FRITZ. L'avez-vous entendu ce scélérat de gouverneur... j'ai la vie sauve... eh! qu'est-ce qu'il veut que j'en fasse.

HÉLÈNE. Ma pauvre Maria, son sacrifice n'aura servi à rien.

FRITZ. Eh bien! il ne sera pas dit qu'elle aura risqué sa vie et que moi, je n'aurai pas risqué la mienne. Mère Marguerite... Hélène... ne vous désespérez pas... je sortirai d'ici, je sauterai par dessus les remparts.

HÉLÈNE. Tu te tueras.

FRITZ. Non. Vous me soutiendrez avec une corde et nous allons la choisir solide... je descendrai dans les fossés... je grimpe comme un chat... je gagnerai les glacis et de là je courrerai, sans m'arrêter, jusqu'au camp de Gustave.

MARGUERITE. Mais les sentinelles tireront sur toi.

FRITZ. Toutes les balles ne portent pas.

Enfin, au petit bonheur! embrasse-moi, Hélène.

MARGUERITE. Et moi, mon garçon.

FRITZ. Et vous aussi, ma vieille tante. Je brave tout à présent. Je suis comme un lion... allez chercher la corde... m'attendez... on vient... ah! ce sont les soldats qui accompagnent le convoi de vivres qu'on attend depuis ce matin.

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'OFFICIER, UN BRIGADIER, HUIT OU DIX SOLDATS, CONDUCTEURS DU CONVOI.

LE BRIGADIER, *entrant*. Dieu soit loué, mon officier... nous voilà dans la ville.

FRITZ. Hein! cette voix...

HÉLÈNE. J'ai cru aussi la reconnaître.

LE BRIGADIER. Mais où faut-il conduire ces voitures?

L'OFFICIER. Là, dans les magasins.

LE BRIGADIER. Suffit, mon officier.

HÉLÈNE, *à Fritz et Marguerite*. C'est lui... c'est Péterson!

LE BRIGADIER. Allons, camarades! et vous savez ce que nous avons à faire... dépêchons!

L'officier, le brigadier, les soldats et les conducteurs du convoi entrent dans les magasins.

SCÈNE XI.

MARGUERITE, FRITZ, HÉLÈNE.

FRITZ. Je n'en reviens pas... je tombe de mon haut...

HÉLÈNE. C'est Péterson.

MARGUERITE. Il nous aidera à sauver Maria.

FRITZ. Et comme ce n'est pas facile, un peu d'aide nous fera grand bien... mais, comment se trouve-t-il transformé en Danois ?

MARGUERITE. Attends... il revient... nous allons savoir...

FRITZ. Une idée... si je lui empruntais son costume pour m'en aller...

HÉLÈNE. Le voilà!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE BRIGADIER, LES SOLDATS, LES CONDUCTEURS DU CONVOI, *puis* L'OFFICIER.

LE BRIGADIER, *sortant des magasins et à ceux qui l'accompagnent*. Victoire, mes amis, victoire, nous avons réussi sans éveiller le moindre soupçon. (*Apercevant Marguerite, Hélène et Fritz qu'il ne reconnaît pas d'abord.*) Mais chut! Soyons prudens.

HÉLÈNE, *s'avançant*. Ne crains rien, Péterson, nous sommes des amis.

PÉTERSON. Hélène.

MARGUERITE. Et ta tante Marguerite.

FRITZ. Et ton cousin Fritz.

PÉTERSON. Pardieu ! me voilà en pays de connaissance... vous ne vous attendiez pas à me voir... hein!.. et sous ce costume, en deux mots, voilà l'affaire... Gustave Vasa voulait savoir à quoi s'en tenir sur les moyens de défense de cette place. Je me suis offert pour ça avec ces gaillards-là. Nous nous étions dit en reviendra qui pourra... à moitié route nous devions nous séparer et prendre chacun des chemins différens pour pénétrer dans la ville n'importe comment, mais nous apprenons par hasard qu'un convoi de vivres est en route pour la même destination que nous... alors changement de manœuvres... nous marchons sur le convoi... nous l'attaquons, nous tuons tous ceux qui l'escortent et prenant la prace des défunts nous entrons ici tout droit et à la barbe de l'ennemi. Maintenant dites moi vite ou je trouverai Maria, il faut que je la rassure, elle aura appris notre feinte déroute de ce matin, il faut quelle sache que c'était une ruse de guerre et que son père... ah! ça, pourquoi détournez-vous la tête?

HÉLÈNE. Maria !

PÉTERSON. Hé bien, voyons où est elle ?

MARGUERITE. Hélas! la pauvre fille...

PÉTERSON. Eh! bien quoi donc ?

HÉLÈNE. Elle est en prison.

PÉTERSON, En prison!

FRITZ. Là, dans la citadelle.

PÉTERSON. Maria au pouvoir du comte Edelberg. Elle est perdue, et que faire comment la délivrer.. ah!.

FRITZ, Il te vient une idée cousin.

PÉTERSON. En faisant attaquer la ville par les nôtres.. la garnison de la place courra aux remparts alors nous pourrons pénétrer j'usquà Maria vite du feu.

FRITZ Du feu ! pourquoi faire.

PÉTERSON. Pour brûler une de ces maisons là.

FRITZ. Brûler une maison!

PÉTERSON. Un grand feu allumé est le signal convenu pour indiquer aux nôtres

qu'ils peuvent donner l'assaut. Allons, le feu à une de ces maisons ; à celle-ci.

Il indique la maison de Marguerite

FRITZ. A celle-là?

PÉTERSON. Elle est sur une hauteur, les flammes se verront de plus loin.

FRITZ. Mais c'est la maison de notre tante Marguerite et nous en héritons, cousin, de not' tante Marguerite.

PÉTERSON. Au feu l'héritage.

MARGUERITE. Oui, oui... tu as raison, Péterson, pour sauver Maria je donne tout ce que je possède... Brûle, brule, je te le permets.

Le feu est mis de toutes parts à la maison qui brûle rapidement.

FRITZ. Est-elle patriote cette vieille femme là.

PÉTERSON. Maintenant mes amis, entrons dans la citadelle; occupons toutes les avenues qui conduisent au donjon, où Maria est enfermée, et quand l'attaque commencera nous tomberons sur les sentinelle, les geôliers, nous tuerons tout. Marguerite.. Hélène je suivrai Maria ou vous ne me verrez plus.

Il rentre avec les siens dans la citadelle.

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, FRITZ, MARGUERITE.

HÉLÈNE. Brave Péterson.

FRITZ. Il est gentil ! il s'en va et il nous laisse là avec une maison qui brûle sur les bras.

Cris : au feu ! au feu!

FRITZ. Là ! quesque nous allons dire ?

Les habitans accourant. Au feu! au feu !

FRITZ. Eh! mon dieu, oui.. c'est la maison de ma tante; tout mon héritage.. sauvez en le plus que vous pourrez. (*A part.*) Les autres en ont vu assez et s'il pouvait en rester quelque chose... (*Haut aux habitans qui éteignent l'incendie.*) C'est ça, travaillez ferme.. n'ayez pas peur..

L'OFFICIER. Comment ce feu a-t-il pris?

FRITZ, *à part.* Voilà. Il faut trouver quelque chose d'adroit. (*Haut.*) C'est ma tante, c'est ma bonne vieille grand' tante.. en voulant me faire cuire une galette.. elle a mis le feu à ses rideaux.. c'est la faute de son bon cœur et de son grand âge. (*A part.*) C'est fort ingénieux.

L'OFFICIER, *à part.* Cela me paraît suspect.

On entend au loin une fusillade et des cris; l'ennemi ! l'ennemi ! aux remparts ! aux remparts.

L'OFFICIER. Plus de doute ; cet incendie est un signal que l'on donnait à nos ennemis.

LES SOLDATS. à mort! à mort, l'espion !

FRITZ. Mais vous vous trompez.. c'est pas moi.. c'est ma bonne vieille grand' tante.

L'OFFICIER. On ne fusille pas les femmes, tu paieras pour elle.

FRITZ. Fusillé!

HÉLÈNE ET MARGUERITE. Mon pauvre Fritz.

FRITZ. Laissez moi tranquille, je suis anéanti de colère.

L'OFFICIER. Attachez-le à ce poteau.

HÉLÈNE ET MARGUERITE. Grâce !

On attache Fritz à un poteau près de la fontaine

L'OFFICIER. Éloignez ces femmes.

On écarte Marguerite et Hélène, les soldats se mettent en ligne faisant face au poteau et à la fontaine.

FRITZ, *attaché.* Ah! je serai mort avant d'être fusillé.

L'OFFICIER. En joue!

A ce moment les pierres de la fontaine s'ébranlent tombent et Burgmann qui paraît s'élance devant Fritz et tire deux coups de pistolet sur l'officier en criant : feu.

BURGMANN. Feu !

L'officier tombe les mineurs entrent à la suite de Burgmann et après un combat très-court les soldats sont mis en fuite et Fritz délivré.

FRITZ. Merci ? je dois être blessé.

SCÈNE XIV.

BURGMANN, MINEURS, LE GOUVERNEUR, OFFICIERS, SOLDATS.

Le combat est sur le théâtre; d'abord les mineurs ont le dessous, ils sont repoussés par les troupes du gouverneur secondees par un nouveau renfort a la tete duquel est le gouverneur en personne. Mais bientôt les mineurs reprennent l'avantage guide par Gustave Vasa; et le gouverneur et ses soldats sont obligés de chercher un refuge dans la citadelle.

SCÈNE XII.

GUSTAVE VASA, BURGMANN, MINEURS, OFFICIERS DE GUSTAVE, PEUPLE.

BURGMANN. Victoire! victoire aux mineurs!

GUSTAVE-VASA. Oui, mes amis, victoire aux mineurs! la ville de Verteras est à nous!

BURGMANN. Mais la citadelle tient encore.

GUSTAVE-VASA. Elle sera bientôt en notre pouvoir. Braves mineurs, un dernier effort! à la citadelle! à l'assaut!

TOUS. A l'assaut!

Le combat va recommencer, mais un drapeau blanc est arboré sur les muraille, du fort.

GUSTAVE-VASA. Arrêtez! voyez ce d-rapeau...l'ennemi demande à capituler.

Un officier sort de la citadelle; Gustave Vasa descend de cheval et il se place au milieu de ses mineurs.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, *à Gustave*. Monseigneur, je suis député vers vous par le comte Edelberg. Il est prêt à vous rendre la citadelle.

BURGMANN, *à part*. Enfin, il est à moi!

L'OFFICIER, *s'approchant de Gustave de manière à n'être entendu que de lui et de Burgmaun*. Son excellence m'a chargé en outre de vous promettre en son nom l'appui de son épée et les services des troupes qui lui restent, si vous consentez à lui conserver son grade, ses titres et ses honneurs.

GUSTAVE-VASA, *à part*. Le misérable! (*Haut à Burgmann*). Mais cet homme est puissant...plein d'influence...sa défection ne peut manquer d'entraîner celle de plusieurs autres généraux de Christine...

L'OFFICIER. Eh bien! que perdrai-je à son excellence?

GUSTAVE-VASA. Monsieur l'officier, vous répondrez à son excellence...

BURGMANN, *vivement*. Que nous refusons l'appui d'un traitre.

GUSTAVE-VASA. Téméraire!

BURGMANN. Téméraire soit! mais tu n'es pas encore assez haut placé pour être parjure.

GUSTAVE-VASA. Comment?

BURGMANN. Ne te souviens-tu déjà plus de nos conventions: à Gustave-Vasa le trône de Suède, à Burgmann la tête du comte Edelberg!

GUSTAVE-VASA. Eh quoi! tu exigerais...

BURGMANN. Le comte Edelberg est à moi, il doit m'être livré. Gustave, je réclame, j'exige l'exécution du pacte que nous avons juré tous les deux dans les mines de Morat sur le cadavre de Paul Hover.

GUSTAVE-VASA. Tu le veux! (*A l'officier.*) Monsieur, retournez auprès du comte Edelberg, ditez-lui que Gustave-Vasa ne traitera pas avec lui.

BURGMANN. Ditez-lui qu'il se défende bien, car il ne lui sera pas fait de grâce. Ditez-lui cela au nom de Burgmann, père de Maria et ami de Paul Hover. Allez!

L'officier rentre dans la citadelle.

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE-VASA, BURGMANN, OFFICIERS, MINEURS, FRITZ, HÉLÈNE, MARGUERITE.

BURGMANN. Il ne peut plus m'échapper, l'infâme! dans quelques minutes, il sera là devant moi, me criant grâce et merci! oh! mais, comme lui, je serai sans pitié.

MARGUERITE. Ah! vous voilà, Burgmann...et Maria...votre fille...vous est-elle rendue?..

BURGMANN. Que dites-vous?

MARGUERITE. Ils l'avaient prise en otage.

BURGMANN. Maria en otage!

MARGUERITE. Là dans le donjon!

BURGMANN. Oh! malheureux! malheureux! qu'ai-je fait?.. Gustave, Gustave, fais-lui grâce, mais qu'il me rende ma fille... que dis-je, il est trop tard peut-être. (*On entend une forte explosion et l'on voit le donjon sauter.*) Ah! plus d'espoir! ils ont tué ma fille!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PÉTERSON, MARIA, *puis* LE GOUVERNEUR, SOLDATS.

PÉTERSON, *tout noirci de poudre, paraissant au milieu des décombres du donjon, portant Maria dans son bras*. Ta fille, Burgmann! la voilà!

BURGMANN. Ma fille!

MARIA, *dans les bras de son père*. Mon père!

Les glacis se couvrent de soldats qui tirent sur les mineurs.

GUSTAVE-VASA. A l'assaut?

PÉTERSON. Oui... du côté du donjon... il y a brèche...grâce aux barils de poudre que j'ai découverts et auxquels j'ai mis le feu pour me frayer un chemin.

Le combot recommence avec opiniatretreté de part et et d'autre; le gouverneur et ses officiers se battens comme les soldats.

Les mineurs guidés par Gustave et Burgmann, parviennent à monter sur les glacis, ils terrassent et désarment tous les assiégés.

GUSTAVE-VASA. Victoire!..victoire!

BURGMANN, *le pied sur le cœur du gouverneur qu'il a renversé*. Gustave-Vasa, à toi le trône de Suède, à moi la tête du comte Edelberg!

TABLEAU GÉNÉRAL.

Imprimerie de Madame de Lacombe, 1, faubourg Poissonnière.

L'AGNÈS
DE BELLEVILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES, TIRÉE DE LA PUCELLE DE BELLEVILLE DE M. PAUL DE KOCK,

Par MM. Paul de Kock et Cogniard frères,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 25 AOUT 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. TROUPEAU, ancien marchand de crin	M. NEUVILLE.
VAUXDORÉ, vieux garçon	M. CLÉMENT.
AUGUSTE MONTREVILLE, jeune peintre	M. DUSSERT.
DOUDOUX	M. PALAISEAU.
GODIBERT, lancier	M. ARNOLD.
TONDU, portier	M. BELMONT.
VIRGINIE, fille de Troupeau	Mlle ERNESTINE.
ADRIENNE, amie de Virginie	Mlle SUZANNE.
Mlle BELLAVOINE, grand'tante de Virginie	Mme DUMAS.
DES AMIS FORMANT LA SOCIÉTÉ.	
DEUX VALETS.	

La scène est à Belleville aux premier et deuxième actes, le troisième à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un joli jardin anglais, des bosquets, des bancs de gazon, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

TROUPEAU, VAUXDORÉ, GODIBERT, DOUDOUX, HOMMES ET DAMES *de la société*.

(Au lever du rideau, la société se promène dans le jardin, qui est décoré pour une fête. Troupeau fait les honneurs, et semble recevoir les complimens de chacun.)

CHŒUR.

AIR : *La belle nuit, la belle fête.*

Ah ! c'est charmant, la belle fête !
Ah ! quel beau jour (*bis*) pour nous s'apprête.
Il faut ici nous divertir,
Amis (*bis*) soyons tout au plaisir.

TROUPEAU. Je vois que la société est fort satisfaite..... Cette fête me fera honneur dans Belleville..... qu'en dis-tu, Vauxdoré?...

VAUXDORÉ. C'est fort bien !... c'est fort bien ! (*A part.*) Quoique ça, j'ai vu mieux que ça.

TROUPEAU. Quand on a des moyens... on ne regarde pas à la dépense !...

DOUDOUX, *à droite, à part.* O Virginie !... sylphide de Virginie !..... pourquoi as-tu quitté le jardin ?

GODIBERT, *de même à gauche.* Où diable se cache donc la petite ?.. Si je pouvais la rencontrer en particulier !...

TROUPEAU. Messieurs et mesdames.... (*La société se rapproche de Troupeau*). You

n'avez pas tout vu !... Nous avons une balançoire...

DOUDOUX. Une balançoire?

TROUPEAU. Magnifique... Par exemple elle n'est pas très-solide, mais en n'allant pas fort, on ne tomberait pas de haut... Ensuite, nous avons un jeu de bagues qui ne tourne pas, il est vrai, mais ça étourdit moins... Enfin, vous trouverez au bout de cette allée des petites montagnes russes sur lesquelles il est impossible de ne pas dégringoler...

GODIBERT. En fait d'amusemens frivoles, vous n'auriez pas un tir à l'oiseau?

TROUPEAU. Non, monsieur Godibert, nous n'avons pas de tir, parce que cela fait peur à ma tante, Mlle Bellavoine, mais nous avons un jeu de boules, ce qui revient exactement au même...

DOUDOUX. Monsieur Troupeau... nous danserons ce soir... n'est-ce pas?

TROUPEAU. Non, monsieur Doudoux, on ne dansera pas... cela déplaît à ma tante, Mlle Bellavoine... elle trouve que c'est un exercice qui donne trop de mouvement à la jeunesse... mais nous aurons un superbe feu d'artifice qui remplacera avantageusement la contredanse... Oh! nous nous divertirons beaucoup...

VAUXDORÉ, *bas à Godibert*. Oui... si la tante le permet!...

TROUPEAU. Mais, vous n'avez pas visité mon potager... Oh! je vous en prie, allez donc y donner un coup-d'œil... vous serez émerveillé de mes artichauts... J'ai du cerfeuil à hauteur d'homme, et des potirons gros... comme des cabriolets...

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! c'est charmant, la belle fête!
Ah! quel beau jour (*bis*) pour nous s'apprête.
Il faut ici nous divertir,
Amis (*bis*) soyons tout au plaisir (*bis*.)

(*La société s'éloigne en chantant en chœur.*)

SCENE II.

TROUPEAU, VAUXDORÉ.

VAUXDORÉ. Comment, mon cher Troupeau, tu donnes une fête pour célébrer l'anniversaire de ta fille Virginie, et tu ne veux pas qu'on danse... est-ce qu'il y a de bonnes fêtes sans violon?

TROUPEAU. Vauxdoré, j'ai la prétention de croire que je ne suis pas bête et que je sais me conduire. Après avoir fait une fortune... je puis dire agréable, dans le crin et la laine... je me suis retiré à Belleville, où, avec dix mille livres de rentes, du vin de Grenache dans sa cave et un piano droit dans son salon, on jouit de la plus haute considération!... Mais, Vauxdoré, j'ai une fille unique... unique dans son genre, je puis le dire, et sur laquelle sont concentrées toutes mes entrailles de père... depuis que le ciel m'a retiré Mme Troupeau, mon épouse... (*Il ôte sa casquette.*) Femme estimable... qui n'a jamais méconnu ses devoirs, et qui était de première force sur la gelée de groseilles...

VAUXDORÉ. Bonne épouse, bonne mère, qui a emporté les regrets de sa famille et de ses amies.

(Troupeau attendri serre la main de Vauxdoré, tire son mouchoir et se mouche.)

TROUPEAU. Je pourrais donner une jolie dot à Virginie, mais ce n'est rien auprès de la fortune que doit lui laisser ma tante Bellavoine, qui ne s'est jamais mariée dans le seul but de rester demoiselle...

VAUXDORÉ. Et puis, parce qu'aucun homme n'a jamais voulu d'elle... eh... eh... eh... Ce n'est pas par méchanceté que je dis ça.

TROUPEAU. Sais-tu bien, Vauxdoré, que Mlle Bellavoine donnera vingt-cinq mille livres de rentes à sa petite-nièce?.. Ma fille Virginie devient alors un très-grand parti... elle peut aller à tout, épouser un homme d'un rang supérieur..... Ecoute donc, quand on est riche on peut regarder en l'air...

VAUXDORÉ. Entre nous, Troupeau, tu achèteras cher cette fortune-là.

AIR : *Homme obligeant.*

Je te plains fort de vivre avec ta tante,
C'est une femme à vous pousser à bout;
Elle est sévère, et bougonne et méchante,
Criant toujours...

TROUPEAU.

Eh! qu'importe, après tout!
De disputer mon ame est peu jalouse;
Parfois pourtant ce bruit vient m'égayer:
Je me figure, en l'entendant crier,
Etre encore avec mon épouse (*bis*).

VAUXDORÉ. Ce n'est pas une raison pour trembler devant ta tante, comme si tu n'avais que dix ans, et pour élever ta fille avec une rigidité ridicule...

TROUPEAU. Vauxdoré... tu exagères... une jeune fille, comme le dit Mlle Bellavoine... c'est une fleur qu'on doit élever dans une serre... et je n'ai point à me repentir de la manière serrée dont j'ai élevé Virginette... c'est l'innocence habillée en femme!

VAUXDORÉ. Je rends justice à ta fille!... il n'y a pas un mot à dire sur son compte... j'y vois clair, moi... tu sais... rien ne m'échappe!... Ce n'est pas comme la petite

Adrienne, cette jeune orpheline que ta femme a recueillie. Belle action!... (*Troupeau ôte sa casquette.*) Digne des premiers tems de l'Écriture-Sainte!... Mais elle est terriblement gaie, Mlle Adrienne!... Elle aime passablement à rire avec les jeunes gens!.. eh... eh... eh... Ce n'est pas par méchanceté que je dis ça...

TROUPEAU. Cette jeune fille me fait de la peine à cause de son inconséquence... et ma tante Bellavoine ne peut pas la souffrir.

VAUXDORÉ. Pourquoi alors la garder dans ta maison?...

TROUPEAU. Ma fille Virginie s'y est tellement attachée, qu'elle ne pourrait jamais se séparer de sa sœur de lait... car c'est ainsi que Mme Troupeau (*il ôte sa casquette*), qui était bonne comme une brebis... se plaisait à l'appeler... La mère d'Adrienne lui avait recommandé sa fille... et tant que mon épouse vécut, jamais Virginie ne mangea une tartine de confitures sans qu'Adrienne n'ait reçu une autre tartine couverte du même enduit. Mais il se fait tard... et je ne vois pas arriver...

VAUXDORÉ. Est-ce que tu attends encore du monde?

TROUPEAU. Oui.... j'espérais.... qu'un grand personnage de mes amis...

VAUXDORÉ. Tu es ami avec de grands personnages... je n'en ai jamais vu chez toi.

TROUPEAU. C'est qu'il n'y est pas encore venu... en effet... c'est un jeune seigneur, le comte de Senneville... un charmant garçon qui me doit quelque argent, et n'a jamais voulu me payer exprès pour conserver des relations avec moi...

VAUXDORÉ. Voilà qui est bien flatteur pour toi!

TROUPEAU. Mais j'entends beaucoup de bruit... serait-ce lui?

VAUXDORÉ. Non, c'est ta tante, qui a l'air de gronder la petite Adrienne...

SCENE III.

Les Mêmes, Mlle BELLAVOINE, ADRIENNE.

(Mlle Bellavoine et Adrienne entrent en chantant.)

ENSEMBLE.

Mlle BELLAVOINE, *entrant toute courroucée.*

Air *du Dieu et la Bayadère.*

C'est vraiment épouvantable,
C'est d'honneur abominable,
Quoi, dans cette maison,
Agir de cette façon!...
Ah! qu'on craigne ma colère,
Que l'on change de manière,
Sans quoi, tout est fini...
Je ne reste pas ici!...

ADRIENNE.

Qu'ai-je fait d'épouvantable?
Qu'ai-je fait d'abominable?
Quoi, dans cette maison,
Crier de cette façon!...
Pourquoi donc cette colère?
Vous vous calmerez, j'espère,
Ou sans quoi, Dieu merci!
Je ne reste pas ici!...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. C'est trop fort!... mademoiselle, c'est trop fort...

TROUPEAU. Ma respectable tante... Calmez-vous, et daignez me dire ce qui vous fait sortir de votre douceur habituelle....

VAUXDORÉ, *à part.* Elle est jolie sa douceur habituelle...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Voici le fait, mon neveu... C'est mademoiselle que vous voyez, que je viens de surprendre près d'un buisson de gobéas avec le sous-officier de lanciers, il la tenait sous les bras et tous les deux chantaient et sautaient de la façon la plus leste et la plus inconvenante!!!

ADRIENNE. Eh bien, madame, où est le mal?... c'est le galop que je dansais, monsieur Godibert me l'apprenait... c'est une danse fort à la mode maintenant...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Ah! les demoiselles vont le galop à présent... Quelle horreur!... il me semble, mon neveu, que je vous avais donné mon opinion sur toute espèce de danse...

TROUPEAU. Ma bien-aimée tante, il n'y a pas cinq minutes que je la prohibais dans ce jardin...

ADRIENNE. Mais, monsieur, vous ne m'avez jamais dit qu'il y eût du mal à danser...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Enfin, mademoiselle, on vous répète que cela ne me convient pas... il me semble que je dois faire loi ici...

TROUPEAU. Oui, certainement, ma tante fait loi.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Voyez ma nièce Virginie... est-ce qu'elle danse?.. est-ce qu'elle saute comme une chèvre? je ne lui ai permis que la révérence.

TROUPEAU. Encore la fait-elle sans plier les genoux...

ADRIENNE. Mon Dieu! mademoiselle, cela suffit!... je ne danserai plus... (*A part.*) La drôle de fête où il est défendu de s'amuser.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Allez, madame, allez prendre exemple sur ma nièce. Dans ce moment savez-vous ce qu'elle fait messieurs...

TROUPEAU. Nous l'ignorons totalement, ma digne tante.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Elle fait des petits bateaux de cartes qu'elle regarde voguer sur le grand bassin...

TROUPEAU. O charmante enfant!... des petits bateaux de cartes... comme je reconnais mon sang!.. je ferai des capucins, moi!... Allez, Adrienne, allez.

AIR *tyrolien.*

Par vos ébats,
Ne fâchez pas
Ma tante
Si charmante;
Car la douceur
Et la candeur
Sont les vertus du cœur.

ADRIENNE.

Cela suffit,
On obéit.
(*A part.*)
Plus de danse;
Quelle démence!
Je conçois ça,
A cet âge-là.
Elle est trop vieille pour cela.

(*Adrienne salue et sort.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* ADRIENNE.

VAUXDORÉ. Cette petite tient beaucoup à se divertir... elle est fort gaie... cette petite... elle a un certain air... ce n'est pas par méchanceté que je dis ça...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. C'est une effrontée... voilà ce que c'est... oui, mon neveu, une effrontée.

AIR *du Petit Courrier.*

Loin de craindre les séducteurs,
Je vois dans le siècle où nous sommes
Les filles rire avec les hommes;
Mais c'est un attentat aux mœurs.
On ne me fait point cette injure;
Je suis demoiselle, et pourtant
Aucun homme, je vous l'assure,
Ne sourit en me regardant.

VAUXDORÉ, *à part.* Je le crois!...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Et cette Adrienne est l'amie... la compagne de ma nièce, d'une enfant que je veux conserver intacte comme moi.

TROUPEAU. Ma chère et honorée tante... vous savez...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Je sais, mon neveu, que madame Troupeau votre femme (*Troupeau ôte sa casquette*) avait pour ainsi dire adopté cette jeune fille, mais la jeunesse de Virginie doit vous rendre plus sévère sur le choix de ses compagnes... J'ai quitté ma maison de Senlis pour venir voir par moi-même comment vous éleviez ma petite nièce, et si je ne suis pas satisfaite, je vous avertis que je pars, que je retourne dans mes propriétés...

TROUPEAU. Il me semble, ma digne tante, que vous ne pouvez vous plaindre du moral de ma fille...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Je lui rends justice, mon neveu: Virginie est innocente, soumise, elle se tient droite, baisse les yeux devant le monde et rougit dès qu'on lui parle...

VAUXDORÉ. Et même quand on ne lui parle pas... oh! pour mademoiselle Virginie!..... C'est un bouton de rose..... que le zéphir ne pas peut se flatter d'avoir ouvert encore... eh... eh... eh... eh... eh...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Monsieur Vauxdoré... point de mots à double sens, je vous en prie...

TROUPEAU. D'autant plus que voici ma fille...

SCENE V.

LES MÊMES, VIRGINIE.

(Virginie s'avance timidement et les yeux baissés.)

VIRGINIE, *faisant un bouquet et ayant l'air de ne pas voir ses parens.*

AIR *de Délia* (du Sylphe).

Rose et lilas... bon, cela se marie;
Mettons encor du jasmin, des œillets.
Ah! je voudrais pouvoir toute ma vie
Passer mon tems à faire des bouquets!

LES AUTRES, *à part en la regardant.*

Dans ses yeux la candeur brille,
C'est un ange, sur ma foi!

VIRGINIE.

Ah! quand on est jeune fille,
On doit penser comme moi (*bis*).

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Regardez un peu si cette tenue ressemble à celle de mademoiselle Adrienne...

TROUPEAU. Cher enfant!..... l'agneau sans tache!... viens, ma Virginette, viens, nous parlions de toi...

VIRGINIE, *saluant.* Ah! bonjour, ma tante... voulez-vous bien accepter ce bouquet?

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Avec plaisir mon enfant. (*Elle l'embrasse.*)

VAUXDORÉ. Salut à l'héroïne de la fête!

VIRGINIE, *révérence*. Bonjour, monsieur Vauxdoré...

VAUXDORÉ, *saluant*. Et moi le vôtre, mademoiselle.

TROUPEAU. Eh bien! Virginette, es-tu satisfaite de la fête que je te donne?

VIRGINIE. Oh! oui, papa... j'ai fait de petits bateaux en carte et puis j'ai joué à pigeon vole, ça m'a beaucoup amusé.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. A la bonne heure... Pigeon vole! voilà des amusemens que je permets.

TROUPEAU. Fille incomparable... c'est l'âge d'or de la vertu!

VIRGINIE. Mon papa, je venais vous dire qu'il est arrivé du monde.

TROUPEAU. Du monde! encore! ah! mon Dieu!.. si c'était mon ami, le comte de Senneville...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. En effet! mon neveu, vous nous aviez fait espérer la visite de ce jeune seigneur... cela m'aurait flattée.

VIRGINIE. Oh! ce n'est pas un comte qui vient de venir, c'est un tapissier retiré, de vos amis...

TROUPEAU. Chapotet..ça sera Chapotet... allons, il faut que j'aille le recevoir... ce sera le douzième..... vous permettez, ma tante...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Allez, mon neveu.

TROUPEAU. C'est égal, ce serait bien fatigant de s'amuser tous les jours.

AIR : *Missolonghi.*

Je vais recevoir
Ce convive
Qui m'arrive ;
J'ai toujours l'espoir
De voir le comte ce soir! (*Il sort.*)

VIRGINIE, *à part, en voyant son père s'éloigner*. Et d'un! (*Haut.*) Ma tante... est-ce que vous ne ferez pas votre cent de piquet aujourd'hui?

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Pourquoi cette question, ma nièce?

VIRGINIE. C'est que ce vieux monsieur qui joue toujours avec vous est arrivé et vous attend dans le salon.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Ah!... c'est bien, merci mon enfant... je vais le rejoindre... j'ai une revanche à prendre... Vous, Virginie... continuez à goûter des amusemens modestes, et surtout ne soyez pas toujours avec votre Adrienne.

VIRGINIE. Non, ma tante.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Mettez encore une épingle ici, ma nièce..... ce fichu ouvre trop... Voyez-moi... est-ce que je laisse entrevoir la moindre chose...

VIRGINIE. Oh! non, ma tante...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Là...... comme ceci... c'est beaucoup mieux. (*Elle l'embrasse sur le front.*) Au revoir, monsieur Vauxdoré...

VAUXDORÉ, *saluant*. Et moi le vôtre, mademoiselle. (*Mademoiselle Bellavoine s'éloigne.*)

VIRGINIE, *la regardant sortir*. Et de deux!...

VAUXDORÉ, *à part*. Ces vieilles filles, pourvu que ça joue au piquet et que ça empêche les autres de danser... c'est tout ce qu'elles veulent..... moi ce que j'aime ce sont les propos..... les petites aventures qu'on se raconte mystérieusement... C'est pas par méchanceté...

VIRGINIE. Monsieur Vauxdoré.

VAUXDORÉ. Qu'est-ce que c'est... mon enfant!...

VIRGINIE. Savez-vous pourquoi la femme de ce gros employé de Paris est allée se promener avec son cousin le médecin à l'autre bout du jardin auprès du petit bois, où il n'y a aucun jeu?

VAUDORÉ. Bah!... vraiment la femme de l'employé se promène... tiens... tiens... tiens... tiens.. ça me fait penser qu'avant-hier... j'ai perdu un gant de ce côté-là... je vais aller le chercher.

VIRGINIE. Voulez-vous que je vous aide...

VAUXDORÉ. Oh!... non... merci... merci.... je saurai bien le trouver tout seul.... (*A part.*) Une jeune femme..... un petit cousin... dans un bois qui est très-épais.. et surtout très-peu fréquenté....... il faut furieusement aimer la solitude.

AIR : *Encore un préjugé.*

C'est pas par méchanceté!
Mais j'aime à voir ce qui se passe;
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Je sais toujours la vérité.
Telle est ma destinée :
Le scandale est mon élément.
J'ai perdu ma journée
Quand je n'apprends rien de piquant.
En tout tems je conspire ;
Ce sont des cancans qu'il me faut,
C'est là ce qui fait rire ;
Loin d'en manquer, j'en fais plutôt.
Reprise.
C'est pas par méchanceté, etc.
(*Il s'éloigne.*)

SCENE VI.

VIRGINIE, *seule*.

(Après s'être bien assurée qu'elle est seule, elle prend tout-à-coup un ton leste et gai.)

Et de trois!... enfin, la place me reste!.. je savais bien que je trouverais moyen de

les éloigner..... M. Doudoux m'a suppliée de lui accorder ici un instant d'entretien. Ce pauvre jeune homme, il me regarde toujours d'un air si malheureux, que je n'ai pu lui refuser..... avec ça que voilà dix fois au moins qu'il murmure. Ah! mademoiselle, si vous saviez!... Dam!... je ne serais pas fâchée de savoir..... il est tant soit peu gauche, monsieur Doudoux, il sort du collége et il ne sait rien inventer.. heureusement que je sais imaginer. Et ma tante qui croit que j'ai peur des hommes... Il me semble à moi... que ces messieurs ne viennent pas au monde pour nous faire trembler... tiens, ça m'amuse de m'entendre dire que je suis gentille... qu'on m'adore!.. Ah? voilà monsieur Doudoux!...

SCENE VII.

VIRGINIE, DOUDOUX.

DOUDOUX. Ah! madmoiselle... vous êtes là... Dieu! que c'est heureux... comment, vous êtes là!...

VIRGINIE. Mais vous le voyez bien, monsieur... nous sommes seuls...

DOUDOUX. Nous sommes seuls!..... ah! mademoiselle, si vous saviez...

VIRGINIE, *à part*. Il paraît qu'il ne sait pas dire autre chose... (*Haut*.) Que voulez-vous que je sache, monsieur...

DOUDOUX, *qui a été voir si personne n'écoute*. Apprenez... que je n'ose pas vous le dire!...

VIRGINIE. Alors, c'était inutile de me donner rendez-vous.

DOUDOUX. Hein?... oui... c'est vrai au fait... ça devenait inutile...

VIRGINIE, *à part*. Dieu! est-il simple?...

DOUDOUX.

AIR *de la Poupée*.

Sachez quel tourment est le mien,
Je veux vous peindre mon martyre.
Près de vous je ne trouve rien,
Et j'ai mille choses à vous dire.
C'est l'amour qui me rend muet...

VIRGINIE.

Mais parlez donc!

DOUDOUX.

Dieu! que j'suis bête.

VIRGINIE, *impatientée*.

Quand l'amour produit cet effet,
On n'demande pas de tête-à-tête.

Monsieur Doudoux, si vous ne pouvez pas commencer votre discours, dites-m'en tout de suite la fin, ce sera plus tôt fini.

DOUDOUX. La fin..... je veux bien..... (*Avec passion*.) Virginie!.... Virginie!.... savez-vous ce que c'est que l'amour?...

VIRGINIE, *baissant les yeux*. L'amour... non, monsieur...

DOUDOUX. Eh bien! ni moi non plus.

VIRGINIE. Vraiment?

DOUDOUX. Ma parole d'honneur... je ne m'en doute pas... et pourtant... votre vue me produit un effet incohérent.. quand je vous vois, mon cœur bat sept fois plus vite, montre à la main, que lorsque je ne vous vois pas... et quand je ne vous vois pas, je ne parle plus, je ne mange plus, je ne dors plus.... Enfin... rien... rien du tout...

VIRGINIE, *à part*. A la bonne heure, il commence à dire quelque chose.

DOUDOUX. Hein?... enfin, n'importe.... si c'est de l'amour, je dois me déclarer... pour lors, je vas vous faire une déclaration... apprêtez-vous..... (*Il se jette à genoux*.) Moi... me voilà en posture...

VIRGINIE, *à part*. Tiens, c'est gentil de voir un homme à ses genoux...

DOUDOUX. Je ne vous demande plus qu'une chose, mademoiselle, c'est de ne pas me regarder... ça m'intimiderait, moi je ne vais pas vous regarder non plus, afin d'avoir tous mes moyens..... Maintenant, je veux commencer...

(Il cherche dans sa tête.)

SCENE VIII.

LES MÊMES, ADRIENNE.

DOUDOUX, *sans voir Adrienne*. Mademoiselle, je vous déclare... par le ciel... que je prends à témoin de ce que j'éprouve.... de ce que j'éprouve intérieurement...

ADRIENNE, *à Virginie*. Que vois-je? M. Doudoux à tes pieds!...

VIRGINIE, *un peu troublée*. Chut!..... chut!... c'était pour rire... ne dis rien...

(Elle se sauve. — Doudoux ne s'est aperçu de rien; il est resté à genoux, Adrienne s'est approchée et se trouve à la place de Virginie.)

DOUDOUX. Je vous jure..... que je dépenserai ma vie à vous aimer..... ne me regardez pas.... je ne vous regarde pas.... je vous suivrai partout...

ADRIENNE, *riant sous cape, à part*. Ah! ah! ah! ce pauvre jeune homme... amusons-nous un peu...

DOUDOUX, *qui rencontre la main d'Adrienne et qui la prend dans les siennes*. Votre main!... oh!... je tiens votre main... ne la retirez pas.... au nom de l'amour....

Virginie, laissez-moi la presser sur mon front.... sur mes lèvres.... ne me regardez pas, je ne vous regarde pas... Oh!... que je suis heureux!...

(Adrienne rit et se laisse faire.)

SCENE IX.

Les Mêmes, VAUXDORÉ.

VAUXDORÉ, *qui est arrivé en tapinois.* Qu'est-ce que j'aperçois?... bravo... jeune homme... bravo!...

DOUDOUX, *se levant subitement.* Ciel!

ADRIENNE. Ah! mon Dieu! monsieur Vauxdoré!...

DOUDOUX, *à part.* Et mademoiselle Adrienne!.. quelle fantasmagorie!...

VAUXDORÉ. Bravo, mademoiselle... chez mon ami Troupeau....... avoir des jeunes gens à vos genoux...

ADRIENNE. Je vous assure, monsieur.

DOUDOUX, *à part.* C'est un ami du papa, éclipsons-nous...

(Il se sauve.)

ADRIENNE. J'espère bien que vous ne penserez rien de mal de ce que vous venez de voir... j'étais ici par hasard, et tout cela n'était qu'une plaisanterie...

VAUXDORÉ. Comment donc!.. mais je me garderai bien de rien imaginer qui vous soit défavorable..... M. Doudoux était à vos genoux..... il vous serrait la main.... Tout cela était pour rire.. eh.. eh.. eh;. c'est fort gai... en effet...

ADRIENNE, *à part.* Mon Dieu!..... il va croire... mais que faire?... dire que c'était Virginie... oh! jamais!...

VAUXDORÉ. Désespéré de vous avoir dérangée, mademoiselle, je vous laisse.. vous avez peut-être encore quelque plaisanterie à écouter..... ce n'est pas par méchanceté que je dis ça... votre serviteur. (*A part.*) Je vais amuser la société avec cette petite aventure... (*Haut.*) Je suis bien le vôtre...

(Il sort en chantant : *C'est l'amour, l'amour, l'amour..... que fait le monde à la ronde?*)

SCENE X.

ADRIENNE, *seule.*

Le méchant homme! il est capable de penser des choses... et c'est Virginie qui est cause de tout cela... mais si je l'avais nommée, on l'aurait grondée... sa tante est si sévère... Cette chère Virginie, je l'aime trop!... Je dois trop à sa mère... pour vouloir jamais lui attirer du chagrin!....

SCENE XI.

ADRIENNE, VIRGINIE.

VIRGINIE, *revenant doucement derrière les arbres.* Adrienne... es-tu seule?...

ADRIENNE. Ah!... te voilà, tu ne sais pas ce qui vient de se passer?...

VIRGINIE. Quoi donc...

ADRIENNE. M. Vauxdoré a vu M. Doudoux qui était encore à genoux... Toi, tu étais partie... et il a dû penser...

VIRGINIE, *riant.* Ah... ah... vraiment!

ADRIENNE. Tu ris... Moi je ne trouve pas cela drôle... Sais-tu, Virginie... que je ne suis pas contente de toi?

VIRGINIE. Ah! mon Dieu!... de quel air tu me dis ça! est-ce que tu vas me faire de la morale comme ma grand'tante?

ADRIENNE. Non... mais je t'aime assez pour te dire ce que je pense... Allons, viens t'asseoir là... et causons.

(Elle s'assied sur un banc de gazon à gauche.)

VIRGINIE, *à part.* Le grand lancier m'a dit dans un quart d'heure... j'ai encore le tems. (*Haut, en allant s'asseoir sur le banc près d'Adrienne.*) Voyons donc ce que tu veux me dire... mais je t'en prie, que ça ne soit pas long... les grands discours me donnent envie de dormir.

ADRIENNE. Virginie... tu sais que je suis ta meilleure amie... Ta bonne mère a eu pour mon enfance les soins les plus tendres... et je conserverai toujours pour sa mémoire une éternelle reconnaissance!

VIRGINIE. C'est très-bien... mais il y a long-tems que je sais cela...

ADRIENNE. Aujourd'hui, tout est bien changé pour moi dans cette maison! Ta tante me déteste, parce que je ris volontiers quand on me parle... Elle me croit légère, inconséquente... Elle se trompe bien, ta tante... car il y a long-tems que les hommages passagers des jeunes gens... ne peuvent plus rien sur moi...

VIRGINIE. Quoi, vraiment?

Air du Lord et de la Modiste.

Lorsque des messieurs te courtisent,
Qu'ils te parlent de leurs désirs,
Tu restes froide à ce qu'ils disent,
Et tu te ris de leurs soupirs.

ADRIENNE.

Oui, je me ris de leurs soupirs,
A me plaire en vain ils prétendent;
Tous leurs discours sont superflus;
Ce cœur, hélas! qu'ils me demandent,
Depuis long-tems je ne l'ai plus. (*bis.*)

VIRGINIE.
Eh! quoi vraiment, tu ne l'as plus?

VIRGINIE. Bah! tu n'as plus ton cœur...: qu'est-ce que tu en as donc fait?...

ADRIENNE. Je l'ai donné... à quelqu'un que j'aimerai toute ma vie!

VIRGINIE. Et tu ne m'en as rien dit encore... Oh!... c'est mal, Adrienne... et tu m'appelles ta meilleure amie...

ADRIENNE. Allons... ne te fâche pas...

VIRGINIE. Si, je veux me fâcher... à moins que tu ne me dises tout de suite son nom...

ADRIENNE. Il s'appelle Auguste Montreville...

VIRGINIE. Ah! c'est ce jeune peintre dont tu m'as parlé si souvent?...

ADRIENNE. Oui... ce jeune peintre que j'ai connu à Paris, lorsque j'y demeurais, chez mon oncle... A sa mort, je suis revenue à Belleville... et je n'ai jamais osé te dire... que j'avais entretenu avec Auguste... une correspondance...

VIRGINIE. C'est bien... vous vous êtes méfiée de moi, vous ne m'avez pas cru capable de garder un secret! (*Légèrement.*) Ah!... je voudrais bien le voir ton M. Auguste, que tu dis si gentil et si aimable.... où est-il maintenant?...

ADRIENNE. En Italie, mais il doit bientôt revenir pour m'épouser... car il m'épousera... il me l'a promis!...

VIRGINIE. Adrienne, est-ce là tout ce que tu avais à me dire?...

ADRIENNE. Oh! si fait... Je voulais te gronder... car, toi, tu ne ris pas avec les jeunes gens, mais tu leur accordes des rendez-vous... Je sais bien que tu ne crois pas mal faire... mais je t'en prie, Virginie, ne commets plus de telles inconséquences..... je serais si fâchée qu'on pensât mal de toi.. car je t'aime comme une sœur, vois-tu..... et je sacrifierais jusqu'à mon bonheur pour assurer le tien...

VIRGINIE. Dis donc, Adrienne, as-tu fini?

ADRIENNE. Sans doute... Tu seras moins légère à l'avenir... n'est-ce pas? tu me le promets?...

VIRGINIE, *d'un air affecté.* Oui, monsieur le maître d'école. (*En riant.*) Mais... j'ai oublié de te prévenir que mon père te demandait, lorsque je suis venue... Je crois qu'il a besoin de toi pour les préparatifs de la soirée...

ADRIENNE. Oh!... alors, j'y vais tout de suite, Virginie... Tu penseras à ce que je t'ai dit, n'est-ce pas?...

VIRGINIE. Sois tranquille!

ADRIENNE.
AIR *du Triolet* ou *de l'Aiguillette bleue.*

A tout propos flatteur
Ferme toujours l'oreille.
Ce que je te conseille
N'est que pour ton bonheur,

Reprise.

VIRGINIE.

A tout propos flatteur
Je fermerai l'oreille;
Ce qu'elle me conseille
N'est que pour mon bonheur.

(*Elle l'embrasse et sort.*)

SCENE XII.

VIRGINIE, *seule.*

C'est une bien bonne enfant, qu'Adrienne... c'est dommage qu'elle moralise toujours... Si elle s'était doutée que j'attends ici M. Godibert... ce jeune militaire qui revient d'Alger où il a tué six Bédouins, ce qui lui a fait faire la conquête des premières beautés de Belleville... Il m'a dit avoir un secret à me communiquer... je ne pouvais pas empêcher ce jeune homme de se confier à moi...

AIR : *Napoléon a traversé l'Afrique.*

Lui refuser, ç'aurait été dommage;
Car il m'a dit : Un secret pèse là,
Qui, sur mon cœur, s'il reste davantage,
Ah! je le sens, bientôt m'étouffera.
A sa prière, il fallait bien me rendre,
De ma pudeur je devais triompher;
Pauvre jeune homme, oh! oui, je veux l'entendre,
Je dois au moins l'empêcher d'étouffer. (*bis*).

Ah!... le voilà qui accourt.... Il a une autre tournure que M. Doudoux!...

SCÈNE XIII.

VIRGINIE, GODIBERT.

GODIBERT, *apercevant Virginie.* Mille escadrons!.... mademoiselle!.... comment vous êtes la première au rendez-vous!.... Je mériterais dix coups de plat de sabre sur les oreilles... pour m'être laissé prévenir!...

VIRGINIE. Vous aviez l'air si pressé de me parler, monsieur... que c'eût été malhonnête à moi de vous faire attendre!...

GODIBERT. Vous êtes foudroyante d'amabilité, et je suis trente fois plus heureux que je ne le mérite...

VIRGINIE. Mais, monsieur... vous aviez quelque chose... un secret à me confier...

GODIBERT. Un secret... oui..... je veux vous le dire en confidence... (*Il prend la main de Virginie.*) Ce secret...

VIRGINIE. Eh bien?...

GODIBERT. C'est que vos charmes sont une mèche allumée, et que mon cœur est le bassinet.

VIRGINIE. Je ne comprends pas bien.

GODIBERT. Je le crois ; je m'exprime comme un drôle que je suis... Eh bien! belle enfant, je vous aime d'une force extravagante.

VIRGINIE. Quoi!... monsieur...

GODIBERT. Oui! moi, Godibert, dit Ventre-à-Terre... Je vous préviens que si vous ne me le permettez pas.. je vous aimerai cent fois plus fort... deux cent fois plus fort... trois cents...

VIRGINIE, *l'interrompant.* Alors... j'aime autant vous le permettre.

GODIBERT. Que de bontés!... ah!... foi de lancier, je suis indigne de tant d'indulgence... mais je veux me discipliner et devenir un modèle de subordination amoureuse...

VIRGINIE. C'est qu'on prétend que vous en contez à toutes les femmes... On fait bien des propos sur votre compte...

GODIBERT. Et je les mérite... car ma parole... je suis un vrai sacripant... et je me conduis toujours indignement avec le sexe... Mais vous... vous êtes un ange... et je ne me suis jamais mal conduit avec les anges... Comme ce serait vous faire une malhonnêteté que de ne pas vous embrasser, je vais commencer l'exercice de la chose, sans vous commander...

VIRGINIE, *effrayée.* Comment, monsieur, vous voudriez m'embrasser?

GODIBERT. Il faudrait que je fusse un polisson pour ne pas être possédé de cette envie-là...

VIRGINIE. Monsieur Godibert, je vous préviens que je ne veux pas que vous preniez de ces libertés...

GODIBERT. Pour lors, je vous embrasserai deux fois au lieu d'une... Je suis très-insolent dans ces sortes d'occasions...

AIR : *Vaudeville de la Métempsycose.*

Allons, ma tourterelle,
Allons un peu moins de rigueur;
Il vaut bien mieux, ma belle,
Fair' les chos's de bon cœur.
Je suis une fin' mouche
Qu'on n'peut pas effrayer.
Attendez qu'on vous touche
Avant que de crier.

Reprise ensemble.

GODIBERT.

Allons, etc.

VIRGINIE.

Taisez-vous, ou j'appelle;
Monsieur, respectez ma pudeur;
Je veux être rebelle:
Ah! quell' fut mon erreur!..

(*Elle se sauve par le fond à droite; Godibert la poursuit et se trouve nez à nez avec Adrienne, qui débouche d'une allée qui doit se trouver sur le troisième plan.*)

SCÈNE XIV.

GODIBERT, ADRIENNE, *puis* TROUPEAU *et* Mlle BELLAVOINE.

GODIBERT, *amenant Adrienne sur le devant.* Tiens... comme ça se rencontre... une de perdue... une de retrouvée!...

ADRIENNE. Que voulez-vous dire, monsieur?

GODIBERT, *avec feu.* Que j'avais l'avantage d'être en tête-à-tête avec la charmante Virginie... et que me voilà maintenant près de la ravissante Adrienne... et puisque mademoiselle Troupeau s'est sauvée au moment où j'allais l'embrasser, c'est vous, ma toute belle, qui profiterez de la galanterie...

(Mlle Bellavoine et Troupeau paraissent au fond.)

ADRIENNE. Monsieur... je vous prie de me laisser partir.

GODIBERT, *la retenant.* Allons... modèle des amours... (*Il l'embrasse.*) Enlevé!...

MADEMOISELLE BELLAVOINE, *très-haut.* Quelle horreur!..

TROUPEAU. Il l'a embrassée.

GODIBERT, *à part.* Oh! voilà les chevaux de frises... filons.

(Il sort par la gauche.)

MADEMOISELLE BELLAVOINE, *furieuse.* Eh bien! mon neveu, croyez-vous maintenant ce que nous a dit M. Vauxdoré?... vous refuserez-vous à l'évidence... est-ce assez de scandale pour votre maison?...

TROUPEAU. Ma tante... vous me voyez pétrifié...

ADRIENNE. Monsieur, veuillez m'entendre... Je vous proteste...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Non, mademoiselle... c'est moi... que mon neveu entendra. . Monsieur Troupeau... il n'y a pas deux manières d'arranger cette affaire... Ou mademoiselle sortira d'ici, ou c'est moi qui lui céderai la place...

ADRIENNE. Mademoiselle... je vous jure que c'est malgré moi que M. Godibert m'a embrassée...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Est-ce malgré vous aussi que vous lui avez donné rendez-vous... ainsi qu'à M. Doudoux... dites... mademoiselle?

ADRIENNE, *à part.* Si elle savait... Mon Dieu!... quelle position...

TROUPEAU. Ma tante... vous avez raison... ceci devient trop majeure!... (*A Adrienne.*) Mademoiselle... ce soir même vous voudrez bien ne plus demeurer céans... vous quitterez cette maison que vous troublez par vos écarts...

ADRIENNE. Il suffit, monsieur .. je partirai... Quoique dans tout ce qui s'est passé... je sois innocente... je ne chercherai pas à me justifier... par reconnaissance pour la mémoire de votre femme (*Troupeau ôte sa casquette*) dont je n'ai pas oublié les bontés!... Vous me chassez... je travaillerai.

(Elle pleure, Troupeau est attendri.)

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Surtout, mademoiselle, pas un mot de tout ceci à ma petite-nièce; et ne vous permettez jamais de lui écrire, je vous préviens qu'elle ne recevrait pas vos lettres.

ADRIENNE, *très-émue.* Oh! soyez tranquille, mademoiselle, je me tairai... je ne dirai pas à Virginie ce qui causera notre séparation, (*à part*) car alors mon sacrifice n'aurait rien de généreux!...

TROUPEAU. Vous me ferez savoir votre demeure, et mes largesses vous poursuivront partout...

ADRIENNE, *fièrement.* Assez, monsieur...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je n'en veux pas, gardez votre or,
Il ne peut payer mon silence,
J'emporte là ma récompense,
A mes yeux je suis riche encor :
Gardez, monsieur, gardez votre or.
Un bienfait que l'amitié donne,
En nous pressant entre ses bras,
Un bienfait qu'elle offre tout bas,
On l'accepte ; mais une aumône,
Je n'en veux pas. *bis.*)
De la pitié, je n'en veux pas!
Gardez votre or, je n'en veux pas.

TROUPEAU. Elle ne veut rien... Accordé.

SCENE XV.

ADRIENNE, MADEMOISELLE BELLAVOINE, TROUPEAU, VAUXDORÉ, VIRGINIE, *toute la Société.*

CHŒUR *des Puritains.*

Sous ces bosquets,
Prenons le frais;
La fête
Est complète.
Une surprise, espoir charmant,
Ici nous attend.

ADRIENNE, *à part.*

Ta mère, ô Virginie!
De là-haut voit mon cœur,
Si je me sacrifie,
C'est pour toi, pour ton bonheur.

CHŒUR.

Sous ces bosquets, etc.

VAUXDORÉ. Mon cher Troupeau, je suis parvenu à réunir toute l'aimable société... et à la conduire ici pour jouir du feu d'artifice...

TROUPEAU. Ma respectable tante...... veuillez prendre place pour le feu... Messieurs et dames, c'est dans cette direction qu'il faut tourner les regards...

(Il indique le fond à gauche.)

VIRGINIE, *qui s'est approchée d'Adrienne.* Qu'as-tu donc... Adrienne...

ADRIENNE, *émue.* Moi... rien... rien...

MADEMOISELLE BELLAVOINE, *de sa place.* Ma nièce, venez ici... près de moi...

VIRGINIE. Oui, ma tante... (*A Adrienne.*) Cependant... on dirait que tu pleures...

ADRIENNE. Non.... mais.... embrasse-moi... ça me fera du bien. (*Les deux amies s'embrassent, puis Virginie est encore appelée par sa tante. Tout le monde se place.*) Allons... il faut tout préparer pour mon départ!...

(Elle s'éloigne tristement.)

VAUXDORÉ, *à Troupeau.* Regarde donc... Adrienne... comme elle s'esquive avec précaution... pendant qu'on ne la voit pas.

TROUPEAU, *de même.* Mon cher... elle quitte ma maison... pour n'y rentrer jamais!...

VAUXDORÉ. Bah!...

TROUPEAU. Elle eût perdu Virginie.... Parle-moi d'une jeune fille... qui joue à pigeon vole...

(Une bombe part, tout le monde s'écrie: *Voilà le feu!* —Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Un salon chez Troupeau, grandes portes au fond, portes latérales, une croisée à droite, un cabinet à gauche sur le devant.)

SCENE PREMIERE.

TROUPEAU, *seul.*

(Il est à sa fenêtre, et regarde avec une longue-vue.)

Je ne vois sur la route que de la poussière... pas de comte de Senneville!... et pourtant lorsque je l'ai rencontré à Paris, il y a trois jours, il m'avait donné sa parole de gentilhomme qu'il viendrait aujourd'hui à Belleville... Depuis qu'il a vu ma fille, il y a deux mois, le lendemain de la fête que j'ai donnée, il en a été enchanté... il m'a même dit quelques mots qui m'ont fait naître des idées... Oh!... Dieu!... ma fille!... avec un comte!... ça serait par trop magnifique!... ma famille noble!...

AIR : *Vaudeville de l'Actrice.*

Pour mon nom, ô bonheur extrême!
Quel avenir j'ose entrevoir!
Déjà mon sang n'est plus le même
Quand je me livre à cet espoir.
Si ma fille devient comtesse,
Pour moi quel changement soudain;
En m'alliant à la noblesse,
Je cesserai d'être vilain!

Mais il ne vient pas... et ma tante Bellavoine doit s'impatienter... voyons encore... c'est que je n'ai pas l'habitude des longues-vues... plus je fixe et moins je vois...

(Il se replace à la fenêtre avec sa longue-vue.)

SCENE II.

TROUPEAU, *à la croisée*, VAUXDORÉ.

VAUXDORÉ, *de la coulisse.* Au salon... c'est bien. (*Entrant.*) Hé... le voilà, ce cher Troupeau!...

TROUPEAU, *sans bouger.* Bonjour..... Vauxdoré... bonjour...

VAUXDORÉ. Qu'est-ce que tu fais donc là?...

TROUPEAU. Mon ami, je fais ce que je peux pour voir là-dedans... c'est une longue-vue que j'ai empruntée au voisin du télégraphe... mais il me paraît que je n'ai pas encore trouvé mon point...

VAUXDORÉ. Attends... attends... je connais tout cela, moi... où veux-tu voir... sur la route?...

TROUPEAU. Justement...

VAUXDORÉ. Eh bien! je vais te braquer. Oh! la voici parfaitement au point; viens ici : tu mets un œil seulement et tu bouches l'autre...

TROUPEAU. Lequel dois-je boucher... ah! je comprends, celui qui n'est pas à la lunette...

VAUXDORÉ. Eh bien! tu dois distinguer parfaitement... Voyons, qu'est-ce que tu vois?...

TROUPEAU. Attends... il me semble que je vois un moulin...

VAUXDORÉ. C'est ça même... il y a un moulin.

TROUPEAU. Mais je ne lui vois qu'une aile... ah! je conçois... c'est parce que je ne regarde que d'un œil... on ne voit que la moitié des objets...

VAUXDORÉ. Ah! ah! mon pauvre Troupeau, tu n'es pas fort sur l'optique.

TROUPEAU, *dans la même position.* Oh! mon ami... c'est lui... non... c'est une laitière... j'ai pris son âne et ses paniers pour un cabriolet...

VAUXDORÉ. Mais qui diable guettes-tu donc?

TROUPEAU. Je ne te l'ai pas dit... c'est le comte de Senneville avec lequel je voulais te faire dîner aujourd'hui...

VAUXDORÉ. Vraiment! quelle aimable surprise!..

TROUPEAU. J'ai placé ma fille à la fenêtre de ma chambre qui donne sur la montagne... et il paraît qu'elle n'est pas plus heureuse que moi...

(Il se remet à la fenêtre avec sa longue-vue.)

VAUXDORÉ, *à part.* Bon, je saurai le premier si mademoiselle Troupeau deviendra comtesse de Senneville... et ça me fera pour demain une excellente nouvelle à répandre. (*Haut.*) Dis donc, sais-tu que madame Rigaud plaide en séparation; et puis madame Gaudin marie sa fille à M. Godibert... tu sais ce jeune lancier qui courtisait mademoiselle Adrienne... Tiens, à propos d'Adrienne... je viens de rencontrer le jeune Doudoux, rôdant autour de

ta maison... le nez au vent et l'air toujours aussi niais... il mourra de betise ce garçon-là...

TROUPEAU, *quittant la croisée.* Vauxdoré, veux-tu me rendre un grand service?...

VAUXDORÉ. Parle...

TROUPEAU. Fais-moi l'amitié de monter à mon belvéder où tu trouveras un excellent télescope tout neuf, il n'a jamais servi; de là-haut on découvre de très-loin, et tu auras peut-être le bonheur d'apercevoir le comte de Senneville sur la route... son cabriolet est bleu de Prusse et son cheval gris pommelé...

VAUXDORÉ. Très-volontiers, mon cher, du moment que ça t'oblige... (*A part.*) Et puis, de là-haut, avec un télescope, on doit voir tout ce qui se passe chez les autres... nous avons deux jeunes mariés ici près... s'ils ont laissé leurs fenêtres ouvertes... (*Il se frotte les mains en riant.*) C'est très-agréable... un télescope... tout le monde devrait en avoir.

AIR *des Époux de quinze ans* ou *Tout est contrebande.*

Rien n'est plus commode,
Moi j'adore cet instrument-là,
Et cette mode
Quelque jour prendra.

On peut, au besoin,
Voyager ainsi dans un coin,
Et pénétrer, quoique de loin,
Dans un palais, dans une échope.

Devant son miroir,
Sans se douter qu'on peut la voir,
Quand une fillette est le soir,
Que c'est gentil un télescope!

Rien n'est plus commode,
Moi, etc...

On se dit tout bas,
Bien des époux n'y voient pas,
Et dans certain ménage, hélas!...
Le plus souvent on est myope.

Un pauvre mari,
Est-il en voyage aujourd'hui?
Que de chos's il verrait chez lui,
S'il se servait d'un télescope.

Rien n'est plus commode,
Moi j'adore cet instrument-là,
Et cette mode,
Quelque jour prendra.

Allons, je grimpe à ton belvéder.

TROUPEAU. N'oublie pas... cheval bleu de Prusse... et cabriolet gris pommelé...

VAUXDORÉ. Je t'ai compris, cela suffit.

(Il sort.)

SCÈNE III.

TROUPEAU, VIRGINIE, *puis* DOUDOUX.

TROUPEAU. Voyons... encore une séance!... (Il se remet à la fenêtre.)

VIRGINIE, *sortant de la chambre de gauche, second plan.* Mais, qu'est-ce que ce petit Doudoux a donc à me faire des signes comme cela dans la rue!... il devient bien fatigant avec sa pantomime, avec ça qu'il ne sait que trois gestes...

TROUPEAU, *sans voir sa fille.* Rien... absolument rien...

VIRGINIE. Tiens, papa qui est toujours là...

DOUDOUX, *paraissant tout effaré à la porte du fond.* Mademoiselle!...

(Il s'approche de Virginie.)

VIRGINIE, *se tenant à l'écart.* Comment, monsieur, vous avez osé?... quelle hardiesse!...

DOUDOUX.

AIR *Contredanse.*

Ah! mademoiselle,
Soyez moins cruelle;
Vous êtes si belle,
Je suis si brûlant.

VIRGINIE.

Que venez-vous faire?
C'est trop téméraire,
Songez que mon père
Ici vous entend.

DOUDOUX.

Que vois-je? ô ciel! c'est le papa.

VIRGINIE.

Partez donc, monsieur, partez vite.

TROUPEAU, *reculant.*

Je serai beaucoup mieux de là.

DOUDOUX.

Je ne puis plus prendre la fuite.
Ah! pendant qu'il guette,
Avec sa lorgnette,
Vers une cachette,
Dirigez mes pas.

VIRGINIE, *ouvrant la porte du cabinet.*

Là restez tranquille,
Soyez bien docile.

DOUDOUX.

Dieu! qu'elle est subtile,

VIRGINIE, *lui fermant la porte sur le nez.*

Et ne bougez pas.

DOUDOUX, *ressortant la tête du cabinet.* C'est bien petit... bien noir... n'importe... j'y périrai plutôt que de vous désobéir!...

VIRGINIE, *repoussant la porte.* Je vous défends de sortir avant que je ne vous le permette. (*Haut à Troupeau.*) Eh bien! papa, vous ne l'apercevez pas?...

TROUPEAU, *apercevant Virginie.* Ah! te voilà?... non, ma chère amie... Et toi...

ma Virginette... n'as-tu vu aucune voiture dans l'éloignement?

VIRGINIE. Aucune, papa.

TROUPEAU. Chère enfant... tu dois être comme moi, bien impatiente de revoir M. le comte de Senneville... hein?...

VIRGINIE, *baissant les yeux*. Moi... non, mon papa... je vous jure...

TROUPEAU, *à part*. Quelle innocence!... (*Haut.*) Cependant, le comte est jeune, aimable... il a de ces manières de grand seigneur... qui vont à l'ame...

VIRGINIE. Il vous a encore emprunté de l'argent... je crois?...

TROUPEAU. Oh! oui... une bagatelle!.. un millier d'écus, pour entretenir nos relations... et puis... il te trouve jolie... il a daigné... te trouver jolie et extrêmement bien élevée...

VIRGINIE. C'est beaucoup trop d'honneur... papa.

TROUPEAU. O ma fille!... si tu savais ce que j'ose espérer... Qu'il te suffise de savoir que dès aujourd'hui tu peux concevoir les espérances les plus vastes... tu peux regarder extrêmement haut...

VIRGINIE. Ce M. de Senneville n'a-t-il pas mangé tout son bien?...

TROUPEAU. Il a dépensé tout ce qu'il avait en numéraire, mais il a encore deux terres, et l'on ne mange pas de la terre aussi facilement... d'ailleurs, qu'importe, il a des titres... toi, des écus... ta tante te reconnaît pour héritière unique.

MADEMOISELLE BALLAVOINE, *de la coulisse*. Thomas! Françoise!... allez donc ouvrir!

TROUPEAU. Mais, je l'entends, cette chère tante...

(Doudoux entr'ouvre doucement la porte, pendant que Virginie et Troupeau vont au fond au-devant de la tante.)

DOUDOUX. Je crois que c'est le moment de sortir...

(Dès qu'il voit entrer Mlle Bellavoine, il ferme la porte avec vitesse.)

SCÈNE IV.

VIRGINIE, TROUPEAU, MADEMOISELLE BELLAVOINE, DOUDOUX, *caché*.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Mon neveu!... mon neveu!... Ah!... vous voilà... comment donc le service de votre maison se fait-il?...

TROUPEAU Qu'y a-t-il, ma digne tante?..

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Voilà cinq grandes minutes qu'un jeune homme sonne à la porte d'entrée... sans qu'un seul domestique se donne la peine d'aller lui ouvrir...

TROUPEAU. Un jeune homme!... Dieu! ce doit être lui.. maudits valets.. laisser un comte à la porte!... je vais aller voir moi-même...

VIRGINIE, *qui a été regarder au fond*. C'est inutile, papa... voici ce monsieur.

TROUPEAU. Le voici!...

SCENE V.

LES MÊMES, AUGUSTE MONTREVILLE.

TROUPEAU, *se confondant en saluts*. Excusez-nous, monsieur le comte!... (*Envisageant Auguste.*) Ce n'est pas lui!...

AUGUSTE. Mille pardons, monsieur, d'entrer sans me faire annoncer... (*A mademoiselle Bellavoine.*) Madame...

(Il salue.)

VIRGINIE, *à part*. Il est bien plus gentil que le comte... ce jeune homme-là!...

AUGUSTE. Est-ce à monsieur Troupeau que j'ai l'honneur de parler!...

TROUPEAU. A lui-même... Troupeau, ci-devant marchand de crin, actuellement retiré à Belleville avec une jolie fortune... puis-je savoir à mon tour...

AUGUSTE. Moi, monsieur, je suis peintre, de retour d'Italie où j'ai passé quelque tems; j'ai eu occasion de connaître, à Paris, le comte de Senneville...

TROUPEAU. Vous connaissez le comte de Senneville!...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Asseyez-vous donc, monsieur,... je vous en prie...

TROUPEAU, *à part*. Il connaît le comte C'est sans doute un grand artiste!

VIRGINIE, *à part*. Peintre... et il vient d'Italie... serait-ce...

AUGUSTE. Hier, M. de Senneville, tout en me donnant séance, apprit que je devais me rendre à Belleville aujourd'hui pour une affaire qui m'intéresse vivement...

TROUPEAU. Je vois ce que c'est... vous avez fait le portrait de M. le comte!

AUGUSTE. Oui, monsieur...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Et vous venez à Belleville... pour ..

AUGUSTE. Pour me marier... Mon nom, que j'aurais dû vous dire d'abord, est Auguste Montreville...

VIRGINIE, *à part*. C'est le prétendu d'Adrienne!...

TROUPEAU. Montreville!... j'ai connu un nom comme ça dans la laine...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Alors, monsieur, puisque vous avez vu ce cher comte, vous devez savoir que nous l'attendons aujourd'hui...

AUGUSTE. Oui, madame...

TROUPEAU, *l'interrompant*. Ma tante que voici est demoiselle depuis sa plus tendre enfance...

AUGUSTE, *à Mlle Bellavoine qui lui fait une révérence*. Pardon.... mademoiselle..... (*Il salue.*) M. de Senneville m'a chargé de vous dire qu'il ne pouvait se rendre à Belleville, car une affaire importante l'oblige de partir sur-le-champ pour l'Angleterre.

MADEMOISELLE BELLAVOINE, *vivement*. Il ne viendra pas!...

TROUPEAU, *vivement*. Ah! mon Dieu!... le comte passe la Manche!...

VIRGINIE, *à part*. J'aime autant cela.

AUGUSTE. Le comte est désolé..... et il m'a chargé de vous remettre cette lettre et ce portrait...

TROUPEAU. Un portrait!.. une lettre!.. Ah! donnez vite... Dieu! que c'est ressemblant... tenez, ma tante... voyez.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. En effet... c'est bien lui... son menton est frappant..

TROUPEAU. Et ses croix?.... mais vous ne lui en avez mis que deux et il me semble qu'il en a trois...

AUGUSTE. Cela importe peu pour la ressemblance...

TROUPEAU. Oh! si fait! diable!..... ça influe beaucoup.. pour la ressemblance de la boutonnière... Tiens... Virginie.. vois le beau portrait...

VIRGINIE, *qui se trouve près d'Auguste qui la regarde*. Je n'aime pas cette figure-là!

TROUPEAU. Voyons la lettre maintenant... vous permettez... Dieu!... comme on sent que cela vient d'un grand seigneur... c'est comme un sachet... elle est aux quatre fruits!...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Voyons donc, mon neveu; vous n'en finissez pas..

TROUPEAU, *lisant à part avec sa tante*. M'y voilà. (*Il lit.*) « Mon cher ami! (*virgule.*) » Il m'appelle son cher ami... Oh! grand homme! (*Il continue.*) « Une affaire » majeure m'oblige de partir pour Londres (*point et virgule*), et cela au moment » où je raffolle de votre fille... (*un point*). » Il raffole de ma fille, quel choix d'expressions!...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Mon neveu, vous devenez fatigant avec vos réflexions.

TROUPEAU, *continuant*. « De votre fille » *un point*...., Décidément, cela fera une » charmante petite comtesse... (*virgule*) et » je vous prie de me garder religieuse- » ment sa main (*deux points*).. Mon voyage » ne devant durer qu'un mois au plus..... » veuillez accepter mon portrait que je » joins à cette lettre.

» *Signé* (*virgule*), LE COMTE DE SENNEVILLE. »

C'est ravissant de délicatesse et plus bas *une poste de scriptum :* « Mes salutations respectueuses à la toute aimable » demoiselle Bellavoine. »

MADEMOISELLE BELLAVOINE, *ravie*. Il y a cela?...

TROUPEAU. En toutes lettres avec un point d'exclamation...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Ah! quel charmant jeune homme!...

(Pendant que Troupeau et sa tante ont été occupés à lire la lettre, Auguste, quoique préoccupé, a dû regarder deux ou trois fois Virginie, qui a dû, de son côté, baisser les yeux avec une modestie affectée.)

TROUPEAU. Monsieur..... monsieur..... pardon... j'ai oublié...

AUGUSTE. Montreville...

TROUPEAU. Monsieur Montreville... vous resterez à dîner avec nous?..... n'est-il pas vrai?..

AUGUSTE. Monsieur...

VIRGINIE. Ah! monsieur, vous ne pouvez refuser..... D'ailleurs vous êtes peintre... et il y a de charmans points de vue dans notre jardin...

TROUPEAU. Un ami du comte de Senneville doit nécessairement prendre quelque chose chez moi! (*A part.*) J'achèterai un énorme cantaloup.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Mon neveu a raison, monsieur... nous serons charmés...

AUGUSTE. J'accepte, d'ailleurs j'ai particulièrement à vous parler... au sujet...

TROUPEAU. C'est très-bien... mais dites-moi... pourrais-je encore répondre un mot au comte et vous chargeriez-vous...

AUGUSTE. De le lui faire parvenir à Londres... très-volontiers...

TROUPEAU. Vous m'enchantez..... alors je cours mettre la main à la plume. (*A part.*) Je ne sais pas si je dois lui écrire en bâtarde... ou si la coulée est préférable... Oh!... j'y suis, parbleu... puisqu'il est à Londres... je vais lui écrire en anglaise.... ça le flattera. Ma chère tante.... veuillez venir me donner votre avis.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Je vous suis, mon neveu...

TROUPEAU. Toi, Virginie, tiens compagnie à monsieur...., je reviens incessam-

ment. (*A part.*) Elle l'épousera!.... c'est pour en mourir!...

AIR : *Mes petits agneaux.*

Allons, partons. ... (*A Auguste.*) Excusez-nous,
Monsieur, vous voulez bien permettre,
Nous reviendrons après la lettre,
Faites ici comme chez vous.

ENSEMBLE.

Allons, partons, etc.

(*Il sort avec Mlle Bellavoine.*)

SCENE VI.

VIRGINIE, AUGUSTE, DOUDOUX *caché.*

AUGUSTE. Monsieur votre père paraît si occupé de cette lettre du comte, que je n'ai pas eu le tems de lui parler de ce qui m'intéresse... me permettrez-vous, mademoiselle, de m'adresser à vous...

VIRGINIE. Bien volontiers, monsieur....

AUGUSTE. Il s'agit, mademoiselle, d'une personne qui m'est bien chère, que j'aimais avant mon départ pour l'Italie et qui, de son côté, m'avait juré de ne jamais m'oublier...

VIRGINIE, *tristement.* Ah! vous voulez parler d'Adrienne...

AUGUSTE. Précisément... d'Adrienne... votre amie d'enfance... qui, je crois, habite avec vous.

VIRGINIE. Oui... autrefois...

AUGUSTE, *vivement.* Ne serait-elle plus ici?...

VIRGINIE. Elle nous a quittés brusquement... j'ignore pour quel motif, et sans me dire adieu.... à moi.... sa sœur.... sa meilleure amie... et depuis elle ne m'a pas seulement donné de ses nouvelles...

AUGUSTE. Il se pourrait!.... mais, du moins, vous savez où elle est?...

VIRGINIE. Non, monsieur, et mon père m'a dit qu'il l'ignorait aussi.

AUGUSTE, *à part.* Il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire!...

DOUDOUX, *entr'ouvrant la porte.* Je crois que c'est le moment de sortir! (*Apercevant Virginie.*) Mademoiselle... mademoiselle..

VIRGINIE, *bas.* Eh bien! qu'est-ce que c'est? voulez-vous bien rentrer...

DOUDOUX, *de même.* Il faut rentrer, très-bien.

(Il referme la porte.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VAUXDORÉ.

VAUXDORÉ, *de la coulisse.* Mademoiselle Virginie!.. mademoiselle Virginie!..

VIRGINIE, *à part.* Oh!... que c'est désagréable... voilà qu'on vient nous déranger!...

VAUXDORÉ, *entre en criant.* Mademoiselle!... je viens vous dire... Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est M. Montreville... quelle rencontre!...

(Il lui donne la main.)

AUGUSTE. Bonjour, monsieur Vauxdoré...

VIRGINIE, *à Vauxdoré.* Vous connaissez monsieur?

VAUXDORÉ. Est-ce que je ne connais pas tout le monde, moi... ce cher Montreville, l'élève le plus distingué de mon cousin de l'Institut, chez lequel je l'ai connu à Paris... j'ai posé dans un de ses tableaux pour les oreilles, car tous les peintres prétendent que j'ai des oreilles magnifiques. Mais votre tante vous demande pour vous occuper avec elle des apprêts du dîner... De grâce! ne la faites pas attendre; un dîner est une chose qui mérite des égards...

VIRGINIE, *à part.* Elle m'ennuie terriblement ma tante. (*Haut.*) Il suffit, j'y vais.

(A Auguste.)

AIR : *Valse de Robin.*

Excusez-moi, je vous en prie,
Rester me ferait grand plaisir;
Mais pour vous tenir compagnie,
Je vais tâcher de revenir.

VAUXDORÉ, *à part.*

Il me semble que la petite
A perdu sa timidité.

DOUDOUX, *entr'ouvrant la porte.*

Est-ce le moment?...

VIRGINIE.

Rentrez vite.

DOUDOUX.

C'est donc à perpétuité!

ENSEMBLE.

VAUXDORÉ, *à Auguste.*

Excusez-la, je vous en prie,
Rester lui ferait grand plaisir;
Mais, pour vous tenir compagnie,
On tâchera de revenir.

VIRGINIE.

Excusez-moi, etc.

(*Elle fait un salut gracieux et sort.*)

SCENE VIII.

VAUXDORÉ, AUGUSTE, DOUDOUX *caché.*

VAUXDORÉ, *qui regarde sortir Virginie.* Hein!... espiègle!.... comment la trouvez-vous la fille de mon ami Troupeau?...

AUGUSTE. Charmante... mais, mon cher Vauxdoré, vous me paraissez bien au fait de ce qui se passe dans cette maison, et vous pouvez sans doute me donner certains renseignemens...

VAUXDORÉ. Des renseignemens!... tant que vous voudrez... sur la fortune de Troupeau? .. sur celle de la tante?... sur les goûts de la fille?... voulez-vous savoir ce que l'on fait chaque jour?..... à quelle heure on se couche, à quelle heure on se lève?... parlez... parlez...

AUGUSTE. Merci.... mais tout cela m'est fort indifférent... j'espère seulement que vous pourrez me donner des nouvelles d'une personne que je croyais trouver ici... d'une jeune fille que j'adorais... que j'adore toujours.. en un mot, d'Adrienne..

VAUXDORÉ. Adrienne?... bah... vraiment... cette petite que madame Troupeau avait prise chez elle à la mort de son oncle.. Comment, mon cher Montreville, vous l'aimiez...

AUGUSTE. Oui, car je n'avais trouvé en elle ni fausseté ni coquetterie!..... Adrienne, j'en suis certain, n'a jamais pensé qu'à moi... et c'est pour l'épouser que j'ai hâté mon retour en France...

VAUXDORÉ. Pour l'épouser!... et c'est pour ça que vous arrivez d'Italie... mon pauvre ami!...

AUGUSTE. Que voulez-vous dire... monsieur... expliquez-vous.

VAUXDORÉ. Ah! c'est que..... c'est fort délicat... et je ne sais pas si je dois...

AUGUSTE. Ah! parlez..... parlez..... je vous en conjure... qu'y a-t-il?

VAUXDORÉ. Il y a, mon cher.... qu'Adrienne que vous avez crue vertueuse ne vaut pas mieux que les autres... ce n'est pas par méchanceté que je dis cela...

AUGUSTE. Monsieur Vauxdoré, finissons, je vous prie... et songez qu'ici..... je ne vous demande pas de propos...

VAUXDORÉ. Ce sont des faits... mon ami... ce sont des faits; c'est de l'histoire même... et puisque vous me forcez à tout vous dire, apprenez qu'en votre absence, mademoiselle Adrienne écoutait avec beaucoup trop de complaisance les galanteries de tous les jeunes gens de Belleville..... Enfin, dans une seule soirée... ici... dans cette maison... on l'a surprise dans deux tête-à-tête... deux en un jour, c'était fort, aussi, ça a fait une esclandre!... d'abord, elle avait donné rendez-vous à un jeune homme... nommé Doudoux...

DOUDOUX, *sortant la tête.* On m'a nommé!... Je crois que c'est le moment.....

AUGUSTE. Ah! ce serait indigne!...(*Auguste très-agité prend une chaise qu'il frappe fortement contre terre, et sur laquelle il s'assied. Doudoux effrayé rentre.*) Continuez... continuez.

VAUXDORÉ. Il n'y avait pas cinq minutes qu'on les avait vus ensemble, quand on la surprend de nouveau avec monsieur Godibert, jeune lancier, qui a fait plus de caravanes ici...

AUGUSTE, *très-ému.* Monsieur, il faudra prouver tout ce que vous avancez là...

VAUXDORÉ. Rien ne sera plus facile, mon cher, car ce que je vous dis, tout Belleville le sait et vous le répétera... Dieu merci, je ne passe pas pour mauvaise langue et je serais incapable de parler légèrement de la réputation d'une femme.

AIR : *Le Luth galant.*

C'est délicat..... oh! je le sais fort bien,
Trop parler nuit, ce proverbe est le mien;
Aussi les cancaniers sont des gens que j'abhorre.
Vive un homme discret! celui-là je l'honore;
Moi, mon cher, je me tais sur tout ce que j'ignore;
(*A part.*)
Mais je n'ignore rien. (*bis.*)

Il faut bien se rendre à l'évidence et cette aventure a fait tant de bruit..... c'est pour cela que Troupeau a renvoyé la jeune personne de chez lui... sans vouloir, par décence, en expliquer les motifs à sa fille... on a fait croire à Virginie que son amie était partie volontairement...

AUGUSTE. Il serai vrai!... Adrienne!...

VAUXDORÉ. Allons... mon ami..... du courage... de la philosophie... Elle vous a... eh! mon Dieu! cela arrive à tout le monde.. pour n'être pas trompé... il faudrait n'aimer aucune femme..... ce n'est pas par méchanceté que je dis cela...

AUGUSTE. Et vous n'avez pas su où elle s'était retirée?...

VAUXDORÉ. Non, oh! elle a mis de la fierté dans sa fuite; Troupeau a entendu dire, je crois, qu'elle était entrée chez une lingère, une fleuriste, je ne sais pas au juste. Mais surtout du silence sur ce que je vous

ai dit... pas un mot à mademoiselle Virginie Troupeau..... car on lui a caché les petites fredaines de son amie...

AUGUSTE. Soyez tranquille, monsieur...

VAUXDORÉ. Je vous laisse... je vais m'assurer si, tout en répondant au comte, on pense à nous faire dîner. (*A part.*) Ce pauvre garçon... qui revenait pour l'épouser..... Je raconterai cela ce soir au café. (*Haut.*) Allons, mon cher ami, de la résignation... que voulez-vous?...

Air : *Vive les grisettes.*

La règle est commune,
Il faut
Payer son impôt ;
C'est une infortune,
Chacun son écot.
Et ce qui complique
La vexation,
C'est la règle unique
Sans exception.

Reprise.

La règle est commune, etc.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

AUGUSTE, DOUDOUX, *caché.*

AUGUSTE. Ainsi, je vois s'évanouir toutes mes espérances... il me faut renoncer à l'avenir que je m'étais formé; moi, si pressé de quitter l'Italie... de revenir en France... Adrienne!... tu m'as trompé aussi!

Air *du Matelot.*

Quoique éloigné, je te voyais sans cesse,
Ton souvenir me suivait en tous lieux ;
Je te rêvais me prouvant ta tendresse,
Me répétant le plus doux des aveux.
Je te voyais versant encor des larmes
Lorsque je fus obligé de partir.
L'illusion du moins avait des charmes;
Devais-tu donc me laisser revenir ?

Mais est-elle réellement coupable... n'a-t-elle pas été calomniée!...

DOUDOUX, *il sort la tête* Je crois que c'est le moment de sortir... je m'embête horriblement dans ce cabinet...

AUGUSTE. Oh!... alors... malheur à ceux qui auraient inventé de pareils mensonges... ils paieraient cher leur insolence!... (*Il frappe du pied avec colère, Doudoux rentre précipitamment.*) Mais tout Belleville, a-t-il dit, m'affirmera cette aventure.

(Il s'assied tristement.)

SCENE X.

AUGUSTE, *assis*, VIRGINIE.

VIRGINIE, *à part.* Il est là!... comme il est abattu.

AUGUSTE, *sans voir Virginie.* Combien je regrette à présent... de ne pouvoir partir sur-le-champ de cette maison.

VIRGINIE, *s'avançant vivement* Comment, monsieur... vous voulez déjà nous quitter?

AUGUSTE, *se levant.* Vous étiez là?... Ah! pardonnez-moi, mademoiselle... je ne vous avais pas aperçue.

VIRGINIE. Je le crois... vous étiez si pensif!...

AUGUSTE. En effet... quelquefois nos souvenirs nous reportent tellement au passé... que le présent disparaît pour nous...

VIRGINIE. Et ces souvenirs... étaient bien agréables, sans doute?...

AUGUSTE. Les plus tristes sont ceux qui reviennent le plus souvent à notre pensée... Mais pardon, je vous entretiens de mes chagrins, et à votre âge... entourée de parens qui vous chérissent, on ne doit pas comprendre ce langage.

VIRGINIE. Oh! vous croyez cela, monsieur, parce que je suis une petite fille qui n'a jamais quitté ses parens, vous pensez que je ne dois rien comprendre..... rien sentir... que je ne suis bonne qu'à causer toilette, chiffons.

AUGUSTE. Oh! mademoiselle, je ne dis pas...

VIRGINIE. Mais, monsieur, apprenez que les jeunes filles ont aussi leurs chagrins, leurs soucis .. par exemple on pense à quelque chose..... car enfin il n'est pas défendu à une demoiselle bien élevée de penser à quelque chose, et ordinairement ce quelque chose qui occupe une jeune fille, c'est un mari..... ça ne manque jamais!..... on rêve donc au mari que l'on aura... on s'en fait un à sa fantaisie..... c'est assez naturel... Eh bien! monsieur, quand on s'est crée un joli petit mari blond.... croyez-vous que ce soit agréable d'être obligée d'en épouser un brun.... on le désirait grand, on vous l'offre petit, on lui rêvait des yeux bleus, il en a de noirs?... Et ainsi de suite, il faut épouser quelqu'un qui ne nous plaît pas du tout, tandis qu'on avait trouvé.. rencontré celui qui nous plaisait..... J'espère, monsieur, que ce sont là de véritables chagrins, et vous voyez qu'une petite fille peut en

éprouver tout aussi bien qu'un jeune homme !...

AUGUSTE. Serait-ce là votre position, mademoiselle?...

VIRGINIE. Mais... à peu près : on veut me marier au comte de Senneville... que je n'aime pas et qui croira me faire beaucoup d'honneur en me donnant son nom.. Qu'est-ce que ça me fait à moi d'être comtesse !.... je ne suis pas aristocrate.... j'ai donc mille raisons pour être chagrine !... tandis que vous, au contraire, vous allez épouser celle qui vous aime... et que vous aimez...

AUGUSTE, *tristement*. Hier..... ce matin encore... je le croyais...

VIRGINIE, *à part avec joie*. Que dit-il?...

AUGUSTE. Mais ce soir...

VIRGINIE, *timidement*. Expliquez-vous. Adrienne...

AUGUSTE. Elle ne sera jamais ma femme !...

VIRGINIE, *à part*. Jamais !..... est-ce qu'Adrienne ne lui aurait pas donné de ses nouvelles.. ce serait bien mal.. (*Haut.*) Comment, monsieur, vous ne voulez plus épouser Adrienne ! et quel motif?

AUGUSTE. Oh ! j'en ai mille... d'abord je ne l'aime plus... je la déteste... je ne dois plus la voir.

VIRGINIE, *à part*. Oh ! ces hommes ! fiez-vous donc à leurs sermens...

AUGUSTE, *à part*. Allons !... il faut imiter la perfide.. il faut savoir changer aussi. (*Haut.*) D'ailleurs, mademoiselle, auprès de vous, je sens qu'il est difficile de se souvenir d'une autre.

VIRGINIE, *à part*. Qu'entends-je !

AUGUSTE. Ce mariage dont vous me parliez tout à l'heure est-il bien irrévocablement arrêté?..

VIRGINIE. Mes parens le désirent...

AUGUSTE. Et vous?..

VIRGINIE. Moi... hier encore j'aurais pu consentir, mais aujourd'hui, pour que ce mariage s'accomplisse, il manque une chose à laquelle mon père n'a pas pensé..

SCENE XI.

VIRGINIE, AUGUSTE, TROUPEAU, DOUDOUX *caché*, *puis* VAUXDORÉ *et peu après* MADEMOISELLE BELLAVOINE.

TROUPEAU, *entrant vivement*. Ah !..... monsieur Montreville..... mon cher monsieur.... désolé de vous avoir fait attendre si long-tems..... ma lettre est terminée, toute en anglaise ; mais, ma tante, mademoiselle Bellavoine a voulu répondre deux mots de sa main propre à une phrase aimable qui la concerne...

AUGUSTE. Le tems ne m'a pas paru long, monsieur... car mademoiselle votre fille a bien voulu me tenir compagnie...

VIRGINIE, *à part*. Et on se flatte de ne l'avoir pas ennuyé.

TROUPEAU, *bas à Auguste*. N'est-ce pas qu'elle est pétrie d'esprit?.. Et puis si vous saviez comme elle est timide.. obéissante : c'est un soldat prussien pour l'obéissance.

VAUXDORÉ, *entrant*. Le potage est servi.. aux croûtons..... et nous pouvons nous mettre à table..

TROUPEAU. Tout de suite... Vauxdoré.. tout de suite... ma tante n'est pas encore prête...

VAUXDORÉ, *à part*. Ils n'en finissent jamais dans cette maison.. je vais dévorer..

MADEMOISELLE BELLAVOINE, *entrant*. *Elle tient une lettre à la main*. Voici, mon neveu, il n'y a plus que le cachet à mettre à cette lettre, et monsieur Montreville voudra bien la déposer en mains sûres.

AUGUSTE. Soyez sans crainte, mademoiselle...

TROUPEAU. C'est que cette lettre équivaut à un contrat en formes... nous nous sommes expliqués franchement avec M. le comte..... nous nous sommes déboutonnés... tout-à-fait... « Monsieur le comte, » lui ai-je écrit, ma fille vous va, cela nous » flatte, nous vous la conservons avec re- » connaissance. Notre enfant partage notre » manière de voir, et elle accepte avec » enthousiasme votre noble main. »

VIRGINIE. Comment, mon père, vous avez écrit cela?...

TROUPEAU. Oui, ma Virginette... tu es ravie... enchantée... n'est-ce pas...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Ma nièce, cette union est convenable sous tous les rapports et vous devez en être honorée...

VIRGINIE. Il me semble qu'on aurait bien dû d'abord me demander mon avis.

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Votre avis !... en voici bien d'une autre... et depuis quand, s'il vous plaît, a-t-on cru devoir vous consulter ?

VIRGINIE. Ah !... c'est juste... on ne m'a pas encore consultée..... mais, ma chère tante, comme il s'agit ici de ma personne, je veux qu'on me consulte.

TROUPEAU, *à sa tante*. Je veux !... elle a dit je veux... elle a un accès de fièvre !

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Que signi-

fie ce ton? est-ce ma petite nièce qui me parle ainsi?

VAUXDORÉ, *à part.* Allons..... une dispute... tout sera froid!...

TROUPEAU. Ma fille... sais-tu bien que si le comte apprenait... s'il venait à savoir... oh Dieu! il ne voudrait peut-être plus de toi...

VIRGINIE. Eh bien!..... c'est ce que je demande... Tenez, mon cher papa, il est tems que je m'explique franchement. (*Ici Doudoux entr'ouvre la porte.*) Je n'aime pas votre comte de Senneville, je n'en veux pas pour mari...

DOUDOUX, *qui a entr'ouvert la porte.* Qu'ai-je entendu!... et c'est pour moi!... ô ivresse!

VIRGINIE, *très-vite.* Je vous aime beaucoup certainement, mais je veux me marier à ma fantaisie!..... parce qu'un mari c'est moi que cela regarde... et pour commencer, cette lettre n'arrivera pas à son adresse, parce que vous m'y faites dire des choses que je ne pense pas et que je ne penserai jamais... ainsi... (*Elle déchire la lettre.*) Tenez... tenez.... tenez.... tenez.... tenez!...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. C'est une révolution!...

TROUPEAU, *se laissant aller sur une chaise.* Je tombe en ruines!...

VAUXDORÉ, *à part.* On ne dînera pas!..

MADEMOISELLE BELLAVOINE. C'est scandaleux!... intolérable!.... devant moi!.... Eh bien! je quitte cette maison pour n'y plus rentrer!...

TROUPEAU. Ma bonne tante...

MADEMOISELLE BELLAVOINE. Ah!.. mademoiselle, c'est ainsi que vous vous conduisez..... n'espérez plus rien de ma fortune.. je vous déshérite.. entendez-vous.. je vous déshérite...

VIRGINIE. Comme vous voudrez, ma tante...

DOUDOUX, *à part.* Je suis accablé de ravissement!...

VAUXDORÉ, *qui a aperçu Doudoux.* Hein!.. oh!... qu'est-ce que je vois!..... M. Doudoux ici!... c'était donc pour elle!...

CHŒUR *de Fra Diavolo.*

VAUXDORÉ, TROUPEAU, LA TANTE.

Grand Dieu! (*bis.*) de ma surprise,
Je ne puis encor revenir!
Cet enfant jadis si soumise
Ose ainsi { me / leur } désobéir.
D'honneur! je n'en puis revenir.

VIRGINIE, *à part.*

Ah! je vois fort bien sa surprise;
Mais mon refus lui fait plaisir.
Oui, je fus très-long-tems soumise;
Mais je veux cesser d'obéir.
Il me regarde, ah! quel plaisir.

DOUDOUX, *à part.*

O bonheur! ô douce surprise!
Elle m'adore, quel plaisir!
Oui, c'est pour moi qu'elle méprise
Ce rang qu'on lui venait d'offrir.
Elle m'adore, quel plaisir!

AUGUSTE, *à part.*

D'honneur! (*bis*) de ma surprise,
Je ne puis encor revenir.
Elle si timide et soumise!
Qui peut ainsi la faire agir?
Vraiment, je n'en puis revenir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

(On est à Paris. Le théâtre représente un joli salon, ouvert sur un jardin; portes latérales; une psyché à gauche; une table ronde couverte d'un tapis à droite.)

SCENE PREMIÈRE.

TROUPEAU, *puis* VAUXDORÉ.

(Troupeau est assis dans un fauteuil auprès de la toilette et paraît pensif.)

TROUPEAU. Dire qu'elle eût été comtesse, et moi beau-père d'un homme triplement décoré... et qu'il a fallu renoncer à tant d'honneur!.. Ah! quand je pense à cela... je ressens d'énormes crampes d'estomac....

VAUXDORÉ, *arrivant par le fond.* Me voilà... me voilà! Ouf... je n'en puis plus... depuis ce matin je cours pour toi, je suis éreinté...

TROUPEAU. Enfonce-toi dans ce fauteuil.

VAUXDORÉ, *s'asseyant de l'autre côté que Troupeau.* Ça n'est pas de refus... là... oh! oh!... le bon fauteuil... c'est élastique... J'espère, mon ami Troupeau, que tu dois être content de cet appartement que j'ai trouvé dans un des plus beaux quartiers de Paris. C'est très-richement meublé et pas trop cher de loyer... tu es ici parfaitement. La maison est immense, mais tu as un corps-de-logie à part, tu n'es point mêlé aux autres locataires, et tu as un jardin, ce qui est très-rare à Paris... enfin c'est ici que se fera la noce de ta fille avec M. Auguste Montreville...

TROUPEAU, *soupirant.* Hélas! oui, c'est ici!...

VAUXDORÉ. Troupeau... tu n'as pas l'air satisfait... tu as même l'air... vexé...

TROUPEAU. T'imagines-tu, Vauxdoré, qu'on puisse voir des titres, des honneurs vous passer sous le nez sans que cela vous arrache un soupir?... Quoique ma fille eût déchiré ma première réponse, tu sais que je m'étais empressé d'écrire une autre lettre au comte, dans laquelle je lui donnais ma parole que mon enfant ne serait qu'à lui... et malgré cette promesse solennelle, j'ai dû consentir au mariage de ma fille avec M. Auguste... il le fallait bien... Virginie se périssait d'amour, et elle avait déjà deux fois allumé du charbon sans ouvrir les fenêtres... Vauxdoré, je ne suis pas un père féroce... il a bien fallu donner mon assentiment à cet hyménée.

VAUXDORÉ. Alors, il faut prendre son parti... dans six jours, M. le maire du quatrième marie ta fille, c'est convenu... je suis très-bien avec le maire du quatrième, et je viens de le prévenir .. tu as préféré que le mariage fût célébré à Paris, parce qu'à Belleville les mauvaises langues se permettaient quelques plaisanteries sur ta fille que tu avais annoncée partout comme une comtesse... (*A part.*) Et puis sur ce petit Doudoux qu'on voyait rôder autour de la petite... Heim! ce n'est pas clair...

TROUPEAU. Enfin, si elle est heureuse, je me consolerai peut-être... mais elle n'en perd pas moins l'héritage de sa tante qui nous tient rancune...

VAUXDORÉ. Ces vieilles filles sont entêtées comme des mules!

TROUPEAU. Dédaigner vingt-cinq mille livres de rente!.... Vauxdoré, l'amour est une grosse bêtise... Mais, qui vient ici?...

VAUXDORÉ. C'est ton portier, M. Tondu... un homme fort complaisant, qui passe son tems à faire les commissions des locataires; aussi n'est-il jamais dans sa loge.

TROUPEAU. C'est commode pour le facteur.

SCENE II.

LES MÊMES, TONDU.

TONDU. Messieurs... salut bien; c'est moi, Tondu, le concierge, faites excuse... c'est une lettre qui est, je crois, pour monsieur... c'est ma petite nièce, que je mets t'en vedette à ma loge, qui m'a crié: « Mon oncle! il y a une lettre pour le nouveau locataire, M. Mouton. »

TROUPEAU. Comment, M. Mouton!... j'ai été dans la laine, c'est vrai, mais je ne me suis jamais appelé mouton...

VAUXDORÉ. C'est Troupeau, que vous voulez dire?

TONDU. Ah! fait's excuse... c'est que voyez-vous, dans mon idée, mouton ou troupeau ça va toujours chez le boucher.

TROUPEAU, *à part*. Il me fait l'effet d'être horriblement stupide, ce portier... (*Haut*.) Voyons cette lettre.

TONDU. Voilà, monsieur, le port z'est franc... (*A part*.) Je ne sais pas si je dois lui parler de ce gros petit monsieur qui veut le voir en particulier... non... au fait, ça me fera une occasion pour revenir...

TROUPEAU, *lui faisant signe de sortir*. Portier... est-ce que...

TONDU. Fait's excuse...

(Il sort.)

TROUPEAU. Voyons cette missive... Ah Dieu!... je reconnais l'odeur embaumée... c'est du comte de Senneville.

VAUXDORÉ. Diable!... il serait de retour...

TROUPEAU. Vauxdoré.... Vauxdoré.... un fauteuil... mes genoux se dérobent sous mes pieds...

VAUXDORÉ. De la fermeté...

TROUPEAU. La voici décachetée... (*Lisant*.) « Mon cher beau-père... » Il me nomme son cher beau-père... (*Essuyant une larme*.) Encore une crampe...

VAUXDORÉ. Achève donc...

TROUPEAU, *lisant*. « Je suis arrivé hier » de London, je me suis rendu sur-le-champ » à Belleville où l'on m'a donné votre » adresse à Paris; je ne veux prendre que » le tems de me reposer de mes fatigues, » et ce soir je me rends chez vous pour » me jeter aux pieds de votre fille que je » brûle de conduire à l'autel... » Il arrive ce soir!... ici!... pour conduire l'autel à ma fille!... Dieu! quel coup de foudre!.. (*Se laissant tomber dans un fauteuil*.) Vauxdoré, voilà qui me démonte tout-à-fait...

VAUXDORÉ. En effet... ceci devient compliqué.

SCENE III.

LES MÊMES, VIRGINIE.

VIRGINIE, *arrivant par la gauche*. Il n'est pas encore arrivé?... papa... Est-ce que vous n'avez pas vu Auguste?... Hier, il m'avait promis d'être ici de bonne heure... Eh bien! vous ne me répondez pas?... vous avez l'air tout bouleversé...

TROUPEAU. Ma fille, je ne suis pas, en effet, dans mon assiette... Tiens, vois-tu cette lettre?...

VIRGINIE. Auguste aurait-il écrit?...

TROUPEAU. Non, c'est le comte de Senneville.

VIRGINIE. Ah! ce n'est que cela!...

TROUPEAU. Que cela!... imagine-toi que le comte, qui est revenu de London, m'écrit qu'il arrive ce soir ici pour réclamer ma promesse.

VIRGINIE. Le comte arrive d'Angleterre?...

VAUXDORÉ. Il paraît même qu'il est venu ventre à terre, et plus amoureux que jamais.

TROUPEAU. S'il t'avait trouvée mariée, je lui aurais dit: Monsieur le comte, nous vous avions cru sauté avec le paquebot... C'était une réponse assez ingénieuse...

VAUXDORÉ. Et même très-spirituelle.

TROUPEAU. Et puis quand le notaire y a passé, il n'y a plus à revenir sur la consommation de la chose; mais il va te retrouver libre encore, il réclamera ma parole, il est capable de nous appeler tous en duel...

VIRGINIE. Eh bien! mon père, il y a un moyen très-simple de vous tranquilliser...

TROUPEAU. Un moyen?... vraiment, tu as un moyen?... Es-tu heureuse d'avoir des moyens...

VAUXDORÉ. Parlez, mademoiselle.

VIRGINIE. Ecoutez. Tout est prêt pour mon mariage avec Auguste... vous l'avez fixé à jeudi prochain... qui vous empêche de me marier aujourd'hui même?... Allons ce matin à la mairie... et quand le comte arrivera ce soir, il sera trop tard.

VAUXDORÉ. Parfait!... Oh! les femmes!... ce sont des puits de malice!...

TROUPEAU. C'est-à-dire que c'est une idée sublime!... une idée!... ah! oui, mais te marier aujourd'hui, est-ce possible?... M. le maire n'est pas prévenu... et les témoins...

VAUXDORÉ. Tout cela me regarde... les témoins, je m'en charge... le maire est de mes amis, je cours le prévenir et je vous réponds de tout.

VIRGINIE. Allez vite... pendant ce tems, mon père écrira à ses connaissances... il fera des invitations pour ce soir, et moi je m'occuperai de ma toilette.

TROUPEAU. Dieu! que de choses! que d'embarras!... Cours, Vauxdoré.

ENSEMBLE.

AIR : *Éternelle amitié.* (du Triolet.)

N'perdons pas un instant,
Car { il est / je suis } tout tremblant.
Quand le comte arriv'ra,
Tout sera fait déjà.

VIRGINIE.

Quel bonheur! j'ai l'espoir
D'être à lui dès ce soir.

VAUXDORÉ.

Il me faut bien courir.

TROUPEAU.

Ah! c'est pour en mourir,

(*Vauxdoré sort.*)

SCENE IV.

VIRGINIE, TROUPEAU, *puis* TONDU.

VIRGINIE. Mais Auguste n'arrive pas!... comme il va être surpris!..... ce soir je serai sa femme!... ce soir!... Dieu! va-t-il être content!...

TROUPEAU. S'il ne l'était pas, après tout ce que tu lui sacrifies, ce serait un être bien criminel.

VIRGINIE. Mais il faut songer à ma toilette... un jour de noces il faut être jolie.. Voyons, que me manque-t-il pour la cérémonie?...

TROUPEAU. Ah! mon Dieu! et mes invitations... nous n'aurons ce soir que quelques amis; mais pour le grand bal, je veux que ce soit étourdissant de luxe, de bougies et de comestibles..... je ferai faire des circulaires.

VIRGINIE. Et le plus important auquel je ne songeais pas!... le bouquet de fleurs d'orange... je ne puis pas me marier sans cela.

TROUPEAU. Je crois bien.. te marier sans fleurs d'orange! le symbole de l'innocence!... tu en auras plutôt deux qu'un.... attends un peu, ma fille.. holà!.. Portier!.. monsieur Tondu! monsieur Tondu!...

TONDU, *accourant.* Voilà.. fait's excuse.. que désirez-vous, monsieur Berger... non, non... Troupeau, Troupeau?...

TROUPEAU. Monsieur Tondu, ma fille se marie aujourd'hui même.... mais il nous manque quelque chose de très-nécessaire pour une telle cérémonie...

TONDU. Je vois ce que c'est... vous voulez que j'aille chercher le mari?

TROUPEAU. Vous êtes borné, portier.... il n'est pas question de courir après un mari... Dieu merci, ce n'est pas cela qui nous manque... il nous faut un beau bouquet de fleurs d'orange... vous savez... ça se place sur la tête..... ce qui annonce que la mariée... enfin quelque chose d'artificiel...

TONDU. Je comprends; mais par malheur il n'y a pas de fleuriste dans le quartier.

TROUPEAU. Comment?

TONDU. Ah!... une idée!... Pardi, ça ferait joliment votre affaire...

VIRGINIE. Qu'est-ce donc?

TONDU. Voilà... notre maison est très-conséquente, et nous avons dans l'autre corps-de-logis des petites mansardes que nous ne louons qu'à des personnes tranquilles et décentes...

TROUPEAU. Portier... je ne vois rien là dedans qui sente la fleur d'orange.

TONDU. Fait excuse.... dans une de ces petites chambres, la moins cher, nous avons une jeune femme, c'est-à-dire une jeune fille, oh! qui est bien sage, bien honnête! ne recevant personne, et ne sortant que pour aller porter son ouvrage.... c'est justement des fleurs artificieuses qu'elle confectionne.. Pauvre jeune fille! elle n'est pas heureuse..... je dirai même qu'elle manque à peu près de tout.

VIRGINIE. Et elle travaille bien?...

TONDU. Comme une fée!... elle fait des fleurs que ça se renifle par mégarde; mais pour comble de malheur, elle vient de faire une maladie, de telle sorte qu'ayant été long-tems sans pouvoir travailler, elle a perdu toutes ses pratiques des magasins... aussi ça mange du pain et pas grand'chose avec, et malgré ça, ça ne se plaint pas.

VIRGINIE. Pauvre fille!

TROUPEAU. Portier, une fleuriste qui mange son pain sec ne peut rien avoir d'assez beau pour nous... il faut aller dans un des magasins les plus huppés de Paris...

VIRGINIE. Pourquoi donc ça, mon papa?

AIR : *Abonné de l'Opéra-Comique.*

Si, grâce à vous, jamais de l'indigence
Le tableau n'affligea mes yeux,
En ce moment, je souffre quand je pense,
Que près d'ici quelqu'un est malheureux.
Permettez-moi, je vous en prie,
En l'employant d'adoucir sa douleur;
Faire du bien le jour qu'on se marie,

Pour l'avenir ça doit porter bonheur,
Ah! je le sens, ça doit porter bonheur.

Monsieur Tondu, allez trouver cette pauvre fille, demandez-lui si elle a ce qu'il me faut, et qu'elle me l'apporte avant une heure.

TONDU. Ça suffit, mam'zelle... j'y cours énopinément... (*A part.*) C'te pauv'demoiselle, ça va-t-il lui faire plaisir!...

(Il sort en courant.)

TROUPEAU, *écrivant des lettres*. Décidément, ma fille a toutes les vertus privées!

VIRGINIE, *qui a été regarder au fond*. Ah! le voilà!... c'est lui, enfin!...

SCENE V.

VIRGINIE, AUGUSTE, TROUPEAU.

VIRGINIE, *d'un ton aimable*. Arrivez donc, monsieur, vous vous faites bien attendre!...

(Auguste baise la main de Virginie.)

TROUPEAU, *gravement*. Bonjour, mon gendre.

AUGUSTE. Pardon, ma chère Virginie, mais des démarches indispensables pour quelques papiers qui me manquaient encore.....

VIRGINIE, *souriant*. Pour notre mariage?

AUGUSTE. Sans doute.

TROUPEAU. Et vous avez maintenant tout ce qu'il vous faut?...

AUGUSTE. Oui, mon cher beau-père.

TROUPEAU, *à part*. Il m'appelle aussi son beau-père, mais quelle différence!

VIRGINIE. Eh bien! mon ami, que diriez-vous si notre bonheur se trouvait avancé?... si notre mariage, au lieu de se conclure dans six jours, se faisait aujourd'hui même?...

AUGUSTE, *surpris*. Aujourd'hui!

TROUPEAU, *se levant*. Oui, mon gendre; une lettre du comte m'apprend qu'il viendra ce soir réclamer la main de ma fille que je lui avais promise... (*Il pousse un soupir.*) Il faut donc que ce soir tout se trouve terminé..... la retrouvant votre femme, il ne lui viendra plus à l'idée d'en faire son épouse... c'est ma manière de voir.

(Il se remet à écrire.)

AUGUSTE. En effet, vous avez raison.

VIRGINIE, *tirant un peu Auguste à l'écart*. Auguste, je vous trouve bien sérieux...

AUGUSTE. Moi?

VIRGINIE. Est-ce que vous seriez fâché d'être aujourd'hui mon époux?

AUGUSTE. Virginie, vous ne pouvez pas le penser... c'est la surprise, la joie...

VIRGINIE. Ah! c'est la joie qui vous donne l'air triste?...

TROUPEAU, *se levant*. J'ai terminé le modèle de mes lettres de faire-part... il faut aller au passage du Caire.. et le dîner qu'il faut commander... Vauxdoré qui ne revient pas... si j'avais tous les jours une fille à marier, je suis persuadé que je deviendrais Cretin...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VAUDORÉ.

VAUXDORÉ. Me voici...j'ai vu le maire... c'est arrangé, c'est convenu... dans une heure soyez prêts... maintenant il s'agit d'avoir des voitures, des remises...

TROUPEAU. Ah! mon Dieu! c'est juste... les voitures m'étaient sorties de la tête... Je vais aller avec toi, Vauxdoré... Ma fille, songe à ta toilette.

VIRGINIE, *examinant toujours Auguste*. Oui, mon père.

TROUPEAU. Vous, mon gendre, je pense que vous épouserez ma fille en noir...

AUGUSTE. Dans dix minutes je serai prêt.

VAUXDORÉ, *entraînant Troupeau*. Tu causeras demain.

AIR: *Allons, vite à l'ouvrage* (Fort-l'Évêque).

Allons, je t'en supplie,
Dépêchons..... c'est urgent,
Pour la cérémonie,
Mon cher, on nous attend.

ENSEMBLE.

AUGUSTE ET VIRGINIE.

Allons, je vous en prie,
Dépêchez, c'est urgent,
Pour la cérémonie,
Déjà l'on nous attend.

TROUPEAU.

Allons, je t'en supplie,
Dépêchons, c'est urgent,
Pour la cérémonie,
Mon cher, on nous attend.

(*Vauxdoré et Troupeau sortent.*)

SCENE VII.

AUGUSTE, VIRGINIE, puis TONDU.

VIRGINIE *à part*, *le regardant toujours*. Et c'est le bonheur qui lui produirait cet effet-là?...

AUGUSTE, *à part*. C'est aujourd'hui!..

et cela sans l'avoir revue!..... sans savoir ce qu'elle est devenue!... quoique bien coupable envers moi, son souvenir est là... qui revient toujours s'offrir à ma pensée.

VIRGINIE. Auguste... (*Auguste se retournant vivement.*) Je suis là, mais... si je vous dérange, je vais vous laisser seul...

AUGUSTE. Ah! pardon!...je réfléchissais.. je pensais à ce qu'il me reste à faire...Virginie...désormais vous êtes la seule femme que j'aimerai, car vous ressentez pour moi un véritable attachement...vous m'en avez donné des preuves... oh! oui, je serai heureux avec vous, et ce soir...

VIRGINIE. Vous me dites ça drôlement, mon ami!... tenez, vous avez quelque chose qui vous occupe...

AUGUSTE, *surmontant sa tristesse.* Ce qui m'occupe, Virginie, c'est vous, c'est vous seule... vous qui méritez si bien ma tendresse... ce qui m'occupe, c'est l'approche du moment qui doit assurer notre sort.

AIR *des Danseurs à la classe.*

Si mon front est rêveur,
C'est l'espoir du bonheur
Qui toujours vient troubler l'ame.
Ah! bannis ta frayeur,
C'est douter de mon cœur;
Maintenant n'es-tu donc pas ma femme?
Oui, ce mot doit calmer ta frayeur.
Près de toi, sans regrets,
Je vivrai désormais.
N'es-tu pas innocente et jolie?
Je veux suivre tes lois,
(*Tristement.*)
Lorsque j'aime une fois,
Mon amour dure toute la vie.

Reprise ensemble.

AUGUSTE.

Si mon front, etc.

VIRGINIE.

Si son front est rêveur,
C'est l'espoir du bonheur,
Qui toujours vient troubler l'ame.
Bannissons ma frayeur,
C'est douter de son cœur;
Maintenant ne suis-je pas sa femme?
Oui, ce mot doit calmer ma frayeur.

VIRGINIE. Oh! je veux vous croire, Auguste, je serais si malheureuse, si je n'avais pas tout votre amour; je suis exigeante, moi; et je n'entends pas qu'on ne m'aime qu'à demi... vous souriez, à la bonne heure, monsieur; voilà la figure qui convient un jour de noces... regardez comme j'ai l'air content, moi.

AUGUSTE. Chère Virginie!

(Il lui baise la main.)

TONDU *accourant.* Mam'zelle... j'ai fait votre commission. Notre locataire avait justement ce qu'il vous fallait.. elle prépare tout cela et va vous l'apporter.

VIRGINIE. C'est bien.

AUGUSTE. Qu'est-ce donc?

VIRGINIE. Rien... des détails de parure... je vais à ma toilette... Vous, monsieur, j'espère que vous ne vous ferez pas attendre.

AUGUSTE. Oh! je vous le promets. Au revoir!

Reprise de la fin de l'air précédent.

Mon front n'est plus rêveur, etc.

VIRGINIE.

Son front n'est plus rêveur, etc.

(*Virginie sort par la gauche et Auguste par le fond.*)

SCENE VIII.

TONDU *seul*, *puis* DOUDOUX.

TONDU. Que c'est gentil deux amans qui font coïncider leur flamme!.. ça me ramemore le jour où j'épousa feu madame Tondu, nous nous embrassions toutes les cinq minutes.

DOUDOUX, *en grande tenue.* Monsieur Troupeau?...

TONDU. Pardine, monsieur, vous jouez de malheur... il est sorti.

DOUDOUX. Il y a trop long-tems que je guette le moment de le voir... je l'attendrai ici, concierge.

TONDU. Il ne tardera point... (*à part*) et moi qui l'avais oublié, ce petit monsieur! (*Haut.*) Fait excuse si je vous quitte, monsieur; mais j'ai tant de commissions en train...

DOUDOUX. Allez, suisse, allez... vous me ferez même plaisir en ne restant pas.

TONDU, *à part.* Ce sera un des témoins qui a peur de manquer le festin. (*Il salue.*) Fait excuse...

DOUDOUX. C'est bon... il m'obsède avec ses excuses... Allez, suisse.

(Tondu sort.)

SCENE IX.

DOUDOUX, *seul.*

Enfin, me voilà sous son toit!... Virginie!... elle habite cette maison!... elle a marché là où je marche... elle s'est assise dans ce fauteuil!... (*il s'y assied*) et elle a humé l'air que je hume... (*Il aspire avec affectation.*) Virginie! Virginie!.. tu m'aimes donc! ah! oui, tu m'aimes, car c'est pour moi, Doudoux, moi, Doudoux! que

tu as refusé le comte de Senneville. Sûr, comme je l'étais de ton amour, je n'ai voulu me présenter à monsieur Troupeau que muni de toutes les pièces nécessaires à un jeune homme qui a des vues honnêtes. Voici le consentement de mon père, que j'ai été chercher à Liége, ville superbe, renommée par ses bouchons ; puis mon acte de naissance que je me suis procuré à Melun, ma ville natale, la patrie des anguilles ; ensuite l'acte de décès de ma mère, mon exemption de la conscription et un billet de garde ; avec tout ça et un costume entièrement neuf, si l'on ne pouvait pas devenir père de famille, il faudrait être bien mal conformé.

AIR : *Avez-vous vu dans Barcelonne ?*

Oui, je plairai, oui, je dois faire
Le plus aimable des maris.
Maintien, grosseur, taille, manière,
Oui, j'ai bien tout pour satisfaire
Le tendre objet que je chéris.

Je n'crois pas avoir le teint blême,
J'ai de bons yeux, de bonnes dents,
Je mang' bien et je bois de même ;
Je veux, dans mon ardeur extrême,
Que mon épouse, tous les ans,
Me donne deux ou trois enfans.
Oui, je plairai, etc.

Je serai galant ; dans ma joie,
Je veux la couvrir de mes dons,
Je veux qu'elle ait des bas de soie.
Je prétends que sa tête ploie
Sous les plumes, sous les chiffons,
Les rubans, les fleurs, les pompons.
Oui, je plairai, etc.

Dieu ! j'entends monsieur Troupeau !... Allons, de l'aplomb, Doudoux, il s'agit de joncher de fleurs le chemin de ta vie.

SCENE X.

DOUDOUX, TROUPEAU.

TROUPEAU, *sans voir Doudoux.* Nous aurons des voitures et des cochers avec des bouquets... je voulais en faire mettre aussi aux chevaux, mais on m'a dit que ça pouvait leur porter à la tête.

DOUDOUX, *à part.* Produisons-nous. (*Haut.*) Hum !.... Monsieur Troupeau veut-il bien permettre ?...

TROUPEAU. Que vois-je !.... monsieur Doudoux... par quel hasard ?...

DOUDOUX. Ce n'est point du tout un hasard, c'est une affaire très-majeure..... qui m'amène chez vous... je viens pour...

TROUPEAU. Une affaire... ah ! mon cher, j'en ai aussi, moi, et par-dessus la tête... Allons, bon ! voilà que j'ai oublié mes lettres de faire-part... étourdi !... voilà le modèle... mon cher monsieur Doudoux, si vous pouviez être assez aimable pour me faire quelques courses, car je n'aurai jamais le tems d'en finir...

DOUDOUX, *à part.* Il faut me rendre agréable... (*Haut.*) Commandez, monsieur Troupeau... je vous suis dévoué jambes et bras... Mais pourrais-je savoir ?...

TROUPEAU. Mon cher Doudoux, vous avez sans doute appris à Belleville que ma fille devait être comtesse ?

DOUDOUX. Oui, mais elle a refusé...

TROUPEAU. Le comte de Senneville ! elle a eu cette barbarie !.... Que voulez-vous ? son cœur avait parlé, et il a bien fallu consentir à la marier à celui...

DOUDOUX, *transporté de joie.* Vous avez consenti !... il se peut !... vous avez consenti !... O digne père !.... ô respectable père !... ô...

(Il lui embrasse le pan de son habit.)

TROUPEAU. Sans doute que j'ai consenti... puisque aujourd'hui même, ma fille épouse monsieur Auguste Montreville.

DOUDOUX, *saisi.* Qu'est-ce à dire ?...

TROUPEAU. Oui, monsieur Auguste Montreville, celui qu'elle préfère au comte de Senneville.

DOUDOUX, *à part, en enfonçant son chapeau sur ses yeux.* C'est ignoble ! c'est révoltant ! c'est de la dernière malhonnêteté ! quand je crois que c'est moi !... quand j'arrive... oh ! mais... je le répète, c'est ignoble, c'est révoltant, c'est de la dernière malhonnêteté !...

TROUPEAU. Ainsi, mon cher Doudoux, puisque vous m'avez promis de m'obliger... faites-moi l'amitié de courir au passage du Caire... vous me ferez tirer deux cents lettres de faire-part qui sont aussi des lettres d'invitation pour le grand bal que je veux donner... Quant à vous... j'espère que vous voudrez bien rester ce soir au souper que j'offre...

DOUDOUX, *revenant d'un air déterminé.* Vous offrez un souper ?... Allons, il faut agir en homme ; je serai ce soir du souper.. j'y serai pour la narguer... j'y mangerai de manière à m'incommoder... je serai là... toujours devant elle, comme un remords en pantalon collant... je ne manquerai pas une contredanse... je me bourrerai de glaces et de biscuits... et tout cela sans la perdre de vue... afin qu'elle rencontre toujours mes yeux qui me sortiront continuellement de la tête... (*A Troupeau.*) Votre billet... (*Troupeau le lui donne, il le regarde.*) C'est cela... (*Il le froisse dans ses

mains avec fureur.) C'est bon... (*Il renfonce encore son chapeau.*) Je vais au passage du Caire!...

(Il sort brusquement.)

SCENE XI.

TROUPEAU, *puis* VIRGINIE.

TROUPEAU. Ce jeune homme a quelque chose de nerveux dans la physionomie..... Est-ce qu'il éprouverait aussi des crampes?...

VIRGINIE, *en toilette.* Me voici, mon père, comment me trouvez-vous?

TROUPEAU. Tu es bien... tu es supérieurement bien.... Dieu! quelle ravissante comtesse tu aurais fait!...

VIRGINIE, *l'interrompant.* Mais vous n'êtes pas prêt... Et cette fleuriste qui n'arrive pas...

TROUPEAU. Je vais aller prier monsieur Tondu de la faire descendre... ensuite je passe un habit, et je reviens pour te donner la main...

(Il sort.)

SCENE XII.

VIRGINIE, *seule.*

Ce pauvre papa!... il fait tout ce que je veux... c'est dommage que je n'aie pas pu faire tout ce qu'il voulait... ce n'est pas ma faute, j'aime tant Auguste!.... Mais cette fleuriste ne vient pas, et je n'aurai jamais le tems d'être coiffée...

(Elle va s'asseoir devant la psyché, et s'arrange les cheveux. Tondu arrive par le fond avec Adrienne.)

SCÈNE XIII.

VIRGINIE, TONDU, ADRIENNE.

(Adrienne, quoique propre, est très-pauvrement vêtue; elle tient un carton à la main, et suit Tondu.)

TONDU. Par ici, mamzelle, par ici..... (*A Virginie.*) Mademoiselle, c'est la fleuriste...

VIRGINIE, *sans se détourner.* Ah! bien...

TONDU, *à Adrienne.* Mamzelle, on est à vous... Fait excuse...

(Il sort.)

(Adrienne place son carton sur la table à droite, l'ouvre, prend le bouquet et l'arrange; tout cela en tournant le dos à Virginie.)

VIRGINIE, *se retourne, et considère un moment Adrienne.* C'est cette pauvre fille! comme elle a l'air malheureux!... habiter une mansarde, et y manquer du nécessaire!.... on ne pense pas à cela quand on est riche... (*Haut à Adrienne.*) Mademoiselle, voulez-vous m'apporter?...

ADRIENNE, *se retournant.* Voici ce qu'on m'a demandé.

VIRGINIE. Quelle voix!...

(Les deux jeunes filles se regardent.)

ADRIENNE.

AIR : *de Wallace.*

Virginie!

VIRGINIE.

Adrienne!...

(*Elle court à elle.*)

Eh! quoi, je te revoi!
Quell' surprise est la mienne!
Ah! quel moment pour moi!

ADRIENNE.

Vous ne pensiez plus, je parie,
A celle qui vous aimait tant....

VIRGINIE.

Le souvenir de mon amie
A mon cœur fut toujours présent.

ENSEMBLE.

Virginie!..... Adrienne!....
Eh! quoi, je te revoi!
Quell' surprise est la mienne.
Ah! quel moment pour moi!
Oui, c'est bien toi
Que je revoi! } (*bis.*)

ADRIENNE, *tristement.* D'où vient votre étonnement, Virginie?.. ignorez-vous que votre père m'avait chassée de chez lui?...

VIRGINIE. Chassée!... toi!..... pauvre Adrienne!..... oui, sans doute, j'ignorais cela... on m'a dit que tu avais voulu partir... mais pourquoi donc mon père t'a-t-il renvoyée?...

ADRIENNE. Pourquoi?... vous me demandez pourquoi?...

VIRGINIE. Ne me dis pas vous..... Adrienne, ne suis-je plus ton amie?...

ADRIENNE. Ah! j'ai bien souffert!..... et si je t'en disais la cause...

VIRGINIE. Dis-la-moi.. Adrienne, dis-la-moi... ne me cache rien.

ADRIENNE. Tu le veux?..... Eh bien! c'est à cause de tes intrigues avec M. Doudoux et M. Godibert, que j'ai été honteusement chassée de la maison de ton père... j'aurais pu facilement faire éclater mon innocence, mais pour cela il eût fallu te compromettre, attirer sur toi la colère de ta famille, et je me suis souvenu des bienfaits de ta mère...

AIR *d'Aristippe.*

Je lui devais ce cruel sacrifice,
Je dus souffrir qu'on déchirât mon cœur;
On m'accabla de soupçons, d'injustice,

Et l'on jeta sur moi le déshonneur. (*bis.*)
Oui, cette honte, oui je l'ai supportée;
Mon dénouement, personne ne l'a su!...
Ah! maintenant ma dette est acquittée,
Car j'ai donné plus que je n'ai reçu. (*bis.*)

VIRGINIE. C'était pour moi!...

ADRIENNE. Je partis; j'entrai chez une fleuriste; je travaillai, espérant qu'un jour celui que j'aimais reviendrait et tiendrait la promesse qu'il m'avait faite de m'épouser... mais hélas! je n'en reçus pas de nouvelles... je pensai que les propos que l'on avait faits sur mon compte lui avaient été rapportés, que lui aussi m'avait crue coupable... oh! alors le chagrin s'empara de moi.... je tombai malade..... sans ressource et sans amis pour me soigner...

VIRGINIE. Mon Dieu! et c'est moi qui ai causé tout cela!... ah! tu dois bien me haïr!...

(Elle pleure.)

ADRIENNE. Virginie, ne pleure pas... te haïr! oh! non... j'ai bien souffert, mais je te pardonne..... parlons de toi.... tu es heureuse, n'est-ce pas, tu vas te marier?... ah! sans doute tu aimes bien celui que tu vas épouser?... Tiens! voilà ton bouquet... laisse-moi te l'attacher...

VIRGINIE, *prenant le bouquet*. Donne.... donne-moi...

ADRIENNE. Et qui donc épouses-tu?...

VIRGINIE, *prenant une résolution*. Tu le sauras plus tard... (*A part.*) On vient.... (*Elle va voir à la porte.*) C'est lui!... mon Dieu! mon Dieu!... donne-moi du courage... (*Haut.*) Adrienne.. entre dans cette chambre... (*Elle indique une chambre à droite.*) Oh! tiens!..... embrasse-moi, Adrienne...

ADRIENNE, *l'embrassant*. Virginie... tu trembles...

VIRGINIE. Ce n'est rien..... entre là..... entre vite.

(Elle fait entrer Adrienne et ferme la porte.)

SCÈNE XIV.

VIRGINIE, *puis* AUGUSTE.

VIRGINIE, *à part*. Aurai-je bien la force?.. (*Auguste paraît.*) C'est lui!... (*Haut.*) Auguste, il faut que je vous parle avant que mon père ne revienne...

AUGUSTE. Me voici, Virginie; mais qu'avez-vous?... comme vous semblez agitée..... Serait-il arrivé quelque événement?...

VIRGINIE. Non... rien... c'est que... ce que j'ai à vous dire...

AUGUSTE. Virginie... vous m'effrayez... vos yeux sont remplis de larmes..... mais qu'avez-vous donc, de grâce?...

VIRGINIE, *s'essuyant les yeux et prenant le bouquet*. Ecoutez-moi, Auguste; vous voyez ce bouquet... Eh bien!... c'est une pauvre fille qui vient de me l'apporter... elle habite une mansarde où elle manque de tout..... quoiqu'elle travaille jour et nuit .. elle aimait un jeune homme en qui elle avait mis l'espoir de son avenir. Ce jeune homme l'a oubliée, ou plutôt l'a crue coupable, et il va en épouser une autre... Eh bien!...

AUGUSTE. Eh bien?...

VIRGINIE. Ce jeune homme... c'est vous... cette pauvre fille... c'est Adrienne...

AUGUSTE. Adrienne!...

VIRGINIE. Vous l'aimiez... vous reveniez pour l'épouser, lorsque des bruits affreux ont terni sa réputation... vous l'avez abandonnée... abandonnée pour moi... et cependant...

AIR *de la Vieille.*

C'est moi seule qui fus blâmable,
Tandis que chacun l'accusait;
Mais lorsque le destin l'accable,
Je dois divulguer ce secret.
Ces rendez-vous dont on la croit coupable,
C'était à moi qu'on les donnait....

AUGUSTE.

C'était à vous!...

VIRGINIE.

A moi qu'on les donnait...
Mais trop long-tems cette pauvre Adrienne,
De mes erreurs a supporté la peine,
Auguste, il faut reprendre votre chaîne...

(*Elle court chercher Adrienne.*)

Tenez... sa main remplacera la mienne.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ADRIENNE.

AUGUSTE. (*Parlé.*) Adrienne!

ADRIENNE. Auguste!

VIRGINIE, *les unissant.*

Votre chagrin sera vite oublié,
Entre l'amour et l'amitié.

ENSEMBLE.

Notre chagrin sera vite oublié,
Entre l'amour et l'amitié.

ADRIENNE. Oh! mon Dieu! ce n'est point un rêve!...

AUGUSTE. Adrienne!... oh oui! tu seras ma femme... toi que j'osai croire coupable! que j'osai soupçonner!...

ADRIENNE. Virginie... Et c'est à toi que je dois ce bonheur!...

VIRGINIE. J'avais causé tout le mal... je devais le réparer.

SCENE XVI.

VAUXDORÉ, VIRGINIE, TROUPEAU, AUGUSTE, ADRIENNE, puis DOUDOUX.

(Troupeau sort de la droite, Vauxdoré entre par le fond.)

VAUXDORÉ, *entrant le premier*. Tout est prêt... les voitures nous attendent... les témoins se sont arrêtés dans le jardin...

TROUPEAU. Allons, en route... ma fille, mon gendre... que vois-je ! mademoiselle Adrienne !

VAUXDORÉ. Mademoiselle Adrienne !...

VIRGINIE. Oui, mon père... Adrienne, que vous avez injustement chassée de chez vous... Adrienne, qui doit épouser monsieur Auguste Montreville.

TROUPEAU. Epouser monsieur Auguste ! tu as dit : épouser monsieur... Ah ! pour le coup ! c'est trop fort... lorsque les bans sont publiés... que les chevaux et les témoins s'impatientent..... mais enfin, Virginie, en n'épousant plus M. Auguste Montreville...

VIRGINIE. Je suis prête à devenir la femme du comte de Senneville.

TROUPEAU. Qu'as-tu dit?..... Ciel !..... Vauxdoré... embrasse-moi... elle a dit... j'en perdrai l'esprit... ma fille, ma chère fille, ma bien-aimée fille..... où est ma tante ?... que trois courriers partent apprendre cela à ma tante... je veux célébrer ce mariage par des fêtes magnifiques... Je veux que l'on y tire trois feux d'artifice...

DOUDOUX, *arrivant avec un paquet énorme de lettres*. Monsieur Troupeau, voici les lettres...

TROUPEAU. Ah ! c'est vous, mon ami... ma fille n'épouse plus monsieur Montreville.

DOUDOUX, *laissant tomber le paquet*. Il se pourrait !... quel espoir !...

TROUPEAU. Embrassez-moi... (*Il l'embrasse.*) Maintenant faites-moi l'amitié de retourner au passage du Caire, et de faire mettre à la place du nom de monsieur celui du comte de Senneville.

DOUDOUX. Quelle infâme dérision !..... vous vous moquez de moi, d'une façon...

VAUXDORÉ, *bas à Doudoux*. Allons, pas d'humeur... il y a un repas superbe... trois services sans compter le dessert.

DOUDOUX. Trois services !... allons, soyons homme jusqu'à la fin.

CHŒUR FINAL.

AIR *de l'If de Croissey*.

TROUPEAU, VAUDORÉ.

ENSEMBLE.

Ah ! grand Dieu ! quelle ivresse !
De plaisir bat mon cœur,
Elle sera comtesse,
Quel honneur ! quel bonheur !

VIRGINIE.

Ce matin, sa tendresse
Suffisait à mon cœur ;
Mais je serai comtesse,
Pour moi plus de bonheur !

AUGUSTE, *à Adrienne*.

Ah ! mon Dieu, quelle ivresse !
De plaisir bat mon cœur !
Dans mes bras je te presse,
Ah ! pour moi quel bonheur !

ADRIENNE.

Ah ! mon Dieu, quelle ivresse !
De plaisir bat mon cœur,
J'étais dans la détresse,
Je renais au bonheur.

DOUDOUX.

Partageons leur ivresse,
Etouffons ma douleur ;
J'irai chez la comtesse,
C'est encore un bonheur.

TROUPEAU.

Quel changement inespéré !

ADRIENNE.

Ah ! mon bonheur est assuré ;

VAUXDORÉ.

Ell' s'ra comtesse, c'est pour tout d'bon,

DOUDOUX.

Et j' serai son premier garçon !

TONDU, *annonçant*. Monsieur le comte de Senneville !

(Reprise du chœur. — Le rideau baisse.)

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

PLUS DE JEUDI,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par feu Victor Ducange et M. Anicet Bourgeois.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 2 septembre 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
JULIEN, peintre d'enseignes.	LEGRAND.	FANCHETTE, femme de Michel.	Mlles BEAUCHÊNE.
MICHEL, figuriste.	MM. HYCINTHE.	JUSTINE, femme de Julien.	POUGAUD.
		LA MÈRE CLOQUET, voisine.	FLORE.

ACTE PREMIER.

Le Coucher.

Le théâtre représente un vaste pallier formant presque une chambre. Trois portes s'ouvrent sur le pallier : à droite, la porte de Michel ; à gauche, la porte de Julien ; au fond, la porte de madame Cloquet, et à gauche, la cage de l'escalier. A droite et à gauche, au moyen de fenêtres ouvrant du côté du public, on distingue en partie l'intérieur des chambres de Michel et de Julien. A droite de la porte de Michel, un buste en plâtre ; au-dessus de la porte un petit écriteau portant ces mots : MICHEL ARTISTE FIGUSTE. A droite, à la porte de Julien, une enseigne de la bonne foi, et au-dessus cet écriteau : MONSIEUR JULIEN, ARTISTE PEINTRE EN HISTOIRE ET EN BATIMENS. Enfin, au-dessus de la porte du fond, cet autre écriteau : MADAME VEUVE CLOQUET, RAVAUDEUSE. A gauche, une fenêtre donnant sur la rue.

SCENE I.

MAD. MICHEL, MAD. CLOQUET.

MAD. MICHEL, *à madame Cloquet qui est encore dans la chambre de Michel.* Voyons, madame Cloquet, l'oie est-elle plumée !

MAD. CLOQUET. La v'là !

MAD. MICHEL. Comme nous en sommes convenues, vous allez la faire rôtir chez vous, n'est-ce pas?

MAD. CLOQUET. Certainement... sans ça, il n'y aurait pas de surprise... si M. Michel arrivait et qu'il visse de quoi y retourne, tout serait éventé ; mais soyez tranquille, je suis très discrétionnaire... j'ai été mariée aussi dans mon temps, et j'ai z'eu des secrets dont mon mari n'y a jamais rien vu.

MAD. MICHEL. Et votre feu...

MAD. CLOQUET. Est allumé...

MAD. MICHEL. Que vous êtes bonne !

MAD. CLOQUET. Laissez donc... quand on a des voisines comme vous, et madame Julien, votre sœur, on se mettrait son appartement sans dessus dessous, pour leur être utile et agréable.

MAD. MICHEL. C'est que voyez-vous, madame Cloquet, c'est un grand jour que le jour anniversaire d'un mariage.

Air : *Vaud. de l'Apothicaire.*

Près d'un époux qu'on veut chérir
Au sein de son petit ménage ;
Ah ! qu'on s' rappelle avec plaisir
Le premier jour du mariage
Ce jour où l'bonheur qu'on attend
Remplit notre ame toute émue...
On s'en éloigne à chaque instant,
Mais on ne le perd pas de vue, *bis.*

MAD. CLOQUET. A qui le dites-vous? feu mon pauvre Cloquet, m'a laissé un fameux souvenir de ce jour-là... Dieu! quel bel homme! cinq pieds onze pouces, ma chère... même que dans les commencemens de notre hyménée; j'ai eu bien de la peine à me faire à sa taille.

MAD. MICHEL. Ah! mon Dieu, je crois qu'on monte l'escalier... sauvez-vous... courez, courez donc.

MAD. CLOQUET. N'ayez pas peur. On ne me verra pas.

SCÈNE II.

Les Mêmes, MAD. JULIEN, *un paquet sous le bras.*

MAD. JULIEN, *arrêtant madame Cloquet.* Tiens, tiens, où allez-vous donc, mère Cloquet, et qu'est-ce que vous avez donc sous votre tablier?

MAD. CLOQUET. Moi... c'est... c'est des paires de bas que je vas restaurer.

MAD. JULIEN. Laissez donc... pour que je vous croie, faudrait pas laisser voir les pattes de votre canard.

MAD. CLOQUET. Eh bien, vous n'y êtes pas... ce canard, c'est une oie.

MAD. MICHEL. Et toi, Justine, qu'as-tu donc sous ton bras?

MAD. JULIEN. Moi! oh! je ne suis pas cachotière; mon secret, c'est un gros pâté.

MAD. CLOQUET. Il est gigantèce.

MAD. JULIEN. Je gage que Fanchette et moi, nous avons eu la même idée.

MAD. MICHEL, *riant.* Je crois qu' oui...

MAD. JULIEN. C'est aujourd'hui, le...

MAD. MICHEL. Quinze aout 1835.

MAD. JULIEN. Et tu t'es mariée...

MAD. MICHEL. Le quinze..

MAD. JULIEN. Aout... trois semaines avant moi... oh! j'ai aussi bonne mémoire que toi, et depuis huit jours j'ai fait faire de bien mauvais dîners à mon pauvre Julien, pour économiser de quoi t'offrir aujourd'hui à toi et ton mari un dîner superbe, un vrai repas de noce.

MAD. MICHEL, *l'embrassant.* Bonne petite sœur! sans t'en rien dire, j'ai fait la même chose, et pour qu'on ne se doutât de rien, madame Cloquet s'était chargée de faire la cuisine chez elle.

MAD. JULIEN. Eh bien! il ne faut rien changer à ton arrangement... nous mettrons toutes nos économies ensemble, le dîner n'en sera que meilleur... seulement il se fera chez moi.

MAD. MICHEL. Non, non, chez moi; c'est plus grand.

MAD. JULIEN. C'est plus petit.

MAD. CLOQUET. Ecoutez, voulez-vous me permettre de vous donner un avis.

MAD. MICHEL, *et* **MAD. JULIEN.** Certainement.

MAD. CLOQUET. La v'là, mon avis! je dis qu'on a beau être amoureux, faut avoir ses aises quand on mange...en conséquence voilà mon idée... ce carré est à nous trois... comme nous sommes tout en haut de la maison, une fois la porte du petit escalier fermée, nous sommes tout-à-fait chez nous... qu'est-ce qui nous empêche de mettre le couvert ici.

MAD. JULIEN. Elle a raison; nous dînerons sur notre frontière; ce ne sera ni chez toi, ni chez moi, ce sera chez nous.

MAD. MICHEL. Je le veux bien.

MAD. CLOQUET. C'est dit... et mon apprentise Scolastique nous servira à tablle ce sera bon genre; pour commencer, el va mettre ça à la broche.

Elle rentre dans sa chambre et en sort un moment après.

MAD. JULIEN. Elle a quelquefois de bonnes idées, la mère Cloquet... Ah! ça, dis-moi donc, Fanchette, ton mari a-t-il eu de la mémoire aussi?

MAD. MICHEL. Michel! oh! il m'a embrassée plus de vingt fois, ce matin; j'ai cru qu'il ne s'en irait pas.

MAD. JULIEN. Et tu es bien sûre qu'il reviendra dîner?

MAD. MICHEL. Sans doute.

MAD. JULIEN. C'est que c'est aujourd'hui jeudi, ma chère.

MAD. MICHEL. Ah! mon Dieu, je n'y pensais plus...

MAD. CLOQUET, *apportant un panier et une terrine.* Je vas éplucher mes légumes.

MAD. MICHEL. Mais c'est égal... je prierai... je cajolerai tant mon petit Michel que je suis certaine qu'il restera à dîner avec nous.

MAD. CLOQUET. Voyez donc un peu la belle grace qu'il vous fera... en vérité, vous gatez vos maris, mesdames; feu mon pauvre Cloquet avait été mis sur un autre pied que ça; aussi il marchait droit, le cher homme.

MAD. MICHEL. Chacun arrange son bonheur comme il l'entend, et certes, ma sœur et moi nous n'avons pas à nous plaindre de notre sort, nous avons épousé les deux plus braves ouvriers de Paris, et nous pouvons dire que nous avons deux excellens maris.

MAD. JULIEN. Excepté le jeudi.

MAD. MICHEL. Justine, ça n'est pas bien ce que tu dis là... parlons haut et à tout le monde des bonnes qualités de nos maris et gardons le reste pour nous.

MAD. JULIEN. Tiens! pourquoi donc?

Air : *Jadis et aujourd'hui.*

Je sais, sans être bien savante
Que dans le monde, adroitement,
Il est des choses que l'on vante
Pour s'en défair' plus facilement.
Avec mon mari, faut qu' je l' dise
Ce moyen n' s'rait pas d' bon aloi;
Pourquoi vanterai-je ma marchandise!
Puis que j' veux la garder pour moi.

D'ailleurs, ça soulage, de dire ses peines à ses amis.

MAD. CLOQUET. Comment, vos maris vous font des peines? mais c'est une horreur.

MAD. MICHEL. Oh! je vais tout vous dire, mère Cloquet, car à présent, vous supposeriez des choses... Michel et Julien sont tous deux de Paris, ils ont été élevés ensemble, ils ne se sont jamais quittés et avec quatre autres de leurs amis, ils avaient formé une association presque fraternelle, pour que plus tard, le mariage ne vînt pas rompre leur amitié; ils sont convenus qu'un jour par semaine, le jeudi, ils se réuniraient et feraient ensemble un diner de garçons, comme ils en fesaient autrefois... il n'y a pas grand mal dans tout ça, n'est-ce pas?

MAD. JULIEN. Oui; mais voilà le mauvais côté de la médaille... Michel et Julien sobres toute la semaine, s'abandonnent le jeudi... le vin est fort, la tête est faible... enfin, ma chère madame Cloquet, quand ils rentrent, il y a tapage à la maison, nos meubles en savent quelque chose... heureuses encore quand leur mauvaise humeur ne se passe que sur eux.

MAD. CLOQUET. C'est donc ça, que vendredi dernier, madame Michel avait les yeux rouges, et que toutes vos tasses avaient perdu leurs anses... peut-on traiter comme ça, sa femme et son mobilier? Jour de Dieu! si feu Cloquet m'avait cassé la moindre des choses... et vous souffrez ça?

MAD. JULIEN. Que voulez-vous?

Air : *C'est à la cour.*

Le jeudi soir,
Le jeudi soir,
Lorsqu'ils ont du vin dans la tête,
Il cassent tout... et par devoir,
Chacune de nous est muette
Le jeudi soir, *bis*
Nous souffrons tout le jeudi soir.

MAD. MICHEL.

Même air.

Le lendemain,
Le lendemain,
Honteux d'avoir été coupables,
Comme ils ont l'air doux et calin,
Avec nous comme ils sont aimables!
Le lendemain. (*bis.*)
Ah! quel plaisir le lendemain!

MAD. CLOQUET. C'est égal; ils ont pris, le jeudi, une mauvaise habitude.

MAD. MICHEL. Que nous allons leur faire perdre aujourd'hui, à force de prières, de caresses.

MAD. CLOQUET. Et de bons plats.

MICHEL, *dans la coulisse.*

La fortune,
La fortune,
Est pour moi sans attraits...

MAD. JULIEN. Voilà Michel; je reconnais sa voix.

MAD. CLOQUET. Elle est folle de son mari... Dieu! que c'est jeune! que c'est jeune! Je vais m'occuper du solide... au revoir, mes poulettes... mais croyez-moi, ne gâtez pas vos hommes; les mouches, voyez-vous, ça mange le miel, et puis ça pique tout de même.

Elle rentre.

SCÈNE III.

MICHEL, MAD. MICHEL et MAD. JULIEN.

MICHEL, *entrant en fredonnant.* Bonjour ma petite femme; salut, belle-sœur.

MAD. MICHEL. Bonjour, mon petit Michel... (*Elle l'embrasse.*) Voyez donc comme il a chaud! tu te seras fatigué, j'en suis sûre... tiens, tu aurais dû ne pas travailler aujourd'hui; car enfin, c'est un jour de fête pour nous.

MICHEL. Et de grande fête encore.. pour celui-là, je donnerais Pâques, Pentecôte, la Toussaint, Noël et autres saints carillonnés; mais, vois-tu, Fanchette, j'avais de l'argent à toucher; aussitôt palpé, j'ai été le faire fondre, et le voilà sous sa nouvelle forme.

MAD. MICHEL, *sautant de joie.* Deux couverts d'argent! vois donc, Justine?

MICHEL. Dam, il me semblait que nos couverts d'étain devaient faire mal à ta jolie petite bouche.

MAD. JULIEN, Est-y galant? mon Julien

devrait bien le prendre pour modèle... il est bon enfant aussi, mais il est grognon; ah! qu'est-ce que c'est que ça, encore.

MICHEL. Oh! c'est l'appoint, ça ne servira que plus tard... c'est un petit couvert d'enfant.

MAD. JULIEN, *riant*. Ah, ah, ah! il prend ses précautions d'avance.

MICHEL.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Nous sommes tout neufs dans le mariage
Tu me chéris avec ardeur;
Moi, j' t'aim' chaque jour davantage
Et je suis un bon travailleur. *bis.*
Je m' tiens toujours sur le qui vive
Afin de n' pas être surpris;
Il peut nous v'nir un p'tit convive
Et j' veux qu'il trouve son couvert mis.

Dis donc, Fanchette, faudra tâcher de l'étrenner le plutôt possible.

MAD. MICHEL. Mon bon Michel, je devrais t'aimer encore plus pour toutes ces attentions-là, mais je ne peux pas, vrai...

Elle l'embrasse.

MICHEL. Quel amour de petite femme! et dire que c'est à moi, à moi tout seul... pour toujours... crédié, le mariage est une fameuse invention, tout de même.

MAD. MICHEL. Michel, j'ai pensé à toi... tiens!

MAD. JULIEN. Moi aussi, monsieur mon beau-frère... tiens!

MICHEL. Des bretelles! une ceinture! je vais avoir l'air d'un pair de France, avec ça... Dieu! si j'étais riche, comme je vous en ferais des surprises et des plaisirs; je vous apporterais des plumes, des chapeaux, des voitures.

MAD. JULIEN. Tiens, en parlant de plaisirs, il y en a un que tu peux nous procurer, et que tu ne nous refuseras pas.

MICHEL. Moi! vous refuser quelque chose! dans un moment où je suis attendri... comme si j'avais vu quinze mélodrames... qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

MAD. MICHEL. Il faut que tu ne nous quitte pas de la journée.

MICHEL. Je ne demande pas mieux.

MAD. JULIEN. Quand même ce serait aujourd'hui jeudi.

MICHEL. Ah! diable!

MAD. MICHEL. Mon petit Michel, est-ce que tu ne nous aime pas autant que tes amis?

MICHEL. Bien plus; mais j'ai donné ma parole autrefois et c'est grave.

MAD. JULIEN. Bien grave, en effet, manquer un diner?

MICHEL. Tiens! au-fait, Justine a raison; les autres se fâcheront s'il veulent, pourquoi leur jeudi tombe-t-il aujourd'hui? aujourd'hui où je suis tout amour et sensibilité.

MAD. MICHEL. Ainsi, tu resteras?

MICHEL. Oui, ma petite femme, je suis à toi pour toute la journée.

MAD. JULIEN. Et d'un de converti... justement voilà l'autre... (*Bas.*) Michel, tu diras comme nous.

MICHEL. Certainement, il n'ira pas sans moi, soyez tranquille.

SCENE IV.

Les Mêmes, JULIEN.

JULIEN, *à part*. Je trouve cela unique...

MAD. JULIEN. Le voilà déjà qui gronde...

JULIEN, *à part*. Je déclare que je trouve cela unique.

MICHEL. Quoi?

JULIEN. Ah! te voilà, t'es bien gentil; tu me laisses comme ça tout sur le dos... tu te goberges... c'était pourtant ton tour aujourd'hui de commander le repas... t'étais commissaire; enfin, c'est égal, je t'ai supplémenté, et je dis que le festin sera soigné.

MICHEL, *à part*. Voilà déjà le diable de diner sur le tapis.

MAD. MICHEL, *bas*. Parle-lui donc de notre projet.

MICHEL, *qui hésite*. Oui... oui...

MAD. MICHEL, *bas*. On dirait que tu n'oses pas.

MICHEL. Moi, c'te bêtise... il a beau être mon ami, je n'ai pas peur.

JULIEN, *à part*. C'est unique, car enfin... (*Haut.*) Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc à chuchotter là-bas.

MAD. JULIEN. C'est heureux que tu t'apperçoives que nous sommes là; un bonjour t'écorcherait la bouche, n'est-ce pas?

MICHEL, *bas*. Ne crions pas si fort, si si nous voulons nous entendre.

MAD. JULIEN. Laisse-moi donc tranquille; n'est-ce pas une horreur, qu'il ne vienne pas m'embrasser.

JULIEN. C'est juste, je suis dans mon tort... et je...

MAD. JULIEN. Du tout, je ne veux plus. à présent... Pouah! vous avez déjà goûté le vin de votre diner.

JULIEN. Votre observation est inconvenante... et puis, vous avez le verbe haut,

chère amie, et c'est très mauvais genre... la femme est la plus belle moitié du genre humain; c'est vrai; mais l'homme est la plus forte ! d'après ça, de la douceur, beaucoup de douceur... infiniment de douceur.

Air *de Turenne.*

Sur nous pour avoir l'avantage
La femme possède un secret,
C'est la douceur, le calinage,
Jamais ça ne manque son effet. *bis.*
Comment résister, te vous prie,
Aux mots tendres dont elle se sert?
Contr' l'orage on s' met à couvert
On s' laiss' mouiller par une p'tit' pluie. *ter.*

MICHEL, *à part.* Il faut tâcher de le mouiller (*Haut.*) Dis donc, Julien, tu ne sais pas.

JULIEN. Peut-être.

MICHEL. Non, tu ne sais pas que c'est aujourd'hui l'anniversaire de mon mariage, on m'a comme souhaité fête.

JULIEN. Oh ! et à moi?

MICHEL. On m'a donné un tas de petites choses.

JULIEN. Et à moi?

MICHEL. Tiens, voilà... puis voilà encore...

JULIEN. Ah ! et à moi?

MAD. JULIEN. Est-ce que c'est ton anniversaire à toi, imbécile.

JULIEN. C'est juste, mais on aurait dû l'avancer, on aurait dû me faire une surprise, j'idolâtre les surprises.

MICHEL. Justement, on nous en a arrangé une à tous les deux.

JULIEN. Qu'est-ce que c'est?

MICHEL, *à part.* Nous y voilà... (*Haut.*) Un diner, un diner, un diner superbe; nos pauvres petites femmes ont fait danser pour ça toutes les économies... il y a des patés, des volailles, des rotis, des entrées, du potage, du dessert, des huîtres et des cornichons.

JULIEN. Tout ça peut-il se garder?

MICHEL. Aye ! aye!

JULIEN. Nous en ferons demain un déjeûné soupatoire, car pour aujourd'hui, nix...

MAD. JULIEN. J'en étais sûre.

MAD. MICHEL, *pleurant presque.* Ah ! le vilain homme !

MICHEL. Ça se complique.

MAD. JULIEN. Comment, tu aurais l'ame de nous laisser toutes seules après le mal que nous nous sommes donné, tu nous quitteras, un jour comme celui-ci?

JULIEN. De la douceur, beaucoup de douceur, infiniment de douceur.

MAD. JULIEN. Tu n'es qu'un mauvais... et tu peux t'en aller si tu veux, et tout de suite, ça me fera plaisir.

JULIEN. Bien, nous tombons d'accord.

MAD. JULIEN. Mais tu iras tout seul, car Michel reste, lui : Michel aime sa femme... il la préfère à tous ses amis, tous les diners... tous les bons vins du monde... Michel est un bon garçon, un honnête homme; et toi, tu es un mauvais sujet, un ivrogne, un... ah ! j'étouffe... Mais dis donc quelque chose, Michel... car moi la respiration me manque faute de pouvoir parler, vois-tu, je crois que je le battrais.

MICHEL. Ça arrangerait joilment les choses.

JULIEN. Qu'est-ce que j'entends là !.. Comment, Michel, tu te livrerais à l'infamie de manquer à ta parole?

MICHEL. Mais...

JULIEN. Il n'y a pas de mais...

MICHEL. Pourtant...

JULIEN. Il n'y a pas de pourtant...

MICHEL, *haut.* Ah ! enfin...

JULIEN. Enfin... enfin... voilà mon dernier mot... tu t'es laissé enjôler par ta femme... et ça ne m'étonne pas; car tu n'as jamais été qu'une omelette.

MICHEL. Moi, une omelette?

JULIEN. Oui... et soufflée encore.

MAD. JULIEN, *bas à Michel.* Ne cède pas, Michel.

JULIEN. Allons, tu vas mettre ton chapeau et venir avec moi.

MAD. JULIEN, *jetant le chapeau de Michel à terre.* Non, il ne le mettra pas.

JULIEN, *avec colère.* Justine !..

MICHEL, *le retenant.* Allons, ne te fâche pas... j'irai nue tête... si j'y vas.

JULIEN. Puisque tu hésite encore, je vais lâcher le dernier mot... il est bien dur... il a de la peine à passer... Mais enfin il faut qu'il parte... si tu ne viens pas, je...

MICHEL. Tu...

JULIEN. Je me brouille avec toi...

MICHEL. Nous brouiller ! nous...

MAD. JULIEN. Ah ! quelle horreur !

MAD. MICHEL. Ah ! c'est affreux.

MICHEL. Je ne m'attendais pas à celui-là, par exemple... nous brouiller... et ce mot-là ne t'a pas étouffé en passant ! ah ! ça, dis donc ! Julien, est-ce que tu as oublié qu'il y a vingt-cinq ans que nous ne nous sommes quittés?.. gamins, nous avons joué... nous avons grandi ensemble... hommes, nous avons travaillé... puis nous nous sommes mariés encore ensemble... toujours ensemble... tu te souviens de tout ça, Julien... et tu veux te brouiller avec

moi pour un diner? c'est une indignité... une infamie... j'avais promis à ma petite Fanchette de rester avec elle... ça me faisait plaisir... ça m'allait... ça me convenait... eh bien! j'irai avec toi... je serai vexé, contrarié... je n'aurai pas faim... je n'aurai pas soif... mais c'est égal, je boirai... je mangerai à me faire mal, à m'étouffer... puis, nous verrons si tu me diras encore : brouillons-nous!..

Sans rien dire, Julien lui saute au cou, puis l'entraîne.

MAD. MICHEL. Comment! tu t'en vas?

MICHEL. Qu'est-ce que tu veux! c'est un vrai tyran. (*Ils se donnent une poignée de main.*) Que je t'entende encore dire de ces choses-la?

MAD. JULIEN. Décidément, vous ne valez pas mieux l'un que l'autre.

JULIEN. Justine, de la douceur, beaucoup de douceur... infiniment de douceur.

MAD. JULIEN, *lui donnant un soufflet.* Tiens! en voilà...

MICHEL, *se retournant.* Qu'est-ce c'est que ça?

JULIEN. C'est un léger présent d'anniversaire... heureusement que sa main est trop petite pour que la douleur soit grande. Allons... viens... A ce soir, mignonne.

MICHEL. A ce soir, Fanchette... je ne boirai que de l'eau.

JULIEN. Le plus souvent.

MAD. JULIEN et MAD. MICHEL.

Air : *du Siége de Corinthe.*

N'écoutez rien, maris infames;
Allez boire avec vos amis,
Et peut-être que ce soir vos femmes
Vous feront rougir d'être gris.

JULIEN, *à sa femme.*

Faisons la paix, tiens, je t'en prie;
Car, ma bonté revient déjà;
Je sais bien que j' te contrarie,

MICHEL.

Mais, il n' vous en veux pas pour ça.

ENSEMBLE.

N'écoutez rien...
N'écoutons rien, etc.

Julien et Michel sortent en se tenant par le bras.

SCENE V.

MAD. MICHEL, MAD. JULIEN.

MAD. JULIEN. Ils partent, ma chère... ils partent!.. Aimez donc ces monstres-là!

MAD. MICHEL. C'est ton mari qui a décidé le mien... sans lui...

MAD. JULIEN. Eh! mon Dieu! quand Michel rentrera ce soir, il criera plus fort que Julien... j'avais envie de me trouver mal.

MAD. MICHEL. Et moi donc?

MAD. JULIEN. Bah! ils connaissent ça... donnez-vous donc une courbature pour acheter un bon diner! ayez un ménage pour que ces messieurs le cassent pièce par pièce... car ce soir, ils casseront tout, j'en suis sûre.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MAD. CLOQUET.

MAD. CLOQUET. V'là le couvert, où faut-il mettre les assiettes.

MAD. JULIEN. (*Elle prend les assiettes des mains de la mère Cloquet et les jette à terre.*) Attendez, attendez, ils ne casseront pas celles-là...

MAD. CLOQUET. Qu'est-ce que c'est que tout ce remue-ménage-là?

MAD. JULIEN. Si vous saviez, dame Cloquet...

MAD. CLOQUET. Je sais, mes enfans, je sais tout; car je viens de voir vos maris attablés chez le marchand de vin en face, avec une bande d'amis qui m'ont tout l'air de mauvais sujets... pendant que vous faites danser les assiettes ici, ils font joliment sauter les bouchons là-bas.

MAD. MICHEL. Comment, Michel boit aussi!

MAD. JULIEN. Ton mari est un scélérat comme le mien.

MAD. MICHEL. Comme tous les autres! faudrait s'en passer tout-à-fait.

MAD. CLOQUET, *soupirant.* Il n'y a pas moyen.

Air *de la Famille du Porteur d'eau.*

Nous avons beau bien nous t'nir
Afin d'éviter les surprises.
Contre nous tout sembl' s'unir
Il faut que nous y soyons prises,
C'est l' sort, et surtout à Paris
Où l'on nous fait toujours la guerre;
Les hommes sont les chats du logis;
Les pauvres femm's sont les souris,
Et l' mariage est la souricière. *bis.*

MAD. JULIEN. Et nous sommes dedans, sans pouvoir en sortir... ils reviendront ce soir, jurant, tempêtant, cherchant leur route à tâtons, renversant tout et pouvant à peine trouver leur lit.

MAD. MICHEL. Ah! mon Dieu! je chan-

gerais le mien de place, que Michel ne le trouverait pas de toute la nuit.

MAD. JULIEN. Souffrir tout ça et ne pas se venger? dis donc, Fanchette, si nous nous en allions... si nous allions coucher chez notre tante Bellot... ça les tourmenterait... ça les inquiéterait.

MAD. MICHEL. Découcher... par exemple!

MAD. CLOQUET. Attendez... voilà une fameuse idée qui m'arrive... ce soir, en rentrant, ils seront gris, pas de lumière sur l'escalier, pas de chandelle dans la chambre.

Air :

Contre ces deux compagnons
Qui vous font la même offense,
Je vous propose un' vengeance.

MAD. MICHEL.

Mais songez qu' nous les aimons.

MAD. CLOQUET.

Quelle crainte vous domine ?

MAD. MICHEL.

Vous ne savez pas, j'imagine,
Ce que c'est qu' l'amour, voisine.

MAD. CLOQUET.

Détrompez-vous, s'il vous plait,
Comme vous je fus jeun' j'espère,
Et j' connais l'amour, ma chère,
Comme si je l'avais fait.

MAD. JULIEN. Voyons, qu'est-ce que c'est que votre idée?

MAD. CLOQUET. Le jeudi soir, quand ils reviennent, vos maris reconnaissent-ils leurs portes?

MAD. JULIEN. Ils les reconnaissent chacune à leur enseigne, le clou où nous mettons la clé est précisément au-dessous... ils ne s'y sont jamais trompés.

MAD. CLOQUET. Il faut qu'ils s'y trompent.

MAD. JULIEN. Comment?

MAD. CLOQUET. Chut! défions-nous de Scholastique, elle pourrait voir...

MAD. JULIEN. Je vais fermer la porte.

MAD. CLOQUET, *changeant les enseignes.* Voilà; ils arriveront à tâtons...

MAD. JULIEN. Ils reconnaîtront leur enseigne, et...

MAD. CLOQUET. Ils entreront, sans le savoir, l'un chez l'autre; ils s'endormiront sans se douter de rien... et demain... à leur réveil...

MAD. JULIEN. C'est ça... je comprends à merveille... ce sera charmant vois-tu, Fanchette, pour cette nuit, tu coucheras chez moi, moi, chez toi... demain avant le réveil de nos maris, nous sortirons de chez nous et nous remettrons chaque enseigne à sa place.

MAD. CLOQUET, *à la fenêtre.* Dépêchez-vous, voilà vos maris qui sortent du cabaret... on les soutient... il paraît qu'ils s'en sont donnés.

MAD. MICHEL. Après tout... je ne vois pas de mal là-dedans. Pauvre Michel.

MAD. JULIEN. Je te conseille de le plaindre ton pauvre Michel... il t'avait promis de ne pas boire... allons, mettons les clefs au clou... et puis rentrons... toi, chez moi... moi chez toi.

MAD. MICHEL. Du tout, du tout... laissons-les rentrer les premiers; ils n'auraient qu'à ne pas se tromper.

MAD. CLOQUET. Est-elle neuve! est-elle neuve? allons, venez chez moi; Scholastique est sans doute endormie, je l'espère, nous les verrons rentrer par mon œil.

LES DEUX FEMMES. Comment par votre œil?

MAD. CLOQUET. De bœuf... et quand vous serez bien sûres de ne pas faire de quiproquo... vous irez vous coucher.

Air :

Quell' vengeance agréable!
Vos maris confondus
Vont se donner au diable;
Ils ne vous quitt'ront plus.

MAD. JULIEN.

Mon mari près d' sa femme
Va marcher s'lon mon gré...

MAD. MICHEL.

Le mien sera tout d'flamme
J'en f'rai tout c' que j' voudrai.

ENSEMBLE.

Quell' vengeance agréable, etc.

Elles sortent. — Nuit.

SCÈNE VII.

JULIEN, MICHEL.

MICHEL, *très ivre.* Bonsoir, les amis! soyez tranquilles... je connais ma route... j'ai bon pied, bon œil... tiens-toi, donc... tiens-toi...

JULIEN, *bien saoul.* C'est unique... c'est une chose unique.

MICHEL. Qu'est-ce qu'il a donc à me chanter toujours la même chose, c'est une idée fixe... (*Il trébuche sur des assiettes cassées.*) Vois donc comme la voie publique est mal nettoyée... dis donc Julien... est-ce que tu dors?

JULIEN. Non; mais j'ai besoin de mon lit... tiens, vois-tu, c'est une horreur de se griser comme ça... ça me donne des remords et ça me fait mal à la tête... il me semble que j'ai trente six lanternes sur mon chapeau.

MICHEL. S'il y en avait une seulement, ça ne serait pas du luxe; car je n'y vois goutte... faut tâter...c'est drôle, comme le désespoir altère... j'ai bu comme trente-six, moi qui ne voulais pas...

JULIEN. Je suis rongé par les remords.

MICHEL. Moi, j'ai soif.

JULIEN, *se laissant tomber sur Michel.* Je suis rongé par...

MICHEL. Hé! hé! tiens-toi donc... hé...

JULIEN.

Air : *Garde à vous.*

Doucement, *ter.*
Il faut que j' te soutienne...

JULIEN.

Non, c'est moi qui te mène...

MICHEL.

Je marche droit, vraiment.
Il manque de tomber.

JULIEN.

Doucement, *ter.*
Chez nous on nous réclame...
R'gagnons not' lit, not' femme,
Et de peur d'accident
Allons-y doucement,
Doucement.

Dis donc Michel, tâte donc un peu; je suis à ta porte, et toi à la mienne.

MICHEL. C'est vrai; voilà mon enseigne.

JULIEN. Voilà la mienne.

DEUXIÈME COUPLET.

Doucement, *ter.*
Car nous n'y voyons goutte,
Nous nous trompons de route
J' prenais ton logement.
Doucement, *ter.*
Bonsoir... rentrons bien vite
Je n' sais si l' vin m'agite,
Mais j' suis tout sentiment.

MICHEL.

Doucement.

Ils entrent chez eux, mettent à tâtons leurs bonnets de coton. La fenêtre se ferme, les deux femmes entrent en disant bonsoir à la mère Cloquet qui leur souhaite une bonne nuit, et chacune se dirige vers sa porte. — La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Le Lever.

Même décoration. Les fenêtres des chambres de Michel et de Julien sont encore fermées. Les deux jeunes femmes sortent doucement de chez elles, remettant sans bruit chaque enseigne à sa place, puis s'embrassant en souriant. A ce moment, madame Cloquet paraît au haut de l'escalier, portant des pains et une boîte au lait.

SCÈNE I.

MAD. JULIEN, MAD. MICHEL, MAD. CLOQUET.

MAD. JULIEN *et* MAD. MICHEL, *apercevant madame Cloquet.* Voici la mère Cloquet avec nos provisions; merci la mère Cloquet.

MAD. CLOQUET. Bonjour, mes petites poulettes; eh bien! et la nuit, comment s'est-elle passée?

LES DEUX FEMMES. Très bien.

MAD. CLOQUET. Comment l'entendez-vous?

MAD. MICHEL. Je veux dire que mon mari n'a fait qu'un somme.

MAD. JULIEN. Et que le mien a dormi tout d'une pièce.

MAD. CLOQUET. Vrai! ah! quel malheur!

Air : *Comme il m'aimait.*

Ils ont dormi.

LES DEUX FEMMES.

Ils ont dormi.

MAD. CLOQUET.

C'est bien dommage en conscience!

LES DEUX FEMMES.

Toute la nuit ils ont dormi.

MAD. CLOQUET.

Ils ne sont punis qu'à demi...
Et je vous l' dis en confidence
Vous perdez l' plaisir d' la vengeance.
Ils ont dormi. *4 fois.*

MAD. JULIEN. Au fait, elle a raison, la mère Cloquet .. une vengeance comme ça...

MAD. MICHEL. Tais-toi donc, Justine! (*On entend éternuer.*) Tiens, du bruit chez toi.

MAD. JULIEN, *qui a écouté.* C'est ton mari... sauvons-nous.

MAD. CLOQUET. Oui, rentrons chez moi... nous entendrons tout... A propos, vous avez fait ce que je vous avais dit pour prouver à vos maris que...

MAD. MICHEL. Oh! nous n'aurions pas oublié ça...

MAD. CLOQUET. Attendez... je vas les faire dépêcher... (*Elle frappe à la porte de Julien.*) Madame Michel! madame Michel! c'est la boulangère!..

JULIEN, *au dedans.* Madame Michel!.. c'est en face... frappez en face!

MAD. CLOQUET. En voilà un d'éveillé... (*Elle va frapper à l'autre porte.*) Madame Julien! madame Julien! voilà votre boîte au lait!..

MICHEL, *au dedans.* En face, la laitière, en face!.. quand on ne sait pas lire, on met ses lunettes.

TOUTES TROIS.

Air

Sauvons-nous!..
Vos époux
Jusqu'à présent
Ont l' ton plaisant...
Ce ton-là
changera,
On verra
Qu'est-ce qui rira...

MAD. CLOQUET.

Faut être un peu méchantes,
Croyez-en mon refrain!
Les homm's sont d' mauvais's plantes.

MAD. JULIEN.

Ça dépend du terrain.

ENSEMBLE.

Sauvons-nous, etc.

Elles entrent toutes trois chez madame Cloquet.

SCÈNE II.

MICHEL, *seul.*

Il est à moitié habillé, le bonnet de coton sur les yeux; il ouvre la porte.

En face, que je vous dis... (*Il bouscule la boîte au lait que madame Cloquet a mise

devant sa porte.) Là... elle n'en a pas eu le démenti la laitière!.. elle n'avait pourtant qu'à lever le nez et regarder l'enseigne de Julien par-là... (*Il regarde la porte en face.*) Ah! ça...est-ce que je dors tout debout?.. est-ce que je suis somnambule? c'est mon masque que je vois là-bas... c'est mon nom... c'est ma porte. (*Il regarde la porte par laquelle il vient de sortir.*) Ah! mon Dieu! (*Il entre précipitamment en jetant son bonnet et sort plus vite encore tenant son habit et son chapeau.*) Ah! mon Dieu! c'est moi, c'est bien moi, je me sens... mais je me sens horriblement mal à mon aise. (*Il lit l'écriteau.*) Julien!.. Julien!.. j'étais chez Julien... Ah! pardonne-moi, mon ami, c'était sans le savoir... sans le vouloir... et sans y voir...

Air: *Epoux imprudent.*

De quel nom faut-il qu'on m'appelle?
Mon crim' ne peut être oublié.
Je suis caus' qu'un ami fidèle
N'est plus qu'un tiers près d' sa moitié;
Non, il n'a plus qu'un tiers d'sa moitié..
Sur le compagnon de ma vie,
Je n'oserai plus lever les yeux..
Et c' qui m' paraît le plus affreux...
C'est que j' trouv' sa femme jolie. *bis.*

Cette pauvre petite madame Julien ne m'aura pas reconnu hier dans l'obscurité... et ce matin, elle se sera enfuite avec horreur, en voyant ma figure!.. et Julien... il sera resté au cabaret... sous la table... Ah! une idée!.. courons vite l'y rejoindre... je lui persuaderai que je n'ai pas quitté le cabaret non plus... ça le tranquillisera et ça me justifiera en même temps auprès de ma chère petite femme qui a passé la nuit toute seule. (*Il va pour s'enfuir.*) Ah! remettons-lui sa boîte au lait...

Il remet le pot vis-à-vis la porte de Julien et s'enfuit.

MAD. JULIEN, *à la fenêtre de madame Cloquet.* Et d'un!..

Elle disparaît.

SCÈNE III.

JULIEN, *seul.*

Il ouvre vivement la fenêtre en mettant son habit.

Ça n'est pas possible... ça n'est pas possible... (*Il saute par la fenêtre.*) Dieu du ciel!.. où me sauver!.. où fuir!.. j'ai passé toute la nuit là!.. et voilà mon chez moi... par ici!.. hier soir... le vin... nous nous serons trompés de porte... nous nous serons trompés de... mais, grand Dieu!.. si j'étais près de son bien... lui était donc?.. Ah! voyons vite... la porte est ouverte. (*Il entre et revient en tenant un bonnet de nuit.*) Ah! pas de doute... voilà son bonnet.

SCÈNE IV.

JULIEN, MAD. JULIEN.

MAD. JULIEN, *elle sort de chez madame Cloquet avec un pain sous le bras et fait comme si elle entrait par l'escalier. Elle dit bas à madame Michel.* Tu n'oses rien dire à ton mari, le mien va payer pour deux. (*Elle va à la porte et appelle.*) Julien! Julien! voyons... es-tu levé à la fin? il est assez tard.

JULIEN, *à part.* C'est ma femme! l'infortunée!.. elle ne s'est aperçue de rien Michel se sera sauvé avant qu'elle ait vu clair dans son malheur.

MAD. JULIEN, *toujours à la porte.* Ah! ça... m'ouvriras-tu, grand paresseux?

JULIEN, *se montrant.* Me voilà! me voilà!..

MAD. JULIEN. Tiens! t'étais levé? je croyais que tu dormirais jusqu'à jeudi prochain.

JULIEN, *à part.* Faut que je l'interroge! faut absolument que je sache où j'en suis... et ce que je suis.

MAD. JULIEN. Qu'est-ce que t'as donc? t'as l'air tout drôle, ce matin.

JULIEN. J'ai l'air drôle... c'est que j'ai quelque chose qui me trotte par la tête... (*A part.*) Je voudrais lui tourner ça adroitement... (*Haut.*) Dis donc, ma petite femme, j'ai donc bien dormi, toute cette nuit?

MAD. JULIEN. Qu'est-ce que ça te fait?

JULIEN. Ça me fait de ça... je voudrais savoir si j'ai bien dormi.

MAD. JULIEN. Tu sais bien là-dessus à quoi t'en tenir.

JULIEN. Non... j'étais un peu étourdi.

MAD. JULIEN. Un peu! beaucoup.

JULIEN. Et j'ai peur de...

MAD. JULIEN. C'est bon... je vas aller faire le déjeûner...

JULIEN, *la retenant.* Justine!

MAD. JULIEN. Eh bien!

JULIEN. J'étais dans un bel état hier soir... hein?

MAD. JULIEN. Mauvais sujet! j'avais envie de ne pas coucher dans mon lit pour vous punir.

JULIEN. C'était une bien bonne idée, ça..

MAD. JULIEN. Tu dis...

JULIEN. Je me parle intérieurement, et comment m'as-tu reçu?

MAD. JULIEN.

Air : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Il faut bien que tu te figures...
Que je ne suis pas resté coi;
D'abord je t'ai dit des injures.

JULIEN, *joyeux.*

On n'est pas plus aimabl' que toi...

MAD. JULIEN.

De t' quitter, j' t'ai fait la menace,
Tant j'étais en colèr', vois-tu?
Enfin je crois que j' t'ai battu...

JULIEN, *l'embrassant.*

Viens, ma bonn' femm' que je t'embrasse. *bis.*

(*A part.*) Ça va mieux.

MAD. JULIEN. Enfin ne parlons plus de cela... c'est passé...

JULIEN. Oui, c'est passé, Dieu merci, j'en suis quitte pour la peur, ainsi tu m'en voulais bien hier, tu m'as boudé toute la nuit, c'est à ravir; mais, ce matin, tu ne m'en veux plus...

MAD. JULIEN. Méchant, tu sais bien qu'aussitôt que tu t'es repenti, je n'ai pas pu y tenir, et que j'ai consenti à faire la paix.

JULIEN, *avec explosion.* Hier?

MAD. JULIEN. Sans doute, hier.

JULIEN. Ah! je dois être jaune comme un coing.

MAD. JULIEN. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu as donc, Julien! je te disais bien hier que ça te ferait mal.

JULIEN, *se relevant avec fureur.* Quoi! qu'est-ce qui me ferait mal?

MAD. JULIEN. Pardine! ton dîner...

SCENE V.

Les Mêmes, MAD. MICHEL.

MAD. MICHEL. Eh bien, qu'y a-t-il donc!

MAD. JULIEN. C'est Julien mon mari qui se trouve mal.

JULIEN, *à part.* Madame Michel! si elle m'a reconnu ce matin! je suis perdu!

MAD. JULIEN. Il a mal dormi, voilà tout.

JULIEN, *à part.* Il a mal dormi... Ah!

MAD. MICHEL. C'est comme Michel.

JULIEN, *à part, surpris.* Tiens!

MAD. MICHEL. Je n'ai pas pu fermer l'œil à cause de lui.

JULIEN, *à part.* Je ne me souviens de rien; mais c'est égal... ça me console.

MAD. JULIEN, *à son mari.* Ça va-t-il mieux?

JULIEN. Oui... oui... un peu...

MAD. MICHEL. Je crois que j'entends mon homme.

Elle court à l'escalier.

JULIEN, *à part.* Michel!.. ainsi que moi, malheureux et coupable.

MAD. MICHEL, *revenant.* Ah! mon Dieu! comme il est pâle et défait!..

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MICHEL.

MICHEL, *entrant la figure toute renversée.* Ma femme!.. (*Il s'arrête.*) si elle pouvait être bien en colère, ça me tranquilliserait.

MAD. MICHEL, *courant à son mari.* Ah! mon petit Michel, ne te fais pas de chagrin comme ça...je te pardonne... entends-tu?..je pardonne...

MAD. JULIEN, *bas à madame Michel.* Tais-toi où je t'en voudrai toute ma vie.

MICHEL. Je n'ai plus d'espoir.

JULIEN. Plus de doute, je suis un monstre.

MICHEL, *à sa femme.* Ma petite femme, ne m'embrasse pas comme ça... c'est des charbons ardens que tu me mets sur les joues.

MAD. JULIEN, *avec intention.* Dam! après votre conduite, vous devez cruellement vous repentir.

MICHEL, *à part.* Ah! mon Dieu! madame Julien m'a reconnu ce matin. (*Bas à madame Julien.*) Justine... infortunée Justine, nous sommes d'affreux criminels... je le sais; mais, si vous m'en croyez, nous garderons ça pour nous.

JULIEN, *regardant Michel.* Il me semble maintenant que Michel a du louche dans les yeux.

MICHEL, *à part.* Julien a quelque chose de satanique dans la figure.

MAD. JULIEN. Madame Michel, regarde donc nos maris... quelle mine ils font tous les deux. (*Haut.*) Ah ça! pourquoi donc que vous ne vous dites rien?..

MAD. MICHEL. C'est que s'il y a eu quelque chose entre vous, j'espère que vous ferez comme nous... nous avons pardonné, nous avons fait la paix...

LES DEUX FEMMES, *à part.*

Air *de Michel et Christine.*

Quel assaut,
Chaque mot
Me fait rire;
Tout conspire
A jeter dans leur cœur,
La terreur
Et la fureur.

MAD. MICHEL.

Voyez comm' vos diners infâmes
Peuvent amener du chagrin.
Pour faire plaisir à vos femmes,
Vous devez vous donner la main.

MAD. JULIEN.

Imitez-nous, allons plus de rancune;
S'il est des torts, vous en avez chacun;
Car entre amis, tout doit-être commun.

JULIEN, *dans le plus grand étonnement.*

Je crois que je suis dans la lune.

ENSEMBLE.

LES DEUX FEMMES.

Quel assaut,
Chaque mot
Me fait rire;
Tout conspire
A jetter dans leur cœur,
La terreur
Et la fureur.

MICHEL *et* JULIEN.

C'en est trop,
Chaque mot
Me déchire,
Et tout conspire
A jetter dans mon cœur
La terreur
Et la fureur.

Les femmes sortent.

SCÈNE VII.

MICHEL, JULIEN.

JULIEN. Michel!
MICHEL. Julien!

JULIEN.

Air : *Dis-moi mon vieux.*

Hier j' t'aimais comm' le meilleur des hommes...

MICHEL.

Hier encor, Julien, tu m'étais cher.

JULIEN.

Nous n'étions pas hier ce que nous sommes.

MICHEL.

Nous n' sommes plus c' que nous étions hier.

JULIEN.

En ennemi, maint'nant j' dois te poursuivre.

MICHEL.

Pour l' même motif, je t'en veux je le sens.

JULIEN.

Comm' nous voilà, vois-tu, l'on n' peut pas vivre.

MICHEL.

Moi, j'en connais qui sont très bien portans. *bis.*

JULIEN. Michel, es-tu comme moi.

MICHEL. Je crois qu' oui.

JULIEN. Es-tu comme moi persuadé que pour nous la vie n'est plus qu'un remords sans fin, qu'une jaunisse perpétuelle?

MICHEL. Je la vois de la même couleur.

JULIEN. Eh bien, mieux vaut ne rien voir du tout... mieux vaut en finir tout de suite.

MICHEL. Tu crois.

JULIEN. On parlera de nous dans les journaux, demain où après demain, on fera peut-être une complainte sur nous, et on nous chantera sur l'air tu sais.

Bastide le gigantesque;
Moins trois pouces ayant six pieds.

MICHEL.

Les chemins qu'il a souillés
Sont l'empreinte de ses souliers.

Et tu crois qu'on parlera de nous dans les journaux.

JULIEN. Dans cent trois journaux... il y en a cent trois et qui vont tous en province, à l'étranger et en Angleterre.

MICHEL. Faire parler de soi dans toutes les langues, c'est bien tentant... mais par quel moyen?

JULIEN. On a cent portes pour sortir de ce monde.

MICHEL. Oui, mais encore laquelle prendre?

JULIEN. Je la tiens...

MICHEL. Quoi?

JULIEN. La porte pour sortir.

MICHEL. Déjà?

JULIEN. Le vin a fait le mal, l'eau va le réparer... ça ne demande pas de préparation. D'ailleurs le suicide est à la mode.

Air; *le luth galant.*

On périssait jadis en spadassin
Ou par le mal, ou par le médecin...
Par les ans... le canon... ce sont de vieux systêmes.
Nous avons, sur ce point, fait des progrès extrêmes...
Maintenant tous les jours nous nous tuons nous-mê[mes;
Nous savons vivre enfin (*bis.*)

Voyons, ça y est-il!

MICHEL. Après ce qui s'est passé, je n'ai rien à te refuser... (*à part.*) Ma pauvre Fanchette.

JULIEN. Point de faiblesse!.. écrivons à nos femmes !..

Il tire son calepin et va s'asseoir.

MICHEL *tire aussi le sien et va s'asseoir à l'autre coin du théâtre.* Tu as raison. (*Ecrivant.*) «Ma bonne Fanchette..»

JULIEN, *écrivant.* «Ma chère épouse... c'est plus décent.

MAD. CLOQUET, *au fond.* Je reste ici pour empêcher Scolastique de sortir.

Pendant que les deux amis sont tout occupés de leur correspondance, Justine et Fanchette sortent à petits pas de chez madame Cloquet, elles remettent les enseignes comme elles étaient la veille au soir, et rentrent comme la veille aussi l'une chez l'autre.

MICHEL, *écrivant.* « Ne t'effrayes pas... quand tu recevras cette lettre, j'aurai » vingt pieds d'eau sur la tête...»

JULIEN. Quel style commun? (*Il écrit.*) Quand on est mort, c'est pour longtemps...»

MICHEL, *écrivant.* «Sans le vouloir je t'ai trompée; sans le savoir, tu m'as trahi... je te pardonne.

JULIEN. Ne pleure donc pas comme ça, ça affaiblit ton style.

MICHEL. Je voudrais bien te voir dans ma position.

JULIEN. Il me semble que j'y suis.

MICHEL. «Je ne te demande qu'une » grâce, ma petite Fanchette; c'est de ne » pas te remarier, si tu peux... Je t'em» brasse pour la vie, ton fidèle époux Mi» chel.»

JULIEN, *relisant.* Etc., etc. « Au revoir » dans l'éternité, et ça le plus tôt possible. » Julien.»

MICHEL. Ah! j'oubliais... (*Ecrivant.*) « Porte toujours la petite croix d'or que » je t'ai donnée. »

JULIEN. Post-scriptum. «Envoie ma let» tre mouillée de larmes au bureau de la » Gazette des tribunaux, quai aux Fleurs... » on cherchera le numéro. » A présent, Michel, embrassons-nous et partons.

Ils s'embrassent.

SCENE VIII.

Les Mêmes, MAD. MICHEL, MAD. JULIEN, MAD. CLOQUET *au fond.*

MAD. MICHEL, *à la fenêtre de Julien.* Michel !

MAD. JULIEN, *à la fenêtre de Michel.* Julien !

JULIEN. Qu'est-ce qui appelle?

MAD. JULIEN. C'est moi, imbécille.

JULIEN. Nous sommes découverts.

MICHEL, *à part.* Je crois que j'ai la lâcheté d'en être bien aise.

JULIEN. Michel, regarde... mais regarde donc.

MICHEL.

Air : *de Julie.*

Ciel! qu'ai-je vu? chez toi, c'est bien Fanchette!

JULIEN.

Encor Justine, hors du toit conjugal.

MAD. MICHEL.

Veuillez, messieurs, lever chacun la tête;
Vous aurez eu plus de peur que de mal.

MAD. JULIEN.

Je ne crois pas que personne se plaigne.

MICHEL.

Voilà mon masque.

JULIEN.

Ah! voilà mon tableau.

MAD. MICHEL.

Comme le soldat suit partout son drapeau
Nous suivons partout notre enseigne.

LES DEUX FEMMES.

Comme le soldat, etc.

JULIEN. Ah ça! voyons... ce matin, nous sommes à jeun; il fait soleil... Comment se fait-il que notre droite soit à gauche et notre gauche à droite.

MICHEL. Je comprends, moi, je comprends, c'est une niche... une vengeance. C'est bien ça, hier, dans l'obscurité, à tâton, nous avons donné dedans... avec ça que nous y étions déjà.

JULIEN. Je tombe de cent dix-sept pieds de haut.

MAD. CLOQUET, *descendant.* Et moi, qui vous parle, j'ai été témoin oculiste de tout.

MICHEL. Ah! j'en reviens de loin; j'ai bien cru que j'étais comme les autres... oh! ma bonne petite!

Il va embrasser sa femme, Julien le retient brusquement.

JULIEN. Une idée... tu l'es peut-être.. comme les autres.

MICHEL. Laisse-moi donc tranquille, avec ton idée.

JULIEN. Michel; nous sommes des niais, nous sommes profondément niais.

MAD. MICHEL. Comment...

MICHEL. Pourquoi ça, voyons; tu viens là me couper mon attendrissement.

JULIEN. Tu ne vois pas que nos femmes nous ont entendu, et que pour nous empêcher de nous détruire, elles ont inventé ce conte-là.

MAD. MICHEL. Par exemple!

MAD. CLOQUET. Voyez-vous, ces gredins d'hommes, si on ne prenait pas ses précautions avec eux...

MICHEL. Elle est infernale; ton idée.

JULIEN. Arrière, femmes! vous avez voulu nous rattacher à l'existence, mais le fil est trop gros. Adieu.

MICHEL. Retiens-moi, ma petite femme, retiens-moi.

MAD. JULIEN. Eh bien, puisque vous ne voulez pas nous croire, allez vous périr; mais avant, rendez-nous nos alliances,

MAD. CLOQUET. Ah! nous allons voir!

JULIEN. C'est juste, la Sainte-Alliance n'est pas de saison.

MICHEL. Moi, j'y tiens, je la garde... Tiens! je ne l'ai plus.

JULIEN. Ni moi.

MICHEL. C'est drôle, je l'avais encore hier soir.

JULIEN. Et moi! j'ai couché avec.

MAD. JULIEN. Ce qui prouve que nous les avons prises cette nuit.

MAD. MICHEL. Tiens, mon petit Michel, voilà la tienne; et tu peux m'embrasser, car je n'ai rien à me reprocher.

MAD. CLOQUET. Ces maris, leur faut toujours des preuves.

JULIEN. Après celle-là, je n'ai plus qu'à m'aller cacher.

MAD. JULIEN. Embrasse-moi donc plutôt, je te le permets.

JULIEN. Elle a raison, ça vaut mieux.

MAD. CLOQUET. Et moi?

JULIEN. Et vous aussi, mère Cloquet... Bah! le bonheur fait tout passer. (*Il l'embrasse.*) Dis donc, Michel, à ton tour.

MICHEL. Est-il rancunier, celui-là.

Il embrasse madame Cloquet,

MAD. JULIEN. Ah! ça, plus de jeudi, j'espère.

MICHEL. Enfoncé le jeudi.

JULIEN, *à part.* Nous ne nous permettrons plus que quelques dimanches; mais j' vas dire au propriétaire de nous éclairer au gaz pour éviter les quiproquos.

MAD. CLOQUET. Ah! ça, le déjeuner refroidit... à table! à table!

CHOEUR.

Air final d'une fille d'Ève.

Allons, gaîment, à table, qu'on s'arrange
Convenons-en, vous jouez / nous jouons de bonheur.
Il est bien rar' quand un' femme se venge,
Qu'on en soit quitte pour la peur.

MAD. CLOQUET.

Air des Anguilles.

On dit qu'au théâtre l'on donne
Des choses qu'on ne peut pas voir.

MICHEL.

Qu'est-ce qui dit ça!

MAD. CLOQUET.

Je n' nomm' personne,
Mais je m' suis bien conduite ce soir,

MAD. MICHEL *et* JULIEN.

Nos maris sont de vrais modèles,
D' bonté, d'amour, et cœtera.

MICHEL *et* JULIEN.

Nos épous's sont des femm's fidèles...

MAD. CLOQUET.

J' crois qu' tout l'mond' pourra v'nir voir ça.

MICHEL.

De vertus nous sommes des modèles
N'y a pas moyen d' censurer ça.

REPRISE.

Allons gaîment, etc.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.

LES
DEUX CRÉOLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Bayard et E. Vanderburch,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 9 SEPTEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
HENRI JERVIN, créole, négociant au Havre....	M. St-Aubin.	CÉCILE, femme de Jervin.	Mme H. Monnier.
M. DESTILLET, ami des deux familles..........	M. Ferville.	ZILIA, jeune créole......	Mlle E. Sauvage.
FRANCIS, commis chez Jervin...............	M. Davesne.	UN NOTAIRE..........	M. Bordier.
		Personnes de la Noce au premier acte.	
		UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe, au premier acte, à Paris; au deuxième acte, elle se passe au Havre.

N. B. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. Heisser, bibliothécaire et copiste, au théâtre, ou à M. Ferville, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, n° 33.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon : fauteuils, table; entrée au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JERVIN, CÉCILE, M. DESTILLET, LE NOTAIRE, Invités.

(Au lever du rideau tout le monde est assis. Le notaire est à une table, et achève la lecture du contrat.— La table est sur le devant du théâtre, à droite; Jervin à droite du notaire, Cécile et Destillet à sa gauche; les invités, assis, occupent la gauche du théâtre *.)

LE NOTAIRE. Et ont lesdites parties contractantes signé le présent contrat de mariage, avec nous notaire susdit; et les personnes dont les noms suivent...(*S'interrompant.*) Pardon, je vais écrire.

CÉCILE, *à M. Destillet*. Est-ce que ce sera encore bien long, mon bon ami?

M. DESTILLET. Silence donc... Ecoutez, petite fille.

CÉCILE. Mais je ne fais que ça depuis une heure; et je n'y comprends rien... si vous croyez que c'est amusant la lecture d'un contrat?

AIR : *Vaudeville de l'Écu de Six francs.*

Trouvez-vous donc les mariages
Plus gais que les enterremens!

* Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent être placés sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur; et ainsi de suite.

Vous n'y parlez que de veuvages,
De ruptures, de testamens;
Vous tuez tous les grands parens.
Oui, des familles, quelles chances!
On y calcule les trépas....
Et c'est ce que dans les contrats
On appelle des *espérances*.

C'est bien divertissant... Tenez, demandez à mon futur, qui a l'air de bâiller en regardant le notaire.

JERVIN. Moi, mademoiselle!... je vous assure.....

CÉCILE. Je vous assure, moi, que vous avez bâillé quatre fois, en deux articles.

JERVIN. Je n'ai pas compté.

M. DESTILLET. Il est permis de bâiller... cela n'empêche pas d'entendre.

CÉCILE. Non, il n'écoute pas, monsieur Jervin... Il est distrait... préoccupé...

JERVIN, *se levant*. C'est possible... J'attendais des nouvelles du Havre, ce matin.

M. DESTILLET. Eh! mon Dieu! il s'agit bien de cela, vraiment... d'ailleurs, n'avez-vous pas, au Havre, votre jeune commis, M. Francis, en qui vous avez toute confiance.

JERVIN. Sans doute; mais...

M. DESTILLET. Mais de la gaîté, entendez-vous... C'est un premier mariage que je fais; et je veux qu'il ait un air de fête et de plaisir.

CÉCILE. Bon ami a raison, monsieur... Asseyez-vous là, et écoutez la fin de ce contrat... à condition qu'elle sera bien courte.

(Jervin se rasseoit.)

LE NOTAIRE. J'ai fini... (*Lisant.*) Fait et passé à Paris, le 15 septembre 1833.... Mais permettez... Nous disons que le futur est né.....

JERVIN. Au fort Saint-Pierre.

LE NOTAIRE. Quel département?

DESTILLET, *riant*. Eh! non... à la Martinique... (*A part.*) Il n'est pas fort sur la géographie, le notaire.

LE NOTAIRE. Maintenant si vous voulez signer...

(Il se lève.)

M. DESTILLET. Certainement... Tout de suite... (*Tout le monde se lève.*) Voyons, Cécile.

CÉCILE, *signant*. Moi, bon ami, je signe les yeux fermés. (*Donnant la plume à Jervin.*) Voici, monsieur... et avant de igner, faites bien vos réflexions.

JERVIN, *lui baisant la main*. C'est fait... Donnez, mademoiselle... et puissé-je signer votre bonheur et le mien!

CÉCILE. Oh! quel air solennel! (*A M. Destillet, à part.*) Ainsi, mon bon ami, c'est donc fini... Me voilà mariée!

M. DESTILLET. Non... pas tout-à-fait.

CÉCILE. Cependant, quand le contrat est signé... tout est dit.

M. DESTILLET. Dans les comédies, c'est possible... mais ici, mon enfant, rien n'est fini, tant que tu ne t'es pas engagée par-devant M. le maire et son écharpe.

CÉCILE. Voilà encore qui est amusant.

JERVIN, *à Destillet*. A vous, monsieur.

M. DESTILLET. Avec plaisir... (*Il va à la table.*) Qui m'aurait dit à moi que je servirais un jour de père à une jeune et jolie fille, et que je la marierais.

CÉCILE. Par procuration.

M. DESTILLET. C'est égal... je suis enchanté que les affaires de ton père le retiennent à Londres... grâce à son absence, il me semble aussi que j'ai une famille, des enfans... et tout cela sans qu'il m'en coûte rien.

(Il signe.)

JERVIN, *à part*. Allons, il n'y a plus à revenir.

CÉCILE, *à Destillet*. Mais voyez donc comme il a toujours l'air triste et rêveur!

M. DESTILLET, *à Jervin*. Eh bien! vous pensez?...

JERVIN. Mais à mon bonheur, sans doute.

CÉCILE. Et au mien, monsieur... Vous n'y pensez donc pas?... vous ne me dites rien?

(En ce moment les convives signent.)

M. DESTILLET. Eh! vite, passons au salon, où l'on doit se réunir avant le départ. (*A Jervin à demi-voix.*) Et vous, faites comme moi, soyez aimable*.

AIR *de Partie et Revanche.*

Allons, en fait de sacrifices,
Aujourd'hui ne vous plaignez pas;
Vous avez tous les bénéfices,
Et moi, mon cher, les embarras... (*bis*)
Chacun sa part... Je vous marie,
Vous me faites tous enrager;
A vous dot et femme jolie,
Mon ami, voulez-vous changer!

(Pendant ce couplet, Cécile a fait passer les invités dans l'appartement à gauche de l'acteur. Le notaire est sorti par le fond.)

* Jervin, Destillet, Cécile.

CÉCILE. Venez-vous, mon futur... Moi d'abord, je vous en préviens... je veux être gaie.

JERVIN. Et vous l'êtes toujours.

(Ils vont pour sortir.)

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. Francis, du Havre, arrivant à l'instant.

JERVIN. Francis !

LE DOMESTIQUE. Une jeune fille l'accompagne.

M. DESTILLET. Une jeune fille !

JERVIN. Qui donc?

SCENE II.

LES MÊMES, ZILIA, FRANCIS.

ZILIA, *en dehors*. Venez donc, c'est ici... c'est... (*S'arrêtant.*) Ah! monsieur Henri.

JERVIN*. Zilia.

FRANCIS. Dam! monsieur Henri, nous vous dérangeons peut-être?

JERVIN. Non, Francis; au contraire... je t'attendais.

ZILIA. Vous ne m'attendiez pas, moi?

JERVIN. Pas du tout, mon enfant... Mais tu as bien fait de venir... j'ai du plaisir à te voir.

FRANCIS. Merci, monsieur.

JERVIN. Monsieur Destillet, Cécile, je vous présente des amis de ma famille... cette jeune fille que ma mère amena d'Amérique.

CÉCILE. Ah! une créole!... c'est gentil.

M. DESTILLET. Oui, je sais... Mais vous ne nous l'aviez pas annoncée.

FRANCIS. Je crois bien... Je devais venir seul du Havre pour les affaires de la maison... mais Mlle Zilia a voulu absolument me suivre... Elle, qui, jusqu'à présent, n'avait pu perdre de vue la mer, notre port et ses mâts, elle a voulu voir Paris... Entre nous, je crois qu'elle avait peur de ne pas être de la noce.

ZILIA. Moi!... oh! non.

CÉCILE. Il n'y a pas de mal... une noce, c'est bien amusant... il faut en être... Je veux qu'elle danse.

ZILIA. Mademoiselle...

** Jervin, Zilia, Francis, Cécile, Destillet.

JERVIN. Zilia, c'est ma femme.

ZILIA. Ah!... Elle est bien jolie.

CÉCILE. N'est-ce pas?.. mais vous aussi.

M. DESTILLET. Mais d'abord, faites-la reposer... Elle paraît fatiguée.

FRANCIS. Dam!.... c'est possible..... Mlle Zélia était seule dans le coupé de la voiture, avec la vieille Madeleine, vous savez... Mais c'est égal, ça vous secoue ferme; et à Rouen nous avons été obligés de rester un jour, tant elle souffrait.

JERVIN. Elle!

FRANCIS. C'est que vous ne savez pas... elle a été bien malade... elle a manqué mourir... tenez, c'est tout juste le jour que votre lettre est arrivée... Cette lettre qui nous annonçait votre mariage pour aujourd'hui.... Je la lisais aux commis, aux ouvriers... quand tout-à-coup voilà Mlle Zilia qui tombe à la renverse... sa tête porte sur le coin d'une caisse, et le sang jaillit jusqu'à moi.

JERVIN. Ah! mon Dieu!

CÉCILE. Pauvre petite!

ZILIA. Merci, ce n'était rien... mon pied avait manqué.

FRANCIS. Eh! vite, des médecins... des médecins... les deux plus forts de la ville... l'un a dit que c'était le sang... l'autre que c'était nerveux.

AIR : *de sommeiller encor, ma chère.*

L'un ordonnait à la malade
La diète et la saignée au bout;
L'autre voulait la limonade,
Et deux purgatifs avant tout...
Ne pouvant tous les satisfaire,
A leur art, moi, qui n'entends rien,
Dam, j'ai fini par ne rien faire...
La voilà qui se porte bien.

JERVIN. Et pourquoi s'être mise en route si tôt?

ZILIA. Est-ce que vous m'en voulez, monsieur Henri?

JERVIN. Eh! non... mais ta santé...

ZILIA. Il y a si long-tems que je ne vous ai vu!

M. DESTILLET. Elle vous est bien attachée.

ZILIA. A M. Henri!..... c'est lui qui a sauvé ma mère.

M. DESTILLET. Sa mère!

CÉCILE. Et comment cela?

JERVIN. Zilia.

FRANCIS. Parbleu!...j'en ai été témoin... monsieur se jeta...

CÉCILE. Ah ! laissez-lui donc conter son aventure à elle-même.

(Francis passe entre Jervin et Zilia *.)

ZILIA. Mon Dieu ! c'est bien simple..... et pourquoi ne le dirais-je pas... à vous, à tout le monde?...j'étais bien jeune...mon père, malgré sa famille, avait épousé une pauvre femme qui l'aimait bien..il mourut ! et nous laissa au pouvoir d'un oncle riche et méchant, qui me sépara de ma mère, et la chassa, malgré ses larmes et les miennes.... il voulait me garder, moi; mais sans ma mère..... oh ! jamais !..... je m'échappai, pour la suivre..... j'arrivai près du fleuve qu'il fallait franchir ; et là, je vis beaucoup de monde... oh ! beaucoup ! on appelait au secours...une femme venait de se précipiter dans les flots !..... mon cœur se serra !... j'avais un affeux pressentiment !..... tout-à-coup un jeune homme s'élance...il disparaît...on le croit perdu!... l'eau était si rapide : il était emporté !..... un cri de terreur fait retentir toute la rive...mais soudain : «Le voilà... le voilà !» s'écrie-t-on de tous côtés !..... c'était lui ! c'était M. Henri !... il était maître des flots, et ramenait sur le rivage cette femme qui périssait sans lui..... cette femme... c'était ma mère ! je la pressai dans mes bras..... je la réchauffai de mon haleine..... elle revint à elle... à moi... oh ! que j'étais heureuse !...et je m'en souviens encore...je m'en souviendrai toute ma vie !..... je courus à notre sauveur ; et tombant à genoux devant lui : «A vous, lui dis-je, à vous, mon maître, » tant que j'existerai..... je vous suivrai » partout... je serai votre servante, votre » esclave.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

» Pour volonté je n'aurai que la vôtre,
» Commandez-moi, je veux vous obéir;
» Voilà mon vœu... je n'en aurai point d'autre,
» Vivre pour vous, et puis pour vous mourir ! »
Pauvre orpheline ! au sein de la misère,
Avec ma vie, ainsi je lui donnais
Ma liberté !... C'est tout ce que j'avais
Pour payer les jours de ma mère.

JERVIN, *passant auprès de Zilia.*** Assez, assez.

CÉCILE, *gaîment.* Oui, oui, assez... car je pleurerais; et il y aurait de quoi me rendre laide pour toute la journée.

M. DESTILLET. Ah ça ! et sa mère qu'est-elle devenue ?

ZILIA. Ma mère !... elle est morte ! en faisant promettre à M. Henri de ne jamais m'abandonner.

* Jervin, Francis, Zilia, Cécile, Destillet.
** Francis, Jervin, Zilia, Cécile, Destillet.

JERVIN. Ce fut alors que nous quittâmes la colonie, pour revenir en France... et ma mère garda Zilia près d'elle.

FRANCIS. Comme sa femme de chambre.

CÉCILE, *vivement.* Vrai ? eh bien ! elle sera la mienne.

ZILIA. La vôtre !

CÉCILE. Oui, oui, la mienne.

JERVIN. Mais...

CÉCILE. Non, monsieur, non, point de mais... je le veux.

M. DESTILLET. Oh !... je le veux... Voilà que ça commence.

JERVIN, *à part.* C'est bientôt.

CÉCILE, *se reprenant.* C'est-à-dire... je le désire..... et M. Henri est trop aimable pour me refuser cela.

FRANCIS, *à part.* Elle le mènera.

CÉCILE. Et maintenant, je cours faire dire à celle qu'on attend qu'elle ne vienne pas... que je n'en veux plus.

M. DESTILLET.

AIR *de valse de Félicien David.*

Au salon on doit nous attendre,
Allons, tous les deux, hâtez-vous;

JERVIN.

Je vous suis.

FRANCIS.

Moi, je vais me rendre
Au logis préparé pour nous.

M. DESTILLET, *à part, à Cécile.*

Folle !... « Je le veux ! » mot terrible,
Et qui fait très-mal...

CÉCILE.

Hein ! plaît-il?

M. DESTILLET.

A l'entendre.

CÉCILE.

Dam ! c'est possible;
Mais à dire il est bien gentil !

ENSEMBLE.

JERVIN, CÉCILE, M. DESTILLET.

Au salon on doit { nous / vous } attendre,
Allons, tous les deux, { hâtons-nous; / hâtez-vous; }
A la mairie il faut se rendre,
Les grands parens arrivent tous.

ZILIA.

Personne ne semblait m'attendre
Je suis de trop au rendez-vous;
Près de sa femme il va se rendre,
Ah ! je vais me cacher à tous.

FRANCIS.

Au salon vous allez vous rendre;

Mais je veux partir avec vous :
Moi d'abord je m'en vais me rendre
Au logis préparé pour nous.

(M. Destillet, Cécile et Francis sortent par le fond. Jervin et Destillet donnent la main à Cécile et la conduisent jusqu'à la porte.)

SCENE III.

ZILIA, JERVIN.

ZILIA, *à part.* Sa femme de chambre !

JERVIN. Zilia !

ZILIA. Monsieur Henri, ah ! que je suis aise de vous revoir !

JERVIN. Et moi aussi.... Dis-moi, comment trouves-tu ma femme ?

ZILIA. Votre femme! Vous êtes marié ?

JERVIN. A cette petite rieuse... mais à peu près... dans une heure.

ZILIA. Dans une heure!...elle est bien... oh ! oui... mais légère... un peu folle... et vous disiez pourtant...

JERVIN. Ah ! tu te souviens... en effet, c'était un de mes rêves, une de mes espérances de jeune homme... quand loin d'un monde que je ne connaissais pas, sous notre beau ciel d'Amérique, je m'abandonnais à la fougue d'un caractère impatient et sauvage... je pouvais me rêver une femme à ma fantaisie, à mon caprice... moi, vif, impérieux ! moi, dont le sang bouillonnait à l'idée seule de fléchir sous une autre volonté que la mienne. Je n'avais pas encore soumis mes passions, ma liberté aux exigences d'une société dont le joug me fatigue et me brise.

ZILIA. Cependant vous avez été libre.

JERVIN. Oui... libre de céder, d'obéir... de me sacrifier !

ZILIA. Que dites-vous ? cette jeune personne...

JERVIN. Elle est riche..... mais ce n'est pas la beauté que je rêvais, avec ses yeux brillans, ses longs cheveux, et son teint bruni par le soleil de mon pays... Eh ! qu'importe... elle est riche !... mais est-ce là le cœur qu'il me fallait?... à moi qui appelais de tous mes vœux un cœur brûlant qui comprît le mien, qui battît avec la même violence, qui aimât avec le même abandon. Eh! qu'importe ?... elle est riche.

ZILIA. Vous ne l'aimez donc pas?

JERVIN. Eh ! le sais-je?... Un enfant qui ne pense pas, qui rit toujours, à qui il faut des cachemires, des bijoux, des hochets... Le notaire vient de me dire que je l'ai choisie.... dans une heure, le maire me dira que je l'aime, m'assurera que je suis heureux !.... je serai son mari, elle sera ma femme, et tout sera dit !... Voilà comme on entend l'amour et le bonheur dans le meilleur des mondes possible.

AIR *des Deux Précepteurs.*

Oui, dans ce monde où nous voilà
Tout n'est qu'un trafic mercenaire ;
Se marier... chez ces gens-là,
S'appelle aussi faire une affaire !
Des rêves d'amour, d'amitié,
C'est en vain qu'on berce son ame...
On croit que l'on prend une femme,
On ne prend qu'un associé.

ZILIA. Mais comment se fait-il que vous ayez consenti ?...

JERVIN. Eh ! que veux-tu?... ils ont des mots de devoir, d'honneur!.... D'honneur !... oh ! tiens, laissons cela, n'y pensons plus.... et toi, ma pauvre enfant, sois plus heureuse... Créole comme moi... si jamais du moins tu perds ta liberté...

ZILIA. Oh ! jamais sans votre ordre.... car c'est vous qui êtes mon maître... c'est à vous que j'obéirai toujours.

JERVIN. Zilia !

SCÈNE IV.

ZILIA, FRANCIS, JERVIN.

FRANCIS, *en dehors.* C'est bien... faites ce que je vous dis.

(Il entre par le fond.)

JERVIN. Qu'est-ce donc, Francis?

FRANCIS. Oh ! rien... je faisais disposer pour M[lle] Zilia la chambre que vous m'aviez destinée, et où j'ai trouvé le cadeau magnifique qui m'attendait.

ZILIA. Un cadeau !

FRANCIS. Une pipe, mademoiselle, mais une pipe d'écume.... superbe !... et si jamais je me remets en mer, elle fera envie à tout l'équipage.

JERVIN. Tu es content, mon brave?

FRANCIS. Moi, monsieur Henri ?... je suis enchanté... Une pipe! et de vous encore !.... entre elle et moi, maintenant, c'est à la vie et à la mort.

JERVIN, *lui serrant la main.* A la bonne heure. (*Passant auprès de Zilia**.) Mais toi

* Zilia, Jervin, Francis.

non plus, Zilia, je net'ai point oubliée.... tu auras aussi un gage de mon amitié.

ZILIA, *avec joie.* Moi?... oh! quel bonheur!

JERVIN. Oui, il est là.... Attendez-moi tous deux... Francis, j'aurai à te parler... et puis vous viendrez à la noce.... attendez-moi.

(Il entre dans la chambre à gauche de l'acteur.)

ZILIA, *tristement.* La noce!

SCÈNE V.

ZILIA, FRANCIS.

FRANCIS. Qu'est-ce que vous avez donc, mamzelle? vous avez l'air triste et malade?

ZILIA. Quelle idée!... malade!... si j'y pense seulement.

FRANCIS. Si fait... il y a quelque chose... vous avez des larmes dans les yeux.

ZILIA. Vous croyez?... je ne dis pas... M. Jervin malheureux!... ce mariage...

FRANCIS. Comment!.. comment! malheureux, quand il épouse une femme qu'il aime.

ZILIA. Oh! non, il ne l'aime pas.

FRANCIS. Hem! qu'est-ce que vous dites là?... une femme si gentille, si gaie, si....

ZILIA. Il ne l'aime pas, vous dis-je.

FRANCIS. Et comment savez-vous?...

ZILIA. S'il l'aimait!... mais il n'en douterait pas lui-même.. s'il l'aimait! il n'aurait pas un mot, une pensée de regret.... il aimerait jusqu'à ses défauts... toujours attaché à ses pas, il ne la quitterait plus; il s'enivrerait de bonheur et de joie... s'il l'aimait!... une heure, une minute passée loin d'elle serait un supplice insupportable: ses yeux ne chercheraient qu'elle; et près d'elle... près d'elle, son cœur battrait à se briser.

FRANCIS. Vous croyez?... c'est possible. Dam! vous vous y connaissez mieux que moi.

ZILIA. Que voulez-vous dire?

FRANCIS. Mais, ce que tout le monde disait au Havre, quand on vous voyait si triste, si malheureuse.... c'est que vous aimiez quelqu'un.

ZILIA. Moi!

FRANCIS. Oui.... en Amérique... quelqu'un que vous regrettiez toujours.

ZILIA, *se rassurant.* Ah! non, Francis, je n'aime personne, je ne suis aimée de personne.

FRANCIS. Vous, mamzelle!... ah! ne croyez pas ça.... par exemple, aimée de personne!.... si fait, voyez-vous, il y a quelqu'un qui vous aime, et fièrement encore, qui donnerait pour vous ses jours, sa fortune, tout ce qu'il a.... et d'abord, il n'a rien.... mais pour vous, mamzelle, il travaillerait, il deviendrait riche.

ZILIA. Bon Francis!.... vous m'aimez, vous.

FRANCIS. Comment!.... mais je n'ai pas dit... eh bien! oui, mamzelle, puisque vous l'avez deviné, autant l'avouer... ça me fera du bien.... oui, je vous aime.

ZILIA. Y pensez-vous?... moi, pauvre fille, la femme de chambre de Mme Jervin; car vous l'avez entendu.... elle me prend pour femme de chambre... (*A part.*) Femme de chambre!

FRANCIS. Du tout.. vous seriez plus heureuse... et libre!... D'abord, moi, je vous suivrai partout... en Amérique, si voulez.

ZILIA. En Amérique... quitter la France!... oh! non, jamais.

FRANCIS. Jamais!.... et voilà qui m'étonne; car enfin, c'est là votre pays.... c'est là que vous avez encore un oncle si riche et si vieux, dont vous attendiez des nouvelles en quittant le Havre... et si c'est vrai, ce qu'on vous a mandé, qu'il est malade, très-malade... vous seriez peut-être son héritière.

ZILIA. Eh! que m'importe à présent?

FRANCIS. Comment, que vous importe? Mais savez-vous que son correspondant du Havre me disait, il n'y a pas plus de huit jours, qu'il avait encore une somme énorme à lui faire passer... Oh! ce n'est pas pour ça que je vous aime, au moins... car enfin, s'il vous déshéritait, comme il vous en a menacée à votre départ, je ne vous en aimerais pas moins, voyez-vous.

ZILIA, *souriant.* Merci, Francis.

FRANCIS. Eh! mamzelle, vous me remercierez quand vous serez heureuse.

ZILIA. Ah! c'est lui!

SCENE VI.

LES MÊMES, JERVIN *et* CÉCILE, *sortant de la chambre à gauche.*

CÉCILE. Ce sera pour moi.... tout est pour moi aujourd'hui.... et quant au cadeau, je veux le faire moi-même.

JERVIN*. A la bonne heure... Zilia, je t'ai promis un gage, un souvenir de l'amitié que j'ai pour toi.

ZILIA. Oh! oui, monsieur Henri.... de votre main.... j'y tiens.... j'y tiens beaucoup.

JERVIN. Et c'est une montre.

ZILIA. Une montre!.... ah! que c'est bien d'y avoir pensé.

CÉCILE. Mais non pas, c'est moi... c'est une idée que j'ai eue, et j'y tiens.... dam! quand on n'en a pas beaucoup.

(Elle passe auprès de Zilia **.)

ZILIA. Ah! c'est madame.

CÉCILE. Oui, ma petite... et une montre à moi, encore!

AIR *de Céline.*

C'est ma montre de jeune fille,
Pendant deux ans... quels souvenirs!
Elle a marqué de son aiguille
L'heure du bal et des plaisirs.
Ce matin, elle, la première,
M'a dit : « Sois dame.. » De bon cœur
Prenez-la donc... Qui sait, ma chère,
Elle peut vous porter bonheur...
Prenez-la donc; qui sait, ma chère,
Elle vous portera bonheur.

et avec mon chiffre, tenez : C. B., Cécile Bourdais.

FRANCIS. Bourdais!... ah! c'est le nom de mademoiselle?

JERVIN. Sans doute.

CÉCILE. Eh bien!... quelle figure étonnée! Dieu! qu'il a l'air bête, ce garçon-là! (*Zilia, qui est devenue triste, laisse tomber la montre*). Ah! mon Dieu! faites donc attention.

ZILIA. Ah! pardon... je ne voyais pas; je....

CÉCILE. Vous l'avez brisée.... maladroite.

JERVIN. Elle lui est échappée.. (*Passant auprès de Zilia.****) Mais quelle pâleur!... Zilia... elle se trouve mal.

* Francis, Zilia, Jervin, Cécile.

** Francis, Zilia, Cécile, Jervin.

*** Francis, Zilia, Jervin, Cécile.

ZILIA. Non, non, je suis bien.... très-bien....

FRANCIS. Permettez.... M. Bourdais.... parente de M. Bourdais de Cherbourg!

CÉCILE. Et parente de très-près, voyez-vous... c'est mon père.

FRANCIS. Votre père!.... M. Bourdais qui est à Londres en ce moment?

JERVIN. Mais oui.

FRANCIS, *bas à Jervin, en venant auprès de lui*.*) Monsieur, il faut que je vous parle... il le faut... renvoyez-la.

CÉCILE. Mais à qui en a-t-il donc?.... (*A Zilia.*) Venez, mon enfant, venez entrer en fonctions.... vous m'attacherez mon bouquet de mariée... car nous allons partir, monsieur Henri.

ZILIA. Son bouquet.

FRANCIS, *bas à Zilia.* Allez, et ne vous pressez pas... le mariage n'est pas près de se faire.

ZILIA. Vous dites...

JERVIN. Je vous suis... allez.

FRANCIS. Bourdais!...

CÉCILE. Ce garçon est fou assurément.

(Elle entre dans la chambre à droite, Zilia la suit, en regardant toujours Francis avec surprise.)

SCENE VII.

FRANCIS, JERVIN.

JERVIN, *regardant sortir Zilia.* Pauvre enfant! elle paraît bien souffrante!... (*A Francis.*) Mais toi, voyons, qu'as-tu à me dire?... d'où vient cet air mystérieux au nom de mon beau-père?

FRANCIS. Votre beau-père... il ne l'est pas encore, je l'espère bien.

JERVIN. Et pourquoi cela?

FRANCIS. Pourquoi?... mais vous ne savez pas ce qui l'a fait filer à Londres?

JERVIN. Ses affaires l'y retiennent.

FRANCIS. Et la peur de ses créanciers.

JERVIN. Que dis-tu?

FRANCIS. Je n'ai entendu parler d'autre chose au Havre, à Rouen.

JERVIN. Il se pourrait!.... mais il annonce son retour.

FRANCIS. Il ne reviendra pas... débâcle complète.

* Zilia, Francis, Jervin, Cécile.

JERVIN. Ah! diable! voilà qui change tout.

FRANCIS. Mais je l'espère bien.... vous, un brave homme!...

AIR *des Maris ont tort.*

Vous allier à lui.

JERVIN.

Non, certe,
C'est un piége qu'il me tendait.
Mais, grâce à cette découverte,
Je romprai tout, et sans regret,
Oui, je romps tout; et sans regret.
Ce bon père, d'un air bien tendre,
M'a promis la dot en écus.

FRANCIS.

Il vous l'empruntait, et son gendre
N'était qu'un créancier de plus.

JERVIN. Enfin, me voilà libre.... me voilà sauvé! Ah! M. Destillet... laisse-moi seul avec lui... Cours à la poste... M. Bourdais a dû écrire... ses lettres doivent être arrivées... va, dépêche-toi. (*Francis sort par le fond.*) Allons, du courage!.... aujourd'hui, c'est facile.

SCENE VIII.

JERVIN, M. DESTILLET.

M. DESTILLET, *entrant par le fond.* Eh bien! eh bien! le marié, où diable est-il donc? Eh! vite, mon cher, prenez vos gants, votre air aimable, et venez donner la main à votre femme... nous partons.

JERVIN. Je ne peux pas.

M. DESTILLET. Hem!... est-ce que vous croyez qu'on peut vous marier sans que vous soyez là?

JERVIN. Je ne me marie plus.

M. DESTILLET. Ah! bah... pas de plaisanterie... la noce est prête... on déjeûne au retour, et il n'est pas permis de faire attendre ainsi de grands parens... des parens respectables qui meurent de faim... Venez, la mariée...

JERVIN. Écoutez-moi, monsieur Destillet.

M. DESTILLET. Hem!

JERVIN. Les malheurs de mon père, les besoins de ma maison m'avaient mis dans une situation désespérée... Pour en sortir, il n'y avait qu'un moyen.

M. DESTILLET. Oui, la maladie à la mode... Vous vouliez vous faire sauter le peu de cervelle que vous avez.

JERVIN. Eh! qu'y aurais-je perdu?

M. DESTILLET. Vous, à la bonne heure.... mais vos créanciers!... Vous êtes jeune, ardent, laborieux... que diable!... c'est un gage pour eux, et il ne vous est pas permis de le leur enlever... Aussi moi, leur chef, par mon âge, ma position, ma créance.. j'ai eu pitié de votre désespoir... je les ai calmés, je suis venu à votre secours, non de ma bourse, il y en avait assez comme ça... mais par un bon mariage... ça vaut mieux, et ça ne me coûte rien.

JERVIN. Mais à moi, monsieur, la perte de mes espérances, de mes illusions.

M. DESTILLET. Ah! oui, des illusions!.. vous viviez de cela, vous... avec votre caractère passionné et presque sauvage, vous luttiez contre la civilisation... il vous fallait un mariage d'amour... une femme parfaite... ça n'avait pas le sens commun... grâce à moi, vous faites une excellente affaire, qui vous donne pour femme un petit démon; et pour dot, de l'argent, beaucoup d'argent... c'est le pivot des sociétés modernes.

JERVIN. Mais enfin...

M. DESTILLET. Mais enfin, votre maison marche, votre honneur est sauvé, et vos dettes se paieront..... Tout le monde est content.

JERVIN. Excepté moi.

M. DESTILLET. Ce n'est pas nécessaire.

JERVIN. Mais, cruel homme que vous êtes!... si cette dot qui vous éblouit n'était aussi qu'une illusion?

M. DESTILLET. Laissez-moi donc tranquille.

JERVIN. Si l'on nous trompait?

M. DESTILLET. Plaisanterie.

JERVIN. Vous, tout le premier.

M. DESTILLET. C'est impossible.

JERVIN. Eh bien! non... M. Bourdais est ruiné... il n'est à Londres que pour échapper à la justice... Sa faillite est imminente.

M. DESTILLET. Permettez, permettez... Diable! ne plaisantons pas... ruiné!... c'est une autre affaire... Je n'ai qu'un désir, c'est d'assurer votre bonheur et ma créance... Voyons, vous dites...

JERVIN. Que ce n'est plus un mystère au Havre, à Cherbourg, à Rouen.

M. DESTILLET. Eh! mais... eh! mais, écoutez donc... j'en suis fâché pour la

noce... elle attendra (*ôtant ses gants*) huit jours, s'il le faut... Seulement, pour que rien ne soit perdu, nous mangerons le déjeuner.

JERVIN. Ainsi, vous ne me pressez plus... vous rompez?

M. DESTILLET. Eh non! j'ajourne, voilà tout... Il faut que j'aille aux informations... et d'abord, j'envoie à la mairie, c'est à deux pas... et puis, j'ai là le notaire, les grands parens... je vais leur parler, savoir... Voyez un peu... c'est le premier mariage dont je me mêle, depuis le mien... comme j'ai la main heureuse!

JERVIN. Ah! tout ce que je vous dis est vrai... et cette absence...

M. DESTILLET. C'est bien; mais silence! vous concevez... cette pauvre Cécile... la famille... il faut des ménagemens, de la discrétion... chut! (*Zilia paraît.*) Quelqu'un... ne dites rien, et venez me rejoindre... Silence!...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

ZILIA, JERVIN.

JERVIN. Soyez tranquille... Enfin, il me semble que je respire plus librement.

ZILIA, *entrant par la droite.* Mon Dieu! comme vous paraissez plus gai, plus heureux que tout à l'heure.

JERVIN. Ah! ma petite Zilia, mon amie, ma sœur... c'est que je le suis en effet.

ZILIA. Ce que m'a dit Francis de ce mariage...

JERVIN. Ce mariage!... il est rompu.

ZILIA, *avec joie.* Rompu!... il se pourrait!

JERVIN. Oui, j'étais bien triste, bien maussade ce matin, n'est-ce pas? j'avais là un poids qui m'étouffait... mais, à présent, c'est fini... Plus de noce, plus de contrat : c'était une chaîne, je l'ai brisée.

ZILIA. Et vous avez bien fait, puisque vous n'aimiez pas.

JERVIN. C'était un mariage de spéculation... car, vois-tu, je me vendais pour de l'or : j'épousais une dot... voilà tout.

ZILIA. Comment! vous, monsieur Henri, si bon, si aimant... c'était pour de l'or... pour une dot?

JERVIN. Oui... des dettes à payer... une maison à soutenir... mon honneur à sauver, à ce qu'ils disaient.

ZILIA. Oh! non, non... l'honneur n'exige pas qu'on fasse son malheur, celui d'un autre... Il faut qu'on soit heureux d'abord... vous méritez tant de l'être!

JERVIN. Me le permettront-ils?.... ne viendront-ils pas encore une fois forcer ma volonté?... me soumettre à leurs usages?.. et s'ils me présentent une de leurs poupées de Paris?...

ZILIA. Il faut refuser... Vous n'êtes pas un esclave, vous... vous êtes votre maître... Oh! restez libre, comme par le passé, avec nous qui vous aimons... Si vous avez des chagrins, nous les partagerons... pour vous consoler, monsieur Henri, pour vous débarrasser de tous ces méchans qui vous tourmentent.... vous travaillerez, nous aussi... Francis est un second vous-même... et moi... moi, monsieur Henri, je ne suis qu'une pauvre fille, mais dans votre maison il n'y a personne qui ait pour vous plus de dévouement et de courage... il n'y a personne qui fût plus fier de vous sacrifier sa liberté, sa vie..... Vous savez que tout cela est à vous depuis le jour où vous m'avez rendu ma mère.

JERVIN. Bonne Zilia... je n'oublierai pas votre amitié à tous deux... et que tu as renoncé, pour nous suivre, à ton pays... à la fortune de ton oncle.

ZILIA. Je ne regrette rien.

JERVIN. Non, je ne vous quitterai plus... et s'il faut m'enchaîner, me donner une femme...

ZILIA. Eh bien! alors, du moins, vous prendrez une jeune fille que vous pourrez aimer... qui vous aimera... nous vous quitterons... vous serez heureux... vous n'aurez plus besoin de nous.

JERVIN, *sans l'écouter.* Une femme..... une créole peut-être... comme moi, dont l'amour brûlant trahira l'origine... une ame de feu... une femme comme toi, Zilia, dont les regards passionnés seront comme un souvenir, comme un reflet du beau ciel qui m'a vu naître.

ZILIA. Ah! vous parliez ainsi, lorsque, loin de l'Europe, et sous nos belles forêts, assise à vos pieds, moi, pauvre enfant, j'écoutais en extase vos projets, vos espérances qui faisaient battre mon cœur!... Vous me regardiez d'un air si bon, si tendre... comme à présent.

JERVIN. Et si tu savais quelles idées s'emparaient alors de moi... Ah! souvent depuis je les ai retrouvées là.

ZILIA. Monsieur Henri, que voulez-vous dire?

JERVIN. Oui, quand je te voyais si belle, si dévouée. .

ZILIA. Vous le remarquiez.

JERVIN. Zilia!...

SCENE X.

Les Mêmes, M. DESTILLET*.

M. DESTILLET, *sortant de la chambre à gauche et riant.* Ah! ah! ah! ah!... c'est vous?... Eh! vite, venez donc, avec vos beaux renseignemens.

JERVIN. Vous dites?

M. DESTILLET. Je dis que votre beau-père, M. Bourdais qui est en fuite...

JERVIN. Eh bien?

M. DESTILLET. Vient d'arriver par le courrier du Havre.

JERVIN. Grand Dieu!

M. DESTILLET. Toujours riche et considéré... Il est là, dans le salon, avec sa fille, les grands parens... ils vous attendent... Eh bien!... vous voilà immobile!... vous ne m'entendez pas?

JERVIN. Si fait, si fait..... Quel est ce bruit?... les voitures...

M. DESTILLET, *le prenant par le bras.* Venez donc... dépêchez-vous... il n'y a pas une minute à perdre...

(Il l'entraîne, et le fait entrer avec lui dans la chambre à gauche.)

SCÈNE XI.

ZILIA, *seule.*

Il l'emmène!.... Et le retour de cet homme... eh! que m'importe?... tout est rompu, Henri va lui déclarer... (*Se laissant tomber dans un fauteuil.*) Ah! je ne me soutiens plus... ce qu'il m'a dit tout à l'heure... le son de sa voix... les regards qu'il attachait sur moi... tout est là, tout!.. Je me sentais rougir, trembler... j'aurais voulu le fuir, et pourtant je restais immobile à le regarder, à l'entendre!... Il aime... oh! oui... ces souvenirs... ces idées dont il me parlait... il aime... et ce n'est pas elle... ah!

* Zilia, Jervin, Destillet.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Mes yeux se fixaient sur les siens,
Je crus y voir de la tendresse;
Ah! s'il avait lu dans les miens!...
Que dis-je?... quelle est ma faiblesse!...
Loin de moi rêves de bonheur,
Aucun espoir ne vous seconde...
Je n'ose interroger mon cœur,
Car j'ai trop peur qu'il me réponde.

SCÈNE XII.

FRANCIS, ZILIA.

FRANCIS, *à la cantonnade, au fond.* C'est bien... me voilà... attendez-moi donc.

ZILIA. Francis...

FRANCIS, *entrant.* Ah! mademoiselle... voilà un paquet à votre adresse... (*Il lui donne un paquet cacheté.*) Il vient d'arriver ce matin par le courrier du Havre, qui ramène ce M. Bourdais, vous savez... ce beau-père.

ZILIA. Cela pour moi?

FRANCIS. Et voyez... cela vient de plus loin... d'Amérique... il paraît que le bâtiment qui l'apportait est entré dans le port le jour de notre départ.

ZILIA. Des lettres...

FRANCIS. Des nouvelles de votre oncle, du pays... que sais-je?... Ah! mon Dieu! un cachet noir!

ZILIA. Que dites-vous?

FRANCIS. Ce n'est peut-être pas ça..... Mais on m'attend... adieu!... Je vais arriver trop tard... ah! j'en serais fâché..... ce bon M. Henri.

(Il sort en courant.)

SCENE XIII.

ZILIA, *seule.*

Un cachet noir! qu'est-ce donc?... Ma main tremble... Mon oncle... mais je le connaissais à peine... mais il avait chassé ma mère... moi-même, déshéritée par lui... (*Elle brise le cachet, ouvre la lettre et lit.*) Ah! mort... mort!... En parlant de moi... de moi, sa seule parente, qu'il avait rendue si malheureuse... il me demandait grâce... Toute sa fortune à moi! sa fortune!... je suis riche!... oh! oui, riche comme cette Française qu'Henri n'aime pas... riche.... plus qu'elle peut-être... riche! Mais alors, on ne me repoussera plus comme une pauvre fille... il peut m'aimer, moi... Je puis lui dire que depuis cinq ans je l'aime.....

je n'aime que lui... je n'existe que pour lui!... Ou plutôt, non, pas d'amour, pas de contrat, pas de sacrifice!... Je lui dirai : tenez, prenez tout... ces biens, cette fortune, tout est à vous, comme moi..... comme... (*Elle tombe à genoux.*) Oh! mon Dieu! mon cœur bat à me briser la poitrine. (*Elle se relève.*) Je suis folle de joie*. J'en mourrai, Henri!... Ah! courons...

SCÈNE XIV.

ZILIA, FRANCIS; *ensuite* JERVIN, CECILE, M. DESTILLET, LA NOCE.

FRANCIS, *accourant*. Les voilà!... les voilà!...

ZILIA. Qui?

FRANCIS. Eh bien! eux... les mariés...

ZILIA. Les...

FRANCIS. Je vous disais bien que j'arriverais trop tard... Heureusement, la mairie est à deux pas, et j'ai encore entendu le OUI solennel... C'est fini.

ZILIA. Fini!... quoi donc?

FRANCIS. Mais le mariage... le maire a lu le Code : M. Henri tenait la main de sa femme... Tenez... les voilà.

(Cécile et Henri paraissent en tête de la noce; Cécile en mariée, voile, bouquet, etc.)

ZILIA, *les apercevant*. Henri!.. sa femme!... ah!

FRANCIS. Eh! mais, cette pâleur... Vous chancelez, mademoiselle.

ZILIA. Je me meurs!

(Elle tombe dans les bras de Francis; Cécile, Henri, M. Destillet, accourent et se pressent autour d'elle. Crescendo de musique. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

* A partir de ce moment, on entend une musique gaie qui se rapproche jusqu'à l'entrée de la noce.

ACTE II.

Le théâtre représente un petit salon, chez Jervin, au Havre; porte au fond, portes latérales; portes aux angles de l'appartement; celle de l'angle à droite est la porte de l'appartement de Cécile; à droite de l'acteur, auprès de la porte latérale, une table de toilette; à gauche, sur le devant, une petite table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCIS, M. DESTILLET.

FRANCIS, *entrant par la porte latérale à droite de l'acteur, et parlant à la cantonnade*. Ainsi, madame va mieux... merci, merci.

MONSIEUR DESTILLET, *entrant par le fond*. Ah! ah! ce cher monsieur Francis... je vous cherchais... toujours aux affaires.

FRANCIS. Eh! monsieur Destillet! descendu au Havre de si bonne heure.

MONSIEUR DESTILLET. Cela vous étonne, n'est-ce pas?... j'aime à rester là haut..... sur la côte d'Ingouville, qui est un séjour si délicieux...quel air excellent! quel coup-d'œil superbe! Tout le monde, par ton, plus que par goût, s'en va chercher de la vue au nord, ou au midi, que sais-je?... moi, j'ouvre ma fenêtre, et je me dis, en planant sur la ville, où se balance une forêt de mâts sur la mer, si belle un jour de tempête:

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

En Italie, en Suisse, allez, notaires
Et procureurs, et jusqu'au petit clerc,
Lorsque septembre a fait trève aux affaires,
Cherchez bien loin de la vue et de l'air,
Et vos cliens patront ça cet hiver.
Courez, flanez, pour avoir de quoi dire...
Émerveillé de tout ce que je voi,
J'ai mieux que vous gratis, et je l'admire
Sans sortir de chez moi.

Ce qui ne m'empêche pas de quitter quelquefois ma terrasse, pour visiter mes amis... ce bon Jervin, par exemple... est-il de retour de Paris?

FRANCIS. Pas encore... il doit être bien impatient de se retrouver dans sa maison, au milieu de ses affaires.

M. DESTILLET. Et près de sa petite femme. ...un trésor que je lui ai donné! Et ce n'a pas été sans peine... ce pauvre garçon... quelle tête!... quel caractère!... avec ses mœurs à demi sauvages, et ses idées dans l'autre monde!... Il a fallu le mater, le forcer à être heureux... et si l'honneur de son père n'eût pas été mis en jeu, je ne sais ma foi pas si nous en serions venus à bout... enfin, il a fléchi, il s'est marié à notre goût..... il marche au pas comme un Parisien...et maintenant je suis sûr qu'il me rend grâce de l'avoir fait entrer dans le corps respectable des maris, et de l'avoir mis à même de payer ses créanciers, à commencer par moi.

FRANCIS. Pour ce qui est du mariage, il aurait bien raison....... madame est si amusante... une petite folle qui est toujours là, à le tourmenter, à le faire donner au diable.

M. DESTILLET. Ils s'adorent.

FRANCIS. Je le crois...les premiers huit jours surtout, ça me faisait cet effet-là... madame aimait son mari... mais elle l'aimait, comme une femme qui se dépêche d'en finir..... et monsieur aussi avait l'air de s'y mettre.

M. DESTILLET. Voyez-vous, voyez-vous..... j'en étais sûr..... et à présent!...

FRANCIS. Oh! à présent, c'est comme partout... un amour bien uni, bien tranquille..... comme la mer, dans un tems calme... un calme plat.

M. DESTILLET. Allons donc..... vous ne vous y connaissez pas, mon cher... Jervin est amoureux, et très-amoureux... un jour je l'ai surpris rêveur; il soupirait, il avait des larmes dans les yeux.

FRANCIS. Vous croyez, monsieur?..... alors tant mieux..... je craignais que les retards de M. Bourdais à payer la dot de sa fille ne fussent une cause de tracasseries... parce que vous savez, les discussions entre le gendre et le beau-père, ça met du froid dans le ménage....... déjà M. Jervin devenait sombre et triste.

M. DESTILLET. Bah! il va nous revenir plus gai, plus aimable... d'ailleurs le beau-père s'exécute... témoin la somme que vous avez reçue hier... allons, ça va bien; c'est un bon mariage que j'ai fait là...c'est le second..... il me dédommage du premier.

FRANCIS. Bah !... le premier, c'était ?...

MONSIEUR DESTILLET. Le mien..... une femme superbe qui s'est fait enlever par un officier de l'empire..... Après notre divorce, elle a épousé un préfet de la restauration... et maintenant c'est la femme d'un pair de France, en troisième noces... Dam ! elle monte..... elle monte... ah ! ah ! ah !

(Il rit.)

FRANCIS. Et vous en riez ?

M. DESTILLET. Oh! je ris jaune... D'ailleurs, je suis tout consolé.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Heureux comme me voilà,
Qu'une loi prudente et sage
Ait rompu mon mariage ;
Car, avec le goût qu'elle a,
Ce goût d'augmenter sans cesse
Sa fortune ou sa noblesse,
Et de changer par tendresse
De mari bon gré mal gré,
Pour avoir une vacance...
Sans le divorce, je pense,
Elle m'aurait enterré.

Mais laissons cela... tenez, la route m'a fatigué... j'ai besoin de prendre quelque chose... faites-moi donner...

FRANCIS. Tout de suite.

(Il sonne.)

M. DESTILLET. J'ai voulu voir Cécile... elle était sortie.

SCENE II.

LES MÊMES, ZILIA.

ZILIA, *entrant par la porte de l'angle à droite.* On a sonné.

FRANCIS *. Ce n'est pas vous, mademoiselle.

M. DESTILLET. Eh ! la petite femme de chambre !..... si fait, mon enfant, si fait... approchez.

ZILIA. Monsieur a appelé... monsieur a demandé ?

M. DESTILLET. Oh ! presque rien... un doigt de vin de Bordeaux, et un biscuit... mais qu'avez-vous donc, vous êtes bien émue... vous avez les yeux rouges... est-ce que vous avez pleuré ?

ZILIA. Moi ! non monsieur, non.... mon Dieu ! est-ce que vous n'avez pas de nouvelles de M. Henri ?

* Francis, Zilia, M. Destillet.

FRANCIS. Aucune... mais nous l'attendons, mademoiselle... le bateau à vapeur nous l'amènera peut-être ce matin..... un peu tard.

M. DESTILLET. Dam ! *le Jambart* est un bon coureur ; mais il ne peut pas marcher sans la marée.

ZILIA. C'est juste... et du moment qu'il n'y a pas de danger... vous n'êtes pas inquiets, n'est-ce pas ?

FRANCIS. Inquiets !

M. DESTILLET. Et pourquoi donc ?

ZILIA. C'est que la mer est bien mauvaise, et que l'entrée du port, en face d'Honfleur... par un gros tems... cela me fait toujours peur.... mais puisque ces messieurs ne craignent rien... oh ! ni moi non plus... je suis rassurée... (*A M. Destillet.*) Tout de suite, monsieur, tout de suite, vous êtes servi.

(Elle sort vivement par la gauche ; Francis la suit des yeux.)

SCENE III.

FRANCIS, M. DESTILLET, *ensuite* JERVIN.

M. DESTILLET. Une bonne personne, cette petite femme de chambre.

FRANCIS, *soupirant.* Oh ! oui, excellente.

M. DESTILLET. Bien attachée à ses maîtres.

FRANCIS, *de même.* Oh! oui, beaucoup.

M. DESTILLET. Hem ! un soupir !.. ah ! mon Dieu !... La drôle de figure !

JERVIN, *en dehors.* Bonjour, mes amis, bonjour.

FRANCIS. Eh ! mais..... Qu'est-ce que j'entends ?

M. DESTILLET. Parbleu ! c'est lui.

JERVIN, *entrant* *. Ah ! Francis !..... Monsieur Destillet, bonjour, je suis bien aise de vous revoir.

M. DESTILLET. C'est heureux !..... Et dites-moi tout de suite... votre voyage a été...

JERVIN. Détestable... Triste pays que le vôtre, où l'on ne peut faire un pas sans trouver des inquiétudes et des chagrins nouveaux.

* Francis, Jervin, M. Destillet.

FRANCIS. Ah! mon Dieu! et votre beau-père?...

JERVIN. Mon beau-père... mon beau-père... c'est un fripon.

M. DESTILLET. Hem!... vous dites?...

JERVIN. Comment va-t-on ici?

FRANCIS. Madame a été un peu souffrante... elle s'est trouvée mal hier, à la soirée du préfet maritime.

JERVIN. Et pourquoi va-t-elle à des bals, à des soirées sans moi?

M. DESTILLET. Toujours amoureux!

JERVIN. Monsieur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ZILIA.

ZILIA, *portant un plateau chargé*. Voilà, monsieur, ne vous impatientez pas.

JERVIN. Zilia.

ZILIA. Ah! (*Elle s'arrête immobile, et regarde Jervin en faisant trembler le plateau.*) Monsieur Henri!...

M. DESTILLET. Eh bien!... eh bien!... vous allez tout briser.

(Il prend le plateau, le place sur la table et s'assied*.)

ZILIA. Pardon... C'est que je m'attendais si peu..... Je n'avais pas entendu..... Vous vous portez bien, monsieur Henri?

JERVIN. Très-bien... (*Lui tendant la main.*) Mais toi, Zilia, je te trouve bien changée... tu souffres...

FRANCIS. Oui, monsieur; n'est-ce pas? c'est ce que je lui dis tous les jours.

ZILIA. Vous vous trompez, je vous assure... je n'ai rien.

M. DESTILLET, *la regardant*. Quoi! pas même un peu d'amour?

ZILIA. Moi?...

M. DESTILLET. Oui, vous.... pour ce pauvre Francis, qui en a tant.

JERVIN. Francis!... En effet, il m'a écrit... (*Se contraignant.*) Mais ma femme est chez elle... et je vais...

(Il fait quelques pas vers l'appartement de Cécile.)

ZILIA. Non, monsieur... non... madame est sortie pour les apprêts d'un bal que le maire donne ce soir.

* Francis, Jervin, Zilia, Destillet, *à table*.

M. DESTILLET. Oui, nos autorités dansent beaucoup.

JERVIN. Un bal encore!... elle ira danser, se donner en spectacle... lorsque mon crédit, mon honneur sont compromis..... mon honneur!... ah! il faudrait en mourir! et quand je songe qu'hier nous avions trente mille francs à payer... il a fallu suspendre....

FRANCIS. Point du tout... j'ai payé.

JERVIN. Payé!... et comment cela?

FRANCIS. Vous ne savez donc pas!..... ces trente mille francs en billets, que j'ai reçus de votre part... Est-ce que vous n'étiez pas instruit?

JERVIN. Pas le moins du monde.

FRANCIS. Ce n'est pas vous qui avez envoyé?...

JERVIN. Mais non... rien.

FRANCIS. Ce garçon m'a dit pourtant...

JERVIN. Il vous a trompé.

(Zilia offre à boire à M. Destillet, qui tend son verre.)

M. DESTILLET. Voilà un conte des Mille et une Nuits.

JERVIN, *après un moment de silence, regardant Destillet*. Ah! Destillet.

M. DESTILLET. Hem!

JERVIN. Mon ami, je devine.

M. DESTILLET. Par exemple!

FRANCIS. Le fait est que j'en ai eu l'idée.

JERVIN. Tant de générosité.

M. DESTILLET, *se levant**. Mais non..... mais non...

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Eh! mais, mon cher, vous êtes admirable!
Moi, vous donner un bon quart de mon bien!

JERVIN.

Eh! oui, vraiment.

M. DESTILLET.

Moi, j'en suis incapable.

JERVIN.

Si ce n'est vous, je n'y comprends plus rien.

M. DESTILLET.

Ni moi non plus... Mais s'il faut qu'on envoie
Aux pauvres gens de l'or à recevoir...
Moi, j'ouvrirai les deux mains avec joie.

JERVIN.

Pour en donner?

* Francis, Jervin, Destillet, Zilia.

M. DESTILLET.

Eh! non, pour en avoir.
Oui, j'ouvrirai les deux mains avec joie,
Non pour donner, mais bien pour recevoir.

JERVIN. Mais enfin...

M. DESTILLET. Allons donc..... c'est m'humilier que de revenir là-dessus.

FRANCIS et JERVIN. Vous humilier!

M. DESTILLET. Dam! c'est comme si vous disiez : « Ce sacrifice, vous pouviez le faire, vous ne l'avez pas fait... » Cela devient un reproche... c'est clair; n'en parlons plus.

JERVIN. A la bonne heure; mais je n'en aurai pas moins une éternelle reconnaissance.

M. DESTILLET. Eh! non.

JERVIN. Si fait, si fait, c'est vous... (*A Zilia.*) C'est lui.

ZILIA, *d'une voix tremblante.* Certainement c'est vous.

JERVIN. Parbleu! c'est vous.

M. DESTILLET. Mais quand je vous dis... Oh! ma foi!... allez-vous-en au diable.

SCENE V.

LES MÊMES, CÉCILE, *entrant par le fond.*

CÉCILE, *à la cantonnade.* C'est bien, posez cela dans le salon... je suis à vous.

ZILIA. Ah! madame.

CÉCILE*. Mon mari est ici... Henri!.. On ne m'avait pas trompée... (*Elle se jette dans ses bras.*) Bonjour, mon ami... Vous être fait attendre si long-tems... c'est bien mal!... (*Retournant au fond.*) Tirez la robe du carton; mais prenez garde de la chiffonner.

M. DESTILLET, *à Jervin.* Votre retour la trouve sensible.

JERVIN, *souriant.* Oui, sensible à la fraîcheur de sa robe.

CÉCILE. Oh! que vous avez bien fait de revenir, mon cher Henri!... Je souffrais de votre absence... mais beaucoup... Vous voici, vous me menerez au bal ce soir.

JERVIN. Au bal!... je vois qu'en effet ma présence était vivement désirée.

M. DESTILLET, *bas à Cécile.* Petite folle!

* Francis, Jervin, Cécile, Destillet, Zilia.

CÉCILE. Ah! mon Dieu!... est-ce que c'est mal ce que j'ai dit là?... Je pensais beaucoup à vous, mon ami : demandez à Zilia si je ne parlais pas de vous, hier encore. (*Zilia enlève le plateau et le porte dans la chambre à gauche*) en faisant ma toilette pour aller au roût de la préfecture, où je me suis bien amusée... j'ai dansé toute la nuit... (*Se reprenant.*) Dam! pour m'étourdir.

M. DESTILLET. Le fait est que danser, ça n'empêche pas d'aimer son mari.

CÉCILE. Au contraire.

JERVIN. J'aurais mieux aimé pourtant que madame ne s'y montrât pas... je l'en avais priée.

CÉCILE. C'est vrai... mais que veux-tu! c'est si gentil... Moi, d'abord, je n'ai pas le courage de refuser ce qui me fait plaisir...

FRANCIS, *à part.* Diable! ça peut mener loin.

CÉCILE. Mais voyons, monsieur, quittez cet air maussade que je n'aime pas du tout... Dites-moi plutôt comment se porte mon père?

JERVIN. Oh! très bien.

CÉCILE, *lui donnant un papier.* Eh! tenez, payez cette facture.... une parure charmante que je viens d'acheter.

(Zilia rentre.)

JERVIN. Une parure!... et à quel propos?

CÉCILE. Le fête de ce soir.

JERVIN. Oh! vous n'irez pas... ni moi non plus... j'éprouve des embarras de commerce, qui ne me permettent pas de me réjouir.

CÉCILE. Eh bien! vous ne vous réjouirez pas.

M. DESTILLET. Au fait... on peut aller au bal sans cela... et puis, l'inconnu qui a payé deux fois ne restera pas en si bon chemin.

JERVIN. Si vous vous chargez des paiemens de la journée.

FRANCIS, *qui est passé à la gauche de M. Destillet, lui dit bas.* Vingt-cinq mille francs.

M. DESTILLET. Moi! ce n'est pas probable. (*A demi-voix.*) Mais le beau-père...

JERVIN, *à demi-voix.* Oui, dans un an... et moi, dans huit jours, je suis perdu... (*Bas à Cécile.*) Ainsi, madame...

CÉCILE. Oh ! moi, monsieur, je n'entends rien aux affaires, vous le savez bien .. Mais la parure est achetée... et vous la paierez.

JERVIN. Madame !

CÉCILE. Vous la paierez... Je vois que vous ne me rapportez que de la mauvaise humeur... c'est très-mal... et si vous êtes revenu pour me défendre d'aller au bal, me refuser de l'argent, et me faire ma moue, autant valait rester à Paris... (*A Destillet.*) Mais grondez-le donc, mon bon ami... Vous ne dites rien, vous ne me soutenez pas.

M. DESTILLET. Mais, ma chère...

ZILIA, *qui est au fond à gauche avec Francis, lui dit bas.* Venez, Francis ; il faut que je vous parle à l'instant.

FRANCIS. Je vous suis. (*Bas à Jervin, qui s'est assis au fond.*) Monsieur, pensez à ma lettre.

CÉCILE, *à Zilia.* Eh bien ! mademoiselle, que faites-vous là ?... et ces étoffes qu'on vient d'apporter... et ma toilette à préparer... mais allez donc !... (*A part, en regardant Jervin.*) Et moi, qui espérais lui dire... Eh bien ! non, il ne saura rien. (*Elle passe devant lui en le regardant en silence ; et au moment d'entrer dans la chambre à droite, elle se retourne vers lui, en disant.*) Adieu, méchant.

(Elle entre à droite.

ZILIA, *se rapprochant de Jervin.* Monsieur Henri, vous n'avez besoin de rien ?.. Vous paraissez fatigué.

JERVIN. Zilia, merci.

ZILIA, *à Francis.* Oh ! venez.

(Ils sortent par le fond.)

SCENE VI.

JERVIN, M. DESTILLET.

JERVIN, *se lève, et regardant Zilia sortir.* Pauvre enfant ! elle s'occupe de moi... elle souffre de mes peines !... et l'autre...

M. DESTILLET. Cécile est un peu légère, mais vous un peu brusque.

JERVIN. Oh ! je vous demande pardon, mon cher Destillet, d'une scène de ménage.

M. DESTILLET. Laissez donc... j'en ai vu bien d'autres... Mais du moins, chez vous, ça n'empêche pas que vous n'ayez des instans d'amour et de bonheur.

JERVIN. De bonheur !... Oui, oui, je suis très-heureux.

M. DESTILLET. Parbleu ! c'est que j'y tiens... J'ai voulu vous arracher à vos illusions, à vos idées bizarres... vous forcer à être riche, à être content.

JERVIN. Et vous avez parfaitement réussi.

M. DESTILLET. Vous me dites ça d'un air sombre et boudeur... à cause de quelques nuages... Que diable ! mon cher, c'est notre histoire à tous, demandez... Le bonheur d'un mari est très-inégal... il y a de bons momens et de mauvais quarts d'heure.... ça se compense. Vous, qui êtes un homme de l'autre monde, vous ne voulez pas qu'une femme ait des caprices... vous avez tort, convenez-en.

JERVIN. Oh ! oui, j'ai tort en effet... je devrais être enchanté... J'arrive de Paris, où son père n'a eu pour moi qu'un accueil sec et glacé.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Vous me disiez : Il faut qu'un sacrifice
Détourne de vous le malheur :
Mariez-vous et qu'on vous enrichisse.
Pour vous sauver, pour sauver votre honneur.
Cet homme alors m'accueille en sa famille,
Moi, j'espérais... car ils le juraient tant...
De l'or par lui, du bonheur par sa fille ;
Et tous les deux ont trahi leur serment.

M. DESTILLET. Comment ! qu'est-ce que vous dites ?... la dot...

JERVIN. Eh ! que m'importe ?... qu'il la garde... J'ai été trompé... je suis venu en Europe pour ça... mais quand je reviens chez moi triste, le cœur brisé... quand j'ai besoin de consolations, de soins, de tendresse, je ne trouve qu'une jeune folle, qui vient étourdiment me parler de dépenses, de toilette, ou de fêtes... et qui n'accourt à moi que pour me demander de l'argent.

M. DESTILLET. Bah ! à la longue, on s'y habitue ; pour cela, il ne s'agit que d'aimer votre femme.

JERVIN. L'aimer ! mais il ne fallait pas froisser ce cœur qu'elle ne comprend pas... étouffer à sa naissance un amour qu'elle n'a su qu'éteindre... Une passion n'y tiendrait pas.

M. DESTILLET. Ah ! vous voilà encore avec votre exagération... Ne plaisantez pas... ce n'est pas de la passion qu'on vous demande... Il y a des gens qui savent s'en passer.

JERVIN. Il y en a d'autres qui ne le peuvent pas, monsieur.

M. DESTILLET. A la longue, on s'y ha-

bitue... et vous y arriverez... Vous êtes amoureux, j'en suis sûr... vous l'étiez à votre départ... Oh! il ne faut pas rougir pour cela.

JERVIN. Moi, monsieur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ZILIA.

ZILIA, *de la porte du fond, et tenant des objets de toilette.* Monsieur Henri, le commis est là... le commis, qui a apporté la parure de madame; il attend, vous avez la facture...

JERVIN, *s'asseyant à droite, montrant la facture.* Ah! oui, la voilà!

M. DESTILLET. Un peu chiffonnée..... Dam! il faut payer... c'est l'usage.

JERVIN, *à Destillet.* Ah! mon Dieu! voyez Francis... qu'il paie... et qu'on ne m'en parle plus.

M. DESTILLET. Eh bien! à la bonne heure... Donnez... nous finirons par vous apprivoiser tout-à-fait... (*A part.*) Nous aurons de la peine.

(Il sort.)

SCENE VIII.

JERVIN, ZILIA.

(Zélia place ce qu'elle tient sur un fauteuil.)

ZILIA, *observant Jervin à part.* Mon Dieu! qu'il a l'air accablé!

JERVIN. Zilia, que fais-tu? (*Se reprenant.*) Que faites-vous ici?

ZILIA. Vous le voyez, monsieur... Si tout cela n'était pas prêt pour la toilette de madame, elle me gronderait.

JERVIN. Oui, n'est-ce pas?... elle te fait peur... elle est sans pitié pour toi.

ZILIA. De la pitié!... je ne lui en demande pas.

JERVIN. Pardon... pardon... ce n'est pas le sentiment que tu dois inspirer... oh! non... un cœur si noble, si pur... cette grâce, cet air de candeur qui impose le respect... cette bonté affectueuse et toujours présente, qui pénètre jusqu'à l'ame pour la consoler!... Zilia!... (*Elle s'approche de Jervin.*) Va, laisse-moi... je veux être seul... (*Elle s'éloigne.*) Ou plutôt restez... (*Il se lève.*) J'ai à vous parler.

ZILIA, *revenant vivement.* Me voilà, monsieur Jervin.

JERVIN. Vous m'aviez promis de l'amitié, de la confiance... vous n'en avez pas eu pour moi... Vous m'avez caché des secrets.... vous me les cachez encore, et je devrais... (*Zilia fond en larmes.*) O ciel! des larmes!...

ZILIA. Ah! monsieur... ce ton sévère... vous!

JERVIN. Eh! non... ne pleure pas... J'ai tort... Au fait: tu peux aimer sans être coupable, toi.

ZILIA. Aimer! moi... Oh! ne me parlez pas ainsi.

JERVIN. Mais pourquoi ne m'avoir pas confié cet amour?

ZILIA. Monsieur, monsieur... je n'aime personne.

JERVIN. Si fait, oh! si fait... les larmes que tu dérobes sans cesse... ces soupirs étouffés, ces regards inquiets... Je sais tout...

ZILIA. Oh! taisez-vous.

JERVIN. Je sais tout... depuis ce jour... le jour de mon mariage... lorsque je te transportai dans ton appartement, évanouie, en proie à une fièvre brûlante... et ces mots échappés à ton délire: « Je l'aime tant... j'en mourrai. »

ZILIA. Grand Dieu!

JERVIN. J'étais là... seul... seul... j'ai tout entendu.

ZILIA, *cachant la tête dans ses mains.* Vous!

JERVIN. Et en ce moment encore, tu trembles... ta main est brûlante.

ZILIA. Laissez-moi... laissez-moi.

JERVIN. Tu souffres, tu pleures, Zilia... Oh! ne crois pas me cacher tes tourmens, tes angoisses... je m'y connais, vois-tu... Avoue donc enfin...

ZILIA. Eh bien! oui... j'aime!... j'aime de toutes les forces de mon ame!... Oh! je me perds! je suis folle!... Cette passion, il fallait l'étouffer, il fallait en mourir... Mais vous l'avez voulu... vous savez tout... maudissez-moi, chassez-moi: j'aime.

JERVIN. Et pourquoi non, Zilia?... Si cet amour est partagé.

ZILIA. Non, non.

JERVIN. S'il t'aime, lui... si son bonheur est de te rendre heureuse... de vivre pour toi?

ZILIA. Henri, oh! ne dites pas... j'en mourrai.

JERVIN. S'il demande ta main?

ZILIA. Ma main!

JERVIN. Sans doute, Francis.

ZILIA. Francis... Ah!...

JERVIN. C'était lui.

ZILIA. Jamais... oh! jamais!...

JERVIN, *avec passion.* Qu'entends-je!...

Ce n'est pas lui, Zilia?... Mais qui donc?.. qui donc?

ZILIA. Personne... je n'aime personne.

JERVIN. Si fait... tu cherches à me tromper... tu me trompes.

ZILIA. Adieu, monsieur Henri... adieu!

JERVIN, *la retenant*. Je sais tout... j'ai tout deviné.

ZILIA. N'achevez pas.

JERVIN, *s'oubliant*. Car moi aussi, vois-tu, moi...

ZILIA. Ah! vous me faites peur.

JERVIN, *se reprenant*. Mais, au fait.. pourquoi ne l'aimerais-tu pas? Francis, tour à tour soldat, marin, commis. Il s'est enrichi: il t'offrirait un sort heureux peut-être... il le peut sans rougir... plus heureux que le tien... femme de chambre! soumise aux caprices d'un enfant, qui n'a rien de mieux à te jeter... femme de chambre enfermée dans cette maison comme une esclave.

ZILIA. Je ne m'en plains pas.

JERVIN. Du moins, il te rendrait à ce beau pays que tu as quitté pour me suivre... à ta famille.

ZILIA. Mon pays est là où vous êtes... ma famille, c'est vous... Je ne veux pas vous quitter, moi.

JERVIN. Oh! non, reste, reste toujours... car moi aussi, vois-tu, j'ai besoin de te voir, de t'entendre... moi aussi, je n'ai plus d'autre pays que le tien, d'autre famille, d'autre ami que toi... Seule, tu me comprends, tu me plains, tu me consoles... Et tiens, te l'avouerai-je?... souvent, dans mes jours d'angoisses et de colère... ce matin encore... une idée soudaine, affreuse m'a traversé l'esprit comme un vertige... oui, pour échapper à cette société qui me fatigue... à ces inquiétudes, à ces nœuds qui me sont insipides, j'ai voulu tout abandonner... fuir au-delà des mers.

ZILIA. Seul?

JERVIN. C'est toi qui m'as retenu.

AIR *de Téniers*.

Oui, pauvre enfant, à mon destin liée,
Et comme moi résignée à souffrir,
Le croiras-tu?... je t'avais oubliée,
Je te quittais enfin... j'allais partir.
Quand soudain ma sœur, ma créole,
Il m'a semblé, là, que sans toi,
Sans l'amitié qui nous console,
Le malheur partait avec moi.

ZILIA. Et aujourd'hui vous vouliez m'éloigner... m'unir à Francis.

JERVIN. Que tu n'aimes pas.

ZILIA. Je n'aime que vous.

CÉCILE, *en dehors*. Il est ici, vous dis-je.

JERVIN. Ah!

(Ils se séparent vivement .. Cécile paraît avec Francis.)

SCENE IX.

LES MÊMES, CÉCILE, FRANCIS.

CÉCILE, *à Francis en entrant*. Et tenez; le voilà... (*A Zilia.*) Que faites-vous ici, mademoiselle? ma mantille, ma robe, tout cela est-il prêt?

ZILIA*. Pardon, madame... je voulais... je venais...

JERVIN. J'avais à lui parler... (*A Francis.*) De toi.

CÉCILE. De Francis... oh! je sais... il a des idées... des projets... il me l'a dit... (*A Francis.*) A quand la noce?

FRANCIS. Ne parlez pas de cela, madame... Je suis un pauvre diable qui n'avais pas le droit de prétendre à Mlle Zilia... mais dam! j'ignorais qu'elle fût devenue... (*Zilia le regarde.*) Enfin, suffit... Aussi, je ne resterai pas en France... Il y a un bâtiment en rade pour la Martinique... j'y retourne... je m'en vais.

ZILIA. Pauvre ami!

CÉCILE. Encore un qui est fou...

(Elle va à la toilette**.)

JERVIN, *à Francis*. Y penses-tu? me quitter, quand les embarras de ma maison...

FRANCIS. Oh! soyez tranquille... il y a quelqu'un qui veille sur vous, et dont la fortune comme l'amitié... (*Zilia lui serre la main.*) Enfin, suffit... Venez, monsieur, venez, on est là au bureau, pour une lettre de change que je vais acquitter...

JERVIN. Comment?

FRANCIS. Les fonds sont en caisse.

JERVIN. Que veux-tu dire?... oh! tu m'expliqueras...

CÉCILE. Vous sortez, Henri... Je vous remercie d'avoir été plus aimable... d'avoir payé ma facture... c'est bien, et ma reconnaissance...

JERVIN. Je n'en demande qu'une preuve... c'est d'avoir plus de bonté... plus d'égards pour cette jeune fille.

CÉCILE. Ma femme de chambre!

JERVIN, *prêt à sortir, s'arrête, et dit à Cécile:* Je vous en prie..

(Il sort avec Francis.)

* Jervin, Cécile, Francis, Zilia.

** Cécile, Jervin, Francis, Zilia.

SCENE X.

CÉCILE, ZILIA.

CÉCILE. Qu'est-ce donc?.. que dit-il?... Vous venez de vous plaindre de moi à mon mari?

ZILIA. Moi, madame, je ne me plains jamais.

CÉCILE. Et de quoi vous plaindriez-vous?... Ne suis-je pas toujours pour vous d'une bonté, d'une douceur à toute épreuve?... Eh bien! voyons... qu'est-ce que vous faites?... quand vous resterez là, comme une statue!

ZILIA. Me voici, madame... que voulez-vous, que faut-il faire?

CÉCILE. Achever ma toilette, j'ai à sortir... Mais vous ne préparerez pas celle de ce soir... je n'irai pas au bal... on me le défend.

ZILIA. Qui donc?... votre mari?...

CÉCILE. Oh! non... si ce n'était que lui. (*S'asseyant à la table de toilette.*) Mes cheveux sont-ils bien ainsi! (*Zilia s'occupe de sa toilette.*) Je veux être jolie, entendez-vous?... je veux plaire à mon mari.

ZILIA. Ah!

CÉCILE. Sans doute..... Ma mantille... Henri est triste, maussade... il a quelque chagrin... du noir... je ne sais quoi... il me boude, n'est-ce pas?

ZILIA. En effet, j'ai cru voir... (*A part.*) Oh! il ne l'aime pas.

CÉCILE. Mais je veux qu'il soit charmant. (*A Zilia, qui lui pose la mantille sur les épaules.*) Prenez donc garde, vous chiffonnez ma collerette... Et puisque, pour lui faire aimer sa chaîne, il faut être coquette, eh bien! je le serai.

ZILIA. Coquette!

CÉCILE. Certainement.... je veux qu'il m'adore... qu'il n'aime que moi... j'en réponds... c'est un créole qu'il faut dompter, je le dompterai, je le mènerai.

ZILIA. Monsieur Henri!

CÉCILE. Est-ce donc si difficile?.. Tenez ce nœud de ruban... Dans vingt-quatre heures... je ne demande pas une minute de plus... il n'aura pas d'autre volonté que la mienne, d'autres caprices que les miens.

ZILIA. Ah! mon Dieu! et vous croyez...

CÉCILE. Oh! cela vous étonne... vous ne comprenez rien... Vous êtes une créole aussi, vous... une originale comme lui.

ZILIA. Ah! madame... c'en est trop... vous ne sentez pas.

CÉCILE, *à Zilia, qui arrange ses cheveux.* Je sens que vous me faites mal..... Faites donc attention.

ZILIA. C'est très-mal... parler ainsi.

CÉCILE. De vous?

ZILIA. Eh! qu'importe?.... mais de M. Henri qui est si bon... chercher à le tromper, à le séduire.

CÉCILE, *se levant.* Mon mari... pourquoi non?.. Oh! je vous conseille de le plaindre... Vous n'avez jamais cherché à séduire personne?

ZILIA, *effrayée.* Je ne vous comprends pas.

CÉCILE, *se levant.* Oh! vous croyez peut-être que je n'ai pas remarqué tous vos petits manéges de coquetterie?.. Vos yeux rouges.. vos soupirs... Ah!.. (*Riant.*) Aussi il s'est laissé prendre comme un sot.

ZILIA. Madame, madame!

CÉCILE. Mais ce qui est mal, très-mal.. c'est, après avoir tourné la tête à ce pauvre Francis, de le laisser là... de lui refuser votre main... de vous moquer de lui.

ZILIA. Madame, y pensez-vous?

CÉCILE. Et vous avez tort.... C'est un bon parti pour vous.... meilleur que vous ne pouvez espérer... Il est un peu niais; mais il n'y a pas de mal, au contraire.... du reste jeune, encore fort bien... au lieu que vous...

ZILIA. Moi! Oh! je n'ai rien pour plaire.

CÉCILE. Si fait; à un homme comme lui... Vous êtes fatiguée par l'ennui, par les larmes... Cela vous a enlevé cet air de jeunesse, cet éclat, cette fraîcheur qu'on a à votre âge, au mien... que j'ai enfin...

ZILIA. Ah! oui, vous êtes jolie, vous..

(Elle cache ses larmes.)

CÉCILE. Dam! on le dit... et je le crois; demandez à Henri.... Pour vous, petite, vous rêvez peut-être une fortune.... une passion... que sais-je?... Illusion que tout cela... pas de roman surtout.

ZILIA. Et souffrir cela!

CÉCILE. Il faut que chacun reste à sa place.

ZILIA. A sa place!

CÉCILE, *voyant Zilia chiffonner un mouchoir qu'elle déchire.* Eh bien!... eh bien! que faites-vous donc là?

ZILIA. Moi, madame?... Je... oh!.. je ne voyais pas.

CÉCILE. Un mouchoir à moi!... et brodé encore!.. Le voilà joli!.. Laissez-moi, vous m'êtes insupportable.

ZILIA. C'est qu'aussi, madame, vous ne cherchez qu'à m'humilier.

CÉCILE. Taisez-vous...... vous n'êtes qu'une sotte avec vos idées.

ZILIA. Et vous, avec votre aigreur..... vos caprices...

CÉCILE. Insolente!..... Retirez-vous... je vous chasse....

ZILIA. Moi, madame?

CÉCILE, *élevant la voix*. Oui, vous... sortez.

ZILIA, *de même*. Vous me chassez..... moi!... grand Dieu!

CÉCILE. Oh! pas de raisonnement..... pas de jérémiades.

AIR *du Charmelle*.

C'est en vain qu'on me raisonne,
Songez qu'il faut m'obéir.

ZILIA.

Oui, si monsieur me l'ordonne;
Lui seul me fera sortir.

SCENE XI.

LES MÊMES, JERVIN, FRANCIS, *entrant vivement par le fond*.

FRANCIS.

Hein! qu'est-ce donc qui se passe?

CÉCILE.

Elle m'insulte en ces lieux.

ZILIA.

C'est madame qui me chasse.

JERVIN *.

La chasser!

CÉCILE.

Oui, je le veux.

FRANCIS.

O ciel!

JERVIN.

Vous savez, je pense,
Qu'à son malheur je dois bien
Des égards, de l'indulgence.

CÉCILE.

Moi... ne me devez-vous rien?

ENSEMBLE.

JERVIN.

Faut-il que je l'abandonne,
Que je la laisse partir?
Non... si madame l'ordonne,
C'est donc à moi de sortir.

CÉCILE.

C'est en vain qu'on me raisonne,
Songez qu'il faut m'obéir...
Sortez, car je vous l'ordonne,
Ou c'est à moi de sortir.

ZILIA.

C'en est fait, s'il m'abandonne,
Il faudra bien obéir;
Mais il faut bien qu'il l'ordonne,
Lui seul me fera sortir.

FRANCIS.

Elle si tendre, si bonne,
Qui ne sait que vous chérir,
Faut-il donc qu'on l'abandonne,
Et qu'on la force à partir.

JERVIN. Tant de dévouement!

CÉCILE. Que m'importe à moi!

FRANCIS. Et vous ne savez pas tout encore.... C'est elle qui vous a servie.... qui vous a sauvée....

ZILIA, *voulant l'empêcher de parler*. Francis!

JERVIN. Que dis-tu?

FRANCIS. Non mamzelle, non.. J'avais promis de me taire... mais puisqu'on vous chasse... Ah! c'est indigne...

(Il passe auprès de Jervin*.)

ZILIA. Taisez-vous, Francis..... faites comme moi.

CÉCILE. Ordonnez donc à ces gens-là de se taire, monsieur.

JERVIN. Non.... je veux qu'ils parlent, madame.

FRANCIS. Oui, je parlerai..... Je puis dire ce que je sais... de ce matin seulement... qu'elle a hérité de son oncle..... qu'elle pouvait quitter cette maison..... qu'elle y est restée par amitié pour vous.. pour vous servir de ses soins... de ses secours mystérieux...

ZILIA. Tais-toi, tais-toi.

JERVIN. Ah! je comprends tout...

CÉCILE. Et moi, je n'y comprends rien. Je n'aime pas les phrases... je ne fais pas de sentiment... mais je vous déclare qu'il faut qu'elle sorte de chez moi aujourd'hui, aujourd'hui même... ou c'est moi qui sortirai.... Ah! ah! c'est que j'ai une tête, voyez-vous.

(Elle sort vivement et entre dans la chambre à droite.)

JERVIN. Eh bien! soit.... C'est ce que je demande.

FRANCIS. Pardon, mamzelle, pardon.. Mais si vous partez... si vous êtes sans appui.... je serai le vôtre..... le bâtiment *la Sylvia* met ce soir à la voile.

JERVIN. Oui; elle partira.... retiens le passage.

FRANCIS. Comment, monsieur...

ZILIA. Oh! non.

JERVIN. Elle partira, j'en réponds.

(Francis sort.)

* Cécile, Jervin, Zilia, Francis.

* Cécile, Jervin, Francis, Zilia.

SCENE XII.

JERVIN, ZILIA.

ZILIA. Vous aussi, vous me renvoyez... vous, monsieur Henri!

JERVIN. Oui, moi qui suis las de tant de caprices... tu sortiras de cette maison, aujourd'hui... il le faut, je le veux... mais tu n'en sortiras pas seule.

ZILIA. O ciel!

JERVIN. Tout est fini, tout est rompu... je brise cette chaîne qu'ils m'ont imposée... je pars.

ZILIA. Vous partez... vous, monsieur Henri... et où donc irez-vous?... où donc?

JERVIN. Eh! que m'importe?... je quitterai l'Europe...je reverrai cette terre, où je reçus le jour... où je fus heureux... nous la reverrons ensemble, Zilia.

ZILIA. Que dites-vous?

JERVIN. Oui, ensemble... tu as tout quitté pour moi; patrie, famille, fortune, liberté, tu m'as tout sacrifié, tout... Eh bien! ce que tu as fait pour moi, je te le rends aujourd'hui... plus heureux que tu ne l'étais, pauvre enfant, qui dévorais tes larmes, et qui mourais de ton amour pour moi.

ZILIA. De l'amour!... ah! non, non...

(Elle se cache la tête sur l'épaule de Jervin.)

JERVIN. J'ai tout deviné... et quel autre sentiment pouvait t'enchaîner à mon sort?.. te forcer à vivre esclave, triste, rebutée... toi qui pouvais être heureuse.

ZILIA. Heureuse!... mais je l'étais... je l'étais de vous voir toujours, de vous servir, de veiller sur vous!... vous ordonniez, j'obéissais; je ne voulais pas d'autre bonheur que celui-là... et depuis que je vous connais, depuis qu'au nom du ciel et de ma mère, je me suis attaché à vous... ce que j'éprouve, je l'ai toujours éprouvé.. N'avoir d'autre ami que vous, ne vivre que pour vous, si c'est de l'amour... eh bien! oui, oui... je vous aime... je vous ai toujours aimé.

JERVIN. Toujours.

ZILIA. Pardonnez-moi; car j'ai bien souffert... depuis qu'une autre... une autre... oh! l'enfer était là...

JERVIN. Et moi aussi, je souffrais... j'étais malheureux... écrasé sous le joug qui ne me laissait ni repos, ni liberté... vingt fois j'ai voulu t'arracher ton secret, que je tremblais d'avoir deviné... vingt fois j'ai voulu t'ouvrir mon cœur... j'ai voulu te dire: Et moi aussi, Zilia... moi aussi, je t'aime.

ZILIA. Henri!

JERVIN. Oui, je t'aime comme un insensé.

ZILIA, *poussant un cri*. Ah!

JERVIN, *la soutenant dans ses bras*. Reviens à toi... cet amour, vois-tu... cette passion brûlante, désordonnée, elle a commencé comme la tienne, sous notre beau ciel d'Amérique... Quand je te vis si jeune, si belle, te jeter à mes pieds, et te donner à moi... j'ai voulu te fuir, étouffer mon secret sous ces devoirs qui me faisaient rougir; sous ces chaînes qui m'enlevaient à toi... eh bien! non... cet amour est plus fort que moi... il l'emporte à la fin; il s'échappe de mon cœur qui ne peut le renfermer plus long-tems!..... Zilia!...

ZILIA. Oh! parle, parle toujours... j'écoute... je suis heureuse.

JERVIN. Et maintenant, refuses-tu de me suivre... ou plutôt de m'emmener avec toi.

ZILIA. Oh! non... viens, Henri... partons... on étouffe ici.... l'air manque, comme la liberté... viens là-bas.

AIR : *Aux tems heureux de la chevalerie.*

Viens respirer l'air de notre patrie,
Revoir ce ciel et si pur et si beau...
De jours heureux je remplirai ta vie.

JERVIN.

Ah! je renais à ce destin nouveau.
A cet espoir que le ciel nous envoie,
Je sens mon cœur enfin se ranimer!
Plus de tyrans.

ZILIA.

Ah! j'en mourrai de joie!

JERVIN.

Non pas mourir, mais vivre pour m'aimer.

Va, va... la nuit approche... *La Sylvia* nous recevra... dès que Francis m'aura prévenu... va tout préparer, je m'échappe, je te rejoins.

ZILIA. Oh! bientôt, bientôt!...... oh! mon Dieu! je suis heureuse!... Henri, n'est-ce point un songe?

(Destillet entre vivement par le fond, sans être vu; il s'arrête.)

JERVIN. Non.... va, te dis-je, va.... je partirai.

(Zilia sort par la porte latérale à gauche.)

SCÈNE XIII.

M. DESTILLET, JERVIN.

M. DESTILLET. Vous partirez ?

JERVIN. Ciel ! Destillet !

M. DESTILLET. Où donc irez-vous ?

JERVIN. Eh ! que vous importe ? suis-je condamné à toujours souffrir, à me plaindre, sans pouvoir fuir ce qui me pèse, ce qui me déplait ?

M. DESTILLET. C'est pour moi que vous dites cela ?... Merci.

JERVIN. Eh ! non.

M. DESTILLET. Mais y pensez-vous ?... abandonner votre maison, votre femme... vos amis !...par exemple !...il ne manquait plus que cela... c'est le bouquet.

JERVIN. Et mon repos !

M. DESTILLET. Et votre honneur ?

JERVIN. Monsieur !

M. DESTILLET. Votre honneur !... vous croyez qu'il suffit de dire : « J'ai assez du » monde, et des affaires... mes créanciers » m'ennuient... bonsoir !... je mets la clef » sous la porte, et je m'en vais ; » pas du tout..... vous avez à répondre de la maison que votre père vous a laissée..... et vous ne pouvez disparaître, (*baissant la voix*) sans que le mot de *Banqueroute* ne s'imprime comme une tache indélébile à votre nom... au nom de votre père.

JERVIN. Mon père !

M. DESTILLET. Honnête homme, ou banqueroutier... choisissez.

JERVIN, *reculant avec effroi*. Monsieur !... vous voulez donc que je meure ?

M. DESTILLET. Au contraire, je veux que vous viviez en homme de courage.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle*.

Chacun de nous porte ici-bas sa chaîne.
Il faut savoir la respecter.
Des passions la fougue nous entraîne ;
Mais le devoir nous crie : « Il faut rester. »
Heureux celui qui résiste à sa perte,
Sur le chemin qu'il s'est tracé.
Mais c'est un lâche s'il déserte
Le poste où l'honneur l'a placé.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CÉCILE, *sortant de la chambre à droite*.

CÉCILE, *accourant*. Monsieur Destillet, monsieur Destillet... (*Apercevant Jervin.*) Ah ! mon mari !

JERVIN*. Cécile !

M. DESTILLET. Parbleu ? elle vient à propos.

CÉCILE. Vous causiez...je vous dérange.

M. DESTILLET. Eh ! non... votre mari pensait à vous.

CÉCILE. A moi..... oh ! que c'est bien ! (*Allant à Jervin***). Et moi aussi, tout à l'heure, je pensais à toi, Henri... depuis ton arrivée, j'ai tant de choses à te dire... (*A M. Destillet.*) Tenez, bon ami, voyez dans cette lettre que j'écris à mon père... oh ! je le gronde bien fort.

M. DESTILLET, *prenant la lettre*. Donnez... j'y vais ajouter ma part... et il tiendra ses promesses avant huit jours, je le jure, sur son honneur, sur le mien.

(Il va s'asseoir à la table***.)

CÉCILE, *se rapprochant timidement*. Henri, vous m'en voulez, n'est-ce pas ? j'ai été méchante, emportée... je vous ai fait de la peine... j'ai une mauvaise tête... mais tu es bon, toi... et je viens te demander grâce.

JERVIN. C'est bien, madame.

CÉCILE. Vous me pardonnerez...et pour récompense, moi j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre... une grande nouvelle.

JERVIN. Comment, que voulez-vous dire ?

DESTILLET. Qu'est-ce donc ?

CÉCILE. Oh ! je ne sais...tout est changé en moi..... si tu savais !..... maintenant, plus de caprices, plus de querelles... il y aura entre nous un lien de plus, un bonheur de plus.

JERVIN. Cécile... Qu'entends-je !..... il se pourrait.

M. DESTILLET, *se levant et venant auprès d'eux*. Hem ! que se passe-t-il ?..... ce trouble ?...

CÉCILE. Rien, rien, c'est de la joie...

* Cécile, Destillet, Jervin.
** Destillet, Cécile, Jervin.
*** Cécile, Jervin, Destillet.

c'est un secret entre nous. (*A Jervin.*) Entre nous deux seulement. (*A M. Destillet.*) Vous le saurez... mais plus tard.

M. DESTILLET, *à Cécile.* Quand tu voudras... Mais voilà ta lettre.

(Jervin va s'asseoir auprès de la porte à droite.)

CÉCILE. Venez, il faut la faire partir... (*S'approchant de Jervin.*) Tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas? et maintenant tu seras heureux! (*Elle l'embrasse.*) Tant pis!... ça vaut bien cela.

(Elle sort par le fond.)

JERVIN. Grand Dieu!

DESTILLET, *à Jervin en s'en allant.* Ainsi, choisissez... honnête homme, ou...

JERVIN. Monsieur...

CÉCILE, *de la porte.* Venez donc, bon ami, venez donc.

M. DESTILLET. Me voici.

(Ils sortent par le fond.)

SCENE XV.

JERVIN, *ensuite* ZILIA.

JERVIN, *seul.* Oh! j'ai la mort dans le cœur!..... mes yeux sont brûlans..... je voudrais pleurer!..... que faire?..... que résoudre?

ZILIA, *entrant par la gauche.* Tout est prêt... partons.

JERVIN. Partons!... qui a dit partons? ah! Zilia!

ZILIA. Oui, Henri, me voilà... Francis vient de rentrer... *La Sylvia* va mettre à la voile... mais il ne sait pas que vous aussi... Ah! mon Dieu! qu'avez-vous?..... cette pâleur?

JERVIN. Moi, je n'ai rien.

(Se levant vivement et passant à gauche.)

ZILIA. Et pourtant cet air de désespoir... mais non, vous m'aimez, vous me suivez avec joie... oh! venez, ne craignez rien... je vous entourerai de soins, d'amour et de bonheur.

JERVIN. Oui, je suis à toi... je t'appartiens... je t'attendais... Viens.

ZILIA. Mais votre main tremble..... et vos yeux égarés.

JERVIN. Viens, un moment encore, et je ne répond plus de moi... car tu ne sais pas... tu vas t'unir à un insensé, pour qui il n'y a plus de repos, plus d'espoir.

ZILIA. Oh! si fait.

JERVIN. Zilia, je ne suis plus qu'un fugitif, dont le nom sera voué au mépris.

ZILIA. Henri!

JERVIN. Et cette femme que j'abandonne lâchement... et cet enfant!...

ZILIA. Que dites-vous?

JERVIN. Ils m'auront tous en haine, en horreur..... et moi-même, Zilia, oui, moi... déshonoré, flétri... plus tard, que sais-je... cet amour qui me fascine, qui m'entraîne... je le maudirai peut-être.

ZILIA. Oh!

JERVIN. Mais qu'importe?... il faut que mon sort s'accomplisse..... je le veux... je l'ai promis.

ZILIA, *se précipitant à genoux.* Oh! jamais, jamais!... tant de souffrance..... de dévouement, et vous malheureux..... oh! non, jamais.

JERVIN. Zilia!

SCENE XVI.

LES MÊMES, CÉCILE, M. DESTILLET, *ensuite* FRANCIS.

CÉCILE, *entrant par le fond avec M. Destillet.* Venez, bon ami, venez... Ciel!

JERVIN. Ah!

M. DESTILLET*. Qu'est-ce? cette jeune fille...

CÉCILE. A genoux.

ZILIA, *sans se lever.* Non, je ne me leverai pas, que je n'aie obtenu de vous... (*Feignant de les apercevoir.*) Venez, venez m'aider à le fléchir, madame.

CÉCILE. Comment?

JERVIN. Que dit-elle?

DESTILLET. Que voulez-vous?

ZILIA, *qui s'est relevée, d'une voix étouffée.* Je veux partir, monsieur... quitter la France... revoir mon pays!... Vouée au sort de M. Henri, j'avais juré de ne le quitter jamais, d'être son esclave!... pour lui j'ai tout sacrifié... j'ai eu du courage, j'en ai encore... je lui demande ma liberté.

CÉCILE. Et tu refuses, Henri?

JERVIN. Moi!... je ne sais... je... partir seule... oh! non, non...

(Francis entre, le chapeau à la main et s'avance sur la droite du théâtre.)

* Zilia, Cécile, Jervin, M. Destillet.

FRANCIS*. La *Sylvia* va mettre à la voile.

ZILIA. Seule... ah! Francis.

AIR *du Matelot.*

Il sera, lui, mon protecteur, mon frère.

JERVIN.

Non, c'en est fait... tu ne partiras pas..

ZILIA.

Henri... (*Se reprenant.*) Monsieur... ah! si je vous [suis chère.
Ah! dans ces lieux n'arrêtez plus mes pas.
Et que chacun de nous ne se rappelle
Notre nom que pour le bénir...
Quand le bonheur fuyait, j'étais fidèle;
Mais il revient, c'est à moi de partir.

JERVIN. Le bonheur!

* Francis, Zilia, Cécile, Jervin, M. Destillet.

CÉCILE, *l'entourant de ses bras.* Oh! oui, j'en réponds.

M. DESTILLET. Et la fortune aussi.

FRANCIS. Et puis ne craignez rien, monsieur Henri... la mer est sûre.

ZILIA *souriant, et cachant ses larmes.* Oui, sûre!... adieu... et si vous avez des momens de peine, de chagrin, pensez à moi... à notre beau pays. (*A part, d'un air exalté.*) Que je ne verrai plus... adieu... je pars.

(Elle prend le bras de Francis, et sort par le fond à droite. Jervin tombe dans un fauteuil; Cécile et Destillet l'entourent. La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LE

PAUVRE JACQUES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Cogniard frères,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 15 SEPTEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ACQUES, vieux musicien..	M. BOUFFÉ.	AMÉLIE..................	Mlle HABENECK.
MARCEL, jeune poète......	M. DAVESNE.	ANTOINE, domestique d'Amélie................	M. BORDIER.
BERNARD, propriétaire....	M. KLEIN.		

La scène se passe à Marseille, chez Jacques.

Le théâtre représente une pauvre mansarde. Au fond, à gauche du spectateur, une porte donnant sur le carré; à droite, deuxième plan, une autre porte. Au milieu, au fond, une petite fenêtre ayant vue sur la mer. A droite, premier plan, un piano, sur lequel sont plusieurs feuilles détachées et une partition; à gauche, premier plan, un buffet; petite table, au fond; au-dessus de la table, un casier contenant quelques livres et quelques cahiers de musique.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARD, AMÉLIE.

(Au lever du rideau, la scène est vide. On entend frapper deux fois à la porte d'entrée du fond. Bernard entr'ouvre ensuite la porte.)

BERNARD, *la tête à la porte.* Peut-on entrer? personne! (*Il entre.*) Où diable est-il? (*A Amélie.*) Entrez, signora, entrez.

AMÉLIE. C'est ici?

BERNARD. Oui, signora.... Je suis désolé de vous avoir fait monter aussi haut.. mais quand on loue un appartement, on aime à tout voir soi-même... même les chambres de ses domestiques. Arrivée depuis peu à Marseille, et désirant vous y fixer pour quelques mois, vous ne pouviez mieux tomber que dans ma maison; et je suis trop heureux de vous avoir rencontrée hier, à la soirée musicale de M. le préfet... Quel concert admirable!... Mes oreilles se dressent rien que d'y penser! Ce serait faire injure à la signora que de lui demander si elle est musicienne.

AMÉLIE. Mais... un peu.

BERNARD. Raison de plus pour devenir ma locataire; car tel que vous me voyez, belle dame, je suis fou de la musique.... oh! mais fou à lier! .. Je ferais dix lieues à jeun pour assister à un concert... et j'ai la faiblesse de croire que j'y fais ma partie avec quelque agrément, jouant avec familiarité de tous les instrumens à vent.

AMÉLIE. Je sais, monsieur, que nous vous sommes redevables d'une foule de romances délicieuses... et celle d'hier..

BERNARD, *avec suffisance.* Oh! vous voulez parler de ma romance *Aux yeux bleus*... Quand vous connaîtrez mes *Cheveux noirs*, vous me jugerez mieux...... c'est ma romance favorite!.... Quelques personnes pourtant lui préfèrent ma *Barque d'azur*... Voilà quinze ans que je me livre à la composition.... mais j'ai la fatuité d'enfanter mieux que des romances. Je ne m'occupe de ces niaiseries, que pour peupler les pianos des dames de Marseille.

AMÉLIE. Vos romances vont plus loin, monsieur; car elles se vendent dans toute l'Italie.

BERNARD. En vérité! Eh! quoi..... le nom de Bernard voyagerait sur la terre classique de la musique?..... Que d'honneur!.... Ah! comment avez-vous pu, belle dame, abandonner ce beau sol

pour notre terre ingrate, anti-musicale?

AMÉLIE. Des affaires graves m'appelaient en France.... D'ailleurs, quoique née en Italie... je suis d'origine française.

BERNARD. D'origine française? Alors, je ne m'étonne plus que vous ayez entrepris un tel voyage..... jeune comme vous l'êtes... car la signora ne me paraît pas majeure... et... vous êtes venue...

AMÉLIE, *l'interrompant*. C'est donc cette chambre que vous destinez à mon domestique?

BERNARD, *à part*. Je ne saurai rien.

AMÉLIE. Vous m'aviez fait espérer mieux que cela; et je tiens beaucoup à ce que mon vieil Antoine soit bien logé.. car c'est plutôt un homme de confiance, un ami... qu'un serviteur.

BERNARD. Vous n'avez pas tout vu, belle dame; il y a encore une chambre et un cabinet, avec une autre sortie, ce qui est très-commode... Je ferai mettre un joli papier perse à vingt-deux sous le rouleau, et ce sera délicieux..... une vraie bonbonnière. (*Il va vers la chambre de Jacques à droite.*) Si vous voulez voir l'autre pièce... (*Il va pour ouvrir la porte.*) Eh bien! la porte est fermée! (*Il regarde par le trou de la serrure.*) Allons, bon... il dort encore... à cette heure!... il n'en fait jamais d'autres.. je vais l'éveiller.

AMÉLIE. N'en faites rien, monsieur.... je ne veux déranger personne..... je reviendrai.

BERNARD. Par exemple!.... je n'ai pas tant de ménagemens à prendre.... c'est un très-mauvais locataire.... ça ne paie jamais son terme... il m'en doit quatre, et je suis las d'attendre.

AMÉLIE, *examinant le piano*. C'est un musicien... à ce que je vois.

BERNARD. Oui, signora.... un pauvre diable, venu je ne sais d'où.... Il donnait des leçons de musique qui le faisaient vivre... mais la tête voyageait quelquefois.... il avait des absences, et cela lui a fait perdre ses élèves.

AMÉLIE. Mais ne pourrait-on lui trouver un emploi?... Vous, monsieur, qui êtes connu de tout le monde musical, il vous serait facile de lui faire obtenir une place de musicien, au théâtre, par exemple.

BERNARD. Sans doute, si c'était un homme comme un autre.... mais je vous le répète, signora, le pauvre diable a le cerveau dérangé.... Ce n'est pas précisément un fou.... car il a des momens lucides... par exemple, quand il s'agit de musique... Oh! alors il semble avoir recouvré toute sa raison... son œil s'anime, pétille..... il court à son piano, et exécute d'inspiration des morceaux..... que je ne désavouerais pas, foi de Bernard!.. mais bientôt il retombe dans sa stupeur..... il parle à un être chimérique... et dans sa folie, il fait faire les répétitions d'un opéra qu'il se figure avoir composé.... ouvrage sans doute aussi imaginaire que l'être fantastique que sa démence lui a créé... Souvent encore il passe des heures entières, la tête appuyée contre cette petite fenêtre, il guette l'arrivée d'un bâtiment, et dès qu'il en voit entrer un dans la rade.. zest! il descend les escaliers quatre à quatre.... il court sur le port, examine avec soin tous les passagers qui débarquent... puis il revient tristement chez lui.

AMÉLIE. Le pauvre homme!

BERNARD. Vous comprenez qu'il n'est pas besoin de se gêner pour un individu à demi fou... et qui ne paie pas son terme.

(*Il va vers la chambre de Jacques.*)

AMÉLIE. Arrêtez... Votre récit m'a vivement intéressée.. et, pour tout au monde, je ne voudrais pas être la cause du renvoi de ce pauvre musicien.

(*Elle va vers le piano, et regarde la musique qui se trouve dessus.*)

BERNARD. Soyez tranquille, signora, tout s'arrangera... A la rigueur, je pourrais vous donner le logement de son voisin, un poète.. un jeune homme qui s'est déclaré l'ami, le protecteur du vieux musicien.... c'est un garçon de génie.... à ce qu'on dit... Pauvre chose que le génie!

AMÉLIE, *qui tient un papier de musique*. Ceci est étrange!

BERNARD. Qu'y a-t-il, belle dame?

AMÉLIE. C'est votre musique d'hier au soir, que je trouve ici, écrite à la main.

BERNARD, *embarrassé*. Ma... musique...

AMÉLIE. Voyez.

BERNARD, *avec embarras*. Ah! oui... oui... C'est que je donne souvent à ce pauvre diable ma musique à copier. (*A part.*) Le drôle qui avait le double... Si l'on savait qu'elle est de lui, je serais perdu de réputation... (*Haut.*) Ah! je crois entendre votre domestique.

SCENE II.

AMÉLIE, BERNARD, ANTOINE.

BERNARD, *à Antoine*. Eh bien! monsieur Antoine, avez-vous visité les caves et les écuries?... tout est-il convenable?

ANTOINE. Parfaitement.... et j'engage

ma maitresse à se fixer dans cette maison.

AMÉLIE, *allant près d'Antoine.* Alors, Antoine, entendez-vous avec monsieur pour votre logement, et ce sera une affaire terminée.

BERNARD. Si vous voulez voir le logement du poète ?

AMÉLIE. Antoine vous dira s'il lui convient.

ANTOINE. Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas la peine; je serai toujours bien. (*Bas à Amélie.*) D'ailleurs, madame, j'ai besoin de vous parler.

AMÉLIE, *bas à Antoine.* Aurais-tu découvert quelque chose ?

ANTOINE, *bas.* Je l'espère.... Venez.... Je vais vous conter cela.

AMÉLIE, *bas.* Oh ! à l'instant... (*Haut.*) Monsieur Bernard, je loue votre appartement : avant peu je viendrai en prendre possession.

BERNARD. Belle dame, je suis ravi d'avoir dans ma maison une personne dont le rang, la beauté, le talent musical...

AMÉLIE. Pardonnez.... Une affaire très importante m'occupe en ce moment.. partons, Antoine.

SCENE III.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL, *entrant vivement, un papier à la main.* Mon cher ami, voilà mon chœur final.... (*S'arrêtant tout à coup.*) Pardon, madame.

AMÉLIE, *à part.* Encore ce jeune homme!

MARCEL, *à part.* Ah ! mon Dieu ! mon inconnue du bord de la mer !

ANTOINE, *à part.* Nous rencontrerons donc toujours cette figure-là...

BERNARD, *à Amélie.* C'est le voisin..... le poète dont je vous parlais...

AMÉLIE. Oui, oui... je connais monsieur... j'ai causé une fois, je crois...

MARCEL. Oui, madame... ou mademoiselle..... c'est moi..... sur les bords de la mer.....

ANTOINE. Partons-nous, madame?

AMÉLIE. Oui, partons.

AIR *de Gustave,*

ou *Venez, paresseuse, à votre leçon.* (Des Danseuses à la classe.)

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Faut-il que j'espère ?
Dois-je encore souffrir?
Ce profond mystère
Va-t-il s'éclaircir ?

MARCEL.

Ici quelle affaire
L'a donc fait venir?
Si c'est un mystère
Comment l'éclaircir.

BERNARD.

C'est ma locataire
Pour moi quel plaisir !
Pour toi, pauvre hère,
Tu vas déguerpir.

ANTOINE

Venez, car, j'espère,
Vos maux vont finir,
Ce profond mystère,
Je puis l'éclaircir?

MARCEL.

Près de mon inconnue
Mon ame est tout émue.

AMÉLIE, *à Bernard.*

Je vous quitte à regret.

BERNARD.

Quel plaisir! ma maison se trouve au grand complet

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Marcel salue timidement Amélie qui sort avec Bernard et Antoine*)

SCENE IV.

MARCEL, *seul.*

Elle !...elle!.. chez lui...chez Jacques!..: que venait-elle faire ici ?... chez le pauvre Jacques !... elle m'a reconnu !... et moi je suis resté là, sans pouvoir trouver une seule parole... (*Il va regarder à la fenêtre.*) Elle s'en va... si je la suivais ?... en connaissant sa demeure, je pourrais peut-être en apprendre davantage... c'est une folie, je le sais, mais n'importe... c'est plus fort que moi. (*Il va vers la porte de Jacques.*) Prévenons Jacques... ou plutôt... non... il me questionnerait... je l'entends... laissons-lui mon chœur final, et courons.

(Il sort après avoir placé son chœur final sur le piano.)

SCENE V.

JACQUES, *seul.*

(Jacques sort de sa chambre à droite..: Il paraît tout à la fois distrait et pensif... après avoir fait quelques pas inégaux sur la scène, il court tout-à-coup à la fenêtre; il appuie sa tête sur un des côtés, et regarde la mer en soupirant. Bientôt il quitte la fenêtre, et vient tristement s'asseoir sur le devant à gauche. Il tire de sa poitrine une petite lettre toute usée et la lit. Musique à l'orchestre pendant cette entrée. Il lit :)

« Pars, fuis, mon cher Jacques; je » volerai sur tes traces aussitôt que je » pourrai... bientôt nous nous reverrons ! » (*Répétant sans lire.*) « Je vo-

» lerai sur tes traces aussitôt que je » pourrai, bientôt nous nous reverrons.» (*Avec tristesse.*) Il y a vingt ans qu'elle a écrit cela...et elle n'est pas encore arrivée.. l'âge ou plutôt la souffrance a déjà ridé mon visage...et elle n'est pas encore arrivée. pourtant ces paroles que sa main a tracées.. (*Il baise la lettre à plusieurs reprises.*) Oh! ce ne sont pas là des paroles légères... (*Il relit.*) « Je volerai sur tes traces aussitôt que je pourrai. » C'est qu'elle n'aura pas pu...mais je suis tranquille...elle viendra... oh! oui! elle viendra, car elle sait bien que je l'attends... que je l'attends depuis vingt années!... (*Il plie sa petite lettre avec soin, et la cache dans son sein.*) Mariana!... chère Mariana! voyons encore... (*Il se lève, et va regarder à la fenêtre.*) Rien, que des bateaux de pêcheurs!... (*Il revient sur le devant.*) Allons, ce ne sera pas encore pour aujourd'hui...mais demain peut-être. Attendons à demain.

AIR : *Muses des bois et des accords champêtres*

Demain, demain!.. ce mot qui nous console,
Vient à mon cœur apporter quelqu'espoir;
Mariana!.. mon bonheur, mon idole!
Dépêche-toi si tu veux me revoir.
Quand chaque jour mes forces me trahissent,
De plus en plus lorsque tremble ma main,
Quand j'aperçois mes cheveux qui blanchissent,
Plus bas, vois-tu, je murmure... à demain! (*bis.*)

Allons, allons, chassons ces idées-là... (*Il va vers son piano, et aperçoit le papier que Marcel y a laissé.*) Qu'est-ce que cela?... mon chœur final!......ah! tant mieux..... Marcel est déjà venu...bon jeune homme! il n'aura pas voulu m'éveiller. (*Il lit le chœur.*) Très-bien!...comme tout le reste... son poème est admirable... et moi... oh! j'en suis sûr, ma musique est belle aussi... cette nuit, pendant le silence, tout seul... là... j'ai exécuté mon ouverture...et à l'émotion que j'ai éprouvée... oui, j'en suis sûr, ma musique est belle! et s'ils veulent l'entendre... je ferai ce chœur après déjeuner...Voyons... déjeunons. (*Il va ouvrir le buffet qui est à gauche du théâtre.*) Tiens, il n'y a plus rien. (*Il referme le buffet.*) Ah! c'est vrai!... j'ai mangé hier pour mon souper les deux poires qui me restaient... c'est dommage, j'aurais bien mangé aujourd'hui!...mais il faudrait encore demander du crédit au boulanger... je ne veux pas... d'ailleurs, il est déjà tard, et la journée sera bientôt finie!...Pensons à Mariana!... à mon opéra!... faisons ma musique, et j'oublierai mon estomac... Voyons le premier vers.

Soldats, célébrons sa victoire.

(*Il fredonne, puis va vers son piano, et range des feuilles de musique en désordre.*)

SCÈNE VI.

BERNARD, JACQUES, *à son piano.*

BERNARD, *entrant.* Ah! le voilà... il est seul, bon!...en disposant de son logement, je lui donnerai cette petite chambre qui est au fond de la cour... De cette manière, je l'aurai toujours sous la main, pour avoir sa musique. (*Haut.*) Mon cher Jacques.

JACQUES, *se levant.* C'est un chœur de triomphe... j'y mettrai un accompagnement de trompettes... En général, les cuivres font bien... quand on n'en abuse pas...

(*Il fredonne en cherchant.*)

Soldats, célébrons sa victoire.

BERNARD. Monsieur Jacques...

JACQUES, *chantant toujours.*

Célébrons, célébrons sa victoire.

BERNARD, *plus haut.* Bonjour, mon cher Jacques.

JACQUES. Hein!... Ah! c'est vous, monsieur Bernard?... ah! mon Dieu! vous venez peut-être chercher vos deux romances?

BERNARD. Non, pas précisément; mais je les emporterai par la même occasion... je viens pour vous dire...

JACQUES, *quittant le piano.* Oh! je suis bien fâché; mais je n'ai pas eu le tems... la musique n'est pas faite... j'étais malade hier... je me suis couché de bonne heure.

BERNARD, *finement.* C'est donc ça que je vous ai entendu faire de la musique jusqu'à près de deux heures du matin?... hein?

JACQUES, *embarrassé.* Comment?

BERNARD. J'ai laissé ma fenêtre ouverte exprès pour vous écouter.

JACQUES, *de même.* Vous avez entendu...

BERNARD. Une symphonie admirable... tudieu! quelle vigueur!

JACQUES. Vous l'avez trouvée belle?

BERNARD. C'est un chef-d'œuvre... ah! ça, d'où est-ce tiré?

JACQUES, *le tirant à part, et en confidence.* C'est tiré de là... (*Il se frappe le front.*) Mon opéra est terminé! C'est mon ouverture que vous avez entendue.

BERNARD. Vraiment?... Diable!... (*A part.*) Je m'en doutais...

JACQUES. Je n'ai plus à faire que le chœur final.

(*Il se frotte les mains et cherche dans sa tête en répétant.*)

Soldats, célébrons sa victoire.
Célébrons, amis, célébrons...

BERNARD, *à part.* Un opéra!...un opéra!

oh! si je pouvais..... ce diable-là a du talent... quel honneur ça me ferait dans tout Marseille!... Voyons un peu.

JACQUES, *fredonnant.*

Sa victoire, sa victoire.
Pram! pramm! pramm!

BERNARD. Vous voilà dans le feu de la composition!... Pauvre Jacques!... Quel malheur que tant de peines soient inutiles!... quel malheur que ce travail, le fruit de votre talent et de vos veilles soit perdu!

JACQUES. Perdu!... et pourquoi cela?

BERNARD. Pourquoi?... eh! mon cher ami... parce que votre ouvrage ne sera jamais représenté... que vous ayez composé votre musique dans le but d'occuper vos loisirs, je le conçois; mais que vous espériez la voir exécuter... raisonnablement, cela ne se peut pas?

JACQUES. Cela ne se peut pas.

BERNARD. Vous n'irez pas sans doute vous présenter au grand théâtre... Vous savez fort bien qu'on ne voudrait seulement pas vous entendre.

JACQUES. Et pourquoi?... est-ce parce que mon costume annonce la souffrance et la pauvreté?

BERNARD. Hélas! mon cher... ce n'est que trop vrai! et malheureusement, de toutes les professions, la vôtre est la plus à plaindre... Le peintre, lui, quand il a achevé son tableau, il dit à la foule: Regardez, et la foule applaudit à son chef-d'œuvre, quand chef-d'œuvre il y a... mais le musicien, il faut qu'on l'écoute... qu'on exécute sa musique, pour la juger..... et quand la misère l'accompagne, on s'en éloigne avec défiance, on le repousse..... Hélas! mon pauvre ami! c'est cruel à dire... mais, croyez-moi, votre partition mourra avec vous.

JACQUES, *avec chagrin.* Ma partition mourir avec moi! oh! non... elle doit me survivre, immortaliser mon nom peut-être.

BERNARD. Oui, si vous parvenez à trouver un orchestre pour l'exécuter... Mais ce ne sera pas à Marseille... Il faudrait pour cela trop de protections... il faudrait connaître le directeur du grand théâtre, être son ami..... avoir déjà une position musicale.

JACQUES, *avec désespoir.* Mon opéra perdu!... mes veilles, mes travaux... perdre tout cela!

BERNARD. Il y aurait bien moyen de le faire représenter... mais vous ne le voudriez pas.

JACQUES. Je ne voudrais pas!.... Oh! mais, pourquoi me dites-vous ça?... je ne voudrais pas... Ah! parlez... parlez!...

BERNARD. Ecoutez-moi, mon cher Jacques... Un véritable artiste se soucie peu des flatteries du monde... de cette gloriole que procure un succès... sa récompense à lui, c'est d'écouter son ouvrage, de jouir de l'émotion de la multitude... d'entendre les applaudissemens qu'il fait naître!.. Son ame alors est heureuse et fière! mais fière seulement du cri de sa conscience qui lui dit: Bravo! tu as bien fait!... Le reste n'est que fumée... pure fumée.

JACQUES. Où voulez-vous en venir avec votre fumée?

BERNARD. J'arrive au fait, mon cher monsieur Jacques..... Puisque dans vos mains votre ouvrage serait perdu; puisqu'il ne peut arriver à la publicité que par un canal étranger... de même que vous m'avez cédé vos romances, cédez-moi votre opéra... et je m'engage à le faire représenter avant trois mois.

JACQUES. Vendre mon opéra!.... oh! jamais, jamais, monsieur.

BERNARD. Vous préférez le perdre, n'est-ce pas?... à votre aise!.... Songez-y..... je suis connu, j'ai de la réputation, je suis riche... Le directeur s'empressera de mettre l'ouvrage à l'étude, s'il m'en croit l'auteur; tandis qu'il refusera net, s'il sait qu'il est de vous... Que vous importe qu'on jette au public les noms de Jacques, Pierre ou Paul?... ce qu'il vous importe, c'est d'entendre exécuter votre musique... c'est de voir tout ce que la ville a de mieux réuni au théâtre; car je vous aurai la meilleure loge... Entendez-vous d'ici frapper les trois coups d'annonce.... pomb.... pomb.... pomb... L'ouverture commence... un silence religieux règne dans toute la salle... et ce silence n'est interrompu que par les bravos, les trépignemens de l'assemblée.

JACQUES, *transporté.* Je verrais tout cela!

BERNARD. Vous verrez tout cela. Remettez-moi votre manuscrit aujourd'hui, et je vous donne une quittance des quatre termes arriérés, de l'argent que vous me devez... et de plus, je joins à tout cela un beau billet de cinq cents francs.

JACQUES. Cinq cents francs!... et je verrais jouer mon opéra... (*A part.*) Cinq cents francs!.. et je pourrais, en abandonnant cette somme à Marcel, reconnaître ce qu'il a fait pour moi jusqu'à ce jour.

BERNARD. Eh bien?

JACQUES, *avec hésitation.* Eh bien!... eh bien... nous verrons... je ne dis pas non... Vous me pressez tant!

BERNARD. C'est une affaire conclue.....

Allons, mon ami, donnez-moi votre partition; et dans une heure, je vous apporte la somme.

(Il va vers le piano.)

JACQUES, *allant vite prendre sa partition, et la serrant contre lui.* Que je vous donne mon opéra!.. comme cela... tout de suite... Oh! non... pas encore.

AIR *des Amazones*, ou *Que parlez-vous ici de gloire.*

Eh quoi? sitôt... lui, quitter ma demeure,
Ah! laissez-moi retarder ce moment...
Depuis cinq ans... chaque jour... à toute heure
Du pauvre Jacques il calme le tourment!
C'est mon ami, monsieur, c'est mon enfant!
C'était ma vie et ma seule espérance!
Auprès de moi qu'il reste encore un peu;
Après cinq ans... c'est bien le moins, je pense,
Qu'en se quittant on se dise un adieu. (*bis.*)

BERNARD. Oh! soit!... je veux bien attendre... mais donnant, donnant... Je vais chercher votre quittance, vos cinq cents francs... et tout sera dit... Au revoir. (*Il fait quelques pas pour sortir, et revient à Jacques.*) Surtout, pas un mot... vous comprenez.

JACQUES. Oui, oui...

(Il considère avec amour son opéra. Bernard va sortir, lorsque Marcel entre.)

SCENE VII.

JACQUES, *absorbé;* MARCEL, BERNARD.

MARCEL, *entrant.* Encore le propriétaire.

BERNARD. Ah! c'est vous, monsieur Marcel... Eh bien! jeune homme, avez-vous enfin de l'argent à me donner?

MARCEL. Non, monsieur... mais j'espère que bientôt...

BERNARD. Bientôt, bientôt... c'est là votre refrain... On a beau être patient... on se lasse, mon cher ami... et ma foi, je vous préviens qu'avant peu vous aurez de mes nouvelles... Bonjour.

(Il sort.)

SCENE VIII.

MARCEL, JACQUES.

MARCEL. Qu'est-ce qu'il veut dire?... j'aurai de ses nouvelles... ça m'est bien égal!... ce n'est pas lui qui m'occupe.... Impossible de la suivre... ses chevaux allaient si vite... j'ai eu beau courir derrière la voiture... il a fallu y renoncer... et je n'en sais pas davantage.

JACQUES, *assis auprès du piano.* Cinq cents francs!. . un navire... à Palerme... à Palerme bien vite!... que je la revoie encore une fois avant de mourir.

MARCEL. Allons, voilà mon pauvre ami dans un de ses mauvais momens... Palerme!... ce mot lui revient sans cesse... lorsque sa raison s'égare...

JACQUES. Cinq cents francs!... et de la gloire.

MARCEL. Toujours ses rêves de fortune et de bonheur!.. (*Il s'approche de Jacques.*) Monsieur Jacques...

JACQUES, *sortant de sa préoccupation.* Ah! bonjour, Marcel.

MARCEL, *lui serrant la main.* A la bonne heure.

JACQUES, *se levant.* Eh bien! mon ami, quoi de nouveau?

MARCEL. Rien de bon... Je suis allé de grand matin chez mon libraire : il refuse d'acheter mon second volume de poésies... Il prétend que mon premier a été payé trop cher, et que les journaux n'en ont pas même encore rendu compte.

JACQUES. Il fallait aller chez un autre.

MARCEL. C'est ce que j'ai fait... mais je rougirais de vous dire combien il m'a offert... et encore... un billet à trois mois d'échéance... et qu'il ne paierait pas peut-être... Oh! les libraires, les libraires!... bande noire liguée contre le talent.

JACQUES. Les barbares!... des vers aussi beaux!

MARCEL. Et cela, parce que je n'ai pas de barbe pointue... de chapeau ridicule... de canne extravagante!

JACQUES. Au fait, mon ami, pourquoi n'auriez-vous pas aussi une barbe pointue... un chapeau ridicule... ou un canne extravagante?... puisqu'il paraît que ça indique le génie... Les éditeurs alors vous accueilleraient mieux.

MARCEL. Être sous leur dépendance, à leurs ordres!... (*Se frappant la tête.*) Et sentir là quelque chose qui bouillonne... qui vous dit : « Tu parviendras..... tu es poète!... »

JACQUES. Au surplus, mon ami, consolez-vous... vous saurez...

MARCEL, *à part.* Ah! pourvu qu'elle les lise! peu importe le reste.

JACQUES. Hein? Je vous disais donc que j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

MARCEL, *à part.* Quel malheur de ne pouvoir connaître sa demeure.

JACQUES. Ah ça! Marcel, qu'avez-vous donc?... vous voilà aujourd'hui comme vous étiez hier, comme vous étiez avant-hier... tout triste et préoccupé..... Savez-vous que cela commence à m'inquiéter?

MARCEL. Vous inquiéter?

JACQUES. Oui; vous n'êtes pas gentil depuis plusieurs jours... vous êtes cachotier... vous me cachez quelque chose qui vous tourmente... oh! j'en suis sûr..... Voyons, à qui confierez-vous tous vos chagrins... si ce n'est à votre vieux Jacques?... Est-ce qu'il n'a plus votre confiance, votre amitié?

MARCEL. Oh! vous ne le pensez pas... vous, mon seul ami... Oh! tenez, je ne veux pas vous cacher cela plus long-tems.

JACQUES. A la bonne heure.

MARCEL. Apprenez donc... que je suis amoureux... amoureux fou.

JACQUES. Amoureux!

MARCEL. Vous allez me traiter d'extravagant, je le suis, j'en conviens... mais si vous saviez comme elle est jolie!.. c'est une étrangère... une jeune dame aussi riche que belle... depuis peu, je crois, arrivée à Marseille... Elle se nomme Amélie... Son nom, c'est tout ce que j'ai pu savoir... Dix fois, je l'avais aperçue dans mes promenades... dix fois ses yeux avaient rencontré les miens... . et allumé là une passion ardente... Avant-hier, je me promenais sur le bord de la mer, je pensais à elle... lorsque tout-à-coup je la vois à deux pas de moi.... comme une apparition!... Elle était assise. . elle lisait des vers qu'elle récitait tout haut, et une larme courait sur sa joue... Je crus rêver!... ces vers, mon ami, ils étaient de moi... Ah! m'écriai-je alors, ne pouvant maîtriser ma joie: « Mille fois heureux le poète qui a pu vous inspirer de ses pensées!... mille fois heureux celui qui a pu vous agiter le cœur! — Ce volume serait-il de vous, monsieur? me demanda-t-elle. — Oui, madame, j'en suis l'auteur, » balbutiai-je. Alors, elle m'adressa, avec une grâce délicieuse, des louanges sur mon style, sur le choix de mes sujets... Je ne sais pas au juste ce qu'elle me dit; car un voile couvrit mes yeux tout-à-coup... ma tête se perdit... je sentis mes jambes se dérober sous moi... et lorsque je revins à la raison... elle avait disparu... et je me trouvai assis sur les cailloux qui bordent la mer... et au beau milieu de l'eau.

JACQUES. Pauvre garçon!... lui aussi!

(Il devient rêveur et n'écoute plus Marcel.)

MARCEL. Ce n'est pas tout... Ce matin, je vous apportais le chœur final de notre opéra... eh bien! savez-vous qui je rencontre ici, à cette place, causant avec Bernard, notre propriétaire?.. mon étrangère... encore mon étrangère!... comprenez-vous cela, Jacques?.. Hein!.. vous ne m'écoutez plus?

JACQUES. L'amour!... oh! mon ami... prenez-y garde... de l'amour pour une dame du grand monde! oh! Marcel, prenez-y garde!... Jamais je ne vous ai parlé de moi... du passé.... vous m'avez vu pauvre et vieux, et vous m'avez tendu la main sans me demander davantage... il est tems que vous connaissiez mieux le pauvre Jacques... Venez vous asseoir près de moi, Marcel... (*Il dispose deux chaises sur le devant, à gauche.*) Oh! c'est une histoire douloureuse, et qui va me rappeler des souvenirs amers... mais cette histoire vous sera utile... et il y aura du charme dans ma souffrance... car je vais parler d'elle.

(Il s'asseoit.)

MARCEL. D'elle?.. (*S'asseyant à la gauche de Jacques, et le regardant avec étonnement.*) Je vous écoute, mon ami.

JACQUES, *après avoir rassemblé ses souvenirs.* Je ne suis pas né pour être heureux, mon pauvre ami; car j'étais tout petit quand je perdis ma mère; et j'avais dix-neuf ans à peine, lorsque mon père mourut. C'était un digne et honnête homme, sans fortune, qui ne me laissa que quelques centaines d'écus. J'employai sa succession à lui donner une sépulture, et à acheter des habits de deuil... après quoi, il ne me resta rien... rien que du courage, ma liberté, et quelques talens en musique. Je restai en France pendant plusieurs années, tout en entier livré à mon art, pour lequel j'étais passionné. Une occasion se présenta de passer en Italie, je la saisis... car voir l'Italie, ce berceau de la musique, c'était le rêve de ma jeunesse!... Je partis, j'arrivai à Naples où je restai quelque tems.... puis, je visitai la Sicile, et je m'arrêtai à Palerme... Palerme! séjour de joie et de douleur... Palerme!... ah! ma tête devient brûlante, au seul souvenir de cette ville.

MARCEL. Remettez-vous.

JACQUES. Oui, oui... J'étais muni de lettres de recommandation pour les premières maisons du pays, et j'acquis bientôt dans les salons une espèce de célébrité comme musicien exécutant, et plus encore comme compositeur... C'est à cette époque que je fis connaissance du comte San-Marco... homme fier et dur... Un sort funeste le jeta au-devant de moi... Mon talent lui plaisait; il m'invita à ses soirées, et voulut que je devinsse le professeur de sa fille... O mon ami! qu'elle était différente de son père!... Rien d'aussi parfait n'avait encore frappé mes yeux... c'était

un ange, c'était la vierge de Raphaël..... c'était le beau idéal!... On ne pouvait la voir une seule fois sans l'aimer; et moi, pendant six mois, je la vis tous les jours... Et je ne sais comment cela se fit... car la passion me rendait fou... mais un soir que nous étions seuls, je me trouvai à ses pieds... je balbutiai le nom d'amour... et elle ne fut pas courroucée, et elle ne chercha pas à me fuir... car déjà Dieu avait marqué nos deux ames pour s'aimer et se confondre... Elle m'aimait... elle m'aimait!

MARCEL. Que vous étiez heureux!

JACQUES. Heureux!... oh! oui, je l'étais; cela tenait du délire?... Mais un soir... ô mon ami!... un soir, on frappe à la porte de ma modeste demeure... une femme voilée se présente... c'était Mariana: « Jacques, me dit-elle, on veut me marier; demain un odieux hymen s'apprête, mon père me sacrifie... demain, nous serons à jamais perdus l'un pour l'autre... mais je suis Italienne, et je t'aime... Fuyons cette nuit... viens; un bâtiment met à la voile pour la France... J'y ai fait arrêter notre passage... Viens, viens!..» Que j'étais fier de tant d'amour!... Nous partons, nous voilà sur le vaisseau... le vent est propice... On donne le signal du départ... je serre Mariana sur mon cœur... des pleurs de joie inondent mon visage... jamais je n'av...... Oh! mais quelle est donc cette barque qui fait force de rames?.. (*Il se lève, et paraît montrer à Marcel la mer qu'il croit voir devant lui, et vers laquelle il étend la main.*) Tiens, Marcel, vois-tu, là-bas?... comme elle glisse sur la mer... comme elle approche... La voilà!... la voilà... (*Marcel le fait rasseoir. Un instant de silence, et il continue son récit.*) Mariana pousse un cri, et tombe évanouie... C'est le comte, c'est son père!... ce sont des soldats!... Ils m'arrêtent au nom du grand-duc... ils me lient les mains... me reconduisent à Palerme, et me jettent dans un cachot... On instruit mon jugement... Accusé de rapt, de séduction... j'allais être condamné..... Comprends-tu, Marcel..... c'étaient les galères... les galères!...

MARCEL. Les galères!.. mais comment pûtes-vous échapper?

JACQUES. Une nuit, la porte de ma prison s'ouvre... une main me saisit, me conduit dans l'ombre... me remet une bourse pleine d'or... et une lettre... Cette lettre, mon ami... cette lettre... « Pars, fuis, mon cher Jacques... Je volerai sur tes traces aussitôt que je pourrai... Bientôt nous nous reverrons... » Je partis en effet, un bâtiment me transporta à Marseille... Oui..!. c'est bien cela... (*Une pause.*) Ici, il y aura une lacune dans mon histoire.... car arrivé à Marseille... il se passa trois années dont je ne puis me rendre compte... si ce n'est que je fus bien malade... bien malade... et qu'on me jeta beaucoup d'eau sur la tête pour me guérir... Puis, un matin, on me mit à la porte de l'hospice, en me disant: « Mon brave, vous êtes bien à présent, bon voyage... » Il me restait quelque argent... quand il fut épuisé, une vieille dame charitable pourvut à mes besoins... mais elle mourut bientôt, et je me trouvais seul au monde... tout seul au monde, quand le ciel vous envoya vers moi, Marcel, ô mon ami! Le bon Dieu est bon... Sans vous, je serais mort.

(Il pleure et se penche sur l'épaule de Marcel qui pleure aussi.)

MARCEL, *après une courte pause.* Et vous n'eûtes jamais de nouvelles de votre Mariana?

JACQUES. Jamais!... les années s'accumulèrent sur ma tête, et je n'entendis pas parler d'elle!.. Tant que je fus jeune, j'attendis une épouse... N'avait-elle pas été ma femme devant Dieu?... Mais à présent je ne puis plus attendre qu'une amie..... car, comme moi, Mariana aussi a dû vieillir... et cette amie... Ah! voyez-vous, Marcel... malgré les apparences qui peuvent l'accuser à vos yeux... elle viendra... elle viendra... elle viendra... Attendez... attendez...

(Il se lève et va regarder par la fenêtre. Motif de musique qui doit revenir chaque fois que sa tête s'égare.)

MARCEL, *après la musique.* Pauvre Jacques!.... et voilà ce qui m'attend.... un amour sans espoir... Cette Mariana.... Elle l'aimait au moins.... Amélie!.... à peine si elle m'a remarqué... Ah! je n'y dois plus penser... Il faut prendre une résolution... m'éloigner... partir!.. je le puis... On m'a proposé une place de secrétaire sur un navire qui demain met à la voile... (*Il regarde Jacques.*) Mais que dis-je!.. il faudrait donc l'abandonner, lui!.. Oh! non... cela ne se peut pas.

JACQUES, *se retournant.* Rien encore.

(On frappe à la porte.)

MARCEL. Entrez.

(Antoine entre.)

MARCEL. Ce domestique... encore ce domestique!...

SCENE IX.

ANTOINE, JACQUES, MARCEL.

ANTOINE, *à part.* D'après les renseignemens que j'ai pris, ce doit être ici... (*Haut.*) Monsieur Jacques?

JACQUES. C'est moi, monsieur.

ANTOINE. Vous. (*Il le considère avec intérêt et semble le reconnaître.*) Ma maîtresse désire vous voir.

JACQUES. Moi?

ANTOINE, *à part.* Pauvre homme! (*Haut.*) Elle m'envoie vous demander si elle peut se présenter chez vous aujourd'hui.

JACQUES. Comment donc! mais quand elle voudra.

ANTOINE. En ce cas, elle va venir...(*Il prend la main de Jacques et la serre dans les siennes.*) Elle va venir.

(Il sort.)

SCENE X.

JACQUES, MARCEL.

JACQUES *suit des yeux Antoine, et a l'air de chercher dans ses souvenirs.* Quel est donc cet homme?

MARCEL. Cet homme, mon ami... c'est le domestique de mon inconnue... d'Amélie... dont je vous ai parlé.

JACQUES. Vraiment.

MARCEL. Comprenez-vous quelque chose à une pareille visite? Cette jeune femme, chez vous aujourd'hui... pour la seconde fois.

JACQUES. En effet... c'est bizarre... ou plutôt c'est tout simple... Elle connaît ma profession, et elle vient pour prendre des leçons d'harmonie... ou pour me commander quelques romances.

MARCEL. Vous croyez?

JACQUES, *gaîment.* Dans tous les cas... ce ne peut être qu'un bonne aubaine. (*Il examine sa mise.*) Mon Dieu! je ne suis guère présentable comme ça... Dites-moi, Marcel, n'auriez-vous pas un habit à me prêter?... Vous savez, votre petit marron.

MARCEL. Volontiers... Je vais vous le chercher... (*Il se dispose à sortir, fait quelques pas, et revient auprès de Jacques.*) C'est comme un fait exprès... au moment où je veux l'oublier... la voilà qui revient... Oh! c'est égal... je suis bien décidé à ne plus m'en occuper... je ne m'en occuperai plus... Vous tâcherez de savoir qui elle est, n'est-ce pas, mon ami?.. ce qu'elle pense de moi... de mes poésies?

JACQUES. Oui, oui... Je songerai à tout cela quand je serai dans votre habit.

MARCEL. Je cours le chercher.

(Il sort.)

SCENE XI.

JACQUES, *puis* BERNARD.

JACQUES, *seul.* Quel malheur que la blanchisseuse n'ait pas rapporté ma chemise à jabot!.. Voilà comme on est... on met ces choses-là les jours ordinaires, et puis, dans les grandes occasions, ça vous manque!.. Il est vrai que je n'en ai que deux, et quand l'une est... Je ne peux pas... Mes meubles ont bien besoin aussi d'être frottés... je néglige ça, et j'ai tort... (*Il se met à essuyer ses meubles avec son mouchoir.*) Cette visite me produit un effet singulier...... Oh! mais quel espoir!.. si cette dame est puissante et riche, comme le dit Marcel... Je pourrai peut-être, par sa protection, faire représenter mon opéra... Ce ne peut être que pour me faire du bien qu'elle vient me visiter... Le contraire lui serait difficile.

AIR *de Teniers.*

Depuis vingt ans que je vis d'espérances,
J'ai vu venir en mon pauvre réduit
Chagrins, tourmens, misères et souffrances,
Besoins affreux... et tout ce qui s'ensuit.
Des maux humains j'ai vu toute l'escorte:
Aussi, maintenant sans frayeur
Je vais ouvrir, quand on frappe à ma porte,
Je n'attends plus que le bonheur. (*bis.*)

Quelle joie, si je pouvais conserver ma partition, et dire à tous: C'est ma musique... c'est l'ouvrage du vieux Jacques... La gloire serait à moi seul!.. Et il a beau dire, M. Bernard: «Qu'est-ce que ça vous fait qu'on nomme Pierre, Paul, ou Jacques?» J'aime tout autant, moi, qu'on nomme Jacques que Paul... Mon cher opéra!... Quel espoir enivrant!... Oh! non, non... Je ne veux plus le vendre... Je ne le vendrai pas.

BERNARD, *entrant tout joyeux.* Me voilà mon cher locataire, me voilà..... j'aime agir rondement en affaires..... je vous apporte un beau billet de banque, et de plus, la quittance de vos loyers.

JACQUES, *examinant les papiers que lui présente Bernard.* C'est ma foi vrai!..... un billet tout neuf... et la quittance aussi.

BERNARD. Eh bien!.... prenez donc..... tout cela est à vous.

JACQUES. A moi?.... oh! non..... parce que... voyez-vous... j'ai changé d'idée.

BERNARD. Qu'est-ce à dire?

JACQUES. Oui, j'ai changé d'idée..... je ne veux plus.

BERNARD. Ah ça !... c'est une plaisanterie?... c'était une chose convenue.

JACQUES. Permettez, non... permettez..

BERNARD. Prenez-y garde..... ce serait vous moquer de moi, monsieur Jacques... (*A part.*) Moi, qui ai déjà parlé de l'opéra... (*Haut.*) Réfléchissez à ce que vous allez faire.. vous me devez quatre termes.

JACQUES. Je ne le nie pas.

BERNARD. Je puis vous mettre à la porte.

JACQUES. C'est vrai.

BERNARD. Faire saisir vos meubles..... faire tout vendre chez vous.

JACQUES. C'est encore vrai..... mais me séparer de mon opéra, voyez-vous, ça me coûterait trop... c'est impossible... si vous me chassez.... eh bien! j'irai ailleurs.... je ne me plaindrai pas, pourvu qu'il me reste mon opéra et mon piano pour l'exécuter.

BERNARD. Votre piano!.. votre piano!.. mais je le ferai vendre comme le reste, votre piano.

JACQUES, *dans la plus vive agitation.* Vous ferez vendre mon piano... (*Il court à l'instrument.*) Qu'avez-vous dit là?.... oh! mais, vous ne savez donc pas tout ce que vous voulez m'enlever?... vous ne savez donc pas que, depuis dix ans, il m'a fait supporter tout ce que la misère a de plus hideux?... la faim!... oui, monsieur... la faim!..... cela vous étonne, vous qui avez le superflu, qu'un pauvre musicien manque souvent du nécessaire..... cela vous étonne..... et pourtant je n'ai pas été vous demander l'aumône, moi..... parce que je trouvais là, à cette place, l'oubli de mes souffrances... C'est à mon piano peut-être que je dois d'être vivant encore... et vous voulez le faire vendre!... oh! non, non... vous ne le ferez pas... au malheureux que l'on dépouille, la loi ordonne qu'on laisse au moins son lit..... eh bien! faites vendre mon lit; mais laissez-moi mon piano.... car voyez-vous, jamais..... on ne pourra m'en priver de mon piano... qu'ils viennent donc vos gens de justice, qu'ils viennent!..... je suis vieux et faible; mais Dieu me donnera la force de les chasser tous.... ou bien, si je ne le puis.... je me placerai entre eux et mon cher piano... et nous verrons, nous verrons!!... je vous en avertis..... il faudra qu'ils me tuent, avant de me l'enlever..... il faudra qu'ils me tuent!!!..... ils me tueront!!!..... (*Jacques accablé s'appuie sur son piano..... bientôt il se relève, presse sa tête entre ses mains, et sa physionomie prend un air égaré.*) Ah! mon Dieu!.. qu'ai-je donc?.. quoi? Palerme?.. vous croyez!... bien vrai?... oui... oui!.... hein?..... que dites-vous?..... mon chœur final?...

BERNARD. Allons, voilà sa tête...

JACQUES, *riant.* Je le tiens!..... je le tiens...

(Il chante.)

Amis, célébrons sa victoire.

(Il écoute attentivement. L'orchestre joue très-piano le motif précédent.)

C'est un navire qui glisse sur les eaux.. fuis, mon cher Jacques..... (*Il court à sa petite fenêtre.*) Oui, oui, c'est un navire... enfin!... je vais donc la voir!... la presser sur mon cœur..... (*Il court à Bernard, et lui baisant la main.*) Mon cher ami, mon bienfaiteur... c'est vous... c'est vous qui la ramenez.. que de reconnaissance!.. mais.. courons, courons vite..... ne la faisons pas attendre..... car on pourrait me l'enlever encore... vite... vite... vite.

(Il sort précipitamment.)

SCENE XII.

BERNARD, *puis* MARCEL.

BERNARD, *seul.* Est-il possible!... est-il possible!..... eh bien! parlez donc d'affaires à un pareil homme!..... vous croyez qu'il vous écoute... brrrrr..... votre serviteur de tout mon cœur..... la tête n'y est plus... il divague.... il se promène dans les nuages.. oh! n'importe, j'aurai son opéra; il me le faut.. ma réputation en a besoin.. (*Regardant par la fenêtre.*) Il est déjà en bas..... allons, bon! il coudoie tout le monde.... le voilà sur le port.... il interroge les matelots, les passagers...

MARCEL, *apportant un habit.* Tenez, mon ami, voilà... (*A part.*) Encore le propriétaire... (*Haut.*) Où donc est M. Jacques? je lui apportais...

BERNARD, *refermant la fenêtre.* De l'argent?

MARCEL. Non... un habit dont il a besoin.

(Il le pose sur une chaise.)

BERNARD. C'est que je vous avertis, mon cher, que je suis las de loger les gens sans être payé..... M. Jacques vient de se jouer de moi..... et aujourd'hui même..... je le mets à la porte.

MARCEL. A la porte!

BERNARD. Et demain, je ferai vendre toutes ces vieilleries.... afin de ne pas tout perdre.

MARCEL. Oh! ce n'est pas possible, monsieur Bernard... je vous crois incapable d'une pareille action.

BERNARD. Oh! oui, je vous vois venir, vous allez me lâcher vos grands mots.... l'humanité, n'est-ce pas?... la pitié?.... je comprends tout cela aussi bien que vous, monsieur.

MARCEL, *à lui-même*. Lui!.. sans asile!.. sans ressources... (*A Bernard.*) Monsieur Bernard, quelle somme vous doit M. Jacques?

BERNARD. Dam!... deux cents francs, à peu près.

MARCEL, *à lui-même*. Deux cents francs! et ce capitaine qui m'a offert de m'en avancer quatre cents!..... En acceptant, mon pauvre Jacques aurait du pain..... pour quelque tems. (*Haut, et avec fermeté.*) Monsieur Bernard, vous ne ferez pas vendre ici.

BERNARD. Eh! qui m'en empêchera, monsieur?

MARCEL. Moi.... car avant ce soir.... je vous porterai votre argent.

BERNARD, *à part*. Que dit-il?... (*Haut.*) Ah! bah!... promesse de poète, promesse de fou!

MARCEL. Oui..... mais cœur de poète, cœur généreux! dans deux heures, vous toucherez ce qu'on vous doit.

BERNARD, *à part*. Diable!.... mais j'aimerais bien mieux mon opéra... tâchons de revoir Jacques, et de le décider.

BERNARD.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Au revoir donc, adieu, monsieur le poète;
A l'avenir, je veux être exigeant.

MARCEL.

Du pauvre Jacque, oui, je paîrai la dette,
Avant ce soir, vous aurez votre argent.

ENSEMBLE.

BERNARD.

Au revoir donc, adieu, monsieur le poète,
A l'avenir, je veux être exigeant;
De votre ami venez payer la dette,
Avant ce soir, il me faut de l'argent.

MARCEL.

Adieu, monsieur, oui, je vous le répète,
A votre gré, montrez-vous exigeant;
Du pauvre Jacque, oui, je paîrai la dette,
Avant ce soir, vous aurez votre argent.

(*Bernard sort.*)

SCENE XIII.

MARCEL, *seul.*

Allons, allons, plus d'irrésolutions..... un bon parti pendant que j'ai encore un tout petit peu de force... je fais une bonne action, et je sens là que c'est le seul moyen d'oublier cet amour extravagant..... Oh! c'est qu'elle me revient à l'esprit l'histoire du pauvre Jacques!... oui, c'est bien décidé..... D'ailleurs, ce voyage me fera du bien... j'ai besoin d'un air nouveau, d'un monde nouveau; car ici, je suis las d'être méconnu, repoussé... elle va venir..... je ne veux plus la voir... elle ferait faiblir mon courage.... partons bien vite. (*Il va vers la porte.*) Ah! mon Dieu, c'est elle... impossible de m'échapper..... si je la regarde.... je suis perdu..... je ne pourrai plus partir; car sa vue m'ôterait toute ma résolution.... eh bien! ne la regardons pas.. ne hasardons pas un seul coup d'œil de son côté..... oui, oui, c'est un bon moyen... la voici... attention.

(Il se met devant le piano et feint d'être occupé.)

SCÈNE XIV.

AMÉLIE, MARCEL.

AMÉLIE, *en entrant à la cantonnade*. C'est bien.... c'est bien; restez là, Antoine.... (*Sans voir Marcel.*) Il vient de sortir, m'a-t-on dit..... (*Elle regarde autour d'elle avec attendrissement.*) Oh! que je me doutais peu ce matin..... tout ici maintenant m'intéresse et me touche..... (*Apercevant Marcel.*) C'est son ami..... (*Haut, et avec bonté.*) Monsieur Marcel.

MARCEL, *faisant un mouvement à part.* Ouf! voilà le moment du danger.... rien que sa voix.. me produit un effet.. (*Haut et sans se retourner.*) Madame, j'ai bien l'honneur....

AMÉLIE. Je suis heureuse de me trouver seule un instant avec vous, monsieur Marcel.

MARCEL, *à part*. Que dit-elle?... (*Haut, et toujours sans se retourner.*) Comment, madame?...

AMÉLIE. J'ai besoin de vous parler de votre ami... de M. Jacques.

MARCEL, *se rapprochant d'Amélie*. De Jacques?... quel intérêt?.... peu importe, madame... je suis prêt à vous répondre.

AMÉLIE. Une affaire m'amène auprès de lui... ce que je dois lui dire exige de sa part du calme et de la résignation; et dans l'état où il se trouve, n'est-il pas à craindre qu'une secousse, qu'une nouvelle imprévue, par exemple..... n'agisse violemment sur sa raison.

MARCEL. Pourquoi cette question, madame?

(Il regarde Amélie et détourne vivement les yeux. Même jeu jusqu'à la fin de la scène.)

AMÉLIE. Je ne puis m'expliquer davantage..... mais votre attachement pour le

vieux Jacques m'est un sûr garant de l'intérêt que vous devez prendre à mes questions.

MARCEL. Eh bien ! madame.. il est vrai que l'état de mon pauvre ami exige de grands ménagemens, et cela peut-il être autrement... à son âge, sans ressources.... réduit à des privations continuelles.

AMÉLIE. Comment ?

MARCEL. Sans doute... les forces s'épuisent, les facultés s'éteignent... cette énergie qui soutient l'homme dans la misère disparaît, voyez-vous... lorsque le besoin se fait trop vivement sentir.

AMÉLIE, *vivement.* Que dites-vous ?..... votre ami se trouverait-il dans une position aussi affreuse ?

MARCEL. Hélas ! madame... aujourd'hui même encore...

AMÉLIE, *dans la plus grande agitation.* Il se peut ! (*Appelant au dehors.*) Antoine.. Antoine...

(Antoine paraît, elle lui donne tout bas quelques ordres, il sort précipitamment.)

MARCEL, *à part.* Que fait-elle ?

AMÉLIE. Rassurez-vous, monsieur, je viens de donner des ordres...

MARCEL, C'est bien bon à vous, madame.. mais j'aurais pu moi-même.... car, Dieu merci..... on a des ressources.... on a des ressources.

AMÉLIE, *avec ame.* Ah ! oui, monsieur Marcel... on ne peut pas douter de vous... de votre amitié.... lorsqu'on connaît votre noble conduite envers un malheureux....

MARCEL, *tout troublé.* Ma conduite !.... par exemple !... ma conduite... (*Il va pour la regarder, et se retourne vivement.*) N'est-elle pas toute simple, toute naturelle ? (*A part.*) C'est-à-dire qu'il y a dans cette femme-là... de la fascination.... de la magie..... encore un mot, et je ne partirai pas.

AMÉLIE, *à part.* Qu'a-t-il donc ? quel air embarrassé ?

MARCEL, *à part.* Courons chercher mes papiers... courons chez le capitaine... courons jeter mon argent à ce misérable Bernard.... (*A Amélie.*) Madame, daignez me pardonner..... une affaire importante me force de vous quitter.. daignez m'excuser.. (*Ici on entend la ritournelle de l'air suivant.*) J'entends mon ami Jacques, je crois. (*Il va écouter.*) Oui, c'est bien lui..... je vous laisse ensemble..... (*A part.*) Comment l'éviter ?.. (*Désignant la porte à droite.*) Ah ! par cette sortie.

(Il sort brusquement par la droite, en saluant de côté et sans regarder.)

SCÈNE XV.

AMÉLIE, *puis* JACQUES.

AMÉLIE, *seule.* Jacques vient, a-t-il dit..... ah ! comme mon cœur bat !..... je crains qu'à sa vue... oh ! soyons bien prudente... ménageons sa faiblesse.. ma tâche est pénible à remplir... mais le ciel m'inspirera.

AIR : *Contrainte cruelle.* (De la Lectrice.)
Musique de M. Hormille.

C'est lui qui s'avance,
Cachons bien mes pleurs ;
Puisse ma présence
Calmer ses douleurs !

JACQUES, *entrant.*

Rien sur le rivage,
Seul, je reviens là ;
Mais prenons courage,
Elle reviendra.

ENSEMBLE.

JACQUES.

Dieu ! vois ma souffrance,
Viens sécher mes pleurs ;
Et par sa présence
Finit mes malheurs.

AMÉLIE.

Dieu ! vois sa souffrance,
Viens sécher ses pleurs ;
Et par ma présence
Finis ses malheurs.

JACQUES, *apercevant l'habit que Marcel a posé sur ce dos d'une chaise.* Ah ! voici l'habit de Marcel... cette dame ne tardera pas à venir.... (*Il va ôter sa redingote lorsqu'il aperçoit Amélie.*) Ah ! mon Dieu ! la voilà !. et je n'ai pas eu le tems.... (*A Amélie.*) Madame... que de pardons !... vous recevoir dans ce négligé... dans ce négligé du matin...

AMÉLIE. C'est moi, monsieur, qui m'excuserai d'être entrée ici pendant votre absence.

JACQUES. Comment donc !... mais vous êtes chez vous... donnez-vous la peine de vous asseoir... (*Il présente à Amélie une chaise à demi dépaillée, et la change aussitôt pour une meilleure.*) Maintenant, si vous daignez m'instruire du motif de votre visite.

(Pendant ce tems Antoine est entré ; il dispose un couvert sur la petite table du fond ; il a un panier couvert d'une serviette et en tire des provisions.)

AMÉLIE. Ce que j'ai à vous dire, monsieur, me forcera sans doute de rester longtems près de vous.

JACQUES. Mais... tant mieux, madame.

AMÉLIE. Et je vous avoue que craignant

de ne pas vous rencontrer plus tard, je suis sortie sans déjeuner.

JACQUES. Il serait possible!..... vous auriez oublié de déjeunrer... oh! ce n'est pas raisonnable... car cela fait mal... cela fait quelquefois bien mal. Il ne faut jamais sortir sans déjeuner... c'est mon système.

AMÉLIE. Aussi, ai-je pris la liberté de le faire apporter ici... chez vous.

JACQUES. En effet... je voyais là... une personne...

AMÉLIE. J'espère que vous m'excuserez, et que vous serez assez bon pour me tenir compagnie.

JACQUES, *embarrassé.* Madame!...

AMÉLIE. Nous causerons de ce qui m'amène, en déjeunant.

ANTOINE, *qui a mis le couvert.* J'ai fait le mieux que j'ai pu.

AMÉLIE. C'est bien, approchez cette table.

JACQUES. Je vais moi-même...

ANTOINE. Non, monsieur..... cela me regarde... laissez-moi faire.

JACQUES. Mon Dieu, madame, je suis confus... (*A part.*) Et être aussi mal mis!

(Il relève bien vite un de ses bas qui plissait et rattache la boucle de sa culotte au-dessus du genou, quand Amélie a la tête tournée. Antoine a placé la table sur le devant à gauche, et a mis le couvert. Cela doit se faire très-vite.)

ANTOINE, *à Amélie.* Tout est prêt.

AMÉLIE. C'est bien... laissez-nous... mon bon Antoine. (*Antoine sort. A Jacques.*) Veuillez vous asseoir.

JACQUES. Volontiers. (*Il s'asseoit à la droite d'Amélie.*) C'est pour vous obéir... car j'ai déjà pris un à-compte, et je ne suis pas d'un grand appétit... (*Il regarde la table avec avidité. Amélie le sert, et mange un peu pour l'enhardir.*) Grand merci!... (*A part.*) Si ce pauvre Marcel était là... il déjeunerait aussi... avec ça qu'il adore le pâté... il n'aura pas l'esprit de deviner ça... (*Il mange très-vite. Amélie lui verse à boire.*) Vous êtes trop bonne... (*A part.*) Du vin!..... qu'il y a long-tems que je n'en ai goûté! (*Il boit. Haut.*) Du vin! Je vous avoue qu'il n'y en a pas tous les jours sur ma table!... les affaires vont si doucement.

AMÉLIE. Et jusqu'à ce jour, vous n'avez donc pas cherché à améliorer votre position?

JACQUES. Je vous demande bien pardon.. mais je vais vous dire..... quand je me présentais pour avoir des élèves... on m'avait adressé dans quelques maisons, on me répondait : *Vous êtes trop vieux, mon brave homme.* Moi je me dis : il paraît que je ne suis plus bon à rien... alors, je me suis présenté dans une maison de bienfaisance pour les vieillards... mais là, on m'a répondu : *Mon brave homme, vous êtes trop jeune.* Je suis d'un âge très-embarrassant.

AMÉLIE. Permettez que je vous serve encore.

JACQUES, *tendant son assiette.* C'est pour ne pas vous refuser... merci bien... maintenant; madame, puis-je savoir ce qui m'a procuré l'honneur de votre visite?... il me serait bien doux de pouvoir vous être agréable.

AMÉLIE. Je vais satisfaire votre curiosité. (*A part.*) Mon Dieu!... comment lui apprendre?.... ah! les plus grands ménagemens... (*Jacques prête la plus grande attention. Haut.*) Je suis tout-à-fait étrangère en ces lieux... des motifs puissans m'ont amenée en France, et il y a deux mois seulement que j'ai quitté l'Italie.

JACQUES, *faisant un mouvement.* L'Italie!.. vous venez d'Italie?

AMÉLIE, *avec calme.* Cela n'est-il pas fort ordinaire?

JACQUES. C'est vrai... pardonnez-moi... mais des souvenirs...

AMÉLIE. Dès mon plus jeune âge, la musique fut pour moi une passion dominante. Cet art devint l'occupation de tous mes instans... pleine d'admiration pour nos grands compositeurs, je cherchai à m'inspirer de leur génie; et pour marcher sur leurs traces, je me livrai avec ardeur à la composition...je m'entourai de maîtres distingués, et je luttai courageusement contre les obstacles .. je faisais des progrès assez rapides, lorsqu'il me fallut quitter mes études, et venir en France...Ce matin, le hasard m'a conduite chez vous... quelques morceaux de musique que j'ai aperçus sur votre piano, et les éloges qu'on m'a faits de vous, m'ont donné la plus haute idée de votre mérite.

JACQUES. C'est trop d'indulgence... et vous êtes venue sans doute pour chercher des conseils près de moi?

AMÉLIE. C'est-à-dire, pour prendre des leçons.

JACQUES, *la considérant avec une grande attention.* Des leçons... oh! oui... dans un autre tems, j'ai aussi donné des leçons... (*Il la fixe de nouveau, puis se calme.*) Ah! qu'il me sera agréable de vous guider de mon expérience, et de mon faible talent... je ne sais pourquoi... mais votre présence me cause un bonheur que je ne puis définir... je me sens bien auprès de vous.....

oh ! je veux faire de vous une élève distinguée.... (*Rapprochant sa chaise, et avec familiarité.*) Dites-moi... sans doute, vous avez déjà composé plusieurs morceaux.

AMÉLIE. Je n'ai encore osé m'essayer que dans de simples barcaroles... j'ai fait aussi quelques romances... une surtout... et si je ne craignais d'abuser de vos instans...

JACQUES. Comment donc... mais ce sera pour moi un bien grand plaisir, au contraire... je regrette seulement que mon piano ne soit pas meilleur.

(Ils se lèvent.)

AMÉLIE, *s'asseyant devant le piano.* Il me faudra de l'indulgence.

JACQUES. Je suis sûr du contraire... êtes-vous bien comme cela ?... D'ailleurs, pour ne pas vous intimider, je vais me mettre un peu loin... (*Il s'asseoit près de la table, un peu loin du piano.*) Je vous écoute.

AMÉLIE, *à part.* Allons...: (*Haut.*) Le sujet de la romance est tiré d'un événement... arrivé... en... Sicile.

(Amélie doit suivre tous les mouvemens de Jacques.)

JACQUES *agité, et se levant.* En Sicile !... (*Se calmant.*) Ah ! c'est en Sicile que cela est arrivé.

(Il se lève et va s'asseoir plus près du piano.)

AMÉLIE. Je commence.

AIR : *Nanna m'appelle.*)

(Musique de M. Lagoanère.)

Fille riche aimait tendrement,
Jeune homme pauvre, au cœur brûlant,
Près de Palerme.

JACQUES, *étonné.*

Près de Palerme !

AMÉLIE, *continuant.*

Ils veulent fuir... on suit leurs pas ;
On les saisit... l'amant, hélas !
On le renferme.

JACQUES, *se levant tout-à-coup.*

On le renferme !

AMÉLIE, *continuant.*

(*Jacques se rassied doucement.*)

Rassurez-vous, quoique l'orage
Gronde avec rage
A l'horizon,
On vous surveille ;
Mais l'amour veille,
Mais l'amour veille,
Sur la prison

JACQUES, *agité et fixant Amélie.* Cette romance...

AMÉLIE. Le second couplet.

Même air.

L'amant gémissait ; mais un soir,
Près de lui dans son cachot noir
Quelqu'un pénètre.

JACQUES, *dont l'émotion augmente de plus en plus.*

Quelqu'un pénètre !

(*Il fixe de nouveau Amélie pendant les vers suivans, et cela, dans la plus grande agitation.*)

AMÉLIE, *continuant.*

Qui lui dit : Espérez encor,
Fuyez, fuyez.. prenez cet or...
Puis cette lettre.

JACQUES, *avec exaltation, l'interrompant et l'empêchant d'achever l'air. Saisissant les bras d'Amélie qu'il fait lever et passer à sa droite.* Puis cette lettre !... cette lettre !.. (*Il tire la petite lettre de son sein.*) « Pars, fuis, mon cher Jacques, je volerai sur tes traces aussitôt que je pourrai... bientôt nous nous reverrons. » Cette lettre ! tenez, la voilà... la voilà ! Cette histoire... c'est la mienne !.. Le prisonnier, c'est moi !.. Cette femme c'est Mariana... Vous le saviez... vous le saviez... Oh ! madame, parlez, parlez... car c'est Mariana qui vous envoie, n'est-ce pas ?. C'est elle qui vous a dit d'aller consoler le pauvre Jacques... et, sans doute, elle va venir... Oh ! dites-moi, dites-moi qu'elle viendra... Elle me l'a promis. (*Lui montrant la lettre.*) « Je volerai sur tes traces, aussitôt que je pourrai. » Oh ! parlez... Vous ne répondez pas... vous détournez les yeux... (*D'un air consterné.*) Ah ! pourquoi donc ne répondez-vous pas ?... Je tremble... voyez comme je tremble... par pitié... un mot .. un seul mot... quand reviendra-t-elle ?. quand la reverrai-je ?

AMÉLIE, *avec crainte.* Appelez tout votre courage.

JACQUES. Du courage !... du courage !.. mais je suis calme, j'en ai, du courage... Quand la reverrai-je ?

AMÉLIE. Jamais ! jamais maintenant...

JACQUES. Jamais !... ô mon Dieu !... jamais !... Elle est donc ?.. (*Il fixe Amélie qui essuie une larme et va lui répondre. Avec force, lui mettant la main sur la bouche.*) Ah ! taisez-vous.. ne me le dites pas ?.. (*Il est accablé et s'appuie chancelant sur le piano.*) Morte ?.. morte !.. (*Sa tête tombe sur sa poitrine. Son égarement revient tout-à-coup, il cherche autour de lui.*) Oh ! qu'est-ce donc ?...

(Il semble entendre quelque chose et fait signe Amélie de se taire.)

AIR : *Prêt à partir pour la rive africaine.*

(*Très-lentement et très-bas.*)

Chut ! écoutez... oui, c'est un bruit de cloches,
Là-bas... là-bas... entendez-vous gémir ?
C'est un cortége... il s'avance... il approche...
Chut !.. taisez-vous... quelqu'un vient de mourir.

(*Il croise ses mains et prie.*)

AMÉLIE. Je vous en supplie, calmez-vous... Ecoutez-moi.

JACQUES, *revenant à lui et passant à gauche du théâtre. Avec désespoir.*

Même air.

Non... laissez moi... c'est mon heure dernière...
Mariana ne doit plus revenir.
Puisqu'ici-bas il n'a plus rien à faire
Le pauvre Jacque à présent peut mourir.

(*Il pleure dans ses mains.*)

AMÉLIE, *à part.* A-t-il encore la force de m'entendre?.. Sa raison résistera-t-elle à cette secousse?

(Elle s'approche de Jacques qui revient à lui.)

JACQUES. Morte!.. sans avoir cherché me revoir... Moi! pauvre insensé, qui comptais sur ses promesses...

(Il déchire la lettre en deux morceaux qu'il jette à terre.)

AMÉLIE. Ah! ne l'accusez pas, pour vous elle eût tout abandonné... sa fortune, son rang, sa patrie... Mais après votre fuite, elle fut gardée à vue... et sa vie s'écoula dans les larmes.

JACQUES. Elle chercha à me revoir... Vous dites vrai, n'est-ce pas?... (*Il ramasse les morceaux de la lettre et les serre dans sa poitrine.*) Ah! tant mieux... Pardon à sa mémoire!.. Si elle n'est pas venue, c'est son père qui l'a retenue! Pauvre Mariana!.. Elle fut donc bien malheureuse?

AMÉLIE. Oh! oui, bien malheureuse... car quelques mois après votre fuite, elle était parvenue, à force de soins et de persévérance, à gagner tous les gens du comte... Le jour de son départ était fixé... elle allait accourir près de vous... rien ne pouvait plus mettre obstacle à ses projets.

JACQUES. Qui donc a pu l'arrêter?

AMÉLIE. Elle allait devenir mère.

JACQUES, *fortement.* Oh! mon Dieu!...

AMÉLIE. Peu après, elle mit au monde une fille.

JACQUES. Une fille!...

AMÉLIE. Mais hélas!.. elle mourut en donnant le premier baiser à son enfant.

JACQUES, *les yeux fixés sur Amélie.* Et cette fille... cette fille!..

AMÉLIE. Dès qu'elle fut en âge de connaître l'histoire de sa naissance... un fidèle serviteur lui remit une lettre que sa malheureuse mère avait tracée avant de mourir... Cette lettre lui imposait le saint devoir de partir, de passer la mer, pour retrouver l'auteur de ses jours.

JACQUES, *chancelant et fixant toujours Amélie.* Où est-elle?.. où est-elle?... Oh! je ne me soutiens plus... par grâce... répondez... où est-elle?.. où est ma fille?.. mon enfant?

(Il se laisse aller sur une chaise.)

AMÉLIE. Mon père...

(Elle tombe aux genoux de Jacques.)

JACQUES, *prenant dans ses mains la tête d'Amélie et la couvrant de baisers.*) C'est vous... c'est toi... Oh! oui, c'est bien toi!.. Mon cœur ne me trompait donc point... ma fille!.. ma fille!...

(Il la presse dans ses bras.)

AIR *précédent.*

Viens donc plus près.. enfant, comme tu trembles,
C'est de bonheur, n'est-ce pas?.. de plaisir?

(*Il la regarde avec joie.*)

Si tu savais comme tu lui ressembles!
Oh! maintenant, je ne veux plus mourir.

(*Il l'embrasse en riant et pleurant tout à la fois.*)

AMÉLIE. Mon père!... remettez-vous.. tant d'émotions.

JACQUES, *relevant Amélie.* Oh! va... ce ne sera rien... laisse-moi pleurer... maintenant, c'est la joie... c'est le bonheur!.. Ma fille... mon enfant, à moi!.. Comme elle est grande!.. comme elle est belle!.. Oh! si c'était encore une illusion... un de ces rêves de mon imagination... Ma pauvre tête est si faible. (*Avec frayeur.*) Je ne déraisonne pas? je ne suis pas fou.... n'est-ce pas?

AMÉLIE. Non, non..... rassurez-vous, mon père... C'est bien votre enfant que vous pressez dans vos bras... votre enfant qui ne vous quittera plus, vous consolera de vos chagrins...... vous fera oublier vos malheurs.

JACQUES, *très-lentement.* Oui..... Oh! nous parlerons d'elle...

AMÉLIE. Et maintenant, plus de privations... plus de pauvreté..... Seule héritière du comte, je suis riche... que dis-je?... vous êtes riche, mon père.

JACQUES. Riche!... ça se pourrait!.... Eh bien! tant mieux... pas pour moi... il me faut si peu... mais pour celui qui m'a soutenu de ses faibles moyens..... qui a souffert avec moi... Bon Marcel..... Ah. ma fille, tu ne sais pas... Quelle générosité! quelle belle ame!... un fils n'aurait pas fait plus. Comme il va être étonné!.. On vient... c'est lui, sans doute.

SCENE XVI.

BERNARD, JACQUES, AMÉLIE.

BERNARD, *une lettre à la main.* Mon cher monsieur Jacques.... j'accours pour vous dire....

JACQUES, *avec un petit air de fierté.* Qu'il me faut quitter votre logement.... C'est bon! on le quittera, votre logement.

BERNARD. Vous ne me comprenez pas.. Je viens, au contraire, vous prévenir que vous pouvez y rester à présent, je suis payé.

JACQUES. Vous êtes payé?

(Il regarde Amélie qui indique qu'elle ignore tout.)

BERNARD. Tenez.... cette lettre que je viens de recevoir vous instruira...

JACQUES *prend la lettre et lit.* « Mon
» cher monsieur Marcel, vous trouverez
» ci-joint un mandat de quatre cents francs,
» que vous pourrez toucher chez mon
» homme d'affaires. *Signé* GEORGET, capi-
» taine du vaisseau *le Commerce*.
» Passé à l'ordre de M. Bernard qui
» donnera quittance des loyers dus par
» M. Jacques, et lui remettra le surplus de
» la somme.»

Cher Marcel!.... toujours le même.... Quelle joie de lui apprendre!.. Oh! pour le coup... c'est bien lui!

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL, *en costume de marin, casquette de cuir, etc.*

JACQUES, *courant à lui et l'embrassant tendrement.* Mon ami, que je t'embrasse!

MARCEL. Volontiers.. (*A part.*) Elle est encore là!

JACQUES. Ce que tu as fait.... cet argent..... oh! ça ne m'étonne pas de ta part..... mais c'est inutile, mon ami..... Grâce à cet ange, je n'ai plus besoin de rien... tiens, regarde. (*Lui montrant Amélie.*) Cette belle dame, cette inconnue dont tu me parlais tant.... c'est ma fille, c'est mon enfant... c'est ma fille!

MARCEL. Que dit-il?..... Il serait possible!

BERNARD. Sa fille!... Allons!.. le voilà qui redevient fou.

AMÉLIE, *serrant la main de Jacques.* Non, monsieur, il dit vrai.

BERNARD. Sa fille!

JACQUES. Oui sa fille.... sa belle fille! (*A Marcel.*) Tu l'entends. Que nous allons être heureux tous les trois!

MARCEL. Tous les trois!... Non.... ça ne se peut plus.

JACQUES. Comment, ça ne se peut plus? Eh! mais... je n'avais pas remarqué...... Marcel, qu'est-ce que c'est que ce costume-là, hein?.... Je ne vous connaissais pas cette veste-là... Il y a des ancres sur les boutons!... oh! je devine..... tu veux partir... Ah! Marcel! je n'aurais jamais cru ça de toi... partir!... Eh! que m'importait la misère avec toi?... Si M. Bernard m'eût chassé...

BERNARD. Oh! vous pouvez croire...

JACQUES. Vous vouliez bien faire vendre mon piano. (*A Marcel.*) Est-ce que tu n'étais pas là, toi, pour me recueillir dans ta petite chambre?

MARCEL. Puisque vous savez tout, laissez-moi... Plus que jamais, maintenant, il faut que je m'éloigne.. Vous êtes riche, heureux, je n'ai plus rien à faire ici.

JACQUES. Ah! c'est parce qu'à mon tour, je puis te rendre un peu du bien que tu m'as fait, que tu veux t'éloigner, égoïste! Ah! tu n'as rien à faire ici... Eh bien! quand je serai tout-à-fait vieux, moi...... et que je ne pourrai plus marcher.... qui est-ce donc qui me soutiendra... hein? Est-ce qu'elle aura la force, cette chère enfant? De ce bras (*montrant son bras gauche*) je m'appuierai bien sur elle... mais cet autre.... cet autre.... qui donc viendra le prendre?... Ah! tu n'as plus rien à faire ici!...

AMÉLIE. Monsieur Marcel..... (*Marcel fait un mouvement.*) nous verrons votre capitaine.... vous n'échapperez pas à notre reconnaissance. (*Elle lui tend la main.*) Vous ne partirez pas, n'est-il pas vrai?

MARCEL, *allant prendre l'autre bras de Jacques, et serrant la main d'Amélie.* Ah! mademoiselle... si vous l'ordonnez.

JACQUES. Voyez-vous ça..... comme il est obéissant avec elle! Ah! mais, c'est juste... je me rappelle... (*Marcel lui remue le bras pour le faire taire.*) Eh bien... c'est bon, c'est bon... non, je ne dirai rien.... mais plus tard, nous en causerons.... Oh! mon Dieu! que je suis donc heureux! (*A Bernard, en tenant toujours le bras de Marcel et celui d'Amélie.*) Monsieur Bernard, vous voyez... je ne puis plus vous vendre mon opéra... je pourrai le faire représenter; car moi aussi je suis riche. (*Regardant Amélie et Marcel.*) Oh! oui, bien riche! .... et maintenant.... oh! maintenant... il n'y a plus de pauvre Jacques.

CHŒUR.

AIR : *Gentille Moscovite.* (De Lestocq.)

Plus d'ennuis, d'infortune,
Après tant de douleur,
La tristesse importune
A fait place au bonheur.

JACQUES, *au public.*

AIR *de Préville et Taconnet.*

Quand aujourd'hui tout comble mes souhaits,
Je crois rêver... je crois entendre dire :
Bravo!.. très-bien... nous sommes satisfaits!
Et de tous les côtés chacun semble sourire.
Mais... par malheur... et c'est là mon effroi,
Souvent ma tête et s'égare et s'oublie...
Suis-je en délire?.. ah! messieurs, prouvez-moi
Que mon espoir n'est point de la folie. (*bis.*)

REPRISE DU CHŒUR.

Plus d'ennuis, d'infortune,
Après, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

